
KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK
0474 0921



REVUE
DE PARIS

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

REVUE
DE PARIS

1er FÉVRIER 1856

TOME XXX

PARIS

AUX BUREAUX DE LA *REVUE DE PARIS*

RUE LOUIS-LE-GRAND, 25

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, BOULEVARD DES ITALIENS.

LES

ARGONAUTES

I

Dans les premiers jours d'octobre 1829, un jeune homme âgé de vingt ans environ suivait la grande route de Mansle à Angoulême. Rien dans le voyageur n'eût d'abord attiré l'attention, ni son costume d'une simplicité presque rustique, ni son petit paquet, passé au bout d'un bâton dont l'extrémité appuyait sur son épaule, ni son allure insouciante comme celle d'un homme qui a du temps devant lui et que rien n'oblige à presser le pas. Cependant, à le considérer de plus près, sa figure un peu brunie par le soleil, mais fraîche, épanouie ; son œil vif, quelquefois légèrement voilé, toute sa personne enfin révélait une nature fine et distinguée. Il rappelait assez bien le jeune Jean-Jacques, tel qu'il se dépeint, arrivant chez Mme de Warens.

Notre voyageur approchait déjà d'Angoulême, et rien qu'à voir l'attention avec laquelle il considérait les verts remparts de cette ville perchée comme un nid d'aigle à l'horizon, on eût aisément compris qu'il parcourait un pays inconnu pour lui, et qu'il allait pour la première fois visiter le chef-lieu de la Charente.

Pendant qu'il marchait avec lenteur, le bruit d'une voiture roulant et criant sur le sable de la chaussée lui fit tourner la tête. Il vit une élégante calèche, et dans l'intérieur deux jeunes femmes paresseusement étendues. Ces deux femmes présentaient le type de la perfection féminine dans ses deux phases : la jeune fille et sa grâce naissante, puis la

jeune femme tenant toutes les promesses de la jeune fille. — Le bouton et la fleur, aurait dit un poëte de l'école de Dorat.

A pareille contemplation le temps passe vite. La calèche n'était plus qu'à deux pas de notre voyageur quand, sortant de sa muette extase et cédant à une impulsion involontaire, il s'écria tout à coup : — Qu'elle est belle ! Les deux femmes se regardèrent en riant et jetèrent un coup d'œil sur leur admirateur. Il paraît que l'air de celui-ci tenait lieu de commentaire à ses paroles, car la figure de la jeune fille se couvrit tout à coup d'une charmante rougeur. Cependant le voyageur était resté immobile, se reprochant peut-être l'explosion trop vive de son enthousiasme, lorsqu'un nouveau regard lui fit comprendre que cet audacieux compliment n'avait pas été mal accueilli et qu'on ne lui en voulait pas trop d'avoir si brusquement exprimé son admiration.

En ce moment une lourde charrette, chargée de foin et péniblement traînée par des bœufs, venant à croiser la calèche, passa entre les belles voyageuses et le jeune homme qui les contemplait encore. Par un brusque mouvement d'effroi, la jeune fille retira son bras penché négligemment hors de la portière; son bracelet se détacha par la secousse et tomba sans qu'elle s'en aperçût. La calèche était déjà assez loin quand le jeune homme vit ce bijou dans la poussière. Sa première pensé fut de le ramasser et de courir après la voiture. Dans cette intention, il prit bravement son élan, agitant ses bras et criant au cocher d'arrêter. Celui-ci ne pouvait entendre, mais la jeune fille s'étant par bonheur retournée aperçut au loin l'intrépide coureur qui s'épuisait en cris et en signaux télégraphiques.

— Tiens ! que peut nous vouloir ce jeune homme, Clémence ? demanda-t-elle à la jeune femme.

Celle qu'on nommait Clémence se retourna à son tour, chercha le sens des évolutions du coureur, puis se rejetant tout à coup dans le fond de la voiture en éclatant de rire :

— Ne vois-tu pas, ma chère amie, que ce campagnard réclame le prix de sa galanterie ? Allons, ma belle Julia, donne deux sous à ton admirateur.

— Quoi ! répondit Julia d'un air dépité, cet homme serait un mendiant et fouillant dans un sac ! Elle jeta dédaigneusement une pièce de dix sous.

Celui-ci pâlit de colère en voyant rouler à ses pieds la pièce de monnaie, il fit un mouvement comme pour briser le bracelet : mais la crainte de passer pour un vrai mendiant aux yeux des belles inconnues l'emporta sur cette humiliation passagère. Il ramassa l'argent et se remit à courir de plus belle, poursuivant la calèche qui continuait à fuir devant lui.

Au bout de cinq minutes, haletant, épuisé, il était sur le point de la rejoindre. Malheureusement le cocher se méprit sur ses intentions, et, s'imaginant que le jeune homme voulait tout simplement se faire voiturer à peu de frais sur le strapontin, il fit mine de lui détacher un coup de fouet, lorsqu'il fut retenu par la plus jeune des deux femmes qui dit brusquement :

— Joseph, qu'allez-vous faire ?

— Dame ! Mademoiselle, répondit le cocher d'un ton demi-patelin, demi-narquois : Faut-il que je laisse les vagabonds monter derrière ma voiture ?

Pendant ce dialogue le jeune homme avait eu le temps de s'approcher : — Pardon, Mesdames, de retarder votre voyage, balbutia-t-il d'une voix que la course et l'émotion rendaient incertaine, et en même temps il essuyait son visage baigné de sueur.

La plus âgée des deux femmes saisit cette interruption pour dire d'un ton protecteur :

— Parlez, mon ami, que voulez-vous ?

Le jeune homme, encore tout haletant de la course qu'il venait de faire, sentit se réveiller son amour-propre aux paroles dédaigneuses de son interlocutrice. Il la regarda d'un air fier et lui répondit sèchement.

— Je n'ai pas l'habitude de demander l'aumône. Ce bracelet est tombé, je l'ai ramassé et je vous le rapporte.

En même temps il déposa sur les coussins de la voiture le bracelet et la pièce de dix sous, puis, saluant, il fit mine de se retirer.

Vu de près, avons-nous dit, l'inconnu paraissait appartenir à une classe aisée, malgré la simplicité un peu rustique de son costume : un rapide coup d'œil avait suffi aux deux femmes pour les convaincre de leur méprise. Julia, pour éloigner le souvenir de sa maladresse, fit allusion à l'injure du cocher et dit au jeune homme de sa plus douce voix :

— Je vous demande pardon, Monsieur, de la brutalité de Joseph; mais il sera chassé.

— Que penseriez-vous de moi si je tirais vengeance de cet homme ? répondit l'inconnu, comme pour replacer le grief sur son véritable terrain. Permettez-moi, au contraire, de solliciter sa grâce ; que je ne sois pas assez malheureux pour causer de la peine à quelqu'un à propos du petit service que j'ai eu le bonheur de vous rendre.

Et comme la jeune fille hésitait à répondre.

— Vous lui pardonnerez, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

— Et à moi, me pardonnerez-vous ? demanda-t-elle avec un son de voix charmant.

— C'est moi, désormais, qui ai besoin de pardon, dit-il en s'incli-

nant; il salua les deux femmes avec une gaucherie qui n'était pas sans grâce et se remit en marche.

Il n'avait pas fait une quinzaine de pas que la plus âgée des deux femmes le rappela.

— Serait-ce une indiscrétion de vous demander où vous allez? dit-elle.

— Je vais à Angoulême, Madame.

— Et nous aussi. Voulez-vous nous faire l'honneur d'accepter une place auprès de nous?

— Madame... balbutia l'inconnu, interdit d'une proposition si imprévue.

— Allons, Monsieur, un peu de générosité, ne refusez pas.

— Votre insistance, Madame, ne me permet pas de résister plus longtemps.

Et ouvrant la portière il se plaça sur le devant de la voiture avec une aisance qui surprit ses deux compagnes de voyage.

Dans toute conversation entre personnes qui ne se connaissent pas es premiers moments sont toujours consacrés à ce fonds commun de paroles banales, sorte de fausse monnaie qui n'a cours que jusqu'au moment où l'on se décide à faire usage des pensées et des discours de bon aloi. Notre jeune homme, placé sous le regard des deux femmes, commençait à perdre contenance lorsqu'il entendit Clémence murmurer à l'oreille de Julia:

— He is more elegant that I expected.

— He is a real gentleman, répondit Julia.

— I announce you, dit en riant le jeune homme, that I understand english.

— Comment! s'écria Clémence, mais c'est une trahison.

— Nous ne sommes pas heureuses avec monsieur, continua Julia. Voilà un quart d'heure à peine que nous le connaissons, et c'est la seconde leçon de politesse qu'il est forcé de nous donner. Pour ma part, je l'en remercie, ajouta-t-elle avec un gracieux sourire.

— Dans tous les cas, dit Clémence, vous auriez mauvaise grâce si vous vous formalisiez cette fois-ci. Ce que nous venons de dire vous prouve que nous regrettons notre méprise.

— Mon Dieu! répliqua le jeune homme, c'est à moi de réclamer votre indulgence pour ma ridicule susceptibilité... Et promenant son regard sur sa toilette, où il était aisé de reconnaître la main du tailleur de village: — Je ne suis qu'un... paysan, du moins par le costume, ajouta-t-il d'un ton bref.

La conversation reprenait une tournure fâcheuse; aussi Clémence s'empressa-t-elle de la détourner.

— Voyons, Monsieur, dit-elle d'un air enjoué, ne parlons plus de cela, et veuillez répondre avec franchise à certaine question que je brûle de vous adresser.

— Parlez, Madame.

— Quelle est celle de nous deux qui a provoqué votre galante exclamation de tantôt?

Le jeune homme devint rouge et baissa les yeux.

— Pourquoi une pareille demande, dit Julia.

— Soyez franc, continua Clémence en riant et sans écouter l'observation de Julia.

Le jeune homme leva les yeux, qu'il tenait baissés, et arrêtant avec une certaine assurance son regard sur la jeune fille :

— J'avoue, dit-il, que c'est Mademoiselle que j'ai vue la première.

Julia baissa la tête. Ce fut à son tour de rougir.

— C'est se tirer en homme adroit d'une position délicate, reprit Clémence; si jamais vous allez à la cour, vous y ferez fortune.

— Hélas! répondit-il avec un triste sourire, je n'en prends pas le chemin.

— Vous savez, tout chemin...

— Le mien ne me mène qu'au séminaire.

— Au séminaire! s'écria Julia, laissant le jeune homme un peu étonné de cette brusque exclamation.

— Ainsi, vous serez prêtre, dit Clémence devenue sérieuse.

— Oui, Madame, s'il plaît à Dieu !

— Eh bien, monsieur l'abbé, continua la jeune femme, reprenant le ton de la plaisanterie, n'oubliez pas que je veux être un jour au nombre de vos pénitentes.

— La place de la pénitente est aux genoux du directeur, et le directeur pourrait...

— Prendre la place de la pénitente ! s'écria Clémence en riant ; savez-vous que vous êtes très-galant ? Tenez, je vous en voulais tout à l'heure, ou plutôt j'en voulais à Julia, qui avait un peu trop triomphé à mes dépens ; mais maintenant nous voilà quittes !

— Tu es folle ! dit Julia.

— Et toi, tu es la sagesse même. Avoue pourtant que la soutane ira très-bien à monsieur, et qu'il sera le plus charmant abbé du diocèse.

Le futur séminariste était devenu rêveur.

Cependant, la calèche venait de traverser le faubourg Lhoumau et gravissait la rue escarpée qui portait à cette époque le nom de rue de la Marine. L'inconnu, voyant approcher l'instant de la séparation, regardait tour à tour ses deux compagnes de voyage. Clémence le regardait

aussi, croyant remarquer quelque chose d'un peu mondain dans les coups d'œil qu'il jetait sur Julia.

Le jeune homme sembla comprendre sa pensée. Il se leva comme pour descendre et dit :

— Permettez-moi, Mesdames, de vous remercier et de prendre congé de vous.

— Mais, interrompit la jeune fille, nous pouvons vous conduire jusqu'au séminaire.

— Pardon ; j'ai une visite à faire.

— Au moins, dit Clémence en faisant l'adorable geste de jeter une pièce de monnaie par-dessus la portière, vous avez bien oublié...

— Au contraire, je m'en souviendrai toujours, mais pour rougir de mon orgueil ; au moment de me séparer de vous, permettez-moi de vous faire une demande qui va peut-être vous paraître étrange. Permettez-moi, ajouta-t-il en montrant la pièce de cinquante centimes laissée sur le coussin, d'emporter avec moi ce souvenir de notre rencontre?

Sa voix, son geste, son regard trahissaient une émotion qui n'échappa pas aux deux femmes.

— Mais, Monsieur, dit Clémence, je ne sais jusqu'à quel point on peut faire droit à votre demande.

— Cette pièce est pourtant bien à moi ; ne me l'a-t-on pas donnée?

— Sans doute ; mais vous la laisser, ce serait persister dans l'erreur où nous étions tout à l'heure.

— Eh bien ! je m'empare du trésor ! s'écria le jeune homme ; et d'un geste rapide, il prit la pièce de monnaie, l'enveloppa dans un morceau de papier, et la mit dans la poche de son gilet.

— Elle ne me quittera jamais ! dit-il. Puis, pour tempérer ce que ces derniers mots avaient d'un peu excessif, il ajouta aussitôt : — Je vais aborder la difficile carrière du sacerdoce ; la première vertu du saint ministère, c'est l'humilité ; la vue de cette pièce de monnaie me rappellera mon stupide orgueil, si l'orgueil se révolte encore en moi !

— Pauvre jeune homme ! murmura Julia, en jetant sur lui un regard à la dérobée.

— Est-ce qu'elle ne vous rappellera que cela? demanda Clémence avec un rire moqueur.

Le jeune homme baissa les yeux, salua ses deux compagnes, et se jetant dans la première rue qui s'offrit à lui, il se mit à courir sans savoir dans quelle direction.

La voiture continua sa marche.

Au bout de quelques minutes d'une course précipitée, le jeune homme s'arrêta, et levant le regard sur l'écriteau municipal qui sert à l'indication des rues, il lut : Place Marengo.

— C'est ici, dit-il tout haut.

Et il s'informa auprès d'un passant de la demeure du curé Sandré.

On lui montra une maison d'une apparence modeste, à la porte de laquelle il frappa légèrement.

Une vieille femme vint ouvrir, et introduisit le nouveau venu auprès du curé, petit vieillard d'un aspect austère. M. Sandré, grand amateur d'ornithologie, était occupé à empailler des oiseaux. Il demanda au jeune homme le motif de sa visite.

— Je vous suis adressé par M. Giraudin, de la commune de Vadal.

Au nom de Giraudin, un éclair de satisfaction glissa sur la figure grave du curé. Il décacheta une lettre que le jeune homme venait de lui remettre, et il lut ce qui suit :

« Mon vieux camarade,

« Le porteur de la présente est Lucien, dont je vous ai souvent parlé. Vous savez l'attachement que j'ai toujours eu pour ce pauvre enfant, que je regarde comme mon fils. Voilà qu'il court sur ses vingt ans ; il faut en faire quelque chose. Comme je n'ai pas un gros magot à lui laisser, je l'ai engagé à entrer dans les ordres, et j'ai compté sur votre vieille amitié pour lui ouvrir les portes du séminaire. Lucien est un brave garçon, et de plus, il en sait autant qu'un autre sur le latin. Pour ce qui est de la théologie, M. le curé de Vadal m'a dit qu'il irait bien. Recommandez Lucien à l'évêque, et croyez-moi

« Votre affectionné,

« G. Giraudin,

« Ex-chirurgien de la marine royale. »

— Excellent Giraudin ! murmura le curé avec un soupir.

Après cette exclamation, qui se rapportait évidemment à d'anciens souvenirs, M. Sandré s'adressant au jeune homme :

— Vous voulez donc être prêtre ?

— Oui, monsieur le curé.

— Vous vous sentez une vocation très-décidée ?

Et comme Lucien hésitait :

— De la franchise, mon ami.

— Le séminaire sera pour moi le lieu d'épreuve.

— Si vous m'en croyez, ne cédez que si vous vous sentez entraîné par la force invincible, sinon... Mais, reprit-il aussitôt, vous devez avoir besoin de vous restaurer après la course que vous venez de faire. Il y a six bonnes lieues de Vadal à Angoulême. Pendant que vous déjeunerez, j'irai chez Monseigneur, et je lui parlerai de vous. Manette, dressez la table, et servez monsieur.

M. Sandré endossa sa soutane et sortit.

Lucien mangea à peine. Sa pensée était sur la grande route, avec la jeune fille au bracelet.

Le soir de ce jour, le jeune homme était admis au grand séminaire.

. . . .

Avant de pénétrer plus avant dans les détails de cette histoire, il est nécessaire de nous reporter à quelques années en arrière.

Vers le commencement de 1810, un jeune cavalier s'arrêtait devant une jolie maison à deux étages, la plus correctement construite de Vadal, petite commune située à une lieue de la grande route, entre Mansle et Ruffec. La porte de cette maison était ornée d'une plaque de cuivre sur laquelle ressortaient en lettres noires ces deux substantifs : *Chirurgien-accoucheur*.

L'inconnu, sans descendre de cheval, frappa à la porte avec le gros bout de sa cravache, et un homme d'un certain âge parut à la fenêtre du premier étage.

— M. Giraudin? demanda le jeune homme.

— C'est moi-même.

— Voulez-vous venir au plus vite à l'auberge de *l'Aigle d'or* de Mansle? On vous attend pour un accouchement.

— Le temps de mettre une selle sur le dos de Charlot, et je vous suis.

Pendant que Giraudin faisait ses préparatifs, le jeune homme sifflait entre ses dents la romance : *Partant pour la Syrie!* ce colossal succès musical de l'empire.

Au bout de quelques minutes, ils chevauchaient au galop vers l'auberge de *l'Aigle d'or*.

Quand ils furent arrivés, l'inconnu introduisit Giraudin dans une chambre haute. Une jeune femme était étendue sur un lit d'assez triste apparence, quoique le meilleur de l'auberge.

— Voici le docteur, dit en entrant le jeune homme à la malade.

— Ah! tant mieux! fit-elle en abandonnant son bras au médecin, qui lui tâta le pouls.

— Souffrez-vous? lui demanda Giraudin.

— Beaucoup, docteur.

Quelques instants après, la jeune femme se débattait dans les dernières douleurs de l'enfantement et donnait le jour à un beau garçon.

— Est-ce un fils, Raoul? s'écria l'accouchée.

— Oui, mon amie, murmura le jeune homme à l'oreille de la jeune femme, qui tomba bientôt dans une sorte d'assoupissement.

— Monsieur le docteur, dit l'inconnu quand il crut la jeune femme endormie, voulez-vous gagner mille écus?

— Que faut-il faire? répondit flegmatiquement celui-ci.

— Garder cet enfant pendant quelques mois; j'ai des raisons pour cacher sa naissance.

La malade fit un mouvement, le jeune homme tressaillit.

— Et la mère, demanda Giraudin, consent-elle à ce que vous me proposez ?

— Tout est convenu entre nous.

— Tu mens, Raoul! s'écria la malade en faisant un effort pour se soulever.

Les deux hommes s'étaient retournés vers le lit.

— Docteur, empêchez qu'on ne m'enlève mon fils!

— Dans l'intérêt de la mère, emportez-le, docteur!

— Jamais, Monsieur! répondit le médecin; et il alla déposer l'enfant sur le lit de la malade.

Celle-ci prit la main de Giraudin, la serra et lui glissa au doigt une bague surmontée d'un saphir.

— Gardez-la en souvenir de moi! dit-elle.

Le jeune homme s'approcha du lit :

— Je croyais bien faire, dit-il, en cachant pendant quelques mois la naissance de ce cher petit être. Vous ne voulez pas qu'il nous quitte ; il sera fait comme vous l'exigez!

Puis se tournant vers Giraudin, il lui glissa dans la main cinq napoléons, et lui dit froidement :

— Il ne me reste plus qu'à vous remercier des soins que vous avez donnés à Madame.

Giraudin écrivit une ordonnance et se retira.

Quelques instants après la scène que nous venons de raconter, le jeune homme avait fait monter une femme de la maison auprès de la malade, et il était passé dans une pièce latérale séparée de la première par un corridor.

Dans cette salle, un grand gaillard d'une trentaine d'années lisait tranquillement le journal devant un poêle.

Le jeune homme se promena d'abord à grands pas, puis se tournant vers le nouveau personnage qui n'était autre que son domestique :

— Que faites-vous là? Mathieu.

— Je lis le journal, monsieur le comte.

— Ah! et qu'y a-t-il dans le journal?

— Si monsieur le comte veut se donner la peine de lire lui-même.

Et il indiquait du doigt un passage du *Journal de l'Empire* qui contenait les lignes suivantes :

« On parle beaucoup depuis deux jours de la disparition d'une jeune personne appartenant à une grande famille. On est à la poursuite du ravisseur. »

Pendant la lecture de ces deux lignes, le jeune homme avait changé de visage. Le domestique le regardait du coin de l'œil, d'un air narquois.

— Eh bien ! quel intérêt cette nouvelle peut-elle avoir pour vous? dit l'inconnu en faisant un violent effort pour paraître calme.

— Aucun, répondit vivement Mathieu, mais j'avais cru qu'elle intéressait monsieur le comte.

— Tenez, monsieur Mathieu, c'est la seconde fois depuis que nous avons quitté Paris que vous me faites comprendre que je suis à votre discrétion.

— Monsieur le comte pourrait supposer?...

— Je ne suppose rien. Vous avez, à mon égard, des manières qui ne peuvent plus me convenir.

— Si monsieur le comte le prend sur ce ton... dit Mathieu qui s'enhardissait peu à peu.

— Vous croyez le moment bon pour me quitter, et vous voulez en profiter, n'est-ce pas ?

— Ma foi, monsieur le comte, s'écria le domestique d'un ton goguenard, il y a cela d'agréable avec vous que vous comprenez à demi-mot.

Le comte ne releva pas la brutale réponse du valet. Il venait de comprendre à quel chenapan il avait affaire.

— Combien vous est-il dû de gages? demanda-t-il froidement.

— Trois mois, monsieur le comte; à 60 fr. par mois, cela fait 180 fr., sauf erreur.

— Et à quel prix taxez-vous votre silence?

Mathieu regarda un instant par le couloir et s'assura si la porte était bien fermée, plutôt pour préparer ce qu'il avait à dire que dans la crainte d'être entendu; puis, venant se placer en face de son maître :

— Je ne veux pas être exigeant, monsieur le comte; Dieu m'est témoin que jamais l'idée ne m'est venue de prendre un sou à personne; mais puisque l'occasion se présente d'emprunter cinquante mille francs...

— Cinquante mille francs ! interrompit le jeune homme en faisant un bond en arrière.

— Cinquante mille francs, monsieur le comte.

— Allons, s'écria le comte, ne plaisantons pas plus longtemps; je suis à la discrétion d'un drôle et je me rends. Je t'offre dix mille francs.

— Farceur ! dit le domestique avec une expression intraduisible.

— Misérable ! s'écria le jeune homme dans un élan de colère.

— Plus bas, monsieur le comte, on pourrait vous entendre.

Le comte jeta un regard inquiet autour de lui.

— Veux-tu quinze mille francs demanda-t-il à voix basse.

— J'ai dit mon dernier mot.

— Alors tu n'auras rien.

— C'est ce que nous verrons.

— Que comptez-vous faire? demanda le jeune homme qui comprit toute l'importance de ces deux mots : Nous verrons.

— Peu de chose. Je vous dénonce au maire qui vous dénonce au procureur impérial, lequel vous fait provisoirement incarcérer, attendu que la justice ne plaisante pas avec les enlèvements de mineures, surtout lorsque la fille enlevée a pour père un des plus puissants sénateurs de l'empire. Votre titre de comte ne vous empêchera pas d'aller passer quelques semestres à Toulon sur les rives de la Méditerranée, ou à Brest sur les bords de l'Océan : il y a bien encore Rochefort, ajouta-t-il avec un sourire féroce ; mais si vous avez quelque protection, n'allez pas à Rochefort, c'est un séjour malsain.

— Gredin ! dit le jeune homme qui s'empara d'un couteau placé sur la table.

— Ceci, reprit tranquillement Mathieu, pourrait vous conduire en place de Grève, et comme je serais désolé qu'il arrivât malheur à un beau garçon qui est aussi père de famille, ajouta-t-il avec un sourire féroce, j'ai pris toutes mes précautions, et il montra un pistolet dont il fit briller le canon aux regards de son maître.

Celui-ci lâcha le couteau, et Mathieu serra le pistolet.

— Finissons-en donc, dit le comte, qui tira un portefeuille de sa poche et compta trente billets de banque. Tiens ! voici trente mille francs ; tu es riche à présent, plus riche que moi ; tu n'as pas une grande position à soutenir, un rôle à jouer ; que te faut-il à toi ?

— Cinquante mille francs ! interrompit flegmatiquement Mathieu.

— Que le tonnerre t'écrase, s'écria le jeune homme en ramassant les billets éparpillés sur la table et en les remettant dans son portefeuille.

Mathieu ne sourcilla point. Il se contenta de frapper le plancher du talon de sa botte.

— Que faites-vous? demanda le jeune homme dont le visage trahissait la plus vive anxiété.

— J'appelle l'aubergiste... l'entendez-vous qui monte ?

En effet, des pas lourds retentissaient dans l'escalier, et une voix criait : — On y va.

— Va pour quarante mille, dit le comte.

Mathieu ne répondit pas.

L'aubergiste venait d'entrer dans la salle.

— Que faut-il pour le service de Monsieur, demanda-t-il au comte.

— Il faut, dit tranquillement Mathieu, aller chercher le maire.

— Le maire, dit l'aubergiste, c'est moi.

Le comte était devenu livide.

— Alors, veuillez recevoir ma déposition, dit Mathieu.

— Je me rends, dit tout bas le comte à l'oreille de Mathieu.

— Enfin ! dit celui-ci dont la figure rayonna.

— Quelle déposition ? demanda l'aubergiste.

— Voilà ce que c'est, dit Mathieu, on m'a volé ma tabatière, une tabatière en or.

— Où vous a-t-on volé ? demanda naïvement le magistrat.

— Je ne sais pas.

— Je réponds de ma maison, répondit le maire aubergiste ; mais vous comprenez que si l'on vous a volé sur la grande route, je ne peux pas aller chercher votre voleur si loin...

Ce brave homme de maire, qui jouait le rôle de Géronte dans cette tragi-comédie, entra alors dans de longues explications pour prouver son impuissance à rechercher l'auteur inconnu d'un vol qui ne s'était pas commis dans sa commune, et il aurait parlé encore plus longtemps si Mathieu n'avait eu l'air de se rendre toute de suite à son opinion.

— Je vais m'exécuter, dit le comte à son domestique quand l'aubergiste se fut retiré, mais à une condition.

— Laquelle ? demanda Mathieu.

— Comme rien ne me prouve que vous ne me dénoncerez pas, aussitôt cet argent reçu, vous allez reconnaître par écrit que je vous ai donné cinquante mille francs.

— N'est-ce que cela ? dit Mathieu.

Et prenant une feuille de papier, il écrivit un reçu dont le comte lui dicta les termes.

— Maintenant, reprit le comte après avoir serré le reçu, voici l'argent, misérable : puisse-t-il vous causer tout le malheur que je vous souhaite.

— Je ne veux pas être en reste de politesse avec vous, monsieur le comte, dit le domestique en s'inclinant avec un respect ironique. Puissiez-vous un jour venir me demander un morceau de pain.

Et il se retira emportant les cinquante mille francs extorqués.

. . . .

Le lendemain du jour où cette scène avait eu lieu dans une salle de *l'Aigle d'or* on frappait violemment, par une nuit sombre et pluvieuse, à la porte de la maison de Giraudin, qui venait de se coucher ; il se leva aussitôt, descendit, ouvrit la porte donnant sur la rue ; mais à sa grande stupéfaction, il ne vit personne. Peu à peu ses yeux s'habituant à l'obscurité, il crut apercevoir sur le banc de pierre placé devant la maison quelque chose de blanc. Il se pencha vers cet objet vague et

mit la main sur un berceau en osier dans lequel se trouvait un enfant emmaillotté et qui dormait à la belle étoile.

C'était un bien digne homme que Giraudin. Il était resté en qualité de chirurgien-major, pendant vingt-cinq ans, à bord de l'*Invincible;* il avait fouillé presque tous les coins de l'univers; il s'était nourri de la chair d'un de ses meilleurs amis dans un moment de disette à bord; en un mot, sa vie avait été entremêlée de tant d'événements qu'il avait fini par ne plus s'étonner de rien. Pourtant, comme il n'était pas habitué à trouver des nourrissons sur le banc de sa maison, il ne put se défendre, à la vue du berceau, d'une certaine émotion qui se traduisit par un des plus énergiques jurons qu'il put emprunter à ses souvenirs maritimes.

Tout à coup, la scène de la veille lui revint à l'esprit... — C'est lui, murmura-t-il, c'est ce pauvre petit qu'on aura arraché à sa mère. Et soulevant l'enfant, il l'examina et se convainquit que c'était bien le petit être de *l'Aigle d'or*. La présence de quatre billets de mille francs fixés aux langes par une épingle, eût d'ailleurs dissipé tous les doutes de Giraudin à l'égard de l'identité du nouveau-né.

Ce n'était pas la résolution qui manquait à Giraudin. Il porta le berceau sur son lit, alla chercher une voisine qui allaitait une petite fille, lui confia l'enfant, et harnachant son cheval, il se lança au galop jusqu'à Mansle.

Là, il apprit que les hôtes de *l'Aigle d'or* venaient de partir par la route d'Espagne.

Giraudin revint donc chez lui en se demandant quel parti il allait prendre. Ce jeune homme, se disait-il, avait une honnête figure, et il avait peut-être d'excellentes raisons pour cacher momentanément la naissance de cet enfant qui m'a l'air d'être venu avant le sacrement. Il ne me reste donc plus qu'à mettre le mioche en nourrice et à en prendre soin jusqu'à ce que le père ou la mère vienne me le réclamer.

Le chirurgien n'était à Vadal que depuis quatre ans, et il s'y ennuyait à mourir, toute autre vie que la vie maritime lui paraissant insupportable. Sa maison n'aurait pu devenir pour le digne homme un séjour tolérable que si elle eût voulu perdre la mauvaise habitude de rester perpétuellement immobile sur ses quatre murs. L'absence du roulis, la privation du tangage donnaient le mal de mer à l'honnête Giraudin. A son arrivée à Vadal, il avait essayé de se créer une existence maritime en terre ferme. Il avait planté à cet effet dans son jardin des mâts en guise d'arbres fruitiers, et il s'amusait à faire grimper dans des cordages improvisés les polissons de la commune. Mais tous ces impuissants simulacres ne lui rappelaient qu'avec plus d'amertume les souvenirs du passé.

La venue de cet enfant jeta une distraction dans la vie inoccupée de Giraudin. Quand il avait terminé ses courses chez ses rares malades, il rentrait chez lui, lisait ses auteurs latins, qu'il n'avait jamais négligés dans les loisirs du bord; puis il allait ensuite chez la nourrice, prenait l'enfant, le faisait sauter sur ses genoux, jouait avec lui, et s'en revenait en se disant à part soi : Ma foi! si le père ou la mère du mioche ne venait pas le réclamer, je crois, le diable m'emporte, que je le garderais avec plaisir.

Les vœux de Giraudin furent exaucés. L'enfant se développa à merveille sous le regard de son père adoptif, qui lui apprit de bonne heure l'anglais, le latin, la géographie, l'histoire, et un peu de mathématiques. A quinze ans, Lucien n'avait plus rien à apprendre de son professeur. Ce fut vers cette époque que le jeune homme se lia avec le curé de Vadal, qui lui donna à son tour tout ce qu'il avait : les éléments de la langue grecque et quelques connaissances rudimentaires de la théologie. Les instants que Lucien dérobait à l'étude, il les employait à se promener seul dans les bois, écoutant avec une sorte d'inquiétude les bruits confus de la nature et s'étonnant des mystérieux enivrements qu'éveillait en lui la voix de la solitude. Les longues courses, les heures passées à poursuivre dans le silence des champs l'oiseau bleu de la rêverie, développaient en lui un penchant qui pouvait devenir funeste. Giraudin, homme d'action, ne comprenait rien à ce genre de vie contemplatif. Il se fâchait contre Lucien, lui indiquait avec son bon sens pratique le danger de ces vagues aspirations; mais Lucien mettait alors Giraudin sur le chapitre de ses campagnes maritimes; il lui faisait recommencer pour la vingtième fois le récit du combat de l'*Invincible* contre le vaisseau anglais le *Thunderer*, et l'orage amassé sur le front du bonhomme se dissipait comme par enchantement.

Giraudin ne s'était jamais mêlé de politique. Il avait vu avec une sérénité indifférente la chute de l'empire. L'empereur avait eu le plus grand de tous les torts à ses yeux; il n'avait rien fait pour relever la marine, et toutes ses victoires sur terre ne pouvaient effacer cette faute dans l'esprit d'un homme qui faisait plus de cas d'un combat à l'abordage que des palmes d'Austerlitz. Cependant, vers les derniers temps du gouvernement impérial, Giraudin, on songeant à l'avenir de Lucien, se résignait à en faire un soldat qui serait un jour général comme tout le monde. Mais la restauration coupa court aux rêves du chirurgien. S'il était difficile de devenir amiral sous l'empereur, il était impossible de devenir général sous Charles X. Quand Lucien eut dix-huit ans, Giraudin, tombé du haut de ses projets, se posa un beau jour ce dilemme : l'enfant ne peut-être ni marin, ni soldat, donc il faut en faire un curé.

L'honnête Giraudin ne voyait que trois carrières possibles pour un homme sans fortune.

Alors il songea à un vieux camarade qui avait été aumônier à bord de l'*Invincible* et qui, pour le moment, était curé d'une paroisse d'Angoulême. Il lui écrivit, profita de l'occasion pour parler de l'ancien temps, et lui raconta l'histoire de Lucien.

Quand celui-ci connut les projets de son père adoptif, il ne parut ni fâché, ni surpris. Il ne songea même pas à interroger cette voix mystérieuse qu'on nomme la vocation; entrer au séminaire, n'était-ce pas aller chercher, dans un monde nouveau, le complément de ses études? Il accepta donc la proposition de Giraudin, qui ne se résolut pas, sans un serrement de cœur, à cette douloureuse séparation.

Le matin du jour fixé pour le départ, Giraudin, suivi du curé de Vadal, accompagna Lucien jusqu'à la grande route. Là, il lui remit une lettre pour l'abbé Sandré, lui glissa cinq louis dans la main, l'embrassa deux ou trois fois, et se détourna pour cacher ses larmes.

Lucien, non moins ému, prit en pleurant congé de son vieil ami; puis il se dirigea vers Angoulême. C'est dans ce trajet que nous l'avons rencontré au début de cette histoire.

Le séjour du séminaire parut triste à Lucien. Ce n'était plus la liberté d'action de Vadal, la vie insouciante et rêveuse. Il n'avait devant lui que des visages ennemis ou indifférents. Il regrettait souvent la brusque bonhomie du vieux chirurgien et jusqu'au récit épique de ses aventures. Pour échapper à l'attrait de ses chères images, il se réfugiait dans l'étude, sans toutefois pouvoir s'acclimater à la froide atmosphère du cloître.

Une autre pensée venait encore le poursuivre. Il songeait à cette blonde enfant dont le regard était si doux, si éclatante la jeunesse, si limpide le regard. C'était la première femme entrevue, et son esprit voyageait sans cesse sur cette route où il avait vu la poétique apparition qui avait soulevé en lui tout un essaim de sentiments tumultueux.

Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à Lucien pour reconnaître que le séminaire n'est pas précisément le sanctuaire de la franchise et des expansions juvéniles. Un mot échappé, un signe, un geste devenaient à cette époque le texte de mille interprétations. On s'observait avant de se parler, et chaque mot était scrupuleusement pesé, dans la crainte qu'il ne contînt un double sens. Si l'on s'abordait, c'était avec le sourire dans les yeux et des paroles mielleuses sur les lèvres; mais la jalousie, l'envie et la haine ne perdaient pas leurs droits dans le cœur des lévites; la délation aussi allait son train, et ceux-là étaient les mieux vus qui savaient le mieux feindre. Lucien ne disant rien, ne se mêlant à aucune intrigue, avait d'abord étonné; bientôt son attitude froide et

réservée passa pour de l'orgueil; on vit du dédain dans son air rêveur. Un jour, s'appuyant sur les textes mêmes des Ecritures, il avait soutenu dans une conversation l'égalité entre tous les hommes. L'épithète de libéral (un mot très-gros pour le temps) fut accolée à son nom par ses condisciples. A partir de ce moment il fut classé; il passa pour un esprit inquiet, dangereux, et il fut forcé de comprendre, par tout ce qu'il voyait et entendait, qu'il n'avait pas réussi dans les premiers pas de la carrière cléricale.

Après tout, se disait-il, ils ne m'empêcheront pas d'être desservant de village.

Et quand l'amertume débordait de son cœur, il allait voir l'abbé Sandré, auquel il confiait une partie de ses chagrins.

— Mon ami, répondait l'honnête abbé, tous les commencements ont leurs difficultés, et ce n'est pas sans peine qu'on cultive la vigne du Seigneur. Ce que vous me dites du séminaire doit être vrai; j'y ai passé. Mais que voulez-vous? là, comme ailleurs, chacun combat *pro aris et focis*. Vous avez peut-être sur la plupart de vos condisciples une certaine supériorité, ils se vengent en vous calomniant, c'est dans l'ordre. Vous pourriez prétendre à une cure importante, mais comme vous ne savez pas assouplir votre esprit aux exigences de la discipline, vous serez très-certainement desservant de la plus petite commune du diocèse. Qu'avez-vous à répondre à cela?

— Mais, murmurait Lucien étonné de cette argumentation.

— Il n'y a pas de mais..., continuait impitoyablement M. Sandré; cela est, et cela sera toujours ainsi. Tenez, voulez-vous être heureux, comme je l'ai été toute ma vie? Créez-vous en dehors des devoirs de votre profession une occupation qui vous empêche de trop songer aux petites tracasseries de chaque jour. Faites comme moi : depuis que j'existe, j'ai disséqué et empaillé toutes les espèces d'oiseaux connus, depuis le moineau-franc jusqu'au gnau bleu de la grande Cafrerie. C'est la distraction que je me suis imposée. Croyez-vous que cela soit bien amusant?

— Alors, pourquoi le faites-vous?

— Serait-il plus sage de me plaindre des misères du temps? Dans notre profession, mon cher ami, je ne sais qu'un moyen d'échapper à la poursuite des petits tracas qu'elle comporte, c'est de faire ce que je fais, ou quelque chose d'équivalent. Vous avez l'étude? me direz-vous. Mauvaise distraction, mon enfant. Quand on s'y livre avec fureur, l'étude exalte le cerveau et attriste l'esprit. D'ailleurs, l'étude a d'autres inconvénients, ajouta-t-il en souriant amèrement; si au lieu de pâlir sur les livres Martin Luther avait disséqué des chardonnerets, le protestantisme n'existerait pas. Il faut donc, je vous le répète, avoir recours à une oc-

cupation mécanique, stupide comme la mienne. O oiseaux empaillés par mes mains, que vos mânes me pardonnent; mais, grâce à vous, je puis bien dire que depuis vingt années je me suis au moins autant amusé qu'un forçat!

Et son rire forcé effrayait Lucien.

Le jeune homme reprenait alors tristement le chemin du séminaire, et il se disait: — Cet homme était fait pour accomplir de grandes choses, mais les circonstances ont trompé son ambition. Ne pouvant être pape, Sixte-Quint s'est fait empailleur.

Cependant, comme tout se sait plus ou moins, on soupçonnait au séminaire l'ambiguïté de la naissance de Lucien. Un jour, au milieu d'une discussion assez vive, un séminariste, répondant à Lucien, laissa échapper le mot d'enfant trouvé. C'était la première fois que ce mot terrible bourdonnait aux oreilles du jeune homme. Jusque-là il n'avait pas encore réfléchi aux combats et aux souffrances que lui préparait pour l'avenir sa position exceptionnelle; mais, jeté avec mépris, ce mot fut pour lui toute une révélation. Lucien bondit sous l'injure comme le cheval sous l'éperon. Il se précipita, en poussant un cri, vers l'homme qui venait de l'insulter; mais celui-ci, plus fort et encouragé par la galerie, aurait probablement terrassé son adversaire, si un séminariste plus généreux ne fût intervenu dans la lutte, en déclarant qu'il prenait Lucien sous sa protection.

La parole de ce libérateur avait été respectée. Sa tournure athlétique et la force bien connue de son bras lui avaient conquis une certaine autorité. Hector Chabot, tel était son nom. Nature franche, caractère un peu brusque, Hector n'était pas de ceux qui semblaient devoir se frayer un facile passage à travers les aspérités de la carrière cléricale. Ses traits épigrammatiques, lancés çà et là, avaient transpercé bien des épidermes; aussi était-il cordialement détesté par la plupart. On l'avait surnommé *le Satirique*, et il passait pour voltairien. Au lieu de faire amende honorable et de se contenir en des limites moins agressives, Hector avait accepté le surnom tête levée et redoublé d'efforts pour le justifier.

Les deux jeunes gens, repoussés par la haine de leurs condisciples, s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par une douce attraction, par une de ces affinités si naturelles et pourtant si rares dans ces solitudes peuplées.

Lorsqu'ils se promenaient à l'écart dans les grandes allées du jardin, évitant de se croiser avec les autres séminaristes, ombres chagrines disséminées sur le préau, Hector et Lucien, dont la pensée franchissait l'enceinte du cloître, se livraient à de mutuelles confidences. Lucien, lui, ne demandait que le presbytère silencieux dans une commune sauvage. Hector souriait en hochant la tête.

— Cette aspiration vers la solitude, lui disait Hector, est plutôt l'effet d'une imagination rêveuse que l'indice d'une pieuse vocation. Quand tu te transportes vers cette époque de demi-liberté, en haine de la servitude présente, songes-tu aux devoirs du sacré ministère, aux obligations qui ne doivent finir qu'à la mort? Non; ce qui te charme et t'attire, c'est le décor. Tu ne vois que le presbytère calme et abrité, tu ne penses qu'aux loisirs du contemplateur. La retraite te fascine, tu rêves l'idéale thébaïde, mais le rêve effacé, il ne te restera que le désenchantement et l'ennui. Tu veux être prêtre, et tu n'es qu'un poëte; le prêtre, Dieu merci! n'a pas cette inquiétude vague qui tourmente les esprits malades. Il ne rêve pas, il agit, il s'arme pour la lutte; il ne se prépare pas au repos.

Ces paroles faisaient réfléchir Lucien, il en comprenait la justesse avec amertume.

— Pour moi, continuait Hector, je ne me fais pas illusion.

— Que feras-tu? demandait Lucien avec une inquiète curiosité.

— Je ne sais; j'irai devant moi!

— Ainsi, tu te reposes sur le hasard?

— C'est le dieu des gens heureux.

Puis, après quelques instants de silence, Hector continua:

— Tu veux être prêtre, et tu es poursuivi par une idée fixe; ton cœur est rempli par une passion profane!

— Quelle plaisanterie! dit Lucien en rougissant.

— Tu caches ton secret, comme le Spartiate cachait le renard rongeur. Mais je t'ai observé: tu es amoureux!

— Qui te l'a dit! s'écria Lucien devenu pâle.

— Je ne m'étais donc pas trompé, répondit tranquillement Hector.

Le cœur de Lucien débordait. Il avoua tout. Quand il eut terminé le récit de sa rencontre avec la jeune fille au bracelet:

— Tu ne l'as pas revue? demanda Hector.

— Non.

— A quoi penses-tu? A ta place j'aurais fouillé toute la ville pour la retrouver et continuer le roman.

— Où la revoir?

— Où elle est. Au bout de huit jours, j'aurais su à quoi m'en tenir sur la solidité de l'intrigue; mais, confidence pour confidence, moi aussi je suis amoureux!

— Ah! s'écria Lucien ravi.

— Je suis amoureux... de l'inconnu!

— Que veux-tu dire?

— Ecoute; bien souvent les échos qui retentissent du côté de Paris m'ont fait tressaillir dans le silence de ma cellule; as-tu quelquefois

songé que pendant que nous sommes ici, occupés à rompre des lances puériles, il y a là-bas des hommes qui combattent dans une arène ouverte à toutes les ambitions? Eh bien! j'appelle de tous mes vœux l'heure où je pourrai me mêler à ce combat. Pourquoi ne serai-je pas, moi aussi, un des caporaux de l'armée intellectuelle? Ma maîtresse, à moi, c'est l'espérance, la compagne de la jeunesse, la fée protectrice des hommes qui saventvouloir... Si je pouvais aller à Paris, avant un an je serais indépendant...

— Qui t'empêche de partir?

— Comment voyager? comment arriver là-bas sans un sou? Si j'avais seulement vingt francs, je partirais ce soir. Vingt francs! ajouta-t-il, ce n'est rien et c'est tout. Napoléon n'a-t-il pas été arrêté pendant deux mois par le manque d'une paire de bottes?

Hector était tombé dans une sorte de rêverie...

— Aux derniers mots prononcés par son ami, Lucien avait disparu; il revint au bout de cinq minutes.

— Voilà tout ce que je possède, dit-il en mettant dans la main d'Hector les cinq louis donnés par Giraudin. Ne te désole pas plus longtemps, pars!

A la vue des pièces d'or, Hector avait poussé un cri de joie.

— Mais, reprit-il aussitôt, il ne te restera rien?

— Il y a trois mois que ces cinq louis dorment au fond de ma malle.

— J'accepte, dit Hector, mais à une condition. Jure-moi de venir me rejoindre aussitôt que je te le dirai?

— A quoi bon? répondit Lucien.

— Alors, je reste.

— Eh bien, je te suivrai!

— Je suis le pionnier! s'écria Hector en se jetant dans les bras de Lucien.

Le soir, Hector Chabot s'échappait du séminaire.

Le départ d'Hector replongea Lucien dans un nouvel abattement; il se retrouva seul, comme aux premiers jours de son arrivée. Les heures d'étude passaient encore assz rapides; mais les promenades dans le préau, les récréations en commun lui étaient devenues insupportables. Pour échapper à la vue de ses condisciples, il se retirait dans sa cellule jusqu'au moment où le son de la cloche venait le rappeler au travail.

Enfermé dans cette cellule, qui contenait pour tous meubles un lit et une chaise, Lucien passait son temps à lire ou à rêver. Par bonheur, la vue de sa fenêtre ne donnait pas sur les dépendances du séminaire, et personne de la communauté ne pouvait l'apercevoir, la tête dans sa main, s'abandonnant au courant de ses rêveries. Du haut de son observatoire, son regard plongeait dans un vaste jardin anglais. Un soir que sa pen-

sée s'égarait à travers ces bosquets chargés des premières fleurs du printemps, il aperçut, assise sur un banc de gazon, une jeune femme qui semblait le regarder. C'était la première fois qu'il voyait quelqu'un dans ce jardin. Jusqu'à ce moment, il lui avait paru désert.

Tout à coup le sang reflua vers son cœur.

Cette femme... il n'en pouvait croire ses yeux, c'était l'inconnue au bracelet, la jeune fille rencontrée sur le chemin de Mansle à Angoulême, celle qui depuis si longtemps occupait sa pensée. Lucien eut un moment de folle joie, le ciel venait de s'entrouvrir.

Quand la jeune fille eut disparu, il se demanda si elle l'avait reconnu. Rien en elle n'avait trahi la surprise; cependant, lorsqu'il repassait tous les détails de cette vision de cinq minutes, il lui semblait qu'en s'éloignant elle lui avait presque souri, comme pour lui rappeler qu'elle n'avait point oublié l'heure de la première rencontre.

A partir de ce jour, Lucien n'avait plus quitté sa fenêtre. De son côté, la jeune fille se promenait dans le jardin aux heures des récréations du séminaire. De part et d'autre, jamais un signe, jamais un geste. Quelques rares regards échangés, quelquefois un demi-sourire envolé des lèvres de la jeune fille, faisaient tout le charme de ces muets rendez-vous. Volupté infinie! divine extase! on ne vous ressent bien que dans cette floraison de la première jeunesse!

Quinze jours se passèrent ainsi, et pendant ces quinze jours, ce fut de part et d'autre la même sympathie discrète. Ils avaient fini par se dire, à l'aide du regard, ce qu'ils ne pouvaient et n'auraient osé exprimer de vive voix. Il existe entre tous les amoureux une correspondance invisible, un langage muet, d'autant plus éloquent qu'il n'est pas affaibli par la parole, cet instrument toujours rebelle de la pensée.

Un soir, la jeune fille sembla triste. Elle portait une robe de voyage et un chapeau à voile vert; Lucien, haletant, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eut tout à fait disparu. Alors ses yeux se remplirent de larmes...

— Elle part, et moi je reste! s'écria-t-il.

Tout à coup il se débarrassa de sa soutane, passa à la hâte les habits qu'il portait à Vadal, descendit l'escalier quatre à quatre, se faufila comme un voleur le long des murailles, au risque d'être surpris par un surveillant ou par un camarade, et nouant son mouchoir autour de son visage, comme un homme qui a une fluxion, il traversa hardiment le parloir sans être reconnu du portier. En un instant il se trouva hors du séminaire.

Il vit à la porte de la maison attenante au jardin une chaise de poste toute attelée. Les chevaux étaient placés dans la direction de la route de Paris.

Lucien prit ses jambes à son cou. Il traversa la place Marengo, la rue de la Marine, et au bout d'une demi-heure, il marchait sur cette même route qu'il parcourait quelques mois auparavant dans un sens opposé.

— La voiture va passer par ici, se disait-il, il faudra bien que je la voie, que je lui parle même, dussé-je pour cela me faire écraser par les chevaux.

Lucien courait toujours, regardant de temps en temps derrière lui. A un certain moment, il fut contraint de s'arrêter, épuisé de fatigue.

Il s'assit au bord de la route. Une demi-heure se passa sans qu'il vît rien venir.

— Si elle avait pris un autre chemin ! pensa-t-il. Et il frissonna.

Mais, à ce moment même, il aperçut à l'extrémité de la route la chaise de poste attelée de deux chevaux.

Il se mit à marcher au pas ordinaire. Son cœur battait à fendre sa poitrine.

— Si je ne lui parle pas, je suis un lâche, murmurait-il.

Au bout de quelques minutes, la voiture n'était plus séparée de lui que par quelques toises.

Heureusement pour Lucien, il se trouvait en ce moment au pied d'une côte. La chaise, lancée par l'impulsion de la descente, roula encore avec quelque rapidité ; puis les chevaux prirent le pas.

La voiture était occupée par les deux femmes que nous avons vues au commencement de ce récit. Quand Lucien, jetant sur la chaise un coup d'œil rapide, eut reconnu qu'aucune personne étrangère n'accompagnait ses anciennes connaissances, il se sentit enhardi, et portant la main à son chapeau, il salua jusqu'à terre.

— Quel est cet homme qui nous salue ? demanda la jeune femme en lorgnant Lucien.

— Quel homme ? répondit la jeune fille qui se sentit rougir, car elle venait de reconnaître le séminariste, et elle se demandait comment il se trouvait à une lieue de la ville, lui qu'elle avait vu une heure auparavant à la fenêtre de sa cellule.

— Dieu me pardonne, reprit Clémence, c'est notre héros à la pièce de dix sous !

— De qui veux-tu parler ? dit Julia qui se détournait pour cacher son trouble.

— Du voyageur qui t'a rapporté ton bracelet.

— Mon bracelet... fit-elle, comme si elle fouillait dans ses souvenirs.

— Mais oui ! répliqua la jeune femme avec impatience, le jeune homme que nous avons pris pour un mendiant, le petit abbé dont nous avons parlé tant de fois ensemble.

Et mettant la tête à la portière :

— Monsieur l'abbé! monsieur l'abbé!

Jamais la voix de la Malibran ne vibra plus mélodieuse aux oreilles des dilettanti, que cette voix au cœur de Lucien. Le jeune homme s'était approché.

— Tu vois que c'est bien lui, dit la jeune femme à Julia.

Puis elle ajouta d'un air enjoué :

— Avez-vous donc fait élection de domicile sur le grand chemin, monsieur l'abbé, qu'on ne peut vous rencontrer qu'ici?

— Je vous comprends, Madame, répondit Lucien, qui voyait une épigramme dans les paroles de la belle voyageuse; j'ai peut-être eu tort de prendre la liberté de vous reconnaître?

— Vous ne me comprenez pas du tout, l'abbé. J'ai voulu dire que j'étais plus heureuse ici que je ne l'avais été à Angoulême, où je suis restée quinze jours sans avoir le plaisir de vous rencontrer nulle part. Puis elle dit à Julia : — Nous avons deux mortelles journées à nous ennuyer en voiture; si nous profitions de la rencontre de M. l'abbé pour monter la côte à pied?

Les deux jeunes femmes descendirent de voiture et marchèrent auprès de Lucien.

— Hélas! monsieur l'abbé, dit Clémence, je crains bien de ne pouvoir tenir la promesse que je vous faisais il y a six mois.

— Quelle promesse, Madame?

— Ah! vous avez déjà oublié que vous deviez être mon directeur... Mais, rassurez-vous, il est probable que nous ne reviendrons plus ici de longtemps, et il serait par trop orgueilleux de ma part de présumer que vous feriez exprès le voyage de Paris pour donner l'absolution à une pénitente aussi indigne que moi.

— Lucien ne répondit pas.

— Qu'avez-vous aujourd'hui? continua Clémence, vous paraissez triste.

— Comment ne le serais-je pas, après ce que vous venez de me dire, répondit Lucien, en jetant à la dérobée un regard sur Julia.

— Il est vrai, reprit la jeune femme, que l'amitié va un train de poste en voyage. Encore une ou deux rencontres comme celle-ci...

— Oh! répondit Lucien, qui vit encore une moquerie dans ces paroles... Je sais, Madame, que je ne suis pour vous qu'une connaissance... de grande route.

— Vous avez le talent d'interpréter de travers tout ce qu'on vous dit, monsieur l'abbé, et Clémence s'arrêta pour jeter un regard sur la campagne.

— Voilà, dit-elle, un magnifique paysage.

Lucien et Julia avaient continué de marcher; ils se trouvaient à quelques pas en avant de Clémence.

— Mademoiselle, dit timidement Lucien, ne recueillerez-vous pas, vous aussi, le dernier sourire de cette belle campagne qui ne doit plus vous revoir?

La jeune fille regarda Lucien, puis elle baissa la tête sans répondre.

— Au fait, ajouta Lucien, vous retournez à Paris; pour une belle jeune fille comme vous, n'est-ce pas la terre des enchantements et des triomphes?

— Le croyez-vous? murmura Julia.

Cette parole fut prononcée avec une onction si suave, que Lucien se sentit inondé d'une joie céleste.

En ce moment, la jeune fille laissa tomber à ses pieds un objet qu'elle roulait depuis quelques instants dans un morceau de papier; Lucien se précipita pour le ramasser.

— Gardez cela, dit-elle tout bas.

Clémence venait de se rapprocher.

— Ce pays est décidément très-beau, dit-elle en s'adressant à Lucien. Si j'avais eu le temps, j'aurais fait un croquis de ce paysage. Ce ruisseau que vous appelez, je crois, la Charente, fait très-bien dans cette vallée. C'est un serpent d'argent sur un fond d'émeraude. — *Delicious valley*, dirait un lakiste.

On était arrivé au sommet de la côte.

— Ces dames veulent-elles monter? cria le postillon.

Elles se dirigèrent vers la voiture.

— Au revoir, monsieur l'abbé, dit Clémence. On assure que les montagnes peuvent se rencontrer, pourquoi n'aurions-nous pas le même privilége que les montagnes?

Le postillon se mit en selle et les chevaux partirent au grand trot.

Deux têtes charmantes apparurent en même temps aux portières et envoyèrent un dernier adieu à Lucien qui restait immobile.

Quand la chaise de poste eut disparu au tournant de la route, Lucien s'empressa de déplier le papier.

Il contenait un petit cachet en améthyste avec ce mot anglais incrusté dans la pierre: *Remember*.

— Oui, noble enfant, je me souviendrai, s'écria-t-il en couvrant le cachet de baisers; et maintenant, je me sens un autre homme. Adieu au séminaire, plus de soutane. Chante, mon cœur! la romance de l'enthousiasme, car je suis aimé. Que Vadal soit ma première étape vers Paris.

. . . .

Un triste spectacle attendait Lucien à Vadal. Au moment où il arri-

vait chez le chirurgien, le curé se disposait à lui envoyer un messager. Giraudin venait d'être frappé d'apoplexie.

Quand Lucien pénétra dans la chambre de son père adoptif, celui-ci ne reconnaissait plus personne; dans les courts instants où il pouvait bégayer quelques paroles, il appelait Lucien. La connaissance sembla un instant lui revenir; il jeta sur le jeune homme un regard intelligent, puis un dernier sourire glissa sur ses lèvres et il s'éteignit.

Lucien avait passé sans transition de l'ivresse de son amour à la plus grande douleur. Quand le jeune homme eut rendu les derniers devoirs à son père adoptif, le curé de Vadal lui remit une lettre qui lui avait été confiée six mois auparavant par Giraudin. Cette lettre portait la date du jour où Lucien avait quitté Vadal pour aller au séminaire. Elle contenait ce qui suit :

« Mon cher fils,

« Je te donne ce nom avec orgueil, car tu as été pendant vingt ans un fils tendre et dévoué.

« Je confie ce papier à notre digne ami le curé, afin que, s'il m'arrivait malheur pendant ton absence, il te le remît en mains propres.

« Mon testament, déposé chez le notaire de Mansle, te met en possession de ma petite fortune, qui s'élève à cinquante-deux mille francs.

« Le notaire te remettra, en outre, huit mille deux cents francs provenant de ta fortune personnelle.

« Voici l'origine de cette fortune dont je ne t'ai jamais parlé jusqu'à ce jour.

« Lorsque la Providence voulut que je te servisse de père, je trouvai, au fond de ton berceau, quatre mille francs que j'ai fait valoir séparément et qui ont fructifié depuis une vingtaine d'années.

« Tu trouveras dans le tiroir du haut du secrétaire une petite boîte dans laquelle est enfermée une bague enrichie de diamans et surmontée d'un saphir. Cette bague m'a été donnée par ta mère cinq minutes après ta naissance. Si le ciel t'accordait la faveur de la revoir un jour, dis-lui bien que si Giraudin n'a pu empêcher qu'on ne lui enlevât son fils, du moins il a travaillé toute sa vie à en faire un honnête homme.

« Adieu, Lucien; sois heureux, et songe quelquefois à ton vieil ami.

« GIRAUDIN. »

A la lecture de cette lettre, Lucien fondit en larmes. Pauvre ami, disait-il, me voilà seul au monde... et tu m'as quitté au moment où j'allais avoir le plus besoin de toi.

Après un mois consacré tout entier à la douleur que lui avait causé la perte du vieux chirurgien, Lucien confia au curé de Vadal les inté-

rêts de sa petite fortune, et, chargé d'espérances, se mit pédestrement en route vers Paris.

Lucien eut la singulière chance d'arriver à Paris le 29 juillet 1830. On se battait dans les rues, sur les quais et sur les places. L'insurrection était dans toute sa force.

Notre héros ne savait pas le premier mot des événements politiques; il eût bien voulu s'informer de la cause de cette agitation; mais la vue des groupes composés d'hommes du peuple armés de sabres et de fusils ne lui inspiraient qu'une confiance médiocre. Pourtant, il avisa dans la foule un jeune homme de son âge, et, après quelques moments d'hésitation, il se décida à l'aborder.

— Pourriez-vous me dire ce qui se passe d'extraordinaire? demanda-t-il d'un son de voix mal assuré.

L'inconnu, étonné, le regarda d'un air goguenard.

— Il paraît que vous venez de loin?

— Je viens d'Angoulême, répondit naïvement Lucien.

— Qu'est-ce qu'il dit, cet oiseau-là, avec son duc d'Angoulême? vociféra un homme d'une taille athlétique.

— Il ne parle pas, répondit le jeune homme auquel Lucien s'était adressé, du duc, mais de la ville d'Angoulême.

— Bah! dit l'homme, c'est toujours la même famille!

Et s'adressant à Lucien :

— Que faisais-tu là-bas?

— Pas de mal, Monsieur, j'étais au séminaire.

— Au sé-mi-nai-re... répéta l'homme, en appuyant sur chaque syllabe.

Aussitôt les cris de : — A bas le jésuite! à bas le calottin! retentirent de tous côtés.

Déjà la foule entourait Lucien plus mort que vif.

— Pas de violence inutile, mes amis, dit le jeune homme.

— Qu'il crie vive la charte! hurla une femme du peuple.

— C'est ça, répéta la foule, qu'il crie vive la charte!

Lucien, atterré, restait immobile.

— Faites ce qu'ils vous disent, murmura tout bas le jeune homme.

Lucien se décida à exécuter cet ordre. Il vociféra le cri patriotique de toute la force de ses poumons, aux applaudissements de la multitude, revenue à de meilleurs sentiments en sa faveur.

— C'est bien! dit l'homme à la taille d'Hercule; mais ça pourrait être mieux. Nous allons à l'attaque du Louvre, mon petit, un dur morceau à avaler; tu vas venir avec nous : on t'invite au déjeuner.

Et, sans attendre la réponse de Lucien, il lui avait mis dans la main une superbe carabine.

La foule s'ébranla au son d'un tambour.

Lucien, improvisé en héros malgré lui, suivit les insurgés sans savoir où il allait. Il aurait bien voulu jeter son arme dans un coin et se sauver, mais le terrible gros homme ne le quittait pas du regard. Lucien continua donc à marcher, en se demandant pour qui et pourquoi il allait se battre.

Quand la foule, grossie dans sa marche, fut parvenue sur le quai de l'Ecole, le gros homme, frappant sur l'épaule de Lucien, lui dit en faisant jouer la batterie de son fusil :

— Ah çà, calottin, ça va chauffer, mais il faut bien te tenir, nom d'un tonnerre! Tiens, voilà la sérénade qui commence.

En effet, on attaquait le Louvre, et les Suisses répondaient au feu des assaillants par un feu de file bien nourri, dont chaque coup faisait tressaillir Lucien.

— Sais-tu seulement charger ton fusil? demanda le chef de file.

— Non! dit vivement Lucien qui croyait qu'on allait, par dédain, le mettre de côté.

— Que diable leur apprend-t-on, au séminaire? reprit l'homme en riant à se démancher les mâchoires. Regarde-moi faire : on prend la cartouche comme ça, on l'enfonce comme ça, puis on bourre avec la baguette, ça n'est pas plus malin que ça. Et il joignait la pratique à la théorie.

Lucien fut encore forcé de s'avancer jusque sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois. Là, son compagnon commença à tirer. Après chaque coup il faisait de son bras un abat-jour pour constater le résultat de son adresse.

Notre séminariste, de plus en plus troublé, tournait son fusil dans tous les sens, mais il ne semblait pas disposé à s'en servir avec ce zèle et surtout cette adresse qui distinguaient le terrible combattant dont il était l'involontaire compagnon d'armes.

— Allons donc! cria celui-ci en colère; est-ce que tu ne vas pas te mêler à la contredanse? En joue! mille noms...

Lucien plaça son fusil à la hauteur de l'épaule, ferma les yeux et appuya son doigt sur la gachette.

— Pas mal! Recharge vite, et vise à hauteur de Suisse.

A partir de ce moment, Lucien s'anima peu à peu. L'odeur de la poudre, les cris des combattants, la vue de ce peuple en rût, toute cette furie meurtrière lui communiqua une ardeur factice. Comme il n'y avait pas moyen de reculer, il combattit pendant deux heures, tout étonné lui-même de sa bravoure.

— Il va très-bien, le petit curé, disait le gros homme; du courage, mon garçon, et en avant, nous allons rire!

Lucien fut entraîné jusqu'au guichet du Louvre. Là, le terrible conducteur, qui marchait un des premiers, reçut un coup de bayonnette qui lui traversa la poitrine.

— Sacré tonnerre ! mon compte est bon !

Lucien parvint à le placer auprès d'une borne.

— C'est bien, mon garçon, dit-il d'une voix éteinte ; je suis ce qui s'appelle fricassé, mais c'est égal, donne-moi un bout d'absolution, et vive la liberté !

Une gorgée de sang jaillit de sa bouche, il voulut faire un dernier effort pour se relever, mais il retomba sur lui-même : il était mort.

Débarrassé de ce digne mentor, Lucien n'eut plus qu'une idée : fuir ! Mais il n'était plus temps. Les Suisses, après s'être battus comme des lions, cédèrent le terrain, et le peuple se précipita, comme une marée qui monte, dans cette cour du Louvre d'où il avait déjà été repoussé une première fois. Là commença un dernier combat, combat sanglant, acharné ; déjà la foule criait victoire, et Lucien répétait victoire, sans trop savoir ce qu'il disait, lorsqu'une balle égarée vint le frapper à la tête. Il pirouetta sur lui-même, et tomba sans pousser un cri.

EDMOND TEXIER.

(La suite au prochain volume.)

LES

ÉCRIVAINS CALVINISTES

DU SEIZIÈME SIÈCLE

Parmi nos écrivains du seizième siècle, Rabelais, Marot, Amyot et Montaigne sont à peu près les seuls dont on n'ait jamais laissé proscrire la renommée. Les autres étaient oubliés. Notre siècle a été plus juste que le dix-septième et le dix-huitième envers ses ancêtres : plusieurs de nos vieux écrivains ont été remis en honneur; mais les premiers qui aient obtenu cette réhabilitation tardive sont peut-être ceux qui présentent tout à la fois le moins d'intérêt et le plus de défauts. On a bien fait, sans doute, de rendre à Ronsard et à son école la place qui leur est due dans l'histoire de notre poésie. Cependant le mérite de leurs efforts, plus incontestable que celui de leurs œuvres, ne saurait être mis en balance avec la gloire solide et sérieuse des prosateurs du même temps. Personne du reste ne l'ignore, cette curieuse réhabilitation de la poésie française au seizième siècle a été surtout inspirée par les passions littéraires de la restauration ; c'est plus tard seulement qu'avec un zèle plus calme et plus désintéressé on a tenté de rajeunir la gloire des prosateurs oubliés du seizième siècle, et, par d'intelligentes réimpressions, remis en lumière La Boétie, Henri Estienne, Pasquier et

[1] *Etudes littéraires sur les écrivains français de la réformation*, par M. A. Sayous, 2 vol. in-18. Paris, Cherbuliez, 1854.

quelques autres, tant il est vrai que, même en littérature, la justice est faite pour attendre, quand elle n'est point stimulée par quelque intérêt contemporain.

Néanmoins la réhabilitation n'est pas encore complète, et il est difficile qu'elle le soit. Les prosateurs de cette époque turbulente en ont partagé les passions, et il est presque impossible que ces passions, qui sont encore les nôtres, ne se mêlent pas de les juger. Rien de plus aisé que d'être juste envers Rabelais et Montaigne; leur gloire est trop solidement assise pour qu'on tente de l'ébranler, et je ne sais qu'un écrivain de nos jours qui soit capable de le faire : c'est celui qui chicanait le mérite littéraire du *Tartufe*, en haine du sujet; mais peu de gens ont cette intrépidité. En outre, les bouffonneries de Rabelais peuvent faire oublier la gravité de ses attaques, et tout le monde ne prend point la peine de briser cet *os médullaire pour en sucer la substantifique moelle.* Quant à Montaigne, cette curiosité égoïste qui laisse aller le monde comme il va, ce scepticisme railleur qui se contente de noter ses ridicules et de rire de ses erreurs, n'a rien de bien effrayant. Un homme qui dit : *Que sais-je ?* qui ne nie rien, n'affirme rien, ne saurait soulever de bien violentes tempêtes. Si Voltaire était sceptique, comme certains se plaisent à le dire, ils en parleraient avec plus de calme. Mais c'est parce qu'il ne l'est point, qu'il nie et qu'il affirme très-nettement bien des choses, c'est pour cela que son nom seul provoque encore aujourd'hui de si violentes convulsions, comme c'est précisément à cause de ses qualités vraiment sérieuses que tant de gens s'efforcent de le faire prendre pour un esprit léger, un historien superficiel, un penseur sans consistance, un bouffon qui ne sait que railler. Or, pour un écrivain comme Voltaire, dont la vie n'a été qu'une longue polémique passionnée, infatigable, portant sur les matières les plus graves, la justice littéraire est le plus souvent chose illusoire, et ce sont encore ses opinions que l'on juge quand on n'a l'air de juger que son talent.

Cette situation est celle des écrivains calvinistes du seizième siècle, et surtout du premier d'entre eux, Calvin : sa vie, ses opinions, son génie, tout cela est inséparable; sa vie seule suffirait déjà pour susciter des préventions contre lui, même parmi ceux qui ne sont pas ses adversaires naturels, et les philosophes ne lui pardonneront pas le bûcher de Michel Servet : sur ce point Bossuet serait volontiers plus indulgent[1].

[1] Basnage, dans sa controverse contre l'*Histoire des variations*, ayant approuvé ce mot de Jurieu : « La persécution contre Servet *était un reste de papisme :* »— « C'est donc, s'écrie Bossuet, un des fruits de la réforme de laisser l'impiété et le blasphème impunis, de désarmer le magistrat contre les blasphémateurs et les impies ; on peut blasphémer sans crainte à l'exemple de Servet, nier la divinité de Jésus-Christ avec la simplicité et la pureté infinie de l'Etre divin, et préférer la doctrine des mahométans à celle des chrétiens... Il ne reste plus qu'à s'écrier : Heureuse la contrée où l'hérétique est en repos aussi bien que

En outre les écrits de Calvin ont une admirable unité qui doit lui nuire auprès de bien des lecteurs. Pas une page qui ne soit consacrée au triomphe de sa cause, à l'humiliation des ennemis de sa foi; pas une place où l'on puisse asseoir un jugement purement littéraire. Il y a plus, Calvin est du petit nombre de ces écrivains supérieurs chez qui la distinction du fond et de la forme, de la pensée et du style est absolument impossible; ce style si net, si limpide, est inséparable de l'idée, ou plutôt c'est l'idée elle-même. Il faut prévenir les amis de ce qu'on appelle le beau style, le style élégant, qu'ils ne trouveront guère chez Calvin de quoi se satisfaire : la lecture de ses écrits est désespérante à cet égard, comme celle de Démosthène et des *Provinciales;* on n'y trouverait peut-être pas une belle expression à souligner. Montaigne disait de quelques écrivains de l'antiquité : « Quand je rumine les détails de leur langage, j'ai dédain de ces menues pointes et allusions verbales qui naquirent depuis. A ces bonnes gens il ne falloit d'aigue ni de subtile rencontre : leur langage est gros d'une vigueur naturelle et constante... Quand je vois ces braves formes de s'expliquer, si vives, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. » Ces paroles peuvent s'appliquer à Calvin. En le lisant on est convaincu ou on ne l'est pas, on est séduit ou scandalisé, mais on n'admire guère, et si l'on vient à se dire que *c'est bien pensé,* c'est par effort qu'on arrive à ajouter que c'est bien écrit.

Voilà, sans doute, un mérite éminent et rare. Qu'arrive-t-il pourtant? C'est que si Calvin est de ceux dont Pascal disait : « Vous cherchez un écrivain, et vous trouvez un homme, » il s'ensuit que ceux à qui déplaisent l'homme et ses opinions, n'ont guère l'esprit assez libre pour s'accommoder de l'écrivain. Cet homme, en s'occupant moins des mots que des choses, nous force de l'imiter en ce point, quand nous le lisons.

Il en est à peu près de même des autres écrivains calvinistes du seizième siècle. Tous ont été mêlés aux événements, et les sentiments qui ont agité leur vie se marquent dans leurs écrits : presque tous leurs ouvrages sont des écrits de polémique. Aussi est-il impossible de séparer

l'orthodoxe, où l'on conserve les vipères comme les colombes et les animaux innocents, où ceux qui composent les poisons jouissent de la même tranquillité que ceux qui préparent les remèdes! Qui n'admirerait la clémence de ces Etats réformés? On disait dans l'ancienne loi : *Chasse le blasphémateur du camp, et que tout Israël l'accable à coups de pierre.* Nabuchodonosor est loué pour avoir prononcé dans un édit solennel : *Que toute langue qui blasphémera périsse, et que la maison du blasphémateur soit renversée!* Mais c'étaient là des ordonnances de l'ancienne loi, et l'Eglise romaine les a trop grossièrement transportées à la nouvelle : où la réforme domine, l'hérétique n'a rien à craindre, fût-il aussi impie que Servet et aussi grand blasphémateur. » (*Défense de l'Histoire des variations,* premier discours, § 3 et 4.)

leur vie de l'examen de leurs ouvrages, dont elle est le commentaire et l'explication; aussi les intéressantes études que M. Sayous a récemment publiées ne sont-elles pas purement *littéraires* comme le porte le titre de son recueil. Loin de lui en faire un reproche, nous devons l'en féliciter. L'histoire et la morale y tiennent nécessairement autant de place que la critique, ce qui n'empêche pas M. Sayous de se préoccuper avec raison du rôle qu'ont joué ces écrivains au milieu de notre littérature et des services qu'ils lui ont rendus, tout en se proposant un autre but.

Réunis par leurs communes croyances, les calvinistes du seizième siècle ne forment point cependant une véritable école littéraire. Dans ce siècle fécond en originalités diverses, ils gardent tous leur physionomie particulière, et ce n'est point avec les mêmes armes qu'ils défendent la même cause. Pour n'en citer que quelques-uns, quoi de plus différent que la nerveuse dialectique de Calvin, le bon sens érudit et ingénieux d'Henri Estienne, et ce merveilleux langage d'Agrippa d'Aubigné, tour à tour pathétique ou spirituel, énergique ou bouffon? Voyez, au contraire, l'école de Port-Royal : il semble qu'il y ait là comme un fonds commun où puisent les écrivains de cette école, et qu'il n'y ait entre eux que des différences de degré. Nicole n'est que du Pascal affaibli. Mais les tragiques événements où les écrivains calvinistes ont joué un rôle si actif, leurs fortunes si variées, ont conservé et développé ces originalités naturelles, tout en leur imposant quelques caractères généraux que nous essayerons de signaler.

En constatant les qualités littéraires qui distinguent les écrivains calvinistes au seizième siècle, il est aisé de s'apercevoir qu'ils les doivent en partie à l'esprit de foi raisonnée et d'indépendance que leur soufflait la réforme, aux circonstances au milieu desquelles ils ont vécu, aux persécutions même qu'il ont subies.

C'est surtout parmi les savants que la réforme recruta ses premiers champions. Ils ont pour l'antiquité tout l'enthousiasme de la renaissance; mais ils n'iront pas se perdre dans ces inutilités savantes où s'ensevelissait souvent l'érudition contemporaine, user leur vie à déterminer la mesure des vers de Plaute, ou s'absorber dans la contemplation béate de la période cicéronienne. Ils vivent au siècle où le cardinal Bembo, secrétaire de Léon X, poussait le respect de la bonne latinité jusqu'à forcer le pape à jurer par les *dieux immortels* [1], où le jésuite Muret empruntait à Cicéron les mouvements de son éloquence et toutes les splendeurs de son style pour célébrer devant Grégoire XIII le mas-

[1] Dans un bref du 9 mai 1517, Léon X adjure François Ier, *per Deos atque homines*, de prendre les armes contre les infidèles. (Voyez M. Leclerc, *Discours préliminaire aux Œuvres de Cicéron.*)

sacre de la Saint-Barthélemy[1]. Moins païens dans leur style, les calvinistes font de leur érudition un meilleur usage. Ce qu'ils vont chercher dans l'antiquité, ce sont des idées depuis longtemps disparues, ce sont des enseignements, des traditions et des exemples. Dès le début, ils entrevoient dans la renaissance l'avénement de ce fait nouveau qui attendra deux siècles encore pour trouver dans la langue française un mot qui le nomme et le consacre, la *civilisation*. « O siècles ! ô lettres ! s'écrie Ulrich de Hutten, qu'il est doux de vivre maintenant, quoiqu'il ne soit pas temps encore de se reposer ! Ton heure a sonné, barbarie ; ceins tes flancs et pars pour un éternel exil ! » Aussi, partout où ils s'installent, à côté du temple ils bâtissent l'école. La science leur paraît une préparation nécessaire à la connaissance de la vérité religieuse : c'est une conviction qui devient un lieu commun dans leurs écrits. Ce respect pour la science, pour les idées, pour la puissance de la parole, ne se trouve pas seulement chez les docteurs ; vous voyez un homme d'épée, un hardi compagnon, Agrippa d'Aubigné, s'écrier comme le pourrait faire un philosophe :

Non, le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

Et Théodore de Bèze, refugié à Genève, va jusqu'à placer dans sa galerie des grands hommes l'ardent persécuteur des réformés, le roi qui défendit *à tout imprimeur d'imprimer aucune chose, sous peine de la hart*, François Ier, — parce que ce prince a fondé le Collége de France. « Lecteur chrétien, dit-il, ne te fâches point de voir cet adversaire de la pure doctrine. Certainement il m'a semblé que je ne devais laisser en arrière ce prince-ci, qui a remis en honneur les langues hébraïque, grecque, latine, et les bonnes sciences, pour être les portières du temple de la vraie religion, et qui a chassé l'ignorance, laquelle empêchait la vérité de venir en avant[2]. » L'aversion que les langues savantes, suspectes d'hérésie, inspiraient à une partie des adversaires de la réforme, aurait suffi pour avertir les réformés des avantages que ces études assuraient à leur cause. D'ailleurs, à l'étude de l'antiquité païenne, ils joignirent tous celle des livres saints, qui, en variant leur érudition, donna à leur goût plus de hardiesse et d'étendue. Cette double érudition resta longtemps leur privilége, et, au commencement du dix-septième siècle, saint François de Sales le constatait avec douleur : « Mes très-chers frères, disait-il aux prêtres catholiques, je vous conjure de vaquer très-sérieusement à l'étude, car la science à un prêtre, c'est le huitième sacrement de la hiérarchie de l'Eglise, et son plus grand mal-

[1] *Mureti Opera* (édit. Tauchuitz), t. I, p. 229.
[2] M. Sayous, t. Ier, p. 72.

heur est arrivé de ce que l'arche s'est trouvée en d'autres mains que celles des lévites. *C'est par là que notre misérable Genève nous a surpris.* » Cet appel fut entendu. A cet égard l'Eglise catholique, au dix-septième siècle, n'eut plus rien à envier à ses adversaires; mais ceux-ci lui avaient donné l'exemple.

Cette ardeur de savoir, cette liberté d'examen que les réformés portaient dans l'étude des antiquités païennes et bibliques, l'un d'eux, Hottman, a eu le mérite de l'appliquer le premier aux origines de notre nation, et le meilleur des juges en cette matière, M. Augustin Thierry, lui a rendu une éclatante justice dans ses *Considérations sur l'histoire de France*. Exaspéré par les tyrannies contemporaines, Hottman prétend prouver ce paradoxe, renouvelé depuis à une autre époque, que c'est la tyrannie qui est chose nouvelle en France, et non la liberté [1] : conclusion fausse, démentie par les faits, mais qui témoigne du moins d'une rare indépendance. Ce sont là de ces témérités utiles, qui fondent la science en substituant la critique, qui éprouve et discute les traditions reçues, à la crédulité aveugle qui les admet sans contestation.

Cette liberté, qu'Hottman porte dans l'histoire et Ramus dans la philosophie, pénètre dans la philologie avec Henri Estienne, le plus savant de tous ces hommes. Trouvez donc un érudit qui, après avoir accompli sur les langues savantes un de ces travaux herculéens qui nous confondent encore aujourd'hui, pousse, comme Henri Estienne, la candeur et l'abnégation jusqu'à déclarer que la langue française, tout imparfaite qu'elle est encore, est supérieure aux autres langues connues, et égale cette langue grecque si vénérée, et qui lui a coûté de si rudes labeurs. N'oublions pas d'ailleurs que c'est devant les persécuteurs *toujours béant de grand appétit après le sang des réformés*, selon l'expression de Robert Estienne, que c'est au milieu des plus dures épreuves, en exil, dans la misère, que les deux Estienne, le père et le fils, poursuivent plusieurs de ces travaux immenses qui effrayeraient les érudits modernes au milieu des aises de la vie la plus calme et de tous les secours que la science trouve aujourd'hui si facilement. C'est que pour ces savants du seizième siècle, comme plus tard pour les Bénédictins, il y avait quelque chose qui soutenait leur courage, l'es-

[1] C'est du reste une illusion assez générale chez les réformés et naturelle à des gens si malheureux. D'Aubigné dit :

Nos pères étaient francs; nous qui sommes si braves,
Nous lairrons des enfants qui seront nés esclaves.

Or, pour ne parler que de celle de toutes les libertés qui leur tenait le plus au cœur, la liberté de conscience, il est clair qu'à cet égard le bon, l'admirable saint Louis était moins tolérant que l'odieux Charles IX.

poir d'être utiles à la cause à laquelle ils avaient voué leur vie. Nos pères ont vu encore quelques traces de cette ardeur de science, mise au service des convictions sérieuses, et encouragée dans ses efforts par son abnégation. Le mouvement intellectuel de la restauration nous a laissé à cet égard des exemples qui nous étonnent, nous, génération énervée, et nous trouveraient peut-être incrédules, si d'impérissables monuments n'étaient là pour les constater. Si nous ne pouvons suivre de tels exemples, sachons du moins les admirer et les comprendre; qu'ils nous apprennent que l'étude opiniâtre a besoin d'être intéressée par quelque passion généreuse. Quand on n'a d'autre but dans ses travaux que des avantages individuels, on n'est pas assez fort : l'âpreté de l'intérêt personnel ne produit point ces miracles de ténacité consciencieuse qui font les œuvres durables. Qui ne s'appuie que sur soi est toujours faible; il faut demander notre force à quelque chose qui ne soit pas nous et qui relève à nos propres yeux la valeur de nos efforts et le mérite de notre opiniâtreté. Et puis, l'étude poursuivie à ces conditions n'éclaire pas seulement l'intelligence, elle épure le cœur et fortifie la volonté. Elle fait plus encore, elle recommande aux yeux de la foule les idées dont on a embrassé la défense; déjà justifiées par les lumières dont on les entoure, elles sont encore honorées par cette laborieuse persévérance, que seules elles peuvent inspirer.

Préservés des superstitions de l'érudition contemporaine par la gravité de leurs doctrines et par l'indépendance de leur esprit, les écrivains calvinistes ont dû à la nécessité de propager leur religion par la parole, l'avantage de sortir du cercle restreint où s'étaient jusque-là renfermés les penseurs, et en ne songeant qu'à répandre leurs opinions religieuses, d'exercer sur les destinées de notre langue une influence incontestable. Substituant à l'autorité le droit d'examen individuel, ils sont obligés de s'adresser à tous et de parler le langage commun : ils laissent de côté le latin, la langue où s'était écrit jusqu'alors tout ce qu'on avait pensé de sérieux, et, pour la première fois, la langue française, qui jusque-là n'avait guère su que raconter les faits d'armes et les légendes d'amour, apprend à exprimer, dans un langage clair et précis, les vérités les plus hautes où puisse atteindre la pensée humaine.

La publication de l'*Institution chrétienne,* le livre le plus remarquable de Calvin[1], est peut-être la date la plus importante dans l'histoire de notre langue, plus importante, ce semble, que l'apparition du *Discours de la méthode,* qui est postérieur de cent ans. Outre le mérite incontestable d'avoir le premier exprimé les pensées les plus graves dans un langage nerveux et sévère, il est aisé de concevoir combien les écrits

[1] La première édition française est, à ce que l'on croit, de 1540.

de Calvin ont dû avoir une influence plus immédiate et surtout plus étendue. Depuis 1540 jusqu'à sa mort, sortent de sa plume infatigable des milliers d'homélies, de discours, de pamphlets. M. Sayous ne compte pas moins de deux mille sermons de Calvin. « Si l'on pouvait, dit-il, ajouter et les homélies populaires qu'il répandit en France avant de s'exiler, et ses discours de 1549 à 1560, peut-être faudrait-il porter à trois mille le chiffre déjà énorme des sermons qui nous sont restés. » Qu'on se figure donc l'effet que dut produire sur les esprits, même de ses adversaires, cette infatigable propagande, cette nouveauté inouïe, aidées de tout l'intérêt qu'y ajoutaient et les passions de l'époque et les circonstances du moment! Substitués aux lourds volumes écrits en latin, hérissés de formules scolastiques, ces écrits clairs, courts, substantiels, ardemment propagés et reproduits, de Genève s'éparpillaient sur toute la France, allaient consoler, raffermir les âmes dans les retraites cachées, dans l'exil, dans les prisons, au pied même des échafauds. Ils devenaient la nourriture intellectuelle de toute une portion du peuple, sa méditation quotidienne : on les recueillait avec vénération, on les lisait dévotement, et les formes de ce style, déjà si parfait, s'insinuaient peu à peu dans les esprits, à l'aide du respect qu'inspiraient tout à la fois la sainteté du sujet et l'autorité de l'écrivain.

Les qualités dominantes du style de Calvin sont précisément celles qui manquent aux plus illustres de ses contemporains : la simplicité, la netteté, la suite, la méthode; ses écrits s'adressent à la foule, et son premier soin, c'est d'être intelligible pour tout le monde. Qui ne voit au contraire que, malgré les bouffonneries si amusantes de Rabelais et le bon sens si vif et si pratique de Montaigne, leurs livres sont œuvres de lettrés, et que c'est pour les lettrés seuls qu'ils écrivent? Il y a plus : prenez au hasard une page de Calvin et une page de Montaigne; le style de Montaigne, dont les *Essais* sont postérieurs de près d'un demi-siècle à l'*Institution chrétienne*, semblera moins moderne que celui de Calvin. Chez celui-ci, on trouve quelques mots surannés; mais le tour, le mouvement, la coupe de la phrase, ce qui surtout caractérise une langue, tout cela est moderne chez lui; il a rencontré du premier coup le vrai génie de notre prose. On a reproché, il est vrai, à Calvin la *tristesse* de son style; le reproche me semble injuste. Calvin possède ce qui fait le premier mérite de tout écrivain, le style du sujet. Il reste grave, sans manquer ni de véhémence ni d'imagination : son ton est celui d'un homme pénétré des vérités qu'il expose, et cela me paraît infiniment plus convenable que les ornements égayés dont les jésuites ont trop souvent depuis embelli les plus lugubres sujets. Il est difficile de croire que des écrivains qui marivaudent sur le péché originel soient des pécheurs bien effrayés. Mais quand Calvin quitte l'enseignement du

dogme pour aborder la polémique, il a, comme le remarque M. Sayous, une certaine force comique. Dans son pamphlet sur les reliques, il est beaucoup plus amusant que ne l'auraient voulu sans doute ses adversaires, et c'est avec la gaieté amère de Pascal qu'il s'élève contre ceux qui font métier de montrer les reliques des saints, d'en inventer au besoin, contre *ces porteurs de rogatons qui exercent foire vilaine et déshonnête;* c'est avec une causticité digne de Voltaire qu'il démontre la nécessité d'un inventaire complet des reliques qui sont en la chrétienté, pour qu'on sache enfin à quoi s'en tenir sur le nombre de bras, de têtes, de corps que possède chaque saint, saint Sébastien, par exemple, lequel a dû, à la propriété lucrative de guérir la peste, d'*être multiplié en quatre corps, plus deux têtes, dont l'une est à Saint-Pierre de Rome, l'autre aux Jacobins de Toulouse, sans compter quelques menus lopins qui sont en plusieurs églises*, etc. Il y a même dans ce singulier pamphlet quelques plaisanteries beaucoup plus hardies, qui ne permettent point la citation.

Loin d'interdire l'emploi de la raillerie, Calvin en a recommandé l'usage « contre ces superstitions et folies dont le monde a été embrouillé ci-devant, car il ne se peut faire qu'en parlant de matières si ridicules on ne s'en rie à pleine bouche. » Il n'a guère abusé cependant de cette licence qu'il accordait aux autres : c'est avant tout un génie sévère, et surtout pratique. On peut croire que les arts le touchaient peu ; dans un remarquable passage de son *Institution chrétienne*, où il rend une justice éclatante à l'antiquité, ce dont il sait gré surtout aux anciens, c'est d'avoir porté si loin la jurisprudence, la philosophie, la dialectique, la médecine, les sciences utiles ; quant à la poésie, où le génie de l'antiquité a triomphé, s'il en parle, c'est sans la déprécier, il est vrai, mais en passant et par allusion. Il paraît réduire l'éloquence à la dialectique. M. Sayous nous apprend que Calvin lisait beaucoup Cicéron, et il croit trouver dans le style du réformateur de Genève des traces de cette fréquente lecture ; il me semble qu'il offre avec Démosthène des rapports plus évidents. C'est le même enchaînement logique, la même véhémence, le même dédain pour tout ce qui ne s'adresse qu'à l'imagination. Partout, dans Cicéron, on sent l'artiste plus passionné encore pour le beau que pour le vrai ; et c'est ce qui n'apparaît jamais dans Calvin. Raphaël et Michel-Ange n'eussent pas toujours trouvé grâce devant lui : il interdit à la sculpture et à la peinture les représentations de la Divinité comme de véritables profanations. Son opinion sur la musique mérite d'être rapportée : il approuve le chant simple dans les églises ; il le trouve « façon très-sainte et utile ; comme au contraire les chants et mélodies qui sont composés au plaisir des oreilles seulement, comme sont tous les fringots et fredons de la papisterie, et

tout ce qu'ils appellent musique rompue et chose faite et chants à quatre parties, ne conviennent nullement à la majesté de Dieu, et ne se peut faire qu'ils ne déplaisent grandement à Dieu [1]. » De notre temps, des archéologues distingués ont repris, au point de vue catholique, la thèse soutenue ici par Calvin, et tenté de substituer aux *fredons et fringots,* qui retentissent encore dans les églises, une musique plus sévère et plus simple. Quant à l'indifférence de Calvin pour la poésie, elle se trouve chez plusieurs catholiques des plus éminents. On connaît les sévérités de l'école de Port-Royal et les dédaigneux anathèmes de Pascal contre les poëtes et la poësie.

Quelle qu'ait été l'austérité du génie de Calvin au seizième siècle, elle lui est particulière. Une doctrine si sévère ne marque pas immédiatement à son empreinte tous les esprits qui s'y soumettent. L'on ne doit pas oublier que deux des plus grands artistes d'alors, Jean Goujon et Bernard de Palissy, étaient calvinistes. Quant aux écrivains réformés, contemporains de Calvin, ce serait une injustice que de leur supposer ce caractère morose qu'on attribue à la réformation et à son fondateur. Leurs nombreux pamphlets se distinguent, au contraire, par un entrain remarquable, par une verve singulière. Véhéments et indignés quand le sujet l'exige, ils ont aussi cette raillerie pleine de sens qui a fait le succès de la satire *Ménippée.* Il suffit de nommer Henri Estienne et son *Apologie par Hérodote,* d'Aubigné et sa *Confession de Sancy.* Il y a parmi eux un écrivain trop peu connu, et que je regrette de voir oublié par M. Sayous : c'est Régnier de La Planche. Son *Livre des marchands* est un véhément pamphlet contre les Guise et surtout contre le cardinal de Lorraine, le plus implacable ennemi des réformés. A cette époque (1565), les calvinistes n'ont pas encore perdu l'espoir d'entraîner dans leur parti le peuple de Paris, et de donner à leur cause cette couleur démocratique dont plus tard sut se revêtir la sainte Ligue. Aussi le *Livre des marchands* est-il une flatterie à l'adresse de cette partie de la population ; c'est une suite de discours attribués aux gens de travail, *les sages devis, les sentences et conseils admirables, qui furent tenus par aucuns marchands et artisans de cette ville, Paris, vraiment sans pareille.* « Quels trésors d'esprit et de bon vouloir, dit l'auteur, sont mêlés parmi les draps, les laines, les cuirs, le fer, les drogues et merceries ! Quelles richesses d'âmes sont enfouies et cachées ès corps méprisés de tant de louables bourgeois ! » L'auteur, tout en recommandant la modération et la charité à l'egard des calvinistes, s'y déguise et se donne pour catholique, il va jusqu'à flatter ceux des ordres religieux qui sont plus souvent en

[1] *Institution chrétienne,* ch. IX, § 26.

contact avec le peuple, et à prêter ses propres sentiments à *certains religieux de plusieurs ordres,* « non pas de ces bedons ventrés depuis le menton jusqu'aux genoux, ni de cette nouvelle ordure des jésuites, mais de ces bons et vénérables mendiants ; car, à telles personnes qui ne mangent pas toujours leur soûl, l'esprit est prompt et souvent se communique. » Tous ces personnages sont d'ailleurs dévoués au roi, *ayant au cœur les fleurs de lys, toutes pures et nettes et vivement empreintes, non les armoiries de Lorraine ni les écussons de Jérusalem et de Sicile, ennemi des étrangers* (les guisards), *vrais et anciens patriotes... — Patriotes !* c'est le mot dont ils se servent ; je ne me souviens point d'avoir vu ailleurs, au seizième siècle, ce terme tout nouveau dans notre langue, et qui ne prend place dans le dictionnaire de l'Académie qu'en 1762. — C'est là une curiosité philologique que je recommande aux amateurs.

Remarquons en passant que ces avances restèrent sans effet sur le peuple de Paris, et qu'il demeura l'ardent ennemi de la réforme, comme il n'y parut que trop à la Saint-Barthélemy et pendant la Ligue. La réforme eut ailleurs, il est vrai, un autre caractère, notamment en Bourgogne et dans quelques provinces du Midi, — ce que nos historiens ne semblent pas en général avoir assez nettement distingué[1].

Mais ce qu'il faut remarquer ici dans cette œuvre originale, c'est que trente ans avant la *Ménippée*, Regnier de La Planche a déjà donné le cadre de cet immortel pamphlet. Sans doute il ne faut pas mettre le *Livre des marchands* sur la même ligne que la *Ménippée,* admirable comédie où chacun des ligueurs se peint avec des nuances diverses dans ses bouffonnes confessions, et où, après ce débordement de turpitudes, s'élève la voix éloquente et patriotique de d'Aubray, pour flétrir ces hypocrisies sanguinaires et ces frénésies soldées par l'or des Espagnols.

[1] Voir sur ce point les *Mémoires de Condé*, et particulièrement dans ce dernier recueil, les remontrances des Etats de Bourgogne à Charles IX : « L'an passé, un séditieux conventicule fut tenu à Châlons par les ministres de la religion prétendue réformée, auquel on a su certainement avoir parlé de jeter hors la république *les trois vermines*, que l'on disait être les moines, la noblesse et les gens de la longue robe servant à votre justice. » (*Mémoires de Condé*, édit. de 1743, t. IV, p. 392.) Dans le Midi, c'était bien pis encore, au dire de Montluc. Quand on remontrait aux huguenots qu'ils avaient tort de s'assembler malgré les édits du roi : « Le roi ! répondaient-ils, quel roi ? *C'est nous qui sommes les rois*. Celui-là que vous dites est un petit royaut de m....; nous lui donnerons des verges et lui baillerons un métier pour lui apprendre à gagner sa vie comme les autres. » Les ministres prêchaient publiquement que si les paysans se mettaient de leur religion, ils ne payeraient aucun devoir aux gentilshommes, ni au roi aucune taille, que ce qui lui serait ordonné par eux. Autres prêchaient que les rois ne pouvaient avoir aucune puissance que celle qui plairait au peuple. Autres prêchaient que la noblesse n'était rien plus qu'eux. Et de fait quand les procureurs des gentilshommes demandaient des rentes à leurs tenanciers, ils leur répondaient qu'ils leur montrassent dans la Bible s'ils les devaient payer ou non, et que si leurs prédécesseurs avaient été sots et bêtes, ils ne le voulaient point être. » (*Mém. de Montluc*, l. V.)

Regnier de La Planche n'a pas la même variété : tous ses personnages jouent le même rôle, tous sont également hostiles à MM. de Lorraine, ce qui donne à ce pamphlet une allure assez monotone. Tous tiennent à peu près le même langage, et l'on ne trouve pas moins de bon sens et d'atticisme dans le discours de l'*Espicier* que dans celui du *Drapier*. Ce sont tous des sages, des Aristes, et l'Ariste n'est pas le personnage le plus propre à animer une comédie. Néanmoins, le ton est donné, le cadre est tracé d'avance ; et ce qui nous frappe surtout, c'est qu'au début de cette longue lutte, les opinions exprimées dans le pamphlet calviniste sont les mêmes que celles qui triomphent à la fin, avec Henri IV et les politiques, dans la satire *Ménippée*.

Ce même Regnier de La Planche passe pour être l'auteur d'un pamphlet d'un autre ton, inséré par lui dans son livre de l'*Estat de France sous François II*. C'est un mémoire adressé par les calvinistes au roi de Navarre, Antoine de Bourbon, et aux autres princes réformés, pour les sommer de prendre en main la cause des opprimés. Il se termine par une imprécation d'une entraînante vigueur contre le cardinal de Lorraine, et qui doit compter parmi les pages les plus éloquentes qu'on ait écrites en notre langue. Que l'on compare cette page au pamphlet de La Boétie, *De la Servitude volontaire*[1], et l'on reconnaîtra combien, chez Regnier de La Planche, la réalité qui le presse et qui l'écrase ajoute de force à la pensée et de précision à la parole. Ce sont les tyrans en général que La Boétie flétrit dans sa véhémente harangue; c'est à une abstraction qu'il s'attaque ; de là parfois quelque chose de vague et des généralités sans application directe. Sans doute sa haine, allumée par les atrocités du connétable de Montmorency, est éloquente, parce qu'elle est sincère; mais elle paraît parfois déclamatoire, parce qu'elle n'a pas un but déterminé. On sent d'ailleurs l'homme qui écrit après les événements, dans son cabinet, qui calcule sa colère, fortifie ses phrases, envenime ses expressions. Pour Regnier de La Planche, c'est un homme, un tyran en chair et en os, qu'il s'agit d'abattre ; aussi tous les coups portent ; ce n'est point une vaine escrime, rien n'est ici pour

[1] En voici les premières lignes qui suffiront pour indiquer le mouvement : « Ainsi donc, pour venir à conclure, c'est à toi, cardinal, plus rouge de notre sang que d'autre teinture; c'est, dis-je, à tes parjures et déloyautés, à ton ambition et avarice, à la furie de tes frères exécuteurs de tes maudites et sanglantes entreprises, que la France redemande la vie de tant de gentilshommes que tu as envoyés à la boucherie, en Italie, en Allemagne, en Ecosse; c'est à toi qu'elle redemande ses frontières de Champagne, de Bourgogne, du Lyonnais, du Dauphiné et de Provence, puisque tu l'as amenée en cette nécessité de s'en dévêtir... C'est à toi que tant de femmes veuves demandent leurs maris, tant de maris la chasteté de leurs femmes, tant de pères leurs enfants, tant d'orphelins leurs père et mère, criant à Dieu vengeance contre toi et les tiens! C'est toi, cardinal, qui nous as donné ton frère pour second roi, sous ombre de lieutenant général, laquelle ignominie et servitude il faut que tu saches que jamais la France ne l'oubliera, etc. »

l'élégance du jeu : c'est pour agir qu'il écrit, et parce qu'il n'a pas en son pouvoir d'autre moyen d'action. On sent bien, en le lisant, qu'il s'abstiendrait d'écrire, si ses amis avaient à leur disposition quelques milliers de reîtres et de lansquenets. Aussi, face à face avec la réalité, il ne s'égare point, il va droit au but, et ne frappe de la parole que parce que l'épée lui fait défaut.

Ce serait ici le lieu de parler d'un rare écrivain, d'un caractère plus rare encore, Agrippa d'Aubigné ; mais un tel écrivain et un tel homme exigent une étude spéciale. En quelques pages de sa jeunesse, M. Sainte-Beuve avait jadis parfaitement apprécié cette généreuse nature : « Chevalier loyal comme Crillon, calviniste fervent comme Duplessis-Mornay, républicain éclairé comme Hubert Languet ou La Boétie, il n'épargne pas au roi de Navarre les vérités, les remontrances, les refus, et par ses scrupules d'honnête d'homme et de chrétien, il mérite constamment la haine des maîtresses et quelquefois la colère du maître [1]. » Pourquoi faut-il qu'après avoir écrit ces lignes dictées par une si vive admiration, M. Sainte-Beuve ait cru devoir, dans une édition plus récente, apporter une restriction singulière, se reprocher d'avoir peint d'Aubigné trop en beau ? « Je n'ai pas assez tenu compte de la mauvaise humeur et des haines, dont la part pourtant est grande chez ce rude et brillant aïeul de Mme de Maintenon. » Eh ! mon Dieu ! oui, d'Aubigné eut des haines, de ces haines vigoureuses dont parle Molière. Il n'a pardonné ni les gibets, ni les bûchers, ni la Saint-Barthélemy qui avait dévoré tant de ses frères ; mais qui peut le blâmer si, pour tout châtiment et pour toute vengeance, il ranime le souvenir de toutes ces atrocités ; si, en parlant des complices de Charles IX et des joyeuses débauches au milieu desquelles ils cherchent à oublier leurs crimes, il s'écrie :

Quand le peuple gémit sous le faix tyrannique,
Quand ce siècle n'est rien qu'une histoire tragique,
Ce sont farces et jeux, toutes leurs actions :
Un ris sardonien peint leurs affections.
Bizarr'habits et cœurs, les plaisans se déguisent,
Enfarinés, noircis ; et ces bateleurs disent :
« Déchaussons le cothurne, et rions ! car il faut
Jeter ce sang tout frais hors de notre échafaud,
En prodiguant dessus mille fleurs épanchés,
Pour cacher notre meurtre à l'abri des jonchées ! »

« *Non !* leur répond d'Aubigné, *vos fleurs sécheront*, le *sang reparaîtra !* » et il écrit ses *Tragiques* et sa grande *Histoire*. Que lui reproche-t-on ? Cette cour immonde et sanguinaire des Valois, l'a-t-il calomniée ? Mais ces horreurs qui révoltent d'Aubigné, Montluc les raconte ; il y a pris part et s'en vante ; mais ces débauches, Brantôme les

[1] *Tableau de la poésie fançaise au seizième siècle.*

atteste, et rien ne lui paraît plus innocent : « J'ai connu une fort belle et honnête dame, sujette fort à l'amour et à la lubricité... » Et il s'étend avec complaisance sur toutes ces scandaleuses légendes, sans autrement s'en indigner. Quant à la *Confession de Sancy*, cette spirituelle satire des conversions rapides qui suivirent de si près celle d'Henri IV, je ne vois pas trop ce qu'on peut y trouver à redire. L'austère huguenot, resté fidèle à ses croyances, avait bien le droit de verser le mépris sur ces étranges métamorphoses ; et pour des apostasies si lucratives, c'était un châtiment bien doux que la raillerie. Encore une fois, nous ne voulons pas nier les haines de d'Aubigné ; mais il suffit qu'elles soient légitimes, et surtout désintéressées.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que, même dans ses *Tragiques*, la verve de d'Aubigné soit toujours énergique et sombre, et que l'indignation soit sa seule muse ; il sait aussi trouver des accents touchants et gracieux. Ainsi, après avoir peint l'agonie d'une petite fille calviniste qui, au milieu des tortures, mourut en invoquant le Seigneur et tendant la main au ciel, il termine par ce vers si simple :

Dieu ne refusa pas la main de cet enfant.

Ne croiriez-vous pas entendre le *Polyeucte* de Corneille, quand le poëte nous montre Anne Dubourg adressant à Dieu cette prière au pied du bûcher :

Mon Dieu, vrai juge et père ! au milieu du trépas
Je ne t'ai point laissé ; ne m'abandonne pas.
Tout-Puissant, de ta force assiste ma faiblesse :
Ne me laisse, Seigneur, de peur que je te laisse.

Ailleurs, après avoir parlé des premières épreuves de l'Eglise, de ces temps héroïques du christianisme où la foi était si jeune et si ardente, il en vient à ceux qui ont de son temps souffert pour la vérité et rappelé la vertu des anciens jours :

Le printemps de l'Eglise et l'été sont passés ;
Encore éclorez-vous, fleurs si franches, si vives,
Bien que vous paraissiez dernières et tardives.
On ne vous lairra pas, simples de si haut prix,
Sans vous voir et flairer aux célestes pourpris ;
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise ;
Vous avez éjoui l'automne de l'Eglise !

Ces vers, et plusieurs autres que l'on pourrait citer, prouveraient que la mâle poésie de ce rude huguenot savait au besoin s'attendrir. Il est vrai, cependant, que les idées terribles sont mieux dans les habitudes de son génie. Les exemplaires de ces poëmes étranges sont devenus assez rares, et on ne les connaît guère en général que par des citations ; c'est ce qui m'enhardit à risquer encore ce passage que je ne trouve cité nulle part. Le poëte nous faisant assister avec lui au juge-

ment dernier, nous montre les tyrans de son temps au pied du terrible tribunal, et tous les éléments prenant la parole pour les accuser :

« Pourquoi, dira le Feu, avez-vous de mes feux,
Qui n'étaient ordonnés qu'à l'usage de vie,
Fait des bourreaux, valets de votre tyrannie? »
L'Air encore une fois contre eux se troublera,
Justice au juge saint contre eux demandera,
Disant : « Pourquoi, tyrans et furieuses *bestes*,
M'empoisonnâtes-vous de charognes, de pestes,
Des corps de vos meurtris? » — « Pourquoi, diront les Eaux,
Changeâtes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux? »
Les Monts, qui ont ridé le front à leurs supplices :
« Pourquoi nous avez-vous rendu vos précipices? »
— « Pourquoi nous avez-vous, diront les Arbres, faits
D'arbres délicieux exécrables gibets? »

D'Aubigné était l'élève de Ronsard; il le déclare dans l'épître qui précède ses *Tragiques*. Il a bien des défauts de l'école; mais là où il est beau, il me semble que l'élève a surpassé le maître. Pourquoi? C'est que la poésie de Ronsard manque d'âme : son but unique était la gloire littéraire; il connaissait à fond la langue de son temps, et l'avait enrichie jusqu'à la surcharger. Il avait deviné et pressenti tous les rhythmes que comporte notre poésie, au point de ne laisser presque rien à trouver en ce genre à ses successeurs; mais cette poésie si brillante était tout artificielle : dans quelque pièces charmantes où il exprime un sentiment vrai, on sent toujours la préoccupation littéraire, souvent l'imitation savante de l'antiquité. Ce souffle, qui manquait à Ronsard, vous le sentez circuler dans la puissante poésie de d'Aubigné; et à quoi le devait-il? A ces passions mêmes dont on lui fait un reproche, à ces croyances ardentes qui agitaient son existence.

M. Sayous, qui rend une entière justice au beau caractère de d'Aubigné, ne me semble pas l'admirer assez comme écrivain. Cette modération dans la louange me semble le défaut le plus saillant de son livre. M. Sayous est protestant, et il me semble avoir grand'peur d'être accusé d'une prévention assez naturelle pour les écrivains de sa religion. Il relève ou prévoit parfois des objections qui ne méritaient pas d'être discutées; en voici une assez ridicule, qu'il laisse sans réponse : « Peut-être, dit-il, quelques esprits, voyant un si long intervalle de stérilité entre les temps de la pléiade et les beaux jours de la poésie du dix-septième siècle, seront tentés d'en accuser la réformation. » Je suppose que, pour M. Sayous comme pour tout le monde, les beaux jours de la poésie du dix-septième siècle commencent à Corneille, c'est-à-dire vers 1630. Or, entre Ronsard et Corneille, l'intervalle est rempli par Desportes, Bertaut, d'Aubigné, Régnier, Malherbe. Il n'y a donc pas d'interruption; il y a plutôt progrès continu. J'aurais à relever d'autres timidités de ce genre. Mais cette défiance de soi-même, cet amour de

l'impartialité est un défaut si précieux et si rare, qu'il vaut peut-être mieux ne pas insister sur ce point.

Une remarque que l'on peut faire en comparant d'Aubigné aux autres calvinistes, c'est que de tous les propagateurs de la réforme, cet homme d'épée, cet intraitable sectaire est le seul, peut-être, qui ait des allures d'homme de lettres et sente parfois l'auteur de profession. Dans son *Histoire*, il vise parfois au grand style et tombe dans l'emphase; dans ses *Tragiques*, on trouve des vers aussi affectés que ceux de Dubartas. Il affectionne certains mots érudits qui n'appartiennent pas à la langue vulgaire: enfin on le voit, comme Baïf, s'amuser à faire des vers mesurés, sur des sujets sacrés, il est vrai. Où il est presque constamment naturel et simple, c'est dans les mémoires qu'il ne destinait qu'à ses enfants, qui ne parurent qu'un siècle plus tard, et dans son excellente bouffonnerie du *Baron Fœneste*. Ailleurs, il est aisé de voir qu'il a des prétentions d'écrivain: il s'inquiète même de la critique, et (grand signe de préoccupation littéraire) il fait des préfaces.

Les autres calvinistes, au contraire, ont un caractère qui leur est commun avec les jansénistes du dix-septième siècle, c'est l'absence de toute ambition d'auteur. Ils écrivent pour propager leur doctrine, et la prudence, autant que l'humilité chrétienne, leur fait souvent une loi de ne point signer leurs écrits et de rester inconnus. Plusieurs de leurs plus remarquables pamphlets sont demeurés anonymes[1], et pour en deviner les auteurs, on est réduit aux conjectures; de là vient la mâle simplicité de leur langage: ils ne songent pas à exploiter leurs idées dans l'intérêt de leur renommée: elles les dominent, ils leur appartiennent; ils restent simples, parce qu'ils sont convaincus, et aussi parce que l'amour-propre littéraire ne vient pas corrompre leur style en y glissant ces ornements équivoques qui ne sont que pour la vanité. Le but qu'ils poursuivent, c'est le triomphe de leurs doctrines, non le succès de leur talent, et ces convictions austères qui passionnent leur éloquence la préservent en même temps de ces beautés équivoques qui en compromettraient le succès.

Ils ont d'ailleurs une grande cause d'inspiration et d'éloquence: c'est cette exaltation des croyances nouvelles qui n'ont pas encore subi l'épreuve de l'expérience, cette première pureté de ce qui est jeune, de ce qui n'a pas failli; innocence qui se perd trop vite pour les partis comme pour les individus. Des fautes, des crimes ne sont pas venus encore ca-

[1] Par exemple, le *Discours aux princes*, inséré par Regnier de La Planche dans son livre de l'*Estat de France*, et le *Discours merveilleux contre Catherine de Médicis*, qui paraît d'Henri Estienne, ou, selon Guy-Patin, de Théodore de Bèze. M. Sayous croit pourtant que ce dernier pamphlet doit plutôt être attribué à quelqu'un des auteurs de la *Ménippée*: il est vrai qu'il ne donne aucune raison à l'appui de cette conjecture.

lomnier leurs principes et ébranler l'autorité de leurs doctrines ; ils ne traînent pas après eux ce lourd bagage des vieilles croyances, les inconséquences, les excès, les souillures de toute sorte que l'application inflige toujours aux doctrines les plus pures. Ils ne laissent rien derrière eux qui puisse les gêner et les distraire ; ils n'ont rien à défendre, rien que des conquêtes à faire : leurs adversaires sont moins heureux.

Pour ces idées nouvelles dont ils sont les apôtres, les calvinistes trouvent un langage jeune et plein de vie. Ils ne sont point obsédés par ces formules toutes faites qui encombrent les vieilles doctrines : ils écrivent, non avec des phrases, mais avec des faits, des sentiments, des idées : rien n'est usé et épuisé pour eux dans le langage. A cet âge des croyances, les expressions ont encore toute leur fraîcheur, toute leur énergie, et certains mots ont un accent qui fait frissonner. Il y a, au contraire, dans les croyances qui ont dominé, des mots dont un homme sincère hésite à se servir, parce qu'ils ont été profanés par le mensonge et souillés par l'hypocrisie.

Cette ferveur première dissimule toute cette sécheresse que l'on reproche aux écrivains calvinistes et qui a paru depuis. Dans leurs écrits, le fond âpre et sombre se dévoilera assez tôt ; mais alors ils savent trouver des accents émus. Connaissez-vous beaucoup de vers d'un sentiment plus pur, d'une résignation plus douce et plus touchante que les vers suivants publiés, je crois, pour la première fois en France il y a quelques mois [1] ? Ils sont de Théodore de Bèze, réfugié à Genève.

O Dieu ! si tu veux,
Je sais que tu peux
Me tirer d'ici ;
Mais si pour cette heure
Veux que je demeure,
Je le veux aussi.

Adieu, France, adieu,
Qui êtes le lieu
Qui, premièrement,
Au monde me vîtes,
Et premier ouîtes
Mon gémissement.

O mon pays doux !
Je meurs loin de vous,
Voire et volontiers,
Puisqu'en vous, ô France !
Font leur demeurance
Des saints les meurtriers.

Adieu, cœurs unis
Des pauvres bannis,

[1] L'auteur d'un très-remarquable essai sur les réformateurs *Zwingle* et *Ulrich de Hutten*, M. Chauffour, cite dans une note de cet ouvrage les vers dont nous parlons, et qui avaient déjà été publiés en Allemagne par M. Baum.

Qui, seuls en ce temps,
Malgré toute envie,
Passez votre vie
Heureux et contents !

Théodore de Bèze a fait d'ailleurs d'assez mauvais vers [1]; mais un jour, se voyant mourir loin du sol natal, il a exprimé simplement ce qu'il ressentait. Ce jour-là, il a trouvé ce que les brillants poëtes de la pléiade ont bien rarement rencontré, une émotion vraie et un langage naturel.

Sans doute, la vie de dévouement et d'épreuves à laquelle furent soumis alors les calvinistes, est pour beaucoup dans l'impression que leurs écrits produisent ; mais elle fut aussi pour beaucoup dans leur talent. Le caractère de l'homme fait la moitié du génie de l'écrivain, surtout quand l'écrivain est un homme d'action, et que la parole n'est pour lui, comme l'épée ou le martyre, qu'un moyen de faire triompher sa croyance et de témoigner pour ses convictions. Un homme qui sait mourir pour une idée aura toujours ce qui fait surtout l'éloquence, le talent du cœur. D'ailleurs, l'histoire semble démontrer qu'aux époques de persécution, c'est parmi les persécutés qu'il faut aller chercher l'éloquence. Les stoïciens et les chrétiens sous les Césars, les calvinistes au seizième siècle sont là pour le prouver. C'est que l'oppression trempe les hommes fiers et les fait réagir de toutes les puissances de leur âme contre la force qui les écrase. Dante, triomphant avec son parti, n'eût peut-être pas trouvé dans son cœur ces trésors d'inspiration que l'exil y amassa. L'oppression ne féconde pas seulement les âmes, en leur inspirant ces colères éloquentes ; elle leur fait connaître souvent des douleurs qu'elles ignoraient, et, les éveillant à la pitié, multiplie leurs émotions et leurs pensées. « La moitié des sentimens et des idées, a dit Mme de Staël, manque à ceux qui sont heureux et puissants. » En outre, la persécution noblement subie fait refluer dans le parti des opprimés les gens de cœur et ces âmes d'élite qu'entraînent le besoin du sacrifice et l'âpre séduction du dévouement. D'Aubigné nous montre dans ses *Tragiques* les martyrs calvinistes, du haut des bûchers, *butinant les belles âmes parmi les spectateurs émus*. Il faut voir, au contraire, ce que butinent les oppresseurs et de quelles fleurs ils composent leur miel. Pour faire l'apologie de la Saint-Barthélemy, on ne trouve pas en France un écrivain un peu présentable, malgré les obsessions du duc d'Anjou, qui s'était chargé d'en découvrir. Il y eut un Italien (Capilupi)

[1] Dans la tragédie *le Sacrifice d'Abraham*, il y a une scène touchante, et le poëte fait parler Satan avec assez de verve; pour mieux s'inspirer, il l'a affublé d'un froc de moine. Satan a soin d'expliquer cet anachronisme au public de Lausanne, qui l'acceptait sans doute très-aisément.

qui, à Rome, et peut-être spontanément, osa célébrer l'*ingénieux stratagème* de Charles IX. Encore s'en tira-t-il si maladroitement, que les huguenots se hâtèrent de traduire son livre et qu'il devint un de leurs pamphlets. Plus tard, il s'est trouvé des gens d'esprit pour faire cette apologie, Gabriel Naudé, par exemple; mais quand l'horreur était toute fraîche, on conçoit que le rôle d'apologiste, même bien payé, n'ait tenté personne, et qu'à défaut du cœur, le talent seul y répugnât. Au contraire, dans un parti toujours écrasé, comme le furent les calvinistes au seizième siècle, et qui n'a d'autre puissance que celle de ses principes, ses écrivains qui, avec ses martyrs, représentent sa force morale, y tiennent nécessairement un rang élevé, et la beauté du rôle donne plus de ressort à leur génie : mais auprès de Tavannes et de Montluc, quel écrivain catholique n'eût fait triste figure? Quand on a pour soi la force, et qu'on en use sans pitié, on peut se dispenser d'avoir raison, et la besogne d'un apologiste ne compte pas à côté de celle des geôliers et bourreaux.

De tous ces savants, de tous ces écrivains remarquables qui se sont, au seizième siècle, attachés à la cause de la réforme, pas un n'a faibli; tous, après tant de douloureuses épreuves, sont restés fidèles à leur parti vaincu. Calvin, Robert Estienne, Hottman, de Bèze, d'Aubigné, sont morts dans l'exil, Ramus à la Saint-Barthélémy; Henri Estienne, longtemps errant, expire à l'hôpital de Lyon. Il y a sans doute quelque enseignement moral à tirer de ce chapitre de notre histoire littéraire. Aussi, en étudiant ces esprits distingués et ces beaux caractères, M. Sayous nous semble-t-il avoir fait une œuvre dont il faut le remercier. Il était juste de rendre à ces penseurs et à ces écrivains la part qui leur revient dans le développement de notre génie national, de protester contre cet esprit d'intolérance qui, après les avoir chassés vivants de notre patrie, leur refuse encore dans l'histoire de notre littérature la place qu'ils ont méritée; mais il était plus utile encore, en nous faisant connaître leurs œuvres, de montrer une fois de plus ce que le dévouement et l'abnégation peuvent ajouter à l'étendue des idées comme à la puissance de la parole, et de justifier, par l'exemple de ces écrivains convaincus, le mot de Channing : « Quand elle n'est plus soumise à la pression de l'égoïsme, la pensée humaine s'étend, comme par une sorte d'élasticité. »

EUGÈNE DESPOIS.

LA

FAMILLE PERCIER

SUITE ET FIN

IX

Irène s'était rendue tout de suite à l'église, et jamais actions de grâces ne furent plus sincères que les siennes. Quand elle se retrouva dans la rue, ses pensées prirent naturellement un cours plus mondain. Elle se sentait donc enfin relevée de cet opprobre sous lequel la vieille fille doit courber la tête! Elle allait donc, selon l'expression de son frère, avoir aussi son rayon de soleil! On lui dirait : Madame! Elle aurait une maison, une terre, l'indépendance, un titre! Que de gens en seraient surpris! Ce fut en devisant ainsi avec elle-même qu'elle regagna la rue Saint-André-des-Arts. Il avait été reconnu qu'il était, jusqu'à nouvel ordre, superflu d'informer M. et Mme Percier, et Irène fut impénétrable comme toutes celles qui cachent une amourette. Rien ne parut changé en elle, mais intérieurement elle vivait dans une fête perpétuelle. Aussi Mme Percier put, dès lors, gronder tout à son aise, M. Percier condamner sa fille au trictrac à défaut de Blandin, sans avoir à essuyer ni refus, ni consentements boudeurs. La seule pensée qui vint attrister Irène, c'était celle qu'elle serait peut-être obligée de refuser le mari que ce bon Victor lui avait trouvé. Il s'y mêlait cependant quelque douceur : il est toujours agréable de choisir.

Naturellement, les visites d'Irène chez Blandin devinrent plus fré-

quentes. Un jour qu'elle y devait dîner, elle attendit près d'une heure Amélie, seule au salon avec le baron de la Vieuville. Elle était déjà là, lorsque celui-ci se présenta : en le voyant entrer, faire un geste de surprise quand il l'aperçut, puis s'avancer d'un air tendre, Irène crut que son cœur allait se rompre.

Le baron touchait à la cinquantaine, mais il était grand, bien conservé, marchait droit. Il portait des moustaches grisonnantes, il avait la bouche serrée, le nez fin, des yeus bleus peu expressifs, mais qui pouvaient passer pour mélancoliques. Il s'exprimait aisément, bien qu'il variât un peu trop les intonations; en saluant, il arrondissait les coudes avec une grâce rare aujourd'hui.

— Ma cousine va rentrer dans un instant, prenez la peine de vous asseoir, monsieur le baron, dit Irène en parvenant à dominer son trouble.

Le baron se rendit gracieusement à cette invitation, bien qu'il éprouvât lui-même quelque peine à triompher de l'embarras que lui causait un tête-à-tête avec une femme qu'il avait demandée en mariage et qui n'avait pas encore dit oui. Il n'était pas cependant tellement étranger aux aventures qu'il désespérât de mener à bien celle-ci.

M. de la Vieuville était las de la vie de garçon, autant qu'on peut l'être à cinquante ans, quand on n'en a pas pris l'habitude, et comme il avait trop d'esprit pour songer à épouser une jeune femme, il avait été charmé d'en rencontrer une qui joignît à de bonnes manières, à une certaine grâce personnelle, les conditions d'âge et de fortune qu'il avait rêvées. Depuis quelques jours, il avait fait de son côté force projets; hélas! le rachat et les embellissements de sa terre y tenaient au moins autant de place que les promenades au clair de lune! On comprendra combien l'idée de dévenir enfin propriétaire foncier devait sourire à un homme dont tel avait été l'unique but depuis près de vingt ans.

Irène avait une toilette soignée, sa robe dessinait bien une taille encore agréable; elle portait une paire de ces manches si bien brodées, et sous l'influence de l'émotion, son teint avait pris un certain éclat. M. de la Vieuville n'était rien moins qu'insensible et s'anima par degrés. Chose plus grave encore, il finit par se taire. Irène se consumait en vains efforts pour ranimer la conversation lorsque le baron s'écria tout à coup d'un air modestement résolu :

— Vraiment, Mademoiselle, je réponds bien mal aux aimables frais que vous daignez faire pour moi, et je risque fort de passer à vos yeux pour un mal appris. J'aime donc mieux vous avouer tout de suite que je suis incapable de parler du temps, qu'il faut prendre comme il vient, ni de l'Opéra où je ne vais guère. Je ne sais parler que d'une chose, parce que je ne pense plus qu'à une seule chose au monde...

Irène baissa les yeux, le baron continua :

— Hélas! nous ne sommes ni l'un ni l'autre des enfants, Mademoiselle; nous sommes à l'âge où l'on peut, où l'on doit faire soi-même ce que de plus jeunes confient aux soins éclairés d'une famille. Permettez-moi donc d'user de ce privilége. Notre excellent ami Blandin m'avait souvent parlé de vous, Mademoiselle, il avait même été jusqu'à me dire que peut-être me feriez-vous l'honneur d'accepter avec mon nom le dévouement du reste de ma vie. Je sollicitai la faveur de vous être présenté, et c'est depuis lors, Mademoiselle, qu'il m'est impossible.... de parler de la pluie et du beau temps.

Ainsi, tout suivait une marche à la fois régulière et romanesque. Une déclaration! Irène savait donc à la fin ce que c'est qu'une déclaration d'amour! Le bonheur ne tue pas.

— Puis-je me flatter de quelque espoir? reprit bientôt le baron.

Il s'agissait de répondre convenablement, et Irène crut y pourvoir en ces termes :

— Vous me voyez bien troublée, Monsieur, dit-elle; mais vous avez raison, nous sommes de ceux qui ont acquis le droit de se déterminer par eux-mêmes; vous comprendrez pourtant que je désire prendre l'avis de ma famille, ce que je n'ai pas cru devoir faire encore. En attendant, soyez assuré que je ne puis qu'être flattée de votre demande : je ne suis ni jeune, ni belle, ni riche, et j'avais complétement renoncé au bonheur... Qu'il me soit ou non donné de l'obtenir, je crois pouvoir avouer que je conserverai une vive reconnaissance pour celui qui me l'a offert.

Si la première partie de cette réponse était un peu étudiée, la fin partait du cœur.

— Oh! Mademoiselle, s'écria M. de la Vieuville, on m'avait dit que l'amour peut naître en un instant... Je ne l'avais jamais cru... je le sens...

Il fléchit le genou et voulut baiser une main qu'on lui retira d'abord et qu'on finit par lui accorder, comme il arrive généralement. Nous renonçons à dire tout ce que fit éprouver à Irène ce baiser à la fois tendre et respectueux.

Mme Blandin rentra et devina ce qui s'était passé, mais elle n'en laissa rien paraître. M. de la Vieuville, de son côté, affecta la plus entière réserve, et tout ce mystère fut un attrait de plus. Pour la première fois, pendant le dîner, Irène eut un voisin aimable, attentif; pour la première fois, elle surprit un regard attaché sur elle; pour la première fois, elle se sentit regrettée lorsqu'elle se retira.

Le bonheur élève les belles âmes. Irène ne pensa donc toute la nuit qu'à la solennité des engagements qu'elle allait contracter; elle voulut

s'y préparer par de longues méditations, comme elle l'avait fait jadis pour sa première communion. Elle s'énuméra à elle-même, sans en oublier aucun, tous ses devoirs d'épouse et peut-être de mère. Mère! non, non, se disait-elle, je ne le serai jamais. Puis elle ajoutait : Qui sait! mais tout bas comme pour ne pas s'entendre elle-même. Elle se promettait de se dévouer à son mari sans réserve. Il lui avait paru un peu voltairien? Elle essayerait de le convertir, tout doucement, sans le froisser. S'il se moquait d'elle? Bon! elle en rirait la première, pour se ménager le droit d'insister encore. Elle le ramènerait à Dieu par le bonheur, etc. Passant ensuite à des idées d'un autre ordre, elle choisit son cachemire, son voile; elle arrêta d'avance jusqu'aux moindres détails de leur vie. Elle veillerait à ce que le baron ne manquât de rien, elle ferait elle-même le café du baron. Car elle voyait, elle entendait toujours le baron; elle sentait toujours là, sur sa main... Elle l'aimait donc? Eh bien oui, elle l'aimait! Et pourquoi n'eût-elle pas aimé, elle aussi? Avec quelles larmes délicieuses elle mêla dès lors ce nouveau nom à ses prières!

X

Deux semaines entières s'écoulèrent ainsi; chaque fois qu'Irène entendait le bruit de la sonnette, elle s'imaginait que c'était son frère qui venait lui annoncer la grande nouvelle. Quelquefois, elle se demandait si elle n'eût pas dû lui raconter tout; mais c'était une démarche délicate; peut-être faudrait-il s'expliquer devant Mme Victor Percier, et cette idée seule arrêtait Irène, car elle redoutait le coup d'œil de vipère que lui lancerait sa belle-sœur.

Quant à M. et à Mme Percier, ils étaient à cent lieues de se douter du coup de théâtre qui se préparait.

Cependant le baron pressait vivement la réponse, car Blandin s'était donné le malin plaisir de lui confier que ce retard n'avait d'autre cause que l'engagement pris par Percier envers sa sœur, confidence désagréable aux oreilles d'un amoureux. Le château de la Vieuville et dépendances d'icelui ne rentreraient-ils donc pas enfin aux mains de leur légitime propriétaire? C'était là une supposition fâcheuse. En conséquence, le baron résolut de faire une fois encore ses affaires lui-même.

Irène, de son côté, commençait à perdre patience, et, dans un accès de mauvaise humeur, un matin que son père lui proposait de l'accompagner à l'Observatoire, elle refusa en des termes assez secs. Mais était-ce le moment de manquer de courage et de patience? Irène revint aussitôt sur sa première détermination; au Luxembourg, la vertu trouve presque toujours sa récompense.

Ils venaient à peine de s'asseoir sur le terre-plain qui s'étend à droite de la façade, qu'Irène vit s'avancer lestement, bien qu'avec dignité, un homme grand, mince, à la moustache grise, à l'air rêveur, le baron de la Vieuville, enfin! Il fit de loin à Irène un salut imperceptible, et, après s'être promené quelques minutes d'un air indifférent, il vint s'asseoir sous la statue de Velléda en face d'Irène, à qui il décocha des œillades meurtrières. Cette démarche, qui parut à la vieille fille d'une extrême témérité, la combla d'une joie inconnue. Elle fut restée là jusqu'au soir si M. Percier ne se fût plaint du froid; on se leva. Il fallait de toute nécessité passer près du baron, Irène tremblait de tous ses membres.

— Viendrez-vous demain? lui demanda-t-il à voix basse quand elle passa près de lui.

Elle aurait voulu répondre, elle n'en eut pas la force; se retourner, elle ne l'osa que trop tard, lorsqu'elle ne pouvait plus alors être vue. Alors elle se reprocha amèrement sa dureté, elle s'accusa de coquetterie, et peut-être avec un certain plaisir. Qu'allait-il penser d'elle? Tout était peut-être rompu. Le lendemain, ce fut elle qui proposa à son père de l'accompagner au Luxembourg; et, ô bonheur! le lendemain, au Luxembourg, à la même place, elle aperçut le baron dans la même attitude, comme s'il n'eût bougé depuis la veille.

— Il m'aime, il m'aime, pensa-t-elle.

Est-elle la seule qui se soit contentée de preuves de cette force-là? En passant près de la statue, elle laissa tomber son mouchoir, et tandis qu'elle se baissait pour le ramasser :

— Merci, dit le baron; hier vous m'avez brisé le cœur. Mais il faut que je vous parle.

— Ecrivez-moi, dit Irène en se sauvant.

M. de la Vieuville ne perdit pas une minute; il se réfugia dans un cabinet de lecture et écrivit une lettre parfaitement tournée où il dépeignit vivement ses souffrances. Ensuite, il revint se poster sur le passage de sa belle et lui glissa le billet. Irène s'en tira, pour son compte, avec assez d'adresse. De retour chez elle, elle brisa le cachet d'une main fiévreuse; elle était aimée, passionnément aimée! Oh! qu'elle était heureuse!

Cependant, il devenait indispensable d'annoncer à M. et Mme Percier le mariage de Raymon; ce fut naturellement leur fils qu'on en chargea. Il remit de jour en jour, enfin sa femme lui déclara que cette démarche était indispensable.

— Convenez, ajouta-t-elle, que vous redoutez un peu de vous trouver face à face avec Irène après les belles promesses que vous lui avez faites. Mais il faut en finir.

C'était aussi l'avis de Percier, qui prit immédiatement son chapeau. Il savait combien il est facile de se tirer d'un mauvais pas avec de l'audace et de l'eau bénite de cour. Il savait aussi que les gens de cœur sont maladroits à réclamer l'accomplissement d'une promesse. Il arriva, s'expliqua, répondit de la meilleure grâce du monde aux mille questions qu'on lui adressa, et ne tarda pas à se lever, n'ayant pas un moment à perdre, disait-il. A l'entendre, il avait tout fait, tout roulait sur lui. Irène le reconduisit, et n'osant le prier d'entrer dans sa chambre, elle se contenta de poser son bougeoir sur le poêle, invitation muette que Percier ne parut pas remarquer; au contraire, se jetant dans les bras de sa sœur avec un redoublement de tendresse, il ne prit que le temps de l'embrasser sur les deux joues en lui disant bonsoir. Irène fut profondément blessée de ce procédé.

— On se moque de moi, pensa-t-elle en pressant sur son cœur la lettre du baron, nous verrons.

XI

Le bonheur que causait à toute la famille le mariage de Raymon fut troublé le lendemain : on venait de lui remettre une lettre dont la seule vue l'avait fait pâlir. On lui demanda de toutes parts quelle était la cause de son trouble; sans répondre d'abord, il froissa la lettre entre ses doigts et se laissa tomber dans un fauteuil avec lous les signes du désespoir. Mais ce fut l'affaire d'une minute, et, se relevant aussitôt, le jeune roué vint s'adosser froidement à la cheminée; puis, après avoir engagé Louise à se retirer :

— Tôt ou tard, dit-il, cela devait arriver, autant vaut aujourd'hui que demain.

— Au nom du ciel, de quoi s'agit-il? s'écria Mme Percier.

— Le voici en deux mots : je suis depuis six mois l'amant d'une jeune fille pauvre, qui a quitté pour moi sa famille; elle est mineure, et cette lettre est du père : ou lui donner quarante mille francs comptant, ou me voir attaqué devant les tribunaux, telle est la question.

— Malheureux! s'écria Mme Percier.

— Ce misérable, ajouta Raymon, m'accorde quinze jours de délai, ainsi tout n'est pas perdu.

— Tu t'es sottement conduit, mon garçon, dit Percier avec le plus grand sang-froid, nous en reparlerons plus tard; quant à présent, nous n'avons pas de temps à perdre en lamentations ou en reproches; agissons! Je pense comme toi que tout n'est pas perdu : ce que veut cet homme-là, de l'argent? Il sera donc aisé de lui faire entendre que son

intérêt bien entendu est de te laisser te marier le mieux et le plus tôt possible. Je le verrai.

— Mon ami, s'écria Mme Percier, voilà qui me dédommage de bien des choses...

— Comme toi, ma mère, reprit Raymon, je remercie mon père de son indulgence et de sa bonne volonté; malheureusement, nous ne pouvons nous arrêter au moyen qu'il nous propose. Vaubernier, c'est le nom de cet homme, a fait chez sa fille connaissance avec La Roserie, mon rival, que j'ai eu l'imprudence d'y mener, et celui-ci n'a pas manqué de le mettre au courant des intentions de M. Charmoy, qu'il connaît aussi bien que moi, et pour cause. Or, vous savez que, quel que soit son gendre, M. Charmoy veut absolument que le mariage se fasse sous le régime de la séparation de biens, en telle sorte que le mari de Julie ne puisse déplacer aucune somme sans fournir des explications sur l'usage qu'il en veut faire, sans en assurer le remploi légal. Et Vaubernier se dit avec raison qu'un jeune ménage, même disposant de vingt-cinq mille francs de rente, n'aura pas sitôt quarante mille francs d'économie que la prescription ne s'oppose à toute poursuite. Je lui ai proposé une rente de trois mille francs, il ne l'a pas acceptée, il ne l'acceptera jamais. C'est un coquin qui n'a d'autre but que d'acquérir ainsi une somme ronde qu'il mangera sou à sou.

— Que faire, que faire? s'écria Mme Percier. Mon père ne donnera pas un rouge liard. Ah! Raymon! Raymon! j'en mourrai!

— Il ne faut jamais en mourir, dit Percier, qui retrouvait en cette crise tout son vieil aplomb d'aventurier. Sauf l'action criminelle, je me suis vu serré de près, jadis... j'ai vécu, et m'en suis bien trouvé. Enfin, trêve de reproches; je vous le répète, il faut agir.

— Voici ce que je vous propose, reprit Raymon.

— Quoi? quoi?

— Empruntons à Irène ses quarante mille francs.

— Jamais! s'écria Percier.

— Permettez-moi de vous faire observer, mon père, continua Raymon sans se décontenancer, que c'est tout simplement une belle affaire pour elle. Supposons, par exemple, que nous lui donnions cinq et demi et que mon grand-père nous laisse prendre hypothèque sur une de ses maisons?

— C'est juste, dit Mme Percier.

— Continue, dit Percier, ton moyen a du bon, et tu finiras toujours par tirer ton épingle du jeu, toi! Maintenant, laisse-moi te dire qu'un jeune homme qui se met à entretenir des femmes est un niais.

— Je me croirais encore plus coupable si j'étais marié, répondit Raymon.

Percier baissa la tête : il avait senti le coup.

— Ainsi, reprit Mme Percier en s'adressant à son mari, vous consentez à l'arrangement que vous propose Raymon?

— Si M. de Villers accorde hypothèque, j'y consens.

— S'il connaissait cette fille, dit Raymon en baissant les yeux, il ne ferait aucune difficulté.

— Oh! cela, dit Edme, c'est trop fort, beaucoup trop fort pour moi: je m'en vais.

Mais il resta, car on venait d'annoncer Mme Percier mère; Irène lui avait appris son mariage le matin même, et elle venait en informer son fils. On se figurerait difficilement l'état violent de cette femme; elle était exaspérée, hors d'elle-même; elle prodiguait à sa fille les noms les plus durs: elle la traitait d'ingrate, de fille dénaturée, sans pudeur. Quand cette colère, qui tenait du délire, s'apaisait, c'était pour faire place à des torrents de larmes. Elle regrettait la Bastille et les lettres de cachet, elle demanda sérieusement s'il n'y avait pas quelque moyen légal d'interdire à Irène le sacrement.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, vous allez la voir; elle est partie presque en même temps que moi, et si elle n'est pas encore ici, c'est qu'elle se sera arrêtée chez Blandin. Quant à moi, je m'en vais, je ne saurais tenir en place.

Son fils alla la reconduire jusqu'à la porte de l'antichambre. Cette nouvelle plongea Mme Victor Percier dans la consternation.

— Mais j'y songe, dit-elle à son mari lorsqu'il rentra, tout peut s'arranger encore. Il faudra que le baron place quelque part la dot de sa femme, pourquoi pas entre nos mains?

— Malheureusement, répondit Percier, il a l'intention de l'employer au rachat d'une terre dont il porte le nom. C'est ma mère qui vient de me le dire.

— Il faudra néanmoins tenter...

— Nous ne tenterons absolument rien, dit Percier d'un ton ferme; ce serait tout simplement prendre sur nous de compromettre le mariage; c'est ce que je ne puis permettre; je dirai à Irène tout ce que je croirai pouvoir lui dire pour l'en détourner; mais user de tels moyens, je ne saurais y consentir, je vous le répète. Après tout, il est possible qu'elle soit heureuse, et je veux n'avoir rien à me reprocher de ce côté-là. Je n'abandonne pas la partie pour cela; je n'abandonne jamais la partie! Mais si j'apprends qu'on me désobéisse, je ne me mêle plus de rien! Une personne de ma famille ne doit pas porter la peine des torts de Raymon; adressez-vous à M. de Villiers.

Personne ne répondit et Percier se retira.

— Que comptes-tu faire, ma mère? demanda Raymon.

— Je compte, répondit Mme Percier d'une voix saccadée, avoir ces quarante mille francs, coûte que coûte, et toi, Raymon, prépare-toi à en répondre avec moi au jour du jugement.

— Mon beau-père sera inflexible, dit Edme, et il faudrait peut-être chercher ailleurs...

— Ce serait inutile, interrompit Mme Percier, ton grand-père ne donnera pas un sou, je te le répète; et si nous pouvons obtenir de lui qu'il consente à laisser prendre hypothèque, nous serons trop heureux. Quant à lui, ajouta-t-elle en montrant la porte par où son mari venait de sortir, il pliera...

Cela fut dit d'un ton tragique.

En même temps Irène se présentait chez son frère. Il la reçut avec froideur, comme si ayant le pressentiment des nouvelles lâchetés qu'il devait commettre, en dépit du beau mouvement qu'il venait d'avoir, il eût voulu y préparer sa sœur pour lui rendre le coup moins sensible.

— Mon frère, dit Irène aussitôt qu'elle fut assise, je viens t'apprendre une grande nouvelle : je me marie; j'épouse le baron de la Vieuville, qui m'est présenté par Blandin.

— Ce soir ? demanda Percier d'un ton moqueur.

— Dans trois semaines, répondit Irène.

— Je le savais, dit Percier, ma mère me l'avait appris.

Irène était en proie à une angoisse inexprimable; la désapprobation de son frère était ce qu'elle redoutait le plus au monde, et elle avait compté qu'il s'emploierait à ramener leur mère à des sentiments plus raisonnables. Elle le lui dit; il répondit qu'il ferait de son mieux, sans toutefois laisser échapper une seule parole de félicitation, de sympathie.

— Trouves-tu ma conduite blâmable? lui demanda-t-elle.

Il vint s'asseoir auprès d'elle, et lui ayant pris les mains :

— Ma chère enfant, lui dit-il, j'ai pour principe que rien n'est plus respectable au monde qu'un fait accompli; à la manière dont tu m'annonces ton mariage, je vois que tu ne viens pas me demander mon avis, mais m'informer de tes résolutions; je te considère donc comme mariée, c'est un fait, je n'y puis rien, je le respecte, et surtout je te souhaite le bonheur.

— En dépit de tous ces respects, repartit vivement Irène, il m'est facile de voir que tu me désapprouves. Alors, pourquoi te plaisais-tu à me faire espérer toi-même que je me marierais un jour? Pourquoi m'avais-tu promis de me chercher un mari?

— Elle croit m'avoir mis au pied du mur, pensa Percier... Nous verrons. Mon enfant, reprit-il, en cela j'ai peut-être eu des torts; en tout cas, ils ne sont venus que de mon amitié pour toi; te voyant désolée de rester fille, je te parlais du mariage comme on parle à certains malades

du printemps prochain, pour les distraire, les rassurer. Je te demande pardon de cette rude franchise, tu m'y as contraint.

Irène fut sur le point de s'évanouir, mais elle se remit promptement.

— Mon cher Victor, dit-elle, comme il m'est impossible de te supposer guidé par d'autres sentiments que ton amitié pour moi, je dois naturellement penser que si tu accueilles froidement mes projets, c'est que tu ne les crois pas bons. Pourquoi? Blandin connaît parfaitement M. de la Vieuville, et il me l'a donné pour galant homme.

— Je le connais aussi, répondit Percier, et je suis de l'avis de Blandin. Il s'agit maintenant de savoir s'il suffit d'avoir un mari galant homme pour être heureuse. Quant à moi, je dois te déclarer que les *opinions* de M. de la Vieuville sont tellement opposées aux *miennes*, qu'il me serait difficile de me lier avec lui.

— Vous en serez quittes pour ne pas vous lier.

— Et toi pour ne plus me voir. Puisse-tu, Irène, ne jamais regretter l'existence incomplète, je l'avoue, mais sûre et honorable que tu as menée depuis si longtemps. Quant à mon père et à ma mère, je les plains, ils vont perdre en toi une fille jusqu'ici bien dévouée.

— Mon frère, dit Irène en se levant pour déguiser le mal que lui fit cette cruelle parole, c'est une belle chose que le dévouement, mais bien difficile, à la longue!

— Adieu, chère enfant, dit Percier en évitant de répondre directement, ou plutôt au revoir; crois que si je t'ai parlé à cœur ouvert, c'est que j'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire, crois aussi qu'au fond je ne t'en aime pas moins pour cela.

— Mais, au nom du ciel, s'écria la pauvre fille, faut-il que je dise oui ou non?

— A ta place, je dirais non.

— J'ai dit oui!

— Je le savais! je le savais, te dis-je! Le sort en est jeté! Puisses-tu ne pas te repentir un jour!

XII

En quittant Percier, Irène se présenta chez Blandin dans l'intention de lui raconter ce qui s'était passé entre eux. Elle apprit qu'il venait de partir avec Mme Blandin pour la province, où les appelait la maladie d'un proche parent autrefois tuteur d'Amélie. Irène rentra donc chez elle dans une disposition d'esprit des plus pénibles. En lui répétant sous une forme polie ce que sa mère lui avait dit, le matin même, à grand

renfort de cris et de gémissements, Percier l'avait singulièrement ébranlée, et elle était en proie à ces irrésolutions voisines de la terreur, connues de tous ceux qui sont sur le point de changer de condition, fût-ce même dans l'espoir d'en obtenir une meilleure.

Irène trouva sa mère au coin du feu, la tête dans les mains, pleurant, se lamentant. M. Percier, dans l'intention d'aller au Luxembourg, avait pris sa canne et son chapeau, puis il s'était rassis, car il lui était à peu près impossible de sortir seul, et, ces deux objets à la main, il regardait tristement la maison d'en face, réchauffée par ce bon soleil qu'il aimait tant ! La servante apporta du bois, et en se retirant elle s'essuya les yeux.

— Qu'as-tu donc, ma bonne fille, lui demanda Irène.

— Ah ! fit-elle, depuis que j'ai appris que Mademoiselle nous quitte, je... pleure toutes les larmes de mes yeux...

Irène ne répondit rien, et elle s'informa de la santé de ses parents.

— Très-bonne, mon amie, très-bonne, répondit M. Percier avec douceur, bien que je n'aie pas pu me résoudre à aller au Luxembourg, où j'avais cependant donné rendez-vous à M. Grongniart.

— Et toi, ma mère? dit Irène.

— Moi? répondit Mme Percier d'un ton bourru; est-ce que je n'ai pas l'air de me porter comme le Pont-Neuf?

— Allons, reprit Irène, qui s'était laissée tomber sur une chaise en entrant, je vais ôter mon châle et mon chapeau.

— Va, va, dit sa mère, il faut bien que nous apprenions à nous passer de toi.

Il est certain que ma fille me fera défaut, ajouta M. Percier.

La journée était déjà fort avancée : par suite de ces habitudes d'économies nécessaires dans les petits ménages, on n'allumait la lampe qu'à la nuit close. C'était donc, en cette saison, une demi-heure ou trois quarts d'heure qu'il fallait passer dans ces demi-ténèbres qui suffiraient à attrister les gens les plus disposés à la gaieté. Irène avait quitté sa broderie, Mme Percier son tricot, M. Percier son livre; deux maigres tisons recouverts de quelques morceaux de coke fumaient tristement dans l'âtre. Mme Percier ne criait plus, ne grondait plus, elle se contentait de pleurer; on entendait de temps en temps un sanglot.

— Mon Dieu, dit Irène, si j'avais su que ce mariage dût vous causer tant de chagrin, j'en aurais à jamais repoussée l'idée.

— Du chagrin, dit Mme Percier, et comment n'en aurions-nous pas? vois-tu, Irène, je suis brusque, grondeuse, et c'est un tort; mais au fond, je ne suis pas méchante; je t'aime bien, moi. Au surplus, cela devait arriver..... Eh bien, j'irai à la noce encore une fois en ma vie, voilà tout !

— Ne te désole pas, ma bonne amie, reprit M. Percier; Irène viendra nous voir quelquefois.

— Je l'espère bien, dit Mme Percier; sans cela je n'y tiendrais pas. Quand on a vécu trente-neuf ans ensemble, c'est dûr de se quitter. Car je ne l'ai jamais quittée, cette enfant-là!...

Le dîner fut triste, la soirée interminable; on ne dit pas un mot, si ce n'est Mme Percier pour déclarer, dans un nouvel accès de mauvaise humeur, qu'elle ne consentirait jamais à recevoir le baron.

Irène passa une nuit tellement agitée, que dès le lendemain matin elle écrivit à M. de la Vieuville, en le priant de se trouver chez Mme Blandin dans l'après-dînée. Elle s'y rendit elle-même fermement résolue à déclarer à son futur qu'il fallait de toute nécessité différer l'accomplissement de leurs projets. Elle y mit toutes les précautions imaginables.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? s'écria M. de la Vieuville, sortant de son calme habituel. Différer ce mariage, le rompre peut-être, quand c'est de là que dépend tout le bonheur de ma vie? Non, Mademoiselle, non! Si vos parents ont leurs droits, j'y opposerai les miens; car vous m'avez fait l'honneur de m'en donner, et je ne suis rien moins que disposé à permettre qu'on y porte atteinte. Vous perdre, Irène? Vous oubliez donc que je vous aime avec passion, à la folie? Seriez-vous, Irène, de ces créatures au cœur de bronze qui se plaisent à allumer des feux qu'elles se plaisent ensuite à ne pas éteindre?

— Non, non, dit Irène, je ne suis pas de ces créatures-là.

Elle n'aurait pas eu besoin de le dire, et le baron, en se permettant cette hypothèse, pensait moins à s'éclairer sur le véritable caractère de sa future qu'à placer une de ces phrases sonores, dont il avait vu si souvent de merveilleux effets. Plus on est douce, plus on aime à s'entendre appeler tigresse. Ils continuèrent longtemps sur ce ton, et quand Irène mit fin à l'entretien, elle était résolue à passer outre.

XIII

Cependant on avait soumis Victor Percier, dans sa propre maison, à un régime qui devait promptement le réduire. On ne le raillait plus, mais on ne lui parlait plus; quand il paraissait, toutes les conversations cessaient, tous les visages s'allongeaient. On semblait le craindre, tant on mettait d'empressement à lui obéir en tout. A table, en l'absence du domestique, s'il demandait une assiette, Louise se précipitait vers la console où elles étaient rangées; ses fils qui, le matin, lisaient ordinairement les journaux avant lui, les lui envoyaient tout cachetés; Edme, qu'il

rencontra un jour dans l'escalier, un cigare à la bouche, l'ôta respectueusement quand ils passèrent l'un près de l'autre : cela ne s'était jamais vu. En un mot, sous l'inspiration de Mme Percier, tout le monde s'était mis à le traiter en tyran de mélodrame ; il souffrait beaucoup de ce silence forcé, car avec des formes plus vives, il avait toute la loquacité de son père. D'abord, il tint bon ; mais le troisième jour ne s'acheva pas sans qu'il n'eût essayé de capituler ; on le laissa s'avancer sans faire un pas vers lui. Le soir, il aperçut dans un coin Louise qui pleurnichait.

— Tais-toi donc, petite sotte, lui dit-il en riant.

— Je me tais, papa, je me tais, s'écria-t-elle en se redressant vivement, de ce mouvement particulier aux enfants qui redoutent une réprimande.

— Ne dirait-on pas que je la bats régulièrement tous les matins? s'écria Percier.

— Il ne manquerait plus que céla, fit Mme Percier.

— Oh ! maman, dit Louise avec un geste suppliant, comme si elle eût craint que le plus débonnaire des hommes ne se livrât à quelque violence honteuse.

— Mais c'est à n'y pas tenir, savez-vous? s'écria Percier. Depuis quelques jours vous me traitez en ennemi.

— C'est que nous souffrons tous beaucoup à cause de vous, Percier, dit la mère de Louise en essuyant une larme à l'œil gauche, tandis que du droit elle faisait signe à sa fille d'avoir à se retirer.

Ce qui distinguait Percier, c'était plutôt la facilité avec laquelle il tournait une situation délicate, que l'intrépidité à l'affronter. En d'autres termes, il était de ces gens qui vous glissent vingt fois entre les doigts quand on croit les tenir, et qui perdent contenance quand enfin ils se sentent pris. L'attitude de sa femme l'intimida ; il essaya de payer d'audace.

— Ma foi, s'écria-t-il, j'ai grande envie de vous envoyer promener tous tant que vous êtes : on dirait que vous n'osez plus me parler ni me regarder.

— On dirait, répondit-elle, que vous avez oublié dans quelle horrible situation nous sommes tous. Il s'agit tout simplement de l'honneur de la maison, c'est ce que je ne puis oublier, moi. Ecoutez, Percier, voici bien longtemps que je souffre sans me plaindre, et il serait sans doute trop tard pour commencer. Aussi je ne me plaindrai pas, je vous dirai seulement avec franchise que votre conduite en toute cette affaire rompu les derniers liens d'affection qui m'attachaient à vous.

— Vous êtes mon ennemie ?

— Non! Seulement e ne suis plus votre amie, et je l'ai été, bien

que vous n'ayez guère paru vous en apercevoir. Sans moi, vous verrez ce que sera votre vie !

— Ah ! ah ! des menaces.

— Pas le moins du monde ! Une femme avoue à son mari qu'elle ne l'aime plus ; en conscience, cela peut-il s'appeler une menace?

— Et la plus terrible de toutes ! s'écria Percier avec une vivacité qui prouva à sa femme qu'elle avait atteint le but.

Bien qu'il eût été incapable de se contenter du foyer domestique, Percier, comme la plupart des Adonis de son âge, n'était pas insensible aux délices du coin du feu : quand il éprouvait, par exemple, une attaque de rhumatisme, il était enchanté de trouver chez lui des soins. En bonne santé, il lui paraissait piquant de vivre à la fois de deux vies si distinctes, d'être père de famille jusqu'à huit heures du soir, chevalier servant de huit heures à minuit : et cette douce existence allait être troublée !

— Puisque vous le prenez ainsi, dit-il à sa femme, je m'expliquerai avec la même franchise que vous. Non ! je n'ai pas oublié qu'il s'agit de notre honneur à tous, et si nous n'avions de ressource qu'en Irène, je serais le premier à lui demander de nous venir en aide ; à défaut d'Irène, je vendrais jusqu'aux draps de mon lit ; mais encore une fois, c'est à M. de Villers qu'il convient de s'adresser.

— C'est là que vous vouliez en venir, demanda Mme Percier.

— Je l'avoue.

— Il fallait donc me l'avouer tout de suite ; je vous aurais dit tout de suite que je suis résolue à ne pas tenter la moindre démarche auprès de mon père : cela ne servirait à rien. Irène seule peut nous prêter secours ; c'est à elle seule qu'il faut nous adresser.

— En vérité, dit Percier ironiquement, je m'étonne que vous ne l'ayez pas déjà fait.

— Il m'importe de n'être pas désavouée ; telle est la seule raison qui m'ait empêché d'agir.

— Madame !...

— Monsieur?

Percier se leva pâle d'indignation ; sa femme resta impassible.

— Je ne suis donc rien ici, s'écria-t-il.

— Voici de grands mots vides de sens, dit-elle d'un ton dédaigneux ; si, Monsieur, si, vous êtes le maître et on vous obéit ; vous le voyez bien.

— Ah ! reprit-il en colère pour la première fois de sa vie, si j'avais ces quarante mille francs, je les jetterais au nez de ce beau don Juan, et je le jetterais lui-même à la porte.

— Vous les auriez, répondit-elle, si vous ne les aviez dissipés

avec une foule de jolies personnes... Est-ce ma faute? Sans doute; il n'était pas probable que nous eussions besoin de cette somme pour un tel motif; mais croyez-vous qu'une quarantaine de mille francs empêchent une fille de se marier, car vous avez une fille ?

— Allons, pensa Percier en se retirant, c'est la guerre, et je n'ai qu'à déposer les armes : tâchons seulement d'obtenir une capitulation à peu près honorable.

Cependant, Raymon était fort inquiet de la résistance de son beau-père ; Vaubernier devenait plus pressant que jamais, et en se rangeant de l'avis de son frère, il pensait qu'on eût peut-être dû tenter une démarche auprès de M. de Villers. Il s'en ouvrit à sa mère.

— Habile homme, lui répondit celle-ci, la véritable habileté ne consiste pas à employer tour à tour divers moyens, mais à discerner le bon et à s'y tenir. Un peu de patience ! Et, reprit-elle d'un ton plus doux, je te le répète, il est indispensable que je sois exactement renseignée sur ce M. de la Vieuville, sur son caractère, ses habitudes.

— Les renseignements que j'ai recueillis aujourd'hui même, répondit Raymon, confirment de point en point ceux que je t'ai déjà transmis : ce qui tient au cœur de ce vieux papillon, c'est le rachat de sa terre.

— Très-bien, dit Mme Percier.

Quant à Percier, le lendemain matin et les jours suivants, il fut réveillé par ces coups de sonnette de mauvais augure qui troublent si désagréablement le repos des débiteurs. Bien plus, tout homme qui se présenta, pourvu qu'il eût une note à la main, fut immédiatement introduit. En général, c'était Mme Percier qui se chargeait de recevoir ces messieurs, ou plutôt de les congédier : elle s'en tirait toujours avec adresse. A celui-ci, elle demandait, comme don Juan à M. Dimanche, des nouvelles de sa famille ; à celui-là elle donnait un à-compte; elle comblait le troisième des promesses les plus séduisantes, et pendant ce temps-là, Percier dormait du sommeil de l'innocence. Un jour, vint un marchand qui se montra intraitable : il avait vendu, disait-il, à M. Percier un châle de crêpe de Chine, et prétendait en être payé. Au bruit, Percier crut qu'il s'agissait d'un incendie ou d'un voleur, et sortit de sa chambre. En l'apercevant, le marchand redoubla d'insolence. Femme, enfants, domestiques, tout le monde était là ; le scandale fut complet. Percier qui avait touché la veille ses appointements, crut qu'il en serait quitte pour payer ; mais l'instant d'après, Mme Percier lui présenta ses comptes de maison, et lui demanda cinq cents francs.

— Je ne puis vous les donner, dit Percier, aujourd'hui du moins.

— Nous nous passerons donc de dîner, répondit-elle, car je n'ai pas d'argent.

— Vous avez du crédit.

— Fort peu !

Là-dessus, elle exhiba des lettres d'un aspect équivoque ; elles étaient de différents fournisseurs qui demandaient à grands cris de l'argent. Percier donna les cinq cents francs en gémissant. Il en comptait faire un tout autre usage. A l'heure du dîner, il apparut dans un état voisin de la démoralisation ; car il avait eu à subir, dans son ménage clandestin, de véritables insultes, quand on avait su qu'il avait détourné de son légitime emploi cette somme de cinq cents francs. Percier but plus qu'à l'ordinaire ; il parla tout seul et très-haut, comme pours e monter la tête.

Enfin, quand on servit le café :

— Çà, dit-il, reparlons de ce fameux baron de la Vieuville. Je le connais depuis longtemps, et déjà il ne me plaisait pas beaucoup, lorsque j'ai appris hier... certaines choses... En vérité, je ne sais si Irène sera bien heureuse avec cet homme-là !

Ceux qui l'entouraient étaient gens à entendre à demi-mot ; il s'était rendu ! Aussitôt, tous les fronts se déridèrent ; on se remit à causer, à rire. Il y avait dans ce soudain retour de gaieté quelque chose d'affreux pour Percier : ne riait-on pas aux dépens de sa dignité ? N'était-ce pas du bonheur de sa sœur qu'il venait de payer et son propre repos et le salut de son beau-fils ?

XIV

Cependant Irène, qui s'était fait une fête d'annoncer son mariage, n'en osait plus dire un mot. Les premières personnes à qui elle en avait parlé en avaient paru tellement surprises, qu'elle se demandait avec des terreurs de plus en plus vives, si réellement elle n'allait pas commettre une mauvaise action. Bonne, généreuse, elle n'imaginait pas qu'on pût trouver plaisir à empoisonner le bonheur d'autrui, en cachant une moquerie sous un compliment, le blâme sous l'éloge. N'était-il pas ridicule à elle de chercher le bonheur par les mêmes moyens qu'on le fait à dix-huit ans ! Ne serait-elle pas responsable devant Dieu de l'abandon où elle allait laisser ses vieux parents ? Ridicule, ingrate, elle croyait voir ces deux mots écrits dans tous les yeux. Sur ces entrefaites, elle reçut de sa belle-sœur cette lettre perfide.

« J'ai beaucoup regretté que vous ne fussiez point entrée chez moi le « jour où vous êtes venue annoncer votre mariage à mon mari. Nous ne « nous sommes pas toujours entendues, ma chère Irène, quand il s'a-« gissait de petites choses; je vois que dans les grandes, nous pen-« sons de même : oui, mon avis est que vous devez vous marier. Je

« suis, il est vrai, à peu près seule à le dire ; cet événement dé-
« range tant de vieilles habitudes, blesse tant de petites vanités, qu'il
« doit nécessairement rencontrer bien des oppositions. Ne vous y arrê-
« tez pas ; contentez-vous d'y répondre avec mesure, quand il s'agit de
« gens à qui vous devez du respect ; pour les étrangers, laissez-les dire.
« Venez donc causer quelques instants avec moi de tout cela !

R. P.

« *P. S.* On m'a beaucoup parlé du baron de la Vieuville ; c'est, dit-on,
« le plus chevaleresque, le plus généreux des hommes. Je sais que ma
« belle-mère n'a pas encore consenti à le recevoir ; nous tâcherons de
l'y déterminer. »

Ce qui affligeait surtout Irène, c'était de voir qu'on était partout disposé à se méprendre sur le caractère du baron, à insinuer qu'un homme de son âge ne pouvait guère se marier que par calcul. Cette lettre lui fit un plaisir extrême ; elle se reprocha d'avoir mal jugé sa belle-sœur et se rendit chez elle en toute hâte. Mme Percier, sûre de l'effet de sa lettre, était à l'affût derrière les rideaux ; dès qu'elle aperçut Irène, elle alla se rasseoir. Elle n'eut pas besoin de composer sa figure pour la comédie qu'elle avait à jouer ; tant et de si cruels soucis l'avaient vieillie de dix ans.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit Irène.

Mme Percier lui avoua tout, en ne déguisant la vérité que sur le temps où Raymon avait fait ce terrible aveu. A l'entendre, c'était au moment même où elle venait d'envoyer la lettre, il y avait une minute à peine.

— Vous aurez les quarante mille francs, s'écria Irène, cédant à ce premier mouvement auquel les belles âmes se livrent avec tant de bonheur.

— Mais le baron...

— Le baron est le plus généreux, le plus chevaleresque des hommes ; vous l'avez bien dit : d'ailleurs, ce n'est qu'un prêt, et il n'est pas homme, je vous le jure, à mettre en balance l'honneur d'une famille et la réalisation d'un projet qui peut s'ajourner. Et puis, ajouta-t-elle, il ne s'agit pas de savoir si ceci lui convient ou non ; il suffit que je le veuille ! Il m'aime, et l'on ne refuse rien à la femme qu'on aime.

Cette ingénuité faillit attendrir Mme Percier ; mais il fallait sauver Raymon. Irène reprit toute rayonnante :

— Enfin, il me répétait hier encore que, n'eussé-je pas de dot, il serait heureux de m'épouser. Il m'adore ! Quant aux quarante mille francs, ils sont déposés à la Banque de France, au compte de Blandin, qui m'a conseillé de vendre mes rentes le mois dernier ; mais il m'a laissé un mandat pour pareille somme ; je vous le remettrai, et vous toucherez aujourd'hui même. Vous êtes tous sauvés ! Ah ! vous leur direz que je

suis pas une ingrate, n'est-ce pas? et vous déciderez ma mère à recenevoir le baron?

— Vous êtes sublime, s'écria Mme Percier — et elle le pensait. — Ainsi, nous pouvons compter sur vous?

— Et sur lui, dit Irène; je m'engage en son nom comme au mien.

XV

Irène, après avoir envoyé le mandat à sa belle-sœur, écrivit à M. de la Vieuville, qu'elle le priait de se trouver le lendemain matin chez Mme Blandin. Nous devons dire qu'elle passa une assez mauvaise nuit : en y réfléchissant, elle se demanda si elle n'avait pas poussé la générosité jusqu'à l'imprudence. Au demeurant, le noble caractère du baron la rassurait; un autre, à sa place, eût peut-être reculé; mais lui, non! non; au contraire, il la remercierait.

Cependant, lorsqu'en arrivant au rendez-vous, Irène apprit que M. de la Vieuville l'attendait déjà, elle éprouva un sentiment de malaise indéfinissable. Pour lui, il lui baisa la main plus tendrement que jamais, ce qui la rassura un peu. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était extrêmement émue.

— Qu'avez-vous donc? lui dit-il; quelque nouvelle boutade de votre mère? Allons! j'attendrai.... puisqu'il le faut!

— Il s'agit de toute autre chose, dit Irène.

Et elle lui raconta ce qu'elle avait cru devoir faire. Dès les premiers mots, la figure du baron s'altéra, et Irène sentit que tout était perdu. Dans l'espoir d'attendrir M. de la Vieuville, elle retrouva assez de force pour faire du désespoir et de la reconnaissance de Mme Percier un tableau pathétique, pour énumérer tous les avantages qui résulteraient nécessairement pour eux-mêmes d'un arrangement qui leur assurait l'appui de Victor et de sa femme. M. de la Vieuville resta impassible.

Lorsqu'Irène eut cessé de parler, il se leva, fit deux ou trois tours dans le salon, puis s'étant rassis :

— Mademoiselle, dit-il d'un ton glacé, vous avez sans doute agi avec une rare générosité; c'est bien, c'est beau. Ah! que ne suis-je un peu plus riche! non-seulement j'applaudirais à votre conduite, mais je fournirais les quarante mille francs de ma bourse, j'en donnerais le double, s'il le fallait. Ce jeune homme est bien coupable, sans doute, mais la passion excuse tout.

Irène respira.

— Hélas! continua le baron avec un gracieux sourire, je n'ai que bien peu de fortune, vous le savez.

— Eh! Monsieur, dit Irène, je ne vous demande rien, que je sache?

— Oh! dit-il, s'il ne s'agissait que de moi! Or, vous comprendrez que ce nouvel état de choses me met dans un grand embarras, quand vous saurez que j'avais cru pouvoir prendre quelques engagements avec le propriétaire du château de la Vieuville et...

— Vous serez obligé de chercher une autre dot, fit Irène.

Cette imprudente parole permit au baron de le prendre de plus haut.

— Mademoiselle, dit-il, vous conviendrez qu'il est dur pour un galant homme de s'entendre traiter ainsi. Les engagements...

— Sont sacrés, reprit Irène, quand il s'agit d'une ferme ou d'un château, mais d'une femme... Tenez, Monsieur le baron, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous rendre mutuellement notre parole.

— C'est aussi, mon avis, Mademoiselle, répondit-il avec le plus grand sang-froid.

Et il se retira. Irène ne pouvait en croire ses oreilles; il lui semblait être sous l'empire d'un rêve affreux. Sûre enfin d'être éveillée, elle eut envie de courir après le baron, non pour le retenir, mais pour lui reprocher sa conduite, pour le traiter de lâche, d'ingrat, d'imposteur, pour lui demander compte de tout ce qu'elle souffrait, de ces illusions évanouies, de son amour-propre déchiré, de son amour méconnu, de l'effroyable avenir qui l'attendait. C'eût été se manquer inutilement à elle-même, elle le sentit, et resta plus d'une heure à la même place, plongée dans d'amères réflexions.

M. et Mme Blandin revinrent inopinément et la trouvèrent là; elle leur raconta ce qui s'était passé en leur absence.

— Tout n'est peut-être pas perdu, dit Blandin; j'avancerai les quarante mille francs.

— Jamais, dit Irène, jamais; je me croyais aimée, je ne l'étais pas, j'en mourrai; revoir cet homme, jamais! Aimée? qui m'aimera? qui m'aimera?

— Nous deux, dit Amélie en montrant son mari.

— Eh! que m'importe? s'écria la vieille fille en frappant du pied, c'est de l'amour qu'il me fallait!

— Hélas! dit Amélie, nous ne pouvons vous offrir que l'amitié. Ne la repoussez pas!

— Non, non! s'écria Irène, aimez-moi n'importe comment, pourvu que vous m'aimiez! pourvu que vous ne m'abandonniez pas! Tout le monde m'abandonnera, on se moquera de moi, j'en mourrai. Folle que j'étais, je l'aimais! Oh! que les hommes sont méchants!

Alors elle éclata en sanglots. Amélie la fit asseoir près d'elle et lui

prit les mains. De temps en temps, elle lui disait : — Calmez-vous, Irène ! Irène répondait qu'elle ne le pouvait. Et elles recommençaient à pleurer toutes deux. Blandin était atterré.

Sa femme lui demanda à quoi il pensait.

— A quoi je pense, répondit-il avec tous les signes d'une violente agitation, à des choses qui m'indignent; il y a là-dessous quelque infernale machination !

— Ma belle-sœur est une femme abominable, n'est-ce pas? s'écria Irène en se levant, pâle, les yeux rouges, la lèvre tremblante. Elle savait ce qui allait arriver ? Oh ! je demanderai vengeance à mon frère !

Blandin baissa la tête.

— C'est impossible, s'écria Irène, impossible; non, non, Victor être complice de cette infamie. Il est léger, menteur, mais il m'aime, lui !

— Assurément, fit Blandin d'un ton qui signifiait tout le contraire.

Amélie lui fit entendre d'un signe qu'il était inutile d'en dire davantage. L'heure du dîner approchait, Irène dut se retirer. On se figurerait difficilement ce qu'elle éprouva en se retrouvant dans le salon de la rue Saint-André-des-Arts, quand elle annonça à ses parents que le mariage était rompu.

— J'en étais sûre, s'écria Mme Percier d'un ton goguenard. Ah ! tu crois qu'on épouse ainsi des barons, à ton âge. Vraiment, ma pauvre enfant, tu avais perdu l'esprit...

— Allons, interrompit M. Percier, ne la gronde pas, elle nous reste !

— Ah çà ! reprit Mme Percier, il faudra écrire au propriétaire pour le prier de nous rendre la signification de congé que nous lui avons remise ce matin, car nous gardons notre appartement...

— Vous vouliez le quitter ? demanda Irène.

— Il l'aurait bien fallu; qui de cinq paye deux, reste trois; était-ce avec trois mille francs de rente que nous pouvions conserver notre logement? car ce beau mariage nous réduisait à la misère, tout simplement.

Ces paroles, qui expliquaient suffisamment le véritable caractère de la douleur qu'avait causée à Mme Percier la nouvelle du mariage de sa fille, percèrent le cœur d'Irène. Ainsi, tout lui manquait peu à peu.

Dans la soirée, elle reçut de son frère une lettre chaleureuse qui lui fit du bien; Raymon était sauvé, toute la famille la bénissait. Elle répondit aussitôt, en annonçant, avec sa mésaventure, sa visite pour le lendemain. Mais le lendemain, bien qu'elle eût indiqué l'heure à laquelle elle devait se présenter, elle ne trouva que Louise. Celle-ci reçut sa tante avec toutes les apparences de l'affection la plus vive; mais en réalité, il ne fut pas de paroles piquantes qu'elle ne lui dit. Irène apprit

par elle que Mme Percier n'avait pas douté un seul instant que le prêt de quarante mille francs n'entraînât une rupture, et que même elle avait dit :

— Si nous avons cette somme, les folies de Raymon auront eu au moins leur bon côté, en empêchant ce mariage.

— Et mon frère, mon frère? s'écria Irène.

— Oh ! papa, lui, vous aime beaucoup, ma tante, s'écria Louise, et si vous saviez combien il s'est opposé à ce qu'on vous demandât votre argent ! Il a résisté près de quinze jours.

Si Percier avait résisté, c'est qu'il avait prévu l'événement ; si l'ayant prévu, il avait cédé, c'est qu'il avait froidement sacrifié sa sœur. Il ne tarda pas à rentrer avec sa femme. Ils étaient sortis ensemble pour une affaire relative au mariage de Raymon. Percier embrassa Irène avec plus d'effusion encore qu'à l'ordinaire.

— Chère amie, dit Mme Percier, si vous saviez quelle part nous prenons à votre chagrin, et c'est nous qui sommes involontairement la cause !...

Irène fut révoltée de tant d'hypocrisie, et cette fois encore elle s'emporta.

— Dispensez-vous de mentir, Madame, s'écria-t-elle, vous m'avez trompée, et toi, Victor, tu m'as trahie !

M. et Mme Percier se regardèrent avec un feint étonnement.

— Oui, répéta Irène, j'ai été trompée, trahie.

— Ma chère Irène, dit Mme Percier d'un ton sec, je ne comprends rien à vos paroles : seulement, permettez-moi de vous dire qu'elles gâtent singulièrement votre belle action. Qu'avez-vous à me reprocher ? Est-ce ma faute si l'on m'avait trompée sur le caractère du baron? si vous vous y êtes bien trompée vous-même? Enfin, ces quarante mille francs, vous les ai-je même demandés? Non, c'est vous qui me les avez offerts, et j'étais loin de croire, alors, que dès aujourd'hui vous me reprocheriez si durement de les avoir acceptés.

Déjà la colère d'Irène était calmée ; elle avait compris qu'elle n'avait rien à répondre, et qu'en cherchant à s'expliquer, elle ne réussirait qu'à être ridicule. Elle se tut et quitta le cœur navré cette ingrate maison.

— Quelle mouche l'a piquée ? demanda Mme Percier lorsqu'Irène fut sortie.

— Je ne sais, dit Percier.

— Entre nous, reprit sa femme d'un ton cynique, je ne suis pas fâchée de voir qu'elle le prend ainsi : nous voici débarrassés d'elle.

— Ma femme ! interrompit Percier.

— N'allez-vous pas faire du sentiment ? s'écria-t-elle, vous pensez comme moi.

Cependant, le domestique vint annoncer que le cocher d'en face demandait à parler à monsieur.

— Fauvel ! s'écria-t-on tout d'une voix, c'est Fauvel qui vient savoir où en est sa demande.

— Congédiez-le, dit Raymon qui venait d'entrer.

— Faites entrer, dit Percier du ton dont le fameux Bilboquet s'écriait : Sauvons la caisse ! il faut toujours recevoir les solliciteurs.

Fauvel, en effet, commençait à perdre patience : son ami Calmet lui avait conseillé de mettre Percier au pied du mur. Mais Fauvel ne s'en était pas senti l'audace et avait prié Calmet de s'en charger.

— Je m'en charge, avait dit Calmet d'un ton capable, et je t'en rendrai bon compte. Je connais les hommes !

Ce fut donc Calmet qui se présenta. Il était vêtu d'une redingote noire étriquée, d'un pantalon garance, et portait à la main le chapeau gris dont il était coiffé en toute saison. Il se présenta avec une certaine audace ; mais quand il se vit dans ce salon élégant, au milieu de gens bien mis, qui le regardaient en ricanant, il se sentit mal à l'aise et regretta de s'être avancé jusque-là.

— C'est vous, mon brave Calmet, s'écria Percier. Avez-vous quelque chose à me demander ? Parlez.

— Monsieur est bien bon, dit Calmet en s'inclinant.

— Ensuite ? reprit Percier en venant s'adosser à la cheminée. Et Fauvel ? Comment va Fauvel ?

— C'est justement de lui que je viens parler à Monsieur, reprit Calmet, qui retrouva un peu d'assurance ; Monsieur a eu la bonté de lui promettre...

— Une place de garçon de bureau dans ma division, et je la lui donnerai. Ce sera une affaire réglée d'ici à huit jours.

Calmet s'inclina de nouveau et reprit timidement :

— Sans contredire Monsieur, de huit jours en huit jours...

— On gagne la fin du mois, interrompit Percier. D'ailleurs, Fauvel est jeune et il peut attendre ; mais vous, Calmet, vous faites un rude métier pour votre âge ? Qu'est-ce que vous diriez d'une petite place de surveillant aux écuries de la couronne ? Mille francs, logé, chauffé, habillé, hein ?. Vous vous connaissez en chevaux ?...

— Quant à cela, dit Calmet, je ne crains personne. Mais ces places-là ne se donnent pas au premier venu.

— Vous avez raison, fit Percier d'un ton sec. Adieu, Calmet.

Le cocher se dirigea vers la porte ; puis revenant aussitôt, il se mit à tourner et retourner son chapeau gris.

— Vous avez quelque chose encore à me dire, lui demanda Percier.

— Faites excuses, dit Calmet, c'est que...

— Allons, reprit Percier d'un ton de bonhomie, je vois ce que c'est, vous voulez une place, vous aussi ?

— Sans contredit, si Monsieur peut me la donner...

— Comme vous y allez? Non, je ne puis pas vous la donner... Mais... formez votre demande et je l'appuierai: c'est tout ce que je puis faire; vous voyez que je suis franc, moi.

Un éclat de rire homérique suivit le départ de Calmet, qui était sorti en se confondant en remerciements. Personne ne songeait plus à Irène, il n'en faut pas tant pour faire oublier les malheureux.

Pauvre Irène ! tout se réunissait pour l'accabler. M. Percier père mourut à la fin de la semaine d'une attaque d'apoplexie.

— Après de pareils chagrins, disait Mme Percier en regardant sa fille, cela devait arriver.

La médisance interpréta ces paroles et ce regard, et aux yeux de beaucoup de gens, Irène passa pour avoir hâté la fin de son père. Quant à Mme Percier, elle ne devait jamais pardonner à Irène cette tentative d'évasion, et elle se plût à resserrer par tous les moyens possibles les fers de la pauvre captive. Irène avait pensé qu'il n'y avait pas de milieu pour elle entre une révolte ouverte ou une résignation absolue. Ce fut au second de ces deux partis qu'elle s'arrêta; après tant de secousses il lui fallait le repos à tout prix. Sa douceur encouragea la colère de Mme Percier, qui eût assurément changé de conduite si elle eût deviné ce que souffrait Irène. Elle ne s'en doutait même pas; les esprits bornés, lorsqu'il n'y a pas un bon cœur à côté, sont en quelque sorte plus redoutables que les méchants, par la raison qu'ils ne se rendent pas compte du mal qu'ils font.

Dès lors, que d'heures Irène ne passa-t-elle pas dans sa chambre, inactive et abîmée dans ses pensées? Elle priait toujours, mais ce n'était plus avec autant de ferveur; la foi même devait un instant plier chez elle sous le poids de cette immense déception. Une fois, en passant sur le pont des Arts, à la nuit tombante, elle s'accouda sur la balustrade et se sentit violemment attirée par les ondes profondes et murmurantes qui coulaient sous ses pieds; une autre fois, chez elle, elle sentit sa raison lui échapper, supplice épouvantable que ne sauraient décrire ceux mêmes qui l'ont enduré : l'instant du réveil était si pénible pour elle qu'elle craignait de s'endormir.

Cet état violent fit cependant place peu à peu à un état plus calme. Elle parlait peu, riait quelquefois, mais si tristement! elle ne se plaignait jamais. Elle était gênée avec tout le monde, si ce n'est avec M. et Mme Blandin qui continuaient à l'entourer des soins les plus touchants. Chez elle ou ailleurs, elle baissait les yeux, s'embarrassait dans ses phrases. Elle avait, en un mot, l'attitude humiliée de tous ceux qui ont

dit : Je serai, et qui ne sont pas, l'attitude des vaincus. Elle ne souhaitait plus que de vivre cachée, oubliée ; elle s'étonnait d'avoir eu jamais d'autres vœux. Et cependant que de fois s'écria-t-elle en posant la main sur son cœur : — Il y avait quelque chose là ! C'est le cri tragique de tous ceux qui meurent sans avoir vécu !

Au bout d'un an environ un heureux événement vint rendre à Irène quelques instants de gaieté : Mme Blandin allait être mère. Irène en accueillit l'aveu avec joie, et comme Amélie l'en remerciait :

— Vous ne paraissiez pas vous attendre à me voir prendre cette nouvelle aussi joyeusement ? lui dit Irène avec un sourire. Vous aviez tort ! J'ai du moins gagné cela que le bonheur d'autrui ne me fait plus mal. Mon parti est pris, je n'attends plus rien qu'au ciel.

Elle fut marraine. Mais sa santé s'affaiblissait de jour en jour, déjà même les médecins avaient déclaré qu'elle se mourait de consomption. Il devenait indispensable d'éclairer Mme Percier ; ce fut Amélie qui s'en chargea. Elle y mit tous les ménagements dont elle était capable ; cette nouvelle fut un coup de foudre pour la mère d'Irène.

— Mourir ! Irène, mourir ? mourir avant moi ? s'écria-t-elle. Non, non, c'est impossible, elle ne mourra pas ! Je la distrairai, je la mènerai en Italie, je la marierai, je la sauverai ! C'est à moi de mourir, et je prierai tant le bon Dieu qu'il me fera passer la première.

— Les médecins.....

— Les médecins sont des ânes. Quand mon mari est mort, les médecins l'avaient condamné depuis soixante ans. Irène a toute la constitution de son père, et je vous dis qu'elle vivra quatre-vingts ans.

Dès lors Mme Percier, passant d'un excès à un autre, accabla sa fille de soins souvent maladroits. Son idée fixe était de l'emmener en Italie. Irène s'y refusa, elle se sentait perdue et tenait à ne pas s'éloigner d'Amélie et de sa filleule.

Elle parlait souvent de sa fin prochaine à Mme Blandin.

— Une chose m'afflige, lui disait-elle un jour, c'est que, malgré tous mes efforts, je n'ai pu encore pardonner ni à mon frère ni à ma belle-sœur. On ne peut cependant mourir avec des pensées de haine.

— Vous vous faites pire que vous n'êtes, repartit en souriant Mme Blandin, vous ne les haïssez pas.

— Je les hais, s'écria la vieille fille. Ne sont-ce pas eux qui m'ont réduite à l'état où je suis ! J'aimais cet homme, Amélie, je n'ai jamais aimé que lui, et il m'eût rendue heureuse. O le bonheur, le bonheur !

— Il est là-haut, ma fille, dit d'une voix forte un homme en cheveux blancs qui parut tout à coup sur le seuil.

— En êtes-vous sûr, monsieur l'abbé ? dit Irène avec un ricanement effrayant à voir.

Mme Blandin se retira ; l'abbé de Bernis s'assit auprès de la chaise longue sur laquelle Irène était étendue, lui prit les mains et lui dit :

— Vous ne croyez donc pas ?

—Si, si, s'écria-t-elle, je crois, je me soumets ! Mais j'ai, malgré moi, des instants de doute et de révolte.

— Ce sont les tentations que le mauvais esprit envoie au chrétien mourant pour le ravir au paradis, dit l'abbé de Bernis.

— Mon Dieu ! je meurs donc ? s'écria Irène.

L'abbé baissa la tête.

— C'est vrai, dit-elle, et je le sais bien ; que voulez-vous ! on oublie volontiers ces choses-là ? Ainsi dans une quinzaine de jours... demain... aujourd'hui, tout à l'heure peut-être... monsieur l'abbé, je veux aller me réconcilier avec mes ennemis.

— Allez, ma fille, dit le prêtre, Dieu lui-même vous accompagnera.

Alors Irène se leva, marcha comme par miracle ; elle rappela Mme Blandin et la pria de l'accompagner chez Mme Victor Percier. La mère d'Irène se récria, voulut s'opposer à ce projet, mais Amélie prit le parti de sa cousine, et un instant après elles montaient en voiture.

— L'air me fait du bien, dit Irène. Je me sens forte.

Peu de temps après le mariage de Raymon, M. de Villers était mort, laissant à sa fille une fortune considérable, dont elle avait immédiatement réparti la moitié entre les enfants de son premier mariage. Ils avaient mal répondu à cet acte de générosité : les affaires étaient à peine réglées, que Raymon était retourné dans son département ; Edme avait épousé une grisette de Bordeaux. Quant à Louise, elle venait de se permettre une de ces escapades qui, sans avoir de *suites graves*, disent les mères en pareil cas, ne leur laissent d'autre alternative que de marier leur fille contre leur gré ou de la mettre au couvent, pour la faire oublier. C'était à ce parti qu'avait cru devoir s'arrêter Mme Percier. Elle occupait alors un magnifique appartement sur le quai Voltaire ; lorsqu'on annonça Irène et Mme Blandin, elle était tellement absorbée dans ses pensées, qu'elle n'entendit pas la voix du domestique. Les deux femmes la contemplèrent un instant. Mme Percier était étendue sur une causeuse près du feu ; le jour froid du nord tombait droit sur elle ; son visage respirait l'horrible tristesse de la méchanceté déçue dans ses calculs. Irène et Amélie se sentirent émues de pitié.

— Bonjour, ma sœur, dit Irène en s'avançant.

En apercevant Irène, pâle, défaillante, Mme Percier eut peur ; mais elle sut se contenir et s'écria d'un ton d'amabilité affecté :

— Bonjour, chère, comment allez-vous ? Il y a longtemps que je ne vous ai vue.

Irène eut envie de répondre :

— Et vous me voyez aujourd'hui pour la dernière fois.

Mais elle s'abstint par charité chrétienne. L'entrevue fut froide, pénible.

— Que dites-vous de mon nouvel appartement? demanda Mme Percier à sa belle-sœur après un de ces instants de silence si embarrassants pour tout le monde, et qu'il faut rompre à tout prix.

— Un peu triste, dit Irène. Avez-vous souvent des nouvelles de Raymon?

— Tous les deux jours, répondit d'un ton sec Mme Percier, qui n'avait pas eu de lettres depuis deux mois.

— Et mon frère? ajouta Irène.

— Il était souffrant, et je l'ai envoyé passer huit jours au Casino de Hambourg.

— Vous êtes bien seule? dit Mme Blandin.

— Mais non, repartit Mme Percier en étouffant un sourd gémissement, j'ai des amis.

— Vous avez aussi un mari et des enfants qui seraient bien ingrats s'ils vous abandonnaient; car vous avez été bien bonne mère, dit Irène qui n'avait pas été dupe des réponses de sa belle-sœur. On dit Edme très-heureux là-bas...

Elles échangèrent alors un regard impossible à décrire. Puis Irène se leva, elles s'embrassèrent et Irène pensa :

— Je te pardonne.

L'abbé de Bernis, à qui elle raconta les détails de cette entrevue, fronça le sourcil et puis s'écria :

— On n'est tenu qu'à faire tout ce qu'on peut.

Au bout de la semaine, par une belle matinée d'automne, Irène voulut retourner au Luxembourg; elle revit la place où le baron était venu deux fois l'attendre, elle s'assit à celle qu'elle occupait elle-même, le premier jour, en face de la Velléda. En rentrant, elle se coucha pour ne plus se relever. Dès le soir même, elle fit demander son frère, l'embrassa et mourut.

..... A quelques pas de la fosse, on remarquait une femme agenouillée. C'était Amélie; la funèbre cérémonie terminée, Blandin vint lui offrir son bras.

Amélie en avait besoin, la douleur l'avait épuisée. A la porte du cimetière stationnait une voiture où se trouvait une toute petite fille sur les genoux d'une gouvernante. Mme Blandin monta, prit le *baby* et lui dit :

— Pauvre marraine qui est morte! nous viendrons la voir quelquefois, nous lui apporterons des fleurs!

— Tu lui parles comme si elle te comprenait, dit Blandin.

— Et pourquoi non? répondit Amélie en souriant sans parvenir à sécher ses larmes ; je la comprends bien, moi !

Au bout d'un instant elle ajouta :

— Voilà ta pauvre tante toute seule au monde ; il faudra l'inviter souvent.

Blandin serra la main de cette noble femme.

C'était prendre de la vieille Mme Percier un soin bien superflu : Irène lui avait assuré l'usufruit de sa petite fortune, qui, joint à son revenu personnel, lui formait cinq mille francs de rente. Elle pouvait donc dès lors aller deux ou trois fois par semaine au spectacle, il ne lui en fallait pas davantage. Le dimanche, avant de paraître aux secondes galeries, elle dînait à quarante sous au Palais-Royal, ce qui l'amusait infiniment. Le bonheur vient à qui sait l'attendre. Quand par hasard on lui parlait de sa fille, elle tirait de sa poche un grand mouchoir à carreaux, se frottait les yeux et s'écriait :

— Si cette pauvre enfant s'était mariée, elle aurait vécu cent ans !

PAUL DELTUF.

LA

FARCE DE MAISTRE PATELIN[1]

Dans aucun des nombreux essais de comédie que renferment les Farces du moyen âge on n'aperçoit l'origine de notre théâtre comique aussi nettement indiquée que dans *la Farce de Patelin,* cet ouvrage charmant que M. Génin, avec la spirituelle et consciencieuse érudition qui lui est familière, vient de restituer dans son originalité primitive. *La Farce de Patelin* offre, en effet, un modèle complet, le premier qui le soit à ce degré, de cette forme dramatique où l'esprit français s'est manifesté avec un éclat particulier; et par l'ensemble de la conception, par l'exécution générale autant que par les détails remplis de traits, elle rappelle les meilleures œuvres comiques qui ont illustré le théâtre du dix-septième siècle.

Sans doute parmi les autres travaux du même genre qui nous sont restés, on rencontre parfois, du moins dans les mieux réussis, des caractères heureusement suivis, une intrigue souvent conduite avec habileté, des mouvements d'un véritable comique; mais ces qualités, répandues d'une manière inégale dans un petit nombre de pièces, sont toujours mélangées de plaisanteries triviales, d'allusions grossières qui ne passaient guère que par le peu de délicatesse des spectateurs et que sauvait, en outre, le jeu des acteurs : à la lecture, ces imperfections deviennent singulièrement choquantes. *La Farce de Patelin,* au contraire, est, on peut le dire, achevée dans toutes ses parties : action ingénieuse, caractères finement tracés, vivacité d'esprit soutenue jusqu'à la fin, tout se réunit pour en faire une œuvre parfaite. Aussi peut-on prétendre sans exagération qu'elle ouvre sa véritable voie à la comédie, et

[1] *Maistre Pierre Patelin*, texte revu sur les manuscrits et les plus anciennes éditions, avec une introduction et des notes, par F. Génin, in-8°. Paris, Chamerot, 1855.

cette route eût certainement été plus tôt suivie sans le tour nouveau que la renaissance vint imprimer aux travaux intellectuels.

Certes, nous ne voulons pas contester l'influence, favorable sous tant de rapports, que le grand siècle de la renaissance a exercée sur la marche de l'esprit humain, l'impulsion d'un goût supérieur qu'elle a donnée, surtout aux beaux-arts; mais cette estime, si naturelle pour les progrès qu'elle a réalisés, peut cependant admettre quelque réserve; et il est permis, sinon de lui reprocher, du moins de constater la longue déviation qu'elle a fait subir à l'originalité de l'esprit français. Le goût et l'imitation de l'antiquité ont alors tout absorbé; et s'il est sorti des études auxquelles on s'adonna avec passion un art rempli de délicates inventions, une littérature qui, au milieu de l'érudition dont elle se saturait, a surpris parfois à l'antiquité quelques-unes de ses grâces les plus attiques, on doit aussi reconnaître que le génie original de notre langue et de notre littérature, qui commençait en quelque sorte à se sentir, à se marquer à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, en a reçu de graves altérations; il y a, en quelque sorte, une solution de continuité, une interruption que prolongea encore, au commencement du dix-septième siècle, l'invasion de la littérature espagnole. La renaissance, pour nous en tenir à elle, méconnut, oublia tout ce qui l'avait précédée; les travaux si importants, si variés des siècles antérieurs furent tenus pour barbares et illisibles. Cette opinion prévalut, non pas seulement durant des années, mais pendant des siècles. L'érudition sans doute s'occupa, à titre historique, de la littérature du moyen âge, mais en la dédaignant, en général, au point de vue littéraire; et pour qu'on en reconnût la valeur, il fallut qu'on y fût ramené par le mouvement historique de notre époque ou par un engouement qui procédait de causes extérieures et qui, tant que les hommes d'une érudition et d'un goût choisis ne vinrent pas l'éclairer, montra dans ses recherches aussi peu de délicatesse que les adversaires de la littérature du moyen âge en avaient manifesté dans leur dédain. Revenant au texte spécial que nous nous proposons d'examiner, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer quel laps de temps a dû s'écouler avant que le théâtre comique dont *la Farce de Patelin* marque si bien le genre, retrouvât sa vraie tradition : près d'un siècle. Il nous faut, pour le voir renaître, passer par les pastorales, par les pastiches italiens et espagnols ; c'est seulement alors que paraît Molière, qui le premier, avec la supériorité du génie, sans doute, reprend l'œuvre arrêtée à Patelin. Certainement ni pour la langue, ni pour la composition nous ne rapprochons pas la Farce du quinzième siècle de la haute comédie dont le *Misanthrope* est le type excellent; mais qu'on la compare à ce qu'on a nommé les ouvrages du second ordre, ouvrages qui, à

notre goût, se placent également au premier rang par la verve et la réalité comiques, et on admettra aisément la parenté. Pour notre compte nous ne doutons pas que Molière, ce fureteur de bouquins, comme le rappelle M. Génin, n'ait connu *la Farce de Patelin;* et s'il n'a pas touché au *Patelin,* si comique que fût le personnage de cet avocat fripon, dupe de sa propre fourberie, lui qui prenait hardiment son bien partout où il le trouvait, ce n'est pas qu'il en méconnût la valeur; mais si Molière s'appropriait volontiers ce que son génie pouvait transformer, et en quelque sorte rendre sien, il ne voulait pas se faire plagiaire; or, l'œuvre est si complète qu'il fallait presque copier la Farce du quinzième siècle ou renoncer à s'en emparer. Toutefois, nous n'affirmerions pas qu'il n'en ait conservé quelque utile souvenir : si nous rapprochons la scène 3e du ve acte de l'*Avare* de la scène 19e du *Patelin,* nous rencontrons dans la méprise qui, dans l'une et dans l'autre, fait le comique de la situation et du dialogue, une inconstable analogie. Mais l'audace seule de la médiocrité pouvait songer à refaire *la Farce de Patelin;* audace heureuse, au surplus, du moins pour le résultat personnel, puisque l'*avocat Patelin,* affadi par le style et par des inventions d'opéra-comique, a réussi, avec le *Grondeur,* à maintenir au théâtre les noms de Brueys et Palaprat, tant était forte l'idée comique de l'original, même dénaturée.

Le mérite exceptionnel de *la Farce de Patelin* devait fixer l'attention d'un homme qui, unissant comme M. Génin le goût à l'érudition, se plaît surtout à faire revivre par ses études les œuvres de choix; et certainement, c'est au savant éditeur des *Lettres de la Marguerite des Marguerites* et de *la Chanson de Roland* qu'il appartenait mieux qu'à aucun autre de nous rendre le texte original du *Patelin,* le chef-d'œuvre incontestable du théâtre du moyen âge.

La tâche était difficile, comme les aime d'ailleurs M. Génin. Plusieurs causes, en effet, avaient contribué à altérer profondément l'œuvre primitive, et la principale, si étrange que cela puisse paraître au premier abord, fut son extrême popularité. Peu d'ouvrages ont eu une renommée supérieure à celle qu'obtint en son temps *la Farce de Patelin;* partout on la recherchait et on en voulait la représentation; les traits dont elle abonde passèrent rapidement dans la langue comme locutions proverbiales. Non-seulement à la fin du quinzième siècle, mais encore pendant toute la première moitié du seizième siècle, les écrivains les plus renommés citent volontiers leur *Patelin,* non point directement, mais en quelque sorte par allusion de langage, comme une œuvre dont le souvenir est assez dans toutes les mémoires pour que leur intention soit facilement comprise. Villon, dans *les Franches repues,* Coquillart, dans *le Monologue des perruques,* Rabelais, Jean Bouchet, Ma-

rot, etc., se servent souvent d'expressions empruntées au *Patelin*, et ce n'est qu'après Marot que la *Farce* semble, non pas oubliée, mais devenue moins familière. Cette popularité même, comme nous le disions, eut de graves inconvénients, soit en amenant les interprétations et les changements qui paraissaient accommoder mieux l'œuvre au goût des divers publics devant qui elle fut représentée, soit en multipliant les éditions qui, pour répondre au curieux empressement des lecteurs et pour profiter de la vogue, se faisaient un peu au hasard, sans souci de reproduire avec exactitude le texte original. C'est de ces mélanges, de ces additions capricieuses, de ces éditions fautives, surchargées au gré du premier venu, revues et corrigées selon telle ou telle fantaisie locale, que M. Génin a dû dégager le texte vrai, l'œuvre réelle ; et il s'est attaché à cette étude qui veut que chaque phrase, chaque mot, chaque lettre, pour ainsi dire, soient pesés, discutés, analysés pour en retrouver la valeur littérale, pour en ressaisir la filiation et le sens avec cette ardeur qui semble le privilége des ouvrages de pure fantaisie et que M. Génin apporte aux choses d'érudition. Et c'est là, à notre avis, une de ses grandes qualités de donner, aux plus sérieux, nous dirions presque aux plus arides travaux, une passion qui les anime et vivifie les œuvres que le temps paraissait avoir à jamais glacées : l'imagination, cette âme des œuvres littéraires, quelle que soit leur nature, s'allie merveilleusement chez lui à la sagacité réfléchie, aux recherches patientes du savant.

A côté de son travail philologique, et comme commentaire explicatif de l'œuvre même, M. Génin a placé une introduction dans laquelle il examine les diverses questions d'origine, de date et de réimpression qui se rattachent à la farce de *Patelin*.

Jusqu'ici, l'auteur de cette œuvre si supérieure du théâtre du moyen âge est resté inconnu, aussi bien que l'époque précise où la pièce a été composée. On en a successivement attribué l'honneur à des noms qu'on y rattachait par des interprétations erronées, par des rapprochements hasardés établis sur quelques citations mal comprises; et, en même temps, on en reportait la composition tantôt à la fin du quatorzième siècle, tantôt aux dernières années du quinzième siècle ou au commencement du seizième. M. Génin a repris et discuté toutes ces hypothèses, pour en démontrer péremptoirement le peu de solidité, et son introduction demeurera certainement, pour le fond et pour la forme, l'un des meilleurs morceaux de critique littéraire qui se soient depuis longtemps publiés. S'il ne dissipe pas, à notre avis, toutes les incertitudes, et du reste il n'y prétend pas, il ne laisse du moins subsister aucune erreur, et établit de fortes présomptions pour arriver enfin à la vérité.

Si M. Génin n'avait eu qu'à assigner une époque et à créer, en quel-

que sorte, une paternité à une œuvre anonyme récemment découverte, sa tâche eût été déjà fort délicate; mais ici, elle l'était bien davantage encore, car, avant d'arriver à une affirmation, il fallait d'abord combattre et détruire un certain nombre d'assertions fausses qui transmises d'un lieu à l'autre, avaient fini par s'accréditer et par prendre l'autorité de la chose jugée. Ainsi, par une suite de méprises, de malentendus sur des textes, on avait tour à tour attribué la composition du *Patelin* à Guillaume de Lorris, à Jean de Meung, à Villon, et enfin on en avait donné l'honneur à Pierre Blanchet, qui, d'un accord presque unanime, même parmi les plus érudits, était resté en possession de ce titre littéraire.

Avant d'émettre aucune opinion personnelle, M. Génin avait à déterminer la valeur de ces diverses attributions. Laissant de côté les conjectures, les témoignages approximatifs par lesquels on avait jusqu'alors procédé, il prend une méthode plus certaine, et c'est par des preuves irrécusables, puisées aux sources historiques, qu'il repousse toutes les fausses interprétations. Nous ne le suivrons pas dans toute cette intéressante discussion, abondante de faits, où l'érudition la plus éclairée revêt un style vif, serré, spirituel, qui tient de la meilleure prose voltairienne : c'est un chapitre excellent d'histoire littéraire qu'il faut lire, qu'on n'analyse pas; nous nous bornerons donc à en relever les points décisifs.

Bien que Guillaume de Lorris et Jean de Meung fussent à peu près hors de cause, et qu'on les eût sacrifiés complétement à Pierre Blanchet, l'éditeur du *Patelin* a cru devoir néanmoins les comprendre dans son travail d'élimination, afin de dégager la question de toute contestation ultérieure.

Contre eux, et c'est un argument sans réplique, il rappelle que ce n'est qu'à la fin du quatorzième siècle, en 1398, que le premier mystère fut représenté à Paris, et c'est postérieurement encore que les farces apparurent et vinrent alterner avec les drames sacrés ou se substituer à eux, rapprochement qui met décidément de côté les deux noms qui appartiennent au treizième et au quatorzième siècles.

Le nom de Pierre Blanchet et la légitimité de son titre comme auteur de *la Farce de Patelin*, restaient dès lors seuls à examiner, et c'était là le point véritablement sérieux du débat, par cette longue possession que consacraient de si nombreuses décisions littéraires. Pierre Blanchet a vécu dans la seconde moitié du quinzième siècle, au temps précisément où a commencé la grande popularité du *Patelin* (il est né à Poitiers en 1459); de plus, il paraît avoir composé plusieurs farces représentées avec succès, à en juger par ces vers d'une épitaphe faite pour lui par Jean Bouchet, et cités par M. Génin :

Faisait jouer sur échafaud Bazoche
Et y jouait par grand art sans reproche,
En reprenant par ses satyrics jeux
Vices publics et abus oultrageux,
Et tellement que gens notés de vice
Le craignoient plus que les gens de justice.

Telles sont les présomptions qui semblent avoir fait décider la question au profit de Pierre Blanchet, et si peu fondées qu'elles soient, elles exigeaient cependant une réponse d'une évidence absolue, tant l'opinion qui les avait adoptées avait acquis d'autorité. M. Génin l'a trouvée dans un titre de 1470. Des lettres de rémission, accordées en 1470 à un nommé Jean de Costes, attaché à la chancellerie du roi, parmi divers témoignages qui y sont mentionnés, contiennent le passage suivant : « A quoy le danceur alla dire au suppliant ces mots : Jean de Costes, je vous congnoys bien ; vous cuidez *pateliner...* »

Evidemment, pour que ce mot : *pateliner,* fût ainsi employé dans le langage usuel, il fallait que *la Farce de Patelin,* non seulement fût déjà composée et représentée, mais encore qu'elle fût bien connue et eût une certaine date. Or, à l'époque précise où se placent les lettres de rémission, Pierre Blanchet avait justement dix ans ; et persister à lui attribuer le *Patelin* serait lui supposer une singulière précocité d'esprit, à laquelle nous ne pensons pas qu'on veuille prétendre pour lui.

A cette preuve irrésistible, qui fait remonter *la Farce de Patelin* au moins aux environs de 1460, M. Génin a cru devoir, et pour la fortifier, ajouter un autre témoignage tiré de deux expressions qu'il a rencontrées dans *les Cent Nouvelles nouvelles.* Dans la vingtième nouvelle, il trouve ce passage : « Et les servait grandement en son *patois* à ce disner ; » et dans la huitième nouvelle, celui-ci : « Messeigneurs, pardonnez-moi que je vous ai fait *payer la baye* » ; selon lui, ces deux termes dériveraient directement du *Patelin* : le premier serait simplement la contraction, la syncope de *patelinois,* et le second lui semble un souvenir de la scène dernière, dans laquelle le berger, retournant contre maître Patelin sa propre fourberie, répond à toutes ses demandes de payement par ce *bè* qui lui a si bien réussi contre les réclamations de son maître. De là se serait créé une sorte de locution proverbiale : *payer la baye* ou *payer en baye,* que M. Génin regarde comme équivalents, et il en conclut surabondamment que *la Farce de Patelin* est nécessairement antérieure à 1460, les *Cent Nouvelles nouvelles* remontant pour le moins à cette date. D'accord avec lui sur la conclusion, nous ne saurions admettre ni l'étymologie, ni la parité de sens qu'il croit reconnaître.

Que le mot *patelinois* ait été employé comme qualificatif d'un langage grossier et inintelligible, ainsi que le fait Pantagruel lorsqu'il in-

terroge l'écolier Limousin, par allusion à la scène où maître Patelin, pour feindre le délire de la fièvre, répond à son créancier en empruntant à diverses provinces leur langage local, c'est une pure exception; et *patelin, patelinois*, sont bien plutôt restés comme caractérisant le parler doux et insinuant d'un homme qui cherche à faire une dupe.

L'expression de *patois* a de beaucoup précédé *la Farce de Patelin;* nous la voyons, en effet, dès le treizième siècle, apparaître avec son acception propre, courante, dans le trésor de Brunetto Latini, et il ne la présente pas seulement dans sa forme unique, adoptée depuis, ce qui ne permettrait guère de déterminer son origine, il la reproduit sous deux autres formes qui laissent clairement entrevoir une étymologie que confirment, en outre, les différentes variantes qu'offre le texte où nous l'avons trouvée : nous voulons parler du passage où Brunetto Latini, voulant justifier l'emploi d'un idiome qui n'est pas le sien, s'exprime ainsi : « Et s'aucuns demande por coi chis livre est escris en romans, selonc le patois de France, puisque noz somes Ytaliens, je dirai que c'est por II raisons.... »

Sur dix-neuf manuscrits consultés pour constater la leçon, sept portent le mot *patois, patrois, pratoys,* et les douze autres ont pour variante : *la langue, le language, la parleure, la raison de France.* — Patois serait donc le synonyme de langue ou idiome, et la forme *patrois,* qui, par métathèse, donne *pratoys,* nous paraît naturellement conduire au mot *patrius,* d'où on peut légitimement conclure que *patois* n'est autre chose que le *patrius sermo,* la langue maternelle. Appliqué d'abord à la langue de toute une nation, ainsi que le prouve le texte de Brunetto Latini, le terme s'est plus tard restreint à l'idiome local de chaque province.

La similitude de sens entre *payer la baye* et *payer en baye* nous semble également contestable. Tandis que *payer la baye* signifie exactement se gausser de quelqu'un, le plaisanter, s'en moquer par quelque déconvenue, le mystifier, dirions-nous aujourd'hui; *payer en baye,* et peut-être serait-il plus juste d'écrire *payer en bée,* voudrait plutôt dire ne pas payer du tout, ou mieux, afin de bien indiquer notre interprétation par un rapprochement d'idées, sinon de sens littoral, payer en belles paroles, payer en monnaie de singe, selon la locution vulgaire. De plus, nous pourrions rappeler que cette expression : *Dar la baya* (se moquer de quelqu'un) est ancienne et populaire en Espagne, où, en supposant qu'elle ne soit pas antérieure à *la Farce de Patelin,* il est impossible de prétendre qu'elle en soit dérivée, le mot *baya* n'ayant ni le sens, ni même la parenté d'onomatopée qui peut-être a entraîné M. Génin vers l'identité qu'il admet entre les deux locutions françaises.

Ces observations, qui nous étaient en quelque sorte commandées lorsque nous contestions l'interprétation adoptée par M. Génin, n'infirment en rien, d'ailleurs, la discussion dans laquelle, en se fondant sur les lettres de rémission, si heureusement citées, il reporte à 1460 au plus tôt la composition de *la Farce du Patelin,* et exclut ainsi Pierre Blanchet.

Pierre Blanchet écarté, aussi bien que Guillaume de Lorris et Jean de Meung, et à plus forte raison Villon, à qui, comme le remarque avec une si judicieuse critique le savant éditeur, on n'a pu attribuer *la Farce de Patelin* que par une ignorance complète : « de deux originalités si marquées à la fois et si distinctes, » M. Génin recherche à son tour qui peut être l'auteur de cette œuvre si remarquable, et il incline à désigner sinon avec certitude, du moins selon toute probabilité, Antoine de la Salle, l'auteur du *Petit Jehan de Saintré*, des *Quinze Joies de mariage,* et l'un des collaborateurs des *Cent Nouvelles nouvelles.* Sur ce point encore, que du reste M. Génin déclare lui-même livré aux libres interprétations de la critique, nous ne saurions entièrement nous ranger à son opinion ; si des rapprochements spirituels, appuyés sur une érudition toute remplie de recherches intéressantes, suffisaient, il n'y aurait pas à discuter ; mais, à notre avis, ils touchent à la surface, pour ainsi dire, plutôt qu'au fond de la question, et pour que cette victoire littéraire soit acquise à Antoine de la Salle, il manque encore cette preuve décisive que M. Génin fournit contre Pierre Blanchet.

Quant à *Jehan de Saintré*, nous ne voyons aucun lien direct qui le rattache à *la Farce de Patelin,* ni par le fond, ni par la forme, et les analogies d'époque et de mœurs constatées par M. Génin sont peut-être plus ingénieuses que concluantes. *Les Quinze Joies de mariage,* par le style, par l'esprit d'observation, par une raillerie vive et lestement tournée, offrent plus de rapports avec le *Patelin ;* mais il y a encore loin de celles-là à celui-ci. Si Antoine de la Salle a produit une agréable satire, y retrouve-t-on bien cependant toute cette finesse, cette verve, cette force comique qui étincelle à chaque scène du *Patelin?* Nous ne le pensons pas. Enfin, les œuvres connues d'Antoine de la Salle, toutes écrites en prose, ont-elles néanmoins dans cette forme ce caractère serré, cette empreinte d'originalité qui pourraient faire pressentir, révéler le style supérieur de l'unique pièce en vers qu'il aurait composée? C'est ce qu'il serait difficile d'affirmer, et certains points de contact signalés par M. Génin, avec la sûreté de critique qui lui est habituelle, ne suffisent pas pour établir la filiation.

A ces objections, qui ressortent de l'examen même des textes, nous pourrions ajouter qu'il serait bien étrange qu'Antoine de la Salle eût produit une œuvre aussi importante dans ce genre spécial sans que

dans sa vie littéraire non-seulement rien ne montre par quels degrés, par quels essais successifs il s'est élevé jusque-là, mais aussi sans qu'il ait poursuivi cette veine où il avait si parfaitement réussi. M. Génin, il est vrai, fait observer qu'Antoine de la Salle a souvent négligé de signer ses ouvrages, et que ce n'est même que bien tard qu'une énigme habilement déchiffrée a fait restituer *les Quinze Joies de mariage* à leur véritable auteur, et qu'on ne peut ainsi assigner réellement toute sa valeur à Antoine de la Salle. Mais en admettant qu'aujourd'hui même quelques œuvres dont l'auteur est demeuré inconnu puissent appartenir à Antoine de la Salle, encore faudrait-il, dans le système défendu par M. Génin, que parmi les farces que le moyen âge nous a laissées, il s'en trouvât une qui sinon égalât le *Patelin*, du moins s'en approchât de très-près, et lui enlevât ce caractère d'isolement dont nous nous faisons un argument contre l'auteur désigné par l'éditeur de *la Farce de Patelin*; or, nous avouons ne pas la reconnaître, même parmi les meilleures.

Qui donc serait l'auteur de *la Farce de Patelin?* Si nous avions à fournir à cet égard et à tous risques notre hypothèse, nous serions disposé à croire que cet ouvrage remarquable à tant d'égards, est au moins, dans sa conception primitive, une production collective sortie spontanément de la verve gauloise, ou plus probablement inspirée par quelque fait contemporain; puis le thème une fois donné et répandu, les meilleurs esprits y auront ajouté, chacun à leur tour, quelque trait. Selon cette conjecture, l'idée première, sans avoir sans doute existé comme fabliau, car sous cette forme elle eût laissé des traces, remonterait vraisemblablement assez loin, peut-être au commencement du quinzième siècle; et on s'explique plus aisément ainsi les allusions qui touchent au règne du roi Jean, et dont de savantes études ont permis à M. Génin de préciser le sens historique; plus tard, ces souvenirs se seront conservés dans le texte définitivement arrêté, soit par indifférence pour ce détail, soit, selon que le présume M. Génin, comme trait de couleur locale. Ainsi transmise avec des additions, des développements ou surabondants ou disparates, *la Farce de Patelin*, à un certain moment, et l'unité, l'homogénéité pour ainsi dire de l'action et du style appuient cette supposition, a pu être reprise, remaniée, ramenée à une forme plus correcte, plus nette, par la suppression de certaines parties, par la révision attentive du texte, enfin par un travail analogue à celui si heureusement entrepris aujourd'hui par M. Génin. Maintenant, que ce soit Antoine de la Salle qui ait eu le mérite, et il y en a un grand, de grouper, de coordonner les éléments peut-être diffus de cette œuvre, de lui donner un cachet tout littéraire par l'épuration et l'unité du style, cela est très-possible, et nous convenons qu'à ce point de vue, si nos

objections ne disparaissent pas absolument, elles s'affaiblissent cependant beaucoup, et si l'attribution, dans cette limite, de *la Farce de Patelin* à Antoine de la Salle ne repose pas encore sur une conviction décisive, elle peut du moins être acceptée avec une grande probabilité.

Nous avons dû nous arrêter à ces questions discutées dans la première partie de l'introduction de M. Génin; et du reste, reconnaissons que ce n'est pas sans des réserves, indiquées à deux reprises, qu'il nomme Antoine de la Salle; mais si curieuses, malgré toute contradiction, que soient ces recherches, aussi bien que la critique excellente des diverses éditions de *la Farce de Patelin* et des imitations qui en ont été faites; si intéressante que soit l'étude sur le théâtre du moyen âge par laquelle le spirituel écrivain a complété son introduction, il faut bien dire que ce ne sont là que des détails secondaires. L'œuvre essentielle, et nous n'hésitons pas à ajouter irréprochable, c'est la restitution si difficile du texte même de *Patelin*. Nos lecteurs savent certainement assez l'érudition ingénieuse et variée de M. Génin, sa connaissance approfondie de la langue du moyen âge, pour n'être pas surpris du succès avec lequel il a accompli cette tâche si délicate; néanmoins on ne peut s'empêcher de signaler cette critique si sûre, cette sagacité qu'aucune obscurité n'arrête et qui toujours sait choisir le terme vrai, retrouver l'expression exacte, rétablir la signification réelle du mot, et rendre au vers sa précision et son rhythme, en revenant, au delà des interpolations, des altérations, des surcharges qui ont défiguré le texte dans tant d'éditions, à la langue originale. Evidemment, pour obtenir une restitution si complète, il faut que l'étude soit secondée par la plus ferme logique. En lisant cette édition de *la Farce de Patelin* si correcte, rendue à la meilleure forme, on ne se rend cependant compte encore qu'à demi du travail de M. Génin. C'est dans les notes, qu'il a placées à la fin de son volume, qu'on en peut bien saisir toute la valeur; elles sont le véritable commentaire du texte; il vérifie toutes les leçons, discute et montre toutes les erreurs de sens commises dans des copies fautives, justifie à chaque vers le sens qu'il a adopté, et profite encore de cette occasion pour insister sur les traits les plus saillants, pour relever les nombreuses locutions que la popularité de la pièce a déposées dans le langage courant. En résumé, le travail de M. Génin, hautement apprécié par quiconque s'intéresse à l'histoire de la langue et de l'esprit français, se place au premier rang de ces publications trop rares qui, dans un temps où dominent les improvisations faciles et la fantaisie, conservent à notre littérature ce côté sérieux, élevé, auquel elle doit une bonne part de sa renommée.

MICHELANT.

VOYAGES

UNE

PROMENADE CIRCULAIRE

Lorsque l'ingénieux père d'Icare eut attaché les ailes de son fils, et l'eut placé sur le bord d'un rocher pour le lancer dans l'espace, il le retint un instant, afin de lui donner ses derniers avis. « Prends garde, lui dit-il, de voler trop bas, de peur de l'humidité, ou trop haut, à cause de la chaleur; évite ceci, redoute cela. » Tels sont précisément les conseils que je voudrais donner aux lecteurs de la *Revue*, qui pourraient être tentés, comme moi, de prendre leur vol vers les bords du Rhin.

Je suppose que

> L'on ne s'attendait guère
> A voir Icare en cette affaire?

Mais il faut convenir que cette vieille friperie mythologique est fort commode pour entrer en propos. Maintenant, laissons-là les ailes d'Icare, dont nons n'avons plus besoin, grâce à la vapeur, et commençons notre récit.

Moyennant 113 francs, on reçoit à la gare du chemin de fer du Nord un billet de *train circulaire*, pour parler l'argot de l'endroit. C'est un petit livret de plusieurs pages qui ressemble, sous un rapport, à la *Peau de chagrin* de Balzac. Il diminue d'un feuillet chaque fois qu'on désire se faire transporter dans les diligences du chemin de fer de Paris à Cologne, dans les bateaux à vapeur du Rhin, sur les railways de Manheim à Kehl et de Strasbourg à Paris. Lorsque la dernière compagnie a déchiré la dernière page, on perd la faculté de se mouvoir, on est arrivé au terme fatal du voyage; mais on ne doit pas le regretter,

car on a vu, sans grande dépense de temps, de fatigue ni d'argent, bon nombre de choses, et des plus curieuses.

Dieu sait ce qu'on aurait pensé d'une semblable route à l'époque où Mme de Sévigné écrivait à sa fille, qui venait de Provence à Paris : « Quel voyage, juste ciel ! Que ne vous dois-je pas, ma chère enfant, « pour tant de peines, d'ennuis, de froid, de veilles ! Je crois avoir souf-« fert toutes ces incommodités avec vous ; ma pensée n'a pas été un mo-« ment séparée de vous pendant ces vingt journées d'extrême fatigue. » Et dans un autre endroit : « La Bretagne et la Provence ne sont pas « compatibles. C'est une chose étrange que les grands voyages ! Si l'on « était toujours dans le sentiment qu'on a quand on arrive, on ne sor-« tirait jamais du lieu où l'on est. Mais la Providence fait que l'on ou-« blie. C'est la même qui sert aux femmes qui sont accouchées. Dieu « permet cet oubli, afin que le monde ne finisse pas, et que l'on fasse « des voyages en Provence. »

I

BRUXELLES

Grâce à un des feuillets de mon livret magique, j'ai franchi, en neuf heures, la distance de Paris à Bruxelles. Cette ville est admirablement située pour former le cœur de la Belgique. Du côté de l'ouest, elle s'appuie sur une grande plaine qui embrasse tout le nord du pays ; du côté de l'est, elle couvre les derniers prolongements du plateau qui borde la Meuse. Des canaux, qui lui tiennent lieu de fleuve, se lient, l'un à la Sambre, l'autre à l'Escaut. Des chemins de fer, décrétés en 1834, la mettent en communication avec la mer, avec la France, avec la Hollande et l'Allemagne. Une ligne nouvelle se dirige vers Namur et le Luxembourg. Pour qui voit aujourd'hui Bruxelles, avec ses beaux quartiers bâtis sur la colline à la fin du siècle dernier, avec son parc orné de nombreuses statues et plus accidenté que les Tuileries, avec ses magnifiques boulevards, avec ses palais du roi, des ministres, des chambres, avec ses maisons à pignon et ses églises gothiques, il semble que Bruxelles soit une des plus importantes capitales de l'Europe et des plus anciennes. Cependant son histoire ne remonte qu'à sept ou huit cents ans, et, quoiqu'elle soit devenue le siége du gouvernement des Pays-Bas sous Charles-Quint, sa prédominance ne date guère que de l'occupation française. Comme presque partout, les quartiers bas sont habités par la classe laborieuse, les quartiers hauts par l'aristocratie. Dans ceux-ci, les maisons, construites en belles pierres de taille,

sont autant d'hôtels. La rue Royale, large et bordée de trottoirs, longe le parc et ressemble à la rue de Rivoli, moins la monotonie des arcades. Elle se termine à la place Royale, construite en 1774 par l'architecte français Guimard, sur le plan de la fameuse place de Nancy.

Tout auprès se trouve le musée, riche en tableaux de l'école flamande. Je vous fais grâce d'une nomenclature que chacun peut faire aussi bien que moi, sans avoir quitté la France; les œuvres de Rubens, de W. Van Mieris, de Teniers, de Jordaens et de tant d'autres appartiennent trop à l'histoire pour avoir attendu ma description. Quel Belge, racontant son voyage à Paris, ferait à ses lecteurs l'injure de leur révéler le musée du Louvre?

Remarquons seulement en passant qu'un seul groupe de marbre a obtenu les honneurs du premier étage. C'était originairement une fontaine, sculptée par Gripello, pour le marché aux Poissons. Elle représente un Neptune grotesque faisant sa déclaration à une Amphitrite grivoise. Cette scène de Callot en ronde-bosse a été jugée trop précieuse pour continuer son service.

Mon goût pour les œuvres du ciseau n'étant point entièrement satisfait par ce spécimen, je me suis dirigé vers un coin de la cour du musée, où se lisait sur une porte ce mot : SCULPTURE. Sur la foi d'une main tournée vers le centre de la terre, j'ai bravement descendu deux étages par un escalier obscur, rempli d'un air froid et humide; mais mon dévouement n'a point été récompensé : la porte de ces espèces d'oubliettes était fermée. On ne laisse voir la pauvre sculpture que deux fois par semaine, tandis que sa sœur, la peinture, étale ses beautés au grand soleil chaque jour que Dieu fait. Cette injustice existe bien aussi en France, mais d'une manière moins choquante, grâce au ciel. Cependant j'aimerais à voir dans notre musée du Louvre les chefs-d'œuvre de la sculpture placés dans les mêmes salles que les tableaux; je crois que tout le monde y gagnerait.

Non loin du musée s'élève l'hôtel d'Aremberg, qui peut en être regardé comme le complément. Les étrangers ne sont admis à le voir que lorsque les nobles propriétaires sont absents. Pourtant, par une faveur dont je suis reconnaissant, M. le duc d'Aremberg a bien voulu m'autoriser à visiter sa galerie. C'est une collection de chefs-d'œuvre de l'école flamande, mais de chefs-d'œuvre comme je les entends, et non pas de ces grands tableaux patibulaires qui sont beaucoup mieux à leur place dans une église que dans un musée. Les portraits surtout sont d'un intérêt extrême. Tel est celui de Marie-Antoinette, peinte dans la prison du Temple, par Koharski, sous le costume qu'elle était alors réduite à porter. Ce tableau est un dernier présent adressé par la reine au comte de la Marck, oncle du duc actuel. J'ai admiré encore un portrait

de Rubens peint par lui-même, ainsi que les portraits de ses trois enfants et de sa première femme ; un portrait de Jansénius, par Gortzius ; un portrait de Grotius, par Rubens ; puis un *Jeune homme donnant un billet à une bonne femme*, par G. Metzu ; un *Joueur de boules*, par Teniers ; une *Marchande de poissons*, par Mieris ; une *Madeleine*, par Otto Venius, maître de Rubens ; un *Vieux Fumeur*, par Van Ostade ; une *Femme qui compte son argent*, par G. Dow ; un *Tobie recouvrant la vue*, par Rembrandt, et cinquante autres qu'il serait trop long d'énumérer.

La bibliothèque, qui contient vingt mille volumes ou manuscrits précieux, est fort élégamment décorée. Les armoires sont en bois de citronnier. Sur les glaces qui les ferment sont peintes à l'huile de charmantes figures allégoriques, par Mme Sophie Rude ; plusieurs centaines de vases antiques et de statuettes sont placées au-dessus de ces armoires. Mais le dieu de ce sanctuaire, c'est une *Tête de Laocoon*, bronze antique de la plus grande beauté, au sujet de laquelle on raconte une touchante anecdote.

Les ducs d'Aremberg ont pris leur nom d'un duché situé au nord de la Moselle, et qui était une des anciennes seigneuries de l'empire. Malgré des fortunes diverses, ils avaient conservé leur opulence et leur position princière jusqu'au moment de l'invasion française. L'avant-dernier héritier de ce nom, dépouillé de tous ses biens et réduit à fuir d'asile en asile devant les drapeaux victorieux des républicains, se retira enfin à Vienne. Il était devenu aveugle par accident, et ne pouvant prendre aucun emploi, ne voulant accepter aucun secours, il subissait de cruelles privations. A ces rigueurs de la fortune il opposait une grandeur d'âme d'autant plus digne de louange qu'elle était silencieuse. Jamais on ne l'entendait se plaindre, jamais on ne le voyait découragé. Une seule fois quelque émotion éclata sur ses traits et dans son langage. Il avait emporté partout avec lui la tête du Laocoon, dont il ne pouvait plus cependant contempler la beauté. On supposa qu'il consentirait à céder ce morceau précieux, et on lui en offrit une somme considérable ; mais le noble exilé aurait cru, en le vendant, trahir ses souvenirs de famille et le culte de l'art, que tous les siens avaient professé.

« Avant de livrer mon Laocoon, répondit-il, je saurai coucher à la belle étoile. » Heureusement, son courage et sa résignation ne furent pas mis à cette dernière épreuve. Il parvint à rentrer en possession de ses biens et de son hôtel. Son portrait est l'un de ceux que l'on y remarque. Malgré ses yeux éteints, il offre une expression de sérénité et de bienveillance qui, tout en appelant le respect, double la compassion pour ses revers.

La rue la plus commerçante de Bruxelles s'appelle rue de la Monta-

gne-de-la-Cour; elle descend de la rue Royale, passe au pied de la cathédrale, et va se perdre parmi les vieilles rues fabricantes qui entourent l'hôtel de ville. Là, comme dans tous les beaux quartiers, les maisons sont bâties en pierre, peintes en blanc, et lavées tous les huit jours à l'éponge et à la pompe. Cette opération qui, chez nous, semble une affaire, est aussi ordinaire là-bas qu'un simple balayage. L'habitude apprend à se garer de ces échelles longues de quinze mètres, et de ces jets d'eau qui montent jusqu'aux fenêtres les plus élevées; elle apprend aussi, apparemment, à trouver un grand charme dans l'uniformité de cette blancheur éclatante. Je me suis laissé dire qu'un propriétaire qui voudrait peindre sa maison en une autre couleur que le blanc, serait obligé d'en demander l'autorisation.

Ce qui frappe tout d'abord un Parisien, en parcourant les rues de Bruxelles, c'est l'absence de cette multitude de voitures qui, chez nous, mettent partout en danger la vie des malheureux piétons. Il n'y a point d'omnibus à Bruxelles! Comment les Bruxellois peuvent-ils vivre sans omnibus, et quelle est la cause de cette singulière abstinence? Voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre, car la ville est très-grande et ne manque point de rues bien percées.

Une autre singularité m'a également frappé dès le premier jour; c'est l'existence de petits miroirs simples, doubles, quelquefois triples, accrochés extérieurement à la plupart des fenêtres. Ces miroirs dénoncent aux personnes assises à l'intérieur le visiteur importun qui sonne à la porte. J'aime à croire qu'ils ne servent pas à dispenser de sonner le visiteur trop bien reçu; mais je suis forcé de convenir, en véridique historien, que ce sont toujours des têtes féminines que l'on aperçoit par derrière. Vous avez sans doute conclu comme moi, de cet usage, qu'il y a peu d'habitants pour chaque maison, et que ces maisons n'ont point de portier. La privation de portiers, moins cruelle, à mon sens, que celle d'omnibus, a engendré à Dijon un autre système. Il ne s'y trouve point de miroirs inquisiteurs; mais à chaque porte pendent autant de cordons de sonnette qu'il y a de locataires; et au-dessous de chaque cordon est inscrit le nom du personnage que ce cordon fait mouvoir. Sans une semblable précaution, ces huit, dix, douze fils de fer formeraient un grimoire inexplicable. Cependant, tout le monde ne sait pas lire; à combien d'intrigues cet imbroglio de sonnettes ne doit-il pas donner lieu? N'est-ce pas uniquement pour cette cause qu'un nombre si prodigieux de maisons d'accouchement étalent sur les remparts de Dijon leurs enseignes philanthropiques?

La cathédrale, Sainte-Gudule, ressemble un peu à Notre-Dame de Paris. Quoique lourde et massive dans son ensemble, elle a beaucoup de portions en gothique fleuri; de sorte qu'il me paraît difficile d'admettre

la date reculée qu'on lui assigne. Le plan général, le chœur et le grand portail peuvent être du treizième ou du quatorzième siècle; le reste est du quinzième et même du seizième.

Lorsque je suis entré dans l'église, elle était encombrée des préparatifs nécessaires pour la cérémonie du mariage du duc de Brabant et de l'archiduchesse Marie-Henriette-Anne d'Autriche. Un autel gothique en bois doré, un immense dais gothique de la même matière, supportant des draperies de velours pourpre garnies d'hermine, étaient les principales pièces de cette décoration. Cela ne m'a pas empêché d'admirer les vitraux anciens et modernes qui garnissent les vastes fenêtres. Je n'ai point été également satisfait de la chaire sculptée par Henri Verbruggen, artiste anversois qui florissait à la fin du dix-septième siècle. S'il fallait en croire mon guide allemand, Schreiber, et mon guide anglais, Bradshaw, cette chaire serait un chef-d'œuvre. Adam et Eve, de grandeur naturelle, sont debout, au niveau du sol; ils ont l'air très-mystifiés, et cela se comprend, car ils ont à leur gauche un fort vilain squelette représentant la Mort qui les guette; à leur droite, l'Ange menaçant qui vient de les chasser du paradis. La chaire et le double escalier qui y conduit sont soutenus par le tronc et enveloppés par les rameaux de l'arbre du bien et du mal; cet arbre est chargé de fleurs, de fruits et d'animaux caractéristiques. Du côté d'Adam c'est une autruche et un aigle; du côté d'Eve (j'en demande pardon à mes lectrices), c'est un paon, un perroquet et un singe. Au haut de l'arbre est fixé un baldaquin qui porte la sainte Vierge et l'enfant Jésus, réunissant leur double force pour enfoncer le pied d'une croix dans la tête d'un petit serpent. Tout cela est en chêne sculpté fort admirablement, dit-on; quant à moi, je trouve que c'est un chef-d'œuvre de mauvais goût, n'en déplaise aux révérends pères jésuites de Louvain, pour qui cette chaire a été faite originairement.

En revanche, ni Bradshaw ni Schreiber ne parlent d'un autel situé dans une chapelle du chevet, et qui est tout simplement admirable. Cet autel, sculpté en marbre blanc, dans le style de la renaissance, est surmonté de panneaux en marbre rougeâtre sur lesquels ressortent de délicieuses figurines blanches. Cela est ciselé comme un morceau d'orfévrerie.

Une autre merveille plus moderne est le tombeau d'un bienfaiteur des pauvres, Pierre Joseph Triest. La Charité, des petits enfants, des anges en marbre blanc, consacrent la mémoire du digne chanoine. Enfin une très-grande chapelle, ornée de riches verrières et d'une profusion d'ornements en gothique fleuri, produit aussi un bel effet. Si je ne me trompe, les ouvertures des baies, à Sainte-Gudule, sont d'une grandeur tout à fait inusitée, ce qui permet de voir clair malgré les vi-

traux coloriés. On sait que dans plusieurs de nos églises, et notamment à Sens, les précieuses verrières du moyen âge ont été remplacées par des vitres blanches, pour permettre aux yeux fatigués des vieux chanoines de lire plus facilement leurs offices.

J'ai remarqué, dans les églises de toute la Belgique, que les confessionnaux, sculptés en chêne, sont ouverts par devant, de manière à ce qu'on voie le prêtre et les deux pénitentes. Ils sont tous faits à peu près sur le même modèle. Deux anges debout, quelquefois quatre, se tiennent en avant des compartiments. Cette disposition, très-convenable, donne un beau motif de décoration.

La *maison de ville*, pour parler comme les Brabançons, est un vieux bâtiment massif, sombre, qui n'aurait pas de bien grands charmes, quoique gothique, si à peu près au milieu de la façade ne s'élevait une flèche étonnante de légèreté, ou plutôt une pyramide de clochetons en dentelle, haute de 354 pieds. Elle a été construite par l'architecte Jean Van Ruysbroek, et terminée en 1442. La première pierre avait été posée par un enfant qui devait être un jour Charles le Téméraire. Au sommet s'élève une statue dorée de saint Michel ; cette statue a 17 pieds de hauteur.

Dans la maison de ville, il faut voir la salle du conseil, ornée de tapisseries, de dorures, et surtout d'un merveilleux plafond de Janssens. Cette page immense est également remarquable par le coloris et par la composition, qui permet de la regarder de toutes les parties de la salle avec plaisir et sans qu'on ait à craindre la chute de quelque personnage hors d'aplomb. «Qu'est-ce que cela représente ? demandai-je à la femme cicérone qui me conduisait. — Monsieur, c'est le paradis. — Vraiment ! un paradis un peu mythologique, ce me semble. — Oui, Monsieur, le paradis mythologique. »

Je regardai plus attentivement mon plafond, et je vis, au milieu, Jupiter tendant une couronne écarlate bordée d'hermine à une belle dame agenouillée devant lui et vêtue d'une manière toute terrestre. Les dieux et les déesses du paganisme (ces dernières admirablement bien conservées) semblaient souhaiter à la dame toutes sortes de prospérités.

Autour de la maison de ville et de sa grande place, rayonnent une foule de rues tortueuses, étroites, mais commerçantes, où l'on retrouve encore un certain nombre de maisons antiques, décorées de sculptures. L'angle de leur pignon n'est pas formé par deux lignes droites, comme cela se voit dans quelques vieilles constructions à Paris, mais par des espèces de marches étroites et très-hautes, qui donnent un caractère particulier aux habitations flamandes.

De nombreuses fontaines arrosent ce quartier primitif. L'une d'elles, située au coin de la rue du Chêne, porte une figure ridicule et indé-

cente, que l'on s'empresse de montrer aux étrangers. Après en avoir fait la description, le conseiller aulique Aloyse Schreiber ajoute : « Ce petit homme de bronze est regardé comme le *Palladium* de Bruxelles ; il est porté dans les processions, et est considéré et respecté comme le plus ancien bourgeois de la ville. Louis XV lui fit faire un nouvel habit, à cause des dégradations que des soldats français s'étaient permis d'y faire. »

Bradshaw rapporte à peu près la même chose ; mais il se garde bien de décrire la statue ; je crois qu'il est prudent de l'imiter, et de répéter avec lui : *Honi soit qui mal y pense.*

En descendant vers le canal, on rencontre un vieux pont qui enjambe la Senne par une seule arche, et d'où l'on aperçoit une échappée de vue particulière aux Pays-Bas. Figurez-vous une rivière étroite, tournante, encaissée entre des maisons blanches, à toitures rouges, à pignons en étage, à cheminées pyramidales, à girouettes fantastiques ; entremêlez tout cela d'escaliers de bois, d'arbres verdoyants, d'innombrables pots de fleurs, et dites-moi si vous n'avez pas déjà vu ce tableau au Louvre, dans la collection de l'école flamande?

Un peu plus loin, s'élève une vieille église de brique avec un de ces clochers dont parle Victor Hugo, et qui semblent composés d'une foule d'ustensiles de ménage superposés ; un chaudron renversé, une bouteille gigantesque, une bassinoire, un entonnoir, un plat à barbe, etc. Entrons-y, s'il vous plaît, nous y entendrons prêcher en flamand ; mais si nous ne comprenons pas le prédicateur, nous pourrons juger, par l'attention qu'on lui prête, de l'impression qu'il produit sur son auditoire presque entièrement féminin.

Nous sommes maintenant dans le faubourg Saint-Marceau de Bruxelles. Voyez cette petite chapelle à hauteur d'appui, et cette madone habillée de clinquant, devant laquelle brûlent plusieurs chandelles ; vous n'aviez pas besoin de cet incident pour savoir combien le Brabant est dévot. En voici une nouvelle preuve :

Au bout du canal qui va à Anvers, se trouvait un vaste bassin où les marchands de marée débarquaient leur poisson. L'église voisine menaçant ruine, comment a-t-on imaginé de la reconstruire? En épuisant l'eau du bassin pour y placer une nef plus vaste. Les poissonniers se gêneront un peu, sans doute, mais ils ne se plaindront pas, car sainte Catherine sera mieux logée.

Ce large canal, rempli d'innombrables bateaux avec leurs mâts et leurs pavillons, m'a fait grand plaisir lorsque je l'ai découvert. Notez que je me sers à dessein de ce mot ; car je hais sur toutes choses le joug bavard des *ciceroni*. J'aime à marcher avec liberté dans une ville inconnue ; à rencontrer, à l'improviste, tantôt un vieux monument, tan-

tôt une échappée lointaine, tantôt un marché fourmillant de villageois et de villageoises. Du reste, même dans ces quartiers populeux, on ne trouve plus à Bruxelles de costumes pittoresques. A peine quelque bonne vieille porte-t-elle sur la tête cette espèce de longue écharpe noire, empruntée aux Espagnols, que l'on appelle *faille*. Il est vrai que beaucoup de femmes du peuple, vêtues d'ailleurs comme les nôtres, mettent également leur châle carré sur leur tête, au lieu de le mettre sur leurs épaules ; mais si cela est plus commode, cela est certainement encore plus laid. Je n'ose donc pas trop blâmer l'héroïsme de nos jeunes ouvrières, que l'on voit souvent marcher dans les rues de Paris tête nue, sous les pluies les plus glacées.

A une demi-lieue de Bruxelles, s'élève le château de Laeken, habité pendant toute l'année par la famille royale. Il a été construit en 1784, aux frais de l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Christine, sur les dessins du duc de Saxe-Teschen, son époux : tous deux étaient gouverneurs généraux des Pays-Bas. Quoiqu'un peu petit, ce palais est d'un bel effet à l'extérieur. Je n'ai pu en voir l'intérieur, car le jour même où j'y suis allé, on attendait une nouvelle archiduchesse, qui venait l'habiter à un autre titre, et l'on interdisait avec une rigueur jalouse l'entrée de la chambre nuptiale qu'on venait de lui préparer. Le parc est grand et magnifique. Des mouvements de terrain très-prononcés, des vues bien ménagées, des fleurs rares et disposées de la manière la plus habile, des pelouses, des eaux, des arbres superbes, quoique jeunes, en font le plus beau jardin que je connaisse. Du pied du palais, on aperçoit Bruxelles et son pittoresque amphithéâtre de maisons et de clochers gothiques : au fond de la vallée, plusieurs canaux serpentent parmi de vertes rives, portant sur leurs eaux paresseuses quelque lourde galiote hollandaise, ou quelque gracieux yacht de plaisance, tandis que, derrière les mâts et les cordages, s'enfuit en rugissant comme un hippogriffe rapide, la puissante locomotive qui entraîne sur le railway tout un convoi de voyageurs.

Victor Hugo dit quelque part, que le bon Dieu est pour lui le grand faiseur d'antithèses. Je n'ai pas beaucoup d'amour pour les antithèses, et je n'ai nullement la prétention d'imiter le bon Dieu : c'est donc tout simplement par hasard, qu'après les verdoyantes splendeurs de Laecken, je vais vous parler ici d'une usine, noire et active, que j'ai été visiter à la porte de Ninove. Cette usine est celle où MM. Pauwells fabriquent, bon an, mal an, mille wagons de chemins de fer : je dis wagons-diligences, les plus élégants et les meilleurs qu'il soit possible d'imaginer. Ils coûtent chacun dix mille francs, ce qui fait, si je ne me trompe, pour dix millions d'affaires. L'usine est curieuse pour un touriste, en ce sens qu'on y voit la matière première de tout ce qui entre dans une diligence,

arriver par une série d'évolutions à la perfection du plus élégant carrosse.

Il n'est pas besoin de dire que ces vastes ateliers sont parfaitement bien tenus. Pour prévenir le danger du feu, pendant la nuit, un homme est chargé d'y entrer d'heure en heure. Mais comment s'assurer qu'il accomplit son service? Dans chaque atelier est accrochée une espèce de pendule dont l'aiguille fait un saut lorsqu'on tire une certaine ficelle : seulement, cette ficelle ne consent à se laisser tirer qu'au moment où l'heure sonne. Si l'aiguille a accompli son cercle nocturne, on est donc certain que le guetteur a fait sa ronde toutes les heures.

Je n'ai pas voulu quitter Bruxelles sans connaître ce qui me paraît être le trait caractéristique des fêtes flamandes, la grande procession historique. Ces processions sont très-anciennes. La fête communale de Bruxelles se célébrait autrefois le dimanche d'avant la Pentecôte, en mémoire de la bataille de Woeringen, gagnée par le duc Jean I[er], le 5 juin 1288, bataille qui assura à ce prince la possession du Limbourg. Ce jour-là, un magnifique cortége sortait de l'église de Notre-Dame au Sablon, qui appartenait au *Serment* (c'est-à-dire à la Compagnie) des arbalétriers. On y voyait figurer le clergé, le magistrat, les corps de métier, et plus tard des ornements de différents genres, tels que des chars, des géants, des oiseaux de grandeur colossale, etc., etc. Vers la fin du siècle dernier, les géants bruxellois étaient au nombre de onze. Il n'en reste plus que cinq, tant le siècle dégénère! Ce sont Janneken (petit Jean), Mieque (Marie), Grand-Papa, Grand'Maman et le Sultan. Je ne compte pas un petit poupon, haut d'une douzaine de pieds à peine, qui paraît procéder de Janneken et de Mieque.

Mais quel bruit, quel concours inusité dans la rue Neuve, ordinairement si paisible? Mettons-nous vite à la fenêtre de notre hôtel.

Voici venir un peloton de gendarmes à cheval, superbe corps, qui ressemble beaucoup à nos gendarmes des chasses. Derrière eux, les géants saluent, pirouettent, font des courbettes, montrant leurs grosses physionomies et leurs yeux bêtes, aux fenêtres du premier et même du second étage. Ensuite s'avancent des timballiers, des pertuisaniers, des hallebardiers, des arbalétriers, tous en costumes du moyen âge, d'une vérité et d'une richesse étonnantes. Voilà des varlets qui portent sur un pavoi une armure de chevalier, avec un faisceau d'armes modernes, chef-d'œuvre des armuriers; puis d'autres hallebardiers, d'autres pages, en longues files, agitant d'innombrables bannières; pour ne pas trop me répéter, je dirai tout de suite que chaque attribut des métiers est ainsi précédé et suivi. La corporation des maçons, des tailleurs de pierre, des marbriers, est représentée par une belle femme, drapée à l'antique, coiffée d'une muraille crénelée, assise parmi des chapiteaux, des fûts de colon-

nes, sur un vaste char traîné par six chevaux richement caparaçonnés. Le char des charpentiers supporte la carcasse d'une maison gothique, haute de 40 pieds, au sommet de laquelle une douzaine d'hommes travaillent avec ardeur tout le long du chemin, perçant des trous, sciant des planches dans les positions les plus périlleuses. Le char de l'agriculture est encore plus grand ; il est traîné par huit chevaux et couvert de superbes moissonneuses. Les trophées des gantiers, des serruriers, des peintres, des fourreurs, des orfèvres, sont portés par de gentils compagnons des *Serments*. Le char des jardiniers, immense corbeille de fleurs, entremêlée de jolies petites filles, fait éclater des applaudissements dans la foule. Il est suivi par un carrosse doré style Louis XIII, tiré par quatre haquenées blanches, avec de grands panaches. Le char des ébénistes est chargé de meubles dignes d'un roi. La batelerie des canaux a fourni un grand bateau rempli de mariniers ; un peu plus loin navigue un brick, dans les mâts duquel grimpent incessamment une vingtaine de petits mousses élégamment habillés. Voici tout un atelier de dentelières en pleine activité, sous le patronage d'une noble dame qui figure la ville de Bruxelles, et qui est coiffée de l'hôtel de ville en or. Sur un char plus grand que tous les autres, s'élève la statue du commerce, assise sur le monde, et dont la tête atteint presque le second étage des maisons. Ensuite un amphithéâtre de gradins bleus s'avance lentement chargé de plusieurs rangées de jeunes filles en toilette de séraphins, portant des instruments d'or. Des vivats retentissent en leur honneur. Voyez maintenant ces hérauts d'armes couverts de drap d'or et ces chevaux noirs, caparaçonnés et empanachés de blanc. Ils traînent un groupe de figures colossales qui ont l'apparence de la pierre et qui représentent la royauté s'appuyant sur la constitution. On dirait que c'est un monument tout entier qui s'est détaché de sa base et qui traverse la ville. Enfin voici le char de la typographie, du haut duquel une douzaize d'ouvriers imprimeurs jettent continuellement à la foule des pièces de vers en l'honneur des jeunes époux. Ceci produit autour du char une confusion assez fâcheuse et qui contraste avec le calme et la bonne tenue du reste de la procession. Cependant la pluie tombe fine et pénétrante ; ces milliers d'acteurs aux riches costumes doivent être trempés jusqu'aux os ; mais ils n'en continuent pas moins consciencieusement leur majestueuse cérémonie. Pendant plus d'une heure ils défilent ainsi sous mes yeux.

C'était là la principale partie de la fête officielle : je n'ai pas été moins impressionné par l'illumination spontanée qui a eu lieu le soir. Le peuple belge a conservé l'habitude des manifestations populaires. Des transparents, des bannières, des drapeaux aux couleurs éclatantes de la Belgique et de l'Autriche, sont suspendus à un grand nombre de

fenêtres. Des feuillages, des draperies blanches bordées de différentes couleurs et portant le chiffre royal, décorent les maisons les plus apparentes. Une quantité surprenante de lanternes chinoises jettent un doux reflet sur ces murailles d'une blancheur éblouissante. Une population immense, mais tranquille, silencieuse, honnête, se promène dans ces rues, assez mal pavées, que parcourent, au pas, quelques voitures de place. Tout cela a un air de gravité, de propreté, de contentement qui fait plaisir à voir. Quoi qu'on en ait dit, je crois que la Belgique est belge, monarchique et constitutionnelle.

II

MALINES

A une demi-heure de chemin de fer de Bruxelles, s'élève Malines, la fabricante de dentelles, Malines, dont les produits délicats ont certainement fait donner au diable beaucoup plus d'âmes que les théologiens élevés à Louvain, sa voisine, n'ont pu en sauver.

Je faisais cette réflexion, assez peu orthodoxe, en arrivant sur la grande place, à neuf heures du soir, par un clair de lune magnifique. J'étais à pied, l'homme qui portait ma modeste valise me précédant de quelques pas, et j'admirais les tours, les clochers, les toits aigus, les pignons en escaliers, qui se découpaient, tout noirs, sur le ciel étoilé. Je me trouvais en plein moyen âge, et me réjouissais d'être enfin sorti de Paris et de ses faubourgs, car, à Bruxelles même, on peut se croire dans un quartier de Paris où on n'aurait jamais mis les pieds.

Mon commissionnaire m'attendait avant de monter le perron de l'hôtel de la Grue. Contre la coutume, ce ne fut point un domestique en habit noir, mais une grosse fille flamande qui vint me recevoir; je remarquai que sa large face, destinée par la nature à être rougeaude et réjouie, était pâle et contractée. A ma simple demande d'une chambre, elle répondit avec un air d'embarras, de chagrin et de tergiversation qui me frappa. Concluant qu'il n'y avait pas de place dans la maison, j'allais dire au porteur de me mener à l'hôtel Saint-Jacques, lorsque l'hôte lui-même parut, malmena la servante, s'empara de ma valise et me conduisit dans une fort belle chambre, avec autant d'empressement que la grosse fille avait montré de mauvaise volonté. Le lit était prêt et parfaitement blanc; l'hôte s'enquit si j'avais besoin de quelque chose, et sur ma réponse négative me souhaita une bonne nuit d'un air singulier. En passant devant une porte à deux battants qui paraissait don-

ner dans quelque chambre voisine, il s'arrêta, ferma la serrure à double tour, mit la clef dans sa poche avec une sorte de tressaillement nerveux, puis se retira. J'avais observé toutes ces choses; elles me paraissaient étranges, et, si je n'avais pas été dans le premier hôtel d'une ville parfaitement honnête, située à quatre lieues de Bruxelles, d'Anvers, de Louvain, je me serais certainement inquiété, en me rappelant quelque épouvantable histoire de voyageur égorgé dans une auberge solitaire. A Malines, il n'y avait vraiment pas moyen de rêver une pareille aventure; j'allai donc m'établir à la fenêtre, sans songer plus longtemps à mon hôte ni à sa servante.

J'avais devant les yeux une scène de diorama : à ma droite, les masses noires, les toits pointus, les girouettes fantasques du vieux château, transformé en prison; en face de moi, je dirais presque à l'horizon, tant la place est vaste, toutes sortes de maisons bizarres, qui semblaient tourner de mon côté leurs fenêtres éclairées comme des prunelles ardentes; à ma gauche, la cathédrale et sa fameuse tour, gigantesque et massive comme une Babel gothique. De quart d'heure en quart d'heure, un carillon léger, gracieux, laissait tomber ses notes argentées dans le calme de la nuit. A chaque heure, un chant plus long, plus accentué, précédait le timbre profond qui marquait la fuite du temps. J'attendais le retour de ces voix aériennes dans une sorte de somnolence causée moins par la fatigue du voyage que par la multiplicité des objets qui avaient passé devant mes yeux. Cependant les fenêtres s'éteignaient successivement; la lune s'abaissait davantage; la place déserte, silencieuse, immense, devenait de plus en plus sombre; mais l'air était si doux, si parfumé, le spectacle si beau, que je restais toujours accoudé sur ma fenêtre, dirigeant mes regards, avec un certain effort, vers les différentes parties de cette scène paisible.

Tout à coup je fus surpris de voir, à mi-hauteur de la tour de la cathédrale, une lumière que je n'avais point aperçue jusqu'alors. Elle était si volumineuse, si blanche, si pure, que je ne songeais pas même à la lampe d'un guetteur de nuit. Je compris que ce n'était point une lumière, mais une *clarté* qui n'avait rien de terrestre. Instinctivement je tournai la tête pour voir où était le croissant de la lune, et si ce n'était pas lui qui projetait ainsi ses reflets sur quelque vitrail de la tour : la lune avait disparu derrière le vieux château. « Ceci, me dis-je avec un demi-sourire, est parfaitement couleur locale. C'est apparemment une âme en peine qui s'attache extérieurement aux murailles de l'église, où il lui est défendu de pénétrer. »

Je ne suis pas extrêmement superstitieux, mais, en pensant cela, je sentis un petit frisson serpenter sous mes cheveux et descendre tout le long de mes vertèbres. Je rentrai dans ma chambre assez mal à l'aise.

Ma bougie avait considérablement diminué ; je tirai ma montre : il était près de minuit. Je ne sais pourquoi, je me trouvais bien seul ; il me semblait qu'un silence surnaturel régnait dans toute la ville. Je verouillai soigneusement la porte d'entrée, je vérifiai que la porte de communication était bien fermée, et je me couchai.

J'avais soufflé ma bougie depuis quelque temps et je ressentais déjà cette espèce d'engourdissement qui précède le sommeil, quand je crus entendre soupirer au pied de mon lit. A l'instant j'éprouvai de nouveau cette horripilation qui nous saisit, disent les bonnes femmes, lorsque la mort plane sur notre tête. Je retins ma respiration, je tendis mon oreille, mais je n'entendis plus rien, rien que le tic-tac monotone de la pendule. Je m'étais retourné, en me disant que c'était une illusion, et je succombais aux fatigues de la journée, lorsqu'une plainte, ou plutôt un sanglot, retentit non plus auprès de moi, mais dans la chambre voisine. Cela devenait plus naturel ; aussi demeurai-je tranquille, n'ayant ni la force, ni la volonté de m'arracher à l'état de torpeur où j'étais plongé. Alors, comme pour me rassurer tout à fait, arriva à mon oreille le carillon de minuit, d'abord doux, mélodieux, puis un peu plus vif, puis tout à fait gaillard, et qui semblait me dire que, sous la surveillance de tant de cloches bénies, je ne courais aucun danger. Ce fut la dernière perception dont j'eus la conscience distincte. Depuis ce moment je demeurai en proie à une sorte de cauchemar, pendant lequel les bruits extérieurs pénétraient confusément jusqu'à mon intelligence, éveillant en elle des sentiments divers, sans avoir la puissance de me réveiller moi-même. Tantôt il me semblait entendre les cris d'horreur et de souffrance des damnés, tantôt les chants de triomphe et d'amour des esprits célestes. Quelquefois ces accents de douleur étaient si déchirants, ils me jetaient dans une transe si mortelle, que, comme à Dante, il ne me paraissait pas possible de les supporter plus longtemps sans en mourir ; mais alors même une symphonie céleste s'élevait doucement, les faisait taire, et remplissait l'espace lumineux de joie et de sécurité.

Je me réveillai, vers sept heures, d'un sommeil de plomb ; j'étais moulu. Cependant je m'habillai, je sonnai, et la grosse servante de la veille répondit à mon appel. Elle me demanda comment j'avais passé la nuit avec un air d'intérêt et de compassion qui me gagna le cœur. — Pas trop bien, lui répondis-je. Il y a donc quelqu'un de malade ici à côté ? J'ai entendu des plaintes durant toute la nuit.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria la grosse fille devenue toute blanche, en êtes-vous bien sûr ?

— Sans doute, répondis-je de plus en plus intrigué ; c'est apparemment pour cela que vous vouliez m'empêcher de coucher ici ?

— Peut-être, fit-elle avec une mine pensive. Et cependant je ne savais pas qu'il ferait du bruit.

— Qui donc? repris-je un peu impatienté. Expliquez-moi tous ces mystères. Qui est-ce qui couche dans cette chambre?

— C'est un pauvre monsieur... (Dieu ait pitié de son âme!) C'est un Anglais qui s'est pendu hier, après-midi.

— Qui s'est pendu, mais qui n'en est pas mort?

— Si fait bien, à preuve qu'on l'enterre aujourd'hui.

— Et pourquoi s'est-il pendu?

— Ah! pour ça, je n'en suis pas bien savante, ni personne non plus dans la maison. Seulement, chacun fait ses petites conjectures. Il est arrivé ici, avant-hier, avec un ange de beauté qui était sa femme, et une belle calèche avec toutes sortes de malles et de porte-manteaux, et deux domestiques que je n'ai jamais rien vu d'aussi reluisant ni d'aussi respectable. Quand il est descendu de voiture, le pauvre homme (il n'était pas si beau que sa femme, lui, ni si jeune non plus), il a trouvé ici un autre lord, un pays à lui, un grand jeune homme beau comme un amour. « Tiens! a-t-il dit, vous voilà, sir Edwards? » L'autre a dit: « Oui, milord. » Et puis il a salué la jeune dame, et la jeune dame ne lui a point soufflé, mais elle est devenue toute rouge et ensuite toute pâle. Fin finale, ça n'allait pas mal; seulement, hier matin, quand le pauvre homme a voulu déjeuner dans sa chambre, on n'a plus trouvé la jeune dame, ni le jeune lord non plus, et alors le vieux a dit: « Oh! » d'un air assez pacifique. Mais voilà: deux heures après, on a cru qu'il avait sonné, on est entré dans sa chambre; il était pendu et déjà froid.

— C'est horrible! dis-je à moitié haut. Sans doute, il y a quelqu'un auprès du corps?

— Seigneur Dieu! Monsieur, personne de chrétien n'a voulu y passer la nuit, et son domestique et la femme de chambre de milady (ça n'est pas plus beau de leur part) ont dit qu'ils étaient trop fatigués pour veiller.

— Cependant j'ai certainement entendu des plaintes avant de m'endormir.

— Ah! c'est bien possible: pendant la nuit, ça s'est vu. Mais vous n'en entendrez plus maintenant, pour sûr, puisque l'angélus est sonné.

Comme elle disait ces mots, un gémissement aigu, lent, déchirant, quoique étouffé, sortit si distinctement de la chambre du pendu, que j'en tressaillis. La grosse servante se mit à trembler de tous ses membres.

— Il faut voir ce que c'est, lui dis-je.

— Ah! mon cher Monsieur, s'écria-t-elle en tombant à genoux et en faisant le signe de la croix, n'y allez pas! c'est sa pauvre âme qui revient.

Comme il faisait grand jour, je me montrai héroïque; je tirai les verroux, j'ouvris brusquement les deux battants; mais je restai immobile en voyant une blanche apparition se dresser tout à coup devant moi. Je crus un instant avoir dérangé l'ange gardien du défunt.

— Qu'est-ce que c'est? que voulez-vous? dit l'apparition d'une voix un peu rauque, avec cet accent étranger si mélodieux chez les Anglaises de distinction.

— Pardonnez-moi, Madame; j'avais entendu une plainte, et je pensais que quelqu'un avait besoin de secours.

— Je vous remercie, Monsieur; je n'ai besoin de rien.

En disant ces mots, elle sonna. Un domestique parut si promptement, qu'à moins de sorcellerie il fallait croire qu'il était de planton dans le corridor.

— John, dit-elle, faites atteler. Je vais partir à l'instant avec Judith; dites-lui de monter. Vous, vous resterez ici.

John salua et se retira sans répondre, en véritable domestique anglais.

Le sang-froid de cette femme me paraissait si étonnant, que j'en étais épouvanté. J'hésitais à la laisser seule, lorsque Judith entra. Je saluai à mon tour et je retournai chez moi.

Un quart d'heure après, la jeune lady était partie avec sa femme de chambre, sa calèche et les huit ou dix malles qui avaient inspiré tant de respect à la grosse Flamande. Elle ne laissait derrière elle que son mari. Je n'ai pu savoir pourquoi elle avait quitté l'hôtel dans la matinée du fatal événement, ni comment il se faisait qu'elle y fût revenue, et eût pénétré, sans être vue, dans la chambre où gisait le cadavre du pendu.

Lorsque je descendis sur la place, elle était littéralement couverte de monde, car tous les habitants de Malines se rendaient aux offices. Le nombre des hommes égalait, s'il ne surpassait pas celui des femmes. Tous, ou du moins presque tous, portaient l'uniforme des ouvriers belges: une casquette de drap et une blouse de toile bleue. En Belgique, la blouse n'est point, comme chez nous, la livrée du travail; elle est aussi la parure des jours de fête. Sous cette blouse, toute neuve, se laissaient voir un gilet prétentieux, une chemise bien blanche, une cravate noire mise avec recherche.

La cathédrale, bâtie sous l'invocation de saint Rombaud, est belle à l'intérieur; mais j'ai visité tant de beaux intérieurs d'église, que je ne m'extasie plus facilement. Pour voir l'ensemble de la ville et la plate étendue du pays, surtout pour accomplir mes devoirs de voyageur, je demandai à monter dans la tour. Renvoyé de Ponce à Pilate, en langage wallon, la plupart du temps, j'arrivai enfin auprès d'un monsieur en

redingote bleue, assis à la porte d'un café, fumant sa pipe et buvant son pot de bière. Ce monsieur était précisément l'homme que je cherchais, mais il ne paraissait pas pressé de se déranger, et j'ai compris ensuite qu'à sa place je ne l'aurais pas été davantage, car ce n'est pas une petite affaire que de gravir la tour de Saint-Rombaud. Cependant, obéissant aussi à sa conscience, il se leva, chercha dans toutes ses poches, en tira une grosse clef, ouvrit la porte extérieure de la tour, et me précéda dans l'escalier de limaçon. De temps en temps, il s'arrêtait pour me donner sur sa tour les détails les plus intéressants. Malheureusement, il ne savait que trente-trois mots français et vingt-sept mots anglais, de sorte que je perdais beaucoup de son éloquence, quoiqu'il joignît à ce bagage linguistique une pantomime expressive accompagnée de phrases wallonnes. Il me dit tout d'abord que nous avions cinq cent cinquante marches à monter. Très-bien : je n'étais pas d'humeur à me laisser effrayer par un chiffre. Cependant, je tire ma montre pour voir combien de temps durerait cette ascension. Nous montons; cinq minutes s'écoulent, nous montons toujours ; mais la tête commence à me tourner et les jarrets à me manquer. Heureusement, nous voilà à l'étage des grosses cloches. Il y en a six, et comme j'ai la chance d'être arrivé là un dimanche, j'éprouve la satisfaction de voir de gros marteaux se lever, et d'entendre retentir un bruit effroyable qui me fait vibrer la poitrine à croire qu'elle va se briser. Je fais signe à mon guide que je n'y puis plus tenir, et nous gravissons sur nouveaux frais, un peu plus lentement, cette fois. L'escalier continue à tourner aussi large, aussi clair, mais aussi interminable. Huit autres minutes s'écoulent; maintenant, nous sommes à l'étage du carillonneur.

Au milieu d'une immense pièce délabrée est bâtie une petite chambre en plâtre, avec des fenêtres vitrées. Dans cette chambre, un homme nu jusqu'à la ceinture est assis devant une espèce de clavier composé d'une quarantaine de manches de fer qui sortent d'un mur. En ce moment, il fixe devant lui un petit carré de papier couvert de notes; puis tout à coup il se met à jouer un vif et charmant carillon. Jamais aucun des pianistes enragés qui sont à la mode dans nos concerts n'a déployé autant de vigueur: c'est à grands coups de poing et de pied que le carillonneur frappe ses différentes touches. Bientôt la sueur ruisselle sur ses membres nus; sa poitrine se dilate; tous ses muscles en action sont vraiment superbes à voir, et je m'étonne que les sculpteurs belges, qui peuvent avoir de pareils modèles sous les yeux, n'en profitent point pour produire des hercules dignes de l'antiquité. Du reste, ne vous apitoyez pas trop sur le sort de ce pauvre homme en pensant qu'il se livre la nuit comme le jour à ces exercices de cyclope; c'est seulement pour les grandes fêtes qu'il boxe ainsi : un énorme cylindre de cuivre, couvert

de grosses pointes de fer, se charge d'exécuter les sonneries ordinaires.

Laissons le carillonneur reprendre haleine et continuons notre ascension. Montons sans relâche comme si nous voulions atteindre le ciel. Enfin, tout pantelants, nous sommes arrivés au sommet de la tour; mais le terrible maçon de Saint-Rombaud ne comptait pas s'arrêter là. Cette plate-forme si élevée, d'où les campagnes environnantes semblent une mer à peine ondulée, d'où l'on aperçoit à l'horizon la flèche d'Anvers, n'était pour lui que le piédestal d'une aiguille gigantesque, qui devait être le monument le plus haut du monde entier. Malheureusement, il n'a point été mené à fin. La grue destinée à monter les pierres par un trou percé au centre de la tour, a été conservée jusqu'à présent avec une sorte de coquetterie.

Au sommet de la tour, et sur les quatre faces, se trouvent quatre cadrans qui montrent l'heure à toute la ville. Les cadrans, fort légers dans leur immensité, ne voilent en aucune façon l'architecture du monument, car ce sont tout simplement deux cercles en fer battu et doré, qui soutiennent des heures de même nature. Ne pourrait-on pas imiter cette disposition pour notre tour Saint-Jacques la Boucherie, qui se trouve maintenant si admirablement dégagée?

La tour de Saint-Rombaud n'est certainement pas toute la ville de Malines: mais si je faisais la description de chaque ville belge, ce serait vous faire toujours tourner dans le même cercle. Qu'il vous suffise de savoir que, malgré ses dentellières, Malines est une bonne petite ville rangée, honnête, qui a pieusement conservé les traditions et les bâtiments du temps passé.

Par une singulière idée, à ce qu'il me semble, c'est Malines, et non Bruxelles, qui sert de centre au réseau des railways belges. Bradshaw dit qu'on y voit une pyramide indiquant le point où ces différents chemins *divergent*. En voyageur curieux et instruit, je demandai à un garde du chemin de fer où était cette pyramide. — « Monsieur, me répond-il gravement, j'en fais imprimer tous les ans; voici la dernière édition. » J'insiste sur ma demande; il corrobore sa réponse. Enfin notre conversation ayant duré pendant cinq minutes d'une manière aussi suivie, je prends congé de lui avec politesse, et le laisse persuadé qu'il parle admirablement français. Il va sans dire que je me passe de voir la pyramide. Quelque chose de plus grave est arrivé à M. Victor Hugo, lorsqu'à la table d'hôte, un des garçons lui a offert un plat en lui disant : « C'est du *bichon*. » Il paraît qu'à ce nom, le malheureux poëte a senti ses cheveux se dresser sur sa tête et s'est cru transporté chez un peuple quasiment anthropophage, jusqu'au moment où il a reconnu l'innocent volatile. Quant à moi, je mange tous les jours, sans sourciller, du *boulet* et du *champon, if you please*.

III

LOUVAIN

Comme le principal mérite de Malines réside dans sa tour, celui de Louvain brille surtout dans sa maison de ville. Si ce charmant petit édifice était doré, on le prendrait pour une châsse. Il a été construit de 1447 à 1463, dans le style gothique le plus fleuri; le toit, singulièrement haut et aigu, est percé d'une multitude de petites fenêtres qui produisent un effet tout à fait curieux. Six mignonnes tourelles, évidées à jour, le signalent de loin à l'attentien du voyageur. A l'intérieur, dans des pièces magnifiquement dorées, se trouvent de bons tableaux; mais ce que j'ai admiré surtout, c'est une très-grande salle gothique, dont le plafond, en chêne noirci et divisé par caissons, est du temps de l'édifice, et n'a jamais subi de restauration. L'effet en est simple et grandiose. Dans un cabinet voisin, le plafond, également du temps et en chêne, forme plusieurs petites voûtes avec pendentifs. C'est coquet, et je crois assez rare.

Il existe à Louvain une riche collection de tableaux flamands appartenant à M. Vanderscrit, qui en laisse libéralement jouir le public. Malheureusement, diverses circonstances m'ont empêché de la voir.

L'église Saint-Pierre renferme trois choses très-belles : un tabernacle en forme de clocheton, ayant trente-cinq pieds de haut, dont la pierre est fouillée avec toutes les recherches du gothique le plus élégant; un jubé de la renaissance en pierre ciselée, avec de charmantes statuettes; enfin une grande construction en chêne sculpté, style renaissance, située à l'intérieur, sous le grand portail, et faisant le même office que les tambours mesquins placés aux portes de nos églises. Cela est très-digne, très beau, et mériterait grandement d'être copié et reproduit dans nos basiliques. J'en dis autant des stalles de chêne qui décorent le chœur de l'église Sainte-Gertrude, à Louvain. Elles sont sculptées avec un soin, une délicatesse, une profusion d'ornements dignes du gothique, en même temps que toute la science naïve de la renaissance brille dans de nombreuses figurines représentant la vie entière de Jésus-Christ.

Dans Saint-Pierre, se trouvent plusieurs tableaux de vieux maîtres, un surtout de Quentin Metzis, cet habile serrurier qui devint un excellent peintre, pour obtenir la main de celle qu'il aimait. Il y a aussi un Christ sculpté en chêne, d'un caractère byzantin fort remarquable.

L'un de ses pieds est creusé, de manière à contenir sous un verre convexe une de ces petites médailles que l'on appelle *agnus Dei*, et qui ont été l'une des causes de l'insurrection de Luther. Le même Christ porte une robe de satin rouge au bas de laquelle sont piquées des épingles tout oxydées. Ce sont les offrandes des petits enfants de la ville, qui n'ont pas autre chose à donner au Seigneur. Lorsque le premier comte de Louvain dont le nom ait jeté quelque éclat, Lambert le Barbu ou le Guerroyeur, eut bâti de ses deniers l'église de Saint-Pierre, il se fit peindre à genoux, tenant dans la main son monument, et l'offrant à Dieu. Les épingles des petits enfants sont restées avec le Christ dans l'église, mais le portrait du comte est jeté par terre, dans un coin du grenier de l'hôtel de ville. Faites donc bâtir des cathédrales !

IV

LIÉGE

Deux heures de chemin de fer nous amènent de Louvain à Liége. La route est accourcie par les causeries de deux membres du parlement belge, dont j'ignore les noms. L'un d'eux expose son système pour le jugement des concours aux diplômes académiques. Il voudrait un jury choisi par le gouvernement; et dans la bonté de ce choix est la clef de voûte du système; puis les professeurs dirigeant l'examen et donnant leur avis, non publiquement; le jury décidant ensuite dans sa conscience et sa liberté. Notre autre compagnon parle des travaux agricoles auxquels il a pris part depuis son enfance (notez que ses cheveux sont tout blancs). L'amélioration des terres incultes est encore à l'état d'industrie : comme dans toutes les autres industries, les uns s'enrichissent par une exploitation bien entendue, le plus grand nombre se ruinent. On a beau avoir étudié la théorie dans les livres, on ne sait rien tant qu'on n'a pas l'expérience pratique, car l'agriculture est une science d'observations minutieuses. En général on veut poser des règles d'une manière trop absolue. Les prés bas ont mal réussi pendant quelques années, on se hâte de proclamer qu'ils sont moins avantageux que les prés hauts; mais pendant une autre série d'années et sous des circonstances atmosphériques différentes, ce sera tout le contraire qui arrivera. Il ne faut donc point abandonner légèrement une culture pour quelques essais malheureux.

Pendant ces discours, la locomotive haletante nous emporte incessamment. D'abord nous n'avons vu que d'éternelles prairies coupées de

haies, de rangées d'arbres, de petits bouquets de bois, de manière à former un horizon artificiel fort étroit, dans une plaine parfaitement plate. Cela me rappelle certaines parties de la Bretagne; seulement il y a ici des plantations de houblon qui ressemblent à des quinconces de peupliers, parce que chaque pied de houblon s'enroule comme nos haricots sur un tuteur haut de cinq à six mètres. Mais à mesure que nous avançons, de gracieuses ondulations commencent à mouvementer la surface de la terre. Un peu avant Liége nous arrivons à un plan incliné de deux mille mètres de longueur, où la locomotive nous abandonne et nous laisse descendre par notre propre poids. Sans les freins qui serrent nos roues, nous nous élancerions de plus en plus vite et nous finirions par nous briser. C'est, dit-on, ce qui est arrivé aux premiers ingénieurs qui ont essayé cette pente; elle paraît si douce qu'ils s'y sont risqués avec des freins en mauvais état, mais ils n'ont pu rester maîtres de leurs wagons et ont été broyés.

La ville de Liége, assise au confluent de la Meuse et de l'Ourthe, dans une belle position, n'a cependant rien de bien remarquable. Son monument le plus curieux est l'ancien palais des évêques, dont on a fait un palais de justice. C'est un grand bâtiment carré, sombre, gothique, qui s'élève, comme un cloître, autour d'une vaste cour. Sous les arcades quasi-byzantines de ce cloître-château se tiennent, comme autrefois dans notre palais de justice, une multitude de bimbelotiers. Quel rapport mystérieux y a-t-il donc entre la justice des hommes et les joujous des enfants?

L'église Saint-Jacques est d'un gothique très-élégant; on la restaure en ce moment ainsi que Saint-Paul, la cathédrale, car, par toute la Belgique, les monuments religieux sont l'objet de dépenses considérables. J'ai remarqué dans la cathédrale une chaire en chêne sculpté, de style gothique, qui est très-riche et de très-bon goût quoique, faite tout récemment. Au pied, de belles figures de marbre blanc, grandeur naturelle, surprennent un peu la vue, à cause du contraste de la couleur : toutefois l'effet est satisfaisant. Derrière la chaire, entre les deux escaliers, Satan enchaîné dévore ses affronts, sa douleur et les discours des prédicateurs wallons. Ce pauvre diable m'a vraiment fait pitié, car il est très-beau, et ne m'a guère paru plus à son aise que s'il était dans un bénitier.

A trois quarts de lieue en remontant la Meuse s'élevait jadis le château des évêques souverains de liége. Walter Scott, dans *Quentin Durward*, peint à grands traits cette résidence féodale, entourée de magnifiques jardins: il y place, dans tout son orgueil, l'aristocratie de la pensée, revêtue, en ce temps-là, d'une forme religieuse. Mais, quelle que soit la forme de l'aristocratie, elle offusque toujours les yeux de la mul-

titude. Les artisans de Liége se révoltaient périodiquement contre la domination cléricale. — « Pourquoi donc la plume et le bréviaire commanderaient-ils à la navette et au marteau ? En avant contre les tonsurés ! » — « Un instant, camarades ! Les lances des hommes d'armes nous enfileront comme des grenouilles ! » — « Sus ! sus ! Appelons à notre aide le sanglier des Ardennes ! » — Le sanglier vient, assassine l'évêque soliveau et se fait grue. Les pauvres artisans assourdissent vainement Jupin de leurs cris contre cette aristocratie d'épée

> Qui les croque, qui les tue,
> Qui les gobe à son plaisir.

De nos jours, les Liégeois ont pris leur revanche. Six mille ouvriers occupent le château et les jardins épiscopaux ; non plus, comme au moyen âge, pendant quelques heures de frénésie, mais durant toute l'année, de jour et de nuit, afin d'extraire la houille, de fondre le minerai, de tordre le fer, et de produire enfin ces machines gigantesques, triomphe de la science et de l'industrie modernes. Vous voyez qu'il s'agit ici de l'usine de Seraing, fondée par M. Cockerill.

Conduit par un des employés de la maison, j'ai mis deux heures à parcourir rapidement cette succession de constructions cyclopéennes, aussi variées que les usages auxquels elles sont destinées. Laissons un peu de côté les hauts-fourneaux qui tout d'abord attirent l'œil et qui jettent des flammes par leurs immenses gueulards ; entrons sous ce hangar élevé qui, d'ailleurs, ne diffère pas essentiellement des autres ateliers. Un railway suspendu à trois mètres de hauteur y pénètre ; il s'arrête au-dessus d'une ouverture circulaire de huit ou dix pieds de diamètre et laisse tomber dans cette espèce de puits un câble puissant. De temps en temps le câble remonte avec un grand panier plein de charbon de terre que l'on place sur le railway et que l'on décharge à quelque distance de là. Nous sommes à l'entrée d'une mine de houille.

Dans un coin du hangar, une tige de fer, semblable au piston d'une machine à vapeur, monte et descend continuellement. Si vos regards y tombent par hasard, peut-être verrez-vous sortir lentement de terre, à côté de cette tige, un petit homme noir, aux yeux brillants, aux dents blanches, aux lèvres rouges, au chapeau plat à bords étroits, qui tient à la main une lanterne, et qui demeure absolument immobile, jusqu'au moment où, se trouvant au niveau du sol, il y prend pied, et s'avance sans faire aucun bruit, comme un gnome des légendes du Hartz.

Cette manière de remonter du fond des mines et d'y descendre est bien simple. Un petit plancher, qui peut porter deux mineurs debout, et les bras collés au corps, s'élève et s'abaisse continuellement de quatre mètres. Lorsqu'il s'abaisse, il rencontre un autre plancher semblable, qui est en ce moment à sa plus grande élévation. Soit pour monter,

soit pour descendre, le mineur n'a donc qu'à passer de l'un à l'autre, en répétant la même manœuvre sur autant de planchers que la mine a de fois 4 mètres de profondeur. Dans la houillère de Seraing, il y a cent planchers, c'est-à-dire 400 mètres. Ce système offre, dit-on, beaucoup moins de dangers que l'ancienne méthode, qui consiste à se faire porter par le panier, comme la houille; cependant, il n'est encore usité que dans l'une des trois mines de la société John Cockerill; les ouvriers y répugnent à cause de l'attention qu'il exige et du surcroît d'exercice qu'il leur fait faire. J'avoue que cette régularité implacable de la machine me paraît quelque chose d'effrayant : si l'on ne passait pas à propos de l'un à l'autre plancher, on serait broyé. Du reste, on s'exagère volontiers les périls que courent les mineurs. D'après ce qui m'a été dit dans l'usine, les ouvriers mécaniciens ont à redouter des accidents bien plus nombreux.

Ce ne sont pas seulement des hommes qui font le rude métier de mineurs, mais des femmes et des enfants. Les petites filles, employées à la journée, gagnent de 50 à 70 centimes par jour; les hommes de 2 francs à 2 francs 25 cent. Pour ce salaire, ils travaillent depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, et sont relevés par d'autres, de six heures du soir à six heures du matin. Un certain nombre sont à la tâche, et ceux-là jouissent de quelque liberté. La compagnie a soin des vieillards et des infirmes, et dans tous les emplois de l'usine, il est rare de voir arriver des étrangers. Pour juger de la situation de ces ouvriers, comparativement avec celle des nôtres, il faudrait savoir la différence du prix de toutes les choses qui sont nécessaires à leur existence. C'est ce qu'il m'est impossible de vous dire; seulement, il me paraît certain que l'argent a plus de valeur en Belgique qu'en France; je veux dire qu'en échange d'un franc, on obtient, en général, plus de choses que chez nous.

A une vingtaine de mètres des puits d'extraction, se trouvent plusieurs hauts-fourneaux qui justifient parfaitement leur nom, car ils sont bien plus hauts que nos moulins à vent. Grâce à un plan incliné, de petites brouettes vont y verser la houille et le minerai. Montons un moment sur la plate-forme; de là nous verrons toute la vallée; mais ne nous mettons pas sous le vent de la cheminée, car la claire flamme de la fournaise nous enverrait ses vapeurs asphyxiantes, et nous n'aurions peut-être pas autant de chance que les jeunes Hébreux.

En redescendant, voyez cette stupéfiante machine à vapeur dont le volant colossal tourne avec le *momentum* d'une planète, dont le levier, long de vingt-cinq ou trente pieds, s'élève et s'abaisse comme un navire soulevé par les vagues; écoutez le ronflement formidable qui se fait dans ses entrailles, et qui ressemble à ces bruits souterrains pré-

curseurs des tremblements de terre. Effectivement, le sol couvert de scories tremble sous nos pieds. Cependant, n'ayez pas trop peur; approchez un peu votre main des ouvertures par où ce Léviathan respire, mais prenez garde qu'elle ne soit aspirée plus violemment mille fois que par la trompe d'un éléphant. Cette machine est la machine à vent; elle remplace assez avantageusement les sacs de peau de bœuf que les forgerons cafres ouvrent et pressent tour à tour pour activer le feu de leurs forges; elle contient dans ses flancs, elle déchaîne sur la houille embrasée toutes les fureurs d'un ouragan. Assurément, si Neptune avait eu affaire à des vents de cette violence, il n'aurait point osé les gourmander. Auprès d'eux, Aquilon n'était qu'un zéphire, Auster qu'un soupir sentimental.

Vous voyez cette longue rigole, creusée dans la terre, sur laquelle viennent aboutir d'autres rigoles qui ressemblent aux dents d'un peigne; plusieurs ouvriers y mettent la dernière main avec un soin véritablement artistique. L'un d'eux est armé d'une longue barre de fer; il s'approche de la base du fourneau; il la frappe à coups redoublés pour ouvrir un passage à la lave bouillante. La bonde de brique réfractaire s'enfonce sous ses coups; le jet de feu s'élance et se moule dans les rigoles. Une lueur d'un rouge intense jette ses reflets fantastiques sur ces hommes noirs comme des démons; une épaisse vapeur s'élève autour d'eux; une chaleur brûlante se répand à cinquante mètres de distance.

Telle est la première opération que l'on fait subir au minerai. Ce qui sort de là est de la fonte. Lorsqu'on veut lui donner une autre forme, on la fait liquéfier dans un vaste creuset; puis un ouvrier armé, d'une espèce de cuiller, puise dans le creuset la fonte liquide et la verse dans un chaudron; trois ou quatre autres emportent ce chaudron et en coulent le contenu dans des moules de terre. Durant tous ces transvasements, il s'échappe du métal en fusion des particules qui éclatent en mille étincelles, plus belles que les plus belles aigrettes des feux d'artifice. Cependant ces hommes, noirs de charbon, ruisselant de sueurs, avec leurs yeux brillants et leurs dents blanches, transportant leurs chaudrons embrasés et répandant du feu sur leurs pas, ont l'air de véritables démons occupés à quelque œuvre de magie infernale.

Voilà ce que vient de me dicter la manie de faire des phrases; mais j'en ai honte, et je me hâte de confesser que les honnêtes et industrieux ouvriers belges sont fort loin d'avoir ces mines diaboliques. Bien au contraire, ils sont tout à fait différents de ces espèces de sauvages noirs et presque nus qui firent une peur si effroyable à Mme de Sévigné lorsqu'elle alla visiter les forges de Fourchambault, et qui lui inspirèrent cette pensée pleine de résignation chrétienne, qu'il aurait été bien diffi-

cile de refuser quelque chose à ces messieurs-là dans leur antre. Ce que je vous dis là en l'honneur des forgerons belges, est en même temps une preuve de la perfectibilité des masses.

J'ai dit que plusieurs ouvriers transportaient une chaudière de fonte: cela est vrai pour les petites pièces. Lorsqu'il faut une quantité de métal plus considérable, c'est une *grue* qui l'enlève. Ces grues méritent d'être remarquées parmi les appareils les plus ingénieux de ces immenses ateliers. Roulant sur une espèce de pont suspendu, qui glisse lui-même près du toit, dans toute la longueur de la salle, elles peuvent être portées sur chaque point où elles ont des services à rendre.

Lorsque l'on veut transformer de la fonte en fer, on la met dans un fourneau, que l'on appelle *fourneau à puddler*. Puddler, c'est brasser la fonte liquide avec une barre de fer que l'on échange assez souvent pour qu'elle ne fonde pas elle-même. Quand cette opération est faite, on prend au bout de la barre de fer une *loupe* rouge, grosse comme un très-gros melon; on la pose sur une brouette de fer; on l'emmène rapidement, en secouant sur la route une traînée de feu, et on va la placer sous un énorme marteau qui la pétrit comme une éponge, ou dans un moulin à loupe, qui la reçoit sphérique et qui la rend prismatique. Alors, on la fait passer sous des cylindres de différentes natures, suivant qu'on veut obtenir des barres de fer ou des feuilles de tôle. Dans l'un et l'autre cas, plusieurs ouvriers saisissent avec des pinces le fer incandescent et le placent entre deux cylindres qui tournent avec rapidité. Deux, quatre, six ouvriers, situés de l'autre côté, le recevant à sa sortie, le remettent immédiatement entre deux autres cylindres moins écartés que les précédents, et ainsi de suite. Quand il s'agit de barres de fer longues d'une trentaine de pieds, elles filent dans l'atelier en se tordant comme des serpents de feu.

Durant toutes ces opérations, d'énormes cisailles, qui ressemblent au bec d'un perroquet antédiluvien vu de profil, ouvrent et referment continuellement, à vide, leurs effrayantes mâchoires. Faut-il couper les barres de fer et les feuilles de tôle sur une certaine longueur; on les présente à la cisaille, et des deux côtés tombent les morceaux de métal tranchés, aussi facilement, aussi nettement qu'un fil de soie par les ciseaux aigus d'une jeune fille.

Ce n'est pas tout que d'avoir des barres de fer et de la tôle de longueur: il faut les transformer de mille manières, et pour cela, dans l'usine Cockerill il y a, je ne veux pas dire mille ateliers, mais il y en a, je crois, une centaine. Tous sont immenses. Dans celui où quatre-vingts ouvriers, à grands coups de marteau, clouent la tôle pour en faire de longues chaudières, le tapage est si étourdissant, que le carillon de Malines est à peine un murmure en comparaison. Je crois, cha-

ritablement, que tous ces gens-là sont sourds; autrement, MM. Cockerill mériteraient d'être lapidés pour les avoir condamnés à un tel supplice.

Dans l'atelier où l'on termine les grandes pièces, une seule machine à vapeur fait tourner un grand arbre de fer qui traverse toute la salle dans sa longueur. Sur cet arbre s'enroulent des lanières qui portent le mouvement aux cent machines diverses que l'on emploie. Ici vous voyez une longue tige de fer qui va et vient toute seule, sous un burin aigu, et qui, chaque fois, se laisse arracher quelque fin copeau. Là c'est un énorme cylindre qui doit tourner pendant plusieurs jours pour que le ciseau, qui l'effleure en spirale, lui donne une rondeur parfaite. Plus loin on perce, on coupe, en entaille; partout l'activité la plus prodigieuse jointe à la précision la plus mathématique. Un gros marteau anglais, qui pèse plusieurs milliers et qui frappe plus de cent coups par minute, est manœuvré avec tant de délicatesse, qu'on peut lui faire casser une noisette sans qu'il en écrase l'amande.

Enfin, voilà le grand œuvre accompli : une locomotive destinée à gravir des rampes rapides. Ses essieux sont articulés suivant le système de M. Arnoux, pratiqué depuis longtemps sur le chemin de fer de Paris à Sceaux; mais, ce qui est encore nouveau, c'est qu'elle a plusieurs roues motrices. On dit qu'un ingénieur, voyant un millepieds monter le long d'une muraille avec facilité et sécurité, fut frappé de cette idée bien simple, que plus on donnerait de pieds aux locomotives, plus elles seraient propres à gravir les pentes. L'expérience prouva qu'il avait raison. Ce millepieds ne mériterait-il pas une récompense nationale à titre d'inventeur ?

Si tout ce qui précède nous a donné une juste idée de l'exploitation de MM. Cockerill, vous ne serez pas plus surpris que moi d'entendre dire que l'empereur de Russie leur a inutilement offert de leur acheter leur usine vingt millions de francs.

Quand on sort de là, on est presque aussi noir qu'un mineur; aussi suis-je parti immédiatement pour prendre un bain à Chaufontaine.

V

CHAUFONTAINE

A un quart d'heure de chemin de fer de Liége, sur la route d'Aix-la-Chapelle et dans la vallée de la Vesdre, sort de terre une source justement assez chaude pour fournir un bain d'une température agréable.

Elle est située tout auprès d'une charmante petite rivière, dans un vallon resserré qui communique avec plusieurs autres vallons également pittoresques. L'établissement des bains est en même temps un excellent hôtel, dans lequel il n'y a jamais trop de monde, de sorte qu'on peut s'y baigner quand on veut, chose rare dans un établissement thermal. Les promenades des environs sont délicieuses et valent peut-être celles de Plombières, avec qui Chaufontaine a certaines ressemblances. Pourquoi n'y va-t-on pas davantage? La nymphe thermale a-t-elle moins de vertu que sa voisine de Spa, ou bien n'est-ce pas plutôt affaire de mode?

P. GROLIER.

(La fin au prochain volume.)

LES INTÉRIEURS DE VOLTAIRE

II

LA COUR

DE LA DUCHESSE DU MAINE

SUITE ET FIN

X

VOLTAIRE ET Mme DU CHATELET CHEZ LA DUCHESSE DU MAINE. — SÉJOUR A ANET. — *Boursoufle.* — CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE AVEC LA PRINCESSE.

Voltaire fut introduit près de la duchesse du Maine un an ou deux avant la conspiration de Cellamare, « au sortir de l'enfance, » comme il le dit, et il assista chez Malezieu à la représentation d'*Iphigénie en Tauride*, d'Euripide, traduite par le seigneur de Châtenay. La princesse faisait Iphigénie. Il avait dix-neuf ans quand sa tragédie d'*Œdipe* fut jouée à la Comédie française. Il la soumit à l'aréopage de Sceaux, qui lui donna les meilleurs avis, mêlant aux éloges la critique la plus saine et la plus judicieuse. « Votre Altesse Sérénissime se souvient que j'eus l'honneur de lire *Œdipe* devant elle. La scène de Sophocle ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, et M. le cardinal de Polignac, et M. de Malezieu, et tout ce qui composait votre cour, vous

me blamâtes universellement, et avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où Sophocle avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger ; et ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes[1]. »

L'arrestation du duc et de la duchesse du Maine dissipa toute cette petite cour de poëtes et de musiciens, troupe bondissante, chantante, caquetante et coquetante. Mais la Bastille s'était déjà ouverte devant l'auteur d'*Œdipe*, emprisonné pour le crime d'un autre[2].

Or ce fut donc par un matin, sans faute,
Un beau printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla[3]....

Huit ans après[4], ses ennemis réussissaient à le faire emprisonner de nouveau, et tout aussi justement. Cette fois, sa captivité durait six mois, après lesquels il se retirait en Angleterre.

Nous n'avons que quelques lettres de Voltaire à Mme du Maine. La suivante est la première en date qui nous soit restée.

« Toutes les princesses malencontreuses qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errants à qui même fortune est advenue. Ma Bastille, Madame, est la très-humble servante de votre Châlons ; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous suivirent,
Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent ;
Et tous ces enfants éperdus
Furent bien surpris quand ils virent
La Fermeté, la Paix. et toutes les vertus
Qui près de vous se réunirent.

« Cet admirable assemblage, si précieux et si rare, vous attirait les cœurs de tous les habitants.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah ! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour :
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

« Vous avez, dit-on, Madame, trouvé dans votre château le secret d'immortaliser un âne :

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos :
On vous prendrait pour un Orphée :
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

[1] *Epître dédicatoire d'Oreste*. Voltaire (édit. Beuchot), t. VI, p. 152.

[2] Des vers satiriques intitulés : *les J'ai vu*. Il entra à la Bastille le 16 ou le 17 mai 1717.

[3] *La Bastille*.

[4] 1725.

« Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs! les agréments seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits, le savant Malezieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable;
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il nous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau Dieu, qui les arts favorise,
De ses présents vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans Ludovise. »

Cette lettre porte l'année 1727, sans l'indication du quantième et du mois, pas plus que l'indication du lieu où elle fut écrite. Mais on sait qu'alors Voltaire était en Angleterre, où il avait été obligé, comme nous l'avons dit plus haut, de se retirer, après un séjour de six mois à la Bastille. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette galante épître ne put être, au plus tôt, écrite que dans le courant de mars, car elle constate la mort récente de Malezieu, qui expira le 4 mars 1727. Malezieu avait été pour le jeune Voltaire un conseil et un ami, et ce dernier le reconnaît, avec les plus grands éloges pour ce savant aimable dont on usait un peu profanement à Sceaux. Quant à Chaulieu, il avait précédé Malezieu de sept ans dans la tombe. Voltaire l'avait beaucoup loué, et il semble lui avoir fait la part trop belle. Chaulieu, cependant, ne fut pas exempt de torts envers l'auteur d'*Œdipe*, et se permit même une épigramme contre ce poëte, le moins endurant des poëtes[1]. Voltaire, qui ne put l'ignorer, oublia et pardonna. Et puis Chaulieu était bien en cour, et c'était pour celui-ci une grande raison de se montrer miséricordieux. Attaquer Chaulieu, c'eût été se fermer la maison des Condé, des Vendôme et de la princesse du Maine, sans compter celle de Mme de Bouillon. Voltaire n'était guère encore que le plus charmant et le plus spirituel des nourrissons des Muses; il avait vingt et un ans, l'âge de l'espérance et non

[1] M. de Lamotte avait dit, dans son approbation d'*Œdipe* : « Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de Corneille et de Racine, et je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses espérances. » L'éloge parut excessif à beaucoup de gens et à Chaulieu en particulier, qui décocha contre le trop bienveillant censeur l'épigramme suivante :

O la belle approbation!
Qu'elle nous promet de merveilles!
C'est la sûre prédiction
De voir Voltaire un jour remplacer les Corneilles.
Mais où diable, Lamotte, as-tu pris cette erreur?
Je te connaissais bien pour assez plat auteur,
Et surtout très-méchant poëte;
Mais non pour un lâche flatteur,
Encor moins pour un faux prophète.

de la moisson, bien qu'il eût déjà moissonné. Il ne tint, à un certain moment, qu'à Voltaire de s'attacher plus intimement aux maîtres de Sceaux. Mme du Deffand lui avait proposé d'acheter une charge vacante d'écuyer chez la duchesse du Maine, et ce n'était pas probablement sans y avoir été préalablement autorisée [1]; mais il refusa, offrant comme compensation, à titre de lecteur, ce qui n'était pas « un bénéfice simple chez Mme du Maine comme chez le roi, » l'abbé Linant, qu'il eût bien voulu caser quelque part. Au reste, il ne cessa jamais de faire sa cour assidue à la baronne de Sceaux. Sa liaison avec Mme du Chatelet n'interrompit nullement ses voyages à Sceaux ou à Anet; seulement, Voltaire, au lieu d'y aller seul, se faisait accompagner de la marquise, tout comme si M. du Chatelet n'eût pas existé, sur le pied de mari et femme, ou peu s'en fallait.

Nous avons raconté ici même [2] une aventure de jeu qui coûta quelque quatre-vingt mille francs à Mme du Chatelet, et qui eût pu coûter plus cher à son ami [3]. C'était à Fontainebleau, au jeu de la reine. Voltaire, soit qu'il le pensât, soit que le dépit d'assister à une perte aussi tenace l'eût mis hors de lui, n'avait pu réprimer une exclamation des plus graves et qui fut ramassée, bien que formulée en anglais : la marquise avait affaire à des fripons qui lui escroquaient bel et bien son argent. Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire et à entendre. Les fripons, en tous cas, étaient de qualité et en état de faire repentir le poëte d'avoir d'aussi excellents yeux. Mme du Chatelet, malgré son émotion, comprit la portée de cette parole échappée à son ami, et entraîna Voltaire, qui convint de son imprudence. Ne pas relever une pareille accusation, c'eût été avouer qu'on la méritait; il n'était donc que trop présumable que les inculpés chercheraient à punir celui-ci de sa pénétration, en admettant qu'il eût bien vu. Il fallait fuir, et maintenant plus tôt que dans une heure; c'était l'avis de la marquise, et tout autant celui de Voltaire. Ils étaient descendus chez le duc de Richelieu, le bon ami de tous les deux; des ordres furent donnés pour le départ, et ils délogeaient au petit matin et si hâtivement qu'ils ne songèrent point à emporter d'argent pour faire face aux éventualités du voyage. Voltaire pensa avec quelque raison que Paris n'était pas pour lui un séjour assez sûr, qu'on devait supposer qu'il y serait et que l'on ne manquerait pas de l'y traquer comme une bête fauve; aussi n'eut-il garde d'y entrer. Il alla se cacher dans un village voisin de la capitale, et se décida à implorer la protection de la duchesse du Maine, à laquelle il écrivit une lettre dont il chargea un paysan. Mme du Maine n'était pas femme à laisser le

[1] Lettre de Voltaire à Mme du Deffand, année 1732 (sans quantième).
[2] Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1855, p. 410 à 413.
[3] 1746.

pauvre poëte dans l'embarras, faute d'un asile ; elle lui répondit de venir sans crainte, qu'un officier de confiance l'attendrait à la grille du château et le mènerait dans un appartement particulier où on l'installerait à sa fantaisie. La nuit tombée, Voltaire se mit en chemin et trouva, à l'endroit désigné, M. Duplessis qui l'introduisit, par un escalier dérobé, dans l'appartement écarté qui devait être le sien. L'important, c'est qu'on ne pût se douter, ni à Sceaux ni ailleurs, où il s'était retiré.

Longchamp, son valet de chambre, ne tarda pas à arriver avec les bagages. Il avait ignoré jusque-là le motif de ce départ précipité qui ressemblait si fort à une déroute. Longchamp était un serviteur d'un zèle et d'un dévouement éprouvé, à la discrétion duquel on pouvait se fier ; Mme du Chatelet n'hésita pas à le mettre au courant de tout. Il eût, d'ailleurs, été assez difficile qu'il en fût autrement : Voltaire avait besoin de quelqu'un près de lui, et personne n'offrait plus de garanties que l'honnête Longchamp. Le lendemain, le poëte lui faisait dire, en effet, de le rejoindre et de lui apporter le petit bureau portatif dans lequel il avait coutume de serrer ses manuscrits non achevés. Celui-ci exécuta ponctuellement ses ordres, et se trouva, à onze heures du soir, à la grille du château. Le même M. Duplessis l'y attendait, et le mena dans le petit appartement occupé par son maître. Cet appartement était au second étage ; les fenêtres s'ouvraient sur les jardins et sur une cour. Pour qu'on ne soupçonnât rien, les volets en durent rester fermés, même pendant le jour, tout le temps de la captivité du poëte, qui travaillait aux bougies. Il dormait cinq ou six heures vers le matin, et écrivait le reste de la journée. Toutes les nuits, vers deux heures, il descendait chez Mme du Maine, aussitôt qu'elle était au lit et qu'elle avait renvoyé ses gens. Un seul valet de pied, qu'on avait dû mettre dans la confidence, dressait dans la ruelle une petite table à laquelle s'installait Voltaire. Les heures s'écoulaient en causeries charmantes ; Voltaire avait toujours une histoire, une anecdote piquante à raconter. Il savait reconnaître de la plus ravissante façon l'hospitalité qui lui était accordée. Tant que dura cette douce prison, dont pourtant il finit par se lasser, il écrivit pour la duchesse des contes qu'il lui lisait à mesure. Ses plus charmants, *Babouc*, *Memnon*, *Scarmentado*, *Micromégas*, *Zadig*, n'eurent pas d'autre origine.

Voltaire ne voyait personne et n'osait échanger qu'indirectement des lettres avec Mme du Châtelet et d'Argental. Malgré les sollicitations de ces jolis bosquets, de ces promenades délicieuses, la peur d'éventer son incognito le retenait obstinément dans sa chambre, où il s'efforçait de tuer le temps de son mieux. Longchamp était son maître Jacques, il était tout à la fois son copiste, son valet de chambre, son chargé d'affai-

res ; aussi était-il astreint au même régime : il ne fallait pas qu'on le vît, et, pour cela faire, il ne quittait l'appartement qu'à onze heures du soir pour aller souper chez le suisse. Quand le prisonnier l'envoyait à Paris, il devait sortir et rentrer de nuit. Cette nécessité avait l'inconvénient grave de le priver toute une journée de ses services. Pour obvier à cet ennui et conserver à tout instant un serviteur qui, dans un pareil isolement, lui devenait encore plus indispensable, il chargea Longchamp de lui trouver un petit Savoyard auquel on ferait faire les courses. Celui-ci mit la main sur un petit garçon de dix à douze ans, intelligent et d'une probité dont il fournit bientôt une preuve touchante. Voltaire appelle un soir l'enfant. Il avait voulu mettre des souliers neufs, et les trouvant trop étroits, il lui dit d'aller les porter chez un cordonnier qui leur donnerait un coup de forme. Ambroise s'empresse d'obéir, et entre dans la première échoppe qu'il rencontre sur sa route. Mais le soulier refuse de recevoir la forme ; le cordonnier le secoue et en fait tomber une bourse garnie de louis. Ambroise les ramasse en pleurant : l'on a suspecté son honnêteté, et il eût été perdu pour peu que, dans le trajet, la bourse eût glissé hors de la chaussure ; la terre était couverte de neige, et il n'eût même pu s'apercevoir de sa chute. Tout cela pourtant n'était que l'effet du hasard. La paire de souliers se trouvait dans une armoire où Voltaire serrait également son argent. Le poëte, ou distrait ou pressé, avait jeté cette bourse sans trop regarder où il la mettait, et elle était allée se fourrer dans l'une de ses chaussures. Voltaire, qu'on a accusé d'avarice et qui avait ses moments de lésine comme il avait ses heures de prodigalité, laissait assez volontiers traîner son argent, et Longchamp, pour mettre sa responsabilité à couvert, dut se constituer à Sceaux le caissier de son maître.

Deux mois s'écoulèrent ainsi. Voltaire commençait à s'ennuyer de cette vie aux flambeaux ; cette concentration, cette obscurité attristante eussent, à la longue, compromis sa santé. Fort heureusement, un beau jour, l'arrivée de Mme du Chatelet vint briser les barreaux de cette prison volontaire et lui rendre la sécurité avec l'air et l'espace. Elle avait réussi, en désintéressant les insultés, à les apaiser et à étouffer l'affaire. Voltaire, n'ayant plus, dès lors, de raisons de se cacher, sortit de son asile. Il consentit, pour prix de l'hospitalité accordée, à en prolonger la durée. Le séjour de la marquise et de son illustre ami fut l'occasion d'un redoublement de mouvement et de plaisirs à Sceaux.

« C'était, dit Longchamp, la comédie, l'opéra, les bals, les concerts. Entre autres comédies on joua *la Prude*, que Mme du Maine avait déjà vu représenter sur son théâtre d'Anet. Mme du Chatelet, Mme de Staal et M. de Voltaire y prirent des rôles. Avant la représentation, il vint sur la scène et y

prononça un nouveau prologue analogue à la circonstance [1]. Parmi les opéras, on vit quelques actes détachés de Rameau, la pastorale d'*Issé*, de M. de Lamotte, mise en musique par M. Destouches; l'acte de *Zélindor, roi des Sylphes*, paroles de M. de Montcrif, musique de MM. Rebel et Francœur. Des seigneurs et des dames de la cour de Mme du Maine y remplissaient les principaux rôles. Mme du Chatelet, aussi bonne musicienne que bonne actrice, s'acquitta parfaitement du rôle d'Issé [2] et de celui de Zirphi dans *Zélindor*. Elle joua encore mieux, s'il est possible, le rôle de Fanchon dans *les Originaux*, comédie de M. de Voltaire, faite et jouée précédemment à Cirey. Ce rôle semblait avoir été fait exprès pour elle; sa vivacité, son enjouement, sa gaieté s'y montraient d'après nature. Ses talents dans toutes ces pièces étaient fort bien secondés par ceux de M. le vicomte de Chabot, de MM. le marquis d'Asfeld, le comte de Croix, le marquis de Courtauvaux, etc. D'autres seigneurs tenaient bien leur place dans l'orchestre avec quelques musiciens venus de Paris. Des ballets furent exécutés par les premiers sujets du théâtre de l'Opéra, et M. de Courtauvaux, excellent danseur, se faisait encore remarquer à côté d'eux. On y vit, au nombre des danseuses, Mlle Guimard, à peine âgée de treize ans, et qui commençait à faire parler de ses grâces et de ses talents [3]. »

Trois semaines environ s'écoulèrent dans ces enchantements après lesquels Voltaire, qui était à Sceaux depuis environ trois mois, obtint son congé et revint à Paris pour faire une niche à ses éditeurs, dont il déjoua, par un tour de Jarnac, l'avidité et la déloyauté.

Bien que la duchesse ne fût plus jeune, elle était tourmentée de ce besoin d'agir, de se mouvoir, d'aller d'un lieu à un autre, le côté distinctif, l'infirmité, pour ainsi parler, de cet esprit inquiet, mobile, avide d'émotions et d'impressions nouvelles. L'été, tout en passant la majeure

[1] Longchamp, qui écrivait sans doute de mémoire et longtemps après les événements, fait ici confusion. Selon lui, l'équipée de Voltaire et cette sorte de fuite en Egypte eut lieu en octobre 1746. S'il en fut ainsi, l'on ne put jouer alors à Sceaux *la Prude*, qui fut représentée pour la première fois l'année suivante à Anet. Voltaire l'avait fait précéder d'un prologue dialogué entre lui et Mme Dutour. Le 15 décembre de la même année (et c'est évidemment de cette représentation que Longchamps veut parler), *la Prude* était jouée à Sceaux, et Voltaire avait rimé cet autre prologue qu'il récita et qui finissait ainsi :

On peut bien sans effronterie,
Aux yeux de la raison jouer la pruderie :
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux est combattu :
Quand on fait devant vous la satire du vice,
C'est un nouvel hommage, un nouveau sacrifice
Que l'on présente à la vertu.

[2] C'est à ce propos que Voltaire parodia les vers suivants, qui se chantaient sur la sarabande de l'opéra d'*Issé* :

Charmante Issé, vous nous faites entendre,
Dans ces beaux lieux, les sons les plus flatteurs ;
Ils vont droit à nos cœurs :
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'XX plus enchanteurs, etc.

[3] Longchamp, t. II, p. 150.

partie du temps à son château, elle faisait des excursions à Sorel et à Steuil, près Mantes, chez son fils le comte d'Eu. Mais après Sceaux, ses plus longs séjours étaient pour Anet, échu à la maison de Condé, faute d'héritiers des Vendôme, et, en dernier lieu, après la mort de Mme la princesse [1], devenu, avec Dreux et Sorel, le lot de Mme du Maine [2].

Quelque magnifique que fût Sceaux, Mme du Maine ne demandait pas mieux que d'en sortir; et si elle allait un peu partout, ce délicieux berceau des amours de Henri II et de Diane de Poitiers était comme son Marly ou son Fontainebleau. Elle s'y installait, y recevait, y donnait des fêtes; ses courtisans l'y suivaient, les plaisirs, les divertissements avec eux. Elle invitait pour Anet comme pour Sceaux, fort exigeante d'ailleurs sur la ponctualité et le concours actif de ses hôtes. Voltaire, qui avait passé là sa jeunesse, venait quelques fois grossir le nombre des courtisans de la duchesse. Mme de Staal raconte de la façon la plus piquante l'un de ses séjour à Anet, dans sa correspondance avec Mme du Deffand. L'arrivée du poëte et de sa maîtresse, les tons, les exigences, les ridicules de cette dernière sont peints avec un esprit, une malignité diabolique. On dirait que l'on assiste à la scène, à tout cet embarras et ce remue-ménage :

« ... Mme du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui et qu'on avait perdu de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux. On sortait de table. C'étaient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper, et qui plus est des lits qui n'étaient pas préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya [3], qui avait offert son logement pour les cas pressants, fut forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. Voltaire s'est bien trouvé du gîte : cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit, elle l'avait fait elle-même, faute de gens, et avait trouvé un défaut de... dans les matelas, ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat; elle a, par intérim, un appartement qui a été promis, qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal de Maillebois, qui s'en va un de ces jours. Il est venu ici en même temps que nous avec sa fille et sa belle-fille : l'une est jolie, l'autre laide et triste. Il a chassé avec ses chiens au chevreuil, et pris un faon de biche; voilà tout ce qui se peut tirer de là. Nos nouveaux hôtes fourniront plus abondamment : ils vont faire répéter leur comédie; c'est Voltaire qui fait le comte de Boursoufle; on ne dira pas que ce soient des armes parlantes, non plus que Mme du Châtelet faisant Mlle de la Cochonnière, qui devrait être grosse et courte. Voilà assez parlé d'eux aujourd'hui [4]. »

[1] La mère de Louis-Joseph.

[2] Dreux du Radier. *Récréations historiques*, t. II, p. 130 et suiv.

[3] Le chevalier Gaya.

[4] Mardi 15 août 1747. *Correspondance inédite de Mme du Deffand*. 1809.

Voltaire se résignait difficilement à sortir de ses habitudes de travail; il en était de même de Mme du Chatelet. Les *deux revenants* demeurèrent renfermés toute la journée, et ne se mêlèrent à tout le monde que vers les dix heures du soir. « Je ne pense pas qu'on les voie guère plus aujourd'hui, dit Mme de Staal : l'un est à écrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton; ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport...[1] » La maligne baronne continue sur le même ton à instruire son amie des faits et gestes des nouveaux débarqués. Elle s'attache surtout à la marquise du Chatelet, qu'elle arrange de la belle manière :

« ... Mme du Châtelet est d'hier à son troisième logement : elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses principes : c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. Elle préfère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer que la nuit close. Voltaire a fait des vers galants, qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée[2]. »

Le choix du logement arrêté, l'ameublement ne devait pas paraître suffisant à l'exigeante marquise qui, après avoir fourragé dans tout le château (c'est toujours Mme de Staal qui raconte), s'empara sans exception des meubles qu'elle jugeait à sa convenance.

« ... On y a retrouvé six ou sept tables : il lui en faut de toutes les grandeurs, d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux, et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II, quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince; aussi n'avait-il écrit que sur des affaires d'Etat, et ce qu'on lui a barbouillé, c'était de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net[3]. »

Le poëte, plus facile et moins encombrant, se laissait installer où l'on voulait, pourvu que ce ne fût pas trop loin de la docte Uranie. On lui donna cette fois la chambre de Saint-Aulaire, ce qui fut pour lui l'occasion d'un joli madrigal :

[1] Mercredi. *Correspondance inédite de Mme du Deffand*, t. I, p. 166 et suiv.

[2] 20 août 1747. *Id.*, t. I, p. 172 et suiv.

[3] Mercredi 30 août 1747. *Id.*, t. I, p. 180 et suiv.

J'ai la chambre de Saint-Aulaire,
Sans en avoir les agréments;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et surtout du désir de plaire [1].

Voltaire et Mme du Châtelet ne devaient demeurer que dix jours à Anet. M. de Richelieu était sur son départ pour Gênes, et ils voulaient le voir et l'embrasser. L'auteur de *la Henriade* était lié de vieille date avec l'incomparable duc qu'il appelait son *héros*, et la marquise, qui avait été liée avec lui *autant que possible*, était restée l'amie de ce modèle des amants infidèles. Mais comme ils avaient à expier une manière d'être qu'eux seuls eussent osé se permettre, la veille même de leur retraite, ils jouaient *Boursoufle*, qui, malgré la grosse plaisanterie du dialogue, ou à cause de cela même, eut un plein succès [2]. Vanture jouait Boursoufle médiocrement; Pâris, le secrétaire de la duchesse d'Estrées, Maraudin. Le baron de la Cochonnière était joué par Motel; Destillac faisait un chevalier, Duplessis un valet. La pièce était précédée d'un prologue que Voltaire s'était chargé de réciter. Comme ces sortes d'introductions n'avaient d'autre but que de décocher des louanges et des madrigaux aux dieux et aux déesses de ces olympes terrestres, il ne cédait pas à d'autres le soin de faire valoir la finesse de la moindre allusion. Ce prologue, que l'on ne retrouve pas dans ses œuvres, était un dialogue entre lui et Mme Dutour, comme le prologue de *la Prude*, si ce n'était pas le même. La pauvre dame devait y trouver un dédommagement au rôle saugrenu de Mme Barbe, gouvernante de Mlle de la Cochonnière et en même temps servante de basse-cour du baron de la Cochonnière.

Toutefois, elle n'avait pu se résoudre à porter sans modification aucune l'accoutrement de son personnage, pas plus, au demeurant, que Mme du Châtelet, qui, préférant les intérêts de sa figure à ceux de l'ouvrage, ne consentit à se montrer qu'en duchesse. « Elle a eu sur ce point maille à partir avec Voltaire, dit encore Mme de Staal, mais c'est la souveraine et lui l'esclave [3]. » Au reste, la marquise s'était tirée de

[1] Voltaire (édit. Beuchot), t. XIV, p. 393.

[2] C'est sous le titre de *Comte de Boursoufle* que cette comédie a été représentée pour la première fois à Cirey, en 1734. Le 26 janvier 1761, la même pièce fut représentée à la Comédie italienne sous le titre de : *Quand est-ce qu'on me marie?* Ce titre est devenu le sous-titre, et ces trois actes portent définitivement le titre de *l'Echange*. Faite pour un théâtre de société et pour être jouée en famille, aussitôt qu'on la mettait au théâtre, elle devait être soumise à plus d'un changement. Ainsi *le comte de Boursoufle* dut s'appeler *le comte de Fatenville; le baron de la Cochonnière, le baron de la Canardière; Thérèse, Gotton; Maraudin, Trigaudin; Pasquin, Merlin; Mme Barbe, Mme Michel,* etc.

[3] Dimanche, 27 août 1747. *Correspondance inédite de Mme du Deffand,* t. I, p. 173.

son rôle extravagant avec une perfection dont la correspondante de Mme du Deffand convient volontiers. En somme, les gens d'esprit ont toujours du bon, même ceux qu'on aime le moins, et Mme de Staal laisse échapper un regret en voyant partir le couple savant. « Je suis très-fâchée de leur départ, quoique excédée de ses diverses volontés dont elle m'a remis l'exécution [1]. » Toute baronne qu'elle était devenue, pour les habitués de Sceaux comme pour Mme du Maine, la pauvre femme était, à bien des égards, demeurée la modeste Delaunay des premiers jours, et voilà le secret de l'amertume et des cruautés de langue et de plume que se permet, comme une vengeance, le charmant auteur des *Mémoires*.

Le lendemain de leur départ, elle recevait une longue lettre fort alarmée et fort pressante. Dans les embarras d'un déménagement, Voltaire avait oublié de retirer les rôles de sa pièce et perdu le prologue, et il suppliait celle-ci de recueillir ces feuilles éparses, de lui renvoyer ledit prologue, « non par la poste, parce qu'on le copierait, » et de serrer la comédie *sous cent clefs*; ce qui fait dire à la caustique baronne : « J'aurais cru un loquet suffisant pour garder ce trésor [2]. » Très et trop facile à prendre alerte, il s'efforça toute sa vie de se prémunir contre des indiscrétions et des larcins qui, en dépouillant le poëte, ne laissaient pas souvent que de compromettre l'homme, sans réussir à empêcher amis et ennemis d'exploiter sa confiance ou son amour-propre. Voltaire, obéissant à son tempérament bilieux, sous une impression de passion et de colère, jetait sur le papier tout ce qui venait au bout de la plume; l'instant d'après, il comprenait que cela n'était bon qu'à dormir dans ses cartons, quitte à en sortir lorsqu'il ne serait plus. Mais le moyen de se résigner à perdre le bénéfice de tant de verve, de malice et d'esprit? Il n'était pas difficile d'obtenir des lectures, dont on abusait. Et, un beau matin, les gazettes, à son réveil, lui apportaient l'annonce de la publication de choses qu'il avait tant intérêt à tenir dans l'ombre, et par lesquelles il jugeait, non sans raison, son repos compromis. Et à tous moments il tombait dans le piége sans que la leçon lui fût profitable. S'il sentait le péril, il ne s'en abandonnait pas moins au régal de ces petits succès de société; cela le dédommageait quelque peu d'un sacrifice qui, pour être indispensable, n'en était que plus pénible. Quelquefois même, inconséquence plus grande, il se dessaisissait du manuscrit sur la foi de promesses que l'on violait toujours. On sait qu'en pareil cas, les plus probes ne se targuent guère d'une délicatesse bien scrupuleuse, et, faute d'autres exemples, l'infidélité dont Bussy-Rabutin fut victime eût dû être un enseignement suffisant, si l'amour-

[1] *Correspondance inédite de Mme du Deffand.*
[2] *Id.*

propre ne faisait pas perdre de vue toute considération de prudence et de sûreté[1]. Mais, à la première alarme, le pauvre homme avait tout aussitôt la tête aux champs ; c'étaient des peurs, des effrois, des lamentations, des cris de détresse qu'il faut renoncer à rendre et dont ceux qui l'entouraient avaient à endurer le contre-coup, ainsi que ne l'éprouva que trop Mme de Graffigny[2].

Mme du Maine aima toute sa vie le théâtre. Dans sa jeunesse, on la vit sur la même scène avec Baron[3]. Elle n'était qu'une très-médiocre actrice ; quoi qu'en aient dit ses flatteurs, elle s'en tirait en princesse. Mais, en revanche, elle avait le flair le plus délicat et le meilleur, l'esprit le plus orné, les connaissances les plus variées, une érudition qui semblait incompatible avec tant de légèreté et d'étourderie. Malezieu, cet excellent juge en toute chose, avait de bonne heure, en la familiarisant avec les males beautés de cette antiquité si riche, façonné son goût, et l'avait mise en défiance contre le faux brillant et toute exagération. Voltaire n'est-il pas convenu des bons conseils que la duchesse et son mentor lui avaient donnés à propos d'*Œdipe*, des critiques judicieuses dont elle l'avait honoré? Plein de rancune contre Crébillon, il avait juré d'arracher un à un tous les fleurons de la couronne du vieux tragique; il reprenait l'une après l'autre ses tragédies, et, malgré la cabale, il rangeait de son côté cette partie du public exempte de passions, toute à qui l'émeut et la charme. Si l'on cria au scandale et à l'impiété, si quelques-uns blâmèrent le mobile haineux qui poussait le poëte, il n'en est pas moins vrai que l'art ne pouvait que gagner à cet antagonisme, et c'était bien là l'important. Voltaire, qui ne négligea jamais de s'entourer le plus possible de hautes sympathies et qui, d'ailleurs, avait vu se dresser contre lui, à la première représentation d'*Oreste*, une forte opposition, écrivait à la princesse pour la supplier de venir entendre sa tragédie nouvelle :

« Ma protectrice, quelle est donc votre cruauté de ne vouloir plus que les pièces grecques soient du premier genre? Auriez-vous osé proférer ces blasphèmes du temps de M. de Malezieu? Quoi! j'ai fait *Electre* pour plaire à Votre Altesse Sérénissime; j'ai voulu venger Sophocle et Cicéron en combattant sous vos étendards; j'ai purgé la scène française d'une plate galanterie dont elle était infectée; j'ai subjugué la cabale la plus envenimée, et l'âme du grand Condé, qui réside dans votre tête, reste tranquillement chez elle à jouer au cavagnole et à caresser son chien! Et la princesse qui, seule, doit

[1] L'on dut la première édition des *Mémoires de Larochefoucault* à une pareille déloyauté. L'auteur n'y avait pas encore mis la dernière main, quand il en parut à Cologne, en 1662, une édition faite d'après une copie qui lui avait été dérobée. Mais notre histoire littéraire n'est pleine que de semblables larcins.

[2] Voir la *Revue de Paris*. 1er février 1855, p. 414 à 417.

[3] Voltaire (édit. Beuchot), t. XLVI, p. 375.

soutenir les beaux-arts et ranimer le goût de la nation, la princesse qui a daigné jouer *Iphigénie en Tauride*, ne daigne pas honorer de sa présence cet *Oreste* que j'ai fait pour elle, cet *Oreste* que je lui dédie ! Je vous demande en grâce, Madame, de ne me pas faire l'affront de négliger ainsi mon offrande. *Oreste* et *Cicéron* sont vos enfants; protégez-les également. Daignez venir lundi. Les comédiens viendront à votre loge et à vos pieds. Votre Altesse leur dira un petit mot de *Rome sauvée*, et ce petit mot sera beaucoup. Je vais faire transcrire les rôles; mais il faut que Mme la duchesse du Maine soit ma protectrice dans Athènes comme dans Rome. Montrez-vous; achevez ma victoire. Je suis un des Grecs qui avaient besoin de la présence de Minerve pour écraser leurs ennemis.

« Votre admirateur, votre courtisan, votre idolâtre, votre protégé, V.

« Je vous demande en grâce de ne venir que lundi[1]. »

Après le succès d'*Oreste*, dont il fallait bien admettre la supériorité sur l'*Electre* de son rival, Mme du Maine dit à Voltaire : « Vous ne laisserez donc rien à Crébillon? — Pardonnez-moi, Madame, répondit-il, je ne suis point injuste ; il reste avec *Rhadamiste*. C'est là sa gloire et toute sa gloire. — Et *Catilina*, qui a eu les honneurs du Louvre? objecta le duc de Villars. — Catilina est un malheureux dont je veux faire justice, répartit l'irrascible poëte[2]. » L'abbé Duvernet, qui cite ce petit dialogue, ajoute que trois semaines après, Voltaire reparaissait à Sceaux avec la tragédie de *Rome sauvée*. A l'époque où il lui fait tenir ce propos, *Catilina* n'était plus à faire, comme on en peut juger par cette autre lettre de Voltaire à la duchesse :

« Lunéville, ce 14 août (1749).

« Madame, Votre Altesse Sérénissime est obéie, non pas assez bien, mais du moins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné *Catilina*, et il est fait. La petite fille du grand Condé, la conservatrice du bon goût et du bon sens, avait raison d'être indignée de voir la farce monstrueuse du *Catilina* de Crébillon trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie, et jamais Paris plus ridicule. Votre belle âme voulait venger l'honneur de la France; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance en d'indignes mains. Je ne réponds, Madame, que de mon zèle; il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de Cicéron, de Salluste et de Plutarque, et mon cœur s'est si fort échauffé par le désir de vous plaire, que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté, Madame, d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé; je suis épouvanté de cet effort; il n'est pas croyable; mais il a été fait pour madame la duchesse du Maine...[3] »

[1] Janvier 1750.

[2] *Vie de Voltaire*, par Duvernet, p. 155.

[3] Voltaire (édit. Beuchot), t. LV, p. 307. — Si *Catilina* était dès lors debout sur ses cinq pieds, la dernière main était loin d'y avoir été mise. « Vous sentez, écrit Voltaire à d'Argental à la date de janvier 1750, que je n'ai guère pu travailler à *Catilina*, etc. »

XI

LES THÉATRES DE SOCIÉTÉ. — *Rome sauvée.* — LEKAIN A SCEAUX. — DÉPART DE VOLTAIRE.

Un malheur irréparable vint distraire le poëte de ses préoccupations littéraires. Trois semaines après cette lettre, Voltaire se voyait enlever la docte Emilie. Il ne revint à Paris que vers les premiers jours d'octobre, mais sous une impression de chagrin qui alarma un instant ses amis. Le récit de ce triste événement a trouvé sa place ailleurs, et nous ne nous répéterons pas. Il s'installa, tant bien que mal, dans sa maison de la rue Traversière-Saint-Honoré [1]. Rien ne dure en ce monde, pas plus la douleur que le plaisir; Voltaire, qui s'était refusé d'abord à toute distraction, finit par reprendre ses travaux, ses lectures, son train de vie. C'était beaucoup déjà pour cette infatigable activité qu'une halte momentanée. Ce besoin de bruit, de gloire, de succès, le sollicitait trop impérieusement pour qu'il fût longtemps sourd à de pareilles voix. S'il était rivé au passé par les regrets, il se devait aussi à l'avenir; sa carrière était loin d'être close, quelque souffrant qu'il se trouvât, et il ne pouvait au moins laisser inachevés des ouvrages qui n'attendaient que la dernière main. Tel fut le langage que lui tinrent ses amis. Mais, en réalité, il parut bien plus céder qu'il ne céda à leurs instances; il obéit au fond à cette ardeur de travail et de renommée que les années ne glacèrent point. Il gardait en portefeuille des tragédies qu'on le pressait de livrer au théâtre; mais il avait à reprocher aux comédiens leur arrogance, leurs mauvais vouloirs et leur ingratitude, car la Comédie abandonnée n'avait guère fait recette depuis trente ans qu'avec les ouvrages de l'auteur d'*Œdipe* et de *Mérope*. Il trouva un *mezzo termine* pour satisfaire en même temps aux supplications de ses amis et aux sollicitations non moins vives de son amour-propre.

Il y aurait un livre très-curieux à faire sur les théâtres de société. Le théatre fut le goût dominant du dix-huitième siècle; il fallait qu'une maison fût bien petite pour n'avoir pas sa salle de spectacle. On jouait la comédie chez les grands, et presque autant dans la bourgeoisie aisée, qui commençait à se rendre justice et à s'estimer ce qu'elle valait. Ces petits milieux dramatiques avaient leurs Corneilles et leurs Molières, leurs classiques pour tout dire; l'on faisait des chefs-d'œuvre à leur taille, qui, pour être condamnés à un format exigu, n'en étaient pas pour

[1] Maintenant rue Fontaine-Molière. Cette maison existe toujours et porte le numéro 35. Elle est actuellement la propriété d'un académicien, M. de Pongerville, le traducteur de *Lucrèce*.

cela moins spirituels ni moins amusants parfois. Mœurs à part, le théâtre de Collé vaut bien toutes les pauvretés qui se succédèrent sur notre première scène, au grand ennui du public saturé. La paix de 1748 avait favorisé ou plutôt développé ce penchant, qui devint bientôt une fureur. Des jeunes gens, tourmentés du démon du théâtre, se réunirent et formèrent trois troupes qui acquirent tout d'abord une certaine célébrité. L'une s'était installée au faubourg Saint-Honoré, à l'hôtel de Soyecourt; l'autre à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, au Marais; la troisième, rue Saint-Merry, à l'hôtel de Jabach. A la tête de cette dernière troupe se trouvait un jeune homme, le fils d'un orfévre, alors inconnu, et qui, plus tard, fut le plus grand tragédien de son temps, Lekain [1]. Les efforts, le zèle, le talent même de ces amateurs intéressèrent. On se porta à ces représentations avec un empressement qui effaroucha les comédiens du roi, toujours disposés à s'ombrager du moindre semblant de concurrence, fût-ce celle des comédiens de bois. Mais le succès de ces réunions bourgeoises leur fut fatal, il leur attira une suspension sollicitée par leurs hargneux adversaires, suspension qui, toutefois, ne fut que momentanée. L'abbé Chauvelin ayant, « quoique prêtre et janséniste, » pris en pitié les opprimés, fit lever l'interdiction dont ils étaient frappés, et ils reparurent dans *le Mauvais riche*, d'Arnaud [2].

L'affluence fut grande, et si la pièce réussit médiocrement, il n'en fut pas de même des interprètes. Voltaire, qui avait été invité par l'auteur à assister à cette fête dramatique [3], parut frappé des dispositions du principal acteur, demanda quel il était, manifesta le désir de le connaître, et autorisa d'Arnaud à le lui amener. Lekain n'eut garde de ne pas répondre à des avances aussi flatteuses. Il fut accueilli à merveille par le poëte, dont il partagea le déjeuner. Voltaire, quand il le voulait, était l'homme le plus séduisant, le plus affable, le plus rempli de bonhomie qu'il y eût; il témoigna au jeune artiste un intérêt tout paternel, s'efforçant, avec une sollicitude touchante, de détourner l'imprudent de cette vie du théâtre, si éblouissante à distance, si rude, si pénible, si épineuse en réalité, lui en faisant toucher du doigt toutes les misères, tous les déboires, le conjurant, au nom de son repos, de ne considérer le théâtre que comme un amusement, un passe-temps, un délassement,

[1] Longchamp dit que le chef ou le directeur de cette petite troupe était Mandron.

[2] Février 1750.

[3] Longchamp raconte cela un peu différemment. A son dire, ce serait lui qui aurait découvert cette troupe, et l'aurait assez vantée à son maître pour lui inspirer l'envie de la connaître et aussi d'en tirer parti. Nous l'avons déjà fait remarquer, Longchamp est quelque peu important et ne demande pas mieux, à l'occasion, que de rehausser sa modeste personnalité. Sa mémoire, après tant d'années, peut en outre confondre certains faits, d'ailleurs médiocrement graves. Quant aux choses qui en valent la peine, il est incapable de mentir et de donner le change.

mais de n'en faire jamais son état. On a taxé Voltaire d'avarice, et parfois, il faut l'avouer, il donne prétexte à cette accusation malveillante. Peut-être était-il généreux et intéressé tout ensemble, selon son impression du moment, selon qu'on s'adressait à son cœur ou à son esprit ; car nul n'était plus mobile, plus changeant, plus variable, exposé à plus de vents et de courants contraires. Voltaire, dans cette première entrevue avec ce jeune homme, qui n'était ni son parent, ni son ami, pas même une connaissance, fit plus que lui témoigner de l'intérêt et de lui offrir ses bons offices; il lui ouvrait sa bourse, s'il ne fallait rien moins que cela pour le retenir sur le penchant de l'abîme au fond duquel il allait se précipiter : « Si vous voulez renoncer à votre projet, lui dit-il, je vous prêterai dix mille francs pour commencer votre établissement, et vous me les rendrez quand vous pourrez [1]. » Mais le jeune homme avait la foi, cette foi qui déplace les montagnes ; Voltaire dut se convaincre que ses efforts seraient vains, et l'abandonna dès lors à sa destinée, qui, après tout, promettait d'être glorieuse, et le fut en effet. A la seconde entrevue, il lui proposait de le recueillir chez lui comme son pensionnaire et de le traiter en fils.

La manière intelligente avec laquelle cette troupe avait joué la comédie d'Arnaud fit naître l'idée au poëte de se l'attacher. Il métamorphosa une partie du second étage de sa maison en salle de spectacle. Mais, avant d'aller plus loin, il voulut s'assurer jusqu'à quel point il serait compris et interprété par ces jeunes gens, tous fils de bourgeois ou d'ouvriers. Ceux-ci jouèrent devant lui *Mahomet* avec une verve et un ensemble qui frappèrent tellement Voltaire, que, séance tenante (il les avait retenus à souper), il leur lut *Rome sauvée,* dont il fit aussitôt la distribution. Cicéron fut donné à Mandron, César à Lekain, Catilina à Heurtaux, qui, ainsi que Lekain, rachetait par beaucoup d'intelligence le peu d'avantages extérieurs [2]. Le rôle d'Aurélie fut confié à une demoiselle Baton, jeune, jolie, et qui ne demandait qu'à bien faire. Les rôles furent vite appris ; chacun apporta aux répétitions un zèle, une ardeur admirables. En peu de jours la pièce était en état d'être jouée ; il ne manquait plus, à vrai dire, que les costumes. Comme il entrait dans les intérêts de Voltaire que l'on parlât de cette représentation, il était décidé à ne rien négliger de ce qui pouvait la rendre plus magnifique. Mais le temps lui manquait pour faire confectionner des habits à la romaine. C'était bien un embarras, dont notre poëte sortit par un expédient narquois qui peint l'homme. Il avait écrit *Rome sauvée* pour faire

[1] *Mémoires de Lekain.*

[2] Heurtaux entra plus tard, grâce à Voltaire, dans la troupe française de la margrave de Bareith.

pièce à Crébillon et pour venger Cicéron, si maltraité, disait-il, dans la tragédie de celui-ci. Le *Catilina* avait été représenté à grand spectacle et à grands frais de mise en scène et de costumes. Ces costumes avaient servi trente fois, quarante fois au plus ; ils étaient tout neufs et ne devaient pas moins convenir aux héros de Voltaire qu'à ceux de Crébillon. Entre les deux *Catilina*, il n'y avait d'autre différence qu'une marche plus ou moins habile, des vers plus ou moins bien faits ; en définitive, que Cicéron dit les vers de l'auteur d'*Atrée* ou ceux de l'auteur d'*Œdipe*, cela ne faisait rien au costume. Il est vrai que c'était, en quelque sorte, battre Crébillon avec ses propres armes, et qu'il y avait, dans ce procédé, un côté espiègle qui devait enchanter Voltaire. Ce dernier, nous l'avons dit, était en assez mauvais termes avec la Comédie française ; mais il n'avait pas à s'adresser aux comédiens. C'était le premier gentilhomme de la chambre que cela regardait, et le premier gentilhomme alors en exercice était M. de Richelieu. Il obtint tout ce qu'il voulut : la défroque de Catilina, de Lentulus et de Cicéron fut mise à sa disposition, et rien ne vint plus, dès lors, entraver une représentation qui serait le lendemain, Voltaire l'espérait bien, le bruit de tout Paris.

Le chiffre des invitations devait être mesuré à l'exiguité du local ; peu de femmes s'y trouvèrent, mais toute la littérature y était conviée : d'Alembert, Diderot, Marmontel, le président Hénault, l'abbé de Voisenon, l'abbé Raynal, l'abbé d'Olivet, voire le père de Latour, principal du collége des jésuites. Le duc de Richelieu, comme de juste, le duc de la Vallière, d'Argental, Pont de Veyle et quelques amis de l'auteur complétaient cet auditoire illustre, qui ne dépassait pas une centaine de personnes. La pièce alla aux nues. On loua tout, la marche, les caractères, la force des idées, la splendeur du style ; enfin, Voltaire n'avait rien fait jusqu'ici qui égalât *Rome sauvée*. On sait, de reste, la vanité des jugements de ces aréopages inexorablement bienveillants. Il était tout naturel que le *Catilina* de Voltaire fût comparé au *Catilina* de Crébillon ; Voltaire n'avait fait le sien que dans ce but, et l'on comprend que le pauvre Crébillon dut avoir tort dans l'opinion d'une assemblée composée d'amis et de courtisans. L'abbé d'Olivet, pour sa part, remercia le poëte « d'avoir enfin vengé son *cher Cicéron* du rôle plat et ridicule que le vieux Crébillon lui avait fait jouer [1]. » En somme, il n'avait pas été difficile à Voltaire de faire mieux que cette œuvre infime, l'enfantement de la vieillesse de son rival. Après l'éloge de la pièce, ce fut le tour des acteurs, qui avaient joué avec un ensemble, une intelligence, un talent qu'on eût applaudi chez des comédiens de profession. Les en-

[1] Longch.

couragements et les louanges ne leur firent pas défaut. Le triomphe avait été complet pour l'auteur et pour ses interprètes.

Ce fut peu de jours après cette représentation que *Rome sauvée* fut jouée à Sceaux. Soit qu'elle pensât que l'âge des fêtes retentissantes fût passé pour elle, soit toute autre raison, Mme du Maine semblait redouter l'opinion du monde et montra quelque hésitation, comme on en peut juger par cette lettre de Voltaire (sans date, mais qui incontestablement se rapporte à la représentation de *Rome sauvée*) adressée à la marquise de Malaisse :

A Sceaux, ce dimanche.

« Aimable Colette, dites à Son Altesse Sérénissime qu'elle souffre nos hommages et notre empressement de lui plaire. Il n'y aura pas, en tout, cinquante personnes au delà de ce qui vient journellement à Sceaux. Mme la duchesse du Maine est bien bonne de croire qu'il ne lui convienne plus de donner le ton à Paris; elle se connaît bien peu. Elle ne sait pas qu'un mérite aussi singulier que le sien n'a point d'âge; elle ne sait pas combien elle est supérieure même à son rang. Je veux bien qu'elle ne donne pas le bal; mais pour des comédies nouvelles, jouées par des personnes que la seule envie de lui plaire a fait comédiens, il n'y a qu'un janséniste convulsionnaire qui puisse y trouver à redire. Tout Paris l'admire et la regarde comme le soutien du bon goût. Pour moi qui en fais une divinité, et qui regarde Sceaux comme le temple des arts, je serais au désespoir que la moindre tracasserie pût corrompre l'encens que nous lui offrons et que nous lui devons. »

Rome sauvée fut représentée à Sceaux le 21 janvier 1750. Cette représentation est mémorable à plus d'un titre. Lekain, qui figurait au premier rang, nous donne des détails curieux et qui trouvent ici naturellement leur place.

« Je lui ai vu faire, dit-il en parlant de Voltaire, un nouveau rôle de Cicéron dans le quatrième acte de *Rome sauvée*, lorsque nous jouâmes cette pièce, au mois d'août 1750[1], sur le théâtre de Mme la duchesse du Maine, au château de Sceaux. Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique et de plus enthousiaste que M. de Voltaire dans ce rôle. C'était en vérité Cicéron lui-même, tonnant à la tribune aux harangues contre le destructeur de la patrie, des lois, des mœurs et de la religion[2].

« Je me souviendrai toujours que Mme la duchesse du Maine, après lui avoir témoigné son étonnement et son admiration sur le nouveau rôle qu'il venait de composer, lui demanda quel était celui qui avait joué le rôle de Lentulus Sura, et que M. de Voltaire lui répondit : « Madame, c'est le meil-

[1] Lekain se trompe ici de quelques jours.

[2] On lit dans une lettre autographe de Lachaussée, publiée dans la *Presse* du 10 décembre 1854 : « .... A propos de Voltaire, il n'a pas donné, comme il l'avait promis, *Rome sauvée*. Il fait jouer sa pièce chez lui et à Sceaux. Il y joue lui-même le rôle de Cicéron. Il fait comme ces pâtissiers qui, ne pouvant vendre leurs pâtés, les mangent eux-mêmes. » (29 juin 1750.)

leur de tous. » Ce pauvre hère qu'il traitait avec tant de bonté, c'était moi-même[1]. »

Rome sauvée n'apparut à la Comédie française que deux ans plus tard. Guère plus d'un mois après cette fête à Sceaux, Voltaire quittait Paris et la France pour aller chercher à la cour du roi de Prusse des honneurs, des satisfactions d'amour-propre qu'une rupture, la captivité, la fuite, mille tracas devaient tristement couronner.

XII

LE PRINCE DE DOMBES ET LE COMTE D'EU. — LE MARQUIS DE COIGNY. — MORT DE LA DUCHESSE. — DÉCHÉANCE DE SCEAUX. — M. DE PENTHIÈVRE. — LE DUC DE TRÉVISE.

M[me] du Maine se faisait vieille, et cela depuis longtemps. Mais à Sceaux on eût dit que l'âge n'avait que peu d'action sur ces voluptueux qui savaient rester jeunes et aimables en dépit des années. On mourait là comme ailleurs, mais si tard ! C'était un brevet de vieillesse d'appartenir pour un peu à cette nymphe fantasque qui, elle aussi, lutta courageusement, et le plus qu'elle put. Saint-Aulaire et Fontenelle avaient cent ans moins quelques jours, l'un et l'autre, lorsqu'ils s'éteignirent. La marquise de Lambert, cette amie de tous les deux, mourut à quatre-vingt-six ans ; M[me] du Deffand à quatre-vingt-quatre, Chaulieu à quatre-vingt-un, l'abbé Genest à quatre-vingt. Ils s'en allèrent peu à peu, les uns avant, les autres après leur mignonne protectrice, qui, par intervalle, se voyait avertie, par la perte de l'un de ses bergers, qu'elle n'était pas immortelle. M. du Maine n'était plus depuis longtemps. Attaqué d'un cancer au visage, il traîna, dans d'épouvantables tortures, toute une année, pendant laquelle, sans être rebutée par les horreurs de cette hideuse maladie, sa femme l'entoura avec un dévouement inaltérable des soins incessants qu'il était en droit d'attendre d'elle[2]. Il mourut à Sceaux, le 14 mai 1736, à l'âge de soixante-quatre ans[3], réconcilié avec la cour, qui l'avait réintégré dans les titres et dignités dont l'imprudence et l'ambition de la duchesse l'avaient fait un instant déposséder.

C'est à peine s'il a été question du prince de Dombes et du comte d'Eu ; nous avions peu de chose à dire de ces deux fils du duc du

[1] *Mémoires de Lekain.*

[2] *Mémoires de M[me] de Staal.*

[3] Le comte de Toulouse le suivit de près. Il mourut à Rambouillet, le 1[er] décembre 1737, âgé de soixante ans.

Maine qui, en 1729, sans le dévouement d'un meunier [1], disparaissaient dans la Marne qu'ils avaient voulu franchir en courant le cerf. Une publication sous le manteau nous a laissé d'eux un portrait assez ressemblant :

« *Mir-Gelal* [2], fils aîné du prince *Soliman* [3], était plutôt petit que grand, mais bien pris dans sa taille. Il avait les yeux d'une vivacité extraordinaire, la physionomie revenante, le port noble, la démarche aisée, le teint basané, la parole haute et fière ; beaucoup d'esprit, le caractère violent, le cœur bon, plein de grands sentiments, capable d'attachement, mais aisé à blesser. Il était d'une probité scrupuleuse et d'une valeur éprouvée. On le croyait marié en secret à *Fatmé* [4].

« *Mir-Hayez*, son frère [5], était grand, élancé, laid, portait la tête haute et si droite, que sa démarche en paraissait un peu embarrassée. Il était aussi honnête homme et aussi brave que *Mir-Gelal*, mais d'un commerce plus doux; il aimait à rendre service, était adoré dans son domestique, et universellement aimé. Ces deux frères étaient fort unis, et après la mort du prince leur père, ils se firent un devoir d'acquitter ses dettes, ce qui leur fit d'autant plus d'honneur qu'on savait qu'il leur fallait prendre beaucoup sur leurs revenus, qui n'étaient pas considérables [6]. »

Ces deux princes ne ressemblaient guère plus à leur père que celui-ci ne ressemblait à Louis XIV. Le prince de Dombes était la bravoure même. Lors de la guerre de Hongrie, M. du Maine dut consentir à ce qu'il se mêlât à l'armée du prince Eugène, et il fit des prodiges, ainsi que le comte de Charolois, à la bataille que ce grand capitaine livra aux

[1] On a consacré ce dévouement de la façon suivante :

Un meunier, à ce que l'on publie,
A deux princes chéris vient de sauver la vie.
Tous les deux allaient se noyer
En passant la Marne à la nage;
Le bonhomme qui, du rivage,
Les vit dans un pressant danger,
Dans le fleuve soudain court se précipiter
Et les tire de l'eau contre toute espérance.
C'est aimer son prochain, on ne peut le nier,
Et si la charité, qu'on ne peut trop priser,
S'apprend dans le moulin, je pense
Qu'il est plus d'un évêque en France
Qui devrait se faire meunier.
(*Recueil manuscrit de Maurepas*, t. XVII, f. 7.

[2] Le prince de Dombes.

[3] Le duc du Maine.

[4] Mlle de Charolois, sœur de M. le duc de Bourbon.

[5] Le comte d'Eu.

[6] *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*. Amsterdam, 1746, p. 35. — Le comte, avec une simplicité qui allait jusqu'à la sauvagerie, avait l'âme grande et généreuse. Il était gouverneur du Languedoc, et, comme tel, le roi l'envoya tenir les Etats de la province, lui annonçant qu'il serait payé de ses dépenses sur ses mémoires. Le comte d'Eu ne voulut point y consentir : « Sire, dit-il au roi, ce que je tiens de l'Etat suffit pour les dépenses extraordinaires que son service peut exiger de moi. » — *Voltaire* (édit. Beuchot), t. XII, p. 140.

Turcs près de Belgrade [1]. Le comte d'Eu ne se distingua pas moins à Dettingen, où il fut blessé, et à Fontenoy, où le duc de Penthièvre également combattit en soldat [2]. Le prince de Dombes, s'il était franc, loyal, généreux, était, par malheur, d'une susceptibilité et d'un emportement qui plus tard lui coûtaient la vie. Un jour [3] qu'il gagnait au jeu avec une chance d'une ténacité inconcevable, il échappa au marquis de Coigny, son partner, de lui dire : « Vous êtes heureux comme un enfant légitime. » Ce mot, adressé au prince de Condé ou à M. de Conti, n'eût même pas été remarqué. En réalité, M. de Coigny était à mille lieues de songer à accabler d'un pareil outrage un antagoniste dont le tort unique était de lui gagner loyalement son argent. Mais le prince voulut voir dans ce dicton populaire une allusion odieuse, une insulte sanglante. On chercha à lui faire entendre raison ; il se refusa opiniatrément à toute interprétation bienveillante, et son adversaire ne put décliner davantage une rencontre qui fut fixée au lendemain. M. de Coigny fut tué roide. Mais ce n'est là que le premier acte d'un drame terrible. Le marquis laissait un fils âgé de douze ans, qui, comme Annibal, jura de grandir pour la vengeance. Ses dix-huit ans étaient à peine sonnés qu'il allait provoquer le meurtrier de son père. Le duel eut lieu dans la forêt de Fontainebleau. Le prince fut tué à son tour. Pour donner le change sur cette déplorable affaire, on répandit le bruit qu'il était mort d'un coup de sang. Il fut porté à Eu, le caveau de la famille [4].

Mme du Maine, tout en restreignant sa dépense et ses plaisirs, tout en consacrant à des pratiques de dévotion un temps jadis pris par tous les loisirs mondains, garda toujours un grand faible pour le théâtre, ce péché mignon de sa jeunesse. « Mettez-moi, écrivait Voltaire, de Berlin, au marquis de Tibouville, aux pieds de Mme la duchesse du Maine. C'est une âme prédestinée, elle aimera la comédie jusqu'au dernier moment, et quand elle sera malade, je vous conseille de lui administrer quelque belle pièce au lieu de *l'extrême-onction* [5]. » Elle poussa sa carrière jusqu'à l'âge de soixante-seize ans deux mois, qu'elle expira à Paris, le

[1] *Mémoires de Saint-Simon*, t. XXVII, p. 137 ; t. XXVIII, p. 245.

[2] *Voltaire* (édit. Beuchot), t. XXI, p. 100, 145 ; t. XII, p. 143. — Voltaire a immortalisé la bravoure des deux princes dans son poëme de Fontenoy, dédié à la duchesse du Maine :

D'Eu, par qui des Français le tonnerre est guidé.... etc.

[3] 1749.

[4] 1755. Il était âgé de 55 ans, étant né le 4 mai 1700.

[5] 18 décembre 1752.

23 février 1753 [1]. Avec elle, les Jeux et les Ris s'enfuirent, et, clopin clopant, la bande un peu alourdie mais toujours joyeuse, de ses bergers. Le comte d'Eu était un singulier successeur à la nymphe de Sceaux. Cette demeure, hier encore un centre si animé, devint un désert. Le comte d'Eu, qui aimait peu le monde, où d'ailleurs il n'eût pas figuré avec grand avantage, ne sortit guère de son château, dont l'entretien l'occupait avant tout, demandant à la chasse et à la pêche ses uniques délassements [2]. Il mourut assez obscurément en 1775 [3], entouré de ses seuls domestiques, pour lesquels il était un maître plus que débonnaire.

Les biens des deux enfants du duc du Maine passèrent aux mains du fils du comte de Toulouse, le duc de Penthièvre. Cette succession apportait à ce dernier les comtés de Brie et de Dreux, la principauté d'Anet, le duché d'Aumale, le comté-pairie d'Eu, les seigneuries de Gisort, de Vernon, des Andelis, Lyons, Passy-sur-Eure et notamment la terre de Sceaux [4], qui vinrent augmenter la fortune des pauvres autant que celles du vertueux prince. Mais, loin de gagner à ce changement de maître, Sceaux allait descendre à l'état de simple domaine, et de domaine disgracié. Le bon duc, l'on ne sait pourquoi, avait peu de goût pour Sceaux, auquel il préféra toujours Eu et Vernon. Mais s'il s'y montrait rarement, il l'entretenait avec un soin pieux et y faisait d'énormes dépenses. En 1777, Joseph II, ce monarque plus bizarre, plus fantasque, plus brouillon que grand, bien qu'on ait cherché à en faire un grand homme, visitait, un après-dîner, ces lieux charmants, aussi beaux toujours, mais où l'on sentait l'absence de la nymphe gracieuse qui en avait animé les moindres recoins un demi siècle durant. Une fois encore, le château reprit, pour quelques heures, la vie, l'agitation, la somptuosité, les splendeurs de ses plus beaux jours, pour recevoir d'une fa-

[1] Elle était née le 8 novembre 1666. Elle fut conduite à sa sépulture, à Sceaux, par Mme la duchesse de Penthièvre, qui alors était grosse de Mlle de Penthièvre, plus tard femme du duc d'Orléans-Egalité.

[2] « Ce magnifique château ne semble plus qu'une vaste solitude où végète ce prince. Le seul plaisir qu'il goûte encore est celui de la chasse; mais comme il ne peut, à cause de ses infirmités, prendre cet exercice à pied ni à cheval, il chasse en voiture dans son parc, et pour lui faciliter cet amusement, on lui en a construit une d'une structure particulière. Je l'ai visitée et admirée. Elle tourne sur un pivot, au moyen d'un ressort que fait jouer le comte, de façon qu'elle prend tous les aspects qu'il veut lui donner, et le met à même de faire rapidement toutes les voltes qu'il ferait sur pied. Sa Majesté, qui commence à vieillir, et est déjà obligée d'avoir un marche pied pour se faire asseoir à cheval, goûte beaucoup l'invention et se propose de se servir d'une voiture semblable. » Paris, ce 15 novembre 1773. (*L'Espion anglais*, t. I, p. 159.)

[3] Le comte d'Eu était né en 1701.

[4] *Fortaire,* Mémoires pour servir à l'histoire du duc de Penthièvre, p. 104.

çon digne du maître et des hôtes qui le visitaient, le comte et la comtesse du Nord[1], dont la présence était l'événement du moment.

« Ces illustres voyageurs, raconte Fortaire, furent invités par M. de Penthièvre à venir dîner à Sceaux, ce qu'ils acceptèrent avec grand plaisir. Alors M. de Penthièvre engagea plusieurs personnes dignes d'être admises avec des convives de si grande importance. L'on eut connaissance à Paris de ce dîner, qui fut de la plus grande magnificence. C'était à la fin de mai, le temps était superbe; une foule considérable de carrosses arrivèrent de Paris à l'heure de la promenade et au moment du jeu des eaux, qui firent ce jour-là l'effet le plus ravissant et le plus complet; la propreté et la fraîcheur des jardins, la richesse et la magnificence des fleurs du printemps, qui se trouvaient dans leur plus grande beauté, les brillantes compagnies venues de Paris et des environs de Sceaux, une immense quantité de dames avec les plus élégantes parures, rendirent ce jour-là Sceaux un lieu de délices....

« Après les promenades à pied, arrivèrent de jolies et charmantes calèches où cette brillante société monta pour aller voir toute l'étendue du parc. La première, où était la comtesse du Nord, la princesse de Conti et la duchesse d'Orléans, était conduite par M. de Penthièvre; la seconde était conduite par le comte du Nord, où étaient Mme la princesse de Lamballe et les dames étrangères; une troisième était conduite par le prince Baratinski, ministre de l'impératrice de Russie, superbe homme qui réunissait une belle figure à la taille la plus avantageuse; suivaient plusieurs autres calèches, et la promenade termina cette agréable journée[2]. »

Il ne nous reste plus rien à dire jusqu'à ce dernier jour de la monarchie qui fut la fin de tout pour le vieux monde aristocratique. M. de Penthièvre, au commencement de la révolution, avait cédé Sceaux à sa fille. Il mourut le lundi 4 mars 1793, après son roi, dans son lit, honoré, vénéré, regretté par toute une population qui implora la bénédiction de ce juste. Mais la même année, Sceaux était déclaré bien national, et cinq ans plus tard, il était mis en vente et acheté par un spéculateur, M. Lecomte, qui le fit abattre. La ménagerie allait avoir le même sort que le château et le parc, quand une société de propriétaires fit généreusement l'acquisition de ce joli bosquet, dont les ombrages eurent, sous la restauration, un si grand renom. La fille de M. Lecomte a apporté à son mari, le duc de Trévise, cette belle terre de Sceaux qui fut, cinquante-trois ans, le séjour privilégié de la petite-fille du grand Condé. *Sic transit gloria mundi!*

[1] Le comte du Nord, celui qui fut Paul Ier, le père des deux czars Alexandre et Nicolas.

[2] *Fortaire*, p. 121, 122.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

POÉSIE

LA VIERGE DE LA RÉSIGNATION

Ma vierge s'appelle Marie,
Elle n'habite pas le ciel;
La terre, voilà sa patrie :
Mais j'aime le nom de Marie
Doux aux lèvres comme le miel!

Elle appuie en sa main son front mélancolique,
Ses charmes sont voilés par de simples habits;
Virgile eut enchâssé dans une bucolique
Ses yeux pleins de douceur comme ceux des brebis.
Sur ses lèvres on voit éclore l'espérance,
Elles s'ouvrent ainsi que la fleur d'églantier,
Nul n'y découvrirait un pli d'indifférence,
L'amour pour le prochain y brille tout entier!
A l'âme défaillante et que le doute irrite,
A l'esclave fouetté par l'indignation,
Au génie incompris dont Dieu sait le mérite,
Elle apporte la foi, la résignation!

Ma vierge aux yeux divins, c'est la vierge propice
S'efforçant d'alléger les fardeaux douloureux;
La nuit elle s'assied près d'un grabat d'hospice
Et verse l'espérance au cœur des malheureux.
A la veuve, pleurant sur une morne tombe
Qu'auprès de son époux elle doit habiter,
Sa voix dit : « De tes yeux chaque larme qui tombe
Féconde sa poussière et la fait palpiter. »
A l'orphelin sans feu, sans état, sans ressource,
Elle dit : « Les oiseaux trouvent, pendant l'hiver,
Pour leur faim et leur soif, des grains, l'eau de la source,
Par la société sois nourri, sois couvert. »

A l'ouvrière jeune, à la fois mère et fille,
Maria dit : « Travaille, il faut gagner ton pain!
Pendant que sous tes doigts chemine ton aiguille
Ton pied fait osciller un berceau de sapin.
Pauvre petit berceau! Les pleurs dont tu l'arroses
Sur les couches de lin ne sèment pas de fleurs,
Mais quand ton fils sourit, de ses deux lèvres roses
Part un rayon d'espoir qui vient sécher tes pleurs!
Aux baisers de l'amour Dieu te rendit féconde
Et l'amour releva ton courage abattu;
Travaille, pauvre enfant, et que Dieu te seconde,
Un homme est dans ton fils pour bénir ta vertu!... »

Pensive, elle s'en va de l'entresol au faîte,
Où filtre l'eau du ciel sur de pauvres grabats,
Cherchant les indigents dont la mort est la fête;
Elle s'approche d'eux et leur parle tout bas.
Au vieillard, affaissé par un labeur sans trêve,
Elle dit, ranimant ce débile cerveau :
« Ta vie, ô travailleur! fut un pénible rêve,
Tu vas te réveiller dans un monde nouveau!
Oui, tu rajeuniras loin des chemins arides
Où ton bâton noueux soutint tes pas tremblants.
Le travail à ton front ne mettra plus de rides
Où, perlés de sueur, pleurent tes cheveux blancs! »

L'homme qu'a renversé la fortune brutale
Du faîte des grandeurs dans un fangeux chemin,
S'il veut briser son front par une arme fatale,
Maria le console et désarme sa main.
Elle donne l'espoir à l'ouvrier qui chôme,
L'empêche d'incliner vers de mauvais penchants.
Au paysan qui voit brûler son toit de chaume
Elle montre du doigt la moisson dans les champs.

Du prisonnier martyr de sa foi politique,
Elle allége les fers et fleurit la prison.
Aux cœurs désespérés elle souffle un cantique
Et donne au fou d'amour un éclair de raison.
Aux bohémiens venus ou d'Espagne ou d'Alsace,
Aux bateleurs forains, aux chanteurs ambulants,
Au mendiant qui traîne et bâton et besace
Et rêve sur la paille à des repos brillants,
A tout ce qui chemine au soleil, sur la glace,
Et demande au hasard son pain et son chemin,
Au banquet du hasard elle donne une place
En faisant espérer un meilleur lendemain.

Quand la mer et le ciel se confondent dans l'ombre,
Qu'on voit se rapprocher les nuages des flots,
Sur un écueil fatal lorsqu'un navire sombre,
Elle montre les cieux aux pauvres matelots;
Aux mineurs enfouis au fond d'une carrière,
Où vous, rayons du jour, vous ne pénétrez pas,
Si des rocs écroulés se changent en barrière,
Elle aide à déblayer ce caveau du trépas.
Aux pauvres, aux proscrits dont la vie est meurtrie,
Qui vont de désespoir ou bien de faim mourir,
Elle dit : « Vous manquez de pain et de patrie,
Patience; j'ai vu ce qui doit vous nourrir. »

Ma vierge s'appelle Marie,
Elle n'habite pas le ciel;
La terre, voilà sa patrie :
Mais j'aime le nom de Marie,
Doux aux lèvres comme le miel.

BARRILLOT.

JUDAS

Il n'était point de ceux qui hantent la taverne,
Où sont des bienheureux rêvant tout éveillés,
Cave qui semble au jour une profonde Averne,
Mais d'où les cœurs chagrins sortent émerveillés.

Jamais, parmi la rue, il n'avait en débauche,
Et tel qu'un cavalier flottant sur les arçons,
Chancelant, trébuchant, allant de droite à gauche,
Fait aboyer les chiens et crier les garçons.

Il n'était pas de ceux, aux clartés des bougies,
Le soir, riants et vifs; à l'aube, sombres, lents,
Le visage blafard, les paupières rougies,
Qui font rouler les dés au tapis des brelans.

Jamais, dans sa maison, il n'a dit : Ah! que n'ai-je
Gardé mon gain! J'étais riche au soleil levant!
Me voilà comme un loup affamé, dans la neige,
Que le vent touche au mufle et qui happe le vent.

Il n'était pas de ceux cherchant au clair de lune
Un banquet, où gorger leurs désirs effrénés,
Quand s'allume pour eux le beau feu clair de l'une
Et la lampe de l'autre, au logis des Phrynés.

Jamais, poing sur la hanche et lissant sa barbiche,
On ne le vit vainqueur ou tout ému, guettant,
Aventureux chasseur, l'aventureuse biche,
Ou bien, sous un balcon, à midi, muguettant.

Non, il était de ceux, modestes, sachant plaire
A monsieur le vicaire, à monsieur le sergent,
Qui mènent doucement une vie exemplaire
Et qui vendent leur Dieu pour trente sous d'argent.

CHARLES FOURNEL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

REVUE LITTÉRAIRE.

Gustave Planche. *Etudes littéraires*, 1 vol. *Etudes sur les arts*, 1 vol. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis. — Gérard de Nerval. *La Bohéme galante*. Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 bis. (Collection à un franc.) — *Histoire littéraire de la Révolution*, par Eugène Maron. 1 vol. Paris, Chamerot, libraire-éditeur, rue du Jardinet, 13. — *Les Projets de Sévérus*, par M. Saint-Maxent. 1 vol. Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal, galerie vitrée. — *Une Dernière annexe du palais de l'Industrie*, par M. Andraud, 1 vol. Paris, Guillaumin et Ce, libraires, rue Richelieu, 14. — *Essai sur le rôle de la métaphysique dans les sciences, et de ses rapports avec les théories et les doctrines médicales modernes*, par le docteur Louis Cruveilhier. Brochure. Paris, 1855. — *La Vie monastique dans l'Eglise orientale*, par Mme la comtesse Dora d'Istria. 1 vol. Paris, Cherbuliez, libraire, rue de la Monnaie, 10.

I

Si nous obéissions à certains préjugés de convenance ridicule, et si nous consultions certaine prudence vulgaire, nous nous abstiendrions de parler de M. Gustave Planche; ou du moins, réservant notre opinion sincère, et le traitant avec quelques égards, nous envelopperions dans les protocoles d'une politesse de convention les sévérités d'un jugement qui peut être pris pour un acte d'hostilité systématique envers une Revue rivale.

Mais, nous l'avons déjà dit, et l'on ne saurait trop le répéter, le temps des hypocrisies est passé. L'heure est trop sérieuse pour qu'on la perde à vêtir la vérité. Si nous appartenions à une entreprise industrielle, nous aurions quelque pudeur d'une attaque qui serait de la concurrence mercantile; mais associé à une propagande intellectuelle, mais dévoué à des idées dont le triomphe nous est plus précieux qu'une confraternité menteuse et fort éphémère, nous devons, sous peine de faillir à notre tâche, marcher droit aux ennemis de notre cause, les frapper le mieux et le plus souvent que nous pouvons, et ne consulter que notre conscience pour servir la justice. On n'a un drapeau que pour porter des armes; et d'ailleurs, le fait seul de l'existence et du succès de la *Revue de Paris* est un acte permanent d'hostilité qui nous dispense du mensonge des procédés. Quant aux précautions personnelles, nous n'avons pas grand mérite à les dédaigner; nous sommes trop peu des amis de M. Buloz pour que M. Gustave Planche dise jamais du bien de nous, et nous sommes trop obscur pour qu'il nous injurie.

Il y a bien longtemps que le critique de la *Revue des Deux-Mondes* tient la férule, et on peut se demander, comme nous l'avons fait, en ouvrant ses livres, quel résultat cet infatigable pédant a obtenu, quelles idées il a fait triompher, de quelles erreurs il a tiré le public, quelles renommées usurpées il a démolies? Nous croyons ne rien changer à la plus exacte vérité, à l'évidence la plus mathématique, en affirmant que sur ce premier point l'œuvre de M. Planche a été d'une stérilité parfaite. Acharné contre l'école romantique, exaspéré contre les gloires contemporaines, il a dit un jour « *que les œuvres signées par Victor Hugo disparaîtraient bientôt sous le flot envahissant de l'oubli.* » Et après plus de trente années d'un triomphe laborieux, mais croissant, Victor Hugo, avec ses poëmes, ses romans, son théâtre, est entré dans cette région limpide et sereine qu'habitent les maîtres incontestés. Je n'en veux pour preuve que l'émotion universelle avec laquelle est attendu le volume des *Contemplations*. M. Gustave Planche n'est donc pas infaillible.

Mais si la critique est quelquefois impuissante à guérir le public de ses engouements, du moins, et c'est là d'habitude sa consolation, elle propage des principes, elle met en circulation des idées, elle agite les esprits, elle fait croire à un idéal. M. Gustave Planche n'a jamais rien propagé, rien défendu, rien enseigné. J'affirmais qu'il n'avait jamais blessé personne, j'affirme qu'il n'a jamais convaincu, converti qui que ce soit. C'est qu'en effet, pour faire une propagande d'idées, il faut avoir des idées. Or, je demande quelles sont les idées de M. Gustave Planche? Il a attaqué l'école romantique, mais il l'a quelquefois traitée avec faveur; on trouve dans ses études l'éloge du réalisme et l'éloge de l'imagination. Est-ce au profit d'une opinion philosophique, sociale ou simplement politique qu'il parle avec cette violence? A-t-il donc, faux paysan du Danube, quelques bonnes sentences de morale universelle à débiter à tous? Point. Indifférent aux agitations, aux doutes, aux tortures des temps modernes, il ne voit dans les premières élégies de ce siècle qu'une fantaisie vaniteuse pour les poëtes de mettre leur personnalité en avant. *René*, *Jocelyn*, *les Méditations*, *les Feuilles d'au-*

tomne, toutes ces plaintes, si diverses d'accent, si unanimes d'intention, ne sont pour lui que des accès de fatuité, que des procédés. Il ne voit pas, il ne sent pas l'inquiétude qui suit les révolutions; il juge les passions littéraires au point de vue le plus étroit, le plus mesquin; il fuit l'enthousiasme; il calomnie l'émotion; il s'arrête aux chicanes de détail; mais jamais un souffle ne l'enlève à ce terre-à-terre continu; jamais une échappée dans le domaine de la morale, qui doit être l'Elysée ou l'enfer des bons ou des mauvais écrivains! Dans quel livre, dans quelle page, dans quelle ligne a-t-il laissé tomber une parole d'encouragement, d'enseignement fécond? Sous cette amertume, qui n'est que l'injure et qui n'est pas la satire, sent-on l'indignation d'une âme virile qu'anime la colère du bien et du beau? Lui échappe-t-il, dans ces malédictions perpétuelles, une parole de foi sincère? et s'il ne croit pas aux artistes, a-t-il au moins pour l'art ce culte fervent qui répare tout, qui agrandit les luttes, qui purifie les colères, et qui guérit en blessant? Critiquer c'est enseigner. Quelle est la formule, la doctrine de M. Planche? Est-ce l'art pour l'art? Est-ce l'art humanitaire? Je comprends M. le comte A. de Pontmartin poursuivant, au nom d'opinions politiques et religieuses hautement proclamées, tout écrivain qui lui paraît ennemi. Je comprends M. Cuvillier-Fleury cherchant avec esprit, avec une finesse courtoise à constituer le juste-milieu littéraire, l'éclectisme de Philinte. Je comprends et j'aime M. Eugène Pelletan fouillant tous les livres, tous les cœurs, pour y sentir le progrès, la liberté. Qu'on blâme ou qu'on applaudisse ces divers critiques, on leur reconnaît un but, une croyance, une idée. Mais encore une fois, quelle est la devise de M. Planche, et depuis plus de vingt années, quelle ombre de doctrine, quel soupçon d'idées a-t-il fait passer dans la conscience publique?

Mais s'il n'est pas infaillible, et s'il est sans idées, M. Planche a-t-il au moins ces mérites de style qui profitent aux artisans littéraires, et peut-on citer de lui quelques pages comme des modèles? Hélas! non. Brutal jusqu'à la sauvagerie, quand il veut être fort, douceâtre jusqu'à la fadeur quand il veut être bienveillant, M. Planche exprime en prose épaisse des banalités qu'il assaisonne de figures de rhétorique empruntées à des rhétoriciens. Assez habile dans la recherche des défauts de détail, il perd toute mesure quand il veut utiliser ces petits avantages. Sa raillerie ne s'élève jamais à l'épigramme, et sa colère est bourrue. Comment! depuis plus de vingt ans M. Planche mord, et il n'a pas fait encore une morsure sérieuse! Depuis plus de vingt ans il se moque, et sa moquerie n'a produit encore ni un trait qui pût être répété, ni un mot qui restât attaché à ses victimes! Depuis plus de vingt ans il a de la haine, et ses ennemis sont debout et le défient! Mais il faut supposer alors à ce flagellateur impuissant ou trop de bonté ou trop peu de verve. C'est ce dernier reproche qui doit rester. Les serpents qu'agite M. Planche sifflent beaucoup, mais le sifflent surtout; quant à leurs lèvres, elles tachent, mais ne tuent pas. Ce style à coups de poing déconcerte et peut blesser le goût; mais encore une fois, il ne blesse personne.

C'est précisément sa malveillance incorruptible qui est pour M. Planche la raison de son insuccès. Comment croire aux leçons de haine d'un homme

qui n'aime rien? Comment se prêter aux sophismes hargneux d'un mécontent qui paraît surtout mécontent de lui? Comment ne pas être amené à croire que cet écrivain, qui n'a jamais fait ni essayé un livre, en veut aux livres des autres par cette seule raison? Sa stérilité prévient contre ses rigueurs, et on est toujours tenté de lui dire : Montrez-nous vos œuvres, vous qui blasphémez les œuvres des autres!

On parle quelquefois, surtout dans les articles de M. Planche, de sa conscience. La violence systématique a de faux semblants de probité, et Zoïle voudrait passer pour un Alceste. Quant à nous, il nous a toujours semblé que la conscience était moins intraitable, et la loyauté, quand elle est l'essence même d'un écrivain, respire dans tous ses actes. Or, nous avons trop de preuves de la félonie du critique pour avoir confiance dans ses jugements. Un homme de science et de véritable valeur, dont les travaux d'esthétique sont consultés par tous ceux qui écrivent l'histoire de ce temps-ci, M. A. Michiels, dans un chapitre de deux volumes intitulés l'*Histoire des idées littéraires en France*, a démontré par des faits péremptoires les larcins déguisés, les actes de piraterie commis par l'impitoyable Aristarque. C'est ainsi que suppléant, par des traductions et des copies, aux lacunes d'une instruction insuffisante, M. Planche s'installait à la *Revue des Deux-Mondes* à l'aide d'une étude sur Fiedling, prise tout au long dans la biographie des romanciers célèbres de Walter Scott. Par cet attentat contre la double propriété de l'auteur anglais et du traducteur français, M. Defauconpret, M. Planche acclimatait dans le recueil, dont il est aujourd'hui le seul ornement, cette indulgeuce pour les plagiats dont nous avons pu constater les effets. Une autre fois, c'est à la *Quaterly Reviews* qu'il s'adresse; puis enfin, après des extorsions littéraires plus ou moins graves, il en vient à se venger de M. Michiels en lui empruntant à lui-même le fond, les accessoires, et surtout les découvertes faites par notre consciencieux collaborateur dans son excellente étude sur Rubens et son école. Mais M. Michiels n'est pas d'humeur à se laisser copier, et il a réclamé avec une énergie que nos lecteurs n'ont sans doute pas oubliée. A propos de l'Exposition universelle, le consciencieux M. Planche reprochait à la mémoire de M. Froment-Meurice un fait d'usurpation dont précisément l'éminent orfévre avait eu le soin particulier de se préserver. M. Gustave Planche affirmait que l'artiste dissimulait les noms de ses collaborateurs; il a suffi à M. Paul Meurice de renvoyer le calomniateur aux œuvres et aux notices du mort si brutalement attaqué, pour convaincre une fois de plus M. Planche d'exagération volontaire. Voilà pour la conscience!

Quant à l'érudition, elle n'est assurément pas indispensable à un savant qui emprunte si facilement la science des autres; mais encore faudrait-il pouvoir la contrôler au besoin, et ce n'est pas échapper à la leçon de la Fontaine que de prendre le Pirée pour une femme, sachant bien que ce n'est pas un homme. M. Planche fait vivre en 1824, et compte au bilan littéraire de cette année-là le poëte Robert Burns, mort en 1796; il fait du fameux évêque Percy un Ecossais et non plus un Anglais, comme la nature l'avait créé. Il prend dans la *Biographie universelle* un article de M. Emeric David

sur *Phidias*, un autre de M. Quatremère de Quincy sur Michel-Ange ; par malheur, il copie étourdiment, et il fait sculpter par Michel-Ange, au seizième siècle, un tombeau commencé par Nicolo' dall' Arca, mort en 1270, et terminé par Jean de Pise, mort en 1320. M. Michiels a pris soin, en 1842, de relever toutes ces bévues et d'autres encore ; mais comme, depuis quatorze ans, M. Gustave Planche n'a pas brisé le bâton dégrossi qui lui tient lieu de plume, il est hors de doute que nous pourrions, avec peu d'efforts, allonger considérablement la liste de ces preuves singulières d'infaillibilité scientifique.

Les deux volumes que vient de publier M. Gustave Planche sur la littérature et sur les arts, confirment au delà de toute supposition le jugement très-sincère que nous portons sur sa valeur comme écrivain et comme critique. Jamais l'absence de véritables lois d'esthétique ne fut plus complète. Le caprice d'un esprit chagrin paraît la seule raison des antipathies ou des préférences. On flagorne des poëtes médiocres, on injurie grossièrement des esprits sérieux et militants. Partout, qu'il s'agisse du roman contemporain ou du théâtre, ou de la poésie, la même vulgarité, la même façon mesquine et pédante de juger ! partout le même dédain, le même mépris, ou plutôt, la même inintelligence des doutes, des passions, des troubles de l'époque actuelle ! A propos de M. Cousin, il dira de ce maître, qui a une si lourde part de responsabilité dans la faillite de la philosophie moderne, que « c'est un homme capable de comprendre les faiblesses du cœur ; » mais de son action, de son devoir, de son rôle, rien ou presque rien. Je me trompe. M. Planche regrette que M. Cousin ait quitté la chaire de si bonne heure, « *il eût retardé*, dit-il, *l'apothéose des intérêts matériels.* » L'art doit-il aider à l'enseignement explicite des vérités morales et religieuses? M. Cousin ne le pense pas, ni M. Planche non plus. « *Toutes les* « *fois*, ajoute ce dernier, *que l'art, au lieu de se proposer l'interprétation de* « *la réalité, a pris un caractère dogmatique et s'est mis au service de la mo-* « *rale ou de la religion, il a perdu sa puissance.* » Il y a dans cette observation une ineptie et une vérité. Il est hors de doute que l'art n'existe réellement qu'à la condition de développer, d'épanouir jusqu'à une perfection plus ou moins grande les règles essentielles qui servent de base à chacune de ses parties. Avant d'être spiritualistes, socialistes, religieuses, la peinture, la sculpture, la musique, la littérature devront être de la peinture bien faite, de la sculpture correcte, de la musique savante, de la littérature bien écrite ; c'est là une vérité que M. de la Palisse accepterait. Il ne suffit pas qu'un roman ait de bonnes intentions pour que ce soit un bon roman ; et *Candide*, ce chef-d'œuvre qui fait horreur à M. Cousin, s'il n'avait été qu'une diatribe, aurait fort bien pu n'être qu'un livre médiocre. Ce qui fait sa force, ce qui le place dans les hautes régions de l'art, c'est l'alliance harmonieuse de la forme et du fond, c'est la réussite de la mise en œuvre secondant l'intention. Affirmer avec solennité la proposition émise plus haut, c'est ne rien dire de neuf ; c'est même ne rien dire du tout. Chacun est d'accord sur ce point. Mais lorsque, sans tomber dans l'affectation dogmatique, l'art se met au service des idées de morale, de religion, d'humanité,

je crois qu'il court plutôt des chances de triomphe que des périls de déchéance. Pour ne citer qu'un exemple tout récent, le livre de Mme Beecher-Stowe cesse-t-il d'être une œuvre de premier ordre, parce qu'il est le plaidoyer spécial d'une question de morale humaine? Tout ce qui est dogmatique a un caractère d'enseignement qui exclut l'idée d'universalité. Cela est incontestable et incontesté. Mais ce qui prouve que M. Gustave Planche n'a pas le sentiment des angoisses modernes, c'est qu'il ne voit pas que l'art égoïste dont il se fait aujourd'hui l'apôtre, ne peut plus suffire aux besoins d'esprit et de cœur des générations nouvelles. Qu'importe à ces âmes avides de morale, de principes, affamées de vérité, un torse irréprochable, une peinture bien réussie, une phrase savante, une musique habile, si elles ne trouvent pas dans ces œuvres la réponse à leur éternelle demande, la source à laquelle puissent se désaltérer leurs douleurs! Ce qui rend puéril et oiseux le bagage des dissertations de M. Gustave Planche, c'est la fièvre du public, qui veut qu'on l'instruise et qu'on le sauve par tous les moyens, par les yeux, par les oreilles, par le rire, par les larmes, par le cœur enfin.

Vous parlez d'imiter la réalité? Mais qu'est-ce que la réalité, sinon des douleurs précises, des joies vagues, des espérances infinies? L'art sera donc au service de la réalité toutes les fois qu'il satisfera aux besoins d'amour, d'expansion, de prières de l'humanité. A ce compte-là, je trouve que Lamartine est plus réaliste que Paul de Kock; et les *Méditations* sont plus vraies, au point de vue de tout le monde, que les romans calqués sur les mœurs triviales de la société.

Ces deux volumes s'ajoutent donc au précédent bagage de M. Gustave Planche sans faire bénéficier le public d'une idée de plus. On y retrouve la même lourdeur, la même maladresse dans la malice, les mêmes pavés en guise de grains de sable. Cette publication continue le phénomène assez rare, en littérature, de la malveillance passée à l'état chronique. C'est là d'ailleurs une anomalie dont on ne s'étonne plus et qui a fini par produire un effet contraire à son but. Il est notoire pour tout le monde que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un nouveau venu, à un débutant dans la carrière littéraire, c'est de subir ce qu'on appelle l'*éreintement* de M. Gustave Planche. On sollicite sa colère, comme on demande à d'autres leur bonne grâce; il n'est pas de câlinerie dont on n'use pour être malmené par ce singulier critique qui fait vivre et prospérer tous ceux qu'il veut tuer. On sait si bien que le public ne se laisse pas prendre à ces fureurs de maniaque, qu'on se fait recommander à ses sévérités pour s'attirer des lecteurs et des sympathies. Si M. Planche pouvait jamais se douter de ce succès bizarre, il serait capable de devenir bienveillant à l'excès par dépit et de jouer à tous ceux qu'il déteste le tour perfide d'en dire du bien. Mais ce danger n'est pas à craindre. A ce degré, le vertige du dénigrement ne peut plus cesser.

Nous n'avons pas à déterminer les causes de cette hypocondrie féroce. Le sentiment d'une irremédiable impuissance suffit-il à l'expliquer? Nous ne le pensons pas. Pour nous, M. Gustave Planche n'est pas un critique, c'est

un système. Il représente toute une école, toute une coterie qui le charge de ses exécutions; et malgré les coups de tête indépendants par lesquels de temps à autre il fait croire à une sorte de liberté d'allure, au fond, il sert surtout les rancunes d'une Revue qui a su éloigner d'elle tous les grands noms de la littérature contemporaine, Victor Hugo, Balzac, Lamartine, George Sand, Michelet, Dumas, etc., et qui essaye de calomnier ou de nier le mouvement littéraire, parce qu'elle ne peut plus ni le diriger, ni même le suivre. Sacrificateur d'un autel où la *médiocratie* est adorée, M. Gustave Planche immole les béliers, épargne les moutons, et cherche à organiser une sorte de terreur au profit d'un nivellement sacrilége des intelligences. Tout ce qui vit, tout ce qui cherche, tout ce qui étudie, offusque ces béats qui font mâcher leur prose comme les Anglais font mâcher l'opium aux Indiens. Si, par moments, cette école tressaille au cliquetis d'une armure qui rappelle les luttes passées; comme elle ne peut entrer en lice elle-même, comme l'obésité rend la cuirasse chimérique et la lance grotesque, elle souffle dans la trompette, elle fait appel aux jeunes paladins et provoque, pour l'illusion de sa vieillesse, un tournoi dont elle sera juge. Mais la jeunesse a autre chose à faire; d'ailleurs M. Véron est un concurrent sérieux, et ce docteur exploite déjà pour le plus grand profit de sa vanité l'idée des concours. Je crois que la *Revue des Deux-Mondes*, qui depuis longtemps n'est plus la revue de ce monde-ci, désespère de tirer jamais la tombola littéraire qu'elle a fait afficher, et que personne ne viendra répondre à la question que ce sphinx cacochyme a posée : quels sont les moyens de réveiller le mouvement de 1832? Question naïve, et qui est l'abdication la plus manifeste! Comme si l'on suscitait une révolution artistique! Comme si l'on donnait à volonté la fièvre à un peuple qui dort d'une digestion laborieuse! Comme si rien de social ne se mêlait en 1832 à ce réveil éclatant du génie lyrique! On le voit, si donc M. Gustave Planche a peur des idées, c'est qu'il est douanier d'une frontière où les idées sont proscrites. Je mettais en doute sa conscience. J'avais tort; je reconnais qu'il est impossible de remplir plus consciencieusement son office. Mais cette obéissance suffit-elle pour amnistier les torts d'une critique, violente sans foi, intolérante sans fanatisme? Je ne le pense pas; pour prétendre guider les générations, je crois qu'il faut leur montrer un autre étendard qu'un drapeau fait avec la nappe de M. Buloz!

II

Nous passons d'un littérateur qui hait la littérature, d'un critique pour qui la poésie est une billevesée, à un homme dont la vie était absorbée par le rêve, et qui, trouvant un jour le monde trop plat, trop trivial, trop grossier, le souffleta de sa mort. Pauvre Gérard de Nerval! Que de phrases n'a-t-on pas faites sur cette agonie si bien cachée, sur cette fin mystérieuse et qui ne sera jamais éclaircie! Nous éviterons ces dithyrambes funéraires; mais il nous est impossible toutefois de ne pas constater l'émotion poi-

gnante qui nous a saisi à la lecture de ce volume (*la Bohème galante*), si souriant et si triste, plein de vagabondage et de douleur tordue dans un sourire. En le suivant, cet Hamlet de la rue de la Lanterne, à travers le dédale des rues tortueuses, des bouges de la Halle, qu'il peint avec le pinceau d'un Flamand et la mélancolie de Sterne, nous voyons toujours trotter devant lui, comme le barbet de Faust, le corbeau sinistre qui s'est perché sur les barreaux où pendait son cadavre. Ce livre, plein de jeunesse et de tristesse, est l'avenue de ce cloaque où son âme a jeté la guenille de son corps.

Gérard de Nerval est le plus sincère, je devrais dire le seul sincère des écrivains qui ont pris à tâche d'initier le public aux mystères de la vie parisienne. Sa flânerie n'est pas une pose, sa fantaisie est bien l'inquiétude d'un cœur qui a perdu sa route et qui ne la retrouvera jamais. La grâce naïve avec laquelle il raconte ses impressions, la gaieté facile qui se mêle à ses récits, l'absence absolue de tirade humoristique ou de trait prétentieux, tout révèle la bonne foi d'un touriste qui cherche les égouts pour se rapprocher de la terre, et qui, « sortant au matin de chez Paul Niquet, comme « Dante sortait de l'enfer, respire avec bonheur le parfum des fleurs entassées sur le trottoir de la rue aux Fers. »

Ce qui constitue l'originalité sérieuse de cet écrivain charmant, c'est ce goût pour les explorations souterraines associé à une délicatesse de sentiment, à un charme de style qui ne sont jamais en défaut. Il nous souvient que quelques semaines avant sa mort, au milieu des divagations les plus folles, Gérard s'interrompait pour excuser une expression un peu incorrecte échappée à l'entraînement du dialogue. L'artiste veillait toujours en lui; et nous croyons que jusqu'à l'heure suprême où il a espéré la vue de Dieu, il est resté ce qu'il était, le bohême intelligent et raffiné; le choix de ce lieu formidable, de cette rue inconnue à tout Paris, de cette fenêtre horrible, de ce corbeau voisin, est peut-être le dernier calcul d'un artiste qui a arrangé le décor de sa mort, comme il avait toujours cherché le décor de sa vie.

Il serait ridicule et odieux de blâmer une pareille existence. On l'observe, on la constate, on la plaint; voilà tout. Gérard est un fils direct de Rousseau; il en avait la mélancolie, la douceur parfois un peu amère, la modestie apparente, l'orgueil caché, la réserve bizarre auprès des femmes, l'ardeur, le besoin des courses solitaires, et puis enfin la folie. Rousseau errait dans la campagne, il découvrait la nature; Gérard, malade au suprême degré de la mélancolie du dix-neuvième siècle, redoutait les champs, et s'il allait se promener à Ermenonville, c'était pour retrouver le tombeau de son maître; il avait dans la tête une campagne idéale, des cieux-féeries qui l'empêchaient d'herboriser, et dans le ruisseau boueux de la rue Saint-Honoré, que Mme de Staël regrettait, il voyait des fantômes passer aussi purs, aussi frais que s'il se fût penché sur le cristal d'une fontaine. Je crois que Gérard avait la même façon de travailler que Rousseau, et que ce style facile était le résultat d'efforts laborieux. Quant à sa prétendue modestie, j'estime que les critiques qui l'ont exaltée outre mesure à propos de

sa mort, l'ont méconnu. Je ne lui fais certes pas un reproche d'avoir eu de l'orgueil, mais je pense qu'il était sur ce point fier comme Rousseau, c'est-à-dire en dedans, n'osant pas montrer au dehors ce sentiment de lui-même qu'on eût pris pour de la vanité. Les gens humbles et modestes ne se tuent pas. Tout suicide est le défi d'un orgueilleux. Gérard a révélé son secret en se tuant, secret d'ailleurs soupçonné par tous ceux qui ont eu quelques rapports littéraires avec lui. Doux, bienveillant, indocile à la critique, appréciant et faisant apprécier son œuvre, il avait de lui-même, de sa valeur, une conscience inflexible qui ne choquait pas, mais qui pouvait souffrir et saigner secrètement des familiarités tolérées du premier venu. Dans ses accès de folie, il se laissait aller avec abandon à cette estime de lui-même, et les trônes, les couronnes, toutes les gloires, toutes les beautés physiques et morales devenaient son apanage.

Dans ce volume que nous venons de lire et où son âme respire tout entière, je lis cette excuse à propos de ses confessions incessantes : « Qu'on « nous pardonne ces élans de personnalité, à nous qui vivons sous le re- « gard de tous, et qui, glorieux ou perdus, ne pouvons plus atteindre au « bénéfice de l'obscurité. » Ce n'est pas là l'excuse d'un homme modeste. Je soupçonne dans cette vie étrange, qui était double, qui participait de la réalité et du rêve, des étoiles et du ruisseau, je soupçonne bien des douleurs qu'on n'a jamais sues, bien des suicides avant le dernier. Un fait étrange, c'est la façon dont Gérard traite l'amour. Il a dit volontiers qu'un chagrin violent, que la perte d'une femme aimée avait été la cause de ses terribles maladies; mais cette liaison, jusqu'à quel point fut-elle poussée? C'est là une question que la mort empêche d'être indiscrète, et à laquelle les amis les plus intimes de Gérard ne sauraient répondre. Ce cœur expansif n'eut jamais de confidents, et dans ce volume, où il raconte sa jeunesse, où il parle des tentations de son âme, il peint de fraîches et souriantes figures de jeunes filles, qui toutes disparaissent au moment où il tend les bras? Ont-elles en effet disparu? Ne les a-t-il pas retrouvées derrière les saules? C'est là une question qui a son importance, quand il s'agit de pénétrer les ressources d'une imagination inquiète.

Quoi qu'il en soit de ce problème et de quelques autres que peut soulever cette personnalité douce et triste, regrettons du fond du cœur ce poëte bienveillant, ce littérateur irréprochable qui a commencé par traduire Faust et qui a fini par vivre des voluptés idéales d'un Valpurgis douloureux. Le livre dont nous parlons aujourd'hui est un de ses meilleurs, un des plus francs; il laisse bien loin toutes les promenades prétentieuses de ceux qui rôdent autour de la bohême sans oser y entrer. Il restera inimité et inimitable, et il fournira à quelque studieux biographe plus d'un renseignement utile sur la maladie dont est mort ce cœur généreux, cette âme honnête, que M. Gustave Planche a épargnée par dédain sans doute, mais qui a eu en revanche la gloire d'être insultée par M. Veuillot.

III

Une histoire littéraire de la Révolution est-elle possible? En d'autres termes, la Révolution a-t-elle eu une littérature? Telle est la question que M. Eugène Maron s'est posée et qu'il a essayé de résoudre dans un livre qui comprend *la Constituante* et *la Législative*. Si l'on entend par littérature, par mouvement littéraire, une profusion de volumes, d'œuvres remarquables, je crois qu'alors on peut répondre négativement; mais si l'on tient surtout compte du mouvement des esprits, si l'on étudie l'éveil d'un sentiment nouveau, d'une forme nouvelle, à ce titre, la Révolution française a été l'aurore d'une littérature qui n'a pas encore atteint son développement. M. Maron a entrepris avec talent, avec courage, avec bonne foi, une tâche véritablement utile et qui, comme toutes les vérités longtemps méconnues, a l'apparence d'un paradoxe.

La tribune et les journaux, voilà les deux grandes écluses du génie littéraire sous la Révolution. L'éloquence parlementaire se révèle tout d'un coup avec des formes grandioses qui nous paraissent un peu emphatiques à distance, mais qui attestent l'émotion profonde, le sentiment convaincu, la fierté des hommes politiques de cette incomparable époque; et non-seulement la parole est véhémente, fiévreuse, mais elle ne sort pas d'une correction académique. Les plus fougueux transports, les plus rapides improvisations se formulent dans une langue irréprochable, et comme si la rhétorique avait laborieusement préparé ces effets. Quant aux journaux, ils sont le reflet de l'incendie qui s'allume tous les jours à la tribune. Quelques-uns, royalistes ou sans-culottes, tombent dans la vocifération et le ruisseau, et *l'Ami du roi*, de l'abbé Royou, n'a rien à reprocher à *l'Ami du peuple*, de Marat. Ce dernier est une représaille. Comme le remarque fort judicieusement M. Maron, les journaux royalistes furent les premiers à se servir du langage du *Père Duchesne*. Cette absence de goût, de convenance, plus sensible chez des hommes qu'on pourrait croire bien élevés, se retrouverait peut-être encore de nos jours; et si un démocrate se laissait aller à cette grossièreté de forme qu'on reproche aux feuilles de la Révolution, n'aurait-il pas une excuse dans M. Veuillot? Quel philosophe oserait être aussi brutal, aussi inconvenant que ce chrétien?

Le théâtre de la Révolution continue la tribune, et les tragédies sont des pamphlets. Le drame réel de la rue empêchait l'attention de s'arrêter aux drames fictifs des tréteaux. Quant au roman, il cherche la nature que Rousseau lui a montrée et qu'il découvre dans *la Chaumière indienne*. La poésie n'a qu'un cri, mais qui retentit encore. C'est *la Marseillaise*. Voilà le poëme épique que Voltaire n'avait pas donné, et que *Rouget de Lisle*, ou plutôt qu'une révélation mystérieuse a tout à coup jeté dans le monde. Eh bien! si l'on ne craignait de paraître s'arrêter à des subtilités, on pourrait dire que toute la littérature du dix-neuvième siècle est sortie de ces deux petites œuvres, *la Chaumière indienne* et *la Marseillaise*.

La nature est le besoin des âmes altérées, des vainqueurs et des vaincus. Comme on retrouvait sa conscience, la liberté, la vie enfin, dans ce grand mouvement de délivrance, on avait une ardeur de vérité, de sincérité qui se hâtait de se satisfaire. Les colombes symboliques, les rubans, étaient devenus odieux. On voulait respirer l'air libre de Dieu, communier avec l'âme universelle, et on se dépêchait d'aller aux champs. Mais la nature est plus loin qu'on ne le croit. Il ne s'agit pas de sortir de la ville, de s'asseoir sur le bord d'un fossé pour comprendre et pour sentir. Il y a dans le regard et dans le cœur de fausses nuances, des parfums factices, des préjugés dont on doit se débarrasser; ce n'est pas l'affaire d'un jour; et voilà pourquoi la littérature romantique, qui n'est que la réaction de la vérité et de la nature extérieure contre les mensonges des paravents du dix-huitième siècle, voilà pourquoi cette littérature, fille de la Révolution, parut en retard de quelques années, et chercha confusément sa route d'abord, avant de la trouver. Voilà pourquoi la Révolution, à côté de *la Chaumière indienne*, vit naître avec indulgence des niaiseries sentimentales, des pastorales ridicules qui trahissaient un besoin, en essayant de le tromper.

Nous trouvons que M. Eugène Maron, qui a compris ce caractère particulier de la littérature révolutionnaire, n'a pas assez insisté sur un point qui, pour nous, est le titre glorieux de la littérature contemporaine. L'auteur, dont le travail nous est trop sympathique pour que nous ne soyons pas autorisé à des objections, l'auteur se demande si la Révolution française a engendré cette défaillance des esprits et des âmes dont tant d'œuvres du dix-neuvième siècle sont empreintes; et il répond négativement. La négation part d'un bon sentiment, mais nous la croyons exagérée. Nous pensons, tout au contraire, que c'est la grande ardeur, la grande voie ouverte par la Révolution française qui a ébloui, étourdi, grisé, bouleversé jusqu'au vertige la littérature du dix-neuvième siècle. Qu'on ne s'y trompe pas; la défaillance n'est pas le dépérissement, ni la mort. René veut mourir, mais il le crie avec les rugissements et les transports d'un homme qui sent la vie et qui la voit partout. La défaillance était la lassitude, la déception d'un jour; mais la preuve qu'elle était l'accident momentané, l'éclipse passagère de la foi en la liberté, c'est que tous les grands noms de l'école romantique, même le royaliste Châteaubriand, qui ont commencé par l'élégie égoïste, désespérée, ont bientôt retrouvé la tradition et sont devenus hardiment révolutionnaires et socialistes.

Après les sanglants démêlés de la Convention, une mélancolie un peu amère devait s'emparer des âmes loyales; il était naturel que l'atmosphère alourdie par les vapeurs sanglantes de la République, et aussi par la poussière tumultueuse de l'Empire pesât sur les poitrines; on peut avouer cet effet de la Révolution sans lui susciter de procès. Disons encore que le poëte, au milieu de ces fédérations qui le tentaient de toutes parts, avait besoin de se recueillir, de se retrouver, de se découvrir lui-même avant d'aller à la découverte des autres.

L'élégie humanitaire, pour être sérieuse, doit commencer par l'élégie personnelle. On va de l'individu à la foule, de la douleur d'un seul à la

douleur de tous. C'est là la raison des premières tristesses de ce siècle. Les attribuer à des vanités d'artistes, c'est juger comme M. *Gustave Planche,* avec la myopie d'un homme qui redoute les idées; c'est abstraire la littérature du mouvement social. Les âmes tendres avaient subi un ébranlement douloureux à la suite de tant d'échafauds et de tant de déceptions; mais au fond de leurs plaintes, on sentait toujours gronder *la Marseillaise,* le *credo* désormais ineffaçable de la France! *Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance....* dit le poëte; mais l'écho lui répond : *Allons, enfants de la patrie!* et un beau jour le rêveur se retourne et répond à l'écho : *Aux armes, citoyens!* Voilà comment l'école romantique descend de la Révolution avec un peu de doute, se fortifie en chemin, reprend son courage et arrive à se trouver d'accord avec les inspirations du génie de la France.

Ces idées auraient besoin d'être développées; nous y reviendrons, pour les affirmer de nouveau et pour les prouver davantage, si M. Maron, dans la suite de ses recherches, sépare l'école romantique de la Révolution; mais nous pensons que nous n'aurons plus à contredire un homme dont le travail éveille en nous de si vives et de si sincères adhésions, et nous attendons avec confiance la suite de ces fortes et consciencieuses études. M. Eugène Maron n'est pas à ses débuts, il a déjà publié sur *les premières relations de la France et de la Turquie,* sur l'anneau *de François Ier envoyé à Soliman,* un travail d'érudition et de discussion historique bon à consulter en tout temps, mais particulièrement recommandé aux politiques de nos jours, qui applaudissent à l'alliance providentielle de l'Occident avec l'Orient.

IV

Voici un volume dont nous voudrions dire du bien, car nous sentons circuler dans ses pages un violent désir de bien faire et l'amour de l'art; mais les privautés que l'auteur se permet avec l'histoire, la façon de mettre en scène des personnages de la Révolution, que leur génie, leurs services, leurs crimes même recommandent à plus de précautions sérieuses; mais la confusion des idées personnelles de l'écrivain qui mêle à ses récits divers projets de loi et de réorganisation de la société des gens de lettres, l'exécution, en un mot, refroidit nos sympathies et nous contraint à un peu plus de sévérité. Il s'agit des *Projets de Sévérus* (*homme de lettres inédit*). L'auteur, M. Saint-Maxent, soit qu'il nous livre son vrai nom, soit qu'il s'abrite sous le pseudonyme, n'en a pas moins droit à l'attention et au conseil.

Ce volume contient trois nouvelles cousues dans un récit, et entremêlées de réflexions humoristiques et de théories de l'auteur. Disons d'abord notre avis sur la partie d'imagination. Des trois historiettes, la dernière, qui raconte les fredaines de l'abbé Dubois et de son élève, le régent, pour être la moins originale, n'est pas la plus mauvaise; le dialogue en est vif, les détails assez jolis. Nous n'en avons pas cherché la moralité, et nous ne nous

étonnons pas de la trouver dépourvue d'intention philosophique. Mais les deux premières sont vraiment de trop grosses fantaisies. Montrer Mirabeau amant aimé de Mme Dubarry, c'est là, à coup sûr, du nouveau, mais du nouveau trop nouveau. Nous n'avons pas à défendre le grand orateur au sujet de ses amours. Ses passions, avec leurs excès et leur impardonnable égoïsme, sont connues, et on ne peut guère inventer, sans rester au-dessous de la réalité. Mais tenter la réhabilitation de Mme Dubarry par un amour pur, c'est abuser malencontreusement d'une intention fort honorable; quant à l'histoire de Lambertine, c'est-à-dire de Théroigne de Méricourt, quant à ce complot dans lequel Danton se prête à un métier de faussaire pour perdre la reine, et poignarde en quelque sorte de sa propre main, dans un souper, un homme dangereux, c'est plus que de l'exagération, c'est une calomnie.

Il y a des mémoires auxquelles il faut se garder de rien ajouter; il y a des tombes sur lesquelles il ne faut pas peser. Les noms et les cendres des formidables acteurs de la Révolution commandent une réserve absolue. Il faut prendre garde de médire de ces bourreaux qui furent d'héroïques victimes, et sans le courage desquels nous n'aurions peut-être pas le loisir de les insulter. Je ne sais pas quelles sont en politique les opinions de M. Saint-Maxent. J'ai cru deviner, à certains passages de son livre, qu'il acceptait la Révolution, au moins le bénéfice de 1789. Eh bien! il faut prendre garde, en se montrant rigoureux envers 93, de ne pas assez estimer les conquêtes de 89. D'ailleurs, ce drame qui a permis depuis de jouer tant de comédies, n'a pas encore eu son dénoûment final. Nous sommes tous, si obscurs que nous soyons, les acteurs ou les comparses de cette action épique : ne nous hâtons pas de siffler, et prêtons-nous, le cœur ferme, l'âme pure, le courage tendu, au rôle que nous aurons à jouer.

Voilà ce que nous pouvons reprocher à la partie romanesque de ce livre. Les théories philosophiques, le souhait d'une loi de répression plus rigoureuse que les articles du Code actuel contre les suborneurs, sont de généreuses inspirations, contre lesquelles nous n'avons pas en principe d'objection. Quant aux projets de réforme qui regardent les gens de lettres, nous voudrions avoir le loisir de les discuter longuement. Il y a sans doute beaucoup à faire; et l'agglomération de fabricants de nouvelles et de romans qui s'intitule la *Société des gens de lettres*, est loin, trop loin de répondre aux exigences morales, aux nécessités de dignité absolue qui devraient être la condition des écrivains. Mais ce sont là de graves questions qui ne peuvent être posées en une page, ni résolues en quelques lignes ; sur ce sujet particulier donc, tout en approuvant les intentions de M. Saint-Maxent, nous faisons encore nos réserves, mais, cette fois, avec une adhésion sincère et complète. En somme, avec du talent, de l'esprit, une pointe d'amertume qui n'est point inutile dans la vie littéraire, M. Saint-Maxent a fait une œuvre imparfaite, mais qui en promet de meilleures. Espérons que ce sera pour bientôt.

Parmi les idées de réforme administrative dont la révolution de 1848 eut l'illusion, il en est une qui fit sourire les hommes politiques et qui n'eut

pas même les honneurs de la discussion, ce fut la pensée d'un *ministère du progrès*. Ce qui fit tort surtout à l'innovation proposée, ce fut peut-être son titre, violente épigramme contre les autres ministères, proclamés dès lors ministères de la routine. Mais le projet de M. Louis Blanc, peut-être impraticable dans ses termes précis, indiquait une lacune et avait une excuse dans les mille difficultés dont les inventions sont entourées. Ne serait-il pas possible d'instituer une commission, un jury permanent chargé de recueillir, d'examiner toutes les découvertes, quelles qu'elles soient, de les essayer, de les signaler, de les encourager, de les protéger? A qui donc peut s'adresser aujourd'hui le savant qui n'est pas assez riche pour faire attendre sa gloire? A qui l'inventeur, qui n'a pas le moyen de payer la renommée, peut-il demander aide et appui?

Un homme d'une imagination vive et généreuse, un savant dont le regard, toujours fixé dans le lointain, appelle l'avenir et l'associe aux efforts du présent, M. *Andraud*, a écrit un livre que bien peu d'hommes spéciaux daigneront lire, qui ne méritera sans doute ni les témoignages de satisfaction de l'Académie des sciences, ni les encouragements du pouvoir central, et qui vaut à lui seul toutes les élucubrations de toutes les académies, tous les projets approuvés ou à approuver des ministres en activité. Sous le titre de : *Une Dernière annexe au palais de l'Industrie*, M. Andraud suppose qu'il a convoqué dans un bazar immense et universel toutes les découvertes, toutes les inventions qui ne sont pas nées et dont il sent en lui la puissante germination. Alors, dans un style clair et ému, le savant énumère une série de progrès merveilleux et si faciles, qu'on en est à la fois ébloui et humilié.

Nouveau système de pavage; *Aérage des monuments publics*; *Auvents, couvretrottoirs*; *Escaliers automoteurs*; *Végétation instantanée*; *Réformes dans le bâtiment*; *Viandes végétales*; *Arpentage au daguerréotype*; *Horloge à air*, etc., tout un monde nouveau dont la science ouvre le seuil, se déroule dans ce livre étrange, exact comme un chiffre, fantasque comme un rêve des *Mille et une Nuits*. Quant à nous, qui n'avons pas de moyens de contradiction, ni même de discussion, sans ratifier toutes les innovations à coup sûr ingénieuses qui nous sont offertes, nous applaudissons en principe, et avant toute chose, à cet effort d'un savant, à cet emploi de son activité, à ce bon vouloir libéral et humain qui provoque le génie à de nouvelles merveilles, et qui ne pose pas de limites à l'invention. M. Andraud a raison, un livre comme le sien est le prolongement nécessaire et idéal de l'Exposition universelle. Cette confrontation unanime de tous les instruments et de tous les produits du travail n'a aucun sens, si elle n'aboutit pas à une méditation profonde, à une incubation nouvelle; si elle ne vient pas en aide au génie, et si son souvenir ne reste pas comme un défi lancé au progrès. On a dit que l'intelligence seule n'était pas représentée dans le bazar des Champs-Elysées; on se trompait. Au-dessus de cette immense vitrine, où rayonnaient les symboles matériels de notre puissance, s'élevait une sorte de palais invisible où trônaient la philosophie, la raison, la concorde, la pensée dans ce qu'elle a de plus pur, de plus humain et de plus divin. C'est

cet Allambrah que l'âme seule a visité, dont M. Andraud s'est fait l'architecte et qu'il a raconté dans son livre.

Nous ne saurions donc recommander trop vivement les efforts de cet homme de science et de bien aux doubles investigations des savants spéciaux et des philosophes. Les premiers y trouveront à coup sûr les éléments de découvertes utiles et peut-être faciles; les seconds y trouveront, ce qui vaut mieux qu'une machine perfectionnée, des sentiments agrandis, des encouragements et des consolations sublimes. En effet, rien n'est plus fort contre les dégoûts et les amertumes de la vie présente que les incitations et les sourires de l'avenir.

V

A propos de science et de progrès, permettons-nous une échappée dans un domaine qui ne nous est pas familier, mais où nous sentons se débattre et marcher l'invincible raison moderne que des adorateurs du passé voudraient emmaillotter dans des bandelettes respectables, mais à jamais rompues. Il s'agit de la médecine et des médecins. M. le docteur Louis Cruveilhier, dans un congrès universel de l'école homœopathique, a lu un Mémoire fort et concis dans lequel il établit les bases de l'alliance intime du rationalisme moderne avec la science médicale.

Sans nous prononcer entre les deux écoles militantes, l'allopathie et l'homœopathie, nous devons constater, toutefois, que M. Cruveilhier prouve avec assez d'évidence que le système dont il est un des plus dignes représentants est, beaucoup plus que la doctrine officielle, d'accord avec les lois universelles et incontestées du progrès. Mais la partie particulièrement intéressante de ce Mémoire, publié en brochure, est celle qui réfute, qui voue au ridicule les prétentions de ces pieux médecins voulant ressusciter la physiologie scolastique et ouvrir boutique de médecine orthodoxe. Barrer la route au nom de la foi, c'est là une des plus persistantes et des plus odieuses en même temps qu'une des plus niaises tactiques de nos ennemis. C'est toujours la tyrannie de l'inquisition condamnant Galilée au nom de l'orthodoxie! L'*Univers* est particulièrement favorable à cette ridicule théorie, et c'est dans ce journal, qui insulte quotidiennement à tous les efforts, à toutes les conquêtes de l'esprit moderne, que M. le docteur *Tessier* a pris la peine de recommander la médecine à l'intervention des évêques, suppliant ceux-ci de bénir les globules homœopathiques, d'approuver ou plutôt de dicter eux-mêmes les formules d'un codex catholique. A ce degré de comique, de grotesque, l'ignorantisme fait rire et désarme. Ce qui nous manque, ce ne sont pas des hommes de science et de raison comme M. *Cruveilhier* pour réduire à néant ces inqualifiables prétentions; c'est le rire flagellant de *Molière* pour tancer ces Purgons de nouvelle espèce! Où est-il le vengeur impitoyable de la raison travestie par ces bouffons sinistres? Il n'est pas là et il est partout; il ne s'appelle plus *Molière*, mais la Conscience publique; il vit surtout au milieu de la jeunesse. C'est ce grand esprit qui

finira par nous débarrasser de ces ressuscités du moyen âge, et qui les poursuit, en attendant, de ses sarcasmes et de sa logique.

Nous sommes fier, tout en rendant hommage à la méthode élevée, à la raison supérieure de M. le docteur *Cruveilhier*, de trouver dans sa notice, au nombre de ses meilleurs arguments, les emprunts qu'il a faits avec reconnaissance à notre collaborateur M. Frédéric Morin.

Nous parlions quelques lignes plus haut du fanatisme; ce n'est pas sortir du sujet que de mentionner l'ouvrage remarquable de *Mme la comtesse Dora d'Istria* sur la vie monastique dans l'Eglise orientale. Le monachisme est une importation de l'Inde; l'immobilité dans la contemptation, la mort vivante en Dieu, la suppression de la volonté individuelle, sont des emprunts aux ascètes du brahmanisme, aux couvents du bouddhisme. C'est au troisième siècle que saint Antoine introduisit ces habitudes dans l'église chrétienne. Depuis cette époque jusqu'à la Réforme, le monachisme se développa, s'étendit comme un arbre funeste et glacial; et l'impétuosité, la vive expansion de force et de vie d'Erasme, de Luther et de Calvin n'empêchèrent pas le routier Ignace de Loyola de donner à l'institution honnie et méprisée une existence passagère mais énergique. Aujourd'hui, les moines font rire et ne font plus peur. En vain quelques malencontreux amateurs de paradoxes catholiques essaient-ils de défendre et voudraient-ils réinstaller ces prisons de la pensée humaine, ces polypes automates qui absorbent sans produire. La cause des suicides mystiques par le renoncement est bien décidément perdue. Mme *Dora d'Istria* peint l'institution dans sa décadence; et son livre, qui porte l'*Orient* pour titre, s'adresse aussi à l'Occident. Nous avons lu avec émotion ces pages où la grâce s'allie à une raison ferme, virile; où le sentiment des mélancolies, des tristesses, des désespoirs de l'âme se mêle à un grand désir d'activité, à l'intelligence des lois du progrès et des conditions de la liberté.

Le style est ferme, sobre, quelquefois légèrement coloré; l'érudition y perce comme la roche sous la fleur, et donne confiance aux pas que l'on fait dans ces sentiers parfumés. C'est plus qu'une rêverie élégante et attendrie sur les couvents; c'est un travail d'histoire, de philosophie, de sagesse pratique qui devra désormais être cité lors de travaux semblables.

Par sa naissance, l'auteur appartient à l'aristocratie de l'Orient; mais le souffle de la liberté a passé sur son front, l'esprit des temps modernes l'a visité, c'est un initié de la démocratie. Sévère et pure dans sa foi, la religion de Mme Dora est sans colère et sans vengeance, elle n'agite pas de torches ni de serpents; calme, majestueuse et recueillie dans sa démarche, elle a le sourire des espérances immortelles et parle sans trop de mépris des folies du fanatisme; mais elle mentionne aussi, sans les excuser, les imprudences contraires.

La cause que nous servons est décidément bénie; elle a pour elle les poëtes, les grands génies de la France, et toutes les femmes les mieux inspirées du monde; il y a là de quoi se dédommager des contorsions de M. Veuillot, et prendre patience.

Félicitons-nous donc, à ce propos, de trouver devant nos rangs, parmi les

chefs, cette femme éloquente et chrétienne, cette *Roumaine*, ou plutôt cette Romaine, dont la voix douce et grave parle de progrès et de conquête comme on parle de charité et d'amour, et qui termine son livre en rappelant les promesses du Christ aux hommes de paix!

La victoire, ainsi annoncée, est inévitable; mais la modération dont parle madame Dora d'Istria ne doit s'entendre que des violences de fait, que des brutalités à mains armées. Nous ne voulons pas, plus qu'elle, éteindre les torches avec du sang, et opposer les septembriseurs aux Trestaillons. Mais si la miséricorde est la lumière des âmes féminines, nous pensons qu'il est salutaire aussi de s'armer contre l'imposture, contre l'entêtement, contre la mauvaise foi de nos ennemis, de cette haine opiniâtre et féconde qui ne tue pas, mais qui cherche la vie.

Laissons les Muses chanter les joies de la réconciliation et ouvrir de leurs ailes un sillon dans les nues qui nous cachent Dieu. Tout en écoutant ces chants qui purifient et élèvent les courages, n'oublions pas la lutte quotidienne, la faction de toutes les heures; et si la rêverie, nous arrachant pour un instant à ce labeur sacré, nous entraîne vers les ombres mystérieuses, vers les jardins de l'Imagination, ne sortons jamais de ces bosquets où peut se trouver le buisson ardent de Moïse, sans rapporter le morceau de bois vert que Figaro a promis pour nous à Basille, et qu'il est temps de lui faire sentir.

LOUIS ULBACH.

ERRATA.

Page 468, dernière ligne : Phaaken, lisez : Pheaken.
Ibid. Seligou, lisez : Seligen.
Page 491, ligne 19 : divin, lisez : divers.
Page 496, ligne 26 : Vilemain, lisez Villemain.
Page 502, ligne 36 : remplacez le moine ou le trouvère par le rapsode ou le poëte, lisez : remplacez le rapsode ou le poëte par le moine ou le trouvère.
Ib., dernière ligne : Gelehsrte, lisez Gelehrte.
Page 504, ligne 34 : qu'elle ait le droit de prescrire à cet amour du merveilleux, lisez : qu'elle ait le droit de proscrire cet amour du merveilleux.

On a beaucoup critiqué, décrié, raillé, en d'autres temps, le théâtre de société, et, comme ce musulman de bonne race qui s'indignait que des gens assez riches pour payer des danseurs dansassent en personne, la cri-

tique prenait volontiers à partie quiconque, sans être du métier, s'avisait de chausser, — ainsi qu'on disait alors — le cothurne de Melpomène, ou d'emprunter le masque de Thalie. Peut-être la critique n'avait-elle pas tort. En effet, tant que l'art n'avait point dépouillé sa formule magistrale, et que le costume de la scène ne variait guère que de la tunique romaine ou grecque à la perruque plus ou moins longue et plus ou moins poudrée, à ce sacerdoce de la rampe, il fallait des initiés, et les profanes durent paraître des profanateurs. Aujourd'hui, une révolution s'est faite; les proverbes d'A. de Musset, de ses imitateurs, et les opéras-comiques de Nadaud, ont dû, ce nous semble, modifier la rigueur du sentiment d'autrefois. Les salons ont un répertoire qu'on dirait fait exprès pour eux. Quoi d'étonnant, s'ils en profitent? Enfin, si peu de gens ont le noble goût des plaisirs littéraires, qu'ils méritent, à notre avis, les encouragements de tout homme désirant voir l'aristocratie de fortune ou de position d'un pays comme la France chercher ses jouissances plus haut que dans la vanité, ses émotions ailleurs qu'au jeu, et placer sa gloire autre part que dans l'élève des chevaux.

On ne s'étonnera donc pas si nous disons un mot d'une fête théâtrale qui a fait rumeur au commencement de la dernière semaine dans une partie du faubourg Saint-Germain. Elle se présentait d'ailleurs dans des conditions toutes spéciales et qui expliquent pourquoi nous en entretenons nos lecteurs. Son lever de rideau, c'était un spirituel prologue d'un jeune poëte, M. Daclin, que sa récente victoire au concours sur *les Chercheurs d'or* vient de mettre en lumière. Puis venait une comédie empruntée au répertoire du Théâtre-Français, avec un de ses meilleurs acteurs, M. Delaunay, et qui avait, entre autres interprètes, une de nos muses les plus sympathiques, Mme A. S....., qu'on reconnaîtra suffisamment si nous ajoutons qu'elle dit les vers aussi bien qu'elle les fait. Toutefois, le grand intérêt de la soirée était le proverbe lyrique qui devait clore le spectacle : *Jaloux de soi*, qu'on savait être, pour les paroles et la musique, de la maîtresse de la maison, et qui n'avait pas encore affronté le grand jour du lustre. On voit que nous parlons, somme toute, d'une première représentation.

Jaloux de soi, repose sur une idée heureuse qui pourrait servir plus d'un librettiste patenté. La scène se passe dans un château qu'habite un jeune couple, au déclin de sa lune de miel. Le mari aime toujours sa femme; mais il n'aime pas moins la chasse et il s'occupe plus encore peut-être de ses foins et de ses blés. Ainsi délaissée, Madame trompe ses besoins de tendresse en lisant force romans et en s'identifiant aux grands sentiments de leurs héros. La voilà donc qui, dans une bouderie de ménage, oppose avec une telle persistance les aveux du chevalier Lindor, dont les aventures la fanatisent, aux négligences de son époux, que celui-ci prend le change et se demande s'il n'y a pas sous jeu quelque Lindor véritable. Une espiègle soubrette comptant, pour amasser sa dot, sur la zizanie de ses maîtres, achève de troubler la tête au malheureux en lui confirmant que madame adresse en cachette les adorations les plus vives à un certain portrait qu'elle cache dans son sein. Le mari veut connaître son sort : il feint de

partir pour Paris, et jouant un rôle d'amant pour apprendre comment on y répond, il assiége sa femme de bouquets d'origine inconnue, et de toutes les stratégies des poursuivants d'amour. Puis, à la nuit close, il rentrait chez lui par la fenêtre, cette grande route des amoureux, et fort pressant, fort séduisant sous son manteau couleur de muraille et son feutre Louis XIII, il se voit, à sa grande joie, repoussé, bien que le ton de la défense marque peut-être que de tels assauts, souvent répétés, pourraient bien à la longue devenir victorieux. En somme, on finit par découvrir que le portrait chéri est celui de l'ingrat époux, qui promet de modérer son goût pour la chasse, tandis que madame jure, de son côté, de se méfier des romans.

La musique de ce petit acte n'est pas indigne du canevas, et elle a été exécutée avec toute la perfection désirable par M. Lefort, Mlle Zolobodjean, l'épouse délaissée, et Mme Sabattier, qui est charmante dans son rôle de soubrette. On a surtout applaudi des couplets sur la chasse, un grand cri sentimental qui suit la réception du bouquet tentateur, et une scène où Mme Sabattier suppute ce que la jalousie maritale pourra lui rendre en beaux écus d'or. Aussi a-t-on accueilli avec force bravos le nom de l'auteur, dont nous n'osons donner que l'initiale, en nommant Mme P..... *Jaloux de soi* enrichit, en définitive, le répertoire des salons d'un bon ouvrage qui alterne, chez les amateurs de musique, avec *la Volière* et *le Docteur Vieux-Temps.*

CH. R.

THÉOPHILE GAUTIER — LAURENT-PICHAT — MAXIME DU CAMP.

LOUIS ULBACH, directeur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

LE COUP DE JARNAC[1]

1547

Pendant que François I[er], à peine refroidi, faisait son lugubre voyage de Rambouillet à Saint-Denis, vingt jours après sa mort, on souffleta son règne, on avertit la France qu'elle entrait dans un nouveau monde, hors des anciennes voies, hors de toute voie, de toute tradition, qu'on supprimait le temps, qu'on retournait d'un saut au roi Arthur, à Charlemagne.

Nos rois, nos parlements suivaient, dès le treizième siècle, la grande œuvre du droit. Récemment Charles VIII, Louis XII et François I[er] avaient écrit, rédigé nos Coutumes. Cujas mettait en face le droit romain, et le grand Dumoulin recherchait l'unité du nôtre. Cette révolution se réclamait du roi, se rapportait au roi, cherchait en lui sa force. Mais voilà que le roi la dément et la répudie, et n'en veut rien savoir; tout le travail des lois, il le met sous les pieds. Il réclame le droit de la force, le bon vieux droit gothique, la sagesse des épreuves, la jurisprudence de l'épée. Saint Louis, tant qu'il peut, entrave le duel juridique; Henri II (dans le siècle de la jurisprudence !) l'autorise, le préside et l'arrange; il fait les lices, lance les champions, selon la forme antique : Laissez-les aller, les bons combattants!

Une révolution si grave se fait par trois lignes informes, sans signature, au bas d'un chiffon de défi.

[1] Fragment des *Guerres de religion*, 1 vol. in-8, que M. Michelet publiera chez Chamerot le 1[er] mars.

Toutefois, avec ce mot : *Fait en conseil royal. Et signé Laubespin* (le nom du secrétaire d'Etat).

Et quel est ce conseil? Fort inégalement partagé entre l'ami et la maîtresse, entre le connétable, qui paraît mener tout, et Diane, présente, agissante, par ses hommes, les Guise, qui emportent tout en effet. Montmorency gouverne à la condition d'être gouverné.

L'acte bizarre dont il s'agit, supposant que ce droit barbare était la loi régnante, obligeait le sire de Jarnac de répondre au défi du sire de la Châtaigneraie.

Jarnac, beau-frère de la duchesse d'Etampes, de la maîtresse qui s'en va avec François Ier. La Châtaigneraie, une épée connue par les duels, un bras de première force, un dogue de combat, nourri par Henri II.

La jeune maîtresse du vieux roi avait trop provoqué cela. Dix ans durant, elle avait harcelé la grande Diane, en l'appelant *la vieille*. Il y avait chez François Ier, entre ses domestiques, valets privés et rimeurs favoris, une fabrique d'épigrammes contre la maîtresse de son fils. Un jour, on lui offrait des dents; une autre fois, on lui conseillait d'acheter des cheveux. Ces fous criblaient à coups d'épingle une femme de mémoire implacable, qui allait être plus que reine, et le leur rendre à coups d'épée.

Il était bien facile de perdre la duchesse d'Etampes. D'abord, elle avait été, comme le malheureux et disgracié Chabot, comme Jean Du Bellay, favorable à toutes idées nouvelles. Elle avait une sœur protestante, connue pour telle, et exaltée.

Ensuite on avait monté contre elle, de longue date, une machine directe et efficace, par quoi sa tête ne tenait qu'à un fil. On avait dit, répété, répandu, qu'elle avait trahi le roi au traité de Crépy, que sans elle nous aurions vaincu, que c'était elle qui avait amené l'ennemi à dix lieues de Paris. Bruit absurde, comme le prouve Du Bellay, mais d'autant mieux avalé par l'orgueil national, qui y trouvait consolation.

Elle aurait péri sans les Guise. Déjà les gens de loi étaient lancés sur un homme qui lui appartenait et qu'on disait agent de sa trahison. Cet homme intelligent se garda bien de disputer; il donna un château aux Guises. Ceux-ci dès lors ajournèrent tout.

Ils dirent que ce n'était rien de tuer la duchesse, qu'il fallait la désespérer; qu'on ne commençait pas la chasse par les abois, qu'il valait mieux d'abord que la bête harcelée, mordue, sentît les dents, qu'elle eût la peur et la douleur, qu'elle versât surtout ces amères et suprêmes larmes qui prouvent la défaite et demandent merci.

La victime pouvait être mordue à deux endroits, à un d'abord. Elle avait en Bretagne un mari de contenance qu'elle tenait là en exil, comme gouverneur de la province. Il avait accepté la chose pour un

gros traitement. Mais elle palpait ce traitement et le gardait. Cela, vingt ans durant. Ce mari, voyant le roi mort et sa femme perdue, éclate alors, crie au voleur, la traîne au parlement. Voilà les deux époux qui se gourment dans la boue, et avec eux la mémoire du feu roi. Diane y jouit fort, au point qu'elle envoya Henri II, le roi, aux juges, aux procureurs, dans cette sale échauffourée; pourquoi? pour assommer une femme qui se noyait déjà.

Autre endroit plus sensible encore où on pouvait lui enfoncer l'aiguille, piquer la malheureuse, sans qu'elle pût crier seulement. Pendant vingt ans, maîtresse d'un malade, et tristement malade, elle avait eu sans doute des consolations. La cour malicieuse pensait que le consolateur devait être Jarnac, beau grand jeune homme, élégant, délicat, que la duchesse d'Etampes, pour l'avoir toujours près d'elle, avait donné pour mari à sa sœur. Jarnac faisait beaucoup de dépenses, menait grand train, quoique son père, vivant et remarié, ne pût être bien large. Il était trop facile de deviner qui fournissait.

Cela compris, senti, il fallait bien se garder de la tuer. Son ennemie, pour rien au monde, ne lui aurait coupé la tête; elle pouvait lui percer le cœur.

On n'eut pas la patience d'attendre la mort de François Ier. Un an ou deux avant, on mit les fers aux feu. Le Dauphin, instrument docile, lança l'affaire brutalement par un mot qu'il dit à Jarnac : « Comment se fait-il qu'un fils de famille dont le père vit encore peut faire une telle dépense, mener un tel état? » Le jeune homme, surpris, se crut habile et parfait courtisan en répondant une chose qu'il croyait agréable, disant que sa belle-mère l'*entretenait*, ne lui refusait rien. Mot équivoque, qui semblait faire entendre que Jarnac imitait l'exemple du Dauphin, avait la femme de son père.

Ce mot tombé à peine, le Dauphin le relève, le répète partout, et dans ces termes : « Il couche avec sa belle-mère. »

Un tel mot, et d'un prince, va vite. Il alla droit au père de Jarnac, du père au fils. Sous un tel coup de foudre, le jeune homme osant tout, bravant tout, et rois et dauphins, jura que quiconque avait ainsi menti était un méchant homme, un malheureux, un lâche.

Tout retombait d'aplomb sur la tête du prince.

Un roi ne se bat pas, ni un prince, un dauphin. Mais ils ne manquent guère d'avoir des gens charmés de se battre pour eux. Henri en avait, et par bandes. Grand lutteur et sauteur, aimant l'escrime, il choisissait ses amis sur la force du poignet, la vigueur du jarret, la dextérité du bretteur.

Le spécial ami du Dauphin était un homme fort, bas sur jambes et carré d'échine, admirable lutteur, d'une roideur de bras *à jeter par*

terre les lutteurs bretons. Il avait vingt-six ans, et déjà il s'était signalé à la guerre, surtout à Cérisoles. Quoique bravache, il était brave, et se portait pour le plus brave. Il courait les duels, défiait tout le monde. Cela en avait fait un personnage. Du reste, sans fortune et cadet, il se faisait appeler, de la seigneurie de son aîné, le sire de la Châtaigneraie. Il traînait après lui (aux dépens du Dauphin) une meute de gens comme lui.

Le Dauphin n'eut aucun besoin de lancer la Châtaigneraie. Dès qu'il entendit parler de l'affaire, il la fit sienne. Il soutint que c'était à lui que Jarnac avait dit la chose, qu'il la lui avait dite cent fois, et lui défendit de dire autrement.

Jarnac avait quelques années de plus que la Châtaigneraie, il était beaucoup plus grand, long, délicat et faible. *L'autre, même sans armes*, dit l'inscription mémorative du combat, l'aurait défait, anéanti.

Et cependant que faire? La Châtaigneraie demandait le combat; il avait fait grand bruit, et s'était adressé au roi (c'était encore François Ier), qui défendit de passer outre. Combien de temps l'affaire fut-elle suspendue? Nous l'ignorons. Mais les mots ironiques, les gestes de mépris, les affronts, ne furent pas suspendus. Car le 12 décembre 1546, ce fut Jarnac qui, ne pouvant plus vivre, demanda au roi de combattre. Le roi répondit qu'il ne le souffrirait jamais.

François Ier mort (le 31 mars), quelle est la première affaire de la monarchie? La grande guerre d'Allemagne apparemment, les secours promis aux princes protestants? Non, nous avons bien autre chose à faire. Charles-Quint les bat à Mulhberg. La grande affaire, c'est le duel, c'est la mort de Jarnac, la vengeance de femme.

Un mot dit pendant le combat nous autorise à croire que Jarnac, alarmé, se voyant si forte partie (et derrière, le roi-même), fit l'humiliante démarche d'aller trouver Diane, son ennemie, et qu'il essaya de la fléchir. Grande simplicité. Il était trois fois condamné. Comme amant de la duchesse d'abord, mais aussi comme étant Chabot du côté paternel, cousin de l'amiral Chabot, et par sa mère des Saint-Gelais, parent du poëte de ce nom, comme tel, affilié peut-être à cette damnable fabrique d'épigrammes *contre la vieille*, dont nous avons parlé.

La grande dame paraît lui avoir dit, avec sa froideur apparente, qu'elle n'y pouvait rien, que le vin était tiré et qu'il fallait le boire, qu'il n'y avait pas de remède, puisque le roi personnellement était en jeu *et qu'il ne céderait jamais*.

Nul moyen d'en sortir que de s'humilier, de ne plus démentir l'inceste, de confirmer l'outrage sur le front de son père, de rester le plastron du roi et l'amusement de la cour.

Celle-ci y comptait, et l'on s'en amusait d'avance. Tout était arrangé

pour donner à l'affaire une publicité effroyable. On en avait fait une fête ; le roi voulait y présider et donner ce régal aux dames.

Henri II avait fait dresser les lices au centre de la France, près de Paris, sur l'emplacement admirable de Saint-Germain. Ce lieu unique, même avant qu'on bâtit la terrasse d'une lieue de long, a toujours été un théâtre, et le plus beau de nos contrées. Le plateau triomphal d'où la forêt regarde la Seine aux cent replis reçut toute la France. Paris y vint, bruyant et curieux ; marchands et artisans, bourgeois et compagnons de tout état, les deux grands peuples noirs, la robe et l'université, celle-ci spécialement très-aigre et mécontente. Mais le plus curieux, ce fut la foule de la pauvre noblesse qui, du 23 avril au 10 juillet, dans ces deux mois et demi, eut le temps de venir de toutes les provinces.

Etrange elle-même et vrai spectacle pour la cour. On se montrait ces figures d'un autre âge, ces nobles revenants, dont tels pourpoints dataient de Louis XII et tels chevaux boitaient depuis Pavie. Le tout, couché dans la forêt, et, parmi les cuisines odorantes, déjeunant de pain sec, buvant au fleuve, faisant sur l'herbe leur sobre et pastoral banquet.

On devinait assez leurs pensées sérieuses. La première pour le mort, déjà bien oublié, de la nouvelle cour. Où donc était ce bel acteur, ce grand homme au grand nez, de noble épée, de haute mine, qui jusqu'au dernier jour (malgré les ans, malgré Vénus, si cruelle pour lui), avait représenté la France? Que de choses couvertes par sa fière attitude, sa grâce et son besoin de plaire! que dis-je? par le souvenir de ses folies, passées toutes en légendes. Magnifique hâblerie, noble farce! tout était fini, rentré dans la coulisse, et la scène était vide.

Le dernier règne, au milieu de ses fautes et de ses discordances, avait eu, au total, une harmonie fictive qui depuis avait disparu : *la royauté moderne sous un roi chevalier*.

Tant fausse que fût cette chevalerie, elle imposait. Aux choses on opposait les mots. Si la noblesse se plaignait du gouffre dévorant de la cour, des justices seigneuriales anéanties, on répondait par les victoires du roi, Marignan, Cérisoles. Une police s'était créée, secrète, d'honorables espions, qui, de chaque province, écrivait aux *clercs du secret*. Ces secrétaires du roi, les tribunaux du roi, un vaste établissement despotique, s'était formé, et tout au profit de la cour. La noblesse pourtant du *roi-soldat* avait tout enduré. Lui mort, tout cela apparaissait nouveau, et désormais intolérable.

Mais, à part le gouvernement, hors de son action, une autre révolution s'était faite, plus grande encore. En moins de cinquante ans, l'argent multiplié, et, partant, avili, avait comme annulé la rente ; rentiers et créanciers recevaient beaucoup moins, et tout objet à vendre coûtait beaucoup plus cher. On ne pouvait plus vivre. Hutten, longtemps aupa-

ravant, le dit déjà. La noblesse agonisait dans ses manoirs ruinés. Et, pour comble, elle s'était énormément multipliée; les cadets, qui jadis ne se mariaient pas, s'éteignaient au couvent ou à la croisade, avaient fait souche (de mendiants). Quelle ressource? la domesticité. Les plus adroits s'accrochaient aux seigneurs, vivaient de miettes, léchaient les plats. Mais la plupart étaient trop fiers encore, maladroits et sauvages; drapés dans leur manteau percé, ils mouraient de faim noblement.

Beaucoup pourtant se réveillèrent à cette grande occasion. Ils firent ressource de leurs restes et de tout. Ils voulurent voir la royauté nouvelle, la cour, l'abîme où s'absorbait la France.

Les longs préparatifs, les interminables cérémonies qu'on avait exhumées des livres de chevalerie, la pédantesque érudition qu'on mit à reproduire dans leurs détails ces vieilleries gothiques, leur donnèrent le loisir de regarder, de s'informer, et, les yeux dans les yeux, de percer cette odieuse cour de leurs tristes et haineux regards.

Le roi d'abord, quand on le démêlait dans la foule brillante, étonnait, attristait à le voir. Quoique grand, fort et bien taillé, il n'était nullement élégant. Son teint sombre, espagnol, faisait penser à sa captivité, rappelait l'ombre du cachot de Madrid, et ses grosses épaules en portaient encore les basses voûtes. Visage de prison. On y sentait aussi l'ennui que son joyeux père avait eu de faire l'amour à la fille du roi bourgeois, la bonne et triste Claude.

Mais il y avait aussi, dans la figure vivante, une chose que ne dit pas le buste. Le spirituel envoyé d'Espagne, le très-fin diplomate Simon Renard, l'exprime d'un seul mot que tout le monde comprenait alors: « Il est né *saturnien*.» Saturne, en alchimie, c'est le lourd, vil et plat métal, le plomb. Astrologiquement, Saturne est l'astre sinistre des naissances fatales, des natures malheureuses, des vies qui doivent mal tourner, à elles-mêmes pesantes, pour les autres malencontreuses, de guignon, de triste aventure.

Celui-ci, être relatif, n'était que par rapport à un autre être un astre supérieur. L'astre rassurait peu. Dans son portrait probable (Musée Cluny), Diane effraye plutôt de son apparente froideur. Fille du Rhône, mais longuement *attrempée* de sagesse normande, elle mit la froideur dans les mots, dans la noble attitude. Et les actes n'en étaient que plus violents.

Combien elle était redoutée, on le voyait par le servile effort de la reine italienne, la jeune Catherine de Médicis, qui ne regardait qu'elle et tâchait d'attraper un mot ou un sourire. Elle n'y perdait pas ses peines, et on la rassurait. Ces deux femmes étaient un spectacle pour les austères provinciaux qui ne comprenaient rien à ce partage d'une impudente intimité.

Telle apparut la cour, le 10 juillet au matin, pompeusement rangée sur les estrades de Saint-Germain. On fut très-matinal. Dès six heures, tous siégeant, les lices étaient ouvertes, et l'on procédait aux cérémonies. Le combat n'eut lieu que le soir, fort tard, presque au soleil couché.

Nous avons heureusement un long récit de cette journée, authentique, un procès-verbal dressé par ceux qui virent de près, par les hérauts. Vieilleville y ajoute des faits essentiels, et Brantôme, qui ailleurs est de si faible autorité, mérite ici quelque attention, étant neveu de l'un des combattants, et sans doute informé très-particulièrement de cet événement de famille.

Donc, dès six heures, Guienne, le héraut, alla chercher l'assaillant, la Châtaigneraie, qui entra dans les lices à grand bruit de trompettes et tambours, conduit par son parrain François de Guise, et par ceux de sa compagnie, trois cents gentilshommes, vêtus à ses couleurs, fort éclatantes, blanc et incarnat. Il *honora* le camp par dehors et en fit le tour. Puis, il fut reconduit solennellement à son pavillon, d'où il ne bougea plus.

Quel était donc ce prince qui faisait son entrée dans un tel appareil? Un cadet de Poitou qui était venu en chemise. « Il y avoit déjà cinq semaines, dit Vieilleville, qu'on voyoit la Châtaigneraie faisant une piaffe à tous odieuse et intolérable, avec une dépense excessive, impossible, si le roi qui l'aimoit ne lui en eût donné le moyen. » Odieuse, en effet, intolérable, lorsque c'était le juge qui prenait si scandaleusement fait et cause pour un des partis.

Si la tête avait tourné complétement à la Châtaigneraie, on ne peut s'en étonner. Fou de sa fatuité propre, il l'était encore plus de la folie commune. Le temps n'existait plus, l'affaire était finie avant de commencer, Jarnac était tué, dans son esprit, et il ne s'occupait que du triomphe. Il allait par la cour invitant tout le monde à son souper royal, les grands, les princes. Un Bourbon refusa.

Un autre des Bourbons, le duc de Vendôme, fort opposé aux Guise, voulut relever le pauvre Jarnac, et demanda à être son parrain; mais le roi le lui défendit. Jarnac n'eut de parrain que Boisy, le grand écuyer, de cette famille des Bonnivet, une famille tombée, éclipsée. Vendôme, indigné d'une partialité si manifeste et si grossière, se leva, et les princes du sang le suivirent.

Depuis deux mois, Jarnac s'était préparé à la mort, et il avait fait de grandes dévotions. Toutefois, pour ne négliger rien, il avait fait venir un renommé maître italien qui savait des bottes secrètes et pouvait dérouter un bretteur de profession. Cet Italien s'informa, observa; il sut que la Châtaigneraie gardait un bras quelque peu roide d'une ancienne blessure, et il dressa là-dessus son plan de campagne.

Jarnac, étant l'*assailli*, avait droit de proposer les armes. La question était de savoir s'il valait mieux pour lui proposer les armes gothiques, embarrassantes et lourdes du quinzième siècle, ou celles, plus légères, qu'on portait au seizième. En droit, puisqu'on renouvelait tout le vieil appareil, il pouvait exiger aussi les vieilles armes, comme on les portait aux combats de ce genre cent ans ou deux cents ans plus tôt. L'autre parti ne s'y attendait pas. Il n'aurait jamais deviné que le plus faible demanderait ces armes pesantes. Brantôme assure pourtant que la Châtaigneraie trouva dans leur roideur un obstacle qui gêna les mouvements du bras jadis blessé.

Du reste, l'Italien comptait si peu sur le succès de ce moyen, qu'à tout hasard il en avait enseigné à Jarnac un autre, connu en Italie. Il lui dit d'exiger deux dagues, l'une longue attachée à la cuisse, l'autre courte, mise dans les bottines; dernière ressource de l'homme terrassé, qu'on appelait *miséricorde*, parce qu'au moment de doute où le vainqueur était dessus et attendait qu'il demandât merci, il pouvait du bras libre tirer encore la dague et la lui mettre au ventre.

Les dagues furent accordées, et les cottes de mailles, les longues épées pointues à deux tranchants. Je ne vois pas qu'on parle de cuissards ni de grèves; apparemment on les crut trop pesantes, dans cette journée chaude, pour un combat à pied.

La difficulté et la discussion qui fut longue porta sur les gantelets que proposa le parrain de Jarnac, longs et roides gantelets de fer, abandonnés depuis longtemps et curiosités d'un autre âge. Il présentait encore un vaste bouclier d'acier poli, non moins inusité alors, mais admirable pour faire glisser l'épée d'un fougueux assaillant, user la force et la fureur du bouillant la Châtaigneraie.

Tout cela refusé de Guise, son parrain. Les juges du litige étaient les maréchaux de France, et celui qui les présidait, le connétable. Il y avait à parier qu'ils décideraient contre Jarnac, pour Guise (et pour le roi). Cependant, soit par sentiment d'honneur et d'équité pour égaler les chances, soit par entraînement pour céder à la voix publique, les maréchaux pensèrent qu'on devait suivre, mot à mot, les usages des derniers combats, et qu'on ne pouvait refuser les armes usitées alors.

La voix du connétable était prépondérante. Qu'allait-il décider? Nous l'avons vu bien faible et bien servile sous l'autre règne. Celui-ci commençait, et l'on ne savait bien encore où pencherait la faveur. Quoique Montmorency fût et parût le premier homme de l'Etat, quoique nominalement il eût tout dans les mains, il avait vu combien facilement sa grande amie Diane et ses petits amis les Guise avaient enlevé Henri II, et de Chantilly, d'Ecouen, maisons du connétable, l'avaient emporté à Anet. Il avait vu encore au conseil du 23 avril comme aisément, contre

toute vraisemblance, ils tirèrent du roi l'ordre du combat, c'est-à-dire la mort de Jarnac. S'il les laissait ainsi toujours aller, lui-même perdait terre. Homme de paille et simple mannequin, il lui restait d'aller planter ses choux.

Tout cela, sans nul doute, le mettait pour Jarnac. Et cependant il eût flatté encore, redoutant d'irriter le roi, sans une très-grave circonstance qui, bien plus droit encore, saisit son cœur et dut lui faire violemment désirer la mort de la Châtaigneraie.

Ce fait, entièrement ignoré, et qu'un rapport de dates nous a fait découvrir, est tel :

Ce même jour du 23 avril où le conseil, de gré ou de force, avait cédé au roi et livré le sang de Jarnac, Montmorency obtint, en compensation sans doute de l'acte insensé qu'il signait, une très-haute faveur personnelle. Le roi lui accorda pour son neveu Coligny les provisions de la charge de colonel de l'infanterie française.

Coligny, il est vrai, était très-digne. C'était un homme de trente ans, d'une gravité extraordinaire, d'une éducation forte et savante, d'une bravoure éprouvée et déjà couvert de blessures. Il avait pris la tâche dure de former nos bandes de pied, largement recrutées d'hommes effrénés et de bandits. Il passait pour cruel, dit un historien, mais sa *cruauté a sauvé la vie à un million d'hommes*. Ses règlements, base première de nos codes militaires, le constituent l'un des premiers créateurs de l'infanterie nationale.

Un tel neveu était une bonne fortune pour l'intrigant austère (on verra si ce nom était dû à Montmorency). Coligny avait justement la réalité des vertus dont l'autre avait le masque. Il était infiniment utile à celui-ci que la noblesse de province, dont Coligny fut l'idéal, jugeât l'oncle sur le neveu. La parfaite netteté de l'un trompait sur l'autre. On lui faisait honneur du fier génie de Coligny, de ses paroles amères, parfois hautaines, sur la lâcheté du temps. Celle des Guise lui fit mal au cœur quand ils mendièrent une fille de Diane. Et il le dit très-haut.

Les Guise eussent voulu à tout prix biffer ce titre que lui donnait le roi. Ils réussirent à tenir la chose en suspens et sans exécution pendant deux ans, pensant, dans l'intervalle, pouvoir la faire passer à quelque favori. Or, celui du moment était la Châtaigneraie, le roi en était engoué; ils conçurent l'idée bizarre, étrange (sotte sous tout autre roi), de faire donner à ce bretteur, pour prix d'un coup d'épée, une charge qui exigeait un si haut caractère, la plus austère tenue, la moralité la plus grave, charge en réalité de juge militaire, une épée de justice autant que de combat.

Le bruit courut partout que la Châtaigneraie avait la charge, autre-

ment dit, que Coligny ne l'avait plus, que l'on se moquait du connétable, que le parti des vieux était bafoué, que tout passait à la jeunesse, aux Guise.

Il devenait très-essentiel au connétable que la Châtaigneraie fût tué. Il approuva les armes proposées par Jarnac.

D'instinct, il sentait bien qu'il avait la France pour lui, que toute la noblesse de province surtout eût fort mal vu la Châtaigneraie vainqueur et colonel de l'infanterie. Pour son maître, il le connaissait, et jugeait qu'après tout il se consolerait fort vite du grand et cher ami, et, s'il était battu, loin de le plaindre, lui garderait rancune.

La discussion fut très-longue, et ce ne fut que bien tard, au plus tôt à sept heures du soir, qu'elle prit fin. La chaleur de juillet, la fatigue, l'attente, avaient porté au comble l'excitation des spectateurs. Nous avons vu ailleurs (à l'épreuve de Savonarole) le vertige qui saisit les grandes foules dans de tels moments.

Enfin les cris sont faits par les hérauts aux quatre vents. Défense de remuer, de tousser, de cracher, de faire aucun signe.

On les prend dans leur pavillon, on les amène en leur bizarre costume, mêlé de deux époques, qui eût paru grotesque dans un autre moment. Personne, en celui-ci, n'avait envie de rire.

« Laissez-les aller, les bons combattants ! » Ce mot dit, ils avancent... Et l'on ne respire plus. On n'eût osé lever les mains au ciel, mais les yeux, les cœurs s'y dressaient.

Les deux figures de fer marchant l'une sur l'autre (de droite, la forte et trapue, et de gauche, la longue), la première se fendit, poussa d'estoc et redoubla... en vain.

La longue, c'était Jarnac, remettant tout à Dieu et ne se couvrant plus de sa pointe, hasarda un coup de tranchant, déchargea son épée (et peut-être à deux mains) sur le jarret de la Châtaigneraie.

Le coup porta si bien que celui-ci ne saisit pas le moment où Jarnac s'était tellement découvert, et où il eût pu le transpercer. Il chancela et *parut ébloyer*.... Ce qui donna à l'autre facilité de redoubler de telle force et de telle roideur que, cette fois, le jarret fut tranché, et la jambe pendait... Il tomba lourdement à terre.

« Rends-moi mon honneur ! dit Jarnac, et crie merci à Dieu et au roi !... Rends-moi mon honneur ! » Mais il restait muet.

Jarnac, le laissant là, traverse la lice et s'adresse au roi. Il met un genou en terre : « Sire, je vous supplie que vous m'estimiez homme de bien !... Je vous donne la Châtaigneraie. Prenez-le, Sire ! Ce ne sont que nos jeunesses qui sont cause de tout cela... »

Mais le roi ne répondit rien.

Acte cruellement partial. Le vaincu que Jarnac avait épargné aurait

pu n'être qu'étourdi, se relever derrière et recommencer le combat. On lui donnait le temps de se remettre et de reprendre force.

Le vainqueur le craignit et revint. Mais il le trouva immobile, perdant son sang. Il se jeta près de lui à genoux, et de son gantelet de fer se battant la poitrine, il dit et répéta : » *Non sum dignus, Domine.* » Puis il pria la Châtaigneraie de se reconnaître, de rentrer en lui.

Il était en effet revenu à lui ; mais, par un accès de fureur, il se leva sur le genou, empoigna son épée, et, d'un mouvement désespéré, il se ruait sur l'autre. « Ne bouge ! lui dit Jarnac, je te tuerai. — Tue-moi donc ! » Et il retomba.

Ce dernier mot pouvait tenter Jarnac. Qu'allait-il arriver s'il ne le tuait ? Que ce furieux, vivant et sans doute sauvé par le roi, ne perdrait pas un jour, une heure, à peine guéri, pour tuer son trop clément vainqueur.

Mais il lui répugnait de tuer cet homme par terre, l'homme du roi d'ailleurs, qui peut-être ne le pardonnerait jamais.

Pour la seconde fois, il retourna au roi... Lamentable spectacle !... et se mit encore à genou : — « Sire, Sire, je vous en prie, veuillez que je vous le donne, puisqu'il fut nourri dans votre maison... Estimez-moi homme de bien !... Si vous avez bataille, vous n'avez gentilhomme qui vous servira de meilleur cœur. Je vous prouverai que je vous aime, et que j'ai profité à manger votre pain. »

Cette prière ne fit rien au roi. Il ne desserra pas les dents ; enveloppé d'obstination sauvage, lié de sa parole, sans doute, serf d'esprit et de langue, misérablement enchanté.

Le blessé gisait sans secours. Jarnac y retournant, le trouva couché dans son sang, l'épée hors de la main. Emu de son état, il lui dit : « Châtaigneraie, mon ancien compagnon, reconnais ton Créateur, et que nous soyons amis. » Il n'exigeait plus rien de ce mourant que de penser à Dieu. Mais, tout mourant qu'il fût, il fit encore un mouvement contre lui. Jarnac, du bout de son épée, écarta celle de cette bête sauvage, épée et dague, emporta tout, remit tout aux hérauts.

On voyait que la Châtaigneraie était fort mal. Il pouvait trépasser. Jarnac, pour la troisième fois, alla au roi : « Sire, au moins pour l'amour de Dieu, prenez-le, je vous en supplie... »

Le connétable, en même temps, descendu dans la lice, était allé voir le corps, et, revenant, il dit : « Regardez, sire ; car il le faut ôter. »

Mais le roi était aussi morne que le blessé. Tout le monde voyait que la vraie partie de Jarnac, c'était le roi, et que rien n'était fait. Un frémissement contenu de fureur et d'indignation, sans être entendu, se voyait sur la foule, et il n'était pas une âme, tant basse et servile fût-elle, qui ne lançât au trône une muette malédiction. Jarnac, électrisé

de ce grand flot, et mis au-dessus de lui-même, oublia sa nature de courtisan timide; il fit un coup d'audace qui désignait, marquait à la haine publique son vrai but. Il alla à Diane, s'arrêta devant elle, et, de la lice, sur l'échafaud royal, lui lança cette parole: « Ah! Madame, vous me l'aviez dit! »

Trente mille hommes la regardaient... La fascination fut brisée, la terreur reportée sans doute où elle devait être; les écailles tombèrent des yeux du roi: il vit la montagne de haine qui pesait sur elle et sur lui, et, baissant les grosses épaules (qu'on lui voit dans son buste), il jeta à Jarnac ce mot sec: « Me le donnez-vous? »

Et alors le vainqueur, se jetant à genoux pour la quatrième fois: « Oui, Sire!... *Suis-je pas homme de bien?...* Je vous le donne pour l'amour de Dieu. »

Mais le gosier du roi était comme séché. Il ne put jamais articuler: *Vous êtes homme de bien.* » Il éluda cette réparation et dit un mot qui ne touchait que le duel: « *Vous avez fait votre devoir,* et vous doit être votre honneur rendu. »

La foule n'y regarda pas de si près. Les cœurs se desserrèrent, les poitrines s'ouvrirent. Le mourant était emporté, et l'on attendait avec joie que, selon les anciens usages, le vainqueur, au son des trompettes, fût mené par les lices en triomphe. Il y eût eu des applaudissements à faire crouler le ciel. Le connétable s'enhardit à parler, et rappela l'usage et ce droit du vainqueur. Mais Jarnac frémit d'un triomphe qui l'aurait perdu pour toujours; il refusa avec beaucoup de force: « Non, Sire, que je sois vôtre, c'est tout ce que je veux. »

On le fit monter alors sur les échafauds devant le roi. Et il se jeta encore à genoux. Henri II avait eu le temps de se remettre et de se composer. Il l'embrassa avec cet éloge forcé: Qu'il avait combattu en César, parlé en Aristote.

Quelques-uns disent qu'il l'adopta vraiment et le prit en faveur. Je ne vois point cela. A la fin de ce règne, je le vois encore simple capitaine à Saint-Quentin, sous Coligny.

Ce qui surprit le plus, c'est que le roi parut oublier parfaitement, ou mépriser plutôt son grand et cher ami. Il ne lui pardonna pas sa défaite, le laissa dans son agonie sans lui donner le moindre signe. Le malheureux fut si exaspéré de ce dur abandon, qu'il arracha les bandes qu'on mettait à ses plaies, laissa couler son sang et parvint à mourir.

Il avait bu jusqu'au fond le calice par l'outrage du peuple. Dès le soir même, son pavillon, ses tentes avaient été violemment envahis. Le splendide souper qu'il avait préparé pour son triomphe fut dévoré par la valetaille. Puis la foule survint, renversa les plats et marmites, bou-

leversa les tables. La vaisselle d'argent, prêtée par les grands de la cour, fut pillée, emportée. Par-dessus les voleurs, une tourbe confuse s'acharna, cassant, brisant, déchirant et trépignant sur les débris.

On vint le dire au roi, qui, ayant déjà en lui-même une grande colère contenue, fut trop heureux de pouvoir frapper. Il lança ses archers, sa garde, les soldats de la prévôté. Sur cette foule compacte, sans trier ni rien éclaircir, on tomba des deux mains à coups d'épées, de piques, de masses, de hallebardes. Confusion horrible, étouffement, carnage indistinct dans l'obscurité.

La nuit était fermée et sombre, et la foule s'écoula par la forêt et vers Paris, ne regrettant pas son voyage, malgré ce cruel dénoûment. Bien des choses étaient éclaircies, et bien des hommes, jusque-là suspendus, commencèrent à prendre parti, ayant vu la cour d'un côté, la France de l'autre.

Tout ce qu'il y avait de pur, de fier, dans la noblesse de province, d'indomptable et noblement pauvre, fut libre dès cette nuit, cheminant d'un grand souffle, ne sentant plus sur ses épaules cette fascination de la royauté qu'avait exercée le feu roi. Et la religion de la cour, le catholicisme des Guise, de Diane, ne leur pesaient guère. Beaucoup se sentirent protestants, sans savoir seulement ce qu'était le protestantisme.

Le petit peuple de Paris, étudiants et artisans, malgré l'horrible averse qui avait signalé au soir la royale hospitalité, quoique plus d'un restât sur le carreau, quoique beaucoup revinssent manchots, boiteux ou borgnes, ce peuple, avec une âpre joie, emportait avec lui un proverbe « *le coup de Jarnac* » qui, redit, répété partout et dans tout l'avenir, renouvela sans cesse cette défaite de la royauté.

J. MICHELET.

LES ARGONAUTES

SUITE

II

Pendant que notre héros tombait héroïquement pour la défense des lois, comme on disait à cette époque, voici ce qui se passait dans une maison de la rue du Helder :

M. Mathieu Roullin, banquier, avait fait partie, pendant la période des quinze années, de l'opposition libérale. M. Roullin, disons-le tout de suite, ne croyait guère qu'à la religion naturelle de l'intérêt, mais il était libéral, parce qu'à cette époque il fallait être quelque chose. D'ailleurs, Roullin n'aimait pas la noblesse. Habitant de la Chaussée-d'Antin, il parlait avec dédain des hôtes titrés de la rive gauche ; il ne pouvait prononcer le nom du faubourg Saint-Germain sans faire une grimace. C'était une haine de chaussée contre faubourg. Roullin avait aussi pour principe général de ne jamais se montrer satisfait des hommes et des choses. Cette attitude de mécontent l'avait fait remarquer, et dans les dernières élections, il n'avait manqué que de deux voix la députation au collége d'Angoulême. Cependant Roullin était libéral jusqu'au coup d'Etat exclusivement. Il ne voyait dans l'élan de la population parisienne qu'une maladroite levée de boucliers, qu'une émeute qui serait facilement comprimée par le pouvoir. L'idée d'une révolution éventuelle n'était pas même venue à l'esprit de ce banquier politique. Il pensait au contraire à la force qu'allait donner au ministère l'insuccès

probable de l'émeute, et comme son nom avait été mêlé à toutes les souscriptions patriotiques des dernières années, il craignait d'être englobé dans les vengeances de la réaction. Roullin s'empressa donc de faire son examen de conscience au bruit de la fusillade. Après tout, son libéralisme avait toujours été modéré, intelligent, et dans les plus grands écarts de son ardeur patriotique, sa pensée s'était toujours arrêtée avec respect devant la prérogative du roi ; elle n'avait jamais franchi la limite de la résistance légale ; les insurgés sont des misérables, se disait-il en se promenant à grands pas dans sa chambre ; on peut faire de l'opposition ; mais de là à tirer des coups de fusil.... Je suis dévoué au roi, au roi chevalier... au petit-fils d'Henri IV et de saint Louis....

Le lendemain, Roullin recommença son examen de conscience ; mais cette fois ce fut pour se demander s'il n'avait pas fourni un prétexte aux soupçonneuses médisances des amis du libéralisme. Le ruisseau de la veille était devenu un fleuve. L'émeute s'était transformée en insurrection. Partout on se battait. A qui allait rester la victoire ? Le banquier se rendit cette justice qu'il s'était toujours montré l'ennemi des préjugés et le protecteur des idées nouvelles.

Enfin, le 29 juillet, il réfléchissait encore, enfermé dans son cabinet, lorsqu'une femme jeune et belle vint le tirer de cette léthargie morale. C'était Mme Roullin.

— A quoi pensez-vous donc, mon ami ? dit-elle d'un accent ferme et résolu ; vous vous tenez à l'écart pendant que vos amis se partagent le pouvoir.

— Quels amis ? demanda naïvement le banquier.

Mme Roullin fit un imperceptible mouvement d'épaules qui indiquait toute la pitié que venait de lui causer l'interrogation de son mari.

— Mais vos amis politiques, vos amis de l'opposition.

— Et où sont-ils ?

— A l'hôtel de ville ! La cour est en fuite, et la révolution triomphe.

— Enfin ! s'écria Roullin, qui parcourait la chambre avec agitation.

— Si vous ne vous montrez pas, on dira que vous avez déserté à l'heure du danger.

— C'est juste, murmura le banquier. Il se présente telle circonstance dans la vie d'un homme où il doit savoir se dévouer à son pays.

Et satisfait de cette phrase patriotique, M. Roullin prit son chapeau et sortit.

Le banquier ne marchait pas : il volait à travers les rues dépavées. Pour franchir les barricades, il avait retrouvé son pied leste de vingt ans. Peu à peu cependant sa marche devint plus lente. Son pas inégal trahissait une nouvelle préoccupation. Il n'est pas possible, pensait-il, que la révolution ait triomphé en si peu de temps. Trois jours pour

renverser la plus vieille monarchie de l'Europe, cela n'a pas de précédent dans l'histoire. La dynastie et ses défenseurs n'abandonneront pas si facilement la partie. Qui sait si à l'heure qu'il est ils ne rentrent pas triomphants par une barrière de la capitale? Et moi, j'irais jouer ma tête sur un coup de dés... Je ne suis pas un homme politique, après tout.... Oui; mais si la révolution l'emporte? La situation est grave. Personne à qui demander conseil, et le *Constitutionnel* qui n'a paru ni hier ni ce matin!

En réfléchissant ainsi, Roullin était arrivé sur la place Saint-Germain l'Auxerrois, qui, une heure auparavant, avait servi de dernier champ de bataille à la monarchie.

Il s'arrêta sans trop savoir s'il poursuivrait sa route jusqu'à l'hôtel de ville ou s'il opérerait une retraite prudente. Ses irrésolutions lui revenaient plus irritantes.

En ce moment, quatre hommes en blouse portant un blessé étendu sur un matelas, passèrent auprès de lui... La figure contractée du banquier s'adoucit : il venait de trancher le nœud de la question.

— Mes amis, leur demanda-t-il, où portez-vous cet homme?

— Est-ce que vous êtes chirurgien, bourgeois? dit un des quatre.

— Non, balbutia Roullin; mais je suis comme vous un bon citoyen, un ami des lois!

— Ça ne suffit pas pour panser le particulier; il a reçu une dragée qu'il digérera avec peine. Nous le trimbalons pour le quart d'heure chez le marchand de vin du coin...

— Voulez-vous le transporter chez moi? je le ferai soigner, et il sera très-certainement mieux...

— Ça y est! interrompit l'homme. Allons, les autres, en route!

Un quart d'heure après ce colloque, Roullin rentrait triomphalement dans son hôtel avec son héros de juillet.

— Déjà de retour! dit Mme Roullin. Vous n'avez donc pas été à l'hôtel de ville?

— J'ai fait mieux que tous ces avocats bavards, répondit emphatiquement Roullin : il parlent, j'agis. J'ai fait transporter dans mon hôtel un blessé, un héros!

— Eh bien? dit Mme Roullin.

— Tu ne comprends pas? Je fais de ma maison une ambulance. Les journaux raconteront le fait.

— Que ne vou êtes-vous procuré un blessé de la garde ou un Suisse, vous eussiez été prêt à tout événement.

En ce moment un domestique annonça M. le baron de Charolles.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années; sa mise était élégante sans recherche; son maintien, un peu roide, ne manquait pas

d'une certaine grâce. Il baisa galamment le bout des doigts de Mme Roullin, donna une poignée de main au banquier, et prit place sur un canapé, avec la demi-familiarité d'un ami de la maison.

— Eh bien? dit M. Roullin au nouveau personnage.

— Eh bien! répéta le baron.

— Quoi! s'écria le banquier, voilà tout ce que vous avez à dire quand la monarchie aux abois...

— La restauration, interrompit le baron, a vécu quatorze ans huit mois et vingt-neuf jours, je vous fais grâce des minutes; c'est à peu près la durée moyenne des gouvernements modernes. A propos, vous vous êtes mis à la baisse, comme je vous l'avais dit?

— Oui, répondit le banquier.

— Tout va bien, murmura Charolles.

— Est-ce que vous n'avez vu personne? demanda Roullin.

— J'ai été faire avant-hier une visite au sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères : il était à la chasse.

— Chasser par un pareil temps! dit Roullin.

— Oui, reprit le baron, par vingt-cinq degrés de chaleur.

Roullin, démonté par le calme apparent de son interlocuteur, se promenait dans la plus vive agitation.

— Et vous, Madame, dit Charolles, que pensez-vous de la situation?

— Je suis comme vous, baron, dit en souriant la jeune femme, j'attends...

— Pour moi, s'écria Roullin, je suis, Dieu merci, ce que j'étais hier : l'ennemi de la tyrannie...

— A propos, interrompit Charolles en dissimulant un sourire, j'ai aussi été à l'hôtel Laffitte.

— Ah! s'écria Roullin en se redressant. Qu'y faisait-on?

— La révolution. Tous vos amis étaient là.

— On m'y aurait vu aussi, si je n'avais été retenu par des soins que j'ai donnés à un blessé.

— Vous avez recueilli un blessé?

— Tombé à l'attaque du Louvre... un héros... le chef de l'insurrection!...

— C'est une idée! murmura Charolles en mâchant la pomme de sa canne.

— Et quelle forme de gouvernement propose-t-on?

— On parle d'une république fédérative, avec M. de Lafayette pour président.

— La pensée girondine, s'écria Roullin.

— On dit aussi que le duc d'Orléans a des chances...

— Pour la présidence? interrompit Roullin.

Des cris et des vivats partis du boulevard vinrent interrompre cette conversation.

Le baron se mit à la fenêtre.

— Tenez, dit-il, voici le roi qui fait son entrée dans sa bonne ville de Paris.

— Charles X est revenu ! s'écria le banquier pâle d'émotion.

— Qui vous parles de Charles X ? Je vous annonce que Son Altesse royale le duc d'Orléans va en ce moment chercher la couronne de France à l'hôtel de ville.

— Ah ! s'écria Roullin, voilà enfin le prince qu'il nous fallait ! Et il se précipita aussitôt dans la rue.

Cette fois, le banquier alla tout droit à l'hôtel de ville.

— Voyons, baron, dit Mme Roullin restée seule avec Charolles, parlons raison.

— Cela sera bien difficile.

— Trêve de galanterie : que se passe-t-il réellement ?

— Le trône des Tuileries passe au Palais-Royal, et le faubourg Saint-Germain à la Chaussée-d'Antin : votre règne arrive.

— Ainsi soit-il, dit Mme Roullin. Mais vous ne me parlez pas de vous ?

— J'ai servi l'empire avec zèle, la restauration avec dévouement...

— Et vous servirez le gouvernement nouveau ?

— Avec fidélité : il faut bien faire une fin.

Charolles venait de se lever.

— Quoi ! vous partez ?

— Oui, je retourne à l'hôtel de ville.

— Vous y avez donc été ?

— Sans doute. J'ai laissé un vieux chapeau à ma place. Mais, en temps de révolution, on ne respecte rien, et si je tardais trop longtemps, on me prendrait peut-être la place, et... le chapeau.

Restée seule, Mme Roullin sonna sa femme de chambre.

— Euphémie, dit-elle, qu'on aille acheter trois mètres de rubans, l'un rouge, l'autre blanc, le troisième bleu, et qu'on couse le tout ensemble.

Deux heures après, Mme Roullin, ornée d'une magnifique écharpe aux couleurs nationales, montait en voiture et se faisait conduire au ministère de l'intérieur.

. . . .

Le banquier, disons-le à sa louange, n'avait pas fait les choses à demi. Le blessé, installé dans une chambre donnant sur le jardin de l'hôtel, avait reçu tous les secours que réclamait son état. L'extraction de la balle avait eu lieu sans qu'il poussât un cri : il était encore sans con-

naissance. Après quoi le chirurgien avait pansé la plaie et avait déclaré que la blessure, quoique grave, laissait tout espoir de guérison.

Or, ce blessé, si patriotiquement recueilli par le banquier libéral, n'était autre que Lucien.

Pendant que M. Roullin était à l'hôtel de ville, et que sa femme promenait dans les salons ministériels son patriotisme tricolore, la garde-malade, après avoir donné au blessé les potions ordonnancées par le médecin, passait dans la chambre de M[lle] Roullin.

— Comment va le blessé? lui demanda la jeune fille.

— Il est toujours évanoui; ce serait dommage qu'il mourût : c'est un beau jeune homme.

— Un homme du peuple...

— Non pas, Mademoiselle, et la preuve, c'est qu'il a au doigt un gros diamant.

— Il peut l'avoir pris à un combattant du parti vaincu.

— C'est bien possible; figurez-vous, Mademoiselle, que ce jeune homme qui a une si belle bague, porte une pièce de dix sous suspendue à son cou.

Jusque-là, M[lle] Roullin avait entendu tous les détails avec indifférence, mais aux derniers mots de la garde malade elle s'écria vivement :

— Une pièce de dix sous?

— Oui, Mademoiselle, je l'ai vue comme je vous vois.

La jeune fille devint pâle.

— Après cela, dit la domestique, cette pièce a peut-être été bénite par notre saint père le pape.

— Et quel âge peut-il avoir?

— Vingt ans tout au plus.

— Serait-ce lui? pensa la jeune fille profondément émue...

La domestique était retournée auprès du malade.

— Que je suis donc folle de me mettre de pareilles idées en tête! pensa M[lle] Roullin. Pauvre jeune homme! il est probablement à sa petite fenêtre... là-bas... Comme Clémence rirait, si je lui faisais part de mes imaginations.

Clémence était le prénom de M[me] Roullin. Le banquier avait épousé en secondes noces une jeune femme de vingt-cinq ans, et la belle-mère et la belle-fille ne s'appelaient que par leur nom de baptême.

Cependant, comme cette pièce de dix sous lui trottait toujours par l'esprit, en dépit de tous ses raisonnements, la jeune fille envoya chercher la garde-malade.

— Vous allez passer, lui dit-elle, le jour et la nuit auprès du blessé; descendez à l'office prendre quelque chose : quelqu'un vous remplacera.

Quand la garde se fut éloignée, la jeune fille pénétra dans la chambre du malade, et, s'avançant sur la pointe du pied, elle souleva les rideaux, jeta un cri et tomba à genoux.

— O mon Dieu ! sauve-le ! dit-elle.

Quelque invraisemblable que lui eût paru la transformation du timide séminariste en combattant politique, Mlle Julia Roullin, que le lecteur a reconnue sans doute pour la jeune fille au bracelet du premier chapitre, avait bien été forcée de se rendre au témoignage de ses yeux. Le héros du Louvre, ce fier champion de la liberté, c'était bien le jeune homme dont l'exclamation naïve lui avait appris qu'elle était belle, et qui, du haut de sa petite cellule, l'enveloppait de tout l'amour de son regard.

— Pauvre ami ! disait-elle, pourquoi as-tu quitté ta calme retraite ?... Et gagnée par l'attendrissement des souvenirs, elle sentit glisser une larme sur sa joue. Alors, venant à songer à la gravité de la blessure : — Si j'allais le voir mourir ! Mais non, le Ciel ne l'a envoyé ici que pour que je veille sur lui. Je ne le quitterai pas d'un instant. Je serai sa sœur. Je le rendrai à la santé et à la vie.

Mlle Julia Roullin était une blonde jeune fille d'une remarquable beauté. Ses yeux, d'un bleu tendre, et la pâleur de ses joues donnaient à sa physionomie une douceur angélique mélangée d'une expression fière et mutine. Sa taille fine et cambrée, ses pieds et ses mains de duchesse, auraient fait supposer à un partisan du système des races que quelques gouttes d'un sang aristocratique avait fertilisé la souche roturière des Roullin. Des grappes de cheveux d'un blond pâle tombant de chaque côté jusque sur ses épaules, servaient de cadre à ce ravissant ovale d'une beauté élégante, d'une finesse de pastel. Ce n'était pas la beauté plastique, l'idéal de la statuaire : c'était la beauté qui va être belle. Ses formes naissantes et ses charmes devinés indiquaient qu'elle n'était plus une enfant, mais qu'elle était à peine une jeune fille. C'était le précoce duvet du fruit qui n'est encore qu'à l'état de fleur.

Ce n'était guère que depuis trois ans que Mlle Roullin avait été de temps en temps à Angoulême. M. Roullin, pour se créer dans un collége où il avait quelques amis une influence électorale, avait acheté à cette époque une propriété dans la Charente, et il envoyait sa femme et sa fille y passer une partie de la belle saison ; Mme Roullin, pour conquérir des voix à son mari, faisait à Angoulême de royales dépenses. Sa maison était montée avec un luxe de banquier parisien. C'est tout dire. Mais ni l'argent dépensé, ni les visites aux électeurs n'ayant procuré à Roullin cette majorité qu'il appelait de tous ses désirs, il s'était lassé, et paraissait disposé à se défaire de sa ruineuse propriété, lorsque la révolution de juillet, éclatant tout à coup, rouvrit un champ plus vaste à ses espérances.

Lucien demeura quatre jours sans connaissance, en proie à l'exaltation de la fièvre. Chaque jour le chirurgien venait panser sa blessure. Julia se chargeait de faire observer les prescriptions du docteur. Quant à M. et à Mme Roullin, ils continuaient à suivre plus que jamais la piste des incidents politiques. Enfin, la fièvre diminuant peu à peu, l'excellente constitution du malade sembla prendre le dessus.

La première fois que Lucien rouvrit les yeux, il porta ses regards autour de la chambre sans pouvoir se rendre compte de ce qui lui était survenu; il avait oublié son départ de Vadal, son arrivée à Paris et son premier coup de feu sur le champ de bataille de la rue. Personne en ce moment n'était auprès de lui. Il considérait avec étonnement cette petite chambre où il se trouvait transporté comme par enchantement. Les rideaux baissés, interceptant le jour, ne lui laissaient pas distinguer les objets, et il ne voyait que comme à travers une brume épaisse. Où était-il? Que lui était-il arrivé? Etait-il mort? était-il vivant? Bientôt cette idée de la mort lui rappela le passé. Par un mouvement de l'esprit, rapide comme l'éclair, il se vit entraîné par la foule des combattants à l'attaque du Louvre. Il vit la lueur du pistolet et se sentit frappé d'une balle. Il poussa un cri... L'émotion causée par ce souvenir lui redonna la fièvre, compliquée d'une sorte de délire lucide. Les objets extérieurs s'offraient à lui tels qu'ils existaient réellement; mais par une bizarrerie de son cerveau malade, la vue de ces objets inconnus le confirmait dans cette idée qu'il était mort... Il subissait tout éveillé l'empire de ces rêves étranges, de ces hallucinations diaboliques qui dérangent quelquefois pour toujours les cerveaux les mieux organisés. Il se croyait dans le ciel; et il chantait alors les cantiques qu'il avait appris au séminaire. Mais lorsque la douleur de sa blessure, par moments endormie, se faisait ressentir, il lui semblait éprouver tous les tourments des damnés. Quelquefois, contemplant à travers la pénombre cette petite chambre calme, les rideaux blancs de son lit, les tapis à rosaces enflammées et les meubles placés çà et là, il paraissait chercher dans le chaos de ses idées le souvenir confus de ces objets.

Dans un de ces moments, Mlle Roullin pénétra dans la chambre du malade. Lucien tourna la tête du côté de la jeune fille et la contempla comme un homme qui rêve. Julia, étonnée et arrêtée par la fixité de ce regard, n'osait faire un pas pour sortir ou pour avancer... Aussitôt les traits pâles de Lucien se colorèrent d'une légère animation. — Oh! c'est vous! c'est bien vous! s'écria-t-il en faisant un effort pour se soulever. Et abattu par la violence de la secousse, il retomba sans connaissance. Mlle Roullin, effrayée, était allée chercher du secours.

Pendant plusieurs jours encore il fut en proie au même délire; toujours la même pensée le poursuivait dans ses rêves... Un soir que

Mlle Roullin se trouvait seule auprès de lui, elle surprit, au milieu de phrases incohérentes, ces paroles adressées à un être imaginaire : — Je vous ai donc revue, vous que j'ai tant aimée quand j'étais sur la terre. Vous souvenez-vous du bracelet tombé et du muet entretien de nos âmes ?...

Aux dernières paroles prononcées par le malade, la jeune fille sentit son cœur battre avec violence.

Au bout de vingt-quatre heures, la fièvre céda, et le délire disparut. Lucien se retrouva comme à son premier réveil.

Dès que la connaissance fut revenue au malade, Mlle Roulin, obéissant à un sentiment de pudeur et peut-être aussi à la crainte de causer au malade une nouvelle émotion, s'abstint de pénétrer dans la chambre. Mais la garde donnait dix fois par jour à la jeune fille le bulletin de la santé du blessé.

La convalescence fut rapide. Lucien eut enfin la conscience de lui-même et des événements. Il apprit qu'il avait été recueilli et soigné dans la maison d'un banquier; et il se proposait de quitter le plus tôt possible l'hospitalité de cette maison pour se mettre à la recherche de cette jeune fille qui l'avait attiré à Paris.

Et pourtant, il lui restait comme une idée confuse de l'avoir vue pendant sa maladie, ange gardien penché vers son lit de douleur. Il avait entendu sa voix et respiré le parfum de ses cheveux. Mais la céleste image avait disparu avec la souffrance. Ce n'était qu'une illusion causée par la fièvre et le délire.

Le médecin lui permit de se lever. Lucien se plaça à la fenêtre pour revoir le ciel et respirer cet air tiède dont il était depuis si longtemps privé. La fenêtre donnait sur le jardin; ce jardin rappela au convalescent ses chères rêveries d'autrefois, alors que du haut de sa prison il fouillait du regard chaque allée, chaque massif pour découvrir l'apparition si impatiemment attendue. Tous les souvenirs du passé défilèrent silencieusement devant ses yeux, et par une sorte de mirage intellectuel, il revoyait le jardin d'Angoulême avec sa verte pelouse, ses allées tortueuses, et jusqu'au petit banc où la jeune fille venait s'asseoir. Tout à coup, il la revit telle qu'elle s'était montrée à lui autrefois... L'illusion était complète. Il se crut le jouet de la fièvre... il se touchait pour être sûr qu'il était bien éveillé; c'était bien elle ! elle brodait dans un kiosque dont l'entrée était à moitié cachée par des guirlandes de chèvrefeuille.

Cette vue avait rendu Lucien immobile. Il craignait que le moindre mouvement ne fît disparaître la vision céleste...

En ce moment, Julia, tournant la tête vers la fenêtre, aperçut Lucien et comprit les sentiments qui agitaient le cœur du jeune homme...

Elle se leva, posa un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence et s'enfuit avec la légèreté d'un oiseau.

Lucien demeura plongé dans un étonnement stupide; pourtant, ce n'était plus un rêve; il l'avait vue, elle lui avait fait un signe; il se demandait par quel merveilleux hasard il venait de retrouver cette jeune fille; alors il se sentit inondé d'une ivresse indicible, d'une de ces joies infinies que le cœur ne ressent qu'une fois; tout lui souriait dans l'air, dans les fleurs, dans les arbres du jardin... Il marchait à grands pas dans la chambre comme s'il n'eût jamais été malade. Il bénissait sa blessure et pensait avec reconnaissance au terrible compagnon qui l'avait forcé de marcher à l'attaque du Louvre...

Pendant que Lucien était resté sur son lit de douleur, M. Roullin avait bien employé son temps. Le blessé, recueilli dans sa maison, lui avait plus servi que s'il s'était battu lui-même. Spéculant sur *son héros* (c'est ainsi qu'il appelait Lucien), au point de vue de son ambition politique, il l'avait gratifié de mille exploits imaginaires. Ainsi, à l'hôtel de ville, Roullin, interpellé par un jeune signataire de la protestation des journalistes sur l'emploi de son temps et sur son absence remarquée dans les réunions libérales, avait audacieusement répondu que les soins donnés par lui à l'un des chefs populaires de l'insurrection l'avaient empêché de se réunir à ses amis. Puis, dans l'échauffement de la parole, il avait présenté ce blessé comme un des plus redoutables champions de la liberté... C'était à son courage, à l'ascendant qu'il exerçait sur les masses, qu'on devait en grande partie la déroute des Suisses et le triomphe définitif du peuple. Le banquier s'était montré si éloquent dans le récit des grandes actions de ce combattant anonyme, qu'il était passé, lui Roullin, à l'état de grand citoyen. Quant au héros inconnu, on parlait de transporter ses restes au Panthéon dans le cas où il viendrait à rendre l'âme. Mais nous avons vu que Lucien n'avait pu profiter de cet illustre apothéose, puisque, moins favorisé que le Grec Epaminondas, il n'était pas mort au sein de la victoire.

Ce premier succès n'avait pas satisfait Roullin. Le soir même de ce jour, il avait jeté dans la boîte d'un journal libéral les quelques lignes suivantes, qui reçurent le lendemain les honneurs de l'*entrefilet*.

« Parmi les hommes qui se sont le plus distingués par leur patrio-
« tisme dans les trois grandes journées de notre révolution, nous de-
« vons placer en première ligne M. Mathieu Roullin. Ce banquier gé-
« néreux, qui fut pendant quinze ans un des hommes les plus intègres
« du parti libéral, a fait ouvrir les portes de son hôtel aux victimes de
« la tyrannie. L'hôtel Roullin était l'ambulance générale des blessés.
« M. Roullin a eu le bonheur de faire donner des soins à l'un des chefs
« de ces braves jeunes gens qui marchèrent à l'attaque du Louvre. L'é-

« tat de ce jeune héros inspire les plus grandes inquiétudes ; pourtant, « on espère le sauver... »

Cet entrefilet, répété par toutes les feuilles de Paris et des départements, valut à Roullin la rosette de la Légion d'honneur et la croix de Juillet.

Le lendemain du jour où Lucien avait aperçu Julia dans le jardin, Mme Roullin était au salon avec sa belle-fille et M. le baron de Charolles.

— Ainsi, disait le baron, nous allons voir ce héros, ce Tranchemontagne, ce Tamerlan qui, s'il faut en croire Roullin, a pris le Louvre à lui tout seul.

Un sourire effleura en ce moment les lèvres roses de Julia.

— Il va venir tout à l'heure, répondit Mme Roullin. Mon mari l'a vu ce matin, et ce jeune homme lui a demandé la permission de me présenter ses hommages...

— J'avoue que je suis curieux de le voir, dit le baron. Ce garçon-là a fait, à ce qu'il paraît, tant de choses surprenantes, que je ne serais pas fâché de l'examiner de près.

— Une chose étrange, baron, reprit Mme Roullin, M. Roullin me disait tout à l'heure que son héros avait l'air d'une jeune fille, et qu'il n'aurait jamais pu croire que cette frêle organisation fût capable de tant de courage et d'énergie.

— C'est une loi commune, Madame, interrompit le baron : la nature, par une inexplicable bizarrerie, semble prendre plaisir à enfermer une âme forte dans un corps malingre. Bayard était si faible dans son adolescence qu'on désespérait d'en faire un homme de guerre. Turenne a été d'un tempérament maladif toute sa vie, et la faculté du temps avait condamné le grand Condé comme poitrinaire. Je pourrais vous citer bien d'autres exemples... Mais, ajouta le baron, ce blessé, qu'est-ce que c'est, a-t-il quelques manières?

— Sans doute, répondit Julia.

— Comment sais-tu cela, ma chère, demanda Mme Roullin; est-ce que tu l'as vu?

Julia hésita un instant, puis elle se hâta d'ajouter : — Je ne fais que répéter ce que mon père m'a dit.

Le baron fit un petit mouvement des lèvres qui signifiait probablement que le témoignage de Roullin n'avait pas une très-haute valeur.

Nous devons dire que Julia, pour la première fois de sa vie peut-être, cachait une de ses pensées à Mme Roullin, qu'elle regardait plutôt comme son amie que comme sa belle-mère; mais, sans trop se rendre compte du motif qui la faisait agir, elle n'avait pas révélé à sa confidente habi-

tuelle que le blessé du Louvre n'était autre que le jeune abbé du séminaire.

Un domestique vint dire à Mme Roullin que le blessé demandait à se présenter.

Mme Roullin s'était levée pour faire quelques pas au-devant du visiteur.

Lucien parut à la porte du salon. Ses traits pâles et maigris par la maladie l'avaient un peu changé. Mme Roullin arrêta sur lui un regard stupéfait...

— Eh quoi ! dit-elle... je ne me trompe pas... Julia... c'est l'abbé...

— C'est bien lui, répondit Julia en jouant l'étonnement.

— L'abbé ! murmura le baron. Qu'est-ce que cela ?

— Madame, dit le jeune homme le sourire sur les lèvres, je vois que vous ne vous attendiez point à me voir...

— Comment, s'écria Mme Roullin, c'est vous, c'est bien vous... Mais c'est impossible...

— Vous connaissiez donc déjà Monsieur ? demanda le baron...

— Sans doute, répliqua Mme Roullin... Puis s'adressant à Lucien auquel elle tendit une main que le jeune homme s'empressa de porter à ses lèvres : — Par ma foi, mon cher abbé, je ne reviens pas de l'aventure, et je me demande si tout cela n'est pas un rêve...

— Que le réveil ne vienne pas trop tôt, dit Lucien.

— Comment, Monsieur, continua Mme Roullin, je vous laisse à Angoulême avec un bréviaire et je vous retrouve à Paris avec une épée...

— Vous ne pouviez plus être ma pénitente ; je n'ai plus voulu être le confesseur de personne...

— Voyons, mon cher César, car vous vous êtes conduit si vaillamment, que je ne peux plus vous appeler M. l'abbé maintenant, dit Mme Roullin, racontez-nous vite votre histoire, je brûle de l'entendre ; ne me faites pas languir. Puis elle ajouta : — Qui aurait jamais pensé que ce petit abbé à l'air si simple, si timide, cachait un conspirateur !

— Et un combattant terrible, dit le baron : on ne parle, Monsieur, que de votre courage...

— De mon courage, répéta Lucien, qui crut voir une épigramme dans la phrase de son interlocuteur...

— Sans doute, Monsieur, dit à son tour Julia de sa voix douce et pénétrante, ne vous êtes-vous pas battu,... n'avez-vous pas été glorieusement frappé par-devant ?...

En ce moment, M. Roullin entrait au salon...

— Ah ! voilà mon cher blessé, dit le banquier en tendant la main au jeune homme. Hein ! Charolles, qui dirait, à voir monsieur, qu'il a été le plus glorieux soldat de la liberté...

— Monsieur, répondit Lucien, je ne mérite pas ces éloges...

— Oh! je sais ce que je dis, continua le banquier; mais aussi la patrie ne vous oubliera pas; c'est une mère reconnaissante qui récompense les vertus de ses enfants...

— J'ai déjà été trop payé par votre hospitalité, répondit Lucien en jetant un coup d'œil sur Julia.

— Votre nom figurera parmi les héros, dit le baron.

— Mon nom, interrompit Lucien.

— Sans doute, continua le banquier, n'est-ce pas à vous et à cette noble jeunesse qui a combattu pour la défense des lois, que la France doit son indépendance?

Lucien ouvrait de grands yeux et cherchait le sens de toutes ces paroles... On se souvient qu'à son arrivée à Paris il ne connaissait rien des événements, et que pour le moment il relevait d'une maladie grave pendant laquelle il lui eût été difficile de se renseigner.

— Mais enfin, reprit le banquier, c'est par vous, c'est par tous ceux qui ont pris une part si glorieuse à la grande bataille que la révolution a triomphé.

— Ah! dit Lucien...

Le héros a un air singulier, murmura le baron à l'oreille de Mme Roullin.

— Vous saviez pourtant bien pourquoi vous vous battiez, dit Mme Roullin impatientée de l'étonnement du jeune homme.

— Je vous avouerai que non, dit Lucien...

— Ceci est trop fort, s'écria le baron en riant.

— C'est probablement un casseur de réverbères par état, pensa Roullin, un de ces enfants terribles de la place publique qui se battent pour se battre. En tout cas, mon ami, ajouta-t-il en prenant un ton plus dégagé, quel que soit le motif qui vous ait poussé à combattre, vous avez agi vaillamment... car vos lèvres, au moment où je vous ai fait transporter ici, portaient encore l'empreinte des cartouches déchirées pendant l'action...

— Monsieur, dit Lucien, je vais vous parler franchement, je venais de quitter le séminaire...

— Le séminaire, interrompit Roullin.

— Oui, Monsieur, et je venais à Paris sans rien savoir de la situation politique.

— Ah! je comprends, s'écria Roullin... l'odeur de la poudre... les cris des combattants, tout cela vous a monté à la tête. Ah! brave jeunesse, je te reconnais bien là.

— Hélas! non, ce n'est pas cela, reprit Lucien au grand désappointement du banquier qui voulait un héros à tout prix.

— Tout ceci est très-comique, pensa le baron riant dans sa barbe du désappointement de Roullin.

— Parvenu sur une place dont je ne sais pas le nom, continua Lucien, j'eus l'imprudence de parler à des hommes qui me dirent qu'ils me tueraient si je ne les suivais pas.

— Vous avez donc été entraîné malgré vous? interrompit Mme Roullin qui ne put retenir un grand éclat de rire.

— Mon Dieu, oui, dit Lucien, je me suis battu parce que je ne pouvais faire autrement... Vous voyez, Madame, que si ma gloire est douteuse, ma franchise ne l'est pas.

Cet aveu ne satisfaisait pas M. Roullin; aussi se dépêcha-t-il de dire au jeune homme.

— Permettez-moi, Monsieur, de vous donner, dans votre intérêt, un conseil paternel; ne parlez de tous ces détails à âme qui vive.

— Mais, Monsieur, dit Lucien, il m'est impossible d'accepter une gloire que je ne mérite pas.

— Quelle naïveté! murmura le baron.

— Que le diable l'emporte, pensait Roullin; cependant, reprit-il, vous avez combattu, vous avez reçu une balle; le gouvernement nouveau ne peut se dispenser de vous récompenser. Si vous allez dire que l'on vous a forcé de prendre un fusil, il ne pourra rien faire pour vous.

— J'avoue, Monsieur, que je ne prétends à aucune récompense.

Le banquier suait à grosses gouttes.

Le baron continuait à sourire en regardant Mme Roullin.

Celle-ci vit qu'elle seule aurait raison du jeune homme.

— Voyons, mon cher vainqueur, lui dit-elle, pas d'enfantillage; songez qu'il ne faut jamais être un héros malgré soi, cela donne toujours un air... étrange.

— Vous n'osez pas dire ridicule...

— Eh! mon Dieu, oui, vous avez dit le mot... et le ridicule tue plus sûrement que les balles des Suisses, vous savez cela aussi bien que moi. Gardez donc le silence sur tout ceci, et si ce n'est pour vous, que ce soit pour nous, pour l'intérêt que nous vous portons, mon mari et moi.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit Lucien, croyez, Madame, au silence le plus absolu... S'il le faut, ce sera moi qui aurai entraîné les autres.

— A la bonne heure, dit Roullin en se levant et en serrant la main du jeune homme, voilà qui est parler raisonnablement; et attirant Charolles dans l'embrasure de la fenêtre pendant que Lucien continuait de causer avec Mme Roullin...

— Concevez-vous un pareil oison? aller dire qu'il s'est battu à contre-cœur.

— Après tout, le mal que vous vous êtes donné...

— Déclarer qu'il ne veut pas de récompense!

— Il faudra empailler ce garçon-là et le déposer au muséum avec cette étiquette: *Exemplarium unicum.*

— Il ne comprend même pas que son désintéressement le couvrirait de ridicule.

— Et que ce ridicule rejaillirait sur un autre, dit Charolles.

— Ce n'est pourtant pas ma faute, si je suis tombé sur un héros douteux.

— Sur un révolutionnaire quelque peu congréganiste, ajouta le baron.

— Si ce diable d'Hector Chabot savait cela, il publierait la chose tout au long dans son journal.

— Je vous croyais au mieux avec lui.

— Est-ce qu'on peut compter sur ces journalistes? Quant à vous, mon cher baron, le plus grand silence...

— Je vous le jure.

— Vous parlerez donc, dit le banquier avec un gros rire.

— Eh bien! je promets de me taire.

— J'aime mieux ça.

Roullin fut un moment rêveur, puis il se dit: Charolles gardera le silence; il ne voudrait pas me nuire au moment où il a des intérêts engagés dans ma maison. Quant au jeune homme, j'aurai soin de veiller sur lui, et s'approchant de Lucien :

— J'espère bien, mon cher Monsieur, lui dit-il du ton le plus aimable, que vous consentirez à regarder le plus longtemps possible cette maison comme la vôtre.

Retiré dans sa chambre, Lucien se demandait pourquoi M. et Mme Roullin avaient tant insisté pour qu'il ne dît mot de son aventure. Il avait trop peu d'expérience pour voir clair dans cette petite intrigue, et il était loin de se douter qu'il était le pion que Roullin faisait mouvoir à sa guise sur l'échiquier de son intérêt.

Lucien se sentit surexcité par les émotions de la journée; le sang fouettait ses tempes; il ouvrit sa fenêtre pour respirer l'air du jardin... La nuit était sombre, l'atmosphère étouffante; le jeune homme avait besoin de mouvement pour apaiser le tumulte de ses pensées; il descendit au jardin, et, après avoir arpenté les allées en tous sens, il alla s'asseoir sous le kiosque où il avait aperçu Julia la veille.

Il était là depuis un quart d'heure repassant dans son esprit tous les événements de sa vie depuis un mois, et bénissant le singulier hasard qui lui avait ouvert la maison de cette jeune fille qu'il était venue chercher à Paris, lorsque le son de deux voix bien connues vint le tirer de sa rêverie.

C'étaient Mme Roullin et Julia qui causaient en se dirigeant vers le kiosque.

La première pensée du jeune homme fut de se lever et d'aller au-devant des deux femmes, lorsqu'un mot prononcé par Mme Roullin lui apprit qu'il était pour quelque chose dans cette conversation intime ; il hésita un instant ; puis, cédant à un mouvement de curiosité, il se cacha derrière le berceau de chèvrefeuille.

— Si tu veux être franche, disait Mme Roullin, tu avoueras que tu connaissais avant aujourd'hui la présence de l'ex-abbé dans la maison...

— Mais qui peut te faire supposer ?

— Je ne suppose rien. Je dis seulement ceci : quand M. Lucien est entré ce soir au salon, rien n'a trahi son étonnement à notre vue ; on eût dit qu'il nous avait quittées la veille, donc il savait qui il allait voir.

— C'est vrai, pensa Lucien, comment en effet n'ai-je pas songé à cela ?

— Je dois t'avouer, ma bonne amie, reprit Mme Roullin, que lorsque nous avons rencontré pour la seconde fois notre jeune séminariste sur la route d'Angoulême, tu as mis tant d'obstination à ne pas le reconnaître tout d'abord, que cela ne m'a pas semblé très-naturel ; ensuite, j'ai surpris entre lui et toi certains petits regards qui ne me paraissaient qu'un amusement de voyage, mais qui, s'ils se continuaient aujourd'hui, pourraient avoir pour lui et pour toi de graves résultats.

— Et quels seraient ces résultats ? demanda Julia.

— Mais, ma chère amie, à force de lire ainsi dans les yeux l'un de l'autre, vous finiriez par vous aimer.

— Tu crois ? dit Julia en riant.

— Rien n'est perfide comme le dialogue des yeux, cela dit tout, parce que cela ne dit rien. On a fait bien des définitions de l'amour, je t'en donne une qui est de moi, médite-la : l'amour est un orage sorti de deux éclairs.

Lucien retenait sa respiration.

— Tu comprends, continua Mme Roullin, qu'il y a deux mois, lorsque je vis ton bel œil s'animer à l'aspect de ton cavalier inconnu, je n'en fus point autrement préoccupée. Cette rencontre deux fois renouvelée à la même place, ce jeune homme doux et timide qui en t'apercevant la première fois avait rendu un si flatteur hommage à ta beauté ; cette petite pièce de monnaie venant de toi et gardée par lui comme un trésor... tout cela avait bien quelque chose de poétique, de romanesque, de sentimental, que sais-je ? qui devait séduire une jeune tête comme la tienne. Mais nous ne devions plus revoir ce mélancolique rêveur de grande route. Il gardait sa pièce de cinquante centimes et toi ton souvenir... Souvenir charmant, souvenir des jeunes années qu'on marque d'une pierre blanche dans son esprit pour qu'il ne s'en efface jamais. Et

moi, riant intérieurement, je me disais : dans vingt ans d'ici, un soir que Julia se sentira plus attendrie que de coutume, elle me dira en caressant de ses mains blanches le dos d'un angora : Clémence, te souviens-tu du jeune abbé? Et fouillant à mon tour dans cette nuit du passé, je m'écrirai : l'abbé! quel abbé, ah! l'abbé au bracelet, l'abbé à la pièce de dix sous, l'abbé qui te trouvait si belle. Ah! le pauvre homme, il est pour sûr curé d'une ravissante paroisse, il a huit cents francs de traitement, un gros ventre et un nez rouge...

Et elle se mit à rire aux éclats.

— Mais, aujourd'hui que l'agneau se trouve un lion, que l'abbé est un homme, dit Julia.

— Ah! aujourd'hui, ma chère, la situation a changé de face, comme disent les hommes politiques, aujourd'hui le moindre regard jeté à la dérobée amènerait inévitablement une conflagration générale entre ton cœur et le sien; c'est ce qu'il faut éviter.

Lucien eut besoin de se soutenir à un arbre pour ne pas tomber.

— Ce qu'il faut éviter, répéta Julia.

— Sans doute, une étincelle tombe sur ton cœur, met le feu aux poudres, et alors...

— Et alors, dit Julia...

— Et alors, Mlle Julia est une jeune fille très-malheureuse, parce qu'elle sait que dans sa position elle ne peut épouser qu'un homme de son rang, un homme haut placé, titré, etc.

— Mais mon père n'est pas titré, que je sache, dit Julia.

— Il est mieux que cela, répliqua Mme Roullin, il est trois fois millionnaire... Sois bien certaine, ma chère enfant, qu'il n'accordera pas la main de sa fille au premier petit amoureux qui viendra lui dire chapeau bas : Monsieur, j'aime Mlle Julia et j'en suis aimée...

— Et si Mlle Julia résiste, répondit la jeune fille.

— Si elle résiste, continua Mme Roullin, on lui fera comprendre qu'elle se doit un peu à son père, que l'amour est une légère fumée au dire des philosophes, et que lorsqu'un mari vieux et laid peut offrir à sa femme, le jour de ses noces, comme compensation de la non-valeur de sa personne, une couronne de marquise ou de duchesse, ce mari-là est un très-galant homme qu'il faut aimer un peu.

— Et tromper beaucoup, répondit la jeune fille; est-ce ton avis?

— Mon avis, ma chère enfant, est que tu te prépares beaucoup d'ennuis et de tourments.

— Y aurait-il encore, demanda Julia avec inquiétude, quelque projet de mariage sous roche?

— Non, depuis les derniers événements politiques, le baron de Charoles est regardé comme insuffisant, ainsi tu n'as plus rien à craindre

de ce côté. Ton père disait hier qu'il voulait pour gendre un duc ou un pair de France.

— Comme c'est agréable, dit tristement Julia, d'être placée dans l'opinion de son père juste à la hauteur d'une marchandise ! Mais, reprit-elle avec un ton qui indiquait chez cette jeune fille une volonté énergique, il verra qu'on n'escompte pas mon cœur comme son papier.

— Veux-tu que je t'apprenne une nouvelle? dit Mme Roullin...

— Dis toujours, répondit Julia.

— Ce cœur dont tu parles, ce cœur ne t'appartient plus...

— Que veux-tu dire?

— Tu aimes...

Julia ne répondit pas.

— Mais alors, tu l'as donc vu, tu lui as donc parlé depuis qu'il est ici ! s'écria Mme Roullin.

— Je l'ai vu tous les jours, mais je ne lui ai pas parlé...

— Mais malheureuse, sais-tu seulement s'il t'aime, lui?...

En ce moment un cri partit du massif placé derrière le kiosque.

Les deux jeunes femmes se levèrent d'un bond... Elles regardèrent autour d'elle, mais elles ne virent personne.

— Il nous écoutait, pensa Julia.

On comprendra aisément dans quelle situation d'esprit se trouvait Lucien quand il fut rentré dans sa chambre ; ce n'était plus de la joie, ce n'était plus du bonheur, c'était du délire, de la folie... Il riait et il se sentait près de pleurer... Il marchait à grands pas, renversait les chaises et faisait un tel tapage que la domestique placée dans une petite pièce contiguë entra dans sa chambre tout effrayée en lui demandant ce qu'il avait et s'il fallait aller chercher le médecin.

— Le médecin, ma bonne Euphémie (c'était la première fois qu'il se montrait si chaleureux dans ses expressions à l'égard de la garde-malade), le médecin, je ne me suis jamais mieux porté.

— Mais, Monsieur, vous allez vous fatiguer, votre blessure va se rouvrir.

— Ma blessure, est-ce que j'ai jamais été blessé?

Allons, se dit la garde-malade en se retirant, voici le cerveau qui se détraque encore une fois ; pour le coup il est bien décidément fou.

Resté seul, Lucien se mit à écrire... Sa plume courait sur le papier rapide comme une locomotive lancée à pleine vitesse. A deux heures du matin la plume allait toujours son train ; enfin elle s'arrêta à la fin du vingtième feuillet. Il relut ce chef-d'œuvre épistolaire, destiné à Julia, le déchira en mille pièces et alla se mettre le front dans une cuvette pleine d'eau froide.

Plus calme après cette opération, il reprit la plume et écrivit les quelques lignes suivantes :

« Mademoiselle,

« J'ai entendu et non écouté la conversation de ce soir, j'étais sous le kiosque avant votre arrivée, et je n'ai point osé me montrer à vous par une timidité inexcusable sans doute, mais que je bénirai toute ma vie, puisque c'est à elle que je dois d'être le plus heureux des hommes.

« Un seul mot dit par vous dans cette conversation m'a métamorphosé : il y a deux heures j'étais un enfant, maintenant je suis un homme. Mettez mon amour et mon dévouement à l'épreuve : ni l'un ni l'autre ne vous feront défaut.

« N'oubliez pas que vous m'avez institué votre chevalier le jour où vous m'avez donné cette devise : *Remember*. LUCIEN. »

Après avoir plié et cacheté ce billet, il se dirigea à pas de loup dans le corridor où se trouvait la chambre de Julia, glissa le papier sous la porte et revint chez lui convaincu que la missive arriverait tout droit à son adresse.

Le lendemain il envoya à la grande poste. En quittant Vadal, il avait chargé le curé de lui retourner à Paris toutes les lettres qui lui seraient adressées. Le domestique revint avec deux lettres, elles étaient toutes deux de l'ancien séminariste Hector Chabot.

Lucien s'habilla, fit venir une voiture et alla chez Hector.

III

Hector Chabot était parti du séminaire sans but bien arrêté. Comme un grand nombre de jeunes gens dont l'ambition se développe jour par jour, heure par heure, au milieu du calme plat de l'existence départementale, Paris lui apparaissait dans le lointain de la perspective comme l'arène ouverte aux natures courageuses et robustes. Pourtant nulle pensée gigantesque ne torturait son cerveau. Il n'apportait dans sa tête ni le plan d'une religion nouvelle, ni le programme d'une nouvelle politique. Convive affamé, il venait escamoter une place à ce banquet aventureux où siégent, dans tous les temps, les audacieux et les habiles. Il était bien décidé à saisir vigoureusement la fortune par le pan de sa robe, si jamais elle se trouvait à la portée de son bras. Avec une telle résolution, une intelligence assez nette des choses positives, un estomac creux et une bourse vide, Hector devait réussir dans une certaine sphère. Arrivé à Paris, Hector commença par être maître d'études.

De toutes les positions, celle de maître d'études est bien la plus épou-

vantable. Il vaut mieux être valet de bonne maison, garde-chiourme ou même forçat à perpétuité que de remplir cette déplorable fonction dans les pensionnats parisiens. Mais Hector n'avait point à choisir. Son temps de surveillance accompli, il lui restait quatre heures de liberté par jour, et il les passait à travailler dans un de ces cabinets de lecture du quartier latin qui réunissent une centaine d'abonnés assidus. Là, il dévorait les journaux, suivait pas à pas chaque question à l'ordre du jour, et se préparait par la lecture et l'examen à l'étude de la science politique. Chaque nuit il dérobait au sommeil trois ou quatre heures pour parcourir, à la douteuse clarté de la lampe du dortoir, les écrits des publicistes en renom et des économistes célèbres. Il apportait, en un mot, dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était imposée l'énergique opiniâtreté d'un homme qui veut arriver à son heure, et qui n'attend que l'occasion favorable pour se mêler hardiment à la lutte.

Parmi les habitués du cabinet de lecture, Hector avait remarqué un jeune homme de chétive apparence qui, au lieu de feuilleter les ouvrages de droit et de médecine, employait tout son temps à écrire sur des feuilles volantes. Evidemment ce jeune homme ne se livrait ni à l'étude du droit ni à la science médicale : on n'écrit pas d'inspiration une dissertation sur les Institutes ou une analyse pathologique... Que pouvait-il être? Un poëte, un vaudevilliste, un journaliste, peut-être. Un jour, Hector fut assez heureux pour lui prêter son canif; le lendemain, l'inconnu voulut bien lui demander une plume; de temps en temps Hector tentait d'entamer avec son compagnon d'étude une conversation en règle; mais celui-ci, tout entier à son travail, ne répondait que par monosyllabes, et, sa tâche terminée, quittait la salle avec plus de rapidité que de politesse.

— Ce garçon-là, pensait Hector, est une citadelle; mais j'en aurai raison un jour ou l'autre.

Malheureusement, l'inconnu ne reparut plus, et sa place, restée vide pendant quelques séances, fut définitivement adoptée par un nouveau venu.

Hector patienta pendant une semaine; après quoi, voulant connaître le motif de cette absence prolongée, il s'adressa au maître de l'établissement.

— Est-ce que mon ancien voisin de droite est malade? lui demanda-t-il au moment où il se disposait à quitter la salle de lecture.

— Qui ça? répondit celui-ci. Ah! le petit brun... Encore une bonne pratique qui *a filé* sans me payer ses deux mois...

Hector, interdit à cette réponse inattendue, se retira tout doucement...

Le lendemain, il revint comme à l'ordinaire.

— Ce que j'avais prévu existe, dit-il au maître de l'établissement ; mon voisin est indisposé ; il m'a chargé de vous payer ses deux mois de séance...

Et après avoir déposé dix francs sur le comptoir, il alla se mettre à sa place.

Un quart d'heure après ce qui venait de se passer, l'inconnu entrait, et, voyant sa place occupée, allait tranquillement s'asseoir à l'autre bout de la table.

Le maître de la maison vint aussitôt à lui, et lui parlant à l'oreille :

— Si Monsieur veut reprendre son ancienne place, je vais dire au nouveau venu...

— Non, je suis bien ici, répondit le jeune homme, étonné de tant de politesse...

— C'est que je pensais que Monsieur ne serait pas fâché d'être auprès de son ami.

— Quel ami ?

— Ce jeune homme là-bas, dit le maître de l'établissement en désignant Hector, celui qui m'a remis dix francs de votre part...

— Dix francs ! dit l'inconnu étonné.

— Sans doute, à cinq francs par mois, cela fait bien dix francs : vous me deviez deux mois. Je ne peux pas rabattre un centime.

— Et qui lui a dit que je vous devais deux mois de séance ?

— Dame ! répondit l'homme un peu décontenancé, c'est que ce monsieur aura peut-être demandé pourquoi vous ne reveniez plus, et alors...

Le digne chef de la maison se retira, en essuyant du revers de la manche de son habit quelques gouttes de sueur qui perlaient son front...

Pendant ce colloque, Hector, occupé, ne s'était aperçu de rien.

Au moment où il quittait le cabinet de lecture, marchant tristement vers sa pension située rue Montagne-Sainte-Geneviève, il se sentit frapper sur l'épaule, et, se retournant, il vit l'inconnu, qui lui dit d'un ton dégagé :

— Ah çà ! Monsieur, vous êtes donc l'homme au petit manteau bleu ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Hector en souriant.

— Puisque vous payez les dettes de gens que vous ne connaissez pas, permettez-moi de vous adresser tous mes amis.

— Vous êtes bien bon, répondit Hector, adoptant le ton de son interlocuteur.

— Oh ! vous avez été imprudent, avouez-le... Ce n'est pas comme cela que Rothschild a commencé. Pourtant, le Ciel ne veut pas que vous en soyez pour vos frais cette fois-ci ; remerciez ce Ciel généreux qui

permet, par le plus grand des hasards, que je sois en fonds aujourd'hui. A mon tour, voulez-vous me permettre de vous offrir ma bourse? Oh! ne vous gênez pas, continua le jeune homme en voyant qu'Hector ouvrait de grands yeux; je vous dis que j'ai le Pactole dans ma poche...

Et il frappa sur son gilet, dont les goussets gonflés rendirent un son agréablement métallique.

Hector refusa.

— Alors, je n'insiste plus, reprit l'interlocuteur. Seulement, permettez-moi de vous rendre les dix francs...

Et il lui présenta une pièce d'or.

— C'est que, dit Hector embarrassé et faisant mine de fouiller dans sa poche, je n'ai pas de monnaie.

— Ma foi, ni moi non plus, reprit le jeune homme en éclatant de rire. Je n'ai que de l'or, du vil métal, c'est indécent... Mais, faisons mieux, venez sans façon fumer un cigare ce soir chez moi. Je resterai votre débiteur quelques heures de plus, et cela me procurera la faveur de votre visite. Voici mon nom et mon adresse.

Et mettant une carte dans la main d'Hector, il disparut dans une rue transversale.

— Quel singulier garçon! se dit Hector... Il m'avait paru si taciturne. Après cela, c'est peut-être la possession momentanée de cet or qui le grise... Et regardant la suscription de la carte, il lut à haute voix: Evariste Jollivet, rue et hôtel Jacob.

— Le soir, il se fit remplacer à sa pension, brossa trois fois son chapeau avec son coude, mit un col, promena artistement le bec d'une plume trempée d'encre sur les coutures blanchies de son habit noir, et tirant hardiment de sa malle — ce coffre-fort de la pauvreté — sa dernière pièce de cinq francs, il sortit après s'être complaisamment regardé dans un miroir ébréché.

Il se dirigea résolûment vers la rue Jacob, jeta au portier le nom de M. Evariste Jollivet, et escalada trois étages tout d'un trait. Dans le trajet du troisième au quatrième, il alla se heurter dans un recoin obscur, contre un corps dur lancé en sens contraire.

— Butor!

— Animal!

Telles furent les exclamations qui jaillirent en guise d'étincelles du choc de ces deux comètes égarées.

— Tiens! c'est vous?

— Mais oui, répondit Hector, qui venait de reconnaître la voix de Jollivet.

— Je descendais chez le portier à votre intention. Je craignais qu'il

ne vous laissât pas monter : dans l'ombre, il aurait pu vous prendre pour un créancier. Mais veuillez me suivre, ajouta-t-il en remontant l'escalier ; je vais, si vous le permettez, vous présenter à quelques amis....

Hector pénétra avec son compagnon dans une chambre assez vaste où étaient réunis une dizaine de jeunes hommes, les uns étendus sur un divan, les autres couchés sur un tapis ; ceux-ci fredonnant des chansons patriotiques, ceux-là fumant dans des pipes d'une forme extravagante ; d'autres buvant du punch dans des crânes luisants comme l'ivoire. Il ne faut pas oublier qu'on était alors en 1829, et qu'à cette époque l'imitation des universités allemandes, mêlée à une sorte de byronisme propagé par la littérature du temps, avait envahi la jeunesse de la restauration. Etrange époque, où l'on se drapait mélodramatiquement dans des convictions adoptées sans examen, où l'on faisait de l'opposition à propos de tout, où l'on conspirait à propos de rien, et où la manière de placer une boucle à son chapeau, de nouer sa cravate et de boutonner sa redingote, indiquait une opinion ou signalait un parti.

— Messieurs, dit en entrant Jollivet, j'ai l'honneur de vous présenter un de mes amis qui, je l'espère, sera bientôt le vôtre, monsieur...

Jollivet se mordit les lèvres : il avait oublié de s'informer du nom de sa nouvelle connaissance.

— C'est une vieille amitié, s'écria en riant un des jeunes gens, si vieille que tu as oublié jusqu'au nom de ton ami.

— C'est indécent, répliqua un autre, on n'amène pas un étranger dans un conciliabule politique...

— Dans une conspiration ! se hâta d'ajouter un troisième.

— Qui ne tend à rien moins qu'à renverser le trône, vociféra un quatrième, dans la crainte probablement que les aveux de ses amis ne fussent pas assez explicites.

— Nous sommes trahis ! s'écriait-on de toutes parts.

L'orage amoncelé sur la tête de Jollivet ne semblait pas lui causer une grande frayeur. Pendant ce déluge de récriminations, il s'occupait à allumer un cigare à la flamme d'une bougie, et il attendait que cette tâche délicate fût entièrement terminée avant d'apaiser la mauvaise humeur générale.

Hector était abasourdi. Cependant il profita d'un rare moment de silence pour prendre la parole.

— Je ne pensais pas, Messieurs, dit-il, que ma présence au milieu de vous pût avoir des conséquences aussi graves... Je venais voir M. Jollivet, et j'ignorerais encore à présent que vous êtes constitués en association politique, si vous-mêmes n'aviez pris la peine de me l'apprendre.

— Qu'avez-vous à répondre à cela, s'écria Jollivet en s'adressant à ses amis.

— L'argument était sans réplique, — cependant on n'abdique pas facilement le rôle de conspirateur, surtout lorsqu'il n'expose à aucun danger.

La police faible et indulgente de cette époque ne donnait pas une grande attention à ces innocents conciliabules. Aussi, malgré leur mauvaise humeur apparente, tous ces jeunes gens, engagés dans des complots sans but, n'étaient peut-être pas fâchés de donner à entendre à un nouveau venu qu'ils étaient mêlés à une ténébreuse entreprise où ils jouaient chaque jour leur vie ou tout au moins leur liberté.

— Tu devais bien savoir, dit à Jollivet un de ces jeunes gens, mais d'un ton singulièrement radouci, que la pensée de notre réunion est surtout politique.

— Je savais, répondit celui-ci, qu'il devait être question de la fondation d'un journal. Voilà pourquoi je m'étais permis de vous amener un collaborateur. Quant à la conspiration, il y a si longtemps que nous conspirons tous les soirs, entre un cigare et un verre de punch, que je ne vois pas que cela vaille la peine de prendre tant de précaution.

— Messieurs, dit Hector, comme je suis de trop ici, permettez-moi de me retirer.

— Nous ne le souffrirons pas, répliqua l'orateur de la bande ; nous avons pu, ajouta-t-il de l'air d'un homme qui a fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie à ses convictions, adresser quelques reproches à notre ami Jollivet, dont la légèreté nous conduira peut-être un jour à l'échafaud...

— Larifla fla fla, larifla, chanta Jollivet...

— Mais, continua celui qui venait d'arrondir une si magnifique période, sans faire attention aux plaisanteries de Jollivet, vous êtes un jeune homme comme nous, vous devez avoir nos opinions.

— Parbleu ! dit Hector en retenant une envie de rire.

— Vous haïssez le despotisme?...

— Sans contredit.

— Puis-je vous demander votre nom?

— Hector Chabot.

— Soyez des nôtres...

— Très-bien, s'écria Jollivet, l'épreuve a été rude ; mais l'initiation ne s'est pas fait attendre. Je propose un toast au nouvel élu...

Tous les verres furent levés avec une précision mécanique.

— Messieurs, continua Jollivet, notre nouvel ami, M. Hector Chabot, a plus fait pour moi que vous n'avez jamais fait tous ensemble ; croyez-vous qu'il a payé dix francs que je devais?

— Preuve qu'il ne te connaissait pas, dit quelqu'un.

— C'est ce que j'ai pensé tout d'abord, répondit Jollivet, supportant assez bien cette plaisanterie; pourtant je veux me réhabiliter à la face du soleil... Il ne sera pas dit que je n'ai pas payé une dette au moins une fois en ma vie... et il présenta les dix francs à Hector, qui les prit, enchanté de la tournure plus enjouée de la conversation...

Au grand étonnement d'Hector, il ne fut pas du tout question de politique pendant la demi-heure qui suivit l'explosion d'enthousiasme provoquée par le *toast* de Jollivet. On parla littérature, théâtre, maîtresses, saint-simonisme, et quelques conspirateurs s'oublièrent jusqu'au calembour.

Cependant l'un d'entre eux, craignant sans doute que ce laisser aller ne produisît un mauvais effet sur le nouvel initié, se disposait à faire une terrible sortie contre l'esprit sans cesse envahissant de la congrégation, lorsqu'on frappa violemment à la porte.

— Serions-nous découverts? dit l'un.

— C'est la police.

— Messieurs, faisons bonne contenance.

— Mais il me semble, dit Hector, que jusqu'ici nous n'avons pas fait grand mal.

— Oh! depuis longtemps le gouvernement a l'œil ouvert sur nous.

Jollivet, sans prêter la moindre attention à ces propos, s'était dirigé vers la porte. Il l'ouvrit toute grande à un homme d'une quarantaine d'années, dont l'entrée fut saluée par une salve d'applaudissements...

— Bardon! s'écria-t-on de toute part.

— Lui-même, Messieurs, dit le nouvel arrivant, qui vient vous annoncer que tout est prêt, et que notre journal paraîtra dans huit jours...

— Bardon est un grand homme! dit un des assistants; je propose trois hourras en son honneur.

— Hourra pour Bardon! vive notre directeur! hurla toute la troupe.

— Ah çà! mon petit, dit l'orateur qui avait déjà fait un *speech*, tu as donc décidément trouvé de l'argent?

— Un peu, répondit Bardon en relevant de ses deux mains les pans de sa redingotte.

— Mon cher maître, dit Jollivet en prenant Hector par le bras, permettez-moi de vous présenter M. Chabot, un jeune homme de la plus haute portée politique, et qui voudra bien nous prêter le secours de son talent...

Bardon arrêta un instant un regard terne sur Hector et s'inclina derrière son binocle...

— Monsieur a déjà fait ses preuves? demanda le futur directeur d'un ton qui frisait l'impertinence.

Cette interrogation à bout portant décontenança Hector; il balbutia trois ou quatre mots inintelligibles... qui pouvaient, à la rigueur, être interprétés comme l'expression d'une excessive modestie...

Heureusement Jollivet ajouta sur-le-champ :

— Monsieur Chabot a publié dans le *Globe* des *premiers-Paris* qui ont fait explosion... Il n'a été question que de ces articles pendant huit jours...

Je suis perdu, pensa Hector; Jollivet va s'enferrer dans son mensonge...

Satisfait de la réponse de Jollivet, Bardon s'empressa de dire : — Le *Globe*, excellente école, un peu obscure, un peu dogmatique; mais en somme... D'ailleurs, Monsieur, présenté par M. Jollivet...

— Monsieur, balbutia Hector en s'inclinant...

Puis il dit tout bas à Jollivet : — D'un moment à l'autre il peut apprendre que vous l'avez trompé... il connait peut-être le personnel de ce journal, dont vous m'instituez le collaborateur, et alors...

— Lui! interrompit Jollivet... un faiseur d'affaires... mon cher, ça n'a jamais lu que les *Petites Affiches*...

Pendant cet aparté, le directeur, appuyé contre la cheminée, le visage tourné vers ses jeunes amis, avait pris l'attitude d'un homme tourmenté par un discours qui demande à s'échapper. Tout le monde s'assit en silence.

— Messieurs, dit l'orateur, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, tout est prêt pour l'établissement de notre œuvre; dans huit jours l'*Etendard* aura paru... Des citoyens riches m'ont offert le concours de leurs capitaux. J'ai accepté. (*Applaudissements.*) J'ai vu aussi des députés influents; nous pouvons compter sur leur appui... C'est à vous maintenant à lancer le journal... Recommandez partout l'*Etendard*, c'est votre avenir, ce sont vos idées... A propos, vous savez que nous sommes gauche pure, Manuel, Lafayette, Benjamin Constant, tout ce qu'il y a de plus Benjamin Constant.

— Vive l'empereur! hurla un jeune homme en cassant sa pipe...

— Nous voulons la république, dit un autre...

— Ce gaillard-là n'est pas dégoûté, murmura Jollivet en jetant un coup d'œil fin au directeur.

— Mon cher ami, reprit Bardon, on est républicain au coin de son feu... ça fait passer le temps... mais on est constitutionnel dans son journal... et, s'il le faut absolument, on crie même vive le roi! cela n'enroue pas.

— C'est de l'hypocrisie.

— C'est de la nécessité.

— C'est juste, murmura l'assemblée...

Le républicain, vaincu, se leva majestueusement, mit son chapeau sur sa tête, les mains dans ses poches, et se retournant vers les jeunes gens :

— Vous n'êtes que des aristocrates, dit-il, et il sortit.

— Quel brute ! murmura Bardon ; puis il reprit avec le même calme qu'auparavant : — Vous m'avez compris ? eh bien, à l'œuvre. Apportez-moi vos articles au bureau... et servons chaud à l'abonné... Je vous quitte, car j'ai beaucoup de choses à terminer dans la soirée.

Au bout d'une demi-heure tous les jeunes gens se retirèrent l'un après l'autre. Jollivet resta seul avec Hector.

— Que dites-vous de tout ceci ? demanda Jollivet.

— Si je dois vous parler franchement, je vous avouerai que je n'ai pas une confiance excessive dans l'avenir de votre journal... Vos amis ne me semblent pas...

— Très-forts, interrompit Jollivet, vous les avez bien jugés. Pourtant, ne voyez pas les choses sous un aspect trop sombre. Bardon, ce fondateur de l'entreprise, s'est servi de mes honorables amis, comme l'administration du Caveau se sert du sauvage... pour battre du tambour... Ces jeunes gens, affiliés à toutes sortes de sociétés, l'ont mis en rapport avec des gens riches, qui ont fourni les fonds. Bardon, soyez-en sûr, a ses travailleurs en réserve, et il ne compte pas du tout sur la collaboration de ces Brutus de café qui trouvent plus facile de conspirer, le cigare à la bouche, que d'écrire des articles. Excellents jeunes gens, du reste, qui seraient peut-être fort embarassés de formuler une opinion raisonnable, mais qui, dans quelques années, feront d'estimables procureurs du roi.

— Ceci est de la haute politique, dit Hector.

— C'est simple comme bonjour ; on ne fait rien avec rien. Bardon est dans les vrais principes. Si vous aviez la moindre pratique du journalisme, si vous aviez vu fonctionner de près cette intelligente machine, cette prodigieuse bête féroce, dont l'appétit s'augmente de toute la pâture qu'on lui jette... vous comprendriez que le journal est l'œuvre colossale de ce temps-ci... Il lui faut des travailleurs rompus aux fatigues, des esprits prompts, clairvoyants, laborieux, des hommes qui donnent leur sang et leur vie à cette tâche sans fin, mythologiquement figurée par le tonneau des Danaïdes ; le journal, c'est le mouvement perpétuel cherché depuis deux mille ans par les mathématiciens... La machine ne s'arrêtera essoufflée qu'au jour du jugement dernier...

— *Amen*, dit Hector.

— Oui, reprit Jollivet en riant, la période a été longue... Mais reve-

nons à nos moutons... de la république. Croyez-vous que Bardon sera assez stupide pour mettre les cent mille écus qu'il a recueillis à droite et à gauche à la merci de ces intelligences paresseuses? Il recevra très-bien ces messieurs, parce qu'il faut faire prôner le journal avant son apparition... Il prendra même les rares articles qu'ils apporteront, mais il les jettera au panier sans les parcourir...

— Ils se fâcheront, dit Hector.

— Qu'importe! l'œuvre sera lancée. Dix, vingt, cent individus arrêteront-ils une locomotive chauffée à toute vapeur? Ainsi, mon cher ami, si, comme je le crois, vous avez l'esprit vif et net, si vous vous sentez cette insurmontable vocation d'enseigner à la foule, sanglez vos reins, précipitez-vous dans la mêlée la plume à la main, et emportez d'assaut un fief, une baronnie, une principauté quelconque dans cet empire de l'anarchie et de l'intelligence...

— Je tâcherai, répondit Hector avec l'assurance d'un homme qui a le sentiment de sa valeur.

— Aujourd'hui, continua Jollivet, l'avenir d'un jeune homme pauvre est dans le journalisme (on était en 1829) ; c'est ce que ne comprennent pas assez mes tristes amis. Ils ne se doutent pas que la dernière conspiration est morte avec le carbonarisme, et que la publicité est la fronde avec laquelle le David populaire frappera à la tête le Goliath monarchique. Voilà deux ans qu'ils conspirent comme on boit un verre d'eau, et le gouvernement ne se doute même pas qu'il existe à Paris une société des Compagnons du poignard...

— Du poignard! s'écria Hector étonné.

— Ne vous effrayez pas. Il n'en est pas un d'entre eux qui tuerait un lapin de sang-froid. Il fallait un nom, un titre ronflant ; la littérature, tournée au moyen âge, a fourni celui-là. C'est une affaire de couleur locale...

— Si encore, dit Hector, il s'appelaient les chevaliers du cigare!

Les deux jeunes gens sourirent en se regardant d'un air sceptique. Ils se comprenaient.

— Allons, lui dit Jollivet, vous n'avez pas de préjugés; si vous avez du courage, vous pouvez aller loin. A propos, que faites-vous maintenant?

— Hélas! je suis maître d'études.

— Si vous savez vouloir, dans quinze ans vous pouvez être ministre...

— Dieu vous entende! Mais vous, vous serez donc empereur?

— Je serai ce que je suis aujourd'hui : un écrivain en sous-ordre, un flâneur littéraire qui perd son temps aux bagatelles de la forme, et qui, retiré derrière ses bouts de feuilletons et ses bouts de cigare, as-

siste, perdu dans la foule, au triomphe des conquérants. Si vous l'aimez mieux encore, je serai l'esclave qui suivait à Rome la litière du triomphateur. Quand vous monterez au capitole du pouvoir, et que la foule criera *vivat* sur votre passage, moi, me penchant à votre oreille, je vous dirai : Hector, père de la patrie, te souviens-tu du jour où tu étais *pion ?*

— Mais pourquoi choisissez-vous ce rôle subalterne?

— On ne choisit pas son rôle, on le subit. Je vous le disais tout à l'heure : quand on part de rien pour arriver à tout, il faut une volonté de toutes les heures, une énergie de tous les instants, il faut se dévouer à son ambition comme l'honnête homme ou le niais se dévouent à un principe ; il faut faire à cette sérénissime ambition le sacrifice de ses affections, de sa paresse, de ses idées et même de son honneur. C'est ce dernier sacrifice dont on vous tient le moins compte, parce que c'est celui qui coûte le moins.

— Ainsi, vous n'avez pas le désir d'être quelque chose?

— Ce n'est pas le désir, c'est la volonté qui me manque. Je n'ai pas l'énergie du vice...

— Ayez l'énergie de la vertu.

— C'est la même chose. Le vice et la vertu ne sont que des synonymes pour les esprits audacieux. Méditez ceci et dormez bien...

Hector, un peu étourdi de sa soirée, rentra pédestrement à sa pension.

La conversation qu'il venait d'avoir avec Jollivet avait remué toutes les fibres de son être; pendant la nuit, les plus étranges idées bouillonnèrent dans son cerveau. Il pesait l'une après l'autre les paroles de son nouvel ami, et son esprit s'arrêtait devant ces propos jetés au hasard comme devant le miroir de sa destinée... Sortir par l'énergie de mon travail, pensait-il, de la condition inférieure à laquelle j'étais destiné par la pauvreté de ma naissance... Etre quelque chose demain, moi qui ne suis rien aujourd'hui. Déchirer de mes mains le nuage qui borne mon horizon, et m'élancer hardiment dans cet horizon sans limites; marcher sans regarder derrière moi, vers ce point noir qu'on appelle l'avenir, et y marcher avec la certitude mathématique du savant qui va, par l'infaillible puissance du chiffre, vers l'inconnu! Quel rêve! Ce fut dans ce berceau doré que le jeune homme s'endormit. Le réveil, il faut le dire, dissipa ces ambitieuses images, et le lendemain de cette soirée, Hector accomplit, sans se plaindre, sans y penser même, ses pénibles fonctions accoutumées.

Cependant, ce qu'avait prévu Jollivet arriva. Huit jours après l'apparition du journal, les oisifs qu'Hector avait rencontrés chez son ami s'étaient éloignés des bureaux de la rédaction. Il ne restait plus, pour fournir de la pâture au boa quotidien, que deux ou trois écrivains, gens de talent, travailleurs habiles; Hector se hasarda, sur les instances de

Jollivet, à porter un article au directeur Bardon. A la grande stupéfaction d'Hector, son article parut le lendemain avec les honneurs du *premier-Paris*. Le public ne comprendra jamais la sensation amoureuse qu'éprouve le jeune écrivain qui voit pour la première fois sa pensée matérialisée sur du papier jaunâtre à l'aide de têtes de clous. C'est le premier baiser d'une maîtresse, c'est le : Je t'aime ! de Juliette à Roméo; c'est mieux que cela. Hector éprouva une joie concentrée et froide. A partir de ce jour, il devint l'un des fournisseurs ordinaires de la rédaction. Ses travaux furent remarqués. Le jeune journaliste joignait à une connaissance assez nette de la situation et à des études spéciales un style rapide et original qui tranchait sur le ton monotone et un peu déclamatoire du journalisme de la restauration. Il passait deux heures par jour au bureau du journal, où il rencontrait des hommes politiques, des députés qui l'encourageaient et lui donnaient des conseils. Au bout de quinze jours, il avait déjà ce qu'on appelle le sentiment du métier.

Hector attendit avec impatience la fin du mois pour connaître quelle position on lui ferait au journal. Si l'on me donne seulement cent cinquante francs par mois, pensait-il, je quitterai ma pension, je me logerai dans une petite chambre et je ferai venir Lucien. La fin du mois arriva, le caissier présenta la feuille d'émargement à Hector, qui faillit tomber à la renverse lorsqu'il vit que son compte se montait à la somme fabuleuse de huit cents francs.

Il s'empara de l'argent avec une joie fébrile, prit une voiture pour la première fois depuis son séjour à Paris, et se fit conduire à la pension. Là il fit sa malle, et le soir de ce jour il était confortablement installé dans un hôtel de la Chaussée-d'Antin.

Enfin, toutes les circonstances tournèrent à son avantage; la révolution de juillet éclata; il eut le bonheur de signer la protestation des journalistes... il fut décoré. Les principaux rédacteurs, devenus des hommes importants par le triomphe des idées populaires, obtinrent de hautes positions administratives, et Hector prit le sceptre de la rédaction en chef.

— Continuez, lui disait Jollivet. Quand vous serez ministre, vous penserez à moi, si votre administration a besoin d'un garçon de bureau.

C'est dans cette haute position de rédacteur en chef d'un journal politique que nous retrouvons Hector. La révolution lui avait donné une certaine importance; il connaissait une grande partie des membres du nouveau gouvernement. Sa protection, vivement sollicitée, n'était pas toujours inutile.

EDMOND TEXIER.

(La suite au prochain volume.)

LES

SCULPTEURS D'ANIMAUX

M. BARYE

Quel habitant de la rive gauche, quel enfant jouant au Luxembourg, quel étudiant en promenade philosophique n'a pas remarqué les deux *lions* en marbre placés à l'entrée de l'allée de l'Observatoire? — Ce qui frappe tout d'abord dans ces lions, c'est la jovialité de leur physionomie; ils sourient comme des caniches attendant un morceau de sucre, leur crinière frisée et pommadée avec soin indique des lions de bonne compagnie, leur dos bien rond semble implorer les caresses des jolies femmes. Aux cuisses, au poitrail, partout où les muscles auraient donné des saillies désagréables, le sculpteur, avec un bon goût tout académique, a gravé des bouquets de poils en arabesque.

Ces *lions*, ou plutôt ces bêtes officielles sans modèle ici-bas, ces animaux civilisés ennoblis par un ciseau naïvement prétentieux, sont dus à un artiste de la fin du dix-huitième siècle.

Traversons maintenant la Seine et entrons aux Tuileries par la grille du Pont-Royal. Là nous trouverons aussi deux *lions*, mais combien différents des premiers! — L'un, le plus beau à mon gré, est assis sur sa croupe, la tête haute, les pattes appliquées droit sur le sol. Ses narines frémissantes aspirent les parfums du désert. Il est immobile, mais sa queue tordue, mais le tremblement qu'on croit voir courir sur tout son corps indiquent assez qu'il guette sa proie et qu'il n'attend que l'odeur du gibier pour bondir en avant. L'autre, moins monumental et plus

exagéré dans sa tournure, vient de casser les reins d'un serpent. La crinière hérissée, la tête basse, l'œil sanguinolent, il regarde sa maigre proie qui se débat encore et redresse la tête en sifflant. Le lion, la patte levée, va terminer la lutte d'un seul coup de griffe.

Ces *lions* sont signés : BARYE.

Entre les *lions* du Luxembourg et ceux des Tuileries, il y a d'abord une révolution sociale; mais, ce qui importe plus à notre sujet, il y a une révolution artistique aux caractères nettement tranchés, révolution qui est loin d'être achevée et pleinement victorieuse, qui, au temps de ses exagérations, de ses impatiences et de ses travers, s'est appelée le romantisme, et qui aujourd'hui, la part faite à de nombreuses tentatives avortées, apparaît dans son ensemble comme la lutte du bon sens français ému et entraîné contre la routine, qui porte les esprits vulgaires à croire plus belles que la vérité et la nature même les conventions dont ils ont l'habitude.

Aujourd'hui il est facile d'expliquer après coup pourquoi le romantisme, qui a si peu réussi dans la sculpture dite historique, a fourni dans la sculpture d'animaux des œuvres pleinement réalisées : — Les sculpteurs de l'empire n'avaient fait que suivre l'impulsion des peintres; or, l'école de David était trop spiritualiste, trop littéraire, si je puis m'exprimer ainsi (c'est-à-dire trop préoccupée de la pensée morale et du sentiment), pour attacher une grande importance en peinture à ce qui est seulement pittoresque, pour choisir, ainsi que l'ont fait Rubens et Véronèse, comme sujet de grand tableau, une chasse, ou des centaines de personnages assis à table en riches habits. Les sculpteurs aussi auraient dédaigné le pittoresque et la représentation des animaux comme indignes d'eux. Ils ne les ont jamais traités que comme accessoire allégorique d'un groupe, comme partie sacrifiée d'une statue équestre, ou s'ils ont bien voulu les représenter seuls pour nos jardins, ils se sont contentés de copier indéfiniment des copies de copies du *Lion de Florence* et des *Chevaux de Venise*. Donc, tandis que les sculpteurs de la génération romantique qui ont voulu représenter la figure humaine avaient à combattre, vis-à-vis du public, l'école la mieux enrégimentée dont l'histoire fasse mention et, vis-à-vis d'eux-mêmes, les habitudes du premier enseignement qui s'effacent si difficilement et semblent s'attacher d'autant plus à l'artiste qu'il est plus avide de les secouer, les sculpteurs d'animaux ont pu s'élancer dans une voie dont la tradition était heureusement perdue, avec une pleine liberté d'allure.

C'est ainsi (pour des raisons analogues) que nos paysagistes sont si forts et nos peintres d'histoire si faibles. — Si la peinture décorative est destinée un jour à jeter un vif éclat parmi nous, c'est le paysage qui l'aura régénérée; si la sculpture monumentale est destinée à sortir

bientôt de sa triste médiocrité, c'est peut-être aux sculpteurs d'animaux qu'on le devra.

Au temps de la renaissance des sciences, quand la dissection ne fut plus considérée comme un sacrilége, le médecin concentra ses études sur le corps humain et oublia pendant deux siècles les rapports entre les différents types d'animaux qui avaient frappé tous les sages de l'antiquité; la médecine, après des progrès rapides, resta bientôt stationnaire, et c'est seulement de notre temps, grâce à l'anatomie et à la physiologie comparées, qu'elle a pu se lancer dans des voies nouvelles et décrire les fonctions et les lésions d'organes qui, il y a cinquante ans, étaient encore confondus, sans nom spécial et sans caractères précis, dans ces classifications naïves que Molière a livrées à notre risée.

Il semble qu'il se soit passé quelque chose d'analogue en sculpture depuis le seizième siècle : — d'abord un grand éclat a jailli de la combinaison des figures pensives et maladives du moyen âge avec les types raisonnables et harmonieux de la statuaire grecque; puis, avec le dix-septième siècle, la vraie grandeur et la poésie saisissante sont devenues peu à peu majesté convenue et monotonie; avec le dix-huitième, miévrerie et coquetterie sensuelle. Enfin il était donné au dix-neuvième siècle d'imprimer à la sculpture un caractère général d'ennuyeuse médiocrité, plus convenue que la majesté du dix-septième siècle ou plus grossièrement lascive que la *manière* du dix-huitième.

Alors, pour réagir contre ces tristes tendances, des hommes se sont trouvés qui, brisant des moules usés ou dédaignant de flatter les sens d'un public facile, ont cherché un but nouveau à l'art dans l'interprétation des types multiples des animaux, puis sont retournés à la figure humaine pour lui donner l'empreinte d'une énergie, d'une passion, et aussi d'une simple beauté oubliées depuis longtemps.

Ce ne sont pas nos figures académiques, où sous prétexte de lignes pures tout s'affadit, s'arrondit et se démuscle, qui rappellent la sculpture héroïque des Grecs; mais bien plutôt ce petit bronze de *Thésée tuant le Minotaure* qui, pour peu qu'on le regarde, prend bientôt à l'œil des proportions monumentales : c'est la même manière nette et franche de comprendre la structure humaine, et les muscles s'emboitant les uns dans les autres par courbes insensibles. Comme les anciens, M. Barye a puisé aux sources vives; comme eux, il a mis pour ses études la nature entière à contribution, et en est arrivé à ne plus voir dans la famille animale une foule de types distincts et sans lien apparent, mais un seul type qui n'est ni l'homme ni l'animal, vers qui tout converge, qui réunit et harmonise toutes les forces, tous les mouvements, toutes les beautés : types des héros et des dieux. — Et dans la

conception de ces minotaures, de ces centaures, de ces hippogriffes, quelle admirable science physiologique rend possibles ces animaux fabuleux, soude sans transition visible les deux natures de l'homme et du cheval, de l'homme et du taureau, du cheval et de l'oiseau! Rien de pareil n'avait été osé depuis les anciens.

Avant d'apprécier l'œuvre de cet artiste éminent, il est bon de rappeler que, suivant l'expression de M. Decamps, M. Barye a été réduit au *serre-papier* : les obstacles qu'a rencontrés son vigoureux talent (obstacles dont nous aurons occasion de parler tout à l'heure) l'ont souvent forcé à exécuter en petits bronzes du commerce des compositions conçues pour la décoration de nos places et de nos palais. Dans le choix que nous allons faire de quelques-unes d'entre elles, pour les étudier plus spécialement, nous n'aurons donc jamais égard à la taille réelle de l'œuvre, mais, pour ainsi dire, à la taille artistique, et tel bronze de quelques pouces nous arrêtera plus longtemps qu'une *sainte Clotilde* de huit pieds de haut.

Les débuts de M. Barye n'eurent rien de remarquable, rien qui pût faire prévoir le développement si original que devait prendre un jour son talent. Elève de Bosio et de Gros, il suivit longtemps les traditions de l'école. En 1827, son nom figura pour la première fois au Salon; il y avait exposé plusieurs bustes sous le même numéro. Toutefois, il s'était fait, dès 1820, quelque bruit autour de son nom ; soit camaraderie, soit admiration réelle, les journaux avaient entretenu le public de son concours de pierre gravée, *Milon de Crotone*, et de son *Caïn*, second prix de ronde bosse. Je cite ce fait, parce qu'il était rare à cette époque que les journaux rendissent compte des concours de l'Ecole des beaux-arts; tout au plus citait-on le nom des premiers prix. Il y avait alors, dans les lettres et dans les arts, un vrai mouvement et beaucoup de vitalité; les articles politiques étaient longs et passionnés, les journaux petits; aussi les journalistes n'étaient pas, comme aujourd'hui, à l'affût du moindre événement prêtant à l'alignement des phrases, et laissaient l'écolier achever ses études dans l'obscurité et le silence, sans enfler son amour-propre par des louanges prématurées ou décourager ses essais par un blâme intempestif. C'était le temps des jeunes prodiges et des enfants sublimes. Paris en avait à revendre, et se souciait peu d'en grossir la liste.

Quoi qu'il en soit, en 1827, M. Barye ne se considérait pas encore comme ayant vraiment débuté vis-à-vis du public; il se promit de ne plus se présenter devant lui qu'avec une œuvre capitale, et resta quatre ans sans exposer. — Qui, en visitant l'atelier d'un peintre ou d'un sculpteur en renom, n'a aperçu une toile ou une statue géante, exposée

trop haut ou reléguée dans un coin obscur, et représentant le martyre d'un saint quelconque. L'artiste ne semble pas en faire grand cas; cependant il n'a pu s'en séparer, par respect pour d'anciennes illusions, pour tant d'espérances de gloire et de fortune que jadis il fit reposer sur la tête de ce saint. Cette œuvre de début qui, à un moment donné, a contenu toute son âme, destinée à bouleverser le monde et passée inaperçue, frappe par son audace timide; c'est un mélange trop visible d'idées nouvelles que l'artiste n'a pas encore assez méditées pour les rendre siennes, et d'habitudes d'école qu'il a voulu, mais qu'il n'a pu secouer. Malgré des qualités recommandables, c'est, m'assure-t-on, à cette famille de saints, destinée à se reproduire jusqu'à la fin des siècles, qu'appartenait le *Saint Sébastien* que M. Barye exposa en 1831.

Ce plâtre eut une fin bien triste : l'auteur, qui travaillait dès lors pour les orfévres, s'inquiéta de la place que devait tenir dans son petit atelier une aussi grande *machine*. Il pria l'administration des beaux-arts de la garder au Louvre. L'administration y consentit, mais elle signifia à M. Barye qu'il eût à rendre son reçu, car on ne répondait de rien. On n'a en effet *répondu de rien*, car le *Martyre de saint Sébastien* n'existe plus aujourd'hui. Les morceaux en ont été balayés, avec bien d'autres, dans un nettoyage général. L'auteur ne semble pas avoir pleuré sa perte; comme tous les artistes féconds, M. Barye aime à revenir sur certaines de ses compositions, et à les refaire à nouveau avec des changements; il a fait et refait son *Lion assis* des Tuileries et son *Charles VI;* il n'a jamais essayé de rendre à la postérité son *Sébastien* détruit.

C'est que, dès cette année 1831, M. Barye, âgé de trente-cinq ans, dans toute la plénitude de son énergie et de ses moyens, cherchait et trouvait sa vraie voie hors des compositions académiques. En même temps que le *Saint Sébastien,* il avait exposé le *Tigre dévorant un crocodile,* petit plâtre que, suivant les idées reçues d'alors, il regardait sans doute lui-même comme une œuvre de peu d'importance, un délassement à des travaux plus sérieux, et qui contenait toute une révolution aux yeux du petit nombre de personnes qui surent dès lors le remarquer et l'admirer.

Remontons en arrière, et disons par quelles circonstances M. Barye avait été conduit à traiter les animaux, non plus comme accessoire ou comme allégorie, mais comme sujet spécial d'une œuvre pittoresque.

Dans son enfance, M. Barye avait été destiné, par son père, à l'orfévrerie; jusqu'en 1817, il s'en occupa exclusivement, et apprit chez Fourier tous les secrets d'un métier auquel il a dû, jusqu'à ces derniers temps, ses plus sûrs moyens d'existence. Après avoir obtenu la mention de pierre gravée pour le *Milon de Crotone,* œuvre assez triste

comme composition, mais admirable comme gravure, il abandonna pendant quelques années son état pour se livrer tout entier à ce qu'on appelait alors la grande sculpture, le *noble ort du statuaire.* C'était monter dans l'opinion publique, c'était monter à ses propres yeux. En ce temps-là, on croyait qu'une œuvre a un rang indépendant de son mérite intrinsèque; on écrivait, dans les grammaires, que le *masculin* est plus noble que le *féminin ;* on considérait l'auteur d'une tragédie, même ennuyeuse et nulle, comme plus élevé en dignité qu'un habile et spirituel faiseur de drames et de vaudevilles.

Tout sourit d'abord à M. Barye dans sa nouvelle carrière ; l'année suivante, il remportait le second prix de ronde bosse. Mais il eut le malheur de penser par lui-même ; l'élève docile était devenu un artiste. Le jury académique lui retira ses bonnes grâces, et pour toujours. Il lui préféra successivement MM. Lemaire et Jacquot. M. Barye concourut encore deux fois, mais sans plus de succès. Forcé, heureusement pour lui et pour nous, de renoncer à l'honneur, mortel au talent, d'être pensionné pendant cinq années aux frais de l'Etat, il lui fallut, pour vivre, revenir à son ancien métier d'orfévre et de fondeur, qu'il n'a plus quitté.

Parmi les morceaux que lui commandait M. Fauconnier, orfévre alors en vogue, se trouva un cerf destiné à une soupière. M. Barye n'avait jamais fait d'animaux en ronde bosse ; pour son *Milon,* il n'avait eu qu'à se souvenir du lion classique ; il eut la singulière idée (que le baron Bosio, son maître, n'aurait pas craint de qualifier d'insolite et d'absurde, et que personne peut-être n'avait eue depuis les anciens) d'étudier les cerfs d'après nature, de se familiariser avec le jeu de leurs organes, leurs attitudes favorites et leurs habitudes, de faire non un *cerf noble,* mais tout simplement un cerf de ménagerie.

En visitant le jardin des Plantes, M. Barye trouva son vrai laboratoire ; c'est là qu'il devait passer, pendant de longues années, une partie de ses journées, devenir un homme indispensable, et être enfin nommé professeur.

Après avoir étudié le cerf jusqu'à l'infiniment petit, il fallut que toute la ménagerie y passât : lion, panthère, ours, aigle, singe et éléphant (j'allais dire tigre, mais la ménagerie n'en a point, un des chagrins de M. Barye !).

Remarquons-le, au moment où l'artiste donnait cette nouvelle direction à ses travaux, il avait longtemps étudié l'homme, il savait, et très-bien, le corps humain. C'est ce qui manque à la plupart des sculpteurs d'animaux qui se lancent dans la voie ouverte par lui. Ils commencent leurs études au jardin des Plantes et n'en sortent plus. Aussi font-ils de jolies choses et non de grandes choses, parce qu'ils manquent du lien,

du nœud indispensable : l'homme. Ils ont entendu parler des idées de Geoffroy Saint-Hilaire, et en causent fort bien ; mais ils ne peuvent savoir, c'est à dire prouver par leurs œuvres, comme M. Barye, qu'il n'y a dans la nature qu'un seul type, dont les animaux sont des ébauches qui n'exagèrent la force et la beauté de certains organes qu'au détriment de l'harmonie de l'ensemble. — Il faut bien le dire, si la sculpture d'animaux est utile à la sculpture d'homme, l'étude de la structure humaine, exclusive au début, est indispensable aux sculpteurs d'animaux ; sans quoi ils s'égarent sans guide et sans idée mère dans les caprices d'une fantaisie de plus en plus mesquine.

Quoi qu'il en soit, M. Barye était dans la fièvre de la production. Le nombre de ses compositions, de 1832 à 1836, compositions toutes monumentales, toutes importantes, bien que plusieurs soient de petite taille, est prodigieux. Outre, une foule de bronzes au sable pour le commerce, il fit à cire perdue le *Surtout* du duc d'Orléans, œuvre immense ; il envoya neuf groupes à l'exposition de 1833, sept d'animaux et deux d'hommes et animaux : le *Charles VI* et le *Cavalier du quinzième siècle ;* deux en 1834 ; en 1835, le *Tigre* en pierre qui est maintenant à Lyon, et dont M. Thiers possède un double en bronze à cire perdue ; enfin, en 1836, le bronze à cire perdue du *Lion au serpent* des Tuileries, composé dès 1833. Ce bronze, fondu par Honoré Gonon, est un chef-d'œuvre de moulage.

Toutes ces œuvres nous donnent un Barye plus jeune, plus romantique, encore ébloui de sa fécondité, toujours savant et maître de lui dans l'exécution, mais cherchant de préférence dans ses compositions la fougue, le sang et la lutte. Bien qu'il se soit transformé insensiblement et sans renier les traditions de sa jeunesse, nous aurons tout à l'heure un autre Barye, plus amoureux des grandes lignes et de la forme, celui du *Lion assis*, du *Thésée*, du *Lapithe* et des groupes du Louvre.

De tous les ouvrages de cette première époque, les cinq *Chasses* au tigre, au taureau, au lion, à l'élan et aux ours, faisant partie du surtout du duc d'Orléans, sont ceux que je préfère. Peu propres à l'usage auquel ils étaient destinés, entourés d'une architecture d'un dessin assez malheureux, ils ont gagné à être vendus séparément. Leur vraie grandeur serait celle des beaux groupes de *Lucrèce* et d'*Anchise*, placés à l'entrée de la grande allée des Tuileries. Sans avoir aucun rapport de manière et de pensée avec ces œuvres de Lepautre, les *Chasses* de M. Barye ont ce même cachet de luxe seigneurial. Je les rêve ainsi exécutées en bronze et placées dans nos jardins royaux, à l'entrée des allées, au bord des bassins ; ce seraient des monuments uniques au monde.

Ce sont là jeux de prince, tueries comme on n'en voit plus, plaisirs

violents comme on ne s'en donne plus ; c'est sauvage et grand ; bêtes et gens en montagne, entassés les uns sur les autres et cependant distincts, tous à leur affaire, battant ou battus, tuant ou tués. Il est impossible de rendre par des mots l'effet produit par ces groupes ; la *Chasse aux lions* de Rubens en donnerait seule une idée.

Nous parlions tout à l'heure de l'ornementation malheureuse qui, dans le surtout du duc d'Orléans, entourait les groupes de M. Barye : ornementation lourde et massive au milieu de laquelle ils étaient comme enterrés ; l'histoire de ce surtout est vraiment un poëme héroïco-burlesque, dont Chapelle, Despréaux, la Fontaine ou autre *bohême* du dix-septième siècle n'auraient pas manqué de faire un pendant au *Lutrin*. Je vais essayer d'en faire une anecdote pour l'enseignement des princes et des artistes à venir.

Sauf Louis-Philippe et le fils dévot du régent, les princes de la maison d'Orléans ont tous eu, non pas le goût des arts (triste manie chez les princes, ainsi que le prouvent certaines galeries de Versailles et la salle aux assiettes du château de Fontainebleau), mais du goût dans les arts. Le duc d'Orléans sympathisait avec le talent si nouveau de M. Barye, et le protégea toujours dans ses petits moyens de prince royal constitutionnel. Un jour qu'il était peu en fonds, à son ordinaire, il lui avait commandé un surtout bien simple, bien petit, destiné à servir tous les jours, et ne dépassant pas, comme prix de revient, le luxe que peut se permettre un bourgeois aisé. Au bout de deux mois, M. Barye achevait ses modèles, à savoir : les cinq chasses, quatre groupes d'animaux de plus petite taille, et douze candélabres, formant vingt et une pièces séparées, lorsqu'un personnage influent au château, et attaché au prince, recommanda à l'artiste un certain Chenavard, dessinateur d'ornements, qu'il le priait d'employer [1]. M. Barye répondit : « A quoi bon ? je n'ai pas d'ornements à dessiner, et n'ai besoin de personne. » Mais le haut protecteur revenait sans cesse à la charge. M. Barye, avec cette bonhomie qui le caractérise et dont je viens d'abuser pour visiter du haut en bas ses deux ateliers, finit par consentir à entourer la plinthe de ses groupes de quelques arabesques, et M. Chenavard s'installa.

Au bout de huit jours, les journaux annonçaient que « M. Chenavard, ce dessinateur d'un talent hors ligne, auteur de *ceci* et de *cela*, venait d'être chargé, par S. A. R. le duc d'Orléans, de la composition et de l'exécution d'un magnifique surtout dont nos premiers artistes devaient faire les groupes. Le choix de M. Chenavard pour la direction de cet important travail était au-dessus de tout éloge. » Le prince apprit avec inquiétude sa belle action involontaire ; mais il avait été élevé

[1] Ce M. Chenavard n'a rien de commun avec l'auteur des *Cartons*.

comme il convient à un futur roi constitutionnel, dans la crainte de Dieu et des journaux; il n'osa souffler mot.

Le prince avait raison d'être inquiet, M. Chenavard n'était pas homme à se contenter d'un surtout de tous les jours tout de suite achevé ; il se promit à lui-même d'étonner la ville et la cour par un surtout comme on en voit peu, par un surtout comme on n'en avait jamais vu : des arceaux, des colonnes, des tours devaient entourer les groupes et relier les diverses pièces en une seule. Ces pièces n'étaient pas assez nombreuses, M. Chenavard en commanda d'autres ; toutes les fleurs, tous les fruits, tous les oiseaux de la création durent figurer dans l'œuvre immense. M. Chenavard, qui ne s'était jamais occupé de fonderie, résolut de diriger lui-même les moulages, et pour première idée lumineuse il voulut éviter les raccordements trop nombreux d'ordinaire à son gré, en fondant des pièces de bronze de mille kilogrammes. Quand la première pièce fut achevée, il fallut une machine construite exprès pour la conduire aux Tuileries et la faire glisser sur la table. Au moment de l'y mettre, on s'aperçut que la table rompait sous le poids.

Un autre se fût découragé. M. Chenavard, avec l'entêtement du génie, fit un quatrième appel de fonds au prince désolé (il y avait déjà plusieurs années que la plaisanterie durait), et fit construire une table de chêne suffisamment résistante. Il prit exactement les mesures du surtout, devenues fabuleuses, et commanda en conséquence les mesures de la table ; les pièces continuaient à s'embellir ou à se fondre, les journaux entretenaient le public des progrès de l'œuvre. Quand on apporta la nouvelle table, M. Chenavard découvrit un petit inconvénient auquel il n'avait point songé jusque-là ; c'est que cette table occupait toute la salle à manger, et qu'il était impossible de placer à l'entour ni chaises, ni convives, ni laquais.

M. Chenavard, toujours avec l'entêtement du génie, alla résolûment trouver M. Fontaine, architecte des Tuileries, et le pria de reculer un des murs de la salle à manger. M. Fontaine n'était pas, à beaucoup près, aussi endurant que M. Barye et que le prince : il se fâcha *tout rouge* à cette prodigieuse demande, et, sans perdre un instant, il alla se plaindre au roi, aux princes, aux chambellans, aux ministres, etc., et cela si vertement, il mit contre M. Chenavard tant de gens en campagne, lui causa tant de soucis, que le pauvre homme, croyant que le fruit de ses veilles serait perdu, en mourut de chagrin. Triste moralité de cette histoire !

M. Chenavard mort, le surtout inachevé, c'était une place à prendre. Elle fut vivement sollicitée, et M. Dénière l'obtint. — En 1848, on travaillait encore au surtout du feu duc d'Orléans. Quand plus tard il fut vendu par morceaux, il est à croire que M. Dénière alla rendre visite

aux nouveaux acquéreurs, et les engagea à lui rendre les pièces pour quelque temps, afin qu'il y mît la dernière main.

Revenons à M. Barye. — Si nous avons admiré ses chasses sans réserve, nous ne partageons pas le même enthousiasme pour une de ses compositions les plus citées, *Charles VI dans la forêt du Mans*. Le cheval seul est fort beau et trébuche bien. C'est bien là un de ces chevaux tenant à la fois du cheval de brasseur et du cheval héroïque, dont on cultivait avec soin l'espèce au temps des grands coups de lance et des armures de fer. Le mouvement de Charles, qui étend les bras, a plus de noblesse que de vérité. Il convient mieux à un évêque de Liége qu'au jeune roi qui, dans sa folie, va bientôt sabrer ses gentilshommes. Enfin le vieux mendiant, couché sur le dos et les jambes levées, est bien petit pour causer tant de trouble. Que le cavalier abaisse son bras étendu et reprenne la bride, un seul coup de sabot du robuste destrier le délivrera de toute crainte. M. Barye est revenu souvent sur cette composition, il l'a exécutée avec des modifications diverses, dont plusieurs sont très-heureuses.

Le *Cavalier du quinzième siècle*, carrément planté sur sa selle, semble de l'époque par la vérité de l'ajustement, par la fierté exagérée de la tournure. C'est bien là une de ces statues équestres qu'au temps des Borgia on élevait sur les places aux capitaines italiens : statues de bronze sur vastes piédestaux de marbre, avec colonnes et écussons plaqués verts et roses.

Le *Lion au serpent*, grâce à la grandeur de sa taille, attira surtout l'attention du public, qui ne voit guère que ce qui lui crève les yeux. L'installation de ce lion aux Tuileries, les éloges des journaux et de la foule soulevèrent des cris d'indignation dans la deuxième section de l'Académie des beaux-arts. Que devenaient le *noble art du statuaire*, le cheval de Louis XIV, en équilibre sur sa queue, le cheval de Louis XIII avec sa poutre au ventre, et tant d'autres, si on permettait à un animal sauvage et mal appris, nourri de chair crue et non de dragées, de hérisser sa crinière en liberté, au grand soleil, dans un jardin public ? — « Qu'on le remette en cage, » dit un des académiciens.

C'était alors à l'Institut seul qu'il appartenait de juger les œuvres envoyées au Salon; M. Barye retrouvait là, chaque année, les doctes personnages qui lui avaient préféré et lui préfèrent encore M. Lemaire; depuis 1836, l'Académie, sans avoir besoin de se donner le mot, refusa systématiquement toutes les œuvres signées *Barye*. Aujourd'hui, elle les refuserait encore, si la révolution de 1848 n'avait ôté à l'Institut son nuisible pouvoir de jury.

De 1836 à 1848, M. Barye, exclu du Salon, se trouva donc plus que jamais réduit au *serre-papier*. Il ne se découragea pas, fit avec M. Emile

Martin un traité, dont les effets durent encore [1], pour l'émission et la vente de ces petits bronzes dont il a inondé l'Europe, qu'il fondait lui-même ou faisait fondre sous ses yeux, et qui devaient un jour lui faire obtenir, par la perfection des procédés employés, la grande médaille d'or de l'Exposition de l'industrie.

Parmi les œuvres innombrables de cette période, nous citerons le dessus de pendule et les candélabres exécutés pour le duc de Montpensier, et l'*Eléphant monté écrasant un tigre,* qui a été si remarqué au palais de l'Industrie.

Voici le passage si naïvement voluptueux de l'Arioste qui a servi de thème à l'orfévre pour le dessus de pendule du duc de Montpensier :

« Angélique avait été enchaînée le matin même par les barbares impitoyables. Elle était sur le rivage, entièrement nue, toute belle par nature, sans voile qui cachât les brillantes fleurs de ce corps que n'avaient flétri ni le chaud de l'été ni le froid de l'hiver. Roger la crut d'abord une statue de marbre précieux, mais il reconnut bientôt la femme aux pleurs qui roulaient sur ses joues et tombaient sur son sein vierge, à ces longs cheveux d'or que les vents agitaient..... Roger tourne vers l'Orque le bouclier magique. Le monstre aveuglé frétille comme une carpe dans l'eau de chaux. Roger brise les chaînes d'Angélique, la place sur l'hippogriffe, qui, docile à l'éperon, s'envole dans les plaines de l'air. Et tandis que l'Orque pleure le morceau tendre et savoureux dérobé à son appétit, Roger couvre de baisers la gorge de sa compagne, qui se presse contre lui encore toute tremblante, les yeux humides et le sourire joyeux. »

Cette traduction, peu littérale peut-être, me semble parfaitement rendre l'impression qu'on éprouve devant le groupe d'*Angélique et Roger montés sur l'hippogriffe.* — Le corps de l'Angélique rappelle, non comme mouvement, mais comme manière de comprendre la femme, la Bradamante se dépouillant de ses vêtements, de la belle lithographie de M. Delacroix : c'est ce même charnu de la jeunesse, à la fois potelé et pur.

Les deux candélabres, qui laissent à désirer comme proportions, sont conçus, comme figures, dans ce même sentiment de grâce voluptueuse qui a inspiré à l'artiste le corps de son Angélique. Au pied de chaque pièce, trois femmes assises, les *trois grandes déesses,* avec leurs trois genres de beaute distincts; au milieu, des chimères. A la partie supérieure, trois femmes nues de moindre dimension, vues de dos, soutiennent la girandole de leurs bras levés.

[1] Hardley, 10, rue Saint-Anastase. C'est là qu'on peut voir en ce moment les bronzes de M. Barye.

L'Eléphant monté écrasant un tigre est à mes yeux, sinon le chef-d'œuvre de M. Barye, du moins le plus séduisant de tous ses ouvrages, et celui avec lequel je préférerais vivre. Nous trouvons ici réunies à toute la fougue et à la justesse de mouvement de ses *Chasses*, toute la grâce et tout l'esprit des œuvres dont nous venons de nous occuper.

— Un éléphant prive se promenait, suivant l'habitude quotidienne, les anneaux aux pieds et la trompe au vent, portant sur le cou son cornac aux jambes nues. Le brave animal a senti l'odeur de l'ennemi, il a résolûment marché en avant, et sans laisser au tigre le temps de bondir, il s'est mis en devoir de lui casser les reins. Il y va de tout cœur, des pattes, de la trompe, des défenses; sa queue frétille, tout ses muscles remuent sous le cuir épais. Du cou, l'homme s'est glissé sur le dos de sa monture, que ses petites jambes ne peuvent embrasser. Les soubresauts de la masse immense lui font à chaque instant perdre l'équilibre; cependant, il ne perd pas la lutte des yeux, et de la voix et du bâton il encourage le serviteur fidèle qui fait pour lui les frais de la guerre. — L'éléphant, avec sa fougue pesante, fait un contraste admirable à cette petite figure d'homme qui, par la recherche gracieuse du mouvement et la finesse exquise des attaches, semble un bronze florentin.

Pendant cette période, 1836-1848, M. Barye fit pour les princes d'Orléans plusieurs aquarelles de grande taille. Les aquarelles de M. Barye seront pour ses fervents admirateurs, et je ne doute pas que la postérité ne lui en réserve un certain nombre, la partie la plus touchante de son œuvre. Le temps leur donnera certainement un grand prix. Ce sont pourtant des peintures de sculpteur, mais de sculpteur coloriste. Elles sont exécutées avec une gaucherie bonhomme, pleine de conviction et de volonté. On ressent à les regarder toute la jouissance que l'artiste a eue à les imaginer. Ce sont pour la plupart des animaux dits féroces, se promenant gravement sans penser à rien ou se chauffant le ventre au soleil. L'auteur n'a jamais voyagé, il a inventé avec ses souvenirs de gravure et de lecture le paysage où l'animal doit se plaire de préférence. Ce sont des pays de contes de fée; c'est l'antre affreux où le dragon va dévorer la malheureuse princesse, c'est la clairière humide de rosée où le mélancolique Riquet rencontrera sa bien-aimée. — Avez-vous quelquefois rêvé en regardant les miniatures du voyage de Marco-Polo, à la fois si impossibles et si réelles? N'avez-vous pas découvert, en y fixant votre regard, un monde mystérieux qui nous avait échappé à première vue, et une singulière intelligence de la nature perçant sous la naïveté? Toute proportion gardée, et la part faite aux conditions de notre temps qui nous met sans cesse sous les yeux des photographies et des dessins représentant les quatre coins de l'univers, ce sont des impressions analogues que j'ai ressenties devant les aquarelles de M. Barye.

Cependant, les bronzes et le nom de Barye devenaient populaires, non-seulement en France, mais en Angleterre et en Allemagne. Si l'Académie continuait à le proscrire, le ministère, sous la pression du succès, lui commandait de temps à autre quelque sainte Clotilde ou quelque buste de grand personnage. En 1840, on put même croire qu'il allait enfin exécuter un travail digne de lui. Il était question d'une guerre européenne, tous les souvenirs de gloire militaire se réveillaient un à un. M. Thiers regarda l'arc de triomphe et s'aperçut qu'il y manquait quelque chose. Il y avait deux manières de l'achever : par un char, par un aigle. Le char avait l'inconvénient de n'être qu'une copie de l'antique, il entraînait avec lui des gloires et autres allégories, les symboles d'une civilisation et d'une religion éteinte dont le sens est lettre close pour la foule. L'aigle, au contraire, était pour elle un symbole encore vivant, le couronnement logique d'un monument qui, sauf le bas-relief de Rude, rappelle plutôt les pompes impériales que l'enthousiasme de la liberté. D'ailleurs, à ne considérer que la question de métier, n'était-il pas plus raisonnable de donner l'importance première à une figure d'animal, puisque nous avons des sculpteurs d'animaux supérieurs à tout ce qui a existé dans le passé, plutôt qu'à des figures de femme, puisque nous les traitons d'ordinaire si médiocrement? Le projet de l'aigle prévalut donc, et M. Thiers chargea M. Barye d'en faire l'esquisse.

L'artiste avait représenté l'oiseau impérial, pour ainsi dire encore soutenu par le vent, au moment où ses ongles crochus vont enserrer la proie. Cette proie, c'était un monceau de canons, de boulets, les insignes des villes, des provinces, des empires où se sont promenées nos armées; au coin de l'acrotère, quatre figures prosternées, tordues comme l'*Ecorché* de Géricault, devaient symboliser les vaincus. Mais les bruits de guerre et les projets belliqueux du ministre s'évanouirent bientôt, comme on sait ; avec eux s'évanouit l'œuvre qui aurait donné à M. Barye une si éclatante revanche : on craignit de blesser l'amour-propre des puissances. — M. de Romieu commit à cette occasion son dernier jeu de mot : « Le vent, dit-il, empêche l'exécution de ce beau projet. » — Cette *bourde* fit fortune, et beaucoup de gens sont encore persuadés que la gigantesque pièce de fonte de 70 pieds de long, formant les ailes et la tête de l'aigle et que M. Barye équilibrait par son propre poids, n'aurait pu résister au vent qui souffle de l'avenue des Champs-Elysées.

Comme dédommagement on commanda à M. Barye le pendant du *Lion au serpent*. En 1847 son *Lion assis* fut installé aux Tuileries ; enfin 1848 arriva, et l'interdit académique fut levé.

M. Barye n'envoya rien à la fameuse exposition sans jury qui étala tant de turpitudes aux regards des Parisiens éclatant de rire. Ce fut

seulement en 1851 qu'il parut au Salon avec une œuvre nouvelle : un *Centaure* et un *Lapithe*.

En commençant cet article, je comparais le *Thésée* à la sculpture héroïque des Grecs ; ici il y a mieux encore qu'un retour, même admirable, vers le passé : il y a quelque chose d'éminemment puissant, mais aussi de singulièrement nouveau et moderne. La silhouette générale de ce groupe est un trait de génie comme il n'est pas donné à un artiste d'en avoir deux en sa vie.

Le Lapithe a bondi sur la croupe du centaure, *ravisseur de vierges*, et l'enserre avec des jambes de tigre, repliées à angle aigu. Son bras droit levé tient une massue ; de la main gauche, il a ramené vers lui le torse et la tête du centaure rejetées en arrière à se briser. Le visage du centaure se trouve ainsi tourné vers la massue ; il la voit prête à le frapper. Ses bras qui voudraient lutter et ne sont plus que suppliants, ses traits hideusement contractés par la douleur et la crainte font contraste avec le visage impassible du Lapithe, dont la petite tête fièrement posée sur un cou de taureau et les vastes épaules toutes noueuses de muscles composent un type de force herculéenne. — Ceux qui ne connaissent ce groupe que par le petit bronze au sable qui a paru à l'Industrie, ne se font aucune idée du plâtre de quatre pieds de haut exposé en 1851. Ce bronze, qui n'est pas une réduction du plâtre, mais un travail nouveau sur le même sujet, est trop petit pour ne pas sembler mou à force d'être musclé. Dans une composition d'un mouvement aussi violent et d'un dessin aussi tendu, il faut de la place pour ménager les transitions, sans quoi chaque partie semble exagérée ; or, l'exagération dans le modelé amène aussitôt l'idée d'impuissance. D'ailleurs, le marbre seul, et non le bronze, convient à l'exécution de cette œuvre capitale, dont chaque morceau est poussé jusqu'au détail le plus délicat. Il a été question de l'exécuter en marbre, grandeur naturelle, pour un de nos jardins ; puisse ce projet se réaliser !

Il nous reste à parler de l'œuvre la plus récente de M. Barye : *l'Ordre, la Force, la Paix, la Guerre*, groupes d'hommes et d'animaux qui décorent les pavillons centraux du nouveau Louvre. Certes, s'il avait été donné à M. Barye d'exécuter à leur taille ses *Chasses*, son *Thésée*, son *Lapithe*, son *Cavalier du quinzième siècle*, son *Charles VI*, les groupes de 1855 ne seraient dans son œuvre que d'une importance secondaire. Ces groupes colossaux sont inférieurs aux petits ouvrages que je viens de citer, ils sont moins grands, moins monumentaux. Commandés et exécutés à la hâte, livrés à jour fixe, toutes les parties n'en ont pas été méditées et exécutées avec amour ; cependant elles méritent toute l'attention que le public ne leur accordera pas et prêtent à de curieuses études sur notre temps.

Les nouveaux pavillons sont tellement chargés d'ornements, bosses, demi-bosses, trophées gigantesques, reliefs de toute sorte, que ces figures principales qui, en bonne ordonnance, devraient aussitôt attirer le regard, échappent, pour ainsi dire, à l'œil qui les cherche. Elles semblent plaquées sur le mur, les têtes dans la corniche, les bras dans les trophées. Mais quand l'œil, surmontant cette première impression et le papillotement causé par tant de lignes heurtées, arrive à se fixer, la supériorité de M. Barye se manifeste bientôt. Pour la constater, il suffit de regarder les figures environnantes, de comparer, par exemple, l'enfant accoudé qui, dans le groupe de *la Force*, accompagne la figure principale, ce modelé si sobre et si sûr, cette ampleur de la pose, aux enfants si mous et si ronds qui couronnent les doubles colonnes placées à droite et à gauche; ou bien encore les lignes sévères, la donnée calme et vraiment décoratrice de *la Force* et de *l'Ordre* au joli fronton de M. Simart, placé immédiatement au-dessus, si joli, mais si petit et si grêle, dont la véritable taille n'est pas douze pieds, mais six pouces, et la vraie place l'étalage de Susse, et non le sommet d'un édifice public. Si maintenant de ces groupes de 1855, qui ne donnent pas selon nous la mesure de M. Barye, nous retournons vers une de ses anciennes œuvres, la petite statue équestre de Charles VI, et que nous la mettions en regard du nouveau *François Ier* de la cour du Louvre, caracolant, comme feu Franconi, sur un cheval qui fait la roue, et que nous nous demandions laquelle de ces deux compositions est un morceau de grande sculpture, la réponse ne sera pas douteuse.

De tous les sculpteurs qui ont eu à exécuter pour le nouveau Louvre des commandes vraiment importantes, le seul peut-être chez lequel se soit conservé quelque chose de ce sentiment naturel du grand qui animait les artistes du seizième siècle[1], le seul qui n'ait pas eu besoin de se guinder et de se battre les flancs, mais qui, au contraire, n'ait eu qu'à conserver ses procédés habituels de composition, c'est cet orfévre, ce fabricant de bronzes dont les illustres disaient encore hier : « Sans doute il a du talent, mais, après tout, ce n'est qu'un sculpteur d'animaux. » — Oui, mais il paraît que la sculpture d'animaux est une bonne école et à laquelle vous auriez bien fait d'aller.

Nous avons suivi M. Barye jusqu'en 1855; si nous pouvions (encore sous le charme de tant d'œuvres que nous venons de voir et revoir) résumer notre pensée sur le célèbre artiste, nous dirions qu'il appartient à l'antique par sa manière de comprendre la structure humaine; au seizième siècle, par la *tournure* et l'habileté avec laquelle il groupe les

[1] Faisons toutefois une exception en faveur des trophées vraiment grands de M. Préault, qui décorent le sommet de la nouvelle bibliothèque du Louvre. Ces œuvres indiquent même une habitude de la sculpture architecturale qui manque à M. Barye.

personnages de manière à faire valoir sa composition de tous les côtés; enfin, à notre temps, par la multiplicité de ses inspirations, par l'exagération de quelques-unes d'entre elles, par la furie romantique de ses chasses et de ses luttes d'animaux. Ce qui lui manque complétement (sa part est assez belle ailleurs), c'est le *sentiment* dans le sens moderne de ce mot. Il n'a jamais considéré la sculpture comme destinée à exprimer une idée philosophique ou morale. Nos souffrances ne l'inquiètent point, nos passions politiques ne l'intéressent point; un fronton de Panthéon, un *Chant du Départ*, un Christ consolateur, une mère souriant à son enfant, un Caïn maudit, une statue d'inventeur, sont sujets qui ne l'attirent pas. Il voit en tout le côté pittoresque. Comme M. Decamps avec lequel il a plus d'un rapport, comme nos admirables paysagistes, il est toujours resté dans les régions sereines de l'art, exprimant les combats mêmes et la lutte de haut, et en artiste qui ne veut être que cela.

Je ne le souhaite pas autre qu'il est, avec une seule qualité de plus; je regrette seulement que les qualités qui lui appartiennent, il ait dû les manifester, pour ainsi dire, en contrebande. Je déplore qu'un homme de cette valeur ait eu à lutter, pendant les années de sa maturité, contre les obstacles les plus mesquins. Je ne dirai pas que c'est une des hontes de notre temps (car pour ma part je n'accepte pas les hontes collectives, ni vous non plus, je suppose), mais qu'il est triste pour nous que le seul homme qui pouvait décorer nos places et nos jardins de groupes vraiment originaux, d'une nouveauté singulière, n'ait pas été mis en demeure de le faire, tandis que tant d'autres sculpteurs ont été encouragés à y placer ce que vous savez.

EMILE LAMÉ.

LA

DAME DE BOURBON

L'INTRODUCTION.

Après le roman de *Jaufre*, qui a ouvert dans ce recueil la série de nos traductions provençales, nous venons faire connaître au public littéraire et curieux des belles choses d'autrefois, un autre chef-d'œuvre des troubadours nos pères. Il ne s'agit pas aujourd'hui de chevaliers errants aux aventures merveilleuses. Les géants, les nains, les lépreux que nous avons laissés dans les sentiers obscurs de la forêt de Bréciliande, n'en franchiront point la brume féerique. Par une exception remarquable dans la littérature méridionale du moyen âge, le roman qu'on va lire, à part une ou deux fictions poétiques, réminiscences de Virgile, ne sort jamais du cercle de la vie réelle. C'est un tableau de la vie intime des grands barons, vue par une meurtrière dans les murailles de la grosse tour. Le sujet, un de ceux qui vieillissent et se rajeunissent sans cesse comme l'humanité, est la *jalousie du mari*. Un tel cadre convenait merveilleusement au génie satirique des troubadours, aussi l'esprit et la verve de notre auteur s'y déploieront-ils de la manière la plus vive et la plus piquante. Nous pouvons l'avancer, sans craindre d'être démenti, son roman, écrit vers le milieu du treizième siècle, est supérieur pour l'intérêt et la finesse du récit aux contes de Boccace, et peut-être même préférable à la *Mandragore* par la nouveauté du comique, l'audace de l'observation et la peinture des caractères. Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que si le poëte est vif d'esprit et un peu vert d'allure, il habille toujours décemment sa pensée, du moins en notre compagnie.

Ici le lecteur se demande sans doute quel est cet inconnu que nous donnons comme le maître de Giovanni Boccacio et de Machiavel? A cette question assez naturelle, M. Raynouard, le premier qui se soit occupé du manuscrit de la *Dame de Bourbon*, répond dans la notice inédite qu'il a cru devoir y joindre : « Aucun passage ne permet de présumer le nom et la patrie du troubadour qui a composé ce roman. » M. Fauriel, en son *Histoire de la poésie provençale*, faite après sa mort par ses amis avec les ébauches qu'il avait publiées dans la *Revue des Deux-Mondes*, s'étant borné à reproduire l'assertion de M. Raynouard, nous avons été forcé, en l'absence de toute autorité, de demander à nos seules recherches la solution de ce problème.

Cette solution paraît au premier abord d'autant plus difficile, qu'il n'existe de notre roman qu'un seul manuscrit, où manquent, par une sorte de fatalité singulière, le commencement et la fin. Malgré ces lacunes, toutefois, en examinant sérieusement ce manuscrit, il n'est peut-être pas impossible d'arriver à la vérité. Commençons par montrer que l'assertion de M. Raynouard, tendant à faire croire que nul passage du roman ne permet de présumer le nom et le pays de celui qui l'a écrit, est complétement erronée. Entré tard dans la science, l'illustre auteur des *Templiers*, pour parler comme nos pères en 1809, n'avait aucune des connaissances indispensables à quiconque veut se mêler de philologie. Il savait mal le latin, ignorait le grec et n'entendait pas un mot de ces mille dialectes patois qui ont poussé leurs jets vigoureux et touffus sur le vieux tronc de la langue des troubadours.

Or, s'il avait compris ceux du Languedoc et de la Guienne, à la première inspection du manuscrit, il aurait reconnu, par le grand nombre de mots caractéristiques et locaux qu'il renferme, que le troubadour avait vécu dans le bassin de la Garonne. Ainsi, par exemple, *percaza*, chercher, *estalbia*, épargner, *espic*, lavande, *goz*, chien, *jangolla*, hurler, *cora*, quand, *astruc*, adroit, *rescondut*, caché, *solier*, grenier, *estujar*, serrer, *auta*, levant, *auriol*, loriot, *regana*, murmurer, grogner, *tora*, froid [1], sont des mots essentiellement et exclusivement gascons et qui révèlent à ce titre la patrie de l'auteur.

Ce premier point établi, et les preuves abondant pour le confirmer

[1] Car li reina tan *percaza*... (Fol. XVI.)
E d'aisso no us *estalbies*... (Fol. XCIX.)
Espic, encens canella e pebre... (Fol. VII, v°.)
Poissas s'en vai si coma *goz*... (Fol. XXVI, v°.)
C'om jeta de cort, *jangollan*... (*Id.*)
Cora que vengues à Borbo. (Fol. XXXIV, v°.)
Astrucs fou de cavallaria... (Fol. XXX.)
En un dels angles *rescondut*... (Fol. XXVII.)
Pro i a d'estables e *soliers*... (Fol. XXXIII.)

au besoin, il reste à chercher si aucun passage ne permet, selon l'expression de M. Raynouard, de présumer le nom de notre auteur. J'ouvre le manuscrit au folio 23, et j'y trouve un précieux indice qui échappa sans doute à l'attention de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et à la sagacité de son illustre confrère. En énumérant les sujets traités par les jongleurs à la cour plénière de Bourbon, celui qui fit le roman jette en passant ce vers significatif :

L'us dis lo vers de Marcabru.
L'un dit les vers de Marcabrus.

Et il ne cite nominativement que ce troubadour parmi les deux ou trois cents poëtes du temps. D'où vient cette préférence? et pourquoi parle-t-il seulement d'un troubadour moins illustre que ses contemporains, et, chose digne de remarque! unanimement détesté à cause, dit le biographe, de son penchant à la satire? La seule manière d'expliquer cette exception, que rien ne justifiait, c'est de l'attribuer à Marcabrus lui-même. Marcabrus seul pouvait citer Marcabrus avec éloge à l'exclusion de tous les autres. En parlant de lui à la troisième personne, selon sa coutume, il s'est désigné assez clairement pour qu'en dépit des lacunes et des mutilations du manuscrit, nous en puissions deviner l'auteur. Cet auteur était Gascon; or, Marcabrus fut de Gascogne; la verve satirique coulait dans toutes ses veines; or, Marcabrus se montra si vif en ce genre, que sa verdeur lui coûta la vie; enfin, il se servait de certains mots dont on ne se sert qu'au bord de la Garonne et qui se retrouvent, comme des jalons, dans d'autres pièces de Marcabrus [1].

Toutes ces probabilités me paraissent assez fortes pour que, dans ma conviction, il soit possible d'attribuer la paternité de notre roman à ce troubadour. Admettons, jusqu'à preuve contraire, une conclusion qui emprunte un degré de plus de vraisemblance à ce fait, que l'époque de la composition du roman fut précisément celle où florissait le poëte, et disons un mot en passant de la vie et du talent de Marcabrus.

Tot son arnei et *estujar*... (Fol. XXXV.)
Car es maier e plus ad *auta*... (Fol. XXXIV, v°.)
Tot jorn maleia e *regana*... (Fol. XVIII, v°.)
Deforas art dedins a *tora*... (*Id.*)

M. *Raynouard* n'avait pas su lire et avait écrit *adora* tout au long et traduit *a tora*, il a froid, par *il adore*.

[1] Qui per aver per vergonha e mesura
E giet honor e valor a non cura!
Segon faisson es del semblan confraire
A l'érisson et al *gos* et al laire.
(Marcabrus.
(Auiatz de chan...
(Manusc. de Modène.)

Vers le commencement du treizième siècle, un enfant qui venait de naître fut trouvé le matin à la porte d'un puissant baron. La femme qui l'avait apporté là furtivement s'appelait Marie la Brune. Le baron, dont la pitié recueillit l'enfant abandonné, Henri du Vilars. Henri fit nourrir l'orphelin, qui s'attacha, quand il fut homme, à un vieux troubadour nommé Cercamons, et se mit à faire comme lui rimes, vers et sirventes. Les envieux de son talent l'appelèrent *Pan-Perdut* (*qui a perdu son pain*). Le jeune troubadour joignit son nom de baptême à celui de sa mère et signa ses pièces *Marc-Brun*, ou en provençal *Marc-à-Brus* [1].

Marcabrus déploya dans ses compositions un talent poétique très-élevé. Nous nous contenterons, pour en donner l'idée, de citer la satire suivante contre la domination du clergé, devenu tout-puissant après la croisade albigeoise.

Puisque l'hiver de cette année a fui
Et que le doux temps des fleurs est de retour,
Maintenant que dans toutes les haies blanches d'aubépine
J'entends les oiselets gazouiller leurs refrains,
Les prés verts et les vergers touffus
M'ont fait ébaudir si fort de joie
Que je ne peux m'empêcher de chanter.

Tout ce siècle est couvert
Par le noir ombrage d'un arbre
Qui a poussé si haut, si fort, si branchu et si feuillu,
Qui a si merveilleusement grandi,
Qu'il s'étend sur tout l'univers,
Et que je ne peux me tourner vers un point de l'horizon
Sans en voir deux ou trois rameaux [2].

Il s'est tant élevé et tant élargi
Que passant par dessus les monts
Il a couvert France et Poitou,
Et il s'épand maintenant sur une terre
Où je crains bien qu'il ne verdisse trop.

Il est si bien enraciné
Qu'on ne pourra peut-être jamais l'abattre,
Car sa racine est perversité
Qui fait mourir et déprave jeunesse.
Or jeunesse est abandonnée
Par ceux qui la devraient secourir,
Et pas un de ceux qu'elle implore ne vient à son aide!

[1] Copies manuscrites de Sainte-Palaye, à la Bibliothèque de l'Arsenal.

[2] Tot lo segles es encombratz
Per un albre que y es nascutz
Autz e grans, brancutz e foilatz
Et à meravilh a cregutz,
Et a si tot lo mon perpres,
Que ves neguna part nom' vir
No veia dels rams dos o tres.

C'est merveille de voir tant de potentats
A tête noire ou blanche,
Tant de rois, d'amiraux, de comtes
Et de princes accrochés aux branches de cet arbre !
Rapacité les y pend et leur ôte le cœur
De s'en détacher. Aussi, pas un n'en tombera[1]!

Jeunesse était fière jadis,
Mais elle est aujourd'hui si soumise
Que jamais elle ne recouvrera assez d'honneur
Pour retrouver la joie.
Vileté l'a si bien conquise
Qu'elle ne peut plus s'affranchir.
Car elle a perdu foi et loi!

Il y a longtemps que loi et foi
N'ont paru sur ce sol.
Elles sont en exil bien loin,
Et là-bas où elles gémissent,
Marcabrus les salue!
Combien ne vois-je pas plantés
Ici, de fous, de sots et d'ambitieux déçus
Par ces beaux oisifs bien peignés
Qui tous les jours demandent des saluts,
Qui tous les jours demandent un hommage
Au prix duquel le gâteau des faveurs
Devrait brûler les mains de l'honnête homme[2]!

Marcabrus a laissé environ quarante pièces aussi bien frappées que ce sirvente et qui prouvent qu'on ne l'élève point au-dessus de ses mérites en lui attribuant la *Dame de Bourbon*. Partant de ce fait, hors de doute à nos yeux, nous avons à nous demander maintenant à quelle époque Marcabrus composa son roman. On sent qu'en pareille matière il faut être hardi et peu expert des difficultés de l'histoire pour prétendre arriver tout droit à la certitude chronologique. Procédant donc comme nous l'avons fait jusqu'ici par induction en marchant pas à pas dans ce sombre chaos du passé, nous nous contenterons de signaler trois preuves qui permettent de placer la composition du roman vers le milieu du treizième siècle.

D'abord, le poëte cite le vieux de la Montagne,[3] or, tout porte à croire que cette citation fut inspirée par les événements de 1231 et de 1236,

[1] L'autre dis com fan l'ancessi
Per gein lo veil de la Montaina. (Fol. XIII.)

[2] Meravilh me de poestatz
On n'a tan joves e canutz
Reis e comtes et amiratz
E princeps en l'albre pendutz!
Car los lassa escarsedatz
Que lor fai si le cor flaquir
Qu'us non escapara mais ges.

[3] Manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 7225.

Ce qui le prouve, c'est qu'il parle du roman du Renart, qui n'est pas antérieur au treizième siècle [1]. Le poëme de Marcabrus fut donc écrit entre 1236 et 1264, et il ne peut avoir été composé plus tard, car la Fête-Dieu ne fut instituée par le pape Urbain IV qu'en 1264, et le poëte qui note si soigneusement dans son récit fêtes et dimanches, ne dit rien de la Fête-Dieu ni de l'octave, qui lui auraient été si nécessaires.

Ecrit ainsi vers le milieu du treizième siècle, ce roman eut à peu près la mauvaise fortune de son auteur : pendant cinq cent quatre-vingts ans on ignora son existence. En 1818 seulement, M. de Blacas, ministre de la maison du roi, ayant repris glorieusement le projet du cardinal de Richelieu, qui voulait réunir les poésies éparses et inédites des troubadours et en former une collection nationale, un des érudits chargés de rechercher ces trésors enfouis dans la poussière des archives découvrit la *Dame de Bourbon*.

Le manuscrit envoyé à Paris par ordre, y resta vingt ans dans le cabinet de M. Raynouard, qui le mutila plus cruellement encore que les siècles dans une de ces analyses sèches, froides et infidèles, à force de laconisme, dont un éditeur plus intelligent eût épargné l'affront à sa mémoire. Heureusement qu'après en avoir copié le texte à sa façon, c'est-à-dire en le couchant presque à chaque vers sur le lit de Procuste de son système, chose que nous sommes en mesure de prouver surabondamment, il dut rendre le manuscrit.

Ce précieux poëme revint à Carcassonne, où nous l'avons retrouvé l'automne dernier [2]. C'est un petit in-8° de 139 feuillets qui appartint jadis à la famille provençale de Murat, car cette signature se voit encore distinctement en marge du folio 1. Le début manque comme la fin, mais ces deux lacunes, bien que regrettables, sont faciles à combler. Sur la souche d'une page déchirée qui précède le feuillet coté 1 par une main moderne, on lit en effet ces quatre mots :

Sa colors...
anc...
n'Ar
C

Or, ce détritus du texte primitif suffit pour nous donner l'intelligence du passage lacéré. Le poëte avait commencé par faire le portrait de son héroïne qui ne se trouve pas en effet dans le roman, et par poser l'amour d'Archambaud. Quant à la lacune de la fin, elle est plutôt favorable que

[1] Aisi prezica n'Aengris :
Mais si l'capellas fos devis
Ben pogra dir si con Rainartz... (Fol. LXIV, v°.)

[2] Nous remercions à ce propos de leur courtoisie M. *Roques,* maire de Carcassonne, et M. *Cazanove*, bibliothécaire, qui ont mis tout l'empressement imaginable à nous faciliter notre rude tâche et nous ont permis même d'emporter le précieux manuscrit.

nuisible à la marche de l'action qui est une jusqu'au feuillet 117, et allait se bifurquant ensuite et se perdant sans solution dans l'inutile description d'un tournoi. Pour nous le roman est fini lorsque Archambaud cesse d'être jaloux, et quand bien même le manuscrit n'eût point offert de lacune, nous aurions arrêté l'action là, car tout le reste nous semble un morceau rapporté après coup par une main étrangère.

Nous avons changé le titre de l'œuvre que M. Raynouard avait cru devoir baptiser *Flamenca*, du nom, dit-il dans sa notice, de la dame qui y joue le grand rôle[1]. Celui que nous avons choisi nous a paru résumer plus heureusement le sujet, et voilà pourquoi nous le préférons. Maintenant, dans la juste crainte que notre traduction, bien que fidèle et presque littérale, ne rende pas assez au vif ce délicieux tableau de mœurs, qu'il nous soit permis d'en caractériser en peu de mots le genre et le mérite principal. Le roman de Marcabrus se rapproche beaucoup plus du fabliau que des autres récits rimés des troubadours. Comme le fabliau français, il roule sur une aventure amoureuse que le poëte narre gaiement, avec la naïveté et la franchise de son siècle. Un auteur jouissait alors du privilége de tout dire : il en usait ; et cette liberté extrême de pensée et d'expression qui ne choquait personne, ne saurait nous blesser aujourd'hui qu'un abîme de six cents ans nous sépare de cette époque. Il est vrai, remarque à ce sujet un grave historien, dont l'opinion est pleine de sens et de justesse, il est vrai qu'il y a dans nos anciens romans des choses un peu trop libertines et trop naïvement exprimées, mais c'est un portrait du vieux temps qui ne doit pas faire plus d'impression que ces restes de la sculpture des anciens, en lesquels on ne considère que la perfection de l'art, sans s'offenser des nudités. Je dirai bien encore en leur faveur que la lecture en est moins dangereuse que celle des modernes, où le poison n'est que mieux préparé[2].

Ce qui serait donc un défaut et une tache dans un livre trop moderne devient ainsi une qualité dans un livre d'autrefois; car, sans cette fleur de gaieté aux chaudes et vives couleurs, on ne saurait rien de la vie privée des aïeux, et l'on passerait sans les voir, comme tous nos historiens, sur des trésors inappréciables. Chaque siècle se peint dans les œuvres qu'il produit, et ces œuvres d'esprit ou d'imagination reflètent plus tard, comme des miroirs que n'ont pu ternir la poussière du temps, les idées, les passions et les mœurs des générations disparues.

Sous ce rapport, notre roman est un monument historique sans rival et sans prix. On y trouve à foison ces mille détails de la vie du moyen âge qui ne sont nulle part et que les plus érudits mêmes ne soupçon-

[1] Notice inédite datée de Passy, 15 juin 1834, et jointe au manuscrit.

[2] Le Laboureur, *livre de la Pairie*, p. 280.

naient pas. Si riche est la moisson, que l'historien, l'antiquaire, l'artiste et le poëte peuvent y couper de front à pleine faucille. Quant à ceux qui ne cherchent dans un livre qu'un doux moyen d'oublier l'heure ou de chasser les ombres de l'ennui, ils vont avoir sous la main une œuvre toute neuve, et que nous ne pouvons mieux comparer qu'à ces émaux de Limoges admirablement dessinés et coloriés d'une façon bizarre et ravissante. Puissent-ils les uns et les autres retrouver dans cette traduction une partie du plaisir que j'éprouvais à lire cet automne, dans le texte gothique, les aventures de la dame de Bourbon, au bruit des mille fontaines qui jaillissent à Carcassonne, ou aux derniers rayons de soleil dorant les tours de la Cité !

LE ROMAN.

Gui, comte de Nemours, avait une fille appelée Flamenca, dont la merveilleuse beauté aux fleurs était pareille. Ses couleurs brillaient plus vives et plus fraîches que la rose de mai, sur un teint aussi blanc qu'aubépine nouvelle, et jamais on ne vit œil plus doux, bouche plus vermeille, ni cheveux plus luisants et plus gracieusement dorés.

Archambaud, comte de Bourbon-les-Bains, en ayant ouï parler maintes fois, s'en éprit si éperdument, qu'il n'eut ni repos ni trêve jusqu'à ce que Robert, le plus courtois de ses chevaliers, fût parti pour aller demander sa main. Robert arrive à Bourbon, remplit son message, et le comte de Nemours, réunissant aussitôt ses barons, leur dit avec franchise :

— Barons, découvrez votre cœur, et voyons ensemble si Dieu m'envoie bonne aventure. Je désirais depuis longtemps m'allier avec Archambaud, et voici qu'avant l'aube un des siens est venu me dire qu'il prendra Flamenca si nous voulons la lui donner, et nous fera guerre cruelle si nous répondons non. Le roi d'Esclavonie me mande d'autre part que s'il me plaît de lui donner ma fille, il est prêt à la préférer à toutes les princesses. Mais ce parti m'épouvante, car je redoute l'éloignement de Flamenca. J'aime mieux qu'elle soit châtelaine et que je puisse la voir une fois la semaine, ou le mois, ou l'an, que si elle était reine couronnée et que je ne la visse jamais. Nul homme n'aurait souffert pour sa fille ce que je souffrirais si je la perdais à toujours. Dites-moi donc à cœur ouvert ce que vous en pensez.

— Seigneur, répondirent les barons, puisque son offre vous plaît tant, il faut accueillir Archambaud. Dans tout le monde on ne trouverait pas meilleur chevalier, ni qui manie plus vaillamment l'épée. Son cœur est pur de toute forfaiture. Faites donc ce que vous conseillent

l'inclination et l'amitié. Le seigneur Archambaud vous donnerait plus de secours, si vous en aviez jamais besoin, que le roi des Esclavons et celui de Hongrie. Parlez-en, du reste, à votre dame et à Flamenca, qui sait garder sens et raison. Pendant que vous les consulterez toutes les deux, comme il est convenable, nous irons attendre leur décision hors du palais.

Le comte fit venir alors sa dame et Flamenca, et lorsqu'elles furent l'une et l'autre à ses côtés assises :

— Dame, dit-il à la comtesse, il s'agit maintenant de prendre un bon parti si nous pouvons. Vous m'avez souvent entendu dire que notre belle fille que voici peut avoir un roi pour époux. Or, c'est grand honneur qu'il nous fait en daignant la prendre en mariage.

— Que je meure, Seigneur, fit la reine, si j'y consens jamais! Modus règne trop loin de nous, et je ne lui donnerai certes point la chose qui m'est le plus au monde.

Flamenca dit comme sa mère, et le comte de Nemours, qui n'avait pas d'autre désir, renvoya le messager d'Archambaud avec une réponse favorable. Robert monte donc à cheval, et, sans se reposer un jour, va tout droit à Bourbon. Le comte Archambaud, qui se peinait fort d'impatience, fut ravi d'aise en le voyant, et demanda bien vite quelles nouvelles il apportait de Gui et de sa fille.

Robert rendit compte de son message, et chacun des chevaliers jura que Flamenca était cent fois plus belle que n'avait dit le messager.

— Robert, fit Archambaud joyeux, il paraît que tu n'es point menteur. Je te saurai gré du service que tu m'as rendu, et les chevaliers qui t'ont suivi en auront comme toi bonne et loyale récompense. Mais nous n'avons pas de temps à perdre pour achever nos préparatifs; le terme fixé par le père de Flamenca est si court, qu'il faut partir dimanche. Cent chevaliers nous serons sans plus. Chacun aura quatre écuyers et portera le gonfanon. Les écuyers seront du même âge, pareils de vêtements comme de jeunesse, courtois et bien enseignés. Armés de fer, nous aurons tous enseignes, selles, écus de même forme, teints à neuf, de même couleur, et l'oriflamme (c'était la grande bannière qui flottait la première aux tournois). Il n'est pas besoin de sommiers pour porter le bagage.

Quand le départ fut arrêté, Robert, qui n'oubliait rien, dépêcha au comte Gui un messager sage, beau discoureur, et connaissant à merveille les voies et les passages. Celui-ci ne s'arrêta qu'à Nemours, et dit au comte ce qu'il devait lui dire. Gui son fils appela, et s'écria tout hors de lui :

— Beau fils, quelle merveille! il nous faut tenir cour plénière, et nous avons le temps à peine de nous y préparer, car Archambaud me mande qu'il viendra avant quinze jours.

Le fils lui répondit :

— Calmez cet émoi, beau seigneur père, rien ne vous manquera ; assez nous pourrons donner et dépenser. Vous n'avez nul besoin du juif, car l'argent comme l'or abonde dans vos coffres. Je vis l'autre jour votre trésor, et il s'est tant accru depuis cinq ans en ça, qu'il ne sera jamais épuisé. Ma sœur étant la plus belle et la plus agréable dame du monde[1], il convient de tenir une cour telle qu'on n'en ait pas vu de plus brillante depuis Adam. Mandez tous nos amis, et aux ennemis pardonnez. Je ne sais d'ici en Allemagne aucun baron qui reste chez lui et ne vienne aussitôt à cette cour plus vite encore qu'il n'irait à l'armée.

— Pour Dieu ! beau fils, sans redouter la peine, fais à ma place et conduis tout. Je veux que tu sois preux et large. A qui demandera cinq sols, donne dix marcs ; à qui t'en demandera cinq, donnes-en dix. Ainsi tu pourras monter en mérite.

— Seigneur, lettres faisons et brefs et messagers mandons bons et alertes, afin de convoquer promptement à cette cour ceux qui sont de près et de loin.

On fit donc partir sur-le-champ cinq messagers. Le premier s'appelait Salomon, l'autre Ginot, l'autre Robin, l'autre Gérard, l'autre Colin. Ceux-ci coururent tant pendant sept jours, qu'ils ne laissèrent dans toute la Flandre ni baron, ni duc, ni comte, sans l'inviter à venir à la cour qui se préparait à Nemours, et dont on n'aurait jamais vu la pareille.

Le comte, de son côté, en même temps qu'il presse ses amis, fait paix et trêve avec ses ennemis, pour que chacun puisse venir librement à sa cour.

Archambaud fut le plus diligent. Il arriva trois jours avant le terme et fut courtoisement accueilli et honoré, et partout proclamé beau seigneur[2]. Grand honneur certes il conquit à son arrivée, mais il n'y songea plus aussitôt qu'il eut vu Flamenca. Son cœur et son corps furent embrasés à la fois d'un feu si vif et si doux, qu'il était consumé au-dedans par d'invisibles flammes. Il brûlait intérieurement et tremblait

[1] Si com ma sors es la belaure
Del mon e la plus de bel aure... (Fol. V.)

[2] M. Raynouard fit dans son analyse un grand contre-sens pour n'avoir pas su lire le manuscrit. Ici il y a au texte :

E per totz bels sener clamatz...

Il lut et transcrivit :

Et *pros e* bels senher clamatz
Et *preux* et beau seigneur proclamé,

Laissant ainsi, outre le contre sens, par l'introduction d'un mot étranger, deux fautes grossières : *et* qui ne prend jamais le *t* devant une consonne, et *senher* qui est un barbarisme dans ce passage où l'auteur a écrit *sener*. Au reste, tous les textes publiés par M. Raynouard sont altérés de la même façon.

tout ensemble, et en le voyant trembler, nul ne se serait douté de l'ardente fièvre qui le dévorait, et qui aurait été mortelle s'il n'eût pu y porter remède. Mais la médecine était proche et ne fut point amère, à coup sûr, à ses lèvres. Il la trouva si limpide et si bonne, qu'il n'est point d'homme si bien portant qui ne voulût être guéri de la même façon.

Le seigneur Archambaud fut donc pris au cœur d'une telle impatience et eut désir si vif d'amour qu'il éprouva peine cruelle et grand martyre d'être forcé d'attendre jusqu'au dimanche. Il eût bien voulu avoir sous la main clerc ou abbé pour acheter le vendredi et le samedi, et si en donnant argent ou rente il avait pu trouver telle indulgence, il n'aurait pas, je vous le jure, demandé crédit au clergé.

Le lendemain de la Pentecôte la cour se réunit à Nemours. Elle fut riche et plénière, et si belle, que jamais en foire du Landit ni de Paris on ne vit tant de noir et de gris, tant de draps de soie et de laine. Tous les grands barons, par orgueil, y vinrent à l'envi, de huit journées d'alentour. Il s'y trouva tant de comtes et de comtors[1], de seigneurs et de vavasseurs, et d'autres barons preux et puissants, qu'ils ne purent tenir dans la ville. Chacun alla donc s'établir autour et au milieu de la belle prairie. Vous auriez vu là beaucoup de logements, et de tentes, et d'alcôves (alcubas) de divers draps, et de pavillons de mainte façon, qui ne craignent ni pluie ni bise. Il y en avait de bleus, de blancs et de vermeils. Plus de cinq cents étaient pareils et surmontés d'aigles et de pommeaux dorés, si bien qu'au lever du soleil la rivière, en les reflétant, parut tout en feu[2].

Il y eut une si grande troupe de jongleurs que, s'ils avaient été aussi riches de cœur que de paroles, ils auraient pu chevaucher jusqu'à Rome. Là furent données les plus belles robes de la ville; ceux qui désiraient s'en parer n'avaient qu'à dire pour les obtenir : Je demande de la part du comte!... Chacun dans cette noble cour n'avait qu'à désirer pour être riche, et l'on ne voyait partout que gens qui engageaient à demander. Hélas! ces cours splendides ne se tiennent plus aujourd'hui. Il faut s'en passer à cette heure. Courtoisie se meurt, et une impitoyable ennemie la tue en ce monde. Perversité exile valeur; mérite et joie sa compagne, sont à l'agonie, et l'on ne rougit plus de laisser périr savoir et bienveillance.

Tout n'est que pure tromperie, et si vous demandez conseil, vous ne

[1] Suppléants des vicomtes.

[2] Las aiglas son els poms dauratz,
E quant es le soleil levatz
Flameia li ribeira tota. (Fol. IV, v°.)

trouverez personne qui vous le donne, à moins qu'il n'y trouve profit pour lui ou son ami, et dommage pour son ennemi. On se ruine, et chacun le sait bien, en suivant la joyeuse voie de nos pères, et l'amour lui-même s'altère et s'abaisse. Mais retournons à nos récits.

Le dimanche, de bon matin, le seigneur Archambaud, qui n'avait pas dormi de trois nuits, était déjà vêtu et chaussé lorsque le comte entra dans sa chambre et le salua de la part de Flamenca.

— Beau seigneur, lui répondit-il, Dieu vous donne joie égale à la mienne lorsque vous me parlez de votre fille!

— Venez donc la voir, dit le comte; vous trouverez chez elle assez d'ambre, de musc et de joyaux.

— Puisque vous voulez m'y conduire, reprit Archambaud, je vous dirai que depuis ma naissance je n'allai jamais dans un lieu qui me fût plus agréable.

Le comte le prend par la main, le mène dans la chambre de sa dame et le présente à Flamenca, qui ne fit pas semblant d'être chagrine, mais fut d'abord un peu honteuse.

— Voici votre femme, dit-il; don Archambaud, prenez-la si elle vous plaît.

— Seigneur, fit celui-ci, jamais je ne pris rien plus volontiers.

La pucelle sourit alors et dit:

— Seigneur, vous faites bien paraître que vous me tenez en votre pouvoir en me donnant si légèrement. Mais j'y consens, puisque tel est votre plaisir.

Archambaud eut si grande joie de ce consentement, qu'il ne put s'empêcher de prendre la main de Flamenca et de la lui serrer. Il sortit ensuite avec le comte; mais il savait bien à qui il laissait son cœur, et, prenant congé des yeux, ne cessait de la regarder en marchant vers la porte. Pour Flamenca, toujours rougissante et courtoise, elle murmura les yeux baissés:

— A Dieu je vous recommande!

Cinq évêques et dix abbés, vêtus et parés de leurs ornements, les attendaient à l'église. La longueur de leurs cérémonies mit Archambaud au désespoir. L'heure de sexte était passée quand on les épousa. Lorsqu'il lui eut donné le premier baiser, il se tint pour l'homme le plus heureux du monde. Après la messe, tout le monde courut à table, et au jeu qui s'y joue personne ne perdit, car on trouva bien apprêté tout ce qu'il faut pour apaiser la faim. Nous passerons sur le festin, car la peinture vous en paraîtrait froide. Qu'il vous suffise de savoir qu'on y servit tout ce que l'art peut inventer et le goût désirer.

Don Archambaud et le comte servirent; mais les yeux du premier se

tournaient souvent là où était son cœur. Aussi il aurait voulu que chacun se levât de table avant d'avoir à moitié mangé.

Jongleurs commencent ensuite leur fable. L'un arrange et touche son instrument, l'autre fait entendre sa voix, et tout cela est grand ennui pour Archambaud; et si la nuit qu'il attend avec tant d'impatience ne devait le dédommager, jamais cordial ni baume souverain ne le guériraient de ce qu'il souffre. Mais il se dédommagea, car il n'était pas novice en amour lorsqu'il la fit dame nouvelle, et de cette nuit Flamenca ne se plaignit jamais[1].

Plus de huit jours durèrent les noces. Les évêques et les abbés crossés y demeurèrent bien neuf jours; puis ils prirent congé le dixième et s'en allèrent tous gaiement. Don Archambaud a le cœur joyeux, car tous ses vœux sont comblés, et il n'a plus d'autre souci que de servir selon son gré celle qu'il veut honorer et chérir. S'il l'eût osé, il lui aurait donné tout de suite la guirlande, le peigne et le miroir; mais ne pouvant plus contenir son impatience après le départ des abbés, il prit le comte Gui à part et lui parla ainsi:

— Seigneur, il est temps que je commence les préparatifs de ma cour; c'est pourquoi je vous recommande à Dieu et pars aujourd'hui même. Vous m'enverrez votre fille au terme convenu.

Après ce congé bon et bref, il revint à Bourbon; en chemin il n'avait songé qu'aux soins de la cour, qu'il voulait tenir avec tant de magnificence qu'elle effaçât celle de son beau-père. Il envoie un messager au roi de France pour le prier de lui faire l'honneur de venir à sa cour et d'y amener la reine, en ajoutant qu'il serait son homme à toujours, et lui saurait bien bon gré s'il lui plaisait de passer par Nemours, pour prendre Flamenca. Dans tout le Poitou et tout le Berry, il n'y a barons à qui il n'envoie messagers, lettres et sceaux; il n'y eût prud'homme de la Marche, même de Bordeaux, de Bayonne et de Blaye, qui ne reçût sa lettre. Tous sont mandés, tous y viendront, car ils ne resteraient chez eux pour rien au monde.

En attendant, il fait bien orner et tendre la ville de draps blancs et de beaux tapis, de beaux palis et de beaux samitz[2]. Or et argent, deniers et draps, coupes et cuillers, et hanaps, Archambaud veut qu'on les donne sans demande à ceux qui daigneront les prendre. Les bourgeois nettoient et encourtinent les rues, et les vassaux apportent de tous côtés outardes, cygnes, grues, perdreaux, canards, chapons, oies, gélines, paons, lapins, lièvres, chevreuils, cerfs, sangliers et ours mons-

[1] Consi que fos aquela nes
Anc no s'en plais ni clam non fes. (Fol. VI, v°.)

[2] Etoffes de soie brochée d'or.

trueux et féroces. Les viandes, certes, ne manqueront pas aux convives.

Don Archambaud ordonne de bien garnir les maisons, afin que rien ne fasse défaut, et que légumes, avoine et cire, lavande, encens, cannelle et poivre y soient donnés en abondance à tous venants; il fit en outre apporter des monceaux de girofle pour qu'on en brûlât un chaudron dans chaque courtine du bourg, et qu'on fut embaumé en passant comme lorsqu'on traverse à Montpellier le quartier des épices.

Cinq cents paires de vêtements, tous de pourpre d'or battu [1], mille lances et mille écus, mille épées, mille hauberts et mille destriers bien reposés sont tout prêts dans une hôtellerie. Le seigneur Archambaud veut qu'on les donne à ceux qui prendront ses armes quand ils viendront.

Lorsque tout fut prêt, le roi de France arriva suivi de sa noblesse, et amenant Flamenca. Son escorte était si nombreuse, qu'elle se déroulait à six ou sept lieues de distance. Le fils du comte de Nemours avait pris les devants et accourait à toute bride pour prévenir Archambaud. Il le rencontra hors des murs, armé de pied en cap et chevauchant à la tête de mille braves chevaliers, de mille bourgeois et de mille servants.

Le seigneur de Bourbon lui fait courtois accueil, et s'arrêtant devant le roi :

— Sire, dit-il, j'ai bon logis, riche verger, épais ombrages, et je vous requiers un don, s'il vous plaît, c'est que ma maison soit votre hôtellerie.

— Vous me conviez en vain, reprit le roi; car je ne peux quitter ni Flamenca ni ces barons.

— Sire, ces barons seront hébergés avec vous, et rien ne leur manquera, je l'espère.

Chacun se loge aussitôt sans bruit et sans noise, car toutes les portes sont ouvertes. La reine eut les plus belles chambres auprès de celles de Flamenca. J'en sais qui furent mécontents, car les dames ne voulurent pas qu'on vînt les courtiser. Lasses d'avoir trop chevauché, et accablées par la chaleur du jour, elles songèrent d'abord à se reposer et ne se levèrent qu'à l'heure de None. Tout le monde alors se mit à table, et l'on mangea le poisson de mer et de rivière, les fruits, les poires, les nèfles et les cerises. Le roi servit lui-même Flamenca, qui sut bien lui en rendre grâce; puis chacun se leva content, car rien n'avait manqué à la cour, excepté les pauvres, à qui on put donner les restes, afin que rien ne se perdît.

[1] Autre contre-sens de M. Raynouard. Il y a au texte :

V cens pareils de vestimentas
Cinq cents *paires* de vêtements...

Il traduit *pareils* par semblables, comme il a traduit plus haut *espic*, lavande, par *épices*.

Le lendemain était la Saint-Jean, une grande et noble et sainte fête qui fut dignement célébrée. Ce jour-là, l'évêque de Clermont chanta la grand'messe; il prêcha sur Notre-Seigneur, et dit l'amour qu'il portait à don saint Jean, et comment il l'appela plus que prophète. Ensuite il défendit, au nom du roi, à tous les barons de France de quitter la cour avant deux semaines, car il voulait qu'elle durât quinze jours. Et la défense était fort inutile, nul ne pensait au départ, et pour peu qu'il l'eût désiré, on aurait attendu la neige.

La messe ouïe, le roi donna la main à Flamenca et sortit avec elle de l'église. Trois mille chevaliers le suivaient, menant chacun sa dame. Ils montèrent tous au palais, où le manger fut apprêté. Ce palais était grand et vaste : dix mille chevaliers auraient pu s'y placer à l'aise, avec les dames, les donzelles et leurs filles, les donzels et les serviteurs des barons, et même les jongleurs, qui étaient plus de quinze cents.

Quand ils eurent lavé, ils s'assirent, non sur des bancs, mais sur des coussins moelleux, et on leur donna de blancs essuie-mains. Ensuite les dames prirent place et eurent à souhait, en viande, en fruits et en poissons, tout ce qui se trouve sur terre, dans l'air et sous les vagues[1].

On les servit splendidement; mais il y eut plus de cinq cents barons qui regardaient et admiraient Flamenca, et plus chacun d'eux considère son air, ses manières et sa beauté, plus il repaît ses yeux en la regardant et fait jeûner la bouche, tout en demandant tout bas au Seigneur la grâce de dire à cette belle un mot qu'il préférerait aux meilleurs festins.

Plusieurs se levèrent ainsi à jeûn. Il n'y eut de même aucune dame qui n'eût voulu ressembler à Flamenca; car si le soleil est sans pair pour la beauté et pour l'éclat, elle était sans égale parmi elles[2]. Si fraîches étaient ses couleurs, si doux et si pleins d'amour ses regards,

[1] Ni de razis, ni de razim,
Ni de frucha, ni de noirim,
Ni de so que à er suffris
Ni terra, ni mar, ni abis. (Fol. IX, v°.)

[2] Nous avons dit au début que, dans l'intérêt de son système qui est absurde au premier chef, M. Raynouard avait falsifié tous les textes publiés par lui. Voici trois vers concluants à l'appui de cette opinion, car ils contiennent la double preuve de la science de M. Raynouard et de sa bonne foi de philologue :

Qu'aisi con es soleil ses par
Per beutat e per resplandor
Tals es Flamenca antre lor.
(P. 8 de son analyse, au t. I du *Lexique roman*.)

Au manuscrit, d'abord il n'y a pas *beutat*, il y a *beautaut*, par un effet de prononciation particulier à certains cantons du Midi et qui indique la patrie du rubriqueur ou scribe du manuscrit; il n'y a pas non plus *lor*, il y a *lur*. M. Raynouard écrivit *lor* pour faire rimer cette finale avec *resplandor*, ignorant sans doute que *lur*, même aujourd'hui, se prononce *lour* et rimait parfaitement avec *resplandor*, dont le son était *resplandour*.

si agréables et savoureuses ses paroles, que la plus belle, la plus courtisée et la plus brillante de toutes ces dames resta quasi muette et honteuse. La vive couleur de son visage, qui brille toujours plus éclatante, obscurcit et efface la beauté d'autrui. Quand il la forma si gentille, Dieu ne se fit faute de rien, plus on peut la voir et l'entendre, et plus elle plaît et séduit. Lorsque les dames proclament sa beauté, vous pouvez dire à coup sûr qu'elle est belle, car il n'y a pas trois femmes dans le monde dont les autres consentissent à louer la beauté sans restriction. Elles sont, disent-elles, sur ce point bien meilleurs juges que les hommes. Nous trouvons souvent belles, en effet, celles qui nous font bon accueil et ne nous laissent pas soupirer trop longtemps.

Si donc elles ne critiquaient point la beauté de Flamenca, c'est que la critique était impossible, autrement croyez bien qu'elles ne s'en seraient point abstenues.

Après le festin, les convives lavent une seconde fois, mais tous restent à leur place et ils prennent le vin selon la coutume. Puis on ôta les nappes. On mit un grand éventail devant chacun, et les jongleurs se levèrent. Ils voulaient tous se faire entendre. Alors vous auriez ouï les sons de mainte mélodie. Qui sait nouvel air de viole, lai descort ou chansons, se pousse le plus qu'il peut au premier rang. L'un vielle le lai du chèvrefeuille, l'autre celui de Tintageuil, l'un chante celui des amants fidèles, l'autre celui que fit Ivan; l'un touche la harpe, l'autre tourne la viole; l'un flûte, l'autre siffle; l'un mène la gigue, l'autre la rote; l'un dit l'air, l'autre les paroles; l'un joue de l'estive, l'autre du frestel; l'un de la cornemuse, l'autre du chalumeau; l'un tourne la mandore et l'autre accorde le psalterion avec le monocorde; l'un fait le jeu des paniers, l'autre celui des couteaux; l'un glisse, l'autre tombe; l'un danse en cabriolant, celui-ci passe dans les cerceaux, celui-là saute, et nul ne manque à son métier.

Quant à ceux qui aiment les récits des rois, des marquis et des comtes, ils en auront l'oreille pleine; car l'un conte de Priam et l'autre de Pirame; l'un dit l'histoire de la belle Hélène, comment Pâris eut son amour et l'enleva; d'autres récitèrent les histoires d'Ulysse, d'Hector et de Didon qui fut, par la fuite d'Enée, si malheureuse et si dolente. D'autres contèrent de Lavinie, d'Apollonice, d'Etéocle et de Tidée, d'Apollonius, d'Alexandre, de Héro et de Léandre, de Cadmus, fondateur de Thèbes, de la force du grand Alcide, de l'amour de Démophon et de Philis, du beau Narcisse, qui se noya en se mirant dans la fontaine, et d'Orphée, quand il sut ravir sa dame si belle à Pluton.

Puis ce fut le combat de David et du Philistin : un autre raconta l'histoire de Samson et de Dalila; un autre les exploits du Machabée, qui pour Dieu combattit, et ceux de César, qui passa la mer seul sans

crainte et sans invoquer Notre-Seigneur. L'un dit après de la table ronde, où il n'arrivait pas un chevalier que le roi ne lui répondît selon sa connaissance, car jamais la valeur n'y faillit; d'autres contaient les aventures de Gauvain et du chevalier au lion qui délivra Lunetta; celles de la demoiselle Bretonne, dont Lancelot fut prisonnier pour avoir refusé son amour; de Perseval, d'Eric et d'Enide, de Péride et d'Ugonet. Ceux-ci contaient de Gouvernail, qui eut si rude peine pour Tristan; de Phénice, que sa nourrice fit transir; du bel inconnu, de l'écu vermeil, que Lyras trouva au petit bois; de Guifflet et de Calogranant, qui retint un an dans sa prison Quex le sénéchal pour ses propos méchants.

Ceux-là contaient de Mordret, du comte Duret, qui fut banni par les Vandales et recueilli par le roi pêcheur; du bonheur d'Ermelius, des assassins du vieux de la Montagne, de Charlemagne, conquérant de la Germanie, de Clovis, de Pépin et de Lucifer, que son orgueil précipita du haut de sa gloire. Les derniers enfin récitèrent les vers de Marcabrus, le lai du varlet de Nanteuil et celui d'Olivier de Verdun, et dirent la chute d'Icare.

Chacun dit du mieux qu'il savait. La rumeur des joueurs de viole et le murmure des voix des conteurs remplissaient les salles. Lorsqu'ils eurent assez viellé et conté, le roi de France dit aux chevaliers :

— Seigneurs, après le dîner des écuyers, faites seller vos chevaux, car nous irons tous joûter dans la plaine. Mais je veux, en attendant, que nous ayons bal et ouvrir moi-même la danse devant vous et la reine avec Flamenca, ma douce amie.

Jamais on ne vit plus belle danse ni en France ni en Bretagne. Deux cents bons joueurs de viole vont s'asseoir aussitôt sur des bancs, au fond de la salle. Ils s'accordent et jouent deux à deux de beaux airs de danse : alors, dames, chevaliers et donzelles se prennent par la main et partent à la fois. Les dames tournaient souvent, faisaient leurs feintes amoureuses et lançaient de si doux regards, qu'il semblait à chacun qu'il fût tout vif en paradis, et je vous jure bien, sans mentir, que depuis qu'on aime dans ce monde on n'a point vu plus belle réunion. Le roi aurait perdu Paris ou Reims, et l'on viendrait le lui apprendre, que je suis persuadé qu'il ne quitterait point la danse et ne paraîtrait pas ému[1].

[1] Et us dic ben ses mentizo
Que unquas mais pos amors fo,
Non hac tant bela gent enseins.
Qui n'agues tolt Paris e Rems
Adonc al rei, e lo disses
Non cuh de la dansa mogues
Ni fera semblan fos iratz. (Fol. XIII, v°.)

Joie et jeunesse avaient ouvert ce bal avec prouesse, leur cousine. A cette heure, lâcheté alla s'enterrer elle-même ; mais convoitise vint lui dire : Dame, que fais-tu donc? Tu les vois tranquillement baller et danser entre eux?

— Oh! ces folles joies tomberont. Chaque jour n'est point la Saint-Jean. Ils sont maintenant bien repus et ils dansent. Un autre pleure ce qu'ils dépensent, et il y en a tels qui nous aimeront avant un mois, et qui regretteront ce qu'ils jettent à pleines mains.

Félonie soupira et dit : Soyez la bienvenue, ô dame convoitise. Je veux, en reconnaissance, que vous ayez dans votre fief comtes et barons, chevaliers, vilains et bourgeois. Pour les dames, je ne puis vous les donner, car elles ne m'appartiennent pas; mais je vous cède volontiers celles qui voudraient être en votre compagnie. »

Cependant plus de trente-huit écuyers ont déjà sellé les chevaux et leur ont mis les housses de couleur et les grelots, la danse cesse et chacun appelle son écuyer et demande ses armes. Les dames alertes et gaies courent aux balcons pour mieux voir les chevaliers qui vont jouter pour l'amour d'elles. Don Archambaud ne s'oubliait pas durant ce temps, car il avait fait neuf cent quatre-vingt-dix-sept chevaliers sans se reposer.

Ces chevaliers montèrent tous à pied au palais en chausses de pali rose et fléchirent le genou devant le roi, qui leur donna pour étrenne qu'en amour fût leur plus grande peine. La reine leur dit le même mot, sans plus. Ce soir-là, le roi descendit dans la lice, et il n'y en eut pas trois qui portassent mieux les armes. Il avait mis une manche au bout de sa lance. La reine ne fit semblant de rien; mais elle ne fut pas contente, car elle savait bien que cette manche n'était point badinage de femme, mais signal de galanterie. Aussi on l'entendit murmurer qu'elle la ferait payer cher à celle qui l'avait vendue, si elle savait d'où la tenait le roi[1]. Une dame lui dit que Flamenca l'avait donnée, et ne dit pas vrai cette fois.

La reine fait appeler Archambaud, et celui-ci se hâte d'accourir sans écu, lance ni aucune des choses que doit porter chevalier joutant au tournoi. En arrivant devant la reine il met pied à terre, s'incline et la salue courtoisement. Elle le prend alors par la main, le fait asseoir au balcon et dit :

— Archambaud, je ne suis pas contente, et si vous ne me donnez conseil, mon souci me grèvera fort.

— Dieu vous garde, Dame! fit le comte; n'ayez mal ici ni ailleurs!

[1] Suavet dis que s'il sabia
Don l'avia le reis aüda
Caramen saria venduda. (Fol. XIV, v°.)

— N'êtes-vous pas étonné que Flamenca, qui était assise à la fenêtre auprès du roi, n'ait plus sa manche droite?

Archambaud regarde et voit Flamenca assise au balcon sur le manteau de la comtesse de Nevers, qui avait des cheveux plus blonds et plus brillants que l'or; la dame nouvelle n'était pas muette et s'amusait de tout son cœur en regardant les chevaliers qui joûtaient dans la lice.

— Bel ami Archambaud, reprit la reine en soupirant, le roi me fait un grand chagrin et me paraît manquer à ce qu'il nous doit à tous deux en déployant à nos yeux cette manche rouge, signal évident d'amourette.

Don Archambaud comprit la pensée de la reine et ne tarda pas à répondre :

— Dame, par le Dieu qu'adorent les hommes! je ne puis croire que le roi veuille nous faire déshonneur. Tout cela n'est que jeu et plaisante récréation.

— Don Archambaud, ce que j'ai dit vous reviendra, et je suis bien certaine qu'avant quinze jours vous verrez dame jalousie [1].

— Moi, jaloux! je ne le serais pour rien au monde.

La reine alors branlant la tête :

— Vous dites que vous ne serez pas jaloux! A la foi de Dieu! vous allez le devenir, et avec juste raison peut-être, car je me connais à ces choses [2].

Sur ces entrefaites arrive un jongleur qui dit au comte :

— Beau seigneur, le roi veut ceindre l'épée à Thibaud, le comte de Blois, et Thibaud m'envoie vous chercher.

Don Archambaud prend congé de la reine plus irrité qu'il ne parut. Oh! quel péché commit la reine ce jour-là! L'innocente Flamenca ignore tout, et dormant ou veillant, lui n'aura plus ni repos ni paix. Elle vient d'enfermer dans son cœur une douleur si grande, que je ne crois pas qu'il en revienne, à moins que l'amour, par pitié, ne daigne le guérir.

Mais il ne l'en guérira que lorsque le mal sera fait. Quand il eut re-

[1] Don Archimbaultz aquest conorz
Cueig en ben que sobre us torn :
Ans que sin passat XV jorn
Voi moves domna gelosia
Que ja per ren non o seria. (Fol. XVI.)

[2] Adonc ela som cap secos :
Dices que non seres gelos?...
A la fe Deu vos si seres
E ben leu razon vos n'aures
Qu'ieù conosc ben d'aitals affars. (*Id.*

joint le roi, le comte Thibaud fut armé chevalier, et plus de quatre cents avec lui, qui étaient tous cousins ou parents.

Cependant la mauvaise nouvelle que la reine lui avait apprise rendait le seigneur Archambaud triste et marri. Il appela un écuyer et lui ordonna de faire sonner vêpres, car il serait heure de souper lorsque le roi les aurait ouïes. Les dames au balcon assises, et qui regardaient avec le plus vif plaisir les joutes des chevaliers, s'écrièrent en entendant les cloches : Il n'est pas encore l'heure de none, et l'on sonne les vêpres, folle soit celle qui ira ! Les chevaliers, de leur côté, disaient tout haut que pour les vêpres il ne fallait pas quitter la cour.

Mais le roi, au son de la cloche, se signa, remonta au palais et alla chercher Flamenca pour la conduire à l'église. Tous les barons et les chevaliers le suivirent aussitôt et y menèrent joyeusement les dames.

Vêpres chantèrent les clercs haut et bas, puis lorsqu'elles furent chantées, le roi sortit le premier, tenant toujours Flamenca par la main, au grand dépit de la reine. Archambaud n'en fut pas plus content, mais il sut cacher sa colère. Tous vont souper en causant et riant, et trouvent la table chargée de viandes rôties, de fruits, de roses vermeilles, de violettes, et de neige et de glace pour rafraîchir.

Puis comme on ne résiste pas au sommeil, et qu'ils étaient tous fatigués du bal et de la joute, ils allèrent se reposer jusqu'au lendemain, excepté les nouveaux chevaliers, qui promenèrent toute la nuit leurs bannières dans les rues au son des instruments[1]. Tandis qu'ils faisaien éclater leur joie, don Archambaud se livrait au chagrin. Une douleur nouvelle lui déchirait le cœur, et il ne voulait pas se l'avouer, et tout bas accusait la reine de l'avoir alarmé à tort. Il cacha son mal toutefois le plus noblement qu'il put ; noblement ouvrit son trésor, donna et dépensa avec noblesse, et sut bon gré à qui prenait du sien.

La cour dura dix-sept jours et plus, et personne ne put dire quel était le jour où il avait été le mieux traité, car à chaque festin meilleure fut la chère et plus grande la dépense. Tous les marquis et les barons s'émerveillaient et se demandaient où le seigneur Archambaud avait pu prendre tout ce qu'il venait de dépenser.

Le roi partit le vingtième jour, et ceux qui restaient encore le suivirent. La reine n'aurait pas voulu que la cour durât deux mois. Il est vrai que Charles ne quittait pas Flamenca, mais c'était plus par amitié que par amour, et il croyait donner au seigneur Archambaud une

[1] Sil que son de nou adobat,
Si foron ja antre senhat,
E van pongen per las carreiras
Ab sonalz de mantas maneiras. (Fol. XVIII.)

grande preuve d'attachement lorsqu'il l'embrassait à ses yeux et lui faisait d'innocentes caresses.

Chacun en partant parlait bien d'Archambaud et tous se tenaient pour satisfaits, surtout les jongleurs, auxquels il a tant donné, que le plus pauvre, s'il ne joue pas son présent, peut mourir riche. Archambaud les accompagna courtoisement au départ; mais cette vipère, que l'homme appelle jalousie, lui mord à tout moment le cœur. Le plus souvent il déraisonne et nage dans un tel flot de pensées, qu'il ne peut en saisir aucune.

De retour au château, il fit tant d'extravagances, que ses amis s'empressèrent de le quitter, en le croyant fou. Il tordait en effet ses mains avec rage, versait des larmes et faillit battre sa femme. Il l'aurait fait dans sa furie s'il l'eût trouvée seule. Mais elle était heureusement entourée d'une foule de dames. Il en fut si contrarié, qu'il leur tourna grossièrement le dos et s'étendit à l'extrémité d'un banc en se plaignant comme s'il avait eu mal au côté. La vie lui pèse à présent, et il resterait toujours couché s'il ne craignait les railleries et le blâme. A chaque instant il se lamente triste et seul, et dit en soupirant :

— A quoi pensais-je, hélas ! quand je pris femme ! Dieu ! quelle extravagance ! N'étais-je pas bien et agréablement?... Malheur sur mes parents, qui me conseillèrent de prendre cette source des maux de l'homme ! Maintenant nous avons la femme ! la femme ! Aussi jalousie me déchire, et je ne sais où donner de la tête. Et tous les hommes font la même folie en croyant faire un bel exploit ! O Dieu ! ô Dieu ! quelle infortune ! me voici embarqué dans une belle aventure !

Plus rien ne lui sourit, et il ne peut tenir en place. Il n'est pas dedans qu'il veut être dehors, et à peine sorti il rentre. Au dedans, il brûle, il gèle au dehors, et dit souvent entre ses dents, sans la comprendre, la patenôtre du singe. Car le bon jaloux ne sait plus ce qu'il fait : en croyant parler, il bêle; il rugit en voulant soupirer et agit comme un insensé [1].

Tous les jours don Archambaud murmure et gronde. Il voit venir les étrangers avec chagrin, et quand il lui arrive un hôte, il se fait aussitôt très-affairé, siffle par contenance et va chantant : *Turlurutau!* et va dansant *vas doi vas dau!* lève la tête ou parle des yeux à sa dame. Ou bien il fait signe au varlet d'apporter l'eau pour laver, afin de renvoyer les importuns. Certes, il ourdit autant qu'il tisse, car il va toujours de çà, de là, et lorsqu'enfin il n'y peut plus tenir, il dit : Beau

[1] Ben es gelos qui aci bela
Quan cuia cantar et el bêla.
Quan cuia sospirar bondis
Neguna ren non eissernis. (Fol. XVIII, v°.)

seigneur, dînez-vous avec nous? S'il vous plaît rester, c'est bien l'heure. Alors il fait un jeu de chien qui les dents montre et ne rit pas. S'il n'écoutait que son humeur, il ne verrait aucun homme : il lui semble que tous ceux qui viennent chez lui désirent et poursuivent sa femme, et qu'ils n'ont qu'à lui parler pour la séduire.

Maudit mariage, murmure-t-il tout seul : à peine est-il bâti que le roi commence à le détruire. Il s'y prit, je pense, avant de partir de Nemours, et la savait sans doute affriandée en se montrant si courtois avec elle. S'il ne peut se contenter d'une dame, il n'est pas digne de prendre la couronne qui est à Saint-Pierre de Rome. La reine savait tout, quand elle me disait que je serais jaloux : Dieu maudisse sa prophétie, car je le suis assurément plus qu'on ne le fut jamais sur terre. Et, par bon droit, je serai..... [1] Mais il ne faut pas dire je serai, car je le suis maintenant, et je le sais bien.

A ces mots, il se met en fureur contre lui-même, s'arrache les cheveux et la moustache, se mord les lèvres, serre les dents, frémit, frissonne, s'enflamme, gémit et lance à Flamenca des regards terribles.

Peu s'en fallut qu'il ne lui coupât ses beaux cheveux blonds et luisants. Dame fausse, murmure-t-il, qui ne tient que je ne te tue ou te brise, et que je ne te tranche cette brillante chevelure! Va, tu auras trouvé ton maître : je suis capable de lutter avec toi de ruse, et cependant c'est moi qui suis vaincu; car je me tourmente sans cesse et tu jouis tranquillement de mes souffrances, et tu n'es pas même émue quand je n'ai pas en moi un os, un nerf, un muscle qui ne soit dolent par ta faute[2] ! Mais il me serait trop pénible de souffrir seul : va, tu en auras ta part.

En l'entendant grommeler ces paroles, Flamenca répondait quelquefois :

— Qu'avez-vous, seigneur?...

— Et pourquoi me répondez-vous? faisait-il aussitôt : par Christ! par Christ! mal vous en prendra. Et, continuant, il ajoutait : *Je meurs si*

[1] *Cogotz!* C'était le mot du treizième siècle au midi de la Loire; au nord il avait à peu près la même assonance. Seulement il ne formait qu'une syllabe :

Et dist que *cox* estoit leur père...
(Roman du Renart, v. 8327.)

Et encore, dist-il, tot outre
Certes que vos estiez *cous*.
(*Id.*, v. 490.)

[2] Aitan sai con vos de barat,
Pero d'aitan m'en affollatz
Qu'ieu m'trebalh e vos v'pauzatz!
E non ai hos nervi ni polpa
Hon traga mal per vostra colpa! (Fol. XX.)

vous me désespérez, disent ces courtisans des dames; mais par la foi que je dois au Seigneur, ils peuvent venir et ne trouveront pas ma porte ouverte. Qui gâte une dame la perd. Mieux vaut être jaloux reconnu que mari souffrant et cornu.

On sait déjà dans tout le pays que don Archambaud est un jaloux achevé. On fait sur lui, par toute l'Auvergne, et sur Flamenca qu'il tient captive, chansons et sirventes, couplets et chants, estribot et retroence. Et plus on les lui chante, plus son mal augmente et s'aggrave. Si un de ses amis s'avise de le blâmer, il se brouille avec lui ou lui répond tout en colère :

— Seigneur, je vous comprends fort bien, mais qui me blâme a tort, car il n'est personne qui ne soit ou n'ait été jaloux [1].

Parfois il avait envie de battre sa femme, puis il se disait : A quoi me servirait ce châtiment?... En sera-t-elle plus douce et meilleure?... Elle en deviendra au contraire plus aigre et pire : car j'ai ouï dire en tout temps que les coups ne chassent point les mauvaises pensées; et plus on reprend et châtie folle personne, plus elle s'acharne à sa folie. Il n'est, dit-on, force ni tour qui puissent retenir un cœur par l'amour entraîné. Mais je l'essayerai cependant : je la garderai de façon qu'elle n'aura ni faim, ni froid, ni chaud, et ne mettrai auprès d'elle d'autre garde que moi-même, car dans le ciel, je crois, je n'en trouverais pas de plus fidèle. Je n'ai pas autre chose à faire : j'ai assez à manger et à boire et suis las de chevaucher, ce sera mon occupation. Je me reposerai pour devenir gras, le repos sied aux gens mûrs, et pourtant je le trouverais plutôt dans d'autres exercices, car vieil homme ne peut reposer quand il garde fillette. Mais moi, je la garderai si je puis. J'y mettrai adresse et force et toute mon attention. Ma tour est haute et forts en sont les murs. Je la tiendrai là, sous clef, avec une donzelle ou deux afin qu'elle ne soit pas seule; et que je sois pendu par la gorge si elle en sort sans moi-même pour aller à l'église ouïr la messe et les offices, et encore les jours de grande fête seulement.

Quand il eut fait ces réflexions, don Archambaud alla droit à la tour maîtresse, avec un maçon auquel il ordonna de percer dans l'épaisseur du mur un guichet tout pareil à ceux des reclus. Ce guichet s'ouvrait sur la cuisine. Puis il n'eut ni repos, ni fin, ni cesse qu'il n'eût accompli son dessein et enfermé Flamenca dans la tour.

[1] S'alcus sos amix l'an blasmes
No us'penses que puis l'en ames.
Ans li respon iradamen :
Sen, ieu aug e b'us enten :
E qui mo deu tenir à mal
Si eu sui gilos? Si deu mi sal
Ben pauc ne sai gelos non fosson. (Fol. XXI.)

Mais ne croyez pas que sa jalousie s'apaisât quand il l'y tint bien close, elle n'en devint au contraire que plus vive et plus insensée. Il ne se lavait plus la tête et laissait croître toute sa barbe qui ressembla bientôt à une gerbe d'avoine mal liée. Cette violente jalousie le mit aussi bas que ses chiens, ce qui n'étonnera personne, car un jaloux n'a pas l'esprit bien sain.

La pauvre Flamenca ne savait que faire. Elle avait à souffrir tant de duretés et de maux que la vie avec ce jaloux était pire que la mort. Si elle gémissait le jour elle se désespérait la nuit, car de l'ennui profond où elle était plongée, rien ne venait la consoler ni la distraire. Elle avait pour la servir deux donzelles très-gentilles, courtoises et bien enseignées, mais qui gémissaient, comme elle, de se voir prisonnières. Elles s'efforcent de l'égayer toutefois, et l'amour qu'elles lui portent leur fait oublier leur peine.

Quant au jaloux, il va et vient sans cesse et tient toujours les clefs en main. On le voit continuellement occupé à fouiller, à épier, à regarder dans tous les coins. Lorsqu'il mangeait avec sa femme, il faisait mettre auparavant, comme dans les couvents, les plats sur la fenêtre grillée. Puis aussitôt après dîner il se levait sous prétexte d'aller courir, mais, au lieu de s'éloigner, il allait se cacher dans la cuisine et de là épiait sa femme, par le guichet, pendant le repas des donzelles.

L'une de ces filles, qui avait nom Alix, était la meilleure personne qu'on ait jamais vue. L'autre, appelée Marguerite, avait toutes les bonnes qualités. Chacune, selon son pouvoir, faisait honneur et plaisir à sa dame qui vivait en grande angoisse et cruel ennui. Toujours se tourmentant et soupirant, l'infortunée buvait ses larmes et dévorait son irritation. Mais, ce qui lui faisait grand honneur, c'est qu'elle n'aimait point : heureuse du moins en cela, car elle eût bien souffert davantage si elle avait donné son cœur.

Longtemps elle supporta ce martyre et se tint pour morte. Jamais elle ne franchissait le seuil de la tour, à moins que ce ne fût dimanche ou fête, et alors même, chevalier ni clerc ne pouvaient lui parler, car à l'église son mari la faisait placer dans un angle très-obscur et fermé par une cloison épaisse et haute, qui lui venait jusqu'au menton : elle était enfermée là pendant toute la messe avec ses donzelles, et le jaloux se tenait en sentinelle à côté, comme un ours ou un léopard, prêt à dévorer ceux qui approcheraient. On ne vit point Turc plus farouche [1].

[1] Lainz c'ap ill es am donzellas ;
E l'gelos si s'volgues ab ellas :
Mais defors sec ad una part,
A guisa d'ors e de laupart,
Ben semblet home en Turceli. (Fol. XXV, r°.)

A l'Evangile seulement, si le temps était clair et qu'on fût bien près, on aurait pu apercevoir ses gants. Elle n'allait jamais à l'offrande : don Archambaud faisait venir le prêtre et ne la quittait pas des yeux de peur qu'elle ne montrât son visage ou ôtât ses gants pour offrir. Aussi le chapelain ne la vit en aucun temps, ni à Pâques, ni à Pentecôte. Son petit clerc lui présentait la paix, et celui-là seul aurait pu la voir s'il en eût eu l'adresse et la volonté. Après l'*Ite missa est,* Archambaud n'attendait ni midi, ni l'heure de none, et, appelant promptement les donzelles :

— Venez vite, disait-il, ne voulez-vous donc pas venir?... Je m'en vais dîner seul.

Flamenca mena cette vie deux années, et toujours ses ennuis et son déplaisir allèrent croissant : matin et soir durant ce temps, elle entendit Archambaud gémir et se maudire. Il y avait à Bourbon des bains célèbres, où pouvaient se baigner splendidement étrangers et gens du pays. En chaque étuve était écrit tout ce dont on avait besoin. Et, il ne venait boiteux ni perclus qui ne s'en retournât complétement guéri, s'il y restait assez longtemps. Dans chacun des bains coulait une eau si chaude qu'elle bouillait, et à côté jaillissait une source d'eau froide pour tempérer la première. Nulle part on n'en vit de plus efficace, et chaque étuve était commodément couverte et close de grands murs. Il y avait en outre des cellules particulières où l'on pouvait se reposer en paix et se rafraîchir à son aise [1].

Mais les plus beaux et les plus riches de ces bains appartenaient à un ami intime d'Archambaud qui s'y était plusieurs fois baigné, car ils étaient auprès de son château. Cet homme s'appelait Pierre Guy, et il était renommé par sa richesse et le soin avec lequel il tenait ses étuves. Don Archambaud, comme nous l'avons dit, s'y baignait d'ordinaire et y menait sa femme, quand il voulait lui faire fête de quelque distraction. Mais ce bon mouvement lui durait peu ; car avant qu'elle fût déshabillée il visitait tous les coins et recoins, et puis s'en allait comme un chien qu'on chasse et qui fuit en criant. Il avait grand soin de fermer la porte des bains avec une forte clef, qu'il ne quittait pas, et restait dehors sur le seuil, et quand Flamenca voulait sortir elle faisait sonner, par ses donzelles, une clochette qui pendait dans son étuve. Alors Archambaud courait lui ouvrir et ne manquait jamais de lui dire d'un air farouche :

[1] E cascus era ben cubertz
E claus de murs si com maisos :
E cambras i ac en luec rescos
On hom pot pausar e jazer
E refrezir à son plazer. (Fol. XXVI, v°.)

— Je croyais que vous ne sortiriez pas de cette année ! Mais nous n'y retournerons plus si vous y restez autant la première fois qu'aujourd'hui.

En disant ces paroles, il se met à fureter de nouveau dans tous les coins et recoins des bains, pour voir s'il n'y a pas un homme caché quelque part, et, comme il n'en croyait pas même ses yeux, il lui semblait à chaque instant qu'il allait en voir sortir quelqu'un des murs. Or, Marguerite lui répondait alors :

— Seigneur, Madame serait sortie plus tôt, mais après l'avoir r'habillée nous nous sommes baignées aussi : voila pourquoi nous avons tant resté.

— Et vous, seigneur, ajoutait Flamenca : n'y restez-vous pas plus longtemps quoique vous y veniez plus souvent ? [1]

Mais à ces mots elle sourit, car elle sait bien qu'elle ment : depuis qu'il est jaloux, en effet, Archambaud ne s'est pas baigné. Il n'a ni coupé ses cheveux, ni rogné ses ongles, et ressemble à un griffon ou à un Esclavon fait prisonnier de guerre. Pour rien au monde au reste il ne se serait fait raser ou tondre, persuadé que ses cheveux hérissés et sa longue barbe effrayaient sa femme et qu'elle n'oserait faire un drut. [2]

Au temps où le seigneur Archambaud était jaloux et farouche et sauvage, il y avait en Bourgogne un chevalier que nature avait formé avec tant de prédilection, qu'il n'était rien de plus beau et de plus parfait sur la terre. On le trouvait si aimable, si sage et si preux, qu'Absalon et Salomon réunis n'auraient été rien en comparaison. Pâris, Hector et Ulysse, quand bien même ils n'auraient formé qu'un seul homme, eussent été prisés moins que lui pour le sens, pour la valeur et pour la beauté. Car il était façonné si gentiment qu'il est difficile de le peindre. Je l'essayerai toutefois en m'efforçant de remplir ma tâche de mon mieux.

Il avait les cheveux blonds, bouclés naturellement et flottants ; le front blanc, élevé, large et uni ; les sourcils noirs, épais et bien arqués ; de grands yeux, verts et riants ; un nez long et droit comme un jeune arbre. Plein et coloré était son visage, et son teint plus brillant et plus beau que la rose de mai le jour qu'elle fleurit. On ne vit jamais couleurs plus fraîches et plus vives. Sa bouche, ombragée d'une moustache blonde, laissait passer un sourire amoureux entre des dents d'ivoire. Son menton, un peu fourchu vers le milieu, était d'une forme parfaite ; il avait le col grand et fort, et si bien tourné, qu'il n'y paraissait os ni

[1] Si dons pueis dis : Sener, e vos ?
Ve us bainas plus soven que nos .
E lai estatz plus longamen !
Poissas ne ri car sap que men. (Fol. XXVII, v°.)

[2] Amant.

muscle. Vigoureux et large d'épaules, avec ses bras nerveux, ses mains grosses, musculeuses et dures, ses doigts effilés, sa poitrine carrée, sa taille fine à la ceinture, ses cuisses, ses jambes de géant, et ses pieds cambrés, il offrait un modèle accompli du vrai baron et de l'homme de guerre [1].

Élevé à Paris, en France, il apprit là tant des sept arts qu'il aurait bien pu en tous lieux tenir école s'il l'eût voulu, lire et chanter s'il lui eût plu. Il savait l'anglais mieux que le clerc le plus instruit. Domergue lui enseigna l'escrime, et il y devint si fort que nul ne peut parer si adroitement qu'il ne le touche à découvert. J'estime qu'on ne vit jamais homme si beau, si preux, ni qui fût d'aussi bonne race. Il avait sept pieds et atteignait à neuf en se dressant sur la pointe de la bottine.

Quand on le fit chevalier il n'avait que dix-sept ans et un jour. Le duc, son oncle, en l'armant lui donna dix-sept cents livres, le roi lui en donna mille, le comte de Blois mille autres, son frère mille et trois cents. L'empereur lui donna aussi mille marcs, et le roi d'Angleterre, son cousin, une somme égale en sterlings. Et tout cela de rente bien assise, qui ne pouvait se perdre en aucune façon.

Frère du comte Raoul de Nevers, il ne lui fit pas déshonneur en le suivant, et nous pouvons dire qu'il dépensa noblement sa rente dans les cours. Son présent n'avait point saveur marchande : il donnait vite et à propos, car le don qui ne suit pas la promesse est une angoisse et un souci. Qui trop fait attendre son don ne sait donner et donne pour vendre. Si au contraire don promis arrive promptement, le prix en est doublé ainsi que la reconnaissance. Un alors en vaut deux, et plus on reçoit vite, mieux on oublie la peine qu'on eut à demander.

De tout ce qu'il faisait aussi chacun lui savait gré, ce qui excitait la jalousie des rois, des ducs, des comtes et des marquis. Il n'était jongleur qui ne se tînt pour malheureux de ne pas le connaître, car il donnait à tous ceux qui allaient le voir. Et je vous assure en vérité qu'il faudrait un an pour écrire ce qu'il faisait en un seul jour. En grande joie et en

[1] Lo pel ac blon cresp et ondat :
Lo fron ac blanc aut plan e lat :
Los seilz ac niers et arzonatz,
Lonc et espes larc devisatz.
Oils ac grosses vars e risentz.
Le nas fon bels et avinens...
Li boca bella et grinosa
Et en tot quan dis, amorosa.
Amples fo mout per las espallas...
Las mans a grans e fortz e duras,
Pietz ac espes e sotils flancs :
De las ancas non fos ges rancs,
Los genoils plans, las cambas sanas
Longas e dreitas e ben planas.
Pes ac voutis caus et nerveintz... (Fol. XXVII et XXVIII, v°.)

doux plaisir étaient les dames qui parlaient avec lui d'amour quand elles admiraient sa grâce [1]. D'une adresse merveilleuse aux tournois, dans toutes les lices où il descendait il menait belle compagnie, prenait chevaliers et chevaux, donnait les uns aux dames, les autres aux pauvres barons et ne gardait rien pour lui. Partout où il joutait, nul homme ne restait en selle : et il lui suffisait de saisir son adversaire d'une main pour l'enlever à l'instant des arçons et l'emporter où il voulait. Jamais il ne porta bâton ni masse d'armes, car il avait le bras si fort qu'il aurait tué roide celui qu'il aurait frappé.

Il aimait avec passion les tournois, les joutes, le jeu, les dames, les chiens et les faucons, le plaisir et les fêtes et tout ce qui plaît aux gens de cœur. Enfin, il était si parfait qu'il ne pouvait devenir meilleur. Son nom était Wilhem et son surnom de Nevers. Il savait plus de vers de lais, de chansons, de sirventes que nul jongleur, que Daniel même qui sut beaucoup et ne pourrait lui être comparé.

Tous ses hôtes chantaient ses louanges, car il leur donnait en partant plus encore qu'ils ne lui avaient volé. Aucun jongleur, mauvais ou bon, ne fut marri là où il vint. Il les gardait de faim et de froid, aussi tous étaient ses amis, et, quoiqu'il dépensât souvent en un jour la rente d'une année, il leur fournissait généreusement des chevaux et des robes.

Wilhem de Nevers, soyez en sûrs, aimait Dieu et son ami, le laïque et le clerc, et ne donnait pas à ses serviteurs du pain et de l'eau seulement comme on fait à l'hospice. Ils étaient au contraire bien nourris, richement équipés, montés sur des chevaux superbes et pouvaient rester dans une hôtellerie un mois ou trois sans que l'hôte leur demandât une obole, car il savait bien qu'il serait payé au retour du tournois ou de la guerre.

Wilhem de Nevers, le courtois, qui réunissait tant de bonnes qualités qu'elles auraient suffi pour rendre parfaits mille chevaliers, avait le cœur franc et généreux au point de ne rien trouver de difficile, ni de périlleux en ce monde. Il ne s'était point encore entremis d'amour. Cependant à force d'en entendre parler et de lire ce que les auteurs en ont écrit, il comprit bien que jouvence ne le laisserait pas longtemps sans amour, et tout son souci fut d'en avoir un où il trouvât bonheur et gloire.

Comme il était en cette peine il ouït dire maintefois que Flamenca était tenue prisonnière par son époux. On ajoutait qu'elle était la meilleure, la plus belle et la plus courtoise dame du monde. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer son cœur. Il lui vint en pensée qu'elle

[1] En gran deleit, en gran sojorn
Eron las donas que parlavon
Ab lui d'amor quan lo miravon. (Fol. XXIX, v°.)

l'aimerait s'il pouvait lui parler. Au même instant l'amour doucereuse et souriante [1] s'assied sur ses genoux et lui promet tout bas bonne et précieuse aventure.

Tout bas et fortement elle le prêche et sermonne en ces termes :

— Tu es hardi et adroit entre tous, tu sais bien des choses du passé et de l'avenir, et tu ne sais pas quel bonheur je te garde dans la tour qu'on verrouille pour toi. Un jaloux insensé enferme et cache la plus belle dame du monde, et la meilleure pour les œuvres d'amour, et toi seul peux la délivrer, car tu es chevalier et clerc, cherches-en donc les moyens au plus vite.

Ce songe tourmenta fort Wilhem : amour le repaissait d'un beau rien, et pourtant il était épris de la beauté qu'il n'avait jamais vue. Par moments il aurait voulu avoir un bon devin pour savoir ce qui doit lui advenir, et puis il ne le voulait plus, aimant mieux rester dans l'incertitude, car espérance trop certaine n'a jamais la douce saveur de celle que trouble la crainte.

Après y avoir bien songé il résolut de se confier à fortune et de tenter l'entreprise.

Wilhem partit donc un beau matin sans rien dire à personne, et ne prit gîte qu'à une quinzaine de lieues de Bourbon. Il n'y dormit guère, j'en réponds ; car l'amour qui ne lui laissait ni paix ni trêve, l'assaillit pendant son sommeil aussi vivement qu'éveillé. Le lendemain, à l'aube, on n'eut pas besoin de l'avertir ; le jour ne le surprit point au lit. Tandis que les donzels sellaient les chevaux et lavaient, Wilhem alla faire sa prière à l'église et répéta plusieurs fois dévotement cette oraison :

« Beau seigneur Dieu, soyez-moi favorable ; gardez-moi de mal et d'ennui, et donnez-moi ce soir bon gîte [2] ! »

Puis il retourne à l'hôtellerie, où il retrouve ses donzels attablés avec l'hôte et mangeant rôti et pain tendre. L'hôte l'engagea fort à faire comme eux avant de partir, mais il lui répondit :

[1] Mentre qu'estai en c'est pensat
Amors ben pres de lui s'acomta
E fes si mout gaia e comta. (Fol. XXXI, v°.)

Il est remarquable que l'amour, dans la mythologie et la langue des troubadours, était une femme. Ce changement de sexe donne seul la mesure du progrès accompli depuis la chûte des sociétés païennes. Marcabrus nous en offre d'autres exemples dans ses pièces diverses :

Tant can bons jovens fon paire	Pendant tout le temps que jeune âge fut père
Del segle, e fin amors *maire*.	Du siècle, et fine amour mère!...
(Al son...	(Manusc. du Vatican, n° 3204.)

[2] E dis soven en s'orazo :
Bels sener, vollas mon pro,
Garas mi de mal e d'enug
E das mi bon alberc à nug ! (Fol. XXXII, v°.)

— Hôte, je n'ai besoin de rien et peux attendre sans souffrir; mais ces donzels sont jeunes et doivent manger au petit matin; il n'y a pour eux ni mal ni honte.

Après ces paroles, il salue l'hôte et monte à cheval. L'hôtelier aide les écuyers à se mettre en selle, et ceux-ci suivent leur seigneur en silence.

De tout le jour, Wilhem, triste et soucieux, n'ouvrit pas la bouche. Il arriva vers l'heure de none à Bourbon, et demanda l'hôtellerie la meilleure et la mieux tenue. On lui dit que c'était celle de Pierre Guy, qui passait pour l'homme le plus honnête de la ville, et on lui montra la maison. Le prud'homme était assis sur le perron devant sa porte; il se leva en voyant venir Wilhem, le salua et l'accueillit courtoisement.

— Seigneur, lui dit alors le chevalier, je viens loger chez vous, si cela vous plaît; car on m'a dit qu'en ce château il n'y a pas d'homme plus loyal parmi les chevaliers, les bourgeois et les servants.

— Seigneur, les gens disent tout ce qu'ils veulent; mais je peux vous répondre que vous n'aurez chez moi ni mal ni trouble, quand vous y resteriez dix ans. Voici ma maison, elle est à votre disposition, et contient assez de chambres et d'écuries pour héberger cent chevaliers.

— Merci, seigneur, dit Wilhem, et il entra. L'hôtesse, appelée Bellepile, ne ressemblait pas à Ramberge. Elle était, au contraire, gente, avenante et très-gracieuse. Elle parlait à merveille le français, l'allemand, le bourguignon et le breton. En voyant le bel étranger, elle devina tout de suite que c'était un puissant baron et demanda son nom au page.

— Dame, dit le petit donzel, mon maître s'appelle Wilhem le Preux.

S'approchant aussitôt du chevalier :

— Seigneur, fit-elle, soyez le bien venu! Vous avez bien grandi en peu de temps. Jamais je ne vis homme si jeune avoir si belle taille! Bonheur ait celle qui vous porta et vous nourrit! Vous devez avoir faim et le dîner est prêt. Il est d'usage que tous les barons qui descendent ici dînent avec nous au moins le premier jour; ils peuvent y dîner les jours suivants, selon leur bon plaisir.

— Dame, reprit Wilhem, je suivrai l'usage et ferai votre volonté.

On lava d'abord et l'on se mit à table. Le repas était bel et riche, mais Wilhem ne songeait guère à manger et à boire. Il était assis précisément en face de la tour où gémissait ce qu'il aimait le plus[1], et sa plus grande faim était de voir le lieu qui renfermait son cœur.

[1] Oimais pense qui s'vol d'amors
Que pres es de Guillem la tors
La tors on es so que plus ama... (Fol. XXXIV, v°).

Après avoir dîné et lavé, Wilhem parcourut les bains et les chambres avec son hôte, qui lui disait :

— Seigneur, cette chambre-ci sera la vôtre, ou celle-là, si vous la préférez.

Tout en cherchant, il en trouva une dont les fenêtres donnaient sur la tour où était Flamenca. Il dit alors à Pierre Guy :

— Voici celle qui me plaît le mieux ; car elle est plus grande que les autres et mieux exposée au midi[1].

— Vous y serez très-bien, répondit l'hôte. Le comte Raoul de Nevers y couche toujours quand il vient à Bourbon. Mais il y a longtemps que nous ne l'avons vu.

La chambre était belle et bien ornée. Il y avait lit, cheminée et tout ce qui est nécessaire.

Wilhem y fit porter son bagage (*arnei*), et lorsque l'hôte fut sorti, recommanda bien à ses pages de se conduire d'une manière digne d'eux et de lui, et de dire à tout le monde qu'il était de Besançon.

Le lendemain fut le samedi d'après Pâques. C'était au temps où le rossignol accuse la tiédeur de ceux qui ne songent pas à l'amour. Par aventure, un loriot vint chanter dans le verger au petit matin et annonça le jour à Wilhem, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, bien qu'il fût couché dans un lit propre, mol, large et blanc.

S'il se tenait avant pour franc et libre, il se tient bien maintenant pour serf et pour captif, et dit en soupirant à l'amour :

— Dame si douce et si cruelle, vous m'abandonnez donc après m'avoir promis de me conseiller de bonne foi et de me donner aide ! J'ai fait votre commandement ; de mon pays je suis parti et suis venu dans ces contrées comme un pèlerin étranger pour y souffrir mortelle angoisse. A la vérité, le mal que je sens n'est point un mal, car il me plaît plus que toute chose. Le laïque dit un proverbe qui s'est vérifié en moi :

Endure bien
Le mal te vient,
Endure mal
Destin égal[2].

[1] E dis à l'oste : c'ist m'azauta,
Car es maier e plus ad *auta*. (Fol. XXXIV, v°.)

Par ce mot *auta* l'on désigne encore la mer dans le Midi. C'est une corruption d'*altum* et d'*alta*. *L* se changeant toujours en *u* dans la prononciation patoise, d'*alta* on a fait *auta*. Le vent d'*auta* des Gascons est le vent *marin* des Languedociens de la côte.

[2] Mais un proverbi diso l'laic
Qu'ieù ai proat aras en me :

Adura be,
Aquel ti ve,
Adura mal
Fai atertal. (Fol. XXXVI.)

En murmurant ce dicton populaire, il se lève, se signe et prie saint Blaise, saint Martin, saint George, saint Genest et bien cinq ou six autres saints qui furent chevaliers courtois, de lui obtenir merci de Dieu. Mais avant de s'habiller, il ouvrit les deux volets pour voir la tour de Flamenca, et s'écria de bon cœur :

— O dame tour, vous êtes bien belle au dehors, mais je vous crois plus blanche et plus pure encore au dedans. Plût à Dieu que je fusse dans votre sein invisible pour Archambaud et les donzelles!

A ces mots il se sentit si ému, qu'il serait tombé en pamoison si les donzels ne l'eussent soutenu et remis sur son lit. Tendre amour alors ravit son esprit et le porta dans la tour auprès de Flamenca endormie. Wilhem, dans le plus doux des songes, eut tout ce qu'il pouvait souhaiter : aussi, quand il se réveilla, un rayon de bonheur illuminait ses traits, le sourire errait sur ses lèvres et les vitraux de sa chambre resplendissaient des feux du soleil levant.

Wilhem se lève, se chausse, s'enveloppe d'un bel estival[1] blanc ouvré à Sedan, et se met à pousser de profonds soupirs et à dire :

— Hélas! ô belle, douce, blanche et courtoise personne, miroir de plaisance et d'amour, quel grand péché on a commis en vous tenant captive! Ne souffrez pas que je perde la vie avant de vous avoir bien vue!

Puis il demande sa gonelle[2], et le petit page, qui était vif comme une abeille et plus allègre et soigneux que n'est belette ni fourmi, la lui apporte à l'instant même avec l'aiguière d'argent. Wilhem lave, serre ses manches avec l'aiguillette d'argent et revêt ensuite une cape de soie noire. Tandis qu'il faisait sa toilette, entra Pierre Guy qui lui dit :

— Beau seigneur, je vous souhaite bonne matinée et que tous vos vœux soient remplis.

Wilhem tire à ces mots de sa valise une chaîne d'argent toute neuve qui avait été ouvrée en France et pesait plus d'un marc, et la donne en remercîment à l'hôte. Celui-ci bellement s'incline et répond :

— Seigneur, si Dieu m'aide! voilà un présent magnifique. Tout mon souci sera maintenant de savoir comment je pourrai mériter si riche don.

Ils se rendent tous deux ensuite à l'église, chacun avec sa pensée. Wilhem ne songe qu'à son amour, et l'hôte qu'au gain qu'il pourra faire

[1] Tot bellamen si vest e caussa
E non ac sabbata ni caussa
Mais us bels estivals blancs
Que foron fag in Sadans. (Fol. XXXVIII, v°.)

L'*estival* était la robe d'été du matin.

[2] La gonelle, la tunique.

avec le généreux voyageur. En s'agenouillant devant l'autel de saint Clément, Wilhem se mit dévotement à prier Dieu, madame sainte Marie, saint Michel et sa compagnie, et tous les saints, de lui venir en aide. Il dit deux *Pater* ou trois et une petite oraison que lui avait enseignée un saint ermite, en laquelle se trouvaient les soixante-douze noms de Dieu en hébreu, en latin et en grec. Cette oraison tient l'homme disposé à aimer Dieu, relève son courage, et tout homme qui s'y fie sincèrement et la porte écrite sur lui ne peut faire mauvaise fin [1].

Quand Wilhem eut l'oraison dite, il ouvrit un psautier et tomba sur un verset dont il tira bon augure. C'était *Dilexi quoniam : Parce que j'ai aimé.*

—Dieu, dit-il alors doucement, sait ce que nous voulons.

Et il ferma le livre. En baissant les yeux, toutefois, il examina furtivement le réduit où était sa dame. L'hôte, émerveillé de le voir lire, lui disait tout bas pendant ce temps :

— Vous êtes savant, seigneur, et priez comme un clerc.

— Je sais quelque chose, mon hôte, mais n'en tire point vanité. Certes, je peux bien lire mon psautier, chanter en un missel et dire leçon dans un bréviaire.

Au sortir de l'église, ils traversèrent la place et allèrent dans un jardin où le doux temps et la verdure faisaient chanter le rossignol. Wilhem s'assit sur l'herbe, au pied d'un pommier en fleurs, et l'hôte, qui le voyait tout pâle et qui le crut malade, se mit à prier Dieu qu'il le guérît et le laissât accomplir son désir. Mais il avait beau répéter l'oraison, Wilhem n'était attentif qu'aux chants du rossignol, tant il est vrai qu'amour aveugle l'homme, lui ôte l'ouïe et la parole, et le fait prendre pour fou à l'heure où il se croit le plus sensé [2] !...

Il n'entend donc, ne voit ni ne sent, ne remue ni œil, ni main, ni bouche. La douceur qui inonde son âme au chant du rossignol le rend aveugle et muet. Cependant les modulations de l'oiseau se ralentissent peu à peu et cessent tout à coup au son de la cloche.

[1] Les anciens chevaliers ne se dispensaient presque jamais d'entendre la messe, suivant le précepte qu'on lit dans le doctrinal manuscrit de Saint-Germain, fol. CIII, col. 1.

[2] Abtan sen passon per la plassa
E van s'en fors en un gardi
On lo roncinols s'esbaudi
Per dous tems e per la verdura.
Guillems se get en la frescura
De sotz un bel pomier florit.
L'oste lo vi escolorit
E cuiet si que l'malautia
De quel parlet à l'autre dia
L'agues enaissi descolrat
Fort prega deu que don santat
Eslais complir tot jo que vol. (Fol. XLI.)

— Seigneur, dit l'hôte, s'il vous plaît, voici l'heure d'ouïr la messe. Si vous voulez me suivre, nous entrerons au chœur, car, moi aussi, je sais lire et chanter tant bien que mal.

— Bel hôte, répondit Wilhem, pour l'amour de vous, j'irai au chœur et chanterai l'autre partie, car en cet art je ne suis point novice.

Ils vont tous les deux à l'église, et ne rencontrent homme ni femme qui ne leur dise « Dieu vous sauve! » car il est d'usage partout de saluer en temps pascal. A l'église arrivés, ils montent au chœur; Wilhem peut voir de là sans être vu, et n'ôte pas les yeux de la porte par où doit entrer Flamenca. Il lui semble qu'il la reconnaîtra sans l'avoir jamais vue, et il le ferait certainement si elle n'était pas voilée.

Longtemps après tierce sonnée[1], le jaloux farouche arrive enfin, traînant derrière lui sa dame plutôt qu'il ne la mène. Couvert comme un vilain, il ressemble à un sanglier débouchant des montagnes. La belle Flamenca se tient aussi loin de lui qu'elle peut, car il la désespère. Elle s'arrêta un moment pour prier sur la porte, et alors Wilhem l'entrevit pour la première fois. Ses yeux ne la quittèrent pas une minute, mais son bonheur fut cruellement empoisonné par le regret de ne pouvoir, à cette heure, la voir tout à fait. Heureusement, l'amour lui soufflait à l'oreille :

— Voilà celle que je songe à délivrer, et il faut que tu fasses tous tes efforts pour que je réussisse. Ne la poursuis pas cependant de façon que tout le monde s'en aperçoive. Je t'enseignerai bien à tromper le malotru fou et envieux qui serait mieux sous terre, et je te dédommagerai du tort que te fait ce jaloux.

La dame entrait à ce moment dans sa cellule, où elle commença par s'agenouiller. Le prêtre dit l'*Asperges me*, et Wilhem, entonnant le *Domine*, chanta tout le verset. Rarement, je pense, il avait été mieux chanté. Le prêtre sortit du chœur pour offrir l'eau bénite à don Archambaud, et Wilhem resta seul chargé du chant avec son hôte, qui l'aidait; ce qui ne l'empêchait pas d'écouter pour tâcher d'entendre la muette de la cellule. Le chapelain, pendant ce temps, faisait pleuvoir avec l'hysope le sel et l'eau de Pâques sur la tête de Flamenca. Elle entr'ouvrit un peu son voile pour la mieux recevoir, et montra un instant son teint blanc et rose et ses blonds cheveux resplendissants. Un rayon de soleil l'ayant frappée par un heureux hasard, Wilhem voit une partie du riche trésor qu'amour lui garde et sent son cœur rire et bondir de joie[2].

[1] Tierce, la seconde des petites heures du bréviaire qu'on appelle canoniales.

[2] Lo cuer ac blanc e prim e tenre
E l'cris fo bel e resplandens
Le soleil fes mout qu'avinens

Aussi, quand il entonna le *Signum salutis*, la beauté de sa voix émerveilla tous les fidèles. Le prêtre murmurait *Confiteor* devant l'autel, avec Nicolas, son petit clerc, qui n'avait pas plus de quatorze ans, et il n'y avait au lutrin que Wilhem, l'hôte et deux enfants de chœur. A l'évangile, la dame se leva, et un gros bourgeois qui se dressa sur ses pieds devant elle alarma fort Wilhem; mais Dieu voulut qu'il allât se placer ailleurs par respect.

Alors le chevalier regarda et vit sa dame debout. Elle se signa, inclina un peu la tête, et tint devant son visage, avec le pouce, les attaches de son manteau. Wilhem aurait bien voulu que cet évangile durât toujours, pourvu que Flamenca ne fût point fatiguée; mais il lui sembla qu'il n'avait duré qu'un instant. Quand il fut fini, la dame se signa encore; Wilhem admira sa main nue, et il lui parut qu'en se baissant elle avait touché et emporté son cœur.

Enveloppé avec soin de sa cape, car il tremblait qu'on ne s'aperçût de son émotion, il s'agenouilla derrière le tronc, tandis que le petit clerc donnait la paix à son hôte, et se garda bien de lever la tête; puis Nicolas fit une croix sur le bréviaire et alla donner avec ce livre la paix à Flamenca, qui l'effleura des lèvres. Wilhem alors vit une bouche *vermeillette* et si petite que le petit doigt l'eût emplie[1].

Jugez s'il fut heureux! D'un an il n'aurait cru en venir là, et voici que ses yeux avaient vu et que son cœur pouvait déjà se souvenir! Nicolas lui passa ensuite le livre, et il en baisa mille fois les feuillets baisés par sa dame, en remerciant Dieu et les saints. L'*Ite missa est*, qui le peina fort, comme on peut le croire, interrompit son oraison. Archambaud se lève aussitôt, sort le premier et entraîne rudement Flamenca et ses deux suivantes, qui étaient avenantes, belles et déjà bonnes à marier.

Elles s'en vont, et Wilhem reste et attend que le chapelain ait dit son bréviaire. Quand il le vit fermer le psautier, il s'approcha, le salua courtoisement et dit :

— Seigneur, pour bienvenue, je voudrais vous prier de me faire la grâce de dîner avec moi aujourd'hui et les jours suivants, tant que je resterai en ce pays.

Car tot dreit sus per miei aqui
Ab un de sos rais la feri.
Quan Guillem vi la bela ensena
Del ric tesaur qu'amor l'ensena
Le cors li ris tot e l'agensa. (Fol. XLIII, v°.)

[1] Guillems ha vist tal pertuzet
Que fora ples del menor det
Sa bella boquetta vermeilla. (Fol. XLV.)

— Acceptez, seigneur, souffla tout bas au chapelain, qui s'appelait Juste, Pierre Guy le bon hôte, vous ne pouvez qu'y gagner.

Le chapelain accepta, et Wilhem, ayant aussi invité Nicolas, leur donna largement à manger et à boire. La nappe levée, Wilhem ne fit pas longue conversation, mais, pressé d'être seul, il se retira en sa chambre. Une des coutumes de ce pays est qu'au printemps, quand on a soupé, tout le monde danse, se divertisse ou cherche le frais sous les arbres. Cette nuit-là, on planta le mai et les jeux furent plus bruyants.

Wilhem et l'hôte descendirent donc au verger, d'où ils pouvaient entendre les jeunes gens qui chantaient dans la ville et les oiseaux qui gazouillaient dans les bois, sous les feuilles vertes. Prenez pour dur le cœur amoureux qui ne s'attendrit pas en entendant les chants du printemps sous la verdure. Le vieux Pierre Guy, qui n'aimait pas et craignait le serein, emmena Wilhem plus tôt qu'il n'eût voulu et le força de regagner son lit. L'amour, par bonheur, répara ce tort en lui envoyant le plus doux songe.

Il semblait à Wilhem qu'il était aux pieds de Flamenca, et qu'après l'avoir longuement d'amour requise et suppliée, elle lui répondait :

— Seigneur, vous vous humiliez avec grâce, et il paraît bien, comme vous le dites, que vous avez désir de m'honorer. Je vous donnerai donc en peu de mots le conseil que vous demandez. Celui qui me donne la paix à l'église pourrait me dire un mot, s'il savait s'y prendre, à la dérobée, mais un seul à la fois; il faudrait, pour en dire un autre, qu'il attendît ma réponse. Maintenant que vous savez comment on peut me parler, je vous dirai que je me baigne quelquefois aux bains de Pierre Guy, et que mon ami pourrait s'ouvrir un chemin souterrain pour venir m'y rejoindre.

En disant ces mots, l'image de Flamenca le couvre de baisers, et Wilhem se réveille de joie dans sa chambre pleine et vermeille des rayons du soleil levant[1].

Qui l'eût vu à cette heure l'eût vite reconnu pour un amant. Il était pâle, en effet, avait les yeux battus et le pouls ardent. Mal d'amour est si dangereux qu'il brûle plus promptement que braise, et fait plus de ravages en une nuit qu'une autre fièvre en dix-huit. Amour est plaie de cœur si douce et si chère aux blessés, qu'ils n'ont nul souci de guérir. La nature, d'ailleurs, ne nous donne point de remède; s'il en eût existé un, Phœbus, le premier et le plus merveilleux des médecins, l'eût

[1] Asi a cella nuh passada
E del jorn una matinada
Intro que intret lo soleilz
Dins e la cambra tot vermeilz. (Fol. LII.)

bien connu ; mais il confessa lui-même que la médecine n'y pouvait rien. Il ne faut donc point s'étonner si Wilhem, bien frappé au cœur, était languissant et pâle.

Comme il *lavait*, son hôte entra tout incliné et dit :

— Le roi de paradis vous sauve, beau seigneur, et vous garde !...

— Dieu vous donne bonne journée ! mon hôte ; nous irons d'abord ouïr messe, et puis nous promener comme hier matin.

— Comme il vous plaira, seigneur ; mais je voudrais bien que vous bussiez avant, si cela vous était agréable, une goutte de mon vin vieux, car c'est en mai qu'il est le plus salutaire.

— Je le veux bien, mon hôte ; faites-le porter.

— Le voici, seigneur, clair et beau !

Wilhem demanda sa coupe, qui pesait cinq marcs d'argent et était si bien ciselée que l'empereur aurait pu sans honte la porter à ses lèvres. Il but le premier, et puis la tendit à son hôte en disant :

— Vous y boirez toujours désormais, et le vin vieux en vaudra davantage ; il me plaît mieux qu'elle soit à vous qu'à moi.

L'hôte fut si surpris qu'il ne put que rire de joie. Il courut la donner bien vite à sa femme qui s'empressa de la serrer, et suivit Wilhem à l'église. Avant l'heure de tierce paraît le farouche Archambaud, et le chevalier tient les yeux *collés* sur le portail aussi ardemment que l'autour sur la perdrix qu'il chasse. Aux patenôtres qu'il marmotte, il ne songe guère, car Flamenca s'arrête plus longtemps cette fois au seuil de l'église et ôte même, pour mieux prier, son gant de sa main droite.

Wilhem observa tout avec soin et reconnut à sa grande joie que lorsque Flamenca s'avançait pour baiser humblement le bréviaire, Nicolas le petit clerc pourrait lui dire un mot sans être entendu. La messe chantée, le jaloux sortit avec la dame, tête haute, et quand il ne resta plus personne dans l'église et qu'il eut achevé ses oraisons, Wilhem dit à l'oreille à Nicolas : Petit clerc, venez dîner avec le chapelain et moi.

En sortant du moutier avec l'hôte, il rencontra les jeunes filles de Bourbon qui avaient enlevé déjà les mais plantés la veille et qui entonnaient leurs rimes prophétiques. Elles vinrent passer tout droit devant Wilhem en chantant cette calende de mai :

Bonheur ! ait dame brune ou blonde
Qui n'aime jamais à demi,
Ne fait point languir son ami
Et riant du jaloux qui gronde
Ose suivre son chevalier
Au bois, dans les prés, au vergier,
Et puis en sa chambre le mène
En laissant le jaloux au lit,
Et s'il se fâche qui lui dit :
Arrière ! l'importun qui gène !

Entre mes bras mon ami j'ai.
Maris, c'est calende de mai[1]!

En entendant les jeunes filles, Wilhem soupira du fond du cœur et pria Dieu tout doucement de vérifier ce couplet pour lui. Puis ils rentrèrent à l'hôtellerie où ne tarda pas à venir le chapelain don Juste. En l'apercevant, Wilhem se jette à son cou et lui dit en l'embrassant avec tendresse : — Seigneur, il faut que je vous parle librement. Je suis assez riche, grâce à Dieu, et veux que vous ayez du mien. Acceptez, s'il vous plaît, cet habit blanc tout neuf, fourré d'une peau d'écureuil moresque. Nicolas, dont j'aime la franchise et la bonté, en aura un autre pareil que j'avais fait faire pour un de mes pages.

Ce ne fut pas tout : après dîner Wilhem se montra plus généreux encore pour l'hôtesse qui reçut en don une belle pièce de pourpre étoilée d'or.

— Je prie Dieu, s'écria l'hôtesse en la recevant, qu'il me donne un jour le pouvoir de vous remercier dignement. Parfois j'ai pensé que vous aimeriez à être seul ; si vous craignez le bruit et le trouble, dites-le-moi, de grâce ! nous avons une maison à côté de celle-ci où nous resterons pendant votre séjour à Bourbon.

— Dame, répond Wilhem, je vous remercie, car vous parlez bien et savez deviner à merveille les désirs d'un malade.

Il pria ensuite monseigneur don Juste de lui couper les cheveux et de lui refaire en fin chanoine de Péronne la couronne qu'il eut, dit-il, naguère et qu'il avait laissé couvrir à grand péché.

Le chapelain demeura muet de surprise en entendant Wilhem parler de couper ses cheveux qui étaient plus brillants qu'un bel écheveau d'or. Pierre Guy ne put s'empêcher de pleurer, et sa femme en eut tel émoi

[1] Cella dona ben aia
Que non fai languir son amic
Ni non tem gelos ni castic
Qu'il non an, am son cavallier
En bosc, eu prat o en vergier
E dins sa combra non l'amene *
Per so que meilz ab lui s'abene :
E l'gilos lassa d'aus l'esponda
E si parla qu'il li responda :
Non sones mot, faitz vos en lai
Qu'antre mos bras mon amic jai.
Calenda maia ! (Fol. LVI, v°.)

* M. *Raynouard* a donné ces vers dans son analyse, mais en falsifiant le texte, selon sa coutume. Ainsi, dans sa grammaire romane, il avait posé en principe que l'article masculin singulier était *lo*, et quand il n'est pas dans le manuscrit, il l'y met : ici, par exemple, il n'hésita nullement à imprimer *lo mene*, bien qu'il y ait au texte *l'amene*. Disons en passant, à ce sujet, que l'article français *le* se retrouve aussi souvent dans ce poëme que l'article *lo* roman.

que ses genoux fléchirent et qu'un torrent de larmes inonda son visage. Quant à ses pages, ils prirent la fuite en sanglotant.

Cependant Nicolas tint le bassin, et le chapelain, prenant de grands ciseaux fraîchement aiguisés, le tondit jusque sur le col et lui fit une large couronne. Dame Bellepile ramassait les cheveux en pleurant, et quand ils furent tous recueillis, elle les mit dans un beau sachet de soie blanche pour en faire plus tard des attaches de manteau. Ces attaches un jour seront données à Flamenca et pressées plus de mille fois par ses douces lèvres avant d'être usées [1].

Wilhem présenta ensuite un hanap doré au chapelain en lui disant courtoisement :

— Seigneur, voici votre salaire ; l'homme doit payer son barbier.

L'hôte et l'hôtesse sortirent de la chambre tout ébahis. Ils étaient tristes de sa tristesse ; car jamais d'aucun voyageur ils n'avaient eu si bonne aubaine ; ce qu'il leur avait donné en trois jours valait plus de trente marcs.

Le chapelain était resté avec Nicolas et les pages : — Seigneur, lui dit-il, quand ils furent seul, Dieu vous donne bonne aventure et tout ce que vous désirez ! mais je vous conjure de me faire connaître si je peux faire chose qui vous plaise, car rien ne me semblerait impossible pour vous servir.

— Grand merci ! seigneur, fit Wilhem, je ne vous demande qu'une chose, c'est de me prendre pour clerc et d'envoyer Nicolas à Paris. Il a le cœur bon et tendre encore, et apprendra facilement les lettres en deux ans. Je lui donnerai quatre marcs d'or et une robe chaque année.

Le chapelain ne se tenait plus de joie, et c'est à peine s'il put répondre :

— Seigneur vous êtes et seigneur vous serez : que votre volonté soit faite !

— Ne parlez point ainsi, reprit Wilhem, ou vous me fâcheriez : je veux que vous me traitiez en toute chose comme le petit clerc et que vous me fassiez tailler une cape de soie noire ou d'étoffe brune ample et longue.

Ainsi prêchait Izengrin ; mais si le chapelain avait été sage, il aurait bien pu dire comme Renard : Piéges ! piéges partout !...

[1] No us cuies ges que las crins arga
Na Bella-Pila, anc los met
En un bel cendat blanc et net
Et obrat n'a un bel frezel
Per far affibles de mantel
E per joia lo donara
A Flamencha quan fag sera
E quar seran mil ves boisat
C'ist cabeil ans que sia naat ! (Fol. LXII, r°.)

Ils vont au bourg pour faire coudre la cape, et lorsque Wilhem l'eut endossée, il ressembla, sans mensonge, à un jeune moine de Chardosse ou de Cîteaux. De là il se rendit à vêpres tonsuré et court tondu, mais plus heureux qu'un roi. L'amour le porte, l'amour le guide, l'amour l'inspire, l'amour l'a fait tondre et raser, l'amour lui a fait changer ses vêtements. Hélas! amour! amour! que tu as de savoir! Lorsque tant d'amants se parent, s'embellissent et cherchent les plus riches étoffes et les chevaux les plus fringants, frère Wilhem devient patarin [1] et sert Dieu pour sa dame. Bien fol est le jaloux qui entreprend de garder une femme. Si force ne la lui ravit, adresse, qui ne vaut guère moins à mon avis, y réussira bien.

Le lendemain, en entrant dans l'église et lorsqu'il se fut signé, Wilhem prit la clochette des mains du chapelain et se mit à sonner matines comme s'il n'eût fait autre chose de sa vie. Après les matines, don Juste dit à Wilhem qu'il pouvait aller se reposer et le mena dans la chambrette de Nicolas, située au pied du clocher. Dans cette chaumine, couverte d'herbes et de joncs, le chevalier, en cherchant le sommeil, trouva un nouveau souci, celui de savoir ce qu'il dirait à sa dame en lui donnant la paix.

Quand il se leva, le vilain avait apporté le sel et l'eau pour faire l'eau bénite; don Juste fut éveillé, ils se purifièrent et chantèrent leur prime [2], puis tierce; enfin ils sonnèrent vigoureusement les cloches, comme de coutume.

Tout le peuple vient à la messe. Après la foule, don Archambaud arrive le dernier en jurant entre ses dents, car il voudrait qu'il n'y eût ni fêtes ni dimanches. Il avait les cheveux hérissés comme ces démons que font les peintres, et Flamenca, certes, ne pouvait être gaie, ayant toujours un diable sous les yeux. Elle le suivait donc tête basse et s'enferma sans rien dire dans son étui. Wilhem la vit bien, j'en suis sûr, bien qu'il parût tout occupé de son office. Le chapelain ne fit point sermon ce jour-là, il n'annonça aucune fête nouvelle; aussi, quand Wilhem eut chanté l'*Agnus Dei* de sa voix belle et claire, il prit le livre et commença par son hôte à donner la paix aux bourgeois. Tout le monde voulait la recevoir de ses mains, ce qui le retint si longtemps, qu'Archambaud en prit impatience. Il sortit enfin de la foule, et Dieu vienne à son aide maintenant, car on ne vit jamais homme plus éperdu.

Sans lever les yeux ni remuer la tête, il s'avance vers Flamenca plus mort que vif, car il va lui parler pour la première fois, et quand il est

[1] Hérétique, Albigeois.

[2] La première des heures canoniales qui sont : *prime, tierce, sexte, none*. On dit tierce avant la grand'messe.

devant sa dame il murmure doucement, pendant qu'elle baisait le psautier : *Hélas!* Il ne le dit point pourtant si bas qu'elle ne l'entendît fort bien. Wilhem s'en retourne ensuite humble et incliné, et croit avoir gagné beaucoup. Il aurait renversé cent chevaliers dans un tournoi et gagné cinq cents chevaux de prix, qu'il ne serait pas plus content.

Don Archambaud sort le dernier, comme il était venu, emmenant rudement sa femme et ne la perdant pas un moment des yeux; Wilhem la suivait aussi des yeux du cœur. Lorsqu'il ne la vit plus il plia les ornements, serra le calice et la patène et alla se mettre à table avec l'hôte et le chapelain. Après dîner, ses deux compagnons vont *déporter*[1], et Wilhem reste seul. Il rentre alors dans son *dormidor*[2] et commence par se livrer à la joie, qui ne dura guère. Découragement le saisit peu à peu, et il se dit :

— Hélas! comment puis-je souffrir la vie?... Amour, tu m'as bien peu avancé! Je croyais avoir un six et n'ai qu'un as! Jamais ma dame n'aura pu entendre ce que je lui ai dit avec un si profond soupir que mon cœur était défaillant, et lorsqu'elle leva la tête, elle m'aurait regardé une minute si elle m'eût ouï. Mais son voile m'a trahi sans doute. Voile funeste, maudits soient ceux qui vous tissèrent! Je ressemble bien à Tantalus, qui pleure sans cesse et meurt de faim et de soif, quoiqu'il soit plongé dans l'eau jusqu'au menton et qu'un pommier incline sur sa tête ses branches chargées de pommes vermeilles, car l'eau le fuit lorsqu'il veut boire, et les pommes s'élèvent quand il veut manger..

Wilhem était ainsi plongé dans le doute et l'angoisse. Or, tandis qu'il e peine grièvement, que son cœur tantôt s'abaisse et tantôt se relève, et qu'il passe du découragement à l'espoir, Flamenca, de retour de l'église, se lamente de son côté. Dès qu'Archambaud fut sorti de la tour, elle se mit à fondre en larmes; l'eau du cœur ruissela de ses yeux[3], et pour la première fois elle gémit comme un enfant et se sentit captive et malheureuse.

Le mot de Wilhem lui revint; et en pleurant elle s'écria :

— C'est moi qui devrais dire : Hélas[4]! et non celui qui m'a fait en-

[1] S'amuser.

[2] Dortoir, chambre à coucher.

[3] Flamenca restec consirosa :
Mout si clamet malaûrosa,
Trista s'apella e dolenta,
Mout si doloira e gaimenta
Ab l'aiga del cor sos oils moilla... (Fol. LXXI, v°.)

[4] Il n'y a point Hélas! au manuscrit. M. Raynouard, altérant toujours le texte selon son usage invariable, a transcrit *Hai las!* dans son analyse, p. 29, ce qui constitue le barbarisme le plus inintelligent qui se pût forger. Le mot de l'auteur est : *Hui las! O*

tendre ce mot. Il n'est ni prisonnier, ni malade, et ne devrait point se moquer des tourments que je souffre dans cet enfer. Dieu! que veut-il? que me demande-t-il? Ne suis-je point assez affligée et malheureuse! Que vous ai-je fait, beau Seigneur Dieu, pour m'enchaîner dans cet affreux séjour? C'est à moi qu'il s'adressait pourtant, car il eut bien soin de parler assez haut pour être entendu, et avant qu'il ne s'éloignât il me sembla qu'il changea de couleur et soupira un peu, comme celui que peur ou honte intimide. Je ne sais donc qu'en penser. Aurait-il envie de moi? Ne voudrait-il point par ce mot me requérir d'amour. S'il en est ainsi, ailleurs il peut chercher sa joie, car mon amour n'est pas bonheur, mais douleur et angoisse.

Dans cette anxiété, elle appelle Marguerite et Alix et leur dit :

— Venez çà, mes douces donzelles, et apprenez ma peine. S'il ne tenait qu'à ma volonté, depuis longtemps je serais morte. J'ai si grand désespoir au cœur que je devrais tomber roide et glacée en vous parlant, tant un vassal que je ne connais pas m'a aujourd'hui vilainement raillée.

— Dame, quel est donc ce vassal? répondit Marguerite.

— Amie, c'est celui qui me donna la paix. Vous étiez toutes deux à mes côtés, et cependant vous n'ouïtes point ce qu'il me dit.

— Et que vous dit-il, dame, s'il vous plaît?

— Amie, pour me braver dans mes chagrins et me faire souvenir que je dois me plaindre sans cesse, il me dit doucement : *Hélas!*

— Dame, répondit Marguerite, par la foi que je vous dois, je ne crois point qu'il ait dit ce mot à mauvaise intention; il me paraît trop bien appris pour parler en vilain. Ce clerc-ci n'est pas celui qui donnait la paix de coutume. Il est bien plus grand et plus beau que l'autre, et sait mieux lire et mieux chanter. A mon avis, c'est un amant dont votre beauté a ravi le cœur et qui, ne pouvant vous parler qu'en vous donnant la paix, s'est mis pour vous en cette aventure.

— Marguerite a deviné, si Dieu m'aide, reprit Alix toute joyeuse; mais quel semblant fit-il, dame, en s'arrêtant devant vous?

— Amie, il soupira un peu et devint tout rouge.

— Il n'en faut plus douter dès lors, c'est *en vous qu'il entend*, sachez-le bien. Je ne le connais pas et ne sais qui ce clerc peut être, mais vous ferez grande courtoisie de lui répondre adroitement.

malheureux! Aussi Flamenca répond avec raison dans son monologue, ce n'est pas lui qui devrait dire : ô malheureux! c'est moi qui peut bien m'écrier : ô malheureuse!

E dis : eu deu ben dir : ai! lassa!
Mas cel que dis oi las! no s'lassa. (Fol. LXXII.)

Nous n'avons donc conservé ce mot impropre que pour la clarté de la traduction.

— Vous avez raison, belle amie. Il faut seulement trouver un mot qui s'ajuste au sien.

— Oui, dame, un mot si bien choisi qu'il ne donne ni espérance ni découragement.

Les voilà cherchant désormais et pesant bien ce mot ; ce fut tout leur souci jusqu'au dimanche. Le dimanche suivant, Wilhem ne manqua pas de servir la messe. Il avait mis Flamenca en grand travail d'esprit, et jamais elle n'avait attendu la paix avec cette impatience. Le moment venu, Wilhem eut grand soin de ne pas éveiller l'attention d'Archambaud et ne sortit du chœur que lorsque tous les assistants eurent reçu la paix. Alors il se dirigea sans affectation vers Flamenca. Alix et Marguerite observaient attentivement sa contenance et se disaient tout bas, en admirant sa taille, qu'elles n'avaient jamais vu si beau clerc.

Il n'est rien que l'amour n'apprenne. Flamenca soupira tout doucement en recevant le psautier, et élevant avec adresse le livre du côté d'Archambaud, elle appliqua ses lèvres sur les feuillets qui pendaient du côté de Wilhem, et dit tout naturellement : *Planz*, je vous plains! Puis elle redressa la tête pour examiner la physionomie de son amant, et à la rougeur qui couvrit son front, à la joie qu'exprimaient ses traits, elle comprit qu'il était noble et sage, et que par lui son secret ne serait point trahi.

Wilhem fut aussi ému de son succès qu'il l'avait été de son désir. En regagnant l'hôtellerie, il put se dire avec raison qu'il avait fini sa journée et ne chanterait plus versets ni psaumes. S'il eût été pour Dieu aussi bon frère convers que pour l'amour et sa dame, il aurait pu compter sur le bonheur éternel du paradis[1].

Mais Flamenca était tout inquiète et agitée. Elle doutait par moments qu'il eût entendu sa réponse :

— Alix, dit-elle à sa donzelle, j'ai prononcé le mot convenu ; l'entendis-tu, belle petite amie ?...

— Moi ? non !

— Et toi, ma chère Marguerite ?

— Non, dame ! Comment le dites-vous ?... Répétez-le pour voir, et nous saurons s'il put l'ouïr.

— Le voulez-vous ?...

[1] Mais Guillem es plus grazios
Tan quan plus era desirons ; (sic)
Quan fon vengutz à son hostal
Eu dic que planh a son jornal,
E no giguis el salm'ni vers.
Si for vaus Dieux aital convers
Con vas amors e voa si dons
De Paradis fora totz dons. (Fol. LXXV v° et LXXVI.)

— Oui, dame!

— Alix, viens çà; prends le roman de Blanchefleur et contrefais le clerc en me donnant, comme lui, la paix.

Alix se lève aussitôt, court vers une table où était le roman, et puis vient gravement vers sa dame, qui pouvait à peine s'empêcher de rire en voyant la fillette hausser le livre à droite et laisser pendre les feuillets à gauche. Elle fit semblant de le baiser comme le psautier, murmura *planz* du bout des lèvres, et puis lui demanda si elle avait entendu le mot.

— Oui, dame, très-bien, et il a dû l'ouïr comme moi, celui qui vous parle ce latin.

Toute la semaine elles repassèrent cette leçon, bien curieuses de savoir ce que répondrait le clerc la prochaine fois. Wilhem ne les fit pas languir. Le dimanche d'après, en s'arrêtant devant sa dame, qui avait écarté un peu son voile pour le mieux entendre, il dit en lui donnant la paix : *Mor mi*, je me meurs, et s'éloigna aussitôt. Amour les unissait ainsi d'un nœud si subtil que, sous les yeux même d'Archambaud, Wilhem courtise et sa femme octroie.

Revenue dans sa tour, Flamenca se coucha et dit à son mari qu'il pouvait dîner seul et s'aller promener ensuite, car elle n'avait nulle faim. Don Archambaud sortit en grondant, et sa captive lui cria pour adieu :

— Voilà ce que gagnent les ennemis, les jaloux, les malotrus comme vous!

A peine fut-il dehors qu'elle se leva toute riante et dit à ses donzelles :

— Venez çà, venez çà, fillettes! Voulez-vous ouïr bonnes nouvelles?

— Oui, dame, dites-les, pour Dieu!

— Monseigneur vient de sortir tout en colère parce que je n'ai pas voulu dîner tout à l'heure. Sachez donc, avant son retour, la leçon que je viens d'apprendre. Il n'en est pas de plus courte ni de plus courtoise. Notre beau clerc m'a dit : *Je me meurs!*

— Il est donc bien malade? répond Alix.

— Si m'aide Dieu! fait Marguerite, ce beau clerc est l'homme le plus aimable et le plus accompli que nous connaissions, et nous devons l'aimer de prime-saut.

Wilhem, de son côté, n'avait point une heure de repos. Tout le jour il se tourmentait et allait songeant et disant :

— Amour, Amour, vous m'allongez trop le chemin! Les mots sont trop courts, hélas! et les semaines trop longues! Je n'ai encore semé que deux mots; quand voulez-vous donc que ma moisson mûrisse?...

Le soir de ce dimanche arrivèrent des ouvriers maîtres, ses vassaux,

qu'il avait mandés de Nevers. Il commença par leur faire jurer qu'ils ne découvriraient à personne l'œuvre qu'ils allaient entreprendre, et leur donna son plan. Tout le jour ils restaient couchés, et toute la nuit ils travaillaient à la lumière avec le moindre bruit possible. En sept nuits ils achevèrent leur besogne. L'œuvre avait été si habilement faite qu'elle trompait même les regards de Wilhem, qui l'avait conduite.

Le huitième jour, les ouvriers partirent, et Wilhem courut à l'église donner la paix à Flamenca; celle-ci, répondant à son dernier mot : *Je me meurs*, dit doucement : *De quoi ?* Puis, tandis qu'il grave ce mot au fond de son cœur, et que Marguerite et Alix ne cessent de regarder le clerc, qui n'a point à leurs yeux d'égal en beauté, elle retourne dans sa tour, où l'amour la tient à l'école.

En entrant dans leur chambrette, Marguerite battit des mains, et dans son enthousiasme pour le beau clerc :

— Les dimanches sont bons maintenant! s'écria-t-elle; bonheur à celui qui enseigna notre homme et lui montra si bien les lettres!...

Wilhem, d'autre part, épelle son alphabet, qui ne se compose encore que de quatre mots, et répète à tout moment : *Hélas! je vous plains! je me meurs! de quoi?* Puis, le jeudi suivant, fête de l'Ascension, il dit rapidement : *d'amour!* — et passe.

Don Archambaud, comme d'usage, ne resta guère dans sa tour. Le dîner fini, en grande hâte il sortit pour aller jouer. Alors Flamenca se jette sur son lit, triste, pensive, et si marrie, que Marguerite, se penchant à son chevet, s'empressa de lui dire :

— Eh bien, dame, quelles nouvelles du beau clerc?

— Hélas! ma belle douce amie, tu ne te douterais jamais de ce que je vais t'apprendre! Tout est bien différent de ce que nous pensions. Il dit qu'il a blessure d'amour; d'amour il se plaint, d'amour il meurt; un homme qui me connaît à peine a-t-il le droit de se plaindre si vite?

— Ah! dame! murmure Marguerite, que vous connaissez peu ces choses!

— De quels torts pensiez-vous donc, reprit Alix, qu'il vînt se plaindre ici? Cet homme vous aime : ne le haïssez point, et, loin de lui tenir rancune, songez plutôt à ce que vous répondrez dimanche.

La dame suivit le conseil d'Alix, et le dimanche suivant, en prenant la paix, demanda : *Pour qui?* — *Pour vous!* répondit à Pentecôte Wilhem tout rouge d'émotion. — *Qu'y puis-je ?* redit Flamenca le lendemain d'une voix étouffée. — *Guérir!* articula bien bas le chevalier à l'octave de la Pentecôte. — *Comment?* demanda Flamenca le jour de la Saint-Jean. — *Par adresse!* reprit Wilhem le dimanche suivant. — *Laquelle?* fit la dame huit jours après. — *Allez...* dit Wilhem l'autre semaine; mais il ne put achever la phrase. — *Aux bains!* ajouta-t-il le

lendemain de la Madelaine. — *Quand ?* put bien répondre Flamenca le jour de la fête de saint Jacques de Compostelle. — *Jour bref est gent!* balbutia au bout de cinq jours le clerc. — *Me plaît!* répondit la dame plus tard, en effleurant de la main gauche la droite de Wilhem.

En sortant du moutier, Flamenca fut si émue, qu'à peine dans sa tour elle tomba pâmée. Dom Archambaud la trouva dans les bras d'Alix, qui tremblait qu'en reprenant ses sens elle ne se trahît par quelque parole imprudente. Tout déconcerté cependant, le jaloux court chercher de l'eau froide et lui en jette quelques gouttes au visage. Flamenca ouvre alors les yeux, promène un long regard autour d'elle et soupire profondément.

— Quel mal sentez-vous donc? demande l'ennemi.

— Seigneur, j'ai une goutte au cœur qui me tue et me désespère, et je crois bien que j'en mourrai, si je ne prends bien vite conseil de médecin.

— Dame, vous feriez mieux, je pense, de manger à chaque repas un peu de noix muscade.

— La muscade n'y ferait rien, seigneur ; j'ai déjà souffert d'autres fois de ce mal, dont le bain seul me soulageait ; aussi je voudrais bien me baigner mercredi, si tel est votre plaisir.

— Dame, je veux bien que vous alliez vous baigner à votre aise, et qu'on brûle des cierges en l'honneur des saints.

— Merci, seigneur ; et maintenant laissez-moi reposer un peu, et songez à faire préparer le bain.

Don Archambaud ferme la porte, attache la clef à sa ceinture, et va chez Pierre Guy. Qu'on juge du bonheur de Wilhem! De vive joie tout le cœur lui rit en entendant son hôte dire le soir à deux servants :

— Barons, disposez gentiment les bains et lavez avec soin les cuves de marbre, car notre dame châtelaine doit s'y baigner demain[1].

Le mercredi matin, au jour, Flamenca commence à se plaindre, et elle le peut à bon droit, car elle n'a point fermé l'œil de la nuit. Elle appelle doucement son mari, et dit en poussant des soupirs et des plaintes :

— Malheureuse que je suis! jamais je n'avais tant souffert! Daignez vous lever, s'il vous plaît, seigneur ; vous serez bientôt délivré de moi, car j'aime mieux mourir que vivre. Je me sens tellement brisée que je

[1] L'uset et dis à II servens :
Barons, los bains faitz bels e gentz,
Quar Ma dona si bainara
Al premier jorn que l'avenra. (Fol. XCIX, v°.)

Cet usage du moyen âge d'appeler barons les servants mérite d'être relevé au point de vue de l'histoire des mœurs car nous le trouvons partout.

me tiens pour morte si un peu après m'être baignée cette douleur ne cesse pas.

— Dame, répondit Archambaud, vous ne mourrez point de ceci. Le bain va vous guérir; aussi, reprenez courage et chassez ces idées lugubres.

Les donzelles étaient déjà sur pied, tout habillées et prêtes à partir. Elles se mettent à crier qu'il est temps d'aller chez Pierre Guy, et prennent bassins d'argent, parfums et linges. Archambaud se lève en grondant, secoue sa tête buissonneuse, et mène par la main sa femme à son ami. A mon avis, sa jalousie ne lui vaudra guère. Selon sa coutume, en entrant il furète dans tous les coins, et n'y voyant rien de suspect, sort en fermant la porte et met la clef à sa ceinture. Les donzelles, de leur côté, ne s'oublièrent pas, car elles assujettirent la porte en dedans avec un levier solide dont les deux bouts s'enfonçaient dans le mur.

— Dame, que ferons-nous? dirent-elles ensuite; nous voici en merveilleuse attente. Par où entrera maintenant celui qui vous choisit ce bain?

— Je l'ignore, répond Flamenca, et ne peux deviner ce qu'il veut faire.

Pendant qu'elles disaient ces mots, elles entendent un peu de bruit et se taisent subitement, car chacune sait bien que c'est celui qu'elles attendent. Le bruit augmente peu à peu, une pierre tourne sur elle-même, et Wilhem apparaît. Si vous me demandez comment il était venu, je vous dirai qu'il avait suivi le couloir souterrain que les maîtres mineurs de Nevers avaient creusé pendant la nuit.

Il avait en main un cierge allumé et portait brayes et chemise de fine toile de Reims, un blisaut écarlate à longs plis, serré par une courroie à glands d'or, et des chausses de pali à fleurs de couleurs diverses. Un chapeau de lin bien cousu, avec garnitures de soie, couvrait sa tête, non pour cacher sa couronne de clerc, mais pour garantir ses cheveux de la chaux du souterrain. Fine amour lui avait donné un peu de son teint éclatant par une largesse inutile, car ses couleurs naturelles étaient aussi vives et aussi fraîches que celles de la rose.

Devant sa dame, il s'agenouilla et lui dit :

— Dame, que celui qui vous créa et qui voulut que vous n'eussiez point de rivale en courtoisie et en beauté, vous sauve et votre compagnie!...

En disant ces mots, il lui baisa les pieds, et Flamenca, tout émue, répondit :

— Beau seigneur, que celui qui ne mentit jamais, et qui permet que vous soyez ici, vous sauve et vous garde, et vous laisse accomplir tous les désirs de votre cœur!

— Tous mes désirs, douce dame, toute mon ambition, tout mon souci, c'est vous à qui je me suis donné; si vous m'octroyez ce don, tous mes vœux seront accomplis.

— Beau seigneur, puisque Dieu permet que je sois avec vous ici, vous ne direz point en me quittant que vous perdiez rien par ma faute; vous me semblez si gent et si beau, si adroit et si courtois, que par amour et par raison mon cœur est à vous depuis longtemps, et que je vous donne à présent ma personne.

Elle le prend dans ses bras à ces mots et l'y serre avec douce tendresse. Maintenant, le sire Archambaud peut danser s'il veut sous le frêne! Ce n'est pas pour lui que Flamenca restera sans ami. Wilhem la couvrait de baisers, et je prie Dieu qu'il donne à vos amis la moitié du plaisir qu'ils eurent! Après l'avoir longtemps et tendrement pressée sur son cœur, il lui dit :

— Si cela vous plaisait, ma dame, nous pourrions, par une voie nouvelle, aller jusqu'à ma chambre, d'où j'ai vu si souvent la tour qui vous sert de prison.

— Comme il vous plaira, beau doux ami; j'irai là où vous me direz, car je sais bien que, si vous pouvez, vous me ramènerez ici saine et sauve.

Wilhem entre le premier dans le souterrain, qui n'était pas obscur, car il y avait trois cierges allumés; puis Flamenca le suit avec ses deux donzelles. Toutes les trois trouvèrent la chambre bien garnie de tapis et de draps, et parée de royales tapisseries. Alix et Marguerite s'assirent à terre sur des coussins, et après leur avoir fait l'accueil le plus courtois, Wilhem se prit à dire :

— Douce dame, je vous remercie, maintenant que nous sommes ensemble, du cruel martyre que si longtemps pour vous j'ai souffert. Vous ne saviez pas qui j'étais, et l'amour seul pouvait vous faire entendre que je méritais votre cœur.

— Beau seigneur, répondit Flamenca, je vois et je sens que vous êtes homme de haut parage. Ainsi je l'ai compris d'abord en vous voyant rechercher mon amour, car si vous n'étiez preux et puissant, vous n'auriez jamais pensé à moi.

Wilhem alors lui conta mot à mot qui il était, comment il vint à Bourbon et de quelle façon il s'y était conduit depuis son arrivée. Quand elle sut le nom et la noblesse de Wilhem, elle fut si transportée de joie qu'elle s'abandonna entièrement à lui; elle se pend à son cou, l'embrasse étroitement et n'a souci que d'une chose, c'est de pouvoir le servir assez en le baisant, le caressant et faisant tout ce que veut l'amour. Leurs lèvres pressent tour à tour les mains, le cou, la bouche et les yeux : nul ne se dérobe aux caresses de l'autre, nul ne perd rien en

droit d'amour [1] et chacun s'efforce d'apaiser de bonne foi le triste mal et le long désir qu'il a souffert, et tous deux s'aiment alors véritablement; l'amour qui les tient brûle d'une flamme si vive qu'ils oublient sans peine les chagrins du passé.

Ceux-là aussi étaient de vrais amants. Petit est maintenant le nombre de ceux qui leur ressemblent, mais je m'en soucie peu, car j'en sais un du moins qui aimerait comme eux s'il trouvait bonne compagnie.

Ils éprouvaient un tel délice à se redire les mots qui avaient bâti leur intelligence, que plume ne pourrait le noter, bouche le peindre, cœur le penser.

Wilhem n'oublia point les donzelles, car il les convia très-gentiment à se souvenir de lui et à l'aimer, et il leur donna pour aubaine des cordelières, des fronteaux, des fraises bien plissées, des fermoirs, des bagues, de petits boutons pleins de musc et bien d'autres joyaux dont je ne parle pas.

Au départir, Wilhem ne put retenir ses larmes. Il tremblait toujours de ne plus les revoir; mais il les reverra bientôt, car Flamenca retournera aux bains à toute heure, quand elle voudra; et souvent elle se fera malade, car cette maladie lui plaît, et son cœur guérit rapidement. Quatre fois au moins la semaine elle retournera aux bains si elle peut. Avant de se séparer, tous deux pleurent du fond du cœur; tous deux vont mêlant et buvant les eaux de ce cœur qui se fond [2]. Au moment de prendre congé ils s'embrassent étroitement; souvent ils s'étreignent avec force, se couvrent de baisers et ne savent que faire pour adoucir l'amertume de la séparation qui est venue enfin avec ses tristes soupirs, ses larmes, ses mots entrecoupés et ses sanglots.

Flamenca fut pourtant la plus forte, elle parvint à lui dire en partant :

— Beau doux ami courtois, je ne vous ai point tout donné, savez-vous pourquoi? C'est que je me donne à vous tout entière à partir de ce jour.

Son ami la remercia mille fois de ce don en soupirant, pleurant et

[1] Oils ni boca ni mans ni col.
Ans l'us l'autre baises estrein,
De ren l'us vaus l'autre no feim.
Ans es totz cels d'entre els eissitz
Qu'estier no fora totz complitz.
Cascun s'esforsa d'agrazir
Lo cochos mal e lo desir
Que l'us a per l'autre sufert
Neguns per amor re non pert. (Fol. CIII.)

[2] Amdui si ploron coralmen,
E l'aiga que del cor deissen
Mesclon ensems e pueis la bevon... (Fol. CIV.)

l'embrassant, puis la dame et ses donzelles rentrèrent dans la chambre du bain. Wilhem replaça la pierre, et lorsque Flamenca se fut un peu mouillé le front, Marguerite fit tinter la clochette, et le jaloux accourut avec tant de précipitation qu'il faillit se rompre le cou. Il ouvrit la porte, mais ne put articuler une parole, tant il était essoufflé.

— Seigneur, lui dit Flamenca pendant qu'il reprenait haleine, sachez que ces bains sont très-bons et d'une grande vertu : je guérirai si je continue de les prendre, car je me sens déjà un peu mieux; mais un seul ne me vaudrait rien, à ce que dit l'écriture placardée sur le mur : ils ne sont souverains que lorsqu'on les prend autant de fois qu'on a souffert le mal.

— Baignez-vous donc tous les matins, répondit Archambaud, j'y consens, si cela vous plaît.

— Oui certes, seigneur, répliqua la maligne Alix, il faut que ma dame se baigne, car nous ne pourrions jamais vous dire les tortures, les douleurs, les sueurs froides et les angoisses que nous lui avons vu souffrir! Il y avait des instants où nous n'aurions pas répondu de sa vie. Mais nous voyons, grâce à Dieu, et reconnaissons maintenant que le bain sera sa guérison.

Ainsi parla notre fine donzelle. Marguerite fit aussi sa partie et pressa sa dame de se coucher pour prendre du repos.

— Dame, dînerez-vous avant? lui dit Alix, quand elles furent seules.

— Non, belle Alix, j'ai assez mangé et bu aujourd'hui en tenant mon ami dans mes bras. Crois-tu qu'on mange en paradis?... Quel festin vaudrait le souvenir de ses regards pleins d'amour? Je n'ai faim de rien que de revoir celui que j'aime!... Comment le trouves-tu, Alix?...

— M'en croirez-vous, dame, si je vous dis que je n'ai jamais vu homme plus beau et qui vous convienne davantage?... Vous souvient-il de son trouble en vous abordant?

— C'est grande folie que tu demandes là? S'il m'en souvient, Alix! de quoi me souviendrais-je donc?... Va, nous n'aurons pas besoin de couper le jonc de la Saint-Jean pour savoir si nous nous aimons autant l'un que l'autre. Percés tous deux du même carreau, nous sommes bien au plus haut point d'amour. Entre ses bras, quand il voudra, il pourra me tenir, car c'est fraude et déloyauté de refuser ami de cœur en ce qu'il veut et désire le plus. Un tel refus engendre délire et colère, et je ne sais vraiment où celles que leurs amis supplient en vain peuvent avoir le cœur!... Dame qui rebute l'homme qui l'aime fidèlement et de bonne foi a l'âme dure et folle et devrait être pendue par la gorge aux fourches des larrons! Maudite soit cette démence pleine d'orgueil et de perversité! Une dame double le prix de sa beauté par pitié, tendresse et douce merci. Car beauté passe, et merci dure, comme le dit si

bien Ovide. Un temps viendra où celle qui dédaigne maintenant son ami sera couchée seule et vieille et froide; où celle à qui l'on a coutume de porter la nuit des roses sur le seuil, pour qu'elle les trouve le matin en ouvrant sa porte, verra tout le monde la fuir. Femme ne brillant qu'un instant comme la rose et la rosée, fait donc péché et grande faute d'éloigner son ami et de faillir envers lui par crainte de la médisance. Contre le médisant pervers dame doit prendre hardiesse. Qu'elle le laisse crier et fasse son propre bien. C'est pour elle qu'elle agit. Or, en se moquant des propos méchants, elle arrivera un jour à tenir et à presser entre ses bras ce qu'elle aime le plus au monde.

En grand délice fut Wilhem durant toute cette journée. Du lit il ne voulut bouger et fit dire au chapelain don Juste qu'il ne se sentait pas trop bien et le priait de se pourvoir d'un autre clerc; que du reste, il ne prît point mal sa prière et vînt tous les jours comme de coutume dîner à son hôtel.

Le lendemain, qui était un jeudi, Flamenca ne s'oublia point. A l'aube, elle appela son mari et dit :

— Seigneur, j'ai douleur si cruelle, que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

— Dame, répondit le jaloux, si m'aide Dieu! je le sais bien que vous avez mal reposé. Aussi vous ferez collation, s'il vous plaît, avant d'aller aux bains.

— Pas maintenant; à mon retour, seigneur, vers le midi.

— Allons donc! murmure le jaloux, puisque ces bains vous plaisent tant!...

Don Archambaud jette sur ses épaules une simarre d'étoffe grossière, va les enfermer chez Pierre Guy et s'en retourne avec la clef. Les donzelles barrent la porte en dedans avec le levier, et peu d'instants après Wilhem arrive par le couloir souterrain. Il portait une robe de pourpre fleurie d'étoiles d'or qui le rendait plus beau et plus gracieux encore, et des chausses de samit vermeil de la plus grande richesse[1].

En entrant, il s'agenouilla devant sa dame, puis il la ramena dans sa chambre, qui était belle et bien parée. Là, Flamenca, le voyant se détourner triste et soucieux, lui dit :

— Bel ami, à quoi pensez-vous?

— Ma douce dame, s'il vous plaît, puisque tout ce que j'ai est bonheur et joie, je voudrais que chacun en eût sa part. Mes donzels sont

[1] Et ac una polpra vestida
Ab esteletas d'aur florida,
Et estet li tan bel e gen
Que nulla re noi si desmen.
Caussas ac d'un fi vermeil samit... (Fol. CX, v°.)

jouvenceaux courtois, alertes, bons et beaux. Telles étant vos deux donzelles, si vous l'aviez pour agréable, ils pourraient leur parler d'amour.

— Vous le voulez, ami, qu'ils viennent !

Wilhem va ouvrir la porte et les fait entrer tous deux. Quand ils virent la dame assise sur le lit et les jeunes donzelles, ils se crurent enchantés. Fléchissant toutefois le genou avec courtoisie, chacun dit à Flamenca :

— Dame, je ferai volontiers vos mandements. Vous avez ici deux écuyers fidèles.

Flamenca les accueille alors non moins courtoisement ; elle les salue avec grâce, les relève avec sa main nue, et faisant signe à ses donzelles :

— Venez çà, dit-elle, l'une et l'autre. Ces pages sont deux, et je veux que chacun ait sa mie ! Que nulle ne se fasse prier, car je vous le dis, vous en prie et vous l'ordonne.

Les donzelles obéissent et sortent, Alix avec Othon et Marguerite avec Claris. Nos amants restèrent donc seuls, et la joie la plus savoureuse que puisse rêver cœur amoureux, ils la goûtèrent à profusion et à loisir.

Amour, joie et bonheur les enivrèrent ainsi quatre mois, à savoir août, septembre, octobre et novembre. Mais à la fête de saint André, don Archambaud, à qui Flamenca ne disait plus rien et qui la laissait aller et venir selon sa fantaisie, la voyant si florissante de santé, si alerte et si gaie, lui parla un jour en ces termes :

— Il me semble, dame, que vous ne me craignez ni ne me prisez guère. Votre orgueil, à mon sens, s'est bien révolté contre moi !

— Beau seigneur, répliqua Flamenca sur-le-champ, celui qui nous unit fit grand péché et grande faute. Depuis que je suis votre femme, votre prix n'a fait que déchoir. Avant de m'épouser, vous étiez si vaillant, qu'on parlait de vous par tout le monde, et que Dieu et les hommes vous aimaient ; mais votre folle jalousie nous enterre tous deux. Je n'ai jamais donné semblant de douleur ni fait réclamation ou plainte, et pourtant vous m'avez tenue si étroitement captive et si vilainement traitée devant mes donzelles, que vous pouvez bien, sans conteste, avoir la palme des jaloux. Autant donc j'aimais le chevalier brave et accompli qui brillait aux tournois, maintenait parage et loyauté, autant je dois haïr le jaloux rude et sauvage comme un ours, et qui depuis un an n'a pas même lavé sa tête.

— Dame, répondit Archambaud après un long silence, sens et raison viennent de passer sur vos lèvres. Jalousie, qui me possédait, m'avait transformé comme le fut, au temps ancien, le grand roi Nabuchodonosor ; mais, par la foi que je vous dois, vous ne m'en ferez plus reproche !

Il sort à ces mots et va faire sonner à l'église l'appel des chevaliers, celui des bourgeois et celui des vassaux par les petites cloches et la grande. Puis quand ils furent tous réunis, il leur annonce qu'il veut établir une fête en mémoire de sa réconciliation avec Flamenca.

Tous s'écrièrent d'une seule voix :

— Nous le voulons! nous le voulons! et nous la maintiendrons toujours!

— Je vous dirai plus, ajouta-t-il ensuite : au printemps, quand le soleil nous sourira, je veux faire ici un tournoi magnifique. J'y convierai le roi de France et tous les barons du royaume, depuis le Rhône et la Garonne jusqu'à la mer. Puis lorsque j'aurai lavé ma tête, nous passerons la nuit à table, car nous avons resté trop longtemps sans nous réjouir et courtiser les dames.

On fit donc grande fête ce jour-là. Flamenca fut tirée de prison, et les chevaliers d'Archambaud eurent vive allégresse de pouvoir enfin lui parler. Le lendemain matin, le plus tôt qu'il lui fut possible elle courut aux bains, seule cette fois, car Archambaud ne veut plus être clavaire des bains ni portier de la tour. A peine entrée dans la chambre de Wilhem, Flamenca se hâta de lui apprendre comment son mari venait de perdre son odieux défaut et de recouvrer courtoisie, et puis elle lui dit :

— Ami, vous ne devez plus désormais rester reclus céans; il faut partir, car je ne pourrai revenir en droit de loyauté. Reprenez donc votre carrière et retournez, car je le veux, à Nevers, à la guerre et aux tournois. De temps en temps vous m'enverrez de vos nouvelles par quelque adroit pèlerin, par un messager ou un jongleur.

Wilhem fut saisi d'un tel émoi à ces paroles, qu'il tomba pâmé dans ses bras. Sa douce amie en eut grand trouble, car elle ne voulait pas le quitter ainsi, et elle n'osait appeler au secours. Le chevalier ne revint que longtemps après de sa pâmoison, et c'est à grand'peine s'il put lui répondre, car les soupirs et les sanglots qui sortaient de son cœur empêchaient les mots d'arriver à ses lèvres.

Plus de mille fois alors ils s'entre-baisèrent et prirent ensuite congé au milieu des pleurs et des plaintes avec une seule consolation, l'espérance de se revoir au tournoi d'Archambaud. Quand l'aubépine eut refleuri, Wilhem revint en effet à Bourbon avec trois cents chevaliers; il désarçonna, pendant la joute, le comte de la Marche et seize barons de Castille, et gagna l'amitié d'Archambaud et l'écharpe de Flamenca.

MARY LAFON.

VOYAGES

UNE
PROMENADE CIRCULAIRE

SUITE ET FIN.

VI

SPA

De Chaufontaine à Pepinster, le rail-way franchit perpétuellement des ponts, des viaducs et des tunnels. La vallée est resserrée et accidentée autant que possible; c'est dire que les trois quarts d'heure de chemin de fer passent comme quelques minutes. Un petit embranchement amène à Spa les chevaliers d'industrie des deux sexes qui se flattent de pêcher en eaux thermales.

Spa est situé dans une vallée assez étendue, qui n'a rien de fort attrayant; seulement il est dominé, sur un côté, par un coteau boisé, fort élevé, fort abrupt, où circulent de jolis chemins bien entretenus.

C'est le seul site agréable dans le voisinage de Spa. Je n'ai pas pris le temps de visiter les curiosités lointaines, par exemple la grotte de Rémuchamp, dont on dit des merveilles; mais je ne crains pas d'affirmer que, comme paysage, Chaufontaine vaut mille fois mieux que Spa.

VII

AIX-LA-CHAPELLE

Il faut deux heures pour arriver de Pepinster à Aix-la-Chapelle. Dans cette dernière ville, rien d'intéressant, suivant moi, si ce n'est la source sulfureuse. Aux bains de la Rose, qui sont aussi un hôtel, chaque baigneur a pour se déshabiller un petit salon, et pour se baigner une piscine de marbre.

Quant à la cathédrale, c'est un salmigondis de tous les âges et de tous les styles. Il paraît que le diable s'est mêlé de sa construction; mais il n'a pas fait un grand chef-d'œuvre, et les notables d'Aix-la-Chapelle ont eu bien raison de ne lui donner qu'un méchant loup pour sa peine. Le fauteuil de pierre où Charlemagne, embaumé, est resté assis pendant je ne sais combien de siècles, n'a d'autre intérêt que celui de fournir un beau texte à des déclamations historiques. Pour moi, j'estime peu ces souvenirs, que chacun peut évoquer dans son cabinet quand cela lui fait plaisir, sans se donner la peine d'aller chercher des choses matériellement insignifiantes.

VIII

COLOGNE

J'ai hâte d'arriver au dôme de Cologne, ce prodigieux monument qui sera le chef-d'œuvre de l'architecture gothique, lorsqu'il sera terminé. Or, malgré la légende, je dis qu'il sera terminé dans quelques années.

Cet oracle est plus sûr que celui de *Satan*.

On sait, en effet, que le grand ennemi du genre humain prétend empêcher à tout jamais l'achèvement du dôme; mais peut-être ignore-t-on quels sont ses motifs pour cela. Voici les détails de l'affaire; je les tiens de fort bon lieu.

Vers le milieu du treizième siècle, Conrad de Hochsteden, archevêque de Cologne, ayant pris la résolution d'élever une église qui surpassât toutes celles de la chrétienté, fit appeler le plus habile maçon de la ville, et lui demanda un plan, pour l'exécution duquel il lui accorda une année. Le maître se mit à l'œuvre; mais soit que son génie fût épuisé, soit plutôt qu'il fût le jouet des mauvaises puissances, il ne pouvait

parvenir à fixer sur le papier les images grandioses qui flottaient vaguement dans son esprit. Le terme fatal approchait, et, plein de désespoir, l'architecte errait pendant la nuit parmi les rochers des Sept-Montagnes, lorsque tout à coup un chasseur couvert d'un manteau rouge, et portant une plume de même couleur sur son large chapeau, parut sortir de terre devant lui.

— Que venez-vous faire ici, habile faiseur d'églises? lui dit-il en ricanant; venez-vous chercher des pierres pour la construction de votre dôme? Ce sont, par ma foi, les meilleures qu'il y ait dans toute la chrétienté; et quant à l'abondance, on pourrait en construire des églises pour toute la terre.

— Hélas! répondit le maître découragé, je suis un malheureux indigne de mener à fin une telle entreprise. Le Seigneur s'est retiré de moi.

— Eh bien! adressez-vous à quelque autre, fit son interlocuteur en riant d'un rire étrange. Moi, par exemple, je puis vous aider. J'ai précisément, par hasard, un petit plan d'église dans ma poche. Que dites-vous de ceci?

Et il déroula devant les yeux surpris du maçon l'élévation d'une cathédrale admirable, telle qu'on la voit actuellement chez tous les marchands d'estampes de Cologne, avec ce titre : *Le dôme de Cologne terminé.*

J'ai oublié de dire qu'il avait préalablement appelé pour l'éclairer un petit feu follet qui faisait des gambades dans les environs.

L'architecte, enchanté de voir si bien rendu sur le papier le plan gigantesque qu'il avait rêvé, étendait la main pour s'en saisir, lorsque le chasseur lui dit en le repoussant :

— Doucement, l'ami; papier pour papier; vous allez mettre votre nom sur ce petit chiffon-là.

Le maître maçon, éperdu, voyant d'un côté la honte et de l'autre la gloire, signa son nom sans trop marchander, quoiqu'il commençât à reconnaître à qui il avait affaire.

De retour à Cologne, il montra son projet à l'archevêque, le vit accepter avec enthousiasme, et se mit à l'œuvre. En peu de temps il eut achevé le grand portail, le premier étage des tours et une partie du chœur. Mais, malgré les applaudissements que lui valait son travail, il ne ressentait plus un instant de satisfaction. Toujours il avait devant les yeux le spectacle de sa damnation éternelle, et plus la cathédrale avançait, plus il devenait sombre et désespéré! Enfin, n'y pouvant plus tenir, il confia le secret de sa rencontre à son confesseur. Celui-ci lui ordonna de faire pénitence, et de réciter matin et soir certaines prières, toutes-puissantes contre les mauvais esprits. Grâces à ces pratiques pieuses, l'architecte ne tarda pas à recouvrer sa tranquillité et put se

croire délivré de toute obsession. Mais Satan n'était pas entièrement vaincu. Bientôt après, des querelles éclatèrent entre l'électeur et la ville. Les travaux de l'église furent interrompus, et le maître, accablé de dégoûts et d'injustices, se laissa mourir de douleur. La nuit même de sa mort, une table d'airain qui portait son nom et qu'il avait fait sceller dans le dôme en disparut sans qu'on sût comment. Voilà pourquoi ce nom est encore ignoré à l'heure qu'il est et pourquoi on n'a jamais pu achever l'église de Cologne.

Légende à part, rien de si beau que ce qui existe de cette cathédrale. Le portail et l'une des deux tours, arrivée à son premier étage, sont anciens et déjà même un peu dégradés; cependant ils allient la grandeur la plus imposante à l'élégance la plus exquise. L'abside et les portails latéraux, qui ont été construits et achevés dans ces derniers temps, répondent dignement à ce frontispice splendide. Les portails latéraux ne sont point percés d'une immense rosace, comme à Notre-Dame, mais d'une haute ogive surmontée elle-même d'une rosace de petite dimension; ils sont décorés de clochetons, de statues, de fleurons, d'ornements de tous les genres, dessinés, sculptés, fouillés avec un soin et une patience dignes du moyen âge. La base de l'abside est appuyée sur un talus de plusieurs mètres de hauteur, ce qui ajoute à l'effet de ses ogives élancées, de ses meneaux souples comme des lianes, de ses contre-forts fantastiques, de ses clochetons sans nombre.

Lorsque l'on entre dans la cathédrale, on est d'abord frappé de sa grandeur fabuleuse. De chaque côté de l'immense nef s'étendent de doubles bas-côtés également gigantesques. Il est vrai qu'il n'y a point de chapelles latérales, comme dans la plupart de nos églises; mais l'effet de ces cinq nefs parallèles est saisissant. Le transept est divisé en trois parties par deux rangées de piliers, et ce transept formerait à lui seul une basilique fort remarquable. Le chœur, entièrement terminé, est admirable, d'architecture, s'entend; quant à sa décoration, j'aime à croire qu'elle n'est pas définitive. Je vous fais grâce du détail des tombeaux et des reliquaires, que vous trouverez énumérés dans le premier *Guide* venu. Ici, comme dans tous les grands monuments, ce qui est beau surtout, c'est l'ensemble; il n'y a que les antiquaires qui puissent se passionner pour les détails.

Ce qui n'est pas moins beau ni moins grand que la cathédrale de Cologne, c'est le Rhin. De ma fenêtre, à l'hôtel Royal, j'ai longtemps contemplé cette superbe nappe d'eau, traversée par un long pont de bateaux, et que sillonnent incessamment une multitude de steamers. On reconnaît au premier abord que c'est le roi des fleuves d'Europe, et un roi aussi bienfaisant que vénéré. Le Rhin est, en effet, une des routes commerciales les plus magnifiques et les plus fréquentées du vieux

monde. Il ne se passe pas cinq minutes que l'on ne voie arriver quelque bateau à vapeur, soit paquebot élégant, chargé de passagers, soit remorqueur traînant à sa suite quatre à cinq grands bateaux, portant mâts, cordages et voiles, tout comme des navires maritimes. Le pont de bateaux est obligé de s'ouvrir perpétuellement, et alors les passants, qui ne passent pas, s'accumulent des deux côtés en regardant la manœuvre des bateaux-portes. Cette manœuvre se fait avec une facilité et une rapidité étonnantes, et cela est nécessaire, car les steamers se rencontrent là presque aussi fréquemment que les omnibus sur nos places. Les bateaux des compagnies réunies de Cologne et de Dusseldorf passent toutes les deux heures, à la remonte comme à la descente. Une autre compagnie hollandaise ajoute à ces moyens de transport ses *dampfschiffs*, d'une construction plus nouvelle, ayant des roues plus grandes, et à l'arrière, sur le pont, une cabine vitrée (j'apprécie singulièrement cette attention). Enfin, brochant sur le tout, il y a de petits bateaux à vapeur microscopiques qui font le service des environs.

Ce sont là les représentants de la navigation moderne. De temps en temps, comme souvenir du passé, descend un grand train de bois, long de trois ou quatre cents pieds, large de cinquante ou soixante. Une quarantaine d'hommes debout à l'avant, autant à l'arrière, ébranlent d'énormes rames en poussant des cris sauvages. Au milieu du radeau, sur une espèce d'échafaud, deux hommes font des gestes forcenés avec leurs chapeaux, pour indiquer aux rameurs les manœuvres qu'ils doivent exécuter. Plusieurs cabanes sont bâties sur ces îles flottantes, et la fumée qui s'en élève indique que le feu de la cuisine n'y est point inactif.

Tout grands que ces trains nous paraissent, ils ne sont que des diminutifs de ceux qui étaient usités autrefois. La longueur d'un grand radeau était de 700 à 900 pieds; sa largeur de 70. Il portait 12 à 15 cabanes de planches; celle du maître se distinguait par la grandeur et le *comfort*. Dans la cuisine se trouvait suspendu un énorme chaudron de cuivre qui bouillait nuit et jour, pendant toute la durée du voyage. Un panier, placé au haut d'une perche, donnait le signal des repas. Tous les hommes de l'équipage, dont le nombre s'élevait parfois à 900, accouraient alors avec leurs écuelles de bois pour recevoir leur pitance. La consommation d'un grand train, pendant le voyage, était évaluée à 50,000 livres de pain, 20,000 livres de viande fraîche et 10,000 livres de viande salée, 12,000 livres de fromage, 15,000 livres de beurre, 40 sacs de légumes secs, 600 mesures de bière, 8 foudres de vin. Un troupeau de bœufs et de moutons était transporté vivant, en compagnie de plusieurs bouchers. La construction et l'équipement d'un semblable radeau exigeait un capital de plus d'un million de francs. Les nom-

breuses sinuosités du Rhin, ses tourbillons, ses chutes, rendaient extrêmement difficile la conduite d'une aussi lourde masse; autrefois une famille de Rudesheim en possédait seule le secret : c'était comme une famille souveraine dans la république des bateliers.

Comme le Rhin lui-même, ces trains commencent par être tout petits. Ce sont d'abord des sapins lancés du haut des montagnes dans des espèces de couloirs, et arrivant comme la foudre au fond des gorges sauvages; abandonnés ensuite au cours des torrents, ils s'échouent sur les rives, ils s'arrêtent dans les rochers, jusqu'à ce qu'une grande crue les remette à flot; puis ils arrivent à une scierie où on les débite en planches; alors de petits radeaux sont formés, qui descendent de rivière en rivière jusqu'au vieux fleuve, où ils sont réunis en grandes masses. On peut les voir passer par toutes ces phases sur le Rhin d'abord, puis à Guernsbach et à Forbach, dans la vallée de la Murg, non loin de Bade.

IX

KÖNIGSWINTER

Comme je tiens aux monuments de la nature beaucoup plus qu'à ceux des hommes, j'ai bravement sauté Bonn, mais je suis descendu à Konisgwinter, après deux heures et demie de navigation sur le dampschiff. C'est à Königswinter que le grand encaissement du Rhin commence par les Sept-Montagnes, formées de granit, pour finir à Bingen par le Rupertsberg et le Niederwald, composés de schiste et d'ardoise. Dans cet intervalle de vingt-huit lieues s'entassent toutes les beautés du Rhin allemand. La belle nappe verte toujours profonde, toujours large, quoique d'une largeur inégale, y serpente parmi des montagnes aux angles saillants et rentrants, mais malheureusement d'une élévation médiocre et beaucoup trop égale. Là se dressent, à chaque pas, tous ces vieux repaires des chevaliers-brigands du Rhin, successivement pris et démantelés par les forces d'une société plus régulière, et demeurés, depuis lors, à l'état de ruines. Maintenant ce ne sont plus que des objets de curiosité, placés sur une grande étagère, et que l'on ferait peut-être bien de numéroter, pour la commodité des voyageurs. Chacun d'eux a sa légende comme sa physionomie, et cette légende, dit M. Delrieu, n'est pas toujours fort ancienne. Ces voûtes, à moitié écroulées, n'ont point seulement abrité quelques bohémiens craintifs, elles ont parfois servi de citadelle aux brigands hardis et nombreux dont les bandes s'étaient organisées sur les bords du Rhin, pendant les guerres

de la révolution. Ces bandits, qui répandaient la terreur dans des provinces entières, qui enlevaient des villes d'assaut et qui forçaient les habitants à payer rançon, étaient habilement disséminés sur la surface du pays; ils demeuraient dans des fermes isolées, dans de mauvaises hôtelleries, à l'entrée des faubourgs; ils travaillaient ordinairement à divers métiers, mais à un signal convenu ils quittaient leurs femmes et leurs enfants et partaient pour le lieu du rendez-vous, quelquefois isolément, quelquefois deux à deux, jamais plus de trois. Chacun voyageait selon ses habitudes et selon son rang dans le monde; les uns à cheval, les autres en voiture, d'autres à pied; il y en avait qui conduisaient des charrettes destinées au transport du butin. Comme la route était ordinairement longue et coupée de ravins et de forêts, une première halte était désignée aux *apprentis* (c'était le nom donné à ces affiliés). Là ils trouvaient des signes indicateurs préparés par les chefs, et qui consistaient, le plus souvent, en une ligne tracée sur le chemin qu'il fallait prendre. Chaque apprenti, en passant, coupait cette ligne par une autre plus courte, de sorte que le capitaine pouvait savoir combien d'hommes avaient passé sur chaque point. Comme le voyage avait ordinairement lieu pendant la nuit, on se servait pour se reconnaître non du coup de sifflet vulgaire, mais d'un cri aigu et prolongé que les bourgeois et les paysans prenaient pour la voix des hiboux ou des esprits.

Quand toute la bande était assemblée autour de la maison qu'on voulait dévaliser, une centaine de torches s'allumaient subitement, une longue poutre, servant de bélier, était lancée contre la porte, et des cris épouvantables se mêlaient au bruit d'une vigoureuse mousqueterie dirigée contre les fenêtres.

A ce tapage, les habitants des autres maisons du village ou de la ville barricadaient leurs portes et se cachaient dans leurs caves, ne sachant pas s'ils n'entendaient pas le bruit d'une escarmouche militaire, et peu soucieux de vérifier le fait. Quant à la maison condamnée, ses habitants étaient garrottés et enveloppés dans des matelas; on illuminait tous les appartements, et le pillage commençait. Si des forces supérieures menaçaient la retraite, on l'opérait militairement. Si les bandits n'étaient pas inquiétés, ils allumaient un feu de joie et se remettaient en marche, en secouant leurs torches en l'air, avec des cris épouvantables. Revenus au lieu du rendez-vous, ils éteignaient à la fois toutes leurs lumières, et s'évanouissaient comme des ombres, dans le silence le plus absolu, pour reprendre au grand jour leurs occupations accoutumées.

L'association des brigands du Rhin, fondée d'abord par une famille israélite de Windschoot, près de Groningue, en Hollande, compta successivement parmi ses plus illustres chefs Moïse, Abraham, Picard, Jik-

Jak, Bosbek, Mersen, Crevelt, Laghetto, Setzer, Pierre le Noir, et enfin Schinderhannes, le dernier et le plus illustre de tous.

Schinderhannes était né à Nastatten, en 1779, d'une pauvre famille. Ayant été fouetté publiquement dans son enfance, il en conçut tant de désespoir, qu'il jura de se venger de la société. Il s'associa aux brigands des bords du Rhin et devint bientôt célèbre entre tous. Il était beau, grand et bien fait; il avait l'air d'un gentilhomme, se mettait toujours avec élégance, et soignait surtout ses magnifiques cheveux blonds, pour lesquels il avait tant d'amour que plus tard, lorsqu'ils furent coupés par la main du bourreau, le courage tranquille qu'il avait montré jusqu'alors parut prêt à l'abandonner. Ses galanteries, ses aventures romanesques, ses profusions étaient le thème favori dans les veillées villageoises. Il y avait dans son caractère exalté un côté plaisant qui le rendait surtout populaire. Par exemple, un jour qu'il avait pris une bande de juifs, revenant de je ne sais quelle foire, il leur fit retirer leurs chaussures, qu'il fit jeter pêle-mêle, puis les ayant forcés à danser sur la bruyère, il leur ordonna tout à coup de reprendre leurs souliers et de déguerpir sous peine de mort; et alors il riait comme un enfant de les voir courir clopin-clopant, aucun d'eux n'ayant pu trouver chaussure à son pied. Souvent, pour enfoncer les portes des fermes, il faisait prendre, en guise de bélier, les croix des cimetières, prétendant ainsi mettre ses coups de main sous la protection de l'Eglise.

Dans une de ses courses sur le Hundsrük, il rencontra une charmante fille, nommée Julie Blasius; il s'en éprit, parvint à se faire aimer et lui persuada de partager sa vie aventureuse. Depuis lors Julie ne le quitta plus. Tantôt coiffée de la toque à la hussarde et la carabine en bandoulière, elle galopait dans les forêts, échangeait des balles avec les gendarmes, et tenait une sorte de cour dans quelque château ruiné. Tantôt, sous le titre et avec les grâces d'une comtesse, elle brillait dans les salons de Wiesbade, et présentait à sa société Schinderhannes comme un baron suédois de ses amis.

La prise du brigand du Rhin fut causée par une circonstance assez singulière. Le propriétaire d'une maison pillée auprès de Francfort ayant remarqué que le chef des bandits avait été mordu au poing par son chien de garde, en fit la déclaration au bourgmestre. Aussitôt on prescrivit aux chirurgiens de la ville de signaler tout homme mordu au poing qui réclamerait les secours de leur art. L'arrestation de Schinderhannes fut le résultat de cette mesure. On s'empara en même temps de cent soixante-trois hommes de sa bande; mais les plus déterminés remontèrent le cours du Rhin et rejoignirent les brigands de la Murg, qui ont rendu si célèbres, jusqu'à nos jours, les montagnes de la forêt Noire.

Schinderhannes avait déjà été pris quatre fois et s'était autant de fois échappé. Mais son heure était enfin venue. En novembre 1803, il traversa à pied la ville de Mayence pour se rendre à sa prison, au milieu d'une foule innombrable accourue pour le voir des deux rives du fleuve, depuis Francfort jusqu'à Coblence. Il donnait le bras à sa femme, la main à son enfant, et était accompagné par son vieux père. Le long du chemin, il regardait en souriant les femmes qui pleuraient et qui agitaient leur mouchoir, car il exerçait une fascination mystérieuse sur l'esprit des populations. Pendant son jugement, il montra une anxiété extrême pour la destinée de sa femme et de son enfant. L'amour dont il les entourait encore émut au plus haut degré les spectateurs et le tribunal lui-même. Julie ne fut condamnée qu'à une simple réclusion de deux années. Un honnête cordonnier de Mayence se chargea d'élever dans sa famille le fils du brigand du Rhin. Pour lui, il marcha au supplice comme un homme dont l'existence a été bien remplie. Il n'avait point vingt-cinq ans[1].

Königswinter, petite ville de 1,500 âmes, n'est remarquable que par son école. Lorsque j'ai vu cette énorme maison de briques couronnée d'une croix, avec son grand préau dans lequel jouaient, d'un côté des centaines de petits garçons aux têtes blondes, de l'autre des centaines de petites filles, je me suis figuré que c'était un établissement de l'Etat, où se trouvaient tous les enfants d'une province; mais point, c'étaient uniquement ceux du pays. Il paraît que chaque couple en a ordinairement huit ou neuf. Quelle bénédiction! Dans bien d'autres endroits encore, j'ai remarqué que la maison d'école était la plus belle du village. Voilà un exemple que nous ne ferions pas mal d'imiter.

Derrière la ville s'élèvent les Sept-Montagnes dont le cœur, incessamment déchiré par des milliers d'ouvriers, fournit le beau granit gris qui sert à construire la cathédrale de Cologne et tous les monuments du bas Rhin, jusqu'en Hollande et en Belgique. Plus haut on emploie un grès rouge qui donne une physionomie toute particulière aux cathédrales de Coblence, de Mayence, de Heidelberg, de Strasbourg et de Freyburg, en Brisgau.

Les touristes ne peuvent pas se dispenser de gravir, soit à pied, soit sur un âne, la montagne la plus rapprochée du fleuve. Elle est couronnée par les ruines d'un château fort et l'on y jouit d'une vue magnifique. Elle est, en outre, le sujet d'une de ces légendes de dragon que l'on retrouve en tant d'endroits différents, et qui semblent se rapporter à une race de monstres disparue, depuis les temps historiques, de la face du globe.

[1] *Le Rhin*, par André Delrieu.

Du côté sud-ouest de la montagne se trouve une caverne rocailleuse que l'on nomme encore, de nos jours, le Trou du Dragon. Avant que le christianisme eût pénétré sur la rive droite du Rhin, cette caverne était habitée par un monstre auquel il était impossible de résister. Sa gueule monstrueuse, garnie d'une triple rangée de dents, pouvait engloutir plusieurs hommes à la fois ; ses pattes courtes et épaisses étaient armées de griffes aiguës ; son corps, revêtu d'écailles, se terminait par une queue démesurée.

Les païens qui habitaient les environs de la montagne, trouvant ce personnage plus puissant que leurs idoles, l'adoraient comme un dieu. On lui offrait la dîme des troupeaux, et quelquefois même on lui servait des victimes humaines. Un jour que les guerriers de la tribu avaient fait une incursion sur la rive gauche et qu'ils en avaient ramené plusieurs prisonniers chrétiens, on choisit une belle jeune fille pour servir de régal au dragon. Le chef des guerriers aurait volontiers fraudé le dieu, mais le grand prêtre ne se souciait point de laisser vivre une chrétienne si bien taillée pour faire des néophytes. Escorté de tout le peuple, il la conduisit sur le rocher du sacrifice et l'y laissa enchaînée. Bientôt après, le dragon, rampant sur son énorme ventre, s'approcha d'elle la gueule béante pour la dévorer ; mais en ce moment la jeune fille, tirant de son sein un crucifix, l'éleva vers le ciel en s'écriant : « Seigneur, mon Dieu, secourez-moi ! »

A la vue de ce signe miraculeux, le monstre s'arrêta comme pétrifié ; puis, poussant un hurlement effroyable, il se précipita dans les flots, qui l'engloutirent à jamais.

Les guerriers, témoins de ce prodige, reconnurent le pouvoir du Dieu des chrétiens. Le jeune chef accourut, brisa les liens de la captive, la prit pour épouse et reçut le baptême avec tout son peuple. Depuis cette époque, la montagne s'appelle Drachenfels, c'est-à-dire *Rocher du Dragon*.

Après Königswinter, il faut aller coucher à Remagen. C'est une seconde traversée d'environ deux heures. A Remagen, on verrait la jolie église gothique moderne de Saint-Appollinaris, la vallée de Brohl et le lac de Laach. Il y a là, dit-on, d'étranges débris volcaniques. J'avoue, avec un peu de honte, que je suis remonté directement jusqu'à Coblence.

X

COBLENCE

En approchant de Coblence, on aperçoit à sa gauche Ehrenbreitstein, cette forteresse que les Prussiens disent imprenable, depuis les nouvelles constructions qu'ils y ont faites. Moyennant une carte d'entrée achetée au prix de cinq groschen, il m'a été permis de monter, par un chemin de voiture, jusqu'au sommet de la citadelle; j'ai pu même m'asseoir sur une certaine tour où s'est assise la reine Victoria, il y a quelques années : ce n'est pas trop, assurément, de payer cinq groschen pour cela. De cette hauteur, la vue est très-belle : elle rappelle celle dont on jouit à Avignon, du palais des Papes; elle est, je crois, plus vaste, mais moins pittoresque.

Autant que j'en puis juger dans mon ignorance militaire, la citadelle paraît inabordable du côté de Coblence, mais elle forme l'extrémité sud d'un long coteau, et je ne sais pas ce qui empêcherait d'arriver sur ce coteau du côté du nord. La hauteur de la tour la plus élevée est de quatorze cents pieds. Il s'y trouve un puits creusé dans le roc jusqu'au-dessous du niveau du Rhin. Ce puits est, dit-on, suffisant pour abreuver toute la garnison, qui peut être nourrie pendant plusieurs années par ses magasins de vivres. Enfin la défense est complétée par un assez grand nombre de forts détachés.

Coblence est située sur la rive gauche; elle est entourée de fortifications; mais on n'a pas eu là, comme à Paris, la faiblesse de laisser bâtir autour de ces fortifications des maisons qui en détruisent la valeur. Au delà des fossés se trouve un espace planté de bois qui forme une promenade fort agréable.

On commence ici à voir, non pas des costumes, mais des coiffures étranges. Les femmes de la campagne couvrent le derrière de leur tête d'une calotte de velours brodée en or ou en argent. Il s'en échappe une magnifique natte de cheveux blonds, dans laquelle est fichée une espèce de poignard en argent ou en vermeil; cela est véritablement joli. C'est aussi une nouvelle preuve de ce fait, souvent signalé, la persistance de la coiffure, même là où le reste du costume s'est civilisé ou, si vous aimez mieux, abâtardi. Les paysannes qui viennent à Paris quittent facilement leurs jupes et leur corsage; mais plus leur bonnet est embarrassant et ridicule, plus elles tiennent à le conserver. Il en a été ainsi pour les Orientaux lors de la réforme de leur toilette ; ils se sont bien gardés d'adopter nos chapeaux ; enfin, nous-mêmes, qui crions

journellement contre les infâmes tuyaux de poêles dont nous enlaidissons notre chef, nous n'avons pas le courage de retourner aux charmants feutres Louis XIII.

Coblence ne peut guère se vanter que d'une église byzantine assez curieuse, d'un vieux pont sur la Moselle, et de quelques bâtiments anciens d'un aspect singulier. Mais à trois ou quatre kilomètres, sur un rocher de la rive gauche, s'élève le château gothique de Stolzenfels. On l'aperçoit *depuis* Ehrenbreitstein, comme disent les Génevois. Quinze ou vingt minutes de bateau à vapeur m'y ont mené. Deux heures après, la fumée d'un autre bateau m'avertissait qu'il était temps de redescendre pour continuer ma route.

Le Stolzenfels, restauré en 1815 par le prince royal, aujourd'hui roi de Prusse, à qui il appartient, a été le théâtre principal des fêtes données en 1845 à la reine d'Angleterre. On y monte par un beau chemin de voiture habilement développé en lacet. On passe le pont-levis, on entre sous une tourelle gothique, on est reçu par un monsieur en habit noir, et l'on voit à la porte du premier appartement un monceau de babouches en feutre, de toutes les dimensions possibles et impossibles. Chaque visiteur est obligé d'en chausser une paire, de crainte de souiller les élégants parquets de la demeure féodale. Pour prendre ces babouches du bon côté, je me suis efforcé de me persuader que c'était un usage oriental conservé à Stolzenfels depuis le temps des croisades. Alors j'ai pu admirer plus tranquillement les salles gothiques, habilement restaurées, les armures, les meubles du moyen âge, les riches collections de verres de Bohême et de lames de Damas. Au premier étage, il y a de belles peintures à fresque, par M. Stilke, professeur de l'Académie de Berlin. Au second étage, j'ai remarqué de petites statuettes du temps représentant un ancien possesseur du château, avec ses deux femmes légitimes et successives, bien entendu; puis, au-dessous, ses six fils à la file et ses onze filles à la queue. Il paraît que dès lors ce principe chrétien : *Multipliez*, était en honneur dans le pays. J'ai remarqué aussi un bureau de chêne qui a appartenu à un archevêque de Trèves, en 1680; il est incrusté de plaques d'étain gravées à la manière des nielles, ce qui produit un effet charmant. Je crois que notre industrie pourrait imiter cela avec succès.

Une demi-heure plus haut que Stolzenfels se trouvent Braubach et le château de Marxburg, qui sert actuellement d'hôtel des Invalides. C'est, dit-on, le château des bords du Rhin le plus complétement conservé, sans restauration. Il est si sombre et planté sur un roc si noir, si abrupt, si sauvage, que je ne me suis pas senti le courage d'y aborder. O vous qui lisez ces lignes, je vous engage pourtant à l'aller voir. Faites ce que je dis, et ne faites pas ce que j'ai fait.

XI

BOPPART

Il est indispensable de coucher à Boppart, et je n'y ai pas manqué. C'est une petite ville du moyen âge, au-dessous de laquelle le Rhin fait un brusque détour ; en regardant de ce côté on croit voir un lac, et non un fleuve. Au pied de la montagne, qui semble le borner, s'étend une jolie vallée que l'on appelle la vallée des Moulins. De l'autre côté de la ville s'élève un ancien couvent de nonnes, maintenant converti en établissement d'hydrothérapie. Là sont les hauteurs de Marienberg, desquelles on découvre un fort beau point de vue.

XII

SAINT-GOAR.

Saint-Goar est encore plus moyen âge que Boppart. De l'hôtel du Lis, on aperçoit, à droite et à gauche, lès ruines de deux châteaux qui se guettent depuis des siècles ; l'un s'appelle le Chat, l'autre la Souris. En face s'ouvre la vallée de Forbach, autrement dite la vallée Suisse. Un torrent y bondit en mille petites cascades, parmi des rochers magnifiquement accidentés. Cependant une bonne route de voitures y circule, conduisant d'un côté au château de Reichenberg, de l'autre au sommet du rocher de Lurlei. De ce dernier, on embrasse une magnifique vue sur le Rhin, au bord duquel on peut redescendre par les vignes, pour peu qu'on ait le pied montagnard. J'ai vu peu de vallées étroites aussi pittoresques que cette vallée Suisse.

L'écho de Lurlei se fait surtout entendre quand on est sur le bord du fleuve, du côté opposé à l'énorme rocher coupé à pic. On assure qu'il répète sept fois tout ce qu'on lui dit ou tout ce qu'on lui chante. M. Victor Hugo écrit à ce sujet : « Si je ne craignais pas d'avoir l'air d'un homme qui cherche à nuire à la réputation des échos, j'avouerais que pour moi l'écho n'a jamais été au delà de cinq répétitions. » Cinq ou sept, je n'en sais rien moi-même, mais l'effet est certainement extraordinaire. Un homme armé d'une carabine et d'un cor s'est creusé une niche en face de l'ondine de Lurlei (car l'écho est le fait d'une ondine) ; il se charge de la faire parler moyennant finances. Heureusement pour moi, qui déteste toutes les choses apprêtées, je suis arrivé sur le lieu de

la scène au moment où il venait de la quitter pour retourner à la ville. Le soleil était déjà couché, et quoiqu'il colorât encore de ses chauds rayons le sommet du rocher, l'ombre et la fraîcheur commençaient à descendre dans la gorge où roule le Rhin. Tout en cheminant, j'avais en vain interrogé la nymphe par quelques refrains chantés ou sifflés; j'avais, sans le savoir, dépassé sa grotte mystérieuse, lorsqu'un postillon qui ramenait deux chevaux me croisa sur la route, s'arrêta au bout de quelques pas, prit son cor et se mit à jouer de joyeuses fanfares, gracieusement répétées par l'écho lointain. Pendant ce temps, ses chevaux, qui ne songeaient qu'à leur souper, piaffaient d'impatience. Cette petite mise en scène était ravissante. Le postillon parti, j'ai voulu à mon tour jeter un défi à la belle par un coup de mon pistolet de poche. Elle y a répondu avec des détonations plus fortes que celle d'un fusil de munition. Le bruit sec et crépitant d'une simple capsule est surtout répété avec une netteté remarquable; mais il faut un son assez fort pour obtenir l'honneur d'une réponse.

Vous savez que l'ondine de Lurlei détourne assez volontiers les voyageurs et les fait noyer; je nage trop bien pour qu'elle ait osé se jouer à moi. Comme je rentrais à l'hôtel du Lis, j'y trouvai l'homme à la carabine qui faisait travailler l'écho de Saint-Goar. Seulement, au lieu des brillantes phrases de mon postillon, le malheureux ne lançait que quelques notes, parfaitement accentuées sans doute, mais dénuées de toute mélodie. Je lui donnai ma malédiction, ainsi qu'à toute sa race.

A une portée de fusil au-dessous de Saint-Goar, se dressent les ruines du Rheinfels, l'une des forteresses les plus étendues du Rhin. Elle contenait une garnison de trois mille hommes. Les Français s'en emparèrent en 1794, et la démantelèrent. On se propose de la rétablir, quoiqu'elle soit dominée par plusieurs coteaux voisins. Le gardien de ces ruines me les a montrées en détail. Il m'a expliqué, en français-allemand, que les troupes républicaines n'auraient pu pénétrer dans la place sans la trahison du gouverneur, « car les fortifications étaient si cholies qu'on pouvait laisser entrer trois mille hommes dans les premières oufraches et les mitrailler tous. N'est-ce pas que c'est bien choli, cela? Quand les Français ont été entrés, ils se sont pien régalés de ponne pière, car il y en avait plus de huit cents tonnes, et des autres fifres à proportion. » Je m'empresse de dire que le cœur de mon guide était infiniment meilleur que son français. En 1813, un bateau qui transportait quatre cents de nos braves soldats blessés ou malades avait échoué en face de Saint-Goar, sur des rochers dangereux; les bateliers s'étaient sauvés; les habitants ne voulaient porter aucun secours *à ces chiens de Français*. La nuit sombre et froide rendait la position des blessés encore plus périlleuse. Mon honnête cicerone en fut ému; il se

mit à l'eau, et ayant été imité par d'autres bonnes âmes, il parvint, avant minuit, à sauver tous les naufragés. Pour sa récompense, il a gagné des rhumatismes qui le tourmentent encore. On lui avait promis la croix de la Légion d'honneur; mais malheureusement, l'empereur Napoléon avait eu « pien autre chosse à soncher ensuite. » Ce brave homme, à l'histoire duquel je crois pieusement, s'appelle Jean Herpell.

XIII

OBERWESEL.

Après Saint-Goar, j'ai pris mes quartiers nocturnes à Oberwesel, la plus curieuse vieille petite ville allemande que l'on puisse imaginer. Elle contient 2,500 âmes dont pas une ne parle français, même dans l'hôtel du Rhin, et quoique sur notre rive. J'aurais été fort embarrassé si je n'avais pas eu dans ma poche un dictionnaire français-allemand; mais en écrivant le nom des choses dont j'avais besoin, je me tirais parfaitement d'affaire. Par exemple, quand je m'avisais de vouloir prononcer, je ne pouvais plus me faire entendre. Il en était de même quand je voulais comprendre ce qu'on me disait; je le faisais écrire.

L'hôtel est en dehors des murailles de la ville, et s'élève à quarante pas du Rhin. Des fenêtres, on n'aperçoit rien autre chose que le fleuve, formant un vaste croissant, et borné en face et sur les côtés par de hauts coteaux rocailleux. Rien de plus sauvage, de plus solitaire, de plus triste que l'aspect de cette espèce de lac. Pendant toute une journée, je me suis trouvé confiné là par la pluie; c'est la journée la plus désolée que j'aie jamais passée.

L'église principale d'Oberwesel est construite en grès rouge et d'un joli style gothique. A un quart d'heure de chemin, se trouvent de fort belles ruines : ce sont celles du château de Schonberg; le rocher qu'elles couronnent est très-remarquable. La pluie m'a empêché de l'escalader. Cette maudite pluie m'a également empêché de descendre à Baccharach, où je devais coucher, suivant mes premiers projets; je le regrette vivement, car, autant qu'on en peut juger du bateau à vapeur, Baccharach est encore plus curieux que Saint-Goar.

XIV

BINGEN

Je n'ai vu qu'en passant le merveilleux château de Rheinstein, restauré par le prince de Prusse, et contenant, dit-on, de riches collections. Il est perché sur la pointe d'un rocher en pain de sucre, qu'il a l'air de continuer. Une des tours, séparée du bâtiment principal, n'est accessible que par un escalier de fer qui semble une toile d'araignée. C'est une véritable décoration d'opéra, une construction que tout le monde déclarerait impossible si elle n'existait pas. Ce château enchanté n'est qu'à une lieue et demie de Bingen, où j'ai couché, mais où j'ai été encore bloqué par l'éternelle pluie.

A Bingen, dit M. Victor Hugo, la Nahe, cette blonde et indolente rivière, est brusquement saisie par le bras vert de bronze du Rhin, qui la plonge dans le Bingerloch. Ce qui se passe dans ce gouffre est l'affaire des dieux. Mais il est certain que jamais Jupiter ne livra naïade plus endormie à fleuve plus violent.

Au-dessus de Bingen, et jusqu'aux montagnes de la Suisse, les rives du Rhin sont plates. Il coule à pleins bords dans une plaine immense, ainsi qu'il convient à un grand fleuve. Dorénavant le touriste n'a rien de mieux à faire que de descendre dens la cajute, comme on dit à bord des dampfschiffs, afin d'y lire ou d'y entendre raconter quelques histoires du pays. En voici une des plus authentiques.

Tout le monde sait que Charlemagne, après sa mort, a été reconnu pour saint; un rude saint, je le confesse, et qui devait avoir sur la conscience plus d'une peccadille dont se contenterait un chétif paroissien de notre époque. Pendant sa vie, il ne pensait guère, je le suppose, à sa future sainteté, mais quoiqu'il ne se fît pas grand scrupule de prendre une femme ou une province, je suis convaincu qu'il ne lui était jamais venu à l'esprit de voler, dans la basse acception du mot. Or, une nuit qu'il dormait du sommeil du juste, attendu qu'il s'était horriblement fatigué à la chasse, il vit tout à coup au pied de son lit un ange du Très-Haut, fort reconnaissable à sa livrée. L'ange lui dit, d'un air paterne : « Charlemagne, je viens de la part du Seigneur Dieu t'ordonner de te lever et d'aller voler. »

En entendant ces mots, le monarque souverain de presque toute l'Europe occidentale éprouva un tel saisissement qu'il se réveilla. Sitôt réveillé, il se frotta les yeux, se gratta l'oreille, et comme il ne voyait plus l'ange et n'entendait plus ses paroles, il en conclut logiquement

qu'il avait rêvé. A cette époque, les rêves étaient considérés comme des avertissements d'en haut; cependant celui-ci était si ridicule que l'empereur n'en tint compte. Sa pensée revola presque aussitôt vers une certaine gardeuse de moutons, blanche et blonde, qu'il avait rencontrée dans la journée, et sur laquelle il avait jeté des regards d'une convoitise fort peu canonique.

Il venait à peine de se rendormir, lorsque l'ange lui apparut de nouveau, avec un visage courroucé cette fois. « Serviteur paresseux, lui dit-il, le Seigneur Dieu t'ordonne de te lever sur-le-champ et d'aller voler, pour le salut de ton âme et pour le bien de ton empire. »

L'explication rendait la chose encore plus incompréhensible. Aussi l'empereur se crut-il obligé, en conscience, d'obéir immédiatement.

Charlemagne était l'Aroun-al-Raschid de l'Occident. Comme le sultan des *Mille et une Nuits*, il aimait à parcourir ses Etats incognito. Il lui fut donc facile de s'habiller, de s'armer, de seller de ses propres mains son destrier et de sortir seul de son château. Il est probable, d'ailleurs, que l'ange aplanissait les obstacles qui auraient pu s'opposer à l'exécution de son dessein. Remarquez que je dis : *Il est probable*, parce qu'ici les autorités me manquent; mais cela ressort de la nature des choses. L'ange qui délivra saint Pierre *ès liens* agissait ainsi, et quoique Charlemagne ne vaille pas saint Pierre, il était également sous la protection du bon Dieu.

Quoi qu'il en soit, l'illustre paladin se trouva, par une nuit assez sombre, dans cette forêt mal famée qui couvrait alors toute la rive gauche du Rhin. « Par les rois mages, pensa-t-il, je n'ai jamais été aussi embarrassé de ma vie. Comment diantre s'y prend-on pour voler? Je donnerais mon meilleur coursier pour rencontrer Elbegast et pour en obtenir une leçon. » Cet Elbegast était un fameux chef de brigands dont l'empereur avait mis la tête à prix.

En ce moment même, le monarque entendit derrière lui le trot d'un cheval. « Par les rois mages, se dit-il, voilà quelque voyageur à détrousser. Grâce en soit rendue au Seigneur, car si je dois commettre une action honteuse, il ne faut pas que la majesté impériale en souffre, et ce bois est tout à fait propre à cacher ce qui pourra résulter de mon obéissance aux ordres du Ciel. »

Tout en pensant ceci, il avait fait faire une demi-volte à son cheval, de sorte qu'il vit arriver vers lui, d'un air assez hargneux, un cavalier grand, robuste et bien armé. Ce cavalier, en remarquant la taille imposante du prince et sa hache d'armes balancée dans sa main droite, s'arrêta court. Evidemment, la même réflexion les frappait tous les deux à la fois, à savoir qu'avec un gaillard taillé de cette manière il n'y avait pas de mal à prendre ses avantages. En conséquence, ils commencè-

rent à parlementer, et bientôt ils suivirent côte à côte le chemin sinueux. Soit franchise de caractère, soit désir de tâter son homme, le survenant fut le premier à décliner son nom et sa position dans le monde.

— Je suis, dit-il, Elbegast, le brigand.

— Vous êtes précisément l'homme que je désirais le plus rencontrer en ce moment, s'écria l'empereur. C'est Dieu qui vous envoie.

— Ou Satan, pensa Elbegast.

Alors le monarque, sans dire qui il était, exposa le besoin qu'il éprouvait de commettre un vol cette nuit même, confessant en même temps, avec la modestie convenable, combien il était novice à cet égard.

— Ma foi, dit le bandit, vous ne pouviez pas mieux tomber. Je vais précisément dévaliser un château, et, quoique je comptasse faire l'affaire à moi tout seul, vous me paraissez si bon compagnon que je veux bien vous admettre à l'honneur de me suivre. Vous n'êtes pas malheureux, l'ami, de débuter comme écuyer d'Elbegast.

Tout en cheminant, on cause. L'empereur fut surpris de trouver chez son compagnon non-seulement une rare sagacité, mais des sentiments chevaleresques qui lui semblaient tout à fait en désaccord avec sa profession. Ses terres avaient été confisquées pour je ne sais quelles fautes politiques, et comme de nos jours un noble ruiné se ferait soldat ou employé de chemin de fer, lui s'était fait voleur de grands chemins. Cela se passait ainsi au bon vieux temps, et messire Elbegast n'en avait pas moins de l'honneur à sa manière.

L'empereur très-chrétien commençait à ressentir quelque sympathie pour le brigand, et il se demandait si ce n'était pas afin de sauver la vie et l'âme de cet homme que le Seigneur Dieu lui avait fait faire l'étrange injonction d'aller voler, lorsqu'on arriva sous les murs d'un magnifique château. Quoique la lune, toujours favorable aux larrons, se fût entièrement cachée, Charlemagne reconnut l'habitation de son favori, le comte Eggeric d'Eggermonde. A cet aspect, il se fit un revirement soudain dans son esprit, et il se promit bien de poignarder mons Elbegast aussitôt qu'il lui prêterait le flanc. Mais soit instinct, soit habitude d'être sur ses gardes, le bandit ne livrait pas le plus léger avantage à son compagnon, le faisant toujours passer devant lui, lorsqu'il s'agissait de se glisser par une ouverture ou d'escalader une muraille. Ils arrivèrent ainsi, sans avoir été aperçus, dans la chambre à coucher du comte Eggeric. Il n'y avait personne, et le brigand paraissait être informé de cette circonstance; toutefois, au moment où il allait ouvrir un riche bahut de bois sculpté, un grand bruit se fit entendre, et l'on vit briller de toutes parts l'éclat des torches de sapin. Par un geste irrésistible, Elbegast força l'empereur à se cacher sous l'énorme lit de chêne, et lui-même venait à peine de s'y blottir lorsque le châtelain

entra avec son épouse. Les serviteurs retirés, Eggeric et la dame se mirent au lit. Alors la comtesse commença à supplier son époux de lui apprendre pourquoi, depuis quelque temps, son front se couvrait toujours d'un sombre nuage. Elle était si belle, sa voix si tendre, ses instances si pressantes, ses yeux si brillants à travers ses larmes; enfin, le comte l'aimait si passionnément qu'il ne put y tenir. « Apprends donc, dit-il, que demain, aidé de plusieurs de mes amis, je dois immoler l'empereur. »

La comtesse laissa échapper un cri de surprise, et d'abord elle ne voulut pas le croire : l'empereur ne pouvait pas mourir assassiné par la main de son favori. Alors le comte raconta toute une série de torts qu'il attribuait à son excellent maître. Il mit à nu sa vanité, sa cupidité, ses sentiments haineux froissés en mille occasions par la justice de son souverain; il raconta enfin le prix magnifique qu'il comptait obtenir de son crime.

Pendant qu'il parlait ainsi, en s'échauffant de plus en plus, la comtesse pleurait en silence, car elle savait bien que tout ce qu'elle pouvait dire n'était pas capable d'ébranler les déterminations de son époux. Pourtant ni les pleurs, ni les paroles ne peuvent éternellement déborder; le comte et la comtesse finirent par s'endormir. Quand on n'entendit plus d'autre bruit qu'une respiration faible et mesurée, Elbegast sortit de dessous le lit, et l'empereur l'imita. Son premier mouvement fut de se débarrasser du traître, et déjà il avait à moitié tiré sa dague lorsque le brigand l'arrêta, lui montra d'une manière expressive la salle voisine où veillaient les écuyers, et l'entraîna vers la fenêtre. Il leva le châssis sans faire le moindre bruit, attacha solidement une échelle de corde dont il était toujours muni, et fit signe au monarque de descendre. Celui-ci passa le premier, tint machinalement l'échelle au bandit, réfléchissant en lui-même sur les voies mystérieuses de la Providence.

Etant remontés sur leurs chevaux, ils s'éloignèrent rapidement, Elbegast cette fois marchant en tête. Lorsque l'empereur put se reconnaître, il fut aussi enchanté que surpris de voir qu'ils prenaient le chemin de son palais. Il faisait encore nuit noire lorsqu'ils y arrivèrent; mais Elbegast, qui ne s'embarrassait de rien, sonna bruyamment de son cor.

— Vous qui m'avez si bien conduit, s'écria Charlemagne, êtes-vous donc un messager céleste?

— Il s'en faut un peu, répondit le bandit. Je vous ai dit mon nom, ce me semble.

— Mais alors, que venez-vous faire ici?

— Je viens dévoiler à l'empereur cet infâme complot.

Charlemagne, enchanté, embrassa son compagnon, se fit connaître et l'introduisit avec lui; il daigna même le consulter sur la conduite qu'il

devait tenir. D'après son avis, il se décida à laisser pénétrer dans son château les chevaliers conjurés, et à ne les faire saisir qu'en sa présence, afin de convaincre tous les assistants de leur crime si on trouvait sur eux des armes cachées. La chose se passa suivant les prévisions d'Elbegast : les conjurés furent pris et eurent la tête tranchée, à l'exception du comte, qui fut écartelé, en sa qualité de favori. La pauvre comtesse se fit religieuse et gagna le paradis. Elbegast gagna l'amitié du monarque, et de plus une bonne baronnie.

Depuis lors le château où Charlemagne eut cette vision, et qui est situé à moitié chemin entre Bingen et Mayence, s'est appelé *Ingelheim*, ce qui signifie maison de l'Ange.

XV

MAYENCE

Mayence n'est que Coblence, moins Ehrenbreitstein. La cathédrale, en grès rouge, style byzantin, est un monstre à deux têtes, je veux dire à deux absides, surmontées chacune d'une grosse tour qui fait dôme. L'église possède par conséquent deux chœurs et deux maîtres-autels, entre lesquels des bancs sont placés longitudinalement. Elle est tristement entourée de maisons modernes et n'a point de portails; en revanche, on y entre par six ou sept portes. Elle se glorifie également de six tours dont la principale ressemble à une pièce d'échecs; des bas côtés en gothique fleuri ont été ajoutés après coup.

A Mayence, on prend le chemin de fer pour aller à Heidelberg par Francfort et Darmstadt.

XVI

MANHEIM

Manheim ayant eu le bonheur d'être brûlé cinq ou six fois, a fait autant de fois peau neuve. C'est aujourd'hui une jolie petite ville, dont la propreté, la régularité, la tranquillité font souvenir de Versailles. Les maisons y sont plantées en quinconce. Ce qu'il y a de charmant, c'est le palais grand-ducal, entouré d'un vaste jardin anglais qui s'étend jusqu'en dehors de la ville. Ce parc délicieux est ouvert de toutes parts et à tout venant.

XVII

HEIDELBERG

Je vous ai dit toute mon admiration pour la cathédrale de Cologne. J'ai vu à Heidelberg quelque chose d'encore plus grandiose, d'encore plus étourdissant, dans son genre, bien entendu. Notez que je ne vous parle ici ni des étudiants de cette ville universitaire, ni de sa situation ravissante sur le Neckar, ni des croupes arrondies et boisées des montagnes qui l'environnent, ni de ses porcelaines peintes avec un véritable talent *commercial*, et qui peuvent être mises en pendant avec les peintures sur bois de Spa; ni de son château, tout justement assez ruiné pour paraître plus joli, et qui se dresse à mi-côte au-dessus de la ville; non, j'ai vu à Heidelberg quelque chose de plus phénoménal encore que tout cela. Mais reprenons notre récit par ordre.

J'étais assis, à la nuit tombante, sur la terrasse du château; mes regards s'égaraient parmi les vallons accidentés, ou suivaient dans la plaine le cours sinueux du Neckar, jusqu'à l'horizon lointain. Je n'étais pas seul : plusieurs familles anglaises ou allemandes contemplaient aussi, avec satisfaction, des hommes qui tiraient des pétards pour la fête du prince régent de Bade. Chaque détonation était répétée par deux ou trois échos, se disputant à qui ferait le plus de bruit. La lune, à son premier quartier, répandait une pâle lumière à l'occident ; tout à coup, du côté de l'orient, apparaît une femme portant une lanterne, mais une lanterne gigantesque, une lanterne magnifique, avec de grandes glaces de chaque côté, avec deux chandelles allumées au centre; une lanterne telle, enfin, qu'on l'aurait assurément choisie pour reine au pays de Lanternois, dont parle Rabelais dans ses voyages. Sept ou huit Anglais se précipitent aussitôt derrière cette femme et cette lanterne ; moi, par une sorte d'instinct, de pressentiment ou plutôt de révélation, je devine que quelque chose de solennel va se passer. Comme un mouton de Dindonneau, je m'empresse de sauter où les Anglais ont sauté ; nous nous enfonçons sous une sombre voûte, en danger éminent de nous casser les jambes ; on ouvre une porte à figure rébarbative comme une porte de cachot ; nous descendons plusieurs marches, et nous nous trouvons en présence... d'une tonne énorme. Aussitôt je reconnais le célèbre tonneau de Heidelberg, et je m'incline devant la vaste capacité de ses flancs. Cependant, notre guide ne nous laisse pas le temps d'admirer ce prodigieux assemblage de madriers; il nous entraîne dans une

autre cave, et là, incroyable spectacle! apparaît à nos regards confondus une autre tonne, auprès de laquelle la première a l'air tout au plus d'un petit enfant au maillot. Un cri d'admiration s'échappe à la fois de toutes les bouches; il semble que nous voyons sur sa quille un vaisseau de haut bord; nos yeux ne se lassent pas de contempler cette véritable arche de Noé. Un escalier conduit sur son dos, où règne une espèce de *belvéder*. Pour résumer en un mot mes sensations, je déclare que parmi tous les objets de la création, la tonne de Heidelberg est le seul qui ne soit pas resté pour moi au-dessous de l'idée que je m'en étais faite à l'avance.

De l'ancien château de Heidelberg, il reste deux façades dans le meilleur style de la renaissance, bâties en grès rouge, à angle droit, et parfaitement conservées, avec leurs ornements et leurs statues. D'autres parties, soit du moyen âge, soit d'une époque moderne, sont également debout, plus ou moins ruinées. Une énorme tour féodale, dont les murailles ont quinze pieds d'épaisseur, a été éventrée par la mine, de telle façon qu'on en voit tout le squelette intérieur. Ses murailles massives étaient si bien cimentées, qu'une portion considérable du sommet de la tour est tombée en un seul bloc, qui reste suspendu sur un angle de la manière la plus extraordinaire. Ces ruines ont été faites par les Français en 1693.

Si j'étais grand-duc de Bade, et par conséquent possesseur de ce château, je voudrais jeter par terre tout ce qui est moderne, conserver à l'état de ruine ce qui est féodal, enfin restaurer et compléter en carré ce qui reste de la renaissance; j'aurais alors le plus joli palais et le mieux situé qu'il y ait dans l'univers. Il est vrai qu'il se trouve à peu de distance une autre habitation de plaisance, construite sur le modèle de Versailles, et nommée, je crois, Schirzingen. Je ne l'ai pas été voir; mais si, suivant l'usage, on y a exagéré les défauts du modèle, je n'en ai pas grand regret.

Ce qui est de toute beauté à Heidelberg, c'est le site, c'est la vue dont on jouit, soit de la terrasse du château, soit des collines voisines, soit du haut de la tour nommée Konigsthal. Cette tour est placée au sommet d'une montagne, à une lieue et demie de la ville; on peut y arriver en voiture, et c'est une promenade dont on ne doit pas se dispenser. On découvre de là, d'un côté la vaste plaine du Rhin et le clocher de Strasbourg; de l'autre, les premières rangées de montagnes de la forêt Noire.

XVIII

BADEN-BADEN

Le paysage est également délicieux aux environs de Bade-Baden. Rien de plus joli, de plus gracieux, de mieux arrondi que tous les coteaux qui s'aperçoivent de la ville et de la promenade habituelle de Lichtenthal. Quelques amateurs aventureux vont en calèche à la belle cascade de Geroldsau, située à environ deux lieues, et ils en sont bien récompensés par des sites plus âpres, par des forêts de pins et de sapins plus noires. Une promenade tout aussi facile est celle du château de Eberstein. Enfin, si l'on peut passer cinq ou six heures en voiture, on doit aller à Forbach en suivant la vallée de la Murg. A mesure qu'on remonte le cours de la rivière, ou plutôt du torrent, la vallée se rétrécit, les pentes des montagnes deviennent plus rapides, plus rocailleuses, les bois de sapins descendent davantage, toute la contrée enfin prend de plus en plus le caractère de la forêt Noire. Surtout ce qui rend cette vallée charmante, ce sont les accidents incroyables du terrain, les angles saillants et rentrants sans nombre, les clairières d'un vert d'émeraude qui s'ouvrent dans la sombre forêt, les petits chalets semés de toutes parts, les cultures variées de plantes verdoyantes; enfin, la quantité d'hommes, de femmes et d'enfants, vêtus de couleurs éclatantes, qui s'occupent dans les champs et dans les bois. Si l'on a le bonheur de tomber à l'époque de la fenaison, ce sont alors des senteurs délicieuses et véritablement enivrantes.

Le village de Forbach est construit dans le genre des chalets; on s'y croirait au fond de la Suisse et à cent lieues de toute société civilisée. Néanmoins, et j'en ai pour garant l'hôte de l'*Etoile d'or*, on peut y faire *un pien pon tîner*.

Sur la route on rencontre deux petites églises de village construites depuis quelques années en grès rouge et dans le style gothique. Ces églises sont jolies comme si elles avaient trois siècles, et m'ont fait plus vivement détester les abominables granges que bâtissent nos architectes parisiens, toutes les fois qu'ils ont moins d'un million à dépenser.

XIX

STRASBOURG

Une heure et vingt minutes de chemin de fer m'ont ramené à Kehl, c'est-à-dire à Strasbourg. Je n'ai pas manqué d'aller revoir la cathédrale, mais le souvenir du dôme de Cologne l'enlaidissait à mes yeux, comme jadis celui du Munster de Freyburg en Brisgau. Décidément je n'y puis admirer (de ma grande admiration) que la hauteur et la légèreté de la tour et de son clocher. Supposez que l'espace vide entre les deux tours de Notre-Dame de Paris soit rempli, vous aurez le portail du Munster de Strasbourg. De chaque côté de ce portail se dresse une tour carrée, et sur la tour du nord une flèche, dont le sommet est encore aussi élevé que le portail, c'est-à-dire plus de deux fois aussi haute que la balustrade des tours de Notre-Dame de Paris. Ce clocher est d'une légèreté miraculeuse. Le reste de l'édifice, bâti en grès rouge, est beau, mais ne mérite pas qu'on s'extasie. De longues colonnettes grêles appliquées sur le portail me paraissent produire un effet peu agréable. A l'intérieur, il n'y a que de simples bas côtés et pas de chapelles latérales. Enfin le chœur et l'abside sont d'un style roman très-prononcé, très-singulier, et qui ne se rattache nullement au gothique recherché de la nef.

La fameuse horloge doit sans doute la plus grande partie de sa réputation aux petits joujoux qu'elle fait mouvoir. Cependant elle donne un grand nombre d'indications du calendrier qui ont nécessité, si je ne me trompe, de véritables tours de force en mécanique.

De Strasbourg on revient à Paris en dix heures, et l'on pourrait par conséquent accomplir en trois jours ce voyage immense, qui offrait autrefois tant de lenteurs et de dangers.

P. GROLIER.

POÉSIE

LA MANNE.

I

En causant quelquefois de l'abîme où l'on souffre,
D'où sort incessamment un cri qui fait trembler,
J'entends dire à des gens désespérés : ce gouffre
Va grandissant; il est impossible à combler.

On croise ses deux bras sur le cœur qui se serre,
Et l'on hoche la tête avec un doute amer :
Essayer sou par sou de remplir la misère,
C'est vouloir dessécher goutte à goutte la mer.

Hélas! chacun de nous, en jetant son offrande,
Pense : j'ai mis ma part et je dois être absous.
Puis il se tourne, et prêche, et dit : La peine est grande;
Frères, la charité, s'il vous plaît; quelques sous!

Ah! nous pouvons, pendant des millions d'années,
L'un après l'autre ainsi jeter notre denier,
Goutte à goutte humectant les régions damnées,
Le trou sera le même au premier qu'au dernier.

Faisons halte un instant au bord du gouffre immense;
Que le monde s'arrête, unanime, à genoux;
Regardons les sillons où tombe la semence,
Et pleins d'effroi, la main tendue, inclinons-nous.

Pour écouter le cri, qu'un moment on demeure.
Si nous voulions et si — car nous sommes nombreux —
Toutes les mains s'ouvraient ensemble, à la même heure...
Un miracle pareil a sauvé les Hébreux.

II

Or, le peuple de Dieu s'avançait dans les sables,
Epuisé de fatigue et de faim, il marchait.
Guidé par le Seigneur aux dons inépuisables,
Demandant au désert le pays qu'il cherchait.

Moïse, le voyant mourir, s'arrête et prie :
Mon Dieu, jusqu'à ce jour votre main a nourri
Ce peuple-pèlerin, cherchant une patrie :
Sauvez-le! — Dans le ciel on entendit ce cri.

Les gardiens blancs et purs des célestes enceintes,
A cette heure d'effroi, tous les anges entre eux
Echangeaient le doux pain des communions saintes,
Quand Moïse d'en bas pria pour les Hébreux.

Alors pris de pitié, tous d'un geste unanime,
Ils laissèrent tomber le pain délicieux :
Et le peuple mangea ce trésor qui ranime —
Et la Bible a nommé manne ce pain des cieux.

KABIR.

Kabir était sage et prophète.
Quand il ouvrait ses grands yeux doux,
Il éclairait, comme une fête,
Les Musulmans et les Hindous.

Ses disciples n'étaient pas riches;
Et Kabir restait arrêté
Sur l'humble tapis des derviches,
Dans l'angle de la pauvreté.

Il parlait — éternelle histoire
De qui vient et de qui viendra —
De récompense et de victoire,
Et des splendeurs du ciel d'Indra.

Il leur disait en douces phrases,
Que le pauvre a ses dieux gardiens,
Les Tchâranas, les Apsarases,
Veillant aux paradis indiens.

Aux enfants des lois musulmanes
Vers lesquels s'étendait sa main,
Comme aux disciples des brahmanes
Qu'il rencontrait sur son chemin,

Il disait à la foule errante
Qui s'inclinait vers ses genoux :
— « La sagesse est une eau courante,
Venez et purifions-nous!

« Laissons les choses temporelles
Pour qui l'on meurt, sans vrais profits,
Après s'être fait des querelles
Avec son père, avec ses fils.

« Honorons le Dieu qui nous crée ;
Fuyons le monde aux biens épars ;
Toute solitude est sacrée ;
Je vins pauvre et pauvre je pars. » —

Et Kabir, en pleine campagne,
Mourut pauvre et sans un péché.
Un esclave jeta son pagne
Sur son corps, pour qu'il fût caché.

Hindous et Musulmans prièrent,
Sans oser lever le linceul;
Puis ayant prié s'écrièrent :
— « Allons-nous le laisser là, seul? »

— « Dans la terre il faut le descendre, »
Proposèrent les Musulmans;
L'Hindou, le réduisant en cendre,
Voulait le rendre aux éléments.

Pendant une journée entière
Sur ce corps on se querella;
Et Kabir, inerte matière,
Sous un haillon attendait là.

Quand le soleil quitta la terre,
On craignit la nuit; on songea
A sauver ce corps solitaire;
Les hyènes hurlaient déjà.

Déjà pointait la blanche étoile;
On se pencha : Kabir manquait;
Pas de cadavre sous la toile :
Il ne restait plus qu'un bouquet!

Un bouquet de roses fanées. —
Pauvres disciples querelleurs,
De peur de les voir profanées,
Ils se partagèrent les fleurs.

L. LAURENT-PICHAT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

REVUE LITTÉRAIRE.

La Bruyère. Nouvelle édition des *Caractères*, collationnée sur les éditions données par l'auteur avec toutes les variantes; une lettre inédite de la Bruyère, et des notes littéraires et historiques, par Adrien Destailleur. Paris, Janet. MDCCCLIV.

On ne dit plus aujourd'hui : ce polisson de Racine; et la révolution romantique, après sa victoire, est revenue au respect du grand siècle qu'elle voulut autrefois abolir. Nous avons compris à nos dépens que les destructions trop violentes, amenant des résurrections factices, retardent les progrès de l'art. Nous confessons tous, ou presque tous, que Victor Hugo n'a point détrôné Corneille, mais l'a continué, que le Cid et Hernani sont des héros de la même famille, et qu'il n'est point indispensable d'abandonner notre vieux territoire pour conquérir des pays nouveaux. Cependant, nous avons beau faire, le siècle de Louis XIV n'est plus le nôtre. Nous le respectons avec une déférence sincère, mais nous ne l'aimons pas. Ce lac tranquille et limpide où s'est jeté le seizième siècle, si turbulent et si troublé, pour en ressortir avec Voltaire, Diderot, Jean-Jacques, non moins troublé, non moins turbulent, et tomber enfin dans la mer orageuse où nous sommes, ce lac de Genève, disons-nous, est pour nous trop froid, trop bleu, trop mort. Nous ne sommes plus catholiques, courtisans, glorieux, paisibles; nous ne sommes plus éblouis par les pompes et les majestés d'autrefois, et le style oratoire nous ennuie. Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque, éloigné d'affectation, déréglé, décousu

et hardi. Nous venons de citer Montaigne qui n'a pas vieilli pour nous, tandis que les orateurs moins âgés que lui de cent ans nous paraissent déjà vieux, ou, si l'on veut, antiques.

Et cependant, parmi les écrivains du grand siècle, il en est quelques-uns, la Bruyère entre autres, que nous lisons toujours et qui reparaissent à chaque instant dans une édition plus complète et meilleure. Après Auger, après M. Walkenaër, un homme de goût et d'érudition, M. André Destailleur, vient de nous offrir dans le joli format elzévirien, affectionné par M. Jannet, le livre des *Caractères*, que nous avons relu tout d'une haleine, comme s'il venait d'être écrit sur les tristes mœurs de nos contemporains.

C'est que nous retrouvons dans la Bruyère ce parler concis et serré qui plaisait à Montaigne. Sans doute il ne fut pas exempt du péché d'éloquence; on le vantait de son temps d'avoir employé dans ses apostrophes toutes les formes oratoires, et l'enflure des *grands styles* a plus d'une fois boursouflé ses pensées, dont quelques-unes, dites simplement, eussent passé peut-être pour des lieux communs. Une ou deux fois il a prématurément adopté l'affectation, ou, pour mieux dire, l'afféterie qui devait être à la mode un demi-siècle après lui; nous avons même souligné dans son chapitre sur la cour le véritable et fort mauvais jeu de mots que voici : « La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis. » Les rigoristes en grammaire et en syntaxe ont aussi reproché à notre auteur quelques solécismes prohibés par Vaugelas, et dans ce grand siècle où l'on avait tant de temps à perdre, il se publia un gros volume où étaient doctement relevées les incorrections du Théophraste français. On alla même jusqu'à entreprendre d'interminables disputes sur un mot obscur aux uns, parfaitement clair aux autres : ce mot n'était qu'une faute d'impression. Mais, malgré ces erreurs et ces peccadilles, la Bruyère est de ceux qui vivent. Il a résisté à l'influence de Fontenelle, à l'autorité de Voltaire qui l'accusa de tomber au-dessous du médiocre, quand il voulait s'élever au-dessus des observations de détail. Il a résisté à son siècle, où son livre, selon la prédiction de M. de Malezieux, lui fit beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. Il a résisté au nôtre, où il est encore poursuivi par la rancune de quelques novateurs et par les maladroites apothéoses des académiciens. Il est resté, malgré les insinuations du gros Charpentier, qui, lui reprochant de peindre non d'imagination, mais d'après nature, lui faisait entendre qu'il mourrait quand ses modèles seraient morts. La Bruyère restera parmi le petit nombre d'écrivains éternellement modernes.

J'ouvre son livre au hasard, et j'y vois nos formes préférées : le mot expressif et pittoresque qui prête à l'idée, fût-elle commune, un relief et un éclat singuliers; l'image neuve et saisissante qui donne la vie au monde intérieur, les sentiments expliqués par la sensation, l'âme commentée par la nature, un besoin de peindre qui ne s'arrête point aux hommes et s'applique à tout, une recherche de l'imprévu qui fait marcher l'esprit de surprises en surprises et le tient en haleine par mille curiosités toujours nouvelles, une franchise d'allure, une netteté d'expression, une hardiesse secondée par la fortune, le culte des bons vieux mots joint à l'esprit d'innovation et

ne craignant pas les libertés du langage populaire : de là une langue riche et pleine, qui dit tout ce qu'elle veut et le dit bien. Croiriez-vous que cette phrase a deux siècles : « On se nourrit des anciens et des habiles modernes; on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en *renfle* ses ouvrages, et quand enfin l'on est auteur et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants *drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé* qui battent leur nourrice. » La Bruyère ne parle-t-il pas le français de notre temps lorsqu'il nous montre ces juges timorés qui vont jusqu'à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, mais ne peuvent se déclarer en sa faveur; ils ne hasardent point leurs suffrages et ils veulent être *portés par la foule* et entraînés par la multitude. Dirait-on aujourd'hui plus net et mieux? « Certains hommes, écrit-il ailleurs, contents d'eux-mêmes de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, *osent être modestes,* contrefont les simples et les naturels; semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter. » Et plus loin : « Appellerai-je homme d'esprit... un musicien, par exemple, qui, après m'avoir enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus, sans cet instrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose, et dont il n'est pas permis de rien attendre ? » Tout cela nous paraît écrit d'hier. Il n'est rien de ce que nous aimons qui ne se retrouve dans la Bruyère, même la nature, la vraie nature, que la littérature de Versailles falsifiait avec tant de mauvais goût. Notre écrivain sortait volontiers de Paris et ne craignait pas d'esquisser la petite ville située à mi-côte, la rivière qui baigne ses murs, la forêt épaisse qui la couvre des vents froids : je la vois, dit-il, dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Un pré pour lui n'est pas seulement *un site enchanteur,* ses bergers ne s'appellent point Tircis, les troupeaux qu'il voit paissent tranquillement le thym et le serpolet, et il ose le dire; il rit des bourgeois qui ne reconnaissent point un champ de seigle d'un champ de blé. Il s'élève avec Fénelon contre les proscriptions académiques qui appauvrissaient notre langue et l'épuraient à la façon de Robespierre sous prétexte de la purifier. Et quand il peint les hommes (je ne parle encore que de son style), que de relief et de couleur! Tous ceux qui l'ont lu attentivement se rappellent sans doute le fleuriste qu'on voit planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes; les jeunes magistrats qui s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, *comme si tous ces vices leur étaient dus;* la femme de ville raffolant des hommes de cour : entend-elle le bruissement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle *pétille* de goût et de complaisance pour quiconque est dedans; les gens enivrés, ensorcelés de la faveur : pressez-les, tordez-les : ils *dégouttent* l'orgueil, l'arrogance, la présomption.

« Et Théodecte ! je l'entends de l'antichambre; il grossit de voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate. On bouche ses oreilles : c'est un tonnerre. » — Delille a mis en vers ce portrait du clabau-

deur; sa poésie est déjà vieille comme les rues, la prose de la Bruyère n'a pas vingt ans.

Mais ce n'est rien encore, l'auteur des *Caractères* est aussi des nôtres par la pensée. Sans doute il fut de son temps, on le lui a trop reproché; car nul poëte, pas même le Dante, ne fut de tous les pays et de tous les siècles, sans se montrer d'abord de son année et de son quartier. La Bruyère se déclara trop souvent en faveur de Louis XIV; il se laissa, comme tant d'autres, porter par la foule et entraîner par la multitude; il osa toucher à Molière et corriger le *Tartufe*, et certaines choses lui parurent trop grandes parce qu'il ne les regardait pas d'assez loin. Il se trouve dans son volume plusieurs articles et des chapitres entiers qui ne sont point écrits pour nous, celui de la cour, par exemple. Nous ignorons maintenant ces mœurs serviles et dissolues, ces affectations de piété, ces caractères à double face qui font de la dissimulation une puissance et une vertu; ce valet titré qui pensant mal de tout le monde, n'en dit de personne, se croit complice et responsable des observations qu'il a entendues, vise également à se faire des patrons et des créatures, pleure d'un œil et rit de l'autre, parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée; se tait au contraire et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point. Nous ne rencontrons plus dans les églises de ces grands qui ont le dos tourné au prêtre et aux saints mystères et la face élevée vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués. Il semble qu'aujourd'hui la dignité humaine se soit élevée avec la conscience populaire, et le moraliste ne trouverait plus personne à qui appliquer cette phrase généreuse de son chapitre sur les grands : « Le prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser y a mis du sien; et il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu. » Enfin, personne aujourd'hui, et la Bruyère moins que tout autre, ne serait assez cynique ou assez maladroit pour applaudir comme il l'a fait à la révocation de l'édit de Nantes.

Mais ses caractères, tout personnels qu'ils aient été, sont encore et seront toujours d'une vérité saisissante. Ce sont des portraits qui nous ressemblent; la cour du grand siècle a légué ses personnages à nos salons. Je connais Arsène et Théocrine : le premier ne lira point cet article et le trouvera mauvais; le second, après l'avoir lu, me parlera de ses propres ouvrages. J'ai causé bien souvent avec Celse : c'est lui qui sait tout ce qu'on fait à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Vienne, et qui depuis dix ans a prédit la prise de Sébastopol. Ménippe aussi m'a souvent déplu; il croit encore, comme il le croyait à la cour, que tous les yeux sont ouverts sur lui et que les hommes se relayent pour le contempler. J'ai fait antichambre chez vous, Clitiphon, homme important et chargé de travail; vos *esclaves* m'ont dit que vous étiez enfermé et que vous ne pourriez m'écouter que d'une heure entière; je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué et ils me disent que vous êtes sorti. Quand je parle à Giton, il ne m'écoute pas, m'interrompt,

me redresse, me fait répéter vingt fois la même chose et ne goûte que médiocrement ce que je lui dis : il est riche. Mais Phédon, celui qui tousse et se mouche sous son chapeau, n'ouvre la bouche que pour me répondre; il applaudit, il sourit à chacune de mes paroles, il est de mon avis : il est pauvre. J'ai vu plus d'une fois Ruffin, le gros homme jovial; il se nomme aujourd'hui Roger Bontemps, c'est lui qui dit : *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mère*, et il est consolé. J'ai dîné avec Cliton, qui ne semble né que pour la digestion; qui, possédant le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, fait envie de manger à une bonne table où il ne soit pas. Je les connais tous, en un mot, le doute et le douteux, le pédant et le bel esprit, l'optimiste Basilide et l'alarmiste Démophile; le distrait, le plaideur, le duelliste, le parasite, le parvenu, et le plus odieux de tous, l'égoïste Gnathon, qui embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

Je marque seulement dans ce travail les côtés par lesquels la Bruyère appartient à notre temps; je ne cherche point à faire une étude complète sur son esprit et son style. Je ne répéterai donc pas ce qui a été dit mille fois de la sagacité, de la finesse, du bon sens, de la fantaisie de cet admirable écrivain. Je me retiendrai même de vanter, comme je voudrais le faire, la grâce exquise avec laquelle il a peint les enfants et les femmes : une surtout, cette Arténice qu'il devait aimer. Je ne copierai dans son chapitre du cœur qu'une petite phrase, une seule, qui suffit pour réduire à néant tout le système de la Rochefoucauld, le misanthrope : « Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, à ceux qui aiment ou à ceux qui sont aimés? » Mais je soulignerai ce mot, qui semble écrit pour nous et par nous : « Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères. » Arrêtons-nous ici, car nos plus chères idées vont être défendues par un enfant du grand siècle et un amoureux du grand roi,

Dieu nous garde de vouloir faire de la Bruyère un réformateur. Je sais qu'il aimait le bon vieux temps, pour cette raison assez singulière que ses ancêtres se servaient de chandelles, allaient à pied, mangeaient dans des plats d'étain et gardaient leur argent dans leurs coffres. « Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge à donner à nos pères, observe Voltaire à ce sujet, de ce qu'ils n'avaient ni abondance, ni industrie, ni goût, ni propreté. » Ailleurs même la Bruyère avance cette formidable hérésie, qui peut-être n'est qu'une boutade de mauvaise humeur : « Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls; de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu. » Ailleurs enfin, aux dernières pages de son livre, il invente des sophismes, bien souvent répétés après lui, en faveur des injustices sociales, et se déclare contre l'égalité des possessions et des richesses, parce qu'elle en établirait une autre dans les conditions. Aujourd'hui l'on accepterait volontiers l'éga-

lité des conditions, pourvu qu'il y eût toujours inégalité de fortunes : cette différence explique la dissemblance des deux temps.

D'ailleurs, la Bruyère n'est point un politique. Dans son chapitre de *la République*, il ne voit guère au delà de la cour, il y déclare d'emblée que la meilleure forme de gouvernement est celle du pays où l'on est né. Or, ceux qui affirment n'être d'aucun parti, dit M. Petit-Jean, à coup sûr ne sont pas du nôtre.

Mais si notre auteur n'avait pas la conscience de ses opinions libérales, il les laissa du moins échapper, à l'état d'instinct, dans presque toutes les pages de son livre. Cette œuvre de toute sa vie, malgré le compliment obligé au maître, est une satire de la cour et même du règne de Louis XIV, souvent aussi vigoureuse que les récits indignés du duc de Saint-Simon. Dans la bouche de cet enthousiaste qui admirait si naïvement le grand roi, la critique a quelque chose de contenu, de désintéressé, de *non-voulu*, qui lui donne une singulière puissance. Sous la plume de ce croyant qui écrivit des pages si sensées pour prouver Dieu, les épigrammes contre la fausse piété ne scandalisent point, quand même elles vont frapper les femmes. On s'indigne en souriant (c'est l'effet général de la lecture que je conseille à mes lecteurs) quand la Bruyère demande à son ami : « Si j'épouse, Hermas, une femme avare, elle ne me ruinera point; si une joueuse, elle pourra s'enrichir; si une savante, elle saura m'instruire; si une prude, elle ne sera point emportée; si une emportée, elle exercera ma patience ; si une coquette, elle voudra me plaire ; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer; si une dévote, répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu et qui se trompe elle-même? » On s'indignera sans sourire quand la Bruyère, dans son beau chapitre de *la Mode*, lancera plus tard ce trait sanglant : « Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée. »

Par ce mot, le moraliste devance son siècle ; mais ce n'est pas seulement l'horreur de l'hypocrisie qui le rapproche de nous. Il est des premiers, le premier peut-être qui ait daigné s'occuper du peuple. On sait que pour les écrivains du grand siècle cette classe d'hommes n'existait pas. « Si je compare, dit-il hardiment, les deux conditions les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. » Et il continue le parallèle : « Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise ; ici se cache une séve maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme. Celui-là a un bon fond et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? Je ne balance pas, je veux être peuple. » Et vingt pages plus loin : « Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple. » Et encore : « Qui dit le peuple dit plus d'une chose : c'est une vaste expression, et l'on s'étonnerait de voir ce qu'elle embrasse et jusqu'où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands : c'est la population et la

multitude. Il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits. »

Ces idées ne sont pas nouvelles; elles l'étaient il y a deux cents ans. Mais voici une peinture qui s'adresse directement à nous : « Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre, curieuses et avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies, enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent. »

Encore une citation et je m'arrête. Celle-ci est encore si hardie, que nous osons à peine la transcrire. Mais la vérité est toujours bonne à dire, si impopulaire que la rendent les passions du moment : « Le peuple paisible dans ses foyers, au milieu des siens et dans le sein d'une grande ville où il n'ait rien à craindre ni pour ses biens, ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasement et de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer, ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place. Il va même souvent jusques à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a pour le changement et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires. Quelques-uns consentiraient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire et d'en apprendre la nouvelle. »

On le voit maintenant, et l'on pourra bien le confesser, cette œuvre si singulièrement sage et hardie, ce groupe de portraits réunis en tableau, ces fragments détachés qui composent cette belle mosaïque, cette série d'observations qui font un livre, sans être reliées par les artifices de la transition, cette œuvre est à nous, la Bruyère est des nôtres. Seulement il n'appartient pas à tout le monde, et un lecteur inattentif ou impatient ne le comprendra pas. Pour le goûter, il faut qu'on lui ressemble, sinon par le talent, au moins par l'esprit et la vie. Il faut qu'on ait quelque chose de ce philosophe accessible et studieux, qu'il nous a peint en se regardant dans son miroir. Le lecteur de la Bruyère doit avoir le temps de penser, d'observer, de lire lentement; il doit connaître à fond notre langue, et se soucier aussi des choses de la vie et du cœur, être homme de lettres et homme du monde, un peu savant même et pourtant un peu frivole, ou du moins assez modeste pour ne pas prendre les petites choses en mépris. Toutes ces qualités me semblent réunies en M. Destailleur, l'éditeur récent de notre moraliste.

Si l'opportunité d'une *réimpression* étant reconnue, l'opportunité d'une édition complétement nouvelle, revue, collationnée sur les meilleurs textes et enrichie de commentaires, de variantes, d'observations, était encore discutée, nous renverrions les opposants aux excellentes notes et notices de

M. Destailleur. Il leur rappellera (touchante anecdote et bonne à répéter) comment furent publiés pour la première fois *les Caractères.* « M. de la Bruyère, raconte M. Formey (Recueil des Mémoires de l'Académie de Berlin), venait presque journellement s'asseoir chez un libraire, nommé Michallet, où il feuilletait les nouveautés et s'amusait avec une enfant fort gentille, fille du libraire, qu'il avait prise en amitié. Un jour, il tira un manuscrit de sa poche et dit à Michallet : « Voulez-vous imprimer ceci? (c'était *les Caractères.*) Je ne sais si vous y trouverez votre compte, mais, en cas de succès, le profit sera pour ma petite amie. » Le libraire entreprit l'édition. A peine l'eut-il mise en vente, qu'elle fut enlevée et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs fois ce livre, qui lui valut deux ou trois cent mille francs. Telle fut la dot imprévue de la fille qui fit, dans la suite, le mariage le plus avantageux, et que M. de Maupertuis avait connue. » M. Destailleur vous racontera aussi comment huit éditions des *Caractères* furent publiées du vivant de l'auteur, de plus en plus corrigées et augmentées; comment la Bruyère, au rebours des modernes, demandait chaque fois pardon au public de ces additions et s'engageait formellement à ne plus en faire; comment le livre, un peu mis de côté après la mort subite de notre écrivain, passa de France en Hollande, où il souffrit toutes sortes de modifications; comment l'édition de Coste, publiée à Amsterdam en 1731, devint, bien qu'abrégée et pleine de confusion, la souche des éditions françaises qui suivirent; comment enfin après Auger, qui rectifia quelques-unes des infidélités hollandaises, M. Walkenaër donna, en 1845, dans le format in-18 de la collection classique de M. Firmin Didot, l'édition la plus complète, la plus soignée, la plus savante des *Caractères.*

Mais il restait un pas à faire. M. Walkenaër avait bien restitué le texte original, mais il s'en était tenu aux dernières éditions publiées du temps de la Bruyère, ne craignant pas d'en reproduire jusqu'aux fautes d'impression. Le savant commentateur avait peut-être aussi donné trop d'importance et trop de place, dans ses notes, aux clefs manuscrites et imprimées qui expliquent les personnalités de la Bruyère, sans songer qu'il faisait par là plus d'honneur aux modèles du peintre qu'au peintre même, dont les caractères ressemblent moins à tels personnages de son siècle qu'aux hommes de tous les temps. En croyant être utile à notre auteur par ses doctes recherches biographiques, M. Walkenaër s'est fait, sans le vouloir, le complice du gros Charpentier, qui dit à la Bruyère en le recevant à l'Académie : « Il est à craindre que vos portraits ne perdent quelque chose de ce vif et de ce brillant qu'on y remarque quand on ne pourra plus les comparer avec ceux sur qui vous les avez tirés. »

M. Destailleur a réparé les torts de M. Walkenaër et a conservé les améliorations de cet excellent bibliographe. L'édition que nous annonçons indique soigneusement toutes les additions de la Bruyère et à quelle édition originale il faut les rapporter; elle reproduit les signes particuliers imposés par la censure à notre écrivain pour désigner, à chaque réimpression, les nouveaux paragraphes; elle signale toutes les variantes et les corrections opérées par l'auteur, et nous initie aux modifications de sa langue, aux se-

crets de son style; elle ne conserve pas l'orthographe de la Bruyère, comme on le fait sensément pour Montaigne et Rabelais, par l'excellente raison que du temps de Louis XIV ces détails de grammaire n'étaient plus essentiellement liés à l'individualité de l'écrivain. « L'orthographe, au XVe et XVIe siècles, était originale; au XVIIe, elle n'était qu'imparfaite : les mêmes mots s'écrivaient diversement, quelquefois dans la même page et à la même ligne; l'accentuation et la ponctuation ne variaient pas moins; rien de fixe et de régulier; la langue était formée, l'orthographe ne l'était pas. » Mais M. Destailleur répare cette unique et nécessaire infidélité, en nous offrant, sans y changer un iota, une lettre inédite de la Bruyère.

Ce n'est pas tout. Le nouvel éditeur des *Caractéres* n'est pas seulement un érudit né pour compulser les textes et confronter les versions. Il compulse aussi les opinions et confronte les idées. Ses notes sont souvent des leçons de morale, des dialogues à la manière antique, où la Rochefoucauld, Vauvenargues, Montesquieu, Pascal, Voltaire, Montaigne, Jean-Jacques et beaucoup d'autres disent leur mot, concèdent ou nient. Parmi ces beaucoup d'autres, il en est un qui m'a frappé par un air de ressemblance avec la Bruyère. Par malheur, il garde l'anonyme et n'est désigné que par le titre de son livre : *Observations morales, critiques et politiques*, 1830. Cet écrivain, qui ne se nomme pas, semble appartenir, par la sagesse et la sobriété du style, à un autre temps. Il a beaucoup de sens et de cœur, et s'il nous est difficile d'accepter toutes ses idées, il nous est impossible de ne pas l'aimer. C'est une chose rare entre deux esprits que les dissentiments amènent des sympathies : il faut que l'un impose à l'autre par beaucoup de droiture et de sincérité. Tel est l'effet qu'a produit sur nous l'auteur des *Observations morales*. S'il nous est permis de deviner le nom de cet ami inconnu, nous dirons qu'il n'est autre, à not:e avis du moins, que le nouvel éditeur des *Caractères*, M. Destailleur. Qnoi qu'il en soit, son édition est un beau travail de critique dans le sens le meilleur et le plus honorable du mot. Ce n'est pas pour lui que la Bruyère a écrit cette phrase toute moderne : « La critique, souvent, n'est pas une science; c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture et qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt et les lecteurs et l'écrivain. »

MARC-MONNIER.

Œuvres de Piron, précédées d'une étude sur sa vie et son esprit, par Arsène Houssaye. Paris, Eugène Didier. — _L'Esprit des autres_, recueilli et raconté par Edouard Fournier. Paris, E. Dentu. — _Origines judiciaires_, précédées de profils historiques, par Amédée de Bast.

M. Arsène Houssaye a été bien inspiré en nous donnant une nouvelle édition des œuvres du poëte dijonnais : il a rendu service à la génération actuelle, qui ne le connaît guère que de réputation, et qui, dans un seul volume, trouvera réunis les principaux fragments du bagage littéraire de Piron. Mais a-t-il rendu service à ce dernier? Nous ne le croyons pas. Les mots de Piron ont singulièrement vieilli; ses contes font relire ceux de Voltaire qui ont toujours le même charme; quant à sa *Métromanie*, ce n'est qu'une piètre et ennuyeuse comédie : elle n'est bonne qu'à amuser les hommes graves qui la proclament un chef-d'œuvre. M. Arsène Houssaye a fait précéder cette publication d'une étude très-ingénieuse sur l'auteur. C'est, sans aucun doute, un éloge de Piron, mais un éloge tempéré par un peu de critique. Il commence ainsi : « La figure que je détache de son cadre n'est pas une précieuse mollement couchée sur un sofa, dans un boudoir parfumé, dont la fenêtre n'est jamais ouverte au soleil, aux brises matinales, aux rumeurs de la nature... C'est une vraie muse bourguignonne, fille de belle venue, simple et sans art, qui rit aux éclats, mais qui ne sait pas sourire, qui a le cœur sur la main et la saillie sur les lèvres, quand le verre n'y est plus, car elle aime un peu le cabaret. Celle-là n'a pas été élevée au couvent; c'est une muse vagabonde qui a jeté trop vite sa candeur aux orties; elle a passé sa jeunesse comme une fille de mauvais lieu, aiguisant l'épigramme dans les fumées du vin, répandant la gaieté sur les théâtres en plein vent, poussant un soir l'ivresse jusqu'à profaner l'amour..... » Voilà le crime de Piron! Un écrivain catholique a qualifié *la Pucelle* de « crime immortel; » nous n'avons garde d'en dire autant de l'*Ode à Priape;* mais nous croyons que c'est par là seulement que le nom de Piron a chance de surnager. Sa célébrité n'a pas d'autre point de départ, ni d'autre raison d'être. Est-il besoin de rappeler, à ce propos, le mot de Fontenelle? « Nous convenons tous, disait la Chaussée, que M. Piron a bien mérité le fauteuil; mais il a fait l'*Ode* que vous connaissez. — Ah! oui. S'il l'a faite, il faut bien le gronder; mais, s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir. »

Ajoutons, pour en finir avec Piron, que nombre des bons mots qui portent son estampille ne sont sortis ni de sa bouche ni de sa plume; il en a décoché beaucoup, mais on lui en a prêté à défrayer plusieurs existences d'hommes d'esprit. On a même été jusqu'à piller, à son profit, un contemporain du vieux Mathurin Régnier, à qui a été dérobée l'épitaphe suivante :

Ci-gît ma femme : ah! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien!

Le véritable propriétaire de ce distique est Du Lorens. Que d'auteurs obscurs dépossédés comme lui! On dirait que leur sort est de grossir le bruit des renommées retentissantes, comme les ruisseaux grossissent les rivières,

en perdant leur nom. Quel curieux livre on ferait sur ce thème... s'il n'était fait! — Il y a quelques mois, M. Edouard Fournier a dignement rempli cete tâche dans un charmant petit volume intitulé *l'Esprit des autres*, et qui en est déjà à sa seconde édition. Un tel travail, si plein de patientes recherches, a dû coûter bien des veilles à son auteur, mais il n'a pas le défaut de sentir l'huile; l'oreille du pédant n'y perce nulle part : c'est de l'érudition de bonne compagnie, d'une allure franche et vive. Rien de plus piquant que le chapelet de citations que M. Edouard Fournier défile devant vous. Arrêtons-en deux ou trois au passage :

Tout près de l'ombre d'un rocher,
J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse.

De qui ce quatrain? — De Scarron, parbleu! — Ne jurez pas si fort; il est des frères Perrault : vous le trouverez dans le sixième livre de l'*Énéide*, qu'ils ont traduit à la façon du cul-de-jatte. Comme vous le savez, le burlesque était alors à la mode : toutes les plumes s'ébattaient à qui mieux mieux.

Et ce vers qui mérite d'être rangé parmi les « vers solitaires » de Rivarol :

Gardez-vous bien de lui les jours qu'il communie!

Vous vous grattez l'oreille et pensez au *Tartuffe*, parce qu'il pourrait s'appliquer parfaitement au dévot personnage. Mais Molière n'est pas coupable de ce trait : il a eté lancé contre un drôle de la même église par le sieur Du Lorens, déjà nommé. Vous le rencontrerez dans la première de ses satires.

Terminons par cette ligne de prose :

« L'homme s'agite, mais Dieu le mène. »

Chacun de s'écrier aussitôt : : Qui ne reconnaît là Bossuet? L'*Aigle de Meaux* seul a pu laisser une telle empreinte! — Il faut pourtant restituer la célèbre phrase au *Cygne de Cambrai* : elle se trouve dans son sermon de l'*Epiphanie*, prêché en 1685.

Ce petit livre est plein de révélations semblables : c'est un précieux *vademecum* pour quiconque tient à citer juste. Mais il est équitable de reconnaître que le chemin suivi par M. E. Fournier avait été déjà quelque peu frayé par M. Ch. Romey, auteur d'une excellente *Histoire d'Espagne*, et qui jadis, entre temps, s'est amusé, dans de spirituels articles, à prendre certains citateurs en flagrant délit... d'infidélité.

Les *Origines judiciaires* sont, comme l'*Esprit des autres*, une œuvre de patience. M. Amédée de Bast a décidément fait peau neuve : le fécond romancier d'autrefois est devenu un archéologue à tous crins. Après avoir, dans ses *Galeries du palais de Justice de Paris*, « évoqué, » comme il le dit, « de grands souvenirs parlementaires, » il essaye aujourd'hui de donner aux quarante mille jeunes gens qui se destinent aux professions de notaires, d'avoués, d'agréés, de greffiers et d'huissiers, une idée nette, précise, rationnelle de leur état. » Mais, avant d'entrer en matière, il prend texte d'une mercuriale de d'Aguesseau, pour gourmander de haut tous les travestissements du corps social : il regrette amèrement le temps où chacun se plaisait à

garder la livrée de sa profession. « Ce mépris pour l'état qui nous honore et nous fait vivre est la lèpre qui nous dévore, s'écrie-t-il avec une fougue puérile. Voyez cet avocat qui abandonne furtivement l'audience pour aller se débarrasser de la toge dont les chastes plis l'énervent et se vêtir allègrement de l'ignoble paletot dans les tristes coulisses du Palais, qu'on appelle des *vestiaires*; voyez ce prêtre déserter la sacristie, sa messe dite, et courir, à l'exemple de l'avocat, troquer sa soutane, — cette soutane dans laquelle ont vécu et sont morts Vincent de Paul, Belzunce, Bossuet et Fénelon! — contre l'habit mondain et le pantalon quelque peu lupercalien emprunté aux mascarades de la folle Venise... » Puis c'est le tour du *militaire* et de l'ouvrier, qui aiment aussi à échanger, le premier, « son glorieux uniforme, » le second, « ses pauvres et nobles vêtements de travail, » contre « le stupide costume » d'outre-Manche. Ce coup de boutoir donné, M. Amédée de Bast passe en revue les faits et gestes des premiers présidents du parlement de Paris, Simon de Bucy, Guillaume de Sens, Arnaud de Corbie et Jehan de Popincourt. A l'indignation succède l'enthousiasme : c'est toujours la même ardeur et la même intempérance de style. Autant de biographies, autant d'apothéoses.

M. Amédée de Bast établit ensuite un parallèle entre le barreau romain et le barreau français. Quintus Hortensius est le type qu'il choisit comme terme de comparaison. Cet orateur, dit-il, en manière de conclusion, fut « pour la littérature latine ce que notre Patru, — avocat aussi, — fut pour la littérature française au dix-septième siècle; mais s'il y a similitude entre les services rendus, quelle effrayante différence entre les deux existences de ces avocats immortels ! L'un coule ses jours sous les lambris de jaspe et de porphyre, dans la pourpre consulaire et au milieu d'un peuple d'amis, de clients, d'affranchis et d'esclaves; l'autre passe quarante ans de sa vie dans l'indigence, formule ses oracles, qui sont ceux de la raison et du goût, contre un pilier de la Salle des Pas perdus, et meurt oublié d'un peuple dont il a contribué à consolider la gloire littéraire, dans une chambre sordide d'une ignoble maison et dans un quartier non moins ignoble. L'un laisse au barreau une longue traînée de lumière; l'autre, dénigré par les avocats ses contemporains et parfaitement oublié par les avocats d'aujourd'hui, n'est nommé avec respect et avec gratitude que par quelques écrivains de cœur, héritiers collatéraux, au moins par la noblesse d'âme, des Boileau, des Racine, des d'Ablancourt et des Arnaud. C'est que les Français ne ressemblent aux Romains que sur les champs de bataille, et qu'il existait entre Hortensius et Patru toute la différence qui existe entre un citoyen et un bourgeois. » Il y aurait bien des mots et des choses à relever dans cette longue tirade, mais l'espace nous fait défaut. Nous nous abstiendrons aussi, par le même motif, d'entrer dans les développements donnés aux origines judiciaires. En conséquence, pour plus ample informé, nous renvoyons le lecteur au livre de M. Amédée de Bast; il contient, à tout prendre, beaucoup de pages intéressantes et qui témoignent d'investigations profondes. On ne peut reprocher qu'un travers à ce bénédictin de fraîche date, c'est d'avoir le chapeau sur l'oreille et les poings sur les hanches.

E. LAURENT.

REVUE THÉATRALE.

Théatre-Français : L'anniversaire de Molière. — *Les Piéges dorés,* comédie en trois actes, par M. Arthur de Beauplan. — Odéon : *La Revanche de Lauzun,* comédie en quatre actes, par M. Paul de Musset.

Avant tout, nous devons des excuses à ceux de nos lecteurs qui veulent bien quelquefois laisser tomber leurs regards sur notre revue théâtrale! Une indisposition subite, — absolument comme au théâtre, — nous a empêché, la dernière quinzaine, de nous acquitter de nos devoirs d'annaliste dramatique.

Force nous est de nous occuper, cette fois, de ce qui nous eût servi de matière dans notre précédent numéro; aucune production nouvelle n'ayant, depuis, fait son apparition sur aucune scène, si ce n'est, cependant, un ouvrage en trois actes de M. Edmond About, joué deux fois à la Comédie française. L'auteur ayant retiré sa pièce, après deux épreuves peu satisfaitsantes, nous retirons également notre critique et lui accordons sans regret le bénéfice du silence.

Nous sommes de ceux qui pensent que le meilleur hommage qu'on puisse rendre à Molière est la représentation pure et simple de ses œuvres. Que la Comédie française représente, le 15 janvier, le *Malade imaginaire* ou le *Misanthrope, Monsieur de Pourceaugnac* ou l'*Ecole des Femmes,* cela est pieux et convenable; mais nous demandons grâce pour les strophes obligées, contraintes à tourner éternellement dans le même cercle et à remâcher sans fin un éloge trop bien senti par tout le monde, pour qu'il ait besoin d'être précisé par des mots consacrés et enfermé dans des formules prévues.

Si nous avons généralement peu de goût pour les enthousiasmes de commande et les odes officielles, nous ne chercherons pas pour cela à diminuer le mérite qu'a eu M. Philoxène Boyer à exécuter son air varié sur le thème invariable. Il a su combiner les éléments de son éloge d'une façon assez ingénieuse pour en déguiser l'insurmontable monotonie. Il a fait en vers faciles et cavaliers un discours familier à quatre personnages, et par ses rhythmes assortis, nous a du moins délivrés du martelage continu de l'académique alexandrin. Scapin, Mlle de Brie, Mlle Molière, Laforêt, sont les éloquents coryphées de la grande théorie que mène à la fin la comédie entière. Nous voudrions pouvoir citer la strette pleine de cliquetis et de *brio* que récite Mlle de Brie et la douloureuse élégie que soupire Mlle Molière; mais nous nous contenterons d'emprunter à Laforêt ces deux strophes tombées de sa bouche hardie et où nous trouvons exprimés des sentiments qui sont les nôtres. Voici comment finit cette muse en cornette :

O vrai docteur! excellent maître!
O vertueux comédien!
Pas un instant il ne fut traître
A son devoir quotidien.

Frère que son frère intéresse,
Sans effort, il trouva sans cesse
Pour l'affligé de la tendresse,
Et de l'or pour le mendiant :
Il croyait, comme les apôtres,
Que nous nous devons tous aux nôtres,
Et pour gagner le pain des autres
Il rendit l'âme en travaillant!

Mort pieuse et deuil qui me navre!
Honte aussi! Le peuple abusé
Lança des pierres au cadavre
De son ami martyrisé!
Parisiens des nouveaux âges
Qui le vengez de ses outrages,
Ne chômez pas dans vos hommages
Et ressemez les lauriers verts!
Car, mieux que le roi Henri quatre,
Molière a su, par son théâtre,
Fonder votre gloire et combattre
Pour son Paris, dans l'univers!

La comédie des *Piéges dorés* est une pièce de circonstance où le travers, sinon le vice dominant du jour, se déroule un peu trop à son aise. Il s'agit de la Bourse, et puis de la Bourse et encore de la Bourse. Il n'y a pas à dire, vous êtes sommé de vous intéresser aux puissantes perplexités d'un homme forcé de payer une *différence* de vingt mille francs, aux poignantes situations de ce drame du pot-au-feu, aux émouvantes péripéties d'une action où les factures de la couturière de Madame et les gages du domestique de Monsieur tiennent une place importante et sérieuse.

Nous ne croyons pas devoir nous occuper longuement de ce produit bourgeois qui n'a ni invention, ni originalité, et qui accuse une égale faiblesse du côté sentimental et du côté comique. L'esprit, pour y être fort cherché, ne s'y trouve point, et l'on est tout surpris de reconnaître, durant le chemin que font les mots pour aller de l'oreille à l'intelligence, qu'ils renferment presque toujours plus de son que de sens.

Avec quelques couplets de M. Clairville, quelle bonne pièce c'eût été pour le théâtre de la place de la Bourse!

M. Paul de Musset, qui a déjà fait il y a une vingtaine d'années un roman sur Lauzun, vient de tirer de son héros quatre actes de comédie.

Antonin Nompar de Caumont, marquis de Puyguilhem, duc de Lauzun, est une physionomie aussi connue que mal connue au théâtre, et dont le vaudeville en particulier a étrangement abusé en la personne de M. Emile Taigny ou de Mlle Déjazet.

Mme de Sévigné prétend que la Fortune, qui est une grande folle, n'en a jamais donné tant de preuves que dans la vie de Lauzun.

Notre envie naturelle pour tout ce qui nous dépasse nous a fait inventer cette fiction de la Fortune! Il nous semble si dur de reconnaître le mérite des autres! Il fallait bien inventer la Fortune, en manière de transaction, pour ménager notre amour-propre blessé. La Fortune, c'est le magnétisme qu'on exerce sur les hommes et sur les choses : on porte la Fortune en soi!

Un certain soir du commencement du dix-septième siècle, la Fortune, habillée en marquis de Puyguilhem, prit le bras du comte de Guiche et vint danser chez la nièce d'un cardinal, où dansait aussi un jeune homme qui se trouvait être roi de France et qu'on appelait Louis XIV. Le jeune marquis plut au jeune roi qui lui montra ses joujoux et en fit son *copin*. Un autre eût pu prêter quelques pistoles à ce cadet de Gascogne, le jeune Louis donna à Puyguilhem le gouvernement du Berry et une compagnie de cent gentilhommes à bec de corbin, — qui fut la dernière.

Puis le marquis débaucha son royal compagnon : on grimpa sur les toits et l'on courut sur les gouttières pour aller chez les filles d'honneur. Le roi descendit dans la chambre de Mlle d'Houdancourt; le marquis, chez deux sœurs, Mlles de Nemours, dont l'une devint reine de Portugal.

Un beau matin, le marquis, secouant ses canons et ajustant ses rosettes, se prit à rêver un galant uniforme, — le roi était fanatique des beaux habits, — un uniforme sans pareil ! Mais comment? Pourquoi ? A quel titre s'en parer ? Puyguilhem hésite, rumine, tout en s'amusant à crever les yeux à un médaillon de sa cousine de Valentinois. Tout à coup, Puyguilhem se frappe le front, il vient d'inventer quatre régiments de *dragons !*

Hommes et chevaux semblent sortir de terre, tout équipés, tout vêtus : Puyguilhem crée et organise en maître. Au bout de deux mois, les quatre régiments paradaient à Versailles ! Le roi était subjugué, les vieux généraux confondus, Louvois écumait, comme s'il eût assisté à une victoire de Turenne !

Le roi l'avait nommé colonel, par caprice, en nargue de Louvois, — le même soir qu'il fit une duchesse de la Vallière en nargue de la reine et de sa coterie, — Lauzun voulut le baptême du feu. Il partit pour l'armée : la cour parut vide. Les hommes se battaient les flancs pour être amusants et semblaient stupides ; les femmes poussaient d'énormes et langoureux soupirs ; le grand Louis s'ennuyait et pestait de se sentir ennuyeux. Enfin, on parlait tant des prouesses de Lauzun, qu'un ami lui écrivit : « Ne soyez « point si brave, et si c'est la guerre qu'il vous faut, revenez, vous la pour« rez faire sans quitter la cour. »

Lauzun revint. La charge de grand maître de l'artillerie, que le roi lui avait promise, était vacante : il la demande; on le promène. Lauzun surprend des airs singuliers, voit qu'on chuchote et qu'on intrigue : il va trouver la Montespan, qui avait succédé à la pauvre la Vallière, et en reçoit un si chaud accueil, que s'éveillent sa défiance et ses craintes. Il veut à tout prix savoir à quoi s'en tenir et ne recule pas devant le plus hardi moyen : il séduit une chambrière et se fait cacher sous le lit même de la maîtresse du roi.

Le soir, il offre galamment son bras à la marquise, et se penchant à son oreille, lui redit, mot pour mot, la tendre et intime conversation qu'il avait entendue à plat ventre et dans laquelle on l'endommageait fort. Athénaïs n'avait qu'à s'évanouir, et c'est ce qu'elle fit.

Pour déconcerter par une brusquerie les événements préparés, Lauzun, le lendemain, court sommer le roi de tenir sa promesse. Louis refuse. Lau-

zun brise son épée et déclare qu'il ne veut plus servir un prince qui lui manque si vilainement de parole. Le grand roi, hors des gonds, lève sa canne... et la jette par la fenêtre, pour ne pas frapper un gentilhomme.

A quelques jours de là, M. de Rochefort écrouait Lauzun à la Bastille.

Louis ne tarda pas à être honteux de sa rigueur. Le vide laissé par Lauzun lui était encore plus désagréable que ses succès. Il le rappela. Lauzun fit de la coquetterie et finit par consentir à sortir de prison avec la charge de capitaine des gardes.

Son premier acte, dans cette fonction, fut l'arrestation du chevalier de Lorraine. Le mignon de Monsieur l'alla remplacer à la Bastille. Ce début ne plut pas à Lauzun et le rendit superstitieux.

Sa détention, du reste, quoique fort courte, l'avait vivement frappé: bien que jouissant toujours pour tout le monde de la faveur du roi, il commençait à se défier de ce cœur cartilagineux, et scrutait, palpait, auscultait, avec une circonspection patiente et implacable, toute la personne postiche de ce monarque chez lequel tout sentiment humain disparaissait sous l'épaisse croûte de majesté qui lui servait d'enveloppe.

L'habileté de Lauzun fut extrême: sa conduite, durant l'année qui suivit sa sortie de prison, fut un chef-d'œuvre. Pas un fait, pas un mot qui pût être suspect au prince. Se constituant, au contraire, envers et contre tous, son défenseur ardent, son admirateur, son ami, il ne présenta pas un instant le flanc à ceux qui voulaient le frapper. Louis XIV était roi jusque dans sa ruelle; Lauzun ne dédaigna pas d'imiter un pareil soin, voyant que cela réussissait si bien à son maître, et il fut courtisan jusque sur son oreiller.

Or, il advint vers ce temps-là que Sa Majesté eut envie de visiter ses bonnes villes de Flandre. Elle voulut emmener toute la cour. Toutes les femmes, toutes les dentelles, tout le velours, tout le satin, toutes les dorures, tous les carrosses furent mis en réquisition. Lauzun se fit faire un habit qui lui coûta soixante mille livres! Le roi n'était pas homme à tenir contre une pareille preuve de mérite, et Lauzun fut fait, tout du coup, lieutenant général!

En somme, on allait tout bonnement embarquer Madame pour l'Angleterre, où elle devait négocier la destruction de la Hollande.

Les Anglais ne pouvaient plus dormir ou avaient d'affreux cauchemars quand ils pensaient à la puissance maritime des Hollandais, ces marchands de harengs et de fromages, qui baugeaient comme des amphibies, un pied dans leurs alluvions glacées du Zui-der-Zée et l'autre dans les tièdes marais du Gange, avec l'Afrique entre les jambes.

Le très-haut, très-puissant et très-profond Louis pensa que rien ne pouvait être plus grand et plus utile à la France que de rendre les douceurs du sommeil aux Anglais.

Il fallait en effet se hâter de donner de nouveaux éléments de force et de prospérité à une nation avide, menaçante et inaccessible, en ruinant son contre-poids naturel, la Hollande, un tout petit peuple qui n'était point du tout belliqueux et qu'on avait toujours au bout du canon.

Le grand roi se monta la tête. Le vent du nord apportait à ses augustes

narines des odeurs de saumure à faire dresser ses *trente onces* de cheveux, et il restait des semaines entières sans jeter de pain aux poissons rouges de ses bassins, en haine des harengs et des morues de l'Océan. Sa Majesté ne se doutait pas que la république aquatique ferait le plongeon comme les castors, et que, rompant ses digues et ses écluses, elle n'offrirait que de l'eau aux grandissimes coups d'épée du conquérant déçu.

Mais il s'agit bien en vérité des Witt et des Ruyter, il s'agit d'un gigantesque événement, et Mme de Sévigné n'aura pas assez d'épithètes pour l'annoncer. Lauzun épouse MADEMOISELLE !

Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel serein. Ce qu'il y avait de plus joli, et on le savait, c'est que c'était Lauzun qui s'était fait demander en mariage par la noble princesse. Ce plan-là valait bien celui de la destruction de la Hollande.

La cour resta quelques instants frappée de stupeur; puis les jambes et les langues se délièrent. Le premier cri des amis fut : « Hâtez-vous ! » Louis XIV lui-même le dit à MADEMOISELLE. Quant aux ennemis, leur silence fut si funèbre, que le brave Colbert fit conseiller à Lauzun de ne pas sortir seul le soir.

MADEMOISELLE fit bien les choses, — elle aimait ! Elle donna pour épingles quatre principautés estimées vingt-deux millions, et Lauzun s'appela duc de Montpensier pendant vingt-quatre heures !

Malheureusement la joie extrême de Lauzun le pousse à une réaction fatale d'indifférence et de lenteur, où il n'est que trop bien secondé par les procureurs et les scribes qui dépensent un temps scandaleux à la confection de leurs actes et de leurs contrats. Pendant ce temps-là, l'éblouissement causé par cet éclair se dissipe. La reine, qui ne se mêlait jamais de rien, se met en campagne, et le parti des *barbons*, qui haïssait Lauzun, envoie au roi ses députés. MONSIEUR parle fortement à Sa Majesté et M. le Prince déclare qu'il ira au mariage du cadet de Caumont et qu'il lui cassera la tête, en sortant, d'un coup de pistolet. Enfin, pour couronner l'œuvre, la vieille de Carignan va cancaner chez la Montespan, dont on espérait la neutralité, et lui monte si bien la cervelle qu'Athénaïs se charge de porter le dernier coup au monarque chancelant.

Le soir même la permission du roi fut retirée.

MADEMOISELLE n'en voulut rien croire et courut se jeter aux genoux de son royal cousin. Louis la releva avec grâce, réussit à s'attendrir et parvint même à trouver une larme; — la pauvre princesse crut un instant avoir vaincu, — mais le grand roi se redressant soudain et tendant la jambe comme pour une entrée de ballet, retrouva subitement toute sa majesté et se contenta, pour congédier sa cousine, de confirmer sèchement sa défense.

Lauzun reçut dignement le coup et n'en fit pas moins hardi et bon visage à la cour; mais MADEMOISELLE se mit au lit et reçut des visites, comme une veuve, éclatant en sanglots à chaque nouvel arrivant. « Hélas ! hélas ! — disait-elle à ses intimes amies en pleurant à chaudes larmes et en montrant l'espace qui restait vide auprès d'elle, — il serait là ! il serait là ! »

Ces regrets étaient trop vifs chez une fille de quarante ans pour que l'es-

pace restât longtemps vide, et en effet, quelques jours plus tard, Lauzun en personne l'occupait. Le cadet de Gascogne avait secrètement épousé Mlle d'Orléans : il était entré dans la famille royale de France! il était cousin de Louis XIV!

Au commencement de décembre de cette même année, les lourdes portes du château fort de Pignerol crièrent sur leurs gonds massifs et s'ouvrirent pour laisser passage à une chaise de poste escortée par la maréchaussée. Un jeune gentilhomme descendit de cette chaise et suivit deux hommes qui l'attendaient : l'un de ces hommes était le gouverneur, l'autre le porte-clefs du château de Pignerol. Parvenus tous trois dans une espèce de cul-de-basse-fosse :

— C'est ici! dit laconiquement M. le gouverneur.

— *Per omnia sæcula sæculorum!* dit, d'un air pénétré, le gentilhomme.

— *Amen!* répondit sérieusement le geôlier.

Et la porte se referma.

Ce gentilhomme, c'était Lauzun! Le roi avait tout appris, et il ne voulait pas qu'on se fît son cousin malgré lui.

On trouva chez Lauzun plusieurs cassettes pleines d'épîtres amoureuses que le grand roi ne dédaigna pas de parcourir, et ce ne fut point toujours sans dépit. Pauvre Lauzun, quelques-uns de ces tendres billets te valurent peut-être à eux seuls ces dix rudes années, — il y resta dix ans! — passées à la prison d'Etat de Pignerol!

Plus de cent miniatures des plus belles et des plus nobles dames de la cour étaient avec ces lettres, ainsi que des cheveux de toutes nuances, tressés, nattés, étiquetés : il y en avait de quoi faire vingt perruques au grand roi!

Louis XIV fut inflexible, — il brillait fort de ce côté, — et il ne consentit à parlementer que lorsqu'il fut sûr que Mademoiselle était prête à tous les sacrifices pour délivrer son mari. Il daigna alors demander pour rançon les principautés d'Eu, d'Aumale et de Dombes, au bénéfice de M. le duc du Maine, fils doublement adultérin de la Montespan et de Sa Majesté. Mais il fallait, pour conclure le marché, le consentement de Lauzun, que cette honteuse et royale spéculation exaspéra. Il dut céder pourtant, sous peine de passer toute sa vie en chartre privée, et le bâtard eut pour dot la fortune et la jeunesse, la chair et le sang du gentilhomme.

Lauzun gagna sa liberté; mais ne gagna que cela, car il demeura exilé de la cour. Les souffrances et les ennuis de la prison l'avaient singulièrement dégrisé à l'endroit de la noble épouse. Ce qu'il lui devait de plus clair, en réalité, c'était ses dix années de détention dans une prison d'Etat : cela constituait un triste apanage. Il est vrai qu'il y avait pour correctif Thiers et Chatellerault; mais dix mortelles années passées derrière des grilles et des verroux! Dix années de vie et de jeunesse! de la vie et de la jeunesse de Lauzun!

Avec la liberté il retrouva sa femme, et sa femme avait cinquante ans. Cette femme était princesse du sang, pouvait passer pour bienfaitrice et se croyait des droits colossaux. Que de femmes sont insupportables avec moins

d'éléments pour l'être! Lauzun se fit le plus rare possible : il en résulta d'affreuses scènes de jalousie. MADEMOISELLE était aigre : elle injuria, égratigna son mari, qui perdit patience et qui, dit-on, souffleta sa noble moitié.

Enfin Lauzun partit pour l'Angleterre et s'attacha noblement à la cause désespérée de Jacques II, après s'être attaché à la personne charmante de sa femme, la belle Marie de Modène. Il resta fidèle au malheureux roi que tout le monde abandonnait et trahissait, et fut chargé par lui d'amener en France la reine et le prince de Galles. Cette mission lui valut sa rentrée à la cour, ce qui fit dire à un contemporain « qu'il avait trouvé le chemin de Versailles en passant par Londres. »

Lauzun rentra complétement en grâce, reçut de Jacques l'ordre de la Jarretière, qui lui fut pompeusement conféré à Notre-Dame, et de Louis XIV le titre de duc, régulièrement *vérifié*.

Quoi qu'il fût fort mal avec sa femme et qu'il ne la vît plus depuis plusieurs années, il n'en parla jamais qu'avec la plus grande réserve et les plus grands égards. Lorsqu'elle mourut, il parut à la cour en grand deuil, ce que beaucoup trouvèrent un sujet de scandale. Ce n'était qu'une hardie protestation dont Louis voulut bien ne pas s'apercevoir. La Montespan n'était plus là : Louis XIV avait pour concubine la veuve du cul-de-jatte, et il était trop occupé avec elle à tuer des huguenots pour se formaliser de l'incartade d'un catholique.

A quelque temps de là, Lauzun épousa la fille du maréchal de Lorges, belle-sœur du duc de Saint-Simon. Ce fut un assez triste mariage, et Lauzun, qui n'était point fait pour un pareil état, vécut bientôt séparé de sa femme.

Puis vinrent les désastres de la France. Le roi mourut, Lauzun tint bon, et lui survécut huit ans. Il ne changea rien à ses habitudes et semblait n'avoir rien perdu de ses facultés. La jeunesse ne jurait que par lui. On ne savait sur quoi le plaisanter. Il n'y avait vraiment que son âge qui commençait à être ridicule ; mais il le portait à confondre, et il avait si bien tout fait pour n'y point arriver ! La galanterie, dont il avait tant usé, lui dura fort longtemps, à déconcerter les jeunes. Il avait quatre-vingt-dix ans, sans doute, mais il se tenait ferme sur sa petite jambe, sa toilette était irréprochable, et toute sa personne proprette et gaillarde. C'était toujours le glorieux convive d'autrefois, dînant et soupant à fond tous les jours, dans la plus parfaite impunité. Avec les dehors de la délicatesse il avait résisté à tout et ne s'était ménagé sur rien. En vérité, ce Lauzun était un prodige ! Comment ! mais six mois avant sa mort, qui arriva dans sa quatre-vingt-onzième année, est-ce qu'il ne dressait pas des chevaux au bois de Boulogne ! Le régent, en allant faire un tour en voiture à la Muette, vit le duc qui caracolait sur un poulain. Lauzun, apercevant le prince, le salua gaiement et exécuta sous ses yeux plusieurs passes avec une vigueur remarquable et le plus galamment du monde. Le régent n'en revenait pas !

Il mourut enfin ; mais il eut véritablement l'air de le faire uniquement pour prouver qu'il pouvait s'acquitter aussi de cela mieux que tout le monde.

Il succomba à un cancer qui lui vint dans la bouche, mais qui ne l'empêcha point de prendre, jusqu'au dernier moment, un tel soin de sa personne, que tous ceux qui étaient admis près de son lit ne pouvaient croire que sa maladie fût sérieuse.

Quelques-uns prétendent qu'il eut de MADEMOISELLE une fille qui fut Antoinette de Caumont-Montpensier, abbesse de Saint-Valery.

C'est à la vieillesse de ce prodigieux personnage que M. Paul de Musset a rattaché sa comédie. Il s'agit pour le vieux Lauzun de marier son neveu, le petit de Riom, un Gascon comme lui, et de le marier non pas clandestinement et à petit bruit, mais ouvertement, officiellement, à Mme de Berry. Ce diable de Lauzun voulait à toute force entrer dans la royale famille des Bourbons : de la Gascogne au Béarn, il n'y a qu'un pas et un coulé ! C'est sur ce mariage, emporté à la pointe de l'épée, Lauzun *duce, et auspice* Lauzun, que roule la pièce. Et ce qui est tout, c'est qu'elle roule bien. Nous avons surtout remarqué un deuxième acte délicieux, qui vaut à lui seul toute la pièce.

L'ouvrage dans son ensemble porte bien, il est vrai, le caractère de l'inexpérience dramatique de l'auteur ; mais qu'importe, il amuse. Il est d'ailleurs écrit d'une façon distinguée et sent tout à fait sa bonne compagnie.

Lauzun est un sujet inépuisable : pris un peu trop jusqu'ici par son côté exclusivement anecdotique et galant, nous voudrions une bonne fois rencontrer quelque part la synthèse sérieuse de cette vie morcelée qu'on ne connaît que par éclats et par greffes. L'entreprise serait difficile peut-être : Lauzun ne pourrait aller sans Louis XIV, et il est bien convenu que ce monarque hydromane est absolument inattaquable dans sa gourme et dans sa majesté.

CHARLES DE LA ROUNAT.

THÉOPHILE GAUTIER — LAURENT-PICHAT — MAXIME DU CAMP.

LOUIS ULBACH, directeur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

L'EUNUQUE NOIR

MŒURS MUSULMANES

> **Le fait isolé qui frappe un particulier dénonce souvent les mauvaises institutions d'un peuple.**
>
> **JOHN SMALLERBOROUG.**

A l'extrémité du Sennaar, près des frontières du Fâzoglou, par le 12e degré de latitude, sur les rives du Nil bleu, s'élève un gros village appelé Farkana. Quelques huttes en limon, fermées par des nattes du Kordofal, sont disséminées çà et là sous les palmiers et parmi les mimosas à fleurs jaunes près desquels marchent les gypaètes dégoûtants qui disputent aux vautours les charognes oubliées; des tourtourelles roucoulent sous le feuillage et s'envolent effrayées par les gambades des singes qui sautent de branche en branche; des bandes de buffles noirs vont boire au Nil, que tachète souvent le museau des crocodiles et que soulève parfois le vaste dos des hippopotames. Là tout est calme et silencieux. Une implacable chaleur fait miroiter la terre; une clarté aiguë noie tout ce qu'elle atteint dans des nuances uniformément blanches. Le ciel est toujours bleu, le soleil toujours ardent, la brise toujours brûlante. Pendant la nuit les astres agrandis brillent d'un éclat extraordinaire et montrent au milieu d'eux la belle constellation de la Croix du Sud, dont Dante a parlé. C'est l'ancienne Ethiopie, la région des noirs, sinon des nègres; c'est le pays où l'on fait le commerce de la poudre d'or, des plumes d'autruche, des dents d'éléphant et des cornes de rhinocéros.

Dans ce village de Farkana existait, il y a quelques années, un Nubien noir, nommé Arbagi. Au moment où commence cette histoire, c'était un jeune homme de vingt ans, hardi, robuste, fort en train de plaisirs et qui vivait heureux. Il soignait ses dattiers, cultivait un champ de doura, jouait du darabouk à faire damner les meilleures danseuses, et s'en allait une fois par année au delà du fleuve Blanc faire la chasse aux autruches dans le désert qu'avoisine Djebel-Déier. Il était renommé pour son adresse à jeter la lance et à manier ces lourds sabres que l'Allemagne envoie jusque dans le centre de l'Afrique; nul n'était plus habile que lui à conduire un dromadaire, à suivre la piste des autruches et à les tuer sans gâter leur plumage; il excellait à tous les exercices du corps, ne reculait devant aucune fatigue et ne redoutait rien, si ce n'est le diable, les sorciers, les maléfices et les incantations; en un mot et pour dire une phrase toute faite, c'était un jeune homme accompli.

Pendant le jour il travaillait dans les champs, dirigeant à travers de petits canaux l'eau puisée dans le Nil à l'aide des chadoufs, fécondant les palmiers à l'époque de leur floraison, ou lançant avec sa fronde des pierres rapides contre les troupes d'oiseaux qui s'abattaient au milieu des plantations. Quand la nuit venait, il rentrait à la hutte paternelle, puisait avec ses mains dans un plat de lentilles, jusqu'à ce que sa faim fût rassasiée, mâchait quelques feuilles de tabac roulées avec du sel gemme, s'étendait sur sa natte et s'endormait. Souvent cependant, presque tous les soirs, on aurait pu le voir sortir avec précaution de sa cabane, se glisser dans l'ombre le long des maisons en évitant les clartés de la lune, marcher en faisant ses pas légers et arriver ainsi à une habitation isolée, placée un peu en dehors des limites du village, sur la berge du fleuve. Là, il s'arrêtait quelques secondes, regardait avec soin s'il n'était ni suivi ni remarqué, imitait le plaintif aboiement d'un chien et se jetait lestement sous un bouquet d'arbres. A ce signal la natte de la cabane se soulevait et laissait passer une jeune fille qui allait rejoindre Arbagi. Ils s'éloignaient alors ensemble sous les grands palmiers sombres que remuait le vent du Nil, sans se soucier des singes qui grimaçaient en s'éveillant, ni des chacals qui rôdaient en miaulant comme des chats à demi étranglés. Ce que ces deux jeunes gens se disaient, le bruit des feuilles m'empêcha de l'entendre; ce qu'ils faisaient, l'obscurité de la nuit m'empêcha de le voir.

Cette Nubienne, qui ne redoutait point le danger des nocturnes tête-à-tête, avait environ seize ans; elle aimait Arbagi et en était aimée. Comme elle était aussi mince et aussi flexible que la tige des palmiers de son pays, on l'appelait Thaouileh (la svelte); c'est par ce seul surnom qu'elle était connue, et c'est de cette façon que je la désignerai toujours.

Son costume, d'une simplicité toute primitive, se composait d'un pagne formé de petites lanières de cuir entremêlées de coquillages, qui serrait son corps vers les hanches et retombait au-dessus des genoux. Ses jambes grêles et ses pieds nus à talon étroit marchaient allègrement parmi le sable et les roseaux; à son cou résonnait un lourd collier en verroteries blanches et bleues, où pendait une amulette; un bracelet de filigranes d'or tressés, que son amant lui avait donné, s'enroulait à son bras. Elle allait ainsi, laissant indolemment le soleil briller sur sa peau presque noire, montrant, selon l'usage de la Nubie, tout ce qu'il est convenu de cacher ailleurs, et n'imaginant pas qu'il y eût sous le ciel des villes plus grandes que le hameau de Farkana. Son front bombé, son nez arrondi, ses lèvres épaisses, son œil grand et profondément doux, donnaient à sa physionomie un aspect tranquille et un peu triste, qu'égayait seulement l'éclat de ses dents splendidement blanches. Ses cheveux, d'un noir roux, plutôt crespelés que crépus, semblaient entourer sa tête comme un gros bonnet de laine; ils se divisaient en mille petites nattes, relevées par des nattes plus fortes cordées entre elles, dont chacune se terminait par un bouquet de tresses assez semblables au gland d'un cordon de sonnette. Cette mode est invariable depuis des siècles dans ces régions encore inconnues au progrès, car la plupart des statues pharaoniques de la vieille Egypte portent des coiffures semblables à celle que nous venons de décrire. Deux fois par semaine, Thaouileh qui avait de la coquetterie ainsi qu'il sied à une fille préoccupée de sa personne, allait dans un champ voisin de sa maison, arrachait à un ricin quelques larges feuilles pourprées et les battait entre deux pierres, afin d'en extraire l'huile dont elle imbibait largement sa chevelure; si par bonheur on tuait un mouton dans quelque hutte peu éloignée de la sienne, elle priait et suppliait si gentiment qu'on ne pouvait se refuser à lui donner quelques morceaux de graisse encore tiède qu'elle étalait sur les nattes de sa jeune tête. De cette façon ses cheveux étaient toujours convenablement soignés et elle évitait les coups de soleil.

Beaucoup de gens délicats trouveront Thaouileh assez peu ragoûtante avec sa peau noire, ses pieds nus, son huile de ricin et sa graisse de mouton, mais je suis innocent de toutes ces déplaisances et je ne puis dire que ce que j'ai vu. Du reste, Arbagi estimait que sa maîtresse était charmante; il ne voyait rien de plus agréable qu'elle sur la terre, il l'adorait très-sérieusement et il lui disait quelquefois après l'avoir longtemps et attentivement contemplée : « Tu es belle comme la pleine lune ! » Singulier compliment qui fait plaisir sur les rives du Nil bleu!

La mère de Thaouileh, déjà ridée et fanée par l'âge, n'avait guère que trente-trois ans; c'était une femme de mœurs assez douteuses, elle

fumait beaucoup, laissait souvent ses fuseaux immobiles, s'enivrait volontiers en buvant du bouza (eau-de-vie de dattes), se consolait parfois avec les bateliers en passage des ennuis de son veuvage et laissait à sa fille une liberté dont celle-ci usait très-libéralement au profit de son ami Arbagi.

Les rêves du Nubien étaient bien simples, et il se croyait certain de les voir promptement réalisés. Il voulait, faisant encore une chasse fructueuse aux autruches, rapporter assez de plumes pour amasser un petit pécule, se bâtir une hutte nouvelle, y conduire Thaouileh, qu'il aurait épousée, et vivre heureux en attendant les événements, la vieillesse et la mort.

C'est sans doute de ces projets qu'il s'entretenait la nuit, sous les palmiers, à la lueur des étoiles, car le jour fixé pour son départ était prochain. Les hommes étaient réunis, le chef était désigné, les dromadaires étaient arrivés. Des sorciers consultés avaient affirmé que la conjonction des astres se présentait favorablement; un imam avait récité un *khathmeh*[1] pour assurer un voyage heureux aux chasseurs; on avait cuit les grains de doura et réparé les outres en peau de chèvre; l'expédition était prête. On devait partir un lundi de mars, trois heures avant le lever du soleil.

La veille du jour où l'expédition allait prendre la route du désert, on avait fait de grandes réjouissances, c'est-à-dire qu'on avait joué du darabouk, dansé, lancé le djerid, et qu'on avait immolé trois ou quatre moutons, à la grande joie des femmes coquettes. Le soir, Arbagi se rencontra comme d'habitude avec Thaouileh. Il était triste; une vague inquiétude appesantissait son cœur; il se sentait alangui et troublé; de sombres pressentiments l'agitaient et il se disait: Pourquoi partir? Puis il raffermissait son courage en pensant que les cheikhs et les sorciers avaient déclaré que nul accident ne troublerait la chasse. Thaouileh elle-même, malgré son insouciance un peu obtuse, ne laissait pas que d'être impressionnée par les inquiétudes de son amant.

— Emporte tes lances et ton bouclier en peau de crocodile, lui dit-elle; là-bas, dans le pays où tu vas, il y a des hyènes et des lions!

— Je ne crains rien, répondit Arbagi; le cheikh m'a donné un talisman qui doit éloigner toutes les bêtes féroces et attirer les autruches et les gazelles. Mais j'ai peur pour toi; ta mère est une mauvaise femme qui, peut-être, voudra te marier à un autre lorsque je serai parti.

— Je t'attendrai, je le jure, répliqua Thaouileh; mais tâche de revenir promptement. Quand tu ne seras plus là, mon cœur deviendra pâle à force de souffrir.

[1] Récitation du Koran tout entier.

— Avant trois mois je serai de retour, et je te rapporterai un autre bracelet d'or et du koheul pour mettre autour de tes yeux.

Puis il resta silencieux, rêvant à quelque pensée pénible, et marchant lentement auprès de la Nubienne qui le suivait sans parler. Tout à coup il s'arrêta, et lui saisissant le bras :

— Prends bien garde aux marchands d'esclaves surtout, s'écria-t-il; ces djellabs sont des gens cruels; ils n'ont point notre couleur et mangent les hommes noirs pour devenir aussi forts que nous; quand ils reviendront du Fâzoglou, cache-toi, car s'ils te rencontraient seule ils te prendraient, t'attacheraient sur leurs bateaux, et t'emmèneraient jusqu'au Caire, qui est une ville si grande qu'on ne peut en faire le tour. Reste dans ta hutte s'ils paraissent, car comme je ne serai pas ici, personne ne pourrait te défendre; tu serais achetée, vendue, revendue comme une brebis; tes maîtres te couperaient les cheveux, te battraient, et comme tu es belle, ils te prendraient pour eux, ajouta-t-il avec une sauvage énergie.

Il la reconduisit jusqu'à sa hutte, la serra contre son cœur pendant qu'elle pleurait et lui promit de revenir promptement. « Prends bien garde aux djellabs, » lui dit-il encore en la quittant pour la dernière fois.

Thaouileh se glissa à pas de loup dans sa cabane pour regagner sa natte; mais sa mère ne dormait pas; tenue en éveil par les copieuses libations de bouza qu'elle avait faites dans la journée à l'occasion de la fête du départ pour la chasse, elle entendit sa fille rentrer.

— Ah ! te voilà, cria-t-elle; d'où viens-tu? Tu pleures, je t'entends ! parce que ton Arbagi va partir ! Qu'est-ce que ça fait ! Si le grand diable d'enfer l'emporte pendant son voyage, tu en prendras un autre, voilà tout !

Et comme sa fille, peu calmée par ce raisonnement, sanglotait plus fort, elle lui donna une paire de soufflets qu'elle accompagna d'épithètes si grosses que nous n'osons les répéter ici. Après cette judicieuse correction, elle s'endormit, et Thaouileh finit par en faire autant.

A l'heure fixée, la caravane partit; en haut de son dromadaire, Arbagi baissait la tête et écoutait une voix persistante qui lui disait : « Ne pars pas ! »

Quelques hommes accompagnèrent les chasseurs jusqu'au moment où le soleil se leva; on s'arrêta, on se serra les mains encore une fois, on échangea les vœux du voyage.

— Que Dieu soit avec vous, au milieu de vos dangers, là-bas, dans le désert !

— Que Dieu soit avec vous, dans vos maisons, là-bas, au bord du fleuve Bleu !

Puis on se sépara; les uns revinrent au village, les autres continuèrent leur route à travers les sables.

Ainsi que l'avait dit Arbagi, la chasse dura trois mois.

Un jour, comme le soleil couchant allait disparaître derrière les montagnes de l'horizon, des Nubiens revenant des champs annoncèrent qu'ils avaient aperçu une longue caravane qui se dirigeait du côté de Farkana, et que c'était sans doute celle des chasseurs d'autruches. A cette nouvelle, tout fut en rumeur dans le village; les femmes poussèrent des cris aigus en signe de joie, les hommes saisirent des darabouks, des flûtes à deux branches, et battant les uns, soufflant dans les autres, ils allèrent au-devant de leurs compatriotes. On ne tarda pas à distinguer au loin, parmi un nuage de poussière, les hardis chasseurs montés sur leurs dromadaires qui marchaient suivis par des chameaux chargés du bagage. Bientôt on vit un homme se détacher du groupe principal et venir de toute la vitesse de sa monture jusqu'auprès des habitants de Farkana; c'était Arbagi.

— Sois le bien arrivé, lui cria-t-on.

— Soyez les bien retrouvés, répondit-il. Puis il ajouta : Tout est-il bien dans le village?

— Non, lui répliqua-t-on; il y a des larmes pour toi; le malheur a passé dans la cabane de Thaouileh.

— Est-elle donc morte? demanda Arbagi d'une voix étranglée.

— Sa hutte est vide, lui répondit-on.

— Que Dieu maudisse la langue qui donne de si mauvaises nouvelles! cria-t-il en excitant son dromadaire qui reprit sa course. Arbagi se dirigea droit sur la maison de sa maîtresse; il sauta à terre en y arrivant : la mère de Thaouileh était sur le seuil.

— Où est ta fille? lui cria le Nubien.

A cette question, la femme prit ses cheveux à deux mains comme pour les arracher, et d'une voix larmoyante qu'elle coupait par des cris semblables à des sanglots, elle répondit :

— Est-ce ma faute, à moi? Je dormais dans ma hutte pendant le grand soleil; Thaouileh est sortie, des djellabs maudits qui revenaient du fleuve d'en haut ont passé, ils ont vu la fille qui était seule sous les arbres, ils l'ont saisie, ils l'ont emmenée sur leurs bateaux pour la vendre dans les villes. Si tu n'étais pas parti, cela ne serait pas arrivé; tu aurais couru après les marchands d'esclaves et tu aurais repris ma fille. Je suis malheureuse, ma cabane est trop grande maintenant, et je pleure sans fin ni cesse. Voilà plus de deux mois qu'elle est partie; les Djellabs sont bien loin à l'heure qu'il est.

Arbagi restait atterré; peu à peu les larmes baignèrent ses yeux fixes, il pleura abondamment. Sa douleur, une vraie douleur de nègre, eut

une explosion terrible. Il se roula à terre, mordit ses bras, poussa des rugissements, prononça des malédictions sur la mère de Thaouileh et sur les habitants du village. Il était comme fou ; quand le paroxisme de sa fureur désolée fut passé, il resta étendu sur la poussière, plus semblable à un cadavre qu'à un homme ; il ne parlait plus ; un râle sourd et guttural affirmait seul sa vie et sa douleur. Des hommes et des femmes l'entouraient ; on le regardait avec pitié, mais nul n'osait le consoler. Tout à coup il se releva :

— Quels étaient ces djellabs, demanda-t-il.

— Il y avait trois barques, lui répondit un des assistants, elles étaient commandées par Ahmed-Abou-Chellal, celui qu'on appelle l'homme des cataractes.

— Comment Thaouileh a-t-elle été enlevée ?

— Personne ne le sait ; c'est sa mère qui a raconté l'histoire en pleurant, quelques jours après le départ de sa fille.

— Oh ! chienne, tu n'as pas su garder ton enfant, dit Arbagi en frappant au visage la mère qui se sauva en poussant des cris. C'est bien, reprit-il après un moment de silence, je connais l'homme des cataractes, je vais courir après lui, je le rattraperai et je reprendrai Thaouileh que je ramènerai ici.

— Tu es fou, lui disait-on de toutes parts ; voilà deux mois au moins que les djellabs sont partis ; tu ne pourras jamais les rejoindre ; où veux-tu aller ?

— A Sennâar.

— Mais ils n'y sont certainement plus.

— J'irai à Dongola.

— Et s'ils l'ont déjà quitté ?

— J'irai au grand Kaire, j'irai au bout du monde, mais je veux la ravoir et je l'aurai.

Il ramassa son poignard, le rattacha à son bras gauche par le bracelet de cuir tressé, jeta sur son dos son bouclier et son sabre, saisit sa lance, et d'un bond escalada son dromadaire.

— Et ton père qui ne t'a même pas revu ?

— Eh ! je me soucie bien de mon père ; je ramènerai Thaouileh, je le jure, ou ma lance deviendra rouge jusqu'au milieu du manche.

Il poussa en avant son dromadaire qui partit au grand trot avec un cri plaintif. La foule, qui s'était réunie autour d'Arbagi, se dispersa peu à peu ; la nuit était venue, un grand calme endormait la nature ; le bruit du Nil troublait seul le silence ; la mère de Thaouileh sortit lentement de sa cabane, et regardant vers la direction qu'Arbagi avait prise :

— Va, dit-elle, crève ton dromadaire, cours à pied, épuise-toi ; elle est trop loin maintenant, tu ne la rejoindras jamais, et tu ne sauras pas

comment les djellabs l'ont emmenée. Et puis, au reste, c'était ma fille, et ce que j'ai fait ne regarde personne !

Le voyage d'Arbagi ne fut pas un voyage, ce fut une course. Le troisième jour après son départ, il arriva à la ville de Sennâar. Encore tout plein de fièvre, de fureur et peut-être de l'espoir insensé de retrouver celle qu'il aimait, il s'arrêta au milieu du bazar, sorte de place où l'on vendait toute espèce de denrées, et là, sans descendre de son dromadaire fatigué, il cria au premier marchand qu'il aperçut :

— Eh ! l'homme, depuis combien de temps les djellabs ont-ils passé devant la ville ?

L'homme interpellé se contenta de renverser légèrement la tête en arrière et de faire imperceptiblement claquer sa langue pour prouver qu'il ne savait rien de ce qu'on lui demandait.

Arbagi leva les épaules avec colère, avança quelques pas, et s'arrêtant de nouveau, il s'écria de sa voix la plus retentissante :

— Ohé ! les hommes ! ohé ! les hommes ! êtes-vous des chiens ou des musulmans adorant Dieu l'unique, révélé par notre seigneur Mahomet ? Laisserez-vous un de vos frères au visage noir vous appeler et pleurer en vain ?

A ces clameurs, on se réunit autour d'Arbagi qui continua :

— Une femme du pays de Farkana, d'où je suis, a été enlevée pendant que j'étais allé chasser les autruches; elle a été emmenée sur les derniers bateaux des djellabs; celui qui les conduit s'appelle Ahmed-Abou-Chellal; je cours après lui, dites vite, car mes minutes sont comptées : y a-t-il longtemps qu'il a quitté Sennâar ?

Tout le monde répondit à la fois, chacun essayant de crier plus fort que son voisin; quelques-uns parlaient avec la bonne intention d'être utiles à Arbagi; d'autres, se moquant de lui, lui faisaient de grosses plaisanteries sur l'enlèvement de la jeune fille; le plus grand nombre parlait pour parler; on ne s'entendait pas. Un vieillard fendit la foule avec autorité, prit le dromadaire par sa corde nasale, et s'adressant au Nubien, il lui dit :

— Ton entreprise est folle, mon fils; ce que les djellabs ont emporté ne revient jamais; ceux dont tu parles ont passé ici il y a plus de sept semaines, je m'en souviens, c'est à ma boutique que l'homme des cataractes a acheté des lentilles sèches et du doura pour nourrir ses esclaves. Crois-moi, retourne à Farkana; tu vas aller dans des pays où les Turcs blancs sont nos maîtres, ils te feront soldat et te battront à coups de courbach; ne quitte pas la bonne Nubie. Si cependant tu veux continuer ta route, va, mon fils, et que Dieu soit avec toi. Le djellab m'a dit qu'un de ses bateaux avait un bordage enfoncé et qu'il serait sans doute obligé de s'arrêter à Khartoum pour le faire réparer;

Hâte-toi donc, tu les trouveras peut-être encore dans cette grande ville qui est au confluent du Nil blanc et du Nil bleu.

— Je les atteindrai, s'il plaît à Dieu, répliqua Arbagi en se baissant pour toucher le turban du vieillard avec sa main droite qu'il porta ensuite à ses lèvres; que les bénédictions du ciel descendent sur ta maison, père; toi seul m'as indiqué ce que je dois faire, j'irai à Khartoum.

Il reprit sa route, courant jour et nuit le long du Nil, traversant les villages comme un ouragan et s'arrêtant à peine quelques heures pour dormir et donner un peu de repos à son dromadaire déjà épuisé par les chasses et par cette course éperdue. Enivré de mouvement, surexcité par la fatigue et les insomnies, Arbagi allait, emporté par sa fièvre, ne songeant à rien qu'à retrouver Thaouileh, ayant, comme un enfant, cédé à un premier mouvement irrésistible et ne réfléchissant pas qu'il poursuivait une aventure au-dessus de ses forces. Qu'offrirait-il aux djellabs en échange de Thaouileh, comment réussirait-il à s'emparer d'elle, comment la ramènerait-il au pays de Farkana? il n'y pensait même pas. Il était en proie à l'exaltation des hommes primitifs, exaltation sauvage, irréfléchie, imprudente, qui ne voit que le but sans jamais s'inquiéter des moyens de l'atteindre.

Le jour, il s'arrêtait dans les huttes riveraines, et usant de la large hospitalité orientale, il y prenait quelque nourriture; la nuit, quand il sentait fléchir sous son poids les jambes de son dromadaire, il s'arrêtait, se couchait sur la terre nue, pensait à sa maîtresse et se désespérait. Il était soutenu par la colère immense qu'il avait en une minute amassée dans son cœur en apprenant l'exécrable nouvelle; cette fureur concentrée, sans cesse ravivée par le souvenir, lui tenait lieu de force et d'intrépidité. S'il eût rencontré les djellabs, il se fut jeté dessus à grands coups de sabre, mais malheureusement pour lui il ne rencontrait que la solitude et l'indifférence.

La veille du jour où il devait arriver à Khartoum, son dromadaire amaigri avait ralenti son allure. Arbagi s'arrêta sous un bois de mimosas pendant la nuit; au point du jour, quand il voulut repartir, il s'aperçut que la pauvre bête, surmenée depuis de longs jours, fourbue, râlante, était couchée sur le flanc et donnait à peine signe de vie. Elle ouvrait ses grands yeux doux et mélancoliques, faisait de vains efforts pour se soulever, agitait avec peine ses jambes affaiblies et recourbait avec une plainte à peine articulée son cou devenu trop lourd à porter.

— Vas-tu mourir aussi? s'écria Arbagi.

Le vaillant animal qui avait parcouru tant de déserts et suivi la piste de tant d'autruches sans se lasser jamais, fit un suprême effort et réussit à se dresser sur les jambes de devant; mais une douleur presque

humaine passa dans son regard, il se laissa retomber pesamment sur le côté et ne bougea plus.

A la vue de ce compagnon de ses périls et de ses voyages qui lui manquait au moment où il espérait le plus en lui, Arbagi fut pris d'un désespoir insensé; il se jeta sur le corps de son dromadaire, saisit sa tête dans ses mains, la regarda longtemps sans parler, comme pour y chercher un reste de vie, puis la rejetant inerte et lourde, il se prit à pleurer à sanglots.

— Hélas! disait-il, me voilà tout à fait seul, et mon dromadaire lui-même m'a quitté. Que vais-je devenir maintenant, et comment pourrai-je courir assez vite et assez longtemps pour rejoindre les djellabs.

Il enleva les sacoches qui contenaient encore un paquet de plumes d'autruche et le bracelet qu'il avait promis à Thaouileh; il les plaça sur ses épaules, prit ses armes et, ainsi chargé, se remit en chemin. Il fut trois journées à faire la route que son dromadaire aurait parcourue en quelques heures.

A Khartoum il apprit que les djellabs étaient partis depuis cinq semaines.

— Si mon dromadaire n'était pas mort, se dit-il, je les aurais rattrapés avant leur entrée en Egypte.

Il vendit ses plumes d'autruche, le bracelet d'or, son sabre, et, grâce aux quelques talaris qu'il obtint en échange de ces objets, il fit prix avec un reis (patron de barque) qui partait de Khartoum pour se rendre à Abou-Ahmed avec une cargaison de blé.

On allait lentement sur le fleuve; les vents, parfois contraires, arrêtaient la barque, qui alors atterrissait et demeurait souvent pendant de longues heures immobilisée au mouillage. Quand on repartait, les matelots, que nulle impatience ne sollicitait, ramaient mollement, au bruit cadencé de leurs chansons, et se souciaient peu des sollicitations incessantes d'Arbagi.

— Hâtons-nous, disait-il au reis, il faut gagner les djellabs de vitesse.

— Il est impossible d'aller plus vite, répondait indolemment le patron; mais, s'il plaît à Dieu, tu pourras les retrouver à Assouan.

— C'est bien loin et c'est bien long, pensait Arbagi.

L'inquiétude le dévorait. Il n'avait plus là, pour soutenir son emportement, la surexcitation d'une course violente, le mouvement du voyage, l'ardeur de la poursuite. Il ne pouvait pas à son gré accélérer ou ralentir sa marche; il était esclave et comme prisonnier de ce bateau dont il était forcé de subir les insupportables lenteurs qui le désespéraient, mais contre lesquelles il était impuissant. Une ou deux fois il s'était jeté aux avirons et les avait maniés avec une vigueur terrible; mais ç'avait été peine perdue, car les autres matelots avaient immédiatement manœuvré

d'ensemble pour paralyser ses efforts. Forcé de vivre dans un étroit espace, pêle-mêle avec les hommes du bord et les autres passagers, lui qui était habitué aux larges champs et au désert, il souffrait d'une sorte d'irritation physique plus pénible et plus dure qu'une maladie réelle; il ne pouvait se mouvoir à son aise au milieu de l'encombrement de la barque; il était devenu méchant, se disputait avec ses compagnons et quittait souvent le pont resserré pour monter sur l'habitacle. Là, il s'asseyait parmi les cordages, sous le soleil qui lui mordait la peau, immobile, regardant machinalement l'eau couler et s'entretenant, loin de tout contact, avec ses pensées douloureuses. Ce fut là que la première fois, comme écrasé sous son abattement, il se posa cette question : Que vais-je faire? Il ne put sagement se répondre. Il aperçut toute l'absurdité de son projet et comprit que sa douleur furieuse l'avait poussé sur une voie sans issue. Sa raison, toute douteuse qu'elle était, lui conseillait de renoncer à son entreprise, d'abandonner la recherche de Thaouileh et de retourner au pays de Farkana. Il se repentait d'être parti et de n'avoir point écouté les conseils que chacun lui avait donnés. Il aurait donc voulu n'avoir jamais quitté son village, et, par une contradiction bien simple à comprendre, il n'osait pas y revenir. Son amour-propre, un amour-propre de nègre, lui montrait les impitoyables railleries qui l'attendaient à son retour s'il arrivait seul, triste, misérable, sans ramener Thaouileh ou sans s'être vengé. Il redoutait les sarcasmes qui viendraient s'attacher à lui comme autant de flèches barbelées, et, coûte que coûte, il se résolut à continuer son voyage. « Je la retrouverai peut-être, se disait-il pour réconforter son cœur défaillant, j'aurai peut-être le bonheur de la reprendre et de recommencer avec elle à vivre heureux. Si les djellabs sont partis si loin que je ne puisse jamais les atteindre, eh bien! je resterai dans un village d'Egypte, je louerai ma liberté pour ne pas mourir de faim, je cultiverai la terre, et plus tard, quand tout sera oublié, je retournerai du côté de mon pays. »

Malgré ces belles promesses qu'il se murmurait tout bas, il était tombé dans un découragement sans bornes; il passait des journées entières couché sur l'habitacle, la tête cachée entre ses mains, pensant à son village que peut-être il ne reverrait plus et à Thaouileh, qui maintenant lui semblait irrémissiblement perdue. Il ne disait plus au réis de la barque : Hâtons-nous! Il en était arrivé à n'avoir pas plus d'énergie qu'un des ballots entassés sur le pont.

Cependant le bateau descendait le courant; malgré la mollesse de l'équipage, le chemin diminuait chaque jour, le but se rapprochait. Un matin on arriva au mouillage d'Abou-Ahmed. En mettant pied à terre, Arbagi reprit un peu de courage et se sentit comme délivré de la servi-

tude qui l'avait immobilisé si longtemps. Il répéta son habituelle question :

— Depuis combien de temps les djellabs ont-ils passé?

— Oh! oh! depuis longtemps, lui répondit-on.

Il raconta son histoire aux gens qui l'écoutaient. Parmi eux se trouvait un grand jeune homme hardiment robuste, n'ayant pour tout costume qu'un ample caleçon blanc, portant sur sa tête nue de longs cheveux noirs et épais traversés par une plume de porc-épic et tenant en main une lance terminée par un fer très-aigu. C'était un Arabe Ababdeh. Il dit à Arbagi :

— Ecoute, l'homme, je vais te donner un conseil que tu feras bien de suivre. Les djellabs ont une grande avance sur toi, mais tu peux arriver avant eux à Assouan où ils sont forcés de s'arrêter plusieurs jours pour payer le droit d'entrée en Egypte de chaque esclave. Ils sont en barque, ils vont relâcher à Dongola et sont obligés de parcourir tout ce grand coude que le Nil fait depuis Abou-Ahmed jusqu'à Wadi-Halfa. Viens avec nous; nous partons après-demain au lever de la lune et nous nous rendons directement à Korosko à travers le désert; nous marcherons en droite ligne, tandis que les djellabs ne peuvent avancer qu'en faisant l'énorme détour du fleuve; nous ne serons guère plus de quatorze à seize jours pour traverser les sables, et nous avons bien des chances d'arriver avant les marchands d'esclaves; si nous arrivons après eux, ils n'auront plus sur toi qu'une avance insignifiante que tu pourras facilement rattraper en courant au bord du Nil; car ils ont trois barques très-lourdes qui descendent lentement.

Arbagi accepta; de ce qui lui restait d'argent il acheta des outres destinées à contenir l'eau de son voyage, de la farine et une plaque de fer pour faire cuire son pain à la mode bédouine.

A la nuit indiquée on se mit en marche; la caravane, conduite par des Arabes Ababdehs, se composait de cent cinquante chameaux chargés de différentes denrées et de quelques dromadaires que montaient les chefs.

Arbagi marchait à pied presque isolé au milieu de ses compagnons de route, parlant peu et comme étourdi par la tristesse incessante qui sortait de son cœur. Quand il était trop fatigué, quand la chaleur du sable brûlait ses pieds, il grimpait sur un chameau, se faisait une place parmi les outres, fermait les yeux et s'en allait comme une masse inerte, balancé par les mouvements réguliers de sa monture, et n'ayant d'autre sensation que celle d'un engourdissement profond. La nuit, près de la caravane rangée en cercle, il dormait la tête appuyée sur un oreiller de sable, et, le plus souvent, ne pouvant se donner au sommeil, il regardait les étoiles à travers ses larmes.

Une nuit qu'il était ainsi couché sans dormir, il vit une hyène qui venait en rôdant jusqu'à lui. Il ne désirait pas mourir, mais il lui était indifférent de vivre, et il était si intimement découragé qu'il ne fit même pas un mouvement pour écarter la bête fauve. Elle le flaira, s'éloigna et fut tuée à quelques pas de lui.

Le jeune Arabe Ababdeh qui avait engagé Arbagi à choisir la route du désert avait cependant pris le pauvre Nubien en amitié; quelquefois il venait près de lui, le réconfortait et lui disait :

— Quand nous serons arrivés à Korosko nous tiendrons conseil avec les anciens, et nous te dirons ce qu'il faut faire.

— S'il plaît à Dieu, répondait humblement Arbagi.

Un matin il se fit un grand mouvement dans la caravane; les chameaux et les dromadaires inquiets s'agitaient, grognaient sourdement, et semblaient prêts à prendre une course rapide.

— Qu'est-ce donc? demanda Arbagi.

— Nous ne sommes pas loin de Korosko, les bêtes sentent le Nil, lui répliqua-t-on. Trois heures après, en effet, la caravane, débouchant entre deux basses montagnes sablonneuses et rocheuses, apparaissait dans une petite plaine couverte de quelques huttes en limon disséminées à travers des champs; on était arrivé.

Quand les chameaux eurent été déchargés et qu'on eut entassé les ballots en plein air, au pied d'un vieux mimosa à moitié mort, l'Arabe Ababdeh s'approcha d'Arbagi et lui dit :

— Viens, nous allons t'enseigner le moyen de reprendre la jeune fille que les djellabs ont enlevée.

Ils se rendirent au bord du Nil et s'assirent sous les palmiers en compagnie de quelques vieillards; on alluma les tchibouks, et quand Arbagi eut raconté son histoire, un des vieux Arabes lui dit :

— Il ne faut pas perdre courage; tu touches au terme de tes peines, et si tu veux m'écouter, bientôt tu retrouveras celle que tu cherches. Les djellabs ont passé ici il y a trois jours, ils allaient lentement; la saison est mauvaise, les vents sont contraires maintenant pour descendre le fleuve. Tu vas partir, tu marcheras le long du Nil; tu es jeune et fort, tu rattraperas facilement les marchands d'esclaves; hâte-toi, car il faut les rejoindre avant qu'ils soient entrés en Egypte, à Assouan, et avant qu'ils aient payé l'impôt. Si tu vois leurs bateaux, ne pousse pas de cris, ne dis rien, ne fais rien qui puisse donner l'éveil; cache-toi derrière les arbres du rivage, et suis leurs barques en te faisant invisible. Là où elles s'arrêteront pour passer la nuit, arrête-toi; si elles atterrissent sur l'autre bord, jette-toi à la nage et traverse le fleuve. Maintenant, écoute. Chaque matin les djellabs font descendre leurs esclaves à terre par bande de huit ou dix, un seul homme les surveille.

C'est à ce moment que tu devras apparaître ; tu reconnaîtras ta Nubienne, tu la prendras, tu la feras fuir vers les villages riverains, tu la suivras de loin ; si le djellab se jette sur toi, tu es armé, tu sais ce qu'il te reste à faire. Ici, en Nubie, chaque hutte s'ouvrira pour te recevoir ; plus bas, en Egypte, il n'en serait plus ainsi ; vas donc et sois courageux ; ramène ici ta jeune fille, nous te ferons partir avec elle par notre prochaine caravane pour Abou-Ahmed, et de là tu t'arrangeras pour rejoindre Farkana. Les djellabs sont des chiens, et il est permis de leur reprendre ce qu'ils ont volé.

— Et tu crois que je réussirai, dit Arbagi qui sentait une nouvelle ardeur descendre en lui.

— Tu le peux, si tu le veux, répondit le vieillard ; sois intrépide et rusé, et je te jure, par le Prophète ami de Dieu, que nous te remettrons sur la route de ton pays.

Arbagi se pencha vers le vieillard, prit sa main et la porta rapidement à ses lèvres et à son front ; puis, se redressant, il s'écria :

— J'irai, et par la sainte maison de la Kaaba, je jure que je reprendrai Thaouïleh, et que je la reconduirai sous sa hutte.

— S'il plait à Dieu ! s'il plait à Dieu ! répondirent tous les assistants !

Ranimé par les bonnes paroles du vieil Arabe, qu'il prenait presque pour des promesses, Arbagi se mit en route ; il fit ses adieux aux Ababdehs en leur assurant qu'il reviendrait bientôt.

— Je n'ai plus d'argent, leur dit-il avant de s'éloigner.

— Qu'importe, lui répondit-on, tu n'en as pas besoin ; tu mangeras dans les huttes nubiennes.

Il partit donc, chargé de ses armes, le cœur rassuré, presque heureux, touchant enfin à ce but qu'il poursuivait depuis si longtemps, et pensant déjà aux joyeuses difficultés du retour.

Le premier jour il coucha à Séboua, le second à Dakkeh, le troisième auprès de Dandour, dans un hameau qu'on appelle Abouhor, et qui se trouve exactement sous le tropique du Cancer. Là il apprit que les Djellabs, retenus par le vent, avaient sans doute passé la nuit sur la rive droite du Nil, près du grand village de Kalabcheh, où se dresse un temple ruiné. Avant le lever du soleil, Arbagi traversa le fleuve à cheval sur un tronc de palmier, qu'il dirigeait en pagayant avec ses mains, ayant grand soin de remuer ses jambes qui traînaient dans l'eau, afin de faire du bruit pour effrayer les crocodiles. Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque le Nubien arriva près de Kalabcheh. Il aperçut au loin trois barques qui voguaient de conserve et glissaient lentement sur les eaux vertes du Nil. C'étaient les bateaux de djellabs. Il s'arrêta, immobile, derrière le tronc raboteux d'un palmier doum, plus ému, plus oppressé que s'il se fût trouvé en présence de Dieu.

— Enfin, s'écria-t-il, c'est donc pour demain au point du jour que je reprendrai Thaouileh! Il continua à avancer sans se presser, certain maintenant que sa proie ne pouvait lui échapper, et comme il passait devant les maisons de Kalabcheh, il voulut aller y demander quelque nourriture. Mais il aperçut une foule réunie près d'un homme accroupi sous un immense sycomore; il entendit des cris et s'approcha.

Ce rassemblement et ces clameurs avaient lieu autour d'un nazir[1] turc en tournée de perception, et qui, selon l'usage égyptien, faisait rentrer les impôts à grand renfort de bastonnade.

Le nazir, qui était un homme ventru, marqué de petite vérole, important, violent et assez semblable à un polichinelle en colère, aperçut Arbagi qui portait son poignard au bras, son bouclier sur le dos et sa lance à la main.

— Eh! l'homme au bouclier, lui cria-t-il de loin, approche ici!

Le nazir n'avait pas fini de parler qu'un de ses chaouchs s'était élancé vers le Nubien et le conduisait avec force bourrades vers le terrible fonctionnaire.

— D'où viens-tu, demanda-t-il?

— De Farkaña, qui est un village près du Fâzoglou.

— Pourquoi portes-tu des armes dans la Nubie inférieure, auprès de la première cataracte qui est la frontière d'Egypte?

— Je porte ces armes parce qu'elles sont à moi; je suis de la haute Nubie, chez nous tout homme libre peut avoir sa lance.

— Ici, il n'en est pas de même; le glorieux Abbas-Pacha, qui est l'ombre du Padischah, qui lui-même est l'ombre de Dieu, a défendu de porter des armes dans ce pays, parce que vous n'êtes tous que des pourceaux rebelles.

— Je ne le savais pas, dit Arbagi qui commençait à trembler.

— Il fallait le savoir; tu vas remettre tes armes à un de mes chaouchs, et de plus tu vas payer tout de suite deux cents piastres pour avoir désobéi à l'édit du vice-roi.

— Je n'ai pas d'argent; je viens à pied de Korosko; auparavant j'ai eu de grandes infortunes, il ne me reste pas un para.

— Bon! bon! je sais ce que cela veut dire; puis, se tournant vers son chaouch, le nazir ajouta avec une extrême douceur: Donne-lui soixante coups de bâton.

Arbagi se dégagea de l'étreinte de l'exécuteur qui déjà l'avait saisi, et se précipitant aux genoux du nazir, il lui baisa les pieds, frappa sa tête contre terre et s'écria:

[1] Sorte d'officier civil chargé de percevoir les impôts et d'administrer la justice dans les districts qu'il parcourt.

— Par ta barbe, que Dieu bénisse, ne me fais pas frapper; je n'ai pas le temps d'être battu; je te jure que j'ignorais la loi.

— Si tu n'as pas le temps d'être bâtonné, paye les deux cents piastres.

— Mais je n'ai pas d'argent.

— Faites! dit le nazir en s'adressant à ses gens.

Arbagi lutta en désespéré, mais il ne tarda pas être renversé, terrassé, lié, étendu la face contre le sol et maintenu par un vigoureux gaillard qui, accroupi sur les épaules du patient, paralysait tous les efforts de sa résistance.

Un chaouch prit un bâton et se mit à frapper; le nazir comptait les coups; ils tombaient avec régularité et battaient sourdement la chair meurtrie qui laissait couler des filets de sang, que le bâton dispersait en chaudes goutelettes. Arbagi cria, puis se tut, et l'on ne vit plus sa douleur qu'aux frémissements qui agitaient et soulevaient son corps. Au soixantième coup le nazir dit: « Assez! » Le bourreau s'arrêta, et, à l'aide des longues manches de sa robe, il essuya son visage moite de sueur.

Arbagi se releva, chancela quelques instants comme un homme ivre, et, cherchant un point d'appui contre un palmier voisin, il regarda le nazir qui souriait.

— Au jour du jugement dernier, lui dit-il d'une voix étouffée, quand il faudra passer sur le pont Al-Sirât, la mauvaise action que tu viens de commettre pendra à ton cou, chien fils de chienne, et elle sera si lourde qu'elle te fera tomber dans les flammes où Chîthan le lapidé te recevra pour donner ton cœur en pâture à des scorpions!

Puis il lui cracha au visage, en lui criant la plus effroyable injure qui puisse atteindre un musulman:

— Je maudis ta barbe!

Le nazir pâlit légèrement, et, s'adressant de nouveau à son chaouch, il lui dit:

— Donne-lui un *bakchich*[1] de vingt coups de bâton; il me les rendra au pont Al-Sirât.

Arbagi fut de nouveau jeté à terre; mais quand l'exécution fut terminée il était évanoui.

— Qu'on emporte cette charogne! dit le nazir.

Deux hommes prirent le sanglant Arbagi et le déposèrent à l'écart, sous un palmier.

Il fut rappelé à lui par une douleur atroce; des mouches, attirées par le sang, s'étaient abattues sur ses plaies vives, et tourmentaient insup-

[1] Pourboire.

portablement sa chair. Il les chassa avec un effort qui lui arracha un gémissement, essaya de se relever et s'affaissa comme une masse sans vie. Il redressa peu à peu la tête, regarda vers le Nil, y découvrit trois points noirs qui s'éloignaient de plus en plus, et rappelant à son souvenir tout ce qui s'était passé, il laissa retomber son visage contre terre et poussa un cri déchirant. Le nazir était parti, les hommes étaient rentrés dans leurs maisons pour éviter la grande chaleur, Arbagi était seul, dévoré par la fièvre, par la soif, par le soleil et par la souffrance. Il rampa comme il put du côté du village, et s'écria d'une voix lamentable :

— Oh! les musulmans ! Personne n'aura-t-il pitié de moi ? Allez-vous me laisser crever ici comme un chacal blessé ?

A ces clameurs plaintives, une femme déjà âgée sortit d'une cabane voisine ; elle vint jusqu'à Arbagi, lui offrit à boire, baigna d'eau ses tempes brûlantes, puis, le saisissant sous les bras, elle l'aida à se traîner jusque dans sa misérable hutte, le coucha sur une natte, et frotta ses plaies avec de la graisse.

— Je veux partir et continuer ma route, dit Arbagi, en proie à son idée fixe.

La vieille Nubienne hocha la tête et répondit :

— Peut-être pourras-tu marcher dans deux mois ; peut-être seras-tu estropié pour ta vie entière ; les Turcs sont nos maîtres, et leurs chaouchs ont les bras lourds.

La fièvre s'était emparée d'Arbagi ; il grelottait. C'est à peine s'il avait remercié la vieille compatissante. De ce qu'elle disait, il ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il allait être immobilisé pendant de longues semaines dans des souffrances incessantes ; il pensait à Thaouileh et répétait à chaque minute, comme un refrain qui l'obsédait :

— Perdue ! encore perdue ! perdue ! perdue !

La vieille crut qu'il avait le délire et qu'il était sur le point de trépasser. Elle alla chercher un cheikh qui connaissait toutes sortes de secrets infaillibles pour fermer les plaies et guérir les maladies. Il vint, s'accroupit auprès du malheureux, lui passa à plusieurs reprises la main sur les yeux, lui colla sur le front des petits morceaux de papier sur lesquels il avait écrit des attributs de Dieu, laissa quelques autres amulettes semblables destinées à être brûlées et dont on devait délayer la cendre dans la boisson préparée pour le malade, puis il s'en alla en déclarant qu'Arbagi était à la dernière extrémité, mais cependant qu'il guérirait, s'il plaisait à Dieu.

Pendant longtemps Arbagi pleura et gémit comme un petit enfant, mais la vie s'était roidie dans son corps éprouvé ; graduellement la fièvre cessa, les plaies se cicatrisèrent, et après six semaines de repos absolu,

il put quitter sa natte et se traîner jusqu'au seuil de la hutte. Il était décharné comme un cadavre et geignait à chaque mouvement. On lui improvisa deux béquilles avec des branches arrachées à un acacia, et peu à peu, avec de grands ménagements, il reprit l'usage de ses membres.

— Que veux-tu faire maintenant? lui dit un jour sa vieille hôtesse.

— Je veux partir, je veux quitter ce pays maudit.

— Alors, reprit la vieille, il faut aller jusqu'à Assouan, qui est à quinze heures de marche d'ici; c'est là où s'arrêtent les bateaux qui remontent le Nil; peut-être trouveras-tu un reis qui consentira à te reconduire jusqu'à Korosko, où les Arabes Ababdehs t'accueilleront et te feront repartir pour Abou-Ahmed.

— Cela m'est égal, répondit Arbagi; je ne tiens pas à retourner vers Farkana; je veux ne pas mourir de faim, voilà tout, je travaillerai; quand je serai enfin rétabli, je redeviendrai fort!

— Ici chacun suffit à sa besogne; les champs ne sont pas grands et les besoins sont petits. Va donc à Assouan; là il y a des hommes riches qui ont beaucoup de terres ou qui font le commerce, et qui pourront t'employer.

Une semaine après cette conversation, Arbagi partait, remerciant la vieille qui avait eu pitié de lui, et lui disait:

— Que dans le paradis, auprès des fleuves de lait, Dieu te donne de beaux jeunes hommes pour réjouir ton éternité!

— Que Dieu exauce ton vœu! répondit simplement la vieille.

Après quatre jours d'une marche qui lui parut très-pénible, Arbagi arriva à Assouan; en entrant dans le bazar, qui n'est qu'une longue rue abritée par des paillassons déchiquetés, son premier soin fut de demander à un marchand:

— Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu de Djellabs?

— Les derniers venus sont partis il y a environ deux mois, après être restés quinze jours amarrés à l'île d'Eléphantine.

— Oh! sans le nazir! pensa Arbagi.

A Assouan, il vécut de charité, mendiant aux portes et dormant sur le sable, près du Nil. Parfois il était en proie à de telles angoisses qu'il bouchait ses yeux avec ses poings fermés, comme pour échapper lui-même au spectacle de ses propres douleurs.

Un jour qu'il était couché le dos au soleil et le front appuyé sur ses bras entrecroisés, il sentit qu'on le remuait à coups de pied; il leva lentement la tête et vit un homme qui se tenait debout près de lui.

— Que veux-tu? lui demanda-t-il; pourquoi viens-tu troubler mon sommeil?

— Ecoute-moi, répondit l'homme, je suis reis d'une barque; il faut

que je parte pour le Kaire ; un de mes matelots s'est sauvé ; j'ai eu beau faire battre le pays, je ne puis retrouver le déserteur ; veux-tu le remplacer? Je te nourrirai, et quand nous serons arrivés à Boulak, qui est le port du Kaire, je te donnerai vingt piastres.

— Quelle besogne aurai-je à faire ?

— Tu rameras du matin au soir quand le vent sera nul ou contraire. Si le vent est bon, tu dormiras ou tu joueras du darabouk à ton aise.

— C'est bien, j'accepte, dit Arbagi qui se leva et suivit le reis.

Une vague espérance, semblable à ces clartés lointaines qu'on aperçoit au bout des longs souterrains, venait de lui apparaître.

— Au Kaire, se disait-il, c'est là que Thaouileh a dû être vendue; Dieu est le plus grand, et peut-être pourrai-je enfin la retrouver.

Arbagi fut bien vite installé à bord ; on appareilla le soir même ; la barque portait un lourd chargement de granit de Syène. On mit un long aviron entre les mains du Nubien. Debout et demi-nu, il imita le chef de nage qui était placé devant lui ; les matelots entonnèrent une mélopée lente qu'accompagnait sourdement le bruit des rames retombant dans l'eau jaillissante ; on s'éloigna du rivage, et bientôt on perdit de vue les palmiers d'Eléphantine et la mosquée ruinée qui domine les maisons d'Assouan.

Joyeux, turbulents et gouailleurs, les matelots du Nil sont de véritables enfants. Ils chantent tout le long du jour en maniant leurs pesants avirons, ils racontent les histoires les plus merveilleuses qu'on puisse imaginer, se mettent, dès que le vent leur devient propice, à jouer du darabouk et à danser sur le pont ; se réjouissent aux grosses plaisanteries, aux coq-à-l'âne, aux jeux pleins d'une bruyante brutalité, et pendant la nuit dorment d'un sommeil profond, couchés presque nus sur les planches de leurs bateaux.

Avec de semblables compagnons, le lamentable Arbagi n'était point à son aise ; lui qui ne cherchait que la solitude et le repos pour se livrer tout entier à ses pensées douloureuses, il se sentait ahuri et opprimé au milieu du bruit et de l'activité qui l'entouraient. Comme il ne se mêlait pas aux jeux de ses compagnons, ses compagnons le prirent pour victime de leurs jeux. On le secouait, on le heurtait ; il se laissait faire avec une lassitude résignée dont une récente expérience lui avait appris l'utilité. Une fois, en effet, fatigué d'être plus remué qu'il ne lui convenait, il avait durement repoussé un des matelots ; une dispute s'en était suivie, dans laquelle le reis était intervenu pour administrer une demi-douzaine de coups de corde sur les épaules d'Arbagi. Le Nubien souffrit sans mot dire, non pas l'humiliation, car les corrections corporelles n'entraînent, en Orient, aucune idée de déchéance, mais la douleur phy-

sique, et il se promit de s'abandonner dorénavant avec docilité aux fantaisies violentes de ses camarades.

On avançait. L'inondation qui commençait à monter emportait rapidement la barque sur le dos du Nil; les villages passaient et disparaissaient avec leurs bois de palmiers, leurs pigeonniers garnis de fagots, leurs basses mosquées et les hautes montagnes qui précèdent le désert. Quand le vent du sud soufflait, on tendait une petite voile à la poulaine; alors les matelots, laissant les avirons, se mettaient vite à frapper les darabouks retentissants et dansaient jusqu'à perdre haleine. Arbagi se couchait dans un coin, à l'ombre du bordage, et renvoyait sa pensée vers les chères tristesses qui navraient son cœur. Un jour qu'il était ainsi seul et absorbé, il écouta machinalement d'abord, puis avec un intérêt croissant, le murmure éclatant des tambourins; ce bruit monotone, et qui porte avec lui une sorte de mélancolie invincible, lui rappela en mémoire le village de Farkana, le départ pour la chasse aux autruches et ces bandes d'amis joyeux qui l'accompagnaient au départ et qui faisaient pour lui des vœux d'heureux retour. A ce souvenir, une amertume infinie noya son âme, un sanglot monta jusqu'à ses lèvres, et il pleura abondamment. De ce jour, les matelots ne l'appelèrent plus que Abou-Bekâ (le père des larmes).

Quand on fut arrivé à Boulak, le reis mit vingt piastres (quatre francs) dans la main d'Arbagi et il le renvoya. Le Nubien quitta sans tristesse ses turbulents compagnons, marcha quelque temps sur une large route plantée d'arbres, traversa les ombrages de l'Ezbekyeh et entra au Kaire. Il fut étourdi par les rumeurs qui bruissaient dans la ville. Ces ânes galoppant, ces longues files de chameaux chargés, ces chevaux harnachés de housses rouges, ces chrétiens d'Europe, ces musulmans de tous pays, ces femmes voilées, ces marchands qui passent en criant leurs denrées, ces immenses bazars, ces rues entre-croisées, ces mosquées magnifiques, cette énorme citadelle, ces maisons si hautes, comparées aux huttes de Farkana, ces portefaix pliant sous le poids de fardeaux écrasants, cette foule, ce bruit, ce mouvement, cette fièvre d'activité le plongèrent dans une sorte de stupéfaction maladive. Il s'arrêtait aux carrefours, restait immobile, coudoyé, heurté, bousculé, et regardait machinalement autour de lui sans savoir de quel côté se diriger. Il cherchait quelque chose cependant; il fouillait d'un œil inquiet la profondeur des bazars, il entrait jusque sous le porche des maisons habitées par les pachas; il suivait attentivement du regard les négresses qui passaient à ses côtés. Auprès de la mosquée d'El-Azar, il vit sortir d'une boutique un homme qui avait le visage noir comme lui; il reconnut un Nubien et l'aborda en lui disant :

— O mon frère des vallées de la Nubie! veux-tu m'indiquer ma route

pour trouver le bazar aux esclaves? Je suis perdu dans cette grande ville où je mets le pied pour la première fois.

— Je vais te conduire jusqu'au khan des Djellabs, lui répondit le Nubien; les rues sont ici plus embrouillées qu'un écheveau de chanvre qui a servi de jouet à de jeunes chiens; tu ne pourrais jamais retrouver ton chemin.

Ils partirent ensemble, traversant tant de rues, de ruelles et de bazars que le pauvre Arbagi se sentait découragé jusque dans la moelle de ses os.

— Comment la découvrir jamais! se disait-il, au milieu de cette ville si grande, si compliquée et si populeuse?

A force de marcher, ils arrivèrent auprès de la mosquée du khalife Hakem; le Nubien s'arrêta devant une vaste maison blanchie à la chaux, ouvrit les battants d'une grande porte en bois blanc, et poussant Arbagi par les épaules, il lui dit :

— C'est ici; que Dieu te conduise!

Arbagi se trouva dans une large cour carrée, entourée de bâtiments percés de chambres et surmontés d'une galerie circulaire abritée par un auvent. Des négresses à peine enveloppées d'une couverture étaient entassées pêle-mêle à l'ombre des murailles; quelques-unes d'entre elles broyaient la farine, d'autres pétrissaient le pain; elles causaient et riaient en montrant leurs dents blanches et ne semblaient pas se trouver malheureuses. Des djellabs vêtus de robes bleues et coiffés d'un turban blanc étaient accroupis dans une chambre et comptaient des pièces d'argent. Un homme entra, autour duquel les marchands s'empressèrent. A son approche, on fit lever plusieurs négresses qui vinrent vers lui. Il les examina avec soin l'une après l'autre, leur tâtant les jambes, leur frappant sur le dos, palpant leur tête, leur faisant ouvrir la bouche afin d'examiner leurs dents, les faisant marcher, courir, s'arrêter, respirer, porter des fardeaux. Puis il suivit les djellabs à leur comptoir et discuta avec eux le prix de la marchandise.

Cependant, Arbagi regardait de loin chaque visage de femme qu'il apercevait; son cœur battait haut dans sa poitrine. Il demeurait immobile et comme cloué à sa place. Un esclave, appartenant au service des djellabs, s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il faisait là, planté sur ses jambes, comme un héron au bord de l'eau.

— Je voudrais parler à Ahmed-Abou-Chellal, répondit Arbagi.

— Abou-Chellal est parti pour Damas la sainte depuis plus d'un mois, il doit être maintenant déjà arrivé à Lagaba, dit l'esclave; que lui veux-tu?

— Il a pris à Farkana une fille qu'on nomme Thaouileh; l'a-t-il vendue ici, ou la conduit-il vers Damas à travers les sables de Sinaï.

— Farkana? Thaouileh? reprit l'esclave en faisant un effort de mémoire, je ne sais pas.

Puis se dirigeant et emmenant avec lui Arbagi vers un groupe de femmes noires, il dit :

— Ohé! les gazelles à peau d'ébène! Vous souvenez-vous d'une esclave nommée Thaouileh?

— Oui, répondit une jeune fille, presque une enfant; elle a été achetée sur le Nil bleu; elle avait un bracelet d'or au bras.

— Oui, oui, s'écria Arbagi.

— La semaine qui a suivi notre arrivée au grand Kaire, elle a été emmenée par un Turc qui est revenu trois jours après la payer parce qu'il ne lui avait pas trouvé de vices rédhibitoires.

— Notre marchandise est toujours de bonne qualité, affirma sentencieusement l'esclave.

— Quel était ce Turc? demanda Arbagi.

— Je ne sais, répondit la négresse; sans doute l'intendant de quelque pacha.

— Elle est donc ici! se disait Arbagi en s'éloignant, mais comment la retrouver?

En effet : comment la retrouver? Là était toute la question, et il était impuissant à la résoudre. Seul et comme égaré dans cette vaste ville qu'il ne connaissait pas, ne sachant à qui demander secours, n'ayant à son aide qu'un renseignement vague et inutile, ne sachant aucun métier qui pût lui procurer le pain quotidien, il se sentait sombrer dans les abîmes d'un désespoir sans fond.

— Oh! se répétait-il à chaque instant, pourquoi ai-je quitté le bon pays de Farkana?

Il vivait comme par miracle, ramassant, à travers les rues, sur les tas d'ordures, des concombres à moitié moisis, des fruits gâtés, des restes de nourriture qu'il disputait aux chiens; quand la nuit venait, il traversait la place de Roumelieh, sortait du Kaire et s'en allait entre l'aqueduc de Youssouf et les abattoirs chercher un gîte parmi les mamelons sablonneux qui avoisinent la ville; là il se creusait un lit dans la poussière et y dormait, quand toutefois il pouvait dormir. Pendant la journée, il stationnait au khan Khalil, vaste bazar où les marchands vendent aux riches femmes du Kaire les étoffes de Damas, des Indes, de Brousse et d'Europe. Il s'asseyait à terre près d'une boutique et se chargeait, moyennant quelques paras, de porter les paquets et les fardeaux. Il était donc devenu portefaix, mais cette profession nouvelle le laissait souvent inutilisé pendant de longs jours, et alors, dans ces moments de repos forcé, il se redisait sans fin ni cesse les détails de sa pitoyable histoire.

Il voyait souvent un vieux cheikh qui portait le turban vert des chérifs traverser les bazars en distribuant des aumônes et de bonnes paroles aux malheureux qu'il rencontrait. Souvent même Arbagi avait ramassé la petite pièce de monnaie que le vieillard lui avait jetée en passant.

— Cet homme est miséricordieux et bon, se dit Arbagi, je lui raconterai mes aventures ; il me plaindra, me consolera et peut-être me donnera quelques sages avis dont je pourrai profiter.

Il s'enhardit dans cette pensée, et un jour qu'il aperçut le cheikh qui faisait ses largesses habituelles, il se leva, le suivit, et saisissant pour la baiser la manche de sa robe :

— Père, lui dit-il, je souffre, je suis tout à fait malheureux et je voudrais te conter mon histoire, afin que tu puisses me diriger dans la route du salut.

— Parle, mon fils, répondit le cheikh, le Prophète a dit : « Accueillez ceux qui pleurent ! »

Arbagi, tout en marchant près du vieillard, racontait ce qu'il avait perdu et ce qu'il avait souffert. Le cheikh l'écoutait sans parler et sans donner aucun signe extérieur de ses impressions. Quand le récit fut terminé, il se tourna vers le Nubien et lui dit :

— De quoi te plains-tu ? Ne connais-tu pas la loi de Dieu ? Ne sais-tu pas que l'ange Gabriel a dicté au Prophète les paroles suivantes : « Ils seront exempts de blâme ceux qui se borneront à la jouissance de leurs femmes ou des esclaves que leur main droite leur aura procurées. » Tu n'as rien à réclamer à ceux qui ont acheté ou vendu cette femme dont tu parles.

Puis s'éloignant et se séparant d'Arbagi, il ajouta :

— Que le salut soit avec toi !

— Avec toi soit le salut ! répondit machinalement le Nubien qui bientôt s'écria avec fureur :

— Voilà maintenant que j'ai tort d'être malheureux et de me plaindre ! le Koran est-il donc fait contre les hommes à peau noire ?

Depuis plus de trois mois, cette existence d'angoisses durait pour Arbagi qui se voyait maintenant condamné à toujours vivre au Kaire, où il réussissait à peine à ne pas mourir de faim, et qui avait perdu tout espoir de jamais revoir son pays et de jamais retrouver Thaouileh, lorsque le hasard parut enfin avoir pitié de lui.

Un jour que, selon son habitude, il était accroupi dans le khan Khalil, il vit une femme montée sur un âne, précédée par un eunuque noir et suivie par deux négresses juchées comme elle sur des baudets. La foule se dérangeait aux cris de l'eunuque et livrait le chemin au cortége en disant :

— C'est une *kanoun* (grande dame) !

Arbagi leva nonchalamment les yeux sur cette femme et ne vit rien qu'une sorte de paquet informe voilé de blanc, enveloppé d'un manteau de taffetas noir et chaussé de bottines jaunes. La femme passa. Les négresses qui l'escortaient étaient sévèrement voilées comme elle, et ne laissaient voir que leurs yeux sombres qui luisaient entourés de mousseline blanche. Tout à coup, Arbagi se dressa par un mouvement brusque et nerveux, car au bras pendant d'une de ces esclaves il venait d'apercevoir un bracelet d'or semblable à celui qu'il avait donné jadis à Thaouileh. Il eut comme une défaillance et il crut que son cœur allait cesser de battre. Puis il prit sa course à travers la foule qu'il ouvrait à coups d'épaules, et se mit à suivre la négresse qui allait au grand trot de son âne. Au détour d'une rue, il se jeta vers elle :

— Thaouileh ? lui cria-t-il à voix basse.

La négresse laissa échapper un cri de surprise et ne répondit rien ; seulement Arbagi put voir une étrange stupeur se peindre dans son regard.

— C'est elle, se dit Arbagi qui aurait voulu déchirer le voile de celle qu'il cherchait depuis si longtemps.

Il ralentit sa course pour ne point donner l'éveil ; suivit de loin les trois femmes, dont une se retournait souvent, et les vit enfin entrer dans une vaste maison en pierres située au delà de l'ancien quartier des mamelouks, dans les environs de la mosquée de sultan Haçan.

Par la grande porte ouverte que gardaient quelques hommes accroupis sur des nattes, il put voir une large cour entourée de bâtiments derrière lesquels on apereevait la haute tige des arbres d'un jardin. Arbagi fut prudent, il passa plusieurs fois, avec toute l'indifférence dont il fut capable, devant la maison afin de la reconnaître, puis il s'éloigna, et, s'arrêtant près d'un marchand ambulant qui vendait des gâteaux de sésame, il le questionna sur le propriétaire de ce palais qu'il montrait du doigt.

Il apprit alors que c'était un important fonctionnaire envoyé au Kaire par Sultan-Abdul-Medjid pour affaires relatives à l'Egypte ; que cette maison avait été gracieusement mise à sa disposition par un neveu du vice-roi, qu'il était fort riche, aimait beaucoup le plaisir, se nommait Kurchid-Pacha et menait une grande existence.

— Il a un harem plein d'esclaves circassiennes, ajouta le marchand en terminant, elles sont gardées par trois eunuques noirs et servies par beaucoup de négresses.

La nuit s'approchait, Arbagi s'en alla vers les aqueducs. Il se coucha, comme toujours, sur la terre nue et ne dormit pas. Il songea au moyen d'entrer dans la maison de Kurchid-Pacha, d'y vivre, d'y avoir une fonction, si infime qu'elle fût, et de se glisser dans le harem pour revoir sa chère Thaouileh.

Après avoir ballotté dans sa tête mille impraticables desseins, il finit par s'arrêter à un projet qui lui sembla offrir quelques chances de réussite. Dès le lendemain, il se mit à l'œuvre pour l'accomplir heureusement. Il alla silencieusement s'accroupir à la porte du palais de Kurchid-Pacha et il attendit. Un esclave l'aperçut et lui cria :

— Eh! l'homme! que fais-tu là?

— J'attends que Son Excellence le pacha de Constantinople, sur qui soient les bénédictions de Dieu, sorte, afin de lui adresser une prière, répondit Arbagi ; je sais qu'il est aussi bon que riche, aussi généreux que puissant, et je veux lui parler en mettant ma tête sous ses pieds.

— Notre maître est comme Dieu, répliqua l'esclave, il écoute ceux qui l'invoquent.

Deux jours après, un matin, Arbagi, toujours fixé au poste qu'il s'était choisi, vit le pacha qui sortait pour se rendre à la citadelle; il était précédé de ses saïs, et suivi de son secrétaire, de son porte-pipe et des principaux officiers de sa maison.

— Effectivement, pensa Arbagi, c'est un grand personnage.

Au moment où le cortége franchissait le seuil du palais, Arbagi se leva, et se précipitant à genoux, mit, comme il l'avait dit, sa tête sous le pied de Kurchid-Pacha et resta immobile.

— Que veux-tu? dit le pacha.

— Me donner à toi parce que je suis robuste, parce que j'ai faim, parce que tu es bienfaisant comme l'inondation du Nil, répondit le Nubien.

— Qui es-tu?

— Je suis un pauvre pélerin, répliqua Arbagi qui récitait la fable qu'il avait longuement préparée ; je revenais de la Mekke, où j'ai bu l'eau du puits Zem-Zem; la fatigue et je ne sais quelle maladie brûlante m'ont arrêté à Kosseir; les hommes de ma caravane sont repartis sans m'attendre ; comme je l'ai pu, je suis arrivé à Kénéh, puis j'ai marché jusqu'au Kaire pour trouver à utiliser ma jeunesse et mes forces, mais les musulmans d'Egypte n'ont pas eu pitié de moi. On m'a parlé de ta grandeur, je suis accouru, je me suis assis à ta porte, guettant ta venue, afin de te dire : Je me donne à toi.

— Va devant mon cheval, dit le pacha, si tu sais courir, je te prendrai et te nourrirai.

— Que Dieu te fasse sentir le parfum de son paradis! s'écria Arbagi en se redressant et en se mettant en marche.

Le soir, il était installé dans la maison de Kurchid-Pacha en qualité de saïs. Il avait pour fonctions de soigner les chevaux, de courir devant son maître lorsqu'il sortait, le jour avec un fouet pour écarter les passants, le soir avec des torches afin d'éclairer la route.

Kurchid-Pacha, qui venait d'accueillir Arbagi, était un haut fonctionnaire turc, dans toute la force du terme. Il avait environ quarante ans et portait le laid costume constantinopolitain qui exagérait encore l'embonpoint blafard dont ses traits agréables étaient défigurés. Il possédait cette bonté vague et cette douteuse charité que la prévoyante loi de l'islamisme inculque à presque tous les musulmans. Sa fréquentation avec les principaux Européens de Constantinople lui avait donné certaines manières d'être dégagées passablement avenantes. Comme il baragouinait quelques mots de français, il passait pour un homme du progrès et se disait invinciblement attaché au parti de la réforme. Mais sous ce léger vernis de civilisation, sous cette écorce trompeuse, on retrouvait vite le Turc, le Turcoman, le conquérant ; le cuivre était sous l'or. D'une effroyable démoralisation facilement dissimulée derrière les infranchissables barrières du harem, il ne reculait devant rien pour satisfaire les fantaisies de sa nature brutale ; les plaisirs les plus violents et les plus monstrueux suffisaient à peine à son organisation déjà à demi épuisée par les excès. Insatiable d'argent, il était d'une moralité politique plus que douteuse, vendait volontiers au plus offrant ses secrets et ceux de l'Etat, pressurait jusqu'à l'épuisement les sujets du sultan dans les provinces qu'il avait à gouverner, se montrait plat jusqu'à l'abjection envers ses supérieurs, et traitait ses inférieurs avec un mépris hautain qui allait souvent au delà de la tyrannie. Il savait s'accommoder entre les civilisations orientaleet occidentale ; à l'une et à l'autre il avait emprunté ce qu'elles ont de plus mauvais ; de la première, il avait gardé la polygamie et le reste ; à la seconde il avait pris l'ivrognerie, et grâce à ces doubles vices, il pouvait dire : Je suis un Turc civilisé.

Arbagi ne savait rien de tout cela ; au reste, il s'en serait peu soucié. Dans ces pays le Turc est le maître, il fait ce qu'il veut, nul n'ose s'insurger contre ses fantaisies, si féroces qu'elles soient. Il n'y a pas vingt ans que Mehemet-Bey Defterdar faisait ferrer un de ses saïs qui en mourait, et qu'il donnait ordre d'ouvrir le ventre d'un soldat qui, malgré ses dénégations, fut ainsi convaincu d'avoir volé et bu une tasse de lait. Des exemples plus récents ne nous manqueraient pas au besoin ; la vie d'Abbas-Pacha ne fut que la folie permanente d'un pouvoir poussé jusqu'à l'hystérie furieuse. Un jour que nous nous sentirons beaucoup de courage, nous oserons peut-être raconter sa mort qui fut digne de son existence entière.

Quoi qu'il en soit, Arbagi avait réussi au delà de ses désirs. Il habitait le même palais que Thaouileh et songeait incessamment aux moyens de la revoir. Tout en causant avec les nombreux domestiques qui composent la maison d'un grand seigneur turc, il avait habilement pris différentes informations. Il savait que le harem était gardé par un *kis-*

lar-aga (chef des eunuques) déjà vieux, assisté par deux jeunes eunuques âgés de quinze à seize ans; que les négresses étaient presque aussi attentivement surveillées que les épouses blanches, et que le pacha achetait souvent de nouvelles esclaves.

Le palais était divisé en trois corps de logis distincts, qui, avec la muraille où s'ouvrait la grande porte d'entrée, formaient un quadrilatère parfait autour d'une cour assez vaste. Le côté gauche était occupé par les appartements du pacha, le côté droit servait de logement aux intendants et aux secrétaires; le bâtiment du milieu, dont une façade donnait sur d'immenses jardins, contenait le harem.

Les gens de service dormaient dans les écuries ou à la belle étoile, à leur choix. Arbagi passait presque toutes ses journées accroupi dans la cour et regardait sans relâche du côté du harem, dans l'espoir qu'il apercevrait Thaouileh; mais les fenêtres étaient masquées par un fin treillage en bois étroitement entremêlé. Ce treillage, que nul regard ne peut pénétrer, permet aux personnes placées à l'intérieur de voir facilement ce qui se passe au dehors. Thaouileh avait souvent appliqué son œil à ces grillages, et parmi les habitants de la maison elle avait reconnu Arbagi.

— A-t-il donc aussi été acheté à Farkana, puis emmené sur le Nil et vendu ici ? se dit-elle. Or, par curiosité ou par tout autre sentiment, elle se résolut à interroger Arbagi; elle attendit une occasion favorable, et un jour que son amant était seul dans la cour, elle prit ses voiles, descendit et passant près du Nubien tremblant, elle lui dit :

— Ce soir, trois heures après le dernier chant des muezzins, monte l'escalier du harem, je t'attendrai.

Arbagi ne répondit pas, mais il ferma les yeux comme pour savourer plus intimement ce grand bonheur qui venait le trouver après tant d'infortunes.

La journée lui parut longue, les heures avaient triplé leur durée, et le chant des muezzins lui sembla une musique céleste; dès que la nuit fut venue il traîna sa natte dans un coin de la cour et se jeta dessus comme pour dormir. Les bruits de la maison s'éteignirent peu à peu, les lumières disparurent, on n'entendit plus que l'aboiement éloigné des chiens vaguant à travers la ville, la lune seule éclairait d'une lumière claire et blafarde le haut bâtiment du harem.

Comme autrefois, comme à l'époque de son bon temps dans le village de Farkana, Arbagi se leva lentement, rasa les murailles dans l'étroite bordure de l'ombre, arriva jusqu'à la porte du harem dont il déplaça la lourde portière de cuir qui, selon l'usage, fermait seule l'entrée et pénétra dans l'escalier. Il rampait plutôt qu'il ne marchait, pieds nuds, haletant, retenant sa respiration et comprimant de la main

les battements tumultueux de son cœur. Des étincelles d'or couraient devant ses yeux, ses oreilles bourdonnaient, il s'arrêtait au moindre craquement des boiseries et tremblait comme un enfant. Il arriva ainsi, mouillé de sueur, jusqu'à un long corridor sur lequel la lune dessinait les ombres entrec-roisées du treillage des fenêtres. Une femme accroupie dans l'enfoncement d'une porte se dressa devant lui comme un fantôme, mit un doigt sur ses lèvres en signe de silence et s'éloigna. Il la suivit. Ils arrivèrent ainsi glissant sur les nattes jusqu'à une petite chambre où brûlait une veilleuse vacillante. La femme s'arrêta :

— Les eunuques dorment, dit-elle en étouffant sa voix, parle bas et que Dieu nous garde, car on nous tuerait si l'on nous découvrait ici.

C'était bien Thaouileh; Arbagi s'élança vers elle sans dire un mot, et crut qu'il allait mourir de joie en la serrant dans ses bras.

— Enfin, s'écria-t-il d'une voix sourde après quelques instants de silence, je t'ai donc retrouvée. Et alors il lui raconta sa longue et douloureuse histoire. Quand il l'eut terminée, Thaouileh lui répondit simplement :

— Oui, tu as bien souffert; mais aussi c'est de ta faute, pourquoi as-tu quitté Farkana pour courir après moi.

Arbagi resta anéanti. Thaouileh continua :

— Ce ne sont pas les djellabs qui m'ont enlevée, c'est ma mère qui m'a vendue.

— Ta mère ! ô la chienne !

— Oui, c'est ma mère ; un jour elle me dit de sortir avec elle pour aller traire les buffles : c'était le matin; elle me conduisit jusqu'à un endroit où se trouvaient les djellabs qui, la veille, s'étaient arrêtés au village; elle me livra à eux, ils m'emmenèrent, et en échange de moi ils lui donnèrent deux talaris et un grand pot plein d'eau-de-vie de dattes.

— Oh ! dit Arbagi, si jamais je retourne là-bas je l'écraserai comme une vipère. Et tu as été bien malheureuse, n'est-ce pas; les djellabs ont été durs pour toi, ils t'ont peut-être battue ?

— Non, répliqua Thaouileh, dont la contenance tranquille exaspérait Arbagi, les djellabs ne sont pas méchants; ils ont eu des soins pour nous; les femmes jouaient entre elles, nous nous amusions quelquefois beaucoup ; il y avait des darabouks, on riait, on chantait, on dansait. Nos maîtres nous donnaient du riz et de bonnes lentilles à manger, nous n'étions vraiment pas mal.

— Ah ! vous n'étiez pas mal, répliqua Arbagi avec amertume; pendant ce temps, moi, j'étais couché sous le bâton des Turcs; et il montra ses membres luisants de cicatrices.

Tahouileh hocha la tête sans répondre, en faisant un geste qui semblait dire : Que veux-tu que j'y fasse ?

— Et ici, reprit le Nubien, n'es-tu pas lasse d'être esclave, d'être enfermée comme une prisonnière, de vivre loin de ton pays ?

—Ah ! ici, nous sommes très-bien, répondit Thaouileh ; vois, j'ai de beaux pantalons en soie jaune, j'ai un collier de corail, on nous donne à manger des fritures sucrées qui sont exquises. Quelquefois les eunuques nous fouettent quand nous manquons à notre service, mais cela n'arrive pas souvent. Ici je suis tout à fait heureuse, et l'on dit que nous partirons bientôt pour Constantinople où le pacha a un palais encore plus beau que celui-ci. Quant à mon pays, pourquoi veux-tu que je le regrette ? j'y allais à moitié nue, ma mère me battait, tu restais trop longtemps en chasse, et je ne mangeais que des graines de doura ; ici j'ai de riches habits et je suis nourrie comme une princesse. Puisque te voilà retrouvé, je ne désire plus rien.

— Pensais-tu souvent à moi ? demanda-t-il.

— Quelquefois, surtout dans les premiers temps.

A son tour Arbagi ne répondit rien.

Deux heures avant le jour il quitta Tahouileh et regagna sa natte sans aventures.

Il se recoucha, et levant avec fureur son poing fermé vers le harem, il poussa un rugissement sourd et s'écria en lui-même :

—Ah ! on riait ! on chantait ! on dansait ! et moi je courais le long du Nil, ensanglantant mes pieds et pleurant mon pauvre dromadaire mort de fatigue ! je songeais à elle sur l'étroit bateau qui avançait si lentement ; je marchais à la suite de la caravane à travers les sables échauffés du désert ; j'étais battu comme un damné ; je restais de longs jours immobile et meurtri sur une natte misérable ; je fatiguais mes bras à ramer sur le Nil ; j'établissais mon gîte à travers les chacals et les vautours, et pendant que j'amassais sur moi plus de douleurs que l'enfer n'en réserve aux juifs, elle jouait du darabouk, mangeait des fritures au sucre et se réjouissait d'avoir des pantalons jaunes ; et maintenant je suis comme en servitude ; cette Thaouileh, que je m'attendais à revoir baignée de pleurs, a la cruauté de ne point se trouver malheureuse ; hélas ! les vieillards du pays avaient raison, pourquoi ne les ai-je point écoutés ; pourquoi ne suis-je pas resté au village de Farkana !

Sa colère contre Thaouileh était sans bornes ; il roulait dans sa tête les projets les plus extravagants ; il voulait remonter au harem, enlever sa maîtresse de vive force, s'enfuir avec elle le long des bords du Nil et regagner ainsi, à force de marche, les hospitalières vallées de la Nubie. Seul, en proie à sa fureur qu'il exaltait dans le silence et l'obscurité, il murmurait des menaces terribles et rêvait de grandes vengeances. Cet

état de surexcitation fébrile ne pouvait durer ; une pluie de larmes éteignit l'orage de son cœur, et quand le jour se leva, nul parmi les serviteurs de Kurchid-Pacha n'eût pu deviner le drame désolé qu'Arbagi venait de jouer avec lui-même.

Avant de quitter Thaouileh, il était convenu avec elle d'un signal qui indiquât que tout reposait dans le harem et qu'on pouvait y pénétrer sans danger. Je dois le dire à la louange de Tahouileh, elle faisait souvent ce signal, très-souvent, presque tous les soirs. Faut-il en conclure qu'elle aimait Arbagi autant qu'elle en était aimée? Non pas! elle trouvait avec lui certaines satisfactions qui plaisaient à sa nature grossièrement obtuse; mais elle n'aurait rien quitté pour lui et elle ne comprenait même que très-imparfaitement pourquoi il avait abandonné son pays et traversé tant de souffrances dans le seul espoir de la rejoindre; elle se disait parfois quand elle pensait à lui : « Mais pourquoi donc est-il venu au grand Kaire? » Au reste, elle ne se plaignait pas de sa présence ; elle l'accueillait avec assez de plaisir quand, au péril de sa vie, il franchissait les escaliers du harem ; elle ne répondait pas à ses reproches dont le sens lui échappait, elle s'étonnait qu'il ne fût pas très-heureux d'être suffisamment nourri, suffisamment habillé, suffisamment aimé, car elle n'imaginait pas pour elle un plus grand bonheur que d'avoir des pantalons en soie, des confitures et un amant.

Arbagi n'était point ainsi; il aimait Thaouileh en raison directe de tout ce qu'il avait supporté pour elle. Il souffrait de la bienveillance indifférente qu'elle lui témoignait, de la servitude qu'elle subissait presque joyeusement, de son étonnement du luxe qui l'entourait, du désaccord d'affection qu'il sentait entre elle et lui; en un mot, il lui en voulait de n'être pas malheureuse comme il avait été malheureux. Etait-il dans la vérité absolue? je ne sais; mais, à coup sûr, il était dans la triste vérité du cœur humain.

Au reste, je dois le dire, Arbagi était une exception parmi ceux de sa race. Ce n'est point chez les hommes noirs de la Nubie qu'il faut aller chercher les beaux sentiments de l'amour, la constance et la force de subir le martyre pour mériter et conserver l'affection de l'objet aimé. Grossiers dans leurs désirs incomplets, facilement oublieux du bonheur passé, enfermés et clôturés dans leurs déserts, superstitieux sans religion, ils vivent d'une vie matérielle insuffisante et menés comme des bestiaux par les Turcs, dont l'intolérable orgueil de race les considère comme des inférieurs dignes à peine de pitié. La civilisation semble les tenir en quarantaine, parqués entre leur fleuve et leurs sables, et les contraint à végéter misérablement, dévorés par la triple peste de l'ignorance, de la paresse et de la pauvreté. Un jour, bientôt j'espère, le monde rougira de honte en reconnaissant de quel secours il s'est si

longtemps privé, en ne sachant pas les richesses de ces pays que peuplent des nations entières encore en état d'enfance et dont le nom est à peine venu jusqu'à nous.

Arbagi, à force de vivre dans les déserts, à force de marcher la nuit à la clarté des étoiles, regardant le ciel immense, sondant de l'œil les incommensurables horizons, cherchant à travers le silence à découvrir le bruit sourd de la marche des autruches, Arbagi, à force d'être baigné par les larges effluves de la solitude et de la contemplation, avait fini par prendre à la splendide nature qui l'entourait quelque chose de sa tristesse et de sa grandeur. Il avait développé en lui, à son insu, une sensibilité nerveuse, non pas égale à celle qui attaque et agite si cruellement les hommes de nos climats, mais du moins supérieure à la passivité flegmatique et résignée des habitants de son pays. La différence entre lui et ses compatriotes était radicale et facile à comprendre : il pouvait jouir ou souffrir d'un sentiment; eux ne pouvaient souffrir ou jouir que d'une sensation. Il aimait Thaouileh comme aurait pu l'aimer un homme formé par la civilisation. Sa douleur, quand il eut perdu sa maîtresse, se doubla de la violence innée dans le sang tropical, et il partit comme un fou pour une recherche qui devait lui amener tous les malheurs que j'ai déjà dits et que j'ai encore à dire.

Quant à Thaouileh, c'était une véritable Nubienne, insouciante, ingrate et gourmande. Elle avait beaucoup pleuré le jour de son enlèvement, s'était peu à peu habituée à son nouveau genre de vie, avait promptement cessé de penser à Arbagi, s'était vite consolée, et, comme elle le disait naïvement elle-même, se trouvait une fort heureuse créature. Dans les pays d'Orient, qui sont encore plus arriérés que les nôtres relativement à l'éducation des femmes, il est rare de les rencontrer vertueuses, fidèles ou seulement attachées aux affections qu'elles inspirent. Réduites aux seules fonctions du plaisir et de la maternité, elles n'ont point cette élévation d'âme, cette intelligence de cœur, cette délicatesse d'esprit que nous trouvons souvent chez les femmes de notre nation, malgré l'état stupide d'infériorité où les tient encore une législation brutalement incomplète et qui, grâce à la puissante impulsion donnée par les apôtres d'une doctrine basée sur des principes éternels, ne tardera pas à disparaître.

Entre Arbagi aigri par des infortunes réelles, et Thaouileh engourdie dans les molles nonchalances de son luxueux esclavage, une lutte était donc imminente. Elle n'eut pas lieu, grâce au Nubien, qui aimait sincèrement et qui, par conséquent, était faible. Il accepta tout de sa maîtresse, ne s'insurgea point contre ses caprices, n'essaya point à réveiller en elle un sentiment plus vif ou plus élevé, s'abstint de lui faire des reproches et se trouva suffisamment récompensé de ses douleurs par

le bonheur qu'il savait encore faire naître auprès d'elle. Son amour seul l'avait-il amené à cette sorte d'abnégation de lui-même en face de Thaouileh? Je ne le crois pas. Peut-être avait-il subi sans s'en douter l'influence des richesses qui l'environnaient ; pour lui, pauvre palefrenier, elle était presque devenue une créature supérieure, elle semblait participer des grandeurs au milieu desquelles elle vivait, elle rayonnait en haut tandis qu'il s'éteignait en bas ; elle était sa maîtresse dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire maîtresse de lui. Il savait bien que lorsqu'elle ne voudrait plus faire le signal qu'il attendait chaque nuit avec tant d'impatience, il serait tout à fait vaincu et sans puissance de la reconquérir ; il la subissait donc telle qu'elle était ; mais, comme disent les bonnes gens, le diable n'y perdait rien, et quand, après ses rendez-vous nocturnes, il regagnait sa natte dans un coin de la cour, il pleurait et se trouvait malheureux d'être si peu aimé.

Il faisait régulièrement son service et ne se plaignait pas de son sort extérieur ; le pacha lui avait bien deux ou trois fois appliqué des coups de cravache en travers du visage, mais ce n'était point pour des accidents de cette nature qu'Arbagi se fût permis de maudire le destin. Et puis, malgré la tendresse insuffisante de Thaouileh, il se consolait de bien des mésavèntures en pensant à cette mystérieuse porte du harem qui, presque chaque soir, s'entr'ouvrait pour lui.

Depuis plusieurs mois Arbagi menait cette singulière existence, que nul accident n'avait troublée, lorsque ses rendez-vous avec Thaouileh furent tout à coup interrompus. Le kislar-aga, vieux et affaibli par l'âge, était tombé malade et s'avançait insensiblement vers les existences nouvelles que la mort ouvre devant nous. Comme il occupait un appartement dans le harem et que chaque nuit des femmes esclaves veillaient pour le soigner, les rencontres des deux amants étaient devenues impossibles ; le service extraordinaire exigé par la maladie du vieil eunuque amenait un va-et-vient continuel qui aurait rendu au moins dangereuses les visites habituelles d'Arbagi. Ce dernier avait pris assez courageusement son parti en pensant que le kislar-aga n'avait pas longtemps à vivre. En effet, on en désespérait. Quelques cheikhs célèbres appelés par les femmes s'étaient, dès les premiers instants de son mal, rendus auprès de lui; ils l'avaient entouré d'amulettes, avaient récité de longues prières en sa faveur, mais sans réussir à le soulager. Quand Kurchid-Pacha eut appris que le chef de ses eunuques était sérieusement malade, il lui envoya son médecin ordinaire, ancien chirurgien en chef (*hakim-bachi*) d'un régiment turc, sorte d'aventurier qu'il avait admis peu à peu dans une sorte de familiarité domestique. Ce médecin se nommait Caprioli ; il était Corse et semblait mieux fait pour manier le stylet que la lancette. Trop violem-

ment paresseux pour dompter sa sauvage ignorance, il avait reculé devant l'examen des facultés françaises et s'était contenté de faire quelques études superficielles à l'université de Pise, où il avait enfin obtenu, *per fas et nefas*, je ne sais quel diplôme écrit en latin de sacristie qui lui donnait l'équivalent du titre d'officier de santé. C'en était assez pour tenter la fortune en Orient. Caprioli, ou plutôt le docteur Caprioli, ainsi qu'il s'intitulait lui-même, partit pour l'Egypte, où après diverses péripéties il réussit à s'attacher à la personne de Kurchid-Pacha, auquel il avait su plaire à force de basse servilité. Les individus de cette trempe ne sont pas rares dans l'empire ottoman, et ces chevaliers d'industrie de la science auraient peut-être réussi à compromettre auprès des musulmans l'inaltérable renommée de la médecine française, si des hommes de courage et de haut savoir, sortis de nos écoles et dont nous nous enorgueillissons à bon droit, n'avaient laissé à Constantinople, à Beyrouth, au Caire, à Alexandrie, à la Canée et dans vingt autres villes, l'impérissable souvenir des grands services qu'ils ont rendus. Caprioli était donc un bandit, en outre passablement ivrogne et très-esprit fort en matière de croyance : un jour qu'on lui demandait quelle était sa religion, il répondit : « Il n'y a d'autre Dieu que l'argent, et tout moyen est bon pour parvenir jusqu'à lui. »

Aux mains d'un pareil homme, le kislar-aga ne devait pas tarder à dire adieu à la vie. Le docteur Caprioli le bourrait de médicaments frelatés qu'il fournissait lui-même et qu'il faisait payer cher. L'âge, la maladie et la médecine corse emportèrent un beau soir le pauvre eunuque vers le paradis de Mahomet.

On lui fit des obsèques magnifiques ; les cheikhs de la mosquée d'El-Azar furent tous convoqués et accompagnèrent le corps jusqu'au tombeau, sur lequel on immola dix moutons ; les pauvres reçurent d'abondantes aumônes ; en un mot, Kurchid-Pacha fit les choses comme un grand seigneur qu'il était.

Pendant qu'on enterrait le défunt kislar-aga, le harem était plein de troubles. A qui allait échoir le difficile héritage du mort? Les deux autres eunuques, à peine âgés de seize ans, étaient trop jeunes pour oser y prétendre ; le pacha allait donc être obligé de trouver un nouveau maître de son harem. Où le prendrait-il ? où l'achèterait-il ? Serait-il bon ou méchant ; passerait-il aux femmes quelques-unes de leurs fantaisies ou les battrait-il impitoyablement à la moindre faute? Graves questions sur lesquelles on raisonna et on déraisonna pendant toute la journée.

Le soir même du jour où le kislar-aga avait été conduit au cimetière qui s'élève près des tombeaux des mamelouks, Thaouileh fit le signal convenu, et Arbagi monta près d'elle. Ce soir-là aussi le docteur Caprioli était resté près de Kurchid. Le pacha était dans une des

chambres retirées du palais ; débarrassé du vêtement moderne que les Turcs ne portent qu'à regret et seulement en public, il était enveloppé dans une large robe retenue par une ceinture en laine de cachemire. Il fumait accroupi sur un divan, et riait lourdement aux plaisanteries douteuses que Caprioli faisait pour le divertir. Devant le pacha se dressait un petit guéridon qui supportait un vase plein de noisettes épluchées, deux bouteilles et deux verres à vin de Champagne. Les bouteilles avaient le cou enfoncé dans les épaules et contenaient de l'araki. Un jeune esclave, de ceux qu'on appelle en Orient des mamelouks, âgé d'environ dix-sept ans, se tenait debout près de son maître. Son costume et son attitude avaient une certaine nonchalance féminine qu'augmentaient encore la pâleur de son visage et la longueur de ses cheveux. Souvent il remplissait les verres que vidaient le pacha et le docteur, chargeait le tchibouk des convives et reprenait sa pose immobile.

La nuit s'avançait ; la pesanteur de l'ivresse et du sommeil alourdissait les paupières de Kurchid. Plus familiarisé que son hôte avec les liqueurs fortes, Caprioli parlait toujours, mais, malgré ses saillies, il ne réussissait que difficilement à arracher une sorte de bégaiement indistinct aux lèvres du pacha engourdi. Caprioli comprit qu'il était temps qu'il se retirât ; mais au moment où il s'inclinait jusqu'à terre avant de s'éloigner, il s'arrêta brusquement en prêtant l'oreille à une rumeur violente qui semblait se rapprocher. Kurchid-Pacha entr'ouvrit les yeux et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a donc? pourquoi ce bruit?

Le jeune mamelouk allait se précipiter vers la porte, lorsqu'elle s'ouvrit brusquement devant Arbagi, que les eunuques tenaient par les bras et que suivaient trois ou quatre esclaves noirs armés de bâtons. Le plus âgé des eunuques lâcha le Nubien qui semblait plus mort que vif, et se dirigeant vers le pacha, il lui dit en abaissant le front jusque sur les pans de sa robe :

— Cet homme vient d'être saisi dans le harem par nous, au moment où nous faisions notre ronde.

— Avec qui était-il? cria Kurchid en se levant.

— Avec une Nubienne qu'on nomme Thaouileh.

— Eh bien! tuez-le! reprit le pacha en se rasseyant avec calme.

Les esclaves voulurent entraîner Arbagi, qui leur échappa et vint se jeter aux pieds de Kurchid.

— Grâce! grâce! écoute-moi, lui dit-il avec une voix suppliante, et par le Dieu unique qui voit les actions de tous les hommes, laisse-moi te raconter mon histoire. Tu ne sais pas le nom de cette femme dont les eunuques t'ont parlé, tes regards n'ont jamais daigné s'abaisser sur elle; cette femme est tout mon bonheur. C'est pour la retrouver que je

suis venu au Kaire, c'est pour la revoir que je suis entré dans ta maison et que je me suis donné à toi, moi qui suis un homme libre et un musulman. Pourquoi me faire tuer? La mort d'un pauvre Nubien de Farkana importe-t-elle à la gloire d'un seigneur comme toi, qui es un des astres qui brillent autour du grand sultan? Par ta mère, par tes pieds, par la poussière de tes pieds, aie pitié de moi ! Au lieu de me faire mourir sous le bâton de tes chaouchs, donne-moi cette femme, dont la possession est plus que ma vie; avec elle je retournerai vers les frontières du Fâzoglou, et tu aurás fait une bonne action qui te vaudra de dormir à l'ombre de l'arbre Tuba pendant une éternité de délices !

— A boire ! dit Kurchid-Pacha à son mamelouk.

Arbagi, se traînant encore plus près de son maître, reprit avec une voix que l'émotion dominait de plus en plus. Il raconta toutes ses souffrances, entrecoupant ses paroles d'invocations au Prophète, se battant la poitrine, pleurant, baisant la robe de Kurchid, se tournant alternativement, comme pour invoquer leur assistance, vers le mamelouk impassible et vers Caprioli qui ricanait. Le pacha semblait être réveillé tout à fait; je ne sais quel sourire diabolique passait sur ses lèvres, il remplit lui-même son verre, le vida d'un seul trait et se frotta les mains comme un homme qui vient de trouver enfin la solution d'un problème difficile et longtemps cherché.

— Tu sais tout, disait Arbagi en terminant la longue narration de ses infortunes, veux-tu encore me faire tuer? C'est sur cette esclave indigne de toi que j'ai osé lever les yeux; c'est pour elle que j'ai pénétré dans le harem; ta pitié n'est-elle pas émue de ce que j'ai souffert, et ne veux-tu pas me permettre d'être enfin heureux?

— Tu es entré dans le harem, répondit lentement Kurchid-Pacha; je te pardonne; tu aimes à voir cette fille de Nubie, c'est bien; tu pourras la voir à ton aise; tu pourras entrer jour et nuit dans le harem, y dormir, y vivre, tu en seras le maître !

Arbagi resta comme pétrifié, ne comprenant rien aux paroles du pacha qui échangea avec Caprioli un indéfinissable coup d'œil.

Le Nubien surprit ce regard; il eut tout à coup l'intelligence du forfait qu'on préparait contre lui, et se prit à jeter des cris lamentables.

— Emportez ce braillard, dit Kurchid, et suivez le docteur.

Les esclaves prirent Arbagi, qui se débattait, et accompagnèrent Caprioli.

Le pacha continua à boire; un grand silence s'était abattu sur la maison.

Au bout d'un quart d'heure, Caprioli rentra.

— Allons, encore un coup, dit Kurchid, et adieu. Demain, tu viendras voir ton malade?

— Je viendrai le voir tous les jours, répondit le docteur.

Et saluant le pacha, qui lui fit un simple geste de la main, il se retira.

Kurchid, resté seul, se sentit peu à peu gagné par le sommeil; il appuya sa tête sur un coussin, murmura quelques paroles épaissies et ne tarda pas à s'endormir. Le mamelouk le regarda pendant quelques instants, se versa à lui-même un verre d'araki, puis s'éloigna sur la pointe des pieds en se retournant parfois pour voir si son maître ne se réveillait pas. Dès qu'il eut franchi la porte, il prit sa course, monta rapidement les marches qui conduisaient à sa chambre, y prit des voiles et un vêtement de femme, dont il s'affubla, et ainsi déguisé, descendit dans les jardins. Une fenêtre du harem était ouverte; il l'escalada et se perdit dans l'ombre.

Etait-ce aussi Thaouileh que le mamelouk allait retrouver? Non, c'était Nefisseh-Kanoun, une fille de haute lignée et la légitime épouse de Kurchid-Pacha.

Qu'on me pardonne ces détails, que j'atténue autant que possible : peignant les mœurs des Turcs oppresseurs des Arabes, je suis contraint de dire la vérité; et puis je ne fais pas un roman, je raconte une histoire.

Quelques jours après ces événements, Kurchid-Pacha aperçut Caprioli :

— Eh bien! docteur, lui cria-t-il, comment se porte notre kislar-aga?

— Aussi bien que possible, répondit le médecin; avant un mois ton Nubien sera sur pied, rétabli et prêt à commencer son service.

En effet, Arbagi devait guérir; sa jeunesse, sa vigueur et la pure atmosphère de l'Egypte réussirent à lui sauver la vie. Extérieurement du moins, il paraissait résigné, ne parlait plus que par monosyllables et semblait vivre dans des contemplations étranges qui emportaient son âme loin de terre. Mais celui qui eût pu descendre dans son cœur eût été épouvanté en voyant toutes les passions de vengeance et de haine qui y reposaient dans une effroyable promiscuité. Le premier jour qu'il put se lever, dans la chambre même où il était resté, il se dirigea lentement vers un grand coffre rempli de vêtements qui paraissait oublié dans un coin. Il se baissa, l'entoura de son seul bras droit et le souleva comme une plume.

— Ah! ah! dit-il avec un sourire terrible en le laissant retomber, ils ne m'ont pas ôté ma force!

Lorsqu'il fut tout à fait rétabli, il reçut un costume splendide approprié aux nouvelles fonctions qu'on lui avait infligées, et il se dirigea vers le harem. Quand il monta cet escalier qu'il franchissait si lestement naguère, il fut prêt à défaillir. Il s'appuya contre la muraille, et

renversant sa tête en arrière, il ferma les yeux; lorsqu'il les rouvrit, ils étaient animés d'une expression aiguë d'implacable volonté.

— Non, dit-il à demi-voix, je ne suis plus un homme; maintenant à quoi bon conserver mon cœur?

Puis il pénétra froidement dans les appartements des femmes, avec le calme d'un maître qui entre dans son domaine. Une des premières esclaves qu'il rencontra, fut Thaouileh. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'élança vers lui :

— Va-t'en! va-t'en! lui cria-t-elle, que viens-tu faire ici? depuis un mois que je ne t'avais pas vu dans la cour, je croyais qu'on t'avait tué et j'en remerciais Dieu; tu es comme un mauvais génie attaché à mes pas; va-t'en, je ne veux plus te voir. A cause de toi j'ai été battue, battue si longtemps que je suis restée comme morte; va-t'en, ou j'appelle les eunuques à mon secours!

— Hélas! répondit Arbagi, tu ne sais donc rien? Quand tu m'aperçois, tu as peur et voilà tout; et cependant, lâche couleuvre, que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas souffert pour toi. Ah! ils t'ont battue! Le grand mal! crois-tu donc qu'il ne m'a pas fait battre aussi, le nazir de Kalabcheh? Sais-tu comment ils m'ont martyrisé, moi, cette nuit où ils nous ont surpris? Ecoute, ils m'ont traité comme les soldats abyssiniens traitent leurs prisonniers; ils ont fait plus que m'arracher la vie, ils m'ont réduit à n'être plus qu'un malheureux forcé de vivre sans amour et de vieillir sans enfants; ils ont fait de moi un être misérable qui toujours se désolera de ses souvenirs et qui jamais ne se réjouira de son espérance; mon existence est close, ils ont fermé la porte de ma destinée, et je suis maintenant, jusqu'à la fin de mes jours, emprisonné dans la douleur et dans la haine. Appelle les eunuques à ton secours, si tu veux, ils trembleront devant moi, car à cette heure, ajouta-t-il en baissant sa voix que l'émotion étouffait, c'est moi qui suis le kislar-aga.

Le sentiment d'épouvante qui avait saisi Thaouileh lorsqu'elle avait reconnu son ancien amant s'évanouit tout à coup, une vague expression de raillerie passa dans ses yeux et un sourire imperceptible effleura ses lèvres.

— Oh! ne ris pas, s'écria Arbagi en la saisissant par le cou, ou je t'étrangle comme une louve.

Thaouileh, effrayée, se sauva sans retourner la tête. Arbagi, resté seul, laissa tomber son front dans ses mains et se mit à murmurer tout bas un air qu'il chantait autrefois à Farkana. Une heure après il fut trouvé évanoui sur les nattes par un esclave qui passait.

Ce fut son dernier jour de faiblesse.

Il était devenu implacable, il était la terreur du harem; sa vigilance

allait jusqu'à la férocité, et Kurchid-Pacha trouvait qu'il avait fait « une bonne acquisition, » car ses femmes n'avaient été jamais plus ni mieux surveillées. Mais il en était une qu'Arbagi traitait avec plus de sévérité que toutes les autres; c'était Thaouileh. L'amour qu'il avait eu pour elle s'était changé en une sorte de haine jalouse qui ne laissait aucun répit à la pauvre fille. Elle n'obtenait jamais la permission de sortir pour accompagner ses maîtresses blanches, elle était cruellement battue pour les plus légères fautes de service, et traînait dans le harem une existence misérable qui la forçait souvent à regretter ces jours d'une liberté déjà éloignée, où elle marchait à moitié nue sur les rives du Nil blanc.

— Pourquoi me hais-tu et pourquoi me fais-tu battre? dit-elle un jour à Arbagi.

— De quoi te plains-tu, lui répondit-il; n'as-tu pas des confitures et des pantalons de soie? cela doit te suffire pour être heureuse.

Thaouileh ne fit plus de semblable question; elle comprit que toutes les anciennes souffrances du kislar-aga s'étaient extravasées en un ressentiment que le temps seul pourrait peut-être parvenir à calmer. Arbagi lui causait maintenant une telle frayeur, que sa seule présence la paralysait, et que, semblable à un enfant, elle allait se cacher jusqu'au fond des appartements, afin de n'être pas rencontrée par lui. Mais il savait toujours la rejoindre, et si, par malheur pour elle, il la trouvait oisive ou endormie, il la faisait fouetter sans écouter ses prières ni ses cris.

En face de Kurchid-Pacha, Arbagi était obséquieux et servile; il semblait, pour son maître du moins, avoir chassé tout souvenir de son âme. Sa colère veillait cependant, et rien ne devait l'éteindre.

Une nuit qu'Arbagi faisait sa ronde dans le harem, il entendit des voix qui parlaient bas dans l'appartement de Nefisseh-Kanoun. Il avança sur la pointe des pieds, enveloppé dans les ténèbres, et reconnut facilement que la princesse était en conversation intime avec le mamelouk favori de Kurchid-Pacha. Il se retira lentement sans donner l'éveil.

— Bien, se dit-il avec un sourire, ce n'est pas moi qui troublerai vos tendresses; je veille sur Thaouileh, que d'autres veillent sur la kanoun; le mamelouk me venge du pacha, c'est pour le mieux.

Il y avait dix-huit mois environ que ces événements avaient eu lieu, lorsque Kurchid-Pacha fut rappelé à Constantinople, où l'attendait une très-haute position près du sultan.

On quitta le Caire, on s'embarqua à Boulak pour gagner Alexandrie par le Nil et le canal Mahmoudieh.

Les femmes furent enfermées dans un cange que surveillaient les eunuques. Quand le bateau se détacha de la rive, aux chants des mate-

lots, Arbagi, qui était debout sur l'habitacle de l'arrière, leva vers l'horizon un regard qui contenait toute son âme.

— Oh! dit-il avec un soupir qui ressemblait à un sanglot, les chères vallées de la Nubie, où j'ai été si heureux, je ne les reverrai donc jamais!

Puis se tournant vers la ville du Kaire, dont on apercevait les sveltes minarets et les jardins touffus, il cracha vers elle et s'écria en levant les bras :

— Sois maudite! ville tributaire des sultans, où les Arabes sont foulés aux pieds comme de la paille fanée; un jour, nos frères du Hedjaz, les Wahabis, te réduiront en poudre et chasseront ces Turcs épais qui ensanglantent de leurs cruautés le sol où les khalifes ont vécu!

— Ainsi soit-il! répondit le reis de la cange qui avait par hasard entendu les vœux du kislar-aga.

La traversée jusqu'à Constantinople s'effectua sans incidents, sur un bateau à vapeur de la marine ottomane, qui avait été mis à la disposition de Kurchid-Pacha.

Le *konath* qu'habitait le pacha était situé près de la ville, à Kourou-Tchesmé, sur la rive européenne du Bosphore. C'était un immense palais construit en bois, comme la plupart des maisons de Stamboul, baignant presque ses pieds dans la mer, composé de plusieurs corps de logis reliés les uns aux autres par des galeries, ouvert de cours spacieuses et appuyé à de grands jardins pleins de rosiers, de myrtes et de verveines. Kurchid-Pacha, en faveur auprès de Sa Hautesse, augmenta encore le luxe de sa vie; des esclaves nouveaux furent achetés, dont plusieurs furent spécialement attachés à Arbagi qui était devenu un important personnage. Mais les honneurs dont on l'entourait, l'existence grasse et tranquille au milieu de laquelle il usait ses jours, sa puissance illimitée sur le harem, ne pouvaient alléger son cœur toujours gonflé de sourdes colères, ni dérider ses lèvres qui ne savaient plus sourire. Ce n'était plus maintenant ce jeune Nubien qui jadis lançait le djerid, jouait du darabouk et courait joyeusement sous les palmiers de son pays, c'était un homme chargé d'un embonpoint malsain, au teint verdâtre, à la voix grêle comme celle d'une vieille femme, aux joues flasques et molles, aux lèvres lippues, aux paupières fatiguées, au regard éteint, à la démarche lente; rien qu'à le voir, on devinait son étrange profession, et les hommes du peuple, quand ils l'apercevaient, se rangeaient avec crainte et disaient entre eux :

— C'est le kislar-aga d'un grand pacha!

Il passait souvent des heures entières le front appuyé contre le treillage des moucharabies qui surplombaient le Bosphore, et là, immobile, il regardait les kaïdjis qui ramaient et dont peut-être il enviait le sort.

Parfois il semblait pris d'une rage insensée, et alors il frappait jusqu'au sang les esclaves qui se trouvaient près de lui. Quant à Thaouileh, il était pour elle plus sévère que jamais. Il était devenu tout à fait méchant et haïssait indistinctement les hommes et les femmes. Un jour on l'entendit qui répétait en marchant à grands pas :

— Je mourrai enragé ! je mourrai enragé !

Ces moments de fièvre étaient rares ; le plus souvent, presque toujours, Arbagi était calme et portait avec une dignité réelle son titre de kislar-aga.

Depuis un an à peu près il habitait Constantinople, lorsqu'un incident, en apparence insignifiant, vint précipiter sa destinée en faisant éclater toutes les violences qui couvaient en lui. La kanoun Nefisseh mit au monde un garçon ; le mamelouk se frotta les mains, et Kurchid-Pacha ressentit la joyeuse fierté d'un père auquel il naît un héritier. A cette occasion, de grandes réjouissances eurent lieu dans le harem, et un matin le pacha fit appeler Arbagi.

— Ecoute, kislar-aga, lui dit-il ; un fils est né dans ma maison, c'est une prospérité que Dieu m'envoie. Pour célébrer la venue de cet enfant que j'appellerai Khalil (le bien-aimé), je veux marier trois des femmes de la kanoun avec trois de mes esclaves. Je les doterai largement et leur donnerai la liberté ; ils resteront près de moi ou partiront, selon qu'il leur plaira. Aujourd'hui tu iras dans les bazars, tu achèteras quelques bijoux que je ferai donner aux femmes, car je veux que les mariages aient lieu demain.

— C'est bien, répondit Arbagi, quelles sont les femmes que tu désignes ?

— Une Abyssinienne, une négresse et cette Nubienne qu'on appelle Tahouileh et que tu dois connaître, ajouta Kurchid en souriant.

— C'est bien, répliqua Arbagi en s'éloignant, après avoir baisé la robe du pacha.

— Elle ! mariée ! se dit-il lorsqu'il fut seul, il faut que le pacha soit fou ! Personne ne l'aura jamais, et maintenant l'heure est venue !

Le malheureux aimait-il donc encore Thaouileh ?

Le jour même il se rendit à Constantinople, escorté de deux esclaves, dont l'un portait sa pipe et dont l'autre tenait son cheval par la bride.

Au lieu de se diriger vers le bazar des bijoutiers, il s'arrêta au bazar des serruriers devant une boutique, et parlant à un homme accroupi près d'un tas de ferrailles, il lui dit :

— Ecoute, l'homme ! j'ai deux lévriers du Kurdistan qui font rage dans mon écurie, chaque nuit ils rompent la corde qui les attache et mordent mes chevaux ; cela ne peut durer. As-tu deux chaînettes soli-

des, neuves, que nul chien, si fort qu'il soit, ne puisse briser, et qui réussissent enfin à maintenir ces deux bêtes indomptables?

Le marchand jura par Mahomet que lui seul savait forger des chaînes semblables à celles que le kislar-aga demandait; puis il lui en montra plusieurs, parmi lesquelles Arbagi en choisit deux, dont il éprouva longuement et minutieusement la résistance. Il les roula, les mit dans sa poche, et retourna à Kourou-Tchesmé.

Quand il fut revenu au palais, au lieu de monter au harem, il fit le tour de la maison, parcourut les cours, les jardins, les écuries, les chambres, les combles même, et s'arrêta longtemps à considérer un grenier plein de paille qui avoisinait les appartements réservés aux femmes.

Vers minuit, les gardiens en vigie en haut de la tour de Galata et de la tour du seraskier signalèrent un incendie à Kourou-Tchesmé, et se répandirent dans la ville en poussant leur cri sinistre : *Stamboul da Yanguin war* (le feu est à Constantinople)! Les deux châteaux du Bosphore tirèrent chacun un coup de canon en signe d'alarme, et les habitants, réveillés, purent apercevoir une grande lueur qui se réflétait dans les eaux assombries de la mer et éclairait d'une rouge clarté les cyprès des jardins. Le palais de Kurchid-Pacha était en feu.

Les eunuques faisaient entrer dans des caïques couverts les femmes épouvantées et les conduisaient sur la rive asiatique; les esclaves et les domestiques s'empressaient avec des clameurs et sauvaient les effets précieux; les palefreniers tiraient des écuries les chevaux à demi asphyxiés et fous de terreur. C'était un effroyable tumulte, chacun ne pensait qu'à soi et se sauvait en toute hâte. Les hauts fonctionnaires arrivèrent à cheval, suivis de leurs kaouas; les soldats vinrent en hâte se ranger autour de l'incendie qui flambait comme un enfer et jetait bas des pans de murailles qui craquaient en s'écroulant; les pompiers arméniens accoururent et firent ce qu'on appelle la part du feu. Le palais et une soixantaine de maisons brûlèrent. Les Turcs impassibles regardaient ce désastre et répétaient :

— *Allah Kerim* (Dieu est généreux)!

Quand le jour fut venu et que toute alarme eut cessé, on se compta. Il manquait trois personnes : Kurchid-Pacha, Thaouileh et le kislar-aga.

On se mit à fouiller les décombres fumants. Sous des débris, on rencontra promptement les cadavres à demi calcinés, mais encore reconnaissables, du pacha et de la Nubienne, et l'on remarqua avec étonnement que l'un et l'autre avaient le cou violemment serré avec une chaînette de fer. Le corps d'Arbagi ne fut point retrouvé.

On crut bientôt, dans toutes les maisons de Kourou-Tchesmé, que le

kislar-aga n'était autre que le diable lui-même, et qu'il s'était envolé après avoir étranglé Kurchid-Pacha et Thaouileh. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne revit jamais plus Arbagi.

Qu'est-il devenu? Je n'en sais rien. Cependant j'ai tout lieu de croire qu'il n'est point mort, et voici pourquoi.

Pendant les années 1849 et 1850, j'ai passé environ quatre mois au Kaire. Un de mes plus fréquents plaisirs était d'aller place de Roumelieh, voir les saltimbanques et les bateleurs qui tenaient séance quotidienne près des murs de la mosquée de Sultan-Haçan. Parmi ces histrions, il en était un qui avait le talent de toujours réunir autour de lui une foule compacte; c'était un homme jeune encore, mais difformé par une obésité maladive; il n'avait qu'à ouvrir la bouche pour exciter des éclats de joie parmi les spectateurs, tant sa voix était singulièrement criarde et fêlée. Les Arabes, qui sont de grands enfants, se réjouissaient fort à ses coq-à-l'âne, à ses farces, à ses gestes dont la licence touchait souvent à l'obscénité, à son attitude générale, qui était vraiment comique, et comme il faut toujours qu'ils donnent des surnoms à tous ceux qu'ils voient, ils appelaient ce bateleur intrépide : *Abou-Dhahhak* (le Père du Rire). Or, un jour que je regardais Abou-Dhahhak faire ses tours et se livrer aux contorsions les plus grotesques, deux hommes, qu'à leur costume je reconnus pour des matelots, vinrent se placer près de moi. Au bout de quelques instants, l'un dit à l'autre :

— Eh! ne le reconnais-tu pas, ce démancheur de mâchoires?

— Non.

— Mais c'est ce Nubien que nous avons pris autrefois à Assouan, qui pleurnichait toujours, et que nous avions nommé *Abou-Bekâ* (le Père des Larmes).

Ce saltimbanque était-il réellement Arbagi? Le matelot avait-il été abusé par une ressemblance fortuite? C'est ce que je n'ai jamais su.

MAXIME DU CAMP.

LA COURTISANE

DANS LE THÉATRE CONTEMPORAIN

Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde.

VICTOR HUGO.

Dans ces dernières années, le théâtre a beaucoup vécu aux dépens de la *lorette :* la pauvre fille a été déshabillée sur la scène; et par les mains de MM. Alexandre Dumas fils, Emile Augier, Théodore Barrière, Lambert Thiboust, fouettée en plein Vaudeville, en plein Gymnase, devant *Camusot,* qui riait dans une loge grillée, devant *Arthur,* qui applaudissait à l'orchestre. La foule est accourue à ces exécutions tantôt spirituelles, tantôt brutales : les vraies comtesses ont souri à l'humiliation des fausses baronnes; les bourgeoises qui vont à pied ont battu des mains aux apostrophes vengeresses de *Desgenais*. *Marco* et *Suzanne* ont été l'amusement, l'émotion, la leçon de Paris, de la province et de l'étranger; et les auteurs des *Filles de marbre,* du *Demi-Monde,* du *Mariage d'Olympe* ont été proclamés restaurateurs de la morale, sauveurs de la famille! Il a été universellement reconnu que si ces messieurs s'adonnaient un peu exclusivement à la mauvaise compagnie, c'était pour le bon motif et pour la plus grande gloire de la vertu.

Aujourd'hui que le calme s'est fait autour de ces comédies et de ces drames du monde galant, nous venons dire, à leur propos, quelques paroles tristes et graves. Les *Filles de Marbre* ne se jouent plus que

quelquefois, et le dimanche; le *Demi-Monde* a disparu provisoirement de l'affiche; le *Mariage d'Olympe* en a disparu définitivement; les enthousiasmes qui traînaient M. Dumas sur la scène ont eu le loisir de réfléchir : nous avons quelque chance d'être entendu et compris.

Nous ne venons pas, — comme l'ont fait quelques-uns, critiques à l'usage des nobles faubourgs, moralistes au service des sacristies, — reprocher à MM. Dumas, Augier et Barrière leur prédilection pour des héroïnes galantes : non; nous avons le respect de la créature humaine; et la femme, notre sœur, même déchue, même flétrie, ne nous a jamais paru indigne de l'étude des poëtes.

Au reste, il y a bon temps que la courtisane jouit sans conteste du droit de cité dans l'hospitalière république des arts. Dans la littérature de ce siècle, notamment, elle tient une large place et l'occupe brillamment. Victor Hugo a fait avec *Marion Delorme* l'un de ses plus beaux drames; Honoré de Balzac, avec *Esther*, l'un de ses plus beaux romans. Lamartine a ramené à *Jocelyn*, toute souillée et pour qu'il la bénît, sa *Laurence* du glacier des Alpes; George Sand a donné une sœur à *Lélia*, et cette sœur c'est *Pulchérie, la Zinzolina*; Musset a conduit *Rolla* passer sa dernière nuit chez

cet enfant
Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane.

Murger a sa *Marianne*; Eugène Sue, sa *Fleur-de-Marie*, cueillie dans les ruisseaux de la Cité; Octave Feuillet, sa *Madeleine*; Félix Pyat, son *Aspasie*, que *Diogène* défend; Théophile Gautier, sa *Musidora*. Tous, les génies et les talents, ils ont dessiné quelque part, à l'une des pages aimées de leur œuvre, le front bouclé de Laïs qui sourit ou la tête échevelée de Madeleine qui pleure.

Les grands yeux noirs de la courtisane ont fasciné la muse romantique, séduit ses poëtes. Il fut un temps où l'on eût volontiers donné en littérature Marie pour Madeleine, la vierge pour la pécheresse, l'immaculée pour la prostituée.

C'était le bon temps des œuvres exubérantes. Ce qu'on cherchait alors, au théâtre et dans le livre, c'était la passion, la force, l'idéal rayonnant, les créations surhumaines, les types étranges et puissants. Dramaturges et romanciers s'adressaient volontiers aux existences irrégulières, aux êtres déclassés, aux excentriques, aux âmes en peine qui errent, haineuses ou dolentes, autour de la société, aux comètes échevelées qui promènent l'incendie aux quatre coins du ciel, parce que ces vagabondes rencontrent des aventures et des chocs qui n'arrivent jamais aux tranquilles soleils, aux astres sédentaires, aux étoiles rangées; parce qu'avec de tels héros et avec de telles héroïnes, ils avaient

le mouvement, la vie, l'intrigue dont le roman a besoin, la lutte qui est le drame lui-même. Dans ces proscrits de la justice et de l'injustice sociales, dans ces foudroyés des colères humaines, ils incarnaient des ressentiments hautains, des résignations agenouillées, des amours à soulever les montagnes, des négations à ébranler les cieux, des dévouements à sauver le monde. Ils faisaient *Hernani, Jocelyn, Lélia, Antony, Marion, Jacques, Vautrin, Ruy Blas;* ils grandissaient, ils idéalisaient leurs héros; ils s'en éprenaient, surtout quand le héros était une femme, quand la femme était une pauvre créature vouée aux plaisirs et aux mépris des hommes.

Expliquons cette séduction. — La courtisane était belle; le poëte rêvait devant cette beauté. Il est l'homme des analogies, il a l'instinct des harmonies providentielles, la divination des accords mystérieux partout semés à profusion. — A ce corps splendide, il fallait une âme rayonnante. De la beauté, il concluait à la bonté. Fruits de douceur et fleurs d'affection ont pu tomber, avortés et flétris; le germe sacré, la bonté native, le petit grain, gros de saveurs et de parfums, était dans le cœur de cette femme; il y est encore, peut-être! vivant! qui sait? Et le poëte regardait de plus près dans cette destinée. — Cette fille, dont c'est le métier de plaire et d'amuser, elle étoile son front de bijoux; elle vaporise dans la caresse flottante des dentelles son corps profané; elle vit dans le luxe, et avec cette merveilleuse facilité d'assimilation qui est la dot divine de la femme, elle en a revêtu la grâce presque aussi vite que le costume. C'était une lourde paysanne, une maussade femme de chambre, une ouvrière ignorante; maintenant elle sait la danse, le roman nouveau, l'opéra à la mode; elle a des poses et des nonchalances; elle a le geste et le rire; elle a le mot. Des fenêtres se sont ouvertes dans son entendement; sa pensée regarde aux carreaux. Loi cruelle des initiations! Education étrange! Progrès invincible! Les caresses banales lui ont appris la dignité de la femme, comme le fouet du maître a enseigné au noir la liberté; elle sait son infamie, dont souvent elle ne se doutait guère, quand elle a commencé; elle a mordu à la pomme de la connaissance, et la honte lui est venue. Si, devant les mépris, elle garde l'impassibilité du marbre; si, baffouée, prise à ses propres piéges, elle s'en va se drapant dans son châle; si, menacée par le pistolet d'un gentilhomme de grande race et de grand chemin, elle passe en levant l'épaule, c'est comédie, révolte, audace! c'est l'orgueil qui se redresse; c'est l'humiliation qui se masque; ce sont les dents qui prennent le mors, parce que la bouche saigne! Elle a une plaie au cœur, une élégie incurable qui revient à certaines heures, la mélancolie de la destinée follement gaspillée, sottement perdue; elle a parfois, comme la courtisane que Couture a couchée au premier

plan de l'*Orgie romaine*, un regard qui cherche dans le vague... Quoi? ah! la raison partie, la dignité tombée, les roses flétries, l'amour souillé, l'ironie du sort! toutes les belles choses profanées!

Le poëte, alors, se rappelait que la main de Jésus s'était étendue sur la courtisane comme sur la femme adultère, et que des deux pécheresses, la plus favorisée avait été Madeleine. Christ lui avait promis le pardon de Dieu; il avait seulement épargné à l'autre la vengeance des hommes. — Le poëte se faisait sauveur à son tour et à sa manière. Il allumait l'amour dans ce cœur banal, et les souillures s'en allaient en fumée, — ombres flottantes, vague souvenir. Au milieu de cette vie qui s'abandonnait et se dispersait, il agitait le drapeau de la passion; et voilà qu'espoirs tombés, tristesses saignantes, courage en déroute, tout se relevait, tout accourait, tout se ralliait autour du beau drapeau bleu aux flammes orangées. L'âme se retrouvait intacte; ou plutôt, une âme nouvelle, plus complète, se trouvait réunie, qui avait pour centre et pour aimant un nom d'homme, *Didier* ou *Lucien*; et rayonnante, transfigurée, la courtisane s'écriait :

Ton amour m'a refait une virginité!

vers profond comme un cri de *Macbeth* ou comme un mot d'*Hamlet*, et qui résume non-seulement tout le beau drame de *Marion Delorme*, mais vingt drames et cinquante romans de ce temps-là.

Ce grand thème romantique que nous venons de rappeler, *la courtisane réhabilitée par l'amour*, nous l'avons entendu joué par les maîtres, et il nous a ému jusqu'aux larmes; nous l'avons entendu exécuté par les disciples, avec des variations, et il nous a encore touché. Il est poétique, fraternel, consolateur; il conseille la pitié, il enseigne la dignité humaine, il célèbre les vertus de la passion; nous l'aimons, ce vieil air de 1830; nous en avons parlé avec complaisance; nous tenions à le saluer, avant d'aborder l'air nouveau, la musique à la mode.

Aujourd'hui, au contraire des romantiques qui refaisaient volontiers *Manon Lescaut*, en supprimant *Tiberge*, l'ennuyeux *Tiberge*, nos dramaturges corrigent aux dépens de *Manon* le roman de l'abbé Prévost.

Manon a perdu son amour, c'est-à-dire son charme, sa séduction, son pardon. Elle se nomme maintenant *Marco*, elle chante les louis d'or, *blague* le sentiment et *pose* l'indifférence; elle se nomme *Suzanne d'Ange*, elle prépare des guet-apens, elle tresse avec les mille fils de soie de l'intrigue une ingénieuse échelle d'escalade pour pénétrer dans la société, déguisée en baronne et en veuve, nuitamment et après mort d'homme; elle se nomme *Olympe Taverny*, elle prostitue le nom de son époux, elle installe l'orgie dans la maison, elle joue le hoquet de

la poitrinaire, elle salit la famille. Bref, *Manon* l'enchanteresse est devenue d'une perversité profonde, raffinée, irrémédiable, odieuse.

Tiberge aussi est bien changé, mais à son avantage. Le juge de la courtisane n'est plus le pédant grotesque et embarrassé que nous avons connu : c'est un monsieur bien vêtu et bien vivant, qui se promène dans l'intrigue, railleur, vainqueur, applaudi ; maniant avec la même aisance l'épigramme, la plume et l'épée. Il est devenu plus amusant que *Manon*. Il a le beau rôle : il est la sagesse contemporaine, — un philosophe pratique, sans utopie; un moraliste sévère pour autrui, indulgent pour lui-même, comme il convient à qui professe de beaux sentiments, mais ne veut pas en être dupe.

C'est *Desgenais :* un *Diogène* très-civilisé, qui a troqué son tonneau contre une voiture. Il méprise les *filles de marbre*, et le leur dit fort bien; mais il estime leurs dîners, les accepte et les mange fort bien aussi. Il est *journaliste indépendant :* ni drapeau, ni lanterne ! le mot pour le mot, le scandale pour le bruit, l'épigramme pour le plaisir, *l'art pour l'art !* — Ecoutez son style cassant et pétillant : il a fréquenté les bureaux du *Corsaire* et du *Figaro* plus que les jardins d'Académus.

C'est *Olivier de Jalin :* — un sage aimable, un fou raisonnable qui, en toute chose, sait cueillir la fleur et laisser l'épine. Prudence qui va toujours un peu à l'aventure; passion qui ne déraille jamais complétement, il compose son bonheur selon la formule, — avec la dose voulue de fantaisie et le nombre nécessaire de grains de prévoyance. Sceptique amusant, il met de l'esprit jusque dans le choix de la femme aimée : veut-il une maîtresse ? il prend *Suzanne*, à qui il ne devra rien; veut-il épouser? il prend *Marcelle*, qui lui devra tout. Homme du monde, d'ailleurs, un pied dans le *demi-monde*, jamais les deux; brave et spirituel, prêt à l'épée ou à la plaisanterie, comme vous voudrez, monsieur ! — à aimer ou à mentir, comme il vous plaira, baronne.

Ces *Oliviers* railleurs qui succèdent aux *Didiers* évangéliques du romantisme, ces odieuses courtisanes qu'on nous exhibe à la place des *Marions* échevelées et sublimes, dénotent les tendances qui dominent aujourd'hui au théâtre. Une école, — le mot est ambitieux peut-être, mais il a été prononcé déjà et répété avec complaisance, — une école donc paraît se former, qui voudrait, à la suite de la vieille comédie de caractères, de types et d'abstractions, à la manière de Molière, des Latins et des Italiens, à côté du grand drame d'histoire et de passion à la manière d'Hugo, des Anglais et des Allemands, créer la comédie des mœurs contemporaines. Mettre en scène cet incessant et multiple fourmillement de passions et d'intérêts que Balzac a mis en roman; artistes, bourgeois et ouvriers, jeunes gens et vieillards, courtisanes et grandes

dames, pauvres et riches, nous présenter les uns aux autres dans ce salon neutre et splendide qu'on appelle le théâtre; nous intéresser à nos diverses ambitions toujours semblables au fond, à nos douleurs différentes et pareilles en même temps, — la tâche est belle, le projet excellent. *Connais-toi toi-même*, le conseil de la sagesse païenne, est applicable aux masses comme aux individus. L'art, en révélant la société à elle-même, en lui montrant les poésies qu'elle raille, les lâchetés qu'elle tolère, les vices qu'elle caresse, les misères qu'elle écrase, aiderait certainement à la grande œuvre du progrès. Le théâtre surtout, qui parle haut et à tous, pourrait, par son enseignement, hâter l'épanouissement des intelligences, la floraison des cœurs, le développement de la civilisation et sa transformation. Malheureusement nos dramaturges apportent dans l'étude de la société des préoccupations fâcheuses. *Les Filles de marbre, le Demi-Monde, le Mariage d'Olympe*, ces trois pièces, ou plutôt cette même pièce refaite trois fois, cet heureux vaudeville de MM. Barrière et Thiboust, porté par M. Dumas à la hauteur d'une comédie bien ordonnée et bien vivante, repris par M. Augier et continué en drame; cette trilogie qui fulmine l'excommunication de la femme galante, rend un clair témoignage des procédés littéraires et des doctrines morales du nouvel art dramatique qui se prépare. Elle dit ce que cherchent et ce que négligent les auteurs qui tentent la comédie à habits noirs et à robes à volants.

Ces trois pièces, diverses de mérite et d'exécution, mais unes d'intention et de pensée, dénotent tout d'abord une préoccupation commune, constante, caractéristique.

C'est la recherche du vraisemblable et du connu, d'un certain vrai qui ne soit pas simplement le développement logique d'une possibilité, qui soit surtout la reproduction exacte d'une réalité; c'est la poursuite d'individualités observées, de situations vues, de mœurs vérifiables, de passions usuelles, de types moyens, de caractères qui ne dépassent pas la taille ordinaire; c'est, enfin..., — hélas! de nos jours les écoles littéraires, comme les partis politiques, se définissent et se recrutent par leurs haines et par leurs négations, plus facilement que par leurs croyances et par leurs affections! — c'est, enfin, la crainte du rêvé, la défiance du romanesque, la proscription de l'idéal. On évite les passions puissantes, on se passe du sublime, on se gare de l'étrange, on fuit le lyrisme comme un casse-cou, on préfère tout à l'emphase, même le calembour! on a toujours peur de faire meilleur ou plus grand que la société et de recevoir dans ses pièces des types supérieurs à ceux qu'on reçoit dans sa maison; on s'efforce de mettre la scène au niveau moral de la salle.

On a lu dans les journaux qu'un grand nom de l'histoire de France

avait épousé un grand nom de la chorégraphie *mabilienne :* on fait *Olympe* mariée. On a connu, — et l'on s'en vante ! — une femme charmante, nature fine et ambitieuse, faite pour porter dans les salons le sceptre de l'esprit et de l'élégance, et que des hasards ou des fautes ont internée dans les boudoirs d'un monde équivoque : on fait *Suzanne d'Ange*. On peint sans flatterie ces héroïnes réelles. Adoration de l'amoureux, enthousiasme du jeune homme, sympathie du penseur qui rêve aux fêtes de l'avenir et aux destinées couronnées de fleurs que les générations futures réservent à la beauté affranchie enfin, on jette de côté tous les verres magiques et révélateurs à travers lesquels nous aimons à regarder la femme. On voit la courtisane avec l'œil attristé du sceptique lassé, ou avec les lunettes vertes du père de famille qui paye les dettes de son fils. *Marco*, *Suzanne, Olympe* sont filles de cette poétique raisonnable, désenchantée et moqueuse. Les personnages groupés autour d'elles procèdent de la même *prosaïque,* dirions-nous volontiers, si le mot était quelque peu usité. Nous avons déjà exposé la moralité médiocre d'*Olivier de Jalin* et de *Desgenais*. Un égoïste, impertinent jusqu'à la grossièreté, indiscret jusqu'à l'ingratitude : voilà le *grand honnête homme* de M. Dumas ! Un journaliste de *nouvelles à la main* et d'anecdotes scandaleuses : voilà le philosophe de M. Barrière ! M. Augier a voulu, pour son *Olympe,* un juge plus austère : il a créé le *marquis de Puygiron,* un ennuyeux légitimiste, qui se laisse emporter à des colères démesurées, à des violences qui cassent tout, à des justices féodales ; un gentilhomme qui se fait assassin et qui s'imagine sauver l'honneur de sa race en gravant sur son blason, à la place d'une ceinture dorée de courtisane, un bonnet rouge de forçat.

Dans la plupart de ces personnages et dans les autres, — la *vicomtesse,* qui donne à jouer ; Mme *de Santis,* qui se fait montrer les cochers ; Mme *Morin,* maternité en tartan d'entremetteuse ; *Montrichard,* chevalier d'industrie, baron de lansquenet ; le *comte de Fresnes,* gentilhomme de bourse et d'écurie, qui paye l'amour aussi exactement qu'une différence sur le trois pour cent, entretient des chevaux et des filles, et caresse avec la même politesse ironique la créature humaine et la bête à quatre pattes ; dans ce personnel, que nous citons au hasard, des comédies de MM. Dumas, Augier et Barrière, l'observation abonde certainement, vive, pimpante, légère, — ingénieuse plutôt que vraie, méchante à la manière de Beaumarchais plutôt que gaie à la façon de Molière. Dans tous ces rôles, il y a, et à profusion, et à en céder à des pièces indigentes, des mots qui claquent et qui cinglent comme un fouet ; — on raconte qu'à la première représentation des *Filles de marbre,* des *lorettes* se sont enfuies de leurs loges ; — en ces drames du monde galant, de l'exposition au dénoûment, l'étincelle de l'ironie pé-

tille et voltige devant le spectateur amusé. Mais où est la flamme de l'enthousiasme? Où sont les cris qui grandissent le cœur jusqu'à le déchirer? Où est la passion de bon exemple, la grandeur sympathique, l'âme éloquente?

Dans ces comédies spirituelles et impitoyables, les personnages qui comportaient naturellement un peu de sentiment et quelque poésie ont été relégués au second plan, ou négligés, ou manqués. Ainsi, le *Raphaël* de M. Barrière n'est qu'une ombre, le fantôme d'un artiste, l'insaisissable apparition d'un amoureux; cela ne vole ni ne marche, cela n'est ni oiseau ni souris, ni idéal ni réel. La petite *Marie,* du même, l'enfant trouvé qui, selon *Desgenais,* flatteur cette fois, ressemble à *Mignon,* n'est encore qu'une vaine chimère, une tête sans caractère, une figure sans expression, un de ces personnages faits d'aventures et de situations, à l'usage des dramaturges économes qui ménagent leurs connaissances du cœur humain et ne se ruinent pas à tout bout de rôle en frais de psychologie. L'autre petite amoureuse, la cousine, de M. Augier, vaut une ingénue de M. Scribe, ni plus poétique, ni moins niaise. L'officier africain de M. Dumas, *de Nanjac,* qui pardonnerait à *Suzanne* de s'être vendue et ne lui pardonnerait pas de s'être donnée, n'est guère plus généreux que le premier *Arthur* venu. Le *comte de Puygiron,* le mari d'*Olympe,* n'est qu'un *Didier* enfantin et transi, qui n'a même pas le courage de son amour.

Marcelle, — une jolie colombe blanche qui volette sur un bourbier, défiante des taches, soigneuse de ses pieds et de ses ailes; une pureté qui soupire à l'écart de l'intrigue, une grâce épisodique, — voilà à peu près toute la poésie et toute la part du cœur dans *le Demi-Monde, les Filles de marbre* et *le Mariage d'Olympe. Marcelle* est charmante; mais rien que *Marcelle,* — ce n'est pas assez.

Nous insistons et nous nous expliquons. — Le réel et l'idéal, le vrai et le beau, l'observation et la poésie, toutes ces dualités à peu près synonymes, composent les deux éléments essentiels et indivisibles de tout art, les deux éternels courants, les deux électricités, l'oxygène et l'hydrogène de toute littérature. La dominance de l'un ou de l'autre, dans les œuvres d'un écrivain ou d'une école, est une affaire de tempérament, une question d'aptitude, un choix que la critique a le devoir de constater et d'expliquer, plutôt que le droit de contester. L'idéal domine chez George Sand; l'observation, chez Honoré de Balzac; George Sand et Honoré de Balzac sont les deux maîtres du roman français, également souverains, également légitimes. Au moment où nous sommes du temps et de l'histoire, il n'est point étonnant que la réalité ait en littérature le dessus sur l'idéal. Dans l'ordre économique, les applications ont le pas sur les théories. La société que 1830 et 1848 ont cou-

verte de philosophies, d'utopies, de religions, est en train, aujourd'hui que les grandes eaux fécondantes se sont abaissées, de s'assimiler petit à petit, par un travail silencieux et intime, mais actif et incessant, les débris de doctrines, les fragments de projets, les amas d'idées accumulés autour d'elle. Pour l'instant, l'attention est plus particulièrement aux améliorations immédiatement réalisables, aux aspirations qui peuvent se traduire en affaires, aux réformes qui peuvent se mettre en actions, aux progrès qui donnent des dividendes. Entre la tendance sociale aux choses pratiques et la tendance littéraire aux héros réels, il y a un certain parallélisme assez exact qui saute aux yeux. Aussi, ce que nous entendons blâmer dans nos dramaturges, ce n'est pas la préférence accordée à l'observation, c'est l'injuste proscription du beau et du grand ; et quand nous disons qu'ils n'ont pas mis dans leurs pièces assez de poésie, nous voulons dire qu'ils ont méconnu leurs héroïnes.

Oui, il ne s'agit pas simplement ici du plus ou moins de grâce et d'agrément d'une comédie de M. Dumas, d'un drame de M. Augier, d'un vaudeville de M. Barrière ; il s'agit de l'exploration et de l'étude du monde interlope par de jeunes écrivains qui veulent fonder un théâtre nouveau ; il s'agit des femmes tombées hors du mariage, hors de la famille, hors du travail, et de ce qu'ont compris aux amours de ces femmes, à leurs mensonges, à leurs rires, à leurs douleurs, les dramaturges qui ont l'intention de mettre en scène nos contemporains et nos contemporaines aussi. Or, il y avait à rapporter d'un voyage au pays de la galanterie, d'autres fleurs de poésie que cette humble violette qui a nom *Marcelle*. Sans retourner au thème romantique de la courtisane amoureuse, sans recommencer les réhabilitations et les glorifications auxquelles on s'était associé à une autre époque...., sans refaire *Marion Delorme*, sans refaire non plus *la Dame aux Camélias*, ou *le Joueur de Flûte*, ou *la Vie de bohême*....., tout en restant dans la réalité qu'on aime, tout en écartant le romanesque dont on se défie, il y avait à tirer, du monde et des femmes qu'on nous représentait, des émotions, des enseignements, des grandeurs qu'on n'a point vus, à côté desquels on semble même avoir passé, à dessein, les yeux fermés.

Marco n'était point une simple pétrification, un pur objet d'art, comme MM. Barrière et Thiboust ont paru le croire ; c'était un cœur vivant et qui valait l'analyse. La marmoréenne n'est point enfant de la Grèce païenne et ne vient pas du ciseau de *Phidias ;* elle est fille de Paris viveur et sort des bras de cette jeunesse tristement railleuse, brutalement égoïste, lâchement habile, que le règne de Louis-Philippe nous a laissée, — dernière honte et dernière affliction ! Ces messieurs se sont mis si à l'aise avec leurs maîtresses d'un jour ou d'un mois ; ils ont traité les dernières pudeurs de la femme avec un tel sans façon de

financier, les délicatesses qui résistaient encore avec de si aimables procédés de palefrenier; ils ont si spirituellement parodié et sali, devant les pauvres filles auxquelles ils payaient du vin de Champagne, les nobles folies de l'enthousiasme, les saintes niaiseries du cœur, toutes les grandes choses, toutes les idées sacrées! — qu'ils ont doté leur pays de la *lorette* sans tendresse, sans pitié, sans illusions. Cette fille qui ruine ses amants et les quitte ensuite, elle applique les leçons qu'on lui a données, elle rend les insolences qu'on lui a infligées, elle exerce des représailles : les économies dispersées, les patrimoines démantelés, les héritages mis en morceaux sont ses batailles, ses triomphes, ses vengeances; la misère de ses anciens amants célèbre sa beauté plus rayonnante que l'or et que l'argent, et plus durable! Il y avait là tout un cœur féminin, ulcéré et saignant, à expliquer avec tristesse, à juger avec impartialité; MM. Barrière et Thiboust se sont contentés de poser une statue au milieu du théâtre et de lui cracher à la face.

De même que M. Barrière avait taillé *Marco* de la tête aux pieds dans un bloc d'insensibilité, M. Dumas a fondu *Suzanne* d'une seule pièce dans le moule du mensonge. Et cependant cette *baronne d'Ange* tombée d'abord dans l'amour vénal et relevée déjà jusqu'à l'amour libre, cette femme venue de ce qui est une honte selon toute morale, arrivée à ce qui n'est plus qu'une faute selon le monde, et voulant maintenant aller plus loin, monter plus haut, entrer dans la vie régulière et honorée, — n'était pas mensonge seulement; elle était aussi bonne volonté persévérante, fierté courageuse, noblesse instinctive. Telle que l'auteur l'avait posée,— celle dont *Olivier de Jalin* dit: *aimez-la, elle en vaut la peine,*— était femme du monde par l'orgueil, par l'esprit; nature supérieure, elle aspirait à sa sphère naturelle. Sa légitime ambition de vertu et de considération méritait sympathie. Avec le talent de M. Dumas, on pouvait faire pleurer toute une salle sur *Suzanne d'Ange*, faire battre quatre mille mains aux éloquentes récriminations et aux justes colères que cette fille intelligente et spirituelle eût jetées à la face du *marquis de Thonnerins*, l'homme qui l'a séduite! à la face d'*Olivier de Jalin*, l'homme à qui elle s'est donnée! se faisant ses juges! se faisant ses accusateurs! lui fermant les portes de la société. Tout ce côté émouvant et méritant du personnage de *Suzanne* a été écouté systématiquement, écarté de parti pris. La sincérité de son affection pour M. *de Nanjac*, la reconnaissance passionnée et fidèle qu'elle réservait à ce jeune homme brave et pur, qui allait faire d'elle une femme respectée, n'ont été indiquées qu'à demi. En revanche, le côté mauvais de l'héroïne a été développé à plaisir: on a étalé sa fausseté qui vient de sa situation plus encore que de son esprit, qui est son rôle, son châtiment, sa fatalité, plutôt que son caractère; on a dénigré la pauvre *Suzanne;* on est

même allé jusqu'à la calomnier, on a dénoué le *Demi-Monde* en la jetant dans les bras d'*Olivier de Jalin*, c'est-à-dire en lui faisant commettre une sottise et une lâcheté dont son orgueil et son esprit étaient l'un et l'autre incapables. Mme de Girardin, dans une conception analogue, *lady Tartufe*, avait été plus équitable et plus vraie; mais M. Dumas tenait à ce que la *baronne d'Ange*, précipitée du haut d'un mariage péniblement échafaudé, tombât sans émouvoir aucune commisération; mais M. Dumas avait à légitimer les brutalités africaines et les trahisons déshonnêtes au moyen desquelles *Suzanne* avait été vaincue. Il a rendu son héroïne odieuse, au risque de la rendre illogique.

Suzanne est indigne du mariage, enseigne M. Dumas; elle en est incapable, ajoute M. Augier.

Relevée par le mariage, la courtisane sera-t-elle une épouse fidèle, une fille affectueuse, une sœur loyale, une bonne mère? Cette fleur des rues, du grand soleil et des bourrasques, s'acclimatera-t-elle à la douce mais monotone chaleur du foyer domestique, à l'air tiède des salons? Question délicate, intéressante, nouvelle au théâtre: M. Augier se l'est posée. — M. Augier est un spirituel poseur de questions ingénieuses; il invente les problèmes dramatiques les plus amusants: *Le Gendre de M. Poirier* ou la revanche de *Georges Dandin*, *Philiberte* ou la jolie fille qui se croit laide. Seulement, quand il faut aligner en équation ingénues et amoureuses, pères nobles et jeunes premiers, les faire manœuvrer à droite et à gauche, les amener, après maint déplacement intelligent, après mainte élimination permise, à un groupement simple et définitif qui soit la solution cherchée, — M. Augier a parfois des distractions: il mêle ses personnages, embrouille son équation, et finit par planter là solution et problème, plus ténébreux et plus hérissés que jamais! et par terminer au hasard des aventures, au caprice de l'intrigue, à la grâce de Dieu, en vrai poëte fantaisiste, la comédie qu'il avait commencée en philosophe.

Donc, cette fois-ci encore, M. Augier avait rencontré un sujet heureux; il avait mis la plume sur une phase curieuse et instructive de la vie de quelques courtisanes, sur une époque critique que Balzac a analysée dans *Esther*, avec cette clairvoyance magistrale et avec cette minutie consciencieuse qui font ses romans à la fois si lumineux et si touffus. M. Augier avait à nous montrer l'aventureuse *Olympe* s'essayant au rôle de comtesse, l'habituée des cabinets particuliers s'initiant à la famille, la danseuse des quadrilles illustrés apprenant la contredanse honnête et modérée, la vie de bohême se formant à la vie de château; il avait à dramatiser les aspirations et les abattements de cette femme transplantée qui veut s'assimiler les idées et les mœurs d'un monde antipode de celui où elle a grandi, et qui, par moments, découragée et fa-

tiguée, se laisse aller à la rêverie du passé, au regret des folles nuits d'autrefois et des libres débauches ! Dans les étonnements de cette dépaysée, il y avait une comédie charmante; dans ses défaillances, il y avait un drame émouvant : quel qu'en fût le dénoûment, qu'*Olympe* sortît de l'épreuve triomphante ou vaincue, qu'elle devînt une femme du monde ou qu'elle redevînt une fille du *demi-monde*, — de la pièce ainsi conçue et exécutée un enseignement rayonnait, sévère et juste : c'est que la dignité de la femme, sa loyauté, sa pudeur, ne sont point parures qui se quittent et qui se reprennent à volonté, comme une robe ou comme un bracelet; c'est que pour faire d'une vie insouciante, vénale et méprisée, une vie sérieuse, pure et fière, il ne suffit pas d'un simple désir, d'un enthousiasme éphémère. C'était là, il nous semble, une moralité suffisamment rigoureuse. M. Augier ne s'en est point contenté. Quoi! supposer qu'une lorette épousée par un honnête homme essaye sérieusement de devenir une honnête femme ! Ah ! l'abominable hypothèse ! Eh ! autant admettre tout de suite que cette drôlesse peut devenir l'égale de nos mères et de nos sœurs ! Car, enfin, si elle lutte contre son passé, elle peut en triompher; la victoire, en toute chose, est affaire de circonstances, question de forces; là où *Olympe Taverny* trébuchera, *Suzanne d'Ange* se maintiendra : et nous voilà revenus aux réhabilitations romantiques, aux virginités refaites par l'amour, à toutes les indulgences scandaleuses, à toutes les sentimentalités échevelées d'une littérature révolutionnaire! Non, *Olympe* n'aura ni un bon désir, ni un sentiment honorable; après s'être mariée par ambition, elle n'aura pas un moment la velléité de se transformer en femme du monde; elle se compromettra par plaisir; elle sera malfaisante par goût; elle aura cet ennui profond de ne plus aller danser à la *Chaumière*, qui donne aux étudiants en vacances des attitudes si abandonnées, des poses si mélancoliques! Sur ce, le *marquis de Puygiron* assassinera *Olympe*, — et M. Augier manquera sa pièce.

Ainsi donc, MM. Dumas, Augier et Barrière n'ont voulu voir dans le monde interlope qu'ils ont exploré à frais communs, que des perverties irrémédiables contre lesquelles tout est permis, insolence, mensonge, brutalité ! que des femmes dont les frêles poignets sont faits pour être tordus, dont les têtes bouclées sont bonnes à être cassées avec des balles!

Ces duretés, ces emportements, ces injustices envers des faibles, ce mauvais enseignement de mépris et de violence donné du haut du théâtre à des esprits civilisés, à des consciences chrétiennes, cette satire systématique et acharnée de la femme galante, sont nées, nous l'avons dit, d'une préoccupation exagérée du réel; *Marco*, *Suzanne*, *Olympe* ont pour mère la crainte du poétique et du romanesque; mais elles ont pour

père un certain optimisme social, ami de leur mère, et que nous devons signaler, car sa présence est chose grave chez des dramaturges qui ont l'ambition d'inaugurer la comédie de nos mœurs.

Assurément, MM. Dumas, Augier, Barrière, observateurs enclins à la raillerie et très-forts sur l'épigramme, ne trouvent pas la société parfaite, mais ils ne croient guère qu'elle puisse devenir beaucoup meilleure. Les choses se passent de nos jours comme elles se passaient il y a deux mille ans, dit *Desgenais;* les vices de Paris sont les vices d'Athènes, avec des noms moins mélodieux; le décor a changé, le costume aussi, mais c'est toujours la même pièce. Puisqu'elle tient si bien l'affiche, pourquoi s'enquérir d'une comédie nouvelle? pourquoi s'occuper des utopies? Avec ses ridicules que le vaudeville met en chanson, avec ses galanteries vénales que le drame met au pilori, l'humanité est ce qu'elle peut être; avec ses inévitables abus, propriété et joie du poëte comique, le monde, c'est-à-dire la compagnie des gens aisés, policés, réguliers, est aussi bien organisé que possible ici-bas. *Nous autres gens du monde, nous ne sommes pas si bêtes que nous en avons l'air*, dit *Olivier de Jalin;* en somme, la bonne société est charmante, ses mœurs sont un code de sagesse, aimable et profond tout ensemble. En fait de croyances sociales, comme en fait de héros, l'idéal de nos dramaturges ne dépasse point l'ordinaire et le connu.

Tolérance, approbation, complicité à l'endroit des fantaisies amoureuses du sexe le plus fort; rigorisme, scandale, excommunication pour les tendresses du sexe le plus aimant; ces inconséquences de la morale usuelle, ces inégalités de la justice courante, ils les acceptent sans objection, ils les professent sans réserve. Ils trouvent tout simple, tout raisonnable, tout juste, de demander à la femme, qui est l'inférieure selon l'opinion, selon la loi, selon eux-mêmes, des sacrifices, des vertus, des sublimités quotidiennes dont l'homme, le supérieur, se sent incapable. Cette hypothèse ne leur vient pas à l'esprit, que l'avenir pourrait faire à notre sœur meilleure part, meilleure mesure, balance plus équitable; lui ôter du côté de la responsabilité, lui ajouter du côté de la liberté. Toute femme que les salons ont bannie n'est plus pour eux qu'une *pêche à quinze sous*, — un mot très-applaudi, un sobriquet qui a fait son chemin, souffletant sur son passage bien des joues charmantes, et aussi bien des nobles fronts, des *Indiana* héroïques et des *Adèle* éplorées! Avocats du monde, de ses préjugés et de ses rancunes, au lieu de prendre rang parmi les chercheurs d'une meilleure justice, parmi les éclaireurs du progrès, nos dramaturges vont se classer parmi les traînards. Quand leur siècle se fait éclectique, ils gardent une morale étroite et partiale. Quand la loi, devenant plus humaine, offre au forçat lui-même le rachat par le travail, l'ex-

piation de la vie mauvaise par une vie meilleure, ces messieurs s'en tiennent aux châtiments implacables, aux fautes irréparables, à la vieille doctrine de l'expiation par les larmes. — Madeleine se repent? — Qu'elle aille *au désert,* dit *le marquis de Puygiron.*

Pauvrete! pauvreté! c'est toi la courtisane!

a pleuré Alfred de Musset, le jour de sa meilleure inspiration. Le salaire de l'ouvrière, à peu d'exceptions près, ne représente guère que le nécessaire, une vie monotone et étiolée, la froide veillée, la robe commune, les dîners avec des radis; la femme ne peut encore gagner par son propre travail, dignement, fièrement, à la manière de l'homme, l'élégance et le loisir que souhaite sa délicatesse, un charme! que réclame sa coquetterie, un don de Dieu! Il y a là pour toutes celles qui tombent, pour celles mêmes qui, de chute en chute, de séduction en désillusion, de vanité en perversité, en arrivent à faire de l'amour une foire et un encan, une éternelle circonstance atténuante, dont nos Aristophanes n'ont point tenu compte, une effrayante excuse qui rend cruels leur satire effrénée et leur acharnement. Si l'on appliquait en art la belle formule que Charles Fourier avait trouvée dans son génie ingénu et profond pour reconnaître avec certitude l'état plus ou moins avancé de la liberté, de la civilisation, du progrès chez les peuples; si l'on mesurait la valeur des écoles à leur degré de sympathie et de bienveillance pour la femme, il faudrait placer bien bas dans la hiérarchie littéraire l'école des *Filles de marbre,* du *Demi-Monde,* du *Mariage d'Olympe.*

Les poëtes et les romanciers de 1830 prenaient facilement parti pour les excentriques qu'ils mettaient en scène; ils en faisaient des martyrs, et, au nom de ces héros méconnus, ils instruisaient à grand bruit le procès des lois et des mœurs. La littérature, traînant après elle tout un bataillon hurlant et menaçant de femmes adultères, de poëtes incompris, de bossus, de bâtards, de courtisanes, donnait l'assaut aux imperfections sociales, habilement et hardiment, attaquant partout à la fois les endroits faibles et les places bien défendues. L'antithèse aidant, le procédé si magistralement employé par Hugo tombant en des mains inférieures, les gens de métier s'en mêlant, les maçons succédant aux architectes, les goujats remplaçant les artistes, on aboutissait de temps à autre à la niaiserie du *forçat vertueux,* ou au scandale de *Robert-Macaire.* La littérature faisait quelquefois de l'émeute turbulente et haineuse, aujourd'hui elle fait de la répression myope et goguenarde; l'art de 1830 était quelquefois barricadeur, l'art contemporain devient garde national.

Eh bien, à l'heure qu'il est, la place de l'art n'est ni de ce côté-ci, ni de ce côté-là des barricades; elle est au-dessus.

Eloges et blâmes, nos critiques se répartissent entre MM. Dumas, Augier et Barrière, dans des proportions que le lecteur aura su varier pour chacun, au fur et à mesure de nos allusions. Quant aux conseils qui ressortent de notre article, nous ne les adressons qu'à l'auteur du *Demi-Monde* et qu'à l'auteur du *Mariage d'Olympe*. Les auteurs des *Filles de marbre* ne sont qu'en passant dans la littérature. Après avoir arrangé en mauvais drame le beau roman *le Lys dans la vallée*, et continué dans *les Parisiens*, le *Desgenais* des *Filles de marbre*, M. Barrière et M. Thiboust, son collaborateur, sont retournés à leurs affaires, à leur fabrication de *machines*, comme on dit en argot de coulisses. A qui fait du métier, nous n'avons point la niaiserie de donner des conseils d'art et de philosophie.

Poëte subtil et charmant, M. Augier était la grâce, la gaieté, la jeunesse de l'école du *bon sens;* esprit ingénieux, alerte et chercheur, il a compris, des premiers, tout l'intérêt dramatique de la vie moderne qu'on abandonnait dédaigneusement aux faiseurs de mélodrames et de vaudevilles, et il a écrit *Gabrielle, le Gendre de M. Poirier, la Ceinture dorée, le Mariage d'Olympe;* dramaturge épris de son art et le respectant, il a obtenu de nombreux et justes succès, et les moins réussies de ses pièces valent encore la discussion. Dans ce *Mariage d'Olympe,* que nous avons jugé sévèrement, il y a un souper étrange, une réalité qui passe comme une vision flamboyante, tant l'auteur y a accumulé de verve, d'esprit et d'audace. Ah! si M. Augier voulait s'élever au-dessus des idées du monde, peser les mœurs de son temps à la balance d'or et d'impartialité d'une doctrine supérieure, envisager toujours l'homme et la femme du côté du droit, après les avoir envisagés du côté du devoir, avoir pour les faibles plus de sollicitude que la société n'a encore d'institutions de prévoyance! Mais hélas! M. Augier n'est-il pas attendu à l'Académie?

L'auteur du *Demi-Monde* porte heureusement et vaillamment un nom heureux et vaillant; dès sa première pièce il s'est révélé initié au maniement de la scène et de l'intrigue; dès sa seconde, maître. Au théâtre, il marche habituellement, à travers péripéties et incidents, droit au but philosophique, à l'idée bonne ou mauvaise qu'il a choisie. *Le Demi-Monde* est immoral, mais il est franchement immoral, et nous comptons ce *franchement*-là à l'actif littéraire de l'écrivain. M. Alexandre Dumas fils a l'habileté et la hardiesse nécessaires pour entreprendre, telle que nous l'attendons, la comédie nouvelle. Il voit son époque, mais la comprend-t-il?

Sa première pièce semblait contenir une bonne pensée; mais la *Dame aux Camélias* n'était qu'une œuvre de jeunesse, presque un pastiche. *Diane de Lys,* qui est venue après, a été acceptée par la majeure

partie du public comme l'apothéose du pistolet des assassinats conjugaux. *Le Demi-Monde*, enfin, enseigne bien nettement l'intolérance et patronne l'égoïsme. Dans les romans de M. Dumas, on rencontre quelquefois des pages généreuses sur les infirmités sociales; malgré le ton déclamatoire, on est prêt à fraterniser avec le romancier; on s'imagine avoir affaire à un amant de la liberté; on continue la lecture avec plus de sympathie... —Bon, voici qu'il s'agit de la femme, de son influence, de son rôle, — la grande et chère question! On lit avec empressement..., quoi? des rêveries de musulman, et non des pensées de chrétien.

CAMILLE DE CHANCEL.

LES ARGONAUTES

SUITE ET FIN.

IV

Un matin qu'Hector travaillait dans son cabinet, son domestique vint le prévenir qu'un jeune homme demandait à lui parler.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il ne m'a pas dit son nom.

En ce moment la porte s'ouvrit, et deux cris retentirent en même temps.

— Lucien!

— Hector!

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Te voilà donc enfin, dit Hector après les premiers moments d'effusion, j'avoue que je commençais à te croire mort...

— Tu ne te trompais qu'à demi, répondit Lucien.

— En effet, tu es bien changé; es-tu malade?

— Je l'ai été. Mais j'ai toute une histoire à te raconter... D'abord, je suis à Paris depuis un mois...

— Et tu ne m'as pas prévenu?

— J'étais mourant. J'ai fait mon entrée dans la capitale le dernier jour de l'insurrection...

— Tu t'es battu! s'écria Hector.

— C'est-à-dire, répliqua Lucien, qu'on m'a forcé de me battre... Un

homme du peuple m'a mis un fusil sur l'épaule et m'a prié poliment, le pistolet au poing, de le suivre à l'attaque du Louvre... Là j'ai reçu une balle, et l'on m'a transporté...

— A l'hôpital?

— Pas du tout. J'ai été recueilli par le plus honnête homme qui soit au monde... un banquier que tu connais peut-être de nom...

— Quoi! s'écria Hector, serais-tu le blessé de Roullin?

— Précisément.

Hector partit d'un immense éclat de rire au grand ébahissement de Lucien qui ne comprenait rien à cette gaieté excessive.

— Comment! ce héros dont tout Paris s'est occupé pendant huit jours, ce Tamerlan révolutionnaire que j'ai exalté dans mon journal, ce pourfendeur d'habits rouges...

— C'est moi, dit Lucien.

— Mettons d'abord de l'ordre dans nos idées et réponds à mes questions. Tu t'es battu à contre-cœur?

— Je l'avoue.

— Et Roullin sait-il cela?

— Oui, je le lui ai dit. Mais j'y pense, à propos, il m'a fait jurer de ne pas parler de cette circonstance, alléguant avec raison que cela me donnerait un air ridicule. Ainsi, je te recommande le secret.

— Sois tranquille, répondit Hector. Et il se mit à sauter à droite et gauche en disant : Ah! mon ami Roullin, tu improvises des héros qui te rapportent la croix d'officier de la Légion d'honneur! Ah! tu es un grand citoyen, mon bonhomme, eh bien, nous allons rire.

— Que veux-tu dire? demanda Lucien.

— C'est égal, continua Hector, Roullin t'a fait une belle réputation. Tu es, à l'heure qu'il est, le plus hardi champion de la liberté. Ah! tu n'es pas au bout de ta gloire. Roullin va faire lithographier ton portrait, il le fera tirer à cent mille exemplaires avec cette légende explicative : « Lucien, tombé devant le Louvre et recueilli par M. Roullin. » Qui sait? Cela le conduira tout droit à la députation. Voici les élections qui se préparent. Quant à toi, mon ami, tu seras Lucien comme devant, il est vrai que tu auras toujours reçu une balle dans la tête, c'est quelque chose.

— Que veux-tu que je fasse à cela?

— Mais ne vois-tu pas, ô candide héros, dit Hector, que tu es à cet homme ce que le piédastal est à la statue? Il grimpe sur tes épaules, et il crie à la foule : Messieurs, c'est moi, regardez-moi bien. Je suis un ami de la liberté. Je n'ai pas précisément combattu pour elle, je l'avoue. Si je vous disais que je me suis battu, vous ne le croiriez pas; mais voici Monsieur qui est mon ami, j'ai eu le bonheur de le faire soigner par

mon médecin et médicamenter par mon apothicaire. Monsieur est un brave; en conséquence, envoyez-moi bien vite à la Chambre afin que je devienne le plus tôt possible ministre des finances, ou tout au moins sous-secrétaire d'Etat.

— Eh bien, dit Lucien, pourquoi veux-tu empêcher cet homme d'être député si cela lui fait plaisir?

— Tu ne veux donc pas comprendre qu'il escamotera tout et que toi tu n'auras rien? Tu t'es battu, il est officier de la Légion d'honneur et décoré de Juillet; tu as été blessé, il devient député; tu as eu la blessure, il a le profit. Qu'en penses-tu?

— Je pense que je ne veux rien, et que je ne demanderai rien.

— Très-bien; mais moi je demande pour toi; je te dénonce au ministère comme coupable d'un désintéressement attentatoire à la chose publique, puis j'ajoute un dénoûment à la petite comédie patriotique mise en scène par le banquier et je lève la toile. Laisse-moi faire, ça sera drôle.

— Cette conduite serait indigne, dit Lucien.

— Parlons franchement. Serais-tu amoureux de Mme Roullin? C'est une idée.

— Moi! s'écria Lucien.

— Pourquoi pas? Elle est jolie, de grands yeux noirs, des cheveux superbes, des dents de nacre, la bouche un peu grande, mais le pied si petit... et la main! oh la main!

— Tu la connais donc? interrompit Lucien.

— J'allais l'aimer lorsque la révolution a éclaté, mais depuis cette époque j'ai eu tant d'occupation! Les ordonnances ont peut-être séparé deux cœurs créés l'un pour l'autre, comme on dit aujourd'hui. Voilà la suite des coups d'Etat!

— Tu joues avec les sentiments les plus sacrés! dit Lucien.

— Allons, mon petit, à la façon dont tu sucres tes paroles, je vois que tu es toujours amoureux de ton abstraction départementale.... Et il chantonna :

O Ciel! tu sais si Mathilde m'est chère!

— Parlons d'autre chose, répondit Lucien en rougissant.

— Pas du tout. As-tu revu la jeune fille au bracelet? l'*ange*, comme nous l'appelions dans nos entretiens du séminaire; aujourd'hui, il n'y a plus de femmes, il n'y a que des anges...

— Je l'ai revue, dit Lucien.

— Conte-moi cela.

— C'est toute une histoire. Lorsque je me réveillai après quinze jours de léthargie, je vis au pied de mon lit une jeune fille que je re-

connus aussitôt. Celle dont je t'avais tant parlé, que je ne croyais plus revoir, elle était là devant moi !

— C'est très-dramatique, dit Hector, qui ne s'étonnait pas facilement, mais je me demande ce que faisait cette jeune fille dans la maison du banquier.

— C'est la fille de M. Roullin!

— La fille de Roullin! s'écria Hector, la fille de Roullin! Diable! une affaire superbe; Mlle Julia est jolie, et puis... un million de dot, mon cher!...

— Tant pis! répliqua Lucien.

— Tiens! si j'ai un conseil à te donner, un conseil d'ami qui t'évitera dix années de chagrin, c'est de rengaîner cet amour-là dans ton cœur et de penser à toute autre chose.

— Pourquoi cela? dit Lucien inquiet.

— Pourquoi? il me demande pourquoi? Parce que dans ce temps-ci, comme dans tous les temps, un homme comme toi ou comme moi, qui n'a que la cape et la plume, n'épouse pas facilement un million, mon ami. Roullin, d'ailleurs, est trop libéral pour n'avoir pas l'ambition d'une alliance aristocratique... Si tu étais un prince du saint-empire sans le sou, je ne dis pas...

— Mais j'aime Julia...

— C'est une raison; malheureusement elle n'est pas bonne.

— Tu veux donc me désespérer? dit Lucien avec tristesse.

— Non; je veux te rendre sage. Quelle idée aussi, d'aller faire la cour à un million... on n'est pas si ambitieux... On s'amourache de cent mille francs... Cent mille francs, c'est modeste... Cela se laisse prendre quelquefois...

— Mais si la jeune fille m'aimait? demanda Lucien.

— Ah! répondit Hector, cela pourrait peut-être changer la question.

— Eh bien, elle m'aime!

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— Alors, mon cher ami, parlons raison, dit Hector; raconte-moi tous les détails de cette aventure.

En quelques instants, Lucien avait tout dit à son ami : le cachet donné sur la route de Mansle et la conversation du kiosque.

— Oui, dit Hector qui semblait réfléchir; tout cela est significatif... le succès peut être au bout de l'entreprise; mais...

— Il y a un mais... dit Lucien tremblant.

— Il y en a dix. Cependant, nous verrons. Accorde-moi quelques jours pour dresser un plan. Quant au futur passé et trépassé de Mlle Julia, le baron de Charolles, tu n'as plus rien à redouter de lui. D'ailleurs,

s'il prenait fantaisie à ce singe diplomatique de se remettre sur les rangs, je le ferais tellement tympaniser et ridiculiser par la petite presse, qu'au bout de quinze jours il ne serait plus qu'un crible, et qu'il ne pourrait décemment se présenter devant aucun arrondissement.

— Ainsi, tu crois, demanda Lucien, que, grâce à toi, je réussirai.

— Je l'espère.

— Je te devrai plus que la vie! s'écria Lucien avec l'expansion d'une âme enthousiaste.

— Ceci me fait souvenir que je te dois cinq louis, les cinq louis qui m'ont conduit à Paris.

— Nous parlerons de cela plus tard.

— Soit, d'autant mieux que je ne suis pas en fonds.

— Ma bourse est la tienne, dit vivement Lucien.

Puis il ajouta, avec un intérêt voisin de la pitié, et qui dénotait son ignorance à l'endroit de la situation financière de certains journalistes :

— Gagnes-tu quelque argent à ton journal?

— Peuh ! une vingtaine de mille francs par an.

— Vingt mille francs !

— Je suis à l'abri du besoin, mais on ne va pas loin avec pareille somme.

On voit que l'ambition d'Hector avait fait un rapide chemin, et qu'elle était loin de l'*aurea mediocritas* fixée à la somme mensuelle de cent cinquante francs, au début de sa carrière de journaliste.

— A propos, dit tout à coup Hector, as-tu un tailleur?

— Non.

— Très-bien. Je vais te conduire chez le mien, un artiste. Ta redingote n'est pas mal pour le département de la Charente, mais, à Paris, elle a le tort de trahir sa coupe provinciale.

Tu commanderas trois habits, trois redingotes, douze gilets et une demi douzaine de pantalons. Je choisirai tout cela.

— Que ferai-je de toutes ces nippes?

— Tu t'habilleras. Crois-tu par hasard être vêtu avec ton pantalon qui montre tes rotules, ton gilet trop court, ta redingotte qui rappelle la soutane? Le tailleur va faire de toi un homme nouveau, un Rodrigue digne de Chimène. Doute de tout, doute de l'amour, de la vertu, du gouvernement constitutionnel, mais ne doute pas de la toute-puissance du tailleur dans cette société régénérée par trois révolutions.

— Allons, dit Lucien, je me soumets.

— Tu passeras ensuite chez mon parfumeur, mon bottier, mon chapelier, mon chemisier. Voici les adresses de ces industriels. N'oublie pas l'article des gants. Quand on est amoureux, on doit dépenser pour deux cents francs de gants par mois.

— J'en mettrai, s'il le faut, trois paires par jour.

— Au moins, reprit Hector. En été, gants de Suède jusqu'à midi ; de midi à six heures, gants de couleur tendre. Dans la soirée, le gant paille est de rigueur absolue ; maintenant, abordons la question importante : tu t'appelles Lucien ?

— Sans doute.

— Un joli nom dans un vaudeville, mais insuffisant dans la vie réelle.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... il te faut un nom, un vrai nom.

— Tu sais bien... dit Lucien interdit.

— Tu vas me répondre que tu n'en as pas. La belle raison ! Est-ce que le monde accepte de pareils prétextes ? Présente-toi donc dans un salon, et dis ton nom de Lucien au domestique chargé de t'annoncer... M. Lucien... qui ? M. Lucien... quoi ? On te prendra pour M. trois étoiles...

— Comment dois-je m'appeler alors ?

— Comme tu voudras. Voici l'almanach des vingt-cinq mille adresses : choisis. Voici encore la liste des députés par ordre alphabétique : M. Antoine de la Loire, M. Durand de la Dordogne, M. Corniquet du Morbihan : ils sont tous nobles, ces gaillards-là. A propos, où es-tu né ?

— A Vadal.

— Ingrat ! il est né à Vadal, et il dit qu'il n'a pas de nom. M. Lucien de Vadal ! Est-ce un nom, celui-là ? Embrasse ton parrain, mon petit, et si tu ne fais pas ton chemin avec ce nom-là, c'est que tu y mettras de la mauvaise volonté.

Hector fit venir un cabriolet ; il mena Lucien chez ses fournisseurs et commanda à un graveur des cartes de visite au nom de M. Lucien de Vadal.

Trois jours après cette conversation entre les deux amis, l'hôtel du banquier étincelait de lumières. La foule se pressait dans les salons où l'or, répandu à profusion, attestait la richesse et le mauvais goût du propriétaire. Roullin était en proie à une forte préoccupation, il semblait inquiet, agité, et répondait à peine aux questions que lui adressaient ses nombreux visiteurs. Cette attitude du banquier paraissait d'autant plus étrange qu'on n'ignorait pas qu'il venait de réaliser d'immenses bénéfices. Conseillé par le baron de Charolles qui l'avait poussé à jouer à la baisse quelques jours avant l'apparition des ordonnances, Roullin, doublant sa fortune dans un moment où les plus solides maisons étaient ébranlées, passait pour un financier habile et un homme d'une haute portée politique.

— Qu'avez-vous ce soir? lui dit Charolles, seriez-vous en deuil d'un million?

— L'argent, répondit Roullin d'un air sombre, vaut-il la peine qu'on s'en préoccupe une seconde?

— La philosophie s'est réfugiée sur les lèvres des hommes d'affaires, continua Charolles en souriant. A propos, j'ai vu ce matin le ministre de l'intérieur; si un journal veut mettre en avant votre candidature, l'administration vous promet son appui.

— Bien vrai! s'écria Roullin, dont l'œil vitreux avait pris, aux derniers mots prononcés par le baron, un éclat qui s'éteignit presque aussitôt.

— Rien n'est plus sûr; le ministre m'en a donné l'assurance positive. Maintenant, entendez-vous avec Hector Chabot. Je viens de l'apercevoir causant avec Mme Roullin.

— Toutes mes batteries sont prêtes, répondit le banquier.

— Très-bien! pensa Charolles, c'est sa femme qui se charge de chambrer le journaliste.

Mme Roullin avait ce soir-là une toilette splendide; des gerbes de diamants étincelaient dans ses cheveux, et un riche collier de perles noires tombait jusque sur son sein, qui semblait sortir d'un nuage de dentelles. Un corsage très-échancré laissait voir ses belles épaules admirablement modelées, et qui avaient la transparence du marbre. Sa tête, chargée de grappes de cheveux noirs retenues par des épingles diamantées, se balançait mollement sur un buste d'impératrice romaine. Un artiste aurait retrouvé en elle cette superbe Faustine dont la numismatique nous a conservé le portrait. Julia, vêtue d'une robe blanche et la tête ornée d'une simple couronne de fleurs naturelles, avait été frappée la première de l'extraordinaire beauté de Clémence et de l'animation qui brillait dans son grand œil noir. Elle s'était approchée d'elle et lui avait dit à l'oreille:

— Combien de cœurs veux-tu donc désespérer ce soir?

Mme Roullin avait souri. Peut-être acceptait-elle comme un présage heureux les paroles de la jeune fille.

Mme Roullin, née Clémence de Vertimprey, était la fille d'un gentilhomme ruiné qui habitait la Flandre. Dans un voyage que fit Roullin dans le département du Nord, quatre ou cinq ans après la mort de sa femme, il vit Mlle de Vertimprey et devint amoureux de ses parchemins. Un banquier millionnaire dépassait tellement tous les prétendus rêvés par la jeune fille pauvre, que Roullin fut accepté comme un quine à la loterie. Le mariage se fit et donna au banquier un relief d'homme désintéressé. Quand Roullin parlait de sa femme, il ne laissait jamais échapper l'occasion de dire qu'elle appartenait à une des plus nobles

familles de France; mais il ajoutait qu'il ne faisait, quant à lui, nul cas de la noblesse, et que de tous les préjugés, celui de la naissance était à ses yeux le plus ridicule; puis il se vantait d'être fils d'un paysan. C'est la vanité des parvenus qui cherchent pour gendres des ducs de parler sans cesse de leur père le charron ou le charpentier. Roullin était fier de la beauté de sa femme, mais sa fierté était toute contemplative : il ne l'admirait en quelque sorte qu'à distance; elle était pour lui le plus beau meuble de son salon. Malgré ses cinquante-deux ans, il courtisait, en banquier fashionable, une maigre danseuse. Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à Mlle de Vertimprey, devenue Mme Roullin, pour savoir ce qu'elle devait penser de son auguste époux. A ses yeux, c'était moins un homme qu'un coffre-fort. Aussi jamais le plus petit nuage n'avait obscurci l'azur de ce firmament conjugal. Pour satisfaire l'activité de sa pensée et occuper son existence pleine d'or et d'ennui, Mme Roullin songeait à courir la bague politique dans les carrousels du juste milieu. Il ne lui manquait qu'un chevalier jeune et hardi, qu'elle voulait lancer, et qui porterait fièrement ses couleurs et sa bannière.

Mme Roullin avait deviné Hector Chabot à la première vue. Les compliments prétentieusement spirituels de ses adorateurs de la finance l'ennuyaient terriblement. Un amour enthousiaste comme celui que Lucien ressentait pour Julia lui eût paru insipide. Elle croyait qu'elle ne pouvait aimer qu'avec la tête. Il lui fallait un homme actif, intelligent, ambitieux, qui se jetterait résolûment dans le labyrinthe de l'intrigue, pendant que, nouvelle Ariane, elle tiendrait de loin le fil invisible. Hector était cet homme; elle s'était promis de le conquérir à tout prix. C'est dans cette pensée qu'elle venait de réunir toutes ses forces et qu'elle déployait ce redoutable front de bataille. Il s'agissait de vaincre ou de mourir : un Austerlitz ou un Waterloo!

Mais, décidée à vaincre, Mme Roullin avait dressé son plan en conséquence. Dès qu'elle vit Hector entrer dans le salon, elle prit un air édaigneux et froid qui jouait le dépit à merveille. Ces airs de grande duchesse indignée allaient si bien à la majestueuse beauté de Mme Roullin, qu'Hector, subjugué par la savante mise en scène de cette toilette, se demanda comment il n'était pas amoureux fou de cette femme depuis le jour où il l'avait vue.

— Madame, lui dit-il après l'avoir saluée, j'aurais bien des reproches à me faire, pour avoir perdu, depuis un mois, l'occasion de venir ici vous admirer, si des occupations multipliées...

— Je sais le reste, Monsieur, interrompit la jeune femme, c'est l'éternel refrain des infidèles, ajouta-t-elle avec un de ces étonnants sourires des Parisiennes, qui ont le secret de montrer leurs dents sans presque ouvrir la bouche.

— Je n'osais me flatter, dit Hector, que mon absence eût été remarquée...

— La politique a bien d'autres charmes, je le sais, que la conversation d'une femme comme moi ; il serait d'ailleurs étrange de ma part de vous adresser des reproches.

Ses lèvres roses, délicatement pincées, simulaient un dépit contenu, pendant que ses beaux yeux noirs décochaient sur le jeune homme les flèches les plus acérées de leurs regards.

— M'aimerait-elle ? pensa Hector. Mais, comme honteux de ce mouvement de fatuité, il lui dit d'un ton moitié léger, moitié sérieux :

— Vous êtes si belle ce soir, que je vous demande la permission de me perdre dans la foule, parmi vos plus obscurs adorateurs...

Mme Roullin arrêta son regard sur Hector... Un instant elle se crut devinée... Mais l'air franc du jeune homme la convainquit de son erreur. Elle s'empressa de relever aussitôt ce compliment banal, et lui dit, en jouant avec les garnitures de sa dentelle :

— Je vous croyais plus brave, Monsieur !

— La bravoure évite le danger, la témérité l'affronte, dit Hector avec un accent qui trahissait une certaine émotion.

Encouragée par ce commencement de victoire, Mme Roullin garda le silence, et baissa les yeux comme si elle eût craint de se trahir par l'éclat trop expressif de ses regards. Le haut du corps un peu penché en avant, elle étalait, sans avoir l'air d'y prendre garde, ce magnifique corsage dont l'œil pouvait sonder tous les trésors. Soulevée et abaissée avec cet art emprunté aux actrices, sa poitrine resplendissait à la clarté des bougies, et la complaisante dentelle, tour à tour fermée et béante, permettait à l'imagination ivre d'Hector de rêver de fabuleuses richesses.

Mme Roullin, dont le regard jouait depuis quelques secondes avec le bout de son pied, emprisonné dans un petit soulier de satin noir, le reporta tout à coup sur Hector, pour surprendre les sentiments de son contemplatif admirateur.

Hector était pâle et agité.

— Il ne demande qu'à être vaincu, pensa Mme Roullin.

Aussitôt, par une de ces admirables stratégies féminines, elle se leva sous le prétexte d'ordres à donner, effleura en passant de ses beaux cheveux noirs la figure d'Hector, qui demeura immobile, suivant du regard les ondulations de ce beau corps flexible, balancé par un mouvement de danseuse agitant sa robe.

— Cette femme est une sirène, se dit-il ; je ne comprends rien à son manége... mais je l'aime... Elle sera à moi !

Il resta un instant accoudé contre le marbre de la cheminée, sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui, lorsque Mme Roullin, qui

suivait à la dérobée l'effet produit par cette coquetterie de haute école, vint reprendre sa place et lui dit, en se penchant presque à son oreille :

— Voulez-vous que je vous dise à quoi vous pensez?

— Je pense, Madame, dit Hector d'une voix brève et saccadée par l'émotion, que vous avez juré de faire de moi le plus malheureux des hommes!

Mme Roullin eut une espèce de frémissement d'épiderme qui pouvait passer pour une violente agitation intérieure. Puis elle lui dit avec un soupir, et en faisant jouer les brillants de ses prunelles dirigées vers les corniches du plafond :

— Oh! mon Dieu! vous songez peut-être à l'article que vous allez écrire ce soir pour le journal de demain...

— Vous êtes cruelle! répondit Hector.

— Que vous êtes heureux, vous autres hommes! reprit-elle avec abandon, pendant que ses beaux yeux nageaient amoureusement dans un clair fluide qu'on aurait pu prendre pour des larmes retenues, vous avez pour vous distraire les mille occupations de la vie publique... Vous caressez votre ambition comme une maîtresse. C'est elle qui vous soutient et vous relève aux heures d'abattement... Mais nous, pauvres femmes, qu'avons-nous pour combler le vide d'une existence inoccupée? Des chiffons, toujours des chiffons!... Et pourtant, ajouta-t-elle, rayonnante d'une sublime fierté, moi aussi, je comprends cette vie de vastes désirs, cette lutte de tous les instants pour toucher le but... Mais à quoi bon lutter? Une femme... n'est qu'une femme... elle ne peut combattre... Pour elle... il est vrai qu'il doit être bien doux de pouvoir faire de ses dépouilles un trophée à un vainqueur!

— Un seul regard de la femme aimée ne vaut-il pas mieux que le triomphe de l'ambition ou de la vanité? répondit Hector, qui, une heure avant, eût trouvé cette phrase parfaitement ridicule.

— Non! reprit vivement la jeune femme, l'homme fort doit être ambitieux! L'ambition est l'aiguillon de la vie! Si j'aimais quelqu'un, je voudrais qu'il osât tout pour arriver à tout.

— Et... vous n'aimez pas? balbutia Hector.

— Quel homme se dévouerait pour moi comme je me dévouerais pour lui? répondit la jeune femme avec un de ces soupirs destinés à précipiter le dénoûment.

— Si toute cette foule n'était pas ici, répondit Hector, pâle et tremblant, cet homme serait à vos pieds...

Mme Roullin regarda Hector, eut l'air d'être confuse et se leva brusquement.

Ce mouvement de femme vertueuse réprimant sa passion, était plus éloquent mille fois que la déclaration la plus passionnée.

En ce moment, quelqu'un frappa sur l'épaule d'Hector. C'était le baron de Charolles.

— Je le tiens pieds et poings liés, se dit Mme Roullin en voyant Hector s'éloigner.

Lucien, lui, ne passait pas, comme son ami, par ces premières épreuves de la passion. Il jouissait tranquillement du bonheur de contempler Julia, qui lui jetait à la dérobée, au milieu du cercle de ses jeunes amies, les regards et les divins sourires de son premier amour.

Après avoir causé un instant avec Charolles, qui l'avait dérangé si mal à propos pour lui parler de la candidature du banquier, Hector songea à reprendre sa conversation avec Mme Roullin au point intéressant où il l'avait laissée. Lucien était auprès d'elle.

— Arrivez donc, monsieur Chabot, s'écria la jeune femme. M. Lucien et moi nous faisons ici un petit cours de révélations scandaleuses... Vous nous manquez.

— Et contre qui s'exerce votre critique, Madame? demanda Hector.

— Mais, répondit-elle, contre tout le monde; cela fait passer le temps. Je donne à M. Lucien quelques notions préliminaires sur nos grands hommes politiques. Cela pourra lui servir un jour.

— Comme exemple à éviter? dit Lucien.

— Ou comme exemple à suivre, quand on n'a pas l'imagination assez fertile pour être soi-même un modèle... Où en étions-nous donc, mon cher Lucien?

— Vous me parliez de ce grand monsieur qui cause en ce moment avec M. Roullin.

— C'est Blangy, le directeur au ministère... dit Hector.

— Lui-même, reprit Mme Roullin. Regardez-le bien, Lucien, et le jour où vous aurez, comme lui, ce visage immobile, ce visage mathématique qui pourrait, au besoin, servir de planche à figures pour un manuel de géométrie, ce jour-là vous pourrez parvenir à tout.

— Mais on ne fait pas son visage, dit Lucien.

— Erreur, mon ami; on fait faire ses habits, ses bottes et ses discours; mais le visage est la seule chose, avec la conscience, qu'on puisse se faire soi-même... Il a fallu à M. de Blangy dix années d'études pour obtenir cette immobilité du masque et cette laideur étudiée qui l'ont fait remarquer parmi les gens sérieux... Admirez, en outre, la toilette savante de cet homme : un chapeau qui n'est ni trop neuf ni trop vieux, un habit dont la couleur échappe à l'analyse, un gilet mixte, une cravate dogmatique; cela s'appelle de la tenue... Or, sans la tenue, plus

de salut. Ayez donc de la tenue, mon ami, car, en vérité, je vous le dis, le règne de la tenue est arrivé.

— Cela nous présage une politique de croque-morts, dit Lucien.

— Ou d'hommes d'affaires, ce qui est à peu près la même chose, répondit Hector.

— Chut! dit Mme Roullin en montrant du doigt son mari, vous savez le proverbe : il ne faut jamais parler de corde...

— C'est juste! interrompit Hector. Et les deux jeunes gens se mirent à rire.

— M. de Blangy, dit Mme Roullin, est donc devenu un illustre directeur au département des affaires étrangères, d'abord parce qu'il a su se faire cette roide et insignifiante figure que vous lui voyez, et ensuite parce qu'il a eu un jour beaucoup d'esprit.

— Vous m'étonnez! dit Hector.

— Rien n'est plus vrai; vous allez en juger. Un matin, il trouva au fond de son cerveau un titre d'ouvrage très-engageant, quelque chose comme ceci : *Examen comparatif de la France et de l'Angleterre, et des institutions constitutionnelles considérées dans leur rapport avec*... etc., etc. Ce titre, placardé à tous les coins de rues, obtint le plus grand succès...

— Et le livre? demanda Lucien.

— Le livre... il ne parut pas!

— Et comme, ajouta Hector, on aime mieux croire à la profondeur des ouvrages de ce genre que les lire, M. de Blangy, inventeur d'un titre ronflant placardé partout, passa immédiatement pour un homme fort, un homme sérieux, un homme très-distingué. N'est-ce pas cela?

— C'est cela même, reprit Mme Roullin ; on dit aussi qu'il va se porter ces jours-ci candidat à l'Académie des sciences morales et politiques, comme auteur de ce fameux livre qui n'existe pas. Il sera admis. Mais, continua-t-elle, voyez ce jeune homme là-bas, il a fait mieux que cela... il est arrivé par son chien...

— Par son chien! dit Lucien, qui ne put retenir un éclat de rire.

— Ne riez pas, le fait est authentique. Cet ambitieux avait un chien superbe, qui venait, je crois, du Kurdistan... et s'appelait Kurd... Kurd fut présenté par son maître à deux ou trois personnages politiques qui parlèrent à leurs amis de la beauté de l'animal. On invitait le jeune homme à amener Kurd, et Kurd arrivait avec son maître, en laisse... Voilà comment Kurd ouvrit à son ingénieux propriétaire les salons politiques, et lui obtint par la suite une préfecture et la croix d'honneur...

— Je ne sais rien de plus touchant, dit Hector, depuis l'histoire du chien de Montargis.

— Tout cela prouve, reprit Mme Roullin, que l'on peut arriver à tout aujourd'hui pour peu que l'on ait quelque imagination; on parvient par ses défauts, par ses vices, par sa laideur et même par son talent. On me disait ce matin que l'immortel de la dernière élection s'était poussé au fauteuil académique par ses rhumatismes...

— Parbleu! dit Hector, j'ai bien connu un homme qui était arrivé par ses dettes. Cet homme devait beaucoup et ne payait pas. Un jour, il rassemble ses créanciers, qui étaient tous électeurs. « Mes amis, leur dit-il, je viens de trouver un moyen de vous solder ce que je vous dois, capital et intérêts... Nommez-moi député! » Ce qui fut dit fut fait. Cet homme d'esprit vient de mourir député, fonctionnaire public, et insolvable...

— Quand Lauzun, reprit Mme Roullin, arriva à la cour, ce qui le fit tout de suite remarquer, ce fut cet air noble et décidé, ce grand air, en un mot, qui sentait son gentilhomme de haut lieu. Voyez-vous aujourd'hui M. Puyguilhem de Lauzun, forcé, pour devenir auditeur au conseil d'Etat, de porter des cols qui guillotinent les oreilles, et de chausser des lunettes vertes, pour faire croire que sa vue s'est fatiguée au travail?

Mme Roullin allait continuer le cours de ses petites médisances, qui avaient peut-être pour but de faire valoir son esprit sarcastique, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée d'un nouveau personnage.

Le domestique venait d'annoncer M. le comte Raoul de Changobert.

A ce nom, Mme Roullin se retourna vers la porte du salon et arrêta son regard sur le nouvel arrivant.

L'arrivée de M. de Changobert rembrunit encore la physionomie de M. Roullin, très-sombre depuis le commencement de la soirée. A la vue du comte, le sang lui monta au cerveau. Il devint rouge comme une pivoine.

M. de Changobert pouvait avoir une quarantaine d'années. Grand, bien fait, l'air distingué, il se faisait remarquer par ces allures aristocratiques que donnent la naissance et l'habitude d'un certain monde.

Il alla droit à Roullin, lui prit la main d'une façon qui indiquait une certaine familiarité, et lui dit, après les premiers compliments d'usage:

— Maintenant, mon cher, présentez-moi à Mme Roullin, car vous savez que je n'ai pas l'honneur d'être connu d'elle.

Roullin se dirigea vers sa femme.

— Ma chère amie, lui dit-il, M. le comte Raoul de Changobert, un de mes bons amis.

La femme du banquier se leva et salua en suivant du regard Changobert qui s'éloignait avec Roullin.

Lucien avait profité de la circonstance pour retourner auprès de Julia,

mais Hector, tourmenté déjà par la jalousie, en voulait à Mme Roullin du long regard qu'elle venait d'accorder à Changobert.

— Est-ce que vous connaissez le comte Raoul, Madame? lui dit-il d'une voix brève.

Mme Roullin leva les yeux sur Hector, et lut dans son regard le sentiment qui l'agitait.

— Il est jaloux! pensa-t-elle.

Au lieu de répondre à la question d'Hector, elle lui dit, en affectant de tourner la tête vers le groupe où se tenait Changobert :

— Et vous-même, le connaissez-vous?

— Pas précisément. Je me suis rencontré deux ou trois fois avec lui, voilà tout.

— Et que dit-on de lui?

— On dit qu'il vient de faire un long voyage en Circassie.

— Ah!

Puis elle ajouta aussitôt :

— On nous a vu causer si longtemps ensemble, que nous pourrions bien devenir le texte de conversations peu charitables. Cependant, j'ai à vous parler de beaucoup de choses, sans compter la candidature de M. Roullin.

— Je suis tout à vous, Madame.

— Mais ne voyez-vous pas tous ces regards arrêtés sur nous, toutes ces femmes qui chuchotent sous l'éventail? j'ai oublié pendant trop longtemps que je suis maîtresse de maison : je me dois à tous mes ennuyeux. Vous verra-t-on demain?

— A quelle heure? dit vivement Hector.

— Demain soir, répondit-elle en lui jetant un de ces regards acérés qui pénètrent au cœur de l'amant comme la pointe d'un poignard.

Hector ne pouvait plus rester au salon; il avait besoin de respirer. Il revint à pied chez lui, en se demandant comment le regard et le sourire de cette femme avaient pu avoir raison, en une seule soirée, de son scepticisme railleur.

Une heure après le départ d'Hector, le salon était vide. La soirée du banquier étant une de ces soirées où l'on ne danse pas, mais où l'on vient seulement pour prendre langue, chacun s'était éclipsé de bonne heure. Mme Roullin avait remarqué la préoccupation de son mari et l'émotion qu'il n'avait pu maîtriser à la vue du comte Raoul de Changobert.

— Quel est donc ce M. de Changobert que vous m'avez présenté ce soir? demanda-t-elle d'un air indifférent lorsqu'elle se trouva seule avec Roullin.

Celui-ci tressaillit et regarda sa femme, qui jouait avec ses cheveux

devant la cheminée, tout en épiant dans la glace l'embarras de son mari.

— C'est, répondit-il en balbutiant, un gentilhomme originaire de Picardie, que je connais depuis longtemps.

— Vous ne m'aviez jamais parlé de lui.

— Je l'avais perdu de vue depuis dix ans, mais j'ai été très-lié avec Changobert autrefois. Je l'ai retrouvé ces jours-ci dans ce salon omnibus qui s'appelle le foyer de l'Opéra, et je l'ai invité à nos mercredis. Du reste, il m'a parlé de vous en termes tellement aimables...

— Oh! tous vos amis sont fort galants, c'est une justice à vous rendre.

— Sa présence vous déplairait-elle? demanda Roullin, qui s'embarrassait de plus en plus.

— Pas le moins du monde.

Roullin, voulant couper court à ce duo conjugal, se plaignit d'un violent mal de tête, et sortit après avoir baisé la main de sa femme.

— Il ne veut rien me dire, donc c'est grave, pensa Mme Roullin en quittant le salon pour se rendre à sa chambre à coucher.

C'était grave, en effet.

La veille de la soirée dons nous venons de parler, Roullin, après avoir parcouru son courrier et expédié les affaires de sa maison, était occupé à faire, les pieds dans ses pantoufles, une petite excursion dans le pays de la politique. La situation du banquier était superbe le lendemain de la révolution de juillet. La balle reçue par Lucien avait singulièrement gonflé la popularité de Roullin, qui se voyait à la veille d'être nommé député. Le matin même, le *Moniteur* avait publié l'ordonnance de convocation des colléges électoraux à l'effet d'élire les mandataires du pays. Le ministère ne pouvait se dispenser d'inscrire le nom de Roullin sur la liste de ses candidats. Une fois député, le banquier n'avait plus qu'à épier une occasion pour se faufiler dans une combinaison et accrocher un portefeuille. Devenu ministre des finances ou du commerce, il mariait sa fille à un grand nom rallié, et donnait sans balancer un million de dot. Un million ne dépare personne, pas même la fille d'un ministre constitutionnel. Roullin, en planant dans cet ambitieux empirée, prenait des poses d'Hercule du Nord. Il se voyait déjà à la tribune exposant ses plans financiers, discutant sur l'assiette de l'impôt, et faisant tenir en équilibre, sur la corde roide de ses combinaisons, ce monstre à ventre énorme qu'on nomme le budget. « Voilà pourtant où je vais arriver, pensait-il, je serai député, je serai ministre, je gouvernerai; j'ai déjà la richesse, j'aurai la considération; je n'étais qu'un banquier, je serai un homme d'Etat; je conduirai ma femme à la cour, et qui sait si, la ferveur populaire passée, le nouveau gouvernement ne songera pas à

créer une nouvelle aristocratie! Quelque révolutionnaire qu'elle soit, il n'y a pas de royauté sans noblesse. Je serai baron, le baron Roullin. Cela ne sonnera pas plus mal que le comte Carnot.»

Roullin en était là de son monologue, lorsqu'un domestique ouvrit doucement la porte du cabinet.

— Qu'y a-t-il, Baptiste? demanda le banquier avec impatience.

— Monsieur, c'est la personne qui est déjà venue hier.

— Quelle personne?

— Ce monsieur qui ne veut pas dire son nom.

— Qu'il aille au diable! Je ne reçois pas les gens qui ne se nomment pas. D'ailleurs, s'il s'agit d'une affaire de banque, qu'il s'entende avec Blondel (c'était le premier commis de Roullin).

— J'ai déjà dit à ce monsieur qu'il pouvait s'adresser à M. Blondel, mais il m'a répondu qu'il ne voulait parler qu'à monsieur, et que si monsieur était sorti, il l'attendrait jusqu'à son retour.

— C'est peut-être un collége électoral qu'on vient m'offrir, pensa Roullin.

— Faites entrer, dit-il.

Une demi-minute après, un homme grand, mince, élégamment vêtu, et d'une tournure distinguée, se présentait sur le seuil du cabinet. A la première vue, il paraissait âgé de quarante ans au plus, mais en l'examinant bien, on reconnaissait qu'il dissimulait quatre ou cinq bonnes années sous le vernis du cosmétique.

— Ce n'est pas un courtier politique, pensa Roullin après l'avoir enveloppé du regard; et prenant aussitôt un ton rogue :

— Que voulez-vous, Monsieur? dit-il à l'inconnu sans lui indiquer une chaise; je suis tellement occupé en ce moment que je n'aurai que quelques minutes à vous donner.

— Quelques minutes, c'est bien peu, répondit en souriant l'inconnu, qui se débarrassa de son chapeau, de sa canne, et s'installa gaillardement dans un fauteuil.

— Je crois vous avoir dit que j'étais pressé, dit Roullin, stupéfait des manières de son visiteur.

— Vous ne me reconnaissez pas? reprit tranquillement l'inconnu en ôtant un de ses gants.

— Pas du tout! dit le banquier.

— C'est singulier, moi je vous ai reconnu tout de suite en vous apercevant, avant-hier au soir, à la représentation de *la Muette de Portici*.

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— Je suis, dit en s'inclinant l'inconnu, le comte Raoul de Changobert...

Et il arrêta sur Roullin un regard froid comme l'acier.

Roullin, devenu pâle, fit un bond sur son fauteuil, comme s'il eût reçu en pleine poitrine une décharge électrique.

— Le comte... Raoul... de Changobert ! balbutia-t-il.

— Lui-même, dit en souriant le comte.

— Mais je ne me rappelle pas avoir jamais connu...

— Au fait, interrompit le comte, il est bien possible que vous ne vous souveniez plus de moi, ni même de mon nom ; notre connaissance date de si loin... 1808. Savez-vous qu'il y a juste vingt-deux ans ?

Le comte n'avait pas perdu un seul des mouvements du banquier, et il avait vu l'effet qu'avait produit sur lui l'énoncé de son nom.

— Je vous jure, balbutia Roullin devenu livide, que je ne suis pas du tout au fait de ce que vous me faites l'honneur de me dire.

— N'êtes-vous pas M. Mathieu... Roullin ? dit le comte en marquant une suspension assez longue entre le prénom et le nom.

— Oui, sans doute.

— Avant d'être banquier, n'avez-vous pas exercé une autre profession ? Lorsque nous nous sommes séparés, en 1808, dans cette petite ville de la Charente dont le nom est Mansle, vous n'aviez pas encore fait fortune ?

Ces derniers mots furent prononcés avec une impertinence telle que Roullin perdit tout à fait contenance. Il vit dans le comte un homme sûr de son fait, avec lequel il n'y avait pas à jouer plus longtemps la comédie. Il se leva, alla fermer à double tour la porte de son cabinet, et revint prendre sa place.

— Je me rends, dit-il en reprenant son aplomb. Je vous reconnais parfaitement pour le comte de Changobert, à qui j'ai emprunté un peu violemment cinquante mille francs.

— Allons donc ! j'étais bien sûr que la mémoire vous reviendrait. Du reste, si vous êtes trop occupé en ce moment, je vous reverrai un autre jour ; maintenant que la reconnaissance est établie...

— Jouons cartes sur table, monsieur le comte, interrompit Roullin. Vous n'êtes pas venu me voir uniquement pour renouer connaissance avec moi ?

— Je suis venu pour vous féliciter, mon cher : on m'a dit que vous étiez archi-millionnaire ; et aussi pour jouir de la vue d'un homme heureux dont j'ai fait un peu la fortune, car il est probable que les cinquante mille francs que je vous ai *prêtés* ont été la première assise de vos millions d'aujourd'hui. Mon modeste capital a enfanté la postérité de Jacob.

— Je suis moins riche qu'on ne suppose, Monsieur.

— De la modestie, avec moi ! reprit Changobert en souriant ; pourquoi dissimuleriez-vous une fortune gagnée à la force du poignet ? Te-

nez, je suis plus franc que vous, moi, et je ne crains pas de dire que la meilleure opération que j'aie jamais faite, ç'a été ma mise de fonds de cinquante mille francs dans la maison d'un homme aussi intelligent que vous l'êtes, car, il faut bien vous l'avouer, nous avons suivi tous deux une route inverse; pendant que vous montiez, je descendais; pendant que vous entassiez, je dépensais; si bien qu'aujourd'hui vous avez le Pactole dans votre caisse, et moi, je n'ai pas trois louis dans ma poche.

— Monsieur, dit Roullin, je suis un honnête homme...

— Qui en doute? interrompit Changobert.

— Et si j'avais su où vous trouver, il y a longtemps que je me serais acquitté envers vous.

— Remarquez que je ne vous adresse pas le plus petit reproche.

— J'ai cinquante mille francs à vous depuis dix-huit ans. Cette somme a doublé et même triplé dans mes mains. Voulez-vous deux cent mille francs? Je suis rond en affaires.

— Ah! si, il y a huit jours, répondit Changobert avec bonhomie, quelqu'un m'avait dit: Deux cent mille francs vont tomber du ciel dans ton portefeuille! quel saut de carpe j'aurais fait!

— Vous acceptez les deux cent mille francs? interrompit Roullin, dont la figure s'illumina.

Changobert regarda Roullin en face, et changeant de ton comme un acteur qui joue un double rôle:

— Il y a huit jours, avant de vous avoir aperçu à l'Opéra, j'aurais cédé ma créance pour cent sous; aujourd'hui je n'ai plus rien à recevoir de personne; j'ai une fortune. Je suis votre associé.

Roullin bondit sur son fauteuil et se leva tout d'une pièce.

— Vous voulez me faire *chanter!* dit-il en croisant les bras.

— Ah! Monsieur! répliqua dédaigneusement Changobert, me prenez-vous pour mon ancien domestique Mathieu?

Le banquier retomba dans son fauteuil.

— Voulez-vous cent mille écus? dit-il.

— Je ne veux rien qu'une reddition de comptes; montrez-moi vos livres...

— Très-bien! dit Roullin en se promenant à grands pas dans son cabinet. Je ne vous connais plus, je ne sais pas de quoi vous venez me parler, et dès aujourd'hui je demande aux tribunaux justice de vos calomnies.

— L'idée pourrait être bonne, répliqua tranquillement Changobert. Vous êtes riche, je suis pauvre; vous êtes puissant, je suis faible; vous êtes triomphant, et je suis un vaincu de la politique; il y a dix à parier

contre un que vous gagneriez, et que moi je serais envoyé par devant la police correctionnelle...

— Eh bien! dit Roullin.

— Eh bien! répliqua Changobert, vous ne ferez rien de tout cela, et si vous voulez me prêter deux minutes d'attention, je vais vous dire pourquoi vous garderez le silence.

Lorsqu'en 1808, je quittai la France avec Mlle Diane de Monthéan, et ayant en ma possession cent mille francs qui n'appartenaient qu'à moi seul, je fus forcé de vous livrer la moitié de cette somme, sous peine d'être dénoncé par vous au procureur impérial, qui m'aurait arrêté et fait condamner sur le chef de détournement de mineure. Je m'exécutai donc à mon corps défendant; mais comme je craignais qu'une fois en possession de la somme, l'idée ne vous prît de tirer d'autre argent de votre serviteur, je jugeai prudent d'exiger un reçu explicatif, qui faisait de vous mon complice. Ce reçu n'a point été égaré, soyez sans crainte à ce sujet, et le jour où vous élèveriez la voix, il serait produit comme pièce à l'appui. Je ne m'inquiète pas de savoir si vous gagneriez en justice, mais à coup sûr vous seriez déshonoré. Que deviendrait le futur député et le futur ministre le jour où l'on saurait que le point de départ de la fortune de l'intègre banquier Mathieu Roullin est une audacieuse soustraction, un vol à main armée?

Pendant que Changobert parlait, la figure tuméfiée de Roullin avait pris toutes les teintes du spectre solaire.

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix saccadée, je suis complétement à votre discrétion.

— Je le sais, répondit imperturbablement Changobert.

— Mais, reprit Roullin, je vous fais remarquer que vous me perdez, quoi qu'il arrive. En admettant que j'accepte vos conditions, on se demandera dans le public quelle raison a pu me déterminer à prendre pour associé un homme pauvre et complétement étranger aux affaires de la finance. On chuchotera, on flairera un mystère.

— Je suis de votre avis; mais je crois que tout peut s'arranger. Il s'agit de nous entendre.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous avez une fille?

— Oui, Monsieur.

— On dit que vous lui donnez un million de dot?

— J'aurais pu lui donner un million ce matin; après la conversation que nous venons d'avoir, je ne sais plus...

— Eh bien, monsieur Roullin, le comte Raoul de Changobert, d'une excellente famille de Picardie, qui compte parmi ses ascendants un connétable, deux maréchaux de France, demande la main de Mlle Roullin,

et le jour de la signature du contrat il vous rendra le reçu de Mathieu ; je ne serai pas votre associé, mais votre gendre. Maintenant, écoutez-moi. Le mariage accompli, vous ferez, si vous le voulez, de votre maison de banque une machine à millions aussi prodigieuse que la compagnie des Indes. L'empire a vécu sur la guerre, la restauration sur l'idée traditionnelle saupoudrée de libéralisme, le nouveau gouvernement va cabrioler au milieu des intérêts comme un clown sur un parquet parsemé d'œufs; avant peu de temps, il s'étendra de tout son long dans la baignoire des affaires. Vous autres, les banquiers, vous serez ses garçons de cabinet, vous le laverez, vous le décrasserez avec le savon noir de l'agiotage, et vous le coucherez dans des draps tissés de billets de banque. Rien ne vous empêchera de tirer à vous la couverture, et vous la tirerez de toutes vos forces, mes gaillards. Plus tard, votre ordre de choses comprendra la nécessité de faire des agaceries à l'aristocratie, je veux dire aux grands noms du passé qui ont survécu aux orages, car c'est toujours là où ils arrivent, ces gouvernements nés entre deux pavés. Ce jour-là je suis prêt. Vous lancez, à un moment donné, mon nom en avant, et vous avez la gloire d'amener pieds et poings liés, au roi citoyen, un rallié à sa pairie. Le jour où je fais partie du musée du Luxembourg, il ne se bâcle pas une affaire un peu grasse dont nous ne puissions tirer cuisse ou aile. Je figure dans toutes les opérations comme président du conseil de surveillance, — une pompe à jet continu pour vider la poche des actionnaires, — le nom d'un pair de France, flanqué de ceux de trois députés et de deux conseillers d'Etat à la tête d'une affaire industrielle, quel asticot jeté dans l'étang de la commandite !

Roullin écoutait, la tête dans ses mains, la parole rapide de Changobert. La proposition que celui-ci lui faisait, et qu'il aurait repoussée de toute sa hauteur une heure auparavant, lui semblait, après sa conversation avec le comte, la seule issue possible. Changobert devenu son gendre, avait tout intérêt à garder le silence sur l'origine de Roullin et sur la source ignominieuse de sa fortune. D'ailleurs, Changobert était un gentilhomme de vieille roche, à qui il ne manquait qu'un million pour faire figure. L'écusson de Changobert n'avait besoin, pour briller du plus vif éclat, que d'être doré à neuf, et Roullin était assez riche pour fournir la dorure.

— Monsieur le comte, dit-il en tendant la main à son interlocuteur, touchez là, l'affaire est conclue, mais à une condition.

— Laquelle?

— Vous me donnerez le temps de préparer Mme Roullin à ce changement de front. Elle est fine, je tiens à ce qu'elle ne se doute de rien. Ma femme appartient à une des plus nobles familles de la Flandre fran-

çaise; c'est une Vertimprey. Elle mourrait de douleur si elle se doutait qu'avant d'être banquier...

— Compris. Combien de temps vous faut-il?

— Un mois au moins.

— C'est long, mais va pour un mois.

— Vous avez ma parole.

Le marché que Roullin venait de conclure l'avait tout d'abord débarrassé d'un grand poids. Depuis que la fortune avait fait du banquier un personnage, il avait plus d'une fois songé à la réapparition possible de Changobert et aux conséquences qu'elle pourrait avoir. Roullin, qui avait commencé par être, sous le prénom de Mathieu, le domestique du comte, comme on l'a vu au début de cette histoire, s'était dirigé, en prenant congé de son maître, tout droit vers Paris, pendant que celui-ci prenait, en compagnie de Mlle Diane de Monthéan, la route d'Espagne. A Paris, Roullin, riche des cinquante mille francs extorqués à Changobert, avait fondé, dans une des rues qui avoisinent la porte Saint-Denis, une de ces maisons de banque interlopes que tout le génie de la police ne parviendra jamais à faire disparaître. Escompteur du dernier ordre, Roullin avait commencé par prêter sur gages et à la petite semaine. Ce commerce dura jusqu'en 1815. A l'arrivée des alliés, il fut mêlé à une affaire de fournitures sur laquelle il réalisa cent mille francs de bénéfices. Entraîné, à partir de ce moment, dans le cercle des grandes entreprises, il s'était marié avec la fille d'un fabricant qui lui avait apporté une dot respectable, et il avait transporté dans la Chaussée-d'Antin sa maison et son génie industriel. Devenu un des princes de la finance (style du temps), il s'était donné une opinion libérale et l'avait conservée, même après son second mariage avec Mlle Clémence de Vertimprey, dont la famille était royaliste. Il ne faut pas perdre de vue que sous la restauration un certain libéralisme bien entendu menait à tout. Si la restauration avait vécu deux années de plus, Casimir Périer serait devenu ministre de Charles X.

Cependant, lorsqu'il se trouva seul après la terrible explication qu'il avait eue avec Changobert, Roullin tomba dans un abattement profond. Tous ses rêves ambitieux n'étaient pas détruits, puisque Changobert, devenant son gendre, aurait tout intérêt à sauvegarder l'honneur de sa nouvelle famille; mais il se demandait de quelle façon il s'y prendrait pour annoncer à Mme Roullin cet étrange mariage d'une jeune fille de dix-sept ans avec un homme de quarante-cinq, et si sa femme ne s'opposerait pas de toute sa force à une union que ne justifiaient d'ailleurs ni la haute position, ni la fortune du prétendu. Dans cette supposition, irait-il révéler *à une Vertimprey* les raisons qui le forçaient de donner sa fille à un aventurier? Et puis Roullin se sentait pris d'une

inquiétude fiévreuse quand il venait à songer qu'il ne connaissait qu'un seul acte de la vie de son futur gendre : l'enlèvement d'une jeune fille, probablement abandonnée. Sauf ce détail, il ne savait absolument plus rien de cette existence mystérieuse. La seule personne dont le banquier ne se préoccupât pas dans tout cela, c'était la personne véritablement intéressée, sa fille, Julia.

V

Lorsqu'il s'était éveillé le lendemain de la soirée où il avait si bien tapoté sur le clavier sentimental, Hector s'était demandé s'il n'avait pas été le jouet de quelque songe moqueur. Mme Roullin est bien belle, pensait-il, mais ce n'est pas une raison pour que je ne pense plus qu'à sa fière beauté. Je ne suis pas encore assez riche pour être amoureux. Voilà pourtant la vie, ajoutait-il mentalement, on poursuit un but à travers mille obstacles, mille périls, mille traquenards, puis, un beau soir, on va se heurter à de blanches épaules et l'on se pend à un cou charmant, comme l'homme qui veut se tuer à une espagnolette. Dieu a placé la femme auprès de l'homme pour qu'il ne fasse pas de trop grandes choses, je sais cela; mais, après tout, la question se réduit à ceci : me soustraire à la domination féminine et aller de l'avant. J'étais seul, je serai deux. Envisagé sous ce point de vue raisonnable, le concours de Clémence doit abréger pour moi les étapes de la réussite. Une maîtresse est comme un piano, un meuble inutile si l'on n'en sait pas jouer. Essayons donc et voyons quels accords je vais tirer de ce magnifique instrument.

Le soir, à neuf heures, Hector se présentait à l'hôtel du banquier, mais il fut désagréablement surpris, en entrant dans le salon, de voir que Mme Roullin n'était pas seule. Roullin et Charolles étaient là; il avait cru qu'il pourrait lui parler sans témoins, et sa figure exprima un désappointement qui fit sourire la belle Clémence étendue sur sa causeuse comme une sultane.

— Voici monsieur Chabot, dit-elle en lui présentant sa main qu'Hector porta à ses lèvres après avoir senti une petite pression qui, dans la pensée de Mme Roullin, devait le dédommager de la présence des importuns; il arrive à propos, car nous avons besoin de ses conseils.

— Je lance demain mon article en faveur de votre candidature, dit Hector en s'adressant à Roullin.

— Le banquier, pour toute réponse, serra avec effusion la main d'Hector.

— Serait-il vrai, demanda Clémence, que le ministère hésite à inscrire le nom de M. Roullin sur la liste de ses candidats?

— Rien n'était plus vrai ce matin, Madame, et la position du ministre est tellement difficile qu'il ne faut pas trop lui en vouloir. M. Roullin ne peut pas être le député de l'arrondissement d'Angoulême, et vous allez en comprendre la raison. Le député actuel est un des signataires de l'adresse des 221 ; or, les 221 doivent tous être réélus.

— Alors, reprit Clémence qui devint pâle, M. Roullin reste encore cette fois-ci sur le carreau.

— M. Roullin, continua Hector, a eu le tort, qu'il me permette de le dire, de ne pas voir le ministre aussitôt qu'a été lancée l'ordonnance de convocation des colléges; il a voulu absolument être député d'Angoulême, et c'est impossible, on lui aurait trouvé un autre arrondissement.

Roullin avait été tellement abasourdi par l'apparition de Changobert, que depuis trois jours le pendule de ses idées s'était arrêté. Les paroles d'Hector le tirèrent de son engourdissement.

— Est-il donc trop tard aujourd'hui? demanda-t-il.

— A l'heure qu'il est, la liste ministérielle est complétement close; mais soyez tranquille, dit Hector en jetant sur Mme Roullin un regard triomphant, j'ai eu le bonheur de réparer ce matin le mal causé par votre apathie. J'ai vu le ministre, et il a été convenu que vous seriez député et député du département de la Charente, où vous avez des propriétés. Vous êtes le candidat ministériel de l'arrondissement de Barbezieux.

— Que de remercîments ne vous dois-je pas! balbutia Roullin en serrant la main d'Hector.

Clémence remercia le jeune homme par un regard éloquent.

— Roullin a-t-il un concurrent? demanda Charolles.

— Oui, nous avons un rival, un avoué, un fin matois qui exerce une certaine influence sur les tapageurs de l'endroit. Cet homme, qui se nomme Rivaud, n'est pas content que la révolution se soit arrêtée à la branche cadette. Il se donne pour une espèce de républicain, et il aurait peut-être quelque chance de succès si nous n'avions un excellent moyen de l'aplatir.

— Quel est ce moyen? demanda vivement Roullin.

— Le premier consiste à l'acheter. Il est mal dans ses affaires, et pour dix mille francs, il se désistera peut-être de sa candidature et reportera sur son concurrent toutes les voix dont il dispose. Quant au second, le voici : si par hasard notre homme est incorruptible, il n'y a pas un moment à perdre; il faut expédier tout de suite à Barbezieux un courtier électoral élevé dans l'art de l'éreintement et qui taillera quotidiennement des croupières au sieur Rivaud, tout en faisant mousser votre patriotisme; de

plus, vous vous engagerez, si vous êtes nommé, à doter Barbezieux d'un pont, d'un chemin vicinal, d'une place ou de tout autre embellissement. J'ai tellement insisté auprès du ministre, que je suis parvenu à lui enlever la promesse de deux bureaux de tabac dont vous pouvez disposer en faveur des deux électeurs les plus influents. S'il le faut absolument, je me charge de lui extorquer, en outre, un bureau de papier timbré. Si vous n'êtes pas nommé avec tous les éléments de succès que vous avez dans la main, c'est que vous ne le voudrez pas.

Pendant qu'Hector parlait, Mme Roullin l'enveloppait de son regard. Elle trouvait dans ce jeune homme audacieux, peu scrupuleux dans les moyens, mais prompt et déterminé, le héros de toute sa vie; en ce moment elle eût voulu lui sauter au cou et lui dire : « Je t'aime. »

La conversation continua à rouler sur l'élection; Hector se fit apporter des plumes, du papier et de l'encre, et griffonna sur le bout de la table à ouvrage de Clémence une profession de foi éloquente où Roullin était représenté comme l'agent le plus actif de la révolution bourgeoise de Juillet. L'épisode de Lucien, habilement défiguré, était incidemment relaté et posait le banquier en saint Vincent de Paul des combattants blessés. Ce morceau, d'une verve entraînante, fut aussitôt envoyé chez un imprimeur pour être tiré à deux mille exemplaires.

Il fut aussi convenu, sur la proposition de Mme Roullin, qu'Hector prendrait en main la direction de l'élection, qu'il enverrait qui bon lui semblerait dans l'arrondissement dont on voulait faire un bourg pourri; bref, qu'il aurait pleins pouvoirs. Quatre jours avant l'élection, le banquier tomberait à Barbezieux comme une bombe et réciterait une improvisation destinée à entraîner les électeurs flottants, — la charge des cuirassiers à Eylau.

Hector, par sa décision et son aplomb, venait de s'implanter dans la maison de Roullin. Aussi inexpérimenté en politique qu'il était fin en affaires, le banquier voyait déjà dans Hector le directeur de sa conduite et le *blanchisseur* de ses discours.

Quant à la belle Clémence, elle contemplait Hector comme Julie dut contempler Saint-Preux.

Hector ne comprit pas le regard plein d'amour de Mme Roullin. Il crut voir jaillir de ses yeux l'étincelle du sarcasme quand, toutes les dispositions arrêtées, elle lui adressa des remercîments sur la peine qu'il s'était donnée pour enlever au ministère la candidature de son mari. Elle m'a cajolé hier, pensait-il, pour faire de moi un agent électoral. Je tire les marrons au profit de cette grosse buse de Roullin, et aussitôt que je serai parti elle me persiflera avec ce fat de Charolles.

Dominé par cette idée saugrenue, Hector sortit aussitôt du salon bien convaincu qu'il venait de jouer un rôle profondément ridicule, et il se

rendit tout droit à la chambre de Lucien, logé, comme on sait, dans la maison du banquier.

— Eh bien! lui dit-il en entrant, où en es-tu de ton amour? ne vois-tu pas que tu perds ton temps, et que jamais ni Roullin ni sa femme ne voudront donner Julia à un homme qui n'a ni position ni fortune?

— Je le sais, répondit tristement Lucien.

— Que fais-tu ici alors, si tu n'as aucun espoir?

— Je la vois.

— Mais tu ne peux pas toujours rester dans cette maison? D'ailleurs, d'un moment à l'autre on peut marier Julia, et à moins que tu ne veuilles servir de garçon de noce...

— Le jour où ce que tu dis se fera, je me tuerai, dit tranquillement Lucien.

Hector, qui ne parlait avec si peu de ménagement au jeune amoureux que pour donner une issue à sa mauvaise humeur, fut ému de l'accent triste mais déterminé de son ami.

— Mon cher Lucien, dit-il en lui prenant la main et en changeant de ton, pardonne-moi le mal que je te fais, quoique ce mal ne soit rien auprès des souffrances que te prépare ton impossible amour. Ah! mon pauvre garçon! Pourquoi diable t'es-tu lancé à la recherche de la mandragore? Mettre toute ta vie sur cette carte biseautée qui s'appelle une femme, c'est vouloir se perdre à coup sûr. Parlons raison : ne peux-tu pas faire un effort héroïque et extirper de ton cœur le souvenir de Julia?

— Il est trop tard.

— Un mot sinistre qui précède toujours les catastrophes. As-tu au moins dressé tes batteries? as-tu pris tes mesures?

— Quelles mesures? demanda Lucien.

— Julia t'aime; fais-lui comprendre que le seul moyen d'en finir, c'est de se compromettre. Enlève-la.

— Jamais, répondit Lucien avec force. Je ne veux pas commencer par déshonorer celle que j'aime plus que la vie et qui doit être un jour ma femme.

Hector resta stupéfait devant cette honnêteté vraie qui s'indignait d'une proposition que tant d'autres eussent caressée avec joie. Il ne put réprimer un mouvement d'admiration pour ce jeune homme dont la loyauté contrastait si profondément avec ses propres sentiments et avec ceux des gens qu'il voyait chaque jour.

— Je ne suis pas ta voie, dit-il, mais c'est peut-être la tienne qui est la bonne; et puis, qui sait si Dieu ne fera pas un miracle en ta faveur?

Et il se mit à arpenter à grands pas la chambre de Lucien.

— Marche plus doucement, dit Lucien, ma chambre est au-dessus

de celle de madame Roullin, et si elle était chez elle en ce moment ce tapage l'incommoderait.

Le nom de Mme Roullin raviva la colère d'Hector, qui se croyait joué. Il fit une sortie contre les femmes, déclara que tout homme qui ne sait pas s'affranchir du joug de la plus sincère et de la plus dévouée est un homme perdu. Puis il prit son chapeau et dit bonsoir à Lucien.

Après avoir descendu l'escalier du second étage, habité par Lucien, il se trouva en face de la porte entr'ouverte de l'appartement de Mme Roullin.

Tout à coup il lui vint à l'esprit qu'il ne pouvait s'en aller sans faire comprendre à la belle Clémence qu'il n'était pas dupe de la comédie jouée la veille à son prétendu bénéfice.

Il plongea son regard dans l'appartement, hésita un instant, puis appelant à lui toute son énergie : Si je n'entre pas, pensa-t-il, je suis un lâche.

Et poussant la porte, il pénétra dans l'appartement avec fracas, se réservant de mettre sur le compte d'une erreur l'inconvenance de sa démarche. Ne pouvait-il pas dire qu'il croyait entrer chez Lucien?

Mais la première pièce était vide et il arriva, sans trouver personne, dans la chambre à coucher, dont la vue calma tout à coup le tumulte de ses pensées. Cette chambre, doucement éclairée par la lueur vacillante d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond, était le plus gracieux réduit que pût rêver l'imagination capricieuse d'un artiste. Si le mauvais goût du banquier éclatait dans les grossières magnificences du salon, là tout respirait la femme, tout avait une âme. Malgré l'émotion qu'il ressentait, Hector resta stupéfait à la vue du luxe royalement féminin qui rayonnait dans toute sa perfection. Ce paysan de la veille, qui n'avait jamais vu la chambre d'une Parisienne, fut effrayé des adorables richesses contenues dans cet appartement : souvenirs reliés en émail et bordés de perles, coupes pleines de bagues charmantes, chefs-d'œuvre de Saxe ou de Sèvres montés avec un goût exquis, porcelaines de Chine ou du Japon, des tableaux, des statuettes et ces mille colifichets, — opulente superfluité qui est le nécessaire dans la vie d'une femme à la mode.

Evidemment, Mme Roullin s'était créé dans ce coin de l'hôtel, qui en était le paradis, un chez soi, un *home*, comme disent les Anglais. Cette chambre, c'était la femme tout entière. Au seuil de cet Eden s'était arrêté le luxe poncif de la finance. C'est du moins ce que pensait Hector, enivré du parfum qu'exhalait ce temple où rien ne manquait que la divinité.

Cependant, le premier mouvement de bravoure dissipé, il commença à réfléchir sur l'inconvenance de sa démarche, sur son procédé de

Cosaque, et il songeait déjà à opérer une retraite prudente, lorsqu'un bruit de pas, venant du corridor, le retint cloué au tapis. Les pas se rapprochaient. Hector, perdant la tête, regarda autour de lui pour chercher un abri et alla se cacher, comme un écolier, derrière les rideaux de la fenêtre. Il pensa que ce devait être la femme de chambre et qu'il pourrait partir aussitôt qu'elle se serait éloignée.

Une seconde après, Mme Roullin entrait dans sa chambre, dont elle fermait la porte à double tour.

La jeune femme alluma deux bougies et vint coquettement se poser devant la glace de la cheminée, relevant avec précaution les splendides tresses de sa chevelure, lorsque, par une maladresse à son insu intelligente, ses beaux cheveux dénoués ruisselèrent comme un fleuve d'ébène sur ses épaules et offrirent à l'œil ravi d'Hector le vivant tableau de la plus adorable des Madeleines.

Le jeune homme n'avait pu retenir un cri d'admiration.

Mme Roullin s'élança aussitôt comme une panthère à l'autre bout de la chambre. Par un mouvement rapide, elle avait rapporté sur son sein découvert les grappes éparses de ses cheveux. Adorable rideau qui rendait plus éblouissante encore la neige de ses épaules.

Le moment critique est venu, pensa Hector, mourons au moins avec grâce, et il se montra.

— Vous ici, Monsieur, s'écria la jeune femme indignée, vous...

— Madame, dit Hector touché de sa douleur, je vous dirais la vraie raison qui m'a conduit ici que vous ne me croiriez pas. Traitez-moi donc comme un misérable.

— Quelle raison peut justifier votre présence dans ma chambre à cette heure ?

Hector fit aussitôt une confession générale ; il raconta l'affreux soupçon qui lui était venu, la chambre entr'ouverte qu'il avait prise pour celle de Lucien... Il allait en sortir au moment où il avait entendu du bruit et, dans son trouble, il s'était jeté derrière les rideaux; mais il réclamait son pardon à genoux et jurait qu'il n'oserait plus désormais se montrer aux yeux de la femme offensée.

Si Mme Roullin avait été offensée, en effet, de la présence d'Hector, elle voyait dans cette démarche un acte hardi, qui annonçait de la part du jeune homme une indomptable résolution, et elle était fière d'inspirer de l'amour à un esprit de cette trempe; elle ne laissa pourtant rien voir du trouble qui l'agitait, et elle dit à Hector, en cachant sa figure entre ses mains admirablement modelées :

— Mon Dieu ! que vous avais-je donc fait pour me traiter comme une courtisane ?

— Moi, vous manquer de respect ! s'écria Hector, moi qui vous ai

juré un éternel amour. Si vous avez cette idée, pourquoi ne sonnez-vous pas et ne me faites-vous pas mettre à la porte comme un laquais?

La jeune femme, qui avait réparé le charmant désordre de sa toilette, s'était assise sur un fauteuil, dans l'attitude de la statue de la Douleur.

— Clémence, dit Hector en se mettant à genoux, me pardonnez-vous ?

— Oui, dit Mme Roullin en se laissant aller dans les bras de son amant, mais à une condition. Vous allez partir.

Hector sortit en effet de la chambre de Clémence par un escalier dérobé, et à quatre heures du matin.

Amour! tu exaltes les croyants et tu transformes les sceptiques. C'est par toi que tout naît, que tout respire, que tout se renouvelle; tu es l'éternel dieu de ce monde qui a chassé tous les autres, et si grande est ta puissance, que tu pénètres jusque dans le cœur de ceux qui te nient!

Hector n'avait été d'abord pour Mme Roullin qu'un homme résolu, d'une activité dévorante et qu'elle dirigerait à son gré dans le labyrinthe de la politique; jetée toute jeune dans les bras de Roullin, elle n'avait vu jusqu'à ce jour dans l'union des sexes qu'une odieuse brutalité. Etonnée et ravie de découvrir, dans le monde inconnu où elle venait d'entrer, tant d'horizons nouveaux et de sensations nouvelles, elle se prit à aimer son vainqueur d'un amour insensé, d'un de ces amours violents qui ne connaissent ni restriction ni calcul. Elle avait voulu soumettre, et c'était elle qui était domptée. Tous ses projets ambitieux, tous ses rêves de dominatrice avaient fait place à un sentiment unique qui emplissait son âme renouvelée et rajeunie. Quand Hector n'était pas auprès d'elle, elle restait des heures entières à penser à lui, à l'attendre et à souffrir. Tout ce qui n'était pas lui la trouvait indifférente ou ennuyée. La passion éclatait dans son attitude, dans ses gestes et ses regards. Il lui semblait qu'elle ne vivait que depuis quelques jours, et elle se demandait pourquoi elle s'était sevrée pendant si longtemps du bonheur d'aimer. Cette femme, qui n'avait été dévorée jusque-là que du désir de briller dans le monde de parvenus où elle se trouvait lancée, apportait en effet à son amant un cœur vierge et une nature ardente qui se révélait avec d'autant plus d'énergie qu'elle avait allumé plus tard cette lampe merveilleuse qu'on appelle l'amour.

Un matin Hector, qui l'avait quittée quelques heures auparavant, la vit entrer chez lui à l'improviste.

— Que venez-vous faire ici? lui demanda-t-il stupéfait.

— Me compromettre, répondit-elle; toute femme qui ne risque pas sa réputation pour son amant ne l'aime pas.

Hector la pressa sur son cœur et eut un moment d'indicible ivresse.

Hector n'était pas moins fier de l'empire absolu qu'il exerçait sur l'altière Clémence ; il éprouvait une joie d'enfant à penser qu'il tenait à ses genoux la femme de l'archimillionnaire Roullin, et que le jour où il le voudrait, cette femme s'afficherait pour lui aux yeux de tout Paris. Si la vanité tenait sa place dans la joie que lui faisait éprouver son triomphe, il était aussi attiré et retenu par l'éclatante beauté de Clémence, qui l'enivrait de toutes les liqueurs de la volupté.

Les élections allaient se faire dans trois jours. Roullin était parti pour Barbezieux, répétant dans sa chaise de poste le discours destiné à enlever les électeurs. Le soir du départ du banquier, Hector était assis auprès de Clémence, dans cette même chambre dont il s'était rendu maître par un coup d'audace ; il lui parlait de Lucien et de Julia, de leur mutuel amour et du désespoir qui attendait ces deux enfants si on ne leur tendait pas une main secourable. Clémence frémit quand son amant lui rapporta la réponse que Lucien lui avait faite au sujet du mariage éventuel de Julia avec un prétendant imposé par M. Roullin.

— Quoi ! il se tuerait ! s'écria-t-elle en arrêtant son regard sur Hector ; que Julia est heureuse d'être aimée ainsi !

— Méchante ! dit Hector en l'embrassant, qui vous dit qu'on n'en ferait pas autant pour vous?

— Mais je veux que personne ne se tue, dit-elle, pas même Lucien. Le grand malheur de Julia, c'est d'avoir un million de dot. Il est bien évident que M. Roullin voudra pour elle, ou plutôt pour lui, quelque fleur des pois séchée sur pied, quelque nom ruiné du faubourg Saint-Germain, ou tout au moins un paladin en haute situation du nouveau régime ; mais la petite, que j'ai consultée à ce sujet, résistera comme une barre de fer. D'ailleurs, puisque tu veux absolument, mon amour, que Lucien épouse Julia, pourquoi le mariage ne se ferait-il pas ? Est-ce que quelque chose peut résister à mon Hector ? Est-ce que je ne suis pas là, moi, son amie, son esclave, sa servante, pour brouiller tout l'écheveau des intrigues dévidé par mon auguste époux ? Va, je sais comment il faut le prendre, et j'agirai si bien, que je l'amènerai à faire tout ce que je voudrai. Ce qu'amante veut, le diable le veut ; et le diable fait plus de mariage que le bon Dieu.

Hector s'était jeté au cou de Clémence, il lui baisait les mains, il lui dévorait les lèvres et les yeux ; elle était folle de bonheur.

— Dame ! ajouta-t-elle avec toutes sortes de mines charmantes, il faut commencer à dresser nos batteries tout de suite. Mais si l'abbé veut qu'on travaille pour lui, il faut aussi qu'il nous aide ; tant qu'il passera son temps à regarder les beaux yeux de Julia, ses affaires n'avanceront guère. Sais-tu à quoi je pense ? Lucien, lancé dans la diplomatie, peut être secrétaire d'ambassade en très-peu de temps, et M. Roullin

n'aura plus aucun prétexte de refuser sa fille à un homme en passe d'être un jour ministre plénipotentiaire ou même ambassadeur.

— C'est vrai, dit Hector ; mais de tous les départements, celui des affaires étrangères est le plus barricadé.

— Est-ce que Bourniquet, qui était un petit journaliste de rien du tout l'autre jour, ne vient pas d'être nommé ministre en Grèce? D'ailleurs, n'avons-nous pas Charolles à notre disposition? Charolles, plus solidement établi que jamais à l'hôtel des Capucines et qui fait tout ce qu'il veut de la nouvelle Excellence?

— C'est juste, dit Hector.

— Ah! monsieur l'homme grave! vous voyez bien que les femmes sont quelquefois de bon conseil. Puis elle ajouta en souriant : Ce pauvre Charolles! quand je pense que voici cinq grandes années qu'il soupire pour moi, qu'il m'est dévoué comme un caniche et que je ne peux m'empêcher de rire quand il me parle de ses souffrances, pendant que ce cher monstre que voilà n'a eu besoin que de paraître pour faire de moi son esclave!

En sortant de chez Mme Roullin, Hector alla prévenir Lucien de la sainte alliance formée en sa faveur. Celui-ci eut un accès de joie à en perdre la raison et ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain, le baron de Charolles, mandé par un billet, était à midi chez Mme Roullin, qui le mit tout de suite au courant de la question avec cette facilité qu'ont les femmes à ne pas voir d'obstacle quand il s'agit de la réussite d'un projet auquel elles s'intéressent. Mme Roullin voulait que son protégé entrât de plain-pied au ministère des affaires étrangères.

— Ce que vous me demandez-là est impossible, avait répondu Charolles.

— Impossible! s'écria Clémence; si vous répétez encore ce vilain mot, j'exigerai pour Lucien l'ambassade de Londres.

Charolles, désespéré de repousser la demande d'une femme qu'il adorait, se mit l'esprit à la torture et trouva un expédient.

— On confiera à votre petit héros, lui dit-il, une mission facile, et s'il la remplit avec intelligence, je me charge d'en faire avant trois mois un second secrétaire à Rome ou à Madrid. Envoyez-moi M. Lucien à deux heures, je lui donnerai mes instructions.

— Vous êtes le meilleur des hommes, dit Clémence.

— Et vous la plus ingrate des femmes.

— Vous voyez bien que non, puisque je vous offre le plus souvent que je peux l'occasion de me rendre service.

Charolles prit la main de Mme Roullin et appuya ses lèvres sur l'ex-

trémité des doigts minces et fluets de la jeune femme avec l'onction d'un amoureux qui comprend que c'est pour lui la dernière faveur.

Lucien, prévenu par Mme Roullin, se trouva à l'heure dite à l'hôtel des Capucines.

— Mon cher ami, lui dit Charolles après l'avoir fait asseoir, si vous aviez le temps d'attendre, je vous dirais de commencer par le commencement; on ferait de vous un attaché libre ou un rédacteur appointé, et avec des protections, vous pourriez peut-être, d'ici à quelques années, gagner la haute mer; mais vous êtes pressé et vous avez besoin de prendre le chemin de traverse. Ce n'est pas toujours le plus sûr, mais c'est quelquefois le plus court.

— Pourvu, interrompit Lucien, qu'il soit honorable...

— Sans doute, répondit Charolles en réprimant un sourire; et cependant vous comprendrez qu'on ne peut, de prime abord, vous conférer un grade dans le corps dont vous serez, je n'en doute pas, un des membres les plus distingués; tout ce que l'on peut faire, c'est de vous fournir l'occasion de le conquérir.

— C'est juste, dit Lucien.

— Donc, mon jeune ami, nous allons vous confier une mission délicate. Oh! ne craignez rien, reprit-il en riant, on ne vous enverra ni en Orient ni en Amérique, la politique n'est pas aussi barbare qu'elle en a l'air; elle ne vous séparera pas de certaine personne à laquelle je vous sais très-attaché.

— Si j'accepte la mission dont vous parlez, je la remplirai avec zèle, dit Lucien en rougissant un peu.

— Voici de quoi il s'agit. Vous savez peut-être que le prince régnant de .... a refusé de reconnaître le nouveau roi des Français, Louis-Philippe Ier. Le gouvernement se préoccupe assez peu du bon ou du mauvais vouloir de ce principicule italien, qui ne peut mettre cinq cents hommes sur pied; cependant il importe, dans l'intérêt de la dignité et du respect du nouveau trône, que le prince de ..... cesse de donner ce mauvais exemple d'une attitude hostile. La duchesse Albanoni, une Française qui est la maîtresse du prince, et qui depuis dix ans gouverne despotiquement la principauté, est en ce moment à Paris. Nous croyons savoir qu'elle n'y est venue que pour sonder l'opinion et examiner la situation de près. C'est donc elle, et elle seule, qu'il s'agit de circonvenir; il faut la gagner peu à peu par la persuasion, lui démontrer que l'établissement de Juillet, appuyé sur les sympathies populaires, est inébranlable, et que la bouderie du prince régnant de ..... ne peut se prolonger, sous peine de faire de lui, d'ici à très-peu de temps, un personnage ridicule. Eh bien! mon cher ami, c'est sur vous

que nous comptons pour amener tout doucement la duchesse à des idées raisonnables.

— Comment cela? interrompit Lucien.

— La duchesse a besoin d'un secrétaire; vous entrerez dans sa maison en cette qualité. Il est bien entendu que vous ne nous connaissez pas, que vous n'avez jamais eu aucun rapport avec nous; vous êtes recommandé à la duchesse par un homme influent de l'ancien parti congréganiste. Vous arrivez chez elle avec des opinions légitimistes qui se modifient insensiblement à mesure que les faits marchent et tordent le cou aux principes. C'est ainsi que vous amènerez tout doucement la duchesse à comprendre que la position hostile prise par l'altesse italienne n'a plus ni rime ni raison. Si vous réussissez dans cette mission délicate, je crois pouvoir vous assurer votre nomination de second secrétaire d'une grande ambassade.

Lucien fit un signe de tête imperceptible qui pouvait passer pour une adhésion aux paroles du directeur général.

— La duchesse, reprit Charolles, peut avoir quarante ans; elle est encore très-belle. Réglez-vous là-dessus.

— Oui, Monsieur, répondit naïvement Lucien, qui ne comprit pas.

— Soyez d'abord très-circonspect, très-timide même, puis devenez galant, empressé. Une femme de quarante ans est toujours flattée qu'un jeune homme bien tourné élève un autel discret à sa beauté.

Lucien ouvrit des yeux de porte cochère.

— Vous me tiendrez au courant de votre mission; mais il ne faut plus remettre les pieds au ministère. Nous nous rencontrerons chez Roullin.

— Et comment dois-je me présenter à l'hôtel de la duchesse?

— Voici une lettre, dit Charolles en prenant sur la table un papier cacheté, vous la remettrez au chapelain de la duchesse qui vous croira envoyé vers lui par l'abbé Baudru.

— L'abbé Baudru, interrompit Lucien, ce coryphée de la congrégation...

— Lui-même. Il est à nous. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret.

— Lucien mit sa lettre d'introduction dans sa poche, prit congé de Charolles et se rendit tout droit chez Hector.

— Je n'ai rien de caché pour toi, lui dit-il, toi et moi ne faisons qu'un. Voici la mission diplomatique qui m'est confiée.

Et il lui raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec le baron de Charolles.

— Eh bien! dit Hector, tu n'es pas trop malheureux, tu débutes dans la carrière par une ambassade auprès d'une jolie femme.

— Le double rôle que je dois jouer dans tout ceci est-il acceptable ?

—Pourquoi non ? La politique est-elle autre chose qu'un double rôle perpétuel ? Janus n'est-il pas le patron de la diplomatie ! Si tu ne rengaînes pas tes scrupules de l'autre monde tu seras arrêté à chaque pas, et adieu la réussite. Quand on met le pied dans la politique, il faut faire comme cet homme d'esprit qui avalait un crapaud tous les matins pour n'être plus dégoûté de rien dans le cours de la journée.

— Je suis sûr que Julia me désapprouverait si elle savait que j'accepte une pareille commission.

— Il ne s'agit pas de l'opinion de Mlle Julia, qui n'a rien à voir dans les affaires d'Etat. Veux-tu, oui ou non, l'épouser ? Veux-tu, oui ou non, seconder Mme Roullin qui, grâce à moi, a pris en main la conduite de cette affaire ? Pendant que nous faisons tous nos efforts pour t'ouvrir la voie, faut-il que tu l'embarrasses de mille obstacles ? Remonte en voiture, va te présenter chez la duchesse, et songe que si tu ne réussis pas Julia t'échappe.

Lucien voulut encore argumenter, mais Hector impatienté le prit par le bras, monta avec lui en voiture, le conduisit à l'hôtel de la duchesse Albanoni et ne revint que lorsque la porte de l'hôtel se fut refermée sur Lucien.

L'hôtel de la duchesse était situé dans la rue de Lille. C'était une vaste maison entre cour et jardin qui, au premier aspect, semblait inhabitée, tant elle était triste et silencieuse. Lucien traversa la cour d'un pas mal assuré, parvint à un vestibule où se tenaient roides comme des automates six laquais en grande tenue, et fut introduit dans une salle où le jour ne pénétrait qu'à travers les rideaux baissés de deux fenêtres percées sur un vaste jardin. Deux grands tableaux ornaient les murs de ce parloir sévèrement meublé, un portrait en pied de Louis XVI et une *Pieta*, œuvre d'un maître italien.

Lucien attendait depuis dix minutes lorsqu'une porte latérale s'ouvrit. Il vit paraître un gros homme d'une cinquantaine d'années, en culotte courte et portant une redingote noire, boutonnée jusqu'au menton.

— Vous êtes M. de Vadal, dit le chapelain avec un accent italien très-prononcé.

— Oui, Monsieur, voici ma lettre d'introduction.

— Monsieur, dit le chapelain après avoir parcouru la lettre signée de l'abbé Baudru, Mme la duchesse est légèrement indisposée ; vous ne pouvez donc pas lui être présenté aujourd'hui, mais je vais vous faire conduire à votre chambre et présider à votre installation.

— Je n'aurais pas osé, monsieur l'abbé, répondit Lucien, me faire suivre de mon bagage sans être certain d'être agréé par Mme la duchesse.

— On peut l'envoyer chercher, dit le chapelain.

— Je vous demanderai la permission de retourner chez moi. .

— Comme vous voudrez, dit le gros chapelain, mais faites votre installation aujourd'hui. Mme la duchesse peut avoir besoin de vos services dès demain.

Lucien revint assez triste à l'hôtel du banquier. Il fit ses malles et éprouva un serrement de cœur au moment de quitter cette petite chambre qui lui rappelait tant de souvenirs.

Il descendit ensuite au salon pour prendre congé de Julia et de Mme Roullin.

Celle-ci, qui avait annoncé à Julia le prochain départ de Lucien, releva le courage des deux amoureux, et sortit presque aussitôt pour qu'ils pussent donner un libre cours à l'effusion des derniers instants.

Alors il fut convenu qu'ils s'écriraient tous les jours, que Lucien viendrait deux ou trois fois par semaine, et que nulle puissance humaine ne pourrait les empêcher d'être l'un à l'autre. C'est Dieu qui nous a rapprochés, disait Lucien, il ne nous séparera pas. Et des lèvres de ces deux enfants réunis dans la même pensée, dans le même enthousiasme, dans la même douleur, s'échappaient tous les serments, toutes les douces paroles que gazouillent, depuis des siècles, les Roméos et les Juliettes de tous les temps.

Lucien, ne pouvant maîtriser l'émotion qui débordait, se dirigea tout à coup vers la porte du salon.

— *Remember*, lui dit Julia au moment où il lui envoyait son dernier adieu.

Il revint aussitôt, tomba aux pieds de Julia, prit sa main qu'il inonda de larmes, et pour la première fois il se sentit assez de courage pour déposer un baiser d'amant sur les lèvres de la jeune fille.

Le soir il était installé dans l'hôtel de la duchesse Albanoni.

VI

Le jour même où Lucien quittait la Chaussée-d'Antin pour le faubourg Saint-Germain, Roullin revenait de Barbezieux, il revenait triomphant.

Hector avait si bien préparé les voies, la profession de foi avait produit un tel effet, des courtiers, répandus dans la ville et dans la campagne, avaient promis tant de tableaux pour les églises, tant de chemins vicinaux, tant de bureaux de tabac, que Roullin, dès son arrivée à Barbezieux, avait pu s'appliquer le mot de César.

Le républicain Rivaud, demeuré incorruptible, était resté sur le champ de bataille avec vingt-cinq voix.

Roullin, nommé député *à l'immense majorité des suffrages*, rapportait dans sa poche une énorme carte à payer qui devait être acquittée par le ministre de l'intérieur.

Aussi pouvait-il dire avec une certaine apparence de vérité à tous les gens qui le félicitaient :

— Dans tous les cas, mon élection ne m'a pas coûté un sou. On ne m'accusera pas d'avoir corrompu mes électeurs.

Ce triomphe politique de Roullin fut troublé par la nouvelle d'un désastre financier. En arrivant à Paris il apprit qu'une forte maison de banque de Londres, avec laquelle il était en relations d'affaires, venait de déposer son bilan.

Il partit aussitôt pour l'Angleterre, afin de mesurer l'étendue de la perte. Il revint au bout de trois jours, avec la figure d'un homme qui relève de maladie; il avait perdu quatre millions.

Si la perte de quatre millions est presque insignifiante pour certains banquiers d'aujourd'hui, elle était énorme pour les plus fortes maisons de ce temps-là où les chemins de fer n'existaient pas, non plus que les institutions de crédit de toute sorte, et où l'exploitation de la société en commandite était encore dans l'enfance.

Roullin était atterré. Désarçonné par ce coup inattendu, il fut sur le point de perdre la tête. Cependant il fit honneur à toutes ses obligations, et pour que son crédit ne fût pas entamé, il paya d'audace : il fit vendre sous main ses propriétés de la Charente et acheta bruyamment dans les environs de Paris une villa de huit cent mille francs.

Les fâcheuses rumeurs qui avaient circulé à la Bourse se dissipèrent devant ce trait de génie.

Il ne s'en tint pas là. Il augmenta le luxe et le personnel de sa maison, eut deux chevaux de plus dans son écurie et se colla sur le visage un masque souriant; bref, il sauva du naufrage cette chose énorme pour un banquier : le crédit.

Une circonstance favorable pouvait lui rendre ce qu'il venait de perdre, il n'avait qu'à attendre.

Sur ces entrefaites, il y eut une modification dans le personnel ministériel; Hector se démena pour faire de Roullin un ministre du commerce, mais la combinaison avorta; seulement, un ancien collaborateur d'Hector auquel venait d'échoir le portefeuille de l'intérieur, proposa à celui-ci d'abandonner définitivement le journalisme et en fit son chef de cabinet.

Mme Roullin, qui n'avait plus d'ambition que pour son amant, battit des mains à cette nouvelle, et elle voulut donner un grand dîner pour célébrer l'avénement d'Hector dans la haute administration.

A ce dîner assistaient trois ou quatre députés, le baron de Charolles,

quelques notabilités financières et M. le comte de Changobert, qui se trouva placé à table à côté de Julia.

Lucien, retenu par ses nouvelles fonctions auprès de la duchesse Albanoni, brillait par son absence.

Mme Roullin, qui ignorait que son mari eût invité Changobert, ne fut pas médiocrement surprise quand elle vit le ci-devant jeune homme assis à côté de la fille de M. Roullin.

Changobert se montra très-empressé auprès de Julia, qui, ne soupçonnant pas l'arrière-pensée matrimoniale du comte, accueillit d'un visage souriant le feu d'artifice de compliments et de galanteries tiré en son honneur.

Hector, placé à la gauche de Mme Roullin, lui dit tout bas :

— A propos de quoi ce M. de Changobert se trouve-t-il ici? Est-ce qu'il serait un de vos amis?

— Je le connais à peine, répondit Clémence; il a été invité par M. Roullin, qui est lié avec lui depuis longtemps.

— Votre mari sait-il ce qu'on dit de ce comte ruiné?

— Que dit-on?

— On assure que c'est un grec.

— Qu'est-ce que c'est qu'un grec?

— Un homme qui corrige les caprices de la fortune par une grande dextérité de mains dans le maniement des cartes.

— Merci du renseignement, dit Clémence, je prendrai mes dispositions pour qu'il ne remette plus les pieds chez moi.

Pendant cet aparté, le banquier, qui n'avait jamais paru plus joyeux, étalait sur la nappe ses principes politiques et soutenait avec Changobert une discussion entrelardée de mon cher comte et mon cher ami.

Le dîner sembla d'une longueur mortelle à Mme Roullin.

Le soir, quand tous les convives furent partis, Mme Roullin retint son mari, qui, de son côté, se préparait à la retraite.

— Mon ami, lui dit-elle, pourquoi donc ne m'aviez-vous pas prévenue de la présence de M. de Changobert?

— La vue de M. de Changobert vous est décidément désagréable, car c'est, si je ne me trompe, la seconde fois que vous vous étonnez si fort de sa présence au milieu de nous.

— Oui, dit Mme Roullin d'un ton bref, je m'en étonne beaucoup, car je ne connais pas assez votre ami pour qu'il dîne chez moi sans que je sois au moins prévenue.

— Mon Dieu! balbutia le banquier, j'avoue que j'aurais peut-être dû... Mais je l'ai rencontré par hasard et invité sans façon; d'ailleurs, le comte de Changobert est, je vous le répète, un ancien ami et un homme du meilleur monde.

— Vraiment, interrompit en riant Mme Roullin, on dirait, à vous entendre faire l'énumération de ses qualités, que vous avez un intérêt à le vanter... et même à le surfaire... Voudriez-vous, par hasard, me présenter un jour cet incomparable comte comme votre futur gendre?

— Et quand cela serait? dit vivement Roullin, qui prit la balle au bond.

Mme Roullin, devenue tout à coup sérieuse, regarda son mari en face, et crut remarquer qu'il était assez vivement agité.

— Vous plaisantez! dit-elle en tenant son regard arrêté sur celui du banquier.

— Je ne fais qu'une supposition, reprit celui-ci, et je vous demande en quoi la chose vous paraîtrait si extraordinaire.

— Ainsi, vous donneriez votre fille, qui a dix-huit ans, à un homme qui va bientôt friser la cinquantaine?

— Changobert a de quarante-trois à quarante-quatre ans. Un homme de sens ne se marie jamais avant la quarantaine.

— Ce projet de mariage est donc sérieux? demanda vivement Mme Roullin.

— Je ne dis pas, balbutia Roullin, que tout soit définitivement arrêté, mais...

— Vous avez sans doute consulté votre fille?

— Ma fille!

— Oui, votre fille...

— Non. Je crois que Julia est encore trop jeune pour avoir une préférence, et qu'elle serait, dans tous les cas, très-heureuse d'être comtesse.

— Et si Julia aimait quelqu'un qui ne fût pas M. de Changobert?

— Ma fille aimer quelqu'un sans mon autorisation...

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de Mme Roullin.

— Oui, si elle adorait un jeune homme qui n'est pas comte, et si pour ce jeune homme elle faisait toutes les folies, toutes, entendez-vous, excepté celle que vous voudriez lui faire faire en lui donnant pour mari votre M. de Changobert.

— Madame! dit Roullin d'un ton superbe.

— Tenez, mon cher, continua la belle Clémence en changeant de ton, vous êtes parfaitement ridicule, permettez-moi de vous le dire; depuis dix minutes, vous me faites de la peine; vous suez sang et eau pour déguiser votre pensée, et vous êtes si maladroit que vous n'y pouvez parvenir.

— Que voulez-vous dire? demanda Roullin.

— Je veux dire qu'il y a un mystère sous roche. Vous êtes embarrassé et mal à l'aise. Vous prétendez que M. de Changobert est votre ami, et vous ne le connaissez pas.

— Je ne connais pas Changobert?

— Cet aventurier tombe ici un beau soir sans crier gare; je vous demande qui il est, vous me répondez d'un air de mauvaise humeur que c'est un ancien ami rencontré au foyer de l'Opéra; puis, un mois après cette sentimentale rencontre, vous parlez d'en faire votre gendre, et vous voulez que tout cela me paraisse naturel.

— J'avoue que... au premier abord....

— Avouez-donc tout de suite que vous n'avez pas le sens commun. Savez-vous ce qu'est votre ami intime, M. de Changobert? Un homme taré, un homme qui, dit-on, fréquente les tripots et triche au jeu...

— Ah! mon Dieu! dit Roullin en tombant sur un fauteuil.

— Et vous l'amenez ici, sans prendre d'informations, et vous le placez à table à côté de votre fille, sans même remarquer l'étonnement que produit sur certaines physionomies la présence de cet ami intime, qui paraît vous être complétement inconnu.

Roullin, atterré, ne répondait pas. L'aspect de ses traits bouleversés effraya Clémence, qui lui demanda s'il se trouvait mal.

Il garda le silence pendant quelques minutes, puis il sembla tout à coup prendre une résolution héroïque.

— Voulez-vous me dire de qui vous tenez les détails que vous venez de me donner? demanda-t-il à sa femme.

— De M. Hector Chabot.

— De lui seul?

— N'est-ce pas assez?

— Et croyez-vous qu'Hector ait quelque raison d'en vouloir à cet homme et de le calomnier?

— Comment! s'écria en riant Mme Roullin, la question Changobert n'est pas encore épuisée?

— Répondez-moi sérieusement, dit Roullin, car il s'agit ici d'une chose sérieuse.

— Je le veux bien, et je vous réponds que M. Chabot n'a, à mon avis, aucune raison personnelle qui l'excite à calomnier M. de Changobert.

— Tant pis! dit le banquier.

— Comment, tant pis? et pourquoi cela?

— Parce que, honorable ou infâme, honnête ou misérable, cet homme est plus fort que moi.

— Je ne vous comprends pas, mon ami; si l'on vous entendait on ne saurait en vérité que penser. Y a-t-il donc un crime entre M. de Changobert et vous?

— Oui! dit le banquier en faisant un bond sur son fauteuil et en se levant tout droit.

Mme Roullin, qui venait de prononcer le mot crime sans y attacher la moindre portée, fut foudroyée par la réponse de son mari. Elle devint horriblement pâle et sentit ses jambes fléchir.

— Ecoutez, dit Roullin, il fallait me perdre aux yeux du monde, vous entraîner dans ma perte ou vous dire toute la vérité; je me résous, quoi qu'il m'en coûte, à ce dernier parti. Changobert a dans les mains une pièce qui me compromettrait à ce point que je serais déshonoré. Cette pièce, par laquelle je reconnais,—c'est une bien vieille histoire,— que j'ai reçu de lui cinquante mille francs qu'il ne me devait pas, il ne veut me la rendre qu'à une condition.

En parlant ainsi, Roullin cachait son visage dans ses deux mains.

Mme Roullin parut hésiter pendant quelques instants sur le parti qu'elle devait prendre. La révélation qu'elle venait d'entendre n'ajoutait pas beaucoup au mépris que lui inspirait depuis longtemps son mari. Elle examina en un clin d'œil la position, et vit qu'un éclat de sa part ne pourrait que la compromettre; elle était attachée à cet homme par la chaîne indestructible du mariage, elle portait son nom; elle devait faire tous ses efforts pour le sauver du mépris et de la ruine. Mme Roullin surmonta donc le dégoût qu'avait soulevé en elle l'aveu inattendu de Roullin.

— Pourquoi, reprit-elle, n'offrez-vous pas à ce M. de Changobert le triple, le quadruple de la somme que vous lui devez?

— Je lui ai offert cent mille écus : il n'a pas voulu les accepter.

— Serait-il amoureux de Julia?

— Je ne le pense pas. Il veut être mon gendre, parce qu'il espère qu'un jour où l'autre je pourrai, par mon crédit, faire de lui un pair de France. Il a besoin, pour la sécurité de ses projets, de s'allier à une famille honorable.

— Et il choisit la vôtre! dit vivement Mme Roullin.

— Vous êtes cruelle, répondit le banquier.

— Monsieur, reprit-elle avec véhémence, lorsque j'ai accepté votre nom, je me doutais bien qu'il n'était pas immaculé, mais je n'aurais jamais cru...

— Ne suis-je pas déjà assez puni?..

— Il ne s'agit pas seulement de vous, mais de votre fille, et vous devez tout faire pour qu'elle ne soit pas la victime d'une faute dont elle est innocente. Vous avez offert, dites-vous, cent mille écus à cet homme, et il a refusé de les prendre. Désormais vous êtes quitte envers lui.

— Mais il me tient par ce maudit papier! s'écria le banquier.

Mme Roullin paraissait absorbée dans ses réflexions.

— Il a refusé cent mille écus, reprit-elle, mais il ne refuserait peut-être pas cinq cent mille francs...

— Il les refuserait.

— Et un million ?

— Un million ! s'écria Roullin, comme vous y allez ! Où voulez-vous que je prenne tout cet argent ?

— Je vous engage à prendre *celui-là* dans votre caisse.

— Il faut que je vous fasse un aveu complet, dit Roullin, qui n'avait pas senti la pointe de l'épigramme. Si d'ici à peu de temps je ne parviens à me relever par un coup de bourse, je suis complétement ruiné, car il ne me reste plus que mon crédit. Depuis un mois j'ai perdu six millions!

— De mieux en mieux ! répliqua Mme Roullin, le déshonneur et la ruine : c'est complet !

— Dans tous les cas, Madame, vous aurez toujours, quoi qu'il arrive, une fortune indépendante. Je vous ai reconnu huit cent mille francs de dot qui doivent échapper à tous les naufrages. D'ailleurs, je vous ferai remarquer que ma position n'est pas aussi mauvaise que vous le pensez, puisqu'une seule affaire peut me rendre, et au delà, ce que j'ai perdu. Seulement, il me serait impossible de réunir en ce moment le million dont vous parlez, et même cinq cent mille francs.

— Alors, s'écria Mme Roullin, il faut donc que Julia se dévoue ?

— Il le faut. Elle sera comtesse, et bientôt femme d'un pair de France.

— Et qui se chargera de lui apprendre cette nouvelle ?

— Vous ou moi. Mais il me semble que personne mieux que vous ne peut remplir cette commission. Mon honneur et ma fortune sont dans vos mains.

Après ces paroles, le banquier se hâta de quitter le salon.

Mme Roullin resta encore quelques instants à réfléchir, puis elle se dirigea vers son appartement. En passant devant la chambre de Julia, elle ouvrit doucement la porte et vit la jeune fille tranquillement endormie.

— Dors ta dernière nuit heureuse, chère enfant, dit-elle, ton rêve finira avec ton sommeil !

Mme Roullin avait passé la nuit à réfléchir sur le terrible aveu que son mari lui avait fait la veille. Elle voulait à tout prix le sauver de l'infamie. Malgré l'amitié qu'elle avait pour Lucien et sa tendresse pour Julia, elle comprit qu'elle avait fait fausse route en encourageant les espérances de celui qu'elle appelait le jeune abbé. Le péril était trop imminent pour qu'elle ne tâchât pas de le prévenir au prix de tous les sacrifices. Elle alla trouver Julia le lendemain matin, et après mille préparations, après des pleurs versés, elle lui démontra la nécessité absolue de se sacrifier au salut de sa famille. Sans lui dire précisément la cause

réelle du sacrifice, elle lui fit entendre que son union avec M. de Changobert était le seul moyen de sauver son père d'une ruine qui compromettrait en outre l'honneur de son nom. La jeune fille, qui s'était préparée à lutter contre la vanité de son père, se trouva sans défense quand elle comprit qu'il s'agissait désormais de le sauver au prix de son bonheur. Elle resta d'abord atterrée, immobile, puis des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux, et, victime résignée, elle promit tout ce qu'on voulut.

Aussitôt qu'elle fut seule, elle écrivit à Lucien une longue lettre d'adieu, où elle lui racontait tout son malheur.

VII

Pendant que Roullin se disposait à jeter sa fille dans les bras de M. le comte de Changobert, voici ce qui se passait de l'autre côté de la Seine, à l'hôtel de la duchesse Albanoni.

La duchesse Albanoni était, comme nous l'avons dit, la maîtresse en titre du prince régnant de X... Depuis dix ans qu'elle était parvenue à s'emparer du cœur et de l'esprit de ce vieillard, elle faisait la pluie et le beau temps dans toute l'étendue de la principauté. Du reste, on ne se plaignait pas trop de son influence ; naturellement douce et généreuse, elle avait beaucoup contribué à modifier la politique rigoureuse et tracassière de son esclave couronné. Le vieux lion avait complaisamment laissé rogner ses griffes. Grâce à elle, ce petit coin de terre dont elle était la reine respirait plus librement. Les gens du peuple de la principauté de X..., reconnaissants de la protection de la maîtresse du vieux prince, l'avaient surnommée *la belle étrangère*.

La duchesse n'était pas Italienne. Le prince avait rencontré à Rome, pendant le carnaval de 1821, une belle Française qui était venue s'établir dans la ville éternelle quelques années auparavant avec un jeune homme qui se disait son mari. Reçue dans quelques maisons, la beauté de cette jeune femme n'avait pas tardé à attirer l'attention. Un attaché à l'ambassade d'Autriche et un monsignor, fascinés par les charmes de la nouvelle venue, avaient concurremment brigué l'honneur de ses bonnes grâces, mais on assurait qu'ils avaient été l'un et l'autre repoussés avec perte. Un beau matin la chronique de Rome s'enrichit d'un grand scandale. On apprit que le jeune homme qui passait pour le mari de la fière vertu avait disparu, sans s'inquiéter des pleurs et des désolations de la nouvelle Ariane. Le monsignor et le diplomate, non encore guéris de leur passion, crurent le moment favorable pour faire de nouveau le siége de ce cœur abandonné, et l'un des deux aurait pro-

bablement fini par triompher, si le prince régnant de X..., venu à Rome incognito, n'avait enlevé l'objet de la lutte sous les yeux des deux champions.

Le prince avait à cette époque cinquante-deux ans. Grand coureur d'aventures et beau diseur de fleurettes, il n'avait pas tout d'abord calculé les conséquences de son nouveau caprice. La belle étrangère qu'il avait emmenée dans sa capitale, et qu'il ne visitait dans les premiers jours que discrètement, prit peu à peu un tel empire sur son amant, que celui-ci finit par se rendre à discrétion, et devint le premier sujet de sa conquête. L'amour, chez les vieillards, est le plus implacable des tyrans. Le prince, de plus en plus épris, afficha sa passion. L'étrangère fut installée dans le palais ducal, créée duchesse Albanoni, et l'on disait même qu'un mariage secret liait cette jeune Maintenon à ce microscopique Louis XIV. A partir de ce moment, la duchesse devint toute-puissante, les ministres allaient prendre le mot d'ordre auprès d'elle, et les courtisans ne connaissaient plus d'autre astre au firmament de la principauté.

Au milieu des splendeurs de sa vie, la duchesse jetait quelquefois un regard attristé vers la France ; elle éprouvait un vif désir de voir une dernière fois cette première patrie qu'elle avait quittée à dix-huit ans, au milieu de circonstances étranges. Elle saisit avidement l'occasion que la politique lui offrait, et sous le prétexte d'examiner de près les hommes et les choses du nouveau gouvernement de 1830, elle se hâta de partir pour Paris, chargée des pleins pouvoirs du prince.

A cette époque, la duchesse avait quarante ans, et sa beauté n'avait pas encore commencé à décliner. Grande, un peu forte, l'embonpoint l'avait préservée de l'outrage des années. Elle était de ce très-petit nombre de femmes qui, parvenues à un âge déjà mûr, ont été oubliées par le Temps. A peine installée dans son hôtel, elle reçut à petit bruit quelques personnages appartenant au parti foudroyé par le dernier orage. Comme elle n'avait autour d'elle que des serviteurs italiens, elle se laissa donner un secrétaire français par un membre de l'ex-faction congréganiste, un saint homme nommé l'abbé Baudru, et qui rendait, ainsi qu'on l'a vu dans le colloque entre Charolles et Lucien, quelques services discrets et intéressés au ministère. Lucien, héros de juillet, sans s'en douter, il est vrai, arrivant dans l'hôtel de la rue de Lille par le patronage apparent de l'abbé Baudru, ne pouvait être, aux yeux de la duchesse, qu'un jeune homme dévoué à l'ordre de choses disparu.

On se rappelle peut-être que Lucien n'avait pas vu la duchesse le jour où il s'était présenté à l'hôtel de la rue de Lille. La duchesse étant indisposée ce jour-là, il ne devait être reçu que le lendemain. Cependant, l'aumônier à qui Lucien avait remis sa lettre d'introduction, et qui se

nommait l'abbé Salvo, s'était hâté, aussitôt après le départ de celui-ci, d'avertir la duchesse de l'arrivée du secrétaire.

— J'ai remis la présentation à demain, ajouta-t-il, parce que madame la duchesse était malade.

— C'est bien, répondit celle-ci. Quel âge a ce jeune homme?

— Il paraît avoir vingt ans au plus.

— Vingt ans! répéta la duchesse; mais c'est donc un enfant que m'envoie M. Baudru.

— Si madame la duchesse le trouve trop jeune, je pourrai le prévenir...

— Ne faites rien, je le verrai.

L'aumônier s'inclina et sortit.

— Au fait, pensa-t-elle quand elle fut seule, un tout jeune homme me convient peut-être mieux.

La duchesse, entourée d'Italiens et d'Italiennes, avait voulu avoir un secrétaire français, moins pour lui confier la rédaction de sa correspondance que pour voir s'il ne pourrait pas lui servir dans l'accomplissement d'une mission délicate. Comme elle ne voulait dire à son ambassadeur que la moitié de son secret, elle pensait avec raison qu'un tout jeune homme serait moins porté qu'un homme plus expérimenté à sonder un mystère qui devait rester caché.

Lucien fut donc présenté à la duchesse. La vue de cette grande dame encore belle, et qui savait, à l'occasion, se parer d'un très-grand air, l'intimida tout d'abord. Etonné de la réelle magnificence des appartements, lui qui n'avait encore vu que le salon bourgeois de Roullin, et de la fière attitude de cette femme qu'il voyait pour la première fois, Lucien, dont la conscience d'ailleurs n'était pas encore tranquillisée, perdit tout à fait contenance. Il tint ses regards baissés sur le tapis et répondit tout de travers aux questions qui lui étaient adressées. Ce gros animal d'abbé Salvo, qui lui servait d'introducteur, comprit immédiatement que M. le secrétaire était un homme perdu. Mais, à sa grande surprise, la duchesse se montra de plus en plus aimable. Peut-être étaitelle flattée de l'effet que sa vue avait produit sur le jeune homme. Toujours est-il que Lucien, encouragé par la bienveillance de son interlocutrice, finit par reprendre un peu d'aplomb, et il osa même, à deux ou trois reprises, lever les yeux vers la duchesse, qui, de son côté, semblait le contempler avec une certaine curiosité.

Elle voulut l'installer elle-même, et elle le conduisit dans une grande pièce qui pouvait, à la rigueur, passer pour une bibliothèque. Deux ou trois cents volumes étaient empilés plutôt que rangés sur des rayons. Un grand Christ en ivoire, sur fond de velours, séparait les deux corps de la bibliothèque. On voyait aussi un beau portrait de Charles X et

quelques médaillons représentant les différents membres de l'ancienne famille royale.

— Pour le moment, dit la duchesse à Lucien, je vous prierai de dresser le catalogue de ces bouquins. Comme ils me sont venus par succession et que je n'ai pas encore eu le temps de les examiner, vous jeterez au feu ceux qui vous paraîtront appartenir à la catégorie des livres dangereux.

Lucien s'inclina, et la duchesse rentra dans son appartement.

Resté seul, Lucien ne put retenir un éclat de rire. — Où commence le livre dangereux ? se demanda-t-il ; où finit-il ? — Et il prit au hasard quelques livres dans la bibliothèque. — Bon ! voilà le *Génie du Christianisme*. L'auteur ne voit de la religion chrétienne que les pompes extérieures ; la pensée croule sous le culte... dangereux. Passons à un autre... Les *Soirées de Saint-Pétersbourg*... l'arsenal où puiseront éternellement désormais les défenseurs du passé... dangereux ! Les *Œuvres de Voltaire*... passons ; les *Œuvres de Jean-Jacques*... C'est donc la bibliothèque de don Quichotte. Il faudrait tout jeter au feu, et c'est moi qui serais le bourreau de toutes ces fières intelligences !

Lucien avait laissé les livres de côté, et il était tombé dans une profonde rêverie. Tout s'enchaîne, pensait-il, tout se suit dans la logique des faits. J'ai accepté une position impossible, et voici que chaque jour nouveau va m'imposer des actions dont j'aurai à rougir. Je suis venu ici sous le couvert d'un traître, et ne suis-je pas moi-même traître à cette femme qui, me prenant pour un idiot de congréganiste, me charge d'être le grand inquisiteur de sa bibliothèque ?

A dîner, Lucien eut à subir un autre supplice. Il dut écouter pendant deux mortelles heures la conversation de deux vieux gentilshommes qui épuisèrent contre la révolution et les héros de juillet toutes les flèches émoussées de leur carquois.

Jusqu'à ce jour, notre héros avait professé une assez grande indifférence pour la politique, mais les épigrammes saugrenues des voltigeurs de Coblence firent vibrer en lui la fibre démocratique.

— Encore quinze jours de conversation comme celle-là, se disait-il en quittant la table, et je deviens septembriseur.

Le soir, il avait été oublier auprès de Julia les ennuis de la journée.

Cependant, au bout de quelques jours passés dans l'hôtel de la rue de Lille, il ne pouvait trop admirer la douceur et l'aménité de la duchesse, qui avait toujours un mot aimable sur les lèvres.

Avec sa nature douce et son cœur honnête, Lucien devait promptement s'attacher à une femme qui, pouvant agir et parler en maître, le traitait sur le pied d'une familiarité quasi maternelle. Un matin qu'il était dans la bibliothèque, la duchesse entra à petit bruit et vint causer

avec lui de choses assez indifférentes; puis elle lui demanda tout à coup le lieu de sa naissance.

Depuis que sa conscience n'était plus tranquille, Lucien était devenu défiant. Il crut que la duchesse avait quelque vague idée du double rôle qu'on lui avait en quelque sorte imposé auprès d'elle, et cette pensée le troublant, il pensa être fort habile en recourant au mensonge.

— Je suis né, dit-il après un moment d'hésitation, à Paris.

— Ah ! fit la duchesse, qui parut presque désappointée.

Puis elle ajouta, au bout de quelques minutes :

— Vous avez encore vos parents?

— Oui, madame la duchesse, répondit brièvement le jeune homme, étonné de l'interrogatoire.

— Votre mère habite-t-elle Paris?

— Ma mère...

— Oui, votre mère...

— Non, elle demeure à Lyon.

— A Lyon... répéta machinalement la duchesse, à qui chaque parole de Lucien semblait causer une émotion pénible.

Elle resta pendant quelques instants pensive; puis elle se retira après avoir froidement salué le jeune homme.

La princesse Albanoni, que le lecteur aura déjà reconnu sans doute pour la jeune fille enlevée du premier chapitre de cette histoire, était revenue à Paris surtout pour avoir des nouvelles de son enfant abandonné dans une auberge de village. Séparée de son fils sans l'avoir connu, elle avait moins obéi, en accomplissant ce voyage, au sentiment impérieux de la maternité qu'à un scrupule religieux. Elle s'était demandé pendant vingt ans si cet enfant était heureux, s'il était honnête, et si elle n'aurait pas un jour à rendre compte devant Dieu de la misère et du déshonneur de cet infortuné. Elle était donc résolue, en arrivant à Paris, à faire faire des démarches discrètes et à assurer à ce fils, s'il était encore vivant, une fortune convenable, sans toutefois se faire connaître à lui. Mais l'arrivée de Lucien avait produit une complète révolution dans le cœur de la duchesse. Ce jeune homme lui avait d'abord rappelé le marquis de Monthéan, son père, vieux gentilhomme mort en maudissant sa fille déshonorée. La ressemblance était si frappante qu'elle ne pouvait admettre qu'elle fût l'effet du hasard. Lucien avait vingt un ans; son âge correspondait à la naissance de l'enfant délaissé, et elle songeait alors à tout le bonheur qu'elle pourrait goûter un jour, quand, confinée dans la retraite par suite de la mort du prince de X..., elle aurait auprès d'elle ce fils reconquis. Elle passa subitement de la tiédeur à l'amour. La fibre maternelle vibra tout à coup dans ce cœur fatigué des aventures et rassasié d grandeurs. Si quelqu'un, lui mon-

trant un paysan malpropre, lui avait dit : « Voilà votre fils ! » peut-être aurait-elle détourné la tête avec dégoût ; mais depuis qu'elle avait vu Lucien, elle se représentait ce fils adoré sous les traits de ce jeune secrétaire, qui lui rappelait son père par l'attitude, la tournure et le regard.

La duchesse n'osait interroger Lucien, tant elle craignait de voir s'évanouir son rêve, et elle serait probablement restée longtemps encore dans cette incertitude, si elle n'eût un jour aperçu au doigt du jeune homme une bague qui lui rappela tout à coup celle qu'elle avait donnée au chirurgien appelé auprès d'elle dans l'auberge de Mansle. Son cœur battit violemment à cette vue, mais ce souvenir, évoqué après vingt années, n'était pas assez présent à son esprit pour qu'elle pût tirer une induction certaine de l'aspect d'un bijou que nulle particularité ne distingnait des autres bijoux. Cependant, elle s'était retirée toute troublée dans son oratoire, et là, se précipitant avec une ferveur toute italienne aux pieds d'une statue de la Vierge : — Faites que ce soit mon fils ! s'écria-t-elle dans un élan passionné.

Mais l'interrogatoire qu'elle venait de faire subir à Lucien l'avait fait passer de l'espérance au désespoir. Lucien connaissait sa mère, Lucien était né à Paris... Tout l'échafaudage élevé depuis quelques jours était renversé. Pourtant elle prit la résolution de découvrir ce fils au plus tôt. Puisque Lucien n'était pas l'enfant qu'elle appelait de tous ses vœux, il fallait qu'il l'aidât à le retrouver.

La duchesse, malgré l'émotion qui l'agitait, n'était pas femme à confier de prime abord à un jeune homme un secret aussi gros que celui-là. Elle voulait seulement charger Lucien d'aller porter une lettre au maire de Mansle, qui lui remettrait une réponse cachetée.

Elle fit donc venir Lucien, et lui demanda s'il était prêt à entreprendreun voyage qui pourrait durer quelques jours.

— Est-ce une mission de confiance dont madame la duchesse veut me charger ? demanda le jeune homme, dont la voix tremblait.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que, si cela était, je prierais madame la duchesse de choisir une autre personne.

— Quelqu'un de ma maison vous a-t-il offensé ?

— Non, madame la duchesse, dit le jeune homme en proie à une violente agitation. Je n'ai qu'à me louer de votre bonté, mais je ne suis pas digne de rester plus longtemps auprès de vous.

— Que voulez-vous dire, mon enfant ?

— Cet abbé Baudru, sous les auspices duquel je me suis présenté à vous, je ne le connais pas ; il s'est donné à des hommes politiques qui m'ont placé auprès de vous pour tâcher de vous amener à des sentiments plus favorables envers le gouvernement nouveau. On sait que

vous pouvez tout sur l'esprit du prince de X..., et l'on m'a placé à vos côtés comme une sentinelle chargée de surveiller vos mouvements. Je ne veux pas rougir plus longtemps de ma double position. Maintenant que vous êtes prévenue, madame la duchesse, il ne me reste plus qu'à me retirer.

La duchesse avait écouté avec étonnement les premiers mots prononcés par Lucien, mais au lieu d'être irritée, elle partit d'un grand éclat de rire.

— Je vous remercie de l'aveu, mon cher enfant; mais si vous accomplissez toutes vos missions comme celle-là, avouez que vous n'irez pas loin dans la carrière.

— C'est vrai, madame la duchesse; mais si j'ai accepté sans trop de réflexion un rôle indigne de moi, je n'ai pas tardé à m'en repentir. D'ailleurs, je m'acquitte comme je le peux de vos bontés en vous donnant un avertissement dont vous pouvez tirer profit.

— *Povero!* dit la duchesse, qui revenait malgré elle à son premier espoir, si j'étais ta mère, comme je serais fière de toi!

Lucien, qui s'était attendu à des reproches, tomba aux pieds de la duchesse et lui baisa la main.

La duchesse releva Lucien, lui prit la main, et ses regards s'arrêtèrent sur la bague qu'il portait à son doigt.

— Quelque souvenir d'amour? dit-elle au jeune homme.

— Non, Madame; cette bague, qui vient de ma mère, m'a été léguée par mon père adoptif.

— Mais vous n'avez donc plus votre mère? elle n'habite donc pas Lyon, comme vous me le disiez ce matin?

— Lyon? dit Lucien. Ah! pardonnez-moi, Madame; dans la fausse situation où je me trouvais ce matin, je craignais qu'on ne découvrît le triste rôle que je jouais auprès de vous, et tout mensonge me semblait un abri. Je vous ai parlé de ma mère, et je ne sais si j'en ai une: je ne l'ai jamais connue!

— Ah! dit la duchesse en bondissant sur son fauteuil, vous êtes né, n'est-ce pas, dans un village de la Charente?

— Qui vous l'a dit? s'écria Lucien.

— Vous avez été élevé par un médecin, un chirurgien, un accoucheur, que sais-je? Mais répondez-moi donc!

— Cela est vrai, madame la duchesse.

La duchesse, dont le sein bondissait d'émotion, jeta sur Lucien un regard plein d'amour; elle fut sur le point de se précipiter au cou du jeune homme et de le presser contre son cœur; mais, rappelant toute sa fermeté:

— J'ai voulu vous prouver, mon ami, dit-elle d'une voix saccadée

qui trahissait le tumulte de son âme, que j'étais au fait de vos antécédents et de vos démarches. J'ai une contre-police qui vaut bien la police du ministère, n'est-ce pas? Je savais tout, mais j'avais aussi deviné que vous étiez un homme d'honneur. Que vous avait-on promis si vous réussissiez dans la mission dont on vous a chargé?

— On m'avait promis de m'ouvrir les portes de la diplomatie.

— Vous allez écrire aujourd'hui même au sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères que vous avez réussi complétement.

— Moi! s'écria Lucien stupéfait.

— Oui, continua la duchesse, il faut que vous ayez, aux yeux de ces gens-là, l'honneur de m'avoir amenée à composition. Il faut que la reconnaissance du gouvernement que je représente soit votre ouvrage. Allons, monsieur le secrétaire, mettez-vous à l'œuvre.

Lucien ouvrait de grands yeux, il ne savait s'il devait ajouter foi à tout ce qu'il entendait. La conduite de la duchesse lui paraissait si étrange, qu'il soupçonna un instant qu'elle voulait se moquer de lui.

— Cet acte de reconnaissance devait se faire d'ici à quelques jours, mon enfant, dit tendrement la duchesse. Pourquoi n'en auriez-vous pas tout l'honneur?

— Madame, répliqua Lucien, il n'est pas naturel qu'on se venge d'une félonie par des bienfaits. Il y a depuis quelques jours dans ma destinée des choses si extraordinaires, que je vous prie de me les expliquer si vous les connaissez.

— Je vais tout vous dire, reprit doucement la duchesse en pressant la main de Lucien, et vous comprendrez facilement l'intérêt particulier, l'attachement que vous m'avez inspiré tout d'abord. J'avais un neveu, mon enfant, un neveu que j'aimais comme une mère aime son fils. Vous êtes le portrait vivant de ce neveu que la mort m'a enlevé. Tout l'amour que j'avais pour lui est retombé sur vous. C'était mon enfant bien-aimé à moi, qui n'ai jamais eu d'enfant. Lucien, voulez-vous tenir dans mon cœur la place de ce neveu que j'ai perdu, voulez-vous être mon fils?

— Oh! madame la duchesse! s'écria le jeune homme en tombant à ses pieds.

— Il n'y a plus de duchesse; il y a une mère qui t'aimera, qui veillera sur toi. Tu viendras avec moi en Italie, n'est-ce pas? Tu quitteras cette France, où tu serais abandonné. Là-bas, je te choisirai une femme jeune, belle et riche. Et vous vivrez tous deux auprès de moi, et je ferai jouer vos enfants, qui seront aussi les miens.

Lucien était toujours aux pieds de la duchesse. Celle-ci le prit dans ses bras et l'enlaça dans une étreinte maternelle.

Sur l'invitation de la duchesse, Lucien lui fit le récit de sa vie. Il n'oublia pas l'épisode qui se rapportait à Julia.

— Puisque tu l'aimes tant, mon enfant, disait la duchesse, rien ne t'empêche plus de l'épouser. Tu vas être nommé secrétaire d'ambassade, et j'obtiendrai qu'on t'envoie à Rome. Là, je pourrai aller te voir de temps en temps.

Il fut donc convenu que Lucien allait épouser Julia, grâce à la protection de la duchesse, qui lui conquérait d'emblée une position.

A partir du moment où elle avait eu la conviction que Lucien était son fils, la duchesse avait failli se trahir deux ou trois fois ; mais elle avait fait tous ses efforts pour se contenir. Elle ne voulait pas avouer à cet enfant qu'elle était sa mère, pour n'avoir pas à rougir devant lui. Si, pour la plupart, elle était une demi-souveraine, elle craignait que ce cœur fier et honnête n'eût honte un jour de retrouver sa mère dans une courtisane couronnée.

A la suite de sa conversation avec la duchesse, Lucien était resté abasourdi ; tout ce qui venait de se passer lui semblait si extraordinaire, qu'il ne savait encore ce qu'il devait croire. Lui, sans appui la veille, il avait tout à coup rencontré, au moment où il s'y attendait le moins, une fée protectrice, dont la baguette enchantée devait aplanir tous les obstacles. Par quel mystérieux prodige cette grande dame s'était-elle éprise de lui au point de vouloir faire son fils d'un jeune homme qu'elle connaissait depuis quinze jours à peine? Lucien ne put dormir de toute la nuit, et quand il se leva le lendemain, il se demandait encore si la scène de la veille au soir n'était pas un rêve. Il descendit à la bibliothèque à l'heure accoutumée, et il y trouva la duchesse : il la salua respectueusement ; mais celle-ci, qui semblait attendre sa venue, lui prit la tête entre les deux mains et déposa sur son front un baiser de mère.

— Tiens ! mon enfant, lui dit-elle en lui présentant une lettre, voici un billet qui vient d'arriver à ton adresse. Cela m'a bien l'air d'une épître d'amour.

— Une lettre de Julia ! s'écria Lucien, qui avait reconnu l'écriture.

— Je vous désolerais bien, monsieur l'amoureux, reprit-elle, si je ne vous donnais la permission de la lire tout de suite.

Lucien profita de l'autorisation et rompit le cachet ; mais la duchesse vit aussitôt les traits du jeune homme se couvrir d'une mortelle pâleur.

C'était le fatal billet par lequel Julia apprenait à Lucien qu'elle se sacrifiait à l'honneur de son père et qu'elle était forcée d'épouser le comte de Changobert.

Le coup était si violent et si inattendu, que Lucien demeura comme pétrifié.

— Qu'as-tu, mon enfant? demanda la duchesse.

— Je suis perdu, lisez.

La duchesse parcourut la lettre et resta elle-même anéantie quand son regard s'arrêta sur le nom de Changobert!...

— Changobert! le père rival du fils. Cet homme, toujours cet homme, pensait-elle; il n'aura pas seulement causé le déshonneur de la mère, il veut faire encore le malheur de l'enfant. Après avoir égaré ma jeunesse, perdu ma vie, il vient se dresser comme un obstacle devant ce pauvre être qu'il a abandonné comme plus tard il devait m'abandonner moi-même. Ce fils contre lequel il lutte, a-t-il jamais pensé à lui? a-t-il fait une démarche pour le retrouver? Il est son rival, et il ne se doute seulement pas qu'il joue un rôle criminel et ridicule. Il a vu Lucien, et nulle voix inconnue ne lui a crié comme à moi: « Voilà ton fils. » Dieu soit loué! et qu'il ne le connaisse jamais.

La duchesse fit tous ses efforts pour relever le courage de Lucien.

— Tout n'est pas désespéré, lui dit-elle, je suis là. Je ne vous demande qu'une seule chose, mon enfant, c'est que vous soyez calme. Laissez-moi faire et accordez-moi seulement jusqu'à ce soir.

Changobert avait été bien étonné quand il avait appris que la jeune fille délaissée par lui était devenue, sous le nom de duchesse Albanoni, la femme la plus puissante d'une petite principauté italienne. Il n'avait pu admettre tout d'abord que cette femme, sur laquelle il avait pendant quelques années exercé un si funeste empire, fût complétement indépendante de lui, et soit par un sentiment de vanité, soit que le bonheur d'un rival couronné eût rallumé une flamme mal éteinte, il avait tout fait auprès de son ancienne maîtresse pour justifier l'abandon dans lequel il l'avait laissée. Un embarras d'argent momentané l'avait forcé de prendre un parti extrême, mais il n'était rentré en France que pour se procurer de nouvelles ressources, et au moment où il se disposait à revenir auprès de la seule femme qu'il eût aimée, il avait appris que c'était elle qui l'avait délaissé pour un autre. Il ne faisait pas de reproches, il ne réclamait même plus qu'une affection fraternelle, puisque l'espoir d'un sentiment plus tendre lui était interdit. Bref, Changobert avait écrit à la duchesse deux lettres auxquelles celle-ci avait répondu avec calme et dignité. A peine arrivée à Paris, Changobert lui avait écrit de nouveau pour lui demander la faveur d'un entretien, mais la duchesse s'était retranchée derrière de graves occupations qui ne lui permettaient de recevoir personne pour le moment.

Le billet de Julia changea la résolution de la duchesse. Elle surmonta le sentiment pénible que devait lui causer la vue d'un homme qui avait payé son dévouement et sa jeunesse sacrifiée par le plus lâche aban-

don, et elle lui dépêcha un billet pour lui dire qu'elle l'attendrait dans la journée.

La duchesse avait ordinairement une mise très-simple. Ce jour-là elle passa deux heures à sa toilette; pour se faire belle, il semblait qu'elle n'eût besoin que de se souvenir; elle voulait livrer un dernier combat en faveur de Lucien; peut-être à son insu n'était-elle pas fâchée de réveiller en même temps un regret dans le cœur de l'ingrat. Profiter du dernier rayon de la beauté pour réchauffer, dans le souvenir de l'homme qui les a trahies, la cendre du bonheur passé, c'est la vengeance de toutes les femmes et leur plus grand bonheur.

La duchesse venait de mettre la dernière main à sa mise savante, lorsqu'on vint la prévenir que M. le comte de Changobert l'attendait.

Elle passa au salon calme et rayonnante et alla droit au comte, auquel elle donna la main comme à un ancien ami.

Celui-ci s'était attendu à une réception plus cérémonieuse; il balbutia quelques compliments que la duchesse accepta avec un air de coquetterie parfaitement joué; puis comme il voulait reprendre le chapitre de sa justification :

— Je vous crois, Raoul, lui dit-elle, mais laissons le passé, ni vous ni moi ne pouvons changer ce qui a été; le ciel m'est témoin que je n'ambitionnai pas la haute position où je suis parvenue.

— Ne seriez-vous pas heureuse? interrompit vivement Changobert.

— Heureuse ! oui, s'il ne faut pour être heureuse qu'une immense fortune et une grande puissance ; mais à quoi cela me sert-il, à moi, qui n'ai plus ni famille ni amis, à moi qui, entourée d'hommages et de respects, vis seule avec mes souvenirs.

Changobert avait été surpris de trouver la duchesse encore si belle; les derniers mots qu'elle venait de prononcer semblaient un appel direct. Il crut qu'il avait toujours vécu dans le souvenir de cette femme, et qu'il n'aurait qu'à vouloir pour être maître un jour de cette immense fortune que la duchesse avait fait, avec intention, étinceler à ses regards.

— Vous êtes injuste, lui dit-il, quand vous prétendez que vous n'avez plus d'amis.

— Où sont-ils? reprit-elle en le regardant avec une sorte de tendresse.

Changobert lui prit la main et l'effleura galamment de ses lèvres.

— Ne vous ai-je pas écrit, dit-il, pour vous expliquer ma conduite; croyez-vous que je n'ai pas souffert en vous voyant séparée de moi pour toujours? Le premier amour reste encore cuisant et douloureux quand tous les autres sont effacés.

— Mais, comment prétendriez-vous aujourd'hui à ce titre d'ami, dit la duchesse, vous qui bientôt me serez plus étranger que jamais.

— Comment cela?

— N'allez-vous pas vous marier? dit-elle vivement.

— Quoi ! vous savez déjà?...

Changobert n'eut plus de doute. Il comprenait pourquoi on l'avait fait venir. Il était toujours le maître de ce cœur que lui avait disputé un prince souverain. Un seul mot dit par lui et il couronnait sa vie en enlevant à ce petit potentat une maîtresse belle encore, riche, et qui avait joué un certain rôle dans la politique des dernières années. Il savourait d'avance ce triomphe où s'enivrait sa vanité.

— Il est vrai, répondit-il légèrement, que je suis sur le point de faire cette folie. Figurez-vous, duchesse, que j'épouse une jeune fille de dix-sept ans, la fille d'un banquier, à qui je n'ai parlé qu'une fois.

— Vous l'aimez?

— Moi ! je l'épouse parce qu'elle est riche, parce que je suis las de ne rien être, et que, grâce à son coquin de père, j'escamoterai je ne sais quelle haute situation dans le gouvernement bourgeois sous lequel nous avons le bonheur de vivre.

— Quoi ! Raoul, est-il nécessaire de faire le malheur d'une jeune fille pour avoir ce que vos amis vous auraient fait obtenir sans conditions? Vous voulez jouer un rôle; que ne me le disiez-vous? J'ai une certaine influence sur les ministres.

— Vous feriez de moi un pair de France?

— Pourquoi pas?

— Ah ! duchesse, que je dois être coupable à vos yeux, et que je serais coupable aux miens si je n'avais le témoignage de ma conscience !

La duchesse eut beaucoup de peine à dissimuler un sourire.

— Si vous aimiez la fille de ce banquier, reprit la duchesse, je comprendrais que vous fissiez ce que vous appelez vous-même une folie, mais je ne suis pas assez votre ennemie pour vous voir de gaieté de cœur lier votre sort à une enfant que vous n'aimez pas, et qui peut-être en aime un autre...

— Est-ce que réellement vous vous intéressez encore assez à moi pour voir avec peine l'accomplissement de ce mariage? dit tendrement le comte subjugué par les adorables câlineries de la duchesse.

La duchesse prit une attitude embarrassée et baissa les yeux.

— Si vous ne m'avez pas comprise, dit-elle d'un air piqué, je n'ai plus rien à dire.

Changobert garda pendant quelques instants le silence. Cette position et cette fortune qu'il devrait à Roullin, à un homme qu'il avait connu dans une situation servile, il pouvait la devoir à une femme sur le cœur de laquelle il croyait toujours régner. Son intérêt serait donc satisfait, et de plus sa vanité y trouverait son compte. Il pensa d'ail-

leurs qu'il pourrait toujours tirer parti de l'écrit de Roullin, en le lui rendant contre une somme raisonnable.

— Un seul mot de vous, duchesse, reprit-il après ce rapide examen, et je cours chez le banquier lui rendre sa parole.

— Il vous faut donc absolument des conditions?

— Il s'agit d'une grande fortune, d'une position éminente.

— Cette position, vous l'aurez dans trois jours. La fortune...

— Je ne demande plus rien, duchesse, dit Changobert comme un homme qui rougirait d'en entendre davantage.

— Lâche, égoïste et niais, dit la duchesse quand Changobert fut parti. Voilà l'homme à qui je me suis sacrifiée quand j'avais dix-huit ans. Et elle courut auprès de Lucien.

— Victoire, mon enfant! Va annoncer à Julia que son mariage avec M. de Changobert est rompu.

— Mais qui donc êtes-vous, Madame? dit Lucien stupéfait.

La duchesse succombait à tant d'émotions précipitées... Elle enveloppa le jeune homme d'un regard si tendre que celui-ci, devinant tout, ne se contint plus...

— Oh! vous êtes ma mère, n'est-ce pas? s'écria-t-il en se précipitant ans ses bras. . . . .

En quittant l'hôtel de la rue de Lille, Changobert s'était dirigé tout droit chez Roullin. Il le trouva dans un état de surexcitation fiévreuse. Le banquier, confidentiellement averti par Hector Chabot, qui était le chef du cabinet du ministre de l'intérieur, de la dislocation prochaine du ministère, s'était lancé sur la haute mer de la spéculation et avait mis tout ce qu'il possédait, fortune et crédit, sur la hausse. La chute d'un ministère de gauche, dont les aspirations belliqueuses donnaient des inquiétudes à une bourgeoisie qui ne demandait qu'à se reposer et à jouir, devait déterminer une hausse considérable sur toutes les valeurs. Les renseignements d'Hector venaient d'être confirmés par le *Moniteur*. Une nouvelle administration, composée des sommités du centre, avait été saluée à la Bourse par un écart de un franc cinquante, et Roullin avait regagné en un seul jour tout ce qu'il avait perdu dans les derniers temps et au delà.

— Entrez, monsieur le comte, dit Roullin avec exaltation, vous voyez un homme victorieux, car la Bourse est aussi un champ de bataille.

— Monsieur Roullin, répondit froidement Changobert, combien donneriez-vous pour que je ne fusse pas votre gendre?

— Que voulez-vous dire? demanda le banquier.

— Jouons cartes sur table, reprit le comte, ma vengeance a duré assez longtemps. Voulez-vous votre billet contre cinq cent mille francs?..

— Cinq cent mille francs! s'écria Roullin, cinq cent mille francs!

— Vous hésitez... quand je pourrais exiger la main de votre fille.

— Marché conclu! dit vivement Roullin, où est le billet?

— Le voici. Donnant donnant.

Roullin prit un morceau de papier, écrivit un bon de cinq cent mille francs payables à sa caisse et le remit au comte qui lui rendit un billet ainsi conçu :

« Je reconnais avoir reçu de M. le comte de Changobert la somme de cinquante mille francs pour la participation que j'ai prise à l'enlèvement d'une jeune fille mineure.

« Signé : MATHIEU ROULLIN. »

Roullin parcourut avidement le billet et le brûla à la flamme d'une bougie.

— Maintenant nous sommes quittes, Monsieur, dit Roullin avec hauteur.

— Et bons amis, mon cher, répondit en riant Changobert.

Dès le lendemain, la duchesse proposa, au nom du prince dont elle était le plénipotentiaire, de reconnaître le gouvernement issu des barricades. La reconnaissance de ce petit potentat, qu'on avait surnommé Shahabaham, était nulle au point de vue politique, mais elle avait une très-grande importance aux yeux de Louis-Philippe, qui voulait effacer la tache originelle de son avénement. Lucien passa pour un homme habile et fut nommé second secrétaire à l'ambassade de Rome. La duchesse s'acquitta avec Changobert en lui faisant obtenir la pairie.

Six mois après les événements dont nous venons de parler, Lucien, devenu l'époux de Julia, vivait pendant l'été dans une charmante villa sur les bords du lac de Côme, entre sa femme et sa mère, rendue à l'obscurité et au repos par la mort de Shahabaham.

Hector, tombé dans l'opposition pendant deux ou trois mois, avait abordé au conseil d'Etat poussé par une brise protectrice, le crédit de Mme Roullin, dont le salon était devenu le centre de réunion de toute l'aristocratie bourgeoise.

Jollivet tint parole à Hector. A peine celui-ci fut-il conseiller d'Etat que le journaliste fit résonner à ses oreilles toutes les cloches de la petite presse. Hector, importuné par l'essaim d'épigrammes qui bourdonnaient à ses oreilles, se surprenait quelquefois à dire, en parlant de ses anciens confrères : « Ces gredins de journalistes! »

Quant à Roullin, il demeura fidèle à son programme. Il vota pour tous les ministères et vit arriver la révolution de février au moment où il allait être créé baron. Cette grande secousse ne l'ébranla pas. Le 24 février à midi, il était républicain, le soir il était ouvrier.

EDMOND TEXIER.

UNE

MONOMANIE POÉTIQUE

ERNEST SCHULZE

« Entre tous les poëtes modernes de l'Allemagne, dit Bouterwek, lequel a mérité comme Ernest Schulze d'être appelé un *minnesinger*, un chantre d'amour, dans le sens le plus rigoureux du mot? » L'amour, telle a été en effet la grande passion, je dirais presque la seule passion de l'harmonieux écrivain. Mais la manière dont il le comprenait fera sourire le lecteur. Sa galanterie germanique n'avait aucune similitude avec la nôtre, avec celle des Espagnols et des Italiens. Jamais on n'a conçu d'affections plus idéales, jamais la rêverie allemande ne s'est montrée plus rêveuse. Il a lui-même choisi pour symbole la source cachée au fond des bois, qui reflète dans son sein l'usage de la lune. Servir ainsi de miroir à sa bien-aimée, c'est tout ce qu'il demande : une timide et chaste vénération lui suffit. J'allais dire qu'il se contentait d'une idolâtrie silencieuse, mais un poëte ne peut jamais garder le silence : il faut que le monde entier soit instruit de ses sentiments. Un sonnet de Schulze peint avec fidélité l'excessive retenue de sa tendresse.

« La beauté qui remplit tout ton être, le doux charme qui se joue autour de ta bouche, les pures émotions qui soulèvent ta poitrine, la pudeur qui empourpre ta joue, la pitié qui fait couler tes pleurs, l'aimable gaieté qui anime chacun de tes traits, la grâce qui t'enveloppe, le chaste prestige qui calme les désirs, voilà seulement ce que j'aime en toi; car ce ne sont pas tes

yeux, ta bouche, tes joues; ce n'est pas la suave ondulation de ton sein que j'aime, ni l'ensemble harmonieux de tes formes. Je ne voudrais point commettre le crime de presser ton corps dans mes bras, d'attenter, par un baiser, à ta lèvre virginale, et de profaner, par la possession, l'image des dieux. »

Je ne crois pas que l'on ait porté plus loin le scrupule, ni que l'amour platonique ait fait naître des aspirations plus immatérielles. Eh bien, ce culte respectueux, cette adoration désintéressée, n'était pas un jeu poétique! Ernest Schulze aimait comme on dit que les séraphins aiment dans le ciel. Toutes ses œuvres expriment le même genre d'affection, et toute sa vie fut d'accord avec ses œuvres. Ses protestations brûlantes et l'extrême modestie de ses vœux lui causèrent même d'assez vifs désagréments. On acceptait son cœur, mais on s'étonnait des limites qu'il imposait à son imagination. Ce mélange bizarre de tendances contraires augmente l'intérêt de sa biographie et rend ses productions plus curieuses. C'est d'ailleurs un vrai poëte, très-aimé en Allemagne, où il circule sous tous les formats, où on le laisse sans crainte dans les mains de la jeunesse.

Ernest-Conrard-Frédéric Schulze était né à Celle, petite ville du royaume de Hanovre, le 22 mars 1789. Quand vint l'âge des études, il montra plus de dispositions naturelles que de goût pour le travail. Il ne faisait ses devoirs que par contrainte, les commençait le plus tard et les expédiait le plus vite possible. Mais il brillait dans tous les exercices du corps, se distinguait dans tous les genres d'espiègleries, et ses compagnons ne demandaient pas mieux que de le seconder. Leurs malices étaient-elles découvertes, fallait-il que la joyeuse bande prît la fuite, il se tenait toujours à l'arrière-garde. Dans la maison paternelle, ses bons sentiments étaient appréciés de tout le monde, mais on n'augurait pas très-bien de son avenir, attendu qu'il était le désordre incarné, perdait ses livres, déchirait ses vêtements ou les salissait, et ne pouvait rendre le plus petit service. Pour calmer les inquiétudes de sa famille, son maître de pension disait souvent que s'il manquait d'assiduité, il ne manquait pas d'aptitude. Il nous donne lui-même sur cette époque de sa vie des détails spirituellement exprimés. « Mes camarades avaient de moi une haute opinion, soit à cause de mon intelligence supérieure, que je ne laissais point voir chez mes parents, soit à cause de ma hardiesse; j'étais toujours le premier sur la glace, quand elle avait à peine la force de me porter; je grimpais le plus haut sur les arbres et sur les toits; je fuyais le dernier, quand nous avions jeté des pierres dans une fenêtre ou éteint la lanterne des vieilles dames et des jeunes demoiselles qu'une servante éclairait au sortir d'une soirée. Le péril avait pour moi un charme irrésistible, et les femmes trop mûres ne se las-

saient pas de m'appeler bandit, vaurien, casse-cou, enragé. Ma réputation était bien différente chez nous. Là, je restais tranquillement assis, m'occupant à lire des romans et des poëmes, ou rêvant au sujet de mes lectures. On me regardait comme bon, tout au plus, à faire un pasteur, qui se promènerait les bras croisés dans les champs et admirerait la belle nature avec une édifiante paresse [1]. »

Schulze, du reste, montrait beaucoup de persévérance dans ses fantaisies, ne les abandonnant que faute de pouvoir continuer à les satisfaire. Il étudia ainsi le blason avec un soin extrême, et, dès l'âge de quatorze ans, les artistes subalternes chargés de peindre des armoiries sur les cercueils de la noblesse, d'après l'habitude germanique, venaient lui demander des conseils. Puis il se dégoûta de ces recherches et donna son recueil de gravures héraldiques : une collection de petites médailles eut le même sort.

Quelques essais en prose, une pièce de vers sur l'éloignement d'un ami révélèrent son talent poétique. Il aimait beaucoup lire, mais principalement les histoires chevaleresques et les contes de fées. Un ancien château, peu éloigné de Celle, et dépendant d'un métayer, renfermait justement une bibliothèque où abondaient ces sortes d'ouvrages. Une salle gothique plaisait d'ailleurs tellement au jeune enthousiaste, qu'il demanda la permission d'aller habiter quelque temps le vieux manoir, près de la famille du fermier. Une de ses lettres contient la description de cette étrange demeure. « Je passais souvent des mois entiers dans un domaine champêtre situé à quelques milles de Celle. Le château, que j'habitais tout seul, se trouvait fort éloigné des bâtiments d'exploitation et comme perdu au milieu d'un parc sauvage, où la nature reprenait ses droits : une rivière le traversait, formant plusieurs bassins et enveloppant plusieurs îlots ; vaste construction abandonnée depuis trente ans, l'édifice lui-même tombait en ruines. Le métayer avait beau m'offrir une chambre dans sa maison, je préférais ma grande salle déserte avec sa haute cheminée, ses petites vitres garnies de plomb, ses nombreux portraits de chevaliers grands comme nature. Elle était si délabrée, cependant, que mon pied passait au travers du parquet, lorsque j'appuyais un peu fort. Dans tout le château, j'avais eu peine à trouver une table qui pût se tenir debout ; j'avais cependant fini par en découvrir une assez solide et assez originale, que soutenaient des pieds de dragon et sur laquelle on voyait un échiquier en marqueterie. Lorsque le soir je lisais ou m'abandonnais à mes réflexions devant cette table, lorsque je venais de me coucher dans le grand lit, sous un dais de drap rouge brodé en jaune, d'où tombaient des courtines de même étoffe, j'éprouvais je ne sais

[1] *Ernst Schulze,* nach seinen Tachebüchern und Briefen, von Hermann Marggraff; Leipsig, 1855, 1 vol. in-12.

quelles émotions fantastiques; je me réjouissais d'être seul, durant la nuit, au milieu de ce vaste manoir, et de braver la terreur qu'il aurait pu faire naître. Si l'orage venait à gronder, si la bise gémissait dans les combles et sous les voûtes des galeries, un frisson me parcourait tous les membres. Même en hiver, je passais ainsi quinze jours de suite, et j'aimais mieux me geler devant l'âtre colossal que d'aller me chauffer au poêle du cultivateur. La bibliothèque, pleine de livres français, me servait de résidence pendant le jour; mais habituellement j'errais sur les bruyères, dans les marais, parmi les bois de sapins, cherchant les lieux les plus sauvages. Depuis ce temps, les pays incultes et solitaires ont gardé pour moi un prestige incomparable: je ne puis songer sans regret, sans désir, à une lande stérile, à une plaine marécageuse, à ces vieilles forêts où le vent murmure de si tristes mélodies. Je ne rimais pas alors, mais je vivais au milieu de mes songes et menaçais de devenir un opiniâtre rêveur. » Le pronostic, à l'insu de Schulze lui-même, se réalisa complétement. Ce bizarre séjour, les récits merveilleux de la bibliothèque développèrent en lui un goût pour le fantastique dont il ne put jamais s'affranchir. Ses lectures assidues et prolongées inspiraient à son hôte la crainte de le voir tomber malade; mais il eut beaucoup à se louer de ses bons offices comme interprète, quand les Français envahirent le Hanovre en 1803. C'était alors un aimable garçon, d'un esprit très-éveillé. Son humeur devint plus joyeuse encore pendant un voyage qu'il fit aux bains de Rehburg, lieu de plaisir où les jeunes dames avaient paru vivement l'intéresser. Lui, qui devait tant célébrer la beauté des femmes, éprouvait déjà les douces et vagues émotions de l'adolescence. C'étaient aussi les premiers indices de sa vocation. Né pour chanter les joies et les souffrances idéales des jeunes cœurs, il était fort embarrassé quand on lui demandait quelle carrière il voulait suivre. La médecine lui répugnait, le droit ne lui plaisait pas davantage; les calculs des sciences positives le révoltaient, la philosophie l'intimidait comme une sévère et mystérieuse prêtresse : il se tourna vers la théologie, mais uniquement parce qu'il fallait faire un choix.

Dans l'automne de l'année 1806, Schulze alla commencer à Gœttingue ses études universitaires. Ce fut alors que Bouterwek, un de ses biographes, le vit pour la première fois, le jeune homme étant venu se faire inscrire parmi ceux qui désiraient suivre son cours.

« Son extérieur, nous dit-il, sans prévenir contre lui, ne prévenait pas en sa faveur. Il était de moyenne stature, de solides proportions, avait une attitude ferme, des traits nobles et réguliers; mais ses yeux brillants, quoique indécis, flottaient dans une mobilité perpétuelle. Ses manières simples et franches ne trahissaient aucune prétention, n'éveillaient aucune attente. »

Bouterwek cependant ne tarda pas à distinguer cet élève supérieur. Il lui donna des éloges mérités, qui lui gagnèrent la sympathie du jeune étudiant. Ils se lièrent de plus en plus, et Schulze lui rendit visite pour lui montrer les premières inspirations de sa muse. C'étaient des épîtres, des sonnets, des élégies, où un vrai talent se faisait jour à travers l'inexpérience. Bouterwek loua les bons passages, les expressions heureuses, et critiqua les défauts. Le poëte lui sut gré de son jugement sincère, et, loin de prendre ses observations en mauvaise part, modifia ses opuscules. Mais sa déférence n'était pas une aveugle soumission. Dans les choses de sentiment, et lorsque les remarques du professeur ne le persuadaient point, il défendait son œuvre. Bouterwek, de son côté, n'était pas un pédant rébarbatif : cette liberté lui plut, anima leurs entretiens et resserra leur naissante union. Schulze était alors grand admirateur de Wieland, et témoignait un goût prononcé pour nos auteurs comiques, dont les ouvrages abondaient dans la bibliothèque du vieux château. L'enjouement du poëte de Weimar lui semblait avoir sur lui l'influence la plus heureuse. Il était d'avis que l'austérité gâte l'existence et nuit à la littérature. On devait, selon lui, planer au-dessus des misères de ce monde, comme les mouettes et les pétrels se bercent dans leur vol au-dessus des flots tumultueux qui battent les écueils. Schulze pratiquait cette maxime et vivait gaiement, quoique ses distractions ne fussent pas de nature à compromettre sa chasteté. Dans toutes ses stances gazouillait la même verve printanière, brillait la même sérénité matinale. On n'aurait pas deviné qu'une mélancolie permanente s'étendrait plus tard sur son esprit, comme l'ombre d'un soir éternel.

Bouterwek, professeur de philosophie, essaya de le passionner pour les recherches transcendantes. Mais peu de poëtes ont aimé ces hautes méditations, qui cachent tant de poésie sous une forme austère et inaccessible à la multitude. Les abstractions théologiques pouvaient encore moins captiver Schulze. Il instruisit son père de sa répugnance et obtint l'autorisation de tourner ailleurs ses efforts. Il se décida ou parut se décider pour l'enseignement des langues anciennes et de l'histoire littéraire. Il lui fallut dès lors suivre de nouveaux cours, mais il y profita peu : ses études particulières étaient les seules qui lui fussent de quelque utilité. Dans le fond, néanmoins, ni la science ni le professorat ne lui convenaient : créé poëte par la nature, il n'aimait que la poésie et ne devait faire d'expéditions heureuses qu'à bord de cette nef magique. Les poëtes sont les hommes qui ont le sentiment le plus complet de la vie, dans sa grâce, dans sa force, dans ses aspirations illimitées à l'indépendance. Toutes les causes d'émotion les émeuvent doublement. Ils éprouvent des joies extraordinaires ou des douleurs inso-

lites; la contrainte les rend muets et sombres. L'ivresse que la multitude cherche dans le vin, le poëte l'aspire dans les rayons du soleil. Comment donc se plierait-il aux nécessités, à l'ennuyeuse routine d'une profession? Où trouverait-il la patience qu'exigent les travaux uniformes? Il rêve la liberté de l'aigle dans les airs, du chamois sur la montagne.

Cependant Schulze avait accompli sa dix-huitième année. Sa grande préoccupation, l'année suivante, fut un poëme en sept chants, qui a pour titre : *Psyché*. Il y raconta sous une forme nouvelle, y entoura d'une lumière septentrionale la vieille légende grecque et l'égaya de plaisanteries à la Wieland. C'était un motif qui lui convenait et par sa nature fantastique, et parce qu'il tournait exclusivement la pensée de l'auteur vers l'amour, objet prédestiné de ses chants. Pouvait-il mieux débuter qu'en rimant l'histoire du jeune dieu qui, chez les anciens, personnifiait cette douce et violente passion? A mesure qu'il avançait dans sa tâche, son style gagnait en richesse, en facilité, en harmonie; sa pensée atteignait de plus grandes hauteurs et son imagination devenait plus sûre de la route qu'elle devait suivre. Il n'avait pas encore terminé ce récit, qu'il était déjà maître de son instrument. Mais combien Apulée aurait été surpris des blondes tresses, des yeux bleus, de l'air mélancolique et sentimental qui métamorphosent son héroïne en pensionnaire allemande! Les sites n'ont pas une apparence moins septentrionale; voyez plutôt ce paysage :

« La nacelle magique conduisit enfin Psyché dans une baie creusée au milieu des roches, autour de laquelle murmure une haute forêt : devant ce port, la mer bondit contre les falaises, mais la vague tranquille et sereine folâtre à l'intérieur. La belle passagère descend sur la rive : de sombres pins lui offrent sous leurs rameaux une fraîcheur hospitalière, et une mousse soyeuse, étoilée de marjolaines et de violettes, arrosée d'ailleurs par des sources limpides, procure à ses membres fatigués le repos dont elle a besoin. »

Est-ce là un de ces golfes du Midi que brûle un ardent soleil, ou l'humide plage d'une île du Nord qu'assiégent des flots tumultueux? A cette époque, néanmoins, Schulze étudiait constamment les œuvres d'Homère, et pensait écrire un jour l'histoire de la poésie lyrique chez les Grecs.

Cependant l'heure approchait où l'amour n'allait plus être pour lui une simple donnée littéraire, un sujet de mélodieuses amplifications. A son enjouement succéda une gravité croissante : son père lui-même observa le changement de son humeur. Il parlait peu, lisait beaucoup, s'intéressait à peine aux choses qui le passionnaient précédemment. L'interrogeait-on sur les causes de sa tristesse, il répondait qu'il n'était

pas heureux. D'un naturel assez réservé, il cachait facilement à ses amis les secrets de son cœur. Son imagination, qui cherchait une beauté dont il pût s'éprendre, trouva enfin cet idéal objet d'une affection éternelle; son encens n'allait plus s'envoler vers les nuages. L'héroïne avait tous les charmes extérieurs et toutes les qualités morales que nous prêtons, dans nos rêves, à la future compagne de notre existence. Elle était fille d'un savant de Gœttingue et n'avait pas encore dix-sept ans; à la sensibilité la plus douce, elle joignait une vivacité entraînante; rien de gracieux, de noble ou de charmant ne s'offrait à elle sans exciter son enthousiasme. Ayant reçu la meilleure éducation, elle peignait, jouait du clavecin et de la harpe, chantait comme une sirène. Voir Cécile, causer avec elle et avec sa sœur Adélaïde, que la nature avait presque aussi favorablement traitée, fut bientôt le seul vœu du poëte. Son ambition n'allait pas plus loin. La jeune fille l'accueillit d'une manière affable, et il se trouva heureux. Son imagination exaltée en fit aussitôt une péri flottant dans les espaces, un être merveilleux et parfait. Les mots, pour la chanter, abondèrent sur ses lèvres. La première épître qu'il lui adressa, épître à laquelle le nom d'ode conviendrait mieux, témoigne du soudain élan qu'avait pris sa pensée : elle est pleine d'opulence et de grandeur. Mais il s'y berce dans le ciel, comme l'oiseau de paradis, et n'ose point quitter les hautes sphères. Il salue à peine la jeune fille au début, puis il ouvre ses ailes, qui l'emportent par delà les nuages. De lui, de son affection, pas un mot. Dans la seconde pièce de vers, même retenue. Dans la troisième seulement, l'émotion croissante lui arrache un aveu, mais quel aveu! quel hymne angélique!

« Toi qui m'a soumis à un éternel enchantement, toi dont le souffle pénètre jusqu'en mon cœur, ne t'irrite point de ma délicate passion! Je t'aime. Oh! n'abaisse pas ainsi ton regard troublé! Jamais une aspiration vulgaire ne profanera la sainte auréole qui t'enveloppe; je t'aime d'un amour profond, impérissable, avec une douce tristesse, mais sans désir et sans regret. Vois, dans l'air du matin, la rosée descendre en tremblant sur les fleurs, comme le baiser virginal d'un esprit, les couvrir de perles et augmenter leurs parfums, pendant que leur tige se redresse, ferme et soyeuse; vois la pourpre qui se joue à travers les bois, orne gaiement les vallons et les collines, pendant que l'aube apparaît sur les nuages roses, balancés par des brises tièdes et silencieuses; vois l'éclat dont se revêt la campagne, lorsque la lune, brillante et douce pastourelle, mène dans les célestes prairies son troupeau doré, pendant que la nuit et la lumière se mélangent mystérieusement. C'est ainsi que l'amour doit se révéler en un cœur pur : il doit être un reflet de la divine splendeur, principe éternel de la beauté périssable. Aucune vapeur ne trouble son ciel limpide, où l'homme se transfigure et se spiritualise. Le cœur a de tranquilles désirs, les sens convoitent, mais l'esprit peut-il faire autre chose qu'aimer? »

Suivent trois cents vers de développements extatiques.

La passion toute morale de Schulze ne le poussait à aucune excentricité. Son ardeur s'évaporait en strophes et en mélodies. Rien ne semblait changé dans son existence : il vivait, il étudiait comme d'habitude. Il passa ses examens, fut promu au doctorat et ne pouvait tarder à obtenir une chaire de professeur. Quelle tournure son affection platonique aurait-elle prise alors? Serait-elle descendue des régions célestes? Aurait-elle quitté son trône idéal, pour s'abaisser aux profanations du mariage? Cela me semble douteux; mais Schulze ne fut pas mis en demeure de se déclarer. Son amour tenait du rêve et de l'hallucination : la femme qu'il aimait s'évanouit comme un songe.

Cécile Tychsen était d'une faible constitution : la nature, en la douant de toutes les grâces extérieures, y avait joint une sensibilité prodigieuse qui la fatiguait et l'épuisait. La force de son imagination, la délicatesse de ses nerfs la vouaient presque infailliblement à la mort. Schulze avait fait sa connaissance le 5 ou le 6 décembre, dans une soirée : il comprit bientôt qu'elle n'enchanterait pas longtemps ses regards. Une lettre du 23 août 1812 exprime à la fois les craintes les plus vives et la passion la plus ardente. « Je n'ai jamais aimé de la sorte et je n'aimerai probablement jamais ainsi : je dépense dans ce seul attachement tout le trésor de mon affection. Il semble déjà que Cécile appartienne à un monde supérieur. On trouve répandue dans tout son être cette bienveillance mélancolique et ineffable que produit souvent la douleur. Elle parle beaucoup de sa mort, et je jugerais cette circonstance de bon augure, si je ne voyais ses forces diminuer de jour en jour. Elle paraît atteinte d'une consomption générale, qui a pour principe une violente maladie nerveuse, dont elle souffre depuis quelques années. Je ne la crois pas attaquée de la poitrine, car elle ne tousse point. Elle guérirait peut-êtr,e si elle n'avait pas une imagination trop ardente et une sensibilité qui vibre, comme une harpe éolienne, au moindre souffle. Toute conversation intéressante l'épuise, et comme elle se passionne pour tout ce qu'elle fait, s'il lui arrive de peindre ou de jouer du piano, elle tombe ensuite dans un accablement mortel. On a donc été forcé de lui interdire ces dernières joies et ces dernières consolations. Elle ne peut même broder : on la prive de toute causerie. J'ai seul la permission de l'approcher, parce que je sais l'entretenir avec calme et enjouement, parce que je lui lis des œuvres légères et agréables. Si je dois la perdre, je veux du moins adoucir, autant que je le puis, les derniers moments de son existence. »

Les symptômes funestes dont l'absence rassurait Schulze ne tardèrent point à se montrer : la pulmonie se déclara, et une toux obstinée fit perdre aux médecins l'espoir de guérir la malade. Cécile Tychsen déclina depuis lors avec une effrayante rapidité. Elle ne garda cependant le lit

que peu de temps avant de mourir. Sa patiente et angélique résignation porta l'enthousiasme du jeune homme à ses dernières limites. En la voyant sourire au milieu de la douleur, il la vénérait déjà comme une sainte. Ses yeux charmants se fermèrent pour toujours avant la fin de sa dix-huitième année.

Depuis ce moment, le poëte ne goûta plus aucune joie durable. Mais, dans son chagrin même, il resta poëte. Devant le corps immobile de la pauvre enfant, surprise sitôt par l'éternel sommeil, il conçut le projet d'écrire, pour la glorifier, une œuvre où il concentrerait tout son talent et qui porterait le nom de la défunte. *Cécile,* poëme en vingt chants, formé de dix-sept mille vers, fut la réalisation de ce vœu. Il le commença presque immédiatement, dès le mois de janvier 1813[1]. Trois ans après, en décembre 1815, il l'avait terminé. Or, dans cet intervalle si court, il avait poursuivi ses études, donné des leçons particulières, épanché en de nombreux morceaux lyriques la surabondance de sa verve et pris les armes pour affranchir sa patrie de la domination française. L'épilogue de *Cécile* renferme des passages très-touchants.

« Elle est terminée, l'œuvre de mon cœur, le douloureux produit de ma longue aspiration. Je l'avais commencée près de ton cercueil, je la dépose en pleurant sur ta pierre funèbre. Elle exprime toutes les douleurs, toutes les joies de mon âme profondément émue. Accepte-la! Dans mes amères tristesses, elle a été ma dernière consolation et le dernier de mes plaisirs.

« Ce que tu fus ici-bas, ton amour et ton enjouement, tes souffrances et tes tendresses, j'ai voulu en tracer une image fidèle. Mon âme ne s'est donc jamais séparée de toi, et j'ai poursuivi mon but en te tenant par la main. Mais avec la couronne que je t'offre maintenant, ma suave illusion va disparaître.

« A travers toutes les alternatives, tu as été, depuis trois ans, l'étoile, le soleil de ma vie. A toi seule était consacrée l'arme avec laquelle mon bras combattait; à toi seule chaque rêve de mon sommeil. Et quoique j'aie bien souffert, pour toi seule je domptais obstinément mes souffrances; je ne voulais point que l'automne aux vents glacés m'empêchât de réunir les fleurs dont je pare aujourd'hui ta couche solitaire.

« Ne me sentant plus chez moi dans ce monde passager, depuis que ton âme habite de plus belles régions, il y a longtemps que j'évite les plaisirs, les jeux, les causeries, le regard fixé invariablement sur toi. Aussi bien des amis se sont-ils détournés de mon chemin, ont-ils blessé, par leur indifférence, mon cœur malade. Pour toi j'ai supporté silencieusement ce chagrin, et j'ai continué de les aimer comme en des jours plus heureux.

« Le vase qui a contenu de la myrrhe en garde toujours le doux parfum; le nuage qu'illumine la pourpre du soir continue à briller dans l'ombre du crépuscule; le fleuve qui se jette dans la mer saumâtre préserve longtemps ses flots de l'amertume; ainsi mortifié, repoussé, abandonné, mon amour pour toi m'a élevé au-dessus de la colère et de la haine. »

[1] Cécile était morte le 3 décembre 1812.

C'est là le cri d'une douleur vraie et profonde, cri que l'on ne saurait entendre sans émotion. L'œuvre elle-même ne trahit pas une affliction moins vive, moins obstinée. Tant d'attachement pour une femme déjà malade quand Schulze l'avait connue, semble un phénomène moral insolite. On croirait volontiers qu'il était en proie à une monomanie sentimentale. Mais la disposition aux idées fixes est la première condition de la grandeur humaine. Le martyr que n'effrayent pas les apprêts du supplice, que ne dompte point la torture, et qui meurt avec le sourire de l'extase; le savant qui poursuit pendant vingt années la solution d'un problème, sans ralentir ses efforts, sans compter ses sacrifices; l'explorateur des mers lointaines bravant mille dangers, mille souffrances, et les menaces de l'abîme, et la mutinerie de son équipage, dans l'espoir de découvrir une terre inconnue; l'artiste désapprouvé de sa famille, luttant contre les anathèmes paternels, contre l'indigence, la tristesse, le découragement et les rivalités; l'homme politique dont rien n'ébranle les convictions, ne change la conduite; l'ambitieux qui cherche la gloire et la puissance à travers la fumée des batailles, agissent tous évidemment sous l'empire d'une idée fixe. La lucidité de l'intelligence distingue seule l'homme supérieur du fou et du monomane. La multitude flotte au gré des impressions, des pensées les plus diverses. Mais il faut convenir que cette tendance avait pris chez notre poëte une singulière direction. Le reste de sa biographie le montrera mieux encore.

Avant la mort de Cécile, jamais Schulze n'avait manifesté de sentiments religieux. La muse à demi-païenne de l'Arioste et de Wieland l'avait seule inspiré. L'enjouement qu'il aimait ne se fût guère accordé avec l'austère poésie de la Bible et de l'Evangile. L'affliction le jeta en un sombre mysticisme. La terre ne lui sembla désormais qu'un lieu d'exil d'où il devait bientôt prendre son vol pour aller retrouver la femme de son cœur. Cécile était pieuse et lui avait en partie communiqué ses dispositions morales. Le merveilleux du christianisme, les anges, les saints, les vierges et les démons, le paradis et l'enfer, le don des miracles obtenu par la foi, l'intervention de Dieu dans les affaires humaines, devinrent la préoccupation habituelle de Schulze et composèrent le fond sur lequel se détachent les personnages de son œuvre. Le sujet même annonce déjà les nouvelles tendances de l'auteur : ce n'est rien moins que la conversion des Danois au christianisme, par une suite de merveilleux événements où Cécile joue le principal rôle. Quand le poëme commence, elle vient de tomber entre les mains de Skiold, roi de la mer, avec un jeune scalde épris d'elle. Skiold, avide de butin, mais superstitieux comme un barbare, les destine à être immolés sur la pierre de la déesse Hertha. Reinald le poëte, qui représente Schulze lui-même,

soupire alors dans les brumes de la Baltique une élégie toute moderne. Cécile montre un dédain de la mort, un calme prodigieux que l'on n'attend pas d'une femme. Ils abordent à une île sauvage, où murmurent des bois séculaires : près d'un lac mystérieux, domaine de l'orfraie et du martin-pêcheur, les attend la druidesse qui doit les sacrifier. Cécile jette un de ses bras autour de Reinald et lui donne le baiser d'éternel adieu. Déjà la prêtresse, armée de son glaive nu, descend vers eux ; soudain des cris résonnent à travers les colonnades de la forêt : ce sont des Germains conduits par Adalbert, qui viennent troubler les rites sanglants des idolâtres. Adalbert a dépouillé les erreurs du paganisme pour revêtir le blanc manteau des catéchumènes ; après s'être agenouillé devant la croix, il a fait serment de porter partout la lumière nouvelle, fût-ce avec l'éclair de son épée. Il tue ou disperse les Danois et sauve les deux captifs. La troupe victorieuse se rembarque, tourne la proue des navires du côté de l'Allemagne, et chacun songe à la hutte circulaire où l'attend sa famille. Mais la prêtresse, furieuse d'avoir perdu ses victimes, d'avoir été contrainte à la fuite, conjure les éléments, déchaîne sur les flots une tempête effroyable. Le vaisseau du chef germain est brisé : Cécile tombe avec lui dans la mer, il la saisit d'un bras, nage de l'autre et finit par la déposer parmi les fleurs, au milieu d'une île inconnue. La belle personne revient à elle : les deux naufragés font un repas de fruits sauvages. Adalbert conte son histoire et la termine par des protestations d'amour. Cécile lui avoue qu'elle l'aime, mais lui déclare qu'elle ne sera jamais à lui, voulant entrer au ciel avec la couronne des vierges. Le héros lui dit qu'il se contentera de l'union mystique de leurs âmes, que, dès sa jeunesse, une vision lui a pronostiqué ce mariage spirituel, devant avoir pour résultat la conversion du Danemark. Ils jurent d'exécuter une si noble et si grande entreprise. Elle ne peut réussir que par la conquête d'une rose incorruptible, placée comme un palladium dans la forteresse de Lethra. Les anges l'avaient détachée jadis de l'arbuste qui fournit les rameaux de la couronne d'épines, et Dieu, on ne sait trop pourquoi, avait permis aux Cimbres de la dérober, de l'emporter en leur Chersonèse, afin qu'elle leur servît de talisman préservateur. Le poëme raconte les longs efforts du couple angélique, la guerre acharnée des Germains contre les Danois, où se produisent mille événements bizarres, terribles, surnaturels. Le scalde suit partout l'héroïne et continue de lui témoigner un amour encore plus désintéressé que celui d'Adalbert, car elle ne l'appelle que son ami et ne le traite point comme un fiancé idéal. Pendant toute cette lutte, Cécile joue le rôle d'une Jeanne d'Arc et d'une pythonisse. La citadelle de Lethra est enfin prise d'assaut : la jeune guerrière s'empare de la fleur mystérieuse et meurt au milieu de son

triomphe avec son compagnon d'armes, mais d'une mort si étrange, si poétique et si douce, que nous allons traduire le passage qui la décrit. Cécile vient de déposer sur un autel chrétien la rose divine : un nuage descend des profondeurs du ciel, puis l'enveloppe avec son respectueux amant.

« Le nuage s'abaissait de plus en plus, comme la rosée silencieuse qui humecte les fleurs : bientôt il se posa doucement sur la colline, voilant le héros et sa fiancée. De suaves mélodies résonnent à l'intérieur, comme si des anges y chantaient à voix basse, comme si leurs accents se mêlaient aux notes claires des harpes, aux molles cadences des flûtes. Cette vapeur embaumée ondoie autour du saint lieu, l'environne de ses flots d'or et de son éblouissante lumière. On eût dit que ce beau nuage laissait entrevoir une contrée magique, aux mille couleurs, pleine de formes brillantes et gracieuses : il imitait des pampres touffus, que semblaient parer des fruits et des fleurs; maint oiseau charmant s'y jouait au milieu du feuillage splendide; mainte source dorée avait l'air d'y jaillir. Çà et là aussi l'on apercevait, dans l'odorante exhalaison, des anges délicats qui secouaient leurs ailes légères.

« Mais ce que virent, ce qu'éprouvèrent les deux amants, illuminés par le visage de Dieu, lorsque leurs âmes pures se détachèrent de leurs enveloppes, comme la fleur éclatante sort de sa prison obscure, cette fête printanière des intelligences délivrées de leurs chaînes terrestres, les élus seuls peuvent la révéler et la décrire. Une corde, la plus tendre de toutes, saisie, pour ainsi dire, d'un tremblement prophétique, se rompit avec un faible son sur la harpe de Reinald, souvent touchée par la main de Cécile. Tout le monde comprit, en entendant cette dernière vibration, que le couple avait atteint son noble but, venait d'obtenir la récompense de sa victoire, la mort en Dieu. Et le nuage ondoyant, aux mille couleurs, abandonna l'autel, emportant avec lui les bienheureux.

« Montez donc la région fortunée, disparaissez dans un doux songe, époux sans tache! Eveillez-vous ensuite là-haut, pleins d'un suave étonnement, la main dans la main, environnés d'une lumière d'or, au milieu de bois éternellement fleuris! »

Leurs corps, cependant, sont restés sur la terre : on leur creuse une fosse que l'on tapisse de fleurs et de feuillages; quand ils y sont couchés, les assistants y jettent toutes leurs parures d'or, de perles et de diamants, qui finissent par combler le tombeau. On recouvre de terre et de gazon ce lit splendide, puis l'empereur, venu là tout exprès, plante au sommet du tertre la rose immortelle. Chacun s'éloigne : Reinald seul demeure près du funèbre tumulus et prie jusqu'au matin. Il se bâtit ensuite un ermitage dans la forêt voisine : tous les jours il orne de fleurs la couche nuptiale des deux amants, et passe le reste de sa vie à chanter les perfections de la miraculeuse Cécile.

Ne dirait-on pas que je viens d'analyser un de ces livres ascétiques où la foi chrétienne se produit en bizarres rêveries, en ardentes visions? Ce poëme n'a-t-il point une grande analogie avec les extases de sainte Thérèse, les songes de Swedenborg, le *Voyage du pèlerin* de John Bunyan?

L'amour a-t-il inspiré des sentiments plus immatériels, une vénération plus mystique? Cécile n'est pas une femme; Schulze nous la représente comme un être surnaturel, pétri de lumière, de parfums et de rosée, aussi diaphane que le cristal, aussi brillante que l'arc-en-ciel, aussi légère que les brumes de l'automne. C'est la réaction idéale d'un jeune enthousiaste qui fuyait trop la réalité. Tout, dans son œuvre, offre le même caractère de suavité hyperbolique. Le mal, le vice, la ruse, la bassesse, la méchanceté, ces dispositions funestes qui abondent parmi les hommes, sans lesquelles l'intérêt, la variété, le drame manquent aux productions de l'art et de la littérature, Schulze les a omises. Il a voulu construire une épopée avec de l'or, des perles, des diamants, des fleurs, des plumes d'oiseaux, des rayons de soleil, des rayons de lune, des soupirs angéliques et d'ineffables tendresses; il a dépassé de beaucoup les *Mille et une Nuits*, les contes de fées, les hallucinations des buveurs d'opium. L'amour, tel qu'il l'a conçu, a été pour lui un philtre enivrant, dont rien n'a pu dissiper les magiques effets. Il a passé dans la vie comme un somnambule dans un quartier populeux, sans rien voir, sans rien entendre, dominé, absorbé par les images intérieures qui obsédaient son esprit.

Croirait-on néanmoins qu'après avoir vu la mort briser sa première idole, cet homme étrange fit la cour à d'autres femmes? Oui, Schulze conçut d'autres passions, attacha ses yeux rêveurs sur d'autres jeunes filles. Mais les sentiments qu'il leur exprima furent encore plus singuliers que son attachement pour la défunte. Il se prosterna d'abord devant la sœur même de Cécile, charmante personne dont nous avons parlé plus haut, et lui offrit ses hommages. Différentes pièces de vers nous prouvent qu'elle les accepta, ne sachant point quelles restrictions le poëte mettait à son amour, quelles conditions il voulait lui imposer. Il prétendait la courtiser sous le nom de Cécile, la confondre avec elle dans une même pensée, dans une seule adoration, de manière à détruire sa personnalité autant que possible, à lui faire jouer le rôle de sa maîtresse morte. Elle n'aurait plus vécu, pour ainsi dire, que par procuration. Le poëte avait d'ailleurs résolu de s'en tenir avec elle aux tendresses platoniques, de la poser sur un piédestal, comme sa sœur, et de faire fumer devant elle l'encens le plus respectueux. Il voulait lui adresser chaque jour des vers passionnés, brûlants, extatiques, mais se borner à ces effusions de cœur. Le mot de mariage ne serait pas prononcé entre eux. Le mariage! quelle grossièreté! quel avilissement de l'amour! quelle sacrilége atteinte à l'idéal!

Schulze n'exposa pas aussi nettement son programme, sans le moindre doute. Il témoigna son admiration pour la belle personne, il la chanta en beaux vers, et elle se sentit en même temps émue et flattée de la vio-

lente exaltation produite par ses charmes. Comment croire qu'un homme si épris se contenterait d'aménités littéraires? Comment deviner sa folle abnégation? comment supposer qu'il trouverait moyen d'unir un enthousiasme chevaleresque à la timidité d'une nonne, au spiritualisme des anachorètes? Ce genre insolite d'affection devait bientôt amener entre lui et Adélaïde une mésintelligence plus ou moins vive, les placer tous les deux dans une fausse position. Les hommages ambigus qu'il lui adressait provoquèrent un premier débat, dont nous sommes instruits par un morceau intitulé: ERKLŒRUNG, *Explication*.

« Un esprit léger, dit le poëte, peut chercher des plaisirs nouveaux dans le changement : moi je ne célèbre qu'une maîtresse, qui apparaît sous une double forme à mes yeux incertains : là, dans les cercles toujours muets d'une autre existence, ici, ornée du frais prestige de la vie. Et quoi qu'on les appelle de deux noms différents, mon cœur ne sépare point leurs gracieuses images. Loin de sacrifier l'une à l'autre, je fais au contraire tous mes efforts pour les unir, pour les fondre en une seule. Je vois souvent la première descendre du trône d'or que je lui élève (le poëme de *Cécile*) et m'offrir la couronne des poëtes, en récompense de mon immortelle affection; mais l'autre s'en irrite, me jette des regards sévères et me montre un front hautain. Une silencieuse douleur s'empare alors de moi. Je ne sais plus ce que je deviens, mon sentier se voile à mes yeux, j'ignore où je vais. Que faire? O vous qui étiez jadis unies dans la joie et dans la souffrance, qui n'aviez qu'une volonté, pourquoi vous séparez-vous dans la mort, pourquoi l'une de vous s'offense-t-elle de ce qui attire l'autre vers moi et me mérite sa protection? Alternative cruelle, que de tourments tu m'as déjà causés! Je ne veux pourtant point changer la direction de ma voile : que la tempête me chasse au hasard sur les flots sans limites! Le ciel a résolu que la peine me tiendrait lieu de plaisir. Eh! bien, ma souffrance m'est douce : je la supporte en silence et ne me plains pas. »

Tel est le fond de son ode, qui ne dut point calmer le légitime dépit de la gracieuse fille. Elle se jugeait digne d'être aimée pour elle-même et trouvait le rôle de suppléante au-dessous d'elle. L'obstination de Schulze ne pouvait qu'augmenter sa mauvaise humeur. Le second point de leur discordance intime et voilée ne tarda guère à soulever d'autres orages. Le mélodieux auteur répétait sans cesse que l'amour se suffit, qu'il abhorre les désirs vulgaires, qu'il ne demande pas même de retour. Une strophe de son grand poëme contient le passage suivant :

« L'amour ne peut-il calmer ses propres souffrances, et s'évanouit-il quand la bien-aimée disparaît? Celui qui n'a jamais aimé se trouble seul à cause d'elle; celui qui aime trouve la félicité dans l'amour, même sans être aimé. »

Il est impossible, je crois, de porter plus loin le renoncement, l'ascétisme de la passion. Franchissant les bornes de la nature, Schulze ne devait entraîner aucune femme au sein des brumeuses régions qu'il affectionnait. Cécile ne l'y avait pas suivi, malgré les vaporeuses couleurs

dont il l'a peinte. Elle lui dit un jour qu'il était une énigme. Il ne comprit pas bien le sens caché de ce mot et lui adressa une épître où se révèle toute son ingénuité :

« Tu m'appelles une énigme, lui dit-il, un homme mystérieux, moi qui t'ai récemment ouvert mon cœur et t'en ai montré les derniers replis? Tu sais tout ce que je puis t'apprendre! Chacun de mes regards, chaque son étouffé de ma voix, ma douleur muette et le sourire de mes heures joyeuses t'expliquent mon affection, t'expliquent que tu es seule ma vie et mon amour; que mes plus tendres, mes plus intimes sentiments t'appartiennent, que ton regard seul me donne de la force, me verse le repos. »

Et il développe cette pensée dans une longue suite de strophes. Il n'y avait décidément pas moyen de s'entendre avec lui. Le second objet de son culte poétique l'essaya vainement. Adelaïde s'irrita de plus en plus, lui témoigna hautement son dépit, et une rupture devint nécessaire, quoique le songeur obstiné trouvât du charme jusque dans le courroux de la jeune personne. On lui signifia, selon toute apparence, qu'il fallait en finir avec ce badinage sentimental. Schulze affligé, mais immuable, écrivit alors la pièce de vers intitulée : *Séparation*.

« Je t'aimais, s'écrie-t-il, et cependant, hélas! il faut que je renonce à toi! Je ne t'en veux point, je n'en veux qu'à la destinée. Si tu me demandes jamais pourquoi je pleure, tu devras te répondre à toi-même.

« Je t'aimais, je l'avoue encore, quoique la douleur dût être le seul but de ma longue aspiration. L'amour ne réside-t-il point dans la sympathie de deux belles âmes, et le sentiment n'est-il pas la récompense du sentiment?

« Je t'aimais avec toutes les sortes de tendresses qui ne demandent pas la possession et auxquelles suffit l'amour. L'affection que tu m'as inspirée, tu voudrais y mettre un terme : mais une fois enchaîné, je le suis pour toujours.

« Je t'aime et ne puis t'oublier; je saurai cependant contenir ma douleur silencieuse; je condenserai tout mon chagrin dans une larme, j'exprimerai tout le désespoir de mon cœur dans un soupir.

« Que le sort m'enlève maintenant les bonheurs qui peuvent me rester en ce monde! Quand on donne ce qu'on a de mieux, on donne réellement tout ce qu'on possède. Oh! laisse-moi pour dernière consolation la douce croyance que tu ne me haïssais point parce que je t'aimais! »

Cette rupture lui causa un violent chagrin : il était épris à sa manière et eût voulu faire partager les bizarres sentiments qui l'animaient. Son illusion provoque le sourire. Mais qu'importe d'où vient l'affliction, quand l'affliction est réelle? Parmi nos souffrances, beaucoup ont sans doute une cause absurde ou imaginaire; en sont-elles moins des souffrances? Leur aiguillon pénètre-t-il moins avant dans notre cœur? Hélas! non. Ce n'était pas assez de tous les maux que nous a préparés la nature; notre intelligence capricieuse, notre sensibilité exubérante, le travail solitaire de notre pensée devaient encore nous ouvrir les ré-

gions ténébreuses, l'enfer vague et illimité des douleurs chimériques ! Le poëte ne se découragea point encore : il fit d'autres tentatives pour communiquer aux blondes Allemandes la séraphique passion où il se complaisait. Partout il reçut le même accueil, bienveillant d'abord, plus réservé ensuite et à la fin décidément glacial. Quand on voyait le jeune homme se changer en fantôme impalpable, en ménestrel éthéré, on le congédiait. Ne voulant point entendre parler de mariage, il ne servait qu'à empêcher les jeunes filles de se pourvoir.

On conçoit aisément un homme d'intelligence qui n'aime pas les femmes, qui les raille comme Boileau ou ne s'en occupe jamais, réservant toute sa pensée à de graves méditations, à des travaux littéraires ; mais ne pas aimer les femmes dans leur attrayante réalité, fuir avec une sorte d'indignation les témoignages de leur sympathie, les grâces qu'elles accordent à leurs fidèles serviteurs et qui éveillent de si impétueux désirs, être disposé de cette manière exceptionnelle et s'adresser constamment aux femmes, parler toujours des femmes, s'abîmer en des extases d'amour, il y a vraiment de quoi dérouter le biographe et l'observateur. Ne dirait-on pas que la nature se fait un jeu d'essayer toutes les combinaisons possibles des sentiments humains ?

Ce spiritualisme opiniâtre était d'autant plus singulier chez notre poëte qu'il se mêlait à l'action, aux luttes et aux travaux qui engendrent ou développent le sens pratique. Vers la fin de 1813, par exemple, Ernest Schulze prit volontairement les armes pour marcher contre la France. Il s'engagea dans le bataillon des chasseurs de Grubenhagen, qui se formait alors à Gœttingue, sous les auspices du colonel de Beaulieu. Voulant servir sa patrie de sa plume aussi bien que de son épée, non-seulement il devint le secrétaire de son colonel et sut mériter son affection, mais il rima des poésies guerrières, comme on sonne de la trompette avant la bataille. Il fut, avec Arndt et Kœrner, un des prophètes de la délivrance. Son régiment ne se trouva prêt qu'en 1814, dans les derniers jours de l'hiver. Il était destiné à rejoindre l'armée du Nord, qui devait expulser de Hambourg et des environs le terrible Davoust. Schulze mena pendant toute cette campagne la vie ordinaire du soldat, montant la garde, couchant sous la tente, ayant à supporter mainte privation, chargeant l'ennemi au signal de ses chefs, exalté par l'odeur de la poudre et par le tonnerre de l'artillerie. Les différentes circonstances de l'expédition allumaient sa verve : il les a décrites dans des lettres, dans des odes particulières ou rappelées dans des chants d'amour, car il soupirait et s'attendrissait jusqu'au milieu des bivacs. Cette existence active, pleine de distractions et d'émotions, parut exercer l'influence la plus heureuse sur son esprit et sur son corps. Ses idées s'égayèrent, sa santé se fortifia. Davoust, n'ayant pu défendre sa posi-

tion, battit en retraite, et Schulze prit possession de Hambourg avec l'armée du Nord. Son retour à Gœttingue le plongea de nouveau dans la mélancolie. Les nuages, que le soleil de l'action avait un moment dissipés, voilèrent plus que jamais son esprit. Ses échecs auprès des femmes l'accablaient de douleur. Il se plaignait d'être méconnu, dédaigné, repoussé, quand il ne demandait que de l'amour et de la confiance. Sa tristesse croissait de jour en jour. Il cherchait la solitude et travaillait presque sans relâche. Un cours public sur l'histoire des littératures anciennes n'ayant pas obtenu grande faveur, il s'en tint à des leçons particulières, pour lesquelles il avait une aptitude spéciale. Son père, qui possédait quelque fortune, ne le laissait pas d'ailleurs en proie aux soucis du besoin, aux perplexités de la vie journalière.

Cependant Schulze était destiné à mourir jeune, par suite même de son lyrisme excessif. Ne prenant aucun soin de sa personne, ne ménageant pas ses forces, il se traitait comme un pur esprit, comme les personnages fantastiques de ses poëmes. Des douleurs de poitrine, qu'il avait ressenties pour la première fois après la mort de Cécile, mais qui s'étaient calmées, lui rappelèrent de nouveau les tristes nécessités de la condition humaine. Une phthisie pulmonaire se déclarait. Dans les défaillances de ce mal terrible, Schulze lui-même pensa bientôt qu'un changement d'air et de pays lui était indispensable pour rendre à son corps la santé, à son âme la sereine disposition qu'il estimait jadis le premier des biens. Quelques-uns de ses amis, se trouvant alors au bord du Tibre, le pressaient de venir les rejoindre. Franchir les Alpes devint dès ce moment le but de tous ses vœux. Il se proposait d'écrire en Italie un poëme chevaleresque, analogue au *Roland furieux*, où domineraient l'enjouement et la gaieté : le beau ciel de Rome ne devait lui inspirer que de charmantes conceptions. Durant l'été de 1816, il fit ses préparatifs de voyage, tout en poursuivant ses études philologiques. C'était l'année suivante qu'il comptait voir la patrie du Tasse et de l'Arioste. Ne pouvant jusque-là quitter l'Allemagne, il entreprit une excursion sur les bords du Rhin et du Mein, pendant les fraîches journées de l'automne. Il allait, pour ainsi dire, au-devant de la mort. S'étant négligé comme d'habitude pendant cette promenade, il abrégea les moments qui lui restaient à vivre. Après son retour, de violentes douleurs lui annoncèrent que l'heure fatale sonnerait bientôt pour lui. Schulze n'en travaillait pas moins assidûment. Ce fut même alors qu'il écrivit sa *Rose enchantée*, le plus populaire de ses ouvrages, conte naïf que l'on réimprime dans toutes les collections de classiques allemands. Il débute par une invocation au printemps, et le remercie de lui avoir rendu la santé ! Il parle ensuite d'une jeune fille qu'il aime, la dernière dont il devait s'éprendre.

« Et ce jardin, là-bas, qui, se découvrant et se dérobant à demi, me laisse apercevoir tant de fleurs charmantes ; qui, près de moi, dans un petit espace, renferme souvent tout mon bonheur et tout mon souci; précieuse retraite où ce matin même elle donne de tendres soins à ses jeunes sœurs, augmentant leur éclat et leurs douces émanations rien qu'en les touchant de ses mains soyeuses, comme il semble se parer plus somptueusement que jamais, comme la rosée y brille, comme la verdure et les autres couleurs y resplendissent ! »

Bientôt le poëte commence son récit. Léontès, jeune et beau chevalier, courant le monde pour chercher des aventures et illustrer son nom, arrive un soir sur les bords de la mer, où la fatigue et la douceur de la température le déterminent à passer la nuit. Laissant errer son cheval dans les prés, il se couche lui-même parmi les hautes herbes, pensant dormir jusqu'au retour du soleil. Mais voilà qu'un spectacle merveilleux attire ses regards. Dans les dernières lueurs du jour et sous les premiers rayons de la lune, il découvre une nef d'ivoire, aux mâts d'ébène, aux voiles de soie, qui se dirige de son côté avec un bruit harmonieux. Des jeunes filles, tenant les avirons, battent les flots en cadence, et un attelage de cygnes les aide à faire voguer l'embarcation magique : une fée assise sur un trône les guide au moyen de rênes d'or. Cette fée, nous n'avons pas besoin de le dire, est un miracle de grâce et de beauté. Elle et son attrayante escorte viennent prendre les plaisirs du bain sur la grève solitaire où le hasard a conduit le chevalier. Grande est sa surprise quand elle aperçoit le bel inconnu, mais à l'instant même la plus violente passion embrase son cœur et jette le trouble dans son esprit. Un ordre sévère interdit cependant à sa race immortelle et délicate tout amour avec les enfants des hommes, depuis qu'Armide a endormi entre ses bras la valeur de Renaud. Peu importe ! Ianthé brave la défense; elle ne s'appartient plus, elle ne redoute plus le châtiment et le malheur, elle veut, coûte que coûte, devenir la maîtresse du noble et ravissant paladin. Elle s'approche donc de Léontès, elle lui déclare qu'il est son prisonnier, car il a pénétré dans une île qui fait partie de ses domaines.. « C'est ton cœur, c'est ton âme, c'est ta vie, que je demande pour ta rançon, » lui dit-elle en se penchant vers le trop heureux chevalier. Celui-ci l'entoure de ses bras, et, quand même la terre ouvrirait ses abîmes, rien ne lui ferait lâcher sa douce capture.

Ayant ainsi noué connaissance, les deux amants prennent place sur le navire, qui les transporte dans une île merveilleuse. Leur union produit bientôt un charmant petit héritier, dont la vue seule les comble de joie. Mais leur bonheur, hélas! doit s'enfuir comme un rêve. Trois mois après la naissance de leur enfant, le père et la mère, jouant avec lui, l'agacent, le couronnent de fleurs, quand tout à coup la reine des fées se montre au milieu des nuages. Elle vient punir sa sujette du mépris

qu'elle affiche pour ses lois, ou plutôt de la tendresse qui les lui a fait oublier. Elle déclare donc aux époux consternés qu'ils ne peuvent plus vivre ensemble, quoique leur séparation ne doive pas être éternelle, puis elle emporte leur petit garçon. Léontès, accablé de douleur, retourne dans le château de ses pères. Ianthé prend son île en dégoût et se met à errer par le monde : elle ne cherche point l'innocente créature qui lui rappellerait sa félicité passagère, car elle sait qu'elle ne la trouvera point, mais elle examine tous les enfants, et s'ils ressemblent au sien de quelque manière, s'ils en réveillent dans son cœur le cher et triste souvenir, elle les comble de ses dons. Nul ne l'émeut aussi vivement que la jeune héritière d'Astolf, monarque d'un pays chimérique. Elle l'adopte, pour ainsi dire, et l'environne de soins, mais regrette de ne pouvoir l'embellir, tant la nature a modelé avec amour ses formes adorables. Elle grandit, elle tient les promesses de ses débuts ; encore un peu de temps et elle va troubler tous les cœurs. Son père est alors attaqué par un puissant voisin, qui ne serait pas fâché de lui ravir ses États. Craignant que sa protégée ne coure des périls au milieu de cette lutte sanglante, la fée transporte Clotilde chez son ancien amant. Tout ému de la revoir, Léontès se charge avec plaisir de la séduisante pupille. Durant deux années entières, elle mène dans son château la vie la plus douce et la plus calme.

Une de ses promenades favorites était une grande pelouse, qui terminait le parc et longeait la forêt voisine. Un ruisseau limpide traversait le bois et la prairie, tantôt couvert d'ombre, tantôt inondé de soleil. Or, un jour que Clotilde, folâtrant de ce côté, attrapait un papillon, elle fut aperçue par un jeune ménestrel nommé Alpino. Il avait déjà erré en bien des pays, charmant et attendrissant quiconque prêtait l'oreille à ses mélodieux accords. La vue de la belle étrangère lui cause une telle émotion, qu'il demeure immobile parmi les arbres qui le cachent. Le plus délicieux de ses rêves lui semble avoir pris pour l'enivrer une forme réelle. Aussi ne veut-il point quitter l'endroit où lui est apparue cette vision enchanteresse; il ne veut point renoncer à la joie de la contempler encore. L'inflammable poëte se fait donc bâtir une hutte dans la forêt, une hutte qu'il enveloppe de lierre, de vigne et de chèvrefeuille. Là, sans jamais se montrer, il chante la gracieuse inconnue dont il raffole, quoiqu'il ne sache pas même son nom. Elle l'entend, elle l'écoute sans le voir et devine son affection pour elle. Le ciel préserve ce soupirant germanique de lui parler et de lui faire la cour! L'auteur n'a garde de le compromettre ainsi.

« L'amour, dit-il, tremble de se manifester; il évite, plein d'inquiétude, la cause de son secret bonheur ; la concupiscence donne de l'audace, porte à la lutte; l'amour se révèle par le silence et par l'abnégation. »

Une fois que Clotilde est instruite des sentiments d'Alpino, elle le fuit à son tour, comme on devait s'y attendre. La seule liberté qu'elle se permette, c'est de regarder de loin sa petite maison, en se cachant elle-même dans les feuillages. Ne l'apercevant plus, le ménestrel se désole, fait retentir les bois de chants douloureux. La tristesse le chasse enfin de sa cabane, il va s'asseoir au bord du ruisseau, à l'endroit même d'où il a vu pour la première fois la jeune princesse. Touché de ce souvenir, il jette des fleurs dans le courant, qui les emporte. Le hasard veut que Clotilde soit un peu plus haut et l'examine, redoutant fort d'être aperçue : elle entend ses plaintes, cueille une rose éblouissante de fraîcheur, livre au petit ruisseau ce gage d'amour, puis se sauve comme une antilope effarouchée. Alpino devine que cette fleur vient d'elle et s'en empare avec un transport de joie.

Astolf cependant a vaincu ses ennemis : une flotte met à la voile pour aller chercher sa fille. Elle n'a pas même le temps d'avertir le ménestrel et de lui faire ses adieux. Plus d'un mois se passe avant que la fâcheuse nouvelle pénètre dans l'ermitage du chanteur. Il prend alors sa harpe et se met à courir le monde, espérant trouver quelque jour sa bien-aimée. Il arrive enfin au sommet d'une colline, d'où il aperçoit dans la vallée un château de marbre blanc, autour duquel verdoient des jardins admirables. Sur les prairies d'alentour sont dressées de nombreuses tentes qui, d'après leurs pennons et leurs couleurs, semblent appartenir à trois peuples différents. Un berger survient, et le barde lui demande l'explication de ce spectacle imprévu. Le palais est celui qu'habite le père de Clotilde. Après le retour de la jeune fille, un grand nombre de prétendants ont recherché sa main : pas un seul n'a obtenu d'elle un regard bienveillant. Quoi qu'on fasse, elle demeure toute rêveuse et ne prend plaisir qu'à chanter pour elle-même des airs étrangers. Trois empereurs se mettent enfin sur les rangs : elle se soucie bien d'eux ! Le noir monarque de la Taprobane forme alors le projet de l'enlever pendant qu'on célébrera le jour anniversaire de sa naissance. Mais, tenus en éveil par la jalousie, ses deux concurrents devinent son intention. Clotilde est assise sur un trône, dans le parc illuminé de feux sans nombre, lorsque le perfide souverain s'y élance avec son armée. Au même instant ses compétiteurs, suivis de leurs troupes, franchissent d'autres portes, et une bataille s'engage sous les yeux de la princesse effrayée. Heureusement un pouvoir surnaturel la protége : on voit tout à coup les chefs et les soldats rester immobiles comme des statues. C'est l'amante de Léontès qui vient d'opérer ce prodige. Elle apparaît dans une nacelle aérienne, descend près de Clotilde et sermonne les trois empereurs. « Est-ce l'épée à la main que l'on recherche les bonnes grâces d'une jeune fille ? Est-ce la violence

qui gagne les cœurs? Par la force, on obtient la soumission, mais l'amour brave la contrainte et ne cède qu'aux prières, à la tendresse. Apaisez donc votre ardeur belliqueuse, dit la fée en terminant; retournez dans votre pays, et au bout d'un an, à pareil jour, revenez avec les dons que vous croirez pouvoir être agréés de ma pupille. Jusque-là, le destin veut qu'elle vive d'un nouveau genre d'existence où rien ne saurait troubler son repos. »

Comme elle achève ces paroles, une brume couleur d'émeraude enveloppe Clotilde : elle se transforme en rosier, sur lequel brille une seule rose, un bouton près de fleurir. Une grille d'or se dresse alentour, une pièce d'eau isole la terre qui la porte : trois ponts suspendus réunissent au continent cette île improvisée. Les monarques recouvrent la libre disposition d'eux-mêmes et vont méditer dans leurs palais lointains l'avis que leur a donné une conseillère des plus persuasives. « Un an s'est écoulé depuis cette époque, ajoute le pâtre, et c'est ce soir même, aux derniers rayons du soleil, que doit avoir lieu l'épreuve. » Puis, tous les deux, le poëte et le berger, traversent la foule brillante assemblée sur la prairie.

Pendant ce temps, l'astre splendide incline vers l'horizon : les fabuleux empereurs se mettent en marche avec leurs présents. Chacun d'eux s'avance dans l'île par un des trois ponts : tout tremblant de crainte et d'un vague espoir, le barde se glisse au milieu de leur cortége. Le roi des Indes, vêtu d'une robe de pourpre, offre à la belle métamorphosée l'or le plus pur, sous forme solide et sous forme liquide; le roi de Taprobane, portant une robe verte, tient dans les mains un vase de cristal où s'arrondissent des perles sans secondes; le roi de Saba, ayant pour costume une robe couleur de feu, espère réussir au moyen d'une corbeille qui contient du nard, de la myrrhe, de l'encens et quelques-unes des fleurs avec lesquelles le phénix bâtit son nid. La rose demeure immobile sur son trône verdoyant. Les trois épouseurs, malgré leur dépit, sont contraints de se retirer. Alpino met alors le genou en terre et implore d'Astolf la permission de tenter aussi l'épreuve. D'un mouvement de son sceptre, le prince la lui accorde. Le poëte inspiré chante les joies, les douleurs, les exquises tendresses de l'amour et la rose qui en est l'emblème. A ses éloquentes paroles, on voit la fleur s'épanouir : peu à peu l'arbuste magique subit une transformation et Clotilde reprend ses gracieux contours, son aimable visage. Elle se penche vers le jeune homme et presse ses lèvres sur les siennes. En ce moment, la reine des fées apparait au milieu des nuages, ayant à sa gauche Léontès et Ianthé à sa droite. Elle leur apprend que le jeune barde est leur fils. Cette nouvelle comble de joie tous ceux qui l'entendent. On marie les deux amants, qu'on

laisse seuls dans l'île; les ponts s'abîment sous les eaux du lac, et le vert bocage sert de chambre nuptiale aux heureux époux.

Telle est la fable de la *Rose enchantée*, que nous avons cru devoir analyser entièrement, à cause de la célébrité dont le poëme jouit au delà du Rhin. Le lecteur l'a sans doute jugée un peu enfantine : elle rappelle les contes du premier âge. Mais de toutes ces histoires naïves et fantastiques, nulle n'a été revêtue d'une forme aussi éclatante, n'est écrite dans un style aussi pur, aussi mélodieux et aussi naturel. C'est le chef-d'œuvre du genre, et tout chef-d'œuvre mérite l'attention du lecteur ou s'en empare bon gré mal gré. Devant ces radieux tableaux, on se prête à l'illusion, ainsi qu'on se laisse volontairement abuser par les décors et les chimères d'un splendide opéra.

Dans la *Rose enchantée*, comme dans *Cécile*, le poëme a pour sujet principal la conquête d'une fleur. Toujours cette rose ! Et notez bien que c'est une rose rouge, car l'auteur ne pouvait souffrir les roses blanches.

« Que beaucoup de gens célèbrent, s'ils le veulent, la rose blanche, dans le sein de laquelle habite une chaste paix : je mettrai toujours bien au-dessus la rose rouge, d'où sort la flamme brillante et divine de l'amour. Son humide éclat, son ardeur intime, son tiède parfum, qui éveille et fomente le désir; l'inquiète agitation qui échappe aux regards dans ses profondeurs purpurines, je les aime, j'y trouve mes délices, quoiqu'ils me dévorent et me fassent mourir. »

Ces expressions brûlantes, ce culte opiniâtre pour une fleur chimérique, sont curieux au dernier point. Il y a là un phénomène moral extraordinaire, une déviation des sentiments humains, que l'on pourrait envisager comme une maladie intellectuelle, dont les vers harmonieux du poëte offrent les symptômes les plus étranges et les mieux caractérisés.

Le conte fantastique de Schulze fut, pour ainsi dire, son testament. Il croyait revenir à la santé, pendant que l'implacable nature achevait de miner son organisation. Un concours ayant été ouvert à Leipsick pour le meilleur récit en vers, il expédia son poëme, qui obtint le prix. Le pauvre jeune homme se flattait encore de voir l'Italie, quand les progrès de son mal le contraignirent de retourner à Celle, dans la maison de son père. Il y mourut le 26 juin 1817, âgé de vingt-huit ans et trois mois.

« Ernest Schulze, dit Bouterwek, un de ses biographes, avait de nobles sentiments et une mâle conscience de sa valeur, sans toutefois s'exagérer son mérite. Taciturne et réservé, il était cependant sincère : il avait même le mensonge, la ruse, la flatterie, les actions et les discours équivoques en horreur. Il se montrait fidèle dans ses amitiés, irritable

comme un poëte, mais dédaignait la vengeance. Il poussait la ténacité jusqu'à l'obstination : absorbé en lui-même, il négligeait tout ce qui aurait pu lui donner le bonheur, il était toujours prêt au sacrifice. »

Ces renseignements concordent avec l'idée que nous nous sommes faite de Schulze : ils nous révèlent en lui les prédispositions morales, d'où naissent et l'enthousiasme solitaire et les hallucinations des esprits surexcités. On reconnaît là ce faquir de l'amour idéal, qui devait tourner invariablement sur lui-même au point d'en perdre la raison.

Mais il faut se souvenir qu'il est mort très-jeune. La vigueur surabondante de la jeunesse produit deux sortes d'excès différents. Elle précipite les uns dans la tumultueuse ivresse d'un sensualisme effréné : ils bondissent à l'appel du plaisir, comme le lion parmi les jungles; bals, théâtres, festins, nocturnes débauches, querelles, intrigues d'amour, folles dépenses, tout ce qui leur promet de la joie ou donne carrière à leur fougue impatiente les charme, les attire et les transporte. Ils ne s'arrêtent que quand leurs organes refusent d'aller plus loin. C'est pour eux une satisfaction que d'atteindre les dernières limites de leurs forces, et l'on dirait qu'ils veulent agrandir le cercle de l'existence humaine. Leurs folles équipées, avouons-le, trouvent presque partout une indulgence visible ou secrète : ne suivent-ils pas le chemin où court la multitude? Le proverbe ne dit-il point expressément : Il faut que jeunesse se passe? Si donc le voluptueux garde sa fortune, sa position et sa santé, on ne parle de ses fredaines qu'avec un sourire.

Chez le reste des jeunes gens, chez les plus nobles et les mieux doués, la passion prend un autre cours. L'ardeur du sang se porte à la tête : ils s'enthousiasment pour le bien, pour le beau, pour la justice et la vérité. La science, les arts, la poésie, la renommée militaire, les droits des peuples sont l'objet constant de leurs préoccupations. De crainte que le plaisir ne les empêche d'atteindre leur but, ils le repoussent fièrement : ils vont même jusqu'à dédaigner le bonheur qui les cherche. Aussi ne commettent-ils d'autres excès que des excès de travail, de courage et d'abnégation. Ils oublient dans l'étude le soin de leur personne, les limites de leurs forces; ils courent sur les mers, sur les champs de bataille, au-devant du péril et de la mort; ils atttaquent au nom de la justice les gouvernements oppresseurs, au nom de la vérité les doctrines fausses et toutes-puissantes. Ce sont des héros, mais les héros durent peu. Beaucoup se réveillent de leur exaltation sur le grabat d'un hôpital, sur les débris d'un vaisseau naufragé, sur une plaine ensanglantée par la mitraille ou dans les ténèbres d'un cachot souterrain. La foule ne leur témoigne guère de sympathie : elle les traite en général de fous et de cerveaux brûlés; leurs magnanimes sentiments diffèrent trop des passions

communes. Tant pis pour eux s'ils ont manqué de prudence, s'ils ont cru que le monde obéissait aux lois de l'idéal.

Schulze expira dans cette fièvre sublime de la jeunesse. Les premiers froids de l'âge, les douleurs continues de l'expérience n'eurent pas le temps de calmer sa fougue intellectuelle, d'amortir sa poétique ébriété. S'il avait plus vécu, il aurait sans doute changé de goûts et de conduite. Quand sa verve se serait un peu endormie, quand il aurait cessé de voir le monde à travers un brouillard surnaturel, de s'enfermer dans ses rêveries comme dans un jardin magique, il se serait lassé des éternels soupirs de son cœur, des éternelles gammes de son luth, et il aurait compris l'amour tel que l'a fait la nature; il lui aurait demandé un bonheur mêlé de nuages, au lieu d'y chercher un prétexte de souffrances. Son imagination brillante, son style riche, abondant et mélodieux, eussent animé, paré de meilleures conceptions. Il se serait élevé de plus en plus dans le ciel des poëtes, comme le Dante guidé par Béatrice. Mais l'arbre n'eut que le temps de fleurir : la mort l'abattit sous sa cognée avant la saison des fruits.

Schulze n'en a pas moins eu l'honneur d'inaugurer, avec Uhland, Byron et Thomas Moore, cette ère moderne de la poésie lyrique où, depuis quarante ans, le génie humain a produit tant de chefs-d'œuvre, où il a éclipsé tout ce qu'on avait fait précédemment. Ses odes, ses brûlantes épîtres, ses morceaux détachés sont des diamants et des perles. Dans cette forme, appropriée à sa nature, il pouvait concentrer tous les rayons de son talent, comme les esprits enferment, dit-on, la lumière du soleil dans les escarboucles. Ses trois empereurs n'offrent point à la rose enchantée des dons plus magnifiques. Les lettres de Schulze, publiées l'année dernière par M. Marggraff, prouvent en outre qu'il aurait été un excellent prosateur, s'il avait voulu abandonner quelquefois le rhythme poétique.

ALFRED MICHIELS.

ROSSINI

NOTES DE VOYAGE D'UN ARTISTE

FRAGMENTS.

Florence, 8 juin 1834.

La santé du maëstro était meilleure aujourd'hui; la nuit a été calme; le sommeil semblait devoir lui être rendu après de si longues insomnies.

Son esprit se ressentait de cette amélioration, et les saillies qui lui sont habituelles avaient reparu avec toute leur verve et leur gaieté.

La conversation est bientôt revenue sur Paris, sur la longueur des opéras modernes et sur leur tendance toujours croissante au bruit.

« Quel est le but, dit Rossini, de ces longues représentations? De satisfaire les musiciens? Je ne le pense pas, et je suis convaincu que la tête la mieux organisée, et par cela même qu'elle est organisée, ne saurait supporter sans fatigue cinq heures de musique. Est-ce donc pour le public ignorant? Encore moins, ce public-là bâille dès le second acte.

« Votre Opéra, continua Rossini, commence à sept heures et finit à minuit; le spectateur n'est rentré chez lui et n'est couché qu'à une heure du matin; il s'ensuit qu'au lieu d'un plaisir facile, vous avez une fatigue journalière.

« Le public élégant trouve, il est vrai, le moyen d'arriver seulement au second acte; j'ai même connu une dame qui m'a avoué ne pas connaître le premier acte de tous les grands opéras. — Cette longueur de spectacle peut se concevoir comme une spéculation de la part des directeurs de théâtres tels que ceux des boulevards; mais pour une scène comme l'Académie de musique, je ne sais quel interêt l'on peut avoir à rendre pénible ce qui devrait être un plaisir. L'ouverture du théâtre à huit heures donnerait à tout

le monde le temps de dîner, et sa fermeture à onze heures laisserait la possibilité de se coucher à minuit.

« Les chanteurs dureraient comme autrefois, et mourraient, non sur le champ de bataille, mais dans leurs lits, après de bons et honorables services.

« Et *Guillaume Tell*, allez-vous me dire? J'ai accepté vos mœurs toutes faites, et les auteurs actuels feront comme moi. Ce n'est pas d'eux que viendra la réforme, au contraire; les droits sont en raison du nombre d'actes. Les directeurs les commandent. Ils ont même soin d'ajouter ce qu'ils appellent un lever de rideau, lorsqu'un opéra leur paraît trop court.

« Votre public est bien le plus honnête et le plus policé qui soit au monde! Depuis des années, on ne sait plus ce que c'est qu'un sifflet dans un théâtre d'art à Paris. Et sans le zèle peu éclairé des claqueurs, on ne connaîtrait même plus les *chuts* beaucoup plus polis, que provoquent souvent leur maladresse.

« Tous ces abus pourraient cependant être réprimés par un homme de talent et de goût qui aurait la volonté de faire les réformes nécessaires. »

Pendant que Rossini causait ainsi, j'étais appuyé sur une grande table, et je feuilletais deux partitions de l'édition nouvelle dont il m'avait parlé; l'une, la *Cambiole di Matrimonio*, le premier de tous ses opéras joués, car le *Polybio*, bien qu'antérieur de trois ans, resta dans ses cartons et ne fut joué que beaucoup plus tard; l'autre était le *Barbier*.

« Je suis toujours furieux, m'a-t-il dit, mon cher ami, de cette publication qui met sous les yeux du public tous mes opéras réunis. On y trouvera plusieurs fois les mêmes morceaux, car j'ai cru avoir le droit de retirer de mes opéras sifflés ceux qui me paraissaient les meilleurs, et de les sauver du naufrage en les replaçant dans les nouvelles œuvres que je faisais. Un opéra sifflé me paraissait bien mort, et voilà qu'on a tout ressuscité!...

« — Comment, Maëstro, lui ai-je dit, est-il bien vrai que vous ayez eu des opéras sifflés?

« — C'est si vrai, répondit-il, que le plus sifflé de tous est là entre vos mains, me montrant le *Barbier*, que je feuilletais.

« Ah! c'était un joli charivari que cette soirée! et j'ai cru que le théâtre Argentina allait crouler sous les sifflets et les huées du public romain.

« Je m'en souviens comme si c'était hier... Vous savez que dans nos théâtres italiens, le compositeur de l'opéra doit conduire l'orchestre aux trois premières représentations. Au lever du rideau, j'étais donc à mon poste... Mais n'anticipons pas sur les événements, car la représentation commence avec mon entrée dans la salle.

« J'avais bien conscience de n'avoir pas fait une trop mauvaise partition, et je comptais sur un succès. Je savais toutefois qu'une partie sérieuse du public, les vieux amateurs, jugeraient sévèrement l'audace d'un jeune homme qui osait, disaient-ils, refaire la partition de *Paesiello;* et Dieu sait cependant que je ne l'avais faite qu'à mon corps défendant, plein d'admiration que j'étais pour le maître et de défiance en mon propre talent. Mais le directeur m'avait imposé ce libretto; et tout ce que j'avais pu obtenir,

c'était que l'on changeât les morceaux de *Paesiello*, mettant un trio où il y avait un duo, un quatuor où il avait mis un air, et ainsi de suite. La calomnie était le seul morceau qu'il m'avait été impossible d'éviter. En outre, malgré mes avis réitérés, l'auteur du libretto, laissant là Beaumarchais, avait inventé un échange de billets continuels entre Figaro et Rosine. Après bien des discussions, le poëte m'avait fait des concessions; mais il restait encore trois ou quatre billets que se repassaient Rosine et Figaro, et ces malencontreux messages égayèrent fort le public.

« Toutes ces circonstances présageaient donc un moment décisif dans ma carrière, et je mis à ma toilette le plus grand soin pour paraître devant la terrible assemblée.

« J'avais un habit noisette à boutons d'or, qui m'allait à ravir, et que mon tailleur m'avait assuré être du meilleur goût. Quant à moi, je le trouvais charmant.

« Malheureusement, le public d'Argentina ne fut pas de cet avis, et mon entrée à l'orchestre excita l'hilarité unanime de mes juges. Les quolibets pleuvaient de tous côtés sur mon habit; il était clair que le propriétaire d'un habit qui déplaisait si fort au public devait être jugé par lui un sot et un ignorant.

« Ce fut sous cette prévention acharnée que l'ouverture commença. Au lever du rideau, à chaque mouvement de ma pauvre personne, les rires recommençaient au sujet de mon habit.

« Les chanteurs, ne comprenant rien à cet accueil, perdirent la tête, et ce fut au milieu de ce désarroi général que commença le premier acte.

« Tous les malheurs, toutes les fatalités devaient fondre sur moi ce jour-là, et jamais auteur n'éprouva un guignon pareil. Garcia chantait Almaviva; en sa qualité d'Espagnol, sachant jouer de la mandoline comme un amoureux du temps d'Isabelle, il s'accompagnait lui-même sur cet instrument. Mais, hélas! voulant dominer le tumulte en faisant acte de bravoure dans sa ritournelle, il fit, d'un coup de pouce triomphant, voler en éclats toutes les cordes de l'instrument; les rires alors redoublèrent. Je n'avais pas de piano sous la main; vainement je criai au violoncelle de faire un arpège en pizzicato... le violoncelle me regardait d'un air hébété et ne comprenait pas. Furieux de l'injustice du public, je me mis au milieu de ses sifflets à applaudir moi-même les chanteurs à la fin des morceaux. — Voyez, dit alors le public exaspéré par mon audace, l'habit noisette se moque de nous! Et les cris devenaient des cris de rage.

« Cependant, je comptais fort sur l'apparition de don Bazile pour ramener mon public; l'acteur était parfaitement grimé, et le rôle original; mais, hélas! je me souviens encore de cette fameuse entrée. Bazile ne regarde pas devant lui en sortant de la coulisse, il se prend le pied dans une planche saillante, et vient s'écraser le nez sur le théâtre, dans une chute épouvantable.

« Le public ne comprend rien à cette entrée en scène; les uns croient que c'est dans la pièce et crient au mauvais goût, tandis que les autres, qui ont compris l'accident, rient aux éclats du malheureux chanteur.

« La *calomnie* fut chantée au milieu d'un saignement de nez, et le mouchoir sanglant à la main. Bazile s'était littéralement aplati la figure.

« Mais je n'étais pas au bout de mes tribulations; et quand, lassé de rire et de faire tapage, le public semblait disposé à écouter et à ne plus penser à mon habit, un incident déplorable survenait de nouveau.

« Au commencement du final du second acte, un chat sort de la coulisse, s'avance bravement sur le bord de la rampe et se met à considérer la salle avec curiosité. De tous côtés, alors, on s'adresse à ce chat, l'appelant, imitant les miaulements qui semblent l'intriguer beaucoup. Bartholo le renvoie d'un coup de pied à l'autre bout du théâtre. La malheureuse bête, revenue de son étourdissement, s'élance le long des décors, passant entre les jambes de tout le monde, se livrant à une gymnastique désespérée!

« Rosine se sauve d'un côté, Marceline de l'autre; et lorsque la disparition du chat semblait me permettre de rassembler mon armée, une nouvelle course furibonde de l'animal exaspéré ramenait le tumulte et les hurlements joyeux dans la salle. Poursuivi dans les coulisses, le chat rentrait en scène, et le rideau tomba sur le final qu'on ne pouvait plus entendre.

« Il faut avoir été auteur et exposé trois mortelles heures à cette torture, pour comprendre de telles souffrances! Je sortis à moitié fou de cette salle, tenant ma tête à deux mains, poursuivi par ces cris assourdissants.

« Je courais devant moi dans les rues tortueuses de Rome, et j'étais seul enfin dans une des petites ruelles silencieuses qui conduisent de la place Colonne au palais Borghèse, vis-à-vis duquel je demeurais, que je croyais entendre encore distinctement les sifflets du théâtre Argentina.

« La journée du lendemain fut employée en efforts généreux de la part de mes amis. On essaya de calmer cette hostilité du public et l'on prit toutes les mesures pour obtenir une audition impartiale.

« Le lendemain, à l'heure du théâtre, malgré l'affiche et l'avis du directeur, je ne parus pas. On attendit en vain. J'étais au lit, la tête enfoncée sous mes couvertures, bien abrité contre les sifflets et les quolibets, et résolu à ne pas aller à la représentation.

« Le directeur m'envoya chercher en toute hâte; je répondis qu'on pouvait jouer sans moi, comme on voudrait, que je n'irais pas.

« Vers la fin de la soirée, une rumeur sourde d'abord, puis de plus en plus distincte vint m'arracher au sommeil qui me gagnait, au milieu de mes agitations continuelles. Une grande clarté projetait ses lueurs mouvantes sur les murailles de ma chambre, et mon nom, répété par des voix retentissantes, vint rappeler à mon esprit, déjà sous l'empire d'un premier sommeil, les souvenirs cuisants de la veille. Les malheureux! m'écriai-je, exaspérés par mon audace à les braver, en veulent-ils donc à ma personne? Et entendant des pas tumultueux dans l'escalier, je criai hors de moi au *padrone di casa* de tirer les verrous et d'appeler au secours.

« Les voix bien connues de quelques amis parvinrent non sans peine à m'arracher à ce lugubre cauchemar.

« On criait : *Vivat Rossini!* en agitant des flambeaux. Passant alors de la terreur à la joie la plus vive, j'allai ouvrir ma porte, lorsque mes regards

tombèrent par hasard sur mon malheureux habit noisette, pendu à mon portemanteau, au mur de ma chambre. A sa vue, tous les souvenirs cuisants de la veille se présentèrent en foule à mon esprit, et je fourrai de nou veau la tête sous mes couvertures.

« Il fallut l'insistance et les prières de mes amis pour me faire consentir à les suivre au théâtre Argentina, où une ovation, capable de calmer les blessures de mon amour-propre d'auteur, m'attendait. »

Après cette histoire, racontée par Rossini avec cet esprit fin, léger et sérieux tout à la fois, qui donne un tour si charmant à tous ses récits, le maëstro parut tout à coup se ressentir de son mal, qu'il avait momentanément oublié au souvenir des jeunes années; et cet éclair de gaieté qui l'animait tout à l'heure, fit place aux douleurs et aux chagrins du présent.

Florence, 24 juin 1854.

La chaleur a été accablante, et je n'espérais pas, en sonnant ce soir à la villa Rossini, rencontrer le maëstro dans de meilleures conditions de santé.

Je l'ai trouvé assis sur un banc dans le jardin, plus triste et plus impressionnable encore que de coutume. Vainement j'ai voulu attirer son attention sur cette belle vallée de Fiesole qui se déroulait à nos pieds, tandis que la lune faisait briller sur les flancs de la montagne les blanches villas dont elle est semée.

Les gloires du théâtre semblent s'y être donné rendez-vous; celles du passé et celles du présent. Là, c'est la villa Catalini, ici celles de Mario, de Tamburini, de la Grisi et d'autres noms qui ont fui de ma mémoire. C'est vers les rives de l'Arno, vers la ville des fleurs, la ville des grands souvenirs, que, las des bravos et des enivrements fiévreux du théâtre, ils viennent chercher la fin d'un rêve de bonheur et les frais souvenirs de jeunes années.

Vainement j'ai tenté de ramener la conversation sur le passé : l'agitation, les douleurs du présent paralysaient mes efforts... « Vous m'avez paru inquiet l'autre jour, ai-je dit au maître, de l'exécution du second acte de *Guillaume Tell*, qu'on monte au Palais-Vieux pour le concert des fêtes de la saint Jean? Je suis allé hier à la répétition afin de pouvoir vous dire mes impressions; elles ne sont pas très-satisfaisantes, et malgré le zèle et le talent des chanteurs, les chœurs et l'orchestre sont loin de les seconder. Tout leur intérêt est évidemment réservé pour une scène de Mabellini qui les dirige, et qui paraît surtout absorbé par la mise en scène et le succès de sa propre musique.

«— Que voulez-vous, m'a répondu Rossini, l'attrait de la nouveauté est irrésistible, et devant ces nouveaux venus de la veille, nous aurons toujours tort, nous artistes du passé. Et puis là, de bonne foi, comment voulez-vous qu'on puisse faire de la vraie musique dans cette grande salle du Palais-Vieux? Ces murs, couverts des peintures du Vasari, semblent protester d'avance contre toute harmonie; ces lourds plafonds semblent prêts à lancer leurs grandes figures boursouflées sur la tête des exécutants! Je ne suis qu'un pauvre musicien bien ignorant en peinture; mais je suis convaincu

que l'homme qui a fait ces fresques ne pouvait pas comprendre ni aimer la musique.»

Cette boutade, pleine de vérité, pour un homme que le vrai beau et la poésie enthousiasment, mais qui ne peut dans ses impressions se préoccuper de la scolastique, qu'il ignore, me mit sur la voix d'une conversation qu'une certaine discrétion ne m'avait pas permis jusque-là d'aborder et dans laquelle le maëstro, si plein de modestie et de bienveillance, ne me disait jamais complétement son opinion.

« Ne vous semble-t-il pas, cher maître, ai-je dit, qu'il y a une similitude parfaite entre cette époque de l'art italien, qui prit la dimension pour la grandeur dans l'art, et cette école moderne qui a pris l'exagération du bruit pour le grandiose et le dramatique?

« Je sais bien qu'on a inventé un mot emphatique pour excuser ce parti pris, qui met à néant la science des détails et reste toujours impuissant en raison même de son système; car il n'existe plus de *forté* quand il n'y a plus de *piano*. — On appelle cela le développement d'une belle *sonorité*. Le procédé, très-simple, consiste à ajouter l'unisson des instruments de l'orchestre à celui des chœurs, à écrire des airs et des duos sur les deux ou trois notes de chaque registre de voix, sur lesquels un chanteur peut crier impunément. On sort alors du théâtre assourdi, fatigué. Les vrais musiciens protestent et jurent de ne pas revenir; mais on se passe d'eux, et le mauvais goût détrône peu à peu les gloires du passé! »

Rossini a souri à cette sortie sans me répondre, ou, s'il m'a dit son opinion, ç'a été si bas que je ne puis affirmer l'avoir entendue.

« Le malheur de notre jeune école italienne, a-t-il ajouté, c'est que tous nos compositeurs veulent imiter le maître à la mode sans le quitter d'un pas; et ce n'est même qu'à cette condition qu'ils se font admettre par le public. Ils prennent ses formules, ses idées, et de là naît la satiété. Tandis qu'en France, vos compositeurs, grands et petits, écrivent chacun avec un style qui lui est propre, et l'imitation est difficile.

« Par exemple, pour pouvoir imiter Auber, il faudrait avoir son esprit, son savoir et son imagination; et à ceux qui croient pouvoir dire qu'il fait de la petite musique, je réponds qu'il la fait en grand musicien. Auber est et sera toujours un de mes bons amis, et je ne cesserai de compter parmi ses admirateurs.

« — *Guillaume Tell* vous a-t-il coûté un long travail? lui ai-je demandé après une pause silencieuse qui m'a fait craindre de voir une conversation pour moi d'un si puissant attrait, m'échapper de nouveau.

« Il a été composé, m'a-t-il répondu, pendant un séjour de six mois à la campagne, chez Aguado; j'y ai mis toute l'attention et la volonté qu'exigeait le théâtre pour lequel j'écrivais.

« A Paris, il y a des oreilles qui ne se contentent pas, comme on le fait souvent ailleurs, de l'à peu près, de l'inspiration du moment; là, c'est le congrès des premiers musiciens de l'Europe, et le jugement est sans appel.

« J'entrais d'abord dans une série de travaux dont je voulais faire un tout complet. Je venais de signer un traité avec la liste civile, par lequel je

m'engageais à faire quatre opéras en collaboration avec Scribe, et je voulais les faire tous dans un style différent. *Guillaume Tell* était le commencement de cette œuvre complète que les événements ne m'ont pas permis d'achever.

« Je voulais aborder un opéra fantastique, mais laissant de côté les spectres, les démons et les fantômes lugubres, je devais faire chanter les fées, les génies, et je souriais déjà à tous mes personnages couleur de rose, que l'avénement de l'administration Véron vint mettre en fuite pour toujours. »

Ce retour de la conversation sur l'opéra ramena encore le souvenir de *Don Juan*, banni maintenant du répertoire.

Rossini me dit connaître par cœur toutes les œuvres de Mozart, et revint avec complaisance sur son admiration passionnée pour *Don Juan*. « C'est le colosse des opéras, ajouta-t-il, le poëme le plus complet qui ait été donné à un musicien. Il renferme tout. Il y a du tragique, du comique, du tendre, du pathétique, du brio, de la foule, du fantastique terrible et la peur d'un poltron. Il y a toute la poésie des nuits d'amour et d'aventure de l'Espagne dans cette romance sous le balcon d'Elvire, et dans l'admirable trio qui la précède. C'est la plus grande machine théâtrale qui soit au monde, et la plus belle poésie. »

Je parlai de *Fidelio*. Rossini ne l'a jamais entendu jouer. « Beethoven, dit-il, ne comprenait pas le théâtre ; il ne connaissait que son orchestre, et faisait des chanteurs des flûtes et des clarinettes. *Fidelio* est fait comme une symphonie ; il y a une grande distance entre Mozart et Beethoven, comme auteur dramatique.

« Votre opéra, tel qu'il est constitué, dit le maëstro, est un non-sens, s'éloignant chaque jour de plus en plus du goût et des sympathies de votre nation.

« Les opéras-tragédies ont lassé le public ; l'opéra-comique, qui prend de jour en jour des allures plus musicales, est vraiment votre opéra national, c'est là qu'est la musique actuelle, et c'est vers ce but que devraient converger les efforts et les intérêts de vos compositeurs.

« Par cela même que ce genre de musique est particulier à la France, il s'éloigne du génie des Allemands. Pour faire un opéra-comique, l'auteur doit s'identifier avec son sujet, et être capable au besoin d'y jouer le principal rôle. Pour moi, j'ai rêvé toute ma vie de faire un opéra-comique avant de mourir, et les circonstances sont toujours venues entraver ma volonté. »

Le maëstro me fit alors une série de questions sur l'opéra-comique actuel, sur les chanteurs et les compositeurs, puis il s'écria : « Et Berlioz, que devient-il ? Voilà un homme qui m'a toujours été sympathique, malgré son peu de goût pour la musique italienne moderne et ses bizarreries musicales. J'admire en lui ce courage, cette lutte patiente contre la mauvaise fortune. Malgré l'insuccès de ses œuvres dramatiques, il a toujours lutté avec énergie, esprit et talent. Cette persistance l'honore, et j'ai pris un intérêt constant à sa fortune. »

Le retour d'une douleur névralgique vint mettre fin à cette causerie qui nous avait insensiblement ramenés dans le monde de Paris. « Allons, dit Ros-

sini, il faut rentrer, et, après ce voyage dans les souvenirs du passé, retomber lourdement dans la réalité du présent, les nuits sans sommeil et les maux de toutes sortes. Encore les accidents visibles ne sont-ils pas pour moi les plus graves. Peut-être retrouverai-je le sommeil, l'appétit et l'activité de mes jambes, mais rien ne me rendra ma mémoire qui s'éteint, mes idées qui se confondent et mon esprit qui s'affaiblit.

« — Aurais-je donc tant de plaisir à vous écouter, s'il en était ainsi ? lui ai-je répondu. Vous entendrais-je avec tant de bonheur me dire vos opinions d'art, et raconter vos charmantes histoires ? »

Dix heures sonnaient à l'horloge d'un couvent voisin, et je pris à regret congé du maëstro.

C. DOUSSAULT.

POÉSIE

LE GRAIN.

Ami, ne pleure pas, et de la Providence
Ne doute point non plus, si le siècle est brutal,
Et si l'homme, courbé sous le sceptre du mal,
Insulte à l'équité, dans sa pâle démence;

Cela ne peut durer : ce jour sombre et fatal
Est un point dans le temps; — conserve ta croyance. —
Le soleil séchera, de son foyer immense,
La vapeur qui le voile en son cours triomphal.

— Erreur, dis-tu, la foi n'est plus de ce vieux monde,
Les esprits sont trop las, et les cœurs trop impurs.
D'un tronc sec et pourri n'attends pas de fruits mûrs. —

Ami, je sais un grain, sous la terre féconde;
Fouille au creux du sillon où Dieu sut l'enfermer :
Regarde, il est pourri, le grain qui va germer...

MARC-ANTOINE MONNIN.

LE SAPIN.

Quand l'hiver a passé sur nos mornes campagnes
Et que partout le sol est aride et désert,
Le sapin seul conserve, au haut de nos montagnes,
Tout son feuillage frais et vert.

C'est ainsi que l'hiver, en passant sur mon âme,
En a séché les fleurs, illusions d'un jour,
Sans y laisser de tout ce que la mort réclame
D'autre rameau vert que l'amour.

Mais le sombre sapin toujours reste le même,
On ne voit point de fleurs sous son feuillage noir...
Des désirs de mon cœur, hélas! il est l'emblème,
Car ils sont aussi sans espoir!

THÉODORE PARMENTIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

REVUE LITTÉRAIRE.

On se rappelle que M. *Edmond About* avait porté une plainte en diffamation contre la *Revue de Paris*, à propos des articles qu'elle a publiés sur le roman de *Tolla*. M. *Edmond About* vient de se désister spontanément de son action. Il reconnaît ainsi que nos critiques n'ont jamais cessé d'être loyales et de bonne foi.

Cependant les débats commencés et les faits nouveaux qu'ils ont portés à notre connaissance ont eu l'avantage de modifier la sévérité de nos jugements et d'éclairer tout le monde sur la nature et les détails des faits. Nous n'avons d'ailleurs jamais contesté à M. *About* ni son talent, ni son esprit, et au plus fort de nos discussions, sa valeur littéraire a toujours été hors de cause.

Bouquet de Lieder, traduit des poëtes de l'Allemagne contemporaine, par M. Paul de Lacour. Paris, veuve Berger-Levrault, rue des Saints-Pères, 8. 1856.

On nous a témoigné plus d'une fois de la sympathie pour notre fidélité à la poésie et notre tendresse pour les vers. Il est bon de se sentir apprécié, même dans l'accomplissement d'un devoir; mais l'amitié ne causera jamais à notre cœur la joie particulière que nous éprouvons à voir un étranger dont on s'écarte se rendre justice en fuyant lui-même. Certains écrivains appartiennent aux lettres par des livres publiés avec bonheur dans un temps où l'air supportait les plus courtes ailes; ces hommes ont été illustrés depuis par des situations qui leur ont été faites, honneurs académiques, positions politiques, et on nous cite souvent leurs noms que nous n'accepterons jamais comme des noms de maîtres, mais que nous reconnaissons pour des aînés. La grande famille littéraire ne doit renier personne, pas même le der-

nier, manquât-il de talent; pas même le premier, manquât-il de dignité; sur certains points, on doit défendre ses adversaires, et des plus antipathiques il faut supporter le jugement. Cela posé, rien ne défend qu'on se réjouisse quand ceux-là mêmes qu'on eût chassés du temple par un mouvement de colère despotique, s'en expulsent spontanément, drapés dans le dédain grotesque de l'indignité et de l'impuissance.

Dans un des derniers numéros du *Moniteur universel*, la poésie a reçu un grand hommage de la plume de M. P. Mérimée. Du haut de je ne sais quelle notoriété, plus officielle que littéraire, l'historien de don Pèdre, roi de Castille, émet cet oracle : « *A vrai dire, je ne conçois pas, et c'est peut-être une hérésie, je ne conçois guère de poésie que dans un état de demi-civilisation ou même de barbarie, s'il faut trancher le mot*. C'est dans cet heureux état seulement que le poëte peut être naïf sans niaiserie, naturel sans trivialité. Il ressemble alors à un charmant enfant qui bégaye des chansons avant de construire une phrase. Il est toujours amusant, parfois sublime; *il m'émeut*, parce qu'il croit tout le premier les contes qu'il me débite. Tous les pays ont eu leur époque poétique, et, *j'en demande bien pardon à mes contemporains, je crois que les Muses ont rarement honoré les humains de leurs visites après les temps de sauvagerie*... Dans la société antique, le poëte était le chef militaire, le législateur, l'oracle de sa tribu; il connaissait tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Aujourd'hui, d'ordinaire, *le poëte est étranger à la vie pratique; il est un des membres les plus inutiles de la société; il parle une langue factice, que la plupart de ses compatriotes ne comprennent point*, et le plus grand succès auquel il puisse prétendre, c'est d'intéresser quelques rêveurs comme lui. »

Est-il possible de piétiner des roses d'un sabot plus lourd et d'un air plus suffisant? Ces lignes ont été écrites par un homme qui peut entrer quelquefois dans une salle où il a le droit de s'asseoir et où deux fauteuils rappellent V. Hugo et Lamartine; cet homme est donc tout simplement à plaindre.

Nous devons reconnaître, et c'est là notre joie, que M. Mérimée nous eût embarrassé si, par une fantaisie impossible à sa nature sèche, il eût reconnu et proclamé la grandeur de la poésie. Il s'est de lui-même mis en dehors de ceux qu'il appelle les *inutiles*. Nous ne voudrions pas discuter avec M. Mérimée : il nous prouverait facilement qu'il a raison et que lui, il n'est pas *étranger à la vie pratique*; il nous démontrerait par des chiffres qu'il sait *parler une langue que la plupart de ses compatriotes comprennent*.

Ce n'est donc pas pour le coreligionnaire de H. Beyle que nous écrivons ces lignes; c'est pour l'enseignement de quelques honnêtes gens aux yeux desquels il est bon de relever les impiétés qui se produisent. M. Mérimée se félicite que le poëte ait été remplacé par le gendarme; il doit être sincère. Ses idées et les nôtres se trouvent en désaccord sur tous les points; il a l'âge de ceux qui récoltent, nous avons l'âge de ceux qui sèment. Nous éprouvons pour ses doctrines la même répulsion qu'il doit éprouver pour les nôtres; chez lui, cela doit se traduire par un dédain plein de lassitude; chez nous, cela s'exprime par une indignation pleine de colère. Bien que tout rappro-

chement soit impossible entre nos convictions et ses théories, nous ne laisserons jamais échapper l'occasion de constater l'hostilité de nos sentiments réciproques, laissant aux lecteurs le soin de juger entre ceux qui affirment et ceux qui nient.

T'our tale, comme dit Byron. S'il est triste de voir si peu de bonnes idées se faire jour, il est plus triste encore de regretter celles que l'on gâte dans le petit nombre qui se présente. M. P. de Lacour peut se vanter d'avoir gaspillé une précieuse pensée et défloré un important travail qui reste encore à faire après lui. L'auteur, comprenant que la poésie allemande moderne était pour ainsi dire inconnue chez nous, songea à réunir un choix des plus riches morceaux lyriques des héritiers de Goëthe et d'envelopper ce trésor dans nos rhythmes français qui, sous une main habile, peuvent se draper encore assez largement. Hélas ! l'intention seule mérite un éloge. Le choix est fait sans goût, et la traduction est faible au point que la pauvre poésie allemande, à force de lavages et de périphrases, reste décolorée et toute déteinte. Que de richesses perdues ! Pourquoi M. de Lacour ne s'est-il pas résigné à produire une excellente traduction en prose sur le modèle de celle de Robert Burns par M. Léon de Wailly, plutôt que d'essayer une lutte impossible ? Que de chefs-d'œuvre méconnaissables passent sous nos yeux, ombres inanimées enveloppées dans le même linceul, au bruit monotone des psalmodies de complaintes. On cherche en vain la profonde mélancolie du *Château de Boncourt*, de Chamisso ; la farouche simplicité du *Roi aveugle*, de Uhland ; les brumes fantastiques de la *Revue nocturne*, de Zedlitz ; l'ardeur sombre de la *Chasse de Ludzow*, de Th. Kœrner, Sous la plume du traducteur, toutes les poésies se ressemblent ; et, non content d'enlever toute l'originalité de tous ces chants célèbres, il en atténue la force au moment où la pensée va devenir énergique malgré lui. Dans le *Royaume des esprits*, de Platen, M. de Lacour retranche *deux tercets trop violents* qui flétrissent un empereur, bourreau d'un peuple martyr. Pourquoi ne pas avoir rapproché de ce poëme noble et sacré le *Voyage nocturne* de Lenau ? Le *Trompette mourant* d'Herwegh le lui conseillait.

Pour calmer mon âme éperdue,
Mes amis, vous dont je suis fier,
Prenez mon clairon, jouez l'air :
« La Pologne n'est pas perdue. »

Si j'avais eu le bonheur de pouvoir faire le livre que publie M. de Lacour, je me serais appliqué à réunir les poésies patriotiques et vivantes de la jeune école allemande. C'eût été peut-être le signal d'un réveil parmi les nôtres, de lire Freiligrath et Hartman. Au lieu de ce travail, l'auteur de ce petit livre s'est appliqué, dans ses notes, à trouver des rapprochements entre Kopish et Béranger ; il va même jusqu'à comparer les *Bohémiens* de Lenau avec les *Gueux* de notre chansonnier. Sans décider ici quel est le meilleur des deux morceaux, on peut dire qu'il est inutile de chercher à les mettre en parallèle. A quoi bon vouloir sans cesse ramener les poésies étrangères aux habitudes et aux formes de la nôtre ? C'est de la critique à la fois mesquine et orgueilleuse. Laissons à chacun sa force et admirons chez nos

voisins ce qui nous manque, en maudissant l'imitation et l'uniformité. Les exigences de la traduction ne nous permettent pas cependant d'admettre les rimes suivantes : *enfant* et *soin*, *tatouage* et *qu'aperçois-je ? héros* et *tombeau*; quand la nécessité pousse à des licences pareilles, on s'en tient à la prose.

Je ne veux pas fermer le livre de M. de Lacour sans citer un morceau heureusement traduit : la *Chanson de cavaliers* d'Herwegh :

L'épaisse nuit enfin nous quitte,
Nous trottons fort, nous trottons vite,
Nous trottons pour périr.
Que du matin la bise est aigre !
Hôtesse, encore un verre, allègre,
Puis mourir, puis mourir.

Jeune gazon qui, vert, reposes,
Tu fleuriras ainsi que roses ;
Mon sang doit te rougir.
Le premier coup, à la patrie
Je le bois, puisqu'elle me crie
De mourir, de mourir.

Vité un second, et sans histoire :
A la liberté, je veux boire
Ce trait plein d'avenir.
Pour ce rubis, j'en fais la nique
Au saint empire germanique,
Puis mourir, puis mourir !

A ma belle. — Le verre est vide,
Le boulet part, le fer décide. —
Les tests vont revenir.
A l'ennemi sus ! sus encore !
Oh ! bonheur, sous l'œil de l'Aurore,
De mourir, de mourir !

Décidément le livre de M. de Lacour est un bon livre; il nous a fait connaître cet hymne à la patrie et à la liberté. Le traducteur a mêlé un peu d'eau au vin peut-être, mais la liqueur généreuse n'en est pas trop affaiblie.

L. LAURENT-PICHAT.

De France en Chine, par le docteur M. Yvan. Paris, Hachette.

Méry, en tête de son roman d'*Héva*, ayant à décrire les environs de Madras, débute par la boutade suivante : « J'ai sur mes devanciers un avantage considérable pour peindre ce paysage, je ne l'ai pas vu... » Le paradoxe est quelque peu impertinent, mais il a le mérite d'un avis franchement donné. Le lecteur sait à quoi s'en tenir. Il s'arrête tout court, ou prend la fantaisie pour guide. Que de touristes usent du procédé de Méry, mais sans déclaration préalable, et même présentent impudemment au public, comme leurs « impressions » propres, celles qu'en frelons de lettres ils ont butinées dans les rayons des bibliothèques ! Aussi, chaque fois qu'un *Voyage* nous tombe entre les mains, ne l'ouvrons-nous qu'avec méfiance. Mais ce n'est pas seulement contre les gens qui font le tour du monde au coin de leur feu que nous nous tenons en garde; nous avons presque une répugnance égale pour ces voyageurs sceptiques qui ne se mettent en route qu'avec le parti pris de tout baffouer, hommes et choses. En revanche, nous galopons de grand cœur à la suite du touriste sincère qui ne nous montre que les pays qu'il a vus lui-même, et dont les accès de raillerie n'ont rien de prémédité. C'est ainsi que le docteur Yvan nous a entraîné jusqu'en Chine... Le moyen de laisser en chemin un semblable cicerone ! Où en rencontrer un d'une humeur plus sympathique et d'une expérience plus enjouée ? Vous faites, à ses côtés, plus de trois mille lieues, sans la moindre fatigue. Dans une causerie tout amicale, il vous initie aux mœurs si variées des diverses contrées que vous traversez; il vous dévoile les habitudes les plus intimes des naturels, gens et bêtes. Que d'opinions courantes redressées ! Par exemple, la fourberie du Malais n'est qu'une calomnieuse invention de son ancien maître, le marchand de la Haye : le despotisme manque-t-il jamais de se forger une excuse ? — Nous nous étions promis tout d'abord de chicaner le docteur Yvan sur un point, sa très-vive propension pour les singes, mais il l'appuie de raisons si concluantes que l'on s'oublie, à la fin, jusqu'à la partager. Passons donc condamnation et citons une des curieuses et spirituelles anecdotes dont ce livre est semé. Il s'agit d'une visite rendue à un Anglais, dans les hautes montagnes du Brésil : « Je grimpai, dit l'auteur, sur le domaine de M. Braone, par une entaille circulaire faite dans le granit; ce moderne Prométhée me reçut en me tendant la main; on reconaissait à son teint vermeil qu'il était retenu sur ce roc solitaire par des chaînes fort légères, et qu'aucune espèce de vautour ne lui rongeait le cœur. Un fou ou un sage était seul capable de vivre dans cet isolement; je me demandai dans laquelle des deux catégories il fallait classer ma nouvelle connaissance.

M. Braone m'introduisit dans un petit salon proprement meublé; c'était une pièce longue et étroite percée de trois fenêtres munies de stores et garnie d'un divan et de chaises en rotin. Il m'installa devant une table sur

laquelle étaient disposées des bouteilles contenant du porto, du sherry, du brandy, du rhum et un gros livre relié.

« Lorsque je fus assis, M. Braone me pria de l'excuser et de l'attendre un moment, et disparut; un quart d'heure après, il entra conduisant sous son bras une jeune négresse. Cette fille, qui pouvait bien avoir dix-huit ans, était vêtue d'une robe blanche à grande pèlerine, telle qu'en portent seules dans le monde les dames anglaises; elle était coiffée d'un chapeau bleu, confectionné dans le même goût que la robe, et chaussée de gros souliers en cuir noir, lacés sur le cou-de-pied; ses mains étaient couvertes de gants de fil, et elle paraissait fort mal à l'aise dans ce travestissement. La pauvre créature avait l'air ahuri, la physionomie hébétée des nègres de la côte; elle portait trois fortes entailles cicatrisées au-dessus de la racine du nez. Les nègres nouvellement introduits dans les colonies européennes sont presque tous marqués de quelques signes résultant d'une blessure qu'on leur a faite pendant leur jeunesse, pour aider à constater plus tard leur identité, tandis que les nègres créoles ne pratiquent plus cette coutume barbare. M. Braone se plaça en face de moi avec sa compagne, toujours appuyée sur son bras; ils s'inclinèrent simultanément, et l'Anglais me dit, en désignant la jeune négresse :

« — C'était Mme Braone!

« Je rendis, aussi sérieusement que je le pus, mon salut à ce couple bizarre; mais j'avoue que je ne trouvai aucune parole à lui adresser. Le gentleman, après s'être incliné une seconde fois, tourna sur ses talons et s'éloigna, enmenant avec lui cette singulière Mme Braone.

« Je n'étais pas encore revenu de l'étonnement que m'avait causé cette présentation, lorsque M. Braone reparut donnant le bras à une autre négresse. Celle-ci, plus jeune que la première, portait certainement les vêtements que sa compagne venait de déposer, et, comme elle était beaucoup moins grande, elle semblait traîner après elle une robe à queue. M. Braone, fidèle aux usages de son pays pour tout ce qui tient au mode adopté pour les présentations, s'inclina une seconde fois devant moi en me disant :

« — C'était une autre Mme Braone.

« A cette déclaration inouïe, je ne pus contenir un immense éclat de rire. Ma bruyante hilarité ne blessa pas mon hôte; il se contenta de lever les yeux au ciel en s'écriant :

« — Oh! ces Français, ils s'étonnent de tout!

« — Non pas précisément de tout, mon cher monsieur Braone, mais de ce qui leur paraît impossible avant de l'avoir vu! Je vous en prie, ajoutai-je sans pouvoir maîtriser mon hilarité, quel est donc le prêtre qui a béni votre double mariage? On pourrait recourir à lui dans l'occasion.

« — C'est moi le prêtre, reprit l'Anglais; je me suis marié tout seul.

« — Mon cher monsieur Braone, vous serez pendu comme un chien et damné comme un juif, au jeu que vous jouez! La polygamie est un cas pendable et damnable.

« — Oh! oh! fit le gentleman; en France et en Angleterre je serais pendu,

oui; au Brésil, non; je ne serai pas davantage damné. Ici je vis comme Abraham et comme Jacob, il faut bien que je peuple le désert.

« — Mais vous êtes chrétien, je suppose?

« — A Londres, à Paris, oui; ici je suis un patriarche. Je connais la Bible mieux que vous, *my dear*, c'est le seul livre que je lise depuis six ans, dit-il en me montrant le gros volume que j'avais remarqué sur la table, et c'est là que je puise ma seule règle de conduite. La Bible n'est pas, comme on le croit, l'histoire d'un peuple, c'est la loi écrite avec des exemples des hommes en civilisation, en barbarie et en patriarcat; ici je vis en patriarcat. Oh! non, je ne serai pas damné...

« — Mon cher monsieur Braone, j'admire votre interprétation de la Bible; elle est nouvelle! Et vous comprenez parfaitement vos devoirs de patriarche?

« — Oh! oui, je les comprends bien. Attendez.

« Là-dessus il décrocha une cravache pendue derrière la porte. La poignée de cet instrument de correction se terminait par un sifflet dont il tira des sons aigus. Aussitôt je vis accourir dans le salon cinq ou six marmots, couleur marron, lesquels se rangèrent silencieusement l'un à côté de l'autre, dans la position d'un soldat sous les armes. L'Anglais les considéra un moment avec satisfaction, il me dit ensuite :

« — C'étaient les petits Braone! Quand j'aurai encore trois petits hommes comme ça, je leur laisse tout ce que j'ai ici : cette maison, ces montagnes, ces terres; ils seront plus riches que s'ils étaient des fils d'esclaves, et moi j'irai m'occuper à peupler Sidney... Oh! si tout le monde faisait comme moi, toutes les colonies seraient bientôt comme des fourmilières!...

« J'étais en admiration devant M. Braone; je n'avais pas cru, jusque-là, qu'on pût être aussi complétement fou avec les apparences de la raison. Après un moment de silence, je lui dis :

« — Savez-vous bien que si je racontais en France votre manière de vivre et les circonstances dans lesquelles s'est faite notre connaissance, on ne me croirait pas?

« — Oh! certainement non, reprit vivement le gentleman; les Français trouvent la vérité trop extraordinaire pour y croire. Après votre retour, racontez-leur simplement ce que vous avez vu, ils vous accuseront d'avoir fait des romans, oh! oui.

« Cette idée de M. Braone me frappa par sa justesse, je résolus d'essayer d'écrire très-exactement ce que je venais de voir, n'étant pas fâché d'être taxé d'exagération à force d'exactitude.

« Lorsque je voulus le quitter, M. Braone tenta de me retenir pour passer la soirée avec lui; je ne pus me rendre à son désir; la compagnie dont je faisais partie devant quitter la Serra le lendemain; il fallait être sur pied avant le jour. M. Braone, en me reconduisant, me fit traverser sa cuisine, où nous trouvâmes une vieille négresse occupée à embrocher une couple de singes qui n'avaient pas moins de deux pieds de long.

« — Si vous voulez rester, me dit M. Braone en me montrant l'instrument gastronomique, voilà notre dîner!

« Je considérai M. Braone avec horreur. En ce moment, il me fit l'effet d'un ogre! Les embrochés ressemblaient, à s'y méprendre, à la marmaille de tantôt; je songeai à Saturne dévorant ses enfants. Mais la figure impassible de l'Anglais me rassura, et pensant qu'on pouvait manger du singe sans être pour cela taxé d'anthropophagie, je serrai cordialement la main qu'il me tendit.

« Je rentrai le dernier à notre maison de la Serra; mes compagnons me demandèrent compte de ma journée; je leur racontai ma visite à M. Braone, ils n'en crurent pas un mot. Comme nous partîmes le lendemain, ils n'eurent aucun moyen de vérifier ma véracité; ils sont restés sous leur première impression... Ainsi a commencé à se vérifier la prophétie de M. Braone. Je crois, aujourd'hui, que le patriarche de la Serra est un sage. »

E. LAURENT.

REVUE MUSICALE.

Depuis notre dernière revue, nous avons laissé s'accumuler les événements de telle façon que nous sommes forcé aujourd'hui de n'en rendre qu'un compte très-sommaire.

Commençons par nous mettre en règle avec le Théâtre-Lyrique. M. Dennery, qui fait, dit-on, de très-bons drames, n'est pas aussi heureux dans l'opéra-comique. Le libretto de *l'Habit de noces* est presque aussi mauvais que celui des *Lavandières de Santarem.* Un jeune chasseur croit avoir, par maladresse, logé une balle dans la tête du grand-duc. Celle qu'il aime est sur le point d'en épouser un autre. Trop certain du sort qui l'attend, il propose au fiancé un arrangement que celui-ci s'empresse d'accepter. Il donnera, avant de mourir, son nom et sa fortune à la jeune fille qui, presque aussitôt veuve qu'épouse, va devenir ainsi un parti très-sortable. Le mariage s'accomplit, et l'on apprend alors que le souverain n'est pas mort. Lorsque le chasseur avait entendu ces mots : « La balle a traversé le front de Son Altesse! » il n'avait pas deviné qu'il ne s'agissait que d'un *portrait.*

La musique de M. Paul Cuzent, ex-écuyer du Cirque, renferme de jolies idées mélodiques et atteste une science réelle de l'instrumentation. L'ouverture, sauf un *allegro* à deux temps assez commun, abonde en motifs élégants parmi lesquels on a remarqué une charmante mazurka.

Le premier chœur, pour voix de femmes, nous a fait grand plaisir; mais le morceau chanté par Girardot manque de distinction. Rien de très-saillant dans l'air d'Achard ni dans son duo avec Mlle Bourgeois. Il y a dans le chœur qui se trouve entre ces deux morceaux une réminiscence un peu

trop accusée du *Pré aux Clercs*. Mais la chanson des hussards hongrois, qui a pour refrain la mazurka entendue déjà dans l'ouverture, est tout à fait jolie et pleine de caractère.

L'air : *Cédez à la prière*, est une mélodie distinguée. Le motif qui dans l'ouverture nous avait paru trivial, peut-être à cause d'une instrumentation un peu... *équestre*, produit un bien meilleur effet dans le chœur suivant, où il est plus délicatement travaillé. N'oublions pas un duo dont la phrase principale est fort gracieuse, et souhaitons pour la prochaine fois à M. Paul Cuzent un meilleur *poëme*.

L'ouvrage est chanté convenablement par Achard, Girardot et M[lle] Bourgeois ; moins convenablement par Marchot et M[lle] Garnier.

Rien n'égale la prodigieuse activité de M. A. Adam. Il entasse partition sur partition avec une rapidité incroyable. Il est arrivé une fois qu'on donnait, dans la même soirée, à l'Opéra, un ballet de M. Adam ; à l'Opéra-Comique, un ouvrage de M. Adam, au Théâtre-Lyrique, un opéra de M. Adam ; et à la Porte-Saint-Martin, *la Faridondaine*, de M. Adam. Ce compositeur prétend, dit-on, qu'il n'a pas d'idées *quand il a le temps*. S'il en était ainsi, cela serait fort triste ; mais nous n'en croyons rien. Ce qui manque à M. Adam, ce ne sont pas les idées, mais bien le temps de les choisir. S'il voulait prendre son temps, il n'adopterait pas les yeux fermés la première idée qui lui passerait par la tête, et rejetterait toutes ces banalités qu'il nous prodigue avec si peu de scrupule. Mais, bah ! que lui importe ? Il y a longtemps qu'il ne travaille plus pour la gloire, et que l'art est devenu pour lui un métier. Quand M. Adam était encore un artiste, il écrivait *le Châlet* et *le Toréador* ; aujourd'hui il nous donne *Falstaff*, un petit opéra où il y si peu *d'idées*, qu'on serait tenté de croire qu'*il a eu du temps* de reste. Si c'est là l'emploi que M. Adam compte faire désormais de son talent, nous ne pouvons que nous en affliger très-sincèrement. *Falstaff* a servi aux débuts d'Hermann Léon, qui a pleinement réussi comme chanteur et comme comédien. C'est une acquisition très-importante pour le Théâtre-Lyrique. M[lle] Garnier a chanté un peu plus faux qu'à l'ordinaire : le public le lui a fait sentir. Le même jour, le Théâtre-Lyrique a repris *le Sourd ou l'Auberge pleine*, de M. Adam aussi, œuvre qui renferme plusieurs morceaux de mérite, entre autres un excellent ensemble où, toutefois, le compositeur a écrit sur ce mot : *bonsoir*, une harmonie un peu prétentieuse. Girardot, Prilleux et Legrand ont joué avec beaucoup d'entrain et de gaieté. M[lle] Girard s'est fait justement applaudir.

M[lle] Pouilley a débuté avec succès dans *Jaguarita*. Beaucoup de personnes la préfèrent à sa devancière ; nous sommes assez de cet avis. La retraite de M[me] Deligne-Lauters est très-fâcheuse pour le Théâtre-Lyrique. On remplacera difficilement cette artiste à la voix si pure et si puissante ; mais la perte de M[me] Cabel est compensée, et bien au delà, selon nous, par l'engagement de M[me] Miolan-Carvalho. C'est M. Carvalho qui remplace M. Pellegrin comme directeur du Théâtre-Lyrique.

Nous regrettons profondément de n'avoir pu assister au concert de M. Berlioz. On y a entendu de nouveau sa trilogie de *l'Enfance du Christ*,

une des plus belles œuvres de notre temps et de tous les temps. Cette musique écrite, si l'on en croit M. Berlioz, dans le style ancien, est en réalité une chose absolument neuve et sans aucun précédent. Il est impossible de se faire d'avance une idée de cette création si complétement originale, si vraie, si poétique, si profondément sentie. Elle brille surtout par une qualité que jusqu'alors on avait toujours refusée à M. Berlioz : la naïveté. Aussi quel concert d'éloges, quelle unanimité d'admiration à l'apparition de *l'Enfance du Christ!* Jusque-là, comme tous les hommes exceptionnels, M. Berlioz avait eu des partisans fanatiques et des détracteurs acharnés. Qui pourrait nier aujourd'hui l'immense valeur de cet artiste si longtemps méconnu par le plus grand nombre ?

Interrogé sur l'œuvre nouvelle, un célèbre professeur du Conservatoire qui n'avait jamais accordé à M. Berlioz qu'un médiocre talent, répondit : « Oh ! ça, c'est écrit à la Gluck. »

Si cet éloge est arrivé aux oreilles de M. Berlioz, il a dû être bien fier, lui admirateur si passionné de l'auteur d'*Alceste*. A propos de *l'Enfance du Christ*, quelques critiques ont félicité M. Berlioz d'avoir quitté la mauvaise route dans laquelle il s'était engagé pour entrer enfin dans une voie meilleure. A notre avis, M. Berlioz n'a pas changé de route le moins du monde; il a suivi son chemin droit, avec cette volonté de fer que rien n'a jamais pu ébranler, et on a fini par l'y suivre. Quelqu'un lui disait : « Vous le voyez, les voilà qui viennent à vous enfin. — Oui, aurait répondu l'artiste, ils viennent quand je m'en vais. » Hélas ! combien d'hommes de génie sont partis sans *les* avoir vus venir !

Dans ce même concert, M[me] Dreyfuss a falt entendre le *piano-mélodium* de M. Debain, qui réunit ou sépare à volonté les effets du piano et de l'orgue. On nous a dit beaucoup de bien de l'instrument et de la manière dont M[me] Dreyfuss l'a fait valoir.

On se rappelle avec quel enthousiasme fut accueillie, l'année dernière, la symphonie de M. Gounod. C'était son début dans ce genre de musique, et si jamais *coup d'essai* fut un coup de maître, ce fut assurément celui-là. Peu de temps après, la Société des Jeunes Artistes nous fit entendre l'*andante* d'une seconde symphonie que l'auteur ne put terminer, à cause du temps qui lui enlèvent ses fonctions de directeur de l'Orphéon. Cette seconde symphonie, enfin achevée, vient d'être exécutée à la salle Herz ; nous l'avons entendue, et nous n'hésitons pas à lui donner la préférence sur la première. Celle-ci est certainement un modèle de grâce et de délicatesse, mais la nouvelle œuvre nous paraît l'emporter par l'élévation des idées, l'ampleur du style et même par la science des développements, bien que la première soit fort remarquable sous ce rapport. La symphonie en *ré* était écrite pour des enfants; mais en leur confiant l'exécution de la seconde, l'auteur les a traités en hommes, et les jeunes artistes se sont montrés dignes de cet honneur. La symphonie a été *enlevée*. Le *finale* seul a laissé un peu à désirer quant à la précision. Ce morceau est difficile à cause de la rapidité du mouvement, qui d'ailleurs nous semble avoir été un peu exagérée. Nous sommes certains que la prochaine exécution sera complétement satisfaisante.

Le premier morceau, précédé d'une large et solennelle introduction, est un allegro à trois temps plein de fougue et de vigueur. La phrase principale, noble et passionnée, est développée avec un grand talent. L'andante est d'un caractère méditatif, presque religieux. Ce morceau nous paraît avoir été mieux apprécié que le reste ; cela se comprend, puisqu'il avait été entendu déjà. Le scherzo, dans le mouvement de ceux de Beethowen, est... nous n'hésiterions pas à dire un chef-d'œuvre, si l'auteur n'avait pas le double tort d'être Français et vivant. Nous nous attendions à ce que ce morceau serait bissé ; on s'est contenté de beaucoup l'applaudir. Le final est, comme nous l'avons dit, un deux-quatre vif qui se rapproche plus que les autres parties du genre de la première symphonie. Nous reviendrons sur cet ouvrage important dont nous ne pouvons, après une seule audition, donner une appréciation bien nette. Les deux symphonies assignent à M. Gounod une place des plus honorables parmi les compositeurs sérieux ; chacune, en son genre, est une œuvre remarquable, mais nous préférons le genre de la seconde, et l'individualité de l'artiste nous semble s'y dessiner d'une manière plus arrêtée ; en ce sens, il y a progrès. Au reste, M. Gounod, nous le savons, se croit bien loin de l'idéal auquel il aspire, et chacune de ses tentatives sera sans doute un pas de fait pour s'en rapprocher.

Le Théâtre-Italien, depuis notre dernière revue, a repris *Mathilde di Shabran*, de Rossini ; *I Puritani*, de Bellini ; *Don Giovanni*, de Mozart, et a donné l'*Assedio di Firenze*, de son chef d'orchestre, M. Bottesini.

Il y a bien peu d'ouvrages de Rossini où le génie du maître ne se révèle. Bien que *Mathilde di Shabran* renferme quelques morceaux de haute valeur, cet opéra n'en est pas moins un de ceux qu'il a écrits avec le plus de négligence, avec la plus parfaite insouciance de la vérité scénique, avec le plus profond dédain du public dont il s'est si souvent moqué, lui qui disait : « Il y a dans ce morceau huit mesures de bonnes ; le reste est pour les... *imbécilles.* » Il se servait là d'un mot plus énergique. — Mme Borghi-Mamo et Everardi ont très-bien chanté cette musique, qui paraît convenir beaucoup moins au talent de Mme Penco. La vocalisation de cette cantatrice est lourde et pénible ; les efforts qu'elle semble faire causent à l'auditeur une véritable fatigue. Le ténor Carrion était enrhumé, et Angelini n'avait qu'un rôle sans importance.

Déjà, à propos de *la Sonnambula*, nous avons dit notre avis sur la musique de Bellini. Nous sommes loin de méconnaître les éminentes qualités de ce compositeur, mais évidemment c'était un talent fort incomplet, et lui-même avait bien reconnu ce qui lui manquait, car il travaillait sérieusement à l'acquérir, lorsque la mort le surprit. Son opéra *I Puritani*, que nous préférons à *la Sonnambula*, mais qui nous semble inférieur à *la Norma*, où se manifestent des tendances plus sérieuses, a été fort bien chanté par Mme Frezzolini, MM. Mario, Graziani et Angelini.

De temps à autre, le Théâtre-Italien se croit obligé de rendre à Mozart un hommage que nous voulons bien croire sincère, mais dont les admirateurs du grand maître lui savent assez peu de gré. Nous avons assisté deux fois

à l'exécution de *Don Giovanni*. La première, le chef-d'œuvre de Mozart avait pour interprètes Mmes Frezzolini (Anna), Alboni (Zerlina), Cambardi (Elvira); Mario (Ottavio), Tamburini (Don Giovannni), Dall'Aste (Leporello); un autre artiste dont le nom nous échappe remplissait le rôle du commandeur. Cette fois, Mme Borghi-Mamo remplaçait l'Alboni; Carrion succédait à Mario (nous ne savons trop pourquoi), Everardi à Tamburini. Zucchini chantait *Leporello*; Angelini, *le commandeur*. Ces deux représentations, la seconde surtout, nous ont convaincu que la musique du maître allemand est lettre close pour les chanteurs de notre époque. Everardi, malgré sa belle voix, est bien loin de réaliser le type de don Juan. Mme Borghi-Mamo est inférieure à l'Alboni; Mme Pozzi est complétement nulle dans le rôle d'Elvire. La Frezzolini seule, malgré une voix usée, a fait preuve d'intelligence et s'est montrée çà et là digne d'interpréter ce magnifique rôle de dona Anna. Carrion, dans celui de don Ottavio, est plus insuffisant encore que Mario. Zucchini et Angelini se sont acquittés assez convenablement de leur tâche. Quant au public habituel du Théâtre-Italien, la plus grande preuve de respect qu'il puisse donner pour la musique de Mozart, c'est de dissimuler de son mieux d'affreux bâillements. Un de nos voisins avouait naïvement que cette musique *ennuyait tout le monde!* Que venait-il faire dans cette galère?

Il nous reste à rendre compte de l'opéra de M. Bottesini, *l'Assedio di Firenze*.

L'action se passe à Florence, pendant le siége de cette ville. Maria de Ricci était fiancée à Giovanni Bandino. Celui-ci partit pour la guerre, et bientôt le bruit de sa mort se répandit. Alors, sur l'ordre de son père, Maria épousa Nicolo Benintendi. Bandino, qui n'est pas mort, revient altéré de vengeance et se joint aux ennemis de sa patrie. Il s'introduit dans la ville sous l'habit d'un franciscain, et pénètre chez Maria de Ricci, à qui il reproche sa trahison. Il veut l'entraîner; Maria résiste; il va la poignarder, lorsqu'un bruit soudain l'oblige à fuir. Bientôt, poursuivi comme espion, il vient demander asile à Maria, qui le repousse comme un traître; tout à coup la porte s'ouvre, et Bandino se trouve en présence de Lodovico Martelli, son rival, car Lodovico aime Maria et en est aimé. Les soldats, excités par Michel-Ange, vont frapper Bandino; mais Lodovico s'interpose: Bandino lui appartient; le lendemain, un duel à mort doit les mettre en présence. Le duel a lieu. Lodovico, frappé d'un coup mortel, expire dans les bras de Maria.

La partition de M. Bottesini atteste une intention bien arrêtée de rompre avec les formes banales de la musique italienne, et mériterait pour cette seule cause les plus grands éloges.

L'introduction renferme un motif de violoncelle très-beau et très-bien développé; le cor et la trompette y interviennent d'une façon dramatique. Un trémolo de violons nous a rappelé un passage de l'air de Catarina, au deuxième acte de *la Reine de Chypre*. Cette introduction s'enchaîne avec un chœur d'hommes très-énergique; l'harmonie en est vigoureuse et les modulations hardies. Ce morceau a été vivement applaudi, ainsi que le duo

suivant entre Lodovico et Michel-Ange, où nous avons remarqué un beau motif d'orchestre dont la sévérité contraste avec une phrase d'un style un peu trop italien. Les sons de la cloche, unis aux accords des trombones, y produisent un effet puissant. Le chœur des femmes qui vient ensuite est précédé d'une introduction que nous avons entendue avec grand plaisir, sauf certaine *appogiature* de flûte qui nous a paru bien dure. Ce chœur en mouvement de polonaise est accompagné par la harpe et la flûte. Nous ne savons pas si les applaudissements qui l'ont suivi s'adressaient à l'auteur ou à Mme Penco, qui faisait son entrée à ce moment-là. Après une ritournelle rendue par les cors, le basson et la clarinette, Mme Penco chante une cavatine qui est une des plus belles choses de la partition. Mais, vers la fin, la noble et touchante simplicité de cet air est gâtée par des *fioriture* d'un goût équivoque. Le duo de Maria et de Lodovico n'a rien de bien saillant. Nous y avons entendu l'inévitable point d'orgue dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et que les artistes ne sont pas près d'abandonner, puisqu'il a tant de succès auprès du public. Ce morceau, comme le précédent, se termine par une bruyante *coda* : encore un usage absurde auquel nos compositeurs actuels paraissent tenir beaucoup. Dans le *finale* de ce premier acte, Angelini chante une phrase belle et expressive. Au commencement de l'ensemble, un mélange des deux rhythmes binaire et ternaire nous avait fait croire que l'auteur allait poursuivre cette combinaison pour en tirer des effets particuliers ; mais il l'abandonne presque aussitôt. Du reste, il y a dans ce *finale*, comme dans tous les autres morceaux d'ensemble de l'ouvrage, beaucoup de vigueur et d'énergie.

Le second acte, dont les premières scènes se passent dans l'atelier de Michel-Ange, commence par un chœur de soldats assez insignifiant au début ; mais le dialogue des ténors et des basses donne de l'intérêt à la seconde partie de ce morceau. Il est suivi d'un air fort bien chanté par Angelini (Michel-Angelo Buonarotti). L'andante à neuf-huit de cet air est une belle mélodie accompagnée d'un dessin de violoncelles d'une rare élégance. Des applaudissements unanimes ont accueilli ce morceau. Dans l'allegro, le vigoureux unisson des cuivres aurait produit plus d'effet si l'auteur avait moins largement usé de ces instruments dans les morceaux qui précèdent. Sur ces paroles : *Le infuocheranno i fulmini la gigantesca chioma,* M. Bottesini n'a pas manqué de placer un trait de petite flûte descendant chromatiquement.

Après une ritournelle d'instruments à vent, Mario (Ludovico) chante une romance dont le motif très-distingué se représente avec un délicieux accompagnement de clarinette. Pendant le dialogue de Bandino et de son confident déguisés en moines, nous avons remarqué une phrase tortueuse des violons, d'une intention facile à saisir. Le prélude d'orgue et le chœur de la chapelle sont d'un bon style et d'un caractère très-religieux. Nous aimons beaucoup aussi le duo de Maria et de Bandino. Graziani s'y est fait chaudement applaudir. Mais le chœur lointain : *All' opra, all' opra, ardir ! O vincere, o morir !* au commencement du troisième acte, nous plaît infiniment moins. Cela ressemble plutôt à une chanson d'étudiants sortant du cabaret qu'à un chant de citoyens qui s'apprêtent pour la victoire ou pour la mort. Cepen-

dant ce chœur a été fort applaudi. Nous devons signaler encore la prière de Maria, accompagnée par les deux clarinettes. Le finale du troisième acte, non moins énergique que celui du premier, a reçu un accueil tout aussi chaleureux.

Le quatrième acte renferme une romance de Bandino, beau morceau et très-bien chanté par Graziani. Puis un trio entre Michel-Ange, Bandino et Lodovico qui est, à notre avis, la chose la plus remarquable de tout l'opéra. C'est de ce trio que M. Bottesini a tiré son introduction. Ensuite un air supérieurement dit par Mme Penco. La clarinette joue, là encore, un rôle important. M. Bottesini paraît avoir pour cet instrument une affection particulière. Nous sommes loin de lui en faire un reproche; mais il ne faut abuser de rien. Nous lui devons des éloges pour la manière dont il a traité la la scène où Martelli expire. Mais le bruyant pas redoublé par où il a jugé à propos de finir manque tout à fait de noblesse et contraste d'une manière choquante avec ce qui précède. On ne perdrait rien à le supprimer.

Il y a beaucoup à louer dans l'*Assedio di Firenze*, et si c'est le début de M. Bottesini, c'est assurément un beau début. Mais il y a des défauts que nous devons signaler. Les cadences y sont trop uniformes; la cadence rompue sur la septième diminuée s'y reproduit souvent. M. Bottesini a trop cherché l'effet, et ses effets se ressemblent trop. On ne ranime pas l'attention en frappant souvent de grands coups; on finit, au contraire, par la fatiguer et l'engourdir. Nous sommes convaincu que les différents morceaux de cet ouvrage gagneraient beaucoup à être entendus séparément. L'emploi des instruments de cuivre est poussé jusqu'à l'abus. Il faut user discrètement de ces moyens énergiques sur lesquels le public se blase bien vite. Voyez un peu l'effet que produisent les cuivres au cinquième acte de *Don Juan*. Mais aujourd'hui toute la musique est cuivrée de trombones, il n'est pas de petit opéra-comique où cet instrument ne trouve moyen de faire entendre sa formidable voix. Aussi, quand on veut produire de grands effets, est-on obligé maintenant d'appeler à son aide des armées de saxhorns. Il faudra bien cependant finir par s'arrêter dans cette voie-là.

L'exécution a été très-satisfaisante. Mme Penco, Graziani, Angelini ont recueilli de nombreux bravos. Quant à Mario, il est bien clair qu'il a fait son temps.

L. GIRARD.

THÉOPHILE GAUTIER — LAURENT-PICHAT — MAXIME DU CAMP.

LOUIS ULBACH, directeur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

KANT

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

I

Dans sa brillante *Histoire de la Révolution française* [1], M. Michelet raconte qu'un jour les habitants de Kœnigsberg furent étrangement surpris : ils virent leur grand philosophe déroger aux habitudes de la promenade qu'il accomplissait chaque matin, depuis nombre d'années, avec une régularité en quelque sorte mécanique, et marcher vers l'ouest, vers la route par laquelle venait le courrier de France. « Ce fut pour eux, dit-il, un signe des plus grands événements. »

Cette image, que l'illustre historien relève par son coloris habituel, représente d'une manière saisissante la vivacité des sentiments qui durent agiter l'âme de Kant, lorsque les premières nouvelles de la Révolution française parvinrent à Kœnigsberg. Quelle était donc son émotion, si elle était assez forte pour déranger en quelque chose les habitudes d'une vie si méthodiquement réglée? Et, en effet, comment n'eût-il pas montré dans cette circonstance une impatience extraordinaire? Comment n'eût-il pas salué avec enthousiasme un pareil événement? Lui qui avait entrepris de reconstruire tout l'édifice de la philosophie, en le reprenant jusque dans ses fondements et d'après le seul modèle de la raison pure, et qui à cet édifice avait donné pour *clef*

[1] Tome II, p. 181.

de voûte[1] la liberté humaine, indissolublement liée à la loi du devoir, et par elle devenue une vérité invincible; avec quelle ivresse ne devait-il pas accueillir une révolution qui s'annonçait comme venant réformer de fond en comble l'édifice social, en lui donnant la raison pour unique base, et dont le premier mot était *liberté*, le premier acte une solennelle déclaration des droits de l'homme et du citoyen? N'était-elle pas, dans le champ des institutions politiques, l'application de la méthode par laquelle il avait lui-même opéré une révolution dans celui de la pensée? Un siècle auparavant, un autre grand philosophe, donnant déjà l'exemple de la table rase dans le domaine des idées, s'était prudemment abstenu de toucher à celles qui regardent la politique[2]; mais depuis ce temps l'esprit philosophique avait marché : il était devenu plus hardi et plus conséquent. « Notre siècle, s'écriait fièrement le philosophe de Kœnigsberg[3], est le siècle de la critique; rien ne peut s'y soustraire, ni la religion avec sa sainteté, ni la législation avec sa majesté. » Et voilà que quelques années après qu'il avait écrit ces lignes au frontispice de la *Critique de la raison pure*, la nation qui marchait à la tête de la civilisation européenne, et qui déjà avait applaudi à la naissance et concouru à la défense de la république des Etats-Unis, passant sur son propre terrain de la spéculation à la pratique, se met résolûment à l'œuvre pour le déblayer de tout ce qui porte la trace de l'ignorance et de la barbarie, et, à la place d'institutions vermoulues, fonder un état social conforme aux lois de la raison. Certes, il y avait dans ce spectacle donné par la France à l'Europe de quoi faire battre tous les cœurs généreux. Plus la méthode, si je puis parler ainsi, était *rationnelle*, ou moins elle s'appuyait sur les traditions du passé, plus, il faut bien en convenir, l'exécution était périlleuse, mais plus aussi elle devait plaire aux philosophes, plus sensibles à la grandeur du but qu'aux difficultés et aux dangers des moyens, et d'autant plus portés à l'espoir d'un facile et plein succès qu'ils n'avaient pas encore reçu la leçon de l'expérience. L'enthousiasme ne fut nulle part aussi grand qu'en Allemagne, cette patrie de la libre pensée. « Qui niera, purent dire plus tard les pères à leurs enfants avec le vieillard du poëme d'*Hermann et Dorothée*[4], qui niera que son cœur se soit gonflé, que sa poitrine ait respiré plus librement, lorsque brillèrent à ses yeux les premiers rayons de ce

[1] J'emprunte cette expression à Kant lui-même. Voy. la préface de la *Critique de la raison pratique*, p. 130 de ma traduction.

[2] Voy. les réserves que Descartes fait à ce sujet dans son *Discours de la méthode*, deuxième partie; on pourrait presque dire de ces réserves ce que Bossuet lui-même disait des précautions prises par ce philosophe vis-à-vis de l'Eglise, qu'elles vont jusqu'à l'excès.

[3] Préface de la *Critique de la raison pure*.

[4] Chant VI, *Clio*.

nouveau soleil, lorsqu'il entendit parler de droits communs à tous les hommes, de la liberté vivifiante et de la noble égalité? Alors chacun espéra vivre de sa propre vie. Les liens qui garrottaient tant de nations et que soutenaient l'oisiveté et la paresse semblaient sur le point de tomber. Tous les peuples, dans ces jours d'urgence, ne tournaient-ils pas leurs regards vers la ville qui déjà depuis longtemps passait pour la capitale du monde, et qui, maintenant plus que jamais, méritait ce beau titre? Les noms de ces hommes qui furent les premiers apôtres de la bonne nouvelle n'étaient-ils pas égaux aux plus grands qui eussent jamais été portés aux nues? Chaque homme ne sentait-il pas grandir en lui le cœur et l'esprit et la langue? » Si le peuple allemand était ainsi enflammé, combien ne fut pas profondément touchée l'âme des penseurs qui avaient voué leur vie au culte de la raison et de la liberté, dont la mission avait été de poursuivre les préjugés, de répandre les lumières, de prêcher la justice, le droit, l'humanité, et qui dans la Révolution française voyaient l'aurore d'une ère nouvelle, modelée sur leur idées! Kant n'était plus jeune alors[1], mais à coup sûr il accueillit avec l'enthousiasme d'un jeune homme et il suivit avec un intérêt passionné l'avénement et les débuts de notre Révolution. Indépendamment de tout autre témoignage, la conformité de ses idées avec les principes que proclamait la Révolution française, les jugements qu'il consigna dans ses écrits sur quelques-uns des actes de cette Révolution, la sévérité même avec laquelle il condamna ceux qui compromettaient à ses yeux une si belle cause, tout cela, joint à ce que nous savons de son caractère, de la candeur de son âme, de la noblesse de son cœur, de son amour de la justice, de sa passion pour le bien de l'humanité, tout cela en dit assez sur les sentiments qui devaient l'animer à la nouvelle des grandes choses qui s'accomplissaient à Paris[2]. Imaginez-le, par exemple, lisant dans quelque gazette le récit de cette nuit

[1] Il avait soixante-sept ans en 1789.

[2] Nous en avons d'ailleurs le témoignage direct. « Les événements qui viennent de s'accomplir en France, disait Kant, ont eu le pouvoir de convaincre tous les esprits sérieux qu'un grand progrès moral, inaperçu jusqu'ici dans le chaos de l'histoire, s'est accompli au sein de l'humanité. Une pareille conviction est un trésor précieux, et, quand même nous pourrions désirer que les événements en France eussent pris parfois un autre cours, quand même les générations contemporaines ne parviendraient pas à s'organiser en sociétés libres, l'impression de cette grande lutte pour tout ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans l'humanité n'en est pas moins destinée à vivre éternellement. Les nations animées par ce souvenir se lèveront plusieurs fois, si c'est nécessaire, pour arriver à cette condition de liberté et d'indépendance dont l'idéal brille désormais à leurs yeux, et rien ne les découragera dans leurs efforts, jusqu'à ce qu'elles soient entrées en possession de cette vie nouvelle. » J'emprunte cette citation à un article publié tout récemment (sous ce titre : *Les Idées politiques en Allemagne depuis la Révolution française*), par M. Arnold Ruge, dans la première livraison de *la Libre Recherche,* revue universelle que M. Pascal Duprat vient de fonder à Bruxelles.

fameuse où l'Assemblée nationale, chargée de donner à la France une constitution nouvelle, abolit d'un seul coup et d'enthousiasme tous ces droits iniques que le régime féodal, issu de la conquête et de la barbarie, avait si longtemps fait peser sur les hommes; ne voyez-vous pas le philosophe allemand partager l'ivresse qui a entraîné l'assemblée française? Sans doute il ne se défie encore ni de la sincérité ni de la durée de si beaux sentiments. Imaginez-le surtout méditant la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen,* ce code de la raison qu'une assemblée de législateurs emprunte à la philosophie comme le modèle auquel doivent se conformer toutes les institutions politiques, et qui va servir de préambule à la nouvelle constitution. Il y retrouve, solennellement consacrés, tous ces principes que la philosophie du dix-huitième siècle a si ardemment travaillé à propager, et dont il a fait lui-même la moelle de sa propre doctrine. Les voilà enfin qui sortent des livres des penseurs pour entrer ouvertement dans la charte des peuples. Comment l'âme du philosophe ne vibrerait-elle pas à l'unisson de celles qui donnent un tel exemple? Autant Bentham, ce roi des esprits *positifs,* rabaisse et prend en pitié l'œuvre de l'assemblée française, autant Kant l'admire et en ressent de joie. Lequel avait raison, de l'*utilitaire* ou du métaphysicien? Cette solennelle revendication des droits naturels de l'homme, si longtemps étouffés par les institutions politiques, était-elle déplacée en présence des abus enracinés de l'ancien régime et en face du nouvel ordre de choses à fonder? Il est fâcheux sans doute que la pratique n'ait pas toujours mieux répondu à une si noble théorie; mais aussi, quelque réaction qui vienne plus tard, nul n'osera déchirer publiquement l'évangile politique proclamé en 1789 : on pourra bien dans l'application en restreindre la portée, en dénaturer l'esprit, en violer les principes, toujours faudra-t-il en tenir compte; et ceux-là mêmes qui s'y montreront le plus infidèles se croiront obligés de déclarer qu'ils s'y appuient et se verront contraints de lui donner quelque satisfaction. Quoi qu'il en soit, il était trop naturel que la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen excitât l'enthousiasme du père de la philosophie critique.

Jetons un instant les yeux sur cette Déclaration, et rapprochons-la des écrits de Kant sur le droit et la politique, particulièrement de sa *Doctrine du droit,* nous retrouverons de part et d'autre mêmes principes et même esprit. On pourrait considérer la dernière comme la théorie philosophique ou comme le commentaire scientifique de la première. La Déclaration commence par rappeler que tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit[1] : c'est de l'ombre répandue sur cette simple vérité que sont sorties ces oppressions de toutes sortes que, pen-

[1] Art. Ier.

dant tant de siècles, les hommes ont fait subir aux hommes, ces distinctions sociales qui révoltent la justice, toutes ces iniquités, en un mot, dont l'histoire est le douloureux récit; c'est donc ici la première vérité que le législateur doit remettre en lumière. L'inviolabilité de la liberté humaine, tel est aussi pour Kant le principe fondamental du droit et de l'égalité du droit, qu'il définit l'accord de la liberté de chacun avec celle de tous[1]. De ce que les hommes naissent libres et de ce que la liberté de chacun est inviolable, en tant qu'elle ne porte pas atteinte à celle d'autrui, il suit qu'ils ont des droits naturels et imprescriptibles, c'est-à-dire que ces droits ne dérivent pas des institutions politiques, et qu'elles ne peuvent les supprimer à leur gré, mais qu'ils leurs sont antérieurs et qu'elles ont précisément pour but de les garantir. Sur ce point la Déclaration des droits de l'homme et la théorie de Kant concordent admirablement: elles sont toutes deux une énergique protestation contre cette détestable doctrine qui ne reconnaît au droit d'autre origine que la loi positive, et qui le livre ainsi tout entier à l'arbitraire de l'autorité, au bon plaisir des souverains, ou, si l'on veut, aux caprices des assemblées; toutes deux elles sont un généreux appel à des droits supérieurs dont le code est gravé dans la conscience de chacun, et doit servir de règle à toutes les lois écrites.

Parmi ces droits, la libre communication des pensées et des opinions est, dit la Déclaration[2], l'un des plus précieux de l'homme. Il n'y en a pas qui soit plus cher au cœur de notre philosophe. C'est là pour lui aussi un droit naturel, s'il en fut jamais. Sieyès disait supérieurement: « Ce n'est pas en vertu d'une loi que les citoyens pensent, parlent, écrivent et publient leurs pensées; c'est en vertu de leurs droits naturels, droits que les hommes ont apportés dans l'association, et pour le maintien desquels ils ont établi la loi elle-même et tous les moyens publics qui la servent. La loi n'est pas un maître qui accorderait gratuitement des bienfaits. La loi n'est là que pour empêcher la liberté de s'égarer. » Ces paroles pourraient être signées du nom de Kant : elles expriment exactement son opinion. La liberté de penser est à ses yeux non-seulement un droit naturel, mais même un droit *inné*[3], c'est-à-dire un droit que nous tenons directement de notre nature et de notre dignité d'homme, indépendamment de tout acte extérieur. En matière philosophique et religieuse, il n'admet pas de limites à l'exercice de ce droit. Déjà dans la *Critique de la raison pure* il s'était appliqué à défendre la liberté illimitée de discussion. Il y a là-dessus des pages dont

[1] Voy. ma traduction des *Eléments métaphysiques de la doctrine du droit*, p. 43.
[2] Art. II.
[3] *Doctrine du droit*, p. 55.

l'éloquence contraste singulièrement avec le ton général de l'ouvrage[1] : il s'élève avec chaleur contre l'intervention de l'autorité dans ces sortes de différends, et demande qu'on ne reconnaisse ici d'autre tribunal que celui de la raison commune, où chacun a sa voix et d'où doivent sortir toutes les améliorations que peut recevoir l'humanité. Le Mémoire incisif publié quelques années après, en 1784, dans la *Revue mensuelle* de Berlin, sur cette question : *Qu'est-ce que les lumières*[2], n'est autre chose qu'une apologie, ingénieuse et forte, de la liberté de penser : Kant la considère comme le moyen indispensable de la diffusion des lumières et de l'affranchissement des hommes. C'est ainsi que le peuple s'éclairera, et qu'en apprenant à penser par lui-même il sortira de l'état de tutelle où il a vécu si longtemps. Cette liberté de publier sa pensée, il ne l'envisage pas uniquement dans son application aux choses de la religion, mais même à celles de la politique. Seulement, la constitution de son pays et la reconnaissance qu'en sa qualité de libre penseur il croit devoir à Frédéric, lui imposent sur ce dernier point une certaine réserve et des précautions de langage qu'il n'a point à garder sur le premier. Ailleurs[3] il est plus explicite : il revendique la liberté de juger publiquement les actes du gouvernement comme un droit qui appartient au peuple et qui est en quelque sorte la sauvegarde de tous les autres ; « voilà, dit-il, l'unique palladium des droits du peuple. » Mais où son principe se développe tout à son aise, c'est en matière religieuse. Ici nulle restriction, point d'ambages : la liberté de penser est revendiquée dans toute sa plénitude, comme un droit inviolable et qui n'admet point de limites. La *Doctrine du droit*[4] ne laisse pas non plus le moindre nuage sur ce sujet. Le seul droit que Kant reconnaisse à l'Etat en pareille matière, c'est celui que lui confère son devoir de veiller au maintien de l'ordre et de la tranquillité publics. Il n'a aucune autorité particulière pour s'immiscer dans les questions religieuses, et ne saurait le faire sans porter atteinte à la liberté humaine. Dès que la concorde civile n'a point à en souffrir, il y doit rester tout à fait étranger. Nul pouvoir public n'a donc le droit de décréter que telle ou telle religion est la religion de l'Etat ; ce serait décréter pour le peuple ce que le peuple ne saurait décréter pour lui-même, à savoir qu'il restera toujours enchaîné à une certaine forme religieuse qu'il s'interdit de discuter et de réfor-

[1] M. Cousin les a transcrites tout au long dans ses leçons sur Kant ; j'y renvoie le lecteur, en attendant la traduction que je prépare.

[2] Voyez-en la traduction française dans le volume qui contient celle de la *Doctrine du droit*, p. 281.

[3] Dans l'opuscule intitulé : *De ce proverbe : Cela peut-être bon en théorie, mais ne vaut rien en pratique*. Même volume, p. 370.

[4] Trad. franç., p. 191 et 256. — *Analyse critique*, p. xc.

mer jamais. Kant conclut de là aussi qu'il est souverainement inique d'exclure les citoyens des services publics et des avantages qui y sont attachés, sous prétexte qu'ils professent tel ou tel culte, et il cite comme un exemple de cette injustice la conduite de la Grande-Bretagne à l'égard de la nation irlandaise. Il ne put donc pas lire sans allégresse cet article de la Déclaration : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble point l'ordre public établi par la loi[1]. » Joint à celui qui déclare tous les citoyens également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents[2], cet article signalait en effet une ère nouvelle dans le pays de la Saint-Barthélemy et des dragonnades, et tous deux étaient bien autrement réparateurs que le simple édit de tolérance rendu par Louis XVI en 1787[3]. Cependant la Déclaration des droits et la Constitution à laquelle elle sert de préambule ne prononçaient pas expressément l'abolition de toute religion d'Etat : cela résultait sans doute de l'esprit et du texte même de la législation nouvelle, mais la conséquence n'était pas hautement avouée. L'Assemblée constituante manqua de courage en n'osant pas aller jusque-là : il ne fallait pas éluder la question[4], mais la trancher résolûment à l'aide des principes proclamés. L'opinion que j'exprime ici fut certainement celle de Kant : il dut souffrir de voir nos législateurs reculer, sur ce point, faute de franchise, devant l'application de leurs principes. Encore moins put-il approuver le décret de la Convention instituant la fête de l'Etre suprême. La Constituante n'avait pas osé dégager explicitement du principe de la liberté de conscience, qu'elle avait proclamé, toutes les conséquences qu'il renfermait, mais elle n'avait péché que par défaut de hardiesse ; la Convention, au contraire, le violait ouvertement : son décret était un retour à la religion d'Etat. Le culte qu'elle instituait avait beau être purement philosophique : imposé par l'Etat, il empiétait sur un domaine qui est celui de la conscience ; il attentait à la liberté de la pensée. La Convention suivait en cela la doctrine du *Contrat social*[5] ; elle ne voyait pas qu'en attribuant à l'Etat le droit et le devoir d'imposer certains dogmes et un certain culte, si philoso-

[1] Art. 10.

[2] Art. 6.

[3] Par cet édit, les protestants n'obtinrent que le droit de vivre en France sans être inquiétés pour cause de religion, et la permission de se marier légalement devant les officiers de la justice ; mais ils demeurèrent exclus des fonctions judiciaires et de l'enseignement.—Voy. l'excellente *Histoire des réfugiés protestants de France*, de M. Ch. Weiss, tome II, p. 325.

[4] « Faut-il décréter que le soleil luit, » s'écriait hypocritement Mirabeau. — Voyez, sur ce point, l'*Histoire de la Révolution française*, de M. Michelet, t. II, chap. VII et VIII.

[5] *Contrat social*, liv. IV, chap. VIII, *De la Religion civile*.

phiques qu'ils fussent, cette doctrine violait la liberté de conscience, c'est-à-dire le principe même de toute philosophie. Kant se garde bien de tomber dans une pareille inconséquence : il n'admet pas plus de culte philosophique que de culte surnaturel, imposé par l'Etat ; pour lui la liberté philosophique et religieuse est un droit illimité ; c'est là un principe sur lequel il ne fléchit jamais. Qu'aurait-il dit s'il avait pu voir plus tard, dans une même constitution, cet étrange accouplement de la liberté des cultes reconnue et de la religion catholique proclamée la religion de l'Etat? Sans doute il aurait regretté davantage encore que l'assemblée, dont la mission a été de rédiger la Déclaration des droits de l'homme et une constitution réformatrice, n'eût pas fermé du premier coup une porte qu'on n'eût peut-être jamais osé rouvrir, si elle-même avait montré sur ce point plus de rigueur et d'intrépidité.

En général, la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat n'a pas été comprise par notre Révolution comme le voulaient les vrais principes et comme l'avait fait avant elle sa sœur aînée, la république des Etats-Unis. De là, à côté de mesures hardies où elle avait certainement le droit pour elle, des dispositions peu conformes au principe bien entendu de la liberté de conscience, et la prétention fâcheuse de régler des choses qui ne sont plus du domaine de la loi civile. Les premières reçurent l'approbation de Kant, dont elles mettaient les idées en pratique ; les secondes n'étaient pas de nature à satisfaire son esprit, si conséquent en ces matières. Un acte qui souleva les haines les plus vives contre la Révolution naissante, mais qui n'en fut pas moins profondément politique et incontestablement juste, ce fut celui qui mit les biens du clergé à la disposition de la nation. La question de droit n'était pas douteuse ; il suffisait d'en bien poser les principes, et c'est ce que firent admirablement les orateurs de la Constituante, particulièrement Thouret. Ils montrèrent que le clergé ne saurait exister aux yeux de l'Etat comme corps, et que, par conséquent, il n'a pas le droit de posséder à ce titre. Telle est aussi l'opinion formelle de Kant [1]. A ceux qui allèguent le respect dû à la volonté des donataires qui ont entendu doter l'Eglise de fondations perpétuelles, et dont l'Etat a lui-même, en d'autres temps, sanctionné les dispositions, il répond que l'Etat ne peut être lié à jamais par ce qu'il a pu faire ou permettre à une époque où dominaient des idées que le temps a détruites ou modifiées, et qu'il est toujours le maître de disposer, selon l'esprit et le besoin du siècle, des biens que le clergé n'a pas le droit de posséder sans son autorisation. Tout ce que l'on peut exiger de lui, c'est qu'il indemnise, pour le reste de leur vie, les possesseurs des fiefs désormais abolis. C'est ainsi que Kant résout la question dans le sens de ceux qu'il

[1] *Doctrine du droit, remarques explicatives*, trad. franç., p. 256-258.

appelle « les incrédules de la République française. » Mais ces incrédules, ou pour mieux dire ces législateurs qui, quelles que fussent leurs idées religieuses, avaient proclamé le principe de la liberté des cultes, se montrèrent peu conséquents en votant un traitement aux ministres du culte catholique. Etait-ce une indemnité qu'ils croyaient devoir, je ne dis pas au corps du clergé (cela n'aurait pas eu de sens, suivant le principe admis), mais aux individus ruinés par la suppression des biens de leur ordre? Non, car cette indemnité ne se fût pas étendue au delà de la vie de ces individus. Qu'était-ce donc? Une subvention de l'Etat destinée à soutenir le culte catholique. Mais pourquoi ce culte était-il subventionné à l'exclusion des autres, puisqu'il n'y avait plus de religion d'Etat? Pourquoi le culte protestant et le culte juif ne l'étaient-ils pas aussi? Ou plutôt pourquoi l'Etat ne laissait-il pas à chaque communion le soin de pourvoir aux frais de son culte? Cela seul eût été vraiment conforme au principe de la liberté des cultes, et, sous ce rapport, la doctrine de Kant [1] est plus conséquente et plus avancée que ne l'a jamais été notre Révolution et que nous ne le sommes encore à l'heure qu'il est.

Outre la liberté, dont les droits que je viens d'indiquer ne sont que des formes particulières, la Déclaration range parmi les droits naturels et imprescriptibles de l'homme la propriété [2]. Par là elle repousse cette monstrueuse doctrine du despotisme, que « les rois (ce sont les propres termes de Louis XIV [3]) sont seigneurs absolus et ont naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens qui sont possédés. » Pourtant Mirabeau, suivant en cela Montesquieu, retournait, sans s'en apercevoir, à la vieille théorie, condamnée par la Déclaration des droits de l'homme, quand il disait que « la loi seule constitue la propriété, parce qu'il n'y a que la volonté politique qui puisse opérer la renonciation de tous et donner un titre commun, un garant à la jouissance d'un seul [4]. » La vérité est qu'il n'y aurait pas de propriété possible sans un ordre civil qui la garantît : en ce sens il est juste de dire qu'elle est le fruit de la loi civile; mais il n'en faut pas moins reconnaître que le droit de propriété préexiste à cette loi, qui le consacre et l'assure, mais ne le crée pas. Telle est justement la théorie de Kant [5] : elle admet ainsi, en les conciliant, et le principe posé par la Déclaration et la vérité qu'ont aperçue Mirabeau et Montesquieu, mais qui leur a fait illusion.

Tous les droits naturels de l'homme sont d'ailleurs dans le même

[1] *Doctrine du droit*, p. 256-258.
[2] Art. 2.
[3] Edit du mois d'août 1692.
[4] *Histoire parlementaire*, t. V, p. 325.
[5] *Doctrine du droit*, p. 93-95.

cas : sans la garantie des lois publiques, ils sont à la merci de la violence de chacun, c'est-à-dire illusoires; mais ce ne sont pas les lois publiques qui les engendrent, et, puisqu'elles ont justement pour but de les garantir, elles ne sauraient les supprimer ou les modifier arbitrairement. Ce sera l'éternel honneur de cette assemblée de législateurs français qui s'est appelée la Constituante, d'avoir proclamé cette vérité que les philosophes avaient si longtemps criée en vain aux oreilles des politiques. En entrant dans l'état civil, les hommes n'abdiquent point leurs droits naturels; tout au contraire, ils n'entrent dans cet état que pour y trouver la garantie de ces droits. Il suit de là que les droits de l'homme doivent reparaître dans ceux du citoyen, et que ceux-ci doivent être calqués sur ceux-là. Tel est le sens de ce titre même : Déclaration des droits de l'*homme* et du *citoyen*. Tel est aussi celui de la distinction établie par Kant entre le droit *privé* et le droit *public*, le dernier s'appuyant sur le premier et le consacrant sous une nouvelle forme [1]. Pour Kant comme pour la Constituante, les attributs essentiels du citoyen sont la liberté et l'égalité, ces droits naturels de l'homme.

Il définit la liberté politique la faculté de n'obéir à d'autre loi qu'à celle qu'on a soi-même consentie [2], et cet attribut du citoyen, il le déduit de la liberté naturelle, inhérente à la personne humaine [3]. Il résulte de cette définition que tous les citoyens doivent concourir à la formation de la loi. Kant admet ce principe [4], à l'exemple de l'assemblée française [5]. Mais, comme elle aussi [6], il en restreint l'application en distinguant les citoyens *actifs* des citoyens *passifs*, et en excluant les seconds du droit de suffrage qu'il attribue aux premiers [7]. Cette distinction et l'exclusion qui s'ensuit disparurent dans la seconde phase de notre Révolution [8], mais Kant en maintint toujours le principe. Il pensait que pour pouvoir exercer le droit de suffrage, une certaine indépendance est nécessaire, non sans doute celle qui s'attache à la fortune, mais celle qui vient de ce que l'on est son propre maître, au lieu de vivre au service d'autrui. Il avouait d'ailleurs ingénument qu'il trouvait quelque

[1] *Doctrine du droit*, p. 158.

[2] *Doctrine du droit*, p 170. Cf. *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, même volume, p. 296, et aussi dans le même volume l'opuscule déjà cité : *De ce proverbe : Cela peut être bon...*, p. 355.

[3] Voy. sur ce point mon analyse critique de la *Doctrine du droit*, p. LXXIV, note 1.

[4] *Doctrine du droit*, ibid.—*De la paix perpétuelle*, ibid.—*De ce proverbe...*, p. 360.

[5] *Déclaration*, art. 6.

[6] *Constitution de* 1791, titre III, chap. I, sect. II.

[7] *Doctrine du droit*, p. 170, — *De ce proverbe...*, p. 360.

[8] *Décret des* 11-12 août 1792, relatif à la formation des assemblées primaires pour le rassemblement de la Convention nationale.

difficulté à déterminer d'une manière précise le signe auquel on peut distinguer qu'un homme est son propre maître [1].

Malgré cette restriction, Kant fait de l'égalité, ainsi que de la liberté, le principe fondamental de l'association politique et l'attribut essentiel du citoyen. L'égalité, comme il l'entend, veut que la loi soit la même pour tous et que chacun y puisse recourir également pour défendre son droit [2]. On le voit, c'est, ici comme partout, l'esprit même qui a dicté la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen [3]. Partant du principe de l'égalité, elle proclamait l'égale admissibilité de tous les citoyens à tous les emplois publics. Kant tire la même conséquence du même principe, et à son tour il s'élève contre les priviléges de la noblesse héréditaire [4]. Comme il n'y a point de prescription contre le droit, il pense que la société peut toujours dépouiller les nobles de leurs priviléges et même de leurs titres, sans qu'ils soient jamais fondés à crier à l'injustice. Il est impossible d'être plus net qu'il ne l'est sur ce point.

Les deux principes qui ont, en général, inspiré la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et qui en résument l'esprit, le principe de la liberté et celui de l'égalité, sont aussi l'âme de la doctrine politique de Kant. On peut dire que nul philosophe n'en a eu un sentiment plus vif ni une idée plus élevée. A ces deux principes, la devise que la république française inscrivit sur son drapeau en ajoutait un troisième : la fraternité. On ne voit point figurer ce dernier dans la doctrine politique du philosophe allemand. J'ai déjà indiqué ailleurs [5] la raison de cette omission : c'est que la fraternité est plutôt, suivant la distinction si nettement établie par le grand moraliste [6], un devoir de vertu qu'un devoir de droit. La liberté et l'égalité, qui ne sont que deux formes diverses du principe de la justice, peuvent nous être imposées par une loi publique, mais il n'en est pas de même de la fraternité : celle-ci est sans doute une vertu que nous prescrit la loi morale, mais elle ne tombe pas sous la contrainte de la loi politique, armée au nom de la justice et du droit. Elle est essentiellement du ressort de la conscience et des mœurs. Voilà pourquoi, tout en lui donnant, dans le cadre général de la morale, la place qui lui convient, Kant ne la range pas parmi les attributs du citoyen, à côté de la liberté et de l'égalité, qui répondent à des lois juri-

[1] Voy. la note de la page 361.

[2] *Doctrine du droit*, p. 170. — *De la paix perpétuelle*, p. 296. — *De ce proverbe...*, p. 356.

[3] Article 6. « La loi doit être la même pour tous, soit qu'elle protége, soit qu'elle punisse. »

[4] *Doctrine du droit*, p. 193-258. — *De ce proverbe...*, p. 358.

[5] *Analyse critique de la Doctrine du droit*, note de la page CLXXVIII.

[6] *Doctrine du droit*, introduction, p. 25-29.

diques. La liberté et l'égalité dans la loi, la fraternité dans les mœurs, voilà en effet le véritable idéal. C'est en ce sens qu'il faut accepter la sublime devise adoptée par la Révolution française. Autrement la loi civile sort de ses limites, usurpe un domaine qui n'est plus le sien et s'engage en des difficultés inextricables. Qu'on ne s'y trompe pas, d'ailleurs : la justice, telle que Kant l'entend, n'est pas quelque chose d'aussi étroit qu'on pourrait être tenté de le croire. D'accord avec la Déclaration des droits [1], il place dans la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme le but de toute association politique; mais il reconnaît que la société une fois formée est soumise à certaines obligations de bienfaisance auxquelles elle ne saurait se soustraire sans compromettre son salut, et par conséquent sans porter atteinte à la justice dont elle est la garantie nécessaire. Telle est celle de secourir, sous une forme ou sous une autre, ceux de ses membres qui sont hors d'état de se suffire à eux-mêmes [2]. Il corrige ainsi, suivant en quelque sorte l'exemple même des auteurs de la Déclaration des droits [3], ce que sa théorie pouvait d'abord paraître avoir de trop individuel. Peut-être aurait-elle encore besoin d'être étendue et précisée sur ce point, mais elle a du moins le mérite d'éviter deux écueils fatals : d'une part ce système d'égoïsme politique qu'engendre l'exagération du principe de la liberté individuelle, et de l'autre ce système, plus funeste encore, d'organisation sociale qui, en étouffant ce principe, tue l'énergie personnelle, dégrade l'individu et frappe de mort la société elle-même.

Il y a encore un principe que la Déclaration des droits et la doctrine de Kant s'accordent à proclamer comme une des lois fondamentales de la politique. Je veux parler du principe de la séparation des trois grands pouvoirs de l'Etat. L'une et l'autre en font la condition essentielle et comme la marque de tout gouvernement libre [4]. Malheureusement, quand il entre dans le détail des devoirs et des droits des pouvoirs qui constituent l'Etat, il semble parfois oublier le principe qu'il a si nettement établi : on dirait alors qu'un nuage couvre la vérité qui tout à l'heure brillait dans tout son éclat.

[1] Article 2.

[2] *Doctrine du droit*, p. 188-190.

[3] Voy. le titre Ier de la Constitution de 1791 : *Dispositions fondamentales garanties par la constitution.*

[4] *Déclaration*, art. 16. — *Essai sur la paix perpétuelle*, p. 279.

II

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen servit de préambule à une constitution monarchique : la monarchie constitutionnelle, tel fut l'idéal que les législateurs de 1789, tout en s'inspirant de Rousseau, empruntèrent à Montesquieu, c'est-à-dire à l'Angleterre. Je ne cherche pas jusqu'à quel point cet idéal était en harmonie soit avec les principes si largement démocratiques qu'ils avaient commencé par proclamer, soit avec le bouleversement radical qu'ils avaient opéré dans la société, en abattant tous les priviléges de l'aristocratie, soit avec les habitudes et le caractère de ceux contre lesquels ils avaient à lutter, soit enfin avec les nécessités que devaient amener les circonstances et les fautes commises. Il s'agit seulement de savoir si l'idéal de la Constituante était aussi celui de Kant. Elle n'avait d'ailleurs à résoudre la question de la meilleure forme de gouvernement que relativement a l'état présent de la France ; elle deva t avant tout consulter ses vœux et son plus grand bien. Kant au contraire, en sa théorie du droit, devait poser la question dans toute sa généralité philosophique. Mais il n'est pas hors de propos de rechercher quel était, même à ce point de vue, l'idéal du philosophe allemand, si c'était la monarchie et quelle monarchie, ou la république et quelle république, et en général comment il concevait les rapports des peuples et des gouvernements ; car il n'est pas douteux que ses idées à cet égard ne durent influer sur sa manière d'apprécier les événements de la Révolution française, et qu'à leur tour l'influence que ces événements exercèrent sur son esprit et les jugements qu'il en porta ne durent réagir sur ses théories. Nous avons ici sous les yeux un spectacle digne d'attention : celui du plus profond métaphysicien du dix-huitième siècle assistant aux événements, sublimes ou terribles, qui en ont marqué la fin, et écrivant, pour ainsi dire, en face de ces événements, les ouvrages qui forment la partie politique de son système. Il est curieux d'y chercher la trace des sentiments qu'ils excitèrent en lui et de l'influence qu'ils exercèrent sur ses idées. Il est fâcheux seulement qu'il ait cru devoir garder sur certains points une si grande réserve. La discrétion du philosophe s'accuse naïvement dans la préface de la *Doctrine du droit,* lorsqu'il explique comment il a donné aux sections de son ouvrage qui concernent le droit public moins de développement qu'aux précédentes. « Les dernières sections, dit-il[1], sont, à l'heure qu'il est, la matière de tant de discussions et ont cependant une

[1] Trad. franç., p. 11.

si haute importance, qu'il est bien permis d'ajourner à quelque temps un jugement décisif. » Mais il était déjà trop âgé à cette époque pour qu'on pût espérer de voir la fin de cet ajournement. Quelques années après, un jeune docteur, Andréas Richter, lui ayant écrit pour lui demander la permission de publier un manuel de politique d'après les principes de sa philosophie, au cas où lui-même ne songerait pas à exposer son système politique, le vieux philosophe, dans une courte réponse dont le brouillon est resté parmi ses papiers[1], s'excusa sur son grand âge (il avait alors soixante-dix-sept ans) de ne pouvoir remplir une telle tâche, et il accorda au jeune docteur l'autorisation qu'il sollicitait.

Il n'y a pas, selon Kant, de question plus importante que celle de la meilleure forme de gouvernement. Il ne pouvait souffrir qu'on la reléguât parmi les questions oiseuses, et il se moque quelque part[2] à ce propos de Mallet Dupan. « Dans son langage pompeux, mais vide de sens, dit-il, Mallet Dupan se vante d'être enfin parvenu, après une longue expérience, à se convaincre de la vérité de ce mot de Pope si connu : « Laissez les sots disputer sur le meilleur gouvernement; le mieux administré est le meilleur. » Si cela veut dire que l'Etat le mieux administré est le mieux administré, » il a, suivant l'expression de Swift, cassé une noix pour avoir un ver; mais, si cela signifie que l'Etat le mieux administré est aussi le meilleur mode de gouvernement, la meilleure constitution politique, rien n'est plus faux; car l'exemple d'une bonne administration ne prouve rien en faveur du mode de gouvernement. Qui a mieux gouverné que Titus et Marc-Aurèle? Et pourtant le premier eut pour successeur un Domitien, et le second un Commode. » Voyons donc comment Kant résout lui-même une question qu'il déclare si importante.

Sur un de ces billets où il avait coutume de jeter les réflexions qui lui survenaient et qui devaient plus tard trouver leur place en ses écrits, on lit ces mots, à la date de 1792[3] : « La monarchie est un tourne-broche; l'aristocratie, un moulin à chevaux; la démocratie, un automate qui s'appelle république quand il se monte lui-même et qu'il n'y a plus qu'à le régler. Ce dernier système est celui qui suppose le plus d'art. » Mais ce n'est là qu'une ingénieuse boutade. Cherchons sa pensée sérieuse dans ses ouvrages, petits ou grands.

[1] On peut lire cette lettre dans l'édition des Œuvres complètes de Kant, par Rosenkranz et Schubert (tome XI, première partie, p. 194). Schubert l'avait déjà insérée dans un article du *Manuel historique de Raumer* (neuvième année, Leipsick, 1838). Elle n'offre, d'ailleurs, rien de curieux.

[2] *Essai sur la paix perpétuelle*, trad. franç., p. 300.

[3] Voy. l'article Schubert, cité tout à l'heure, p. 591.

Quand il veut parler non-seulement du meilleur gouvernement, mais même du seul qui soit conforme aux principes du droit, il nomme la république. C'est le gouvernement qu'il exige des peuples qu'il convie à la paix perpétuelle. « Lorsque, dit-il[1], comme cela doit nécessairement arriver dans une constitution républicaine, la question de savoir si la guerre aura lieu ou non ne peut être décidée que par le suffrage des citoyens, il est tout naturel qu'ayant à décréter contre eux-mêmes toutes les calamités de la guerre, ils y regardent à deux fois avant de s'engager dans un jeu si périlleux. C'est qu'il s'agit pour eux de combattre en personne ; de payer de leur propre avoir les frais de la guerre ; de réparer péniblement les dévastations qu'elle laisse après elle ; enfin, pour comble de maux, de contracter une dette nationale qui rendra amère la paix même et ne pourra jamais être acquittée, parce qu'il y aura toujours de nouvelles guerres. Au contraire, dans une constitution où les sujets ne sont pas citoyens, et qui par conséquent n'est pas républicaine, une déclaration de guerre est la chose la plus aisée du monde, puisque le souverain, étant propriétaire et non pas membre de l'Etat, n'a rien à craindre pour sa table, sa chasse, ses maisons de plaisance, ses fêtes de cour, etc., et qu'il peut la décider comme une sorte de partie de plaisir, pour les raisons les plus frivoles, et en abandonner indifféremment la justification, exigée par la bienséance, au corps diplomatique, qui sera toujours prêt à la fournir. » En général, il se montre partout l'ennemi déclaré du gouvernement despotique, c'est-à-dire, comme il le définit dans l'opuscule d'où j'ai tiré les lignes que je viens de citer, du gouvernement où le chef de l'Etat exécute arbitrairement les lois qu'il s'est données à lui-même, et où, par conséquent, il substitue sa volonté particulière à la volonté publique[2]. Ce gouvernement fût-il aussi paternel qu'on voudra bien le supposer, et donnât-il à ses sujets tout le bien-être possible, sera toujours incomparablement au-dessous de celui qui respecte en eux la liberté et la dignité humaines. Il semblerait d'après cela que Kant fût républicain, dans le sens ordinaire que l'on attache à ce mot. Et de fait, si l'amour de la liberté, non d'une liberté effrénée, mais de la liberté régulière ; si celui de l'égalité, non de ce nivellement brutal qui appelle le despotisme, mais de ce droit commun qui exclut les priviléges ; si le respect de la dignité de l'homme, si la haine de l'arbitraire et de la force brutale, si toutes ces qualités composent les attributs d'une âme républicaine, aucune ne le fut jamais plus que celle de Kant.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : lorsqu'on cherche ce qu'il entend au

[1] *De la paix perpétuelle*, p. 297.
[2] Page 299. — Cf. *De ce proverbe...*, p. 356.

juste par le gouvernement républicain, on voit qu'il en restreint la définition au principe de la séparation du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif et à l'idée du système représentatif que suppose ce principe, et que par conséquent ce mode de gouvernement n'exclut pas à ses yeux la forme monarchique. C'est qu'il veut que l'on distingue entre la forme du gouvernement et celle de la souveraineté. Celle-ci est monarchique, aristocratique ou démocratique, suivant que la souveraineté appartient à un seul, à quelques-uns ou à tous; celle-là est républicaine ou despotique, suivant que le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif sont séparés ou confondus. La forme du gouvernement est, selon Kant, beaucoup plus importante que celle de l'Etat; mais celle-ci est loin d'être une chose indifférente, car elle n'est pas elle-même sans influence sur la première. Les rapprochant sous ce rapport, il va jusqu'à déclarer[1] que de toutes les formes politiques la monarchie est celle qui s'accorde le mieux avec le principe du gouvernement républicain, tel qu'il l'entend, tandis que la démocratie, où chacun veut être maître, rend ce mode de gouvernement impossible. Si je voulais discuter ici sa pensée, je pourrais lui reprocher d'accuser la démocratie d'un vice qui ne lui est pas nécessairement inhérent, mais qui n'existe que dans une sorte d'Etat populaire, et de ne pas voir que ce régime de liberté à la fois et d'égalité, ce règne du droit commun, dont il a si bien posé les principes, n'est complet que dans la démocratie, ou plutôt n'est autre chose que la démocratie elle-même. Je pourrais aussi lui demander comment il concilie les priviléges inséparables de la monarchie avec le principe d'égalité par lui proclamé; comment, par exemple, rejetant l'hérédité nobiliaire, il garde l'hérédité monarchique. Il est vrai qu'il passe constamment ce point sous silence, mais qu'est-ce que la monarchie sans l'hérédité? On sera peut-être tenté de croire qu'il ne s'agit ici que d'une question de mots, mais il ne saurait plus guère y avoir de doute sur le fond de sa pensée, lorsqu'on le voit appeler de tous ses vœux le jour où disparaîtront les vieilles distinctions de souverain, de noblesse et de peuple, pour faire place à la seule qui, dit-il[2], soit naturelle, à celle de peuple et de souverain, ou convertir en loi absolue une maxime, celle de l'irresponsabilité du chef de l'Etat, qui n'a sa raison d'être que dans les constitutions monarchiques, et que repoussent à juste titre les constitutions républicaines.

Est-ce donc que, comme Montesquieu, il tournait ses regards vers la monarchie anglaise et y trouvait son idéal? La monarchie anglaise s'appuie sur une aristocratie dont les priviléges répugnent aux idées de Kant.

[1] *Essai sur la paix perpétuelle*, p. 195.
[2] *Doctrine du droit*, p. 195.

Si donc il l'avait prise pour modèle, c'eût été à la condition d'en retrancher l'aristocratie nobiliaire et de la confondre, en la dépouillant de ses priviléges, dans le corps entier du peuple. Tel avait été justement l'esprit de la Constituante française. Reste à savoir si en cela elle s'est montrée bien conséquente. Mais, en outre, Kant ne paraît pas goûter beaucoup ce système de pondération des pouvoirs qui du pouvoir législatif fait un pouvoir limitatif de celui du chef de l'Etat[1], en attribuant au parlement une certaine part dans la direction du gouvernement, sinon le gouvernement tout entier, comme le veut la maxime : le roi règne et ne gouverne pas. Il maintient l'irresponsabilité du chef de l'Etat, mais il supprime le contre-poids du pouvoir parlementaire en tant que pouvoir exerçant une action directe et positive sur le gouvernement, et, par une conséquence nécessaire, celui de la responsabilité ministérielle.

Il y a plus. Lorsqu'il défend les droits des souverains, on le voit rétrograder au delà même de l'esprit qui a présidé à la constitution anglaise de 1688, et en général des principes avoués, sinon des maximes écrites, de toute monarchie vraiment constitutionnelle. En effet, aux yeux de quiconque n'est pas imbu des préjugés du droit divin, l'inviolabilité royale n'est jamais au fond qu'une fiction légale qui peut avoir son utilité, mais qui a ses limites. On a trouvé plus sage de ne les point inscrire dans le texte de la loi : on n'a pas voulu prévoir le cas où le chef de l'Etat renverserait ou violerait la constitution à l'exécution de laquelle il est chargé de veiller, mais il est évident qu'on n'a nullement songé à étendre son droit jusque-là, et qu'on s'est réservé, en le sous-entendant, celui de lui résister en pareil cas, même par la force, et de le renverser au besoin. Or Kant n'admet pas que, quelle que soit la conduite du souverain, violât-il la constitution qu'il a juré de maintenir, et opprimât-il ses sujets, ni un autre pouvoir public ni le peuple aient jamais le droit de se soulever contre lui et de le détrôner. On ne saurait, selon lui, proclamer un tel droit sans contradiction, et comment sous-entendre ce qu'on n'oserait avouer tout haut? Il n'y a donc jamais d'insurrection légitime contre le souverain[2]. Son autorité doit être irrésistible, et sa personne inviolable.

En résumé, je crois qu'on peut représenter assez exactement l'idéal que Kant conçoit en matière de gouvernement, en disant qu'il est à la fois républicain et monarchique : républicain, en ce qu'il tire au moins

[1] *Doctrine du droit*, p. 179.

[2] Voy. *Doctrine du droit*, remarque générale sur les effets juridiques qui résultent de la nature de la société civile, A., p. 177-184. — *Ibid.*, Conclusion, p. 260-264. — *De la paix perpétuelle*, p. 332. — *De ce proverbe : Cela peut être bon*, etc., p. 269. On voit, par ces indications, combien de fois Kant est revenu sur le point de droit dont il s'agit ici.

du suffrage populaire le pouvoir législatif, qu'il sépare de l'exécutif; monarchique, en ce que, sans s'expliquer d'ailleurs sur l'origine et la constitution de ce dernier, il fait de l'unité, de l'irresponsabilité et de l'inviolabilité les attributs essentiels du chef de l'Etat. Son idéal est donc un composé d'éléments républicains et d'éléments monarchiques; par certains côtés, il rappelle les théories de Rousseau, mais par d'autres il se rapproche de celles de Montesquieu. Kant avait beaucoup étudié ces deux génies, qui furent successivement les deux grands maîtres de la Révolution française. Il faisait souvent de leurs ouvrages le bréviaire de ses promenades, en recommandait la lecture à ses élèves et se plaisait même à leur en lire des fragments; mais il les jugeait librement et savait très-bien les critiquer au besoin. Il semble ici qu'il ait pris à chacun d'eux quelques-uns des traits dont il a formé son propre idéal. En le proposant d'ailleurs comme un modèle aux peuples, il n'entendait pas qu'il leur fût permis d'y tendre par le moyen des révolutions violentes. Quelles que fussent leurs constitutions et de quelque façon qu'en usassent les souverains, il n'admettait point que le peuple ou même ses représentants eussent jamais le droit de les renverser par la force. Cela résultait de l'idée même qu'il se faisait de l'inviolabilité des chefs d'Etat.

Il semblerait qu'avec une telle maxime Kant eût dû désapprouver tous les actes de la Révolution française; regarder comme factieuses au premier chef ces mémorables paroles : « Nous sommes ici par la volonté du peuple, nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes; » en un mot, ne voir dans les sujets de Louis XVI qu'un peuple de rebelles. Mais il admet tout justement une exception à son principe en faveur du cas qui fut celui de la Révolution française, c'est-à-dire de celui où, comme le fit Louis XVI, le chef de l'Etat appelle lui-même le peuple à régler les affaires publiques. « Dans ce cas, dit-il[1], la République, une fois établie, n'a plus besoin d'abandonner les rênes du gouvernement et de se remettre entre les mains de ceux qui les avaient tenues auparavant, et qui pourraient maintenant anéantir par leur volonté absolue toutes les nouvelles institutions. » C'est ainsi que, selon Kant, par le fait même de la convocation d'une assemblée nationale, le souverain pouvoir de Louis XVI ne fut pas seulement suspendu, mais disparut tout à fait (ce sont ses expressions) et passa au peuple. « Et que l'on ne dise pas, ajoute-t-il, qu'il faut admettre là un engagement tacite, mais conventionnel, de la part de l'Assemblée nationale, de ne pas se constituer en pouvoir souverain, mais de se borner à administrer les affaires du souverain, et, cette besogne faite, de remettre les rênes du gouvernement entre les mains du monarque; car un tel contrat est en soi nul

[1] *Doctrine du droit*, trad. franç., p. 214.

et de nul effet[1]. » Kant a-t-il voulu concilier ainsi ses vieilles sympathies, hautement manifestées, pour la Révolution française avec une doctrine ultérieurement admise sur le droit de révolution? ou bien le principe a-t-il toujours subsisté dans sa pensée avec l'unique exception qu'il y apporte? Il faut bien croire qu'il n'a pas toujours été aussi absolu à ses yeux. Autrement, comment eût-il montré tant de sympathies pour la Révolution américaine? On raconte, à ce propos[2], qu'un jour, dans une société, il prit si chaudement parti pour les Américains contre l'Angleterre, qu'un Anglais, qui se trouvait là, mais que Kant ne connaissait pas, se croyant offensé dans son orgueil national, s'emporta contre lui et alla même jusqu'à le provoquer en duel. Le calme du philosophe n'en fut point troublé : continuant l'entretien commencé, il exposa ses principes et ses idées avec tant de modération et de fermeté, il fit ressortir avec tant de netteté le point de vue du haut duquel chaque homme doit envisager les événements politiques et le bien des peuples, abstraction faite de tout sentiment national, enfin il parla avec tant de conviction et d'éloquence, que la colère de l'Anglais s'apaisa comme par enchantement, et qu'au lieu d'un cartel, il lui offrit son amitié, qu'il lui conserva jusqu'à la mort. Pour en revenir à la Révolution française et nous en tenir à l'opinion exprimée ici par Kant, tout le monde conviendra qu'il accorde trop ou trop peu. En effet, si l'autorité des souverains est, comme il le veut, au-dessus de toute discussion et de toute contrainte, elle doit être respectée dans le cas où ils condescendent à réclamer le concours de leurs sujets aussi bien que dans tous les autres. Ou si, dans ce cas, le peuple a le droit de rentrer en possession de sa souveraineté, il a le même droit dans tous les cas; et, puisqu'on accorde qu'en lui réside originairement toute souveraineté, il n'a pas besoin d'attendre que l'individu auquel il l'avait déléguée veuille bien l'inviter à la partager avec lui : il est toujours le maître de la reprendre, quand il le juge à propos. Quoi qu'il en soit, voilà les souverains dûment avertis qu'ils se gardent bien de commettre la faute de Louis XVI, et de convoquer jamais une représentation nationale!

Mais si, malgré sa théorie sur le droit de révolution, Kant persiste à admettre la légitimité de la Révolution française, il condamne comme le

[1] Kant semble avoir emprunté au *Contrat social* le principe sur lequel il s'appuie ici. « A l'instant, dit Rousseau (l. III, c. XIV), que le peuple est légitimement assemblé en corps souverain, toute juridiction du gouvernement cesse, la puissance exécutive est suspendue, et la personne du dernier citoyen est aussi sacrée et aussi inviolable que celle du premier magistrat, parce que, où se trouve le représenté, il n'y a plus de représentants. » — Il y a plus d'un emprunt ou plus d'une réminiscence de ce genre dans la théorie politique de Kant.

[2] Voy. l'article de Schubert, déjà cité, p. 597.

plus grand des crimes l'acte de la Convention qui envoya Louis XVI à l'échafaud. Il n'y a pas, en effet, pour lui, de plus grand crime que celui d'un peuple condamnant à mort le souverain qu'il a détrôné. Il est intéressant de voir comment il explique l'horreur qu'il lui inspire. « Cette profonde horreur, dit-il, n'a pas seulement sa source dans l'intérêt qu'excite ordinairement l'infortune d'un homme tombé du rang suprême; elle a une cause plus morale : elle vient de ce qu'un pareil forfait nous semble être le renversement absolu de toutes les idées de droit. Que le peuple, dans l'égarement de sa fureur, tue le monarque contre lequel il s'est soulevé, ce crime, si grand qu'il soit, peut passer pour un moment de folie. Que, pour se soustraire à jamais aux vengeances que le monarque détrôné ne manquerait pas d'exercer sur ses sujets, s'il venait à ressaisir le pouvoir, il lui donne la mort, ce n'est pas du moins un acte de justice pénale qu'il prétend accomplir : il n'y voit qu'un moyen de salut. Mais qu'il fasse juger et exécuter solennellement le souverain qu'il a renversé, on ne peut plus voir dans ce crime, comme dans l'assassinat, soit l'aveugle effet d'un moment d'égarement, soit la violation réfléchie, mais exceptionnelle, d'une règle qu'on ne laisse pas de reconnaître, tout en trouvant commode de s'en affranchir accidentellement; c'est ici l'entier bouleversement de tous les principes du droit public : c'est le peuple se constituant le maître du souverain dont il est le sujet, c'est par conséquent la violence marchant le front haut et s'érigeant en principe suprême, en un mot, c'est le suicide de l'Etat et comme l'abîme où tout disparaît sans retour. Voilà pourquoi ce crime nous inspire une si profonde horreur, qu'il semble ne pouvoir jamais être expié, semblable à ce péché dont parlent les théologiens, qui ne peut être remis ni dans ce monde, ni dans un autre[1]. » Ne croirait-on pas entendre de Bonald ou de Maistre? Je ne discute point ici la question de savoir si la Convention était ou non dans son droit, en jugeant et en condamnant Louis XVI; je demande seulement si en général le fait d'un peuple mettant en jugement celui auquel il a confié le pouvoir doit être considéré comme un acte illégitime, criminel, impie. A ce compte, la théorie républicaine, qui du chef du pouvoir exécutif fait un agent responsable, serait donc contraire au droit! Comment soutenir une telle énormité! Evidemment Kant, entraîné ici par les préjugés monarchiques, ne s'est pas aperçu qu'il prenait une maxime purement conventionnelle pour un principe absolu du droit rationnel dont il a entrepris de déterminer les lois.

Les tendances et les maximes monarchiques que révèle sa théorie

[1] Les lignes qu'on vient de lire ne sont pas toujours littéralement traduites de Kant, mais elles contiennent le résumé fidèle de sa pensée, tel que je l'ai déjà présenté dans mon *Analyse critique de la Doctrine du droit*, p. LXXXVII.

existaient déjà sans doute dans son esprit avant la Révolution française, mais celle-ci à son tour ne manqua pas de les affermir. Pour bien comprendre cette théorie et s'expliquer les restrictions ou, pour mieux dire, les contradictions qu'on y remarque, il faut tenir compte à la fois et du milieu où Kant fut appelé à vivre et des grandes épreuves auxquelles il lui arriva d'assister. Sujet de la monarchie prussienne, il avait en quelque sorte sucé avec le lait, il avait respiré avec l'air natal cet esprit monarchique qui incarne l'Etat dans un homme, et de cet homme fait un être irresponsable et sacré. On a beau être une intelligence supérieure, un penseur hardi, il est difficile de secouer entièrement les habitudes d'esprit que l'on a contractées dès l'enfance, et de ne pas retomber par quelque côté sous l'influence des idées où l'on a été élevé et où l'on voit tout le monde autour de soi. Cela est vrai surtout dans l'ordre des idées politiques : la hardiesse d'esprit y est en général une chose si compromettante que d'ordinaire on évite soigneusement de la pousser trop loin, et qu'on aime mieux s'en tenir aux idées généralement reçues. Voyez si, au dix-huitième siècle, avant la grande explosion qui le termine, les philosophes français, sujets de Louis XV, tiennent, sur les droits des peuples à l'égard de leurs souverains, un langage beaucoup plus hardi que Kant, sujet des Frédéric ? Ajoutez que ce sujet était en même temps un professeur public. Ajoutez encore que la très-grande liberté de penser dont les philosophes avaient joui sous le gouvernement de Frédéric II n'avait pas peu contribué à lui rendre chère la nature même de ce gouvernement, plus favorable, selon lui, à cette liberté que toute république. « Celui-là seul, disait-il dès 1784[1], en rendant hommage à Frédéric, celui-là seul qui, en même temps qu'il est lui-même éclairé et n'a pas peur de son ombre, a sous la main, pour garant de la paix publique, une armée nombreuse et parfaitement disciplinée, celui-là peut dire ce que n'oserait pas dire une république : *Raisonnez tant que vous voudrez et sur tout ce que vous voudrez, seulement obéissez*. Les choses humaines suivent ici un cours étrange et inattendu, comme on le voit souvent, d'ailleurs, quand on les envisage en grand, car presque tout y est paradoxal. Un degré supérieur de liberté politique semble favorable à la liberté de l'esprit dans le peuple, et pourtant lui oppose des bornes infranchissables ; un degré inférieur, au contraire, lui ouvre un libre champ où il peut se développer tout à son aise. »

Le spectacle donné par la Révolution française vint plutôt confirmer qu'affaiblir cette idée dans l'esprit de Kant. Celui de 1793 ne pouvait

[1] Dans l'opuscule qui a pour titre : *Réponse à cette question : Qu'est-ce que les lumières ?* Trad. franç., p. 288.

manquer d'exercer sur lui une influence dont il faut bien tenir compte. J'ai dit avec quel enthousiasme il avait salué l'aurore de notre Révolution. Elle succédait à cette autre grande révolution qui venait de fonder la liberté dans le nouveau monde et que la France avait encouragée et soutenue. Il pouvait espérer que la seconde n'aurait pas une issue moins heureuse que la première, et que l'ancien monde ne resterait pas en arrière du nouveau. Aussi vit-il arriver la Révolution française avec la même joie qu'avait déjà excitée en lui la Révolution américaine. Est-ce la chaleur avec laquelle il en embrassa la cause, ou sont-ce en général les principes *subversifs* de sa philosophie qui l'ont fait accuser de jacobinisme? Toujours est-il que cette accusation ne lui fut point épargnée. Un homme d'esprit de nos jours a dit un mot qui a fait fortune : c'est que l'on est toujours le socialiste de quelqu'un. On aurait pu dire aussi justement, au temps de notre première Révolution, qu'on était toujours le jacobin de quelqu'un. Il paraît que Kant fut celui de beaucoup de gens. Un de ses disciples, le professeur Reuss, crut même devoir écrire une dissertation académique pour démontrer que la Révolution française n'était pas sortie de la philosophie critique. Certes, on eût fort étonné nos pères, si on leur eût appris que, dans une académie allemande, se discutait la question de savoir si le philosophe Kant était le père de leur Révolution. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il commit le crime d'y applaudir. Malheureusement son enthousiasme ne fut pas de longue durée. « Bientôt, comme dit le vieillard du poëme que j'ai déjà cité, le ciel s'obscurcit. » Entourée d'ennemis au dehors et au dedans, poussée d'ailleurs hors des justes bornes par des esprits exaltés, la Révolution se fait de jour en jour plus violente et finit par ne trouver plus d'autre moyen de salut que d'organiser la Terreur. Alors d'affreux massacres ensanglantent les prisons; l'échafaud reste en permanence; un tribunal révolutionnaire, décidant de la vie des citoyens au mépris des plus simples règles de la justice, y envoie tous les jours de nouvelles charretées de victimes; la Convention, s'érigeant en tribunal suprême, y fait monter le roi détrôné; puis au roi et aux royalistes succèdent les républicains eux-mêmes, les Girondins d'abord, ensuite Danton et son parti, jusqu'à ce qu'arrive enfin le tour de Robespierre. Voilà, sans parler d'une guerre dont le motif était certainement juste du côté de la France, mais pour laquelle il ne pouvait y avoir en Allemagne que des malédictions, voilà le spectacle que la Révolution offre aux étrangers en cette sombre année de 1793. Il faut convenir qu'il n'était pas fait pour entretenir en eux les sympathies qu'elle avait d'abord fait naître, et pour leur inspirer l'amour du gouvernement républicain. On avait cru voir la liberté fleurir sur notre sol : on n'y trouvait que violence et anarchie; on avait entendu proclamer la charte des droits de l'homme : on les voyait audacieuse-

ment outragés ; on avait lu sur le drapeau de la République française ce mot divin, *fraternité*, on frissonnait au récit d'exécutions sauvages. Aussi à l'enthousiasme des premiers temps avait succédé une amère déception, d'autant plus amère que l'enthousiasme avait été plus vif. De là, chez ceux-là mêmes qui avaient le plus applaudi aux débuts de notre Révolution, un long cri de haine contre elle, cri injuste assurément, où l'on confondait le bien et le mal, mais qui ne s'expliquait que trop. L'âme si profondément honnête de Kant fut douloureusement affectée. Lui qui ramenait toute la philosophie à la morale et en faisait son principe de vie, il ne comprenait pas qu'on en pût subordonner les prescriptions éternelles aux prétendus intérêts de la politique, et qu'au nom du salut public ou de la raison d'Etat il fût permis de fouler aux pieds les règles de la justice et les lois de l'humanité. Que fit-il alors? se rangea-t-il sous la bannière de la coalition formée par les puissances monarchiques contre la France révolutionnaire? Ses historiens rapportent qu'il ne cacha point sa satisfaction quand il vit la Prusse se détacher de l'alliance européenne. Il est donc naturel de supposer qu'il ne l'avait point approuvée. D'ailleurs, ce sera un des articles de son *Traité de paix perpétuelle*, « qu'aucun Etat ne doit s'immiscer de force dans la constitution et le gouvernement d'un autre Etat[1]. » « En effet, dit-il, par quoi pourrait-il y être autorisé? Par le scandale donné à ses propres sujets? Mais ce scandale est bien plutôt propre à lui servir de leçon, en lui donnant le spectacle des maux affreux qu'un peuple s'attire par une licence effrénée; et en général le mauvais exemple qu'une personne libre donne aux autres ne constitue pas une lésion pour celles-ci. » A plus forte raison répudie-t-il ce troupeau d'hommes qui, le lendemain des révolutions, troublés par la peur ou poussés par une ambition cupide, se jettent sans condition dans les bras du despotisme et s'empressent de lui livrer tous les droits et tous les principes qu'ils affichaient la veille. Nous l'avons vu, au contraire, maintenir en général ceux que la philosophie du dix-huitième siècle avait revendiqués, et que la Révolution française avait solennellement proclamés. Mais en même temps, comparant les exemples opposés que lui offrent la France et son pays, il se reporte avec complaisance vers la forme monarchique : il croit y trouver une barrière infranchissable contre le désordre et une sauvegarde pour la liberté même. En même temps aussi il sent plus que jamais le besoin de protester contre l'emploi des moyens révolutionnaires, et il va même jusqu'à lancer contre le droit de révolution une sentence absolue. Il voudrait préserver les sociétés humaines des maux de l'anarchie et fer-

[1] Trad. franç., p. 292.

mer la porte à la violence ; son intention est excellente, mais il ne s'aperçoit pas qu'il arme le despotisme et désarme le droit.

L'influence que j'attribue au spectacle des excès de la Révolution française sur l'esprit du philosophe allemand n'est point une pure hypothèse; elle est attestée par Kant lui-même dans une note d'un opuscule [1] écrit en 1793, dans laquelle il évoque l'exemple donné alors par la France : « où, dit-il, les sujets révoltés voudraient à la fin imposer par la violence une constitution beaucoup plus oppressive que celle qu'ils ont abandonnée ; car ils courent le risque d'être dévorés par les prêtres et les aristocrates, tandis que, sous un souverain qui les dominait tous, ils pouvaient attendre plus d'égalité dans la répartition des charges de l'Etat. » Cette influence continue de se faire sentir jusque dans la *Doctrine du droit*, qui ne parut qu'en 1796. Il est curieux de remarquer jusqu'à quel point le philosophe, qui prétend construire tout à fait *à priori* la théorie du droit, subit l'influence du milieu où il vit et des événements contemporains. Il n'a pas toujours su s'en détacher, comme il convenait, comme il lui convenait surtout ; et, tout en affectant de repousser les données de l'expérience, sa théorie, chose singulière, pèche souvent pour n'être pas suffisamment rationnelle.

En somme, Kant semble avoir voulu prendre en politique une position analogue à celle qu'il s'était faite en métaphysique entre un dogmatisme intempérant et un scepticisme radical, entre Wolf et Hume : il cherche ici à se tenir à une égale distance du despotisme des absolutistes et de l'anarchie des révolutionnaires, de Hobbes et de Robespierre. Hobbes et Robespierre, voilà en effet les deux fantômes qui le poussent en sens inverse ; le despotisme et l'anarchie, voilà les deux fléaux contre lesquels il se tient en garde. Il a la doctrine de Hobbes en horreur, mais il n'a pas en moindre horreur le désordre révolutionnaire. Il lui semble que reconnaître dans certains cas le droit d'insurrection, c'est perpétuer au sein des peuples le règne de l'arbitraire et de la violence, et par conséquent aller contre le but même pour lequel ils existent. Il le repousse donc absolument. Il ne voit pas qu'il ne ferme la porte que d'un côté. Qu'on ne l'oublie pas, cependant : il se garde bien d'immoler aux pieds des souverains tous les droits des peuples. « Comme on ne me fera certainement pas le reproche, dit-il quelque part, de trop flatter les monarques, en les déclarant inviolables, j'espère aussi qu'on m'épargnera celui de me montrer trop favorable au peuple, en disant qu'il n'en a pas moins des droits inaliénables sur le souverain. » Et au premier rang de ces droits, comme la meilleure garantie de ces droits mêmes, il

[1] C'est le petit écrit déjà cité : *De ce proverbe*, etc. Voy. trad. franç., p. 368.
[2] Dans le petit écrit déjà cité : *De ce proverbe*, etc., trad. franç., p. 369.

place la liberté de la presse [1]. Malheureusement il détruit lui-même toute la force de son principe, en ajoutant que ces droits inaliénables ne sauraient être des droits de contrainte. Qu'est-ce qu'un droit inaliénable sans la faculté de contraindre autrui à le respecter? Là est le côté faible de la théorie politique de Kant. On sent trop en lui, à côté de l'esprit libéral de la seconde moitié du dix-huitième siècle, le trop timide sujet de la monarchie prussienne et le témoin alarmé des événemens de 1793.

III

Il paraît pourtant qu'il se reprit de goût pour la République française, quand, après la chute de Robespierre, il la vit sortir de la route sanglante où elle s'était engagée, se pacifier et se régulariser. Ce fut alors sans doute que Siéyès lui écrivit pour le consulter sur la constitution qu'il méditait depuis longtemps et qu'il voulait proposer en son nom à la Convention nationale. A cette époque le nom de Kant était à peine connu en France; à plus forte raison sa doctrine y était-elle ignorée, quoiqu'elle eût déjà exercé une immense influence sur le développement de l'esprit allemand. Elle ne commença guère à y attirer l'attention que dans le commencement de notre siècle. La renommée du philosophe de Kœnigsberg n'avait pu manquer d'y parvenir à quelques oreilles; mais le bruit de la Révolution couvrait tout, et le temps n'était point aux spéculations métaphysiques. Siéyès, le métaphysicien de la Révolution, était du petit nombre de ceux que devait attirer cette grande renommée : il espéra tirer d'un si profond penseur quelques lumières sur les objets de ses propres méditations, et particulièrement sur celui auquel il voulait attacher son nom, c'est-à-dire sur la constitution qu'il avait rêvé de donner à la France. Il n'est pas sans exemple que des législateurs voulant introduire dans un peuple une constitution nouvelle se soient adressés à quelque grand philosophe étranger. Sans remonter jusqu'à la tradition, fort peu authentique, d'après laquelle les Cyrénéens, les Arcadiens et les Thébains auraient demandé des lois à Platon, et pour ne parler que de choses certaines et voisines du temps de Kant et de Siéyès, on sait que les propriétaires de la Caroline demandèrent au sage Locke la constitution qu'ils voulaient donner à ses habitants. Il est juste d'ajouter que ceux-ci ne s'en montrèrent pas longtemps satisfaits. Plus tard, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle,

[1] Il faut lire sur ce sujet les deux pages qui suivent les lignes que je viens de transcrire.

quand la Corse eut secoué le joug des Génois, l'auteur du *Contrat social*[1] fut consulté sur le plan de législation qu'il convenait de lui appliquer; et, comme il le dit lui-même, cette seule idée lui élevait l'âme et le transportait. Quelques années après, le même écrivain, concurremment avec Mably, fut invité par un noble Polonais à donner son avis sur la réformation du gouvernement de la Pologne[2]. Enfin, en 1783, Franklin et Adams, au nom du Congrès américain, demandaient à Mably un projet de constitution pour la nouvelle république[3]. Il était donc tout naturel qu'à son tour Siéyès songeât à soumettre ses idées sur la constitution de la France à un philosophe dont le nom venait se placer à côté des plus grands. On a diversement raconté la conduite de Kant en cette circonstance. On a prétendu qu'il avait consulté son gouvernement sur ce qu'il devait faire; mais c'est là une calomnie que dément son caractère, trop timide peut-être, mais à coup sûr incapable d'une telle pusillanimité. On a prétendu aussi qu'il avait répondu à Siéyès en latin, et l'on a même publié sous son nom une lettre soi-disant traduite du latin et qui est une longue diatribe contre la révolution française[4]. Cette lettre, évidemment apocryphe, est encore une odieuse calomnie. Quoiqu'il blâmât énergiquement certains actes de notre Révolution, on a vu qu'il la jugeait en général fondée en droit. D'autres disent que dans une très-courte lettre, il se contentait de renvoyer Siéyès à ses ouvrages. Enfin, un des hommes qui ont vécu dans l'intimité du philosophe et qui ont écrit sur lui d'après ce qu'ils savaient par eux-mêmes, Jachmann affirme positivement que Kant évita de répondre. Qu'il ait ou non répondu, il est certain qu'il déclina la tâche qu'on attendait de lui. Etait-ce modestie ou prudence? Rien n'empêche de supposer qu'il ne se sentît pas en état de donner d'utiles conseils sur la constitution qui convenait à un pays qu'il ne connaissait pas; et, quand il lui aurait répugné de sortir de la sphère des idées pures où il avait toujours vécu, il n'y aurait eu rien là que de fort naturel. Il faut le reconnaître d'ailleurs, il était très-amoureux de son repos et redoutait extrêmement tout ce qui pouvait le compromettre. Mais, quand on songe que chez lui l'amour du repos avait son principe dans celui de la science, on n'est guère tenté de lui jeter la pierre.

Parmi les fragments recueillis dans les papiers de Kant par ses der-

[1] Voyez, dans les œuvres de Rousseau, les *Lettres à M. Buttafuoco sur la législation de la Corse*.

[2] Voyez, dans ses œuvres, l'écrit intitulé : *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*.

[3] Voyez le très-intéressant ouvrage que vient de publier M. Bersot : *Etudes sur le dix-huitième siècle*, tome I, p. 99.

[4] Voyez l'*Histoire de la vie et de la philosophie de Kant*, par Armand Saintes. Paris et Hambourg, 1844.

niers éditeurs, MM. Rosenkranz et Schubert, se trouve [1] une note assez développée qui montre combien, en 1798, Kant s'intéressait encore aux événements politiques de son temps, mais qui ne fait pas autant d'honneur à sa perspicacité, souvent si heureuse en pareil cas [2]. Il s'agit de l'expédition d'Egypte. Selon lui, le Directoire n'avait nullement l'intention d'envoyer un corps d'armée en Orient, et tout ce que l'on avait fait ou dit à ce propos n'avait d'autre but que de détourner l'attention de l'Angleterre et de Nelson du côté du Levant, et de permettre ainsi à Bonaparte de passer en Portugal pour en faire la conquête, et par là contraindre l'Angleterre à demander la paix. Il louait beaucoup le Directoire de la politique qu'il lui supposait. Quand il vit qu'il s'était trompé sur ses intentions, et qu'il apprit que l'expédition d'Egypte n'était point un projet simulé, il blâma l'entreprise et déclara que les Français ne pourraient tenir en ce pays [3]. L'événement a prouvé qu'en cela du moins il ne s'était pas trompé.

De quel œil vit-il le 18 brumaire et la nouvelle phase où ce coup d'Etat fit entrer la Révolution ? Il admirait beaucoup dans Bonaparte le capitaine ; admira-t-il autant le citoyen ? Je ne veux pas substituer mes conjectures aux documents qui me manquent. Il se faisait d'ailleurs si vieux, que l'intérêt qu'il avait souvent trouvé à suivre les événements de ce monde devait naturement aller s'affaiblissant chaque jour. Aussi n'est-il pas étonnant que la nouvelle de la paix d'Amiens et bientôt après celle de la rupture des hostilités l'aient trouvé insensible. Et pourtant la première semblait venir inaugurer cette ère de concorde dont il avait été un des plus fervents apôtres ; la seconde, au contraire, en rouvrant la période des guerres qui allaient de nouveau fondre sur le monde, était comme une sanglante ironie jetée par le démon des batailles aux théories du philosophe. Il n'en reste pas moins, qu'en dépit de la brutalité de l'expérience et de l'apparence contraire, elles expriment la vérité idéale vers laquelle les peuples gravitent, éclairés par les penseurs.

Kant en a été un des révélateurs les mieux inspirés. Substituer par-

[1] Onzième partie, première division, p. 276.

[2] « Son coup d'œil politique, dit M. Cousin dans l'histoire qu'il a écrite des dernières années de la vie de Kant d'après les ouvrages de MM. Hasse et Wasianski, les deux plus intimes amis du grand philosophe, son coup d'œil politique était si étendu et si perçant, et pénétrait si avant daus le fond des affaires, que souvent on croyait entendre un diplomate versé dans les secrets des cabinets. Pendant les guerres de la Révolution française, il avança, surtout par rapport aux opérations militaires, des conjectures et des paradoxes qui se vérifièrent ponctuellement, comme s'était vérifiée sa grande conjecture astronomique, qu'entre Mars et Jupiter il n'y avait point de lacune dans le système planétaire, conjecture qu'avait pleinement justifiée, de son vivant, la découverte de la Cérès par Piazzi à Palerme, et celle de la Pallas par Olbers à Brême. »

[3] Cf., *ibid.*

tout, dans les relations des hommes et des peuples entre eux, l'état civil à l'état de nature, c'est-à-dire le droit à la force, la justice à la violence, la paix à la guerre ; tel est le but qu'il a sans cesse devant les yeux. Voilà aussi ce qu'il faut se représenter pour bien comprendre toute la grandeur de sa doctrine et les erreurs mêmes où elle s'égare. En les envisageant ainsi, on se sentira plus indulgent pour certaines opinions qui choquent et déroutent, mais qui, dans tous les cas, ne doivent pas empêcher de rendre au grand philosophe l'hommage que méritent la sévère beauté de ses œuvres, son amour, d'ailleurs si profond, du droit, ses vues si élevées sur l'avenir de l'humanité, en un mot toutes ces idées libérales et philanthropiques qui remplissent ses écrits.

Qu'on lise, par exemple, les réflexions suivantes, extraites de l'*Essai sur la paix perpétuelle*[1]; je ne puis mieux finir cet article qu'en les mettant sous les yeux du lecteur. « Il ne conviendrait pas mal à un peuple, une fois la guerre terminée et le traité de paix conclu, de s'imposer, à la suite du jour des actions de grâces, un jour de pénitence, pour demander pardon au ciel, au nom de l'Etat, du crime dont le genre humain continue de se rendre coupable, en refusant de se soumettre à une constitution légale qui règle les rapports des peuples entre eux, et en préférant employer, dans son amour d'une orgueilleuse indépendance, le moyen barbare de la guerre. Les actions de grâces que l'on rend à Dieu pendant la guerre au sujet d'une victoire remportée, les hymnes qu'on adresse, à la manière des Israélites, au *Seigneur des armées*, ne contrastent pas moins avec l'idée morale du Père de l'humanité ; car, outre qu'elles attestent une indifférence assez triste touchant la façon dont les peuples poursuivent leur droit, elles expriment la joie d'avoir tué bien des hommes et anéanti leur bonheur. »

JULES BARNI.

[1] Trad. franç., 304.

LE MUSÉE

DE MON ONCLE

Je rédige et je publie le catalogue anecdotique du musée de mon oncle, pour me conformer à la dernière volonté d'un mourant. Tout est curieux dans cette collection étrange, monument intime élevé au souvenir, pièces de conviction d'une existence, hélas! passablement orageuse.

Sous le numéro 13, je trouve un vieux pistolet à pierre auquel est appendue une médaille d'argent, grand module. En inventoriant ces deux objets sous le même numéro, j'évite une anomalie. Sans la médaille, le pistolet n'est plus qu'une arme vulgaire dont rien ne peut justifier la possession. Si ma mémoire me sert bien, voici à quelle occasion ces deux pièces furent jugées dignes de figurer dans le musée de mon oncle.

Un jour, en visitant cette galerie pittoresque, il me prit envie de rire en apercevant un énorme pistolet d'arçon décoré d'une médaille de sauvetage. Je me disposais à toucher à ce trophée d'une nouvelle espèce, lorsque mon oncle se jeta sur moi.

— Imprudent! s'écria avec terreur le vieillard en me retenant le bras, imprudent! ce pistolet est chargé jusqu'à la gueule!

A cette annonce, je fis involontairement une retraite de corps que mon oncle prit pour de la peur.

— Tu trembles, mon ami, et tu as raison; c'est que, vois-tu, ce pistolet est horriblement chargé, et tu ne saurais t'imaginer tout ce que

j'ai enfoncé là dedans de balles, de chevrotines, de têtes de clous et de lingots. On ne fait d'ordinaire aussi bien les choses que pour son compte : l'homme qui va se suicider est égoïste jusqu'à la prodigalité.

— Vous avez voulu vous tuer, mon oncle?

— Oui, cher neveu, et c'est à ce pistolet que je dois la vie.

— Ceci explique, sans doute, pourquoi vous avez décoré cette arme d'une médaille de sauvetage.

— Tu n'y es pas, et voici encore une histoire qu'il te faut subir.

Ces exécutions se renouvelaient tous les jours. Chaque soir, après le dîner, nous prenions le café dans le musée, et si par malheur il m'arrivait de remarquer un objet, de toucher à une relique, tout aussitôt mon oncle entonnait une narration. Je me sers de l'expression entonner parce que mon oncle chantait plutôt ses histoires qu'il ne les racontait. En ces graves circonstances, il prenait une petite voix flûtée, harmonieuse; il avait une façon de cadencer la phrase et de moduler la période qui approchait de la musique, sans cependant atteindre à la mélodie. Du reste, ces concerts, toujours donnés à huis clos, ne comptaient jamais que moi pour auditeur bénévole. Le neveu n'a pas seulement été inventé pour hériter de la fortune de son oncle; avant l'ouverture de la succession, un véritable neveu, un coquin de neveu, qui comprend ses devoirs et ne veut pas compromettre ses droits, ne peut être que le plus docile des écouteurs.

Donc, un soir, mon oncle me chanta cette petite histoire :

— J'avais vingt-cinq ans et j'étais amoureux fou. Cette passion m'arriva comme par hasard, sans penser à mal. Méfie-toi, mon neveu, de ces accidents imprévus. Au premier aspect, cela n'a rien de grave, on dirait une légère piqûre; mais bientôt la plaie s'envenime, la fièvre s'en mêle, le délire vient, et l'on est conduit au pistolet.

Je traversais le jardin des Tuileries lorsque, machinalement, sans me rendre compte du sentiment que j'éprouvais, je me pris à suivre une femme. Etait-ce instinct ou habitude? Je ne sais. Toujours est-il que je suivais de sentiment la plus charmante créature qu'il fût possible de rencontrer. De temps en temps, elle tournait la tête de mon côté comme si elle eût regardé si son chien la suivait. Enfin, elle arriva à l'une des grilles du jardin au moment où, par distraction ou attraction, je me disposais à lui offrir mon bras. Une voiture l'attendait, elle y monta, je la suivis. Elle me regarda, je la regardai.

— Où faut-il vous faire conduire? me dit cette femme en souriant.

— Mais, madame, où vous voudrez.

— Allez au bois, dit-elle au domestique qui attendait ses ordres.

— Allons au bois, répétai-je, et la voiture partit.

Il y eut un moment de silence que, pour rien au monde, je n'aurais

voulu rompre; tout, dans le début étrange de cette aventure, semblait tenir d'un rêve.

— Monsieur, j'ai connu des impertinents...

— Vous êtes plus heureuse que moi, madame; il ne m'a jamais été possible d'en rencontrer un seul.

— Cependant, avec un peu de complaisance...

— En insistant, madame, vous me feriez croire que j'ai commis une indiscrétion, ce qui ne serait excusable qu'à la condition de me la faire pardonner.

— Je suis curieuse de savoir comment vous pourrez expliquer votre présence ici, monsieur?

— Cela n'est facile qu'à la condition de m'accuser, et cependant le plus coupable des deux n'est pas celui qu'on croit.

A notre arrivée au bois, ces concettis duraient encore. J'en étais à bégayer ma première déclaration, lorsque cette femme, changeant tout à coup de ton et de langage, me regarda en face en me disant :

— Vous m'aimez, vous? Ah! monsieur, vous êtes donc bien riche pour vous donner un pareil luxe?

— Dans cette affaire, un millionnaire ne perdrait peut-être que de l'argent; moi, madame, j'y risque la vie. Connaissez-vous beaucoup d'hommes capables de jouer aussi gros jeu?

— Le fait est, me dit-elle, en me jetant un regard d'expert, que vous ne manquez pas de courage, vous poussez la bravoure jusqu'à la témérité.

Ici, je dois t'avouer, mon cher neveu, que j'ai été un des plus jolis hommes de mon temps. A vingt-cinq ans, je fus distingué par le célèbre Brummel, qui daigna me prendre la coupe d'un certain habit vert à boutons d'or. Cet habit, assez niaisement contrefait depuis, me valut de prodigieux succès. Tu ne te douteras jamais des victoires et conquêtes que peut faire un peu de drap accommodé d'une certaine façon sur le torse d'un homme élégant. Si à cela tu joins une manière impertinente de traiter les hommes et les choses, l'aplomb d'un esprit sceptique, superficiel, alerte comme tout ce qui est léger, tu peux facilement t'imaginer que l'inspection de ma belle inconnue ne me fut pas défavorable.

— Monsieur, me dit-elle après un instant de rêverie, je vous dois une confidence; si je vous connaissais mieux, je vous ferais une confession générale. On me nomme Fidès; je suis premier sujet au théâtre de la Scala, de Milan; ce soir je débute au grand Opéra. Vous devez à une superstition d'artiste de n'avoir pas été roué de coups par mes gens. En somme, je n'ai aucun regret de ce qui est arrivé, je m'en réjouis même, le hasard étant mon meilleur ami.

— C'est drôle! m'écriai-je, j'ai aussi un faible pour l'imprévu. Permettez-moi, madame, de mettre cette nouvelle sympathie du côté de mes chances; il est, je crois, permis de tout espérer lorsque le hasard et l'imprévu s'en mêlent.

— Je n'ai pas tout dit, monsieur, et je désire que cette nouvelle confidence ne soit pas perdue. Je suis malheureuse, malheureuse à en mourir. Pourquoi? Je ne sais. En apparence, rien ne me manque de ce qui fait la vie douce et bonne. Comme artiste, l'indulgence du public me rend les succès faciles; je suis riche; je me crois aimée. Que faut-il de plus pour être heureuse? Et cependant il est des heures où je me prends à pleurer de désespoir; je doute de tout, des autres, de moi, des sentiments qu'on m'exprime comme de ceux que j'éprouve. Tenez, je ne sais pas si c'est à l'émotion d'un début que je dois ma souffrance, mais aujourd'hui je ne suis bonne à rien, je sens fermenter en moi de mauvaises pensées; sans votre rencontre, je faisais des folies, des extravagances, je débutais dans la rue, avant de monter sur les planches du grand Opéra. Je vous remercie du soulagement que je ressens à vous dire ces choses. Qui sait? Je vous devrai peut-être de ne pas être sifflée ce soir. Croyez-moi, monsieur, une femme de théâtre ne peut pas oublier un pareil service.

Tu dois comprendre, du reste, mon cher neveu, que je me gardais bien d'interrompre cette confession générale qui me donnait la clef du cœur de la belle Fidès. Je laissai donc cette ardente nature s'épancher jusqu'à épuisement, sans prendre garde que ce récit, qui n'avait piqué que ma curiosité, éveillait mon intérêt et devait finir par me captiver tout à fait. J'étais ému, j'en conviens. Fidès avait une éloquence passionnée, communicative, pleine de charme et d'attendrissement dont il me fut impossible de me défendre. A l'audace railleuse de la première heure succéda un respect craintif, une timidité puérile, comme un sentiment d'incertitude et de malaise. Cependant, il me resta assez de présence d'esprit pour me ménager une retraite décente, et je pris congé de Fidès, non sans avoir obtenu la permission de la revoir souvent.

Je n'ai pas besoin de te dire que j'étais à l'Opéra pour le début de Fidès. Cette soirée ne fut pas pour elle un succès, mais un triomphe. Dès son entrée en scène, la débutante s'empara du public et le fascina du regard. Le moyen, je te le demande, de résister à deux grands yeux flamboyants d'extase et d'ivresse? A cette première et difficile victoire, se rendre maître de ses auditeurs, les dominer, les dompter, Fidès vit bientôt succéder un enthousiasme qui venait du délire. Cette adorable femme chantait comme depuis n'a pas chanté la Malibran, comme on ne chantera plus, mon ami. C'était le dernier mot de ce grand art qu'on brutalise aujourd'hui en lui demandant des effets inutiles, des tours de

force hors nature et surtout contraires à toutes les lois du bon goût.

Il est encore question de ce début à l'Opéra; consulte à ce sujet mes contemporains, et tu auras la certitude que mes éloges n'ont rien d'exagéré. Quant à moi, mon ami, je n'ai pas besoin de te dire mon trouble lorsque je sentis le dernier regard de Fidès s'attacher sur moi comme pour me remercier. Je restai huit jours à me remettre d'une émotion que je ressentais avec d'autant plus de force qu'avant l'apparition de cette femme sur la scène, une grande transformation s'était opérée en moi. Pour la première fois, j'aimais sérieusement.

Ici je fus obligé d'interrompre mon oncle pour le calmer. Le cher petit vieillard s'était si bien animé au récit des débuts de Fidès qu'il ne pouvait plus tenir en place. Il allait, venait, gesticulait, que cela en était inquiétant.

— Eh bien! mon oncle, à quoi pensez-vous? Quelle mouche vous pique, et ne pouvez-vous me raconter ces choses sans vous tant émouvoir?

— C'est que, vois-tu, Fidès était une femme à part. On l'aurait voulue plus parfaite, que cela eût été impossible, même à Dieu! Me voilà donc, moi et bien d'autres, passionnément amoureux de cette femme. A cette occasion, comme toujours, il faut reprocher aux Français, aux Parisiens surtout, d'être à la merci de la première mode qui passe. Ce qu'on est convenu d'appeler l'élite du monde civilisé s'engoue outre mesure de toutes les innovations, êtres et choses. Une fois l'élan donné, c'est à qui renchérira sur ce concours ouvert par le caprice du jour à toutes les extravagances et à toutes les excentricités. Après le début de Fidès, il ne fut plus question que de Fidès; on trouvait son nom partout. Les hommes, les idées, les mœurs portèrent cette livrée avec orgueil. Il est, je pense, inutile de t'avouer que cette rage insensée du public me rendit furieux et qu'il me semblait que toutes ces adorations empressées me volaient quelque chose de cette femme.

Enfin, un jour, ma jalousie ne connut plus de bornes, et je tombai sérieusement malade. Dans mon délire, j'écrivais à Fidès des lettres folles, inouïes. Je lui reprochais surtout comme un crime le culte passionné que lui portait la foule.

« On vous trouverait moins belle, lui écrivais-je, si vous étiez plus « réservée sur la scène. Vous accentuez outre mesure votre passion. « Vos yeux n'ont rien de la chaste douceur qui convient à une jeune « fille. Vous ne regardez pas les spectateurs, vous les embrasez. Aussi, « faites-vous tourner toutes les têtes et perdez-vous tous les cœurs.

« Que Dieu vous pardonne le mal que vous faites et surtout celui que « vous pourriez me faire si ma raison ne m'avertissait des piéges perfi- « des que vous tendez à ceux qui vous aiment... »

Comme bien tu penses, à ces outrecuidantes lettres, il n'y eut pas de

réponses. Seulement, un jour, à mon approche, Fidès baissa timidement les yeux et sembla rougir.

L'enthousiasme du public redoublait à chaque représentation donnée par Fidès. On négociait à la Bourse et en grande hausse les coupons de loges de l'Opéra. Plus tard, on mit les places à l'encan, et plus d'un millionnaire paya de ses revenus d'un jour le plaisir, j'allais presque dire l'honneur d'entendre chanter Fidès.

Oh! alors mon égarement ne connut plus de bornes, et je dois te faire à ce sujet et pour ton édification la lecture de plusieurs fragments de mes lettres. Cela seulement pourra te donner une idée du paroxysme d'une passion jalouse qui n'en était cependant pas à son apogée.

« Mes conseils ne vous profitent pas; vous exagérez mes recomman-
« dations et vos défauts. Je vois bien, aux applaudissements frénétiques
« et sans cesse grandissants des spectateurs, que vous laissez encore trop
« de marge à leur imagination exaltée.

« Ne croyez pas que votre visage soit plus chaste parce que vous l'avez
« dépouillé des mensongères couleurs dont usent les femmes de théâ-
« tre. Avec vos grands yeux noyés de langueur, vos lèvres pâles, votre
« nonchalance de mourante, vous n'en êtes que plus séduisante encore.
« Vous paraissez moins démon qu'avant, c'est vrai, mais aussi vous
« êtes bien plus femme...

« Ne pouvez-vous être comme tout le monde, et vous faut-il absolu-
« ment jeter à la pat ence et à la réserve de vos adorateurs un auda-
« cieux et perpétuel défi?... »

Encore un fragment, mon ami, et tu auras le dernier mot de la brutalité féroce d'une passion qui a failli me coûter la vie.

« Vous êtes décidément une femme perdue de mœurs; vous ne recu-
« lez devant aucune horreur pour pervertir la foule et prostituer votre
« sexe. Quelle débauche, grand Dieu! et se peut-il qu'il n'y ait en
« France aucune loi pour mettre un frein à de pareils débordements?
« Qu'avez-vous fait hier soir, malheureuse, pour que les hommes les
« plus haut placés dans l'Etat, les plus considérables par le talent, la
« naissance et la fortune, se soient attelés à votre voiture comme des
« bêtes de somme, et ce, aux applaudissements frénétiques, aux vocifér-
« tions enthousiastes de cette affreuse population de Paris? Combien
« vous devez mépriser l'espèce humaine en la voyant se prosterner à
« vos pieds? Ce n'est plus de l'admiration, reconnaissez-le, c'est de l'i-
« dolâtrie, le plus abject fétichisme!... »

Je rougis encore aujourd'hui d'avoir écrit cette lettre désespérée, atroce. Tu le vois, j'aimais cette femme jusqu'à la cruauté. Eh bien! ce qui devait me perdre aux yeux de toute autre me sauva auprès de Fidès. Au fond de ce blasphème inspiré par la jalousie, cette femme vit

l'amour, non cette passion banale, mondaine, sans portée et sans valeur dont elle était lasse jusqu'au dégoût, mais ce sentiment vrai, profond, éternel, qui prend sa source au plus pur du cœur humain et s'alimente des plus nobles aspirations de l'âme.

Je rêvais suicide, lorsque je reçus une lettre de Fidès. Je t'engage à lire cette page intime, et tu auras comme une révélation des inépuisables mystères de la nature humaine.

« Injuste, méchant, mille fois cruel! Ne pouvez-vous m'aimer sans « me faire souffrir et m'humilier? Où prenez-vous le droit de fouler aux « pieds une pauvre femme de théâtre qui ne vous a fait aucun mal et « que vous adorez? N'est-ce point assez pour moi de subir les ardentes « passions de la foule, sans que vous veniez, comme à plaisir, renché- « rir sur ce concours d'adulations malsaines par une sévérité qui m'ou- « trage et touche à la plus noire cruauté?

« Périssent mille fois tous les succès possibles sur cette terre plutôt « que d'en jouir au prix que vous y mettez! La jalousie vous fait trou- « ver d'indignes calculs où je ne vois, moi, que les poétiques et naïves « inspirations d'un art qui n'est sérieux qu'à la condition de faire illu- « sion en donnant à la fiction l'apparence de la réalité. Vous ne pouvez « me faire un crime d'essayer de comprendre, en jetant mon cœur et « mon âme à l'enivrement des passions, l'inspiration du poëte, et d'a- « voir cherché à traduire, comme je les sentais, les accents sublimes « d'une musique qui fait vibrer en moi d'ineffables sensations.

« Vos lettres m'ont toutes fait bien du mal, et cependant je ne vou- « drais pour rien au monde ne les avoir pas reçues. C'est la première « fois qu'il m'arrive de démêler un sentiment vrai au milieu des fades « et souvent injurieuses adulations dont on m'accable. C'est le côté « odieux de la carrière d'artiste que de penser qu'au lendemain d'une « représentation applaudie nous verrons infailliblement affluer autour « de nous, et sous toutes les formes, la même monnaie du triomphe de « la veille.

« Avec vos lettres, tout mon passé de douleur est effacé; vous ne « m'aimeriez pas si vous pouviez rester indifférent aux transports in- « sensés que soulèvent les passions que je mets en jeu sur la scène. « L'actrice ne peut malheureusement pas assez s'isoler de la femme, « l'art de la réalité, pour que vous ne soyez pas ému et offensé des ova- « tions qui me sont adressées. Il me faut donc, pour vous comme pour « moi, renoncer à tout jamais au théâtre. Ne croyez pas à un grand sa- « crifice de ma part. Je suis plus lasse qu'il n'est possible de l'imaginer « de cette existence étrange où la fiction poursuit l'artiste jusque dans « les réalités de la vie intime. Mon instinct de femme n'est pas où vous « le croyez. Je cherche plus le calme que l'agitation, et si je suis encore

« au théâtre contre ma vocation, n'attribuez cette résolution extrême « qu'au besoin de m'étourdir, de fermer mon cœur au désespoir... »

La lecture de cette lettre, qui contenait en post-scriptum l'heure d'un rendez-vous, me donna le vertige. Mon fidèle Baptiste, forcément associé au dénoûment d'une passion dont il avait eu à subir les bonnes et les mauvaises chances, faillit, lui aussi, perdre la tête. Ma joie rayonnait d'un tel éclat, que tout autour de moi sembla prendre une nouvelle vie. Mes fleurs, mes tableaux, les mille riens luxueux qui encombraient mon appartement resplendirent d'un éclat inusité. N'ayant pas un instant à perdre, je m'habillai à la hâte. Baptiste, en me coiffant, me brûla deux mèches de cheveux. Le nœud de ma cravate manqua d'inspiration, et, sans m'en douter, je commis des énormités dans l'ensemble de ma toilette. Enfin l'heure du rendez-vous donné par Fidès sonna. Je me jetai dans ma voiture en recommandant au cocher la plus grande vitesse. Le maraud fit si bien que mes chevaux, surmenés à outrance, prirent, le mors aux dents et, au détour d'une rue, brisèrent ma voiture. En d'autres circonstances, cet accident n'aurait été qu'un épisode de plus dans une existence pleine d'aventures et de périls; mais au moment où il se produisit, il me donna comme un pressentiment sinistre de ce qui devait m'arriver plus tard. Cependant, après m'être assuré que mon cocher et mon valet n'étaient pas blessés, n'ayant moi-même échappé à un grand danger que par miracle, je repris à pied ma course vers la demeure de Fidès.

Je te parlais, il y a un instant, de la facilité merveilleuse qu'a le Parisien à s'engouer sans raison de tout ce qui est à la mode. Eh bien! mon ami, ce défaut n'est rien en comparaison de la badauderie de cette population. La facilité de voir beaucoup de choses a donné au Parisien la passion de voir toute chose. Pour un rien, ce peuple s'attroupe, et plusieurs fois des gens spirituels ont abusé de cette fâcheuse propension en mystifiant des rassemblements formés sous les plus frivoles prétextes. Au moment où je me rendais chez Fidès, il y avait au Pont-Royal une agglomération de flâneurs si compacte qu'il me fut impossible de trouver un passage au travers de cette cohue. Lorsque je demandai la cause de cet encombrement, on m'apprit qu'un régiment de la garde royale allait traverser le pont, et qu'il était probable que le tambour-major ne manquerait pas, suivant son habitude, de lancer sa canne par-dessus les trois chaînes auxquelles à cette époque appendaient trois réverbères. J'entendis en effet le bruit des tambours et je vis s'avancer à leur tête un espèce de Goliath empanaché. Te dire la satisfaction, la crânerie, la béatitude conquérante de ce géant aux formes herculéennes, chamarré des pieds à la tête des plus luxueuses broderies, me serait difficile. Le tambour-major d'aujourd'hui n'est rien en comparaison d'un

tambour-major de la garde royale. A cette époque, la grande coquetterie du régiment, l'orgueil du régiment, c'était le tambour-major. Il n'y avait rien d'assez voyant, rien d'assez fou pour cette idole du corps, pour ce type magnifique et colossal de l'espèce humaine. Celui-là dépassait la foule de la tête et des épaules, et il le savait bien, le superbe vainqueur, car son regard dédaigneux, triomphant, se promenait avec protection et mansuétude sur ce peuple avide, s'écrasant pour le contempler. En face du premier réverbère, le phénomène vivant fit sauter sa canne par-dessus la chaîne et la rattrappa aux applaudissements des spectateurs. Le tour fut exécuté sans hâter le pas, sans perdre la mesure, aussi tranquillement que le comportait la gravité burlesque du personnage. Heureux pékins! sembla dire le tambour-major, attendez un peu; je vous en réserve bien d'autres. Et il s'avança carrément sous le deuxième réverbère par-dessus lequel, après avoir fait un merveilleux moulinet, il fit sauter de nouveau sa canne. Comme la première fois, avec une gravité toute magistrale, le tambour-major se signala par un éclatant succès, et les applaudissements, les cris d'admiration redoublèrent. Un peu de patience, affreux bourgeois, sembla encore penser le héros, vous n'avez pas tout vu; avant peu vous hurlerez d'admiration! Et il continua sa marche, l'impassible triomphateur, jusqu'au troisième réverbère sous lequel il exécuta le plus éblouissant, le plus mirifique, le plus vertigineux des moulinets. Mais... ô malheur! ô honte! la canne vint frapper la chaîne du réverbère, décrivit une courbe et prit le chemin de la rivière. Un cri d'effroi, une clameur immense se fit entendre. Aussitôt, en moins de temps qu'il n'en faut pour te le dire, le tambour-major, se voyant déshonoré à la tête de son régiment, écarta violemment la foule stupéfaite, franchit le parapet et plongea dans l'espace, ressaisissant sa canne au moment où elle allait disparaître dans la Seine. De mon côté, cédant à une impulsion involontaire, comme poussé par une force invisible, je m'étais précipité à la suite du tambour-major. J'arrivai dans l'eau comme le peuple saluait par un cri frénétique cette dernière prouesse de son idole. Je trouvai mon tambour-major et sa canne roulant au fond de la Seine. L'hercule tenait à deux mains sa bien-aimée, et il la serrait si fort, cette belle canne à pomme d'argent massif, qu'elle devait infailliblement le faire noyer si nous n'avions pas été deux à la porter. Après une lutte où j'épuisai les forces qui me restaient, je fus assez heureux pour ramener à terre le major et sa canne.

— Tout est sauvé! bégaya le monstre en secouant son bonnet à poil à la manière des chiens qui sortent de l'eau, tout est sauvé! On dira ce qu'on voudra, ma canne est vierge et je suis encore digne de la porter. En avant, marche! beugla le stentor en reprenant le pas cadencé et militaire que battaient les tambours du régiment.

Quant à moi, mon ami, épuisé, grelottant, en proie à une fièvre violente, je tombai sur la berge et m'évanouis. A partir de ce moment, et pendant près de quarante jours, je fus entre la vie et la mort. Le refroidissement causé par mon plongeon dans la Seine m'avait donné une fluxion de poitrine aggravée par les nouveaux tourments qui devaient résulter de ma trop grande précipitation à sauver le tambour-major vaniteux.

Dès qu'il me fut possible de parler, je m'informai de Fidès. Pendant tout le temps de ma maladie, l'image de cette adorable femme n'avait pas quitté mon chevet; je la voyais dans mes rêves, je l'appelais dans mon délire. Sa pensée avait détourné l'agonie, son amour avait chassé la mort : je lui devais la vie. Sans elle, sans la douce image de cette femme, je mourais désespéré, maudissant le passé, n'ayant rien à désirer dans l'avenir. L'amour! voilà le grand remède, le suprême médecin du corps et de l'âme. En me voyant soutenu par une force invisible, surnaturelle, le docteur qui me soignait répondit de mon retour à la santé, il annonça même un prompt rétablissement.

Quinze jours après ma convalescence, j'étais en apparence physiquement rétabli, mais moralement plus malade qu'avant. Baptiste, avec l'instinct et l'intelligence d'un chien fidèle, avait gardé jusqu'à mon entier rétablissement une lettre qui était arrivée le lendemain du jour où j'étais tombé malade. Cette lettre, écrite par Fidès, ne contenait que ces mots :

« L'amour est égoïste. Ne m'aimez plus, cela vous ferait peut-être perdre une nouvelle occasion de sauver un tambour-major dans la détresse. »

Cette raillerie caustique, ce persiflage indécent, cette ironie amère devaient me désabuser. A la lecture de ce billet, je ressentis en effet comme une répulsion instinctive à l'endroit de cette femme. Ce fut tout d'abord de la colère, du mépris, du dégoût, puis comme une souillure morale d'impureté et d'abjection.

— Quelle bohême! m'écriai-je en froissant convulsivement la lettre de Fidès, et se peut-il que je me sois laissé prendre par une pareille femme? Allons, mon cœur, dis adieu à cette dernière illusion; celle-là ne s'est pas envolée comme les autres dans les régions éthérées de la fiction, c'est une triste réalité tombée à terre dans la boue, dans la fange. Et, semblable au voyageur qui vient de reconnaître un précipice, je repris ma course dans la vie, heureux du danger évité, plus heureux encore, je le croyais du moins, de n'avoir plus à le redouter.

Quel triste être que l'homme, mon ami, et combien tu vas avoir une pauvre idée de ton oncle, lorsque je te dirai que le jour même où j'avais, par dignité, repoussé jusqu'au souvenir de Fidès, une heure après, Dieu

me pardonne ! je me surpris songeant à cette femme. Ce fut d'abord comme du malaise, de l'inquiétude, un vague ennui ; puis il me sembla qu'il me manquait quelque chose d'indispensable oublié ou perdu. Enfin, après bien des hésitations, je finis par constater que j'aimais, que je n'avais jamais cessé d'aimer Fidès. Ce fait avéré, il se passa dans mon cœur une étrange métamorphose. La lettre reçue prit une toute autre signification. Mon absence forcée au rendez-vous indiqué et accepté avait fait naître du dépit, de la jalousie, de la colère, les mille extravagances qui passent par la tête des femmes qui se croient dédaignées, trahies, méprisées. Alors, en absolvant Fidès, je me reprochai mes doutes, mes accusations, le jugement inique témérairement porté contre elle, et, sous cette impression, je lui écrivis une lettre qui resta malheureusement sans réponse.

Je me rendis, malgré ou à cause de cet insuccès, le soir même au théâtre de l'Opéra, où l'on donnait une représentation extraordinaire. Pas n'est besoin de dire que tous les honneurs de cette soirée étaient réservés à Fidès, dont le génie dramatique semblait grandir en progression du fanatisme qu'elle inspirait. Les applaudissements avaient fait place à des rugissements, puis les pâmoisons étaient venues, et à leur suite les défaillances, les attaques de nerfs, les silences extatiques, les prostrations béates et séraphiques.

A peine entrée en scène et pendant que de tous les points de la salle partaient à l'actrice aimée les plus doux noms qu'il soit possible de donner à une femme, le regard de Fidès s'attacha sur moi avec une fixité, une persistance qui me firent malgré moi baisser les yeux. Je n'oublierai jamais le frisson nerveux que j'éprouvai à l'aspect de ce regard perçant, plus tranchant et plus froid que la lame d'un stylet. Cette scène muette dura assez longtemps pour être remarquée ; mes voisins de l'orchestre se retournèrent de mon côté, des spectateurs les imitèrent ; je devins bientôt le point de mire de tous les yeux. Cette situation ridicule menaçait de se prolonger lorsque, m'armant de courage, je regardai à mon tour hardiment Fidès. Je n'ai jamais pu savoir qu'elle avait été l'expression de mon visage, mais il dut être bien terrible, car je vis tout à coup Fidès pâlir, se troubler, reculer éperdue, chanceler et s'évanouir.

Je n'ai pas besoin de te dire le désordre épouvantable qui suivit ce petit drame intime, dont tous les personnages n'étaient pas sur la scène. La représentation, brusquement suspendue, tout le monde debout dans les loges, une émotion extraordinaire dans les coulisses, tels furent les premiers résultats du regard foudroyant que j'avais adressé à Fidès. Profitant du désordre général, je m'esquivai, bien persuadé que le spectacle serait remis. Il le fut en effet, et le lendemain tous les journaux de Paris expliquèrent à leur manière les événements de la veille. Je ren-

trai chez moi en proie à une vive agitation, qui ne se calma qu'après que j'eus écrit à Fidès.

A partir de cette époque, j'adressai à cette femme une série de lettres dont rien, pas même les tristes échantillons que tu connais, ne peut donner une idée. Je n'ai jamais osé relire cette correspondance, et je t'enjoins très-expressément de la brûler après ma mort. Mes relations ne me donnaient pas le plus léger droit sur cette femme, et cependant je la traitais avec une cruauté sans exemple. Je fis plus encore; ayant un jour trouvé le moyen de la rencontrer, je m'oubliai jusqu'à la frapper. Je suis honteux d'avoir à t'avouer de pareilles turpitudes, je devrais ensevelir ces dégradants souvenirs au plus profond de ma mémoire; mais, si je ne te disais pas ces choses, tu ne comprendrais pas cette histoire, et je me suis du reste promis de ne te rien cacher.

Dans ce temps-là, battre les femmes ne se voyait pas seulement dans les classes les plus abjectes de la société, cela était aussi de mode dans le plus grand monde. Vingt ans de guerre, l'habitude des pays conquis, es mœurs du champ de bataille et du bivac avaient, sous l'empire, donné naissance aux traîneurs de sabre, lovelaces de garnison, devant qui rien ne résistait. Depuis la paix, les héros en demi-solde et les imitateurs à la suite avaient remplacé les sabres par des cravaches que l'on portait alors comme vous portez aujourd'hui vos cannes. L'histoire des plus grands vainqueurs d'alors avait toujours le chapitre secret des brutalités. C'était ainsi, et plus d'une femme ne se croyait véritablement aimée qu'en recevant des preuves frappantes de l'attachement qu'on lui portait.

Je n'aurais pas été de mon temps si je n'avais pas fait comme tout le monde. Fidès fut souvent battue à outrance. Cette pauvre femme allait au-devant des coups avec résignation, et je ne fus jamais si près d'être heureux que le jour où je faillis la tuer. Explique qui voudra cette monstrueuse anomalie; quant à moi, je n'y comprends rien encore. J'ai seulement toujours pensé que les natures ardentes se complaisent sous le joug et n'aiment que les hommes moralement et physiquement assez forts pour les dompter et les asservir.

La vraie Fidès, mon ami, la Fidès que j'aimais jusqu'à en perdre le respect de moi-même, ce n'était pas au théâtre, poétisée par le mirage du lustre et de la rampe, qu'il fallait la voir. Pour apprécier tout ce qu'il y avait de charmant et d'adorable dans cette nature d'élite, on devait la surprendre dans son intérieur, dans le calme de l'intimité, au milieu des rêveries sans fin qui berçaient cette imagination toujours perdue dans les contemplations extatiques et divines. Fidès avait le cœur allemand et le sang italien; de là deux natures distinctes, dissemblables au possible, formant les plus étranges contrastes. Toutes nos entrevues

étaient de longs poëmes tenant de l'idylle et du drame. J'arrivais chez cette femme confus, humilié, demandant pardon ; j'en sortais hautain, irrité, cruel, après avoir épuisé toutes les malédictions et assouvi ma colère. Fidès avait le don de me calmer et de m'exaspérer. Dans la même heure, je passais auprès d'elle des plus doux épanchements aux plus terribles emportements.

Un jour, après les plus tendres confidences, ne pouvant lui arracher du cœur le secret de son amour et obtenir un aveu, je perdis la tête et m'élançai sur elle pour la poignarder. Je m'étais armé d'un stylet dont elle jouait avec insouciance, mais, grâce à Dieu! l'arme ne fit qu'effleurer le cou de Fidès. Une légère goutte de sang, comme une perle rose, courut sur son sein et tomba sur mon front. Un nuage rouge me passa devant les yeux; j'éprouvai comme un tintement lugubre dans les oreilles, je sentis tout mon corps frémir et se crisper. Lorsque cette crise, pendant laquelle j'endurai mille morts, fut passée, je trouvai Fidès à côté de moi; elle était pâle, sans voix, plus immobile et plus froide qu'un marbre.

— Adieu! me dit-elle en attachant sur moi un regard concentré, profond; puis elle disparut me laissant seul, consterné, tenant encore à la main le poignard ensanglanté dont je venais de la frapper.

A partir de cet instant, il se fit un grand changement dans mon existence. J'avais peur de moi; je n'osais plus me regarder, tant je craignais de trouver sur mon front cette goutte de sang de Fidès qui me brûlait comme un fer rouge. Les nuits, ô les cruelles nuits! n'étaient pas seulement longues, elles étaient horribles, peuplées de fantômes hideux. Le silence m'effrayait, le moindre bruit me causait des épouvantes indicibles. J'avais des vertiges continuels, des hallucinations terribles où je voyais Fidès tombant mourante à mes pieds. C'est alors que je me sentis invinciblement entraîné vers le suicide. Les noires perspectives de la mort souriaient à mon imagination malade; je me complaisais dans les plus sombres tableaux, éprouvant une étrange volupté à penser que le dernier et éternel sommeil de la tombe pouvait seul mettre un terme aux souffrances causées par un amour désormais sans espoir.

Cependant, avant de mourir, je résolus de revoir une dernière fois Fidès, mais lorsque je me présentai chez elle, la porte de sa maison me fut obstinément refusée. Fidès ne recevait plus personne, elle avait renoncé au théâtre et vivait dans la plus complète réclusion. Cette résolution me parut étrange; en l'apprenant, il me passa par le cœur comme un éclair d'espérance qui me donna le courage de lui écrire. Ces lettres sont là avec les autres, tu pourras les brûler toutes; il en est cependant que je ne relirais pas sans émotion. Que de larmes, mon ami, quel long poëme à la douleur que cette volumineuse correspon-

dance écrite en pleurant, à deux genoux ! Fidès resta inflexible et ne daigna pas répondre un seul mot de pitié à cette longue et douloureuse agonie d'un cœur encore digne de l'aimer.

L'heure de mon suicide irrévocablement arrêtée, la tête perdue, j'adressai un dernier blasphème à Fidès. Dans cette lettre, je me reprochais de ne l'avoir pas tuée, je vouais sa vie au remords et à la honte; puis j'énumérais toutes les folies suggérées par un amour dont elle s'était jouée sans pitié, mettant son bonheur à fourvoyer jusqu'à la dépravation un cœur qui l'aimait et dont elle était indigne.

Cette lettre envoyée, je me mis à charger l'affreux pistolet à pierre que tu vois là, bien décidé à me faire sauter la cervelle dans la nuit si Fidès ne répondait pas à ce suprême et dernier appel.

Ces préparatifs terminés, je plaçai mon pistolet sur une table dans ma chambre à coucher et je me rendis chez un notaire pour lui remettre mon testament en faveur de Fidès. Cette course, faite à pied et par un temps détestable, sembla me faire du bien; j'avais un secret plaisir à dire adieu à ce Paris si beau et si laid, qu'on aime et qu'on déteste, qu'on veut toujours quitter et dont on ne part jamais. Enfin, la nuit venue, n'ayant pris aucune nourriture depuis la veille, en proie à une excitation nerveuse extraordinaire, je rentrai chez moi. Tous mes domestiques, auxquels avec intention j'avais donné congé, étaient absents. Mon concierge ne me remit aucune lettre, et m'affirma même que depuis la sortie de mes gens personne n'était venu me demander. Il ne me restait donc plus qu'à accomplir mon fatal dessein. Je me rendis sans lumière dans ma chambre à coucher, repassant une à une toutes les misères d'une existence dévoyée, à tout jamais perdue, lorsque ma main rencontra dans l'obscurité la crosse du pistolet qui devait mettre un terme à mes souffrances. La commotion électrique que je ressentis en touchant cette arme m'aurait détourné de mon projet si je n'avais pas été dans la plus profonde obscurité. Cependant, m'armant d'un dernier reste de courage, j'appliquai le canon du pistolet sur mon front, juste à l'endroit où la goutte du sang de Fidès était tombée, et je pressai convulsivement la détente......

Par un miracle que je puis appeler providentiel, la poudre seule du bassinet s'enflamma. À la faible lueur projetée par cette explosion, je vis sur ma table deux objets : une lettre et une médaille !

Ce fut vraiment en cet instant qu'il me sembla que je devenais réellement fou. Dans mon délire, je me pendis aux sonnettes pour demander de la lumière; je me pris ensuite à courir dans ma chambre comme un pauvre idiot. Je riais, je chantais, je pleurais, lorsque Baptiste entra portant des flambeaux.

La lettre de Fidès n'était pas longue, mais je ne crois pas que le ciel

ait jamais réservé à ses élus une félicité plus grande et plus complète que celle que j'éprouvai en lisant ces mots :

« Viens, je t'aime ! »

J'étais aux pieds de cette femme adorable que je n'avais pas encore eu le temps de me reconnaître.....

A cet endroit de son récit, mon oncle fut interrompu par le bruit de la détente d'une pendule de Boule qui sonna gravement minuit.

— Il est écrit que cette aventure me fera toujours faire des folies, s'écria le petit vieillard en se levant. Comment, déjà minuit ? Vite, vite, mon neveu, donne moi le bras et allons nous coucher. Aussi bien n'as-tu plus rien à apprendre de cette histoire.

— Et la médaille ?

— La médaille me vint pour le sauvetage du tambour-major. Mais après la dernière aventure que je viens de te raconter, je m'empressai d'en décorer un pistolet qui avait été assez bien avisé pour ne pas me pulvériser la cervelle. — Hum ! quand je songe au paquet de mitraille qu'il y a là dedans, je ne puis m'empêcher de frissonner d'épouvante et d'horreur ! Voilà plus de trente ans que, tous les jours, en classant les objets de mon cher musée, je tressaille à la vue de cette arme terrible. C'est sûr, j'en rêverai cette nuit !

Mon oncle couché, je repassais, en me rendant à ma chambre, les faits de cette histoire étrange, lorsque je me trouvai en face du fameux pistolet.

— A quoi tient souvent cependant la destinée humaine, pensais-je en faisant jouer la détente de cette arme ; si un grain de sable, moins que cela peut-être, un atôme de poussière n'intercepte pas la communication du bassinet au canon, mon oncle se tue et il ne devient pas dix fois millionnaire. Décidément, en tout ceci il faut voir la main de Dieu.

Et machinalement, pour juger par moi-même de la hauteur de la charge, j'enfonçai la baguette dans le canon. Mais, à ma grande surprise, il me fut bien vite démontré que ce pistolet n'était pas chargé. Seulement, en retirant la baguette, à la place de la bourre, il vint un petit papier ployé en forme de billet. Ce billet contenait ces mots :

« Pardon, monsieur, c'est moi, Baptiste, qui ai déchargé ce pistolet. Il y a d'autres femmes en ce monde, et vous n'avez qu'une vie en celui-ci. »

— Allons ! m'écriai-je en remettant le pistolet à sa place, la main de Dieu, c'est la main de Baptiste, et il faut décidément reconnaître qu'à côté de la grande Providence d'en haut, il est sur la terre des providences en sous-ordre qui ont aussi leur mérite et leur utilité.

— Pauvre Baptiste ! Et dire qu'il est mort à l'hôpital !

EDMOND CADOR.

LES

GRECS MODERNES

> Hæc propter illos scripta est homines fabula,
> Qui fictis caussis innocentes opprimunt!
>
> PHÈDRE, fab. I.

Le mercredi 18 décembre 1850, le maître d'hôtel du bateau à vapeur le *Mentor* vint me prévenir que nous approchions de terre; je me levai, j'allai m'asseoir près du bastingage de tribord et je regardai du côté de l'Attique.

Nous avions le cap sur le nord-nord-ouest. En me retournant vers le sud, j'apercevais l'île d'Egine, sombre et froide au-dessus de la mer houleuse. En face, les monts Hymette, Penteli et Parnès semblaient porter la volute immense des grandes nuées grisâtres qui rampaient en fuyant sous les rafales. Au milieu de la plaine, parmi la pâle verdure des oliviers, près de quelques collines à croupes arrondies, des maisons blanches se groupent en désordre : c'est Athènes ; en avant de la ville se dresse un grand rocher de forme elliptique, surmonté d'une haute tour carrée, couronné de ruines roses dont on distingue les colonnes noyées dans une bleuâtre atmosphère qu'éclaire un rayon de soleil échappé entre deux nuages : c'est l'Acropole. A nos côtés, à gauche, on entendait les vagues qui déferlaient en blanchissant sur le rivage de Salamine, là même où les jeunes Perses furent assommés comme des thons, à coups de madriers. Nous doublâmes un petit cap où gît, incessamment lavé par les eaux de la mer, un tombeau qu'on dit être celui de Thémistocle, et nous entrâmes dans le port du Pirée, occupé par des bâtiments de guerre russes

et français qui s'étaient pavoisés pour célébrer la fête de l'empereur de Russie.

La ville est laide; on finit à peine de la construire : les maisons couvertes en tuiles de différentes couleurs, disposées en damiers et en croisillons, n'ont rien d'original; cela ressemble à des hangars; c'est triste et gris. La rive était à peu près déserte. C'est en vain que Châteaubriand y chercherait ce douanier turc dont il enviait le sort; la Grèce est grecque maintenant, et, grâce à Dieu, les Turcs n'y sont plus!

Nous avions hissé pavillon jaune à la corne du grand mât; car les provenances de Constantinople font quarantaine avant de pouvoir pénétrer en Grèce [1]. Ces précautions, toujours inutiles et toujours ennuyeuses, sont un vieux reste de barbarie dont l'Orient fera bien de se débarrasser; elles ne sont plus aujourd'hui qu'une sorte d'impôt forcé levé sur les voyageurs, sous prétexte de santé publique.

Je descendis donc au lazaret, surveillé, isolé, encagé comme un pestiféré, et j'y demeurai cinq jours.

Au bout de ce temps, je fus reconnu pur de toute contagion. Il fut constaté que je n'avais ni peste, ni fièvre jaune, ni choléra, ni typhus. On admit que, mon contact n'étant plus dangereux, je pouvais, sans péril pour la vie de mes contemporains, me promener à travers les paysages, parler aux hommes, regarder les monuments et interroger les vestiges incomplets de cette antiquité qu'il faut étudier sans cesse, afin de bien comprendre les splendeurs incalculables des temps où nous vivons.

Je montai dans une sorte de calèche fanée, disjointe, bruyante, conduite par un cocher en foustanelle, et je partis au grand trot de deux rosses enharnachées de cordes. Du Pirée à Athènes, la route, triste et uniforme, cotoie des champs peu cultivés, des plantations d'oliviers, des tertres arides et des jardins enclos de murs composés de larges briques crues. A mi-chemin, s'élève une maisonnette blanche précédée d'une large véranda en bois, et portant sur le rebord de ses fenêtres de belles carafes de toutes couleurs, des bocaux de dragées, des gâteaux saupoudrés par la poussière de la route, des citrons et du tabac. C'est un cabaret; le cocher s'y arrête, boit un verre d'araki, laisse souffler un instant ses haridelles haletantes, les fouette de nouveau à tour de bras, et repart au bruit des roues, des essieux, du timon, des ressorts, des compas, des glaces et du marchepied de sa voiture. Au bout de vingt minutes, nous entrons à Athènes comme un ouragan de ferraille.

Tout y est neuf ou récent, à part les débris antiques et quelques

[1] Depuis cette époque, les quarantaines ont été, je crois, abolies à Athènes pour les provenances de la Turquie.

glises construites par les Vénitiens ou les Ville-Hardouin, ducs d'Athènes et seigneurs d'Eleusis. La principale rue est large, assez propre, et bordée par des boutiques peu luxueuses : des cafés, des confiseurs, des tailleurs, deux libraires. On sort de la messe ; il y a du monde dans les rues ; costumes européens, costumes de palikares ; chapeaux noirs et fez rouges ; quelques femmes passent, les unes assez criardement vêtues de *modes* prétendues françaises ; les autres, coiffées comme les hommes du large bonnet à gland de soie bleue, ce qui leur donne, au premier aspect, une tournure assez équivoque, à laquelle on aurait cependant grand tort de se méprendre. Des groupes se forment devant les cafés ; on cause, on gesticule, on pérore. De quoi parle-t-on ? Eh ! de quoi peuvent parler des Grecs, et surtout des Athéniens, si ce n'est de politique ? A cette époque, que nous regrettons, on se préoccupait beaucoup à Athènes du journal français « *to Venement,* » et des articles de « *Kyrios Vacquerie.* »

En effet, malgré tout ce qu'on a pu dire à ce sujet, les Grecs ont peu changé ; ce qu'ils étaient dans l'antiquité, ils le sont encore aujourd'hui, à peu de différence près. Le temps qu'ils passaient jadis dans les pœciles, à causer des Perses, des Spartiates et de la ligue Achéenne, ils le passent maintenant dans les cafés à causer de l'Angleterre, de la Russie et des Turcs, tout en roulant des cigarettes et en buvant des verres d'eau opalisée par le mastic de Scio. C'est toujours le même peuple, vif, alerte, spirituel, brave, élégant, gouailleur, vaniteux et paresseux à l'excès. C'est, avec les Français, le peuple le plus oublieux du monde ; il brûle volontiers ce qu'il a adoré, et adore ce qu'il a brûlé ; mais il a du moins cet avantage d'avoir horreur de toute servitude. Le jour où il a trouvé que le jeune étranger que la diplomatie européenne lui avait choisi pour roi ne lui laissait pas une liberté suffisante, il a prestement fait une petite révolution, a gagné sans grand'peine le suffrage universel, la liberté de la presse, le droit de réunion, et a victorieusement jeté hors du pays ces bandes bavaroises qui s'étaient abattues sur la Grèce comme une volée d'oiseaux de proie. Depuis ce jour, les Hellènes sont en possession d'une réelle indépendance, et je ne vois pas qu'ils en aient jamais mésusé.

Nul peuple, cependant, n'eût été peut-être plus excusable si, oubliant les sacrifices accomplis autrefois pour son affranchissement, il eût eu recours à l'insurrection afin de se donner un gouvernement national sérieusement approprié à sa nature inquiète et remuante. En effet, lorsque les armées d'Angleterre, de Russie et de France, eurent terminé leur rôle actif en délivrant une partie de la Grèce du joug ottoman, la mission de la diplomatie européenne commença. On discuta beaucoup ; on fit force protocoles, et le résultat des conférences fut loin de répondre

à l'attente générale et aux besoins de la nouvelle Grèce. On déclara libre seulement une toute petite partie du territoire grec; on repoussa les justes réclamations des îles courageuses qui avaient souffert et combattu pour la cause sacrée de l'indépendance, et on fit un royaume de Grèce composé à peine de neuf cent mille habitants; puis, on alla chercher au fond de la Bavière un jeune prince, sans qu'on se souciât de son origine ni de sa religion; on l'amena sur la terre antique des républiques glorieuses; on mit le prince et le peuple hellène face à face; on dit à l'un : Voici votre peuple; on dit à l'autre : Voici votre roi; puis on leur prêta quelque argent pour s'établir de compagnie sous cette raison sociale : royaume de Grèce. Il n'y eut rien de commun entre eux, ni les idées, ni le culte. Les Grecs sont naturellement égalitaires; le roi était nécessairement monarchiste; le roi est catholique; la reine est protestante; le peuple est orthodoxe; le roi s'occupa peu de son peuple; le peuple n'aima guère son roi. La nation et le souverain se côtoyaient sans jamais se mêler. Les lourds Allemands du Nord ne pouvaient se faire aux allures de ces Grecs actifs et mobiles auxquels on répondait : Othon, quand ils disaient Aristide ou Périclès. Tout alla froidement; on se bouda, on s'évita; chacun vécut pour soi et chez soi. De cette incompatibilité d'humeur sont venus des tiraillements de toutes sortes. Une lassitude insurmontable sembla paralyser les volontés les meilleures; nul effort ne fut plus tenté; le progrès s'arrêta, et la Grèce souffrit.

Ah! c'est un beau pays cependant, avec des plaines, avec des bois, avec des rivieres, avec des ports, chauffé par un soleil qui mûrirait toute culture, et baigné par des mers où l'Orient et l'Occident se donnent la main. La nation qui vit là, sur les bords de l'Alphée, sur les grèves d'Hydra, sous les oliviers de l'Attique, près des montagnes de la Messénie, autour du golfe de Lépante, sur les deux rives de l'isthme de Corinthe, est une belle nation aussi, propre à toute chose, facilement enthousiaste des nobles idées, intelligente plus que toute autre, et par ce qu'elle a fait seule pendant ses longues années de luttes, prouvant ce dont elle est capable. C'est une nation qu'il faut encourager, soutenir, fortifier et pousser sans cesse sur la route du bien, car elle porte en son cœur les instincts généreux qui font comprendre les grands sacrifices et faire les hautes actions.

La France a bien aimé la Grèce autrefois; en quoi la Grèce a-t-elle démérité cette affection? je l'ignore. La France est comme ces coquettes qui changent d'amant tous les huit jours; aujourd'hui elle jette à l'oubli ses tendresses de la veille, demain elle aura répudié ses amours d'aujourd'hui. Les hommes du passé s'indignent de ces coquetteries qui ressemblent presque à des trahisons; ils sont tentés de dire comme Phèdre :

Ranæ, vagantes liberis paludibus,
Clamore magno regem petiêre a Jove.

Ils ont tort: la France cherche le dogme nouveau dont tous les germes sont en elle ; elle le trouvera !

Il y a trente ans à peine toutes les pensées de la France étaient tournées vers ce petit coin de terre célèbre où des hommes mal vêtus, mal équipés, errants et sans abri, luttaient seuls contre des armées et des flottes. A cette époque, il était de mode d'aimer les Grecs, et on les aimait. Notre immortel Victor Hugo écrivait les *Orientales,* Byron ressuscitait Tyrtée; les peintres de toutes les écoles ne peignaient plus que palikares et bostanjis ; les prêtres priaient pour ces chrétiens martyrisés par des infidèles; en parlant des Turcs, on disait volontiers *les fils d'Omar;* en parlant des Grecs, on citait Harmodius et Aristogiton ; dans les salons, les hommes sensibles avaient de réelles émotions en chantant au piano :

Tu veux devenir ma compagne,
Jeune Albanaise aux pieds légers!

On établissait des loteries et des souscriptions en faveur des victimes de Missolonghi; des hommes courageux allaient, sous le nom de Philhellènes, s'enrôler parmi les Kleptes ; on chantait Canaris, Botzaris et Pipinos ; l'enthousiasme de l'esprit public était soulevé, si bien soulevé, qu'il força la main des rois, et que l'expédition de Morée fut résolue ; de ce jour, la Grèce fut sauvée et redevint une patrie.

La victoire de Navarin fut, dit-on, une faute politique : cela est possible et nous importe peu. Le sentiment des peuples, qui est toujours généreux et grand lorsqu'il peut se manifester librement, n'entend rien aux raisons souvent obscures qui font mouvoir les gouvernements dans des cercles étroits et impopulaires. Les nations comprennent mal les guerres d'équilibre ; elles aiment peu les guerres de conquête; elles n'aiment, ne soutiennent, n'admirent que les guerres de principes. Or, dans l'insurrection grecque, il y avait un principe sacré, imprescriptible : celui de l'indépendance luttant contre une force aveugle et insensée. Les peuples ressentirent au cœur le contre-coup de ces grands efforts, et, bon gré mal gré, ils contraignirent leurs chefs à s'armer pour une cause qui excitait toutes les âmes ardentes. La France, la Russie et l'Angleterre se réunirent pour délivrer le pays de la philosophie et des arts. L'Autriche seule se refusa obstinément à entrer dans cette chevaleresque expédition, et cela se conçoit. L'Autriche n'est pas une nation, c'est un gouvernement : il y a là vingt Etats qui parlent un langage différent et qui ont des intérêts divers. En Autriche, il n'y a pas, il ne peut y avoir de *vox populi ;* l'Italie a son opinion publique, la Pologne a la sienne, la Hongrie, la Bohême ont les leurs; le gouver-

nement oppose les unes aux autres, et marche seulement dans la voie où le guide son intérêt politique. Toute idée généreuse lui semble contraire et est invariablement repoussée par lui. Si jamais le jour vient de la dissolution de cet étrange empire, on entendra enfin respirer librement des peuples qui étouffent depuis plusieurs siècles.

Il est possible que la politique occidentale eût bien fait de soutenir la puissance ottomane, dont les flottes pouvaient, au besoin, contrebalancer dans la mer Noire les forces maritimes de la Russie; il est possible que la destruction des navires turcs et égyptiens, dans la baie étroite de Navarin, ait été une faute dont nous sentons aujourd'hui les conséquences cruelles; mais qu'importe? Il y a dans le cœur des nations d'autres intérêts que ceux de leur prépotence; il y a des sentiments hardis de fraternité qui ont droit à leur éclosion, et qu'il est toujours dangereux de refréner, car alors ils s'extravasent et tournent en éclatantes colères contre ceux qui les ont comprimés. Pour tout homme généreux, la victoire de Navarin fut bonne, l'expédition de Morée fut glorieuse, la délivrance du peuple grec fut sainte! Il serait souverainement injuste de venir reprocher aux Hellènes le bien que nous leur avons fait jadis. Si, par suite de nos bonnes actions passées, il nous incombe aujourd'hui une tâche douloureuse, sachons la mener à bonne fin, sans incriminer nos générosités premières.

La France a bien fait d'arracher les Grecs à l'oppression qui les accablait! Et quelle oppression! La plus effroyable, la plus implacable, la plus horrible qui se puisse imaginer! L'Attique et le Péloponèse en ont pour longtemps encore avant de se remettre des désastres qui les ont assaillis pendant leurs dix années de combat; les villes ont été ravagées, les villages détruits, les plantations d'orangers, de mûriers, de citronniers, d'oliviers coupées à la racine; les églises dévastées et jetées bas avec l'autel, le dôme et les colonnes, les ponts brisés, les ports comblés; l'incendie a flambé partout; le pillage, la ruine et la mort ont tout dispersé; la Grèce est pleine de débris, Corinthe n'a plus de jardins, chaque colonne du Parthénon porte la cicatrice des boulets musulmans. Depuis vingt-cinq ans, la Grèce travaille à panser ses plaies sans avoir pu réussir à les guérir. Les traces de son long martyre paraissent sur tous ses membres, et si son cœur bat lentement encore, c'est qu'il a perdu bien du sang!

Si l'on veut savoir à quel point de répression insensée fut poussée la colère des Ottomans, il faut aller visiter une de ces îles valeureuses qui cherchèrent par les armes une liberté que la diplomatie leur refusa; il faut aller à Scio, et alors on gardera pendant sa vie entière la haine de toutes les oppressions, qu'elles soient étrangères ou nationales.

Pendant mon premier voyage en Orient, au mois de septembre 1844,

j'ai parcouru en détail cette île, qu'on appelait le Jardin de l'Orient, et j'ai conservé vivant en moi le souvenir des désastres dont j'ai contemplé les vestiges. Les Turcs ont laissé debout toutes ces pauvres ruines ; ils n'ont rien relevé, rien réparé. En agissant ainsi, ont-ils obéi à cette insouciance qui fait le fond de leur caractère, ou bien ont-ils voulu laisser devant les Grecs « un exemple domestique et terrible » des châtiments qui les attendaient, s'ils osaient réclamer encore l'indépendance qui leur est due ? Je l'ignore. Cependant les Turcs sont généralement doux, bons et hospitaliers, mais ils ont un intolérable orgueil de race, et, à cette époque, ils avaient été saisis par ce vertige de cruauté qu'amène presque toujours la toute-puissance. Qu'on se rappelle ce pacha dont parle Châteaubriand et qui essayait son fusil de chasse en tirant d'inoffensifs paysans grecs ! Quoi qu'il en soit, je citerai ici ce que j'écrivais de Scio après l'avoir visitée, il y a déjà longtemps ; aujourd'hui je n'ai rien à changer à mon récit :

« A minuit, les chaînes de l'ancre bruirent et tombèrent à l'avant ; nous étions devant Scio. Un canot me reçut et me conduisit à terre, en compagnie de deux Grecs venus de Smyrne ; j'errai quelque temps sur les quais au milieu de la nuit, et je me fis à grand'peine ouvrir un café où j'attendis le jour, étendu sur un banc et roulé dans mon burnous.

« Lorsque je sortis, le soleil levant dissipait les brumes du matin ; la mer clapotait et chassait devant elle une brise pleine de fraîcheur et d'âcreté : je restai immobile, ébloui, perdu dans la contemplation du paysage qui se déroulait autour de moi.

« Assise dans un bassin fermé par de hautes collines violettes coupées de teintes rousses, la ville étale ses ruines de marbre, ses maisons effondrées, ses murailles renversées, au milieu d'une incomparable végétation ; les myrtes, les citronniers, les aloès, les orangers, les figuiers, les platanes ombragent les décombres amassés à leurs pieds. Dans un coin, commandant la mer et la ville, la formidable citadelle, menaçante et armée, ceinte de fossés profonds et de remparts ventrus où les canons allongent leurs cous noirs, lève les minarets de sa mosquée où flotte l'étendard ottoman.

« Les Turcs ont passé là ! Tout est ruine et deuil ! »

« Oui, tout est ruine et deuil ! Scio, dont chaque maison était un palais, n'est plus à cette heure qu'un monceau de débris noircis par la fumée. Des pans de murailles découpés sont seuls encore debout, près de tomber et s'ébranlant quand soufflent les orages. Les lierres, les câpriers sauvages, les clématites grimpent parmi les pierres calcinées, s'accrochent aux chapiteaux brisés, sautent de piliers en piliers et font aux squelettes de pierre une verte parure qui rit et frissonne sur leur

morne solitude. Jadis cent cinquante mille Grecs vivaient dans Scio, maintenant elle en compte trente mille à peine ; les autres, il faut les demander au feu qui a consumé leurs os ou aux flots qui ont roulé leurs corps sanglants.

« Les massacreurs furent impitoyables, ils n'ont rien épargné. Peu accoutumés, avec leurs villes de planches, à voir l'incendie lécher et mordre en vain sa proie, ils ont porté le feu de rue en rue, de maison en maison, de chambre en chambre, et tout s'est écroulé ; ils tuaient et brûlaient en même temps; le sang avivait la flamme. Les filles grecques, les plus jeunes, les plus belles, les plus vierges étaient vendues pour deux ou trois francs ; les cadavres s'amoncelèrent en si grand nombre, que la peste accourut sur ses ailes noires et qu'il fallut s'éloigner et attendre pour revenir que les chacals et les vautours eussent fait la place nette.

« Chaque maison porte sa blessure de bataille et d'incendie. Sauf le consulat français, l'invulnérable citadelle, un grand bazar en bois et l'église de construction récente, je ne vois que des murs croulants contre lesquels s'étayent quelques cabanes de planches et de roseaux où s'abrite une population triste et misérable. A Scio, on parle à voix basse, on marche avec inquiétude, on se glisse le long des murailles, on tremble quand une ombre passe. L'épouvante est dans tous les yeux, l'horreur dans tous les souvenirs.

« Ma journée s'écoula à marcher par les rues, à visiter les débris ; j'allai voir le port qui se comble chaque jour davantage et deviendra bientôt impraticable ; puis j'entrai dans un jardin qu'un Grec hospitalier ouvrit à ma prière ; j'y restai longtemps couché sous les orangers et les citronniers, regardant la mer qui brillait au loin à travers le feuillage, et bercé par le grincement monotone d'un manége hydraulique que tournait un mulet aveuglé par un bandeau.

« Le lendemain, au point du jour, je me hisse à grand'peine jusqu'au sommet d'une mule harnachée d'un bât dont j'amortis la dureté à l'aide de mon tapis, et je me mets en marche précédé d'un guide et de mon drogman.

« Je suis une route poussiéreuse, bordée par des murs sur lesquels s'éparpille le feuillage des palmiers ; les oiseaux chantent dans les arbres. Le paysage change à tout moment. Tantôt je franchis des ravins où l'eau gazouille sur des rochers gris, tantôt je traverse des plaines où s'inclinent des roseaux échevelés ; et partout des ruines, partout des murs éventrés où les vignes sauvages suspendent leurs grappes vertes. Sur un côteau un moulin tourne ses ailes déchiquetées et répète son tic-tac perpétuel ; jadis c'était une tourelle armée et prête à la bataille ; la guerre l'a dévastée, la paix lui a mis des ailes ; *cedant arma togæ !*

« Je côtoie des champs où jaunit la fleur des cotonniers et que défendent des haies vives de jasmins et de chèvrefeuilles; au faîte d'une basse colline, au pied de laquelle serpente un ravin profond, une façon de petit palais génois s'asseoit sur des gazons épais et sous des pins d'Italie qui jettent des ombres mouvantes le long de ses murs blancs. Je m'arrête à contempler cette maison isolée, surpris de la trouver entière et de ne point voir sur ses flancs les traces de l'incendie. L'extermination, en passant, a-t-elle donc oublié d'emporter sa terrasse à balustrade, ses fenêtres ogivales et son péristyle en marbre? Ou bien s'est-elle attendrie en la voyant si paisible et si riante?

« J'arrive aux plaines où se cultivent les lentisques odorants qui donnent le mastic de Scio. Trapus et rabougris, ils épatent leur verdure à fleur de terre, et répandent autour d'eux un parfum de géranium. A certaines époques de l'année, en mai et en septembre, je crois, on les saigne, et alors leurs troncs raboteux, leurs branches flexibles laissent couler une résine blanche et brillante qu'on recueille avec soin. Fermenté, le mastic est une boisson fraîche, agréable et se rapprochant de l'absinthe; mis en pâte, il part pour Constantinople où les *Khanoun* le mâchent sans cesse dans les solitudes du harem.

« Après avoir suivi quelque temps un sentier qui grimpe péniblement entre de frais buissons d'églantiers, je descends de mulet devant un palais dont les Turcs n'ont laissé que trois murailles; le reste est étendu par terre, sous un lit de ronces. Une vieille femme habite ces décombres; elle me conduit sous une voûte soutenue par des piliers de marbre; je m'asseois auprès d'une source d'eau glacée qui jaillit dans un coin; je déjeune avec quelques fruits, et, après une halte d'une heure, je continue mon chemin, à travers le hameau de Crianorissi. Quelques femmes, assises à la porte de leur hutte de chaume, allaitent leurs enfants, me regardent passer et me disent bonjour dans leur beau langage grec : *Kalîméra !*

« Une route qui tantôt fait miroiter sa poussière au soleil et tantôt s'enfonce sous des berceaux de feuillages me conduit au village de Kalimassia. Là, comme ailleurs, je ne vois que des débris amoncelés les uns sur les autres. Au milieu de la place entourée de misérables chaumières, s'élève une haute tour carrée trouée par les boulets. Là, s'étaient réfugiés cinq cents Grecs décidés à vendre chèrement leur vie (1822). Les Turcs arrivèrent, et, quand ils eurent mis le village à sac, ils se tournèrent vers la forteresse. Ils la canonnèrent et y mirent le feu. Enfumés comme des renards au terrier, les Sciotes sortirent et tombèrent massacrés. Alors les soldats allumèrent un grand feu, couronnèrent leur front de guirlandes d'oreilles coupées et allèrent chercher quelques pauvres filles que leur jeunesse et leur beauté avaient fait épargner : Dieu sait alors à quoi elles servirent.

« Je m'étais assis sur un banc de bois, dans un coin de la place, le cœur serré par la lourde tristesse qui plane autour de ces maisons où les habitants errent comme des spectres, et je regardais machinalement une cigogne qui polissait de son bec les plumes de son aile, lorsque je fus tiré de ma rêverie par une explosion de cris joyeux; une troupe d'enfants sortait de l'école et apportait la vie à ce lieu de deuil et de mort.

« Un étranger chaussé de hautes guêtres, coiffé d'un chapeau de paille, était pour eux une bonne fortune d'un attrait irrésistible; aussi je me vis bientôt cerné de tous côtés. J'avisai un de ces bambins dont la ronde figure rayonnait d'intelligence, je l'attirai vers moi, je le posai sur mes genoux et lui demandai ce qu'il apprenait à son école. Il détacha sans hésiter une ardoise suspendue à son dos et se mit gravement à écrire de son mieux l'alphabet grec, effaçant d'un doigt mutin et impatient les lettres qu'il ne traçait pas à sa fantaisie; quand il eut fini, il me montra glorieusement son ouvrage, en l'éloignant graduellement de ses yeux comme pour en jouir plus pleinement et dans tous ses détails. Je voulus récompenser sa bonne volonté et son talent, et je lui donnai quelque menue monnaie; j'en distribuai aussi à ses petits compagnons, et les cris de joie recommencèrent de plus belle.

« Un vieux Grec, assis près de moi, regardait cette scène en souriant; nous entrâmes bientôt en conversation, et nous parlâmes des Turcs, des massacres, de la guerre d'indépendance pendant qu'il me montrait ses bras et sa poitrine sillonnés de cicatrices.

« Une femme, qui me parut avoir environ trente-cinq ans, s'approcha de mon interlocuteur qui commençait à s'échauffer au récit de ses hauts faits, et interrompit notre causerie. Il se tourna vers moi :

« — C'est ma fille, dit-il; puis prenant un enfant qu'elle portait dans ses bras, et voici mon petit-fils, ajouta-t-il.

« — Votre fille, elle est bien âgée! répondis-je avec étonnement!

« Il se mit à sourire tristement, et répliqua en secouant la tête :

« — Elle n'a que vingt ans! mais quand elle est venue au monde nous étions si malheureux, que nos femmes ne faisaient que des veillards!

« Il dit alors quelques mots à sa fille qui s'éloigna et revint bientôt avec un panier chargé de fruits; je pris quelques figues, et après avoir serré les mains au vieil ennemi des Osmanlis, je remontai sur ma paisible mule et je partis, en disant adieu aux bruyants marmots qui couraient derrière moi.

« Je ne tardai pas à arriver au monastère d'Iaminos, construit sur une colline qui fait face à la mer et regarde les hautes montagnes de l'Anatolie découpées à l'horizon. C'était autrefois un riche couvent fortifié,

maintenant c'est une ruine informe habitée par des moines sales et déguenillés; l'église a été restaurée tant bien que mal : elle est petite, et les voûtes, où se distinguent encore quelques restes de mosaïques dorées, ont été crevassées par l'incendie. Les losanges de marbre des pavés disparaissent sous de grandes taches noires de forme singulière. Ce sont des ruisseaux de sang qui ont laissé là leurs traces indélébiles, le feu a passé par-dessus et les a pour toujours incrustées dans la pierre.

« Je sortis de cette pauvre église où le Christ, tout baigné des chaudes vapeurs du sang, a contemplé du haut de sa croix la passion d'un peuple entier, et je suivis un jeune frère qui me conduisit à une façon de hangar dont il ouvrit la porte. Je n'étais pas préparé au spectacle qui m'attendait, et je reculai involontairement.

« Un monceau d'ossements humains s'entassait le long des murs; quelques têtes, regardant avec les deux grands trous de leurs orbites, avaient roulé jusqu'à terre. Dix mille cadavres au moins ont apporté là leurs dépouilles. Ce sont les restes des victimes égorgées dans l'église du monastère. Quand, après leur exil, les moines échappés au sabre rentrèrent dans leur solitude, ils la trouvèrent peuplée de squelettes blanchis et calcinés par le feu : ils les enlevèrent du saint lieu et les jetèrent pêle-mêle dans une grange. Ces pauvres crânes portent encore leurs blessures. Je tins entre mes mains une tête de femme : la blancheur de ses dents attestait sa jeunesse; je comptai, sur l'occiput et la nuque, sept coups de sabre dont le moindre avait dû être mortel.

« En sortant de cet ossuaire, je parcours plusieurs autres salles insignifiantes et ruinées, et je m'arrête dans la chambre du prieur pour me reposer quelques instants. Le bon père religieux vint bientôt m'y rejoindre; il s'assit à mes côtés sur un divan placé près d'une fenêtre d'où je découvrais le panorama de l'île, et là, tout en prenant des confitures et en fumant, il me raconta le drame terrible dont son couvent avait été le théâtre.

« Les premiers massacres de Scio avaient eu un immense et douloureux retentissement dans toute la Grèce. L'île de Psara, voisine de Scio, résolut d'en tirer vengeance. Un conseil se tint, et il fut décidé que deux brûlots seraient lancés contre la flotte turque, alors à l'ancre dans le canal de Tchesmé, qui sépare Scio du continent asiatique. Deux hommes se proposèrent pour cette hasardeuse expédition : l'un, Georges Pipinos, était déjà connu, célèbre et redouté; l'autre, maigre, petit, gêné dans ses mouvements, timide dans ses paroles et que nulle action d'éclat n'avait encore révélé, se nommait Constantin Canaris. Ils partirent au matin, montés sur deux chebecs. Pendant tout le jour ils louvoyèrent cachés derrière les promontoires de Scio, et, quand la nuit fut venue, ils s'élancèrent, toutes voiles dehors.

« C'était le 18 juin 1822. Les Turcs célébraient le Ramadan. Le vaisseau amiral pavoisé ruisselait de lumière et donnait grande fête à son bord. Deux jours après il devait regagner Constantinople et remettre au sultan les richesses recueillies dans le pillage de l'île. Ce fut vers lui que marcha Canaris. Perdu dans la nuit, il avança muet et invisible; quand il fut à portée, il jeta ses grapins, accrocha son brûlot, sauta dans sa barque accompagné de son équipage, et s'enfuit, à toutes rames, en criant son nom aux Turcs épouvantés. L'incendie fut dévorant : deux mille Ottomans y périrent; Karah-Ali, le capitan-pacha, cherchait à se sauver, une antenne enflammée le coucha mort sur le pont de son navire qui sauta bientôt, lançant au loin ses débris, ses matelots, ses trésors et ses canons. L'autre brûlot, chassé par le vent, s'abattit sur la flotte et la ravagea. Le lendemain, au lever du soleil, les deux brûlotiers rentraient à Psara, au son des cloches, aux applaudissements de la multitude, et le sénat psariote les déclarait pères de la patrie.

« Cependant, à ce grand désastre, les Turcs s'émurent. Ils tenaient Scio sous la main, et ce fut encore la pauvre île désolée qui paya pour tous. Les bandes ottomanes partirent donc pour leur œuvre de dévastation et de carnage, jurant à Mahomet de lui envoyer assez d'âmes pour combler Al-Hotama, l'enfer hideux réservé aux chrétiens.

« Quand les Turcs eurent égorgé ce qu'ils trouvèrent encore vivant sur leur passage, ils arrivèrent au monastère d'Iaminos. Là s'étaient réfugiés au nombre de douze mille tous les faibles de l'île : les blessés, les femmes, les enfants, les vieillards à qui les armes étaient devenues trop lourdes. La résistance ne fut pas longue, et les Turcs se mirent à la besogne. Pendant une semaine ils tuèrent nuit et jour, se félicitant de ce que cette bonne fortune leur advenait pendant le mois sacré du Ramadan, car nulle action n'est plus agréable aux yeux d'Allah que la guerre contre les infidèles. Le prieur échappa au massacre, lui quatrième. Les autres n'existent plus que dans le hangar dont j'ai parlé. Quand les Turcs eurent fini, ils entassèrent les cadavres dans l'église, y allumèrent le feu, et allèrent voir ailleurs s'ils n'avaient pas oublié quelque victime. L'église était en pierre; elle se lézarda, mais resta debout, et le feu s'éteignit de lui-même. Le monastère, possesseur autrefois d'un quart de l'île, occupé par quatre-vingts religieux, n'est plus habité à cette heure que par cinq moines qui vivent d'aumônes.

« Je dis adieu à la communauté tout entière qui vint me souhaiter bonne route, et je rentrai à Scio, le cœur navré, après avoir traversé le village d'Imiania, qui est le plus riche et le plus populeux de l'île.

« Le lendemain je pars de nouveau avec le jour. Après avoir passé sous un aqueduc de construction romaine, nous entrons dans la montagne et nous suivons une route rocailleuse pleine d'accidents imprévus.

Sur les côtes semées de rocs rouges et bleuâtres frissonnent au vent les sapins, les myrtes, les chèvre feuilles et les rosiers. Un ravin réunit les deux collines à leur base; l'eau y coule, saute de rochers en rochers et bouillonne parmi les nénuphars; à mes côtés des figuiers racornis contournent leurs branches grises couronnées de larges feuilles pâles; parfois, on aperçoit à l'horizon la mer qui se confond avec le ciel. Ainsi marchant, j'arrive en vue du monastère de Néamoni. Juché sur un roc élevé, abrité du vent par les deux montagnes qui le surplombent sur les côtés, il paraît de loin comme une citadelle gardienne du défilé. Dix ou douze maisons se groupent autour du couvent et l'entourent de leurs ruines déshabitées, car, là aussi, les Turcs ont passé. Précédé d'une fontaine ombragée d'un sycomore, le monastère arrondit dans les airs le dôme de son église; derrière lui, la tête de la montagne grandit sous une chevelure d'arbres verts.

« Après une halte de deux heures environ, je reprends ma route vers le sommet de la montagne. Le chemin, tapissé d'une mousse épaisse, monte sous une forêt de pins d'Italie; à mesure que j'avance, la végétation diminue et cesse bientôt; je marche alors à travers des quartiers de rochers rongés par les lichens, et j'arrive enfin au but de ma course, au point le plus élevé de l'île entière.

« Ma vue embrasse un horizon immense; partout la mer luit bleue et profonde, sillonnée çà et là de quelques voiles blanches. Au nord, Lesbos paraît comme un brouillard posé sur les flots; à l'est, le détroit de Tchesmé, où, en 1770, brûla la flotte ottomane incendiée par le Russe Orlow et l'Anglais Elphinston, semble toucher aux montagnes de l'Anatolie; au sud, Samos tache d'un point noir le golfe de Scala-Nuova; à l'ouest enfin, Psara, la courageuse Psara, sort de la mer comme une colline de granit.

« Psara a aussi sa page sanglante dans l'histoire de l'indépendance grecque; c'étaient de ses ports que partaient ces nuées d'aventureux corsaires qui pillaient les côtes et coulaient bas les navires. Sultan Mahmoud, fatigué d'entendre parler des Psariotes, regarda sur une carte la place que leur patrie occupait dans le monde. Il vit un point imperceptible, se prit à rire et ordonna à son capitan-pacha d'accrocher cette motte de terre à son navire, et de l'apporter à Constantinople. Une escadre arriva donc pour prendre ce rocher terrible où les aigles et les pirates faisaient volontiers leurs nids, et (1824) on jeta à terre les troupes de débarquement. Les meilleures positions furent abandonnées presque sans coup férir par des généraux vendus aux Turcs, mais les Palicares s'étaient retirés dans la citadelle, décidés à mourir. Quand ils virent approcher les Osmanlis, ils hissèrent drapeau blanc, demandèrent à parlementer et se rendirent. Trois mille soldats ottomans entrèrent; les Psa-

riotes les laissèrent pénétrer, puis ils mirent le feu à la poudrière, et tout sauta, ville et citadelle, Grecs et Turcs ![1] »

Ce ne fut pas seulement Scio et Psara qui souffrirent ainsi, ce fut toute la Grèce dans chacune de ses villes, dans chacune de ses bourgades, dans chacune de ses chaumières. Aussi cette guerre et la longue oppression qui l'avait précédée ont allumé entre les Turcs et les Grecs une haine que le temps seul pourra parvenir à éteindre ; à toute occasion elle s'est manifestée, ct, nous le disons ici en toute sincérité, le bon droit est du côté des Grecs, auxquels les Turcs retiennent encore une partie importante de territoire indispensable au libre développement du jeune royaume des Hellènes.

Dans ces derniers temps, lorsque la politique occidentale eut forcé la France, l'Angleterre et la Sardaigne, unies pour une cause d'équilibre, à porter secours à sultan Abdul-Medjid attaqué par le tzar Nicolas, nous n'avons pas eu assez d'anathèmes à jeter à ces Grecs qui se soulevaient nationalement de toutes parts contre leurs anciens maîtres. Nous avons crié à l'oubli, à l'ingratitude ; la France a fait sur elle-même un retour peu généreux et a semblé se repentir d'avoir contribué à donner l'indépendance à ce peuple qui paraissait se tourner contre elle. Nous avons eu tort ; la France a eu tort. Qu'elle ait bien fait de mettre obstacle à une insurrection qui pouvait devenir pour elle un grave embarras au milieu de la lutte qu'elle allait soutenir, ceci n'est point douteux ; il était de son devoir d'opposer un terme momentané aux très-légitimes ambitions de la Grèce ; mais en le faisant elle eût dû comprendre que les Grecs étaient absolument dans leur droit en cherchant à reconquérir cette portion de leur patrie que les Ottomans conservent encore.

Nous sommes justement fiers de notre France intacte que les étrangers ont pu traverser pendant nos jours de malheur, mais que jamais ils n'ont osé partager ; mais il ne faut pas cependant que cet orgueil national nous empêche de reconnaître que les peuples moins heureux que nous obéissent aux prescriptions irrésistibles de leur devoir en luttant pour regagner leur liberté. Admettons un instant l'impossible ! admettons que la France, conquise, subjuguée, asservie, appartienne à un peuple quelconque, aux Napolitains, si vous voulez : cette supposition est tellement absurde qu'elle n'a rien d'injurieux. Admettons encore que la diplomatie, à la suite d'une insurrection nationale, désigne la province de Normandie pour devenir un royaume de France et qu'on lui impose, comme roi, un jeune prince pris dans n'importe quel cour d'Allemagne ou d'Italie. Le jour où les Napolitains seraient en guerre avec une puissance voisine, la Normandie et la vieille France, se soule-

[1] *Souvenirs et paysages d'Orient.* Paris, A. Bertrand. 1848.

vant d'accord et d'enthousiasme, feraient tous leurs efforts pour chasser les bandes étrangères et pour rétablir la patrie dans son intégrité primitive. Ce jour-là nous tenterions une œuvre patriotique et sainte ; nous combattrions *pro aris et focis ;* nous ferions notre devoir, en un mot, et nous nous sentirions fort étonnés si l'on venait nous dire que nous sommes en dehors du droit et de la foi jurée !

Les Grecs n'ont pas fait autre chose cependant, et nous avons été injustes envers eux jusqu'à ne pas reconnaître qu'ils ne pouvaient pas agir autrement sous peine de déchéance morale. On a dit qu'ils avaient pris les armes pour soutenir la cause de la Russie, et que leur étendard était celui de l'Église orthodoxe ! C'est une erreur dont il est temps de revenir ! Ils ont voulu simplement, en recommençant la lutte de 1821, reculer jusqu'à leurs frontières naturelles ; ils ont voulu rentrer en possession des champs qu'avaient cultivés leurs ancêtres ; ils ont voulu reprendre la patrie des dieux et des héros, car, hélas ! l'Olympe n'est plus en Grèce ! Ils ont trouvé une occasion favorable pour continuer l'œuvre de leur délivrance, ils en ont profité, et voilà tout. Quelque nation qui eût été en guerre contre la Turquie, les Grecs eussent agi de même. Ils n'ont levé d'autre drapeau que celui de leur indépendance future ; ils se croient appelés à s'asseoir sérieusement au grand banquet des peuples libres; ils ne veulent pour maîtres ni Turcs, ni Anglais, ni Français, ni Russes, et ils ont raison !

Il y a en France un certain nombre d'hommes à la vue courte, au cœur étroit, qui n'ont d'autre politique que d'admettre, quand même, le fait accompli. Ces hommes, qui ont toujours peur de voir troubler la douce quiétude dans laquelle ils endorment leur grasse indolence, condamnent toujours absolument ceux qu'agite une idée généreuse et hardie. Quelle que soit la cause, quel que soit le but, ils les réprouvent, car ils n'aiment pas le bruit qu'on fait autour de leur nonchalance bienheureuse. Ce sont ces mêmes hommes qui accusaient, en 1848, les Hongrois, les Italiens et les Polonais d'être des *républicains rouges ;* insulte vague et commode qui ne signifie rien. Ils n'ont pas vu que le soulèvement de l'Italie était fait uniquement par les classes bourgeoises; ils n'ont pas compris que la guerre de Hongrie eut un principe aristocratique qui la fit échouer. Ils n'ont vu rien de tout cela ; ils ont vu qu'on se remuait, ils ont eu peur que le mouvement n'arrivât jusqu'à eux et ont bien vite flétri de leur plus grosse injure ces magnanimes soldats qui tombaient sur le dos en criant : Vive la patrie ! Maintenant ils doivent regarder les Grecs comme des *révolutionnaires dangereux,* des *ennemis de l'ordre,* de *mauvais hommes,* etc., etc. ; chacun connaît la série d'épithètes usitées en pareil cas. Ce sont ces mêmes hommes qui, en 1815, agitaient des mouchoirs aux fenêtres de Paris

lorsque les alliés y firent leur entrée, tout rouges encore de notre sang.

Puisque nous avons de telles hontes à nous reprocher, soyons au moins généreux, si nous ne savons pas être justes, pour les peuples qui cherchent à accomplir leur mission.

Quand les Hellènes rendirent l'Acropole aux Ottomans à la suite de la capitulation signée le 4 mai 1827, sous l'entremise de M. de Rigny, je ne sache pas que les Athéniens aient illuminé leurs maisons en voyant les Turcs traverser les Propylées; je ne sache pas que quelque professeur grec soit venu réciter des dithyrambes au pacha Reschid! Au milieu de sa douleur, la Grèce du moins n'eut pas à rougir, car la citadelle ne fut rendue que lorsque déjà elle n'était plus tenable depuis longtemps.

Cet amour extrême de la patrie est un des caractères les plus beaux des Grecs modernes; comme au temps où les satrapes descendaient au golfe Lamiaque, la nouvelle Grèce, forte du souvenir de ses luttes et de ses gloires passées, a horreur de l'étranger, quel qu'il soit! Souvent, je le sais, pendant la guerre d'indépendance, des dissensions mauvaises ont surgi entre les généraux; je sais qu'Ulysse, devenu suspect, fit tuer Noutzos et Palascas; je sais que Colocotroni et Mavrocordatos, se disputant le pouvoir, paralysèrent parfois les efforts d'Hypsilantis; mais il est bien difficile, sinon impossible, que des faits semblables ne se produisent pas naturellement dans une nation renouvelée, inquiète, ombrageuse, qui tend à renaître à la liberté et qui se sait si entourée d'ennemis qu'elle en voit partout. Souvent ces bandes affamées qui s'étaient levées à la voix du pappas pour devenir libres ou pour mourir, marchaient les unes contre les autres, égarées par des chefs ambitieux : on s'approchait, on en venait presque aux mains, puis au moment où le combat allait s'engager, il suffisait d'un mot pour rappeler que les Turcs étaient là, tout prêts à profiter de ces discordes impies; alors ces irrités, devenus sages, se donnaient le baiser de paix, et, se réunissant contre l'ennemi commun, ils faisaient porter aux pachas et aux beys tout le poids de leur colère antifraternelle. Les musulmans usaient de tous les moyens pour entretenir ces coupables dissentiments, mais ils n'en profitaient pas plus qu'autrefois les Perses n'en avaient profité : Aristide et Thémistocle se réconciliaient toujours la veille de la bataille.

Non-seulement ces Grecs, qu'on a tant calomniés, qu'on a tant accusés de légèreté et d'égoïsme, combattaient pour reconquérir leur patrie, mais ils travaillaient aussi à lui donner des institutions dont le développement normal la fera plus tard grande et forte. Le 13 janvier 1822, au moment où tout est encore doute et confusion dans ce pays malheureux, au moment plein de ténèbres où l'on ne voit pas encore poindre à l'horizon le soleil béni de la liberté vers lequel nous tournons sans

cesse nos regards, au moment où les Ottomans, accourus de toutes parts, enferment dans un cercle de fer l'insurrection sacrée, au milieu des armes, des ruines et de l'incendie, deux hommes, Mavrocordatos et Negris, réunissent, sur les gradins antiques du théâtre d'Epidaure, les députés de la nation : là, sous le ciel, parmi les débris où planent encore les souvenirs du plus grand passé de l'histoire, en face de ces paysages où vécurent les dieux, qui, pendant si longtemps, suffirent à l'humanité, on proclame la constitution de la Grèce future, une haute constitution digne d'un peuple libre :

« Toutes les religions sont tolérées, et leurs cérémonies célébrées en toute liberté.

« Les Grecs sont égaux devant la loi, sans distinction de rang et de dignité.

« Tous les Grecs peuvent être appelés à tous les emplois. Le mérite seul détermine la préférence.

« La propriété, l'honneur et la sûreté de chaque citoyen sont placés sous la sauvegarde de la loi. »

Au milieu de luttes cruelles qui nécessitaient peut-être une dictature, un peuple qui débutait ainsi dans la vie des nations prouvait de quels sentiments généreux, de quelles grandes idées son cœur était plein.

Quel fut le premier acte de son gouvernement improvisé, et dont chaque membre pouvait le lendemain être assassiné, pendu ou brûlé par les bandes de Dram-Ali ou les sipahis de Kurchid-Pacha ? Après la régularisation de la défense du territoire, ce fut l'organisation de l'instruction publique. Le sénat et le pouvoir exécutif comprirent qu'ils avaient charge d'âmes, et ils décrétèrent l'établissement des écoles. On fonda des colléges, on ouvrit des maisons d'enseignement mutuel; les dons patriotiques arrivèrent en foule, le seul Ipsariote Varvakis donna six cent mille piastres, et les enfants grecs purent enfin étudier leur histoire, à laquelle leurs pères combattants ajoutaient de glorieuses pages.

Grâce à Dieu ! ces années de combats et de sacrifices sont passées, pour ne plus revenir, espérons-le, même au jour de la victoire définitive et de la reconstitution d'une Grèce entière et complète. Mais si elles sont passées, elles sont proches encore dans le souvenir de tous, et ont laissé des traces nombreuses dans le caractère des Grecs actuels. Les plus vieux ont été soldats de l'indépendance; d'autres sont nés au milieu de la fusillade; les plus jeunes ont grandi en écoutant le récit des batailles, et avec le lait maternel ils ont sucé l'amour de la liberté. Chez eux tout a une allure guerrière; écoutez une de leurs romaïka : cela bruit et pétille comme un cliquetis de sabres. Voyez-les marcher, ils se dandinent en retroussant leurs longues moustaches; ils semblent toujours prêts à prendre le fusil et à gagner la montagne pour mener

là bonne vie de kleftes, pour boire au ruisseau qui passe sous les lauriers-roses, pour dormir à la belle étoile, chanter l'amour et guetter au coin des rochers les lourds pachas enveloppés de pelisses. Ce ne sont pas des soldats, ce sont des partisans; ils aiment la guerre et le danger.

A Athènes, ce goût apparaît dans toute sa naïveté. Chaque jour on relève la garde et l'on fait la parade. En tête marche une musique battant des tambours et soufflant dans des trompettes; derrière vient une compagnie de trente hommes. Comme dans les drames de Franconi, il y a plus de musiciens que de soldats. A ce bruit qui passe, chacun se met à la fenêtre, les femmes ouvrent leurs portes, les enfants suivent en marchant au pas, et tout le monde se réjouit aux clameurs de ces fanfares militaires. C'est absolument la même chose qu'à Paris, seulement à Paris il y a plus de soldats que de musiciens.

Le brigandage, qu'on a très-justement reproché aux Grecs, est encore un des derniers vestiges que la guerre d'indépendance a laissés dans les mœurs. Il est rare cependant, et je l'affirme au risque d'étonner bien des gens à idées toutes faites, que les *brigands* soient de simples *voleurs*. Le brigandage se double toujours un peu de politique. Quand un fait s'est produit qui a choqué certains hommes, ils se réunissent, et font ce qu'ils nomment un *anathème*, c'est-à-dire que chacun d'eux prenant une pierre, la lance à un endroit désigné en criant : Anathème ! C'est ainsi que commença l'émeute de la constitution. Ces pierres amassées en monceaux restent comme un témoignage de protestation; puis les conjurés se jettent dans la montagne et commencent la chasse aux gendarmes ! En Grèce, le brigand jouit à peu près des mêmes priviléges dans les villages que les bandits en Corse.

Quant aux voleurs proprement dits, je déclare que je n'en ai jamais vu ! Pendant trois mois, trois mois d'hiver, j'ai parcouru la Grèce en tous sens, dormant dans les khani, couchant dans des chaumières isolées, me perdant la nuit dans le Cithéron par le vent et la neige, sans escorte, sans armes, n'ayant d'autres compagnons qu'un ami, un domestique et deux agojati, et jamais je n'ai rencontré aucun de ces brigands dont on fait tant de bruit. Une seule fois on nous en avait promis quatre, mais ils ne m'ont pas fait l'honneur de se montrer.

C'était le 28 janvier 1851, j'avais couché au khani d'Akladokambos. La pluie tombait depuis trois jours, le temps était affreux; je voyageais gaiement cependant, car rien n'est triste en voyage. Je fus en selle le matin à sept heures; le ciel était bas, les nuages ramassés encapuchonnaient les collines; parfois nous passions à travers des brouillards si épais que nous ne pouvions rien apercevoir à dix pas devant nous. Après avoir déjeuné vers midi dans une boutique d'épicier au village d'Akouria, nous reprîmes notre route détrempée et nous poussâmes nos

chevaux dans une des branches du Saranda-Potamos (les *quarante fleuves*, que les anciens regardaient, je crois, comme faisant partie de l'Alphée). Au moment où nos chevaux gravissaient, tout ruisselants, la berge de la rivière qu'ils venaient de franchir, nous entendîmes un grand bruit sur la rive opposée. Nous nous retournâmes et nous vîmes un gendarme qui jetait des cris en agitant les bras vers nous. Croyant qu'il nous demandait nos passe-ports, nous répondîmes je ne sais quelle sornette et nous continuâmes notre chemin. Le gendarme ne se tint pas pour battu, il recommença ses vociférations que le vent emportait, et voyant que nous n'en tenions compte, il se jeta résolûment dans la rivière, la traversa, arriva jusqu'à nous, la casquette à la main, et nous parlant avec une douceur que la sottise toute britannique de nos procédés ne méritait pas, il nous dit que la route que nous suivions étant tenue par quatre brigands, il ne voulait pas nous laisser aller seuls; qu'en rentrant à Akouria après notre halte, il avait appris que des voyageurs européens venaient de passer, et qu'il était accouru pour venir se mettre à notre disposition. Un homme l'accompagnait qu'il envoya chercher du renfort. Nous attendîmes l'escorte promise, et comme elle ne se pressait pas de paraître, nous poursuivîmes paisiblement notre chemin sous la surveillance de notre unique et honnête gendarme. A ce moment la pluie nous prit, tombant drue, serrée, épaisse, de façon à nous pénétrer promptement. Nous commençâmes alors le plus singulier voyage qui se puisse faire. Nous marchions dans une gorge assez large, près de laquelle venaient mourir de petites collines tachetées de neige; cette gorge sert de lit au Saranda-Potamos, qui ne coule réellement que pendant les pluies. Nous le passâmes incessamment, allant d'une rive à l'autre, suivant le courrier qui connaissait parfaitement les gués. Plus de trente fois, sans exagération, nous traversâmes les eaux jaunes et rapides qui coulaient en rebondissant sur les cailloux. Notre pauvre gendarme, enfin rejoint par son renfort, courait sur la rive parmi les lentisques, les arbousiers, les lauriers-roses et les azeroliers, afin de nous suivre sans cesse et d'être prêt à tout événement. La pluie ruisselait, les chevaux faisaient jaillir des gerbes d'eau en marchant dans le lit de la rivière débordante; nous étions trempés comme des éponges. On riait néanmoins, sans se soucier des brigands, des averses et du froid, car on se sentait libre et plein de vigueur! Les hommes à pied avaient de l'eau jusqu'au ventre, et j'avoue que toutes les fois qu'ils entraient dans ce torrent glacial, charriant du sable, et vraiment dangereux, je me sentais pris d'une pitié infinie pour ces pauvres gens auxquels le devoir seul imposait de pareilles misères, car, légalement du moins, nous ne leur devions aucune rétribution.

Enfin, après quatre heures de cette marche pénible, nous aperçûmes

un grand bâtiment placé à la base de deux ou trois collines; c'est le khani de Kriavrissi, où nous descendîmes.

Le khani n'était qu'un moulin dont nous entendions la meule tourner en grinçant. La chambre où nous nous étions réfugiés servait de grenier au maïs et à l'orge. Il n'y avait pas de cheminée; nous voulûmes néanmoins y faire du feu et nous faillîmes brûler la maison.

Nous avions envoyé un mouton aux hommes de l'escorte; ils passèrent la nuit à manger, à boire et à chanter. Quand, le matin venu, nous remontâmes à cheval pour continuer nos pérégrinations aquatiques à travers le Saranda-Potamos, ils déchargèrent leurs fusils en notre honneur, en nous souhaitant bon voyage et longue vie.

Telle est la narration fort exacte de la seule aventure de brigands que j'aie eue en Grèce. J'avoue, au reste, que je crois assez peu à ces attaques à main armée qui, au dire de certains touristes pleins d'imagination, attendent les voyageurs au coin de tous buissons. J'ai fait bien des voyages, j'ai parcouru bien des pays dangereux, j'ai traversé des contrées d'Orient soulevées par des insurrections, et jamais il ne m'est rien arrivé de fâcheux. Une seule fois, dans les montagnes de Saint-Saba, des Bédouins m'ont envoyé quelques coups de fusil. Je dois dire qu'ils étaient pleinement dans leur droit et que tous les torts étaient de mon côté. La plupart des récits de ces belles et dangereuses aventures sont improvisés le soir, au coin du feu, dans la chaleur de la conversation, pour le plus grand plaisir d'un auditoire ignorant ou crédule. Nous sommes très-hâbleurs en France, et, sur ce point encore, nous valons au moins les Grecs, qui ne le sont certes pas autant que nous. Ceci soit dit sans blesser nos susceptibilités et sans porter ombrage à cette croyance où nous nous complaisons ridiculement, que nous sommes le premier peuple du monde!

En France, nous ressemblons tous plus ou moins à cet homme de l'Evangile qui voyait une paille dans l'œil de son voisin et ne voyait pas la poutre qui sortait du sien. Nous oublions volontiers que la nation grecque est très-jeune, qu'il y a vingt-cinq ans à peine qu'elle est sortie des langes sanglants de la servitude, que vingt-cinq ans de la vie d'un peuple équivalent à peine à un mois de la vie d'un homme, et avec une naïveté puérile nous nous étonnons que la Grèce ne soit pas sillonnée de grandes routes, qu'il n'y ait pas de belles auberges pour nous recevoir à chaque étape, que ses villes ne soient pas éclairées au gaz, et que le théâtre d'Athènes ne possède pas un corps de ballet. Quand nous parcourons les campagnes magnifiques du Péloponèse, nous sommes surpris de ne pas les voir couvertes de moissons; nous faisons à ce sujet de plates plaisanteries mythologiques; nous disons : Où donc est Cérès? Où donc est Triptolème? Et nous ne nous souvenons pas qu'une

guerre héroïque a pris tant d'hommes à ce pays, qu'il n'en reste pas assez pour le cultiver largement; nous disons: la Grèce est un pays inculte, et nous oublions que la France, où les hommes ne manquent pas cependant, a le quart de son territoire rongé par des landes inutiles. O voyageurs moroses, qui vous indignez vertueusement en traversant les jachères de la Messénie, allez visiter les déserts du Berry et de la Bretagne, et vous deviendrez plus indulgents pour les autres pays en étudiant le vôtre!

En Grèce, je le sais, on ne trouvera ni chemin de fer, ni télégraphes électriques, ni machines à vapeur; le progrès arrive lentement dans ce petit royaume, enclavé au milieu du grand empire que les Turcs possèdent encore en Europe; mais ce n'est qu'une affaire de temps, et quand viendra le jour prochain où les Grecs tourneront l'infatigable activité de leur esprit vers l'agrandissement matériel de leur patrie, ils arriveront vite, avec leur intelligence ordinaire, à des résultats surprenants. Cette sorte d'indolence physique qui semble les paralyser maintenant et qui n'est peut-être que la suite du repos nécessité par leurs longues fatigues, les éloigne du moins de ces vices monstrueux qui difforment aujourd'hui notre vieille civilisation. Ils ne sont pas dévorés, comme nous, par cette soif inextinguible du gain qui jette la plupart d'entre nous parmi les honteux hasards des spéculations hasardeuses; ils ignorent les luttes misérables de nos petits intérêts, et ils ont au moins sur nous cet avantage qu'ils préfèrent leur dignité à leur bien-être.

J'entends toujours parler des vertus antiques; où sont-elles? Je n'en sais rien, mais je ne les vois pas autour de nous. Il en est une cependant que les Hellènes cultivent comme au temps des Dioscures; c'est l'hospitalité. Qu'on aille en Grèce, sur les îles ou sur le continent, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, dans la plaine ou sur la montagne, qu'on heurte à la porte d'une maison, d'une chaumière ou d'une hutte de berger, le maître du logis sortira et vous dira comme un pasteur d'Homère: « Hôte! soyez le bienvenu! » Puis il vous apportera un gobelet plein de vin résineux, et vous boirez avec lui à l'hospitalité, cette sainte déesse que nos pays ne connaissent plus depuis longtemps! Dans les villes, dans les villages, dans les plus pauvres bourgades, l'etranger est toujours « l'ami des dieux. » Demandez aux jeunes élèves de l'école d'Athènes comment ils sont accueillis et traités dans chaque maison heureuse de les recevoir? Je plains ceux qui ont pu l'oublier.

On a accusé les Grecs d'ingratitude, on a eu tort, car je vois encore au milieu d'eux, et les premiers d'entre eux, ces Philhellènes qui jadis leur ont prêté l'appui de leur présence et de leur courage. Il en est un qui est bien connu et bien aimé de tous les voyageurs venus de France; je veux parler du colonel Touret, actuellement commandant de place

à Athènes. C'est un de ces hommes hardis qui portent haut l'honneur de leur conscience, qui ont sacrifié leur vie à la cause des indépendances menacées, qui ont aimé dans la gloire ce qu'elle avait de juste et que rien n'a jamais pu arrêter sur la route du devoir. Il a fait toutes les campagnes de Grèce; il était aux côtés de Bourbaki quand il fut tué; il était à Scio avec les intrépides soldats qui tenaient en échec la formidable citadelle; il était partout où il y avait un danger à courir, une belle action à faire, une mission d'honneur à remplir. Quand la guerre fut éteinte, il pensa à ses compagnons morts et fit élever dans l'église de Nauplie un monument funéraire à tous les Philhellènes qui avaient succombé en faisant triompher les droits imprescriptibles d'une nation. Alerte encore comme un jeune homme, montant à cheval infatigablement, sans cesse en quête d'un service à rendre, toujours soulevé par une idée généreuse, le colonel Touret est devenu la providence athénienne des touristes français. Qui de nous, voyageurs, ne se rappelle sa belle tournure militaire, sa longue moustache blanche et les charmes infinis de son inépuisable complaisance? Il vit à Athènes, heureux et considéré, sans regret d'avoir consacré sa vie au service des Grecs qu'il connaît mieux que personne, et qu'il sait apprécier à leur réelle et sérieuse valeur.

Ceux qui cherchent à diminuer cette valeur et à atténuer les sympathies que nous devons avoir pour les Hellènes, s'appuient sur un étrange malentendu, qui vient de notre ignorance, et qui nous a fait confondre souvent les Grecs de Grèce avec les Grecs de Constantinople. Ces derniers, les Phanariotes, ne ressemblent en rien aux premiers. Les Phanariotes, tolérés à Constantinople après la conquête de Mohammed II, se sont glissés dans la politique ottomane, *per fas et nefas*, afin d'arriver à surprendre ses secrets. Leur rêve presque avoué est de livrer Stamboul aux Russes et de reconstituer un empire orthodoxe et byzantin. Ils sont restés ce qu'ils étaient jadis, les Grecs du Bas-Empire, dégénérés encore sous l'asservissement écrasant qu'ils ont subi pendant quatre siècles. A ceux-là, tout moyen sera bon pour arriver à pousser les Ottomans dans des fautes irréparables, dont le Phanar et Saint-Pétersbourg recueilleront les fruits. Faufilés dans toutes les politiques, habiles, intrigants, menteurs, prêts à tout expédient, ils ont su se rendre indispensables à Constantinople, et mèneront grand train la dissolution définitive de la Turquie si les réformes accomplies et projetées ne viennent y mettre bon ordre. Entre ces Grecs-là et ceux dont j'ai parlé, il n'y a rien de commun que le langage et le nom.

Eh! mon Dieu! j'ai assez vécu avec les Hellènes pour savoir ce qu'on peut leur reprocher! Ce sont des hommes comme nous, ils ont leur bon et leur mauvais côté. Où donc sont les peuples parfaits? Je ne les con-

nais pas ! Les Grecs sont vantards et pleins de jactance, je le sais. S'ils étaient partis, comme nous, pour la Crimée, ils auraient certainement dit : Nous allons prendre Sébastopol ! S'ils avaient vu passer un Tatare porteur de dépêches, ils se seraient probablement écriés : Sébastopol est pris ! et cela ne les aurait cependant pas empêché d'être de très-braves et de très-généreux soldats. Ils aiment tout ce qui brille et tout ce qui reluit, je le sais encore ; ils se préoccupent fort de l'élégance de leur tournure, de la finesse de leur taille, de la longueur de leurs cheveux. Comme les femmes, auxquelles ils ressemblent sous bien des rapports, ils raffolent de vestes dorées, de ceintures de soie, de bijoux d'or et de clinquant. J'avoue que je n'y vois pas grand mal, et qu'un Palikare vêtu de velours rouge passementé de galons, coiffé d'un fez à gros gland bleu, faisant ondoyer en marchant les plis de son ample foustanelle, me semble beaucoup plus agréable à voir que ces petits jeunes gens chétifs et maigrelets, étalant sur nos boulevards des élégances étriquées et de ridicules allures, en tournant à droite et à gauche leur tête pommadée qui sort de leur col comme d'un cornet de papier.

Si l'on ne s'arrête qu'à l'extérieur des Grecs, il y a beaucoup de critiques à faire, mais si l'on pénètre sincèrement cette première apparence un peu vaniteuse, à laquelle trop de voyageurs se sont ingénûment laissé prendre, on trouvera des qualités sérieuses, enracinées par de profonds malheurs, et qui promettent à l'avenir un peuple fier et valeureux.

Avant de terminer ce travail, je ferai cependant aux Grecs modernes un grave reproche. En se reconstituant en nation libre, ils ont trop cédé à l'entraînement naturel de vouloir recommencer la Grèce d'autrefois. Je l'ai dit ailleurs, la vie est impitoyable, elle marche, elle marche toujours ; comme le Juif errant, elle est condamnée à ne s'arrêter jamais ; aujourd'hui ici, demain là, elle ne reparaît jamais aux mêmes lieux sous la même forme ! Recommencer une civilisation est impossible ; c'est folie que vouloir seulement le tenter. Ce n'est pas en s'efforçant d'imposer au langage officiel les allures de l'ancienne langue grecque, ce n'est pas en décrétant que la bourgade bâtie sur l'emplacement de Sparte sera la seconde ville du royaume, ce n'est pas en bâtissant pour l'université un palais copié sur le portique du temple de Minerve Poliade, ce n'est pas en donnant aux rues d'Athènes des noms antiques que la Grèce reconquerra ses splendeurs passées. L'axiome, vrai en droit, est vrai aussi pour les nations : *Non bis in idem*. Les temps de Périclès et de Solon sont passés ; ceux mêmes du Christ ne seront pas éternels ! Châteaubriand n'a-t-il pas dit en parlant de la France : « Respectons la majesté des temps ; contemplons avec vénération les siècles écoulés rendus sacrés par la mémoire et les vestiges de nos pères ; toutefois n'essayons pas de rétrograder vers eux, car ils n'ont plus rien de

notre nature réelle, et si nous prétendions les saisir, ils s'évanouiraient! »

La gloire de la Grèce est ailleurs que dans l'imitation d'un passé qui fut splendide, mais qui n'a plus sa raison d'être. C'est en regardant en avant et non pas en arrière, que les Grecs trouveront la voie glorieuse qui doit les conduire à des grandeurs égales, mais non pas semblables à celles de leur histoire. C'est en adoptant courageusement les progrès merveilleux qui surgissent de toutes parts et qui sont les miracles de la Genèse nouvelle, que les peuples jeunes encore arriveront vite aux magnificences de leurs aînés; c'est en profitant de l'expérience des autres que l'on mérite promptement la sagesse, l'abondance et le bonheur.

La création de la ville d'Athènes fut une faute; en bâtissant une capitale autour de l'Acropole et du temple de Thésée on a trop obéi à l'idée des ancêtres. Athènes devait rester telle qu'elle était avec ses monuments en ruines, avec ses colonnes renversées et ses arcs triomphaux rongés par le temps; ce devait être une ville historique, une sorte de Pompéi immense sortie enfin des cendres de l'oubli et de la servitude. La véritable capitale de la Grèce devait baigner ses pieds dans la mer, ce devait être le Pirée.

Neptune et Minerve ont pendant bien des jours combattu l'un contre l'autre, mais il y a longtemps que ce grand duel est fini et que l'olivier placé à côté de la source salée de l'Erecthéum a symbolisé la réconciliation des deux divinités. Que les Grecs modernes ne l'oublient pas : Si Minerve fut la déesse de leur passé, Neptune est le dieu de leur avenir!

Quelques rêveurs bien intentionnés désirent pour la Grèce les gloires d'une imposante marine militaire : à quoi bon? Croyez-vous donc que dans cent ans les peuples seront encore assez bêtes pour se faire la guerre? Par la marine marchande, au contraire, la Grèce peut, en quelques années, acquérir une importance considérable. Les Grecs sont les premiers mariniers du monde, ils sont d'une inconcevable sobriété et propres à supporter des fatigues extraordinaires. Ils sont actifs, courageux, entreprenants et aptes, mieux que tous, aux navigations pénibles et souvent dangereuses des mers intérieures. Ils peuvent servir facilement de messagers entre les ports sans nombre de la Méditerranée. Bientôt l'isthme de Suez percé, canalisé, ouvrira une route commode et sûre jusqu'aux Indes; les produits bruts sont en Asie, les produits manufacturés viennent de l'Europe; les échanges entre les nations seront chaque jour de plus en plus fréquents. Les Grecs peuvent devenir les courtiers du monde; qu'ils y songent!

Et puis qui sait à qui doit appartenir l'héritage des anciennes républiques maritimes de l'Italie?

MAXIME DU CAMP.

Mai 1855.

LE MÉLODRAME[1]

Quand ils ont dit *mélodrame*, ils ont tout dit. Creusez la fosse, la pièce est morte.

Mélodrame, ça signifie trois choses affreuses : — premièrement, émotion violente, intérêt saisissant, dénoûment sur la scène, agonies, cadavres, toutes les brutalités et toutes les férocités; — deuxièmement, profusion du spectacle, six, sept, huit, quinze actes, étude du costume, réalité du décor; — troisièmement, musique. Au commencement du cinquième acte d'*Hernani*, il y a la musique du bal de noces. Les figurants chargés des personnages secondaires qui ouvrent l'acte étaient furieux aux répétitions. Entrer sur des ritournelles comme des acteurs de boulevard! — Tiens, je me croyais au Théâtre-Français, je suis à l'Opéra-Comique ! — Si je chantais mon rôle ? — Je n'ai pas besoin d'apprendre ces vers-là, le public n'en entendra pas un mot. — Allons donc, la grosse caisse ! — En avant, la danse des ours ! — Ces spirituelles plaisanteries vengeaient le théâtre profané. Encore maintenant, au Théâtre-Français, dès qu'une pièce emplit la salle, on supprime l'orchestre des musiciens. Sinon, l'orchestre égaye parfois l'entr'acte, et, les trois coups frappés, dépêche une courte ouverture; mais, aussitôt que la toile se lève, les musiciens posent doucement leurs instruments à terre ou sur une chaise, et respectent la majesté du lieu en filant rapidement au café où ils ont laissé en train une partie de dominos.

[1] Ce chapitre est extrait d'un volume de M. Auguste Vacquerie (*Profils et Grimaces*), que publiera le mois prochain l'éditeur Michel Lévy.

Action brutale? silence, tragédie!

Oui, c'est elle qui parle, la tragédie, le dénoûment en récit, l'action qui n'agit pas, la forme spiritualiste qui s'offense de la matière; c'est Racine, cette prude, cette poésie platonique. Mais Racine n'est pas le théâtre.

Il est le contraire du théâtre. Le théâtre n'est pas autre chose que l'incarnation et la matérialisation de la poésie. C'est la description faite décor, c'est l'analyse faite homme.

L'action est la chair, le geste, l'évidence de l'idée. Sans doute il ne faut pas que la chair soit tout. Les auteurs vulgaires se tourmentent modérément d'asseoir une leçon au centre de leur œuvre. Pourvu que les scènes soient bien attachées et représentent à peu près des membres, pourvu que la pièce se tienne sur les pieds — ou sur les pattes, — c'est plus qu'il n'en faut pour combler l'ambition des plus fiers. Leur unique préoccupation est le côté physique du théâtre. Ils font ce que feraient les pères qui borneraient l'éducation de leur enfant à l'hygiène, à l'équitation, à la chasse et aux exercices fortifiants, et qui n'oublieraient qu'une toute petite chose: son âme. Leurs chefs-d'œuvre sont de robustes idiots.

Mais nous n'acceptons pas pour des mélodrames le tas d'ouvrages sans nom qui usurpent audacieusement ce beau titre. Et nous disions un jour à un faiseur de mélodrames: — Pourquoi donc ne faites-vous pas de mélodrames?

Pas d'action pure, mais pas de pensée pure. Il faut que l'action pense, mais il faut que la pensée agisse.

Action brutale? Eschyle n'est pas doux quand il fait tuer le mari par la femme et la mère par le fils. Shakspeare n'est pas calme quand il lâche Iago, quand il démusèle Richard III, quand il égorge le roi, la reine, le prince, tout, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne pour régner et que le Danemark soit ramassé par un passant, quand tout lui est bon pour le meurtre, le poison, l'épée, le poignard, l'oreiller, quand il arrache les deux yeux de Gloster et les jette sur le théâtre!

Intérêt brutal? Avec cela que la vie est tendre, que la tempête est polie, que la guerre est modérée, que le tremblement de terre est discret, que le choléra fait des périphrases!

Mais comment l'idée, la réflexion, la philosophie sortiront-elles de ces violences et de ces bourrasques?

Comme la civilisation sort des révolutions.

L'action, c'est l'intérêt. Et savez-vous ce que c'est que l'intérêt du drame? c'est le désintéressement du public.

C'est l'intérêt du drame qui jette le public hors de ses affaires et de ses plaisirs, hors de sa journée, et qui le fait vivre dans autrui. C'est

l'intérêt qui remue un peu la lourde torpeur humaine. Nous vous ménagerons, comptez-y, nous vous en ferons de petits intérêts modestes, timides, complaisants, qui ne vous saisiront pas brusquement, qui auront soin de ne pas vous froisser. De grâce, Caliban, respecte le nœud de leur cravate !

Nous craindrons de te réveiller, vil égoïsme humain ! Nous te bercerons mollement dans ta loge ou dans ta stalle, nous te laisserons parler en riant à la fille de joie avec qui tu vas souper tout à l'heure, quand il y a des femmes sans pain, des ouvriers sans travail, des vieillards sans toit, des malades sans couverture, quand il y a des coups de vent sur la mer, quand l'Amérique dresse les chiens à la chasse de l'homme, quand le shah de Perse fait écrire son nom sur des têtes vivantes avec leurs dents qu'on leur arrache ! Nous aurons peur de te faire mal en te ouchant, prends-y garde ! Ah ! nous te secouerons, nous te frapperons, nous te réveillerons en sursaut, et tu entendras le râle de ceux que tu laisses mourir, et tu verras les gibets que tu laisses dresser, et, tandis que tu regarderas les épaules nues de ta maîtresse, les cadavres te regarderont, et nous inviterons à ton souper l'éternel affamé ver de terre !

L'action appelle le costume et le décor.

Du moment qu'on donne un corps à l'idée, il faut bien lui donner un habit et une maison.

Eh bien, soit ! un habit, ils y consentent, ils n'exigent pas absolument que les acteurs soient nus ; un habit, mais rien qu'un, un bout de rideau, commun aux hommes et aux femmes, qui aille à tout le monde et qui n'aille à personne, un habit qui n'en soit pas un. — Mais ce mélodrame, il lui faut un habit différent pour chacun, un habit qui soit au personnage, qui le connaisse, qui parle de lui, qui dise son pays, son temps, son goût, son caractère, sa fortune, ses aventures, qui le trahisse, qui le dénonce. Et par moments, ce mélodrame se prend de passion pour les riches étoffes, pour les épées ciselées, pour les armures historiques, pour les cortéges splendides, sous prétexte que la beauté existe, que la couleur existe, que les yeux existent.

De même, on lui passerait un décor, surtout si ce décor n'en était pas un, si c'était l'antichambre tragique. Mais un décor précis, une maison réelle, de vrais murs, des portes qui ferment, des tables où l'on écrit, une cheminée où il y a du feu, un lit où vous coucheriez, une habitation habitable ; et non pas une, mais deux, trois, dix, vingt dans la même pièce, est-ce possible ? Ce mélodrame s'imagine que le fond importe à la figure, que le même ne va pas à toutes, que le lieu doit chan-

ger chaque fois que l'action change, qu'une idée a le droit d'avoir juste le nombre de décors qu'il lui faut, même vingt, même cinquante, — même un seul, si c'est une idée paresseuse ou d'humeur sombre qui n'aime pas sortir de chez elle ; que, seulement, son immobilité doit venir de sa volonté et non pas de la volonté du poëte ; qu'il faut qu'elle soit libre de sa personne et qu'elle ait son passe-port signé pour s'embarquer demain si le caprice lui en vient et pour s'en aller en Chine ; qu'il existe des gens qui ne mettent jamais le pied dans la rue, qui scellent leur vie entre quatre murs, qui n'en sont ni plus malheureux ni plus mal portants, et qui mourraient d'ennui en prison.

Monstrueux mélodrame, qui ne veut pas emprisonner l'idée ! Et il n'a pas assez de tant de maisons, du salon et de la boutique, du palais et du taudis. En allant d'une porte à l'autre, il voit la rue, les champs, les arbres, les fleuves, les clairs de lune, et il les veut aussi. Il veut le dehors avec le dedans. Il a le plafond et il veut le ciel, il a le tapis et il veut la mousse, il a le miroir et il veut le lac, il a la bûche et il veut la forêt ! Tant mieux, c'est par là qu'il périra. Ces énormités écraseront l'idée ; ces magnificences matérielles la feront petite et pauvre, elle s'effacera, elle disparaîtra, elle se perdra dans sa forêt, elle se noiera dans sa mer.

Le mélodrame hausse les épaules. Singulière façon d'appauvrir l'idée que de lui donner le monde !

Il laisse aux adorateurs de la tragédie cette opinion que le jour où l'on jouerait le *Cid* dans de beaux décors, les vers de Corneille perdraient à l'instant même tout charme et toute valeur.

Si les clairs de lune écrasent l'homme, alors, quel matérialiste que Dieu ! car la nature sera toujours le grand machiniste. Que seront jamais les spectacles scéniques auprès des spectacles réels ? Un comparse piétinant sous une toile verte sera toujours une vague piteuse, un quinquet une maigre étoile, et les chênes trouveront toujours que le pinceau du décorateur est une brosse médiocre à côté de l'ouragan.

Le mélodrame se résigne donc à ne pas être plus spiritualiste que Dieu, et, par la même raison qu'il a mis l'idée dans le fait, il met le personnage dans le décor.

L'âme dans le corps, l'homme dans la nature.

Shakspeare va et vient ; les siècles, les pays, les églises, les châteaux, les maisons, les auberges, les cimetières, les antres, les bois, les océans, les horizons, la tempête, la grêle, les éclairs, lui appartiennent.

Il choisit avec soin l'heure et le lieu qui conviennent à sa pensée. Il s'arrête devant le château d'Inverness et le regarde :

La situation de ce château me plaît; l'air
Pénètre légèrement et doucement
Nos sens rajeunis. — Cet hôte de l'été,
Le martinet hanteur de temples, prouve
Par sa chère présence que l'haleine du ciel
Souffle amoureusement ici; pas de saillie, pas de frise,
Pas d'arc-boutant, pas de coin favorable où cet oiseau
N'ait fait son lit pendant et son berceau fécond.
J'ai observé qu'où cet oiseau multiplie et abonde
L'air est très-pur.

Alors, Shakspeare entre; c'est bien le château salubre qu'il faut pour augmenter le meurtre de Macbeth.

Shakspeare n'a pas cette bonté pour Regane et pour Goneril d'ignorer le temps qu'il fait lorsqu'elles chassent leur père; il sait que l'orage et la pluie furieuse et la foudre et la nuit noire sont sur la bruyère, et il les appelle contre les misérables filles, et, pour que la douleur du vieillard soit entendue, il la fait crier par le tonnerre, et il fait couler des yeux de ce père toutes les cataractes du ciel.

Oui, les voilà bien, les maisons, les arbres, les vagues, les nuages; les voilà, tous ces témoins mystérieux de l'homme. Mais quoi? muets? N'entendrons-nous que le personnage? le décor se taira-t-il?

Est-ce que la nature n'a pas sa voix? Est-ce que la cheminée n'a pas son grillon? Est-ce que la branche n'a pas son oiseau? Est-ce que la marée n'a pas sa querelle avec le rocher?

Qu'est-ce donc qui sera l'oiseau, le grillon, le bruit?

La musique!

La musique, en effet, c'est la voix sans verbe, c'est le chuchotement de la feuille, le dialogue de la brise avec le brin d'herbe, le mugissement du pré, le hurlement de la jongle, c'est le langage du caillou dans le sol et de l'étoile dans la nuit, de ce qui ne peut pas s'exprimer et de ce que nous ne pouvons pas comprendre, de la pierre et de l'ange, de tout ce qui, d'en bas ou d'en haut, parle à l'homme de trop loin pour être entendu distinctement.

Ses instruments sont les entrailles mêmes des bêtes et des choses. Elle fend l'arbre et lui prend le cœur, elle creuse la terre et lui prend le cuivre, elle ouvre l'animal et lui prend les boyaux; et les cordes du violon racontent les peines de la bête, et le bois de la flûte pleure les misères de la plante, et les tuyaux de l'orgue crient le désespoir du métal.

Cris, gémissements, tressaillements, mais pas un mot. La bête, la plante, le métal ne parlent pas. De grands musiciens ont essayé de faire parler la musique. Quoi! tant de notes et pas une syllabe! Tant d'instruments si réels, si palpables, si bien construits, calculés si juste, la

caisse énorme, la basse profonde, la cymbale éclatante, la netteté du son du fifre, la précision des trous de la flûte, la chanterelle tendue si roide, tout, excepté l'homme, la peau de l'âne, la fibre du chêne, le filon de la mine, toute cette matière et toute cette exactitude employées à produire du vague! Ah! tu parleras! — Impossible. C'est parce que la musique est le plus matériel des arts qu'elle en est le plus vague. Ils ont beau étreindre les violoncelles, essouffler les clarinettes, tordre les cors, elle siffle, tonne, brame, aboie, rugit, elle ne parle pas. De là, quand les actes vont finir, ces accès de colère du musicien qui rompt les cordes, éventre les bois, crève les cuivres!

Quel rêveur, en entendant les rondes de village, les chansons des petits gardeurs de chèvres qui s'ennuient, toutes ces mélodies rustiques et naïves qui se transmettent d'âge en âge sans qu'on sache qui les a faites, ne s'est pas dit que l'auteur inconnu pourrait bien être le bois lui-même?

Plus d'une fois, par les belles nuits de juillet, accoudé à une fenêtre sur un fleuve étincelant, lorsque tout à coup nous entendions au loin un pêcheur qui chantait en rentrant, nous avons cru un moment que c'était le fleuve qui respirait un peu plus fort, que les étoiles haussaient la voix.

L'orchestre, c'est la voix du décor.

Quand Eschyle cloue Prométhée sur l'immense rocher et fait monter des profondeurs de l'horizon le chant des Océanides, — mélodrame; quand Shakspeare mêle au morne Hamlet la chanson du fossoyeur et le royal enterrement d'Ophélie, — mélodrame; quand Hugo prend la vie et la mort, la table rayonnante de lustres, de cristaux, d'orfévreries, de femmes demi-nues, et le cercueil, les couplets de Gubetta et les psaumes des moines, et les entrechoque d'une main terrible, — mélodrame.

Le mélodrame, c'est l'art central et complet. C'est par le style la poésie, par l'orchestre la musique, par le décor la peinture, par l'acteur la statuaire.

AUGUSTE VACQUERIE.

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

AVANT CHRISTOPHE COLOMB

La découverte de l'Amérique est un fait si prodigieux qu'il prête naturellement à la légende. Une sorte de mystère l'environne, et l'on sera longtemps encore avant d'avoir pu lui assigner la place qu'il doit occuper dans les réalités de l'histoire. Christophe Colomb a été le point de mire des sentiments les plus divers. Les uns l'ont couronné d'une fantastique auréole, les autres lui ont disputé jusqu'à l'initiative de sa conquête. Cette dernière supposition porterait évidemment une très-vive atteinte à sa gloire si jamais elle passait à l'état de fait démontré. Prouver que Christophe Colomb a emprunté à un autre foyer qu'à sa propre intelligence la lumière qui l'a dirigé dans sa route, ne serait-ce pas obscurcir le prestige qui s'attache à son génie! Car alors, que deviendrait cette faculté de seconde vue dont on lui a fait si universellement honneur? Colomb n'apparaîtrait plus que comme le metteur en œuvre, et non comme le créateur d'une idée; il aurait profité d'une confidence, il n'aurait point résolu un problème. Son courage même, son sublime courage ne perdrait-il pas de sa valeur? L'homme que l'on voit avec admiration marcher bravement, appuyé sur la science, vers un but que nul autre n'a atteint, cesse d'étonner quand on apprend que ce but lui a été marqué par des devanciers plus heureux, et qu'ils l'y ont conduit en quelque sorte par la main.

Ces conséquences terribles ont déconcerté bien des savants que séduisait d'ailleurs l'appât d'approfondir le mystère de la découverte de l'Amérique. Les Suédois et les Danois les ont affrontées avec audace. Dût la gloire de Christophe Colomb y périr, ils ont poussé leurs recherches avec une infatigable ténacité. Des dissertations sans nombre, des mémoires, de gros volumes ont surgi de ce labeur fécond ; nous essayerons d'en résumer impartialement la substance.

Ecoutons d'abord Holmberg, un des érudits les plus profonds de la Suède moderne :

« Nous avons tous entendu, depuis notre enfance, attribuer exclusivement à Christophe Colomb la découverte du nouveau monde. Sa gloire a bravé les préjugés et a triomphé des difficultés et des obstacles qui se sont élevés contre une entreprise qu'aucun peuple, qu'aucun temps ne pourrait amoindrir. Mais cette découverte n'est point *sienne* ; l'honneur en appartient aux habitants du Nord *seuls* : *åran deraf tillhör nordbon'ensamt.*

« On sait avec certitude qu'à la fin du quinzième siècle, probablement en 1477, Colomb visita l'Islande [1], envoyé par les Anglais, dont le génie industriel avait dès lors fixé son attention sur les riches pêcheries de cette île. Il y trouva, sans aucun doute, des descendants de ceux qui avaient déjà découvert l'Amérique. Il y recueillit des relations écrites, de même que des renseignements oraux sur ce grand pays situé à l'ouest, qu'on appelait la bonne Vinlande : *Vinland des Goda.* L'histoire parle, en effet, d'une expédition tentée en Amérique cent trente ans avant l'arrivée de Colomb en Islande. Le Génois était trop prudent pour révéler ces données à qui que ce fût, ce qui diminue peut-être sa grandeur. Ainsi, l'anecdote si connue de l'œuf se tourne contre lui-même, et n'est-ce pas une vengeance du ciel que le pays qu'il prétendait avoir découvert ait été appelé non de son nom, mais de celui d'un autre explorateur qui n'avait fait que suivre le sillage de son navire [2]. »

Christophe Colomb hors de cause. Nous aimons cette rude franchise. Mais est-elle suffisamment justifiée ? En définitive, l'assertion du savant scandinave ne repose que sur une conjecture. Et si les Islandais n'ont rien dit de l'Amérique à Christophe Colomb ? Si Christophe Colomb ne s'est abouché, en Islande, avec aucun des fils de ceux qui avaient visité le grand pays de l'ouest cent trente ans auparavant ? Il est permis de soulever de pareils doutes. Dans ce cas, la gloire de Christophe Colomb reste entière. Mais alors, et ceci forme la seconde partie de la thèse de Holmberg, alors des rivaux se dressent en face de lui, sinon pour lui disputer cette gloire, du moins pour en réclamer leur part. Il est, en effet, hors de toute contestation que bien longtemps avant l'envoyé d'Espagne les habitants du Nord avaient déjà découvert l'Amérique.

[1] *Robertson, History of America,* t. I, p. 84.
[2] *Nordbon under hednatiden,* t. I, p. 180.

Question capitale, dont il importe de faire ressortir le caractère sérieux et l'éminent intérêt.

Les anciens habitants du Nord se distinguaient par leur génie aventureux. Montés sur leurs vaisseaux à forme de dragon, ils s'élançaient chaque année, après le sacrifice du printemps, sur la vaste route des mers. Conquérants et pirates, ils semaient autour d'eux le pillage et l'incendie, rançonnaient les vaincus et souvent fondaient des colonies dans les lieux où ils avaient planté leur pique de combat. C'est ainsi que le midi de l'Europe porte encore aujourd'hui, en plus d'un endroit, des traces vivantes de leur antique occupation. Les expéditions des septentrionaux dans les régions de l'ouest commencèrent vers le milieu du neuvième siècle. Dès l'année 861, un viking suédois, nommé Gardar Svafarson, découvre l'Islande, l'Islande peuplée plus tard par les Norwégiens, que le règne tyrannique de Harald Hârfager avait chassés de leur patrie.

De l'Islande, les Norwégiens eurent bientôt poussé jusqu'au Groënland, qui fut colonisé en 985 par Erik Rôde, leur compatriote. Cet Erik avait dû émigrer pour se soustraire à une condamnation capitale. Un homme vaillant, Herjulf Bârdsson, s'attacha à sa destinée, et avec lui, mais un peu plus tard, son fils Bjarne, fameux aventurier et infatigable navigateur.

Or, en 986, tandis que ce dernier se dirigeait vers la nouvelle demeure de son père, il fut chassé par le vent du nord en vue d'une terre dont le sol lui parut beaucoup trop plat pour être le Groënland. Son équipage, qui manquait de bois et d'eau, insista néanmoins pour y descendre, mais Bjarne résista, et laissant à bâbord la terrre signalée, il reprit sa course et arriva au bout d'une semaine et demie à sa destination.

Cette terre que Bjarne avait vue était la côte de l'Amérique du Nord. Le bruit d'une telle découverte se répandit bientôt en Norwége et dans ses colonies, chacun blâmant, en termes amers, le peu de curiosité du hardi navigateur.

Enflammé par ces récits, Leif, fils d'Erik Rôde, forma le projet de compléter la découverte de son père. Il se mit en route vers l'an 1001. La première région qui s'offrit à sa vue, ce fut Terre-Neuve, la même probablement que Bjarne avait aperçue. Leif la nomma *Helloland*, pays des roches. Il parvint ensuite à un rivage plat et boisé, et dont le sol était couvert d'un sable fin; il l'appela *Markland*, c'est-à-dire pays de bois. C'est la Nouvelle-Ecosse d'aujourd'hui. De là, après deux jours de navigation, poussé par un vent nord-est, Leif arriva à l'île actuelle de *Nantuket*, où il vit avec admiration le gazon humecté d'une rosée de miel, phénomène confirmé depuis par toutes les relations des voyageurs.

Leif ne s'arrêta pas en si beau chemin. Cinglant au midi, il parvint à une île qu'il nomma *Strômsô* (île du torrent), et le détroit qui en baignait les bords, *Strômsfjord* (détroit du torrent). Il doubla ensuite un cap, vraisemblablement le *Seaconnet-Point*, puis tourna à l'ouest, où le reflux soudain de la marée laissa son navire sur le sable. Alors, Leif, se joignant à ses hommes, le hâla jusqu'à un fleuve qui s'échappait d'un grand lac, le *Taunton-Cohannet* sans doute, lequel se jette, comme on sait, dans le *Mount-Hope-Bay*. Sur les rives de ce fleuve, les voyageurs construisirent une vaste maison, ainsi que plusieurs baraques en bois; et ayant reconnu que le pays était riche en saumons, en maïs et en grappes sauvages, sorte de grosses baies vineuses, ils résolurent d'y passer l'hiver.

Au printemps de 1001, Leif revint avec sa troupe au Groënland, où le succès de son voyage lui valut un magnifique accueil et le surnom de Fortuné, *Den Lycklige*. Quant au pays qu'il avait découvert et où il avait hiverné, on le désigna sous le nom de *Bonne Vinlande, Vinland det Goda*, nom bien trouvé assurément, car la partie de l'Amérique à laquelle il s'applique, c'est-à-dire le *Massachusets*, est encore regardée aujourd'hui comme le paradis du nouveau monde. Telle est aussi, d'ailleurs, l'idée qu'en donnent les *sagas* : « L'hiver, disent-elles, s'y passe sans gelée et l'herbe ne s'y flétrit point, en sorte que les animaux y jouissent de pâturages éternellement verts. »

Une sorte d'observation astronomique faite par Leif pendant son séjour en Vinlande, sur le lever et le coucher du soleil, à l'époque du solstice d'hiver, pourrait servir, à défaut d'autres documents historiques, à fixer la région d'Amérique où s'est effectuée la première colonisation. En effet, selon Leif, le soleil se levait en Vinlande, à l'époque susdite, à sept heures et demie du matin et se couchait à quatre heures et demie du soir. Or, n'est-ce pas là précisément ce qui se produit sous le 41° 24' 10" de latitude nord, par conséquent sous la latitude même du *Massachusets?*

Un an après le retour de Leif, un autre de ses frères, nommé Thorvald, voulut tenter la même fortune et se rendit aussi en *Vinlande*, où il trouva encore debout les baraques que les compagnons de Leif y avaient laissées. Il resta absent près de deux ans, pendant lesquels il explora les côtes méridionales de la *Vinlande*, du côté de *New-Jersey*, de *Delaware* et du *Maryland*. Toutes ces régions étaient inhabitées, aucune trace de main d'homme n'y apparaissait, si ce n'est dans une île une construction en bois qui semblait destinée à servir de grange. Poussé vers le nord par un vent furieux, Thorvald heurta contre un cap, sans doute le cap *Code*, et y perdit un navire. Ce navire, retiré de l'eau, fut fixé dans le roc, au sommet du cap, en souvenir de l'événement, et le

cap lui-même appelé *Kôlnâset* ou *Kjalarnès* (cap de la quille). Etant arrivé près du lieu actuellement nommé *Gurnet-Point*, le frère de Leif songeait à s'y établir, quand tout à coup il se vit attaqué par les naturels du pays, lesquels se précipitèrent en troupe innombrable de leurs barques de peau ou *kajaks*, sur lui et sur ses compagnons. Le combat fut sanglant. Thorvald y perdit la vie. En mourant, il ordonna qu'on enterrât son corps à la pointe du cap, et qu'aux quatre côtés de sa fosse on plantât une croix ; car Thorvald était chrétien. C'est ce qui fit nommer ce cap, par les habitants du Nord, *Korsnâset* (cap de la croix), aujourd'hui, comme nous l'avons déjà dit, *Gurnet-Point*, ou, comme on l'appelle encore, *Point-Alderson*. Les compagnons de Thorvald retournèrent au Groënland.

Mais la race de Rôde n'était point éteinte. Comme si l'Amérique fût échue en patrimoine à cette famille, il en surgit un quatrième fils, qui, à l'exemple des précédents, entreprit d'explorer ses bords. Cette entreprise, toutefois, n'aboutit point. Thorstein revint sur ses pas et mourut au Groënland. Il était réservé à sa veuve, la belle Gudrid, de reprendre son œuvre et de la conduire à bonne fin.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent des pérégrinations des Islandais aux côtes américaines est fondé sur les sagas historiques, principalement sur les sagas des rois (*Kaunigasagor*), écrites au douzième siècle par Snorre Sturleson, jarl de Norwége et lagman d'Islande. On ne saurait trouver de sources plus authentiques; tous les savants du Nord le reconnaissent. Parmi ces derniers, nous avons déjà cité Holmberg, nous citerons encore Rafn, son devancier et son maître. Rafn a publié, sous ce titre : *Antiquitates americanæ, sive scriptores septentrionales rerum ante Columbianarum in America*, le recueil complet de tous les rapports contenus dans les anciennes sagas, annales et ouvrages géographiques du Nord sur les voyages de découverte entrepris par les anciens Scandinaves en Amérique pendant les dixième, onzième, douzième, treizième et quatorzième siècles ; ouvrage colossal où les savants de toute nation ont largement puisé, et qui, dans la spécialité qu'il traite, contient certainement le dernier mot de la science. Nous citerons, pour justifier cette affirmation, le compte rendu qu'en fait le bulletin de la *Société royale des antiquaires du Nord*.

Revenons à la veuve de Thorstein, à la belle Gudrid. Elle épousa, peu après la mort de son premier mari, l'Islandais Thorfinn Karlsefne, riche marchand et viking fameux. C'est avec lui qu'elle conçut le projet de coloniser sérieusement les régions de l'Amérique déjà découvertes.

Ici deux sagas se présentent dont les détails diffèrent entre eux sans doute, mais dont le fond, bien que souvent poétisé, est absolument

identique. Holmberg a pris soin d'en dégager les faits intéressants pour l'histoire ; nous ne saurions choisir un meilleur guide.

Donc, à l'instigation de Gudrid, Thorfinn Karlsefne se mit en route vers l'année 1007 pour la *Vinlande*, emportant avec lui tout ce qui était nécessaire pour y fonder une colonie. Il avait trois vaisseaux montés par un équipage de cent soixante hommes, auxquels s'étaient jointes Gudrid et quelques autres femmes. Le point de départ fut, comme toujours, le Groënland. Après quelques jours de navigation, Thorfinn se trouva en vue du Labrador, qu'il nomma, eu égard à la nature de son sol, Grande-Helloland, *Stora Helloland*, pour le distinguer de Terre-Neuve, qui fut nommée par lui Petite-Helloland, *Lilla Helloland*. De là, en deux jours il toucha au *Markland*, qu'il aborda par une petite île détachée au sud, où il tua un ours, ce qui le porta à nommer cette île *Björnö* (île de l'ours). C'est le *cap Sable* d'aujourd'hui. Poursuivant sa marche, Thorfinn se trouva, le jour d'après, au pied d'un promontoire au sommet duquel une quille de navire lui apparut. Nous avons déjà vu que cette quille avait été élevée là par Thorvald. L'époux de Gudrid respecta ce souvenir, mais il nomma le rivage de l'île qu'il couronnait *Furdurstrandir*, c'est-à-dire rivage merveilleux, sans doute à cause de l'extraordinaire blancheur des vagues qui en baignent les rochers ; puis il poussa jusqu'à *Strômsô*.

Là, neuf hommes de l'équipage de Thorfinn se séparèrent de lui dans le but d'aller à la découverte pour leur propre compte, mais ils ne revinrent pas. On crut qu'un vent contraire les avait chassés vers l'Islande et qu'ils y avaient été réduits en esclavage. Thorfinn et ceux des compagnons qui lui restaient continuèrent leur route jusqu'à *Mount-Hope-Bay*.

C'est dans ce lieu que la colonie résolut de se fixer. Elle se dispersa sur un assez vaste espace, abattit des arbres pour se construire des habitations, et chercha sa vie dans la chasse et dans la pêche. Peu de temps après, elle se transporta ailleurs, mais sans beaucoup s'éloigner. Alors elle se vit en butte aux attaques des indigènes. Qu'était-ce que ces peuples ? Holmberg les croit Esquimaux. En effet, la description qu'en font les sagas ne permet guère d'autre conjecture. Ce corps frêle, cette chevelure noire, ce visage informe, ces mœurs sauvages, ces trous de rocher pour demeures, ces barques de peau mues par une seule rame, tous ces traits répondent évidemment à l'idée que les Esquimaux actuels du Groënland nous donnent de leur race. Les Esquimaux seraient-ils les aborigènes de l'Amérique ?

Les deux premiers hivers se passèrent pour la colonie islandaise sans aventure notable. Au printemps de 1009, les naturels vinrent la visiter en grand nombre ; mais cette fois leur visite était pacifique. Ils vou-

laient trafiquer. Ils offrirent des pelleteries contre lesquelles on leur donna des lambeaux d'étoffe rouge dont ils se parèrent aussitôt. Une autre denrée qu'ils appréciaient singulièrement, c'était le lait. Toutes les vaches que les gens de Thorfinn avaient amenées avec eux n'eussent pu suffire à leurs demandes ; ils regardaient ce lait comme un puissant remède. Un jour qu'on se livrait à ces échanges, un taureau attaché dans l'étable de Thorfinn, ayant brisé ses chaînes, se précipita tout à coup avec fureur au milieu des trafiquants ; les Esquimaux effrayés cherchèrent un refuge dans l'enceinte de la colonie ; mais n'ayant pu y pénétrer, ils se sauvèrent en tumulte vers leurs barques. Peut-être les Scandinaves ne furent-ils pas fâchés de ce nouveau moyen d'intimidation qui venait de se révéler à eux. La saga qui raconte le fait ajoute que les parties ne se comprenant pas réciproquement, leur commerce se faisait par signes ; les Esquimaux déposaient aux pieds de Thorfinn les marchandises qu'ils avaient apportées, et acceptaient en échange tous les objets que celui-ci voulait bien leur abandonner.

Cependant les Esquimaux prenaient de jour en jour une attitude moins pacifique. Pour échapper à une surprise, Thorfinn éleva autour de la colonie une forte palissade. Le prétexte des hostilités fut donné par un de ses gens, qui tua sans le vouloir un Esquimau qui cherchait à lui voler ses armes. Bientôt toute la peuplade accourut poussant des cris de vengeance. Un grand combat eut lieu, et si les Islandais remportèrent enfin la victoire, ce ne fut pas sans avoir cruellement souffert. Le taureau dont on avait dejà fait l'épreuve fut lâché dans la mêlée et s'acquitta glorieusement de sa tâche. De leur côté, les Esquimaux se servirent contre leurs adversaires d'une sorte de machine de guerre, de cette même catapulte peut-être dont les sauvages habitants du haut nord de l'Amérique se servent encore aujourd'hui. Ils lançaient ainsi dans les rangs des Islandais un objet ressemblant à une vessie qui, éclatant au milieu d'eux avec fracas, y produisait un extrême désordre.

Des hostilités aussi acharnées de la part des Esquimaux inspirèrent de sérieuses réflexions au sage Thorfinn. Il comprit qu'il lui serait impossible de se maintenir dans un pays où tant d'ennnemis l'environnaient, car, bien qu'il eût vaincu jusqu'alors par les armes, rien ne lui répondait qu'ils ne l'accableraient pas eux-mêmes tôt ou tard par le nombre. Il se remit donc en mer, au printemps de 1010, avec ses compagnons, sa femme Gudrid et le jeune Snorre, auquel elle avait donné le jour en arrivant en Vinlande. Il aborda au Groënland, puis enfin en Islande, où il devint le père d'une race célèbre dont cette île, aussi bien que le Danemark, compte encore aujourd'hui des descendants.

Ainsi donc, la route entre le nord européen et l'Amérique était désormais tracée. Des hommes audacieux continuèrent de s'y aventurer à

des intervalles plus ou moins rapprochés. La dernière expédition que mentionne l'histoire remonte à l'an 1347; mais tout porte à croire, dit Holmberg, que les voyages des habitants du Nord en Amérique se prolongèrent jusque dans le quinzième siècle. Cependant, nulle autre tentative de colonisation n'apparut, après celle de Thorfinn Karlsefne. On ne va plus en Amérique que fugitivement et dans le but unique d'y chercher ces denrées précieuses que le sol y produit abondamment.

Nous avons signalé plus haut les observations astronomiques que l'Islandais Leif fit en Vinlande sur le lever et le coucher du soleil à l'époque du solstice d'hiver, et nous sommes partis de là pour déterminer la situation de l'endroit où il avait établi sa colonie. La géographie moderne s'accorde parfaitement avec cette antique donnée. Nous trouvons en effet dans le nom de *Hope-Bay,* donné à l'embouchure du fleuve *Taunton,* ce nom de *Hop* que Leif avait donné lui-même à ce lieu, et qui, dans la vieille langue norrène, veut dire large embouchure. Il est vraisemblable que les naturels du pays, l'ayant appris des Islandais, l'auront transmis aux colons européens arrivés parmi eux au dix-septième siècle. Mais ce fait n'appelle-t-il pas aussi cette autre conséquence qu'une colonie d'hommes du Nord vécut longtemps dans les parages de *Hope-Bay,* mêlée aux indigènes, avant que les habitants actuels soient venus s'y fixer? Ce qui tendrait encore à le prouver, ce sont les ruines que l'on voit aujourd'hui à Rhode-Island, près de Newport. Ces ruines consistent en une tour ronde soutenue par huit piliers formant quatre portes cintrées, lesquelles ouvrent sur une aire de vingt-trois pieds de diamètre. Elle est faite de blocs de granit liés ensemble par un ciment dur comme la pierre. C'est là évidemment une de ces constructions du douzième siècle originaires de l'Islande, et que l'on retrouve encore çà et là au Groënland, en Angleterre et en Scandinavie. La tour de Rhode-Island était probalement destinée à servir de baptistère.

L'activité infatigable des Danois dans les recherches archéologiques, les travaux de Rafn surtout, ont provoqué la découverte d'un certain nombre de monuments de la plus haute valeur, précisément dans ces mêmes endroits de l'Amérique où tant d'autres motifs portent à croire que les anciens Scandinaves se sont établis. Ainsi, par exemple, on a trouvé dans le voisinage de Boston des tombeaux murés dans lesquels, à côté de squelettes humains, gisent des armes de fer telles qu'en portaient les guerriers du Nord. Il s'y rencontre d'ailleurs plusieurs pierres gravées, dont une excessivement remarquable, au lieu même où Thorfinn Karlsefne fixa sa colonie. Cette dernière, célèbre sous le nom de pierre d'*Assonet* et formée d'un énorme bloc de granit gris, a environ douze pieds de haut; elle se trouve sous le 41° 45' 30" dans le *Massachusetts,* à *Assonet,* près du village de *Berkley,* sur la rive du *Cohan-*

net, où une plus grande facilité d'en lire l'inscription du village de *Dighton*, situé sur la rive opposée, lui a fait donner le nom de *Dighton Writnig Rock*. Rien n'annonce qu'aucune main d'homme l'ait jamais dérangée de la place qu'elle occupe dès l'origine.

Sur le côté plat de la pierre d'*Assonet*, on voit une inscription mêlée à des figures gravées, que le temps a déjà fort endommagées. Un certain docteur Danforth en prit le dessin en 1680; depuis, elle a été l'objet d'une vive attention de la part des antiquaires et des voyageurs. Imprimée sept fois, savoir en 1712, 1730, 1768, 1788, 1790, 1807 et 1812, mais toujours d'une façon défectueuse, elle est restée inexpliquée, jusqu'à ce qu'enfin, en 1820, M. Rafn s'en étant procuré, par le moyen de la société historique de Rhode Island, un dessin irréprochable, il ait été permis de l'aborder dans ses détails les plus complets.

C'est sur cet exemplaire définitif de la pierre d'*Assonet*, que le savant Holmberg, dans son grand ouvrage sur les roches gravées de la Scandinavie, *Skandinaviens Hâllristningar*, a exercé sa sagacité. Nous le suivrons dans cette étude, en nous aidant en même temps des éclaircissements fournis par Rafn et par Finn Magnussen.

Tout porte à croire que la pierre d'*Assonet* a été gravée par Thorfinn Karlsefne lui-même, ou du moins par quelqu'un de ses compagnons pendant le séjour qu'ils firent dans le lieu où elle se trouve actuellement. Cette pierre remonterait donc à l'an 1010. Le but d'un tel ouvrage a été, sans aucun doute, de la part de l'auteur, non-seulement de laisser à la postérité un monument sensible de son voyage aventureux en Vinlande, mais encore de consacrer par un titre irrécusable son droit de propriété sur une terre où il s'était établi avant tout autre.

La première chose qui frappe les yeux dans l'inscription de la pierre d'*Assonet*, ce sont les majuscules latines qui la composent. Rien du reste de plus naturel. Thorfinn n'était-il pas chrétien? Il avait donc pu apprendre les lettres latines des prêtres et des moines qui, à cette époque, évangélisaient le Nord; il les avait apprises encore dans ses expéditions de commerce en Angleterre, en Irlande, etc., où elles étaient d'usage commun. Aussi voit-on que ces lettres lui sont familières; il s'en sert avec une égale aisance, soit pour écrire son nom, soit pour figurer des chiffres.

Au milieu de la pierre, le nombre 131 est exprimé par ces cinq caractères : ΓXXXI. Γ est ici pour C, forme que l'on retrouve souvent dans les manuscrits du moyen âge. Plusieurs runologues ont également remarqué une rune de forme identique, correspondant à la même lettre. Ce chiffre de 131 peut se lire sur la plupart des dessins de la pierre d'*Assonet*, qui ont été pris successivement, mais toujours incomplétement; les dessins de Kendall et de Baylie s'accordent en ceci avec celui de la

Société historique de Rhode Island. Côte à côte au chiffre précité, se rencontre un groupe de signes figurant les trois lettres N A M; puis immédiatement au-dessous le mot ORFINS, observé pareillement, du moins en partie, dans les dessins anciens, même les moins exacts. L'O a la forme d'un carré, et l'S celle de deux triangles superposés, formes habituellement usitées dans la manière d'écrire du temps. A gauche du mot ORFINS et à un certain intervalle on voit la lettre ou rune P Th, qui fait évidemment partie du mot lui-même. Ainsi, réunissant tous ces éléments, nous avons l'inscription suivante :

CXXXI Nam Thorfins.

Si maintenant, dit Holmberg, nous considérons le mot NAM comme l'imparfait du vieux verbe *norrera nema,* qui veut dire prendre, s'approprier, et si nous nous rappelons que ce mot est employé de temps en temps dans les sagas à la place de la locution plus explicite *nema land,* prendre un pays, le sens de l'inscription de la pierre d'*Assonet* sera celui-ci :

En CXXXI, les hommes de Thorfin ont pris ce pays en leur possession.

Quoi de plus clair ! Finn Magnussen, qui s'est servi pour son explication de la copie imparfaite de Baylie, veut trouver entre le nom et le chiffre un N gothique et la rune M, qu'il interprète *Norrœnir Menn,* hommes du Nord; mais outre qu'il ne nous paraît guère probable que l'auteur de l'inscription se soit plu à y mêler à la fois trois alphabets différents, nous ne voyons pas ce que cette inscription gagnerait à une pareille addition. Du reste, les caractères dont Finn Magnussen s'est préoccupé n'existent pas dans la copie de la société historique de Rhode, Island.

Le chiffre de CXXXI semble répondre au nombre de compagnons qui, d'après la saga que nous avons racontée, suivirent Thorfinn Karlsefne en Vinlande. Toutefois, ceci n'est qu'une apparence ; un examen approfondi nous fixera sur la réalité. La saga de Thorfinn parle de trois navires portant ensemble 160 hommes. Ce ne sont point là nos 131. Mais rappelons-nous d'abord que vers la fin de sa navigation, Thorfinn fut abandonné par quelques-uns de ses compagnons qui voulurent aller à la découverte pour leur propre compte, et qui aboutirent, comme on sait, à un destin malheureux. Ces compagnons étaient au nombre de neuf; Thorvald, leur chef, selon la saga, en était le neuvième. Restait donc pour la troupe fidèle à Thorfinn 151 hommes. Or, tel est précisément le nombre porté dans l'inscription : car les anciens habitants du Nord

avaient l'habitude, comme encore aujourd'hui, du reste, leurs descendants établis dans les campagnes, de compter six vingt pour 100, c'est-à-dire 120 ; on appelait cela le *grand cent* (*storhundrade*). La lettre C veut donc dire 120, ce qui ajouté à XXXI, donne juste 151, par conséquent le nombre exact des hommes qui accompagnèrent le héros de la pierre d'*Assonet* dans son expédition d'Amérique.

Les figures gravées sur la pierre d'*Assonet* ont été, pour la plupart, tellement endommagées par le temps, qu'il est fort difficile de les déchiffrer. Celles que l'on peut distinguer représentent des hommes, des animaux, des instruments, toutes grossièrement dessinées. La première de gauche est une figure humaine, sans jambes, mais vêtue d'un jupon, une figure de femme par conséquent ; à sa droite, une figure d'enfant. N'est-ce pas là la célèbre Gudrid, épouse de Thorfinn, et leur fils Snorre, né en Vinlande? En effet, près de la première figure, on voit une des clefs que l'on trouve souvent dans les anciens tertres funéraires du Nord. Or, la clef était l'attribut distinctif de l'épouse scandinave, le signe de son pouvoir domestique ; elle la suivait dans la tombe comme le glaive y suivait l'homme. Quant à la figure d'enfant, elle est surmontée de la rune S, à laquelle est joint un triple trait. Qui ne reconnaîtrait dans ces signes l'initiale de *Snorre* et l'âge de trois ans que cet enfant avait atteint à l'époque où ses parents quittèrent l'Amérique pour retourner au Groënland? Les deux figures sont enclavées dans le nom de Thorfinn, ornées d'un côté par la rune *Th* et de l'autre par le recto du mot ORFINS, marque évidente qu'il s'agit ici de deux êtres qui tiennent à Thorfinn par les liens les plus étroits, qui font en quelque sorte partie de lui-même. Or, quels seraient ces êtres, sinon sa femme et son fils?

Parmi les figures qui se trouvent à droite de la pierre d'*Assonet*, on distingue deux hommes et un animal ; ces deux hommes tiennent à la main une massue ou une arme à peu près semblable. Ne sont-ce pas là ces Esquimaux ou ces hommes frêles, *Skrâlingar*, contre lesquels la colonie de Thorfinn eut à soutenir tant de combats? Une figure placée aux pieds d'un de ces hommes a la forme d'un pot, symbole probablement de la denrée contre laquelle les Esquimaux échangeaient leur petit-gris, c'est-à-dire du lait. Le pot rappelle, à n'en pouvoir douter, les coupes à boire des anciens Scandinaves. Rapproché de la massue, il indique la double nature des rapports qui existaient entre la colonie de Thorfinn et les indigènes de la *Vinlande*, rapports de commerce, rapports de guerre. Ces derniers, du reste, sont signalés par d'autres expressions. On voit sur la pierre des formes de flèches, et au-dessus du nom de Thorfinn une sorte d'objet sphérique qui pourrait bien représenter ces vessies gonflées d'air que les Esquimaux faisaient éclater, comme le raconte la

saga, dans les rangs de leurs ennemis. On voit aussi en face des deux Esquimaux, et, tournée contre eux, la figure d'un animal, de ce taureau sans doute qui joue un si grand rôle dans l'histoire de la découverte de la Vinlande. Les cornes sont parfaitement marquées, la queue roide, ce qui marque que l'animal est prêt à l'attaque; les raies et les mouchetures qui couvrent son corps semblent indiquer que ce taureau avait la peau tigrée.

Les figures qui resteraient à expliquer sont beaucoup plus détériorées que celles qui précèdent. Dans l'une d'elles, Rafn et Finn Magnussen ont voulu voir un bouclier couché, uni à un casque, ce qui exprimerait, selon eux, l'occupation pacifique du pays par des hommes de guerre. Holmberg n'admet point cette interprétation; il ne trouve aucune ressemblance entre la figure et un bouclier; il la prendrait plutôt pour un grand poisson, le *Pleuronectes hippoglossus* de Linnée, que les anciens Scandinaves appelaient poisson sacré, *Helgir fishar*. Ce qui l'encourage dans cette conjecture, c'est une sorte de hameçon gravé sur la pierre, à côté même de cette figure. Il est de fait que les sagas de la Vinlande vantent singulièrement la richesse poissonneuse de ses rivages; elles racontent que les gens de Thorfinn creusaient de grands trous dans le sable au moment où la marée se retirait, pour y prendre les poissons qu'elle y déposerait à son retour. Ces trous eux-mêmes sont figurés par des ronds irréguliers sur la pierre d'*Assonet*. Quant au nom de *Helgir*, sacré, que portait le poisson, l'auteur de la figure ne l'a-t-il pas indiqué en donnant à sa queue la forme d'une croix?

« Nous ne pousserons pas plus loin, dit maintenant Holmberg, l'examen de la pierre d'*Assonet*. Il ne nous convient pas de nous jeter trop avant dans le champ des conjectures. Une pierre sur laquelle près de neuf siècles ont passé a été trop profondément éprouvée pour que les inscriptions ou les figures qui s'y trouvaient originairement aient pu conserver tous leurs types intacts. Vouloir les expliquer intégralement, ce serait vouloir les reconstruire; mais qui ne voit à quels dangers exposerait une pareille tentative? Contentons-nous de ce que nous avons fait; en pareille matière, mieux vaut conjecturer peu que beaucoup. Ce que nous avons eu occasion de démontrer suffit d'ailleurs et au delà pour établir l'âge de la pierre d'*Assonet*, et pour prouver jusqu'à quel point elle s'harmonise avec le voyage et le séjour des anciens Scandinaves en Amérique; à quel point elle confirme les sagas relatives à cette expédition glorieuse, sagas auxquelles elle pourrait véritablement servir d'illustration. »

Indépendamment de la pierre d'*Assonet*, on croit encore avoir découvert en Amérique, principalement dans les régions intérieures, d'autres antiquités scandinaves; mais il est difficile d'en apprécier au juste l'importance et la signification. Assurément on n'apprend pas sans s'étonner qu'on a découvert récemment dans la province de Bahia, située dans l'Amérique méridionale, au milieu des ruines d'une vieille ville,

une inscription dont les caractères ressemblent exactement aux runes du Nord, et une statue en pierre portant tous les attributs du dieu Thor, c'est-à-dire le marteau, la ceinture et les gants, debout sur une colonne et montrant de la main le septentrion. D'où viennent ces ruines, d'où vient ce dieu Thor? Serait-il impossible que des wikings scandinaves, poussés par les tempêtes vers les côtes américaines, aient débarqué au milieu de leurs sauvages habitants et leur aient imposé leur souveraineté? L'histoire, il est vrai, n'en dit rien, mais l'histoire ne dit pas tout. Un remarquable phénomène, qu'on pourrait lier peut-être à cette conjecture, est celui que présentèrent les Incas, à l'époque de la découverte du Pérou. On sait combien les Européens furent frappés de la blancheur de leur peau, de la belle conformation de leur corps, et des traditions qu'ils racontaient sur leur origine septentrionale, et sur la supériorité de leur naissance comparativement à leurs sujets de couleur. Ces Incas n'auraient-ils rien de commun avec les Scandinaves? On sait également que, lorsque les Européens pénétrèrent dans l'Amérique du Nord, ils y trouvèrent certaines races d'Indiens qui vénéraient le signe de la croix comme un signe sacré. Ceci répond encore à ce qu'on lit dans les sagas des habitants d'un pays appelé Hvitramannaland, situé au midi de la Vinlande, probablement Irland Paper d'aujourd'hui.

Comme appendice à la découverte de l'Amérique par les habitants du Nord en général, et comme nouvel argument en faveur de l'hypothèse des courses accidentelles des wikings vers ce pays, nous pouvons citer ces quelques Islandais jetés en 1027 par une tempête sur la côte de la Floride actuelle, non loin de celle de Guanahi où aborda premièrement Christophe Colomb. Ils furent faits prisonniers, eux et leur chef Gudleif Gudlögson, par les indigènes et traduits devant une espèce de conseil national. Là se rencontra un vieux guerrier, à la longue barbe blanche, qui interrogea les étrangers en langue norrène. Il leur fit beaucoup de questions sur une certaine femme d'Islande et sur son fils, puis après qu'ils lui eurent répondu il leur rendit la liberté, fit réparer leurs navires, leur donna en présent un bijou d'or et un glaive, et les invitant à reprendre la mer, il leur conseilla de ne plus s'exposer à revenir dans ces parages. Cette aventure fit grand bruit en Islande, mais tous s'accordèrent à dire que le chef auquel Gudleif avait eu affaire n'était autre que le fameux Björn Breidvikingakappi (guerrier des larges golfes), qui avait dû quitter le pays en 998, par suite d'un commerce criminel qu'il avait entretenu avec cette même femme au sujet de laquelle il avait adressé tant de questions aux naufragés.

Nous avons dit que l'on connaît avec certitude l'expédition que les hommes du Nord firent en Amérique en 1347. Cet événement est, en effet, consigné dans les Annales de Skalholt de 1356. Une dernière

preuve que nous apporterons enfin de la connaissance que ces peuples avaient de l'Amérique bien avant Christophe Colomb, c'est une mappemonde dressée par eux en 1300, où ce pays figure sous le nom de *Synribygd*, région du midi. Cette pièce, qui fait partie du manuscrit de Rymbegla, est certainement la plus ancienne carte du globe où le nouveau monde occupe la place qui lui appartient réellement.

Tel est donc l'état de l'opinion chez les savants du Nord sur la découverte de l'Amérique. On voit qu'elle est assez solidemcnt appuyée. Nous eussions pu développer beaucoup plus le travail que nous lui avons consacré. Les documents abondent. Nous nous sommes contenté d'en exprimer la substance; cela suffit. Quelle conclusion tirer d'un pareil exposé? Prendrons-nous violemment parti avec Holmberg contre Christophe Colomb? tel n'est point notre avis. Les découvertes des anciens Scandinaves ne sauraient, selon nous, infirmer d'aucune manière le mérite de ce grand homme. En supposant même qu'il ait pris chez eux l'idée première de son projet, n'est-ce donc rien que de l'avoir réalisé? Que d'efforts, que de courage, que de génie n'a-t-il pas fallu pour l'élever aux proportions merveilleuses qu'il lui a données, pour le défendre devant les cours de Portugal et de Castille, devant l'imposant et ingrat congrès de Salamanque! Qu'on relise la vie de Christophe Colomb : on verra l'énorme différence qu'il y a entre les pirates aventuriers du Nord et l'amiral inspiré du Midi. Ceux-là, portés sur les ailes du hasard, ont découvert, il est vrai, le magnifique continent, mais ils n'y ont rien fondé; ce qui reste de leur découverte, ce sont des légendes, ce sont des monuments curieux, butin de la science sans doute, mais sans utilité pratique pour le monde. Christophe Colomb a vivifié le géant; il en a arraché des trésors dont l'humanité tout entière profite aujourd'hui. Il est beau d'inventer, il est plus beau de populariser l'invention. Honneur à celui qui tisse la toile! mais honneur bien plus encore à celui dont la palette magique s'en empare, pour lui donner ces formes glorieuses qui provoquent l'admiration des hommes et réjouissent les regards de Dieu!

L. LÉOUZON LE-DUC.

LA

DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE

Il s'est passé au commencement de notre siècle une douloureuse histoire qu'on a souvent racontée, souvent oubliée, et qu'il est bon de répéter maintenant à la génération nouvelle, car la génération nouvelle ne la connaît pas.

Un homme naquit en 1760, qui descendait de Charlemagne et dont le père se nommait le comte de Saint-Simon. Il avait pour aïeul le fameux auteur *des Mémoires*, il devait être duc et pair, grand d'Espagne, riche à cinq cent mille livres de rentes, et si la loi de l'immobilité des races n'était pas une illusion sans poésie des adorateurs du passé, sa place eût été marquée à la cour aux pieds du roi; au parlement, par-dessus les tabourets des barbouilleurs de lois et les siéges des *cuistres en camail violet*; à la Trappe, où il serait allé faire sa paix avec Dieu dans les intermèdes de sa comédie de courtisan; à la Ferté, où navré de voir tel prince assis plus confortablement que lui, il se serait enfermé pour bouder Versailles. Si tout s'était passé dans les règles, si aucune révolution n'était venue troubler le sommeil de la vieille société, il aurait été appelé au conseil de régence pendant la minorité d'un enfant royal, et s'y serait beaucoup moins occupé du peuple ou de l'Etat que de ses petites rancunes particulières; enfin, dans sa vieillesse, il aurait paisiblement répandu son génie dans un pamphlet immortel que les deux mondes auraient lu avec enthousiasme, et l'Académie aurait proposé son éloge aux jeunes éloquents des concours à venir.

Ainsi vécut le duc de Saint-Simon, et nous ne lui en voulons pas; loin de là, nous admirons la hauteur de son beau caractère et l'insubordination de son beau style; il était d'ailleurs de son temps, plus petit de deux siècles que le nôtre, et Dieu le lui a pardonné. Mais son descendant, celui qu'on nomme Saint-Simon tout court, eut une vie plus lourde à porter. Il ne suivit pas Louis XIV en Flandre, mais, changeant de cause dès sa jeunesse, il combattit sous Washington pour la liberté. En Amérique, il ne chicana pas sur des questions de pliant ou de tabouret, mais s'occupa, dès sa ving-

tième année, d'établir une communication entre les deux Océans, en rendant une rivière navigable. De retour en Europe, au lieu d'accomplir avec une scrupuleuse exactitude ses devoirs de courtisan, il parcourut la Hollande et l'Espagne, toujours occupé de grands canaux ou de colonies; pendant la révolution, il n'émigra point, mais se donna tout entier à des spéculations commerciales, désirant la fortune, dit-il lui-même, « seulement comme moyen : organiser un grand établissement d'industrie, fonder une école scientifique de perfectionnement, contribuer en un mot aux progrès des lumières et à l'amélioration du sort de l'humanité, tels étaient les véritables objets de mon ambition. » Pendant les guerres du consulat, de spéculateur il se fit étudiant, et suivit des cours de physique et de physiologie; puis il parcourut l'Angleterre, la Suisse et l'Allemagne, ramassant partout des matériaux pour son œuvre future; plus tard, en France, il se maria, non pour dire *ma race*, mais pour *étudier les savants* et avoir un salon dont il pût faire une académie; enfin, à quarante ans, il prit la plume et combattit vaillamment non pour les ducs et pairs, mais pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre et contre tout ce qu'il y avait alors en France de puissant et de redouté. C'est une chose étrange que d'entendre cet homme de bien s'écrier en 1802, au bruit du canon qui foudroyait l'Europe : « Sources de misère et d'orgueil qui servaient à désaltérer des ignorants, des héros, des conquérants, des dévastateurs de l'espèce humaine! vous tarirez par abandon, et vos philtres n'enivreront plus ces superbes mortels. Plus d'honneur pour les Alexandres, vivent les Archimèdes! » Il est encore plus étonnant de l'entendre dire de sang-froid, le lendemain d'une lutte acharnée entre les deux premières nations de l'Europe, lorsque la guerre, mal éteinte dans le sang de Waterloo, grondait encore dans les cœurs en haine implacable : « Que les Anglais et les Français, entrant en société, établissent entre eux un parlement commun! » Et en 1819, lorsque nous étions si attachés à notre cour, à nos grands dignitaires, savez-vous ce qu'écrivait Saint-Simon :

« Nous supposons que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes, etc., etc.; — ses cinquante premiers mécaniciens, ses cinquante premiers ingénieurs, etc., etc.; — ses cinquante premiers banquiers... ses cinquante premiers maçons... etc., etc.; — et les cent autres personnes de divers états non désignés, les plus capables dans les sciences, dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, faisant en tout les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France.

.... « La nation deviendrait un corps sans âme dès qu'elle les perdrait; elle tomberait immédiatement dans un état d'infériorité vis-à-vis des nations dont elle est aujourd'hui la rivale, et elle continuerait à rester subalterne à leur égard tant qu'elle n'aurait pas réparé cette perte, tant qu'il ne lui aurait pas repoussé une tête.

« Passons à une autre supposition. Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les beaux-arts, dans les sciences et dans les arts et métiers, mais qu'elle ait le malheur de perdre, le même jour, Monsieur, frère du roi, monseigneur le duc d'Angoulême,

monseigneur le duc de Berry, monseigneur le duc d'Orléans, etc., etc.; qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres, tous les maréchaux, tous les cardinaux, tous les préfets, tous les juges; et, en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

« Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sauraient voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes. Mais cette perte des trente mille individus réputés les plus importants de l'Etat ne leur causerait de chagrin que sous un rapport sentimental, *car il n'en résulterait aucun mal politique pour l'Etat.*

« D'abord par la raison qu'il serait très-facile de remplir les places qui seraient devenues vacantes : il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du roi aussi bien que Monsieur... les antichambres du château sont pleines de courtisans prêts à occuper les places de grands officiers de la couronne..... Quant aux dix mille propriétaires vivant noblement, leurs héritiers n'auraient besoin d'aucun apprentissage pour faire les honneurs de leurs salons aussi bien qu'eux.

« Ces suppositions prouvent clairement, quoique d'une manière indirecte, que l'organisation sociale est peu perfectionnée, que les hommes se laissent encore exploiter par la violence et par la ruse, et que l'espèce humaine, politiquement parlant, est encore plongée dans l'immoralité. »

Saint-Simon prêcha la paix, l'unité de travail, la religion dans un temps d'égoïsme, de guerre et de scepticisme. Et cependant il fut de son siècle; il pensa, souffrit, vécut comme les autres, avec les autres, plus que les autres, dans l'époque tourmentée qu'il dut traverser. Il ne s'enferma pas dans son cabinet, comme d'autres réformateurs l'ont fait après lui, pour trouver son système; il ne jeta pas loin de lui, par sa fenêtre et contre la société de son temps, les pierres sur lesquelles il voulait fonder un édifice nouveau, il ne se fit pas une gloire d'épouvanter le monde en lui disant d'emblée son dernier mot; mais il suivit le chemin où ses contemporains marchaient d'eux-mêmes, les y devança sans jamais les perdre de vue, marcha lentement vers l'horizon, toujours plus large, qui s'ouvrait devant lui, et cet homme si étrangement audacieux resta, quoi qu'aient dit ceux qui ne l'ont point lu, souverainement sage. Il respecta le public, à qui il parlait toujours avec une affectueuse déférence, comme à un maître ami. « Ceux qui écrivent, disait-il, doivent s'attendre à porter non-seulement la peine de leurs erreurs, mais encore à être comptables pour les vérités qu'ils n'ont pas su faire valoir tout leur prix. Le public n'est jamais complétement injuste. » Il déclarait que toute combinaison politique, pour être vraiment bonne, a besoin « d'être en harmonie avec l'état présent de la société, d'être appropriée aux choses existantes, d'être successivement préparée, en un mot, d'être *à propos*[1]. » Il était sage, et même voyant. Il prédit le réseau de chemins de fer qui enveloppe aujourd'hui l'Europe, et le prédit à une époque

[1] Saint-Simon, *Vues sur la propriété et la législation* (1818).

où ce ne pouvait sembler qu'une vaporeuse utopie. Il fonda la science de l'industrie, et nombre de problèmes qu'il a hardiment posés et victorieusement résolus sont devenus des axiomes. Ce n'est que depuis lui que la France possède une histoire de l'économie politique, et cette histoire n'est que le développement des idées qu'il a résumées dans son *Catéchisme des industriels*. Il était surtout généreux, et religieux dans la plus haute acception du terme. Lui, disciple de d'Alembert, né athée comme la société d'alors, lui qui avait fait de l'industrie son chemin, sa vérité et sa vie, il fonda une religion dans sa dernière œuvre, qui accomplissait le christianisme et ne le détruisait pas. Il laissa saint Pierre aux catholiques et saint Paul aux protestants pour suivre l'apôtre que Jésus aimait, et inscrivit la loi d'amour au frontispice de son nouveau temple; il chercha dans l'Evangile, non pas une abstraction mystique et une foi morte, mais une doctrine de progrès moral et matériel; il lui demanda non plus un oreiller de salut dans un autre monde paresseusement rêvé, mais un moyen de perfectionner la terre où nous vivons et d'y abolir tous les crimes qui la déshonorent. Enfin, à son lit de mort, ce fut encore cette religion vivante qu'il annonça à ses disciples : « Ayez courage! leur dit-il; la poire est mûre, vous la cueillerez. La dernière partie de nos travaux, la partie religieuse, sera méconnue quelque temps; mais allez toujours, et rappelez-vous qu'il faut de la passion pour faire de grandes choses! »

On a le droit d'être fier de son siècle, quand on compare ces idées de Saint-Simon, *l'utopiste*, à celles de son aïeul, le duc et pair.

Eh bien! cet esprit éminent dont nous avons reconnu le courage, la sagesse, la générosité, la ferveur, est resté inconnu, méconnu, méprisé même de son vivant. Il est maintenant oublié par le plus oublieux des peuples. Au lieu de duché, de grandesse et de millions, enfant déshérité par sa famille, répudié par son pays, il n'a reçu que des humiliations et des railleries. Les puissants d'alors, à qui il demandait du pain, n'ont pas craint de lui offrir, n'ont pas rougi de lui voir accepter une place misérable à mille francs par an d'appointements. Il a dû recourir à la générosité d'un homme qui avait été sous ses ordres; il a dû jeter à son pays ce cri de désespoir qui a souvent été répété, mais jamais assez, car il flétrit plus haut que toute la dialectique des siècles derniers la vieille société qu'il accuse.

« Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de l'eau; je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des copies de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un moyen de terminer, d'une manière douce, l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Ainsi, c'est sans rougir que je puis faire l'aveu de ma misère et demander les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer mon œuvre. »

Enfin, dans sa vieillesse, il eut un jour de découragement et appela violemment la mort; mais la mort ne vint pas et le laissa souffrir quelque temps encore. De cette épreuve suprême est sorti le *Nouveau Christianisme*, le plus beau livre de Saint-Simon.

Nous n'avons pas exposé les doctrines du réformateur; c'est un travail qui ne pourrait être fait que sur une édition complète de ses œuvres. D'ailleurs, ces doctrines, telles qu'elles sont jetées dans ses écrits imprimés, ne donnent que des fondements et des matériaux, et si nous voulions les relier en système, les élever en monument, nous usurperions la mission que se sont donnée les disciples du maître. En général, les critiques qui ont bien voulu s'occuper de Saint-Simon et qui ont daigné dire quelque bien de lui se sont infligés, en expiation de cet éclair de justice, un feu d'artifice de très-jolies épigrammes contre les saint-simoniens. Ces boutades fort spirituelles les ont dispensés de suivre les travaux de l'école; ces gens-là sont du reste des hommes fort courageux qui, connaissant la passion innée des Parisiens pour les témérités de l'esprit, heurtent crânement le bon sens public par des plaisanteries intrépides. Il est donc convenu maintenant que le saint-simonisme est un genre de folie qui consiste à enrôler les femmes dans la garde nationale, tandis que les maris gardent leurs bambins à la maison. Il n'y a rien de plus dans cette doctrine.

Grâce à Dieu, le saint-simonisme a une autre portée. Saint-Simon, dans ses écrits du moins, car nous ne pouvons le juger que là, nous semble un précurseur plutôt qu'un messie. Il a poussé devant lui son siècle à un travail futur, sans lui fixer sa tâche. Il a interrogé plus souvent qu'il n'a répondu, et posé plus de problèmes qu'il n'a eu le temps d'en résoudre. Il a marqué la différence entre le propriétaire et le travailleur, sans concilier l'antithèse et créer une organisation sociale où son système industriel pût être réalisé. Il faut maintenant trouver cette conciliation dans l'idée, la montrer possible dans les faits et lui donner une valeur pratique dans la vie réelle. En religion, Saint-Simon a allumé le sentiment qui sera le flambeau du nouveau temple, mais il n'a pas construit le dogme qui en sera l'autel. Il faut maintenant de cette religiosité faire une religion, de ce sentiment une foi, de cet instinct une morale. Telle est l'œuvre des disciples de Saint-Simon. Ils l'ont tentée hardiment, et c'est déjà un signe de valeur qu'une entreprise aussi haute.

A la mort du maître, ou, comme dit M. Reybaud, sur son lit de mort, un journal fut fondé, *le Producteur*, où à côté d'articles de technologie et de statistique, les idées de Saint-Simon étaient exposées. Ce journal ne suffit pas. Ces grandes vérités, dit un Allemand [1], ne vivent pas par leur propre force; il leur faut un apôtre qui trouve leur racine et les développe jusqu'au moindre rejeton. C'est alors qu'elles deviennent la propriété du sol qui les produit et qu'elles fécondent. Les apôtres ne se firent pas attendre. Dès lors, et pendant que le journal continuait vaillamment son œuvre, indifférent aux questions alors brûlantes, sur la forme du gouvernement, mais osant prononcer le mot effrayant de réforme sociale, il ouvrit les correspondances, il se forma des réunions, il s'affilia de nouveaux disciples. « Les initiations, dit encore M. Reybaud, qu'on n'accusera certes pas de saint-simonisme, allèrent chaque jour en augmentant; l'école se recruta surtout parmi les hom-

[1] L. Stein, *Der Socialismus und Communismus der heutigen Frankreichs.*

mes qui se payent le moins de rêveries, parmi les élèves de l'Ecole polytechnique, ce foyer de sciences positives. » Après le journal, il y eut quelque temps de silence et d'élaboration tranquille, où la presse philosophique (c'est toujours M. Reybaud qui parle), « sonna, avec le zèle et la grâce d'une rivale, les funérailles de la doctrine nouvelle. Mais il en est de la parole répandue dans le monde, comme de ces semences que le vent promène d'une zone à l'autre, qui traversent les mers dans le bec de l'oiseau et vont germer loin de l'arbre qui les vit mûrir. » L'école plus forte, plus nombreuse reparut un beau jour tout armée, et d'un enseignement public donné avec éclat dans la rue Taranne sortit le beau livre dont nous avons à nous occuper aujourd'hui.

De cet enseignement data la période glorieuse du saint-simonisme. *Le Globe* s'offrit à lui pour le répandre et recruta des poëtes, des philosophes et des industriels; l'école devint une famille qui traduisit en action ses idées; les leçons publiques devinrent des prédications quotidiennes; il s'ouvrit trois nouvelles salles trop petites pour contenir la foule des nouveaux convertis, douze écoles dans les arrondissements de Paris, cinq églises dans les principales villes de province. Une jeunesse ardente, unie, vigoureuse, soutenait la doctrine et en étendait l'application sur toutes les branches du savoir humain : l'un (nous laissons parler M. Reybaud, en supprimant des noms propres) poussait l'industrie vers des voies nouvelles et progressives; l'autre vengeait la statistique souvent profanée, en refaisait la langue, en réhabilitait l'emploi, lui rendait sa conscience de chiffres et sa loyauté de déductions; un autre évoquait l'orientalisme avec ses formes pompeuses et allégoriques; celui-ci tonnait sur le monde en périodes si sonores, lui prédisait une ère si pleine de gloire et de magnificences, lui donnait un soleil si beau, des moissons si dorées, des fruits si savoureux, des populations si épanouies, tant de canaux et tant de chemins de fer, tant de richesses et tant d'échanges, de telles grandeurs, de telles voluptés, de telles harmonies, que les plus indifférents s'enivraient de ces rêves prestigieux; ceux-là attaquaient avec autorité le cercle éternel dans lequel roulent les métaphysiques ancienne et moderne, Dieu et l'homme; ils discutaient la loi de la croyance, la loi de la hiérarchie; ils expliquaient l'humanité et son histoire, sa perfectibilité infinie, sa progression lente, mais sûre, vers un avenir toujours meilleur. Nobles et consolants travaux, qui ont en eux de quoi payer ceux qui les abordent, même quand ils demeurent infructueux et méconnus!

Courage au dedans, confiance au dehors, ce fut un des plus beaux et des plus heureux mouvements de la pensée humaine! Que de généreuses idées viennent de là, que d'armes invaincues s'y sont trempées, quel élan spontané de toute une génération vaillante qui nous a montré le chemin! Bien des hommes ont passé là qui sont maintenant à la tête des sciences et des arts; plusieurs en sont sortis pour suivre un chemin qu'ils voulaient se tracer eux-mêmes; d'autres y sont restés et continuent silencieusement leur œuvre, les yeux tournés vers l'avenir qui les comprendra peut-être, car ils parlent sa langue et vivent avec lui; tous en ont emporté quelque chose, une foi, un amour, une réalité conquise, un idéal rêvé, ou du moins la force qu'on ac-

quiert dans l'exercice de facultés les plus hautes, dans la lutte contre les questions les plus graves, dans une communion de sympathie, de pensée et de travail.

Si le saint-simonisme n'avait obtenu que ce résultat, il mériterait déjà l'attention du monde sérieux, mais il a fait plus encore. Les principes sur lesquels il s'appuie sont déjà entrés dans le cœur du peuple; non-seulement il a effrayé, comme on l'a dit, plusieurs priviléges qui s'étaient promis une marche calme et lente vers des envahissements ultérieurs, mais encore il a joué et joue encore son rôle, rôle muet souvent, mais plus actif qu'on ne le croit dans tout ce qui se passe autour de nous. Veut-on connaître son influence? Interrogeons un Allemand, le docteur Mager [1], qui n'est aucunement saint-simonien.

« Elle est grande et salutaire. Les idées de Saint-Simon contiennent des germes nombreux et non communs de vérités qui porteront leurs fruits dans la conscience populaire. Il était voyant et avait l'instinct de l'avenir : le rêve de Guizot, la domination des classes moyennes, et celui de Saint-Simon, la domination de l'industrie, aboutissent essentiellement au même résultat (?). Ce qu'Aristote nous montre dans sa Politique comme un état désirable a maintenant commencé. Mais il ne suffit pas que les classes moyennes tiennent le gouvernail; il faut aussi qu'elles sachent où diriger l'Etat. Le libéralisme et les deux révolutions ne le savent point; la révolution française a su rompre avec le passé, mais non contracter une alliance avec l'avenir. On a fait depuis 1814 d'énormes progrès matériels et intellectuels, mais on a marché bien plus sous la conduite ou l'impulsion de l'instinct et des événements qu'avec la conscience de ce qu'on avait à faire. Les phrases obligées des libéraux dans la chambre et dans les journaux avancent les choses le moins possible. Devant les tendances du prosélytisme catholique l'avenir est fermé de sept sceaux. L'éclectisme philosophique, comme le doctrinarisme historico-politique, ont certainement implanté infiniment de bonnes choses; mais ces idées ne pouvaient que reproduire des inventions étrangères, et il leur manquait tout à fait cette force individuelle, cette profondeur et cette portée du regard qui plonge dans l'avenir. L'éclectisme était d'ailleurs engagé en 1830 dans un cul-de-sac où il allait bientôt étouffer. Saint-Simon a montré de loin le point où l'on avait à se diriger, mais il resta inaperçu; ce n'est que par l'œuvre de ses disciples que le grand public a appris ce qu'il devait savoir; les esprits ont été alors violemment secoués et ont mis le doigt sur les plaies présentes et les problèmes futurs. Qu'on songe seulement au paupérisme, au sort des prolétaires, etc. Tout cela travaille maintenant et fermente; les plantes vénéneuses sont plus ou moins étouffées, la vérité portera ses fruits. On ne se servit naturellement plus des saint-simoniens, dès qu'on eut connu leur maître.

« J'ai déjà dit qu'il faudrait un livre pour épuiser le sujet; je ne veux ici attirer l'attention que sur un point dont il faut glorifier le saint-simo-

[1] Dr Karl W. E. Mager, *Geschichte der franzœsischen national Litteratur neuever und neuester Zeit*. Berlin, Karl Heyman, 1839.

nisme. Tandis qu'un libéralisme stupide regarde la religion comme une chose à part, qui n'a rien à faire avec la vie et surtout avec la vie de l'Etat (Damiron radote en ce sens sur la religion et la philosophie qu'on ne devrait jamais réunir, à son avis) ; tandis que les masses, comme les gouvernements, ne mettaient en rapport, pas même dans leur pensée, la politique et l'industrie; tandis que les uns regardaient la poésie et la littérature comme un domaine exceptionnel au-dessus de la vie, et les autres comme une simple récréation; tandis que les hommes des sciences positives : mathématiciens, naturalistes, jurisconsultes, économistes, continuaient leur œuvre fragmentaire et ne se doutaient seulement pas que toute connaissance a hors de soi une autre connaissance qui lui est essentiellement unie par une sorte de solidarité; — pendant ce temps Saint-Simon marchait à la découverte de la science universelle! Qu'il l'ait trouvée ou non, peu importe, c'est du moins en partie son œuvre, et l'œuvre de son école qui a tracé à la France la ligne plus droite et plus philosophique où elle marche à présent; le mot de Bacon, que toutes les sciences sont les rameaux d'un même arbre, commence à n'être plus une simple phrase, on tend à l'unité. »

Telle fut l'influence du saint-simonisme, et nous, jeunes gens qui n'avons vu ni Saint-Simon à son lit de mort, ni son école à l'œuvre, nous avons senti cette influence sans nous en douter. On a donc bien fait de remettre sous nos yeux cette doctrine que notre génération avait en quelque sorte respirée dans l'air sans lui donner un nom, et de nous montrer le maître inconnu qui nous a enseigné tant de choses. Il y a quelques mois, quand le livre dont nous avons à rendre compte est tombé pour la première fois sous nos yeux (nous ne connaissions aucun saint-simonien, et nous n'avions consulté personne sur cette doctrine), nous avons été tout étonné de retrouver sous ces termes étranges et derrière certains arrangements par trop hiérarchiques dont nous aurions peine à nous accommoder, nos rêves les plus chers et nos plus ardentes sympathies. On nous avait déjà enseigné tout cela dans les écoles de Suisse, dans les universités d'Allemagne, partout où il est permis aux jeunes de penser et à la pensée d'être jeune, et comme M. Jourdain faisait de la prose, nous étions à notre insu depuis quelque dix ans *une manière* de saint-simonien. Aussi nous sommes-nous attaché avec amour au livre qui a bien voulu nous l'apprendre, et maintenant que nous avons raconté en peu de mots d'où ce livre est venu, comment il a été composé et quel effet il a produit, essayons de résumer ce qu'il enseigne.

L'humanité, dit la doctrine dont nous répéterons autant que possible les expressions, est un être collectif qui se développe dans la succession des générations, comme l'individu se développe dans la succession des âges. Son développement est progressif. Il est soumis à une loi qu'on pourrait nommer la loi physiologique de l'espèce humaine. Cette loi, Saint-Simon l'a découverte. Il l'a découverte comme on découvre toute loi, par une inspiration du génie. Il l'a *vérifiée* ensuite en consultant l'histoire. Il a demandé au passé le secret de l'avenir et cherché dans les traditions des prophéties. C'est en prenant l'homme à son berceau, en le suivant dans les âges, en constatant non-seulement ses progrès, mais encore de quel pas il a marché,

dans quelle vie, vers quel but, qu'on peut lui marquer son avenir. Cette vérification par l'histoire des vérités préconçues est la méthode saint-simonienne : acceptons-la sans préambule et marchons.

Prenons l'homme primitif, le barbare, celui que regrettait Jean-Jacques dans ses éloquentes illusions : quel est-il? Il est fort, mais inintelligent et haineux; les appétits immédiats excitent seuls son activité; nous le voyons encore, dans les forêts de l'Amérique, se battre pour se battre et se faire chasseur d'hommes pour occuper son bras; rien ne lui est sacré, sinon sa propre vie; les femmes, les enfants, les vieillards servent de hochets à sa brutalité : malheur aux faibles! il les tue pour passer le temps, et quand il a faim, il les mange.

Avançons d'un pas, voici l'esclavage, le premier progrès, comme l'ont remarqué des penseurs (Kant, entre autres) de la civilisation. Le fort ne tue plus le faible, et se garde bien de le manger, mais il l'exploite. L'industrie commence et réclame des bras qui remuent; le vaincu devient la propriété du vainqueur, son instrument de travail ou de plaisir, une chose qui lui appartient, comme son bétail, son mobilier ou sa terre, un taureau qui parle, une charrue qui vit. L'esclave n'a aucun droit reconnu, pas même celui d'exister; on le supprime, s'il est de trop; s'il a quelque membre gênant, on le mutile. Il est pauvre, souffrant, idiot, mais nul ne l'en plaint, car c'est là sa destinée. Il ne possède rien, n'espère rien, n'aime rien, n'est aimé de personne, il n'a pas de nom, ne connaît point son père, et le Dieu des autres n'est pas un Dieu pour lui.

Plus tard, il est vrai, l'esclave est moins maltraité. On lui accorde un morceau du pain qu'il produit, on lui assure la vie, on l'affranchit même de temps en temps, mais sa race reste exploitée et proscrite. Il faut une religion nouvelle pour le relever, et Jésus vient prêcher dans le monde païen le dogme de la fraternité humaine. Cette révolution change entre eux les rapports des hommes. L'esclave n'est plus un esclave, mais un serf; il n'est attaché qu'à la glèbe et ne peut en être séparé; il recueille une partie de son travail. Il connaît son père et peut élever son fils, son mariage est sacré, il a une âme dont on s'occupe, une conscience qui peut réclamer ses droits; l'Église ne le repousse point, mais l'adopte au contraire et le bénit, précisément parce qu'il est pauvre, et s'il s'agenouille encore devant son maître, son maître à son tour s'agenouille auprès de lui devant le même Dieu.

Et le progrès va son chemin. Voici le serf détaché de la glèbe et obtenant en quelque sorte le droit de locomotion; il peut maintenant choisir son maître. Les communes s'affranchissent, le serf devient un travailleur, il acquiert la capacité politique; la révolution éclate, et les droits de l'homme sont hautement proclamés. Le peuple est souverain : il est donc libre.

Hélas! non, l'exploitation continue. Elle n'est plus féroce, brutale, avilissante comme autrefois, mais elle continue. L'ouvrier, il est vrai, n'est point comme le serf la propriété du maître; sa condition est fixée par une transaction, passée entre eux, mais dans cette transaction toujours temporaire, qui joue le premier rôle, qui dicte les conditions? D'où vient cette ex-

ploitation de l'homme par l'homme? Elle vient de l'égoïsme et de l'égoïsme seulement. C'est l'égoïsme qui pousse l'individu à s'élever parmi ses pairs, et à poser sa propre existence comme le centre de tout ce qui existe. Aussi, qu'arrive-t-il? En face de cet individu s'en élève un autre avec la même prétention, la même force, la même nécessité intérieure, et la guerre éclate, une guerre à mort. L'étranger devient un ennemi; la haine de l'étranger salit les premières pages de toutes les histoires; plus on remonte dans le passé, plus ce sentiment est violent et brutal. L'homme a le droit de vie et de mort sur tout ce qui l'entoure; il cherche à gagner ses dieux par de sanglants sacrifices, il ne sort jamais qu'armé jusqu'aux dents, car il ne peut faire un pas sans rencontrer une exécration ou une vengeance à assouvir. Remontons encore plus haut, et ouvrons la Genèse des Hébreux : le premier frère est un fratricide.

Mais il y a un contre-poids à cet ordre de choses, sinon le monde serait un contre-sens et Dieu n'existerait point. L'égoïsme et l'antagonisme, qui en est la suite, sont toujours combattus, et toujours plus victorieusement à mesure que la société se développe par l'esprit d'unité, d'association. Voici d'abord la famille, le premier cercle et le plus restreint qui a dû réunir les hommes; nous trouvons encore dans la Nouvelle-Hollande et plus près de nous, en Ecosse, par exemple, et en Corse, des traces assez profondes de cet état primitif. Puis, les familles se réunissent, et nous avons la cité; les cités se groupent autour d'un centre politique, et nous avons la nation; les nations enfin s'assemblent en fédération religieuse, et nous avons l'association catholique; mais que de guerres encore entre ces coteries de l'humanité! Famille contre famille, cité contre cité, nation contre nation, croyance contre croyance, l'antagonisme est partout, un égoïsme collectif ensanglante le monde. Dans la maison, le puîné se lève contre l'aîné; dans tout le moyen âge, l'épée s'agite contre la croix; au sein même du sacerdoce catholique, les clergés nationaux s'insurgent contre le clergé central, et parmi les congrégations religieuses, l'envie, la haine, la loi du sang règne et gouverne. Toutes ces associations ne sont presque encore que des haines en commun, des faisceaux d'armes forgées contre des associations rivales, et le passé tout entier n'est en face de l'avenir qu'un vaste état de guerre systématisé.

Maintenant, quoique moins féroce, l'antagonisme continue. Nous n'aimons plus le sang, comme on l'aimait dans l'antiquité et le moyen âge; Voltaire l'a dit, on ne fait plus de guerre pour aller ravir des terres, mais pour établir des comptoirs. Et cependant le droit des armes n'est point aboli. La force fait la loi, l'anarchie règne partout: dans les sciences où les spécialités s'excluent au lieu de s'entr'aider, où les efforts individuels se heurtent au lieu de s'unir, où les académies, au lieu de rallier les systèmes sous un drapeau commun, ne représentent que des traditions infécondes et déclarent la guerre à l'avenir; dans l'industrie où la concurrence illimitée entretient le désordre et sacrifie les plus nombreux et les plus pauvres aux victoires de quelques heureux; dans les beaux-arts qui n'ont pas de voix, parce que la société n'a pas d'amour, et qui, ne trouvant pas de grande pensée, de

grande passion générale à traduire en belles œuvres, s'exilent du monde pour pleurer leurs élégies ou n'y rentrent que pour ricaner leurs satires contre Dieu; dans la politique où le dernier mot de la civilisation, l'ordre suprême des états les plus avancés n'est au fond qu'une barricade de garanties contre les abus du pouvoir et une régularisation de la méfiance; dans la famille où la femme végète sous une tutelle sans honneur qui est encore un reste d'esclavage; dans la société tout entière où l'égoïsme et l'envie, la violence et la ruse s'acharnent à un combat sans trève qui les aigrit et ne les tue pas.

Voilà le mal, où est le remède?

Le remède est dans ce mot de perfectibilité que Saint-Simon a inscrit au seuil de son édifice. Nous n'avons eu jusqu'à présent que des agrégations partielles, coexistantes, qui se regardaient entre elles comme se faisant réciproquement obstacle et n'éprouvaient l'une pour l'autre que de la défiance et de la haine; il faut maintenant une *association universelle et pacifique* qui soit la sainte alliance de l'avenir. Pour détruire l'antagonisme, il faut aussi détruire l'exploitation de l'homme et lui substituer l'exploitation du globe. L'esclavage et le servage étaient des droits de propriété reconnus; mais le droit de propriété est un fait social variable, ou plutôt progressif, comme tous les faits sociaux; vainement prétendrait-on le fixer au nom du droit divin ou du droit naturel, car le droit divin et le droit naturel sont progressifs eux-mêmes. L'esclavage et le servage sont maintenant abolis; mais il en reste des traces qui doivent disparaître, et pour faire remonter la femme et le pauvre, esclaves encore, au rang qui leur est dû; pour faire marcher les sciences du même pas et d'un seul accord vers leur développement plus rapide, pour régulariser l'industrie dans l'intérêt de tous, pour rendre aux arts l'enthousiasme d'une vie commune et d'une grande passion, — il faut couper le mal dans sa racine, abolir l'hérédité de la misère et de l'oisiveté, et instituer à sa place une justice distributive qui classe les hommes selon leurs capacités et les rétribue selon leurs œuvres. La propriété sera organisée sur une base nouvelle; la production sera mise en rapport avec les besoins de la consommation, les individus seront répartis selon leur vocation dans l'atelier industriel, et l'Etat, héritier de tous les instruments de travail, en confiera la distribution aux directeurs de la société future. Voilà le but, mais le moyen?

Réformons d'abord l'éducation si incomplète encore et si mal dirigée; élevons, c'est-à-dire relevons tous les hommes, en leur qualité d'hommes, c'est-à-dire d'êtres sociaux et religieux, puis menons chacun d'eux par la main où ses capacités l'appellent, et par cette double éducation générale et professionnelle, ouvrons un champ vaste et libre à toutes les facultés. Réformons aussi la législation qui joue maintenant un si petit et si triste rôle, et qu'elle soit par notre œuvre le règlement d'ordre qui embrasse et dirige le progrès moral, intellectuel et physique de l'homme et de la société. Mais surtout, avant tout, réformons la religion, car une nouvelle société ne s'élèvera jamais que sur une religion nouvelle.

Voici maintenant la grande question, celle que la doctrine a posée dès la

première page de son livre et que nous avons renvoyée ici pour ne pas la répéter deux fois : l'humanité a-t-elle un avenir religieux? — Consultons l'histoire.

En décomposant le passé, d'après la méthode de Saint-Simon, nous voyons entre les Grecs et nous deux genres d'époques bien tranchés, les époques organiques et les critiques. Dans les époques organiques, il se développe un ordre social, provisoire, puisqu'il n'est point encore pacifique; incomplet, puisqu'il n'est pas universel, mais un ordre enfin accepté, reconnu par les hommes. Ici l'élément positif domine le négatif, le but de l'activité sociale est nettement défini, l'éducation et la législation y font converger tous les actes, toutes les pensées, tous les sentiments; pas de morcellement en intérêts individuels, toutes les conquêtes deviennent la propriété commune. La société prend une forme sanctifiée par la consécration divine : Dieu est l'architecte du monde dont l'homme n'est que l'ouvrier, la foi soumet les âmes et les unit, la religion est la synthèse de toute l'activité humaine.

Dans les époques critiques, la calme épopée divine devient un drame humain et tourmenté. On attaque maintenant l'ordre ancien, on le déchire et l'on s'en dispute les lambeaux : c'est une lutte continuelle et furieuse. Au commencement il y a bien un concert d'activité comme un besoin commun de détruire, — mais bientôt vient une seconde période où la divergence éclate, où chacun travaille pour soi, fouillant de son côté le flanc de l'ennemi déjà mort. L'éducation tâtonne en cherchant sa voie, la législation ballotte entre la révolte et l'autorité; la société voit tous ses membres s'agiter entre eux et contre elle, l'architecte divin disparaît dans son œuvre écroulée, et il faut qu'un autre Dieu ou plutôt une autre forme de Dieu se lève pour rallier les hommes sous sa main.

Jetons maintenant les yeux derrière nous; nous y verrons deux époques organiques et deux critiques. La première est celle où le polythéisme ancien, la foi à l'Olympe et au Styx se traduit chez les Grecs et les Romains en domination, en exploits et en chefs-d'œuvre. Mais la critique paraît sous le nom de Socrate, et peu à peu, pierre à pierre, dans l'anéantissement du dogme païen, tombent fatalement, avec toute leur civilisation, la Grèce et Rome. La seconde époque organique est celle où le catholicisme remplit le monde de ses merveilles et de ses triomphes. — Mais la critique reparaît sous le nom de Luther, de réformes en révolutions les trônes s'affaissent sur les autels abattus, et nous voici maintenant dans la seconde période du criticisme, à ce moment de dissolution, d'anarchie et d'égoïsme où la société demande une base nouvelle où rassembler ses débris.

L'humanité a donc besoin d'une religion, mais cette religion est-elle possible? Oui, sans doute, et l'athéisme actuel ne saurait l'empêcher. Le clergé des gentils était détrôné comme le nôtre par des athées, philosophes et savants, qui prouvaient le néant de Jupiter, lorsqu'un nouveau clergé écrasa les athées sous leurs propres armes, et prenant la science et la philosophie dans sa main, leur fit commenter le livre du nouveau Dieu et les répandit sur le monde. L'humanité est un être collectif qui se développe, et le senti-

ment religieux, loin de s'affaiblir en son sein, a dû se fortifier, s'élargir, se purifier avec les âges et prendre toujours plus de place dans la vie des hommes et l'organisation des sociétes. Au fétichisme, religion de terreur et de révolte, où l'homme se donnait le droit de combattre et de châtier son Dieu, a succédé le polythéisme, erreur déjà moins grossière où la vénération commence, où le Dieu toujours faillible est pourtant respecté. Au judaïsme qui se soumit tremblant au Dieu des armées a succédé la foi chrétienne qui adore et bénit le Dieu de paix; mais le catholicisme est déjà vieux de dix-huit siècles; il s'est laissé devancer par la civilisation : il faut maintenant une religion plus complète et meilleure, qui ne soit plus un dogme abstrait ou une vague contemplation, une idée ou un sentiment isolé dans l'ensemble de nos sentiments et de nos idées, mais l'expression de la pensée collective de l'humanité, la synthèse de toutes ses conceptions, la règle de tous ses actes.

Il nous reste donc à formuler cette religion et à trouver le Dieu de l'avenir.

Telle est la première partie de la doctrine saint-simonienne. La disposition des esprits auxquels elle s'adressait, il y a plus de vingt ans, et par suite, la nécessité de marcher par *inductions*, en montant l'une des deux échelles de Bacon, jettent un désordre apparent sur les idées claires comme un beau lever de soleil. — Nous avons cherché à diminuer pour le lecteur le premier trouble que nous avons éprouvé nous-même, et nous ne sommes pas bien sûr d'y avoir complétement réussi. Nous ignorons si ce travail avait déjà été fait par d'autres, mais nous déclarons sans crainte qu'il n'a été sérieusement entrepris ni par M. Reybaud, dans ses études superficielles sur les réformateurs modernes, ni par l'homme de rien dans sa galerie des contemporains illustres, ni même par M. Stein, qui est allé trop vite en besogne, dans son livre allemand sur le socialisme français.

Quoi qu'il en soit, la première partie de la doctrine est un beau travail, hardi, sensé, fécond en idées saines et en résultats possibles. On y sent encore le maître, surtout au commencement et à la fin, dans les bases de la réforme industrielle et de la réforme religieuse, mais les élèves ont comblé tout l'entre-deux. L'école saint-simonienne a continué Saint-Simon et consommé son œuvre, elle va maintenant le dépasser. La seconde partie, qui est une sorte de philosophie de la religion, a devancé de si loin le nouveau christianisme, qu'elle l'a complétement perdu de vue. On sent que la doctrine avait atteint son dogme, et que, plus absolue, plus décidée, plus fougueuse que le maître, elle descend sans retourner en arrière, sans vertige et sans peur, des hauteurs de son principe aux déductions les plus lointaines. Maintenant la doctrine ne saute plus d'un sentier à l'autre; elle marche droit et à grands pas. Nous n'avons plus à projeter de lumières sur son chemin, nous n'avons qu'à la suivre. Notre tâche est désormais facile et notre sommaire sera court. Les idées nettement enchaînées par une conception hardiment posée au début peuvent toujours se résumer en quelques mots.

La cité païenne était organisée pour la guerre; le christianisme a dû s'en isoler pour opérer sa révolution pacifique, et il a dit : « Mon royaume n'est

pas de ce monde; rendez à César ce qui est à César. » De là tout le moyen âge. Il y eut deux pouvoirs, le temporel et le spirituel, confondus un instant dans la même main, mais bientôt séparés, divisés, même en Occident, en lutte l'un contre l'autre : les gens de guerre s'agitant sans cesse contre les gens de paix, l'épée contre la croix, les Gibelins contre les Guelfes, et le monde est continuellement ballotté entre ces deux moitiés de Dieu dont parle notre poëte, le pape et l'empereur. Les deux grands hommes du moyen âge se nomment Charlemagne et Grégoire VII, et le plus beau livre de l'antiquité chrétienne est l'histoire de cette lutte insensée, la *Divine Comédie* d'Alighieri.

Dans cette lutte, c'est l'Eglise qui a raison contre l'empire. C'est elle qui représente l'association contre le pouvoir militaire qui représente l'antagonisme. C'est elle qui anéantit l'esclavage, abolit dans son sein les droits de la naissance, et va chercher dans les rangs infimes de la société le moine Hildebrand; elle institue la trève de Dieu, sanctifie la pauvreté, relève la conscience humaine. Mais elle n'a point envahi la société tout entière, parce que son dogme est incomplet. L'antagonisme que nous avons vu dans la société, se reproduit en dualisme dans la doctrine chrétienne. Les deux principes du bien et du mal, déifiés par le fétichisme et la mythologie des païens, sont toujours coexistants, sinon coéternels, dans la religion du Christ, d'où naît un duel à mort entre Dieu, qui est esprit, et le diable qui est la chair. La chair, c'est le péché, a dit saint Paul, il la faut mortifier et crucifier pour revêtir le nouvel homme. Il faut dégager l'esprit, qui est l'élément divin de notre être, de la chair qui en est l'élément humain et condamné. La matière appartient au souverain de cette terre flétrie : rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu; le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Aussi, l'Eglise a-t-elle bientôt laissé échapper de ses mains la philosophie et la science, abandonné l'industrie au pouvoir militaire, et en quelque sorte armé contre elle cette matière pécheresse dont elle ne voulait pas.

Le progrès le plus frappant, le plus neuf, sinon le plus important, que doit faire aujourd'hui l'humanité, consiste donc dans la réhabilitation de la matière. Plus de lutte dans l'humanité entre l'Etat et l'Eglise, plus de lutte dans l'individu entre la chair et l'esprit. Dieu est un, et cette chair réprouvée est l'une des manifestations de l'Etre infini. L'homme est un, et doit se perfectionner tout entier; en se développant matériellement, il accomplit une œuvre religieuse, il se rapproche de Dieu comme il le fait en développant son esprit; il agrandit le champ de son intelligence et de son amour, car il se complète. Le mal n'est plus une fatalité qui pèse sur nous, c'est seulement la limite qui borne nos facultés et nos progrès, l'espace qui sépare le point où nous sommes parvenus, du point que nous devons atteindre. L'homme n'est point déchu, il a été créé perfectible : l'heure où il a reçu la connaissance du bien et du mal n'est point l'heure de sa chute, mais l'heure de son premier progrès; il marche toujours plus heureux et meilleur avec l'humanité qui l'entraîne, et n'a rien à regretter en se retournant en arrière, car selon les paroles du maître, l'âge d'or,

qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous.

Ainsi l'avenir veut développer à la fois l'intelligence et la force, l'esprit et la chair, et cette antithèse, conciliée en Dieu, le sera aussi dans l'homme par la religion, la loi d'amour. La religion doit maintenir en paix et en équilibre la science et l'industrie; elle les embrasse en les dominant. La science aura son prêtre qui sera l'apôtre du nouveau dogme; l'industrie aura le sien qui sera l'apôtre du nouveau culte, et ces deux prêtres seront liés, consacrés, gouvernés par un autre chef élu, l'apôtre de la morale nouvelle, le prêtre social. Le prêtre social régnera seul, assis au sommet de la hiérarchie sacerdotale; il sera le plus fort, le plus sympathique, le plus généralisateur des vivants, arbitre des capacités, juge des œuvres, précepteur des enfants, législateur des hommes, héritier et distributeur de la richesse publique, source et sanction de l'ordre, pontife et César du monde, personnification sacrée de l'humanité, loi vivante de Dieu.

Et maintenant le Dieu de l'avenir est trouvé. Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui. Nul de nous n'est hors de lui; mais aucun de nous n'est lui. Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui; car il est tout ce qui est. A l'ancienne et inconciliable antithèse du fini et de l'infini succède le dualisme du *moi* et du *non-moi* qui sont une double manifestation de l'infini. L'homme et l'humanité sont associés en Dieu, et les lois du sang, les jours de sacrifices, la communion barbare de l'épée et la communion mystique de la croix font place à l'universelle communion d'amour.

Tel est, dans l'ouvrage que nous examinons, le dernier mot de la doctrine saint-simonienne.

Utopie ! s'écrieront les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici, et, qui pis est, utopie aussi vieille que le monde ! Nous avions déjà lu cela dans la *République* de Platon, dans l'*Utopia* de Thomas Morus, dans les *Nova Atlantis* de Bacon, dans le *Salente* de l'archevêque de Cambrai, dans la *Monarchia messiæ*, et surtout dans la *Civitas solis* de Campanella. Et voilà la doctrine abattue.

« Un philosophe du dix-huitième siècle, répondent les saint-simoniens, d'Alembert, avait déjà remarqué que l'on commençait par flétrir les novateurs du nom de rêveurs, et qu'on finissait par les accuser de plagiat. » L'accusation est donc plus vieille que le crime. Il y a, du reste, et M. Stein vous le dira mieux que moi, une grande différence entre les rêveries des anciens et les systèmes des modernes. « Il ne s'agit pas ici de s'en tenir à de simples souhaits, à de vaines espérances; mais de se mesurer avec la réalité donnée, avec les lois qui la forment et la changent, afin qu'en posant l'avenir comme un but à atteindre, non-seulement on en désire la ossibilité, mais encore on en prouve la nécessité. » Il n'y a qu'un rapport entre les utopies et la doctrine, c'est qu'elles ont en vue le bonheur de l'humanité et non la forme de l'Etat; elles sont sociales et non politiques.

Oui, sociales, diront les autres. Nous sommes revenus de tous ces systèmes de perturbation, nous les avons vus à l'œuvre, nous saignons encore des plaies qu'ils ont ouvertes, nous craignons les rêveries qui s'amoncellent

sur nos têtes, un jour ou l'autre elles pourront nous foudroyer. Mais à ceux-là la doctrine a répondu d'avance qu'elle ne veut pas bouleverser la société. Ce qui bouleverse la société, c'est la force aveugle et brutale qui détruit, non la conviction, la persuasion qui édifie. L'école saint-simonienne n'a point soulevé de révolution; dans ses grands jours de jeunesse et de travail, avant 1830, elle s'est tenue en dehors de la politique, et dès lors, fidèle à son principe, elle n'a jamais dépavé les rues pour se faire des arguments. Ce n'est pas une révolution, mais une évolution, une transformation pacifique qu'elle vient annoncer et veut accomplir; c'est une régénération définitive qu'elle essaye d'apporter au monde. Son socialisme, puisque le mot est maintenant adopté, est l'opposé de ce fanatisme égalitaire qui promet aux vainqueurs le pillage et l'incendie aux vaincus, et quand elle propose, par exemple, une réforme de la propriété, la moins hardie peut-être, mais la plus redoutée de ses tentatives, c'est peu à peu qu'elle y veut marcher, pas à pas, par l'action simultanée de l'enthousiasme et du raisonnement, sans destruction, sans violence; elle ne veut pas forcer, mais convertir le monde à ses idées, car elle se présente à lui comme une religion.

Une religion, voilà le mal, diront les catholiques, ou plutôt les voltairiens déguisés. Le siècle ne veut plus de religion et ne peut s'accommoder de vos théocraties. Les sciences ont progressé, elles ont éclairci tous les mystères; nous haïssons les hypothèses et nous sommes des gens positifs. — A quoi la doctrine, prévoyant aussi l'objection, a répondu d'avance : Les sciences ne prouvent rien contre ces deux idées fondamentales de toute religion passée ou future : Providence et destination. Et non-seulement elles ne prouvent rien contre Dieu, mais elles travaillent pour lui, en montrant qu'il y a constance, ordre et régularité dans l'enchaînement des phénomènes. Malgré leur horreur des hypothèses, elles en posent toujours sous le moindre de leurs systèmes et ne s'appuient que sur un axiome, sur une foi. Quant à leur positivisme, il est étroit, borné, exclusif, et n'a jamais embrassé l'existence sociale de l'homme, encore moins l'essence infinie de Dieu. Quand elles nient les notions de providence, d'ordre et d'immortalité, c'est pour affirmer d'autres abstractions impossibles, la fatalité, l'anarchie et le néant. « Eh! qu'est-ce donc que la science classique? s'écrie le plus fervent des saint-simoniens. Malgré ses progrès qu'on nous vante, a-t-elle su, depuis dix-huit siècles, faire un traité de morale qui approchât seulement de l'Evangile? »

L'Evangile, s'écrieront les protestants, les seuls chrétiens qui restent encore : c'est là que nous vous attendions! L'Evangile est notre foi, nous n'en avons pas d'autres. Vous nous avez laissés à l'écart dans votre doctrine, et vous avez fait de notre Luther un philosophe antichrétien : vous avez eu tort. Vous dites que le catholicisme est en définitive le christianisme parvenu au plus haut degré de développement et de perfection : de quel droit le dites-vous, vous qui prouvez le contraire? Votre doctrine n'est autre que l'application du christianisme à l'organisation sociale et à la vie collective de l'humanité; votre loi d'amour est dans l'Evangile de saint Jean, votre réhabilitation de la chair est dans l'épître aux Corinthiens, votre panthéisme

même est dans la prière sublime que Jésus, après la cène, fit monter à Dieu. Vous continuez Luther qui continuait le Christ. Ce n'est pas à Paris qu'il faut nous voir, dans le petit monde à part qui ne vit point de votre vie ; ce n'est pas non plus en Angleterre, malgré l'ingénieuse machine politique que nous y avons mise en mouvement; c'est dans notre berceau, en Allemagne. Saint-Simon y est bien venu, mais en courant, puisqu'il n'a vu chez nous qu'enfance et mysticisme. S'il y avait connu Hegel, il lui aurait tendu la main en l'appelant son frère. Nous aussi, nous croyons à l'évolution ascendante de l'humanité, chimistes de l'intelligence comme vous et avant vous, nous combinons ingénieusement les thèses et les antithèses, et nous avions trouvé l'identité de l'être et de la pensée, lorsque vous cherchiez encore l'harmonie de l'esprit et de la chair. — A quoi la doctrine, qui n'avait point prévu l'objection, ne répondra rien, sinon qu'elle est ravie de voir tant de saint-simoniens en Allemagne.

Enfin nous-même, nous avons bien notre petit mot à dire aux auteurs du livre que nous venons de parcourir. Depuis l'époque où l'*Exposition* a paru pour la première fois, le monde a marché, et la disposition des esprits n'est plus la même aujourd'hui qu'alors. Des questions nouvelles ont été soulevées, de nouveaux systèmes ont paru qui demandent des réfutations et des réponses. Une révolution a éclaté, qui est pour les philosophes turbulents un fait accompli, mais qui reste pour les penseurs pacifiques un problème à résoudre. Pourquoi la doctrine qui s'adresse maintenant à une génération toute nouvelle (car ce ne sont pas, croyons-nous, les jeunes gens de 1830 qu'elle songe à convertir) n'a-t-elle qu'une nouvelle édition d'une œuvre ancienne à nous donner ? La jeunesse du jour ne peut s'en contenter : elle a d'autres besoins non assouvis, d'autres erreurs non combattues. Son plus grand tort n'est pas le fétichisme du bon vieux temps, ni le scepticisme frondeur du siècle dèrnier, deux faiblesses que la doctrine a combattues avec la chaude éloquente du cœur. Son plus grand tort aujourd'hui, est l'insouciance, et, comme de juste, elle en fait une vertu, un système, une religion.

Mais il ne s'agit jusqu'ici que de rédaction, et nous avons un reproche plus grave à adresser aux auteurs de la doctrine. Nous leur dirons : Vous avez laissé dans l'ombre une face imposante de la vie humaine, la liberté, qui n'est pourtant au fond ni l'égoïsme ni l'anarchie. Vous nous répondrez que votre pensée est une pensée d'organisation, qu'un système écrit d'association doit surtout faire prédominer la loi, l'ordre; que le fait, capricieux et mobile, n'y peut apparaître sans inconséquence, ou sans qu'on cherche à l'enchaîner; que vous voulez le développement intégral de chaque vocation, éducation pour l'enfant, rémunération équitable pour l'homme, retraite pour le vieillard; vous nous répondrez qu'on vous a accusés, au contraire, de désordre dans la vie publique, et d'une trop grande facilité dans la vie intime, mais que les deux accusations tombent devant votre dogme, qui cherche à concilier le droit et le fait, l'esprit et la chair, l'intérêt et le devoir, même la liberté et l'autorité, comme vous l'exprimez dans cette formule célèbre : L'homme est libre quand il aime ce qu'il doit faire. Mais ces

réponses ne nous suffisent pas. La liberté ne souffre pas de prédominance qui l'opprime; elle est plus que l'accomplissement d'une sorte de prédestination sociale; votre solennelle hiérarchie aux liens multipliés l'entraîne et l'étreint; votre formule enfin ne l'embrasse pas tout entière. *Aimer* ce qu'on doit faire est un grand bonheur, mais *vouloir* ce qu'on doit, *qu'on l'aime ou non*, voilà pour nous la liberté.

Cependant, hâtons-nous de le déclarer, ces lacunes ne font aucunement crouler le système, et nos critiques n'ont ni la prétention ni même l'envie de l'ébranler.

Mais toutes ces critiques, et même les nôtres, nous l'avouons volontiers, ne veulent rien dire. La doctrine l'a victorieusement prouvé, ce n'est pas des démolisseurs qu'il nous faut aujourd'hui, mais des maçons et des architectes. Nous entendons murmurer autour de nous : Oh! si un Voltaire apparaissait aujourd'hui, comme il dissiperait de son souffle puissant toutes ces rêveries nuageuses! C'est faux : si Voltaire revenait, il n'aurait plus rien à dire, car il a fait son œuvre, et ce qu'il a détruit ne s'est point relevé. C'est pour l'avenir et contre le passé que les critiques doivent combattre, non pour le passé contre l'avenir. Tous les faux Voltaires qui de nos jours ont voulu armer contre le bon vieux temps sont déjà ensevelis sous les ruines où ils s'appuyaient; on ne fait pas des boulets avec de la cendre. Ainsi plus de critiques maintenant, mais des œuvres! Si la doctrine saint-simonienne est incomplète, il faut la compléter, et non la détruire; la cathédrale de Strasbourg n'a qu'une flèche, est-ce une raison pour la mettre à bas? Telle qu'elle est, et de l'aveu de tous, cette doctrine est un monument glorieux pour l'esprit humain, et dans notre siècle, qui doit être une époque organique, nous ne nous lasserons jamais de le répéter à tout le monde, aux voltairiens, aux catholiques, aux Allemands et à nous-même, il n'y a qu'un moyen de critiquer la belle œuvre des disciples de Saint-Simon : C'est d'en élever une plus belle.

MARC MONNIER.

EXPOSITION UNIVERSELLE

PRODUITS DE L'INDUSTRIE

CONCLUSION

Nous sortions un jour du palais de l'Industrie, la tête pleine de toutes les splendeurs que nous venions de voir ; l'or, l'argent, les diamants, les cristaux miroitaient encore à nos yeux, les grandes glaces de Saint-Gobain, de Cirey, de Saint-Quirin, réfléchissaient les mille bougies des lustres et des candélabres de Baccarat, de Saint-Louis, de Londres; les bronzes resplendissaient, les émaux nous rappelaient les artistes fameux du moyen âge; les vases, les amphores, les tasses, les assiettes de la manufacture de Sèvres tournoyaient et faisaient briller leurs dorures au soleil; les admirables tissus de Lyon, les mousselines légères de Tarare et de Saint-Gall, les tapisseries de Beauvais, des Gobelins, les tapis d'Aubusson, de Flandre et d'Angleterre, les meubles étincelants d'écaille, de nacre et d'or, proclamaient le talent de nos artistes et de nos ouvriers; les machines, pour lesquelles nous avons une si profonde admiration, nous ouvraient les champs de l'avenir ; nous marchions heureux et fier tout à la fois. Nous avions traversé les Champs-Elysées, la place de la Concorde, nous étions devant le ministère de la marine, lorsque nous aperçûmes un homme à genoux contre la muraille de ce palais. Il portait sur la poitrine un écriteau sur lequel étaient écrits ces mots : *J'ai perdu la lumière par l'explosion d'une mine et je n'ai*

pas reçu de récompense. Nous citons textuellement; le rédacteur de cette pancarte avait mis récompense pour indemnité, mais le fait parlait plus haut que les mots. Cet homme mendiait son pain; nous l'avons retrouvé à la porte des théâtres, sur les boulevards, et tout Paris a pu le voir comme nous, à genoux, par la pluie comme par le soleil.

Nous nous dîmes que des accidents pareils à celui qui avait réduit ce malheureux à implorer la charité publique seraient désormais évités, ou du moins devraient l'être, grâce à l'électricité qui peut enflammer la poudre ou le fulmi-coton dans un trou de mine, à de longues distances. L'électricité sert déjà à la guerre comme corollaire ou complément de machines de destruction, tant le génie du mal est empressé de s'emparer des découvertes de la science ; le génie du travail ne peut pas négliger un moyen de mettre à l'abri du danger des explosions des ouvriers que leur activité même rend imprudents ou insoucieux du péril. Nous nous disions cela, mais le charme était rompu ; les splendeurs de l'Exposition ne scintillaient plus à nos yeux; de ces admirables travaux que nous avons, durant six mois, étudiés, contemplés et justement applaudis, notre pensée était reportée tout entière vers ceux qui les ont longuement, péniblement, habilement exécutés ; nous regardions froidement, au fond de ces merveilleux produits, et nous y trouvions toujours un ouvrier courbé sur l'œuvre, travaillant sans se plaindre, de quinze à seize heures par jour, plus parfois, quand le travail abonde, puis voué à la misère, à la mendicité, quand l'absence de labeur ou une cause quelconque d'incapacité vient croiser ses bras sur sa poitrine.

Le soir, nous lisions, dans le bulletin de la commission centrale de statistique de Bruxelles, le travail de M. Ducpétiaux, intitulé : *Budgets économiques des classes ouvrières en Belgique*, grave document d'où il ressort que certains ouvriers belges ne gagnent pas ce qu'ils dépensent, et, pour nous servir d'un terme consacré, bouclent chaque année leur budget en déficit. Le travail ne suffisant pas à couvrir les dépenses, qui paye ce déficit? Est-ce la famille de l'ouvrier, est-ce la bienfaisance publique, sont-ce des emprunts en nature chez le boulanger, chez l'épicier, chez le boucher, que l'on ne rembourse jamais? Dans le premier cas, l'ouvrier est à charge à ses proches; dans le second, il reçoit l'aumône ; dans le troisième, il commet un acte que l'équité réprouve; or, dans ces trois cas, l'état des ouvriers appelle des modifications profondes, au nom de la justice, au nom de la dignité de l'homme, au nom de la morale.

Le travail de l'économiste belge nous rappela que nous-même nous avons fait et imprimé dans le *Censeur* de Lyon, il y a une douzaine d'années, le budget d'un chef d'atelier de soierie, budget dans lequel nous avons mis en regard les recettes, c'est-à-dire le produit du travail

et les dépenses réduites au plus strict nécessaire. Il en ressortait, non pas une différence entre les deux totaux, mais la preuve matérielle, irrécusable, qu'il est impossible à l'ouvrier chef d'atelier de faire des économies qui puissent assurer le sort de sa vieillesse, le mettre à l'abri du besoin lorsque la force manquera à ses bras. Il en résultait, ce qui n'est que trop vrai, que l'ouvrier devenu vieux est à charge à ses enfants, s'il en a, ou à charge à la charité publique, ou condamné à mourir dans les plus affreuses privations après avoir traîné une vie de lutte et de misère.

Ce que nous écrivions alors n'a pas changé, ni là, ni ailleurs; la seule modification que l'on puisse constater par toute la France, c'est le renchérissement des denrées alimentaires, et, sur beaucoup de points, l'élévation du prix du loyer, surcroît de dépenses que n'a pas compensé une augmentation suffisante dans le prix des façons.

Si de l'atelier où l'on tisse les étoffes courantes et qui donnent les résultats ci-dessus, nous entrons dans les chambres insalubres des quartiers de Saint-Georges et de Saint-Paul de cette même ville de Lyon dont les magnifiques soieries ont obtenu à l'Exposition universelle un succès bien mérité, bien justifié par la richesse et la beauté du travail, si nous entrons dans ces chambres malsaines, parfois adossées à la montagne, où les murs suintent, où l'air est vicié par d'horribles émanations, nous trouvons de pauvres femmes tissant des gazes ou des taffetas et gagnant si peu qu'elles sont dans l'impossibilité absolue, matérielle, constatée, malgré toute l'activité, toute l'énergie qu'elles peuvent déployer, de subvenir d'une manière complète à leurs plus impérieux besoins. Et si vous doutez de cette misère, que rien ne saurait peindre, compulsez les registres des bureaux de bienfaisance, les livres des loges maçonniques, les listes des journaux qui ouvrent des souscriptions dans les temps de crise industrielle, et vous verrez quelles quantités de pain, de charbon et de viande il faut distribuer chaque année à des ouvriers que le travail ne peut pas faire vivre.

Passez de Lyon dans les environs de Tarare, où l'on tisse, où l'on brode les belles mousselines si justement admirées; dans les environs de Saint-Etienne et de Saint-Chamont, où se font ces rubans légers, gracieux ou riches, dans la confection desquels l'art a déployé des combinaisons dont nulle industrie n'avait pu donner une idée jusqu'ici; que trouvez-vous? des hommes et des femmes qui, dans les campagnes, gagnent de huit à quinze sous par jour. Les belles dentelles, d'un prix si élevé quand elles sont de fil, d'un prix si minime quand elles sont de coton ou de soie, occupent dans les montagnes de la Loire, de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme, de l'Allier, un grand nombre de femmes et de jeunes filles, dont quelques-unes ne gagnent que trois sous par jour.

Demandez aux ouvriers des grandes fabriques d'Alsace ce qu'ils peuvent économiser pour la vieillesse. Le salaire ne suffit pas à leur permettre l'usage du vin et de la viande, si nécessaires à la réhabilitation des forces perdues dans le travail; ils mangent des pommes de terre arrosées de mauvaise eau-de-vie de grain. Dans ces fabriques le mari est séparé de la femme, l'enfant de la mère; cherchez où en sont les mœurs, où en est l'instruction.

Parcourez les départements de la Creuse et du Cantal, d'où descendent chaque année des tribus d'ouvriers qui vont bâtir des maisons dans les villes de province, où l'on n'a nul souci de la vie des individus, où l'on ne prend aucune des précautions imposées aux constructeurs parisiens, où les échafaudages sont construits avec une grossièreté, avec une incurie que des sauvages n'y mettraient pas; vous trouverez dans les champs, dans les cabanes de bergers, des malheureux mutilés dans leurs travaux. Ils sont tombés d'un échafaudage, ils se sont brisé les membres, on les a portés dans un hôpital, et quand ils ont pu en sortir ils ont regagné le pays, d'où ils ne reviendront plus, incapables de reprendre les travaux de leur profession, végétant dans la misère et la souffrance.

Regardez dans les usines où les machines à vapeur fonctionnent : les volants menacent la tête de ceux qui s'en approchent, les engrenages menacent les membres des ouvriers qui sont forcés de tourner autour. Un préfet a ordonné dans son département des mesures de précaution; quelques manufacturiers en avaient pris déjà dans un intérêt d'humanité, mais dans la majorité des manufactures, qui y songe? Les journaux sont pleins de faits douloureux, de récits d'accidents terribles; hier c'était un enfant mutilé, aujourd'hui c'est une femme dont une machine a brisé deux doigts qu'il a fallu amputer sur-le-champ. Qui prendra soin de ces pauvres estropiés? Qui les nourrira? Qui leur donnera le travail qu'ils peuvent encore faire avec un seul bras, une seule main? Le salaire de ce travail sera-t-il suffisant?

Des secours temporaires leur sont accordés, sans aucun doute. Mais après, que deviennent-ils? où vont-ils? Demandez aux mendiants des chemins, aux mendiants des villes, qui assiégent les diligences à tous les relais, ils vous diront peut-être où vont les mutilés de l'industrie.

Mais, au milieu des souvenirs encore vivants qu'a laissés dans tous les esprits cette Exposition universelle, la plus splendide qui ait jamais été offerte à l'admiration des peuples, on ne nous croit peut-être pas quand nous parlons de la misère des travailleurs qui ont fabriqué tant de chefs-d'œuvre; donnons des preuves irréfutables, citons des chiffres officiels. Voici l'inspecteur général des établissements de bienfaisance de

France, M. de Watteville, qui, après avoir réuni d'immenses documents, les plus détaillés qui aient jamais été fournis, adressait, à la fin de 1854, à M. le ministre de l'intérieur un rapport complet. Les chiffres qu'il a reconnus, constatés, et qu'il publie, sont un enseignement des plus graves et appellent de sérieuses méditations.

Il y a en France 36,820 communes et 35 millions d'habitants; 27,484 communes ne possèdent pas de bureaux de bienfaisance, 9,336 seulement ont établi ce moyen de régulariser les secours; eh bien! ces dernières viennent en aide à 1,329,659 indigents inscrits sur les registres de la charité publique. M. de Watteville estime qu'il y a en outre 337,800 mendiants ou vagabonds non secourus par les bureaux.

La moyenne serait en France de UN indigent sur DOUZE habitants; c'est aussi la moyenne de Paris; mais Lyon en aurait un sur dix, Nantes et Strasbourg un sur huit, Marseille et Bordeaux un sur sept, Lille un sur trois. Dans seize départements il y a des communes qui ont un indigent sur trois habitants; dans six départements, des communes qui en ont un sur deux, en sorte que le nombre des individus assistés est égal à celui des habitants qui les assistent.

Peut-être se persuade-t-on que le soulagement apporté à la misère est efficace, qu'il est en harmonie avec les besoins, qu'il est une compensation à l'insuffisance des salaires; si on savait combien sont minimes les secours distribués, combien ils représentent peu dans les ressources, on serait effrayé des souffrances endurées dans les grands centres d'industrie. Il y a 145 bureaux qui n'ont pas chacun 10 fr. de revenu annuel à *partager* entre leurs indigents. Dans le département de la Meurthe, où existe le bureau le plus riche, eu égard au nombre d'indigents secourus, la moyenne la plus forte est de 37 fr. 12 c. que l'on peut donner annuellement à chaque individu; dans le département de l'Aisne, la moyenne la moins forte est de 2 fr. 61 c. par an. Enfin, la moyenne générale de la France est de 10 fr. 42 c. par an, c'est-à-dire un peu moins de 87 c. par mois et par individu.

Mais ce secours fût-il dix fois plus considérable, le fût-il assez pour compenser l'insuffisance du salaire, il n'en faudrait pas moins déplorer le sort des ouvriers obligés de demander à l'aumône ce que le travail devrait leur donner. Ainsi se crée dans une nation une fraction considérable, un corps nombreux d'individus inscrits, de père en fils, sur les registres de la bienfaisance publique, regardant comme un droit consacré par le temps ce qui doit être essentiellement accidentel et momentané.

Il faut avoir vu les grands centres industriels pour se douter des tortures qui attendent les vieillards devenus incapables de travail et obligés de demander à leurs enfants, ouvriers eux-mêmes, un asile et du

pain. Tant que le travail suffit aux besoins de tous, l'harmonie règne dans le ménage, le vieillard est aimé et soigné ; mais si le chômage arrive, la misère le suit, et bientôt le père sent qu'il est à charge à la famille ; c'est une bouche inutile, c'est un surcroît aux privations des autres. Et alors que de drames sombres et douloureux se passent dans ces intérieurs ! Le morceau de pain que le vieillard repousse pour n'en pas priver sa fille ou sa bru et les petits-enfants. Les efforts pour se faire admettre dans un établissement de charité. Les tentatives dix fois renouvelées pour obtenir un lit dans un hôpital où l'on ne reçoit pas ceux qui ne sont malades que de la faim.

Dans ces souffrances, si elles se prolongent, le caractère s'aigrit, les doux souvenirs s'effacent, l'amertume vient au cœur, le reproche aux lèvres. Des naufragés s'accusant mutuellement d'une mauvaise manœuvre qui a fait sombrer la barque ! Les vieillards demandent pourquoi ils ont mis au monde de tels enfants ; les jeunes demandent pourquoi les vieillards vivent si longtemps. Et puis les moralistes tonnent contre le relâchement des mœurs, des liens de famille, contre l'oubli des vertus domestiques ; cherchez donc un remède à la misère, et vous trouverez en même temps la pureté des mœurs, les liens de famille plus étroits.

On a établi des caisses de retraite pour la vieillesse ; il y a là une idée heureuse, un germe qui pourra être fécond, mais la base de l'instution est trop étroite ; on a vu le mal, on n'y a pas appliqué un remède assez radical. A part quelques légères subventions, qui fait les fonds des caisses de retraite ? Les ouvriers. Comment? En prenant sur leur salaire. Mais le dépôt est facultatif, et quand le salaire est insuffisant? Alors pas de prélèvement, pas de dépôt; il faut pourvoir aux impérieuses nécessités du moment, l'avenir sera ce qu'il pourra ; l'avenir, c'est la misère dans la vieillesse.

Cependant le travail a produit, il a donné des bénéfices légitimes; les chefs des fabriques, des industries, ont fait des fortunes considérables; leurs filles ont des dots, leurs fils échappent au recrutement par un sacrifice d'argent; leur vieillesse est heureuse, calme, tranquille. Ils ont travaillé avec assiduité, avec énergie, avec intelligence ; leur fortune est à ce prix; elle est protégée par la loi et la considération les entoure. Quelques-uns ont établi des écoles pour les enfants qu'ils emploient, des secours pour les ouvriers blessés dans le travail ; institutions utiles, palliatifs impuissants, qui ne diminuent la souffrance que pour un petit nombre, et ne font rien pour l'immense majorité. C'est la majorité qu'il faut avoir en vue ; c'est elle qui réclame des modifications profondes à l'état actuel de l'industrie.

Ce n'est pas seulement en France que les ouvriers souffrent ainsi ;

Londres, où se dépensent largement, splendidement d'immenses fortunes, recèle des bouges hideux, infects, où la misère étale le plus horrible spectacle qui ait jamais frappé les regards. L'Irlande, où les terres sont encore possédées par les fils des conquérants, porte une race d'hommes condamnés aux plus affreuses privations ; ils sont fermiers de cinquième ou sixième main. Le grand propriétaire a affermé la terre à un seul ; celui-ci l'a distribuée en quatre lots, qu'il a loués à quatre sous-fermiers ; ceux-ci l'ont découpée en portions plus petites ; ces derniers l'ont encore morcelée, et ainsi de suite, jusqu'au malheureux qui paye son lopin de terre un prix exagéré, destiné à nourrir les quatre ou cinq sangsues intermédiaires interposées entre le propriétaire et lui. Leur nourriture est affreuse, insuffisante ; leurs filles sans vêtements, affublées de couvertures trouées, restent accroupies dans un coin de la chambre, qui est en même temps la bauge du porc ; elles attendent la nuit pour vaquer aux travaux du dehors, et passent alors comme des spectres, n'osant pas se montrer de jour. Faut-il citer les coalitions des fermiers menaçant d'incendie ceux qui enchérissent sur le prix de leurs baux ? Faut-il rappeler ces cavaliers déguisés en femmes, chevauchant par les chemins, attaquant les voyageurs, dévastant les habitations, contre lesquels on envoya, il y a quelques années, des régiments anglais ? A quoi bon l'histoire d'hier ? Celle d'aujourd'hui est assez instructive. Lisez les rapports officiels des émigrations en Amérique, vous verrez combien de milliers d'Irlandais vont chercher de l'autre côté de l'Atlantique une terre plus fertile et moins chère.

Dans tous les centres industriels de la Grande-Bretagne, les ouvriers ont recours à la bienfaisance publique organisée politiquement et administrativement. La taxe des pauvres est payée par les contribuables, les indigents sont soulagés par l'intermédiaire des paroisses auxquelles ils appartiennent. Vain secours ! Dépense réelle qui ne va pas à sa destination véritable ! Les manufacturiers réduisent le prix du salaire en raison de la somme que l'ouvrier indigent reçoit sur la taxe des pauvres ; ils reprennent comme chefs d'industrie ce qu'ils ont donné au fisc comme contribuables. La somme totale est diminuée de ce qui sert à payer les appointements des percepteurs, des trésoriers, des payeurs, et les ouvriers n'en sont pas plus riches.

Et cependant Londres, Dublin, Manchester, Birmingham, Glascow, Sheffields, occupaient des places brillantes à l'Exposition universelle de Paris. Jamais l'Angleterre n'avait produit rien de plus beau en cristaux, porcelaines, soieries, orfévrerie, draperie, cotonnades et quincaillerie. Extension de l'industrie, activité du commerce, développement de la marine marchande, et, en regard, taxe des pauvres et misère des ouvriers. Harmonisez cela.

Les Etats d'outre-Rhin et d'outre-Meuse vendent à plus bas prix que la France, cela ne peut être mis en doute. Mais le tarif des douanes, qui élève chez nous la matière première, n'est pas la seule cause de la différence de prix entre les fabriques françaises et celles de l'étranger, ajoutez-y la misère profonde des travailleurs dans ces dernières fabriques. Le budget des ouvriers belges, que nous avons cité plus haut, peut éclairer la question, et il nous est venu un autre document qui a son importance dans l'étude de la production à bon marché.

La ville de Gand, dont vous avez vu à l'Exposition les fils de coton, les calicots, les percales et les basins, les fils de lin, les toiles à voile, les mélanges de coton et de laine, les sculptures sur bois, la belle serrurerie, Gand a une population de 115,000 individus, sur lesquels plus de 19,000 sont inscrits sur le livre du bureau de bienfaisance. C'est le sixième de la population. Bruges est plus malheureuse encore, Bruges, qui a exposé de magnifiques dentelles, robes, cols, mouchoirs, objets de grand luxe, sur 48,507 habitants, en comptait, en 1854, 22,256 inscrits au bureau de bienfaisance, près de la moitié ; et depuis, le chiffre de ces derniers s'est encore accru. Maintenant, si l'on pénétrait dans les ateliers de la Bohême et de la Silésie, ces ouvriers que l'on dit si heureux avec des salaires de 1 fr. 50 c. à 2 fr. par jour, on les trouverait en proie aux privations de la misère, on entendrait des plaintes aussi vives que partout ailleurs. La Russie n'a pas exposé, et nous le regrettons, vous auriez pu juger de l'état de son industrie, et les serfs qui achetent de leur seigneur le droit de quitter la terre à laquelle ils appartiennent, pour aller travailler dans les ateliers des villes, vous auraient dit quelle dure condition le servage leur fait.

Il est une autre classe de travailleurs dont la situation doit surtout exciter un puissant intérêt en raison des conséquences déplorables qu'entraîne pour elle l'insuffisance du salaire; c'est la classe des jeunes ouvrières. Nous avons parlé des dentellières du Puy, des brodeuses de Tarare, des rubannières des montagnes de la Loire, et du gain minime qu'elles retirent de leurs travaux justement admirés par la foule. Il en est bien d'autres dont les travaux non moins remarquables ne sont pas mieux rétribués. Celles qui habitent la campagne trouvent sous le toit paternel une compensation à la modicité du salaire; elles n'ont pas de loyer à payer; mêlées à la famille, elles vivent de peu, grâce à l'économie du ménage en commun; les vêtements et les objets de toilette sont moins chers que dans les grands centres de population. Cela ne justifie pas l'insuffisance réelle du prix des façons, cela explique comment ces jeunes filles peuvent se contenter d'un gain extrêmement modique.

Mais quelle différence quand elles habitent les villes !

A part quelques ouvrières d'élite douées d'une activité peu ordinaire ou d'un talent exceptionnel, les femmes qui travaillent dans les ateliers ne gagnent pas la moitié de ce qui est strictement nécessaire à leur subsistance, à leur entretien.

Beaucoup meurent jeunes, qui, venues au monde avec une constitution robuste et vigoureuse, s'étiolent, dépérissent dans un travail au-dessus de leurs forces et sont frappées d'affections de poitrine, résultat d'une nourriture insuffisante et de mauvaise qualité. Travailler dès l'enfance, souffrir, mourir de bonne heure; voilà leur lot.

Quelques-unes se révoltent contre cet implacable sort et demandent à l'amour, ou à ce qui en tient lieu, de subvenir à l'insuffisance des bénéfices du travail. Instruments de plaisir plus souvent qu'objet d'un attachement sérieux, elles passent des bras de l'un aux bras de l'autre; promptement fanées, elles deviennent ce qu'elles peuvent, on ne sait quoi; si elles trouvent un mari, elles n'apportent au ménage que des sens, un cœur flétri, des souvenirs amers, des habitudes incompatibles avec leur nouvel état, mais rien de ce qui charme, de ce qui fait le bonheur domestique, même dans la médiocrité.

Et cependant, toutes ces jeunes filles sitôt mortes, sitôt perdues ou étiolées, apportent, à leur début dans le travail, la force, le courage, la volonté de vivre de leur labeur. Elles brodent, elles tissent, elles confectionnent des vêtements, elles enluminent des lithographies, elles brunissent les porcelaines, elles font des chaises, elles piquent des bottines, elles ferrent des lacets. Si vous voyez les mains de quelques-unes, toutes meurtries par les instruments ou les matériaux dont elles se servent !

Dans certaines industries de luxe, dont les produits délicats et gracieux sont destinés à l'habillement et à la parure des femmes, de jeunes et belles enfants de quinze à dix-huit ans, enfouies dans des ateliers, sont forcées de passer plusieurs nuits par semaine, sans dormir un instant, sans avoir le lendemain une heure pour se reposer. Et ce n'est pas là un effet du hasard, une nécessité imposée par l'abondance momentanée du travail; le retour de cette privation de repos, de ce travail de nuit est périodique, il est combiné, il est à jour fixe, il entre dans les calculs du chef de l'établissement, il devient une règle.

Si l'on voulait faire des enquêtes sérieuses, détaillées, vraies, quelles douleurs on découvrirait ! Le besoin d'un côté, l'âpreté au gain de l'autre ; la misère sera toujours battue ; si on tente une réforme, l'industrie jette les hauts cris ; elle est perdue, elle ne pourra plus lutter contre l'étranger, on la sacrifie.

Qu'est-ce donc après tout que cette manie de représenter l'industrie comme imposant forcément de telles souffrances, comme obligée de

moissonner sans pitié des enfants et d'avoir des esclaves, comme un monstre ne vivant que de victimes!

Ce n'est qu'un mensonge. L'industrie peut vivre en payant des salaires raisonnables, elle peut prospérer sans tuer ceux qu'elle emploie; elle peut être grande, forte, active, puissante par l'association, par la réunion des capitaux, par la suppression de frais stupides et d'intermédiaires parasites qui vivent aux dépens du producteur et du consommateur.

La question des tarifs de douane, que nous avons plusieurs fois effleurée dans le cours de notre compte rendu, est fort vaste et offre, nous le savons, de grandes complications. L'établissement de droits à l'entrée sur le territoire français n'a pas toujours été une nécessité financière; s'ils n'avaient été qu'une ressource, ces droits seraient supprimés depuis longtemps, mais ils ont été souvent le résultat d'une lutte entre les intérêts, d'une victoire de parti. C'est pour favoriser une classe de la nation que furent établis des droits sur les bestiaux, sur les laines, sur les fers, sur les blés et autres produits de l'étranger; la propriété l'emportait sur l'industrie, on frappait celle-ci au profit de celle-là, sans se soucier de la masse des consommateurs au détriment desquels on augmentait le prix d'objets de première nécessité.

Sous le règne de Louis-Philippe, des voix nombreuses ont demandé aux chambres le rappel de la loi sur les bestiaux, ou du moins la dimition du droit; les ministres, fidèles aux errements du passé, oublieux des principes qui avaient triomphé en 1830, repoussaient ce rappel comme ils combattaient toutes les tendances progressives; du haut de la tribune un député, qui depuis occupa un portefeuille, s'écriait qu'il préférerait une invasion de Cosaques à une invasion de bestiaux étrangers. C'était pousser loin la préoccupation des intérêts de la propriété herbagère. Dans ces derniers temps, l'insuffisance des récoltes, la cherté des vivres ont enfin amené la modification de la loi. Les frontières se sont ouvertes, l'invasion n'a pas été bien terrible, car le prix de la viande n'a pas diminué. Il faut longtemps pour réparer les désastres d'une mauvaise loi qui a eu une assez longue durée.

Les bœufs se transportent par les chemins de fer, quand les douanes sont traversées par les railways; les moutons ne peuvent pas faire de longs trajets sans éprouver une double perte, les frais de leur nourriture et la diminution de leur poids.

Lorsque le courant sera établi, nos herbagers remplaceront les bœufs qu'ils livrent à la boucherie par des bœufs maigres achetés à l'étranger; nos cultivateurs feront de même, et auront en outre l'avantage du travail de ces bœufs obtenu à meilleur prix que sous l'empire de l'ancien

tarif. Loin d'y perdre, la propriété y gagnera. Les moutons ne parcourront jamais de grandes distances, mais ils viendront de l'extérieur subvenir aux besoins d'un rayon d'une certaine étendue, d'où ils repousseront les indigènes vers l'intérieur. Ainsi, de zone en zone, le bétail sera poussé vers d'autres marchés; l'étranger comblera ainsi le déficit que l'augmentation toujours croissante de la population en France produit constamment dans la viande de boucherie.

Pour les autres objets qui sont frappés de droits, ils se divisent en deux grandes catégories : les matières premières et les produits manufacturés. Parmi les matières premières, la laine joue un grand rôle ; ceux qui avaient obtenu un droit sur le mouton en avaient aussi obtenu un sur sa toison : on frappait en même temps la nourriture et le vêtement, on mettait nos fabriques dans un état d'infériorité vis-à-vis des manufactures étrangères.

L'Autriche a eu un rôle brillant à l'Exposition, rôle auquel on était loin de s'attendre ; son industrie s'est élevée, elle a grandi ; nous l'aurons bientôt pour rivale sur les marchés extérieurs où nous ne l'avions pas encore rencontrée. Si le droit sur les laines eût été maintenu en France, on eût vu l'Autriche, la guerre aidant, s'emparer industriellement des deux rives du Danube, depuis l'extrémité de la Hongrie jusqu'à la Sulina, primer en Servie, en Bulgarie, en Valachie, en Moldavie, et disputer le terrain sur les côtes européennes et sur les côtes asiatiques de la mer Noire.

Une réduction notable sur le droit qui pesait sur les laines étrangères à leur introduction en France a été décrétée depuis la clôture de l'Exposition, en janvier dernier ; c'est un grand pas vers l'affranchissement complet, mesure vivement désirée par nos fabriques de draps et de tissus mélangés. Les laines d'Allemagne, d'Australie et d'Amérique pourront désormais arriver sur nos marchés sans trop de défaveur, et donner à nos manufactures un nouvel élément de succès.

La qualité de nos laines indigènes s'est grandement améliorée depuis quarante ans, grâce à l'introduction des mérinos que l'on a croisés avec les races françaises, grâce encore aux soins donnés aux troupeaux ; nous avons la persuasion que la concurrence qui va s'établir plus largement sur nos marchés aura pour résultat de nouveaux perfectionnements dans la production de la laine en France. Sous tous les rapports, le travail ne peut donc qu'y gagner.

Il est un autre objet que l'on range parmi les produits manufacturés et que, selon nous, on devrait ranger parmi les matières premières. Nous voulons parler des cotons filés anglais de numéros élevés que nos filateurs ne font pas. Les fils sont une matière première aussi bien que le coton brut, puisque nos fabricants ne peuvent s'en passer pour la

confection de certains articles. Nous avons précédemment expliqué l'état de la question, nous avons montré le progrès s'effectuant en France au fur et à mesure que le tarif amoindrissait ses rigueurs, et nous sommes persuadé que nos filateurs, impuissants jusqu'ici, ou se disant tels, arriveront à faire des numéros élevés aussi bien que nos voisins le jour où les fils anglais pourront entrer en franchise.

Si nous nous trompions, si nos filateurs étaient réellement impuissants, ce que nous n'admettons pas, ils ne perdraient rien à la suppression d'une protection inutile, et nos manufacturiers y gagneraient, c'est-à-dire que le travail national prendrait plus d'extension.

Quant aux objets d'un usage immédiat, devant entrer dans la consommation sans préparation ultérieure, nous avons pu voir les produits de tous les pays, comparer et leurs qualités et leurs prix, reconnaître à quelles fabriques les consommateurs doivent s'adresser pour obtenir les conditions les plus favorables; il reste à savoir si, sous ce rapport, l'Exposition n'aura été qu'un spectacle pour notre curiosité, si de ce concours il ne sortira pas un enseignement, une réforme des tarifs, si les populations seront condamnées, au profit de quelques-uns, à payer cher ce qu'elles pourraient obtenir à bon marché avec la liberté des échanges.

L'agriculture, personne ne le dissimule, n'est pas arrivée en France aux résultats remarquables obtenus en Angleterre, en Belgique et en Allemagne; les droits sur les fers étrangers sont une prime donnée aux fabricants français qui maintiennent leurs produits à un taux élevé, et nos petits propriétaires, nos cultivateurs reculent devant l'achat des outils nouveaux perfectionnés dont l'emploi augmenterait leur revenu, mais dont le haut prix les effraye. Si nos aciéries, si nos usines recevaient les fers de Suède et les autres sans droits, si on pouvait acheter les outils de l'étranger, notre agriculture prendrait bientôt les développements dont elle a besoin dans l'intérêt de tous.

Nous avons parlé de nos cheminées construites dans un mauvais système, laissant la plus grande partie du calorique se perdre inutilement; pourquoi les droits imposés sur les fontes moulées, sur les aciers polis, ne nous permettent-ils pas de nous servir des belles cheminées anglaises que nous avons vues à l'Exposition, et qui à leur beauté ajoutent l'avantage de renvoyer avec intelligence la chaleur dans l'appartement? Par contre, pourquoi n'obtiendrions-nous pas que l'Angleterre supprimât les droits élevés qui pèsent sur les vins et les eaux-de-vie que nous lui envoyons? Nos vignes ne seront pas toujours frappées de stérilité par la maladie; nos liquides sont, dans les temps ordinaires, un objet important d'exportation; mais le marché anglais leur est fermé, comme le marché français est fermé aux métaux anglais. Où est le bénéfice?

Poursuivre est inutile, nous pourrions multiplier les exemples; mais nous en avons dit assez pour faire comprendre notre pensée. La liberté des échanges n'est pas une loi exceptionnelle, elle n'est pas la loi d'un peuple, elle doit être la loi du monde.

Des produits bruts venus des contrées situées de l'autre côté de l'Atlantique, des objets manufacturés avec ces produits, des outils perfectionnés destinés aux industries de ces régions du nouveau monde, tout en donnant une haute idée du travail qui s'y opère, rappellent douloureusement qu'il y a encore des esclaves, des hommes volés sur les côtes par des flibustiers, livrés par des chefs pour quelques écus, enlevés à leurs familles, enchaînés et jetés à fond de cale, égorgés et précipités à la mer pour tromper les croiseurs qui visitent les navires soupçonnés de faire la traite, et s'ils échappent aux miasmes de la cale, à la nostalgie, aux dangers d'être aperçus de trop loin par des sauveurs, vendus comme un vil bétail, forcés par le fouet, par les tortures, à travailler pour enrichir le maître que le hasard leur a donné.

Est-il besoin de redire les douleurs de ces malheureux auxquels n'appartiennent ni leurs femmes, ni leurs enfants, à qui on enlève les objets de leur affection comme on prend l'agneau à la brebis, les poussins à la poule?

La cause de l'affranchissement, qui se débat depuis tant de siècles à la face du monde, est aujourd'hui gagnée, en théorie; l'esclavage est condamné au nom de la raison, au nom de la justice, au nom de l'humanité; l'arrêt est proclamé, mais la sentence rendue par la conscience humaine n'est pas encore exécutée. Le grand tribunal a ordonné que le jugement sortirait son plein et entier effet; vaine formule, ordre impuissant, les intéressés n'obéissent pas. Et la terre, qui la cultivera au profit du maître? Et le sucre, et le café, et le coton, et la cochenille, et l'indigo, qui les récoltera au profit du maître? Nos esclaves affranchis, c'est notre ruine!

Par un abus de la force organisée, par une odieuse confusion de mots, c'est au nom de la liberté individuelle du maître, au nom de la liberté de la propriété, que l'on maintient l'esclavage, qu'on le proclame comme un droit sacré, que l'on y retient des créatures humaines considérées comme des objets d'échange, comme des instruments de travail, rien de plus.

L'Espagne, qui se régénère aux sources vives des principes démocratiques après de longs combats pour sa liberté intérieure, se refuse cependant à affranchir les esclaves de ses colonies; contre-sens et anomalie, lutte des intérêts contre les idées! Les Etats-Unis d'Amérique donnent le douloureux spectacle d'un peuple gouverné par la démo-

cratie et pourtant divisé sur la grande question de l'esclavage. Un des faits les plus étranges de ce temps, c'est que ce même peuple menace les possessions espagnoles au nom de l'émancipation, en offrant aux esclaves une liberté qui n'est pas unanimement adoptée dans les états composant la grande agglomération américaine du Nord. Hommage rendu au principe ou voile menteur dont se couvre l'ambition de s'agrandir encore, d'ajouter une nouvelle étoile à celles de l'Union.

Le maintien de l'esclavage dans une partie des Etats-Unis est un mal sérieux chez un peuple qui commence un grand rôle dans le monde, un malheur qui exercera une influence déplorable sur l'avenir, qui ne sera réparé qu'avec peine, avec lenteur, et mettra la lutte où l'on devait s'attendre à voir un système régner majestueusement dans une intégrité qui eût fait sa grandeur et sa puissance.

Quel intérêt sérieux peut inspirer l'industrie attachant sa prospérité au maintien de l'esclavage, c'est-à-dire à la violation de la première loi des sociétés, le respect de son semblable? Les produits récoltés sont considérables et vont alimenter les manufactures, des ateliers s'élèvent et grandissent, le travail se développe, mais nous ne pouvons oublier à quel prix sont obtenus ces éléments de richesse. Nous croyons les voir mouillés de larmes, nous entendons les cris des esclaves flagellés par le fouet des maîtres, les sanglots des épouses violemment séparées des maris, les lamentations des mères à qui l'on arrache leurs enfants!

Les lois ont été, de tout temps, la consécration et la sauvegarde des intérêts de la classe qui dominait à l'époque où elles furent édictées; c'était une arme, c'était un moyen de triomphe; on s'en servait, on l'employait aveuglément, sans réflexion, en haine de ceux qui menaçaient la position, sans se soucier des principes que l'on foulait aux pieds, sans demander à l'avenir ce qu'il tenait en réserve. Les luttes du passé n'apparaissaient pas autrement que sous la forme d'une menace; cette menace pouvait prendre un corps, les classes comprimées pouvaient se relever dans une bataille terrible; il fallait leur ôter la voix qui se fait entendre, le terrain où l'on peut combattre, l'épée dont on peut se servir. L'avenir! Est-ce qu'on avait à s'en occuper? Aux yeux de ceux qui jouissaient de tous les biens de la vie, est-ce que l'avenir était quelque chose s'il n'était pas la suite forcée du présent, l'héritage immuable du présent, la continuation du sillon creusé, le joug qui devait être maintenu sur le cou des générations? Le développement des idées, mensonge! Ces idées d'émancipation, une fausseté, un leurre, un voile jeté sur des ambitions personnelles! L'humanité, un mot! La force avait façonné la société, la force la devait maintenir dans la forme qu'on lui avait donnée. Les résistances partielles, on les briserait comme on

les avait toujours brisées ! Les résistances générales, elles étaient impossibles par le manque d'entente et de moyens matériels. Une idée générale pouvait surgir, se propager, compromettre la situation des privilégiés, on l'accueillerait si elle était trop vivace pour être noyée dans le sang ; on s'en emparerait, on l'exploiterait à son profit, au détriment même de ceux qu'elle devait émanciper.

Dans cette longue histoire des nations, de leurs luttes, de leurs douleurs, il n'y a eu que la révolution française, éclairée par la philosophie, qui a mis les principes au-dessus des intérêts. Et ce n'était point une théorie inapplicable proclamée par une assemblée exaltée pour un jour ; non, c'était la volonté, c'était le sentiment d'individus sacrifiant leur position personnelle au triomphe d'idées qu'ils avaient adoptées comme justes et qu'ils voulaient faire triompher comme telles. Ce n'est pas le tiers état tout seul qui a proclamé les grands principes d'égalité et de fraternité entre tous les hommes, c'est l'élite de la nation recrutée dans toutes les classes. C'est ce désintéressement de la fraction du pays, triomphante alors, qui fait aujourd'hui sa gloire, la place si haut dans l'estime des nations et qui fait encore du drapeau de 89 le labarum de tous les peuples.

Des voix s'élèvent de tous côtés, et ce n'est pas seulement la voix de ceux qui souffrent personnellement, c'est aussi la voix de ceux qui regardent en frémissant des douleurs qu'ils voudraient soulager, puis guérir. Cette voix retentit dans des assemblées qui n'ont rien à démêler avec la politique, elle vient agiter les paisibles réunions des congrès de statistique, qui s'étonnent seulement qu'elle ait tardé si longtemps ; la voix d'écrivains consciencieux de toutes les écoles se fait entendre dans les livres, dans les journaux de toutes nuances ; mais la voix qui demande des réformes crie encore, dans les faits déroulés chaque jour sous nos yeux, plus haut que dans les livres, plus haut que dans les feuilles publiques, plus haut que dans les congrès.

Maintenant toute la question se réduit à ceci : la vapeur, l'électricité, la mécanique, la chimie, la physique, toutes les sciences, ouvrent des horizons nouveaux au progrès industriel ; le progrès social restera-t-il stationnaire ?

Une ère nouvelle est ouverte au travail matériel, et, dans ce monde hier inconnu, chaque heure aujourd'hui marque une conquête et met sur la trace d'une autre. L'eau et la vapeur, dociles manœuvres, combinant leurs forces avec les calculs de la mécanique, sont arrivées à exécuter des travaux qui demandaient naguère une main habile. Le travail social n'a pas fait les mêmes progrès, ne s'est pas harmonisé avec le travail matériel.

On proclame bien haut que des conquêtes successives vont faire de

l'homme une sorte de roi commandant à la nature, en dirigeant les forces, n'employant plus que son intelligence et laissant reposer son bras. Au fond de tout cela, nous retrouvons toujours l'ouvrier impuissant à subvenir aux besoins de sa famille, plus impuissant encore à se créer des ressources pour le chômage et pour la vieillesse. La situation est donc constamment la même pour l'ouvrier; aux grandes conquêtes de la science qu'a-t-il gagné jusqu'ici?

A nos yeux, le travail humain se compose de deux éléments distincts: d'un côté le travail de l'intelligence et des bras; de l'autre le travail social, c'est-à-dire celui qui doit répartir les bénéfices de l'œuvre commune. Le premier accomplit brillamment sa mission, le second est resté, sinon tout à fait stérile, du moins insuffisant. Le premier triomphe des incertitudes et des doutes que font naître les obstacles à vaincre; le second s'est égaré jusqu'ici au milieu de ces mêmes doutes et de ces mêmes incertitudes à la recherche de conditions meilleures pour l'ouvrier, et il ne les a pas trouvées. C'est en ceci que l'élément social reste inférieur à l'élément industriel.

Le travail est une loi impérieuse de l'existence, dans toutes les régions, sous toutes les latitudes, dans les pays les plus favorisés de la nature comme dans les contrées les moins heureuses. Partout la satisfaction des besoins n'est due qu'à un travail plus ou moins pénible; que l'on vive de chasse, de pêche ou de la récolte des fruits, il n'en faudra pas moins se livrer à un travail réel pour obtenir les aliments indispensables à la conservation. C'est la condition éternelle de la vie. Il y a quelques terres heureuses où un arbre donne le pain, un autre le vin, d'autres les filaments dont on fait des étoffes pour se couvrir, des nattes pour se coucher, et la mer le poisson. Nous nous récririons justement si nous apprenions que dans ces contrées où tous les hommes sont libres on a formé une association pour cueillir les fruits, pêcher les poissons, tisser les matières filamenteuses, et que, parmi les membres de cette association, il en est dont la table est chargée à profusion, dont les vêtements sont fins, beaux et ornés, et d'autres qui n'ont pas une nourriture suffisante, dont les vêtements sont en lambeaux, bien qu'ils apportent un travail assidu à l'association. Nous gémirions sur le sort de ceux qui souffrent, nous maudirions ceux qui ont établi et maintiennent cette inégalité, nous condamnerions hautement une organisation d'où découlent de pareilles anomalies, et nous aurions raison de gémir, de maudire et de condamner; mais il vaudrait mieux la changer si nous pouvions.

Regardons cependant autour de nous, et tout en tenant compte des difficultés résultant des grandes agglomérations d'hommes, des intérêts qui se croisent et se combattent, des passions qui se heurtent, des de-

grés différents d'intelligence chez des hommes de la même race, nous reconnaîtrons qu'au fond existent dans notre société civilisée les anomalies que nous reprocherions aux sauvages.

Nous n'avons pas à aborder ici les grands problèmes philosophiques que soulèvent l'existence de l'homme, son rôle sur la terre, son inviolabilité, sa dignité, nobles pensées qui ont enfanté les plus brillantes productions de l'intelligence humaine, en même temps qu'elles ont inspiré les plus étranges paradoxes. Nous nous occupons seulement de ce qui touche à l'industrie, au travail.

A notre avis, la société ne doit rien à l'homme adulte, valide, qui, pouvant travailler, refuse de le faire.

Si, comme individu, l'homme a le droit de mourir volontairement, ainsi qu'un voyageur se couche fatigué de la route; si on lui pardonne son action en raison de ce qu'il perd; comme membre du corps social, ayant pris sa part de tous les bénéfices de l'association, l'homme qui ne veut pas travailler manque à ses devoirs envers ce corps qui a protégé de ses lois son existence, sa liberté; il n'a pas le droit de vivre aux dépens de la société sans rien faire pour elle. Encore une fois, dans ce cas, elle ne lui doit rien.

Mais, en raison même de cet affranchissement de toute obligation envers l'homme inutile, la société est tenue à de grands et inexorables devoirs envers celui qui a travaillé constamment, dont les labeurs ont contribué à accroître la richesse sociale. Elle ne peut laisser mourir de faim, quand ils sont devenus invalides, ceux qui lui ont donné toutes leurs forces, toute leur énergie, aussi longtemps qu'elles ont duré.

Toutefois, comme il n'est pas possible de donner sans recevoir, comme les budgets devraient être complétement remaniés, modifiés, pour pouvoir fournir à l'entretien des mutilés, des vieillards, ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de demander aux bénéfices réels, constatés, de l'industrie, une portion des sommes nécessaires à cet entretien, de les faire concourir avec les dépôts, partout obligatoires, à nourrir les invalides de l'industrie. Il ne nous paraît pas qu'il soit plus difficile d'établir des caisses de retraite pour les invalides du travail que pour l'armée et pour les administrations qui en sont dotées aujourd'hui. De l'autre côté de l'Atlantique, l'exemple de l'Angleterre et de la France prouve que l'on peut se passer d'esclaves.

Le développement de l'industrie est le fait matériel de notre temps. On désigne les époques passées en rappelant les grandes choses qu'elles ont vues; on dit : le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, l'invasion des Barbares, l'ère des Croisades, la Réforme, la Renaissance, le temps des Guerres religieuses, Quatre-vingt-neuf; on appellera notre époque : l'ère de l'Industrie; efforçons-nous d'en faire en même temps l'ère de

la Rénovation sociale, afin qu'elle laisse des souvenirs heureux et qu'elle soit bénie par les générations à venir. Que les richesses qui par l'industrie vont affluer sur le monde servent à améliorer le sort de tous.

KAUFFMANN.

Nous avons vu fonctionner, dans la grande annexe du palais de l'Industrie, le métier électrique de M. Bonelli, et nous l'avons étudié dans toutes ses parties, suivi dans ses diverses opérations. Ce métier, nous l'avons décrit dans le volume de la *Revue de Paris* du 1er décembre 1855. Nous avons dit quel but s'était proposé son auteur et comment il l'a atteint. Afin d'éclairer l'opinion, aussi complètement que possible, sur cette innovation de l'emploi de l'électricité au tissage, nous avons établi un parallèle entre le métier de Jacquart et le métier de M. Bonelli; on a pu juger sur quels points ces instruments de travail se ressemblent et en quoi ils diffèrent.

Ce n'est donc pas sans étonnement que nous avons vu M. Figuier écrire dans la *Presse* du 16 février 1856, que le métier Bonelli n'avait été, jusqu'à lui, l'objet d'aucun examen sérieux. Par une coïncidence remarquable, M. Figuier a suivi dans son article l'ordre que nous avions établi dans le nôtre : métier Jacquart, métier Bonelli, métier où le papier est substitué au carton. Notre travail est moins long que celui de M. Figuier, mais il est aussi complet, les lecteurs peuvent le vérifier.

Quand on n'apporte aucun fait nouveau, peut-être y aurait-il convenance à tenir compte des travaux qui ont l'avantage de l'antériorité. Les lecteurs qui ont eu les honneurs de la découverte nouvelle sont les lecteurs de la *Revue de Paris*.

K.

POÉSIE

LES DEUX TRAVAILLEURS.

Quand tu le vois passer au bord de tes sillons,
Suivant d'un œil charmé le vol des papillons
Et des pâles nuages,
Aspirant la fraîcheur des bois, des airs, des eaux,
Et répétant tout bas la chanson des oiseaux
Et des mouvants feuillages;

O paysan courbé sous ton rude labeur!
Pourquoi donc repousser ou railler ce rêveur
Qui te demande asile,
Pour éclaircir son front taciturne et pensif?
Pourquoi dire en riant : Que nous veut cet oisif
Echappé de la ville?

Sais-tu que ce poëte, errant en tes chemins,
Avec sa face pâle, avec ses blanches mains,
Et que le jour offense,
Pour ta cause et ton droit peut-être a combattu,
Et que, contre toi-même et lui, dans sa vertu
Il a pris ta défense?

Tandis que le sommeil apaise tes ennuis,
Sais-tu combien de fois il a passé les nuits
Sous une lampe blême,
A recueillir les cris de tes longues douleurs,
Et, d'un cœur fraternel, du remède à tes pleurs
Roulant l'amer problème?

Oui, tandis que tu vas sous ton fardeau voûté,
Prêt à te résigner à toute iniquité,
En ton silence morne,
Lui, sachant que justice est faite en plus haut lieu,
Des puissants de la terre il en appelle à Dieu,
Au fond du ciel sans bornes.

Attentif aux leçons des sages d'autrefois,
De l'avenir meilleur il formule les lois,
En chante les merveilles,
Et, par ses chants divins, dans les cœurs, chaque jour,
Prépare sourdement le règne de l'amour,
Cher tourment de ses veilles.

Puis, ainsi que le Christ en sa veille de mort,
Quand il a triomphé du doute qui le mord,
Fier lutteur, sur sa roche,
Retrempé par la voix du ciel qu'il entendit,
Vers les douleurs d'en bas il descend et leur dit :
« Veillez, car l'heure est proche! »

Lors donc que, s'échappant de sa froide prison,
Il vient de la nature aspirer le frisson,
Et fuir un jour son rêve,
O travailleur! accueille aussi ce travailleur,
Et, pour qu'à son étude il retourne meilleur,
Laisse-lui cette trêve.

Sa poitrine oppressée a soif de l'air plus pur
Qui glisse sur les prés et sous le ciel d'azur;
La fraîcheur de la mousse
Délassera ses pieds d'un long repos gonflés,
Et, pour ses yeux brûlants, la verdure des blés
Et des bois sera douce.

O chêne vigoureux, souris à l'églantier!
Et, lorsque tu verras, sur le bord du sentier,
Pencher le frêle arbuste,
Au lieu de le laisser s'effeuiller sans appui,
Sois doux autant que fort, et, t'inclinant vers lui,
Tends-lui ton bras robuste.

Car alors en ton ombre austère monteront
Ses parfums, et sa fleur ornera du vieux tronc
La raboteuse écorce;
Et ce pâle rêveur — un jour tu le verras —
Trouvera dans son cœur, comme toi dans tes bras,
Le courage et la force.

Fraternité féconde en sublimes accords!
Tandis que l'un produit le pain amer du corps
Que le présent réclame,
L'autre, en un livre saint que tous devront bénir,
Dérobant son secret à Dieu, pour l'avenir,
Sème le pain de l'âme!

JULES KERGOMARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

REVUE LITTÉRAIRE.

H. Heine. — Eugène Mordret. — *Les Refrains du dimanche*, chansons, par MM. Ed. Plouvier et Ch. Vincent, gravures de G. Doré. Paris, Coulon-Pineau, rue Monsieur-le-Prince, 33. 1856. — *Julian, ou Un Coin de la Bretagne*, par M. L. Lenir. Paris, Simon Raçon, rue d'Erfurth, 1. — *Les Châtaigniers*, paysannerie en vers, par M. Eugène d'Araquy. Paris, Michel Lévy frères, 2 bis, rue Vivienne. 1856. — *Le Bengali*, etc., par M. André Lemoyne. Paris, J. Bry, rue Guénégaud, 27. — *Les Premières pages de la vie*, par M. Alfred Audiffred. Paris, Ledoyen, Palais-Royal. 1856. — *Etudes shakespeariennes* (don Garcia-Fernandez), par M. W. Bruno. Paris, E. Dentu, Palais-Royal. 1856. — *Du Prêtre*, par Félix Boocks. Bruxelles, Ch. Vanderauwera. 1855. — *Les Voix intimes*, par M. J. A. d'Escodeca de Boisse. Paris, Charpentier. 1856. — *Etude sur Herder*, par M. Henri Schmidt. Strasbourg, Silbermann. 1855. — *Les Mérovingiens d'Aquitaine*, par M. Rabanis. Paris, Durand, rue des Grès, 5. 1856. — *Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos*, par M. V. Guérin. Paris, A. Durand, rue des Grès, 5. 1856. — *Causerie artistique*, par M. Edouard Saint-Amour. Leleux, Lille, 1855. — *Luze Leonard, ou les Deux Promesses*, idylle tragique, par M. Juste Olivier. Neuchâtel, Ch. Leidecker. Paris, Ch. Reinwald, rue des Saints-Pères. 1856. — *Bluettes et Boutades*, par M. J. Petit-Senn, de Genève. Paris, Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15. 1856.

Un poëte vient de mourir que tous les poëtes ont aimé; son nom, désormais inscrit au rang des plus illustres, était Henri Heine. Il naquit avec ce siècle, et sa vie en a parcouru les années les plus difficiles. Il ne fut pas de ceux qui dominent les idées de leur temps; dans le calme ou dans la tempête, il suivit les ondulations du flot et n'y mouilla pas son aile. Certains oiseaux de mer ont cette nature heureuse de ne pas s'inquiéter des agitations ou des repos de l'abîme, d'assister aux naufrages sans vouloir leur reprendre un cadavre, et de s'endormir sur les rocs découverts par les marées basses sans voir peut-être les perles au fond transparent des ondes; Henri Heine passa devant nous, gracieux et indifférent comme un alcyon. L'atmosphère dans laquelle il a vécu était énervante, et des miasmes de démoralisation chargeaient l'air. L'heure était venue où tous les bons esprits

devaient se réunir et se créer par la pensée une sorte d'asile où l'on pût respirer et vivre. Il est des précautions à prendre contre le simoun, et les caravanes ne les négligent pas. Henri Heine resta isolé, fut atteint par le fléau et souffrit. Son âme, pendant dix ans, s'exhala de sa chair en sanglots et en plaintes. Cloué vivant sur son lit, il ressemblait au corps exposé sur un catafalque, au cadavre placé sur un bûcher; de temps en temps, un peu de fumée ou de flamme attestait l'existence encore présente, un cri révélait la douleur, comme si cette vie se fût purifiée à mesure. C'est sur cette estrade pleine d'angoisse qu'il poussa ce cri sinistre : « J'ai soif de souffrances. » Quand on n'a pas assez partagé l'affliction des autres, on a trop à payer pour son compte. Le fardeau de chacun de nous est lourd, mais une loi salutaire nous fait oublier notre charge quand nous soulageons celle de nos semblables.

Loin de nous l'idée de transformer en châtiment ce grand supplice. La mort est pour nous chose sacrée, mais la vie aussi a besoin d'être respectée, et nous devons recueillir la morale humaine dans tous les enseignements qui nous sont offerts. Le médecin agit-il en impie quand il ouvre un cadavre pour y découvrir un des secrets de la santé ? les écrivains étudient les âmes. Les Egyptiens jugeaient les morts; ils avaient raison; nous autres, nous flattons les vivants et nous flattons les morts. Essayons d'être justes. Personne plus que nous ne respecte le parfum d'un génie disparu; personne ne place plus haut que nous H. Heine dans la sphère des récompenses, dans la région des pardons, dans la lumière des apothéoses, et, dans les paradis que nous créons aux poëtes disparus, nous ne leur laissons de ce monde que des tendresses complétées; cependant nous ne devons pas oublier que nous écrivons pour ceux qui vivent, et qu'il est moral d'être juste envers les morts; c'est un enseignement pour ceux qui restent. Il serait bon que les plus illustres de ce temps-ci apprissent que la mort n'est pas une absolution et qu'on n'est pas sauvé parce qu'on meurt dans l'impénitence du triomphe.

H. Heine quitta cette terre, escorté à peine par quelques amis. Qu'importent les corbillards panachés et les cordons tenus par des vieillards chargés d'uniformes et de croix? Qu'importent les discours de collègues et les enthousiasmes, et la curiosité ? Tout cela est officiel et futile, et nous ne devrions pas envier de pareilles cérémonies, pour la plupart hideuses. La vie est simple et courte. Honorons les honnêtes gens et ne taxons pas la douleur selon le tarif des *Pompes funèbres*. Les amis de H. Heine ont déploré la solitude dans laquelle le poëte allemand est parti; nous pensons qu'ils se sont trompés. Faut-il donc des funérailles spéciales au génie qu'on porte à la tombe ? Le convoi du pauvre doit lui suffire; le maigre petit corbillard de ceux qui n'ont pas laissé de quoi payer des panaches, des housses, des chevaux et des cochers gras, est plus réellement triste que toutes les splendeurs funéraires, et il n'est pas besoin de foi fervente pour être ému quand on voit la mort en haillons traîner une de ses victimes au cimetière. La seule véritable pompe de ces cérémonies ne se vend pas. Elle se conquiert; c'est l'enthousiasme d'un peuple ou le recueillement triste d'un parti.

H. Heine méritait-il cet hommage ? Non. Son génie fut grand, mais ce n'est pas assez. Ce moqueur inspiré a été comparé à Voltaire, et ce parallèle ne supporte pas l'examen. Les deux poëtes ont ri au nez de leur siècle; mais l'un raillait terriblement et livrait bataille à une force dangereuse, à une puissance redoutable. L'ironie devenait une arme sous la plume de Voltaire, mais, au besoin, lui-même reprenait le ton sérieux, et, avec le courage d'un penseur qui a le sentiment de la dignité humaine, il protégeait les innocents et réhabilitait dans sa gloire les justes persécutés. H. Heine a ri de tout, de son époque, de sa vie, de sa douleur et de sa mort ; ce fut une sorte d'enfant gâté de Dieu qui se moqua de son père, et que son père aimait; en ce monde il le doua d'un talent plein de charme, et dans le lieu de délices où se délassent les esprits, il a accueilli ce pèlerin que sa chaussure poudreuse gênait : « Entre, lui a-t-il dit, ici tu trouves le repos, de molles pantoufles et de belle musique. »

H. Heine a loué tout, renié tout; il a caressé tous les oiseaux de la volière et leur a tordu le cou à tous après les avoir plumés; toutefois il lui arriva de toucher à certaines idées qu'on ne tue pas, et nous considérons comme un grand honneur pour sa mémoire ces lignes excellentes qu'il consacre à la liberté : « Lorsqu'un esclave que la loi affranchissait ne voulait absolument pas quitter la maison de son maître, alors, d'après la loi de Moïse, ce gueux, d'un servilisme incorrigible, était cloué par l'oreille à la porte de l'habitation du maître, et après cette exposition ignominieuse l'esclave était légalement condamné à servir tout le reste de sa vie. O Moïse ! grand émancipateur, vaillant rabbin de la liberté, adversaire terrible de toute servitude, tends-moi ton marteau et tes clous, afin que j'applique ta loi à cette valetaille sentimentale, à ces laquais à la livrée noire, rouge et or, qui chantent les délices de l'esclavage; c'est par leurs longues oreilles que je les attacherai au portail du château de leur maître, S. M. le roi de Prusse. »

Relisons ces belles paroles et remercions la main refroidie qui les a écrites. En religion, un élan suffit pour sauver une existence, un repentir rachète une âme; cela doit être ainsi en morale humaine : une noble pensée se dégage toujours d'une vie confuse, comme une bulle d'air qui s'échappe d'un vase plein d'une liqueur plus lourde.

Il y a deux mois nous rendions compte d'un volume de poésies intitulé : *Récits poétiques*; l'auteur, Eugène Mordret, avait vingt-cinq ans ; il vient de mourir. Professeur de logique au lycée de Bourbon-Vendée, il avait obtenu aux vacances dernières un congé, afin de rétablir sa santé usée par les veilles. Rentré dans sa famille, il reprit avec ardeur ses travaux littéraires et publia ce volume qui fut à la fois un salut et un adieu au public. Il est mort à Evreux. Dans une lettre de remercîments qu'il nous adressa, au mois de janvier dernier, nous relisons cette phrase : « Je ne sais ce que deviendront mes vers; mais soyez sûr, monsieur, que je n'oublierai jamais le premier juge dont la sentence leur a été douce. » Combien une ligne banale, simplement polie, peut changer de sens selon les circonstances. Cette lettre respirait, il y a quelques jours, la bonne grâce d'un poëte qui remer-

cie la critique; aujourd'hui nous l'avons relue avec émotion, et, rentrant en nous-même, nous nous sommes dit qu'on ne saurait trop se hâter en ce monde de faire le bien et le juste. Nous ne connaissions pas Eugène Mordret; son livre était bon; nous l'avons annoncé avec joie. Il s'est trouvé que ce jeune homme luttait courageusement, nageant d'un bras pour la vie et de l'autre soutenant ce poëme qu'il voulait pousser au rivage. Il est mort, et au nombre des voix qui soutinrent ses forces épuisées, il a distingué la nôtre. C'est un petit devoir accompli dont il est permis de se glorifier sans offenser personne. Qu'arrivera-t-il des vers de Mordret ? Leur promettre la renommée serait folie; ils entreront dans les limbes. Cette poésie revêtira les langes purs des enfants qui ont apparu en ce monde, ont poussé leur cri de douleur et sont rentrés dans la paix. Nous n'essayerons pas de joncher d'immortelles ce jeune tombeau. Ceux qui, comme nous, ont vu la tête pâle et réfléchie d'Eugène Mordret et son beau front bien découvert sous une chevelure abondante, ont deviné que la poésie éclairait sa pensée et que de son cerveau bien organisé commençait à poindre une auréole. La flamme s'est éteinte, et nous inscrivons un nom de plus au martyrologe de nos espérances. N'adressons pas de plaintes inutiles au sort; la société au milieu de laquelle nous vivons ne mérite pas qu'on l'avertisse qu'un poëte a disparu. Le cœur se serre et la raison se trouble quand on songe que notre siècle se vante d'être civilisé et intelligent, et qu'il accorde ses faveurs aux plus lâches et aux plus misérables, aux plus effrontés et aux plus vils, et qu'il faut user de précautions, prendre des ménagements, pour lui apprendre, sans trop l'irriter, qu'un jeune homme patient et honnête s'est usé au travail et est mort en rêvant Dieu et poésie. Sans réclamer ici des perfectionnements dont l'égoïsme heureux se sent incapable et auxquels il répugne instinctivement comme le porc à la propreté, qu'il nous soit permis de regretter que la morale philosophique, aussi bien que la morale religieuse, soit impuissante à venger le courage obscur contre l'impudence satisfaite, et n'ait pas assez d'autorité ou pas assez de courage pour dire aux puissants : Vous avez tort, et aux petits : Vous avez bien fait. Eugène Mordret fit quelques pas sur cette terre et choisit le sentier difficile où l'on va triste et seul, mais indépendant. La petite palme sombre que ses amis inconnus vont broder sur son linceul représente plus d'honneur et de vertu que bien des passementeries et des soutaches consacrées, et il est beaucoup de cheveux blancs et de crânes chauves moins respectables que ce front pâle encore tout ombragé de sa chevelure blonde, que cette tête endormie dans l'illusion de la vie et le rêve du beau.

Il se produit actuellement un phénomène bizarre parmi les poëtes qui prétendent s'inspirer directement de la nature. Ils ont rejeté la mythologie païenne et en ont créé une à leur usage où toutes les croyances et toutes les fantaisies apportent leurs inventions. Ce n'est pas un Paradis ni un Olympe, c'est un lieu où règne l'anarchie, un bal masqué où chacun des dieux d'autrefois s'habille à sa guise. Il ne s'agit plus de Cybèle, de Flore, de Pomone, de Phœbus, de Diane. Ces dénominations un peu vieilles offraient cependant un avantage; les divinités bien définies et désignées par

des attributs connus, apportaient à la poésie une certaine couleur et de la clarté. Je ne prétends pas réclamer en faveur du paganisme; mais il faut rendre justice ici aux morts et reconnaître que leur cénacle divin était mieux constitué et vivait en meilleur accord que les nouvelles idoles de nos poëtes modernes. Aujourd'hui Mme la Terre a quatre fils : le chevalier Printemps, monseigneur l'Eté, Sa Majesté l'Automne et le bonhomme Hiver. L'un est un joyeux et coquet ivrogne, l'autre une sorte de Gentil-Bernard, celui-ci vous représente Louis XIV en personne, celui-là un vieux mendiant. En outre, il y a la mère Providence, l'ami Soleil, Son Altesse la Lune, les Anges et le Père. Le Soleil a deux fils, Jean Blé-Mûr et Jean Raisin, qui sont un peu parents du Jean Grain-d'Orge de l'*ami* Robert Burns.

M. Edouard Plouvier et M. Charles Vincent se sont réunis pour publier un volume de chansons où la gaieté manque plus que la poésie; c'est un genre mixte qui peut prétendre ressortir de l'ode quand on lui reprochera son défaut d'entrain, et qui se déclarera chanson populaire si on lui fait remarquer que *tu te balance* prend un s, ainsi que *tu te lève* et *tu rentre*. Les auteurs voudraient bien qu'on les comparât à Béranger; la chose n'est pas possible. Il doit leur être désagréable d'accepter M. Pierre Dupont pour maître, et cependant ils ont, comme l'auteur de l'*Incendie, chanson du pompier*, la préoccupation de faire la chanson de chaque métier. M. Charles Poncy fit une tentative pareille il y a quelques années; après lui de nouveaux essais devenaient téméraires. Où est l'utilité d'écrire une chanson spéciale pour le *carreleur de souliers?* A quoi bon lui rappeler qu'il s'assied sur sa hotte pour ressemeler les bottes? Il préférera toujours à votre chanson les paroles d'une poésie de hasard qu'il ne comprend peut-être pas, mais à laquelle il habitue son âme pour lui faire oublier les humbles détails de sa vie. Un autre rapport qui existe entre M. Pierre Dupont et les auteurs des *Refrains du dimanche*, c'est l'attrait qu'ils éprouvent pour la chanson didactique. *Les Vers à soie* rentrent dans ce genre. Le volume de MM. Edouard Plouvier et Charles Vincent est orné de douze gravures de M. Gustave Doré, et nous regrettons, puisque nous citons les charmes accessoires de ce livre, de ne pouvoir parler de la musique qui accompagne ces chants. Pour apprécier bien sainement, il faudrait écouter ces vers au lieu de les lire : nous les avons trop jugés au point de vue exclusif de la poésie. Notre critique porte sur deux points : la poésie didactique ne peut se combiner avec la chanson sans produire d'interminables et fastidieuses mélopées; voilà notre première observation. La seconde est celle-ci : les poëtes de l'école de M. Plouvier ont tort de penser qu'il est intéressant pour le peuple de chanter ses outils et sa besogne; il choisira toujours les distractions de son esprit en dehors de ses travaux. Dans les opéras et dans les vaudevilles seulement, les paroles qu'on chante sont tirées de la situation même, et les ouvriers s'encouragent en criant : *Forgeons, fauchons*, etc. Le hasard peut inspirer une ballade triste ou gaie sur une classe de travailleurs, mais ce morceau-là même d'une poésie étrange et originale n'aura qu'un médiocre succès auprès de ceux qui l'auront inspiré. Chacun de nous comprend mal le pittoresque de son existence et le côté littéraire de ses fatigues. Si l'on

consultait les paysans sur les beautés de la poésie de Virgile, seraient-ils satisfaits? On nous dira qu'aujourd'hui on met plus d'exactitude dans le détail, si la forme est moins pure. Cette imitation matérielle à laquelle on s'épuise par la poésie et par la musique arrivera-t-elle jamais à la vérité brutale? Non. A quoi bon alors se fatiguer en se penchant vers les intelligences? Elevons nos esprits, chantons les sentiments, et les humbles cœurs qui nous préoccupent seront émus de notre émotion.

Quel charme a ce sol de Bretagne? A-t-il assez de poëtes? La Normandie n'a jamais inspiré qu'une romance, et ce sont des poëmes entiers que dicte la muse bretonne. Celui dont nous allons parler, *Julian*, par M. L. Lenir, sort directement de la *Marie* de M. A. Brizeux. Voici les goëlands, les pardons, le bourg de Kemperlé, le blé noir, la fleur jaune des landes, les longs cheveux, les cloarecs. Quelle muse enchanteresse que cette province bien-aimée! M. Lenir n'eût point écrit ce poëme partout ailleurs. La grâce, le parfum de terroir, les paysages charmants, les délicieuses idylles, les intérieurs minutieusement décrits, tout exhale une odeur nationale déjà respirée, faible peut-être, mais douce cependant. L'auteur de *Julian* est un poëte à l'âme débile qui fuit Paris et va raconter à un saint homme de prêtre qu'il a assisté, dans les rues de la grande ville, à des scènes terribles, et qu'il y a rencontré des gens qui criaient : Egalité. Là, il oublie tout auprès d'une belle fille qu'il aima dans son enfance et qu'il retrouve plus belle que jamais; il nous raconte, avec exactitude et talent, en rapsode consciencieux, *la Foire de Banalec*, les jeux, les luttes; il nous fait assister à un *Pardon de Sainte-Anne d'Auray*, à *la Fête-Dieu à Kemperlé*, au *Repas de Noël* et à son mariage avec la belle Francéza. Ce poëme est pâle et triste; si quelques couleurs cachent sa maigreur par endroits, n'y portez pas la main, elles vous resteraient aux doigts. Les réminiscences soutiennent cette poésie; la Bretagne lui prête la protection qu'elle accorde à tous ses poëtes, et, malheureusement pour lui, M. Lenir vient bien tard; enfin l'amour lui communique ce sang qui nous anime au moins pour une œuvre, quand nous manquons de puissance.

Mais c'est surtout, mon Dieu! quand l'ombre de la nuit
Interrompt le travail, apaise au loin le bruit,
Qu'une vague langueur aux longs soupirs convie,
Que j'aime à voir flotter, comme un songe, la vie!
Oh! qu'il est doux alors, tandis qu'on parle bas,
De marcher en tenant une fille à son bras,
Une belle ignorante à la main fine et blanche,
Qui vers vous, l'œil charmé, comme un enfant se penche,
Et ne sait justement que ce qu'il faut savoir :
Filer une quenouille et prier Dieu le soir.

Voici une franche paysannerie, un chant de la muse en sabots. George Sand a mis à la mode ce genre de littérature, et les poëtes suivent les romanciers dans ces peintures difficiles du naïf et du vrai. Ce réalisme en vers ne doit pas convenir longtemps à la poésie; après une ou deux tentatives, on en sera vite las. M. E. d'Araquy, dans son poëme des *Châtaigniers*, nous offre un épisode de la vie des champs exactement photographié.

Pierre séduit Madeleine et l'abandonne; la pauvre fille est trouvée morte dans la campagne, et Pierre épouse Jeanne. La brutalité de ce drame terrible est très-bien exprimée, mais l'auteur confond trop souvent la simplicité et la vulgarité. Qu'il compare son chapitre du *Dimanche avant la messe* et la causerie au lavoir de *Faust*, et il verra que la vérité s'accommode très-bien de la noble poésie. Voici un fragment de dialogue emprunté à une scène de cabaret :

— Ce ne sera pas pour toi
Si Madeleine me laisse.
— Si je le lui demandais?...
— Nous l'aurions tous pour maîtresse!
— Vous mentez! *Vous êtes des* ......

L'effet de réticence du dernier vers nous rappelle la fin d'une tragédie de *Daire* (Darius), par Jacques de la Taille. Le vaincu recommande sa famille au vainqueur :

O Alexandre, adieu, quelque part que tu sois,
Ma mère et mes enfants aie en recommanda......
Il ne put achever, car la mort l'en garda.

Le poëme des *Châtaigniers* est suivi de quelques pièces diverses d'une manière vraiment trop réaliste; l'auteur chante *la Cribleuse de l'exposition*, qui se marie *bien essayée* et meurt *vierge d'eau pure*; il célèbre une bêcheuse par quelques strophes trop frottées d'ail, et, enfin, clot son volume par une épître à un ami, d'un ton élevé, profondément senti et plein de noble tristesse; il y parle de Laure et de Béatrice, et nous y lisons ces deux vers :

Oh! que d'esprits lassés tu traînes sur tes pas,
Perfection qu'on rêve et que l'on n'atteint pas!

Comment concilier cette plainte partie d'un véritable cœur d'artiste et les tentatives réalistes de M. d'Araquy? Cette perfection consisterait-elle donc à dire ce qu'on n'a pas dit jusqu'ici, que les filles des champs ne prennent pas de bains et qu'elles sont indifférentes au ciel bleu?

M. André Lemoyne publie un tout petit livre bien poétique, et il n'y a pas à craindre que le jeune poëte encoure le reproche que nous avons fait à M. d'Araquy; M. Lemoyne chante les amours du bengali, les inquiètes espérances de la vie future et les migrations des hirondelles.

O ma mère, si Dieu nous eût donné des ailes,
Nous partirions tous deux comme des hirondelles!
J'ai froid. Pour nous bientôt le soleil s'éteindra.
Ma mère, prions Dieu de nous donner des ailes.
— Enfant, console-toi, Dieu nous en donnera.

Je préfère ce poëte, qui a la foi d'un petit enfant et qui cherche en dehors de ce monde les consolations de sa vie, à celui qui regarde à la loupe les maritornes des champs.

Le premier ouvrage publié par un jeune homme porte avec lui toutes les promesses et toutes les illusions de son avenir; ce sont les fleurs de l'arbre, et toutes ne produisent pas leur fruit. M. Alfred Audiffred, en tête des *Premières pages de la vie*, indique les livres qu'il a *sous presse*, ainsi que ceux

de plusieurs de ses amis. *La Quiquengrogne* et *le Fils de la bossue* sont les patrons de ces livres dont on ne sait que le titre. Quel est celui de nous qui n'a pas annoncé l'œuvre qui ne paraît jamais et qui, pour la plupart d'entre nous, est la meilleure de notre bagage? Les dos des romans publiés autrefois par Renduel furent pleins de promesses irréalisées, et M. Gustave Planche lui-même se laisse croire dans ces jours lointains qu'il lui serait possible de créer un roman et de donner la vie, sinon à des sentiments, du moins à des phrases. Quels beaux titres, et qu'ils sont charmants à écrire : *Le Chevalier de Tramayes!* deux volumes. Oh! oui, cela fera bien deux volumes! *Les Montaigu!* deux volumes encore! *Les Mondes!* tout est là dedans, Humboldt, Arago, les deux Al. Dumas; cet ouvrage ne peut pas avoir moins de dix volumes! Puis *les Drames des fabriques, les Mystères de New-York, Monsieur Aristophane, le Prolétariat dans les douze arrondissements*, etc., etc. Quelques-uns de ces travaux sont peut-être en voie d'exécution, quelques-uns verront probablement le jour, et je souhaite qu'ils réussissent; car si l'ardeur mérite une récompense, M. A. Audiffred appartient à une phalange qui marche avec courage et cherche à se rendre digne des applaudissements.

Les *Premières pages de la vie* sont un début fort honorable. L'auteur, à une action simple et dramatique, a su mêler un dialogue rapide et des descriptions habiles et littéraires. Les caractères de ce roman sont un peu tout d'une pièce, comme on les produit au théâtre. Un paysan enrichi, jaloux et méchant; un vieux capitaine de vaisseau, brusque et bon, protégeant une nièce douce, pâle, fugitive, dans un intérieur complété par un chien de Terre-Neuve et une brave vieille servante, maternelle pour l'oncle et pour l'enfant; un jeune homme sans cœur, léger, lâche, obéissant à un père qui ne parle que de son blason et de sa race; tels sont les principaux personnages du roman de M. Audiffred. Auprès de ce groupe d'acteurs importants figurent quelques types de province bien compris et bien étudiés. Ce qui manque à cet ouvrage, ce sont les nuances, les demi-teintes, les développements de caractères et l'étude des sentiments. Nous retrouverons ces qualités que nous regrettons dans *le Chevalier de Tramayes*, qui se trouve en tête de la liste des livres qu'on nous promet.

M. W. Bruno nous annonce aussi une série d'*Etudes shakespeariennes*. La première est intitulée *Don Garcia-Fernandez*; puis viendront successivement *les Amours de Triboulet, les Morts vont vite* et *l'Etudiant de Heidelberg*. L'auteur est plein de bonne volonté. Son premier drame est tiré du *Romancero*. La scène se passe à Burgos et dans les Pyrénées. Nous y revoyons le tumultueux personnel des grandes actions, les varlets, les fauconniers, les sorcières, les mendiants, les juifs, les chrétiens, les Mores, les haquenées et les hommes d'armes, les femmes enlevées par les poternes; on y entend les jurons terribles, les démentis *par la gorge*, les implacables serments. Il est fâcheux que le style n'ait pas plus d'allure; il est faible et commun par certaines parties. Quant à la pièce en elle-même, on s'y remue beaucoup, mais avec fièvre. Il n'y a ni sentiment ni passion. Vers ces temps de vie ardente, une sorte de brutalité naïve guidait les cœurs des vaillants et des belles; les

nuances de tendresse étaient inconnues, et entre un coup d'épée et un baiser il y avait tout au plus place pour un regard. Cette simplicité un peu crue manque au drame de M. W. Bruno. L'amour y a des spontanéités charmantes, et l'honneur s'y prend de scrupules insaisissables. Garcia-Fernandez, comte de Castille, a pour épouse dona Argentine, qui fuit avec le comte Julien. Mendiant, esclave, Garcia-Fernandez poursuit le ravisseur sous tous les déguisements et devient amoureux d'une certaine Yolande, fille légitime du comte Julien. La légende, dans sa monstrueuse brutalité, nous dit que la jeune fille conduit son amant au lit où reposent son père et dona Argentine, et que Garcia-Fernandez se venge à loisir. M. W. Bruno n'a pas pu admettre ce dénoûment sauvage. Il suppose que Garcia-Fernandez tue Argentine dans un cachot qui ressemble beaucoup à la prison de *la Tour de Nesle*, que Julien le fait vendre aux Mores comme esclave, et que le comte de Castille revient avec une armée de Sarrasins conquérir le château et la fille de son rival. La jeune Yolande, si aventureuse dans la légende originale, ne consent à aimer le noble vainqueur qu'à la condition qu'il pardonnera à son père. Nous avons regretté que le style ne fût pas à la hauteur du sujet; nous citerons cette phrase où l'auteur se laisse emporter par une image difficile à admettre sérieusement : « J'ai la tête si vide et le cœur si plein, qu'on dirait que ma tête est tombée dans mon cœur. »

M. Félix Boocks commence une série de brochures sur *le Prêtre considéré socialement et politiquement*. L'auteur s'abandonne à des indignations bibliques contre les envahissements de la matière et la domination du chiffre sur le monde. Il a peur de l'industrie, du machinisme, de la misère; il voit la société perdue, et il appelle Dieu à son aide, en se révoltant contre « l'indifférence, ce vautour social qui ronge le peuple au cœur. » M. Boocks se trompe de mot, c'est l'ignorance qu'il devrait dire; *cette écume d'irréligion qui règne à la surface de la société* n'a pas d'autre cause, et, bien qu'en dise le chaleureux écrivain, ce siècle n'est pas *mauvais et infirme*. Pour trouver le remède à tous ces maux qui nous menacent, M. Boocks étudie le rôle du prêtre aux différentes époques du monde, et il voit toujours l'homme se substituer au pontife et l'intérêt l'emporter sur le devoir. Le premier cahier de ces études philosophiques va jusqu'au moyen âge, et l'auteur cite une formule d'excommunication et d'anathème comme un exemple affligeant des violences proférées par la bouche qui devrait bénir. Nous reproduisons ce texte, en supprimant, par décence, certains passages que nous n'oserions pas écrire : « De l'autorité de Dieu omnipotent, du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, et des saints canons, et de la sainte et sans macule Vierge Marie, mère de Dieu, etc., etc., et des trônes, dominations, puissances, des chérubins et des séraphins, et des saints Innocents, et des saints martyrs, et des saints confesseurs, et des saintes vierges, avec tous les saints ensemble... nous l'excommunions, et l'anathématisons, et le chassons... Que Dieu Père le damne! que Dieu Fils le damne! que le Saint-Esprit le damne! que la sainte Vierge, mère, etc... que saint Michel, l'avocat des saintes âmes... et toutes les armées célestes... et tous les saints qui, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, seront aimés

de Dieu, le damnent! Que les cieux et la terre, et toutes les saintes choses qui y demeurent le maudissent! Qu'il soit maudit partout, dans la maison, dans les champs, sur les routes, dans les sentiers, dans les bois, dans l'eau, dans l'église! Qu'il soit maudit en vivant, en mourant! Maudit, qu'il mange, qu'il boive, qu'il ait faim ou soif, qu'il jeûne, qu'il sommeille, qu'il dorme, qu'il veille, qu'il marche, qu'il s'arrête, qu'il s'asseye, qu'il se couche, qu'il travaille, qu'il se repose! Qu'il soit damné *mingendo, cacando, flebotomando!* Qu'il soit maudit dans toutes les forces de son corps! maudit dedans et dehors! maudit dans ses cheveux, sa cervelle, sa tête, ses tempes, son front, ses oreilles, ses sourcils, ses yeux, ses joues, ses mâchoires, ses narines! etc... Maudit dans ses entrailles, ses reins, ses aines. ses cuisses, etc., ses jambes, ses pieds, ses ongles! maudit dans toutes les jointures de ses membres! Depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante de ses pieds, qu'il ne reste pas en lui une place saine!... Qu'il soit odieux au ciel et à la terre, qu'ici-bas il soit torturé par des supplices d'enfer! Damnés soient la nourriture et les fruits de son ventre! Damné tout ce qu'il possède, et jusqu'à son chien qui aboie pour lui, jusqu'à son coq qui chante pour lui! Et qu'il aille avec Dathan et Abiron, que l'enfer a engloutis tout vivants, et avec Anania et Saphira, qui sont morts pour avoir menti aux apôtres du Seigneur! et qu'il n'ait pas d'autre sépulture que la sépulture des ânes! et qu'ainsi sa lampe s'éteigne au milieu des ténèbres! Ainsi soit-il! Amen! »

Ceux qui proféraient ces formules et ceux qui en subissaient l'anathème ne savaient pas ce qu'ils faisaient; ils ignoraient l'Evangile. Nous le répéterons à M. Boocks, le fléau de ce monde n'est pas l'indifférence, c'est l'ignorance. Ces révoltantes malédictions, plus semblables à des incantations de sorcier qu'à des paroles chrétiennes, seraient réprouvées aujourd'hui au nom d'une intelligence qui n'est pas de l'impiété, et je ne vois guère que l'Erostrate quotidien de *l'Univers* qui s'accommoderait de ces tirades sombres des mélodrames religieux du moyen âge.

Les Voix intimes n'offrent aucune ressemblance avec *les Voix intérieures*. M. d'Escodeca de Boisse a réuni des poésies dont le ton est fade et qui ne présentent au regard qu'une plate uniformité, et, fort consciencieusement du reste, il abandonne son volume au jugement du public. La préface est courte et ne nous apprend rien que le désir de bien faire de l'auteur, qui, emporté par son admiration pour les embellissements de Paris, prétend que tous ces travaux aideront au développement littéraire. Certes, la rue de Rivoli a de grands avantages que je ne voudrais pas nier, mais je ne vois pas en quoi un poëte y sera mieux inspiré que sur les autres chemins. Les rimes y tomberont-elles du ciel toutes trouvées? Souhaitons-le *Les Voix intimes* me semblent une collection de banalités réunies avec soin; il y respire je ne sais quoi de bourgeois; toutes les vulgarités y sont mises en vers : cependant nous devons reconnaître que l'auteur ne se laisse inspirer que par de bons sentiments et de pures intentions. Il répète sans cesse : Donnons! donnez! Et, bien que cet air ait été mieux joué bien souvent, il nous paraît être la meilleure mélodie du volume. M. d'Escodeca compose avec assez de bonheur les vers de charité pour les crèches, pour

les cérémonies religieuses : c'est la poésie incolore et insipide des cantiques français; ce sont des fleurs de Fête-Dieu, fanées, gâchées, mais couvrant la terre d'un assez agréable tapis; vous ne sauriez faire un bouquet dans ces riants débris qui passeront au fumier demain, mais on y traîne ses pieds avec plaisir pendant un moment.

Le petit Balayeur et *l'Orphelin et la Charité* sont des imitations fâcheuses de Guiraud, qui a traité avec succès ce genre dangereux. *Les Deux Dîners* présentent une idée morale vraiment trop morale. C'est du Bouilly : un joueur oublie sa femme et commande un grand festin, tandis que la malheureuse abandonnée peut à peine, ce soir-là même, nourrir sa pauvre famille. Cette poésie ressemble à ces tableaux qu'on vend tout encadrés sur les boulevards, sous les portes cochères; les coins des cadres sont bien soigneusement protégés par du papier; les sujets représentent un drame en quatre parties, 60 fr. les quatre. La carte de l'orgie que commande le joueur est assez lestement écrite; cela rappelle Delille, Berchoux, Brillat-Savarin, pour la poésie et l'esprit. Que signifie cette vieille *charade* qui ne se raconte plus et que le *Tintamarre* mit au concours autrefois? Serait-ce M. d'Escodeca qui aurait deviné *Ormoire?* Cette plaisanterie tue le volume. Le morceau où l'auteur a mis le plus de verve est une sorte d'épître-satire intitulée *la Fraude*. L'auteur y poursuit de sa colère un marchand de vin qui falsifie ses denrées, et nous espérions que le nom du coupable serait placé en note pour édifier les lecteurs. Cette pièce contient des traits assez heureux; cependant le fouet satirique ne cingle pas beaucoup et claque bien peu entre les mains de l'auteur des *Voix intimes*.

A certaines époques apparaissent des organisations fortes et universelles, sortes de savants de l'imagination qui classifient les phénomènes de l'intelligence, comme Cuvier faisait pour ceux de la matière. Herder fut un de ces hommes. Dans ces derniers temps, la France s'est préoccupée de ce large esprit, et Ed. Quinet a traduit son ouvrage des *Idées* qui avait inspiré à Gall son système. Histoire, philosophie, religion, philanthropie, art, Herder embrasse tout et fut comme le ferment de son époque. Il éclaire et simplifie partout; il révèle à l'Allemagne Shakespeare, les poésies hébraïques et indiennes, et les chants populaires de l'Ecosse et mille trésors. M. Henri Schmidt, dans son *Etude sur Herder*, s'occupe spécialement du critique, et il raconte la polémique de Herder contre Kant et se mêle lui-même au combat pour défendre nos poëtes tragiques un peu malmenés par les savants lutteurs. M. Schmidt se tire avec esprit de cette discussion où, sans s'exposer à une défaite, il pose fermement sa pensée et donne son opinion avec clarté.

Les Mérovingiens d'Aquitaine de M. Rabanis prouvent une chose, c'est qu'on ne saurait mettre trop de clarté dans la confection d'une charte. Dans les affaires privées, un mot oublié peut amener des procès interminables; dans les choses historiques, une erreur met en émoi tous les diplomatistes, et M. Fauriel est attaqué par M. Rabanis. Les bénédictins seuls, cités à chaque instant par l'auteur, peuvent présider un pareil tournoi. Quel critique peut se mêler à ces querelles, sans impertinence et sans témérité? Il

faut être initié pour comprendre ces discussions, qui aboutissent toujours à un favorable résultat, à un point éclairci, à un fait mis en lumière. Est-ce bien Artalgarius que s'appelait le mari de la comtesse Wandrade, *comitissa Wandrada?* Y a-t-il *sui?* y a-t-il *suæ?* La reine Giselle, *Gisella regina,* était-elle bien la fille du duc des Vascons, Amandus, et cet Amandus avait-il bien pour parents Serenus et Amantia? Ces noms conviendraient mieux à une comédie de Shakespeare qu'à un travail sur la charte d'Alaon. Oda était-elle la tante de Bertrand et de Boggis? Waifer fit crever les yeux à quelqu'un : est-ce à son fils ou à son neveu? On retrouve dans ces arbres généalogiques des branches aînées, des branches cadettes et des rejetons qu'on n'attendait pas; de sorte que M. Rabanis se débat au milieu de ces noms pour en extraire un mot, un fait, une idée peut-être. Nous lui souhaitons de réussir, et nous constatons ici avec joie qu'à une époque où la librairie est devenue un simple métier, où les libraires sont étrangers à l'objet de leur commerce et presque ignorants, il se trouve encore des éditeurs modestes qui savent le prix et le mérite d'un beau livre, qui aiment les éditions rares et les volumes bien établis, qui ont un sourire de joie quand ils ouvrent respectueusement une vieille relique, et qui éprouvent un vrai bonheur à vendre à un connaisseur, même au prix d'un sacrifice, un bel ouvrage dont ils ne se séparent jamais sans regret. Une partie de ce que nous disons pourrait s'appliquer à l'éditeur de M. Rabanis.

Chacun des membres de l'école française d'Athènes a rapporté son butin; celui-ci une pierre, celui-là un récit. M. V. Guérin a visité l'Archipel et publie aujourd'hui les études qu'il a recueillies sur deux des îles de cette mer célèbre. Les voyageurs ont abusé des ruines, des inscriptions, des bas-reliefs, et cependant, quand on nous parle de certains chers pays, nous ne pouvons pas nous empêcher de lire avec intérêt les détails concernant les pauvres habitants de ces lieux consacrés par le souvenir.

A Patmos, Oreste éleva un temple à Diane; saint Christodule y fonda un monastère au onzième siècle et renversa malheureusement le temple païen; quatre-vingt-quinze ans après Jésus-Christ, l'empereur Domitien y relégua saint Jean l'Evangéliste. Cet exil illustra le rocher désert, et les paroles qui en sortirent remplirent le monde. Cette terre fut remuée par des prodiges. Le magicien Kynops y défia saint Jean à un duel de miracles, et finit par se noyer dans la mer d'où il retirait tous les morts que la foule lui réclamait. Saint Jean eut à lutter contre un second magicien, nommé Notiamus, qui changeait en sang l'eau avec laquelle saint Jean baptisait les convertis. Tous ces détails sont racontés par Prochore, disciple de l'Evangéliste. Le couvent fondé par saint Christodule en 1101, sur les bases sévères de la pauvreté et de la communauté, subsiste encore; mais les moines ont des serviteurs et possèdent des propriétés particulières.

M. Guérin a une grande conscience d'explorateur; il voit tout et fait tout voir. Samos est une île plus importante que Patmos; jadis elle fut célèbre par sa fertilité, et le poëte Ménandre lui avait appliqué le proverbe grec : « Les poules mêmes y donnent du lait. » Aujourd'hui cette île est couverte de forêts : on y trouve des pins, des chênes, des platanes, des mûriers, des

amandiers, des figuiers, des oliviers ; la principale culture est la vigne. En fait de souvenirs, Samos ne peut offrir que celui de Polycrate, auquel nous ne nous arrêterons pas ; ce fut, dit la chronique, un tyran si heureux, qu'il lui fut impossible de perdre un anneau qu'il jeta à la mer ; un poisson le lui rapporta sur sa table. Il faut espérer que M. Guérin continuera et achèvera son voyage dans l'Archipel.

M. Edouard Saint-Amour aime les arts et s'entend à les juger. Au moment de la grande exposition, il fit son pèlerinage à Paris et rapporta à l'*Echo du Nord* une *Causerie artistique* qu'il publia ensuite en brochure. Ce travail est sage et consciencieux ; il est complet : c'est encore un de ses mérites. M. de Saint-Amour ne révèle pas de nouveaux aperçus sur l'art et n'expose pas de théories bruyantes ; mais il a donné à sa contrée un compte rendu fin et d'un bon style de ce vaste congrès artistique auquel furent appelés tous les peuples. Faire bien avec mesure, travailler modestement à éclairer autour de soi, allumer sa lampe pour les heures où le soleil est absent, ce sont là d'humbles tâches qui sont plus méritoires souvent que d'énormes ambitions.

Il est une sorte de romans délicieux ; nous voulons parler de ceux dont l'action s'agite sur le sommet des montagnes, au bord des lacs, au fond des vallées, au revers des coteaux, sur les rocs et sur l'herbe, toujours sous le ciel. Les cœurs s'y développent simplement, largement ; ils se poursuivent à travers la nature. Comparez les passions qui vivent sur un pareil théâtre et celles qui parcourent nos rues, s'y crottent et s'y éclaboussent, se heurtent aux parois de nos appartements comme dans des cages trop étroites, se rapetissent pour être heureuses, se dégradent pour se cacher et manquent d'air à chaque instant ; comparez-les, et vous devinerez le plaisir qu'on peut éprouver à lire l'histoire de *Luze Léonard*. C'est une idylle terrible qui finit dans le sang ; c'est une fleur d'amour qui produit la mort en devenant fruit. Cette sanglante historiette, cette anecdote meurtrière contient des détails pleins d'intérêt, jeux, fêtes, danses, coutumes de la Suisse française ; les chansons populaires, la tradition, l'histoire, la fantaisie s'y mêlent : c'est un poëme de prose calme et pure ; on y voit la nature sous ses aspects doux et terribles, dans les rocs et dans les arbres, dans les nids sauvages et les fraises des bois. Ce livre renferme des chapitres qu'on doit citer, puisque l'histoire elle-même est d'une telle simplicité, que je ferais pleurer le lecteur si je la lui racontais en deux lignes. Le chapitre du sorcier, intitulé *l'Etoffe qui recroît*, montre que l'auteur est versé dans l'alchimie. Il connaît la *moelle de rocher* ou *lait de lune* ; la *pierre de tonnerre*, qui fait fuir la Chausse-Vieille ; les *pierres d'hirondelle*, qui purifient les yeux ; la *pierre de chamois*, qui donne envie de se battre ; l'*herbe sans couture*, qui préserve de la morsure des serpents ; l'*osmonde*, dont le seul attouchement fait sauter serrures et barreaux ; la *racine à neuf chemises*, avec laquelle on n'est jamais blessé à la guerre. Il connaît surtout l'art de mêler les courts épisodes à un long récit : l'*Histoire de la robe* est touchante et réunit le merveilleux et le réel dans les plus heureuses proportions. M. Juste Olivier est un poëte dont nous avons déjà parlé à propos de ses *Chansons lointaines*. Nous ne connais-

sions encore de lui que des vers; sa prose a des qualités très-rares et fort originales. Il s'y mêle un peu de prétention quelquefois. Le roman de Luze Léonard rappelle, pour les caractères et pour la scène de l'action, le Titan de J.-Paul Richter.

De M. Juste Olivier à M. Petit-Senn, il n'y a qu'à passer de la forêt au glacier. L'auteur de *Luze Léonard* représente assez un bois de sapins aux flancs d'une montagne; l'auteur des *Bluettes et Boutades* fait l'effet d'une avalanche qui s'est creusée un lit; l'un offre un talent verdoyant et triste, l'autre une raillerie aiguisée que la bonté fait fondre. M. Petit-Senn est un penseur qui s'inspire aux sources mêmes de la méditation; il vit en face de la nature, et regarde de loin les hommes s'agiter. Indépendant et bon, il parle avec indulgence, et son livre ne fatigue point le lecteur. L'auteur n'y prononce pas des oracles et n'y lance point de malédiction; il y engage une causerie fine, profonde, et, sans enlever à nos cœurs une illusion, il y ranime quelques espérances.

Les pensées détachées présentent des dangers infinis. La vérité y est rare et l'ingénieux y séduit. L'esprit se trouve frappé par le choc des mots, et une heureuse formule fait passer une réflexion souvent sans portée. Au milieu d'un roman, la pensée se dégageant d'un fait est plus saillante et plus facile à juger. Un autre inconvénient de cette forme littéraire, c'est que l'esprit du lecteur a quelquefois de la peine à sauter d'une idée à une autre, sans lien qui rattache la première à la seconde. M. Petit-Senn a su éviter ces écueils avec finesse et bonheur, et cependant il s'est gardé du ton misanthropique; il est intéressant et optimiste. On sent dans les *Bluettes et Boutades* de cet écrivain l'excellence d'un cœur qui juge et pardonne. Citons quelques pensées pour que le lecteur soit de notre avis : « Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres. — L'amour, pour les vieillards, est le soleil sur la neige; il les éblouit plus qu'il ne les réchauffe. — La politique des courtisans ressemble à leur ombre : elle rampe et tourne avec l'astre du jour. — L'enfant, comme une branche flexible, devient pour ses parents, suivant l'éducation qu'il en reçoit, une couronne ou une verge. — Regardons, pour faire l'aumône, au besoin que le pauvre en a plutôt qu'à ses titres pour l'obtenir. — Le génie prosterné devant le pouvoir ne prospère pas mieux que le blé couché par le vent; tous deux doivent mourir debout. — Donnez à tous les malheureux, quelle que soit leur profession de foi; la charité est de tous les cultes, et la pitié est due à toutes les infortunes. — Pour n'avoir pas tort, il faut que le pauvre ait quatre fois raison, et pour n'avoir pas raison, il faut que le riche ait quatre fois tort. — Le monde est aux plus fins, le ciel est aux plus dignes. — Il est plus facile au riche de faire le bien, qu'au pauvre de s'abstenir du mal. — On rend si peu de services aujourd'hui, qu'il n'y aura plus d'ingrats demain. »

On peut le voir par ces citations, le livre de M. Petit-Senn est une sorte de petit bréviaire bon à ouvrir de temps en temps. La pensée de l'auteur, quelquefois recherchée, souvent un peu trop aiguisée, est tendre et profonde presque toujours. On y découvre une sorte de bonhomie pratique, et on devine un poëte au repos. Le volume des *Bluettes et Boutades* va popula-

riser en France cet écrivain de Genève, que la librairie timide d'autrefois n'avait pas été chercher dans sa solitude et que nous accueillons comme un moraliste utile, comme un sage oublié.

L. LAURENT-PICHAT.

ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCEPTION DE M. ERNEST LEGOUVÉ.

Nous sommes dans d'excellentes conditions pour juger la dernière solennité de l'Académie française : nous ne l'avons pas vue. Ni les orateurs, ni le charme d'une diction savante, ni l'ennui d'une psalmodie monotone, ni les assistants, ni M. Sainte-Beuve, ni M. Nisard, aucune influence heureuse, aucun souvenir désagréable ne viendra mettre notre impartialité en péril. Nous examinerons en critique deux œuvres littéraires refroidies et figées côte à côte dans le même journal, et comme nous lirons avec une attention scrupuleuse les deux discours traditionnels, nous ne courrons pas le risque de blâmer ce que nous aurions mal entendu, ni d'applaudir ce que nous n'aurions pas entendu du tout. Il y a donc une intelligence parfaite de ses véritables intérêts et une précaution fort habile dans la parcimonie extraordinaire avec laquelle l'Académie réserve des places aux littérateurs pour ces solennités littéraires. Evidemment, ceux qui aiment à écouter pour apprendre, à trouver des idées sous les mots n'ont rien à faire ces jours-là. On agit avec prudence en les tenant éloignés. Il faut à ces représentations qui n'ont pas de lendemain le public aimable des premières représentations. Un auditoire indépendant ne pourrait-il pas apporter quelque turbulence dans ce calme sanctuaire, et l'Académie, qui s'est entendu reprocher bien souvent de n'avoir pas assez d'égards pour la littérature, ne prouve-t-elle pas, au contraire, son estime et son respect pour les littérateurs en ne les invitant pas ? Les dames, les gens du monde, sont les spectateurs obligés de ces jeux innocents, où l'on s'acquitte d'un discours comme d'une pénitence ou d'une charade ; c'est le plus souvent de l'éloquence d'amateurs, servie aux invités comme des friandises de ménage. Chacun, par politesse, se récrie, savoure le bonbon, en redemande encore, se pâme avec complaisance, et oublie en sortant ses émotions d'étiquette et ses applaudissements de bonne compagnie. Encore une fois, les artistes n'ont rien à voir dans ces réunions. Voilà pourquoi on ne leur donne pas de billets, et voilà pourquoi nous rendons compte de la réception de M. Legouvé après une lecture comparée des deux morceaux exécutés par les deux principaux amphitryons du dernier raout académique.

On a fait bien des épigrammes sur l'Académie. Je crois que le meilleur moyen d'y mettre un terme serait la publicité des séances ordinaires; ce jour-là serait le coup de grâce des mauvais plaisants. Quand on verrait dans quels travaux illusoires, dans quels amusements stériles se passent les récréations du jeudi, l'esprit le plus épigrammatique serait désarmé, et l'opinion publique avertirait sérieusement alors les hommes de génie et les hommes de talent de ne point aller se fourvoyer dans une compagnie qui ne fait rien, qui n'enseigne rien, qui ne conserve rien, et qui exige, comme nous aurons occasion de le prouver, des sacrifices, des pactisations souvent excessives de la part de ceux qu'elle admet à l'honneur de son insignifiance. Est-ce la pureté de la langue, son génie, son esprit que l'illustre corps a la mission de sauvegarder? Mais par quels travaux, par quelles œuvres éclatantes cette réunion d'hommes supérieurs manifeste-t-elle cette mission? Un dictionnaire, toujours commencé, jamais fini, qui proscrit des mots dont sa préface même offre de nombreux échantillons, voilà l'œuvre unique. Mais après? Quelles publications, quelles recherches, quelles découvertes sont entreprises? Quelle parole de reconfort, quelle leçon entend-on descendre de cet Olympe, aux heures de doute artistique et de défaillance morale? Cette forme prétentieuse qu'on appelait la forme académique, ce tour convenu et gourmé, imposé aux idées et aux choses, n'existe même plus. L'Académie a perdu son style; perte médiocre après tout; il n'est point offert de récompense à qui le rapportera.

Mais, dit-on quelquefois, l'Académie est un salon où l'on sait causer avec grâce, avec courtoisie; on y entretient le charme des procédés délicats; l'urbanité française, effarouchée par les révolutions, s'est réfugiée dans ce colombier. C'est là qu'on voit encore de véritables grands seigneurs et de beaux diseurs. On explique même par cette raison l'affluence toute particulière des dames aux jours solennels. Eh bien! nous croyons que sur ce point encore il faut se garder de concevoir trop d'illusions. Si l'Académie est un salon, c'est un peu à la façon du salon de Curtius, avec des têtes de cire qui ne disent rien et des habits brodés. Mais quand le phénomène de la parole est permis à ces représentants de l'urbanité française, presque toujours ils en abusent pour se faire en fort mauvais style de fort mauvais compliments. Je n'en veux pour preuve que le discours de M. Flourens, qui a dit à M. Legouvé : « Nous ne vous avons nommé que par égard pour M. votre père; vous n'avez fait que de petites choses; votre pièce la plus spirituelle est de M. Scribe; quant à votre livre sur les femmes, c'est de la galanterie sans portée et sans utilité. » Si c'est ainsi que l'urbanité s'exprime, l'Académie fera bien de donner une nouvelle définition de ce mot dans son dictionnaire. Mais, objectera-t-on, M. Flourens n'est pas un grand seigneur! Puisqu'il n'est pas non plus un écrivain, qu'est-ce qu'il fait donc à l'Académie? Hélas! il n'y fait rien, comme les autres; on peut donc l'y laisser sans inconvénients.

Chose étrange, et qui prouve l'irrésistible violence des dépravations de goût et des préjugés. Tout le monde avoue plus ou moins explicitement ce que nous venons de dire; tout le monde se moque de l'Académie, et tout le

monde veut en être, même des vrais littérateurs, même des hommes de génie. Après avoir conquis la gloire, plus d'un veut momifier sa renommée et sollicite cette consécration, comme si elle prouvait plus qu'un bon livre ou qu'un bon drame. Je ne puis attribuer cette ambition, trop universelle pour être contestée, qu'à une revanche de l'imperfection humaine sur l'émancipation acquise par le travail et le talent. Il y a quelque chose en nous d'ironique et de méchant qui nous pousse à nous amoindrir, à gâter nos meilleures facultés, et les gens qui ont une auréole naturelle autour du front ont parfois la détestable manie de se découper une couronne de clinquant. Pour les uns, pour les plus grands, c'est une sorte de suicide, et chacun sait que le suicide a son vertige; pour les médiocres, c'est-à-dire pour les plus nombreux, l'Académie est un terrain niveleur où les intelligences deviennent confraternelles, où, en se traitant de collègues, on peut se croire égaux; où l'homme sans talent, portant le même habit que l'homme inspiré, semble le valoir. Dans un recueil de contes d'Andersen, qui vient de paraître ces jours-ci, j'ai lu l'histoire de deux coquins exploitant la vanité humaine, et se disant inventeurs d'une étoffe merveilleuse dont on faisait des vêtements splendides, mais rigoureusement invisibles pour les imbéciles. Le prince, les ministres, le peuple, tout le monde alors, ne voulant pas convenir de sa sottise, se tord d'admiration devant ces prétendues étoffes qui n'existent pas. Le prince a l'air de s'habiller et les ministres en vont faire autant, quand un enfant, qui n'a pas de raison pour n'être point sincère, s'écrie que tous ces gens-là sont nus. La voix de l'innocence sert de prétexte au sens commun, qui reprend son empire. Eh bien! l'habit à palmes vertes ressemble beaucoup à ces étoffes invisibles. On croit s'habiller en le mettant; on se déshabille. On a peur de passer pour une nullité si l'on n'endosse pas un uniforme que M. Nisard a endossé, et l'homme de valeur sérieuse, contraint par le respect humain, court le risque d'un ridicule. Une fois qu'on a franchi le seuil de l'Académie, l'esprit de corps, la discipline, l'indolence paralysent les volontés, et par le seul fait de son entrée aux Invalides, le génie le plus alerte ressent les premières atteintes d'une paralysie dont il ne guérit plus. Je compare l'Académie aux Invalides, c'est là en effet le rapprochement le plus naturel, et dans bien des cas, la seule excuse de certaines candidatures. On va se reposer là des grandes batailles, des victoires ou des horions subis. Le jour d'une grande fête, on a aussi son inoffensive artillerie; on fait du bruit, les passants battent des mains; cela ne tue personne; cela amuse un peu, et le lendemain on rentre dans le silence. Quelquefois, les malins mettent du gros sel au lieu de mitraille dans leurs bouches à feu; cela blesse d'une façon comique, et cela fait croire qu'on est dangereux.

Nous avons à rendre compte des deux coups de canon échangés ces jours-ci entre M. Legouvé et M. Flourens. M. Legouvé avait mis une poignée de sel dans sa pièce; M. Flourens avait cru en mettre dans la sienne.

M. Legouvé est un littérateur estimable, un causeur spirituel, un homme du monde, et du meilleur monde, qui s'est tiré habilement de l'éloge de M. Ancelot, et qui se tirera toujours avec bonheur des situations périlleuses.

Héritier d'une renommée paisible et charmante, il a accepté avec une tendresse de bon goût la succession paternelle, qui n'a pas dépéri entre ses mains. Son père avait chanté les sœurs, les épouses, les mères; M. Ernest Legouvé a compris que par ce temps de problèmes et d'agitations sociales les madrigaux auraient tort, et il a écrit avec une plume parfois éloquente, toujours ferme et ingénieuse, un excellent livre de morale, qui était son meilleur titre à l'Académie, et que par conséquent M. Flourens s'est appliqué à rabaisser. Poëte dramatique, M. Legouvé a eu des succès dont tout le mérite ne doit pas être attribué à M. Scribe, ainsi que l'a dit encore avec exagération M. Flourens. Il a fait une tragédie, *Médée*, qu'il a eu la chance de ne pas voir jouée par M[lle] Rachel, et qui doit être l'occasion d'un nouveau triomphe pour M[me] Ristori, la seule actrice que nous ayons en France... pendant deux mois ! Tout sourit donc à M. Ernest Legouvé; l'Académie faisait un peu partie de l'héritage paternel; le fils y a prétendu, par piété filiale, et, ainsi qu'il l'a dit lui-même en commençant son discours, il a cru n'acquitter sa dette envers son père que lorsqu'il est monté au fauteuil.

La critique est tout d'abord fort à l'aise en s'adressant à un homme de cette conscience, et ce n'est pas lui qu'elle aura jamais le triste devoir d'accuser de palinodie ou d'ingratitude. Ce n'est pas lui qui reniera ses principes ! Le respect de soi-même, la bienséance, au défaut de convictions, le tiendrait toujours éloigné de ces abjurations scandaleuses qui sont la cause légitime de bien des rancunes contre l'Académie. Il ne faut donc attribuer qu'à un excès de courtoisie, qu'aux scrupules exagérés d'une politesse d'homme du monde, le soin avec lequel M. Legouvé a épargné à ses nouveaux collègues la lecture de certains passages de ses œuvres, entachés de reconnaissance pour la république. En publiant une troisième édition de son *Histoire morale des femmes*, M. Legouvé s'est aperçu qu'il rendait un hommage un peu trop vif à l'honnêteté et aux intentions des hommes de février; il s'est aperçu que, dans la conclusion de son livre, il réclamait pour les femmes des fonctions civiles, et qu'il appelait les mères et les épouses au conseil de l'instruction publique. Ces sentiments, très-sincères à coup sûr, et que sans aucun doute M. Legouvé a conservés au fond du cœur, devaient choquer les académiciens, devaient prêter à rire à M. Flourens. Il répugnait à la loyauté de M. Legouvé de modifier sa pensée, de la renier. Quoique prétendant à l'honneur de devenir le collègue de M. Sainte-Beuve, il ne s'est pas senti le courage d'aller aussi loin que celui-ci dans le renoncement; et en homme poli, discret, qui ne veut pas blesser ses hôtes, il a biffé par deux traits de plume les passages compromettants. C'est ingénieux, mais c'est excessif; M. Legouvé ne s'est pas aperçu que sa faiblesse était cruelle et qu'il y a des sympathies toujours respectables, même pour des académiciens, celles qu'on garde aux vaincus ! Il a eu beau faire, son livre conserve une intention, une portée de réforme sociale qui n'est que diminuée par ces deux retranchements; M. Flourens lui a prouvé qu'on ne s'était pas mépris à ces concessions; et il restera à l'auteur de l'histoire morale des femmes le regret d'avoir contristé d'anciennes amitiés, sans profit pour ses relations nouvelles. Nous espérons que cette victime de la politesse se repent de ces

deux sacrifices exagérés et inutiles, et nous croyons aider à l'apaisement de sa conscience en rétablissant ici les passages supprimés.

Dans sa préface, après avoir rappelé que l'*Histoire morale des femmes* avait été l'objet d'un cours au Collége de France, M. Legouvé disait :

« Cette chaire temporaire m'avait été accordée par M. Carnot, ministre de « l'instruction publique, sur la demande de M. Jean Reynaud ; je saisis avec « empressement l'occasion de les en remercier. En dépit de quelques criti- « ques plus ou moins sincères dont les actes de ces deux hommes de bien « ont été l'objet, ni l'Université, ni les familles n'oublieront qu'à ce trop « court ministère se rattachent trois faits importants : la pensée d'une école « administrative, la création d'une commission hygiénique pour les col- « léges, un projet de loi vraiment et sainement démocratique sur l'instruc- « tion primaire. »

Cet hommage sincère, cet acquit loyal d'une dette du cœur, n'existe plus dans la troisième édition. M. Legouvé, maintenant qu'il est nommé et reçu, fera bien de le rétablir dans la quatrième. Les académiciens lisent trop peu pour s'en apercevoir, et fussent-ils exposés à constater cette correction, ils ont tous, plus ou moins, trop de peccadilles de ce genre à se reprocher, pour faire à leur collègue un crime de celle-ci. La seconde suppression (n'y en a-t-il que deux dans tout le livre ? c'est ce que nous ne pouvons affirmer) est plus grave encore ; elle n'est pas seulement un acte apparent d'oubli ; elle établit un désaveu complet, catégorique, des premières opinions de l'auteur. Où il disait oui, sa courtoisie l'entraîne à dire non. Il affirmait la possibilité d'un rôle civil pour la femme ; il la nie maintenant, et les mêmes arguments lui servent.

« Cette sincère étude historique, disait-il, mise en regard des principes « posés par Condorcet, *semble créer pour notre conscience une difficulté inex- « tricable.* » Mais l'auteur prouvait que la difficulté n'était qu'apparente, et il prouvait si bien qu'on était convaincu. Il invoquait l'expérience, et dans une note que voici, rendait encore une fois hommage à ces hommes incorrigibles de Février : « Au mois d'avril, M. le maire de Paris convoqua une « commission chargée de faire un plan et un programme d'éducation pour « les femmes. Il y appela plusieurs femmes, et *les innovations les plus pra- « tiques, les réformes les plus heureuses furent proposées par elles.* » L'auteur développait, fortifiait cette idée pendant trois pages ; c'était le résumé, le sens, la morale de son livre, c'était sa raison d'être, sa foi, son but. Toute cette démonstration a été impitoyablement biffée, et voici par quelle formule de repentir, modifiant la phrase citée plus haut, M. Legouvé a prouvé son affabilité pour les idées de l'Académie : « Cette sincère étude historique, « mise en regard des principes posés par Condorcet, *nous semble trancher la « question. Les femmes ne sont pas faites pour être des hommes d'État, et toute « tentative d'émancipation politique retardera pour elles, nous l'avons bien vu « en* 1848, *leur légitime émancipation dans la famille.* » Nous ne commenterons pas cet acte bizarre ; disons seulement que M. Legouvé a décapité son livre ; il en a retiré la cervelle, en voulant en retirer la coiffure pour saluer l'Académie. L'*Histoire morale des femmes,* que nous avions accueillie avec

une cordiale sympathie, n'est plus qu'une dissertation habile qui doit nous mettre en défiance, et dont on n'ose plus se porter garant, dans la crainte d'y trouver plusieurs corrections de ce genre. M. Legouvé a eu peur d'être grondé par M. Flourens. Sa précaution a été complétement illusoire; M. Flourens a parlé de son livre sans l'avoir lu, et peu importait alors d'y laisser tel ou tel passage. Cet attentat commis par un écrivain honnête sur son œuvre prouve une fois de plus quelles exigences l'Académie manifeste à l'égard de ceux qu'elle reçoit; on tremble d'y entrer avec des convictions, on cache sa conscience et on ne voit pas que cette éclipse passagère produit une ombre qui dure toujours; M. Legouvé pouvait se contenter des théories littéraires développées dans son discours. Il a eu vraiment trop de zèle et a dépassé la limite des égards qu'on doit aux opinions des autres en maltraitant ainsi les siennes propres.

Que dire maintenant des deux discours? Ils ont été ce qu'ils devaient être, ce qu'ils pouvaient être. Celui de M. Legouvé, fin jusqu'à la ténuité, spirituel, plein de ménagements, bien écrit, sans haute portée, sans mouvement oratoire, mais d'une lecture facile, un bon article de journal; celui de M. Flourens, gourmé, pédant, haché, ingénieux par intervalles, toujours mal écrit, a voulu être épigrammatique et n'a été que brutal. Du reste, de part et d'autre, aucune tentative d'idée élevée, aucun souffle, aucune allusion aux ténèbres qui sont descendues dans le monde moral. Ce sont deux morceaux de littérature; le premier n'a sur l'autre que la supériorité des agréments de style; mais le second est bien plus académique par l'allure et par l'ennui.

M. Legouvé a parlé en fort bons termes de son prédécesseur, M. Ancelot. Il n'en a pas fait un homme de génie, ce qui eut été abuser du droit d'éloge; il l'a mis à sa place, parmi ces écrivains aimables du trône et de l'autel que la révolution de 1830 a donnés au vaudeville; mais l'occasion de faire l'éloge de la tragédie était trop tentante en présence d'un auditoire qui compte l'auteur d'*Arbogaste*, et à propos de l'auteur de *Louis IX*, pour n'y pas céder. Par suite de ce penchant, constaté plus haut, à être agréable à ses hôtes, M. Legouvé ne s'est pas aperçu que M. Victor Hugo était bien loin de là, et il a raillé les romantiques, comme il avait oublié les républicains, par simple politesse et avec un entrain charmant.

Il n'est pas besoin de réfuter cette théorie de la prééminence de la tragédie. « La tragédie, a dit M. Legouvé, a un mérite assez rare : c'est qu'elle a « été condamnée à mort deux ou trois fois, et qu'elle vit toujours. » Nous voudrions savoir dans quel coin, sur quel théâtre on ressuscite et on fait vivre des tragédies! Mlle Rachel, qui ne savait jouer que de cet instrument solennel, l'a mis à la mode pour elle-même. Racine et Corneille, dont le génie robuste survit au culte de leur muse, lui ont fourni l'occasion de belles déclamations. Mais est-il vrai que la tragédie ait prouvé par ce succès tout individuel, tout isolé, qu'elle était encore dans nos mœurs, dans nos passions? Est-ce que le génie contemporain a relevé l'autel de Melpomène et dérouillé les poignards classiques? Non. L'ivresse des premiers temps romantiques s'est apaisée, voilà tout. On admire, on vénère toujours les

grands poëtes pour lesquels la tragédie a été le prétexte de beaux vers et de beaux mouvements, mais comme on admire les monuments d'un autre âge, en les laissant dans le milieu qui les a inspirés. Quant à cette prétention de l'orateur que la tragédie représente l'idéal, l'héroïsme, nous aurions beaucoup de choses à dire. Est-ce que l'honnêteté, la vertu bourgeoise, le devoir en frac et en blouse, n'a pas aussi son idéal ? Faut-il donc toujours prendre des rois et des reines pour enseigner ? Cette distinction que cherchait à établir M. Legouvé entre l'homme et le héros me semble dangereuse, et, si j'osais, je dirais immorale. La vie vulgaire et prosaïque pour laquelle nous sommes tous faits, a besoin que nous éclairions notre conscience, que nous la remplissions de tous les bons sentiments humains, courage, patience, travail, honneur, probité, fidélité à la foi jurée etc... Mais il nous suffit d'être *hommes* ou de chercher à le devenir, sans prétendre être des *héros!* Je me défie de l'héroïsme qui a toujours l'air des tours de force de la vertu.

Qu'on écrive pour nos théâtres des drames en beaux vers ou en belle prose dans lesquels on mettra en jeu les bonnes et les mauvaises passions, qui montreront le père, l'époux, le citoyen, la mère, l'amante, dans les conditions réelles, actuelles, agissant et accomplissant leur devoir, et je crois que les spectateurs gagneront plus à ces tableaux qu'aux impossibles récits de Théramène. On n'a pas besoin tous les jours d'être grand comme le Cid, d'être stoïque comme le vieil Horace, d'être martyr comme Polyeucte, d'être prophète comme Joad; mais tous les jours on a besoin d'avoir de l'amour pour les siens, de la probité, de la charité pour les autres, de la vaillance contre les obscures mais sérieuses attaques de la vie. Est-ce à dire qu'il faille se refuser la joie de contempler par intervalles quelque colosse humain de courage et de génie ? Non. Mais les colosses sont des exceptions qui, par leur dimension même, découragent, au lieu de l'exciter, l'émulation humaine ; je ne crois pas qu'on gagne beaucoup à les contempler. La société de Louis XIV, qui a vu défiler de si majestueux héros, en est-elle moins tombée en pourriture sous Louis XV ? Qu'était-il resté du Cid, d'Horace, de Polyeucte et de Joad sous la régence ?

Ce que les moralistes, et les poëtes dignes de ce nom sont des moralistes, doivent surtout rechercher, c'est la consolation des misères morales, c'est le baume pour les blessures quotidiennes, c'est l'espérance pour toutes les intelligences. On n'a pas tous les jours son pays à sauver, mais on a tous les jours à le servir ; les vertus pratiques du citoyen ont donc besoin d'être enseignées plutôt que les prouesses grandioses. On n'a pas tous les jours à venger son père d'un soufflet, mais on a tous les jours à l'aimer et à continuer son œuvre. Toutes les femmes ne sont pas Chimène, mais toutes ont droit à l'estime, au respect. Encore une fois, j'admire les héros, mais je crois que leur culte exclusif a des périls. Quand quelques hommes sont acclamés comme des quintessences d'honneur, de génie, de talent, les autres se croient dispensés d'avoir leur part de ces vertus. Il se fait une absorption exagérée de la vie sociale par un seul ou par quelques-uns, au détriment des autres ; le siècle des grands hommes amène presque toujours le siècle

des petits hommes. C'est dans ce sens que je trouvais immoral et dangereux ce culte de l'héroïsme qui est le premier prétexte de toutes les idolâtries et l'excuse de tous les fétichismes.

Rousseau a dit, et ses paroles résument parfaitement notre opinion sur ce point : « La continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne « demande pas moins de force que les actions héroïques ; on en tire meil« leur parti pour l'honneur et pour le bonheur, et il vaut infiniment mieux « avoir toujours l'estime des hommes que quelquefois leur admiration. » Eh bien, ces règles de la vie ordinaire doivent servir de guide aux poëtes dramatiques. Le théâtre n'est point une foire où l'on montre des hommes de six pieds, mais un miroir pour des hommes de notre taille. Quant à l'idéal, il se trouve partout, sous la plume d'un homme de talent, dans l'histoire de César Birotteau, aussi bien que dans l'histoire d'Agamemnon.

M. Legouvé a comparé la tragédie à un ballon ; je n'aurais pas trouvé une meilleure épigramme. Vide, gonflée, et toujours exposée aux coups d'épingle de la réalité, la tragédie s'envole, mais comme la fumée et comme les nuages, dans le vague, et sans pouvoir nous guider vers quoi que ce soit. J'aime mieux, pour continuer la métaphore, le drame, cette locomotive ardente qui rugit, mais qui court sur le sol, traînant après elle tout un peuple qu'elle porte vers un but déterminé. Mais, après tout, M. Legouvé tient-il à sa définition de la tragédie ? N'est-ce pas là encore une flatterie de bon ton et une excuse de *Médée ?*

A propos de *Médée*, et pour prouver à M. Legouvé combien il est dangereux de poser en matière d'art des règles trop absolues et trop restrictives, je lui rappellerai que dans son *Histoire morale des femmes*, au chapitre de la mère, il a prétendu que « la fiction théâtrale elle-même n'avait jamais « osé porter atteinte à ce personnage de la mère. Le théâtre, continue-t-il, « a représenté des épouses adultères, des frères ennemis, des fils qui tuaient « leur mère ; mais une mère qui tue ses enfants, il n'en existe qu'une dans l'histoire poétique, c'est Cléopâtre. »

Ne trouvez-vous pas piquant que ce soit l'auteur de l'*Histoire morale des femmes* lui-même qui donne l'exemple de cette infraction à la loi de convenance imposée par lui au théâtre, et que ce soit le type de Médée qu'il ait précisément choisi ? Les subtilités de l'héroïne de M. Legouvé à Jason, lui reprochant d'être l'instigateur du meurtre, n'empêcheront jamais que Médée n'ait tué elle-même ses enfants ! Qu'on lui donne les circonstances atténuantes, mais qu'elle soit déclarée coupable ! Il est donc bien inutile de prononcer des exclusions. Si la tragédie de *Médée* est une belle chose, M. Legouvé aura raison contre lui-même. Mais, en attendant, avons-nous tort d'être un peu en défiance de ses assertions académiques, et ne nous a-t-il pas donné le droit de constater la fragilité de ses théories ?

Quant au passage du discours relatif aux collaborations, il nous paraît préparer la candidature de MM. Leuven et Brunswick ; c'est tout ce qu'on peut en dire. Se mettre deux pour avoir le talent d'un seul ne sera jamais qu'un expédient ; et bien que je n'aime pas le discours de M. Flourens, je dois avouer cependant que celui-ci a été dans son droit en répondant qu'on

ne fait pas des pièces comme *le Misanthrope* en collaboration. Les collaborateurs sont comme des béquilles ; on s'en passe quand on sait marcher seul; il vaut mieux s'en servir que de ne pas marcher du tout; mais ils rendent des services et ne constituent pas un principe. Le travail solitaire, acharné, même impuissant, rapporte moins, mais vaut plus pour la conscience. On doit s'aider les uns les autres dans la tâche quotidienne, mais non pas s'absorber. Il n'y a pas de nation sans individualités; il n'y aurait plus de littérature s'il n'y avait que des collaborations. M. Legouvé veut des héros dans les tragédies, mais des anonymes dans les tragédiens ; c'est trop et trop peu de prétentions.

Nous n'avons qu'à applaudir à la fin du discours. Cet éloge éloquent de la famille moderne n'était peut-être pas amené bien directement par le sujet, mais il n'est pas permis à un Legouvé de manquer l'occasion de rendre aux femmes un hommage qui peut faire sourire, et qui, au fond, est une preuve d'intelligence sérieuse et de conscience. En somme, à part les restrictions que nous avons exposées avec la franchise qu'on doit à un galant homme, nous trouvons que la séance académique a été l'occasion d'un légitime et beau succès pour M. Ernest Legouvé; mais nous ne savons pas si parmi ceux qui l'ont si bruyamment applaudi, il s'en trouvait beaucoup dont la sympathie fût aussi sincère que celle que nous avons toujours eue pour ce talent facile et gracieux, pour cet homme de bonne volonté qui avait parfaitement compris les tendances de la révolution de février, en faisant à la jeunesse un cours sérieux et libre sur le rôle de la femme dans la société de l'avenir. Quel malheur qu'un philosophe soit aussi quelquefois un homme du monde ! Philinte a du bon; mais à la condition qu'il n'aura pas écrit dans ses heures d'enthousiasme un livre d'histoire et de haute morale, car alors tant pis pour l'histoire brutale, tant pis pour la morale, trop morale !

M. Flourens, lui, s'est attribué le rôle d'Alceste. Ainsi que nous le disions en commençant, il n'a pas ménagé le récipiendaire; il l'a aussi maltraité que le style. Son discours plein de lieux communs, fleuri des métaphores de la rhétorique, n'est pas seulement de la mauvaise prose et de la mauvaise critique, mais aussi du mauvais ton. Je ne sais pourquoi l'Académie prend la mode de tancer vertement, et souvent avec injustice, ceux qu'elle a admis à l'honneur de ses fauteuils. Il semble qu'à chaque entrée nouvelle, on veuille se défendre d'avoir nommé le nouvel élu ; il n'y a même plus au fond de ces mercuriales le compliment obligatoire et banal dont on entortillait jadis les épigrammes. On jette crûment les reproches en face ; on tient à prouver au public que tous les choix de l'Académie sont plus que contestables. Ce n'était pourtant pas ce qu'il y avait lieu de démontrer, dans le cas présent.

M. Flourens n'est pas un grand seigneur, mais il passe pour un savant à l'Académie française. Il y représente la physiologie et l'Elixir de longue vie. Nommé autrefois aux dépens de Victor Hugo, pour montrer à ce dernier qu'on s'y connaissait en antithèse violente et sarcastique, M. Flourens n'a pas pardonné aux romantiques sa victoire sur eux; il ne se lasse pas de

triompher, et la dernière séance lui a permis de déployer une fois de plus, sur ce sujet, ses grâces naturelles et extra-naturelles.

Répondant à M. Legouvé, il est entré brusquement en matière, et lui a parlé aussitôt de la *lyre* du *Mérite des femmes*, du sanctuaire de la famille *empreint d'inspirations*, de *l'ombre* de la reconnaissance qui a abrité les premiers essais du nouvel académicien, et des *échos protecteurs* qui ont reçu ses vers. Un terme affectionné par M. Flourens et qui revient plusieurs fois n'est autre que celui-ci : la *touche* du poëte. « Bientôt, dit-il, *reprenant* la *touche* du poëte. » « Les études qui ont donné à votre *touche* le *ton* grave qui est le *ton* vrai de la tragédie. »

M. Flourens n'est pas tout à fait du même avis que M. Legouvé sur la question de la tragédie. « L'art, dit-il, en se perfectionnant, s'est imposé le devoir de *borner* le domaine de *l'idéal*. » Je trouve à ce compte-là que le discours de l'illustre physiologiste est trop perfectionné. Mais en vérité est-il sérieux, après vingt ans de luttes et de conquêtes, de venir nous parler des bornes de l'idéal ?

Ces chicanes, au surplus, de M. Flourens ne sont que les bagatelles de la porte. Ce qu'il reproche surtout à M. Legouvé, c'est d'avoir, « par *une vibration du cœur paternel*, » écrit l'histoire morale des femmes. M. Flourens défend la plus laide moitié du genre humain. Il trouve que « les femmes doivent *s'abriter à l'ombre des vertus suaves*, » que ce parasol leur suffit, et « *que ces êtres délicats rétablissent par les joies secrètes de la conscience un équilibre qui pour être voilé n'en est que plus doux*. » Se roulant alors avec l'aimable abandon d'un troubadour de l'Institut dans les périphrases les plus galantes, et voulant rendre M. Cousin jaloux de ses hommages rétrospectifs, M. Flourens s'agenouille devant l'hôtel de Rambouillet. « C'est là que Malherbe, « Racan, Vaugelas, Balzac, Voiture, apportaient leur encens à des femmes « spirituelles, *qui*, quoique égarées par leurs prétentions, furent utiles, car « elles donnèrent le signal des luttes animées de l'esprit entre les deux « sexes, et leur préciosité même, *qui* opposait une digue à la crudité d'un « langage *qui* alors n'était pas plus châtié *que* ne l'était le goût, devint une « cause d'efforts et par là de progrès. »

Cette tirade a pour but sans doute de prouver que M. Legouvé a tort de réclamer pour les femmes plus de droits civils, une autorité plus réelle, plus d'égalité dans la famille et dans la société. Car, au fond, c'est de cette question qu'il s'agit. Je crois très-sincèrement que M. Flourens n'a pas lu, n'a pas même feuilleté le livre de M. Legouvé. Il n'y voit que des flatteries aimables, que des hommages poétiques. C'est une erreur ! Demander à l'aide d'arguments sérieux, de preuves historiques, pour les jeunes filles : Une réforme de l'éducation, — une loi sur la séduction, — l'intervention réelle des fiancées dans la rédaction de leur contrat, etc. Pour les épouses : Une majorité, — l'administration de leurs biens particuliers, — le droit de paraître en justice sans le consentement de leur mari, — la limitation du pouvoir du mari sur la personne de la femme, etc. Pour les mères : Droit de direction, — droit d'éducation, — droit de consentement au mariage de leurs enfants, etc. Pour les femmes : Admission à la tutelle et au conseil

de famille, — admission aux professions privées, — admission dans les limites de leurs qualités et de leurs devoirs aux professions publiques et sociales. Demander tout cela, c'est mettre le doigt sur un des points saignants de la société actuelle; c'est faire plus qu'un livre de sympathie banale et touchante; c'est s'aventurer dans une voie laborieuse et difficile, mais sévère et élevée. Traitez M. Legouvé de socialiste, soit; mais ne confondez pas l'effort d'un homme attristé du dix-neuvième siècle, avec la guirlande poétique cueillie par la muse légère d'un autre âge. Les railleries prétentieuses de M. Flourens, ses conseils à un provincial, son éloge de la conversation des salons, tout cela est inutile et n'est qu'un prétexte à expansion du *fluide* poétique, comme il appelle lui-même la poésie. Si l'on voulait faire l'Académie et les femmes présentes juges d'une controverse, il fallait prendre la question de plus haut; mais il fallait lire, étudier; et l'Académie a horreur des problèmes sérieux. Le monde va comme il peut; elle ne s'en occupe guères petit. Les questions, les petites critiques, la petite littérature, voilà ce qui la met en verve. Je disais que ces invalides aimaient à tirer le canon, à faire du bruit; ils aiment aussi à porter des petites lances sans danger, avec des petites banderoles; le vent joue dans ces flammes, les agite; cela réjouit l'œil, et... voilà tout! La séance finie, il ne reste rien de ces solennités, rien que cette triste et double impression :

D'un côté, les efforts pénibles d'un homme de valeur pour s'amoindrir, pour dissimuler la franchise de ses pensées, pour ne heurter aucune idée trop sérieuse, et perdant, ou risquant au moins, des amitiés loyales pour une fraternité mensongère. De l'autre côté, l'esprit de corps le plus étroit, la morgue la plus infatuée, la négation la plus absolue des récentes conquêtes de la littérature; un corps illustre qui s'isole de plus en plus de son siècle et ne veut rien voir, rien entendre de ses douleurs, de ses troubles, de ses doutes, de ses agitations; voilà le spectacle que donne l'Académie à chaque nouvelle réception. Il est vrai que les dames y sont nombreuses, qu'elles ont de fraîches toilettes; qu'elles sont accessibles à l'émotion; que les académiciens ont des palmes à leurs habits qui peuvent passer pour des branches de myrte; que les orateurs lisent bien; que l'auditoire est bienveillant; qu'on applaudit beaucoup, et que l'Académie enfin n'est qu'un salon bavard, inutile et vain, comme la plupart des salons d'à présent. En somme, les dames sont devenues le seul agrément de l'Institut. Quel dommage qu'elles n'y fassent qu'écouter!

LOUIS ULBACH.

REVUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Manon Lescaut*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber. — THÉATRE-LYRIQUE : *La Fanchonnette*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Rozier, musique de M. Clapisson. — THÉATRE-ITALIEN : Rentrée de M[lle] Giula Grisi. — *La Sémiramide*. — *La Norma*. — M. Bottesini. — SOCIÉTÉ DES CONCERTS : Cinquième concert. — Soirée musicale de M. Jacques Baur.

La *Manon Lescaut* de M. Scribe n'est pas tout à fait celle que vous connaissez. C'est une fille légère, insouciante, fort peu disposée à suivre le conseil de sa laborieuse amie, *Marguerite*, mais fidèle à son *Desgrieux*. Celui-ci a vendu six cents livres je ne sais quel bijou, sa dernière ressource : les voilà riches : « Qu'allons-nous faire de cette fortune ? dit Manon. Allons dîner au boulevard du Temple, au *Cadran-Bleu*, ou chez *Bancelin*. » On invite toutes les voisines, et de plus, le cousin *Lescaut*, confident du marquis d'Hérigny, son colonel. Ce Lescaut est un fieffé coquin, joueur et ivrogne, qui ne jure que par son honneur de gentilhomme et sert, moyennant rétribution, les amours de son maître épris de la belle Manon. Il perd au jeu la somme que le marquis lui a donnée pour apaiser ses *scrupules*. Manon lui confie généreusement la bourse qui contient les six cents livres, l'argent de Desgrieux a le même sort que les pistoles du colonel. Aussi, lorsqu'il s'agit de payer le dîner de M[me] Bancelin, Desgrieux, qu'on menace d'arrêter avec Manon, ne trouve rien de mieux à faire, pour se procurer de l'argent, que de s'engager dans le régiment du marquis. Manon veut l'aller voir à sa caserne, mais il lui faut une permission du colonel; elle n'hésite pas à l'aller demander. Comme bien vous pensez, le marquis met tout en œuvre pour la séduire ; ce riche hôtel, ces bijoux, tout cela est à Manon si elle le veut. Manon accepte, et comment refuserait-elle ? on lui demande si peu de chose en échange : *un seul baiser !* ce fameux *seul baiser* qui se retrouve dans tous les opéras de M. Scribe. Voilà donc Manon dame et maîtresse, et le cousin Lescaut heureux et fier de voir enfin la famille traitée selon son rang. Tout cela est *à nous !* dit-il, en regardant avec satisfaction autour de lui. Il contemple les riches parures qu'il appelle *bijoux de famille*, et fourre, par distraction, un écrin dans sa poche. Pendant ce temps, Desgrieux fait des siennes : il a frappé son caporal et s'est enfui. Instruit, sans doute, de la visite de Manon au marquis, il s'introduit dans l'hôtel par la fenêtre, et reproche à sa maîtresse sa trahison. Manon ne tarde pas à se justifier, et le marquis, arrivant par une porte secrète, trouve les deux amants joyeusement attablés. Il veut faire jeter Desgrieux à la porte, mais le chevalier saute sur une épée qui l'attend là depuis le commencement de l'acte, et fond sur d'Hérigny qui a tiré la sienne. Le marquis est blessé, mais avant de tomber il déchire généreusement l'acte d'engagement de Desgrieux. — Au

troisième acte nous sommes à la Louisiane. Nous y retrouvons Marguerite, la jeune lingère, amie de Manon, sur le point d'épouser Gervais, son amoureux. Un vaisseau, chargé de femmes condamnées à la déportation, vient d'arriver de France; parmi ces malheureuses, Marguerite reconnaît Manon qu'on a crue coupable du vol de l'écrin enlevé par *Lescaut*. Desgrieux l'a suivie. Il achète, d'un inspecteur brutal, moyennant *un louis par minute*, le droit de parler à Manon. Comme il n'a que dix louis, au bout de dix minutes, l'inspecteur les sépare et annonce qu'il va faire à Manon l'honneur de la prendre pour compagne. Fureur du chevalier : l'inspecteur lève son bâton, mais Desgrieux tire un pistolet de sa poche et fait reculer, jusqu'au seuil de l'habitation, son farouche rival sur qui Marguerite ferme vivement la porte. Marguerite se dépouille à la hâte de ses vêtements de mariée, les donne à son amie, et, à la faveur de ce déguisement, Manon, conduite par Gervais, s'échappe avec Desgrieux. Aussitôt on entend retentir le canon qui signale l'arrivée du nouveau gouverneur, le marquis d'Hérigny. « Le marquis d'Hérigny ! s'écrie Marguerite, ils sont sauvés ! »

Le dernier tableau représente *le désert*. Manon et Desgrieux arrivent épuisés de fatigue. La soif les tourmente, et pas une goutte d'eau ! Manon tombe la première... Bientôt on entend au loin la voix de leurs amis qui se sont mis à leur recherche. Ils arrivent trop tard : Manon est morte.

Tel est le libretto de *Manon Lescaut*, un des plus tristes, sous tous les rapports, qu'ait produits M. Scribe. Est-ce qu'il ne serait pas bien temps de renoncer enfin à toutes ces vieilles *ficelles*, et de songer à donner au musicien un poëme qui ait le sens commun ?

Arrivons à la partition. L'ouverture, comme toutes celles de M. Auber, est faite avec des motifs de l'Opéra. Dans l'introduction la clarinette reproduit note pour note le commencement du motif chanté dans la coulisse par Zerlina, au premier acte de *la Sirène*. Puis vient un chant de hautbois simple et mélancolique sur lequel se prolonge une tenue à la tonique du premier hautbois à l'aigu. Cette introduction, d'un caractère doux et triste, est la meilleure partie de l'ouverture. Le premier motif de l'allegro est celui du ballet du second acte. Il a de la vivacité, de l'entrain, mais manque un peu de distinction. Le second, dit par la clarinette, est plein de douceur et d'élégance; nous le retrouverons dans le délicieux quatuor du troisième acte. Il y a là un trémolo de violons d'une belle harmonie et très-délicatement nuancé. Le passage subit du mezzo-forte au piano y produit un heureux effet. Ces deux motifs sont cousus ensemble à l'aide de lieux communs bruyants et sans intérêt. Cette ouverture n'est pas une des meilleures de M. Auber; mais elle est agréable et on l'écoute avec plaisir.

L'air du marquis renferme une phrase très-heureuse, sous le double rapport harmonique et mélodique; mais la strette à six-huit manque d'originalité.

On retrouve, dans les couplets du chant de Manon à son entrée, toute la finesse, toute la grâce de M. Auber.

Le début du duo où Manon lit à Marguerite la lettre de Gervais est très-beau. Les violoncelles y font entendre un accompagnement plein de ten-

dresse, de charme et d'originalité. Mais la phrase qui suit est bien connue : on a entendu cela partout. Le dernier motif a de la gaieté, de la franchise. Le compositeur s'en est servi avec beaucoup d'esprit dans le récitatif de l'air de Manon, qui s'enchaîne avec le duo. Cet air, écrit pour faire briller la cantatrice, renferme un andante à neuf-huit d'une mélodie élégante, mais trop chargée de notes, et un allegro qui n'a rien de bien saillant, si ce n'est une rentrée fort piquante. Mme Cabel s'y livre aux exercices les plus périlleux, aux vocalises les plus hardies, aux arpéges les plus audacieux. Elle y fait entendre un *fa* suraigu. Nous avions entendu déjà Mme Gassier donner cette fabuleuse note qui, il faut le dire, ressemblait beaucoup à ce qu'on appelle vulgairement un *couac*. Le *fa* de Mme Cabel n'est pas plus satisfaisant ; cela est laid, désagréable à entendre. Il faut pouvoir donner de pareils sons avec certitude, avec pureté, ou s'en abstenir.

Après cela vient un trio entre Manon, Desgrieux et Lescaut, dont la première partie est assez médiocre, mais dont la fin est très-jolie. Sur les gammes descendantes des violons en tierces, *pizzicato*, la flûte et le soprano lancent tour à tour des arpéges pleins de grâce et de légèreté. J'en demande bien pardon aux amateurs exclusifs de la grande musique, mais il m'est impossible de ne pas être charmé par ces *petites* choses-là, qui abondent dans la musique de M. Auber et attestent seules un grand musicien.

Le second tableau s'ouvre par un ballet dont le motif a été entendu dans l'ouverture, où il était joué pianissimo. Ici, les trombones et la grosse caisse lui donnent un caractère en harmonie avec la danse qui a des allures de *cancan* assez prononcées. La chanson de *la Bourbonnaise*, très-joliment arrangée par M. Auber, a obtenu les honneurs du *bis*. Mme Cabel la termine par une gamme rapide aboutissant à un *ré* qui vaut mieux que son *fa*.

Pendant la quête que fait Manon pour une pauvre chanteuse, l'orchestre fait entendre le motif de hautbois que nous avons loué dans l'introduction de l'ouverture. Dans le final, une phrase très-belle et largement dessinée, sur ces mots : *O douleur mortelle!* est déparée par de petits triolets tout à fait hors de saison, qui lui enlèvent en grande partie son caractère. Le compositeur a beaucoup trop pensé au gosier de Mme Cabel.

Au second acte, on a beaucoup applaudi un air du marquis, parfaitement chanté par Faure qui s'y sert avec habileté de la voix de tête. Il n'y a qu'à louer dans le duo entre Manon et d'Hérigny. Le six-huit, *andante*, chanté d'abord par Mme Cabel et repris par Faure, à la dominante ; le gracieux mouvement de valse qui lui succède, et la strette qui termine ce duo, sont d'heureuses inspirations mélodiques. Ce morceau est un des meilleurs qu'ait écrits M. Auber. Nous aimons beaucoup aussi les couplets : *Je veux qu'ici vous soyez reine*, dont le refrain est ravissant, et que Faure termine par un trait merveilleusement exécuté.

Encore un air de Manon Lescaut, que nous préférons de beaucoup à celui du premier acte, et qui se compose d'un bel andante à neuf-huit où la flûte et la clarinette dialoguent avec la voix, d'un six-huit plein d'originalité, d'un allegro d'un mouvement vif, auquel les sons lointains de l'orchestre du bal servent de ritournelle. Malgré notre peu de sympathie pour le genre

de talent de Mme Cabel, nous devons reconnaître qu'elle chante très-bien cet air. S'il suffisait, pour être une grande artiste, d'avoir une voix souple, agile, d'une étendue extraordinaire, Mme Cabel serait assurément digne de ce nom; mais il faut autre chose.

Mentionnons un duo (Manon et Desgrieux) qui n'a rien de remarquable, et nous en aurons fini avec ce second acte qui nous semble bien supérieur au premier.

Le troisième acte fera époque dans la carrière musicale de M. Auber. Il commence par un ballet dont le motif à trois temps sur une double pédale est d'une excellente couleur locale. Puis vient une chanson sur des paroles en patois nègre, mélodie charmante et pleine de caractère, chantée par Mlle Bélia d'une manière très-satisfaisante. La romance de Jourdan (Gervais) n'a pas produit beaucoup d'effet. Une belle et expressive mélodie de violoncelle accompagne l'entrée de Manon. Le trio entre Manon, Desgrieux et l'inspecteur, offrait au compositeur une situation dont M. Auber ne nous paraît pas avoir tiré tout le parti possible; mais le quatuor : *Du courage*, pour deux soprani et deux ténor (Manon, Marguerite, Desgrieux, Gervais), est un de ces morceaux qu'on écoute avec délices, qu'on se rappelle avec émotion. Il est chanté tout entier à *mezza voce* et se termine, pianissimo, par une cadence plagale.

Au quatrième tableau (le désert) M. Auber a placé une symphonie très-remarquable. Sur la lourde pédale des basses, de longs accords d'instruments à vent, entrecoupés de silences, semblent se traîner péniblement et expriment avec une grande vérité la fatigue et le découragement. Manon et Desgrieux agenouillés adressent au ciel une prière d'une suavité vraiment céleste. C'est une mélodie composée seulement de quelques notes qui reviennent à plusieurs reprises. Le ténor la commence; le soprano l'achève. La phrase du ténor se reproduit chaque fois avec une nouvelle harmonie que le compositeur a variée avec cette science qu'il possède à un si haut degré; science qui ne s'apprend pas et qui n'est le partage que des organisations privilégiées. Avec l'étude on devient un harmoniste *correct*, mais pour être un harmoniste *original*, il faut le génie. Ceci soit dit pour les gens qui veulent à toute force voir de l'algèbre dans la musique, et qui, à coup sûr, ne sont guère algébristes ou pas du tout musiciens.

Avant de mourir, Manon chante une prière d'une expression profondément religieuse. On entend au loin le motif du quatuor (*Du courage*) qui annonce l'arrivée de Marguerite et de Gervais, et l'opéra se termine par la reprise en chœur de la prière accompagnée par les harpes et les instruments à vent.

Huit jours après nous assistions à la première représentation de *la Fanchonnette* au Théâtre-Lyrique.

Nous sommes sous la régence, en pleine conspiration de Cellamare. Le prince de Listhenay, malgré son titre, n'est qu'un pauvre sous-lieutenant au régiment de Royal-Champagne. Son oncle, en mourant, a donné toute sa fortune à une jeune fille, sa maîtresse, sans doute. Mais, chaque fois que Listhenay a besoin d'argent, un vieillard mystérieux qui ne parle que par

monosyllabes, et se dit envoyé par une tante du prince qui habite la Havane, arrive toujours à point pour le tirer d'affaire; aussi Listhenay l'a-t-il surnommé *le père Bonheur*. Le jeune homme est amoureux de la fille de Boisjoli, un richissime financier, qui conspire avec Cellamare, et a promis la main de sa fille au duc d'Apuntador, un des principaux conjurés. Ce seigneur s'est adressé, pour faire copier une lettre, à Candide, jeune écrivain public. Candide se trompe et lui remet, à la place de sa lettre, un acrostiche qu'il a fait pour *la Fanchonnette*, la chanteuse du boulevard du Temple, dont il est amoureux. La Fanchonnette, au lieu de l'acrostiche qui lui est destiné, reçoit la lettre du duc et découvre ainsi les projets des conspirateurs. Disons tout de suite que la Fanchonnette est l'héritière de l'oncle de Listhenay, lequel oncle n'a eu pour elle qu'une affection toute paternelle. C'est elle qui est la prétendue tante de la Havane et pourvoit aux besoins du jeune prince. Déjà elle a acheté pour lui le régiment de Royal-Champagne. Profitant du secret qu'elle a surpris, elle menace l'Espagnol et le financier de tout révéler, si celui-ci ne consent à donner la main de sa fille à Listhenay qui sera riche maintenant, car sa vieille tante de la Havane lui apporte une fortune (vous devinez que c'est *la Fanchonnette* qui joue le rôle de la tante). Listhenay épousera Mlle Boisjoly, et la Fanchonnette, après tant de belles actions d'autant plus méritoires qu'elle aime en secret le jeune prince, continuera à charmer par ses chansons les oisifs du boulevard du Temple.

La partition de M. Clapisson a obtenu un succès éclatant et mérité. Elle est écrite avec soin et atteste un talent consciencieux.

L'ouverture débute par un vigoureux unisson destiné, sans doute, à faire ressortir la marche mystérieuse des deux clarinettes au grave, accompagnée par le pizzicato des basses. Cette marche, qui dans l'opéra annonce toujours l'arrivée du *père Bonheur*, est une très-heureuse idée. L'abaissement du septième degré y produit un effet d'autant plus singulier, que cette marche est écrite dans le mode majeur. L'allegro est une valse, dont le motif principal, gracieux et léger, se retrouve dans le charmant duo du troisième acte. Cette ouverture, habilement instrumentée, a été couverte d'applaudissements.

Le premier acte, dont la scène est au boulevard du Temple, comme le deuxième acte de *Manon Lescaut*, s'ouvre par un chœur très-animé. Les cris des bateleurs, des marchands de toute espèce : *Voilà le plaisir, mesdames ! A la fraîche, qui veut boire !* etc., s'y mêlent dans un désordre pittoresque, avec une savante confusion. Viennent ensuite un chœur d'hommes : *Vive Bancelin !* très-bien accompagné par les cuivres; une romance, chantée par Monjauze (le prince de Listhenay), a qui on l'a fait répéter; des couplets de Mlle Boisjoly, où elle parle de sœur Agnès et de couvent, et que, pour cette raison, M. Clapisson a fait précéder d'une ritournelle qui rappelle le cloître, comme dans le *Domino noir*. Puis un air de Fanchonnette, accompagné par le chœur dont nous avons remarqué la belle harmonie; un duo entre Fanchonnette et Listhenay : *Ah! le joli repas!* qui renferme un joli point d'orgue à deux voix, parfaitement exécuté par Mme Miolan-Carvalho et Montjauze, et se termine par un élégant motif en mouvement de valse. Les couplets de Fanchonnette :

Allons, allons, mon cœur, silence! où les deux bassons ont l'intention d'imiter les battements du cœur de la jeune fille, nous ont paru un peu trop ingénieux. Nouveaux couplets de Fanchonnette, avec refrain en quintette. Un chœur assez commun précède les couplets (encore des couplets) de Listhenay : *Colonel! je suis colonel!* où le compositeur s'est bien gardé d'oublier la trompette. Enfin ce premier acte se termine par *des couplets : Ah! ah! la Fanchonnette vous chansonnera*, qu'on a redemandés avec enthousiasme.

Au deuxième acte, une romance, parfaitement accompagnée par le violon solo, a été chantée un peu bas par Monjauze. L'air d'Hermann-Léon (le duc d'Apuntador) commence par un andante qui a de la distinction : *A vos genoux, charmante fiancée.* Nous aimons moins l'allegro; les vocalises qui le terminent rappellent un peu trop celles du *Châlet*. Après un trio, ou plutôt un air de Fanchonnette, car les deux autres voix n'y jouent qu'un rôle assez insignifiant, vient un chœur sur un motif d'orchestre très-original. On croirait ce motif écrit par Auber, tant il a de grâce piquante. Nous devons louer, dans le ballet, un *andante* d'une harmonie très-remarquable. Le *Noël de M. Jean* n'est pas neuf de mélodie, mais il a de la franchise et du caractère. Nous préférons le boléro si brillamment chanté par M[me] Miolan, mais qui, malgré le mérite que nous nous plaisons à lui reconnaître, nous a paru un peu long. Le trio suivant (Fanchonnette, le duc, Boisjoli) a produit beaucoup moins d'effet. C'est cependant un excellent morceau, la première partie du moins. Les voix y sont disposées avec habileté; mais la fin ne répond pas au commencement. Dans le finale, la voix de *la Fanchonnette* chante dans le lointain une mélodie reprise par le chœur d'abord, puis par le hautbois, pendant que *Fanchonnette* fait entendre de brillantes vocalises.

Un beau chœur à voix d'hommes commence le troisième acte : le ténor solo s'y détache avec beaucoup d'effet. M[me] Miolan chante ensuite un grand air dont l'andante a de la noblesse; l'allegro, assez ordinaire, a été exécuté par la cantatrice avec une perfection remarquable. Il faut citer aussi une belle romance, d'une mélodie touchante et expressive.

Le morceau capital de la partition est le duo de Listhenay et de la vieille tante (Fanchonnette) : rien de plus frais, de plus gracieux que ce morceau; M[me] Miolan y est charmante d'esprit et de finesse; il y a surtout une rentrée qui ressemble à un doux éclat de rire et qu'elle chante d'une manière ravissante.

La Fanchonnette, qui servait de début à M[me] Miolan-Carvalho, a été pour cette artiste et pour l'auteur l'occasion d'un triomphe éclatant. Cependant, pour dire toute notre pensée, il y a dans les formes de cette musique je ne sais quoi d'*à la mode* qui, nous le craignons, la fera vieillir vite.

M[lle] Grisi a fait sa rentrée au Théâtre-Italien dans *la Semiramide*, un des opéras de Rossini les plus riches en mélodies. Il y a des gens, admirateurs *quand même* de l'illustre maître, qui trouvent dans cette musique quelque chose de *babylonien*. A notre avis la couleur locale y est à peu près nulle, la vérité scénique presque totalement négligée. L'ouverture, sauf l'introduction qui est magnifique, manque tout à fait de caractère et pourrait aussi bien convenir à tout autre opéra. La scène où paraît l'ombre de Ni-

nus; le chœur des prêtres, au second acte; l'air d'Assur, avec chœur, renferment des beautés de premier ordre; mais, dans tout le reste, Rossini paraît ne s'être nullement préoccupé des paroles; il fait dire à l'acteur : *Mon sang se glace*, du même ton dont il dirait : *Je suis Lindor*. Sous le masque d'Assur et d'Arsace, on reconnaît trop aisément Figaro et Rosine. Nous n'avons pas eu le bonheur d'entendre Mlle Grisi à l'époque où elle était dans toute la force de son talent. Aujourd'hui elle a une voix dure et désagréable, et sa vocalisation manque de netteté. Il lui reste un beau talent de tragédienne, mais cela ne suffit pas à une cantatrice. Nous désirerions, d'ailleurs, qu'elle se montrât plus sobre de gestes violents. Elle nous a fait une meilleure impression dans *la Norma*, celui des opéras de Bellini que nous préférons à tous les autres. Là, du moins, la vérité est respectée. La marche religieuse de l'introduction, et le chœur des druides, au deuxième acte, sont des morceaux d'une beauté sévère et grandiose. L'air : *Casta diva*, la prière d'Adalgise, le duo d'Adalgise et de Norma; l'introduction instrumentale qui précède l'air de Norma; celui qu'elle chante aux genoux d'Orovèse, voilà des mélodies vraies et bien senties. Le compositeur s'est élevé, dans le finale, à la plus haute expression dramatique.

Mlle Grisi a obtenu un magnifique succès dans ce rôle où elle a déployé une grande énergie. On l'a applaudie avec enthousiasme dans le neuf-huit du trio en *si* bémol, qu'on lui a fait répéter.

Nous avions entendu parler du talent de M. Bottesini sur la contre-basse; les merveilles qu'on nous en racontait ne sont point au-dessous de la réalité. Nous ne savons pas ce qu'était Dragonetti, le célèbre contre-bassiste de la société philharmonique de Londres, mais, à coup sûr, il ne pouvait être superieur à M. Bottesini, dont l'habileté tient du prodige. Il exécute sur ce gigantesque instrument des passages en doubles cordes, en sons harmoniques, enfin tout ce que le plus habile violoncelliste aurait peine à jouer.

Dans la même soirée, nous avons entendu Mario dans *Il Barbiere*. La vérité nous oblige à modifier la sévérité de notre jugement sur ce chanteur : il faut avouer qu'il chante admirablement cette musique. Everardi est très-bien dans le rôle de Figaro. La musique bouffe paraît lui convenir mieux que l'opéra sérieux. Aussi obtient-il plus de succès dans le *Barbier* et *la Cenerentola* que dans *la Semiramide*, où il se livre parfois à une pantomime exagérée et de mauvais goût. Cet artiste a une belle voix, du style et de l'intelligence, mais il lui reste beaucoup à acquérir comme comédien. Hâtons-nous de réparer un oubli en donnant à Mme Borghi-Mamo les éloges auxquels elle a droit pour la manière dont elle a chanté le rôle d'Arsace dans *la Semiramide*. Mlle Pozzi s'est fait applaudir souvent dans celui d'Adalgise de *la Norma*.

La Société des concerts a exécuté, dans sa cinquième séance, l'ouverture et l'introduction d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck; la symphonie en *fa*, de Beethoven; le final du premier acte de *Loreley*, de Mendelssohn, et des fragments du septuor de Beethoven. Tout a été dit sur cet orchestre incomparable; le point d'orgue du septuor, exécuté par tous les premiers violons, est un tour de force que seul il est capable d'accomplir.

La symphonie en *fa*, une des plus originales conceptions de Beethoven, a excité l'enthousiasme du public qui a redemandé le second morceau. Le finale de *Loreley*, qui se produisait, si je ne me trompe, pour la première fois, a été accueilli très-favorablement. Mlle Rey s'y est fait applaudir. Bonnehée a chanté supérieurement l'introduction d'*Iphigénie*.

Nous n'avons pu entendre une nouvelle production de M. Gounod, intitulée : *Jésus de Nazareth* (mélodie évangélique), chantée par Battaille, au dernier concert de la Société des Jeunes Artistes ; nous savons seulement qu'elle y a obtenu un immense succès.

M. Jacques Baur, jeune pianiste de talent, a donné, le lundi 10 mars, chez Erard, une soirée musicale où il a joué un trio de M. Lacombe, avec MM. Ch. Dancla et Lée ; la sonate en *ut dièze mineur* de Beethoven ; une fantaisie dramatique de M. Lacombe, *le Retour du guerrier* ; une fugue de Bach, une romance sans paroles de Mendelssohn, et des mélodies hongroises de Liszt.

L. GIRARD.

L. LAURENT-PICHAT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LES VOLUMES

DES 1er FÉVRIER, 15 FÉVRIER, 1er MARS
ET 15 MARS.

1er FÉVRIER.

15 FÉVRIER.

1er MARS.

15 MARS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

